

La

Société Nouvelle

INDEXED

La

Société Nouvelle

Revue internationale

Sociologie, Arts, Sciences, Lettres

(Fondée et dirigée par FERNAND BROUEZ)

12^e ANNÉE — TOME II

(VOLUME XXIV)

19

PARIS

BUREAUX

5, impasse de Béarn, 5

BRUXELLES

BUREAUX

32, rue de l'Industrie, 32

1896

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
777342 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1985 L

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

L'INDUSTRIE AU VILLAGE

L'agriculture et l'industrie, qui appartiennent maintenant à des domaines distincts, étaient sœurs autrefois; naguère encore, on les voyait étroitement unies, alors que dans les villages on s'appliquait à toute sorte de métiers et que les habitants des villes ne dédaignaient pas les occupations agricoles. Ces villes, il est vrai, n'étaient souvent que des bourgs; mais quand les cités du moyen-âge, devenues le berceau d'industries tenant à l'art de bien près, en vinrent à fournir d'objets de luxe leur riche clientèle, les artisans des campagnes se mirent à travailler pour les foules, sans abandonner pour cela leurs occupations rurales, comme le font encore les paysans russes. Mais à l'apparition des moteurs hydrauliques et à vapeur, des machines, le lien qui unissait la ferme à l'atelier se relâcha. Les usines s'installèrent dans les villes, se groupèrent dans les lieux où leurs produits s'écoulaient plus facilement, où la matière première et le combustible arrivaient en abondance, donnant naissance à de nouvelles agglomérations urbaines, tandis que les anciennes s'étendaient avec une surprenante rapidité. On déserta les champs: des milliers d'agriculteurs, forcés de quitter leurs chaumières, accouraient dans les villes pour y chercher de l'ouvrage, oubliant bientôt le sol que leur sueur avait fécondé. Et devant cette floraison de l'industrie, on perdit de vue les avantages de l'ancien système qui permettait du moins à l'homme des champs de varier ses occupations, on laissa périr les petites industries qui prospéraient au village, on condamna sans retour toute fabrication qui n'avait pas l'usine pour foyer.

Le spectacle était certes merveilleux de cet accroissement subit du pouvoir de production; mais combien funestes en ont été les conséquences, si l'on pense aux millions d'existences vouées désormais, par un travail au-dessus des forces humaines, dans des conditions tout à fait anormales, à une misère sans précédents. Et comment sortir de cette impasse à moins non seulement de modifier complètement les rapports du capital et du travail, mais aussi, par une transformation radicale de l'industrie, associer

celle-ci de nouveau à l'agriculture ? Nous nous proposons d'examiner dans les pages suivantes si cette association est possible au point de vue pratique, si elle serait désirable et si l'organisation actuelle nous fournirait les éléments propres à cette reconstitution. Mais le meilleur moyen de résoudre la question n'est-il pas d'étudier le fonctionnement des diverses industries rurales qui, sans jamais avoir beaucoup attiré l'attention, n'en étaient pas moins fort nombreuses autrefois, non pas de les étudier dans les ouvrages des économistes, trop portés généralement à les présenter comme de simples survivances, mais de les voir à l'œuvre dans les milieux où elles se sont maintenues, tout en luttant parfois héroïquement et finissant souvent par l'emporter.

Il est certain que nombre de ces petits métiers sont bien menacés dans leur existence. Les salaires sont bas, le travail incertain, les journées de trois ou quatre heures plus longues qu'à l'usine, les chômages fréquents et prolongés ; et chaque fois qu'une crise menace telle ou telle de ces petites industries, les prophètes abondent pour en prédire la ruine prochaine. J'étais en Suisse en 1877, pendant que l'horlogerie traversait une de ces phases pénibles et je voyais les journaux renchérir à l'envie sur l'impossibilité de se défendre contre la concurrence des machines. En 1882, on en disait autant aux tisseurs de soie de la région lyonnaise, et partout on le répète chaque fois que se produit une crise dans n'importe quel métier. Pourtant, malgré ce pessimisme et le découragement même des ouvriers, cette forme de l'activité humaine paraît douée d'une surprenante vitalité. Elle subit de nombreuses modifications, elle s'adapte à de nouveaux besoins, mais elle n'abandonne pas la lutte et ne doute pas qu'elle verra luire des jours meilleurs. En tout cas, sa décadence n'est pas définitive, car si la grande usine l'emporte incontestablement pour certaines industries, il en est d'autres où les petits métiers sont restés maîtres du champ de bataille, et la filature même, où tous les avantages restent à l'usine, ne s'est pas encore entièrement débarrassée de la fabrication à la main. En somme, la transformation des petits métiers en grandes industries s'opère avec une lenteur qu'ont de la peine à expliquer ceux mêmes qui la disent inévitable, et l'on assiste parfois à des réactions en sens contraire. Je n'oublierai jamais mon étonnement en voyant, vers 1878, à Verviers, d'immenses fabriques dont quelques-unes tenaient toute la rue avec plus de cent fenêtres de façade, rester fermées, laissant se rouiller leurs machines, tandis que, dans les maisons, des ouvriers tissaient à la main pour le compte des propriétaires de ces mêmes usines. Ceci n'est sans doute qu'un fait isolé, s'expliquant par le caractère irrégulier de cette industrie et par les pertes considérables que supportent les fabricants quand leurs machines ne peuvent pas fonctionner

continuellement, mais il nous donne quelque idée des obstacles qui s'opposent à cette transformation. Quant au tissage de la soie, il se répand dans toute l'Europe sous son antique forme d'occupation rurale, tandis que surgissent tous les ans de nouvelles industries qui, ne pouvant malheureusement pas toujours s'exercer dans les villages, ainsi qu'il arrive en Angleterre, se réfugient dans les faubourgs des cités, comme nous l'apprennent les récentes enquêtes sur les petites industries qui ont reçu le nom de « Sweating system » pour l'exploitation à outrance qui s'y pratique.

La supériorité du travail de fabrique sur le travail à la main, comme économie de temps et d'argent, est si évidente qu'on s'étonne de voir celui-ci se perpétuer ; c'est que bien des causes, dont toutes ne peuvent s'évaluer en francs et en centimes, militent en sa faveur, et nous allons essayer d'en formuler quelques-unes, tout en donnant une esquisse très incomplète des innombrables petites industries qui sont à l'œuvre en Angleterre et sur le continent, et dont l'énumération seule excéderait la teneur d'un article de revue. En voyant le médiocre intérêt qu'y attachent les économistes orthodoxes, je ne me doutais guère, quand, il y a sept ou huit ans, j'abordai cette étude, de la complexité et de l'importance des faits qu'elle allait me révéler, et regrettant de ne pouvoir les traiter ici en détail, je me réserve de donner plus tard dans un ouvrage spécial tous les matériaux que j'ai recueillis sur ce vaste sujet.

On ne connaît pas le nombre exact des ouvriers dans les petites industries rurales, en Angleterre, la question n'ayant pas été élucidée avec le même soin qu'en Allemagne et surtout qu'en Russie ; mais on peut affirmer que, même dans ce pays de grande industrie, le nombre de ceux qui gagnent leur vie dans les petites industries égale, s'il ne dépasse, celui des ouvriers des grandes usines (1).

En tous cas, nous savons que les faubourgs de Londres, de Glasgow et d'autres cités fourmillent de petits ateliers, et que dans mainte région les industries domestiques sont aussi développées qu'en Suisse et qu'en Allemagne. Sheffield peut en être cité comme un exemple bien connu. Sa coutellerie, une des gloires de l'Angleterre, n'est pas œuvre de la grande industrie, mais œuvre de main d'homme dans les petits ateliers. Il y a bien à Sheffield quelques fabriques où, depuis la préparation de l'acier jusqu'aux outils les plus parfaits, tout se fait par le travail salarié, et pourtant mon ami, E. Carpenter, de qui je tiens ces renseignements sur le commerce de

(1) On lit dans divers ouvrages économiques qu'il y a en Angleterre proprement dite près d'un million d'ouvriers travaillant dans les grandes industries et 1,047,000 ouvriers dans les petits métiers, — les bouchers, boulangers, maçons, charpentiers, etc., étant compris dans ce dernier chiffre ; j'ignore si ces données sont exactes.

Scheffield, m'apprend que ces fabriques confient aussi une part de la besogne à de petits patrons. Mais, en général, toute la coutellerie sort des mains d'ouvriers travaillant en famille et chacun chez soi, ou bien, moyennant quelques shellings par semaine, ils louent de petits ateliers avec force motrice. D'immenses bâtiments sont subdivisés en quantités de ces petits ateliers, dont la plupart n'ont que quelques mètres carrés. J'ai vu là des ouvriers martelant toute la journée sur une petite enclume à côté de leur forge et s'associant parfois un compagnon, parfois deux. Aux étages supérieurs, d'autres ateliers munis de force motrice occupent trois, quatre ou cinq apprentis dirigés par un patron, fabricant à l'aide de machines peu compliquées toutes sortes d'outils : limes, scies, lames de couteaux, rasoirs, etc. : on procède non loin de là au repassage et au polissage, et l'acier se prépare dans de petites fonderies, dont tout le personnel consiste en cinq ou six ouvriers. En visitant Scheffield, je m'imaginai presque parcourir un village russe, tel que Pavlovo ou Vorsma, habité par des couteliers, tant cette ville a conservé l'organisation primitive, ce qui est d'autant plus remarquable que le gain de l'ouvrier est fort minime ; mais il préfère vivre de peu au milieu des siens que gagner un riche salaire comme salarié de l'usine. Le caractère indépendant de leurs anciens corps de métier, qui firent tant parler d'eux il y a quelque vingt-cinq ans, s'est maintenu dans cette fière population.

Naguère encore Leeds et ses environs étaient le siège d'industries domestiques très développées, et en 1857, lors de la publication par Edw. Baines du *Yorkshire, son passé et son présent*, presque tout le drap fabriqué dans la région était tissé à la main (1). Deux fois par semaine on l'apportait à la halle et sur le coup de midi il était livré aux marchands, qui lui faisaient subir un apprêt définitif dans leurs fabriques. On s'associait à plusieurs pour louer un atelier où la laine était dégrossie et filée, mais elle passait ensuite aux mains des ouvriers qui la tissaient en famille. Douze ans plus tard, le métier à la main était dépossédé par le métier à vapeur, mais les drapiers, jaloux de maintenir leur indépendance, imaginèrent un mode de travail tout particulier : ils louaient un atelier suppléé de force motrice, et quelquefois aussi les métiers mécaniques dans une fabrique, et travaillaient librement, organisation caractéristique, pratiquée encore aujourd'hui et qui peut donner une idée de la lutte héroïque soutenue par les ouvriers indépendants contre le travail de fabrique. Il faut dire aussi que très souvent le triomphe de la grande usine s'obtint ici par d'adroites falsi-

(1) Sur les 43,000 tisserands du Yorkshire, une bonne moitié travaillaient alors à la main, ainsi que le cinquième environ des 79,000 ouvriers en lainages de toute sorte.

fications et là par travail d'enfants horriblement surmenés et maigrement rétribués, ici encore par la substitution de la trame de coton dans les produits étiquetés comme « laine pure ». Le *shoddy* ou « renaissance », qui consiste en chiffons de laine ramassés partout et filés à nouveau, dont on faisait autrefois de méchantes couvertures pour les Indiens d'Amérique, s'utilise maintenant pour la fabrication de diverses étoffes, et c'est dans la production de ces articles qu'excellent les grandes fabriques. Mais certains lainages, particulièrement les articles de fantaisie, dépendant surtout de la mode, sont encore faits à la main. Ainsi, en 1881, les métiers manuels de Leeds travaillaient activement à la confection d'étoffes de laine, imitations loutre.

Les diverses industries domestiques exercées dans le district des lacs anglais sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne pourrait s'y attendre, mais encore très peu connues. Nous ne citerons que la tonnellerie, la vannerie, les charbonnières, la bobinerie, la fabrication du fer à Backbarrow, au moyen de petites forges alimentées par le charbon de bois (1). On est fort peu au courant de tous les métiers qui s'exercent encore dans les campagnes, et la constatation de certains faits ne laisse pas que de surprendre : Ainsi, se douterait-on que les clous sont encore faits à la main par des millions d'hommes, de femmes et d'enfants dans le « pays noir » du Staffordshire méridional et dans le Derby (2)? On fait aussi les chaînes à la main à Dudley et à Cradley, et, quoique la presse ne cesse de constater la misérable condition des hommes et surtout des femmes qui travaillent dans ces forges, cette branche des petites industries n'en continue pas moins à se maintenir. A Walsall, à Wolverhampton et à Willenhall, sept mille serruriers s'occupent dans de tout petits ateliers, fabriquant à la main jusqu'aux serrures de la plus médiocre qualité; on fait aussi à Walsall tout ce qui concerne la sellerie, mors, éperons, brides, etc. M Bevan nous apprend même qu'à Redditch on fait encore des aiguilles à la main.

La fabrication des fusils et carabines à Birmingham est bien connue, et quant aux industries domestiques qui, en Grande-Bretagne, ont le vêtement pour objet, je n'ai qu'à rappeler les cottages irlandais et ceux des comtés de Devon, de Buckingham, d'Oxford et de Bedford, où se font des broderies et des dentelles; la bonnetterie est l'occupation ordinaire des villageois dans les comtés de Nottingham et de Derby, d'importantes maisons de Londres commandent leurs draps dans les villages du Sussex et du Hamps; les tricots de laine se font dans le Leicester et surtout en Ecosse, la paille tressée

(1) E. ROSCOE, documents pour l'*English Illustrated Magazine*, mai 1884.

(2) BEVAN, *Guide to English Industries*.

et les chapeaux un peu partout, tandis que la chaussure est la principale occupation dans les maisons et à l'atelier des environs de Northampton, Leicester, Ipswich et Stafford; même à Norwich c'est encore un métier en faveur et le plus communément exercé, malgré la concurrence de la grande industrie qui fera bientôt disparaître le travail à la main.

Les petits métiers sont donc un facteur important de la vie industrielle, même en Grande-Bretagne où plusieurs d'entre eux se sont réfugiés dans les villes. Si on en trouve cependant moins que sur le continent, la cause de leur diminution relative ne doit pas être attribuée à une concurrence plus active de la part des fabriques, mais à l'exode forcé des villageois et à l'entassement des meurt-de-faim dans les villes. Les petits métiers se développent surtout là où le travail est à bas prix et c'est un des traits spécifiques de l'Angleterre que dans les villes surtout — où il y a tant de meurt-de-faim — les prix de la main-d'œuvre sont ravisés plus qu'ailleurs. L'agitation qui s'est produite en pure perte à propos du logement des prolétaires et du *Sweating System* (1) a fait ressortir ce trait caractéristique de la situation économique dans le Royaume-Uni, et les recherches consciencieuses de M. Booth prouvent qu'un quart de la population, c'est-à-dire un million sur les 3,800,000 habitants de la ville de Londres, ne peuvent même pas se procurer par leur travail 25 francs par famille et par semaine. La main-d'œuvre est offerte à un taux presque dérisoire par un si grand nombre de solliciteurs à Whitechapel, à Southwark, à Shawlands et autres faubourgs de la métropole, que tous les métiers manuels, qui sur le continent se disséminent dans les villages, s'y trouvent abondamment représentés. Une simple promenade dans les quartiers excentriques nous en apprendrait davantage que des chiffres, qui du reste n'existent pas, sur la quantité et la variété de petits métiers qui pullulent à Londres, comme dans toutes les principales agglomérations urbaines. Les rapports soumis au Comité d'enquête sur le *Sweating System* ont établi que les ameublements et les marchandises diverses qui encombrant les opulents « Bonheur des Dames » de Londres, ne sont très souvent que des expositions d'échantillons, un marché d'écoulement aux produits de la petite industrie. Des milliers d'affameurs, fabricants les uns, intermédiaires les autres, ont commandé ces travaux; des sous-affameurs les ont distribués aux meurt-de-faim qui les exécutent dans leurs bouges ou leurs infimes ateliers, contre un

(1) On désigne sous ce nom, en Angleterre, l'exploitation à outrance faite par les petits patrons entre lesquels les grandes maisons distribuent leurs commandes. Aussi l'exploitation des femmes dans les ateliers de confection dans lesquels elles sont payées aux pièces et, pour chaque défaut découvert dans une pièce cousue, le prix entier de la pièce est déduit du salaire.

morceau de pain. Ce n'est pas l'industrie, c'est le commerce que l'on centralise : Les actionnaires de ces bazars et de ces palais jouent vis-à-vis du prolétaire le rôle que tenait le seigneur féodal vis-à-vis du serf de la glèbe : ils centralisent les bénéfices, nullement la production.

En réalité l'extension des petits métiers, simultanément avec les grandes usines, n'a rien qui doive nous étonner. Les petites industries sont continuellement absorbées, il est vrai, mais parallèlement à ce procès il s'en produit un autre, qui en dérive et qui consiste dans la création ininterrompue de nouvelles branches qui commencent toujours comme petites industries. Toute grande industrie nécessite l'apparition d'un nombre de petites, en partie pour suppléer à ses divers besoins, en partie pour faciliter à ses produits une transformation ultérieure. Pour n'en citer qu'un exemple : les progrès de la filature ont donné lieu à une demande considérable de bobines et de dévidoirs que des milliers d'ouvriers se sont mis à façonner dans le district des Lacs, à la main d'abord, à l'aide de machines peu compliquées ensuite, et ce n'est que récemment, après nombre d'années durant lesquelles on cherchait à perfectionner ces machines, que la fabrication des bobines est devenue mécanique. Du reste, vu le prix considérable de l'outillage et le petit nombre d'ouvriers qu'emploient ces usines, une cinquantaine à la fois, et surtout des enfants, on fait encore aujourd'hui cet article à la main. Les dévidoirs n'ont jamais été façonnés autrement à cause de leur forme irrégulière : on s'aide pour cela de petites machines inventées et modifiées journellement par les ouvriers. De nouvelles petites industries naissent donc constamment, au lieu d'autres qui disparaissent, et chacune passe par un stage de travail manuel avant d'être englobée par l'usine ! Et plus une nation a de génie inventif technique, plus elle possède de ces petites industries auxiliaires.

En outre, la grande industrie fait naître grand nombre de petites en créant de nouveaux besoins parmi les consommateurs. Ainsi, le bon marché des étoffes de coton et de laine, du papier, du laiton, etc., a fait naître des centaines de petites industries tout à fait nouvelles, dont les produits, d'invention récente, encombrant nos maisons. Et tandis que certains de ces petits accessoires de l'ameublement, etc., sont déjà entrés dans la phase de fabrication en grand, tous ils ont eu leur période de fabrication en petit, par la petite industrie. Et, plus il se fait de nouvelles inventions dans une nation, plus elle a de petites industries ; ainsi que *vice-versa*, plus la petite industrie est développée, plus il y a dans la nation de génie inventif, dont l'absence est si frappante en ce moment en Angleterre, ainsi que le constatait dernièrement un des ingénieurs anglais éminents, W. Armstrong.

En France le nombre et la variété des petites industries est considérable.

Il serait intéressant de les bien connaître et de noter leur importance économique ; je dirai seulement que, dans plusieurs départements, la petite propriété ne se maintient que parce que le paysan peut gagner quelque chose dans les divers petits métiers, en plus du peu qu'il obtient de la terre. On estime, en fait, que si la moitié de la population vit du travail agricole, et le quart du travail industriel, ce quart se répartit par moitiés entre l'usine et les petits métiers qui subviennent ainsi à l'existence de 1,500,000 travailleurs — plus de 4,000,000 de personnes en y comprenant leurs familles. Quant à ceux qui exercent des métiers industriels sans renoncer à l'agriculture, on sait qu'ils sont très nombreux, sans qu'il y ait là-dessus des chiffres exacts.

C'est le trait caractéristique des petites industries en France que les métiers à la main y tiennent encore un rang fort honorable dans l'industrie textile. On en comptait 328,000, lors de l'Exposition de 1878, contre 120,000 métiers actionnés par la vapeur, et quoique nombre des premiers soient maintenant arrêtés, ils se chiffraient encore au quart du million (1). Jè ne puis entrer dans beaucoup de détails concernant les industries manuelles en France et me bornerai à citer leurs centres principaux : Tarare, la région du Nord, Lyon et Paris, comme types distincts et caractéristiques. Pour la fabrication des mousselines, Tarare occupe une situation identique à celle de Leeds en Angleterre pour la préparation des draps ; il n'y a pas dans les environs une chaumière de paysan, une ferme ou une métairie qui ne soient autant d'ateliers, et Reybaud ajoute que l'on peut voir fréquemment un garçon de 20 ans s'installer au métier à broder après avoir fini de vider les étables. La persistance du métier manuel doit être attribuée à la grande variété des étoffes employées et aux caprices du goût qui donnent lieu à des modifications trop fréquentes des dessins pour qu'on puisse chaque fois transformer aussi les machines. Il est généralement reconnu que cette combinaison du travail des champs et de l'activité industrielle est absolument favorable à l'agriculture qui, privée de ce précieux auxiliaire, serait peut-être impuissante à se maintenir en face des agents défavorables qui la menacent. Il en est de même dans la région du Nord où la fabrication à la main reste toujours active, malgré la formidable concurrence des usines d'Amiens, Lille, Roubaix, Rouen, etc. On tisse toujours du velours et autres cotonnades dans les villages du Nord et de la Normandie et, d'après Baudrillart, la production en tissus de coton des environs de Rouen représentait une valeur d'environ 62 millions de francs en 1880. Chacun des villages et hameaux de la vallée d'Andelle, département de l'Eure, était, récemment encore,

(1) Ecrit en 1888.

l'image d'une véritable ruche industrielle, et le contraste est frappant entre les bouges que les fileurs habitent dans les villes et leurs chaumières souvent toutes fleuries à la campagne, surtout dans les districts qui possèdent une usine communale, quoique maintenant de longues files de maisons d'ouvriers, toutes construites sur le même modèle, viennent partout déshonorer les plus beaux sites. L'attachement est si fort des tisseurs à la terre, que les drapiers d'Elbœuf, qui n'ont pas de chevaux pour labourer le sol, recourent à un procédé que j'ai observé aussi en Savoie et à Clairvaux. Ils louent ces animaux à un propriétaire dont l'unique occupation est de labourer pour ses voisins, suivant un ordre scrupuleusement gardé. On en fait autant pour la machine à battre et pour le pressoir chez les vigneron.

On appréciera l'importance de l'industrie de soieries dont Lyon est le centre par ce fait qu'elle ne met pas moins de 110,000 métiers en mouvement dans le département du Rhône et sept départements voisins. De grands progrès ont été réalisés dans l'art de tisser à la vapeur des étoffes à dessins compliqués qu'ont n'eût pas cru pouvoir être reproduits par la machine; cependant cette production est encore presque exclusivement domestique et ne pénètre que lentement dans le domaine de l'usine. En 1865, on comptait 6 à 8,000 métiers mécaniques dans la région lyonnaise, et on s'attendait à en voir le nombre augmenter rapidement, mais vingt ans plus tard, il n'y en avait que 20 à 25,000 sur les 110,000 métiers en activité. La lenteur de cette progression a de quoi surprendre les manufacturiers qui ne voient qu'une question de temps dans la disparition totale des métiers manuels (1). L'organisation est restée la même qu'autrefois, c'est-à-dire qu'à Lyon l'ouvrier est surtout un artiste exécutant sur la soie les dessins vaguement indiqués par le patron et que, dans la région avoisinante, tous les tisseurs travaillent en chambre. Ils traversent une période critique depuis quelques années, la France n'ayant plus le monopole de ce commerce et la fabrication des soies inférieures qu'exécutaient auparavant même les meilleurs tisserands, quand ils n'avaient pas d'autre ouvrage pressé, étant maintenant du ressort exclusif de l'usine. Néanmoins, la fabrication manuelle s'étend toujours et elle a gagné les départements voi-

(1) Sur les 110,000 métiers en activité, il ne restait à Lyon, en 1885, que 15 à 18,000 métiers à la main, contre 25 à 28,000 en 1865. Je dois ces chiffres à l'obligeance du Président de la Chambre de commerce de Lyon qui, dans une lettre du 25 avril 1885, a bien voulu me donner toute sorte de renseignements sur les petits métiers de la région lyonnaise et auquel je suis heureux d'exprimer ici toute ma reconnaissance, ainsi qu'au Président de la Chambre de commerce de Saint-Etienne, qui m'a gracieusement envoyé des notes sur les divers métiers de la région stéphanoise.

sins jusqu'en Haute-Savoie et a passé en Suisse. L'industrie des soies n'est plus une spécialité de Lyon, mais c'est toujours là qu'on va chercher les meilleurs ouvriers, capables d'exécuter promptement de nouvelles étoffes, quelque délicats et compliqués qu'en soient la matière et les dessins.

Au contraire de la petite industrie, les grandes usines qu'on a construites dans les villages ruinent le paysan, il n'est que trop facile de le constater. Surchargés d'impôts, ils espèrent arriver à joindre les deux bouts en envoyant leurs fils et leurs filles à la fabrique, mais leurs habitations étant quelquefois très éloignées et les journées commençant tôt et finissant tard, ces enfants sont obligés de s'entasser dans d'affreux bouges tout près de leur travail et ne retournent chez eux que le samedi soir. Le lundi matin, dès l'aube, une charrette les ramasse dans les villages et les ramène à l'usine. Les voilà forcément enlevés à l'agriculture, et quand ils quittent définitivement leurs parents, ils ne gagnent pas assez pour subvenir à leurs propres besoins. Ces fabriques, dont la prospérité reposait uniquement sur la modicité des salaires, ne tardent pas à péricliter et émigrent vers les villes, après avoir complètement démoralisé et même ruiné des villages auxquels ils auraient pu rendre de réels services dans d'autres conditions.

J'aurais à parler ici de la fabrication des dentelles qui nourrit 70,000 femmes en Normandie et près de 200,000 dans toute la France, de la coutellerie récemment introduite dans la Haute-Marne, qui a déjà atteint un degré très élevé de perfection et occupe une trentaine de villages dans les environs de Nogent, des divers genres de tricot auxquels se livrent, près de Troyes, environ 20,000 personnes, à l'aide de petites machines, de l'horlogerie, de la bijouterie et des sculptures au tour qui se font dans le Jura, des soies et des rubans avec inscriptions formant tissu, de la quincaillerie et des armes de la région stéphanoise (1), mais j'ai hâte d'en venir aux petites industries parisiennes.

La capitale de la France est le siège d'innombrables petits métiers et industries, tout en ayant beaucoup d'usines. Les petits ateliers y sont en telle majorité que les 65,000 établissements industriels que l'on y compte n'ont en moyenne que huit ouvriers, et qu'en réalité les cinq sixièmes de

(1) Sur les 15 à 18,000 métiers à tisser les rubans, à Saint-Etienne et dans les environs, 12 à 14,000 appartiennent en propre aux ouvriers. Le commerce fut longtemps prospère et la plupart des travailleurs avaient chacun sa maison dans les faubourgs, mais la situation a malheureusement beaucoup changé. La manufacture d'armes occupe 5 à 6,000 ouvriers et les ateliers de quincaillerie sont nombreux autour de Saint-Etienne, Le Chambon, Firminy, Rive de Giers, etc. Parmi d'autres petits métiers dont quelques-uns ont de l'importance, on peut citer l'élevage du ver à soie dans l'Ardèche, les fils métalliques du Doubs, le drap et les gants de l'Isère, les échaldas, balais et brosses de l'Oise (annuellement 20,000,000 de francs), les boutons et chaussures de la Drôme, etc.

ces ouvriers exercent des métiers en chambre et confectionnent une quantité surprenante d'objets variés exigeant l'art, le goût, le génie d'invention et dont la plupart concernent le vêtement (1) ; mais très importante aussi est la fabrication de la bijouterie, des fleurs artificielles, de la papeterie, la reliure, la maroquinerie (12,500,000 francs annuellement), la carrosserie, la vannerie, etc., dont les produits se distinguent par une perfection absolue. Il faut aussi constater que, tout en se mettant hors de pair par le fini artistique, les ouvriers de Paris se distinguent par le nombre et la diversité de petites machines qu'ils inventent journellement pour faciliter la besogne. La « galerie du travail », à l'Exposition de 1878, fut bien curieuse à ce point de vue par ses innombrables manifestations du génie inventif du peuple. On se demandait en la parcourant s'il était possible vraiment que tant de chefs-d'œuvre dussent être offerts en holocauste à l'usine, au lieu de devenir une source inépuisable de progrès, grâce à une meilleure organisation du travail.

Les petites industries de l'Allemagne sont peut-être encore plus intéressantes. Nonante-sept pour cent de tous les établissements industriels occupent en moyenne moins de cinq ouvriers et sur les 5,500,000 travailleurs industriels de ce pays, plus de la moitié sont à l'œuvre dans de petits ateliers. Il n'y a en somme que 10,000 fabriques occupant plus de cinquante ouvriers. De plus, 545,000 personnes, dont les deux tiers traitant les matières textiles, travaillent en famille dans leurs demeures, et l'industrie combinée avec l'agriculture paraît être le régime actuel de régions entières, telles que la Forêt-Noire, partie de la Saxe, de la Bavière, de la Silésie et les provinces rhénanes. On lira avec fruit dans les ouvrages d'Engel, de Thun et d'autres excellents auteurs, la description des divers métiers qui sont exercés en Allemagne. Pour les étudier ici, il faudrait entrer dans des détails purement techniques, mais ce que j'y ai trouvé de plus remarquable, c'est leur étonnante plasticité, si l'on peut s'exprimer ainsi. Quelques-uns ont fait de grands progrès, notamment la coutellerie de Solingen qui s'est transformée de manière à répondre à toutes les exigences du marché, et la fabrication des jouets de la Forêt-Noire, qui, sous l'inspiration d'écoles artistiques et grâce à leurs modèles et à l'instruction largement répandue parmi les ouvriers, a pu, et cela, pour ainsi dire, du jour au lendemain, créer des joujoux artistiques et scientifiques. Par l'étude un peu approfondie de certaines industries, notamment celle des tricots, on pourrait se rendre compte des moyens de combat dont elles ont su s'armer rapidement dans

(1) Les confections et manteaux de drap représentent, à eux seuls, une valeur de 135 millions, les corsets 10 millions pour Paris et 50 millions pour toute la France.

leur lutte pour l'existence contre les gros capitalistes, et de leur prompt adaptation au milieu, dans des conditions toutes nouvelles pour les milliers de paysans disséminés sur un aussi vaste espace, depuis la Suisse jusqu'en Saxe.

Huit cent un mille six cents Hongrois, c'est-à-dire 6 p. c., s'occupent d'industries domestiques et parmi ceux-ci 680,000 traitent uniquement les matières textiles. La Suisse, l'Italie, les États-Unis ont aussi beaucoup développé les petites industries et on peut dire en toute vérité de certaines provinces belges, que si l'agriculture y est encore prospère, c'est parce que les paysans y font aussi de l'industrie. Mais c'est surtout dans le grand empire russe que l'on peut apprécier toute l'importance de cette association du travail des champs et des métiers manuels, et tristement prévoir les calamités qui fondraient sur ce malheureux pays, si cet état de choses venait à disparaître.

On a sérieusement étudié en Russie l'origine et le développement des industries rurales et toutes les difficultés qu'elles ont à surmonter. Une de ces enquêtes s'est poursuivie, maison par maison, dans près d'un million de demeures de paysans dont on pourrait, dans les quinze volumes publiés à cette occasion et surtout dans les comptes rendus des bureaux de statistique, voir défiler les innombrables listes, avec le nom de chacun, l'étendue et la valeur de sa terre, son bétail, ses travaux agricoles et industriels, ses revenus et son budget annuel.

Ces enquêtes qui comprennent, en outre, la description de centaines de métiers, en des monographies distinctes au point de vue technique, économique et même sanitaire, révèlent des faits que l'on peut qualifier d'imposants.

Nous y apprenons que sur les 80 millions d'habitants de la Russie européenne, 7,500,000 exercent des métiers domestiques dont la production annuelle s'élève bien à 5 milliards de francs (1), équivalant ainsi la production totale de la grande industrie. Quant à leur importance relative pour la classe ouvrière, disons seulement que dans le gouvernement de Moscou lui-même, qui est la principale région manufacturière de l'empire, produisant le cinquième de la fabrication totale de la Russie d'Europe, les salaires réalisés dans la petite industrie s'élèvent à une somme triple de ceux qui échoient aux ouvriers de fabrique. Et chose singulière, le récent

(1) L'enquête domiciliaire faite auprès de 855,000 ouvriers démontre que la valeur de la production industrielle peut s'estimer à 530 millions (125 francs par tête); une moyenne de 500 francs pour chacun des 7,500,000 ouvriers qui professent des métiers manuels donnerait un total de 4 milliards, mais les enquêteurs les plus autorisés estiment que ces chiffres sont au-dessous de la réalité.

et soudain développement de la grande manufacture, loin d'être préjudiciable aux industries domestiques, les stimule fortement au contraire, car il s'en crée tous les jours de nouvelles qui se développent avec plus d'intensité partout où s'établissent des usines. De plus, il arrive que si jusqu'à présent les provinces les moins fertiles étaient seules le siège d'industries domestiques, ces mêmes industries, et d'autres toutes modernes, surgissent maintenant dans les contrées les plus favorisées comme sol et comme climat : ainsi le gouvernement de Stavropol, dans le Caucase septentrional, est devenu le centre d'une fabrication très active d'étoffes de soie que l'on tisse dans les chaumières et qui fournit l'empire de soies à bon marché que l'on importait autrefois.

Notons en passant l'extension très grande des institutions coopératives dans ces industries de village. Quant à l'étonnant bon marché des produits de l'industrie domestique, la cause n'en est pas uniquement à la longue durée de la journée de travail et à la pénurie des salaires, car dans les grandes fabriques aussi, le surmenage et l'insuffisance des salaires sont à l'ordre du jour. Cette modicité des prix est due à ce que le paysan, qui récolte son pain mais n'a jamais d'argent comptant, est obligé d'écouler à n'importe quel prix les produits de son industrie; c'est pourquoi tous les articles manufacturés dont se servent les pauvres sont de provenance rurale, sauf quelques cotonnades imprimées. Nombre d'articles de luxe se font néanmoins au village, simultanément avec la culture des champs, principalement dans les environs de Moscou. Les chapeaux de soie que l'on vend dans les riches magasins de la capitale et qui passent pour des « nouveautés parisiennes » sont œuvre de paysans moscovites, ainsi que les meubles en bois recourbé qui passent pour « meubles de Vienne ». Et ce qui surprend le plus, ce n'est pas tant l'adresse de ces paysans, qui n'est pas incompatible avec leur aptitude aux travaux agricoles, mais la rapidité avec laquelle la fabrication des objets de luxe s'est répandue dans des villages qui n'exécutaient autrefois que les articles les plus grossiers.

Il est difficile de parcourir les documents recueillis par les statisticiens sans se convaincre que loin de nuire à l'agriculture, les métiers domestiques lui sont avantageux, ce qui est d'autant plus vrai que pendant plusieurs mois de l'année, le paysan russe n'a rien à faire aux champs. De plus, si certaines régions ont été entièrement délaissées, la culture y étant devenue impossible par suite de l'exiguïté des lots et de la pauvreté des habitants, on voit au contraire que le paysan continue à travailler la terre partout où les lots ont une étendue suffisante et où les taxes ne sont pas trop élevées; son champ est mieux entretenu et son bétail moins rare quand à ses travaux vient s'ajouter quelque métier domestique. Lorsque les lots sont insuffisants, on trouve

moyen de louer d'autre terre si par ailleurs on gagne quelque argent, et le bien-être relatif s'accroît en proportion. Notre dire se confirmerait très bien par la comparaison des villages de Vorsma et de Pavlovo, qui font tous les deux de la coutellerie; le premier se bornant à cette industrie et le second, très prospère, faisant en outre de l'agriculture (1).

On aimerait en dire plus long des industries rurales en Russie, à montrer par exemple les paysans s'associant pour se procurer des machines coûteuses et se liguant contre les intermédiaires lorsque l'extrême pauvreté leur permet quelques achats indispensables. Il y aurait aussi à parler de la Belgique et surtout de la Suisse où se passent des faits analogues aussi intéressants, mais l'on a déjà une idée générale de l'importance, de la force vitale et régénératrice des industries domestiques.

Les faits que nous avons brièvement résumés montreront aussi combien serait admirablement féconde la commune participation aux travaux de l'agriculture et à ceux de l'industrie, si cette dernière se pratiquait dans les villages, non sous sa forme actuelle d'usine capitaliste, mais sous celle d'une production industrielle socialement organisée. Et nous sommes convaincus que de cette alliance dérivera le bien-être des futures générations. A part quelques métiers choisis procurant une certaine aisance à ceux qui les exercent dans les villes, l'immense famille ouvrière est partout surmenée, exploitée à outrance, réduite à la misère. Et cependant de cette situation déplorable surgissent quelques cas, quoique rares, d'existences supportables, et ces cas apparaissent précisément là où les ouvriers sont restés possesseurs du sol qu'ils cultivent. Les tisserands moscovites et ceux du nord de la France, que menace toujours la concurrence de l'usine, sont moins malheureux que d'autres, tant qu'ils ne sont point contraints de vendre leur lopin de terre; mais lorsque l'augmentation de l'impôt ou l'appauvrissement croissant à la suite d'une crise a forcé le malheureux industriel à s'en séparer, la misère frappe à sa porte quand même il n'aurait pas à redouter la concurrence de la fabrique. L'exploiteur devient tout puissant, abuse de l'ouvrier et la ruine bientôt devient inévitable.

De tels faits sont significatifs, de même que l'installation de plus en plus menaçante de l'usine dans les villages. Ce serait une erreur de croire que l'industrie doit revenir à son premier stage d'occupation manuelle pour s'allier à l'agriculture. La machine soit la bien-venue partout où le travail humain peut être économisé, grâce à son concours! Il n'y a guère d'industrie où le travail de la machine ne puisse s'adjoindre avantageusement au travail de l'homme, surtout à l'origine de la fabrication. Dans le désordre

(1) PRUGAVIN, *Vyestnik Promyshlennosti*, juin 1884.

actuel de l'organisation industrielle, l'homme peut faire des clous, des canifs, tisser à la main des étoffes de coton, mais cet état de choses ne durera pas. La machine doit supprimer le métier manuel pour la confection de tous les articles qui ne nécessitent aucun soin artistique, tandis que les objets qui appartiennent plus exclusivement au domaine de l'art et du goût, et qui aujourd'hui sont presque tous exécutés mécaniquement, seront réservés au travail manuel. Pourquoi les cotons, les lainages, les soieries que l'on fait à la main dans les villages ne seraient-ils pas confiés aux machines dans ces mêmes villages, comme cela a été fait pour les tricots avec une économie notable de main-d'œuvre qu'on pourrait si utilement employer à d'autres usages? Il n'y a pas de raison pour que de petits moteurs mécaniques ne rendent une infinité de services pour lesquels l'usine n'est pas indispensable, ni de raison pour que le village ne possède une fabrique quand le besoin s'en fait sentir, ce qui s'est déjà vu en Normandie. Sous le présent système capitaliste, l'usine est évidemment un fléau pour le village, dont il transforme les habitants en autant de prolétaires, et on comprend que ceux-ci n'en veulent à aucun prix surtout lorsque, comme à Sheffield et à Sollingen, ils réussissent à conserver leurs antiques organisations de métiers, ou si, comme dans le Jura, ils ont pu se garder de la misère noire. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une organisation intelligente et humanitaire ferait de l'usine une institution excellente pour le village.

On conçoit le bien-être physique et moral qui résulterait de cette répartition du travail entre l'usine et les champs. Mais la difficulté consiste, nous dit-on, dans l'obligation où l'on est de centraliser les industries modernes. La centralisation a beaucoup d'admirateurs, il est vrai, en industrie aussi bien qu'en politique, mais les centralisateurs ont un idéal qui nous paraît sujet à caution. L'étude des industries modernes nous montre qu'évidemment la réunion de centaines, de milliers d'ouvriers peut être quelquefois indispensable : les hauts-fourneaux, les travaux des mines appartiennent à cette catégorie; des transatlantiques ne sauraient être construits sur des chantiers de villages; mais nombre de nos grandes fabriques ne sont que des agglomérations d'industries diverses, sous une direction commune, tandis que d'autres sont des collections de machines uniformes, faisant toutes la même besogne. Telles sont la plupart de nos gigantesques filatures, de nos tissages monumentaux. Les manufactures étant des entreprises privées, leurs possesseurs trouvent avantageux d'exploiter en même temps tous les dérivés d'une industrie initiale. Mais au point de vue technique, cette concentration est plutôt nuisible que désirable. L'industrie cotonnière même, si centralisable qu'elle soit, n'aurait rien à perdre de la dissémination des multiples travaux auxquels elle donne lieu.

On en a la preuve à Manchester et dans les villes voisines. Quant aux petits métiers, la division du travail peut s'y pratiquer largement sans inconvénients ; on sait les nombreux ateliers entre lesquels se répartissent la fabrication des montres et autres industries.

On répète souvent qu'une machine d'un seul cheval-vapeur coûte relativement beaucoup plus cher qu'une machine dix fois plus puissante. Que la livre de coton filé revient à meilleur compte quand le fabricant double le nombre des broches. Ces calculs ne valent que pour les industries préparant en partie les marchandises en vue de transformations ultérieures, mais quant aux nombreux articles dont le travail doit être mené à terme, ils gagnent à être fabriqués dans de petites usines n'employant que quelques centaines ou même quelques dizaines d'ouvriers. Même dans les conditions actuelles, les usines monstres présentent de grands désavantages, entre autres celui de ne pouvoir utilement transformer leur outillage au fur et à mesure des goûts et des besoins du consommateur. Quant aux industries que chaque jour voit éclore, de simples ateliers leur suffisent d'abord : elles prospéreraient aussi bien dans les villages que dans les cités, à condition que ces villages fussent pourvus d'institutions propres à raffiner le goût et à stimuler le génie d'invention. Nous avons cité l'exemple des villages allemands où se confectionnent des jouets d'enfants et parlé de la haute perfection atteinte de nos jours par la fabrication des instruments d'optique et de mathématiques. L'art et la science ne sont plus le monopole des grandes villes et désormais le progrès consistera à les répandre dans les campagnes.

Quant aux conditions naturelles dont dépend la distribution géographique des diverses industries dans telle ou telle contrée, il est notoire que certains lieux sont mieux indiqués pour les unes que pour les autres. Les rives de la Clyde et de la Tyne conviennent parfaitement comme chantiers de construction pour les vaisseaux, et il faut que ces chantiers soient entourés de nombreux ateliers, de fabriques diverses. Il est bon que les industries se groupent suivant la distribution naturelle des différentes régions, mais il faut reconnaître qu'actuellement elles ne sont guère ainsi réparties et que la plupart doivent leur origine tantôt à des causes historiques : religion, guerres ou haines nationales, tantôt à la facilité du commerce ou de l'exportation, quoique cette raison ait aujourd'hui perdu de son importance par la multiplicité croissante des moyens de transport : elle en perdra davantage encore quand les producteurs travailleront pour eux-mêmes et non plus pour des consommateurs éloignés. Mais pourquoi, dans une société harmonique, Londres resterait-il le centre d'un commerce considérable de conserves et de confitures et fournirait-il de parapluiers toute la Grande-Bre-

tagne? Pourquoi Paris raffinerait-il le sucre de toute la France et Greenock celui de l'Empire russe (1)? Pourquoi la moitié des chaussures portées aux Etats-Unis seraient-elles encore confectionnées dans les quinze cents ateliers de Massachusetts? Il n'y a pas de raison pour que ces anomalies persistent et la dispersion des industries dans toutes les régions des pays civilisés ira de pair avec la dispersion des fabriques sur toutes les parties du territoire de chaque nation.

L'agriculture a si fort besoin des travailleurs des villes que chaque année des milliers d'ouvriers quittent leurs taudis pour aller faire la moisson. Les meurt-de-faim de Londres arrivent par milliers dans le Kent et le Sussex pour faner et pour récolter le houblon. En France les habitants de certains villages lâchent leurs métiers pour se répandre dans les champs, et on voit tous les ans en Russie des exodes de travailleurs allant par centaines de mille récolter les foins dans les prairies du sud. Les fabricants de Saint-Pétersbourg ont même pris l'habitude de restreindre pour cette raison leur production en été. On ne pourrait faire de culture intensive sans employer plus de bras en certaines saisons et en des moments de presse, quand il s'agit par exemple d'amender et de renouveler la terre pour décupler sa puissance productive. Le labourage à vapeur, le drainage et les engrais transformeraient le terrain compact et argileux du nord-ouest de Londres en un sol autrement riche que celui des prairies américaines, et ces travaux, en somme très faciles à exécuter par des hommes qui auraient simplement de la bonne volonté, pourraient être confiés à des ouvriers de fabrique empruntés pour la circonstance, quand même, nous l'avons dit, faudrait-il pour cela fermer les usines en été. Il est certain qu'avec l'organisation actuelle, les propriétaires ne consentiraient pas volontiers à interrompre le travail, parce que le capital engagé doit, à leurs yeux, rapporter des bénéfices, tous les jours, à toute heure. Mais ce qu'on n'obtiendrait pas d'un capitaliste, la communauté peut le faire. Quant aux ouvriers que cela regarde avant tout, et qui devraient être les premiers consultés quand il s'agit de leurs intérêts, nul doute qu'ils ne trouvent plus sain de travailler de temps en temps au grand air et de rompre ainsi la monotonie de leurs occupations sédentaires. Du reste, rien n'empêcherait les groupes de se relayer à la fabrique, de telle sorte que le travail ne serait pas même interrompu, là où il le faut.

Il faut donc que les industries se dispersent dans les campagnes pour s'associer utilement avec l'agriculture. Cela se fait déjà en beaucoup d'endroits — surtout dans les États de l'Est américain. Au reste, cette organi-

(1) Cela était en 1886, mais cela n'est plus aujourd'hui : le sucre russe est raffiné en Russie même.

sation sera imposée, coûte que coûte, par les nécessités mêmes de la production et par la transformation inévitable du commerce international, qui s'opère déjà sous nos yeux. Bientôt tous les peuples utiliseront leurs propres ressources en subvenant à leurs propres besoins. L'humanité, l'individu y gagneront. Le système actuel d'éducation en sera profondément modifié, et nous verrons se constituer enfin une société dont tous les membres seront heureux de s'occuper alternativement aux champs et à la ville, de travailler à la fois des mains et du cerveau.

PIERRE KROPOTKINE

BALLANCHE⁽¹⁾

III. — LES ŒUVRES

Antigone.

Comme prélude à sa construction métaphysique, Ballanche a donné deux livres, *Antigone* et *L'Homme sans nom*. Quoique se rattachant étroitement à l'ensemble de ses idées, ils furent écrits avant qu'il se fût décidé à entreprendre l'œuvre qu'il appela les *Essais de Palingénésie sociale*. *Antigone* c'est le récit, d'après la littérature grecque, de la mort d'Œdipe et de celle d'Antigone ; « il y dépeint le rôle de la fatalité, tel que d'après les Orientaux les Grecs l'admettaient, au moins au théâtre ». Mais Ballanche se pique de ne rien raconter d'après les tragiques grecs ; il emprunte aux plus antiques légendes, aux hymnes orphiques et sa conception est qu'Œdipe, le *roi de l'Énigme*, doit être considéré plutôt comme un type des misères humaines que comme une personnification de l'empire de la fatalité. Son mode de présentation évoque le souvenir de Virgile auquel il emprunte son épigraphe :

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt,

qu'il paraphrase ainsi : « Il est des choses qui semblent contenir elles-mêmes des larmes, et les peintures de la condition mortelle peuvent seules toucher notre âme. »

C'est le devin Tiresias qui, avant la guerre de Troie, raconte à la famille de Priam les malheurs de la famille de Cadmus. Évidemment, un rapprochement avec les récits d'Enée, dans Virgile, s'impose à l'esprit.

Par un symbolisme double, de même qu'Œdipe et Antigone furent errants de par la fatalité, Tiresias et sa fille Daphné ont fui la Grèce, desolé qu'était Tiresias des maux qui ne cessaient d'accabler la race d'Œdipe. Daphné lui

(1) Suite et fin. — Voir le n° 138 de la *Société nouvelle*.

est douce et soumise comme Antigone à Œdipe. On y peut voir une intention ; les malheurs de l'homme vertueux qui succomba dans l'action sont racontés par un similaire également caduc et aveugle mais qui vécut, parce qu'il ignora la puissance et vécut dans le rêve. On peut attribuer certes des symboles à celui qui écrivit, dans la préface à ses *Essais de Palingénésie sociale*, « que son vrai livre ne sera point écrit, mais résultera de l'impression générale qui doit rester de son œuvre complète à chaque lecteur ». En cela l'auteur ressemble aux initiateurs des mystères, aux fondateurs d'écoles philosophiques. La doctrine se faisait d'elle-même ; les sibylles parlaient par énigmes aux initiés.

Les auditeurs de Tiresias sont Priam, le vaillant Hector, la belle Andromaque, Cassandre et Polyxène, Laodice, Polydore, Pâris. « Là était aussi cette femme de Sparte, Hélène, transfuge du lit conjugal ; elle était timide comme une jeune fille ; son visage se colorait d'une aimable rougeur lorsque sa beauté attirait les regards des hommes ; elle ne quittait point les côtés de son nouvel époux et semblait toujours craindre quelque sentiment secret d'aversion à cause de la pudeur trahie. Quelquefois elle pensait en soupirant à cette patrie qu'elle ne pouvait plus espérer de revoir, aux rives fleuries de l'Eurotas, aux verdoyants sommets du Taygète, à tous les lieux enchantés, où dans ses jours d'innocence, elle menait les danses légères avec les compagnes de sa jeunesse. »

Les symboles qui s'y développent sont : la théorie de l'expiation, du malheur, du dévouement.

L'antique énigme du Sphinx.

L'idée de Némésis, symbole « qui se repose sur des idées si différentes de celles du Destin ».

Œdipe est le roi de l'Énigme. Il a vaincu le Sphinx parce qu'il l'a deviné ; l'énigme : c'était le mot de l'existence humaine ; Œdipe marche par des chemins obscurs en s'avancant vers des buts qu'il ignore ; mais il s'en rend compte, et il a déchiffré l'Énigme. « Le Sphinx », dit Œdipe, « était assis sur une des croupes arides du mont Phiceus ; de là il répandait la terreur sur toute la contrée ; j'arrive en sa présence au lever de l'aurore. Un rideau de nuages transparents couvrait sa stature immense. Il avait le visage d'une femme. Tous ses traits parfaitement réguliers étaient immobiles ; j'aperçois encore cet œil scrutateur qui semblait vouloir arracher les plus intimes secrets de la pensée, et dans les contours de sa bouche, une sorte d'ironie triste et terrible qui me faisait frémir. Oui, je puis l'avouer à présent, quand je vis ses mains terminées en griffes énormes s'avancer hors du nuage toutes prêtes à saisir une proie assurée, je commençai à me repentir de ma témérité. Cependant l'énigme m'est proposée, mais d'une manière toute nouvelle

et toute merveilleuse. Aucun son articulé ne retentissait à mon oreille, aucun mouvement ne paraissait agiter les lèvres du monstre; seulement j'entendais comme une voix intérieure qui résonnait sourdement au fond de ma poitrine; au même instant les regards du Sphinx s'allumèrent, une joie féroce anima son visage, ses griffes s'abaissèrent sur ma tête; alors je tirai mon glaive, et me couvrant de mon bouclier, je m'élançai sur mon terrible adversaire, car il m'était livré, j'avais deviné l'énigme. Mon fer s'enfonça dans je ne sais quoi qui n'existait plus, tout avait disparu comme une vision. Néanmoins, mon glaive dégoutait d'un sang immonde; et j'avais entendu un bruit faible mais sinistre, tout semblable au râle d'un homme qu'on égorgerait dans les bras du sommeil. »

Habituellement ceux qui abordèrent ce sujet parlent de l'énigme sans en donner le sujet ni la solution. Ballanche attaque la difficulté; voici l'énigme : « C'est le problème de toutes les misères attachées à la condition des fragiles mortels. Il me demanda le nom de cet être singulier qui n'a qu'une voix, qui ne vit qu'un jour sous le soleil et qui n'est debout qu'un instant. » La réponse : c'est l'Homme.

L'interprétation de la légende n'est-elle pas trop mince; est-ce si simple que cela, quoique au berceau des civilisations, les hommes aient parfaitement pu porter au trône un d'entre eux qui les délivrait seulement d'une terreur.

Ballanche insiste sur ce point qu'Œdipe a découvert la fragilité des choses quoiqu'encore fort jeune: il est, par la légende, doué de pressentiment; et avoir découvert l'éphémérité de la vie humaine et sa fragilité est pour lui la première étape de cette marche idéologique de la douleur, dont il est le symbole.

Les aventures si connues de la découverte de la vérité, de la mort de Jocaste etc... sont figurées ici selon la tradition ordinaire; mais Œdipe ne se réfugie pas en terre d'Athènes. Il doit, à son sens, retourner à son point d'origine; c'est sur le Cithéron qu'on l'a trouvé faible et dénué; c'est là qu'il veut mourir en s'offrant en victime expiatoire, et le feu du ciel l'y saisit. Antigone meurt pour avoir voulu donner la sépulture à Polynice et Hémor vient périr près d'elle. Créon vient à leurs funérailles, « et son désespoir est d'un lion blessé à mort, et des cris sortent de sa poitrine sans agiter ses lèvres... on dirait un homme que les Dieux, par pitié, ont changé en marbre, dans le plus violent désespoir »; par une assez jolie allégorie, Créon, qui est représenté comme la cause aveugle et inconsciente de la mort d'Hémon et d'Antigone, est venu voilé; il est d'abord perdu dans la foule des assistants et ce n'est qu'au moment où les corps vont être couchés dans le tombeau qu'il se montre et en cris et paroles se désespère; malheureusement, si son apparition est heureusement graduée, ses discours sont

froids, et l'on croirait plutôt entendre une douce allocution de prêtre moderne que les farouches exclamations d'un désespéré.

Ajoutons, pour épuiser les additions faites à la légende, que pendant le récit de la fête chez Œdipe que conte Tiresias, fête où s'éveillent les pressentiments funèbres et où tonne la vérité, Daphné, qui coupe le récit de quelques invocations, à la manière du chœur des tragédies, saisie du délire divin, chante Némésis :

« Némésis, divinité douce et terrible, écoute ma voix, laisse-toi fléchir. La Pudeur fut autrefois, sur la terre, ton aimable compagne; vous étiez toutes les deux vêtues de blanc. Tu te mêlais aux assemblées des hommes. La Pudeur présidait aux fêtes où les femmes étaient appelées. Mais hélas! à présent vous habitez le haut Olympe et vous ne venez plus nous visiter que rarement. Autrefois! ô Némésis! tu entretenais chez les mortels des pensées de modération et d'équité; tu leur apprenais à pratiquer la justice, à ne point abuser d'une heureuse fortune, à ne pas se laisser abattre par le malheur. Tu empêchais l'orgueil de naître dans les cœurs superbes; tu excitais la compassion pour l'infortune! Tu avais en ta puissance le repentir qui suit la première faute; les prières humbles et touchantes formaient ton cortège. Aujourd'hui, ô Déesse, tu es chargée par les justes Dieux de récompenser et de punir, d'égaliser le châtement à la faute, de répartir entre les hommes les plaisirs et les douleurs, d'abaisser l'orgueil. Tu ne permets pas que les succès durent longtemps, parce que la prospérité amollit la force de l'âme. Tu traînes à ta suite et le malheur qui instruit l'homme et le remords qui le déchire. Aujourd'hui, terrible Némésis, armée de chaînes de fer, tu garrottes le coupable et le fils du coupable. Tu écrases l'injure altière sous tes pieds; tu te promènes dans la solitude pour chercher les traces du sang répandu en secret et qui n'a pu être vengé. Tes yeux sont continuellement occupés à rechercher le crime impuni. (Et alors, appropriation du discours à l'histoire d'Œdipe:) Quel est cet enfant condamné à mourir? Abandonné sur le sommet du Cithéron, les pieds percés et traversés d'une courroie, suspendu ainsi aux branches d'un arbre pour devenir la proie des bêtes féroces, ses cris lamentables attirent un vieux berger qui le délivre. O Dieux! ne vois-je pas ce même enfant, nourri par pitié dans une cour étrangère, courir avec impatience au devant de ses tristes destinées? Déesse vengeresse, Némésis, est-ce toi qui guides ce bras parricide? Jeune présomptueux, tu te confies en ta force, tu insultes à la faiblesse d'un vieillard et tu l'immoles à ton brutal emportement. Mais quelle est cette victime encore plus funeste? Une vierge ne saurait raconter la suite de cette épouvantable aventure. »

C'est toute la trace qu'on trouve dans *Antigone* du parallélisme qu'a

voulu évoquer Ballanche, de ces deux idées qui lui semblaient si différentes, de Némésis et du Destin. On peut admettre que dans sa vue sur les idées des Grecs, le Destin ne détermine qu'un acte primordial. Ce serait le hasard, si, pour lui, il y avait un hasard, et si un hasard n'était la finale d'une série d'actions préalables. Le Destin a voulu que Laïus et Jocaste exposent un fils à la mort de façon dénaturée. Alors intervient Némésis. Le premier acte criminel est géniteur de tous les autres actes criminels, c'est pourquoi Œdipe est malheureux, mais innocent tandis que Jocaste est coupable, non pas d'avoir épousé Œdipe, mais d'avoir, par un acte antérieur, permis que la monstruosité de leur alliance fût possible.

Je signale pour mémoire que Ballanche, soucieux des ressorts classiques de l'épopée et très épris des épiques italiens, a voulu se procurer une sorte de Clorinde. Comme il tient à ennoblir son personnage par le plus moral et le plus légitime des motifs, il arme en guerre Atalante, épouse de Méléagre, mère du jeune prince Parthénopée, à qui le bon Hémon fait grâce de la vie et que le dur Étéocle égorge sans pitié pour ses quinze ans. Atalante venge son fils par un rude carnage, mais tombe elle-même sous les coups d'Étéocle.

Une autre addition de Ballanche aux procédés anciens, c'est d'avoir terminé quelques-uns des six livres narratifs de la catastrophe par des chants tout différents qu'énoncera Daphné pour rompre l'impression cruelle du drame de la fatalité et de la misère humaine. Elle chante la terre natale, un hymne des tombeaux, Castor et Pollux, Orphée et Eurydice; cette idée de contraste eût fourni entre les mains d'un vrai poète, chez Ballanche ces chants alternés restent pâles, dans cette formule énumérative que l'on sait, et Ballanche conclut « qu'il a dit ce qu'il a voulu dire, qu'on ne cherche ni allusion ni allégorie; l'homme du malheur, le roi de l'énigme eut des enfants qui complétèrent son affreuse vie; seule Antigone eut en partage sa magnanimité; c'est la consolation que Dieu met sur la terre de deuil, l'Antigone auprès du proscrit ». Il n'a rêvé qu'une grande fresque humaine. Mais il n'empêche pas qu'on ne croie qu'il a pensé aussi à d'autres douleurs, sous l'Empire, où lui, comme Français, prévoyait la fin fatale du régime détesté, ne sachant pas « qu'aux miracles de la colère allaient succéder les miracles de la clémence »; et si l'on veut, en lisant Antigone, on peut croire qu'en retraçant, d'après l'antiquité, l'idéal d'une vie de dévouement et de sacrifice, il a rencontré quelques traits de cette princesse magnanime qui a passé sa première enfance dans les prisons, et sa première jeunesse dans l'exil et qu'on a appelé l'Antigone française.

Quoique intéressant comme signe du temps, le compliment est balourd; le désintéressement réel et continu de la vie de Ballanche l'excuse seul;

d'ailleurs, comme presque toute la petite bourgeoisie du négoce de son temps, dont il est issu, à laquelle il tient par les liens les plus stricts, Ballanche n'était pas impérialiste. Son souci de voir les choses procéder comme il l'a dit, par évolution et non par révolution, s'accordait avec ses rancunes d'homme ayant vu très jeune Lyon dévasté et terrorisé, pour lui donner non la haine mais la crainte de la révolution, crainte qu'il a expliquée dans son second livre, le plus connu de tous (au moins relativement), maintenant, et qui fut quelques années célèbre, *L'Homme sans nom* ; c'est au point de vue des opinions sur la révolution chez une classe déterminée d'écrivains que ce livre, qui n'est pas un bon livre, reste un assez curieux document.

L'ouvrage fut d'abord publié en 1820 à cent exemplaires seulement. Pourquoi cette semi-publicité ? C'est qu'à l'avis de l'auteur le moment n'était pas bon pour répandre ce livre, non point, certes, par égard à ses intérêts, mais pour de hautes raisons. « Des discussions passionnées remuaient tous les esprits, des orages, partant de l'Espagne, menaçaient d'embraser l'Italie... Le vent des révolutions soufflait, et des armées échelonnées depuis la mer Blanche jusqu'à la baie de Naples témoignaient trop des terreurs de l'Europe, et surtout après la mort du duc de Berry, quand on mit un fatal et soudain empressement à ramasser l'ignoble couteau d'un odieux assassin : qu'on se souvint à propos des patriciennes émotions excitées par la vue du poignard de Lucrece, des plébéiennes clameurs produites par la robe sanglante de César étalée sur la tribune aux harangues. Il ne me convenait point de me mêler à de telles exaspérations, de peindre les douleurs de la France au moment où on outrageait aussi indignement ces douleurs elles-mêmes pour les faire servir à de tristes réactions. » On voit que Ballanche, s'il est royaliste, est en même temps modéré et qu'il lui répugnait d'alimenter les forces du parti ultra. Il faut se reporter à ce moment de littérature et de presse bâillonnée pour bien comprendre ce scrupule. Aussi Ballanche, publiant à cent exemplaires, essaya de choisir ses lecteurs ; il se plaint de n'avoir pas réussi à le faire lire de ceux à qui des conseils de sagesse eussent été le plus nécessaires ; évidemment il pense aux violents du parti monarchique. En 1828, pendant la détente due au ministère Martignac, Ballanche s'enhardit et publia son roman sur le régicide ; il publie à la face du ciel et sans modifier un mot, mais il prévient ses lecteurs que ce livre ne sera bien mis en place et n'aura toute sa valeur que lorsqu'il aura publié sa *Palingénésie sociale*, soit toute son œuvre, et que « toutes les questions d'unité, de solidarité, de nationalité, celle encore du libre arbitre, agissant soit dans la sphère individuelle, soit dans la sphère civile et politique, celles enfin qui intéressent la civilisation générale d'une époque, seront arrivées à un point suffisant de maturité, car il est évident qu'elles ne peuvent être l'objet d'une simple préface.

Il ajoute que son livre n'est pas le récit d'un fait, mais un apologue. Ce n'est pas dans une intention flétrissante qu'il appelle le régicide l'Homme sans Nom : c'eût été commettre une faute que de flétrir le nouvel Œdipe qui n'a pu soutenir le regard du formidable Sphinx assis sur la montagne sanglante de la Convention ; s'il n'a pu se donner à lui-même le nom de régicide, ce nom n'est devenu le sien que parce qu'il l'a voulu. Est-ce sa faute ? Ce livre est épigraphié fatalistiquement des mots de Virgile : *Fata viam inveniunt*, et Ballanche ajoute que les chrétiens, dans leur prière de chaque jour, demandent à Dieu de leur épargner de tels vertiges et de telles fascinations. Les peuples pourtant, à certaines heures, subissent ces vertiges et ces fascinations, et l'Homme sans Nom est l'incarnation du peuple ; aussi l'Hiérophante de ce livre, le prêtre du Dieu vivant, lui apportera-t-il le pardon et le déclarera, revêtu de sa robe de seconde innocence, en vertu de la vraie moralité. La moralité *extérieure* est une doctrine politique, la moralité *intérieure* est une doctrine philosophique. Elle est la base de la *Doctrine des Épreuves* que Ballanche se flattait d'exposer dans un autre livre : *La Ville des Expiations*.

À ce point la nation française, comme l'Homme sans nom, n'a plus rien à expier ; l'Hiérophante, elle aussi, la revêt de la robe de seconde innocence. La révolution était nécessaire, la preuve en sont ses victoires. Ballanche s'excuse de le dire, mais le dit très ferme. Il s'appuie sur une loi de la Providence, « loi toujours constante et qui semble incessamment raconter à la nature humaine le mystère fondamental de sa déchéance et de sa réhabilitation ». *Le bien sort du mal en proportion de l'intensité de la douleur*. Épreuves, expiations, liberté, voilà toute la destinée humaine.

Dans le cas présent, soit la situation de la France, toute institution ayant une origine mystique, que valent les institutions de la France ? Elles reposent sur la Charte. Les Bourbons sont revenus (selon lui), dans la voie frayée par le testament de Louis XVI. « Louis XVI, roi palingénésique, a reçu l'inspiration du moment solennel et redoutable où il écrivait ce testament, qui est lui-même une charte. » Mais cette charte, origine mystique de la Charte de Louis XVIII, est surtout une indication, elle fut l'expression d'un temps.

La charte nouvelle et la déclaration de Saint-Ouen la continue en la rajeunissant ; c'est également un procès-verbal exact, mais d'une autre situation. Cette charte dernière est donc le pacte donné à la nation pour remplir ce point d'arrivée de l'épreuve et de l'expiation à la liberté ; c'est le titre de la nation, mais elle engage également la royauté, puisqu'elle émane directement de son seul titre qui est le testament de Louis XVI. Si la royauté la déchirait, il n'y aurait plus de loi, et la France tomberait sous

la dictature du Fait, et n'aurait plus à observer aucun droit traditionnel.

L'affabulation de ces idées c'est que : par hasard, se rendant en Italie, en 1814, l'auteur, surpris au pied des Alpes par un accident de voiture, visitant le pays de gorge en gorge et de précipice en précipice, arrive vers un hameau perdu dans une nature affreuse semblable aux monts de Gelboé maudits par le prophète; ce hameau désolé semble vide; pourtant Ballanche rencontre un enfant et lui demande à qui est une maison plus isolée encore, « assise loin de toutes les autres dans une prairie aride ». — « C'est la maison du Régicide. » — « Et comment se nomme-t-il ? » — « C'est là son vrai nom », répondit l'enfant.

Le régicide marche la tête baissée et regarde avec une sorte de curiosité timide et suppliante. Il a pourtant une taille avantageuse, sa figure noble est couronnée de beaux cheveux blancs, sa figure, tout en portant encore la trace d'éminentes facultés, « mais sa démarche et l'ensemble de sa personne annonçaient la défiance de soi qu'inspire le malheur et non point celle que produit la honte du remords ». Cet homme pâlit quand son visiteur montre qu'il sait ce nom de Régicide. Il regarde ses mains avec horreur et sa face ne présente plus qu'un calme stupide; un lugubre fantôme se dresse à ses côtés et se signale aux sens révoltés de Ballanche. Le fantôme s'évanouit et l'écrivain demeure seul avec la plus misérable des créatures.

Le régicide raconte qu'il s'est dépouillé de son ancien nom; il est devenu le fils de son crime, l'enfant de la réprobation; le bruit de sa mort a couru et sa cendre a été maudite; sa maison est isolée, il l'a voulu parce qu'il est socialement un pestiféré; une pauvre femme du village lui porte sa nourriture, trouve sur sa table le prix convenu et se retire sans jamais parler. Les autres habitants font le signe de la croix en passant devant sa maison; ils sont, d'ailleurs, bons. Il a renoncé à la société non seulement des vivants, mais même des morts illustres. Il n'a conservé que la Bible, qui lui laisse ses remords sans y ajouter. Il ne se croit pas pardonné parce qu'un fils qui a tué son père ne peut être absous, et qu'immoler son roi c'est plus que mille parricides. Son crime est plus grand par ce qu'il fut ce jour-là mandataire d'un grand peuple. De plus, il était conscient; c'est donc lui le vrai régicide, celui qui abusa le peuple et extorqua avec des formules légales ce crime à une nation égarée.

Sa maison ne contient qu'une litière de paille, un vieux bahut, une chaise grossière, une table, de la vaisselle de terre sur une planche, et la Bible. Il n'y a qu'une chaise, et Ballanche écoute, debout, la confession de l'homme fatal plus coupable que Job et plus que Caïn, car le régicide ne peut pas dire avec lui : « M'aviez-vous donné le juste en garde ? »

Les conventionnels formaient une réunion terrible de hauts talents, de

vertus austères, de sentiments exaltés, de crimes, de bassesses, d'instincts antisociaux. Les conventionnels tenaient des républicains de Sparte, des concitoyens de Brutus, des complices de Catilina, des hommes des bandes de Spartacus ; à côté des grands juristes, des assassins dignes des bagnes de Toulon. Le régicide, lui, adorait la vertu de Louis XVI ; mais il était le plus lâche des hommes ; il n'était capable d'arriver à la hauteur ni de ces crimes étrangers à nos mœurs, ni de ces vertus transplantées de vive force et qui n'étaient point acclimatées. Il n'eut pas le courage de fuir avant le jugement.

Ce jugement, la scène capitale du livre, fut longtemps célèbre et fut placé dans maint recueil anthologique des prosateurs français. Le régicide a l'intention de voter *non*. Son prédécesseur a voté *oui* d'une voix ferme. Lui, l'attrait et le vertige du crime le saisit, la pression de mille regards l'affole et il lui semble que le *oui* dont il grossit les voix de mort, est prononcé par une voix étrangère, et comme on ne comptait pas sur sa voix, une joie atroce et convulsive, un mépris insultant s'élève bruyamment de l'assemblée et des tribunes.

Son premier châtement fut de devoir assister à l'exécution ; puis il s'enfuit, disparut et ne pouvant s'abjurer lui-même, abjura son nom.

Depuis il a plaint ceux de ses confrères de la Convention « qui furent successivement désarmés de la faux terrible de la Révolution pour être à leur tour dévorés ». Sous la paille où il dort, c'est sa fosse qui bée ; on la couvrira après sa mort des débris de sa maison, et plus rien ne subsistera de lui.

A son retour d'Italie, Ballanche retourne au hameau perdu ; deux prêtres, entre-temps, sont venus, après Waterloo, consoler le régicide. Son crime est circonstanciel. Louis XVI, en mourant, a sauvé la France, comme Jésus a sauvé les hommes. Ils lui rouvrent l'Eglise, le forcent à prendre quelques commodités, et, avant sa mort, il se borna « à célébrer de toute sa douleur l'anniversaire de son vote fatal ».

IV. — LES THÉORIES

Antigone, *l'Homme sans nom* ne sont pas des œuvres qui demeurent remarquables à notre optique contemporaine ; trop de philosophie et d'érudition nuit au développement de l'émotion. L'effort de tant de gens a d'ailleurs tendu, en ce siècle, à ce que les genres fussent différenciés, et que la littérature, rentrant en elle-même, ne se préoccupât point de prêcher et de moraliser, que des œuvres autrement fortes d'écriture que celles de Ballanche, ont souffert les injures du temps, sont devenues d'une

lecture un peu longue et même ne sont plus lues. Pourtant il faut convenir qu'en l'*Homme sans nom*, Ballanche a effleuré un des plus beaux sujets qui se puissent trouver, et que ce sujet est resté neuf. Ce n'est pas d'un médiocre esprit d'avoir créé cet *Heautontimoroumenos*, cette victime d'une erreur politique, ou plutôt de son remords. C'est la première notion dans notre littérature moderne d'une nouvelle fatalité. Il faut remarquer aussi que le travail littéraire de Ballanche suit très peu l'éclosion du fait dans l'histoire. La Révolution avait changé les personnages de l'histoire, comme le romantisme naissant changeait les personnages du drame. Au lieu du roi, virtuellement infaillible, mais toujours trompé par ses favoris ou par la fortune, au théâtre, et dans la réalité induit à l'erreur par des ministres, la Révolution jetait sur la scène politique des hommes libres et responsables, arrivant au maniement des affaires sans autre préparation qu'une très grande bonne volonté, et ce que la nature leur avait départi de génie naturel, avec Plutarque, Tite-Live, Tacite comme conseillers un peu trop sans nuances. Or, le drame qui put se passer en une de ces consciences de presque anonymes citoyens, faisant pour quelques jours corps avec l'omnipotence, avec le destin, le drame du remords d'une détermination prise mal à propos et suivie de malheur, le drame du remords d'une détermination prise par contagion, cette étude avant la lettre de la psychologie des foules, c'est le bon Ballanche qui le premier l'a entrevue. Et je crois, au courant de l'analyse de l'*Homme sans nom*, avoir suffisamment mis en relief que cet homme ne cache pas son nom, par un simple procédé littéraire, pour ne pas mentionner tel ou tel acteur de la Révolution. Il est l'homme sans nom parce qu'il représente, sans figure définie, l'idée que les nouvelles générations calmement royalistes et libérales se faisaient des gens de 1793. L'homme sans nom fut de la Plaine, son vote fut son seul acte saillant ; c'est une entité.

Il est voilé comme le Créon de Ballanche lorsqu'il représente les causes silencieuses et secrètes de la douleur et de la mort. On peut, à la figuration de ce mythe, penser, sans offenser le plus récent des deux écrivains, à l'Hadaly de Villiers, voilée tant qu'elle n'est qu'un organisme et qu'elle n'est pas encore particularisée. Evidemment le livre de Ballanche manque de ce bonheur dans la disposition de ses parties, et de l'imprévu dans la phrase, que nous nommons, réunis, la forme, et c'est ce qui causa son prompt oubli ; mais reconnaissons que dans cette cendre grise d'idées abstraites, un beau fragment de bas-relief, que dans ce crépuscule de mots, un beau rayon d'idée pure nous sont apparus.

Pour sentir avec justesse ces œuvres conçues et publiées entre 1810 et 1820, leur pardonner des lourdeurs, des gaucheries, des emmêlements de

gammes et percevoir aussi ce qu'ils apportaient, à leur jour, de fraîcheur, il faut se reporter à ces temps. Ballanche certainement est un néo-classique, c'est-à-dire un classique qui subit avec joie l'influence rénovatrice du romantisme; mais qu'est le romantisme pour lui? C'est Rousseau, c'est Chateaubriand; le classique pour lui fut aussi Rollin et le romantique c'est Vico, Niebuhr, et ce sera Augustin Thierry, l'homme qui lui semblera, plus tard, partager avec Chateaubriand la vraie vision, le don de voir l'histoire marcher dans de vrais décors. Mais si Ballanche sent le renouveau des idées et des formes, il ne peut encore se débarrasser de ce didactisme faussement poétique et toujours versifié qui engrisa d'ennui tous les poètes en vers du XVIII^e siècle finissant; son instinct l'avertit d'écrire en prose, et il écrit en prose, dans les gammes de Rousseau. S'il n'en a pas acquis l'éclat, c'est qu'il l'a jugé profane pour l'énoncé de ses découvertes sur la philosophie de l'histoire. Ceci dit pour ses premières œuvres, car ensuite, lorsqu'il crut vraiment avoir trouvé dans le passé le miroir de l'avenir, le style ne fut plus pour lui qu'une recherche de clarté, avec juste assez d'ornement pour accueillir dignement une découverte plus belle encore que les autres; et il ne fut pas le seul, en son temps, à pratiquer cette langue, où se mêlent comme par alliage tant de figures rococo, legs d'un Roucher, d'un J.-B. Rousseau, d'un Esmenard ou d'un Delille; les œuvres initiales des romantiques purs qui vont venir des Vigny, des Lamartine et même d'Hugo y déférèrent.

V

Qu'est-ce que la palingénésie? C'est le mot adopté par Ballanche pour impliquer une idée de destruction et de régénération. Palingénésique veut dire cyclique; tous les points du cercle s'engendrent l'un par l'autre; ce qui fut créé, vieillit, meurt, renaît sous un autre forme, aboutit à une mort suivie de renaissance; ce n'est pas totalement une résurrection, c'est une demi-métempsychose, une métempsychose évolutive dans l'ordre des idées. La palingénésie c'est aussi, pour parler le langage chrétien, la chute fatale mais suivie d'une nécessaire réhabilitation du genre humain. Interrogeant tour à tour les livres saints, et les traditions antiques, et les fictions cumosmiques, Ballanche a été frappé d'une analogie, complète, selon lui, entre le principe rationnel et le principe révélé. Une même loi, dans le sens philosophique et dans le sens religieux au progrès de la civilisation réelle, et le titre de ses œuvres complètes pourrait être: « Identité du dogme de la réhabilitation du genre humain et de la loi philosophique de la perfectibilité. »

Je ne veux point donner tous les anneaux de la chaîne de ses démonstra-

tions : Les *Essais sur les Institutions sociales*, les *Prolégomènes aux essais de Palingénésie sociale*, et son poème d'*Orphée* (sans compter le *Vieillard* et le *Jeune Homme*, etc.), sont consacrés à expliquer cette théorie de la palingénésie, ou à la mettre au point pour ses contemporains de la Restauration. Cette mise au point ne nous fournirait que l'étude de choses dépassées.

Le poème d'*Orphée* veut peindre la transformation des traditions égyptiennes en traditions grecques, puis en traditions romaines. Ce n'est point une reconstitution historique. Ballanche déclare qu'il n'a pas abordé, ni ne veut aborder les études d'archéologie et même de géologie, nécessaires, à son sens, pour aborder un tel sujet, et il se soucie peu d'étaler une érudition de seconde main ; de plus, il sait que la marche historique des faits n'est pas celle dont il se sert ; il a voulu faire une restitution *alexandrine* du mythe d'Orphée, donc une fable philosophique ; Orphée, Hercule, Hermès, Zoroastre sont des hommes-types ; chaque nation s'est créé d'après leur légende un type à son image et ils devinrent des Hommes-Nationaux. Pour lui, Orphée représente la naissance du monde civil ou, du moins, le nom donné à la tradition de cet ordre de choses. Les personnages Orphée, Évangre, Eurydice, la Sybille sont profondément différenciés de la légende ordinaire ; Orphée est un inspiré qui fait des lois, des lois-mœurs, qui deviendront plus tard la loi des XII Tables. Ballanche se flatte d'avoir ainsi éclairé l'*Énéide*, car Virgile, si inspiré qu'il fut, s'est heurté, en reconstruisant la fable des antiquités romaines, à un fonds étrusque antérieur, qu'il ne put comprendre, de par l'influence de son temps épique et dilettante.

La forme et l'arrangement d'*Orphée* peuvent être rapprochés de la composition de l'*Antigone* ; nous ne nous y appesantirons donc point davantage ; le dernier poème de Ballanche, *La Vision d'Hebal*, nous donnera les résultantes dernières de sa pensée.

VI

Ballanche suppose un Écossais doué de seconde vue, donc d'une très forte sensibilité. Il ressent les états de l'atmosphère comme des états de son âme.

« Les météores de l'air avaient mille choses à lui raconter des contrées les plus éloignées. Ce quelque chose, qu'on dit l'âme de la création, s'entretenait avec son âme. » Il avait des visions. « Cette solitaire exaltation de toutes les facultés psychologiques et physiologiques qui furent l'objet de tant d'études dans les mystères anciens et qui est si discréditée de nos jours »

(ceci est écrit sous la monarchie de Juillet, en effet, peu spirite et peu anxieuse d'occultisme), « avait été produite en lui par l'extrême susceptibilité de son organisation douloureuse. »

En cet état de pensée libre, son âme conversant avec Dieu ne s'étonnait point de cet ascétisme de l'Inde qui va jusqu'à l'absorption la plus complète de l'homme dans la contemplation des causes. Alors la mémoire des faits personnels était remplacée par le souvenir des faits universels et le temps mobile devenait l'immobile éternité.

Les thaumaturges qui ont paru dans les grandes époques où le genre humain se transforma, les sibylles de la gentilité, les druidesses de la Gaule furent peut-être en contact immédiat avec cette chaîne mystérieuse de destinées humaines dont tous les anneaux sont continus et tiennent l'un à l'autre. « Hebal avait quelque raison de croire à de telles prérogatives. »

Il se sentait (comme son créateur Ballanche) le mythe général, l'homme universel, vivant d'une vie infinie, cosmogoniquement, mythiquement et historiquement. Il voit en vision : qu'une âme s'échappe des mains de Dieu et parcourt tout étonnée les choses ; elle se réjouit d'abord parmi les intelligences incorporelles. Son étonnement est plus grand encore quand elle se sent emprisonnée par des organes. Elle s'étonne aussi lorsqu'elle est brusquement délivrée de la prison des organes. « Hebal éprouva plus d'une fois ces trois étonnements. » Et si tous pouvaient parcourir ces trois gammes de sentiment on comprendrait tout ; car si chacun pouvait, par une faculté intellectuelle développée sans limite, se saisir de toute cette chaîne magnétique des moments humains, n'aurait-il pas le sentiment de toute sa destinée, de la nuit de son passé, par conséquent de celle de son avenir, tous deux réfléchis dans l'éclair indivisible du présent. Pythagore eut l'instinct de cette assimilation qui produit et explique le panthéisme indou.

L'homme arrivé à son heure dernière et qui à cette heure saisirait comme l'impression concentrée de sa vie entière, percevrait sa vie antérieure qui s'abîme dans l'infini, sa vie individualisée dans le temps, et le pressentiment de sa vie future restée en possession de la conscience acquise par l'épreuve de la capacité du bien et du mal ; cet homme présenterait une image de la *faculté intelligente* en contact avec la chaîne générale des destinées humaines.

Cette situation de conscience, Hebal s'y trouva plusieurs fois, et c'est peut-être cet état la *mort apparente* de tous.

A vingt et un ans Hebal, un jour de convalescence, méditait, regardant une horloge, et comparait ce mécanisme humain à la grande horloge, mécanisme de l'univers. Il en vint à appliquer ses notions du temps et de

l'espace à l'ensemble des destinées humaines enfermées entre deux infinis.

C'était la fin de l'été ; l'horloge à chaque heure jouait un air d'une excessive suavité et qui s'appliquait aux paroles de l'Ave Maria, et la vision grandit, il entendit des musiques plus précises et plus continues, des sirènes jouaient de la lyre à l'extrémité de chaque sphère céleste. Hebal ne se sentit plus la force de résister à la *mort apparente*.

Une puissance était, sans nom, sans symbole, sans image, c'était l'existence absolue, inconditionnelle, abstraite de toute forme, spectacle impossible à décrire, car c'était l'Idée considérant l'Idée, et pourtant Hebal sentait et voyait l'infini et l'espace. Donc Dieu est avant que rien existât. Dieu d'abord, puis les substances intelligentes. Quelques-unes de ces substances erraient. Il fallut un lien qui les revêtit d'une forme. Cette forme devait servir à les régénérer par l'épreuve. Cette forme se trouve dans la matière qui est douée de la faculté plastique. Cette forme est la condition de l'existence, elle est le fait de l'association d'une substance intelligente et de la matière. Dieu seul n'avait point de forme, et les faits de la création reposaient dans la pensée de Dieu, comme les faits humains dans la pensée humaine avant l'expression de ces faits.

Hebal se sent tout à la fois déchu et réhabilité, car l'humanité qui a reçu une conscience libre, a, certes, faibli ; mais comme les décrets de la Providence sont irréfragables, leur exécution est nécessaire et Dieu répare les fautes de l'homme. Hebal sentait que l'être déchu et l'être réhabilité ne formaient qu'un seul être qui se reconstruisait pour cohabiter en lui-même. Il était condamné à marcher dans la voie du progrès pour reconquérir ce qu'il avait perdu par la chute, l'éclat de son principe ontologique primitif. Car ce principe, qui seul constitue l'identité, n'avait point péri. L'épreuve c'est le travail. La terre est livrée à l'homme pour la modifier et l'étudier. L'homme est divisé en deux sexes. Cette division est une loi cosmogonique. L'unité est brisée pour produire la succession, afin que le mal soit dispersé dans les générations des êtres, et la génération de l'homme par l'homme atténuée en chacun l'intensité du mal. L'homme doit se reconstruire et se recomposer, comme le temps recomposera l'Éternité. La substance intelligente revient à elle-même par voie d'expiation.

La division des sexes est l'emblème de la division des castes et des classes, qui vient de la division des facultés humaines qui se partagent deux principes, le principe actif et le principe passif. C'est donc de cet événement cosmogonique, la déchéance et la réhabilitation, dogme si profondément enfoui dans le mystère des origines, que résulte la séparation des sexes, des castes, des classes et les caractères distincts des races.

Le sexe passif parviendra sans doute à l'égalité, puisqu'il appartient à la

même essence originelle, mais cette égalité ne pourra être parfaite, la différence physiologique continuant d'exister; et l'emblème des castes et des classes survivra quand elles seront abolies par la vertu de la médiation, quoique l'identité de l'homme atteste son unité génésiaque et prophétise son unité définitive.

Le mal est donc dispensé et réparti. La femme est dite avoir induit l'homme en tentation parce qu'elle est l'expression volitive de l'homme; l'antique anathème pèse sur l'homme parce qu'il n'a su maîtriser sa faculté volitive, soit sa capacité du bien et du mal, sans laquelle pourtant il ne pouvait accomplir les destins de Dieu. La raison est ainsi assujettie pour n'avoir su dompter la volonté; mais l'unité de substance du début reste en puissance, elle produit la solidarité et la charité.

Ballanche alors illustre cette philosophie d'un commentaire historique: Hebal voit se développer la fresque du monde.

D'abord une première victime et un premier meurtrier; c'est le premier meurtrier qui fonde la première ville afin qu'elle soit un asile; et le premier législateur est un fraticide (ce symbole se retrouve à la fondation de Rome et au berceau de nombreuses fois légendaires).

Hebal perçoit alors la naissance du langage; la racine des mots est l'expression permanente de la révélation et de la spontanéité; la forme grammaticale donne l'expression variée de la raison humaine, le trope et le rythme, l'expression de l'imagination en rapport avec la nature et les êtres.

Hebal voit défiler l'histoire hébraïque, type et image de l'initiation du genre humain, puis succèdent les Pelasges, première transition de la civilisation d'Orient en Occident; les Hellènes créent la fantaisie, mais parmi eux Hebal cherche en vain Homère. Son absence prouve qu'il ne fut pas en réalité, qu'il est le symbole de l'anonyme travail d'une race. Athènes et Sparte luttent: Sparte veut fixer la civilisation et Athènes veut exagérer l'émancipation de l'homme.

Le christianisme concentre la faculté volitive de l'homme dans une femme de prédilection, qui, étant la pureté même, reçoit l'esprit de Dieu. Le créateur s'est identifié à sa créature, le Rédempteur est né, pour qu'à sa mort l'expiation soit accomplie pour les vivants et les morts. Les Romains sont le symbole du despotisme universel.

Après l'expression de théories sur la Révolution, la Restauration, etc... dont *l'Homme sans nom* nous a donné une suffisante idée, Ballanche conclut en disant que l'homme régénéré, à la fin des temps, sera comme Jésus sur le Thabor.

La vision d'Hebal comprend, avec leur suite logique, toute la métaphysique de notre auteur, et c'est pourquoi nous l'avons longuement analysée;

nous avons essayé en cette étude de montrer comment un homme du commencement du siècle, éclairé et bon, fut tenté d'écrire une cosmogonie et d'exprimer, comme il le dit, la grande pensée de son siècle, d'un siècle inquiet, en ce temps, comme il l'est de nos jours ; et nous avons voulu expliquer sa possibilité et sa place dans notre littérature vis-à-vis de ses contemporains. Nous aurons dans d'autres études l'occasion de rencontrer et d'expliquer l'influence qu'eut cet écrivain maintenant délaissé, mais assez goûté de ses contemporains pour que Nodier ait écrit que son *Antigone* était un chant d'Orphée conçu dans l'école de Hobbes et de Montesquieu.

GUSTAVE KAHN

Un Revirement dans les Idées morales.

Que de difficultés à surmonter lorsqu'on veut se défaire des idées conçues dans la jeunesse. Même en se croyant libre de beaucoup de préjugés, toujours on retrouve en soi un manque de raisonnement et on se bute à des conceptions surannées. Et tout en n'ayant, en théorie, aucune accusation à formuler, on éprouve certainement, en pratique, une sorte de répugnance envers ceux qui agissent dans un sens en complète opposition avec les us et coutumes.

C'est surtout le cas dans le domaine de la morale.

Qu'est-ce que la morale ?

Se conformer aux prescriptions des mœurs.

C'est-à-dire qu'on est moral lorsqu'on vit et agit de telle façon que la majorité le croit bon et l'approuve.

Est-ce que cette morale-là est bonne ?

Peut-on la défendre par la raison ?

Voilà la question.

Il existe une tyrannie de la morale et comme nous sommes adversaires de toute tyrannie, nous devons également examiner celle-ci et la combattre.

Multatuli, dans ses *Idées*, fait, à ce sujet, quelques justes remarques. Il a parfaitement raison lorsqu'il prétend que le degré de liberté de l'humanité dépend bien plus de la morale que des lois. Que de peine l'on éprouve à faire exécuter une loi qui est en contradiction avec la morale ?

« Aucun législateur, fût-il le chef d'une armée dix fois plus nombreuse que les habitants mêmes d'un pays, n'oserait imposer ce que la morale prescrit aujourd'hui. Et, d'un autre côté, nous nous conformons à une morale que nous n'accepterions pas si elle était prescrite par un législateur, quelque puissant qu'il fût. »

Examinez notre manière de vivre et bientôt vous serez convaincu de la vérité de ces paroles :

« Un malfaiteur est puni de *quelques* années de prison ;... la morale y ajoute : le mépris durant *toute* la vie.

« La loi parle d'habitants, ... la morale, de sujets

« La loi dit : le Roi, ... la morale : Sa Majesté.

« La loi laisse le choix de notre vêtement, ... la morale impose *un tel* vêtement.

« La loi protège le mariage dans ses conséquences *civiles*, ... la morale fait du mariage un lien religieux, moral, c'est-à-dire très *immoral*.

« La loi, tout injuste qu'elle est envers la femme, la considère quand même comme étant mineure ou sous curatelle, ... la morale rend la femme esclave.

« La loi accepte l'enfant naturel, ... la morale tourmente, persécute, insulte l'enfant qui vient au monde sans passe-port.

« La loi concède certains droits à la femme non mariée, plus même qu'à la mariée, ... la morale repousse cette mère, la punit, la maudit.

« La loi, en fait d'éducation, concède *portion* légitime et égale aux *enfants*, ... la morale fait distinction entre garçons et filles pour l'éducation et l'instruction.

« La loi ne reconnaît et ne fait payer que des contributions *fixées d'une telle* manière, avec *telles* stipulations, ... la morale fait payer des impôts à la vanité, la stupidité, le fanatisme, l'habitude, la fraude.

« La loi traite la femme en mineure, mais n'empêche pas — pas directement, du moins — son développement intellectuel, ... la morale force la femme à rester ignorante et même, quand elle ne l'est pas, à le paraître.

« La loi opprime de temps en temps, ... la morale, toujours.

« Aussi stupide que soit une loi, il y a des mœurs plus stupides.

« Aussi cruelle que soit une loi, il y a des mœurs plus brutales. »

Et il donne encore à méditer les idées suivantes :

« Quelle est la loi qui ordonne de négliger l'éducation de vos filles ? Quelle est la loi qui fait de vos femmes des ménagères sans gages ? C'est la morale.

« Quelle est la loi qui prescrit d'envoyer vos enfants à l'école et d'achever leur éducation en payant l'écolage ? C'est la morale.

« Quelle est la loi qui vous force à laisser chloroformiser votre descendance par le dominé Pédant ? C'est la morale.

« Qui vous défend de donner de la *jouissance* à votre famille ? Qui vous charge de la tourmenter avec l'église, les sermons, les catéchisations et une masse d'exercices spirituels dont elle n'a que faire parce que tout cela n'existe pas ? C'est la morale.

« Qui vous dit d'imposer aux autres une religion que vous-même ne pratiquez plus depuis longtemps ? C'est la morale.

« Qui défend à la femme de s'occuper des intérêts de votre maison (également ses intérêts) ainsi que des intérêts de ses enfants? C'est la morale.

« Qui vous dit de chasser votre fille lorsqu'elle devient mère d'un enfant, le fruit de l'amour, de l'inconscience, ... fût-ce même le fruit du désir et de l'étourderie? C'est la morale.

Qui, enfin, considère un faible et lâche : « C'est l'habitude » comme une excuse valable d'avoir violé les lois les plus élevées et saintes du bon sens? C'est la morale. »

Tout cela prouve que la morale nous empêche souvent d'être moral. Comparez également, sur la question, le beau développement que Multatuli fait dans son *Étude libre*.

Il est impossible de décrire l'immense tyrannie de la morale sur l'humanité. Dès le berceau on empêche l'enfant de se mouvoir librement, et les parents intelligents ont une lutte ardente à soutenir contre les sages-femmes, les instituteurs, les catéchistes, les prêtres, etc., pour empêcher que la nature de leurs enfants ne soit détournée dès le bas âge.

Les jeunes filles y sont plus exposées encore que les garçons; bien que, dans les dernières années, les idées se soient quelque peu modifiées, le point principal d'une éducation de jeune fille convenable reste de faire d'elle « la surveillante de l'armoire à linge de l'homme et une machine brevetée pour entretenir le fonctionnement régulier du respectable sexe masculin ».

Là même où publiquement on a émis le vœu de voir égaliser l'éducation des garçons et des filles, on réagit secrètement contre cette tendance. Il existe, par exemple, des écoles moyennes de garçons et de filles séparées, et quoique, pour les deux, des écoles communes seraient préférables, nous trouvons, dans tous les cas, qu'il est injuste que l'instruction donnée dans les écoles de garçons soit plus complète que celle des écoles de filles, comme cela se fait en pratique. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer les deux programmes d'enseignement. Après les cinq années réglementaires d'études, la jeune fille est absolument incapable de passer l'examen de sortie qui est prescrit pour les garçons. C'est une injustice envers les jeunes filles, car les deux programmes sont réputés être égaux et ne le sont pas en réalité.

Un nouveau système d'organisme social amène une autre morale et si nous nous butons maintes fois à des idées morales qui sont la conséquence de cette nouvelle conception, c'est parce que nous n'avons pas encore su nous défaire complètement de l'ancienne opinion; trop souvent nous remettons une pièce à la robe usée. Ceci ne peut ni ne doit étonner personne; nous, les vieux, nous avons rencontré plus de difficultés que les jeunes, car nous dûmes commencer par désapprendre avant d'apprendre. Beaucoup

n'ont pas su supporter cette rude tâche jusqu'à la fin et ont dû s'arrêter à mi-chemin.

Il faut qu'une révolution se produise dans les règles morales et premièrement dans nos idées. Nous devons abandonner radicalement l'ancienne morale qui part d'une thèse erronée. Nous devons instaurer la raison comme guide unique pour contrôler et juger nos actes. Constatons en même temps la duplicité de ceux qui sont au pouvoir et se servent de deux poids et de deux mesures, suivant que leur intérêt l'exige.

Nous en donnerons quelques exemples, tout en suppliant le lecteur de ne pas s'offenser, mais de se demander si ce que nous avançons est en opposition avec la raison car, pour nous, n'est immoral que ce qui est irraisonnable. N'oublions pas que nous ne donnons ici aucunement les bases d'une nouvelle morale; nous voulons seulement prouver le jugement hypocrite du monde.

Nos lois pénales, nos mœurs, tout est basé sur le principe de la propriété privée, mais la masse ne se demande jamais si ce principe est juste et s'il pourrait soutenir n'importe quelle discussion contre la logique et le bon sens.

Nous considérons même les transgresseurs de ces lois comme des malfaiteurs et peut-être ne sont-ils autre chose que les pionniers d'une société meilleure, moins funeste que la nôtre.

Visitez les prisons, faites une enquête et que trouverez-vous ?

Les neuf dixièmes de tous les malfaiteurs enfermés derrière des portes verrouillées ont fauté (si cela s'appelle fauter) par misère; leur crime consiste en leur pauvreté et en ce qu'ils ont préféré tendre la main et prendre le nécessaire plutôt que de mourir de faim, obscurément, tranquillement, sans protester. Ils ont attaqué le droit sacro-saint de la propriété, ils n'ont pas voulu se soumettre à un régime d'ordre qu'ils n'ont pas créé et auquel ils refusent de se conformer.

Le professeur Albert Lange a écrit quelques mots qui sont dignes d'être portés, sur les ailes du vent, jusqu'aux confins de la terre. Les voici : Il n'y a pas à attendre qu'un homme se soumette à un régime d'ordre à la création duquel il n'a pas collaboré, ordre qui ne lui donne aucune participation aux productions et jouissances de la société et lui prend même les moyens de se les procurer par son travail dans une partie quelconque du monde, aussi peu qu'on puisse s'attendre qu'un homme dont la tête est mise à prix tienne le moindre compte de ceux qui le persécutent. La société doit s'y attendre que ces déshérités, qu'elle accepte dans son sein, s'inspireront du droit du plus fort; s'ils sont nombreux, ils renverseront le régime de l'ordre existant et en érigeront un autre sur les ruines, sans se préoccuper s'il est meilleur ou pire que ce qui existait. La société ne peut s'assurer une

excuse pour la perpétuation de son droit qu'en s'efforçant continuellement à l'appliquer à tous les besoins, en supprimant les défauts et leurs effets qui font manquer à tout droit son but, et même, en cas de besoin, en donnant au droit existant une base nouvelle.

Qu'on essaie seulement de renverser cette thèse et bientôt on s'apercevra qu'elle est irréfutable.

C'est ainsi qu'on est forcé moralement d'accepter un régime d'ordre qui vous force à souffrir de la faim, de la misère, à avoir des soucis, des tourments.

Quelqu'un a faim ; la loi de la nature lui dit qu'il doit satisfaire aux besoins de son estomac. Il voit de la nourriture qui convient à ces besoins ; il la prend et... est arrêté et mis en prison.

Au cas où son esprit n'est pas encore faussé par la morale, qu'on tache d'expliquer maintenant à cet homme qu'il a mal agi, qu'il a commis une mauvaise action, qu'il est un malfaiteur,... il ne le comprendra pas.

On parle de voleurs ; mais qu'est-ce qu'un voleur ?

C'est celui qui vole.

Oui, mais cela ne me donne guère d'explication. Que signifie : voler ?

C'est prendre ce qui ne vous appartient pas.

Nous n'y sommes pas encore, car ici se place la question : Qu'est-ce qui m'appartient ?

Et que faut-il répliquer à cette question ?

Qu'est-ce qui nous revient comme êtres humains ?

Nourriture, vêtement, habitation, développement, loisirs, en un mot toutes les conditions qui garantissent notre existence.

Est-il voleur celui qui, ne possédant pas ces conditions, se les approprie ?

C'est absurde de le soutenir.

Et pourtant nos lois, notre morale le qualifient de voleur.

Le contraire est vrai. Les voleurs sont ceux qui prennent ou qui vous empêchent d'acquérir les conditions de l'existence ; et ce ne sont pas seulement des voleurs, mais des assassins de leurs semblables ; car prendre à quelqu'un les conditions qui assurent son existence, c'est lui prendre la vie.

Les meilleurs des précurseurs, ceux qui ont le plus d'autorité, nous apprennent la même chose.

Nous lisons de Jésus (Evangile selon Marc, chap. II, vers 23-24) :

« Et il arriva, un jour de sabbat que, traversant un champ de blé, ses élèves cueillirent les épis. Et les Pharisiens lui dirent : Regardez : pourquoi font-ils, le jour du sabbat, ce qui est défendu ? Et il répondit : N'avez-vous jamais lu ce que fit David lorsqu'il était dans le besoin et avait faim, lui et

ceux qui étaient avec lui ? Il entra dans la maison de Dieu, du temps du grand prêtre Abjathar, et mangea le pain des offrandes et en donna également à ceux qui étaient avec lui, quoique ce ne fut permis qu'aux prêtres d'en manger ? »

Qu'elle est le sous-entendu de ce récit ?

Qu'il existe des lois, mais qu'il se présente des circonstances qui permettent de passer au-dessus de ces règlements. La loi prescrivait que personne, hormis les prêtres, ne pouvait manger du pain des offrandes, mais quand David et les siens eurent faim, ils transgressèrent ces arrêts. C'est-à-dire : Au-dessus des règles auxquelles on doit se conformer il y a la loi de la conservation de soi-même et, selon Jésus, on peut enfreindre toute prescription lorsqu'on a faim. Et plus clairement : Celui qui a faim n'a pas à se préoccuper des décrets existants ; pour lui il n'y a qu'un seul besoin, celui d'apaiser sa faim, et il lui est permis de le faire, même lorsque les lois le lui défendent.

Du reste, nous lisons dans le livre des Proverbes (chap. 6, 30) : « On ne doit pas mépriser le voleur qui vole pour apaiser sa faim. »

Luther, le grand réformateur auquel on érige des statues, explique de la manière suivante le dixième commandement : « Tu ne voleras pas » (1) :

« Je sais bien quels droits précis l'on peut édicter, mais la nécessité supprime tout, même un droit ; car entre nécessité et non-nécessité il y a une différence énorme qui fait changer l'aspect des circonstances et des personnes. Ce qui est juste s'il n'y a pas nécessité, est injuste en cas de nécessité. Ainsi est voleur celui qui, sans nécessité, prend un pain chez le boulanger ; mais il a raison lorsque c'est la faim qui le pousse à cette action, car alors on est obligé de le lui donner. »

C'est-à-dire que celui qui a faim a le droit de pourvoir aux besoins de son estomac, en passant au-dessus de toutes les lois existantes (2).

(1) LUTHER, *Grand Catéchisme* (t. X. de ses *Œuvres complètes*)

(2) Les catholiques appliquent également le même principe, lorsque c'est au profit de leur boutique.

Marotte, vicaire général de l'évêque de Verdun (1874), dit à la page 181 de son *Cours complet d'instruction chrétienne à l'usage des écoles chrétiennes*, ouvrage publié avec l'approbation des évêques.

Est-il permis de commettre une mauvaise action ou de s'en réjouir, quel que soit le profit qu'elle rapporte ?

Il n'est jamais permis de commettre une mauvaise action ou de s'en réjouir à cause du profit qu'elle rapporte. Mais il est permis de se réjouir à cause d'un profit, même s'il provient d'une mauvaise action. Par exemple, un fils peut, avec plaisir, hériter de son père mort assassiné.

Est-on toujours coupable de vol lorsqu'on prend le bien d'autrui ? Non. Car le cas peut se présenter que celui dont on s'approprie le bien n'a pas le droit de protester, ce qui arrive, par exemple, lorsque celui qui prend le bien d'autrui se trouve dans une profonde

La loi de la conservation de soi-même est au-dessus de toutes autres lois.

C'était également l'opinion de Frédéric (surnommé à tort le Grand), le roi-philosophe bien connu, lorsqu'il écrivit à d'Alembert, dans une lettre datée du 3 avril 1770 :

« Lorsqu'un ménage est dépourvu de toutes ressources et se trouve dans l'état misérable que vous esquissez, je n'hésiterais pas à déclarer que pour lui le vol est autorisé ;

« 1^o Parce que ce ménage n'a rencontré partout que des refus au lieu de secours.

« 2^o Parce que ce serait un plus grand crime d'occasionner la mort de l'homme et celle de sa femme et de ses enfants que de prendre à quelqu'un le superflu.

« 3^o Parce que leur dessein de voler est bon et l'acte lui-même devient une nécessité inévitable.

« J'ai même la conviction qu'on ne trouverait aucun tribunal qui, en pareille occurrence, n'acquitterait pas un voleur, si la vérité des circonstances est constatée. Les liens de la société sont basés sur des services réciproques ; mais lorsque cette société se compose d'hommes sans pitié, toute obligation est rompue et on revient à l'état primitif, où le droit du plus fort prime tout. »

Pourrait-on le dire plus clairement ?

Et pourtant tous les tribunaux continuent de nos jours à condamner dans pareilles circonstances.

Le tant exalté cardinal Manning a dit : « La nécessité ne connaît pas de loi et l'homme qui a faim a un droit naturel sur *une partie* du pain de son voisin.

C'est toujours la même thèse, et nous constatons que tous, en théorie, sont d'accord : Si vous demandez du travail et qu'on le refuse, vous demanderez du pain ; si on vous refuse du travail et du pain, eh bien, vous avez le droit de prendre du pain.

misère, et qu'il se contente de prendre seulement le nécessaire pour se sauver ou qu'il prend secrètement à son prochain, à titre de restitution, ce que celui-ci lui doit réellement et qu'il ne peut obtenir d'une autre manière.

Et à la page 276 :

Peut-on être exempté quelquefois de l'obligation de restituer la chose volée ? Oui.

Quelles sont les raisons qui permettent de ne pas faire cette restitution ?

Ces raisons sont : 1^o Impuissance physique, c'est-à-dire que le débiteur ne possède rien ou se trouve dans un état de profonde misère ; 2^o impuissance morale, c'est-à-dire que le débiteur ne peut pas restituer sans perdre sa position acquise, sans se ruiner ou entraîner sa famille dans la misère, sans s'exposer au danger de perdre sa bonne réputation.

Car, *il y a un droit qui s'élève au-dessus de tous les autres : c'est le droit à la vie.* — *Primum vivere* (vivre d'abord) est un vieux précepte.

Et pourtant partout notre droit pénal est en contradiction flagrante avec ce précepte ; la morale condamne l'homme qui, poussé par la faim, vole.

Nous avons l'intime conviction que la propriété privée est la cause du plus grand nombre, sinon de tous les délits ; et pourtant nous sommes forcés d'inculquer de bonne heure à nos enfants le principe de la propriété privée. Laissez grandir l'enfant simplement et naturellement, il prendra selon son goût et ses besoins, sans s'occuper quel est le possesseur de la chose prise.

C'est nous-mêmes qui leur donnons et attisons artificiellement l'idée de « dérober », de « voler » : « C'est *ta* poupée ; cela n'est pas à *toi*, c'est à un autre enfant ; ne touche pas ça, cela ne t'appartient pas », voilà ce que l'enfant entend continuellement. Plus tard, à l'école, l'instituteur développera encore cette conception de la propriété privée. Chaque enfant a son propre pupitre, reçoit sa propre plume, son propre cahier. Lorsque l'enfant prend un objet appartenant à un de ses camarades, il est puni, même si ce camarade en a plus qu'il ne lui en faut.

Tous nous inculquons à nos enfants cette conception de la propriété privée et, ce qui est plus grave, *nous y sommes forcés*, en considération de l'enfant, car, si nous le laissons suivre sa nature, il aurait bientôt affaire à la police et serait envoyé par un juge intelligent (?) dans une école de correction pour y être corrompu à jamais.

Pour se donner un brevet de bonne conduite, la société a séparé les diverses conceptions d'une manière arbitraire qui a pour conséquence que, dans l'une ou l'autre classe, on approuve ce qui partout ailleurs serait désapprouvé. Ainsi l'honneur militaire exige que le soldat provoque en duel son insulteur et cherche à le tuer. Considérons, par exemple, le commerce. Ce n'est autre chose qu'une immense fraude. Franklin a dit cette grande vérité : « Le commerce, c'est la fraude ; la guerre c'est le meurtre. » Que veut dire commerce ? C'est vendre à 5, 6 francs ou plus un objet qui n'en vaut que 3, et d'acheter un objet qui vaut 3 francs, par exemple, à un prix aussi bas que possible, en profitant de toutes sortes de circonstances. *Als twee ruilen, moet er een huilen* (de l'acheteur et du vendeur, un des deux est trompé), dit le proverbe populaire ; ce qui prouve que, dans le commerce, il y en a toujours un qui est trompé, c'est-à-dire qu'il y a également un trompeur. Une bande de voleurs qui ont l'un envers l'autre quelques considérations, n'en reste pas moins une bande de voleurs. C'est ainsi que cela se passe dans le commerce. Mais lorsqu'on ne se soumet pas à ces habitudes, peut-on être qualifié directement du nom de coquin, de trompeur, etc. ?

Il me fut toujours impossible de voir une différence entre la soi-disant duperie et le commerce. Le commerce n'est qu'une duperie en grand. Celui qui dispose de grands capitaux n'admet pas qu'il arrive des flibustiers et, en faisant beaucoup de bruit, il tâche d'attirer l'attention sur eux comme voleurs, afin de détourner cette attention de lui-même.

Tolstoï a dit du marchand : « Tout son commerce est basé sur une suite de tromperies ; il spéculé sur l'ignorance ou la misère ; il achète les marchandises en-dessous de leur valeur et les vend au-dessus. On serait enclin à croire que l'homme, dont toute l'activité repose sur ce qu'il considère lui-même comme tromperie, devrait rougir de sa profession et n'oserait se dire chrétien ou libéral tant qu'il continue à exercer son commerce. »

Parlant du fabricant, il dit « que c'est un homme dont tout le revenu se compose des salaires retenus aux ouvriers et dont la profession est basée sur un travail forcé et extravagant, qui ruine des générations entières ».

D'un employé civil, religieux ou militaire il dit « qu'il sert l'État pour satisfaire son ambition, ou, ce qui arrive le plus souvent, pour jouir d'appointements que le peuple travailleur paye, s'il ne vole pas directement l'argent au trésor, ce qui arrive rarement ; pourtant il se considère et est considéré par ses pairs comme le membre le plus utile et le plus vertueux de la société ».

Il dit d'un juge, d'un procureur « qui sait que, d'après son verdict ou son réquisitoire, des centaines, des milliers de malheureux, attachés à leur famille, sont enfermés en prison ou envoyés au bagne, perdent la raison, se suicident en se coupant les veines, se laissent mourir de faim », il dit que ce juge et ce procureur « sont tellement dominés par l'hypocrisie, qu'eux-mêmes, leurs confrères, leurs enfants, leur famille sont convaincus qu'il leur est possible en même temps d'être très bons et très sensibles ».

En effet, le monde est rempli d'hypocrisie et la plupart des hommes en sont tellement pénétrés que plus rien ne peut exciter leur indignation : tout au plus se contentent-ils de rire d'une manière outrageante.

Aujourd'hui, maint commerçant solide et honnête (!) s'applique à combattre la flibusterie commerciale ; mais en quoi leur commerce en diffère-t-il ?

Dernièrement le journal *Dagblad van Zuid-Holland en 's Gravenhage* contenait une correspondance londonienne dans laquelle l'auteur brisa une lance contre la flibusterie : « Le capital du flibustier commercial est son impudence ; son matériel consiste en papier à lettres avec de ronflantes entêtes joliment imprimées, un porte-plume et quelques plumes. Le numéro 1 — l'impudence — ne lui coûte rien, car elle est probablement un héritage paternel ; quant au papier et aux plumes, il les obtient à crédit par l'entre-

mise de l'un ou l'autre collègue qui lui offre généreusement de « l'établir » comme « commerçant pour effets volés ».

Combien de maisons de commerce, aujourd'hui respectables et respectées, doivent leur prospérité à de fausses nouvelles, des duperies, des chiffres falsifiés ? Nathan Rothschild, par exemple, a commencé l'amoncellement de l'immense fortune de la maison en portant directement à Londres la fausse nouvelle de la défaite des puissances alliées à Waterloo. Immédiatement les rentes de ces États baissèrent dans une proportion extraordinaire, tandis que Rothschild fit acheter sous main, par ses agents, les titres en baisse. Une fois la vérité connue, il frappa son grand coup et, grâce à sa fibusterie, « gagna » des millions.

Examinez l'une après l'autre les grandes fortunes et vous rencontrerez maint fait équivalent.

Le crédit constitue-t-il dans notre société un bien ou un mal ? Nous pensons que c'est un mal ; et pourtant, comment le commerce existerait-il sans crédit ? Par conséquent la base est mauvaise. Que font les fibustiers ? Ils sapent le crédit, c'est-à-dire qu'ils exécutent une besogne méritoire.

Je ne prends nullement le fibustier sous ma protection ; j'ai même une aversion innée pour la fibusterie, suite de préjugé, probablement, mais je mets le fibustier à la même hauteur que le commerçant, dont l'« honnêteté » et la « bonne foi » sont pour moi sans valeur.

Voici un échantillon d'honnêteté commerciale, qui me fut raconté au cours d'une conversation que j'eus avec un grand commerçant unanimement respecté. Il faisait, entre autres, le commerce de l'indigo et avait vendu à une maison étrangère, sur échantillon, une partie indigo de deuxième qualité. Le client refusa la marchandise parce qu'elle n'était pas conforme à l'échantillon. Ceci était inexact. Mais mon commerçant connaissait son monde et savait que le directeur de la firme en question n'était pas grand connaisseur de l'article. Que fit-il ? Il changea l'échantillon et vendit à cette firme, comme marchandise de première qualité, la marchandise refusée. Outre son courtage il réalisa, du coup, un bénéfice de 30,000 florins. Le commerçant me raconta la chose comme une prouesse, une action dont il se glorifiait. Je le blâmai et cela donna lieu à un échange de vues qui m'apprit sous quel jour mon commerçant envisageait l'honnêteté. A ma demande ce qu'il comprenait par honnêteté, il me répondit : Supposez que vous ne faites pas le commerce de l'indigo et vous me demandez de vous procurer une partie d'indigo ; eh bien, si dans ce cas je ne fournis pas de bonne marchandise, je ne suis pas honnête, car vous n'êtes pas de la partie et c'est un service d'ami que je vous rends ; mais lorsque quelqu'un fait le commerce de l'indigo, il croit s'y connaître et n'a qu'à ouvrir les yeux.

Voilà comment cet homme concevait l'honnêteté. Cela prouve que dans le commerce également il y a des conceptions d'honnêteté; seulement, elles diffèrent beaucoup les unes des autres.

Luther a dit très justement : « L'usurier parle : Mon cher, comme il est d'usage actuellement, je rends un grand service à mon prochain en lui prêtant cent florins à cinq, six, dix pour cent d'intérêt et il me remercie de ce prêt comme d'un bienfait extraordinaire. Ne puis-je accepter cet intérêt sans usure, la conscience tranquille? Comment peut-on considérer un bienfait comme de l'usure? Et je dis : Ne vous occupez pas de ceux qui ergotent, tenez-vous-en au texte : On ne prendra ni plus ni mieux pour le prêt. Prendre mieux ou plus, c'est de l'usure et non un service rendu, c'est faire du préjudice à son prochain, comme si on le volait. » Et il ajoute : « Tout ce que l'on considère comme service et bienfait ne constitue pas un bienfait ou un service rendu : l'homme et la femme adultères se rendent réciproquement service et agrément ; un guerrier rend un grand service à un assassin ou incendiaire en l'aidant à voler en pleine rue, combattre les habitants et conquérir les pays. »

Et quelle que soit la dénomination que l'on applique à la chose, elle reste la même... Le « commerçant en marchandises » ne sera content que s'il « gagne » 40 à 50 %, le commerçant en argent est considéré comme un usurier s'il demande 10 %. Pourquoi? Le sucre et le café diffèrent-ils, comme marchandise, de l'argent et de l'or? Jamais on n'a su fixer les limites du bénéfice acceptable, c'est-à-dire la rente et l'usure. Tout bénéfice est en réalité un vol et que ce soit 1 ou 50 %, le principe reste intact. La possibilité de payer un bénéfice prouve que, d'une manière ou d'une autre, on a volé sur le travail ; car, si le travail avait reçu le salaire lui revenant, il ne resterait plus rien pour payer un bénéfice.

Toutes les lois contre l'usure furent et sont inefficaces, car toujours on a su éviter leurs effets. Il n'existe aucun argument pour défendre l'honnêteté du commerce et condamner la flibusterie; entre les deux il n'y a qu'une différence graduelle. Le commerce actuel n'est en réalité que de la flibusterie.

Je crois même que les flibustiers jouent un certain rôle dans la démolition de la société actuelle, car ils aident à supprimer le crédit et fournissent par là un des moyens à rendre instable et impossible la propriété privée.

Le faux-monnayage est puni de peines excessivement dures. Pourquoi? Parce que les États veulent conserver le monopole du faux-monnayage. En réalité, tous les États fabriquent actuellement de la fausse-monnaie, sans parler des rois de jadis qui, tous, étaient de faux-monnayeurs.

Que font les gouvernements ?

Ils frappent des pièces de monnaie indiquant une valeur de 5 francs et pourtant la valeur réelle est d'un peu moins de la moitié. La pièce n'a pas sa valeur et nous sommes forcés quand même de l'accepter pour la valeur qu'elle mentionne. Qu'un particulier agisse comme le gouvernement, qu'il achète de l'argent et le convertisse en argent monnayé, de manière qu'il y bénéficie de la moitié, il sera poursuivi comme faux-monnayeur.

Un journal hebdomadaire, *De Amsterdammer*, publia l'année passée une gravure assez curieuse, représentant le ministre de la justice assis à une table ; à l'avant-plan un monsieur qui se débat entre les mains de deux policiers : Un économiste réputé, M. Pierson, ministre des finances. Voici la légende de la gravure :

M. PIERSON. — Laissez-moi, je suis le représentant de l'État néerlandais.

LES POLICIERS. — Ta, ta, ta. Ce gaillard se trouve à la tête d'une bande qui émet des florins ne valant que 47 cents.

L'enfant apprend de bonne heure qu'il doit à ses parents obéissance et amour. Un des commandements de l'Église dit : Respectez votre père et votre mère. Mais quel commandement oblige les parents à respecter leurs enfants ? A juste titre Multatuli a appelé ce commandement une règle inventée pour les besoins des parents dont la mentalité est déséquilibrée et qui sont trop paresseux ou n'ont pas assez de cœur pour mériter d'être aimés. Il dit très justement : « Mes enfants, vous ne me devez aucune reconnaissance pour ce que je fis après votre naissance et même pas pour celle-ci. L'amour trouve sa récompense en soi. » Je ne puis exiger de l'amour « pour un acte que j'ai posé sans penser aucunement à vous, parce que j'ai fait un acte avant que vous fussiez au monde ». Pourquoi les enfants doivent-ils être reconnaissants envers leurs parents, puisque, pour la grande majorité, la vie n'est qu'une série ininterrompue de peines et de misères ?

Combien les relations entre l'homme et la femme sont fausses ; combien de préjugés persistent dans le domaine sexuel. Max Nordau a intitulé une de ses œuvres : *Les Mensonges de la société*. Il y traite du mensonge religieux, du mensonge monarchiste-aristocratique, du mensonge politique, du mensonge économique et du mensonge du mariage.

C'est, en réalité, un livre très instructif, susceptible d'être complété à l'infini ; car notre société est tellement imprégnée du mensonge, que tous nous sommes forcés de mentir. Qu'on essaie seulement d'être vrai, sous tous les rapports et envers tous, on n'y réussira pas, ne fût-ce qu'un seul jour, dans une société mensongère comme la nôtre.

Et tous ceux, hommes et femmes, qui ont entrepris, dans tous les domaines, la lutte contre le mensonge, le préjugé et l'hypocrisie, sont considérés comme des fous, des déséquilibrés ou des neurasthétiques, dont on admire les œuvres, mais dont on combat à outrance les principes.

Tolstoï, dans le *Royaume de Dieu est en vous*, un plaidoyer éloquent contre le militarisme, dans lequel, au nom du Christ, il condamne la société chrétienne, considère que les hommes sont enchaînés dans un cercle de fer et de force, dont ils ne parviennent pas à se délivrer. Cette influence sur l'humanité est due à quatre causes qui se complètent :

- 1° La peur ;
- 2° La corruption ;
- 3° L'hypnotisation du peuple ;
- 4° Le militarisme, grâce auquel les gouvernements détiennent le pouvoir.

Tous les hommes à peu près ont la conviction que leurs actes sont mauvais ; très peu osent remonter le courant ou braver l'opinion publique. C'est justement cette contradiction qui existe entre la conviction et les actes qui donne au monde son masque d'hypocrisie

La majorité des hommes sont ou prétendent être de vrais chrétiens et l'un après l'autre ils battent en brèche les principes du Christ, ou du moins ce qui est considéré comme étant de lui.

Comparez à la réalité la loi des dix commandements ! Quel contraste !

« Dieu en vain tu ne jureras », ce qui, en d'autres mots, signifie : Tu ne jureras pas ; ce commandement a été rendu plus compréhensible encore par les paroles du Christ : Que ton « oui » soit oui et ton « non » non ; autrement, c'est mal. Celui qui refuse de prêter serment est bafoué et voit nombre de relations se détourner de lui.

« Tes père et mère honoreras », dit le commandement Nous en avons dit quelques mots précédemment.

« Les dimanches tu garderas » — et les ouvriers sont condamnés à un travail excessif, qui ne laisse à la majorité d'entre eux aucun jour de repos. S'ils demandent à leurs patrons l'introduction de ce principe, ils sont renvoyés.

« Homicide point ne feras » — et tous les peuples chrétiens sont armés jusqu'aux dents pour s'entre-tuer. Malheur à celui qui refuse de s'exercer dans l'art de tuer ; on lui rendra la vie impossible. Les prêtres de l'Église même bénissent les armes et les drapeaux, avant la bataille.

« L'œuvre de chair ne désireras, qu'en mariage seulement » — et les rapports matrimoniaux sont tels, qu'on peut affirmer sans crainte qu'il y a deux sortes de prostitution : la prostitution extra-conjugale et la prostitu-

tion intra-conjugale, car le mariage a été avili à une prostitution légale. Dans le mariage, lorsque l'argent prend la place de l'amour, il est inévitable que la prostitution en forme le complément.

« Tu ne voleras pas », — et nous vivons dans une société à laquelle s'applique parfaitement ce que Burmeister dit des Brésiliens : « Chacun fait ce qu'il croit pouvoir faire impunément, trompe, préjudicie, exploite son prochain autant que possible, étant assuré que les autres en agissent de même envers lui. »

« Point de faux serment ne feras » — et chaque jour nous voyons les hommes s'entre-nuire par de faux serments.

C'est une lutte générale de tous contre tous et où l'on ne craint pas de faire appel aux moyens les plus vils.

« Bien d'autrui ne désireras » — et cela dans une société où, par la misère des uns, les appétits des autres se grossissent à en devenir dangereux, de manière que chacun est exposé aux convoitises de son prochain.

Toutes les morales prescrivent quantité de commandements ou plutôt d'interdictions. Il est impossible d'établir ainsi une base convenant à une morale saine qui nous permet de penser, de chercher et d'agir en conséquence de nos pensées et de nos aspirations. La morale indépendante sera donc tout autre que celle prêchée jusqu'à ce jour.

Et pourtant tous ces commandements sont littéralement foulés aux pieds, car la bouche les prêche et en réalité on ne les exécute pas. Tout homme pensant doit être frappé par l'immensité de l'abîme qui existe entre l'idéal et la réalité. Prenez le précepte chrétien « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit » et faites-en la base d'une société socialiste. Pourtant les adversaires les plus acharnés des socialistes sont justement les chrétiens, (mais qui n'ont de chrétien que le nom, afin de pouvoir mieux renier la doctrine).

Notre organisation sociale entière est basée sur l'hypocrisie, soutenue et maintenue par la force.

L'homme intelligent peut-il approuver pareille société ?

Tout, absolument tout devra être changé lorsque la société aura brisé les chaînes économiques qui l'enserrent.

L'art lui-même n'est que de l'adresse. Et il n'en peut être autrement, car ce ne sont pas de nobles aspirations qui poussent l'artiste à créer, mais l'esprit de lucre. Et l'artiste, s'il ne veut pas mourir de faim, doit plier son talent au goût (bon ou mauvais) des Mécènes qui, pour la plupart, sont des parvenus millionnaires.

La science n'est qu'un amas de connaissances comprimées dans la gaine des notions académiques. Combien peu parmi les pionniers de la science

occupent une chaire dans nos universités. A juste titre Busken Huet a dit : « Les murs des chambres sénatoriales de nos académies sont couverts de portraits de savants de moyenne valeur. Les portraits des vrais pionniers manquent. »

Une revision de chaque branche de la science s'impose et nous trouverions beaucoup à changer si jamais une révolution nous délivrait du joug qui pèse si lourdement sur la société. Au commencement, on ne saura peut-être pas trop bien par où commencer. Tout un nettoyage devra se faire dans nos bibliothèques, remplies de livres sans valeur ni vérité, qui ont été écrits, non pour l'avancement de la science, mais pour plaire à ceux qui détiennent le pouvoir et leur fournir ainsi des arguments avocassiers, derrière lesquels ils se cachent et font semblant de défendre le droit et la société.

J'ai été impressionné par la phrase suivante, cueillie dans la *Morale sans obligation ni sanction*, le beau livre du philosophe Guyau : « Nous n'avons pas assez de nous-mêmes ; nous avons plus de pleurs qu'il n'en faut pour notre propre souffrance, plus de joie qu'il n'est juste d'en avoir pour notre propre existence. » Ces paroles ne contiennent-elles pas la base de la morale ? Car, bon gré, mal gré, on doit marcher et si l'on n'avance pas on est entraîné par les autres. « On ressent le *besoin* d'aider les autres, de donner également un coup d'épaules pour faire avancer le char que l'humanité traîne si péniblement. » Ce même besoin, que l'on retrouve chez tous les animaux sociaux, a son plus grand développement chez l'homme, qui ferme, du reste, la série des animaux sociaux.

Qu'à cette œuvre chacun travaille, dans la mesure de ses forces, et, ne se confine pas, par préjugé, dans un cercle étroit ; que chacun ouvre les yeux sur le vaste monde qui nous entoure, ne condamnant pas, mais expliquant les actes des autres, quelle que soit leur différence avec les nôtres. Alors, un jour, on pourra nous appliquer les belles paroles de Longfellow :

Qu'on laisse une empreinte
 Dans le sable du temps,
 Et peut-être un jour,
 Elle rendra le courage à celui
 Qui est ballotté par les flots de la vie
 Ou jeté sur la côte.

F. DOMELA-NIEUWENHUIS

Septembre 1895.

PRÉDICATION D'ART ⁽¹⁾

C'est notre lot à nous de voir l'Art abattu comme un arbre et qui, dans sa chute, aurait écrasé, tordu, déchiré, éparpillé ses branches. Notre vénération, en sa surprise, lui suppose volontiers quelque adversaire énorme : la foudre et son appareil de cataclysme. En réalité, des vers eurent raison de lui, l'abattirent sans grandeur, sans éclat, sans surprise. Ils œuvrèrent aussi sûrement que la gangrène et étaient sortis de la vase du cœur des hommes.

Le phénomène s'accomplit chaque fois que le reflux moral met à nu le fond où s'accumule tout l'abject latent — celui qui descend par paquet, comme des immondices basculées des tombereaux, dans l'eau; celui qui y descend par atome et qui se meut, sans que nous nous en apercevions, dans nos sentiments les plus élevés.

Ainsi, le désastre s'accomplit périodiquement; l'Art croule et se désagrège le long de l'Histoire de l'Humanité, repart comme un enfant vers sa croissance d'homme et son accomplissement, va de la vie à la mort sans que rien de lui ne se perde. Il se transporte et se transforme. L'agent de sa destruction, celui de sa résurrection sont toujours l'immoralité et la moralité des Hommes.

C'est notre lot à nous de nous trouver aux confins de l'action de l'une et de l'autre; de vivre sur le sol où l'arbre s'est abattu et de voir, à la fois, les contrées où la graine nouvelle se lève. L'instant est précieux, entre tous, et toute manifestation vaut d'être notée : les soubresauts de l'agonie, les vagissements de la venue au monde.

Or donc, dépêchons d'inscrire avant qu'il soit trop tard, que le courant nous ait emportés trop loin ou bien que le spectacle du Renouveau nous ait éblouis au point d'avoir perdu la mémoire de toute la désolation que, pourtant, nous eûmes à contempler.

(1) Première d'une série de trois, constituant une préface au cours d'arts d'industrie et d'ornementation. (Institut des Hautes-Études. Université nouvelle de Bruxelles.)

Il appartient de fixer, dès le début, que nous ne considérons toutes dénominations : arts mineurs, arts secondaires, arts industriels, arts appliqués, que pour autant qu'elles existent, que pour ce qu'elles expriment ; mais que nous n'admettons aucunement que ce qu'elles veulent définir soit exact ou existe seulement.

Car nous ne pouvons admettre, en art, aucune distinction dont le mobile serait d'établir la supériorité de l'un de ses multiples aspects, de l'une de ses expressions sur les autres et la distinction des arts plastiques en beaux-arts et en arts mineurs, secondaires, industriels, n'eut pas d'autre but.

La distinction est artificielle, pratiquée sans aucune espèce de légitimité par l'une des parties en cause qui, avant de disparaître, usa de subterfuge et tenta de prolonger son existence en se proclamant « supérieure ».

Toute institution, toute idée en arrive à une phase analogue ; c'est une façon inconsciente de se défendre et de nier sa fin que de nier la force des éléments qui sont appelés à accomplir cette fin.

Il y eut là une prise de possession brutale, une place volée, l'hierarchie fondée abusivement et une opération scandaleuse pratiquée sur l'art qui était frappé de déchéance dans ses parties vives, les arts mineurs ; c'est au moment même où l'art s'assimilait un moyen nouveau — l'Industrie — en prévision de l'excessif développement qu'elle comporte, de l'énorme action dont elle dispose, qu'une classe se consulta, celle de l'incarnation précédente, et déclara que la nouvelle forme à laquelle l'art consentait, était inférieure, secondaire.

C'est le spectacle de vieillards souffletant un enfant, le déclarant assujéti indéfiniment, de race notoirement inférieure. Ces vieillards ne pensaient pas à leur fin et la conscience de la force, de la vie et de l'avenir vint lentement aux arts industriels qualifiés par les beaux-arts « secondaires, inférieurs » ; et ils mirent longtemps à s'apercevoir qu'il n'en était rien, ni de cette place en second, ni de cette infériorité.

Les beaux-arts ; ce nom évoque : tableau, statue, monument. Ils forment une association, mais non une unité. Ils se présentent sous forme d'organisation parfaitement distincte et n'ayant qu'un trait d'union, leur aristocratie.

Cette indépendance, autant que cette aristocratie, marque un état d'immoralité ; ces deux conditions étant négatives, contraires à l'essence même de l'art. Indépendance signifie, en ce cas, orientation différente, désintérêt du but des fractions parallèles.

De ce qu'il n'y a qu'association et non unité, on peut conclure qu'il n'y a pas d'art ; parce que l'art ne se conçoit que sous un régime d'unité, de soumission volontaire à l'idéal du moment. L'art ne se conçoit que sous un régime d'efforts similaires, de traction harmonique d'égalité pour toutes

ses parties constituantes, et le groupe beaux-arts, juché en aristocratie, avait sciemment détruit cette égalité, troublé cette harmonie en promulguant, par le fait de sa seule élévation et par le fait ensuite d'une proclamation en due forme, la dégradation des arts du bois, de la terre, du métal, celui du verre et des tissus.

Le désarroi parmi ces branches de l'art fut plus grand encore que parmi celles constituant les beaux-arts ; il y eut ici le découragement en plus et l'abandon lâche à leur sort — une condition dont il leur était formellement interdit de songer à s'élever.

Cette classification de branches de l'art fut un phénomène nouveau, inconnu aux phases descendantes précédentes et il y a quelque ignorance à appliquer ce mode de classification, de distinction, dans l'histoire de l'art dans l'antiquité, de l'admettre pour la période gothique. Cette distinction ne venait pas plus à l'esprit des anciens que des primitifs. Pour eux, il y avait l'art, l'art tout court, qu'ils vénéraient en son apparence variée, sans être tentés d'établir aucune hiérarchie, aucune distinction entre ceux qui pratiquaient une des branches de l'art. Tous étaient également élus et honorés parce qu'ils se consacraient entièrement, chacun selon ses moyens, à la même idée, la Beauté ; selon qu'à ce moment et à cette latitude, les hommes se faisaient une idée de la beauté.

La distinction est récente et néanmoins nous l'apportons dans nos jugements sur l'art de l'antiquité ; elle est arbitraire et marque un accident grave dans le cours de l'art ; elle indique quelque chose entachant son esprit, empoisonnant son sang et correspond au désir des hommes de se faire reconnaître au moyen de leurs œuvres, d'être honorés à cause de l'éclat de leurs noms. La vanité eut bientôt fait de supputer la somme des honneurs et des bénéfices dévolus à l'art et de conclure ensuite qu'il n'y en aurait pas pour tous et lors elle divisa les ayants droit en deux parts, accapara la totalité pour l'une d'elle et se justifia en l'anoblissant.

La distinction est temporaire seulement, autant que l'est l'état actuel de décadence.

On vante volontiers l'éclat et la condition des arts mineurs à l'époque de la Renaissance ; mais je me demande vainement quelle action la Renaissance a pu avoir sur les arts mineurs, autre que celle du souvenir d'une époque qui la précédait immédiatement et pendant laquelle l'art s'était réalisé une fois de plus, avait recréé son unité. La Renaissance marque le point de départ de la rupture, au contraire, de la division en classes, de la mise au rang inférieur des arts mineurs et industriels et c'est vraiment pas fier de la part de ceux qui se réclament de telle origine, de glorifier tel point de départ. Il serait plus crâne de faire le saut vers l'art gothique, de

nier la distinction et cette Renaissance, dont le nom constitue une captation, un dol. Parce qu'en réalité il n'y eut pas Renaissance, mais un recul vers le Passé. L'esprit des hommes fut frappé, à ce moment, d'aberration à la vue de quelques vestiges retrouvés de l'art grec, de l'art romain, et dans leur démente ils conclurent que l'art qui leur était révélé ainsi, morceau par morceau, sans lien, sans unité, n'eut jamais ni lien ni unité. Les voyages que les artistes firent à cette époque vers les contrées où une moisson de morceaux les attendait, ne les renseignèrent pas mieux ; ils notaient les détails, se plaisaient à un jeu anodin de reconstitution, qui perdure encore dans nos concours de Rome ; mais ils n'eurent aucune perception, à aucun moment de leurs recherches, de la vie de l'art grec ni de celle de l'art romain.

Et toutes ces opérations sacrilèges aboutirent à un étouffement plus rapide de l'art gothique, dont l'ardeur et l'expression étaient trop manifestement populaires et inquiétantes et de tenue peu décente. Aussi lui opposa-t-on une correction glaciale et bourgeoise ; le voisinage hautain d'un décor surgit spontanément, là-bas, sous d'autres cieux, pour des générations d'hommes d'une constitution morale et physique différente, d'un décor dont les éléments retournaient à la poussière selon la norme qui maintient toujours une distance égale entre les hommes et l'horizon historique qui leur est assigné.

Nous avons accepté cette idée d'un émiettement de l'art, sans examen ; nous avons cru reconnaître à chaque branche de l'art un organisme complet et spécial ; cet organisme, nous l'avions édifié en conjecturant sur une partie retrouvée de cet organisme supposé ; c'est le jeu, ou à peu près, de l'architecte réédifiant un temple entier à la contemplation d'une de ses pierres déterrée ; c'est le jeu du naturaliste qui, fort d'un os étudié, édifiera un squelette entier et tous les deux et tous les trois, je veux dire, en ne nous comptant tous que comme une seule personne, nous ne nous sommes jamais demandé ce qu'il conviendrait de faire avant tout, si les deux pierres retrouvées à quelque distance, si les deux os déterrés non loin l'un de l'autre, si les deux objets d'art reconnus presque en même temps, ne se complètent pas, si les deux éléments ne font pas partie d'un seul tout. Pour ce qui en est des différentes branches de l'art, au lieu de les doter toutes d'une organisation indépendante, de leur inventer un squelette spécial, il fallait ne pas oublier, en somme, que tous les os rapportés, mis en place, chacun à sa place, nous auraient donné à reconnaître le véridique squelette de l'art.

En composant ainsi une série de petits squelettes : un pour la céramique, un pour la faïence, un pour la poterie, car voyez comme la subtilité des savants naturalistes d'occasion fut grande ; un pour l'ébénisterie, un pour la

broderie, un pour la tapisserie, un pour les dentelles, un pour l'orfèvrerie et ses succédanés, et d'autres que je passe, une recherche fut oubliée pourtant : celle de quel souffle pouvait les avoir antérieurement animés !

A cette contemplation du grand squelette de l'art, nous eussions vite reconnu que tels éléments, précédemment erronément constitués à part, étaient en réalité indispensables à l'organisation une et indivisible de l'art.

Les arts industriels ou mineurs sont indispensables à l'art. Ils sont ses organes les plus vitaux, tandis que deux des éléments des Beaux-Arts : la Peinture incarnée en le tableau ; la Sculpture incarnée en la statuaire d'ameublement, lui sont d'un concours contestable, à mon sens plutôt nuisible.

Je comprends tout ce que peut avoir d'insolite cette affirmation que le tableau et la statue seraient plutôt nuisibles à l'art. Ce n'est pas la première fois que je l'affirme et le résultat fut que les plus indulgents qualifièrent ma pensée d'« ingénieux paradoxe ».

Pourtant le tableau n'ayant pas contribué à la réalisation successive de l'art plastique dans l'antiquité ne peut prétendre être un des organes essentiels de l'art, ni même la forme essentielle de la Peinture. La statue d'ameublement, qui est la conception actuelle presque générale de la Sculpture, et qui constitue un tout indépendant, puisant sa vertu en soi-même et non en l'apport ornemental que l'architecture attendait d'elle antérieurement, est également une forme de décadence, un organe plutôt malade, n'ayant contribué en rien à la splendeur des incarnations antiques de l'art. Et l'architecture, qui est le cœur de la vraie unité des arts, attend vainement le flux de sang qui doit le faire battre. Il est un organe immobilisé que le tableau et la statue n'ont pu rendre à sa fonction et qui ne renvoie plus à l'art que telle quelle une force, qu'à chaque retour vers lui celui-ci lui ramène plus douteuse et plus épuisée.

Dès lors une existence aussi précaire risqua d'être dévoilée, d'être battue en brèche, menacée et par la manœuvre signalée tantôt, par ce procédé de la négation éclatante des forces qui allaient être appelées à faire disparaître celles qui se défendaient ainsi, la Peinture, la Sculpture et l'Architecture promulguèrent solennellement leur élévation et la mise en second ordre des arts industriels et d'ornementation.

Et ce décret, paru sous le règne de Louis XIV, n'enregistrait qu'un fait accompli depuis longtemps, néanmoins cette tentative hardie correspondait à des manifestations d'une inquiétante vitalité ; elle ne parvint pas à les tuer tout à fait, puisqu'elles eurent leur accomplissement partiel et que le réveil des arts d'industrie et d'ornementation, sous Louis XV, marque d'une

lumière durable le chemin noir parcouru par l'art depuis la chute de l'art gothique.

C'est qu'il fallait à tout prix arrêter les racines du vieux tronc qui repartaient vers les couches de vie. On nierait l'art plutôt, on nierait la vie ; on ravalerait les arts qui sont le plus près de la vie, on dépouillerait ainsi celle-ci d'une splendeur que les peuples les plus primitifs, les plus près de l'origine lui reconnaissent à tel point que, ce faisant, ils ne croient pas faire de l'esthétique ni de l'art, ils croient vivre seulement — et le plus pleinement possible !

Orner la vie, les ustensiles pour les besoins de la vie constitue pour eux la seule façon de vivre la vie, et insinuez à l'un de ces hommes primitifs qu'il a à ne plus orner sa chair par un tatouage de couleurs vives, à ne plus orner la natte sur laquelle il s'étend, le couteau à l'aide duquel il pourvoit à sa nourriture et à sa défense, il conclurait, en sa rudimentaire intelligence, qu'il ne lui reste plus qu'à mourir ou que cette vie-là n'est pas la vraie vie.

Celui qui vit sa vie sans la présence constante d'un décor d'art, ne vit pas pleinement sa vie, n'épuise pas complètement la jouissance de toutes les heures de sa vie et cumule ainsi un déchet qui est l'impôt prélevé indûment — par avance — par la mort sur ceux qui n'ont pas reconnu que l'art est un auxiliaire de la vie et demande que nous en jouissions comme de toutes autres jouissances offertes par elle.

Ainsi la plupart des hommes s'illusionnent, croient avoir vécu, alors qu'en réalité ils donnent à chaque instant, à pleines mains à la mort — ils attribuent à la vie ce qui est la mort, s'imaginent mieux vivre en éloignant d'eux volontairement ce qui est partie intégrante de la vie. Ils se restreignent au strict nécessaire et nient l'opportunité du décor raffiné, dédaignent ainsi le secours permanent des choses voulues — autour de soi — non abominables, non honteuses.

L'art est l'*ornement* merveilleux de la vie. Il ne peut être autre chose parce que tous les arts sont d'essence *ornementale*. La musique et la poésie sont l'ornement du parler, la danse l'ornement du marcher, la peinture et la sculpture sont les ornements de l'écriture appliquée aux espaces nus.

On peut vivre sans orner sa parole, sa marche, son écriture, sa maison, mais celui qui vit ainsi abandonne la plus belle part de la vie et est responsable de la totalité du dépôt sacré qui est confié à chacun de nous. La vie non ornée n'est pas plus la vraie vie que celle qu'on vit dans les couvents, où des hommes et des femmes vivent en la négation continuelle de leur fonction et de leur sexe.

Il y a là une aberration de sentiment et de moralité dissimulée sous l'énoncé de quelque idéal conçu lui aussi, à une époque de décadence ; car

c'est un idéal de décadence celui qui veut que pour se sanctifier on renonce à la vie; celui qui n'a d'espoir qu'en la mort pour remédier à toutes les injustices; celui qui nous enseigne qu'il ne faut pas lutter pour changer l'illégitimité des choses, mais attendre, attendre la mort, après laquelle nous serons tous égaux, se croiser les bras ou les étendre en signe de prière.

Idéal de décadence, je conclus, portant la faute originelle en soi, la non-confiance en la vie; la foi s'est déplacée, elle repart vers un but plus normal : la lutte pour la vie, la lutte pour la satisfaction intégrale de tous les besoins de la vie — matériels et intellectuels. La seule règle, la seule limite à la satisfaction de nos besoins : *que rien de mal ne s'ensuive pour autrui!*

Mais peu d'êtres paraissent avoir conscience de la vie. Les uns la méconnaissent parce qu'une aisance injustifiée ne leur permet pas de participer aux luttes, aux luttes diverses qui sont son élément le plus excitant; les autres la méconnaissent parce qu'une misère injustifiée ne leur permet de goûter que cette partie excitante et entre ces deux espèces d'hommes grouille une troisième intermédiaire, très nombreuse, dont le souci est de ne pouvoir aller jusqu'au bout d'aucune lutte ni d'aucune jouissance et de n'avoir ainsi aucune idée de la vie.

Celui qui n'a aucune idée de la vie ne peut avoir aucune idée de l'art qui suit pas à pas la vie, prétexte de ses fonctions diverses et la sert. Et il se fait que c'est en ces objets qui sont destinés à la vie matérielle que l'art se réalise de la façon la plus frappante, que c'est en eux qu'il se transmet le plus normalement, en lesquels il se perpétue.

Le sens de l'art disparaîtra dès que ces objets, dont l'action est constante, seront abandonnés au désintérêt.

En réalité, les Beaux-Arts, réduits au tableau et la statue, au mouvement disassociés, ne peuvent pas propager le sens de l'art, sinon nous eussions vécu, en ce moment, un apogée grandiose.

A aucune époque antérieure, il n'y eut autant d'artistes, autant d'œuvres offertes au public. Mais, en ceci, il y a d'une part calcul plutôt que vocation réelle; d'autre part, mercantilisme plutôt qu'éclosion sincère et spontanée.

Notre siècle a cure des beaux-arts, autant que celui qui n'a pas de crédit tient à ses vêtements, à son apparence extérieure; l'un et l'autre attendent le même service de cet auxiliaire et cachent, sous lui, leur dénûment.

Notre siècle a conscience de sa misère artistique; aussi fait-il volontiers parade de ses artistes et de leurs œuvres et l'importance qu'ils prennent contraste avec celle qu'ils eurent aux époques d'apogée et en les contrées où réellement l'art florissait, les pays de l'Extrême-Orient, par exemple.

L'absence du sens artistique actuel démontre assez l'impuissance des

Beaux-Arts. Partout où ils ont exercé leur influence ; partout, où l'art s'est restreint à leurs formes, le sens artistique a disparu. Le tableau a détruit le goût de la couleur, de la vraie, belle et saine couleur ; la statue a détruit le goût de la forme vigoureuse et pure ; le mouvement a détruit la notion de la construction rationnelle.

Nous avons appris à n'estimer qu'une certaine nuance grise notoirement médiocre, les formes molles et lisses, les constructions quasiment coulées d'une pièce. Et, pour retrouver ces goûts abolis, il faut précisément les quêrir là, où les beaux-arts n'ont pu pénétrer, là, où toute intention d'art va naturellement aux choses nécessaires, aux choses du vêtement, de la maison.

Les arts d'industrie et d'ornementation ont conservé à ceux qui sont les paysans et les pêcheurs parmi nous, à ceux qui ont eu le moins de contact avec les beaux-arts, le sens de l'art, autant qu'ils l'ont développé à un degré dont nous semblons ne pas avoir conscience, chez les peuples primitifs.

Notre époque n'hérita pas du sens de l'art parce que celle qui la précéda l'avait perdu elle-même ; elle a la frénésie de l'abomination parce que celle qui la précéda en avait le goût. J'accorde qu'il y avait pour elle un considérable effort à faire pour découvrir à ces choses d'utilité, maintenant et alors d'un aspect si éloigné de l'aspect artistique, la moindre parenté possible avec l'art.

D'abord elle n'avait qu'une idée peu précise de l'art lui-même, une idée étroite et rapetissée ; par tradition, elle reconnaissait le tableau et la statue comme des manifestations d'art, même elle n'en reconnaissait aucune autre. Il y avait là habitude prise et personne ne songeait à se demander si les arts plastiques ne s'étaient jamais manifestés autrement, si rien d'irrégulier ne s'était produit dans la filiation, si l'esprit de ces œuvres d'art n'avait pas changé au point d'être la négation de celui qui guida primitivement la peinture et la sculpture.

La *pratique* de ces œuvres relevait évidemment de l'art et il suffisait de cette constatation pour qu'aucun doute n'effleurât son esprit. En vérité, voilà le jugement, sans appel, — les beaux-arts, tels qu'ils sont pratiqués aujourd'hui, se rattachent à l'art plutôt *par la pratique* que par l'esprit.

Ils emploient tous les moyens qu'il faut employer pour œuvrer selon l'esprit de l'art, c'est-à-dire pour *orner*, mais ils n'ornent pas, parce qu'ils n'ont plus conscience de ce but.

Au contraire, les arts d'industrie et d'ornementation se rattachent peu à l'art par la pratique, parce que les artisans ont perdu la conscience, la science de leur profession, mais l'esprit est resté intact. C'est lui qui pousse le plus haïssable fabricant à orner les objets qu'il fabrique, le pousse à

apporter un revêtement — dans l'espèce, odieux — aux objets qui, sans lui, ne lui paraissent pas entièrement réalisés.

La distinction la plus élémentaire, la plus juste et aussi la plus brutale entre les beaux-arts et les arts d'industrie et d'ornementation s'énonce couramment : ceux-ci sont utiles, ceux-là sont inutiles. Et ce caractère d'utilité, ou non, décidera si oui ou non une œuvre est du domaine de l'aristocratie, beaux-arts, ou de la démocratie, arts secondaires. La querelle dure toujours, qui fait de l'artiste un noble, de l'artisan un corvéable.

Cette appréciation correspond à un état social, dans lequel les hommes les plus inutiles sont les plus honorés, les plus oisifs, les plus respectés. Et quand une civilisation se classe de la sorte, il est tout naturel que tous ceux qui rêvent d'être honorés et respectés observent avant tout le ne rien faire, puisque c'est le *seul* moyen d'atteindre ce but. Quand les juges du moment prononcent : en art, il y a deux classes : les beaux-arts ; ceux qui les pratiquent sont nobles ; — les arts d'industrie et d'ornementation ; ceux qui les pratiquent sont des sujets ; et si, par surcroît, il n'en faut pas plus pour rentrer dans l'une classe que dans l'autre, il est évident que tous choisiront d'être des nobles et que ceux qui auront choisi de rester parmi ce peuple seront rares, excessivement. Les avantages étant trop tentants.

Aussi il advint que toutes les forces se ruèrent sur le même chemin ; tous les efforts des artistes portèrent sur les branches de l'art dont ils attendaient le plus de satisfaction et voilà qu'ils acceptèrent tous un des trois rôles, les seuls qu'ils entrevoyaient, celui de peintre, celui de sculpteur, celui d'architecte.

Leurs facultés avaient beau se sentir mal à l'aise en ces rôles, leurs consciences ne s'en reposaient pas moins en cette pensée que la pièce se jouerait d'autant mieux qu'ils seraient à plusieurs pour remplir les mêmes trois rôles et qu'ainsi les acteurs ne manqueraient jamais. Féerie ou drame, réduite à ces trois rôles n'était qu'un résumé très insuffisant et pour représenter dignement lequel il fallait un déploiement autrement entendu des acteurs et des figurants.

Ce n'est pas qu'il faudra en scène un plus grand nombre de personnages ; seulement, quand une infinité d'autres rôles seront inscrits à nouveau en marge de la pièce, nous n'aurons plus le spectacle d'une multitude d'acteurs chantant tous à la fois les mêmes trois rôles. La confusion est d'autant plus indescriptible que chacun a peu souci du voisin, si ce n'est pour se faire plus remarquer que lui, par des cris plus perçants, des gesticulations plus forcées ! Et le voisin en agit également ainsi : de telle façon que c'est plutôt le spectacle d'une farce folle, frénétique et épileptique qu'ils donnent que le spectacle de la succession normale, grandiose et sercine des diverses scènes du merveilleux drame.

Si nous ne retrouvons ce texte primitif, si nous n'allons pas, en temps, nous y conformer à la lettre, il ne restera bientôt plus une seule pensée dans ces trois rôles qui les rattache à la pièce ancienne. Nous sommes dans le même cas que les paysans d'Oberammergau qui, depuis qu'ils ont fait serment de représenter tous les dix ans la Passion-selon-leur-Seigneur, ont changé de texte trois ou quatre fois et qui finiront, s'ils continuent de la sorte, par jouer, au bout de quelques décades, une pièce qui parlera de toute autre chose que de cette Passion.

La sincérité, de part et d'autre, ne fait aucun doute, mais la même inconscience du but fera oublier aux uns qu'ils ont fait serment de représenter la vie et la mort du Christ, aux autres, de propager par leurs œuvres le sens de l'art.

Pour ceux-ci la révélation ne peut tarder et lors, il apparaîtra que les formes actuelles des œuvres d'art, la condition actuelle de l'artiste sont d'inéluctables empêchements à cette propagation. Ceux qui ne voudront pas priver l'art du secours de leur incontestable talent changeront la forme de leurs œuvres et changeront de condition, renieront toute classification en art, et poursuivront ainsi l'idéal de l'Humanité qui évolue parallèlement vers la suppression des classes.

HENRY VAN DE VELDE

DERRIÈRE LES GRILLES

Ce serait une erreur de croire que ces choses
Finiront par des chants et des apothéoses...

VICTOR HUGO (*Les Châtiments*).

Sous ce titre : *Derrière les Grilles*, nous nous proposons de publier un recueil de « chansons composées par les révolutionnaires russes à travers les tortures, dans les cellules des forteresses et des prisons centrales ».

Révolutionnaires, hommes ou femmes, qui en liberté négligeaient de plier leur intelligence aux règles de la poésie, disant que la vie est trop courte pour en ravir quelques instants au dévouement avec lequel on doit marcher vers le but, ont besoin dans les prisons de cette forme de la pensée.

« Sous les doubles serrures, surveillés étroitement par des sentinelles, quand nous trouvions par hasard un bout de crayon, une pointe de clou, un débris de papier quelconque, nous étions heureux d'oublier notre extrême misère, soutenus que nous étions par l'ardeur de l'idée qui nous fait vivre et mourir. »

« Nous nous servions le plus souvent de points ou de chiffres et nous nous communiquions ces pauvres feuillets les uns aux autres par le trou du cabinet d'aisance, ou nous les apportions dans nos paquets pour remettre aux parents ou aux amis pendant les visites. »

Quelques chansons furent connues, s'étant échappées des mains des justiciers du tsar, mais la traduction des vers russes en vers français présente de réelles difficultés et mieux vaut, quel que soit notre désir, traduire la pensée fidèlement que lui donner un rythme.

C'est ainsi que nous avons cru devoir faire.

N. NIKITINE

VISIONS DANS UNE PRISON

Un jour que je couchais dans une tour (1),
 L'angoisse déchirant ma poitrine,
 Un vent violent frappait la fenêtre,
 Et la petite lampe jetait une faible lueur ;
 A travers les nuages la lune regardait dans ma cellule
 Éclairant la grille.
 Elle regardait, malade et pâle
 Comme un enfant mourant.
 Pendant cette nuit sombre j'ai vu
 Les tristes tableaux de la vie ;
 Je pensais à la liberté du pays natal,
 Je rêvais de champs, de plaines,
 De chaumières pauvres aux terres étiques,
 Couvertes du sang du peuple.
 Et beaucoup de tableaux passèrent devant moi
 Dans cette nuit humide et froide.

Il me sembla voir les chemins remplis d'épines ;
 J'étais seule sur la terre aride et dure,
 Autour de moi les épines accrochaient mes habits.
 J'étais malade, il m'était difficile de marcher :
 Partout s'étendaient les steppes,
 Sous le brouillard épais et noir
 Et sombre, j'étouffais dans le désert lourd ;
 Il n'y avait là ni vie ni lumière,
 Au loin seulement, comme des ombres,
 Certains hommes craintifs.
 Leurs yeux s'éteignaient, baissés vers la terre ;
 Leurs poitrines desséchées étaient enfoncées.
 Sombre et triste dans le lieu lourd,
 Alors seulement j'entendis au fond du silence nocturne
 Leurs chansons au loin solitaires :
 « Cachant dans un pauvre esprit

(1) Certaines prisons en Russie sont installées dans des tours.

La conscience d'un affreux esclavage,
 Toute notre vie vouée à la servitude et aux ténèbres,
 N'ayant jamais ni bonheur ni liberté;
 Sous un labeur éternel nous tombons sans force,
 Sans pain, sans gîte nous vivons;
 Le vent en hiver nous fait frissonner,
 Le poids des chaînes et des fers nous écrase (1).
 Nous vivons dans les steppes arides et sauvages,
 Nous mourons dans l'épaisseur ignorée des forêts
 Ou dans les mines humides et profondes,
 Et longtemps nous appelons en vain la mort.
 Notre vie n'est qu'une longue souffrance;
 Nous sommes impuissants
 Contre le mal présent;
 Sans force nos mains tombent... »

Cette chanson était pleine d'angoisse éternelle,
 Elle sonnait, s'étendait, se perdait dans le lointain...
 Autour de nous tout était indifférence et silence,
 C'est que l'obscurité ne lève pas son voile;
 On ne voit pas le ciel entre les nuages;
 Les vents ne soufflent pas le bonheur
 Au peuple ignoré et exploité

*
**

Le chemin devient plus et plus difficile,
 Le brouillard se répand comme un suaire;
 Fatigué, je marche sur les tas de pierres;
 Je vois le tzar-cloche (2) régner sur la terre :
 Devant lui tout vivant se courbe.
 Sa voix résonne fortement sur la foule compacte :
 « Tu es maudite dans les siècles,
 Et avec un cœur obscurci par le péché,
 Tu dois t'abaisser pour toujours,
 Supporter les offenses en silence —
 Aimer tes chaînes, aimer l'esclavage !
 Travaille, travaille, travaille,

(1) Les prisonniers en Russie ont les fers aux pieds et les menottes aux mains.

(2) La cloche joue un grand rôle dans l'histoire russe et est devenue comme synonyme du pouvoir.

Sans aucune plainte, travaille en silence.
 Tu es née pour être ignorante et exploitée,
 Tu seras maudite et, jusqu'au fond des tourments de l'enfer,
 Tu prieras dans l'obscurité silencieuse... »
 Au loin le son du tzar-cloche se répand ;
 Les popes, les moines stupides
 Hautement portent les bannières et les vases (1) ;
 Les aveugles serviteurs d'obscurités
 Lentement traversent les prairies,
 Les steppes et les champs, avec les images,
 Dans les pauvres chaumières, dans les grandes villes,
 Sur les longues routes, toujours avec les croix.
 Partout où ils passent l'obscurité
 Se répand sur la terre — comme une nuée.
 Elle accable les pensées des hommes
 Ainsi que le couvercle plombé du cercueil.

* * *

Partout les pierres, les ravins.
 Combien long est mon chemin !
 Au loin, bien loin, il serpente
 Sans place où l'on puisse reposer.
 Écoutez!... le bruit vient vers moi...
 Je vois le tzar-canon (2) dans l'obscurité épaisse ;
 Il tonne, détruisant tout ce qu'il rencontre.
 Avec la lumière pourprée, sur le ciel nocturne,
 La rougeur sanglante luit
 Sur les lacs de sang, sur la terre gelée,
 Sur les monceaux de boulets brisés.
 Le peuple souffre et, avec une prière accablée,
 Tombe sur les premiers morts.
 Il demande grâce, cherchant
 Le salut contre une injustice immanente ;
 Et se révoltant, il appelle les esclaves
 Pour la lutte contre les oppresseurs.
 Mais le canon tonne : « Abaisse-toi devant moi,
 Nation esclave et vile,

(1) Les vases des communiens.

(2) La force brutale.

La terre jusqu'ici est sous tes pieds ;
 Tu ne trouves nulle part
 Ni liberté ni justice au monde ;
 Tu es née esclave et tu meurs dans l'esclavage ;
 Tes enfants seront des esclaves ;
 En vain ta prière combat la force barbare. »
 Et les hommes obscurs se penchent
 Sur la terre humide du sang du peuple,
 Devant les canons tonnants.
 Comme un essaim d'abeilles sans nombre
 Sont les sectateurs du lieu méchant,
 Ils apportent des fers et des tortures
 Et, partout, le chemin s'ouvre pour eux.
 Avec l'éclat du fer se hérissent et brillent
 Leurs bayonnettes dans la fumée ;
 Et les casques de cuivre flamboient dans l'obscurité
 En poussant devant eux l'incendie...
 Vont et courent les tyrans du peuple :
 Et gendarme brutal, et soldat,
 Et juges, bourreaux du pays malheureux ;
 Et avec eux, le tyran-empereur
 Va, détruisant tout.
 Et la rougeur du soleil s'allume plus vive sur la terre,
 Eclairant le supplice des hommes.

Mon chemin se perd — plus difficile —
 Dans un désert couvert de collines ;
 Il fait chaud sur ces champs de sable,
 En suivant ce chemin rempli d'épines ;
 Il fait sombre comme en un cercueil entre le ciel et la terre ;
 La nature est comme figée...
 Et tous frissonnent d'un côté à l'autre ;
 L'image des anciens tsars s'obscurcit
 Et la figure du nouveau despote
 Paraît dans l'obscurité et la fumée.
 Tout se calmait. Seulement une volée de corbeaux surgit,
 Tassés, volant vers le tyran ;
 Une grande foule de serviteurs, tombant à genoux,
 S'inclina devant le nouveau tsar.

Il crie au peuple : « La loi est puissante
 Dans la lutte pour la richesse et la force.
 A souffrir avec patience le peuple est condamné.
 Travaille toute ta vie jusqu'à la tombe;
 Inutile de parler d'égalité et de fraternité
 Là où le fort exploite le faible.
 Le succès ou la défaite : voici la voix de Dieu
 Qui gouverne la terre et les siècles. »
 Je vois une foule de fabricants et de banquiers
 Marchant comme des vampires affamés;
 Ils apportent des lingots d'or avec eux...
 Les cheminées des fabriques enfument l'air,
 Elles s'élèvent entre les murs de pierre
 Comme des gueules de diables. Les usines
 Hautement se dressent dans les champs déserts.
 Là-bas, les machines s'emportent, grondent et mugissent;
 Et les pompes sifflent comme des serpents;
 Et, brillant comme dans un tourbillon, les roues
 Brisent le corps et les os des ouvriers;
 Et la troupe avide vient d'augmenter...
 Toute la terre en est remplie
 Et tout va périr avant lui.

•

Mon chemin va disparaître dans le brouillard et l'obscurité.
 Tout se cache dans la nuit profonde.
 Et voilà que je suis debout sur la roche qui surplombe,
 Sans force, isolé et sanglant.
 De là je vois dans les nuages épais
 Tout ce qui était caché au regard des autres;
 Je vois le courant des siècles passés
 Et le sort de ma terre natale :
 Elle est morte et tranquille avant moi,
 Pays de la stagnation éternelle.
 L'aigle maudit à la tête double
 Plane dans la tranquillité nocturne.
 Là-bas, la canaille et la vermine partout fourmillent
 Et les oiseaux rapaces volent.
 Comme les tombes, là-bas, les prisons sont fermées;
 Et le gémissement des esclaves ne se calme pas...

Ce pays de tyrannie avec les serpents grimpants
 Tient largement et solidement.
 Subitement, dans cette obscurité de tombe, se répandront
 La vie robuste et la révolte ;
 Des hommes inconnus se lèvent...
 J'entends l'hymne du réveil :
 « O mon pays ! Souffriras-tu longtemps
 Sous le fardeau du despotisme ?
 Te tairas-tu longtemps,
 Etouffant ton cri de liberté ?
 Debout, pauvre peuple ! Que les esclaves se lèvent plus vite !
 C'est assez subir le joug tyrannique.
 Brise tes chaînes ! plus hardi ! »
 Un fier appel à la révolte passe
 A travers les champs fertiles.
 Le peuple se lève contre le trône :
 Les tzars vont trembler de frayeur.
 Et l'état d'esclavage avec l'aigle à deux têtes
 Se brise en craquant et s'écroule.
 Beaucoup d'hommes ont péri.
 Mais l'obscurité se disperse.
 Les chaînes du peuple sont brisées
 Et tout revit sous les rayons d'or
 Du soleil printanier.....
 Mais à ce moment je fus réveillé
 Dans ma cellule sombre et froide ;
 Et la lune brillait au-dessus de ma tête,
 Pâle, cruelle et apathique...

*M. N. (L'auteur de ces vers s'est suicidé
 dans sa cellule, quelques heures avant
 l'instant marqué pour son exécution.)*

II

LA FORTERESSE DE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL CELLULE N^o 2

Je suis enterré vivant dans ce tombeau de pierre
 Sous la grille de fer, sous les verroux ;
 Près de la porte, nuit et jour,
 Marche la sentinelle avec son fusil.

La nouvelle de ce qui réjouit ou afflige le monde,
 Tout ce qui fait circuler plus vite le sang des hommes
 Ne pénètre plus dans mon tombeau.
 Déjà depuis bien longtemps
 Dans cette vie morte de l'angoisse
 Mon cœur, ma volonté se congèlent,
 Et chaque jour je remarque plus clairement en moi
 La ressemblance avec un cadavre.
 Parfois seulement la haine sauvage
 Monte jusqu'à mon cœur en flots amers
 Et dessine devant moi des tableaux de vengeance :
 Alors je redeviens vivant pour un moment.

TIHOMIROFF

III

AU JUGE

Par le travail pénible je suis brisée,
 Mais sais-tu au fond de mon âme
 La plus inébranlable conviction ensevelie :
 — L'amour pour le pays natal.
 Mais connais-tu à cela que je suis une criminelle?
 Tu es impuissant envers moi, mon juge ;
 Je suis insensible au châtement sévère
 Et tu ne seras pas vainqueur de moi.
 Pour toute ma vie tu me frapperas,
 Mais ma révolte connue déjà l'on proteste ;
 Je suis menacée, tu vois et sais
 Par arrêt sommaire seulement,
 Mais je mourrai avec le même amour,
 Et en jetant les clefs de la prison
 Elles tomberont sur mon échafaud
 Et marqueront la face des bourreaux...

*Une femme condamnée aux travaux
 forcés. — 4 mai 1877.*

IV

EN PRÉVENTION

Les cellules comme les rayons de miel des abeilles
 Solidement et en ordre sont bâties,
 Et là les prisonniers sont sans occupation (1) ni notion de la vie.

D'épaisse et pure poussière elles sont recouvertes
 Partout, sur les murs, les fenêtres, jusqu'à la porte,
 L'air y semble superflu, la lumière inutile
 Comme dans le cerveau des tsars.

Comme les noisettes dans l'involucre
 Nous sommes enfermés derrière cette porte,
 Quel confort! Et nous livrant à la joie
 Nous sommes devenus doux comme les mouches en hiver...

Un du procès des 193.

V

LA-BAS ET ICI

Là-bas dans l'occident lointain
 Le prolétaire soutient la lutte.
 Il se fortifie dans le rude combat,
 Il se durcit, multiplie, s'accroît.
 Ici, dans l'Orient sombre,
 Le prolétaire dort fortement,
 Il ne pense pas au terme
 De la délivrance, et se tait ;
 Mais l'étudiant s'est réveillé
 Et déjà, se frottant les yeux,
 S'orienté vers l'Occident.
 Sera-t-il bientôt, le *Tonnerre de Bogue* (2) !
 Il éveillera le prolétaire,
 Réunira son intérêt avec le sien ;
 Ils remporteront ensemble
 Du pain, la liberté et le progrès...

(1) Les prisonniers politiques en Russie ne travaillent pas.

(2) Exclamation russe.

PROJET POUR UNE ENTENTE

ET POUR

L'ACTION COMMUNE DE SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES ET COMMUNISTES ANARCHISTES

A la fin de ce siècle il faut que de graves paroles soient adressées aux communistes révolutionnaires de tous les pays.

Depuis l'époque de « l'Internationale », le mouvement prolétarien a pris de grandes proportions dans tous les États modernes.

Depuis lors cependant ce mouvement, au lieu de gagner en profondeur, n'a gagné qu'en étendue.

Par l'influence surtout des éléments, sortis des classes moyennes ; d'un autre côté par celle des politiciens, se cramponnant à leur siège dans les assemblées nationales ; de ces chefs de sociétés coopératives ouvrières qui, avec les étalages de leurs boulangeries et de leurs magasins de confections, ont acquis en même temps leurs intérêts de boutiquiers ; de ces rédacteurs de journaux ouvriers vivant dans les milieux petits-bourgeois, — le mouvement ouvrier international se trouve exposé avec le temps au danger de s'amoindrir, de perdre son caractère révolutionnaire et de devenir rien autre qu'un parti de réformes parlementaires.

Ce n'est plus la lutte pour réaliser une nouvelle société, établie sur des bases communistes, mais des essais de régler d'une meilleure manière les conditions de la société actuelle, malgré leur caractère utopiste, tendance alors qui renferme la reconnaissance du mode de production et d'appropriation capitalistes. C'est aux éléments caractérisés ci-dessus que l'on doit que les Congrès ouvriers internationaux (de Londres, Paris, Bruxelles, Zurich) n'ont voté aucune résolution communiste ; c'est par leur influence que dans ces Congrès on n'a discuté que des mesures qui peuvent être appliquées dans le cadre de la société actuelle, telles que la journée de huit heures, protection des ouvriers, célébration du 1^{er} mai, etc., et qu'on a adopté

seulement des dispositions dont le régime actuel n'a rien à craindre et qui ne manifestent aucune tendance nettement socialiste.

Ce système de fausseté et de dissimulation, qui a prévalu jusqu'ici dans les partis ouvriers, doit être écarté par l'action de tous les camarades vraiment communistes.

Il est du devoir de tous les communistes, s'ils ont à cœur de favoriser l'esprit révolutionnaire parmi le prolétariat de ce siècle, de faire front ensemble pour combattre les tendances petites-bourgeoises et les essais de réformes qui se manifestent et s'accroissent dans tous les pays.

Il faut, quelle que soit la manière dont chacun d'eux envisage la structure de la société communiste de l'avenir, que nous, communistes, nous réunissions tous nos efforts pour réaliser la transition des moyens d'existence du genre humain, c'est-à-dire de la terre, des aliments et des moyens de travail, de la propriété privée à la propriété collective.

Ce présent travail a pour but d'indiquer la tactique générale d'après laquelle les socialistes révolutionnaires et les communistes anarchistes, qu'on pourrait appeler tous ensemble des communistes révolutionnaires, doivent lutter ensemble contre les différents partis bourgeois, en y comprenant les réformateurs parlementaires soi-disant socialistes.

I

PARTIS BOURGEOIS ; SOCIALISTES PARLEMENTAIRES ; SOCIALISTES RÉVOLUTIONNAIRES ; COMMUNISTES ANARCHISTES.

Ce que tous les partis bourgeois, malgré leurs différences de tendances et de tactique, ont de commun entre eux, c'est qu'ils reconnaissent la propriété privée des moyens de production et de consommation comme bases de la société.

En se plaçant à ce point de vue, les partis bourgeois ont contre eux tous les socialistes, parmi lesquels aussi les communistes anarchistes, qui tous considèrent comme une nécessité inévitable amenée par l'évolution sociale elle-même la socialisation de tous les moyens de production et de consommation, condition absolue pour arriver à la suppression complète de toutes les différences de classes et de toutes les misères.

C'est précisément par suite de cette différence caractéristique entre les partis bourgeois et les socialistes, que les socialistes révolutionnaires et les communistes anarchistes réclament à juste titre que les socialistes parlementaires ne puissent pas être reconnus comme socialistes par le mouvement ouvrier international.

Ces socialistes déclarent en théorie qu'ils sont demeurés toujours socialistes, en proclamant, comme le reconnaît la grande masse de leurs partisans, *qu'il faut « conquérir le pouvoir public » et favoriser ainsi la révolution économique dans la société.*

C'est à ce point de vue que s'est placé entre autres le parti socialiste de l'Europe centrale, dominé par la démocratie socialiste de l'Allemagne. Ce point de vue, cependant, est incompatible avec la conception matérialiste de l'histoire, telle qu'elle a été toujours proclamée par les socialistes eux-mêmes et surtout par les socialistes de l'Allemagne, et d'après laquelle le pouvoir politique de l'État dans les différents pays et en des époques différentes n'est que le reflet et l'expression législative de rapports de pouvoirs matériels; la codification et la sanction, dans la société capitaliste, de la supériorité économique de la bourgeoisie.

D'après cette manière d'envisager l'histoire, la structure économique de la société est imposée par le système suivant lequel les peuples pourvoient à leurs besoins les plus élémentaires en rapport avec le degré de développement qu'ils ont atteint.

Dès lors la conquête du pouvoir public serait une conséquence inévitable de l'émancipation économique du prolétariat, c'est-à-dire qu'elle serait le résultat nécessaire de la puissance que les travailleurs organisés exercent effectivement dans la société, dans les ateliers, les fabriques et les campagnes par rapport à leurs conditions de travail.

Les socialistes parlementaires qui prennent part au travail législatif se trouvent en contradiction avec la conception de l'histoire, telle qu'ils l'ont formulée eux-mêmes et se voient ainsi placés dans la nécessité de se souvenir, pour la défense de leur tactique, que par suite de la loi générale de l'action réciproque de la cause et des effets, la législation doit aussi exercer son influence sur la structure économique de la société.

Ils sont ainsi forcés de déclarer que leur parti ne peut vivre que parce qu'un autre mouvement, le mouvement réellement révolutionnaire, existe, qui se trouve d'accord avec l'évolution et les conditions économiques qui donnent la puissance dans la société actuelle. Ils déclarent en même temps que leur parti ne peut exercer aucune influence que par l'action exercée par d'autres partis, et que les conditions matérielles de la vie de l'humanité doivent être modifiées, pour que la situation politique puisse être changée.

C'est ainsi que les socialistes parlementaires ont été en mesure, au moyen de la législation, par-ci par-là et dans les parties les plus arriérées du pays, de favoriser le mouvement de la population dans la voie du progrès, et peut-être aussi pour pouvoir, grâce à la loi et à la puissance qu'elle donne, amener les éléments, demeurés jusqu'alors étrangers, à se rapprocher de

la marche de l'évolution sociale, c'est-à-dire à suivre le sillon parlementaire.

C'est ainsi que les socialistes parlementaires ont cessé d'être des éléments révolutionnaires dans le mouvement ouvrier et qu'ils sont devenus un parti de réformes dont les aspirations sont adaptées aux rapports de pouvoir économiques, telles qu'ils les trouvent sous leurs yeux ; parti qui s'efforce seulement de se perfectionner dans la science de régler sa conduite selon les circonstances. Rien n'empêche donc plus ces gens de chercher à devenir, autant que possible, un *parti de gouvernement*.

D'ailleurs, l'expérience a prouvé que l'application logique des principes dits parlementaires socialistes ne peut avoir d'autre résultat que l'effort de former le plus tôt possible dans l'État bourgeois un parti ministériel se pliant aux conditions sociales et politiques existantes dans les pays.

Les socialistes qui ont franchi l'enceinte parlementaire dans n'importe quel pays, dans le but sincère d'agiter en faveur des principes socialistes, ont montré par le fait qu'ils ne peuvent rien faire à ce point de vue où ils s'étaient placés de bonne foi.

Étant données les bases de la société capitaliste actuelle, les assemblées parlementaires sont là pour livrer un travail édifiant sur ces bases et non pas pour écouter les discours socialistes, prononcés dans un but d'agitation.

Mais même en supposant que le député socialiste, dès qu'il a franchi le seuil du parlement, s'empresse de remplir sérieusement son mandat, malgré que les intérêts de ses électeurs puissent être contraires à ses intérêts de député et malgré que le nouveau milieu ne puisse manquer d'exercer son influence sur lui, il ne pourrait pas troubler toujours les séances du parlement, en faisant tout le temps de la propagande en faveur des principes socialistes. Dès lors il deviendra un embarras et sera amené à changer de conduite, ne pouvant pas se contenter toujours avec le rôle d'un taquin profitant du peu d'occasions favorables pour faire de la propagande socialiste et pour répéter ainsi ce qu'il avait déjà dit à plusieurs reprises.

Il se verra donc dans l'alternative ou de quitter le parlement, ou de participer au travail législatif sur la base du régime de propriété capitaliste et dans ce dernier cas de se contenter de proposer sur le nouveau terrain les réformes les plus hardies, compatibles avec la constitution de son pays.

Mais les ouvriers eux aussi seront bientôt dégoûtés de cette tactique et persuadés de l'agitation stérile des députés socialistes dans les parlements vis-à-vis des délégués dont on ne peut pas modifier l'esprit et les tendances bourgeoises et qui se moquent des critiques assez justifiées et de la grande éloquence des socialistes, convaincus comme ils sont que la puissance armée se trouvera toujours entre les mains de la classe possédante.

Par suite de l'augmentation de la misère et du mécontentement parmi la population ouvrière, le prolétaire conscient doit poser avec insistance aux députés socialistes la question s'ils n'en ont pas assez du travail parlementaire et s'il ne serait pas mieux que les amateurs d'éloquence socialiste parlementaire allassent dans les assemblées populaires pour favoriser l'organisation des ouvriers en dehors du parlement dans la lutte engagée contre le capitalisme et s'il ne serait pas plus utile que les luttes apparentes qui se produisent dans les chambres des représentants, et les petites réformes qu'on peut en attendre soient abandonnées exclusivement aux partis bourgeois.

Placé ainsi dans l'alternative ou de quitter le parlement, ou de participer au travail parlementaire, le député, élu comme socialiste et se disant encore socialiste, mais décidé une fois à se battre avec dans tout travail législatif qu'on lui met sous le fléau, n'a qu'un seul pas à faire pour s'allier aux partis bourgeois les plus avancés, avec les radicaux et les démocrates chrétiens.

Il arrive ainsi, suivant la marche naturelle des choses à former des alliances pour voir réaliser les réformes qu'il appuie, malgré l'opposition des éléments les plus réactionnaires de la représentation populaire.

Ces alliances, on les trouve dans les parlements des différents Etats et en réalité cette fraction même soi-disant socialiste se compose en partie — partie pas la moins habile dans l'éloquence et connaissant les nuances parlementaires — de radicaux, de bourgeois démocrates, disposés à placer la transformation de la propriété privée en propriété sociale comme une enseigne devant leur atelier de raccommodage parlementaire, seulement pour gagner les voix de la classe ouvrière ayant des tendances socialistes.

Il n'y a pas de doute que vis-à-vis des différents partis bourgeois, ainsi que des socialistes qui inclinent de leur côté, les socialistes révolutionnaires et les communistes anarchistes doivent marcher d'accord et former une puissance dans les divers pays, partout où il existe des groupes qui sympathisent avec eux.

En tenant compte de l'évolution historique de ces deux courants révolutionnaires, la chose est probable.

Les socialistes révolutionnaires sont des communistes d'origine, au moins en grande partie. Ils ont pour but de socialiser les moyens d'existence de l'humanité, non seulement les moyens de production, mais aussi les articles de consommation, la socialisation de ces derniers n'étant pour eux que la conséquence de celle des premiers.

En effet, dès que la société aura entre ses mains les moyens de production, elle disposera aussi des produits et tout changement dans le mode de production des biens nécessaires à l'existence de l'humanité aura pour résultat d'amener forcément aussi un changement y correspondant dans le mode de leur répartition.

Les anarchistes ne sont pas des communistes d'origine, au moins en grande majorité. Ils étaient des individualistes. Toujours encore ils tiennent avant tout à la liberté personnelle de l'homme, dans la conviction que quand la liberté individuelle de se développer sera complète, l'homme pourra augmenter toutes ses dispositions naturelles sans être entravé par personne et que le plus grand bonheur en sera le résultat, non seulement pour l'individu, mais pour l'humanité tout entière.

Ennemis déclarés de toute autorité, quelle qu'en soit la forme, de toute contrainte, ils sont encore aujourd'hui hostiles à toute domination exercée par la majorité sur la minorité du peuple.

La plupart des anarchistes considéraient à l'origine, et beaucoup considèrent encore, par dessus tout, la liberté personnelle comme principe suprême de la société humaine, de sorte que même dans leurs groupes ils ne supportent aucune autorité, et c'est ainsi qu'au milieu d'eux personne ne cherche à dominer les autres et que, par conséquent, il n'y a aucune base pour y établir un gouvernement; c'est pourquoi il n'y a dans leurs réunions aucun bureau pour diriger les discussions et qu'on n'y prend pas de décisions, et même qu'on n'y vote pas.

Quant à la question de la propriété collective ou individuelle des moyens de production et de consommation, beaucoup d'anarchistes n'avaient pas, tout d'abord, pris une attitude aussi décidée comme ils ont fait dans le domaine politique. Même il y a eu et il y a encore, au sujet de la propriété sociale, parmi les anarchistes des opinions différentes. Dans le courant de l'évolution que les anarchistes ont faite, la plus grande partie sont devenus des communistes, en se séparant des autres anarchistes, peu nombreux, d'ailleurs, qui veulent garder leur liberté personnelle, poussée si loin que, par suite de ce principe, ils sont partisans décidés de toute propriété individuelle.

Les anarchistes communistes, comme on les appelle souvent pour les distinguer des anarchistes individuels, ont toujours soutenu en principe que la propriété sociale de tous les moyens d'existence des hommes est une condition absolue de la liberté personnelle de l'individu et qu'elle doit servir de base à la société.

Si des individus (c'est ainsi qu'ils expliquent leur principe) demeurent les propriétaires du sol, des fabriques, des ateliers, des machines, de l'outillage, des magasins et de leurs approvisionnements, des maisons, des moyens de transport et de communication, etc., alors la continuation de l'assujettissement du prolétaire à son maître, qui est la base du salariat actuel, en sera la conséquence nécessaire. Et la liberté individuelle ne saurait être pour la grande masse des hommes qu'un pieux désir.

C'est ici que se rencontrent ces deux courants révolutionnaires du mouvement ouvrier contemporain, les socialistes révolutionnaires et les communistes anarchistes, et dès lors il est possible non pas de les confondre ensemble, mais d'agir d'un commun accord.

Il ne faut pas penser de pouvoir former un parti unique, composé des communistes anarchistes surtout ; d'ailleurs, on ne le désire d'aucun côté.

Dans les questions de tactique, certainement, dans les luttes sur le terrain économique des différences pourront exister entre les individus, qui font partie de ces groupes ; dans l'un les socialistes-révolutionnaires mettront au premier rang les intérêts de la collectivité, du groupe, tandis que les communistes anarchistes placeront encore avant tout la liberté individuelle.

En général, cependant, les socialistes révolutionnaires et les communistes anarchistes ne demeurent séparés principalement les uns des autres qu'en leurs opinions différentes sur l'organisation de la société future.

Par rapport à la propriété sociale du sol, des instruments de travail et par conséquent aussi des produits, les socialistes révolutionnaires soutiennent que la production et la consommation des biens, que l'ensemble de la vie sociale et politique doit être en la basant sur la volonté de la majorité, mais en donnant des garanties sérieuses à la minorité pour lui assurer la liberté de ses mouvements ainsi que de ceux qui en font partie. Les communistes anarchistes doivent chercher à réaliser dans le domaine social et politique le système des « organisations libres » dans lesquelles l'individu n'est entravé par personne dans ses mouvements et qu'il peut quitter toujours à son gré pour entrer dans d'autres groupes plus conformes à ses vues.

Dès lors il ne s'agit pas de discuter si cette différence doit être observée non seulement dans la théorie, mais aussi dans la vie pratique et s'il ne vaut pas mieux d'espérer qu'au moment de l'action les socialistes révolutionnaires et les communistes anarchistes resteront d'accord.

Ce qui est certain c'est que par rapport à l'organisation future de la vie sociale de l'humanité sur la base de la propriété sociale, des moyens de production et de consommation, les socialistes révolutionnaires défendent la démocratie, le mot démocratie cependant étant pris ici dans le sens que lui donnent et dans lequel l'emploient beaucoup de démocrates socialistes, c'est-à-dire de participation au travail législatif pratique dans les parlements bourgeois.

Les anarchistes communistes, toutes les fois qu'il est question de l'organisation future de la société, se montrent anarchistes, adversaires de tout gouvernement, de toute autorité, aussi de l'autorité de la majorité.

Ainsi, les socialistes révolutionnaires et les anarchistes communistes s'inspirent autant aux mêmes principes que tous sont au fond des communistes. Dès lors ils sont les adversaires non seulement des partis bourgeois, mais aussi des soi-disant socialistes parlementaires.

Ces derniers, quoique s'appelant socialistes, ont mis au dernier plan l'expropriation des capitalistes et des grands propriétaires, qui doit précéder la naissance de la nouvelle société, organisée sur une base communiste; en se fondant sur la théorie de la « conquête du pouvoir public », ils ne s'occupent par le fait que de réaliser de petites réformes dans les cadres de la société bourgeoise.

Aux yeux des socialistes révolutionnaires et des anarchistes communistes, les différents partis bourgeois, y compris les socialistes parlementaires, comme parti de transition, ne sont au fond que des groupes conservateurs et même, dans plusieurs cas, réactionnaires. Tous ont pour but de maintenir et de défendre la propriété privée, comme base de la société ou au moins ils la favorisent par le fait, en prétendant en théorie — comme le font les socialistes parlementaires — vouloir l'attaquer.

Il est non seulement utile, mais il est absolument nécessaire que les socialistes révolutionnaires et les anarchistes communistes fassent front contre tous ces partis, car il s'agit de défendre ensemble les principes communs, — le communisme!

Cette entente, cependant, ne pourrait pas exposer au danger de violer les opinions particulières à des personnes des deux groupes; le but de cet écrit ne saurait être celui de proposer un arrangement, un compromis, que nous ne pourrions conseiller sans manquer, en partie au moins, à nos convictions.

Ce travail ne peut avoir d'autre but que de rechercher si et jusqu'où les socialistes révolutionnaires et les anarchistes communistes, tout en gardant chacun leurs principes, pourraient s'entendre sur la tactique à suivre pour arriver à l'émancipation économique du prolétariat.

II

LA LUTTE DES CLASSES. — PARLEMENTARISME. — RÉGLEMENTATION DU TRAVAIL SALARIÉ PAR L'ÉTAT. — REVENDICATIONS FONDAMENTALES DU SOCIALISME LIBERTAIRE.

La transition des moyens de production et de consommation des mains des capitalistes et propriétaires dans celles de la société suppose l'expropriation générale de la classe possédante ainsi que la suppression des entrepreneurs particuliers et la réglementation de la production et de la distribution des biens par les ouvriers organisés.

Cette transformation dans les bases de la société ne saurait être accomplie que dans le régime de la vie réelle des hommes, aussi bien dans les fabriques et dans les ateliers que dans les champs et les maisons.

Ce serait une erreur de croire que la transition de la propriété individuelle à la propriété sociale pourrait avoir lieu en vertu de la loi, de même que les hommes cesseraient de vivre par couples par suite de l'abolition des lois sur le mariage, ou qu'ils mettraient en vogue la crémation de leurs morts en vertu des dispositions d'une loi.

La propriété individuelle ne pourrait être abolie par la loi que dans les formes où elle a été déjà supprimée dans la réalité, c'est-à-dire dans les formes où elle n'est plus respectée par personne.

Les périodes de l'histoire universelle où les institutions humaines, enracinées si profondément dans la nature humaine, comme la propriété dans ses différentes formes, sont extirpées et détruites, ce sont les périodes des grandes révolutions, les heures d'accouchement, lorsqu'une nouvelle société voit le jour.

Jusqu'au moment de la révolution qui s'accomplit sous nos yeux, nous ne pouvons que suivre le processus par lequel la nouvelle société est en train de se former, en facilitant l'accouchement de la vieille société par la puissance du mouvement révolutionnaire et d'affaiblir et ébranler en même temps le pouvoir des classes possédantes et de leurs gouvernements.

La situation dans laquelle se trouvent quelques branches d'industries dans certaines villes du nouveau monde, où les ouvriers organisés, par exemple dans le bâtiment, présentent aux employeurs les conventions fixant les salaires et la durée du travail, et en général les conditions auxquelles travailleront les membres des organisations dans ces villes, nous indique la direction dans laquelle la puissance des ouvriers syndiqués se développe peu à peu. Une telle situation doit être considérée comme une phase de transition pour arriver à la suppression complète du patronat pour le remplacer par rapport à tout travail productif par les ouvriers organisés.

Cette abolition du patronat et l'expropriation des possédants ne saurait avoir lieu que là où les peuples se trouvent placés dans l'alternative, ou d'accomplir cette suppression et cette expropriation, ou d'amener la guerre civile internationale.

Les grèves gigantesques qui se sont produites, d'abord en Australie et aux États-Unis, et après dans l'Europe occidentale et surtout en Angleterre, ont montré au prolétariat organisé que, en présence des réclamations les plus modérées, — par rapport, bien entendu, aux dividendes des actionnaires, — la masse de la population d'un pays ne s'est pas remuée, même lorsque les grands capitalistes avaient jeté dans la misère la plus

profonde une partie de la population ouvrière. Tout au plus une partie de la bourgeoisie, qui n'était pas intéressée directement dans la grève, a tenu un meeting de protestation, ou a manifesté sa désapprobation et son indignation au moyen de la presse, quand on a connu les résultats d'une enquête parmi les grévistes affamés d'un district industriel.

Au contraire, si les prolétaires organisés provoquent la ruine de un, deux ou plusieurs fabricants, la majorité de la population, l'opinion publique demeure presque indifférente.

Mais dès que les ouvriers organisés s'emparent des fabriques et des machines, pour les détruire au préjudice des capitalistes, alors la masse de la population s'agite et se remue, parce que le mouvement touche à l'intérêt général et avec les propriétaires menacés, détruits, la population entière, même si elle ne s'y trouve pas immédiatement intéressée, se sent menacée, car des faits pareils pourraient avoir des imitateurs.

Dans le cas où le prolétariat organisé industriel, agricole et commercial serait assez puissant, non seulement dans la localité, mais aussi au point de vue national et international, pour formuler des réclamations de plus en plus importantes aux propriétaires et aux capitalistes, et s'il peut mettre ces derniers dans la nécessité de fermer leurs ateliers, fabriques, mines, moyens de transport et de communication, alors la population tout entière se trouvera dans l'alternative, ou de subir cette fermeture, ou de transférer la propriété des moyens de production et de consommation des propriétaires actuels à ceux qui sont les producteurs directs — c'est son intérêt même qui la poussera à réclamer l'expropriation de la classe possédante.

Le but du prolétariat organisé dans les différentes professions et industries des États modernes, c'est de pousser si loin leurs réclamations, que la socialisation des moyens d'existence entre les mains de la collectivité ne peut être qu'important en même temps et dans la même mesure toute la population.

Le désordre et l'incertitude dans chaque domaine de la production, les escroqueries de la Bourse, ainsi que les spéculations dans l'industrie, le commerce et les communications auront pour résultat d'accentuer de plus en plus la pauvreté des producteurs directs et donneront la première impulsion à la socialisation de la terre et des moyens de travail par la communauté.

Ce n'est pas dans les parlements, ni dans les ministères, ni dans les municipalités que peut avoir lieu l'expropriation des propriétaires et des capitalistes, mais dans la société elle-même, qui évolue dans un sens socialiste, c'est-à-dire dans la vie réelle de l'humanité.

La lutte de classe, devenue une nécessité avec l'existence même du prolétariat comme classe en antagonisme avec les classes qui l'exploitent, des propriétaires terriens et des capitalistes, ne peut être, avant tout, qu'une lutte économique.

L'émancipation économique de la classe ouvrière, par conséquent, est et reste le grand but auquel, comme le disaient encore les statuts de l'*Internationale*, « tout mouvement politique doit être subordonné comme moyen ».

Aussi bien que la bourgeoisie s'est affranchie à l'aide de la révolution économique qui s'est accomplie vers le milieu du siècle dernier, de même une révolution générale, en train de s'accomplir dans la production par suite du développement de la technique, aussi bien que notre bourgeoisie a pu arriver à son émancipation, sans l'intervention des gouvernements, des ministères et des municipalités, par rapport à ses fabriques, ses ateliers, ses bureaux, l'émancipation des prolétaires doit aussi être obtenue par la lutte économique.

Lorsque, à la fin du XVIII^e siècle, la bourgeoisie exerçait déjà, par le fait, sa domination dans le nord d'Amérique et presque dans toute l'Europe occidentale, alors ont éclaté la révolution des États de l'Amérique du Nord contre l'Angleterre et la grande révolution française de 1789, lesquelles étaient ainsi une conséquence nécessaire, dans le domaine politique, du changement qui s'était opéré dans les conditions économiques de la société; toutes les deux étaient un résultat inévitable du déplacement du centre de gravité économique dans les États modernes.

Les communistes révolutionnaires pour lesquels l'action révolutionnaire est ainsi en même temps, tout d'abord, action économique, doivent exercer dans la lutte de classe, aujourd'hui engagée par les faits et la parole, leur influence pour s'opposer aux socialistes soi-disant parlementaires, qui ont négligé la lutte économique en la déclarant stérile et dangereuse, ainsi qu'à la tendance de leur parti à *dégénérer en parti gouvernemental par les succès électoraux*.

Les communistes révolutionnaires sont en même temps des antiparlementaires.

Les temps sont passés où le parlement doit exercer une action révolutionnaire.

A l'époque de la grande révolution française le parlement bourgeois, avant de prendre sous l'influence de la bourgeoisie la forme de machine gouvernementale qu'il a aujourd'hui, était révolutionnaire aussi dans ce sens, qu'il n'a pas hésité à ébranler par la violence les anciennes institutions de l'État, les reliques de la monarchie absolue.

Lorsque, dans la Convention française, les députés, l'un après l'autre, montaient à la tribune pour y déposer leur voix contre ou pour la mort de Louis Capet, cet acte était, à ne pas en douter, un acte révolutionnaire.

A ce moment, l'action parlementaire et l'action révolutionnaire se contraient.

Mais les temps ont aujourd'hui bien changé. Le parlement n'est plus une puissance révolutionnaire, la machine servant à l'émancipation du tiers état. Il n'est plus qu'un instrument d'oppression entre les mains des classes dirigeantes, dont la domination tire à la fin et qui, en foulant aux pieds ses lois mêmes, montre sa décadence et son impuissance à garder plus longtemps les fonctions de classe qu'elle exerce.

Le parlement de nos jours n'a plus que le caractère d'un musée d'institutions et d'usages anciens; il n'est qu'un organe d'une classe, dont la domination tombe en ruine et qui doit disparaître avec la ruine de la bourgeoisie elle-même, comme classe dirigeante.

Ce qui paraît certain, c'est que la société communiste, comme elle sortira de l'organisation capitaliste actuelle, montrera que le système de gouvernement parlementaire est incompatible avec elle.

Tout le machinisme d'oppression par lequel la classe ouvrière a été maintenue dans l'esclavage n'est pas composé de manière qu'il saurait être, en même temps, l'instrument à l'aide duquel le prolétariat militant pourra arriver à sa délivrance.

La composition du parlement, ainsi que ses aptitudes comme représentant du pouvoir législatif, et la situation dans laquelle il se trouve par rapport aux autres pouvoirs de l'État, sont plus que suffisants pour montrer que c'est de la pure utopie de la part des prolétaires de chercher à obtenir une majorité dans les parlements bourgeois, pour établir par la « conquête du pouvoir public » une organisation sociale communiste.

En outre du parlement qui représente le pouvoir législatif — même dans le cas où nous le considérons seulement parmi les corps, que, au sens étroit du mot, on désigne sous le nom de représentation nationale, en laissant dehors le *Sénat*, la *Chambre des lords* ou *Chambre haute* et, comme on les appelle autrement, ces corps d'un pouvoir compensateur et qui ne sont au fond que des représentations surannées des intérêts de la classe possédante, — nous trouvons un pouvoir *exécutif* et un pouvoir *judiciaire* sur lesquels les représentants du peuple ne peuvent exercer aucune action directe.

Par le pouvoir exécutif et judiciaire les gouvernements disposent, dans tous les pays, des soldats et de la police ainsi que des canons, fusils et prisons, moyens qui, en définitive, placent toute la puissance et, par consé-

quent, tout le droit, non pas entre les mains de la représentation nationale, mais entre celles du gouvernement.

Mais, même si on fait abstraction de tout cela, le parlement bourgeois, par toute sa composition, par les conditions sous lesquelles les députés y siègent (non-responsabilité vis-à-vis de leurs électeurs), par la durée de la période des sessions et la manière dont on y travaille, le parlement répond à sa destination d'instrument de classe et peut satisfaire aux exigences qu'on a vis-à-vis d'un pouvoir pouvant être, à toute heure, acheté par les capitalistes et les représentants du gouvernement.

S'il était possible aux prolétaires des États modernes de faire occuper même la majorité des sièges dans les assemblées législatives, par des révolutionnaires et de les y garder comme révolutionnaires, on n'aurait ainsi que fourni la preuve que les parlements modernes ont cessé d'être un organe d'une société, dominée par la classe possédante, et que, dans leur composition, des modifications profondes doivent s'accomplir pour qu'ils puissent répondre aux exigences les plus élémentaires de petit-bourgeoisisme et de corruptibilité.

En effet, alors seulement que la bourgeoisie serait persuadée que, sans des moyens violents, les changements réclamés dans la composition des parlements ne puissent être opérés, les gouvernements se verraient dans la nécessité de chasser les représentants de la nation à coups de bayonnettes et d'arrêter les plus récalcitrants (1).

C'est une preuve caractéristique de la prépondérance qu'exerce la puissance économique dans la société et de la subordination vis-à-vis d'elle du pouvoir politique, ainsi qu'une ironie du destin, que les socialistes parlementaires qui s'acharnent à la « conquête du pouvoir public » se trouvent de temps à autre placés dans la nécessité d'insister sur la puissance économique des travailleurs et sur l'organisation du prolétariat en dehors du parlement.

En Belgique, en Autriche on a réclamé l'adoption du suffrage universel

(1) M. Frédéric Engels, le socialiste allemand, a écrit dans l'Almanach du Parti ouvrier pour 1892, que « la paix, dans dix ans environ, au moyen du suffrage universel, assure la victoire à la démocratie socialiste en Allemagne ».

Si la paix reste assurée, les partisans de M. Engels pourront expérimenter la vérité de ce que Engels lui-même a dit dans l'introduction à la brochure de Karl Marx : *Les Luttes de classe en France pendant les années 1848-1859*, au sujet de la révolution :

« Die Geschichte hat uns und allen die ähnlich dachten Unrecht gegeben. » (L'histoire a donné tort à nous et à tous ceux qui pensaient comme nous.)

Avec le suffrage universel la paix ne peut nous donner, tout au plus, qu'une majorité parlementaire, disposée à voter des réformes dans le cadre de la production capitaliste, mais elle ne nous donnera pas une majorité de communistes décidés à renverser les bases de la société.

sous menace de la grève générale ; c'est fait, même de la part de personnes habituées à dédaigner les grèves comme arme dans la lutte des classes, car à leur avis, c'était une « épée à deux tranchants » pouvant facilement tuer ceux qui la manient.

Lorsque la grève doit être employée pour leurs buts parlementaires, on la proclame comme le seul moyen auquel appeler, si on ne veut pas accepter immédiatement la guerre civile.

Ne pouvant pas trouver des armes dans leur arsenal politique pour réaliser la réforme électorale, les socialistes parlementaires se voyaient, à la longue, obligés d'en appeler aux organisations ouvrières et de reconnaître ainsi la suprématie, l'efficacité unique de l'action économique.

C'est pourquoi nous n'employons pas des mots trop amers pour stigmatiser les efforts qu'on fait pour conquérir le pouvoir public au moyen de la majorité des représentants dans les parlements bourgeois, en les caractérisant comme une *utopie* et une *mystification*.

Le parlement bourgeois restera le mécanisme législatif caractéristique pour assurer la domination de la bourgeoisie, basée sur la propriété individuelle et destinée à servir ses intérêts de classe. Les révolutionnaires, persuadés de la ruine de la société bourgeoise, ne peuvent prendre aucune part au travail parlementaire.

Les communistes, travaillant à saper les bases de la société capitaliste, ainsi que l'organisation de la puissance, qui doit détruire pour toujours la domination des classes possédantes, ne sauraient, en même temps, travailler à conserver l'état de choses actuel et à l'améliorer et consolider sur le principe de la propriété privée ; ils ne sauraient donner leurs voix pour des réformes en tant, au moins, qu'elles doivent être réalisées par les gouvernements de classe de nos jours.

Pour les communistes il n'y a pas de doute que le développement de la société ne peut avoir pour résultat définitif que de montrer combien sont illusoire les réformes les plus étendues et inspirées par les meilleures intentions, ainsi que tous les efforts faits en vue de sauver ainsi le régime de la société actuelle et, en conséquence, ils doivent les rejeter comme utopies, comme choses impossibles.

Les communistes, d'ailleurs, par suite de leurs principes, se trouvent obligés d'abandonner aux partis bourgeois les plus avancés, aux partis démocratiques petits-bourgeois toutes les améliorations qui pourraient être jugées possibles dans le cadre de la société actuelle, soit qu'elles intéressent toute la classe ouvrière ou une partie seulement du prolétariat au préjudice de l'autre.

Ceux qui veulent saper, mettre en pièces et détruire ce qui existe et qui,

pensant pouvoir travailler en même temps avec la truelle et le levier en fer, veulent restaurer et entretenir ce qui est condamné à disparaître ; ceux qui s'imaginent de travailler en faveur du mode de production et d'appropriation capitalistes pour l'ordre de choses établi et pour l'ébranler, sont, dans l'hypothèse la plus favorable, des hommes qui n'ont pas une idée bien claire des principes communistes ; autrement, ce sont des politiciens, pour lesquels leurs intérêts de députés priment l'intérêt général.

Aujourd'hui encore, parmi les socialistes et même parmi les socialistes révolutionnaires et les communistes anarchistes, il s'en trouve encore beaucoup qui ne sont pas complètement émancipés de cet hermaphroditisme. Ces communistes d'un caractère si ambigu ont eu leur grand précurseur en Karl Marx, l'écrivain allemand et dans son ouvrage *Le Capital*, écrit à une époque où les réformes de la législation sur les fabriques, réformes qui dans le cadre de la société actuelle étaient jugées utiles et nécessaires pendant quelques dizaines d'années pour empêcher la ruine de milliers d'ouvriers par l'exploitation capitaliste qui, dans la période de 1860-70, ne pouvait être vaincue sur le terrain international (1). Il n'est pas encore longtemps qu'aucun mouvement des prolétaires organisés en Europe aussi bien qu'en Amérique et en Australie ne s'était débarrassé de ce caractère hermaphrodite, et nous ne sommes encore qu'au commencement de la formation d'un mouvement révolutionnaire et strictement communiste.

Les partis socialistes de l'Europe, particulièrement de l'Europe centrale, étant encore sous l'influence de la démocratie socialiste allemande, ont

(1) Ce caractère hermaphrodite se montre d'une manière caractéristique dans le premier volume de cet ouvrage *Le Capital*, qui s'occupe du procédé de la production du capital. Dans cette partie de l'ouvrage est décelé le mystère de la formation du capital et du développement de la lutte des classes, qui a son origine dans l'atelier du capitaliste moderne. D'un côté, on trouve dans ce livre la glorification de la législation du travail et les recherches profondes au sujet de la lutte, en Angleterre surtout, pour la journée normale du travail, réglée par la loi, des arguments et des données statistiques en grande quantité, qui pourraient être utilisées par les réformateurs bourgeois qui s'occupent d'introduire des améliorations dans le mode de production capitaliste, ayant pour base la propriété privée.

D'un autre côté, le premier volume du *Capital*, chapitre 24, 7 (*Tendance historique de l'accumulation capitaliste*), nous donne un développement au sujet de l'évolution de la propriété capitaliste, qui se produit déjà vers la propriété collective, « ainsi qu'elle se produit déjà sur la production sociale ». Ainsi la nécessité de mieux régler la société capitaliste et, en même temps, la nécessité de sa disparition, l'affirmation, la reconnaissance de la propriété capitaliste et sa négation se trouvent ici ensemble comme dans la philosophie de Hegel ; ainsi, dans le *Capital* de Karl Marx, « la méthode révolutionnaire » se trouve en contradiction avec « le système conservatif ». (Voyez F. ENGELS sur Hegel et Feuerbach dans sa brochure : *Ludwig Feuerbach*.)

Aussi, dans le *Capital*, il faut développer le point de vue de Karl Marx plus loin que Karl Marx.

encore aujourd'hui ce caractère ambigu, de sorte qu'on les voit osciller entre des petites réformes, pouvant être réalisées dans le cadre de la vieille société capitaliste, et le travail nécessaire pour saper les fondements de cette même société, et pour préparer une forme supérieure de société organisée sur des bases communistes. Ils ne se rendent pas bien compte du fait, que le point de départ de leurs propres théories c'est précisément l'impossibilité d'améliorer, d'une manière durable, la situation des prolétaires salariés sur la base de la propriété privée.

Pour les penseurs conscients dans le domaine de la sociologie, cette phase transitoire d'hermaphroditisme et de conscience incomplète est un phénomène tout naturel aux individus et aux partis, un résultat de la lenteur de l'évolution qui favorise la naissance des formes de transition dans la vie sociale des hommes.

Les communistes conscients ne doivent pas s'étonner de ce phénomène en général, ainsi que du fait que l'indétermination est d'autant plus répandue parmi la population ouvrière de l'Europe centrale que parmi les États de l'Europe occidentale et du nouveau monde, États plus démocratiques.

Dans l'Europe centrale et même dans les grandes villes de la Russie, particulièrement pendant la dernière moitié de notre siècle, l'évolution a parcouru les mêmes phases dans l'industrie, le commerce et les communications que dans l'Europe occidentale, les États-Unis et l'Australie. Sur le marché universel les États de l'Europe centrale et orientale entrent en concurrence avec l'Angleterre, les États-Unis, la France et l'Australie. Mais même le plus développé parmi les pays de l'Europe centrale, l'Allemagne, au point de vue politique est plus arriéré que les autres pays plus démocratiques, et se trouve encore, plus ou moins, sous la domination des hobereaux et du clergé.

Ce qu'on constate dans l'Europe centrale, comme dans l'Europe orientale, c'est un antagonisme entre le développement économique et la structure politique des différents pays, ce qui a pour effet d'amener la classe opprimée, le prolétariat, à obtenir d'abord les droits politiques, ou, comme on dit dans un langage hyperbolique, « à conquérir le pouvoir public ».

On s'explique donc pourquoi les socialistes parlementaires exercent leur action, surtout dans l'Europe centrale.

Cet antagonisme et ce double caractère se manifestent aussi dans les programmes des partis socialistes de différents pays.

Les programmes de la plupart des partis socialistes du monde se composaient, jusqu'à ces derniers temps, et aujourd'hui encore se composent de deux parties, dont l'une s'occupe de l'évolution de la société capitaliste et de sa disparition inévitable, pour faire place à une société communiste.

La dernière partie, au contraire, renferme différentes revendications formulées vis-à-vis de la société actuelle : amélioration qu'on réclame dans les relations entre employeurs et ouvriers salariés (législation protectrice du travail, par laquelle les gouvernements bourgeois pourront exercer leur surveillance sur l'agriculture, le commerce et l'industrie), souvent encore des mesures en vue de protéger le petit propriétaire et sa propriété particulière, et qui se trouvent dans les programmes agricoles de divers pays, et enfin, de petites réformes politiques, telles que l'abolition du Sénat, la concession du suffrage universel, égal et direct, etc.

Il n'y a que quelques-unes de ces revendications, qui sont importantes aussi pour l'organisation de la société communiste de l'avenir, comme, par exemple, l'égalisation des deux sexes, l'instruction gratuite, etc.

Il arrive donc une époque, et dans les modernes États, où la population ouvrière est plus développée, elle a même commencé, que quelques-unes, et même la majorité, parmi les revendications formulées dans la dernière moitié du programme, sont devenues incompatibles avec les principes communistes dont elles entravent la réalisation.

Le moment est arrivé, aussi bien dans les pays capitalistes les plus avancés de l'Europe, qu'en Amérique et en Australie, que nous devons crier à nos « aussi-communistes », nos réformateurs parlementaires :

« Choisissez, camarades ! »

Vous ne pouvez pas servir à deux maîtres, et à l'ancienne et à la nouvelle société!

Les communistes révolutionnaires ne sont pas prêts à suivre l'exemple donné par plusieurs socialistes et à se régler d'après leur tendance à former un parti de gouvernement, ce qui, selon leur avis, ne peut être qu'une utopie, une aspiration à un pouvoir qui ne saurait être qu'apparent; ils le considèrent aussi comme un changement de front dans le mouvement ouvrier, une tendance incontestable à placer au premier plan et à donner comme but de la lutte engagée pour l'émancipation du prolétariat, l'adoption de réformes, qui, autrefois, avaient été acceptées par le mouvement ouvrier socialiste, seulement comme moyen d'agitation et d'organisation. Ils voient ces socialistes, qui aspirent aux pouvoirs publics, tout en cherchant à conserver leur nom de socialiste, pour ne pas perdre toute leur influence auprès du prolétariat animé de l'esprit socialiste, se démasquer peu à peu et se montrer des politiciens petits-bourgeois, des socialistes de gouvernement.

L'aspiration à la conquête du pouvoir public dans la société bourgeoise est accompagnée toujours par les efforts qu'on fait pour adoucir les conditions du prolétariat en invoquant la protection de l'État bourgeois contre

l'exploitation capitaliste. Cette aspiration ne peut qu'amener les employés du gouvernement à remplir les fonctions d'inspecteurs dans les fabriques et les ateliers.

Ce n'est pas aux *producteurs eux-mêmes*, mais aux *représentants des producteurs* que ces socialistes cherchent à confier la réglementation du travail, sans négliger, cependant, de montrer qu'ils sont les représentants les plus capables des premiers.

C'est ainsi que les socialistes parlementaires deviennent des étatistes. Ils identifient l'Etat bourgeois avec la communauté et avec une hardiesse et une bravoure s'accroissant toujours, ils font passer pour socialisme la monopolisation par l'État d'une branche d'industrie et du commerce après l'autre (on viendra plus tard à la monopolisation de la terre) partout où cette monopolisation peut être présentée comme protectrice de la classe ouvrière.

Pour ces socialistes, en définitive, toute la différence entre le socialisme d'État et le communisme paraît consister dans la question si la monopolisation des moyens de production doit être proposée dans le parlement bourgeois par le gouvernement ou par les délégués socialistes.

Parmi ces soi-disant socialistes, ces socialistes parlementaires, les plus conséquents, ainsi qu'il arrive en Allemagne, négligent le mouvement professionnel; ils haïssent les grèves, qu'ils appellent « l'épée à deux tranchants ». C'est justement la lutte économique qui doit mettre le prolétariat organisé en mesure de combattre, même contre le pouvoir législatif, pour la réalisation de ses tendances révolutionnaires; lutte dans les fabriques, les ateliers, les bureaux; lutte contre l'État par le refus de payer l'impôt; lutte contre les propriétaires en se concertant dans les locations; ces luttes qu'ils n'admettent que dans le cas où elles peuvent servir aux intérêts parlementaires, ils les repoussent toujours en proclamant que la législation réglera les choses au mieux, la législation toute-puissante, *per quam omnia facta sunt*, par laquelle tout a été fait.

Contre ces efforts des soi-disant socialistes, des socialistes parlementaires et contre les conséquences qui forcément en découlent les prolétaires de tous les pays doivent se tenir en garde.

C'est la tâche des socialistes révolutionnaires et des anarchistes communistes de les avertir.

Par notre but communiste révolutionnaire nous sommes antiparlementaires parce que nous sommes antiétatistes.

Les communistes révolutionnaires ne désirent pas augmenter les pouvoirs de l'État, mais les lui enlever.

Dans la société capitaliste actuelle l'État, c'est-à-dire le Gouvernement, dans les différents corps constitués à cet effet, exerce déjà son influence

funeste sur la vie des citoyens, et c'est ainsi qu'il dispose du bonheur de milliers d'employés et de travailleurs au service de l'État ou des communes dans tous les pays.

Le gouvernement n'est pas le serviteur de la société et l'exécuteur de ses volontés, mais il en est le maître, qui donne ses propres ordres, en réglementant ainsi la vie des citoyens et en les tyrannisant.

C'est pourquoi le gouvernement ne fonctionne pas seulement comme intermédiaire entre les différents groupes de citoyens remplissant les mêmes situations, qu'on trouve forcément dans toutes les sociétés, le gouvernement bourgeois ne perdant jamais son caractère de classe en trouvant toujours l'occasion de favoriser les membres de sa classe, mais qu'il exerce aussi le contrôle qui dans l'État bourgeois de nos jours est nécessaire par l'antagonisme qui existe entre les intérêts des producteurs et ceux des monopolisateurs des moyens de production et de consommation.

Mais, même si le gouvernement se montrerait disposé à réaliser au moyen de la législation quelques réformes sociales urgentes, ces ouvriers organisés doivent toujours se tenir sur leurs gardes.

Dans le cas où le gouvernement bourgeois se décidera à procéder à quelques petites réformes dans le but d'adoucir quelque peu l'influence du système d'exploitation capitaliste et d'empêcher la ruine complète des victimes du capitalisme, même dans ce cas ces réformes ne seront jamais réalisées que sous sa surveillance.

La législation protectrice du travail ne peut être appliquée autrement que par les employés, les fonctionnaires de la classe dirigeante, qui exercent ainsi leur influence sur l'agriculture, le commerce et l'industrie. L'appétit vient en mangeant. L'influence de plus en plus grande exercée sur les conditions du travail ne peut être nullement désagréable à nos gouvernements, leur idéal ne pouvant être que celui de dominer directement au nom de « l'ordre social » les conditions de vie de tous les citoyens et de placer en définitive sous le contrôle de l'État l'ensemble de la production et de la distribution des biens.

Pour les plus gros actionnaires des différents chemins de fer américains, pour la plupart des propriétaires de mines et des manufacturiers de coton en Angleterre, ainsi que pour les grands industriels et négociants qui vivent dans un conflit permanent avec leurs ouvriers organisés et qui dans la lutte déchaînée par la concurrence doivent tôt ou tard succomber, pour tous ceux-ci il ne peut qu'être agréable de pouvoir mettre leurs richesses sous la protection de l'État ; et qu'au lieu d'en être expropriés, ils pouvaient les vendre pour pouvoir ensuite, eux ou leurs agents, administrer comme directeurs leurs anciennes entreprises particulières, avec des traitements

très élevés de la part de l'État, et la perspective d'une pension, et pouvant ainsi garder leur situation privilégiée.

De capitalistes ils deviendraient ainsi des hommes d'autorité; d'exploiteurs de la force de travail haïs de leurs concitoyens des commissaires de gouvernement respectés, contre lesquels, comme directeurs de la production dans les ateliers de l'État, toute opposition serait impossible; des hommes qui pourraient mieux assurer l'obéissance de leurs sujets, sous le nouveau système d'exploitation par l'État, que sous l'ancien système d'exploitation privée pratiquée par les capitalistes eux-mêmes.

Ce système maudit de socialisme d'État, on peut se le figurer développé jusqu'à un point, où même la société actuelle pourrait être considérée, pour un grand nombre de travailleurs industriels, agricoles, commerciaux, comme un palladium de liberté.

Pour juger sur la gravité de ce danger nous n'avons pas à tenir compte, comme il est exprimé follement dans la résolution contre le socialisme d'État adoptée par le congrès des démocrates socialistes allemands tenu à Berlin (1892), — du fait que nos gouvernements modernes pourraient procéder à la monopolisation de quelques branches d'industrie, de commerce, d'agriculture « *dans un but fiscal* » et sans avoir une autre intention.

La monopolisation par l'État demeure toujours monopolisation par l'État, qu'elle s'accomplisse dans l'intérêt du fisc ou en vue de protéger, comme on le prétend, la classe ouvrière; de même que l'empoisonnement par le chloroforme est toujours un empoisonnement par le chloroforme, qu'il ait lieu par les parents du mourant, en vue de l'héritage, ou par un sentiment d'humanité pour donner au malade un peu de repos.

Ce n'est ni de cette manière ni par la décision adoptée au même congrès de Berlin qu'on pourra échapper au danger que présente l'intervention de l'État en disant qu'à la vérité le socialisme d'État de nos gouvernements n'est qu'un « système de demi-mesures nées de la peur du socialisme », qu'il n'est en somme qu'un ensemble de petites concessions et de palliatifs, et qui ne sauraient valoir que comme des acomptes payés au prolétariat.

Ce qui, au contraire, a une importance décisive, c'est la question de savoir si les prolétaires, en demandant l'appui du gouvernement appelé à réaliser ces réformes, au lieu de l'appui de leurs propres organisations, ne travaillent pas dans l'intérêt du socialisme d'État.

Dans ce cas un « système de demi-mesures », un système incomplet serait encore moins dangereux qu'un système intégral.

Le prolétariat doit toujours se tenir en garde pour ne pas se lier aux employés du gouvernement, aux magistrats et même à ses propres députés, par une législation du travail de plus en plus étendue et absorbante. Ils ont

à réclamer le contrôle des ouvriers organisés sur leur propre travail, se développant dans le sens de l'autonomie, et pour préparer les conditions d'un mode de production et de distribution des biens sous la direction des producteurs directs eux-mêmes.

Si les producteurs ne possèdent pas les qualités nécessaires pour pouvoir dominer à l'aide de leurs organisations la production et la distribution des biens, — alors les classes dirigeantes, aidées par les éléments les plus développés, présentés dans le mouvement ouvrier, peut-être par les représentants des ouvriers eux-mêmes dans le parlement, conserveront encore dans l'avenir leur situation privilégiée, et l'assujettissement, l'esclavage du prolétariat continuera comme auparavant, n'ayant changé que de nom ou de forme.

Aux époques assez graves, dans les périodes de transition d'un mode de production et d'appropriation à un autre, l'habitude ou le peu d'habitude des travailleurs de prendre à cœur leur propre cause, la confiance dans leur force plutôt que dans l'intelligence et la sollicitude des employés du gouvernement et respectivement de leurs propres représentants exerceront une influence décisive sur la structure à venir de la société.

C'est un des facteurs économiques qui ont une action prépondérante sur l'ensemble de la vie sociale et politique.

La réglementation du travail salarié par les gouvernements modernes garde toujours son caractère de socialisme d'État ; même si elle a été obtenue par les efforts des soi-disant socialistes et sous les auspices du suffrage universel.

Les communistes révolutionnaires doivent toujours le rappeler aux prolétaires.

D'autre part, les socialistes révolutionnaires et les anarchistes communistes sont tenus aussi de faire front contre les anarchistes individualistes, partout où ceux-ci se montrent des adversaires de toute organisation et où leur action entrave et paralyse la lutte de classes que le prolétariat opprimé a engagée contre ses oppresseurs et affaiblit ainsi la force de résistance et la combativité des prolétaires organisés.

Contre la proposition des socialistes d'État que les monopoles du sel, du tabac, du blé, etc., renferment un noyau socialiste ;

(Comme par exemple au commencement de mars 1895, le *Vorwärts*, journal socialiste de Berlin, disait au sujet de la proposition Kanitz concernant le monopole des blés présentée au Reichstag, que cette motion avait un caractère socialiste, mais que la réforme ne se trouvait pas en bonnes mains.)

Que les télégraphes, téléphones, le gaz, l'eau, les tramways, les chemins

de fer, le système des communications, etc., seraient des institutions socialistes, pourvu qu'elles ne soient plus entre les mains de particuliers ou de sociétés anonymes, mais appartiennent à l'État, aux communes, c'est-à-dire se trouvent entre les mains de l'État de classe moderne ;

Contre l'opinion proclamée depuis dix ans par une partie des socialistes parlementaires méritant plutôt le nom de démocrates radicaux, que dans nos États modernes le service postal peut donner une idée de la manière dont sera réglée une société communiste ;

Contre ces déclarations des socialistes d'État, qui jouent si volontiers le rôle de communistes, les communistes révolutionnaires ne peuvent empêcher de formuler les revendications fondamentales du socialisme libertaire.

Les communistes révolutionnaires sont convaincus que le mode d'après lequel ont lieu la production et la distribution des biens dans chaque société dépend directement du régime de la propriété des forces productives et se modifie avec les changements dans les conditions de cette propriété. Ils savent en outre que la vie sociale, politique et morale des hommes dans la société communiste ne pourra pas entrer de force dans le cadre que quelques penseurs de nos jours voudraient lui imposer, mais qu'elle suivra le mode d'évolution que parcourt la population des États modernes dans la lutte de classe.

Pendant ils croient qu'il est nécessaire de donner, même dès à présent, une ébauche en indiquant, pour autant que c'est possible, les lignes générales d'une société communiste vraiment libre. Ils s'y tiennent obligés pour persuader leurs concitoyens et pour dissiper toute équivoque et tout malentendu.

Voyons en effet en quoi consiste la différence entre la monopolisation du commerce, de l'industrie, des communications, etc., entre les mains du gouvernement bourgeois actuel (État, province, communes) et la socialisation des moyens de production et de consommation telle que la comprennent les communistes.

Partout où le gouvernement bourgeois remplacera les entrepreneurs particuliers dans les différentes branches de l'industrie, du commerce, de l'agriculture en se présentant comme employeur, il ne fait qu'augmenter et fortifier son pouvoir sur les conditions de vie d'une partie des citoyens. Les ouvriers eux-mêmes qui travaillent à son service se trouveront toujours dans la même dépendance qu'auparavant : ils seront des esclaves salariés alors comme aujourd'hui.

Le service des postes, le monopole des allumettes et du tabac, l'exploitation des chemins de fer, etc par l'État, qu'on voit dans différents pays, ne

sont pas plus des institutions communistes que l'État de classe de nos jours n'est une libre organisation communiste.

Ce n'est pas en raison de cette vérité que les employés de la poste, les ouvriers et les ouvrières de tabac et d'allumettes, les travailleurs de la voie ferrée dans les pays en question n'ont pas de meilleurs salaires que les ouvriers qui travaillent pour des employeurs particuliers. Si on devait y trouver la différence caractéristique, il faudrait seulement une augmentation convenable des salaires pour pouvoir donner à ces institutions une empreinte communiste.

Aussi la différence est une autre que celle que les bénéfices importants que le monopole des postes, des allumettes, du tabac, ainsi que l'exploitation des chemins de fer, etc. rapportent tous les ans aux États qui les exercent et qui sont employés par les gouvernements de nos États modernes, à base de militarisme et de police, dans l'intérêt de la domination de classe des capitalistes. Ce dernier ne touche qu'à la manière par laquelle l'État réalise des bénéfices comme employeur, mais non pas le caractère de l'exploitation même faite par l'État.

Ce qui donne au service de la poste, au monopole des allumettes et du tabac, ainsi qu'à l'exploitation des chemins de fer par l'État, etc. l'empreinte d'institutions de socialisme d'État, c'est le *caractère hiérarchique* que revêt la réglementation du travail, lorsque celle-ci s'accomplit au service de l'État où sous son contrôle.

Dans toutes ces institutions ainsi que l'exploitation de la production du gaz, de la distribution de l'eau par la commune, ce qui est décisif, c'est de savoir :

Qui doit fixer en maître les conditions de travail?

Les administrations de l'État, des provinces, des communes, dans toutes ces institutions, par exemple pour le transport des lettres, voyageurs, marchandises, dans la fourniture de l'eau, dans la fabrication et le commerce des allumettes, etc., en nommeront-elles les employés (directeurs et ingénieurs) de sorte que les ouvriers ne soient plus que des instruments entre les mains de leurs supérieurs, sur le choix et la révocation desquels ils n'auront aucune influence?

Ou bien ce seront les ouvriers organisés qui y régleront le travail? Est-ce que d'accord avec l'intérêt général, avec la volonté de leurs concitoyens, dont ils pourvoient aux besoins, les organisations ouvrières régleront elles-mêmes la durée du travail, ainsi que toutes les autres conditions dans lesquelles le travail doit s'accomplir? Est-ce que ces organisations nommeront elles-mêmes dans les ateliers et les fabriques qu'ils exploitent pour la communauté leurs inspecteurs, directeurs et ingénieurs, dont ils suivront

ainsi librement les instructions, ou s'y refuseront, et qu'ils pourront remplacer par d'autres le jour où les personnes ainsi nommées ne paraîtront pas en mesure de régler le travail ?

Ce que les communistes révolutionnaires cherchent à réaliser comme revendications fondamentales du socialisme libertaire, ce n'est pas une réglementation du travail, qui fixe la journée normale, et un minimum de salaire, qui assure contre les accidents et l'incapacité du travail, des réformes qui doivent être toujours réglées *par la loi et exécutées sous l'inspection des employés du gouvernement.*

A cette réglementation, qui nous rappelle le système des guildes ou corporations des arts et métiers du moyen-âge, on doit en opposer une autre qui sort directement des ouvriers organisés eux-mêmes, et non des autorités gouvernementales; c'est cette réglementation que les communistes révolutionnaires ont en vue.

Le travail doit être réglementé et exécuté dans tous les métiers par les organisations ouvrières dans les différentes communes et provinces. De même que le font aujourd'hui les entrepreneurs particuliers, cette réglementation doit être exécutée en tenant compte des désirs des consommateurs, de tous les membres de la communauté, dont on doit pourvoir aux besoins, c'est-à-dire qu'elle doit être contrôlée par l'opinion publique.

Les communistes se rendent compte que même en accordant aux ouvriers l'autonomie la plus complète dans l'enceinte de leurs fabriques et de leurs ateliers, les consommateurs du gaz et de l'eau potable auront toujours le droit de dire un mot au sujet de la qualité de ces articles de consommation, au même titre que les ouvriers qui travaillent dans les établissements susdits. De même tous les citoyens, par exemple, ceux qui envoient des lettres, les voyageurs, les personnes qui reçoivent l'instruction ou qui y ont un intérêt par rapport à leurs fils et à leurs pupilles doivent aussi pouvoir exercer une influence sur la réglementation des services de la poste, des chemins de fer, ainsi que sur l'organisation de l'instruction, comme les ouvriers employés à pourvoir à des différents besoins de la société.

Comme dans chaque branche d'industrie des différends peuvent se produire entre les consommateurs, la communauté d'un côté et les organisations des producteurs dans l'industrie dont il s'agit, de l'autre, ces différends pourront être arrangés par les fédérations de toutes les organisations ouvrières dans les communes, les provinces ou l'État.

Ce que les communistes révolutionnaires se proposent de réaliser, c'est une société, où dans la campagne, les paysans et les valets de ferme ne seront plus que des travailleurs agricoles qui, réunis dans les assemblées populaires, décideront de quelle manière on doit cultiver les terrains, la pro-

priété de la commune, pour en obtenir la plus grande production ; pour approvisionner des objets de subsistance les magasins de la commune et de la province, et de fournir en nature le contingent que la commune aura à contribuer dans le ménage de la communauté, pour satisfaire aux besoins de la population.

Ce qui constitue la différence essentielle entre la société communiste et la société capitaliste et qui est la conséquence, le résultat nécessaire de la transformation du système de production capitaliste dans un régime communiste, c'est l'abolition complète de la production de marchandises, faites en vue de la vente, ainsi que du système du commerce moderne, et son remplacement par la production par la communauté pour satisfaire ses propres besoins.

La société communiste n'aura plus rien à voir avec la production en vue de la vente. Les producteurs organisés ne produisent plus de marchandises dans le but de les vendre à d'autres individus ou groupes d'individus de la société. Ils ne produisent que des valeurs d'usage suivant les besoins des membres de la société, valeurs d'usage qui, sans être obligées à faire d'abord le *salto mortale* en argent, arriveront directement aux consommateurs.

Dans le domaine politique le socialisme libertaire favorise l'autonomie du peuple basée sur le fédéralisme.

En régime communiste suivant la nature des choses, le centre de gravité sociale se trouvera dans la réglementation de la production et de la consommation ; il ne se trouve plus dans l'antagonisme des classes et des nationalités, qu'il s'agit de maintenir, et qui était une question vitale pour l'ancienne société capitaliste. La société communiste a supprimé le parlement, cette machine de la domination politique de la classe possédante de nos jours.

Les congrès de délégués des organisations locales, provinciales ou nationales des producteurs, les congrès internationaux des représentants des différents pays délibèrent sur la réglementation du travail et sur les moyens à employer pour écarter les différences locales, nationales et internationales.

Les représentants des organisations dans ces différents congrès ne discuteront pas, comme le font les députés dans les parlements bourgeois, suivant leur bon plaisir et sur des questions qu'ils choisissent eux-mêmes, pour imposer ensuite, au moyen de la loi, leurs dispositions à ceux qu'ils représentent ; ils ne doivent qu'exprimer les opinions et refléter les intérêts, la volonté des organisations, dont ils sont les représentants.

Au point de vue fédéraliste, les partisans du socialisme libertaire contestent la domination que les congrès nationaux et internationaux peuvent

vouloir exercer sur les organisations ouvrières locales, sur les associations des producteurs dans les fabriques et les ateliers.

Dans la société communiste les congrès nationaux et internationaux doivent être des groupements spontanés d'organisation, qui se réunissent pour échanger leurs idées et pour délibérer.

Cependant dans leur sphère les organisations doivent être autonomes et parfaitement libres de leurs mouvements, tant qu'elles n'empiètent pas sur la liberté des autres.

De la même liberté ont à jouir les individus, les différents groupes de producteurs dans les fabriques, les ateliers et l'agriculture.

Dans chaque organisation, enfin, la plus grande liberté de mouvement doit être assurée à la minorité, qui ne croit pas pouvoir se conformer aux mesures adoptées par la majorité. La minorité doit avoir le droit illimité et inaliénable de sortir d'une organisation et d'entrer dans une autre.

La minorité conserve ce droit, tant qu'elle n'entrave pas la liberté des mouvements de la majorité, ou celle d'autres organisations, c'est-à-dire qu'elle ne blesse pas l'intérêt général.

CHRÉTIEN CORNÉLISSON

(A finir.)

LA PLÉIADE SHAKESPEARIENNE ⁽¹⁾

III

JOHN FORD

I

Hartley Coleridge, le principal biographe de John Ford, nous apprend que le poète descendait d'une famille établie depuis longtemps dans le nord du Devonshire. Parmi les auteurs de la pléiade shakespearienne il est de ceux issus de personnages de qualité, comme Massinger, Beaumont et Fletcher. Les chroniques que Prince consacre aux *Worthies of Devon*, autrement dit aux notables du comté, disent que John Ford, le poète, était fils de Thomas Ford, d'Ilington, et de la sœur ou de la fille (*sic*) du fameux lord chief justice Popham. John fut baptisé dans l'église d'Ilington le 17 avril 1586 et entra à l'université, au collège de Middle Temple, en novembre 1602. Au collège de Gray's Inn, de la même université, il rencontra un parent, un cousin, du même nom que lui, et qui, plus âgé, lui servit de mentor. Il fit son droit et paraît avoir pratiqué quelque temps.

En 1604, stimulé sans doute par les représentations théâtrales et les masques données périodiquement par la basoche des Inn's of Court, âgé de 18 ans, il publie son *Fame's Memorial*, un tribut à la mémoire de Charles Blount, lord Mountjoy, comte de Devonshire, célèbre par ses amours avec lady Penelope, sœur du comte d'Essex et qui épousa en premières noces lord Rich, un seigneur brutal et cynique. Dans mon *Siècle de Shakespeare* j'ai fait allusion aux amours et à l'infortune conjugale de lady Penelope, en disant que cette dame inspira sans doute à Ford les lamentations de Penthea dans le *Cœur brisé*, un de ses chefs-d'œuvre. Le *Fame's Memorial* n'est qu'un péché de jeunesse. A cette époque, si l'on

(1) Voir dans les livraisons 122, 125, 128 et 130 de la *Société nouvelle*, les études sur Christophe Marlowe et sur Beaumont et Fletcher.

en croit Gifford, Ford était ou se croyait amoureux d'une belle inhumaine. Dans tous les cas il n'était pas plus heureux en poésie qu'en amour, car son *Memorial* ne révèle en rien celui qui signera le '*Tis Pity she's a whore*, le *Cœur brisé*, *Love's Sacrifice* et *Perkin Warbeck*, un drame historique rivalisant avec ceux de Shakespeare et l'*Edouard II* de Marlowe.

Au début de sa carrière de dramaturge, ainsi que les apprentis des maîtres peintres, Ford fut une sorte de rapin ou de praticien du théâtre, préparant les pièces de ses aînés ou retouchant celles que le temps avait outragées. Ainsi il assista Webster dans la confection d'*A late murder of the soune upon the mother*, une de ces pièces de circonstance inspirées par la chronique du jour auxquelles j'ai fait allusion déjà et dont la perte n'est sans doute guère préjudiciable à la gloire de l'auteur de la *Duchesse de Malfi* et de *Vittoria Accorombaro*. Il collabora aussi avec Decker au *Fairy Knight* et au *Bristowe Merchant*, deux pièces égarées. Quatre autres ouvrages, *An ill Beginning has a good End*, représenté au Cockpit en 1613, *The London Merchant*, *The Royal Combat* et *Beauty in a Trame* n'existaient qu'en manuscrits, et ceux-ci disparurent pour jamais dans l'autodafé que la cuisinière du collectionneur Warburton fit des papiers de son maître. Cette M^{me} Erostrate, imbécile, — cette Erostrate du pot-au-feu, — ou plutôt son maître trop négligent mérite ainsi de passer à la postérité. Il est douteux toutefois que ces monuments dramatiques devenus combustibles valaient le temple de Delphes.

Telle autre pièce, *The Witch of Edmonton*, de cette série des débuts de Ford, écrite avec Decker et Rowley, avait été représentée en 1622 ou 1623 au Cockpit, puis à la Cour, et imprimée en 1658. Il faut aussi la ranger parmi les pièces d'actualité. Elle se rapportait à la mésaventure d'une femme, Elisabeth Sawyer, exécutée pour sorcellerie en 1621. L'ouvrage bénéficia de la curiosité et de l'excitation populaires; elle présente toute l'incongruité d'une œuvre hâtive bâclée par trois auteurs.

Ford collabora une dernière fois avec Decker dans une masque morale, *The Sun's Darling*, représentée en mars 1623 ou 1624. Le dernier acte, qui porte la marque de Ford, fut écrit plus tard, après l'avènement au trône de Charles I^{er}.

Après cette production, qui n'offre qu'un intérêt chronologique et biographique, Ford se reposa longtemps. Du moins n'entend-on plus rien de lui jusque l'année 1628, où il produit *Lover's Melancholy*, représenté à Blackfriars et au Globe, le 24 novembre.

La production de Ford est beaucoup moindre *quantitativement* — comme disent les mathématiciens — que celle de Massinger. Mais il ne faut pas

oublier que Ford était un gentleman professionnel, qui n'écrivait que lorsqu'il en avait réellement envie et non pressé par le besoin. Et si son nom figure sur nombre de pièces en collaboration, c'est qu'il faisait alors son *stage* et que ses maîtres l'employaient, comme je l'ai dit, à ébaucher les ouvrages auxquels ils mettaient la dernière main.

Plus tard il sut se borner. Son théâtre lui rapporte le superflu, alors qu'aux autres il procure à peine le nécessaire. Encore ne toucha-t-il des droits d'auteur que pour ses ouvrages en collaboration; et cela aux heures turbulentes de sa jeunesse lorsqu'il s'agissait de souper en joyeuse compagnie et de solder un écot s'élevant à 10 livres sterling, ou de se payer une excursion en bateau sur la Tamise en aval de Londres, ou de faire sauter les guinées dans quelque autre partie de plaisir.

Plus tard, revenu des frasques de la jeunesse, et établi comme homme de loi, il dédaigna de plus en plus les profits de sa plume, et ne produisit qu'à des intervalles de plus en plus éloignés, en se moquant des exigences du vulgaire, des tendances à la mode et des fluctuations du goût public. Il se complut, peut-être avec moins de sincérité et de tempérament que Marlowe et que Webster, dans des données scabreuses et exceptionnelles.

Les critiques protestants se sont même demandés, à ce propos, comment il se faisait que tout à fait indépendant, libre de choisir et d'écrire ce que bon lui semblait, Ford se soit confiné dans la mise en œuvre dramatique d'intrigues sombres comme celles de *'Tis Pity she's a whore*, du *Cœur brisé* et de *Love's Sacrifice* ?

Ainsi nos moralistes d'aujourd'hui se récrient et s'effarouchent devant nombre de nos poètes ou romanciers contemporains. Plus intolérants et surtout plus obtus que les aristarques d'autrefois, ces juges affectent d'attribuer à l'écrivain, dont l'indépendance d'esprit les offusque, toutes les aventures qu'il raconte ou tous les états d'âme qui se rencontrent dans les ouvrages incriminés. Un jour certain cuistre demandait sérieusement à l'un de mes amis si le sujet d'un de ses contes assez osés n'était pas d'une nature autobiographique.

— Non, cher Monsieur, répondit l'écrivain, mais je le regrette profondément; les romanciers et les poètes écrivent toujours des fictions; et il n'y a de vérité que dans les faits-divers des journaux !

N'imitons point ces ignares ou ces malveillants, et n'allons pas conclure des pièces de Ford qu'il se délectait dans la contemplation du désordre ou de l'anomalie, pour l'amour du désordre et de l'anomalie même. Non, il aimait à s'attaquer aux données les plus ingrates en apparence et les moins conformes aux mœurs et aux idées de la masse. C'était sans doute une rare volupté pour lui d'éprouver son génie d'invention sur des faits et des person-

nages incompatibles avec les pantins et les événements de la vie publique. Il enchérissait sur ce que les esprits timorés répudient comme excessif et monstrueux. Et j'incline à croire que souvent il mit une coquetterie, une virtuosité à ces noirs et sanglants imbroglios. C'est même cette recherche qui différencierait John Ford de Shakespeare et des autres. Ses drames paroxystes tiennent de la gageure et du défi. Outre cette exaltation passionnelle commune à tous les artistes de la Renaissance, il y a chez Ford une certaine partialité en faveur des sentiments et des impulsions qui échappent au mesurage des géomètres et des arpenteurs du cadastre moral. Il n'imaginait ces outrances et ces transgressions que pour les magnifier et en imposer la logique et la raison d'être aux conventions pharisiennes et aux stagnantes symétries.

Alors on conçoit que le vice banal ou la vertu courante lui fit l'effet de la piquette au palais du dégustateur des crûs superlatifs. Ou si vous aimez mieux, son génie était un télescope, mal adapté à l'observation des objets non proches, mais admirablement combiné pour ramener dans la sphère visuelle les spectacles et les phénomènes que la nature a sagement placés à de profondes distances de la vie et des êtres conformes. Ainsi, en fait d'amour, il prône l'inceste et l'adultère ; la douleur doit s'exacerber jusqu'au martyre, la tendresse jusqu'au sacrifice et au stupre, avant qu'elles lui paraissent dignes de son lyrisme et de sa ferveur.

Une tradition veut que John Ford se soit retiré au pays natal, comme Shakespeare à Strafford-sur-Avon.

Là, marié, père de famille, entouré du respect de tous, il serait parvenu à un grand âge et mort en bourgeois heureux et paisible.

Mais M. Hartley Coleridge croit plus vraisemblablement que Ford aussi mourut jeune comme Marlowe, Beaumont et Fletcher, Robert Greene, après avoir enrichi le patrimoine dramatique de quatre pièces remarquables entre toutes : *'Tis Pity she's a whore*, *The Broken Heart*, *Love's Sacrifice* et *Perkin Warbeck*.

II

Le sujet de *'Tis Pity she's a whore!* une tragédie troublante s'il en fut, est un de ceux contre lequel les puritains, ennemis du théâtre, s'insurgèrent avec le plus d'indignation. John Ford avait-il prévu leur ire en arborant au fronton de sa pièce un titre trivial et cynique, en infligeant à son héroïne une sorte de réprobation pudibonde ; l'exclamation de pitié rechignée, de la frigidité en présence de l'exception passionnelle. *'Tis Pity she's a whore!* (Quel dommage que ce soit une putain !) Titre étrange

et presque ironiste. En le lisant, plus d'un, non encore initié aux hardiesses de ce théâtre anglais de la Renaissance, s'imagine qu'il s'agira d'un vaudeville farci de scurrilités ou d'une de ces comédies très retroussées dans lesquelles excellèrent Ben Jonson et Fletcher. Il ouvre le livre avec une sorte de méfiance, ou, si le lecteur est ce bourgeois hypocrite dont nous parlions tout à l'heure (en supposant un moment que ce bourgeois soit assez lettré pour lire du Ford ou quoi que ce soit), — affriolé et se pouléchant les babines à la perspective des choses lestes et croustilleuses que suggère ce titre alléchant. Vertuolâtres ou polissons en sont pour leurs apprêts de courroux ou d'émoustillement. Ils entament la chose. Dès le début ils sont transportés dans le monde de l'angoisse et de la chair souffrante, dans la torture d'une passion que la masse réproouve, mais que la nature justifie puisque cette passion est sincère ou, pour dire mieux, puisqu'elle existe. Écoutez Giovanni, le possédé d'amour pour sa sœur Annabella, légitimer cette possession : « Quoi ? Des mots, un son, une convention, une forme de langage qui nous dit frère et sœur sera-t-elle un obstacle entre moi et ma félicité perpétuelle ? Nous eûmes le même père, le même flanc (pour la détresse de mes joies !) nous donna la vie et la lumière ; n'en sommes-nous donc pas unis plus étroitement de par le vœu même de la nature ? Les liens du sang, les intentions de la nature, non, les décrets mêmes de la religion n'ont-ils pas voulu que nous formions toujours une seule âme, une seule chair, un seul amour, un seul cœur, un seul tout ? » Cependant, à la vérité, l'inceste lutte et se défend encore contre l'inéluctable penchant. A certains moments il se fait horreur ; le préjugé, l'éducation, la loi le condamnent à ses propres yeux et donnent raison à la foule contre son individu : « Perdu ! Je suis perdu ! Mes destinées ont prononcé mon arrêt de mort ! Plus je résiste et plus j'aime ; plus j'aime et plus je désespère ; plus je nourris la certitude de ma ruine. J'ai essayé de tout ce que la raison et la volonté auraient pu appliquer de baumes ou même de cautères sur mes incurables et lancinantes blessures. O pourquoi la religion nous a-t-elle interdit de diviniser et d'adorer notre amour ? J'ai importuné le ciel de mes prières, j'ai tari la source de mes larmes continuelles, j'ai appauvri mes veines par des jeûnes journaliers ; j'ai recouru à toutes les pratiques que me suggéraient l'art et la science ; mais hélas ! tous ces prétendus antidotes et préservatifs étaient autant de remèdes de vieilles femmes ou de fables inventées pour intimider l'ardente jeunesse. Il me faut parler, ou mourir. Ah, je ne le sais que trop, ce n'est pas seulement mon désir, mais c'est mon destin même qui me commande. Loin de moi les craintes et les scrupules qui n'appartiennent qu'aux esclaves ! Je lui dirai que je l'aime, dût mon cœur éclater à l'aveu de cet amour ! » Il lui parle et en cette scène de déclaration, une

des plus belles scènes qui soient, Annabella, d'abord effarouchée et hésitante, finit par convenir, elle aussi, du penchant qui la portait vers Giovanni. N'avait-elle déjà fait part du pressentiment, de l'instinct de cet amour à sa servante Putana (le nom est assez bien choisi) : « Vois, quelle forme élue de quelque créature céleste, nous apparaît ! » Oui, ils s'aimeront, sans contrainte, sans remords, et d'autant plus éperdument que le monde réprouvera leur alliance absolue. Ils éprouvent même le besoin d'accompagner leurs aveux mutuels d'une solennité presque sacramentelle. C'est agenouillés l'un en face de l'autre qu'ils profèrent leurs serments de feu. « Me faut-il vivre ou mourir, demandait Giovanni à Annabella, vivre aimé ou mourir réprouvé par toi ? » Et elle de répondre : « Vivre, mon Giovanni, vivre ! Apprends que tu as triomphé sans coup férir. La place t'appartenait sans que tu eusses dû l'attaquer... Il y a longtemps que mon cœur recélait le sentiment que tes lèvres viennent d'exhaler. Je rougis de te l'avouer, mais je te l'avoue tout de même : à chacun de tes soupirs pour moi, je soupirais dix fois pour toi ; chacune de tes larmes m'en arrachait vingt ; et si je me désespérais, ce n'était point à cause de mon amour, mais bien parce que je n'osais te l'avouer ou même y songer. » — « Oh, exulte Giovanni, ô divinités pitoyables, vous ne permettrez pas que cette musique ne soit qu'un rêve ! »

Quelque temps, ils nagent dans le ravissement, ou mieux ils se consument à cet ineffable foyer de l'inceste ; leurs pensées sont les mêmes, leurs âmes se confondent et n'aspirent qu'au seul bonheur de vivre éternellement l'un pour l'autre et de lire l'infini de leur félicité dans les yeux qu'ils ne parviendront plus à détacher les uns des autres. Mais une circonstance épouvantable les rejette du paradis de leur tendresse en pleine et sinistre réalité. Annabella est enceinte. Objurguée par le moine Bonaventure, elle consentira, afin d'éviter le scandale et de sauver l'honneur de son père, à épouser le seigneur Soranzo.

L'époux, le jour de ses noces, a découvert une partie du tragique secret. Oh, cette scène crispante (je ne sache que certains passages d'*Othello* et aussi une scène analogue dans *Philaster* de Beaumont et Fletcher qui dégagent plus de fluide dévorant) durant laquelle le mari la traîne à terre, l'écume aux lèvres, effréné de jalousie, pour lui arracher le nom de son amant : « Catin des catins ! parfaite, notable prostituée ! N'y avait-il point d'autre homme à Parme pour être l'endosseur du micmac qui grouille dans cet ignoble ventre, dans ce sac de bâtards ! Faut-il que votre prurit, votre chaleur de luxure se soient gorgés jusqu'au trop-plein, et aviez-vous besoin de me trier entre cent pour être le manteau de vos tours secrets, de vos tours d'alcove ? Je le traînerai dans la poussière, ce corps pourri de

luxure. Qui est-ce ? Dis-moi le nom, ou je hacherai ta chair en lambeaux. Qui est-ce ? » Au lieu de répondre elle lui rit au nez ; puis, par surcroît, elle loue son amant, elle l'adore en présence de l'autre : « Un modèle, un être d'élite, vous dis-je ! Cette noble créature était si parfaite, si glorieuse en les moindres détails de son essence ; si semblable aux anges, que n'importe quelle femme, eût-elle été elle-même supérieure à l'humanité et sœur des anges, n'eût pu faire autrement que s'agenouiller devant lui et mendier son amour. Vous ! Mais vous n'êtes pas même digne de prononcer son nom ; pour avoir l'honneur de l'entendre d'une autre bouche, il faudrait vous mettre à deux genoux. — Qui est-ce ? — Elle rit nerveusement et tout haut : « Pas si vite ! Nous n'en sommes pas encore là ! Qu'il vous suffise de savoir que vous aurez la gloire de fournir un père à ce qu'un si brave père aura engendré. C'est un garçon, félicitez-vous, Monsieur, vous aurez un garçon pour hériter de votre nom ! » Cet acte d'adoration, dit fort justement Taine, est comme une rose qu'elle cueille et dont elle s'enivre ; j'ajouterai une rose au parfum exhilarant qui plonge la patiente dans une sorte de frénésie sardonique. Quand elle a fini de rire elle ne trouve rien de mieux que de chanter : *Che morte piu dolce che morire per amore*. Conçoit-on défi, provocation plus insultante ? Autant pour elle se jeter dans le feu. Il insiste, elle chante encore : *Morendo in grazia del morire senza dolore*. — Misérable damnée, tu vas mourir ! — Faites ! Faites ! »

Quel mot, quel cri ! Annabella a faim et soif de la mort. Son amour s'est exalté jusqu'au fanatisme, jusqu'à la folie du sacrifice.

Elle est sauvée par l'intervention du valet de son mari. Mais à la fin tout s'est découvert. Les deux amants savent qu'ils vont mourir. Un dernier tête-à-tête les rassemble dans la chambre d'Annabella parée de sa robe nuptiale ; tandis qu'au-dessous d'eux résonne la musique de la fête qui leur servira de funérailles. Ils sont résolus à prendre les devants sur la vengeance de l'époux. Giovanni frappera lui-même l'holocauste. Il la regarde silencieusement et, navré de souvenirs, il pleure : « Ce sont des larmes funéraires, Annabella, des larmes pour votre tombe ; de pareilles larmes sillonnaient mes joues quand, pour la première fois, je vous aimais et ne savais comment vous prier d'amour... Donnez-moi votre main. Comme la vie circule suavement dans ces veines azurées. Comme ces mains promettent bien la santé.. Encore un baiser, ma sœur... Sois sombre, brillant soleil, et fais du jour la nuit pour que tes rayons d'or ne puissent pas contempler un acte qui changerait leur splendeur en des ténèbres plus profondes que celles sous lesquelles les poètes dépeignent leur Styx... Un dernier baiser, ma sœur. . Pardonne-moi. Adieu ! » Sur ce mot il la frappe et, arrachant le cœur, l'apporte au bout de son poignard dans la salle du banquet, devant

Soranzo, avec des ricanements et des insultes : « La gloire de mon geste a aveuglé le soleil de midi!... Tiens, voilà le cœur de ta femme ; c'est un présent royal, je prends le tien en échange. » Il fait comme il dit et, se jetant sur les épées des convives, s'en transperce lui-même.

Dans l'excellente adaptation que M. Maurice Maeterlinck nous donna de cette œuvre et que représentèrent Ligné-Poe et M^{me} Bady (celle-ci inoubliable dans la grande scène avec Soranzo), il en élagua quelques intrigues incidentes et quelques personnages de second plan. Peut-être eut-il tort de se livrer à un émondage trop complet. Quelques scènes comiques et non burlesques, un ou deux personnages falots eussent accentué, par un effet de repoussoir et d'antithèse, la couleur sanglante, sombre ou livide de l'intrigue principale. Il est, entre autres, un personnage et un épisode de la pièce qui apportent on ne sait quel comique macabre, étrangement suggestif. Il s'agit de Bergetto, un petit jeune homme niais et puénil, clownesque prétendant à la main d'Annabella, cousin du sir Andrew Aguecheek de la *Veillée des Rois*. Ce Bergetto meurt assassiné, victime de la méprise d'un jaloux. Baigné dans son sang, le pauvre profère des plaintes falotes, même un peu triviales, mêlées à des vagissements de gosse auquel on a fait bobo ; et ce « naturalisme » très observé me paraît être aussi en situation, d'un effet aussi saisissant que les indécentes de la nourrice dans *Roméo et Juliette* : « Au secours, au secours ! geint le petit jocrisse, je crois que les coutures de mon ventre viennent de sauter. A moi un tailleur de la chair !... Me confonde le ciel si je puis pisser à la fois devant et derrière, et pourtant je me suis mouillé derrière et devant. Des lumières ! Des lumières ! Oh des lumières !... Oh ! mon ventre bout comme un pot au feu ; de l'eau froide ou cela va déborder ; tout mon corps est tellement inondé de sueur qu'on pourrait le tordre comme une éponge ; tiens, tête plutôt ici, Poggio !... Est-ce de moi, tout ce sang-là ? Alors c'en est fait de moi, bonsoir ! Poggio, rappelle-moi au souvenir de mon bon oncle. Tu m'entends, Poggio ? Prie-le pour l'amour de moi de vouloir bien protéger cette fillette ; oh ! je me sens partir et, sans doute, par le mauvais chemin ; mon ventre me fait si mal, oh, adieu Poggio ! — oh ! oh ! »

Vrai, ce n'est que dans cet extraordinaire théâtre anglais que le réalisme le plus saisissant s'apparie avec tant d'à-propos à la poésie la plus fulgurante et que tel tour familier, tel mot presque vulgaire prête au pathétisme d'une situation une note encore plus crispante, plus exacerbée. Ainsi encore, dans la *Duchesse de Malfi* de John Webster, parmi les splendides images funéraires qui phosphorent dans les apprêts du supplice de la duchesse, la patiente, la gorge déjà serrée dans le fatal lacet, fait cette recommandation à sa camériste : « N'oublie pas de donner un peu de sirop

à mon petit garçon pour son rhume, et fais réciter ses prières à ma petite fille avant de la coucher. »

Dans *The Broken Heart* (le Cœur brisé) la seconde des trois belles œuvres de John Ford auxquelles je me suis proposé de m'arrêter, la passion amoureuse n'est pas aussi intense et fatale que dans *'Tis Pity she's a whore*.

Penthéa a été forcée par son frère Ithoclès, le puissant favori et général du roi de Laconie, de renoncer à Orgilus, le fiancé qu'elle aime, pour épouser Bassanès. Depuis ce moment le remords l'accable, elle se consume de désespoir, car au fond du cœur elle se juge mariée avec celui à qui elle a engagé son âme. « Tuez-moi, mon frère, dit-elle à Ithoclès, je vous en prie, dites, le voulez-vous?... Vous avez fait de moi une prostituée salie. Pardonnez-moi, j'en suis une de fait, non de désir, les dieux m'en sont témoins. Oui, j'en suis une; car celle qui est la femme d'Orgilus et vit en adultère public avec Bassanès est à tout le moins une prostituée?... A présent, voulez-vous me tuer?... Une servante à gages à la campagne étanche sa soif, avec ses chevreaux et ses agneaux, dans une source fraîche, et moi je n'ai que mes larmes pour apaiser la chaleur de ma poitrine. »

Bassanès, jaloux du sentiment qu'elle continue à éprouver pour Orgilus, la brutalise et la maltraite. La présence d'Orgilus offusque le mari et entretient son mauvais gré contre Penthéa. Le jeune homme, qui, de son côté, la chérit plus vivement que jamais, feint de quitter Sparte. A la vérité, il demeure dans cette ville, mais déguisé et en se faisant passer pour un disciple du philosophe Tecnicus. Un jour dans les jardins, du palais, le faux étudiant rencontre son aimée et après avoir engagé avec elle une conversation au cours de laquelle il apprend qu'elle a continué à l'aimer, il se dépouille de ses vêtements d'emprunt et se fait reconnaître. Toutefois, la vertueuse Penthéa refuse à son amant les faveurs qu'il lui a fallu accorder à l'époux qu'elle abhorre.

Cependant Ithoclès lui-même endure les souffrances de l'amour. Il s'est épris de la princesse Calantha que le roi son père destine au prince d'Argos. Ithoclès sait à présent les tortures qui déchirent Penthéa. Elle est exquise de sentiment la scène où il la supplie de lui pardonner et d'intercéder en sa faveur auprès de la princesse. En quel langage touchant elle lui reproche sa barbarie, pour finir par céder à ses prières. Elle parle à Calantha. L'ingénieux moyen auquel elle a recours pour remplir la délicate mission dont l'a chargée ce frère égoïste dont, prodige d'abnégation, elle consent à servir les amours, lui qui brisa si cruellement les siennes! Elle demande à la princesse que celle-ci soit son exécutrice testamentaire. Elle ne possède que trois bijoux : sa jeunesse qu'elle lègue aux vierges et aux jeunes mariées; puis sa

renommée qu'elle confie à la mémoire des temps, et enfin, son bien le plus cher, son frère Ithoclès, qu'elle chérit encore quoi qu'il soit la cause de sa fin prématurée; celui-ci, elle en dispose en faveur de la princesse. Calantha ne paraît pas lui être fort reconnaissante de cet héritage; mais la faiblesse de cette victime de l'amour la trouble et la désarme; à la vérité elle chérit déjà Ithoclès et ne feint de l'irritation que parce qu'elle croit avoir trahi son pudique secret.

Penthéa s'achemine vers le tombeau en tenant des propos où la folie alterne avec de poignantes éclaircies de la mémoire : « Nulle fausseté n'égalé une promesse rompue. Il n'y a pas de cheveu planté sur ma tête qui, comme un morceau de plomb, ne m'enfoncé dans ma tombe. J'aurais pu être la mère de jolis petits enfants qui auraient babillé sur mes genoux. Quand j'aurais souri, ils auraient souri, et certainement quand ils auraient pleuré, j'aurais pleuré. Bien vrai, mon père aurait dû me choisir un mari, et alors mes petits enfants n'auraient pas été bâtards; mais il est trop tard pour me marier maintenant; je suis trop vieille pour avoir des enfants; ce n'est pas ma faute... Je t'aimais, Orgilus... Donne-moi ta main; crois-moi, je ne te ferai pas de mal; ne te plains pas si je la serre trop fort, je la baisserai. Oh! c'est une belle main douce. Écoute que je te dise quelque chose à l'oreille. Sais-tu à qui je ressemble à présent? Non, assez de chuchotements... Bon Dieu, nous aurions été heureux, trop heureux, le bonheur rend hautain à ce qu'on dit... Il n'y a pas de paix pour une épouse arrachée à son vrai mari, arrachée de force par un mariage infâme. Dans toute mémoire désormais, le nom de Penthéa, de la pauvre Penthéa, est sali.. Pardonnez-moi, oh, je défaill!

Dans *Perkin Warbeck* il s'agit d'un jeune Tournaisien du XV^e siècle qui se fit passer pour le duc d'York, le second fils d'Edouard IV, assassiné par Richard III à la Tour. Des tragédies de Ford, celle-ci est peut être la plus concrète et homogène.

Au premier acte une scène marquante est celle où un ancien partisan de Perkin, sir John Clifford, implore sa grâce du roi Henri VII et lui livre les noms des principaux seigneurs anglais ralliés secrètement à la cause du prétendant. Parmi ceux-ci se trouve sir William Stanley, l'ami intime et conseiller du roi. Et c'est une scène émouvante, au second acte, quand Stanley, conduit au supplice, demande à voir Clifford, et lui trace sur le visage, à l'aide d'un doigt mouillé, une croix d'infamie, un indélébile stigmate de trahison. A cette flétrissure le misérable se rebiffe comme sous les tenailles rougies du bûreau. Mais il est trop tard, il est marqué : « Je mouille sur tes joues, dit Stanley, un signe sacré, la croix, le symbole du chrétien mais aussi l'emblème d'infamie du traître. Tu la porteras jusqu'au

tombeau, Clifford, cette image de ta honte ; aucune eau ne pourra l'effacer et tous ceux qui arrêteront leurs regards sur ton visage y liront à jamais que tu ne fus qu'un espion et un délateur. » Et les seigneurs anglais auxquels en appelle Clifford se détournent et gardent un répudiant silence, premier résultat de la malédiction de sa victime.

Le roi d'Écosse, Jacques IV, a reconnu le jeune duc Perkin pour le souverain légitime de l'Angleterre. Il conclut une alliance avec lui et lève une armée pour l'aider à reconquérir le trône des Plantagenets ; il lui fait même épouser contre le gré de lord Huntley, père de la jeune fille, Catherine Gordon, une héritière de sang royal, aimée par un jeune noble, loyal et chevaleresque mais sans fortune, lord Dalyell. Et bien touchante, traitée avec un tact et une émotion contenue, assez rares dans ce théâtre anglais où les demi-teintes et les couleurs amorties n'abondent pas, est la scène où Catherine demande sa bénédiction à lord Huntley et aussi celle où le père et l'amant rebuté unissent leurs douleurs : « Viens, Dalyell, dit lord Huntley à celui qu'il aurait souhaité pour gendre, viens avec moi ; car je ressens aussi profondément ta peine que la mienne ; retirons-nous et pleurons ensemble ! »

Perkin Warbeck, tout jeune et avenant à souhait, n'avait d'ailleurs eu qu'à paraître pour séduire la princesse qui, elle, ne fit aucune opposition au vœu du roi. La bonne mine du prétendant lui rallie tous les cœurs féminins. Chez Catherine c'est un véritable coup de foudre. Le charme qui se dégage de la personne du mystérieux jeune homme (imposteur ou prince légitime ? l'histoire n'a pas encore résolu l'énigme) est même tel que plus tard ses ennemis expliqueront cet ascendant par des manœuvres de sorcelleries. A la vue de Perkin, le frère de Catherine défaille de sympathie : « Excusez-moi, dit-elle aux femmes de son entourage, mais ses paroles m'ont touché le fond de l'âme comme si sa cause était la mienne, et je le plaindrais, oui je l'aimerais même s'il était un autre que celui qu'il dit et semble être ! » Remarquons que Ford ne prend point parti. Il laisse planer un doute sur l'identité du prétendu Richard IV. Il n'élucide point le mystère. Mais il présente Perkin sous un jour très affectif et les couleurs les plus nobles et les plus aimables. Ses discours et ses serments sont faits pour nous le rendre cher et expliquent la passion qu'il inspira d'emblée à la fille de lord Huntley. S'il n'est point le jeune duc d'York, fils d'Édouard IV, du moins est-il de bonne foi et persuadé de son illustre naissance. Et s'il y a imposture, c'est alors chez ceux qui se servent de lui et l'ont élevé dans l'idée de ses droits à la couronne d'Angleterre. Le personnage devient surtout intéressant quand son allié, le versatile roi d'Écosse, travaillé de toutes parts par la diplomatie et instigué par des envoyés du Saint-Siège, finit par

faire défection à son protégé et l'abandonne à ses propres forces. Quelle dignité, quelle grandeur d'âme Perkin Warbeck oppose à ce premier revers de la fortune ! Il fait preuve d'une telle droiture de caractère qu'il parvient à se concilier son beau-père et que le jeune lord Dalyell, son rival évincé, l'accompagnera en Cournouailles dans ses tentatives de conquête.

Desservi et même trahi par la horde d'aventuriers enrôlés sous ses drapeaux, abandonné par ses troupes, Warbeck, fait prisonnier et amené devant le roi Henri VII, se renferme dans son attitude de souverain légitime. Il brave le vainqueur en un langage vraiment de race ; c'est tout au moins un garçon de cœur, et s'il est de vile extraction comme celui qu'il appelle un usurpateur le lui reproche, du moins a-t-il l'âme bien née et bien trempée.

Il proclame solennellement ses droits à la couronne d'Angleterre. Il mourra plutôt que d'abdiquer, et il ne daigne solliciter la clémence du roi que pour ceux qui partagent sa mauvaise fortune. Cependant Henri VII serait disposé à l'épargner s'il consentait à avouer son imposture et à se désister de ses prétentions. Lambert Simnel, le fauconnier du roi, un ancien rebelle, à qui le monarque accorda son pardon et même sa faveur, est dépêché vers le prisonnier pour arracher à celui-ci l'aveu de son infime origine : « Voyons, suis mon exemple, et le roi te fera grâce, peut-être même te prendra-t-il en affection. Confesse que tu n'es qu'un certain Osbeck, de Tournai, fils d'un renégat juif qui se convertit par cupidité. A ce prix le roi t'arrachera au gibet ! » Perkin se retranche dans son rôle de souverain dépossédé. Avec quel mépris il repousse les avances de Simnel. C'est bien à un maraud de son espèce de s'avilir et de crier merci ! Comment, imposteur, ose-t-il se comparer un instant au gentilhomme, au prince qu'il représente, lui, Perkin Warbeck !

Catherine, une figure admirable dans cette pièce qui, contrairement à la plupart des tragédies de cette pléiade, présente plus de nobles caractères que de coquins et de traîtres, — persévère dans la foi et l'amour qu'elle accorda dès le premier jour à l'époux de son choix. En dépit de l'opinion publique, dédaignant les égards et les honneurs que lui prodigue le roi Henri VII, elle rejoint Perkin enchaîné, mis aux fers, jeté dans un cachot de la Tour, prêt à être livré enfin au bourreau. En quel ferme et sublime discours elle lui déclare son affection et sa constance. A la face même des exécuteurs qui vont faire subir à Warbeck la peine infamante de la hart, le supplice réservé aux malandrins, elle, la hautaine et illustre princesse, demande à lui donner un dernier baiser, témoignage suprême et éclatant de son amour. Et par ce baiser sacré elle jure de lui être fidèle dans son veuvage :

*By this sweet pledge of both our souls, I swear
To die a faithful widow to thy bed,
Not to be forced or won, oh never, never!*

La belle physionomie du vieux lord Huntley se nimbe aussi d'un éclat nouveau à la fin de cette tragédie. Jamais il n'approuva le mariage de sa fille, mais à présent elle l'enthousiasme par son héroïque fidélité, par cette sublime flamme conjugale dont elle réchauffe les derniers moments du misérable répudié et honni par le reste du monde. Ah, elle est bien de son sang. Je sais peu de passages plus pathétiques que les adieux des époux et ceux que font au prétendant lord Huntley et Dalyell, presque convertis à sa cause et prêts à saluer en lui non seulement un prince mais encore un martyr.

GEORGES EEKHOUD

LEÇONS SUR L'HISTOIRE

DES

SYSTÈMES ÉCONOMIQUES ET SOCIALISTES (1)

PIERRE LEROUX

L'histoire de la vie et des travaux de Pierre Leroux n'a jusqu'ici été entreprise par personne. Les rares notices biographiques qui ont été publiées sur ce philosophe sont d'une sécheresse désespérante : mais ce qui semble évident, c'est que la vie de ce penseur a été à peu près tout entière intellectuelle : les moments importants qu'elle présente sont marqués, pour la plupart, par les phases de son évolution mentale. Il naquit à Paris en 1797. Il y commença ses études au lycée Charlemagne, puis il les poursuivit à Rennes. Revenu à Paris, il se résolut à gagner sa vie comme typographe et correcteur d'épreuves. C'est dans l'imprimerie à laquelle il était attaché qu'il rencontra en 1824 un ancien condisciple, Pierre Dubois, au moment où celui-ci allait faire paraître le *Globe*. Il associa Pierre Leroux à son entreprise et c'est même celui-ci qui donna son nom au journal qui devait acquérir une grande célébrité. Mais, dès 1831, il se prononça pour le saint-simonisme et fit adopter le *Globe* comme organe de la doctrine nouvelle. Il fit partie de la communauté saint-simonienne de la rue Monsigny, mais il s'en détacha violemment le 19 novembre 1831 dans des circonstances que je rappellerai tout à l'heure. Après s'être mis à la tête de la *Revue encyclopédique*, il s'associa en 1834 Jean Reynaud, ancien saint-simonien, et un groupe de savants et d'hommes de lettres dans la publication de l'*Encyclopédie nouvelle* dont le premier volume parut en 1836. Le recueil resta inachevé, mais, chose intéressante, la lacune est dans le corps de l'ouvrage, les cinq premiers volumes et le dernier volume ont paru. C'est dans ce recueil qu'il publia les articles depuis reproduits en volumes dans lesquels on trouve les fondements de sa doctrine : et surtout la réfutation de l'*Éclectisme* — philosophie alors régnante et professée par Cousin — et l'*Égalité*. En 1841, il fonda la *Revue indépendante*, avec L. Viardot et George Sand. C'est l'année précédente (1840) qu'il avait publié son livre célèbre, *De l'Humanité, de son principe, de son passé, de son avenir*. C'est la véritable synthèse de sa philosophie sociale. (Deuxième édition, 1845.)

En octobre 1845, retiré à Boussac, il reprit une imprimerie et commença la publication de la *Revue sociale, solution pacifique du problème du prolétariat* qui succomba en 1850 (juillet). C'est là que furent publiés divers travaux réunis ensuite en volumes : *La Réfu-*

(1) Suite. Voir les nos 101, 102, 105 et 110 de la *Société nouvelle*.

tation du fouriérisme, — Malthus, — La Ploutocratie et le gouvernement des riches. — En juin 1848, il fut nommé représentant du peuple par le département de la Seine; son discours sur la nécessité de limiter les heures de travail et son projet d'une constitution démocratique et sociale marquent sa vie parlementaire. Proscrit après le coup d'État du 2 décembre 1851, il se réfugia à Lausanne, puis à Jersey, et publia dans l'exil la *Grève de Samary* et *Job*, drame en cinq actes. — Il rentra à Paris après l'amnistie générale de 1869 et mourut le 12 avril 1871, pendant la Commune. L'assemblée de la Commune prit le 13 avril la résolution suivante : « La Commune décide l'envoi de deux de ses membres aux funérailles de Pierre Leroux, après avoir déclaré qu'elle rendait hommage, non pas au partisan de l'idée mystique dont nous portons la peine aujourd'hui, mais à l'homme politique qui, le lendemain des journées de juin, a pris courageusement la défense des vaincus. »

L'étude de l'œuvre d'Henri de Saint-Simon nous montre le génie du philosophe, dominé tout entier par une idée maîtresse qui s'est emparée de lui dès son premier écrit, en 1802, et qui se fortifie jusqu'à sa mort (1825). Cette idée, qui forme l'unité de cette vie à la fois tourmentée et grande, est celle de la nécessité d'une réorganisation de la société moderne, c'est une application pratique de la théorie du progrès indéfini de l'espèce humaine, héritage du XVIII^e siècle.

Elle embrasse deux aspects essentiels : la réorganisation *spirituelle* et la réorganisation *temporelle* : celle-ci est subordonnée à celle-là. Dans l'entreprise d'une réorganisation spirituelle, Saint-Simon, malgré sa culture très imparfaite, prolonge au XIX^e siècle l'œuvre des encyclopédistes dont le plus illustre d'ailleurs, D'Alembert, a présidé à son éducation première. Il est ainsi l'un des anneaux d'une chaîne aujourd'hui reconstituée et qu'ont formée D'Alembert, Turgot, Condorcet, Cabanis, Burdin, Saint-Simon, A. Comte (1).

D'abord fidèle à l'inspiration antithéologique de Burdin et de Condorcet, il s'efforce de ramener tout le système des connaissances humaines à une loi unique, celle de la gravitation, destinée à devenir, d'après ce penseur aventureux, le fondement de tout l'édifice du savoir positif; mais dans le dernier temps de sa vie, il a des retours théologiques, et son *Nouveau Christianisme* est destiné à remplacer la loi unique par le Dieu unique. C'est dans la pure morale du christianisme qu'il puise le principe de la réorganisation temporelle, en proposant comme mission terrestre au XIX^e siècle l'amélioration la plus prompte et la plus complète possible de l'existence physique et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. En plaçant le paradis terrestre, non plus derrière nous, mais devant nous, en faisant descendre le ciel sur la terre, en poursuivant, avec l'émancipation du

(1) Voir LITTRÉ, *Aug. Comte et la philosophie positive*, et mon étude sur la *Genèse de la classification des sciences* (*Revue Universitaire*, 1890).

travail, la réconciliation de la matière et de l'esprit dans une forme nouvelle du christianisme, Saint-Simon donne le signal d'une efflorescence religieuse et socialiste à la fois. Le dogme nouveau revêtra une série de formes qui se presseront les unes sur les autres dans l'œuvre ardente de la première moitié du siècle : successivement panthéiste, avec Bazard et Olinde Rodrigues, d'un mysticisme passionnel avec Enfantin, d'un théisme humanitaire avec Pierre Leroux et C. Pecqueur, spiritualiste et néo-druidique avec Jean Reynaud, néo-catholique avec Buchez, la pensée saint-simonienne se dégagera de toute conception théologique, avec Auguste Comte, pour ressaisir la tradition du XVIII^e siècle, telle que Saint-Simon lui-même l'a respectée aussi longtemps qu'il a suivi la direction du D^r Burdin.

C'est l'aspect sociologique et plus étroitement économique de cette évolution des idées qu'il faut s'efforcer d'embrasser. Si téméraires et si redoutables que puissent nous apparaître les audaces et les aberrations philosophiques de cette légion de penseurs qui se rattachent directement au saint-simonisme, il est impossible de méconnaître la grandeur de l'effort de reconstitution synthétique, à la fois spirituelle et temporelle, qui se révèle dans tous leurs travaux. La préoccupation encyclopédique, qu'elle soit ou non mêlée de théologie, se retrouvera partout : aussi bien chez le néo-catholique Buchez que chez le spiritualiste Jean Reynaud, que chez le philosophe humanitaire Pierre Leroux, que chez le père de la philosophie positive, Auguste Comte ; partout nous surprenons la tentative de reconstituer le système des connaissances sur le monde, l'homme, la société humaine, et si l'on considère les phénomènes sociaux détachés de ce vaste ensemble des connaissances, on retrouvera partout aussi la tendance indéniable à en embrasser tous les aspects dans une synthèse organique ; c'est par là que ces philosophes, pour la plupart déjà ensevelis dans un injuste oubli, ont concouru à la constitution de la sociologie.

L'un des plus remarquables, Pierre Leroux, écrit il y a plus de soixante ans, en 1841, dans son *Appel aux Philosophes* : « Quel que soit l'état de langueur, de marasme et de trouble où la société est plongée, il s'est opéré depuis dix ans dans les idées un immense changement. De l'esprit d'analyse nous sommes passés à l'esprit de synthèse. Au lieu de voir séparément religion, politique, économie politique, sciences, beaux-arts, nous commençons à voir tout avec une même pensée, ou du moins nous cherchons à tout embrasser dans la même pensée. »

Génie original enveloppé d'un vague mysticisme, il revêt sa pensée de formules dont la critique vulgaire ne saisit que les aspects bizarres ; dans la *Triade*, le *circulus* de Pierre Leroux, on n'a point le plus souvent

cherché à retrouver l'expression de pensées profondes, engagées dans une gangue mystique, il traîne attaché à son nom l'appareil de formules étranges ou ridicules, reflet des croyances de l'Orient et de l'enseignement mystérieux de l'école de Pythagore. Notre devoir est de tenter de débarrasser sa philosophie sociale de son enveloppe mystique, de l'arracher à ce châtiment immérité du ridicule qui pèse encore sur elle ; il est juste de relever appel en faveur du philosophe qui voulut donner un sens moderne et précis à cette réaction du sentiment altruiste contre l'égoïsme, dont le saint-simonisme a communiqué l'ébranlement, qui, le premier peut-être, s'efforça de donner la théorie de la solidarité humaine et en fit l'équivalent de la justice.

Pierre Leroux se détacha de l'École saint-simonienne à l'époque où le Père suprême Enfantin l'entraînait dans les aberrations du mysticisme. Aussi longtemps que l'École était restée sous la direction de Bazard et d'Olinde Rodrigues, les doctrines saint-simoniennes sur les relations individuelles de l'homme et de la femme, sur les caractères de l'union conjugale, étaient restées fidèles à la monogamie même la plus rigide. M. P. Janet, dans son étude sur le saint-simonisme, où il est assurément peu suspect de complaisance, en a fourni nettement le témoignage. Nous en avons d'ailleurs la preuve dans une note d'Olinde Rodrigues sur *le Mariage et le Divorce* et dans un écrit de Bazard : *Relations des hommes et des femmes, Mariage, Divorce*, de janvier 1831. La formule de l'École se résumait sur cette grave question en ces mots : « L'homme et la femme, voilà l'être humain, l'individu social ; c'est la conception désormais acquise à l'humanité et qui doit servir de base à sa régénération. » Le mariage saint-simonien proscrivait la subalternité de la femme et consacrait l'égalité des deux époux, il les associait à titre égal dans la triple fonction religieuse, sociale, domestique. Tout mariage basé sur le sentiment réel de préférence qui l'avait déterminé, était contracté dans la foi profonde de la part des choses, dans le ferme espoir de la part du prêtre saint-simonien qui le consacrait, qu'il devait être indissoluble. Seulement le divorce était considéré comme légitime dans la période transitoire moderne, comme la sanction des unions imparfaites, mais il était destiné à disparaître graduellement en raison du double projet de la société et des individus. Telle est la doctrine exposée par Bazard. C'est en 1831 qu'Enfantin présenta ses doctrines nouvelles. Il prétendit que l'intimité entre les sexes, considérée aujourd'hui comme n'ayant de légitimité, de sainteté, d'élévation que dans le mariage, ne devrait pas être exclusive entre les époux. Il proposa une distinction entre les *individus mobiles* et les *individus immobiles*. Les uns, doués de la faculté des affections vives et passagères, éprouaient le besoin de changement et de multi-

plicité ; les autres, doués de la faculté des affections profondes et durables, éprouvaient le besoin de fixité et d'unité. Le prêtre, homme ou femme, en qui se trouve l'unité de la vie, était à la fois *mobile* et *immobile* dans les relations sexuelles.

Le 19 novembre 1831, le père Enfantin développa sa doctrine dans la réunion générale de la famille. Nous en avons les procès-verbaux sous les yeux. C'est au point où il exposait la mission du prêtre devant cette double tendance à la mobilité et à l'immobilité, que Pierre Leroux l'interrompt vivement pour manifester sa réprobation (1) :

« Je vous déclare, dit-il, et ce sont ses dernières paroles au sein de la réunion, que je ne reconnais plus votre autorité, que je me retire de votre communion. *J'examinerai à part moi les idées nouvelles.* »

Ces derniers mots, il ne les appliqua pas seulement à la question du mariage et du divorce, mais à l'ensemble des questions philosophiques et sociales.

La publication de l'*Encyclopédie nouvelle*, qui commença à quelques années de là (1836), est sans doute, avant tout, un véritable inventaire des connaissances humaines; c'est aussi une vaste entreprise critique, destinée à dégager les linéaments d'une philosophie générale nouvelle, et surtout, d'une *philosophie sociale* nouvelle.

Des articles, comme l'article *Éclectisme*, renferment, avec la réfutation de la philosophie officielle de Cousin, les fondements de la philosophie de P. Leroux. Dans l'article *Égalité* se trouvent les lignes maîtresses de sa conception sociale humanitaire. Les articles *Terre* et *Ciel* de J. Reynaud sont l'esquisse d'un spiritualisme à tendances divergentes; cette œuvre de l'*Encyclopédie nouvelle* diffère surtout de celle du XVIII^e siècle par une pénétration profonde d'une sorte de ferveur religieuse inconnue des pères de l'*Encyclopédie*.

En cela elle prolonge, au nom du sentiment, la réaction contre la philosophie du XVIII^e siècle, inaugurée par le *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon, elle retarde l'avènement d'une véritable philosophie des sciences.

Si l'on en veut juger, qu'on lise l'article *Encyclopédie*. On verra à quelle distance se placent ces rénovateurs philosophiques et sociaux des derniers philosophes du XVIII^e siècle, comme Condorcet. Ils rejettent leur tradition empirique pour se rattacher à la déduction métaphysique, et placent l'*ontologie* à la base de la classification des sciences. On est d'autant plus frappé de cette réaction qu'à cette époque (1838), A. Comte, qui n'est même pas cité pour la *classification des sciences*, avait écrit son premier volume de philosophie positive renfermant la hiérarchie des sciences.

(1) Réunion de la famille, p. 16.

Cependant, à travers cette philosophie métaphysique et religieuse, P. Leroux poursuit la rénovation temporelle de la société comme son maître Saint-Simon, et dans l'étude du problème social, il a des aperçus d'une étonnante profondeur.

I. — LA CONCEPTION DE L'HUMANITÉ.

L'étude que nous allons entreprendre de l'œuvre sociale de Pierre Leroux doit graviter autour de la partie essentielle de l'œuvre : son ouvrage sur *l'Humanité, de son principe et de son avenir* (1); tout ce que Pierre Leroux a pensé, écrit, n'est que le rayonnement du principe qu'il s'est appliqué à dégager dans cet ouvrage. Il se divise en deux parties; l'une renferme la doctrine de l'humanité; l'autre, l'interprétation des traditions anciennes sur ce qui, dans cette doctrine, se rattache à la vie future.

C'est la doctrine de l'humanité qu'il nous importe de connaître. Elle est exposée dans deux livres : le premier, consacré aux définitions; le second, à la nature de l'homme, à sa destination, à son droit; le troisième, au mal et à son remède; le quatrième, à la solidarité mutuelle des hommes; le cinquième, à l'éternité de cette solidarité. Essayons de ramener l'exposition de la doctrine à une suite de propositions bien enchaînées, en suivant fidèlement Pierre Leroux, mais aussi en nous inspirant de ses disciples, tels que Grégoire Champseix, qui publia de belles études dans la *Revue sociale* de 1846. La notion de l'homme est à la base.

1. *L'homme est dans toutes ses manifestations psychiques, sensation, sentiment, connaissance.*

Pierre Leroux ramène les phénomènes psychiques à ces trois classes : la sensation, le sentiment, la connaissance; ils sont toujours indivisiblement unis dans l'activité psychique de l'individu.

La *sensation* est donnée par l'impression que les agents extérieurs exercent sur les organes périphériques des sens. La *connaissance embrasse* la formation des idées générales, le jugement et le raisonnement; le *sentiment*, les états de plaisir ou de peine qui accompagnent nos sensations ou la représentation mentale de ces états sensationnels.

L'analyse nous permet, dans nos traités de psychologie, de considérer à part chacune de ces classes de phénomènes de l'esprit; le besoin d'en rechercher les lois, joint à l'infirmité de l'esprit humain, nous porte à les détacher les unes des autres, mais, dans la réalité, ils forment une trame

(1) Ce livre est dédié à Béranger. On s'étonnerait d'une telle dédicace si P. Leroux n'avait vu à la fois un philosophe et un poète dans celui qui a écrit ces beaux vers :

Humanité, règne, voici ton âge. etc.

indestructible. L'enfant cueille une fleur et en aspire le parfum : *sensation* ; il dit que c'est une rose, formulant un jugement qui fixe la fleur dans une classe : *connaissance* ; son cœur s'épanouit de joie : *sentiment*. Annoncez à une mère la mort de son enfant ; elle entend ces mots funestes : *sensation* ; elle rapporte l'événement particulier qui la frappe et dont la représentation traverse son esprit à la notion générale de la mort : *connaissance* ; son cœur se déchire : *sentiment*. Dans les deux cas, les phénomènes psychiques se sont succédé dans l'esprit, étroitement enchaînés les uns aux autres, s'appelant les uns les autres. C'est dans l'*Encyclopédie nouvelle*, dans l'article sur l'*éclectisme*, reproduit depuis sous le titre de *Réfutation de l'éclectisme*, la philosophie régnante avec Cousin, que P. Leroux exposa sa conception psychologique de l'homme. Elle peut assurément être critiquée : on n'y voit pas figurer la *classe des phénomènes de volonté et d'action*, et c'est un reproche que lui fait, par exemple, M^{lle} Royer, mais auquel Pierre Leroux s'efforçait déjà de répondre dans l'article sur l'éclectisme, quand il soutenait que sa trilogie psychologique correspond à celle de Krause : sentiment, volonté, connaissance.

Pour lui, en effet, il comprend sous ce nom de sentiment, à la fois l'état *passif* de sentiment, marqué par le plaisir et la peine, et l'action volontaire dont le *motif* et dont la *fin* poursuivie sont toujours la satisfaction d'un sentiment. Quoi qu'il en soit, la triade psychologique de Pierre Leroux eût beaucoup plus rationnellement fait place à une division en quatre parties. Cette confusion du *sentiment* et de la *volonté* est un vice de méthode. Car les mouvements volontaires que l'enfant eût accompli tout à l'heure pour renouveler la sensation olfactive, en reportant la fleur à l'organe olfactif, ceux que la mère eût accomplis pour courir à son fils, *sont des faits distincts*.

2. Notion philosophique et évolutionniste de l'homme : *L'homme est perfectible*. A côté de l'homme abstrait, objet de la psychologie, il place l'homme réel, concret, qui se développe dans le temps, dans l'histoire, qui vit dans le milieu social et qui est le sujet de la politique et de la morale.

Cet homme qui se meut dans l'histoire est *perfectible*. Cette définition qu'il oppose aux définitions anciennes : l'homme est un animal politique ou un être raisonnable et sociable, résumait, aux yeux de Pierre Leroux, vingt siècles de progrès sociaux : car, si l'homme est perfectible, tous peuvent être appelés et élus, il ne faut pas plus désespérer de l'émancipation du prolétariat qu'il ne fallait désespérer de celle des esclaves.

Là, Pierre Leroux se retrouve le fidèle disciple de Saint-Simon, qu'il appelle, d'ailleurs, son maître. Il a reconstitué la filiation de l'idée de perfectibilité de l'homme au XVII^e et au XVIII^e siècle, et l'écrivit qu'il publia sur

la *continuité* qui unit le XVII^e au XVIII^e siècle est l'un de ses plus originaux. Il montre comment, après Descartes et ses successeurs immédiats, la philosophie française a reporté ses préoccupations, de l'étude du *moi* abstrait, de l'homme abstrait, à l'homme historique et vivant, à l'*humanité*, au *nous*; qu'elle a contribué, par là-même, plus que toute autre philosophie, à fonder la doctrine de la perfectibilité de l'esprit humain; non qu'il méconnaisse la participation des autres nations à cette grande entreprise; on sait que l'école saint-simonienne avait traduit l'opuscule de Lessing sur l'*Éducation du genre humain*, et Leroux rend justice aux efforts grandioses de la philosophie allemande, à ceux de Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Krause, pour dégager la loi du développement progressif des sociétés humaines.

Leroux se lie immédiatement à Saint-Simon, Condorcet, Turgot, qui résumant, comme il le dit dans l'article *Éclectisme*, toutes les tendances du XVIII^e siècle par le mot *progrès*. Il est intéressant de le voir ressaisir le lien qui unit le XVIII^e au XVII^e siècle dans la genèse de la théorie du progrès. Ces belles lignes de Pascal, par exemple: « Toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

Et de Perrault: « Le genre humain doit être considéré comme un seul homme éternel, en sorte que la vie de l'humanité, comme la vie de l'homme, a son enfance et sa jeunesse, qu'elle a actuellement sa virilité, mais qu'elle n'aura pas de déclin. »

Et de Fontenelle: « Un bon esprit cultivé de notre siècle est pour ainsi dire composé de tous les esprits des siècles précédents: cet homme n'aura point de vieillesse, c'est-à-dire que les hommes ne dégèneront jamais. »

« Laissez enfin reposer le passé auquel nous avons fait d'assez belles et d'assez longues funérailles, conclut Saint-Simon, le paradis terrestre est devant nous. » P. Leroux, dans une étude sur l'*Éclectisme*, trouve que les idées de perfectibilité du XVIII^e siècle, et même de Saint-Simon, sont surtout objectives et intellectuelles, elles sont dominées par l'accumulation des connaissances de l'esprit humain.

La conception tripartite de l'homme porte P. Leroux à considérer le progrès de l'élément *sentimental* de la nature humaine, et c'est l'essence même de son livre sur l'humanité. Faisant allusion au caractère intellectuel de la notion du progrès du XVIII^e siècle, de Saint-Simon même jusqu'au nouveau christianisme, il dit dans l'article *Éclectisme*: « Le sentiment a produit sur nous d'autres effets. Nous nous sommes interrogés sur les ruines dont la fougue de nos pères avait semé le monde. Ciel et terre, tout nous manquait. Le christianisme était détruit, la société aussi. Rien qu'un stupide égoïsme sans certitude d'autre vie, rien que le jour ou plutôt l'heure

présente ne surnageait sur les ruines du monde. Nous étions prêts à désespérer, à nous coucher dans le tombeau, si un rayon de lumière ne venait pas nous éclairer. Une intuition s'empara de nous, nous eûmes foi en Dieu, présent dans l'Humanité. »

Le livre *De l'humanité* c'est le développement même de cette pensée.

Nous voici à une troisième proposition, qui va nous faire pénétrer jusqu'aux fondements moraux de la conception de Pierre Leroux. Elle est une déduction directe de la notion psychologique de l'homme.

3. *La vie de l'homme individuel est une communion incessante et directe avec l'humanité et, par elle, avec la nature et avec Dieu.*

L'homme est en communication avec la nature extérieure et surtout avec l'humanité par les trois aspects de sa propre nature. A chaque moment, il communique physiquement, intellectuellement, moralement avec la nature de ses semblables. Qu'on le prive de tous ses sens, qu'on rompe cette communion, et les manifestations de son activité psychique s'évanouiront. Mais c'est par l'intermédiaire des autres hommes qu'il entre en communion réelle avec la nature et avec la science. Tout ce que la science a lentement accumulé de connaissances sur les lois des phénomènes, tout ce que l'industrie, réaction systématique sur la nature, a fait produire de biens à la terre, tout ce que les arts ont créé de sublime, il le tient de l'humanité.

Dans toutes les manifestations de nos sentiments chacun de nous est inséparable des autres hommes. Toutes nos passions, l'amour, l'amitié, la haine, ont sans doute leur siège en nous, mais elles l'ont aussi dans l'être humain, objet extérieur de ces passions. Notre vie morale est inséparable de l'humanité qui fait naître ces sentiments. Nous existons ainsi moralement par l'humanité. Pierre Leroux a défendu, dans la *Réfutation de l'Éclectisme*, cette pensée, que dans l'évolution de l'esprit humain, l'œuvre des grands penseurs est inséparable du travail collectif de l'humanité même. Aucun penseur individuel ne vaut que par son union avec l'esprit humain. C'est l'humanité qui prépare l'éclosion du génie, c'est elle qui lui fournit les matériaux de son âme, de son esprit, de sa puissance. « La philosophie de Platon est une théorie de l'idéal. Voilà ce qu'il apporte aux Grecs. L'Occident recevra cette idée. Il prendra l'idée platonicienne, et ce sera le christianisme : il incarnera le Verbe en Jésus. C'est maintenant Jésus et le christianisme qui vont guider, développer l'humanité : mais un jour l'humanité traitera le christianisme comme elle a traité le platonisme ». (V^o *Éclectisme*, 469.) Chacun de nous sort de l'humanité, vit dans elle et par elle. « Tes sens, sauvage orgueilleux, dit-il, qui te les a faits ce qu'ils sont, sinon la longue suite de tes aïeux. Tu as hérité ces sens de tes pères, tu les transmettras toi-même, modifiés, à tes fils. Ce qui t'appartient donc uniquement, c'est la modification que tu apportes à l'humanité. »

Dans ce passage, il semble que P. Leroux ait entrevu la théorie de l'hérédité psychologique. Cette doctrine, que l'individu psychique est inséparable de l'humanité, trouvera une expression plus tangible dans l'œuvre de Quetelet. La statistique morale établit que, dans ses actes, l'homme moyen obéit à des causes générales inhérentes à la société, que son libre arbitre ou le principe de causalité, dérivant de l'individu, n'agit que comme modificateur des causes générales.

La conception qu'il se fait de l'humanité a un caractère métaphysique qu'il n'est pas très aisé de mettre en lumière. Cette définition, que l'humanité n'est autre chose que l'ensemble des hommes passés, présents, à venir, ne suffit pas au philosophe. Il n'admet pas non plus que l'humanité soit un être collectif, un supraorganisme, comme le dira Herbert Spencer, ayant une conscience collective : « Je ne vois rien qui ait vie, sentiment, intelligence, responsabilité, dit-il, dans cet être abstrait que peut concevoir l'esprit. »

Il n'y a d'êtres véritables que les individus, pour Pierre Leroux. L'humanité est un être idéal composé d'une multitude d'individus réels. Mais chaque être réel, chaque individu est susceptible d'un développement indéfini, il peut être dans le cours d'une existence indéfinie l'incarnation vivante de toutes les formes de beauté, de dignité morale, de puissance intellectuelle au développement desquelles cette multitude d'êtres coopèrent incessamment dans la suite des temps. De telle manière que tout *individu réel* porte en lui, en puissance, virtuellement, l'humanité entière, qu'il réalise ainsi successivement. Tout degré de développement de l'humanité est marqué dans chacun des individus, qui s'approprie ainsi peu à peu tous les progrès de l'espèce humaine. L'humanité actuelle n'est pas supérieure, dans un certain nombre d'hommes, dans une certaine élite, à l'humanité antérieure; elle l'est dans tous les hommes de notre époque. Le prolétaire d'aujourd'hui, si défavorable que son milieu soit à son développement, est cependant bien au-dessus du serf du moyen-âge, de l'esclave de l'antiquité. Bien que les détenteurs des instruments de travail dont il dépend en fassent trop souvent bon marché dans leurs calculs, lui-même se regarde comme un homme semblable à tout homme, il sent en lui la dignité, la grandeur de l'homme.

Le fond de la pensée de P. Leroux est ainsi la conception d'une unité substantielle de *l'individu* et de *l'espèce*, une communauté absolue de destinée de l'individu et de l'humanité. De là, comme l'a justement remarqué Marion, dans son admirable livre sur la *Solidarité morale*, la grandeur mais aussi le vague de la conception. De là « ce caractère particulier d'une doctrine à la fois économique et mystique ».

Ce qui nous expliquera cette conception d'une unité substantielle de l'individu et de l'espèce, chez Pierre Leroux, c'est sa doctrine de la vie future.

Il n'y a pas seulement perpétuité de l'existence individuelle, il y a renaissance des mêmes individus dans l'humanité même. Ce sont donc les mêmes individus qui, dans la suite des siècles, déroulent l'existence illimitée de l'humanité même sur la terre. Tout individu subissant l'influence de la société, à chacune des phases de sa vie terrestre, porte toujours en lui l'essence même de l'humanité. Tout individu contient en lui tout le développement virtuel de l'humanité.

On comprend dès lors la formule de Pierre Leroux : *L'humanité est un être idéal composé d'une multitude d'êtres réels qui sont eux-mêmes l'humanité en germe, l'humanité à l'état virtuel.*

Et réciproquement : l'homme est un être réel dans lequel vit à l'état virtuel l'être idéal appelé humanité.

On voit par là que Leroux n'a pas la notion de l'humanité comme organisme en évolution. Il en voit l'élément irréductible, seul *réel*, l'individu. L'ensemble des caractères qui distinguent les phases de l'évolution de l'humanité s'incarnent dans les individus. Il n'y a pas de réalisation *du type-homme* en dehors de l'individu, mais identité progressive de l'individu et du type social.

HECTOR DENIS

(*A suivre.*)

L'AMOUR DE LA PATRIE

Le 12 mai 1763, Rousseau, écrivant au premier syndic de Genève, déclarait abdiquer à perpétuité « son droit de bourgeoisie et de cité dans cette ville et république ». L'acte ne se conciliait guère, il faut bien le dire, avec les paroles enthousiastes par lesquelles Jean-Jacques avait célébré, en plusieurs de ses ouvrages, l'amour de la patrie. Aussi, prévoyant sans doute l'objection, il ajoutait dans sa lettre que « sa patrie, en lui devenant étrangère, ne pouvait lui devenir indifférente et qu'il n'oublierait d'elle que ses outrages ».

D'où vient donc la notion de patrie? Où a-t-elle surgi? Quand a-t-elle été l'objet d'un examen critique? Quand s'est-elle vu contester tout titre légitime? Quelques indications suffiront pour faire ressortir tout l'intérêt du problème.

Dans les plus anciennes civilisations, on note comme trait caractéristique le mépris de l'étranger, mais on ne voit point se manifester l'amour de la patrie. C'est, en effet, sur les chefs suprêmes des peuples que se concentrent si pas l'affection, du moins la vénération et la crainte; c'est aux rois assimilés à des dieux que s'adressent l'abnégation, l'accomplissement du devoir, le sacrifice. Il en est ainsi en Égypte, en Assyrie, en Chaldée. L'Inde antique n'a jamais eu le sentiment de la nationalité. Tout cela donne déjà un démenti aux affirmations de certains philosophes prétendant que le patriotisme est non seulement le plus légitime mais le plus nécessaire des sentiments.

En réalité, l'idée de patrie paraît pour la première fois dans les cités grecques. Elle se borne d'abord à l'étroite enceinte de la ville. La *πολις* est l'objet d'un ardent amour. Une trace de ce sentiment se retrouve dans une définition célèbre et peu comprise. Le *Ζών πολιτικόν* d'Aristote désigne l'homme habitant la ville, par opposition au nomade. C'est du moins l'ingénieuse explication que donne, au XIV^e siècle de notre ère, le philosophe historien arabe, Ibn Khaldoun. Quoi qu'il en soit, la notion patriotique s'élargit et elle finit par embrasser tous les pays habités par les Hellènes.

A peine née, l'idée de patrie se voit combattue ; devant elle se dresse le cosmopolitisme.

Déjà Pythagore, dit-on, n'établissait dans l'organisation de sa société aucune différence entre les Grecs et les Barbares. Plus tard, Démocrite se proclama citoyen du monde. Un mot dont l'auteur est demeuré inconnu et qui a été transmis à travers les âges rend bien la pensée : « La vraie patrie est le lieu où l'on trouve le bien-être. » Les sophistes, « grands remueurs d'idées », sans combattre la notion de patrie, ne veulent pas la confiner à la cité natale ; Anaxagore, par exemple, se dit citoyen de l'Hellade plutôt que de Clazomène. Interrogé au sujet de sa patrie, Socrate, selon la tradition, répond : « Toute la terre. » L'École cynique prêche le cosmopolitisme. Au reproche que l'on fait à Antisthène d'être né à Athènes d'une mère étrangère, il répond que la gloire de ses interlocuteurs d'être autochtones leur est commune avec les limaçons et les sauterelles. Le même philosophe veut que les devoirs civiques se mesurent d'après la vertu et non pas d'après les lois. Diogène et Cratès enseignent que l'univers est la patrie de l'homme. Les stoïciens en arrivent à quitter leur ville natale : tels Zénon de Chypre, Chrysippe, Cléanthe, Antipater. « Ce n'est ni la famille ni la cité qui unit les hommes, disait Zénon, c'est la vertu. » Sur cette maxime se basait sa république du genre humain.

Quelques siècles plus tard, l'idée cosmopolite apparaît avec une force nouvelle dans Sénèque. « L'esprit de l'homme est quelque chose de grand, écrit-il, qui ne souffre point d'autres bornes que celles qui lui sont communes avec Dieu » ; il ne reconnaît pour sa patrie aucun endroit ici bas : « La véritable patrie est l'enceinte de l'univers. »

Un mouvement d'une puissance inouïe vient de se produire : le christianisme est prêché. Il est essentiellement hostile à l'idée de patrie ; il dépasse les frontières ; il ignore les différences de races. L'Église est l'assemblée de tous ceux qui ont reçu le baptême. La scène typique est celle où le jeune martyr de Lyon, Sanctus, comparait devant le juge romain. A toutes les questions il répond par ces simples mots : « Je suis chrétien. » Pour lui donc plus de patrie, pour lui plus de cité, pour lui plus de famille ; il ne connaît même pas la différence entre l'état d'homme libre et l'état d'esclave : il est membre de l'Église universelle. Et tout vrai chrétien est animé des mêmes sentiments !

Le mahométisme s'étend également au delà de la sphère nationale : le lien religieux prime tout ; il détruit tous les autres rapports.

Dans l'Europe du moyen âge, on se dégage avec une rare facilité de la notion de patrie. Au XVI^e et au XVII^e siècle, l'idée religieuse domine complètement l'idée nationale ; on voit même fréquemment de vigoureux esprits

répondre par un serment de haine au pays qui les a chassés ou qui a permis qu'on les chassât de son sein

Vient alors le XVIII^e siècle. En Allemagne surtout, s'affirme le cosmopolitisme. Un de ses plus beaux génies, Lessing, dépeint le patriotisme comme une faiblesse, comme un défaut. Il se vante de n'avoir aucune idée de l'amour de la patrie. En France, devant les jacobins imbus des idées de Rousseau, pour lequel les républiques antiques formaient l'idéal et qui n'avait cessé de prôner le patriotisme, l'Allemand Anacharsis Cloots se fait l'apôtre de la république universelle. « Les corps nationaux, dit-il, comme les corps provinciaux, sont les fléaux du genre humain. Il en résulte des guerres qui autrement se réduiraient à des procès. Abattez les barrières nationales, et l'âge d'or renaîtra : une harmonie inaltérable couvrira le globe d'une paix perpétuelle. »

La lutte a continué au XIX^e siècle. Nombreuses sont les affirmations de la fraternité universelle. Toutefois l'idée de patrie résiste. C'est ainsi qu'elle se manifeste, élargie, dans le principe des nationalités qui inspire toute la politique de notre époque. Mais précisément dans cette sphère nouvelle, elle éparpille ses forces, elle les diminue, et qui donc oserait affirmer que, lorsque le problème se posera de nouveau, lorsque le combat reprendra, le XX^e siècle ne réalisera pas le vœu célèbre de Volney : l'universalité du genre humain ne formant qu'une seule société dont l'objet sera la paix et le bonheur de tous ?

ERNEST NYS

LETTRE OUVERTE

Au comte Léon Tolstoï, au sujet de la Question arménienne.

Paris, le 13 mai 1896.

MAITRE,

Dans votre admirable article *Le Patriotisme ou la paix?* paru dans le numéro du 1^{er} mai de la *Revue blanche*, vous avez cité à plusieurs reprises les événements d'Arménie; permettez-moi de vous dire qu'il fut bien pénible, à moi Arménien, de voir que les Arméniens, victimes de la diplomatie d'Europe et du fanatisme d'Asie, bien loin de vous inspirer la pitié, étaient accusés par vous du crime de patriotisme et jugés coupables eux-mêmes de leur malheur.

Je tiens à défendre mes frères d'Arménie contre cette accusation, non pas par ce même sentiment de patriotisme que vous condamnez, mais par amour pour la justice et la vérité dont vous êtes, Maître, un ardent apôtre.

Les événements d'Arménie — une des pages les plus colossalement révoltantes de l'histoire des injustices humaines — ne furent pas un résultat direct du patriotisme, mais une résultante tragique de divers éléments qu'ont produits l'immoralité de l'Europe et la pourriture de la Turquie, et où les Arméniens ont mis comme élément, non pas un patriotisme batailleur, mais une suprême et trop naturelle secousse d'intolérable souffrance.

Une légende fabriquée par le gouvernement turc et propagée particulièrement par la presse française, montra les Arméniens comme ayant provoqué les massacres par une insurrection. Cette légende défigura les faits, et les Arméniens, accusés, de plus, d'une complicité avec l'Angleterre pour troubler la Turquie, obtinrent, au lieu du secours et de la pitié qu'ils méritaient, le blâme d'avoir rompu par leurs mouvements prétentieux l'équilibre européen.

Les Arméniens, peuple bien plus vieux que les Turcs et plus apte à la

civilisation ayant eu dans le passé une période de vie intellectuelle, se trouvaient broyés depuis quelques siècles sous le talon d'une tyrannie stupide et barbare. Peuple chrétien dès les premiers jours du christianisme, profondément imbibé des principes de cette religion de résignation et de douceur, ils avaient supporté en silence un douloureux esclavage.

Ils s'étaient consolés de leurs souffrances par le travail; ils devinrent l'élément producteur du pays; tandis que les Turcs s'adonnaient au parasitisme du fonctionnariat, les Arméniens prirent en mains l'agriculture, le commerce, l'industrie, les arts, les métiers, et servirent leurs maîtres, comme pas un peuple assujéti n'a servi, par une activité intelligente et dévouée; ils ne reçurent en échange que mépris, injustice et persécution. L'injustice alla en croissant à mesure que le gouvernement s'affaiblit et se désorganisa. Les milliers de fonctionnaires, mécontents d'être mal payés par le gouvernement, tombèrent sur le peuple, sur les sujets chrétiens en particulier, se mirent à les dépouiller. Le gouvernement lui-même les écrasa de plus en plus par de lourds et absurdes impôts, irrégulièrement et féroce­ment recueillis.

Quelques peuples chrétiens, — Grecs, Roumains, Serbes, Bulgares, — qui partageaient avec les Arméniens cette vie de souffrance, se soulevèrent, et, appuyés par l'Europe, furent délivrés. Les Arméniens se trouvant au fond de l'Empire, trop loin de l'Europe, mêlés aux Turcs, entourés et comme engloutis par eux, souffraient le plus profondément et le plus durement; ils subissaient, en plus, le joug des Kurdes, des Lasses, des Tcherkesses, races nomades et brigandes qui les massacraient, pillaient et torturaient à leur aise. Ils protestèrent à leur tour à l'Europe. Ils ne demandaient ni une royauté arménienne ni la destruction de la Turquie; ils demandaient simplement la protection de l'Europe *pour vivre en sécurité dans leur pays*. L'Europe reconnut la justice des revendications arméniennes et imposa à la Porte des réformes pour les provinces arméniennes.

Mais les provinces d'Arménie sont loin de l'Europe, et le seul État européen qui les touche, la Russie, a tout intérêt à garder les Arméniens dans leur état d'esclavage, lui-même ayant sous son joug un gros morceau du vieux pays arménien. La Turquie, encouragée par l'indifférence de la Russie, n'exécuta pas les réformes promises, et l'Europe ne pouvant contrôler, la situation resta la même. Elle empira plutôt. Les Turcs, irrités de l'intervention des Ghiasons qui leur avaient ravi plus d'un pays conquis, se vengèrent en tombant de plus belle sur les Arméniens; ils redoublèrent les rigueurs, les persécutions, les tortures; les Kurdes, encouragés par le gouvernement, pillèrent les Arméniens, incendièrent les villages, massacrèrent les habitants, violèrent les femmes. La police fut partout terrible pour les

Arméniens; tout groupement fut interdit, et des centaines de gens innocents et inoffensifs moururent en prison ou en exil. Une censure stupide arrêta le mouvement intellectuel qui avait commencé parmi les Arméniens au contact des idées européennes. Ce fut une vie de misère, de torture, de honte, impossible à supporter. Les Arméniens, poussés à bout, répétèrent plusieurs fois, par des manifestations solennelles, leur protestation; ils demandèrent au sultan, à l'Europe, l'exécution des réformes. Le gouvernement emprisonna les manifestants, et l'Europe demeura indifférente. En 1894 une horde de Kurdes ayant attaqué quelques villages arméniens de Sassoun, les habitants, au lieu de se laisser tranquillement massacrer, se défendirent avec le peu d'armes qu'ils avaient. Ce fut la source de tous les malheurs. Le sultan envoya une armée de réguliers à Sassoun, avec ordre de l'anéantir. Le massacre de Sassoun provoqua en Europe une certaine indignation. L'Angleterre s'en servit pour ses calculs diplomatiques, souleva la « question arménienne », envoya un escadre formidable, réclama l'exécution des réformes.

La Russie, hostile à l'idée d'une indépendance arménienne, entrava l'action de l'Angleterre et poussa le sultan à écraser les Arméniens. La France suivit servilement la politique russe et resta inactive; et le sultan donna l'ordre monstrueux de *massacrer tous les Arméniens dans toutes les provinces*. L'ordre fut affreusement exécuté par le peuple turc, par les soldats, la police et les Kurdes. Cette multitude de bêtes féroces égorgea, non pas des insurgés, mais des gens paisibles qui n'avaient commis que la faute d'avoir demandé justice, et qui, blottis dans leurs maisons, sans armes, furent horriblement massacrés, sans pouvoir se défendre.

Aujourd'hui, l'Arménie n'est qu'une ruine sanglante.

Devant un événement pareil — la plus grande lâcheté de l'histoire humaine! — il m'a été pénible de voir un pensant comme vous, ouvert à toute misère sociale, révolté contre toute iniquité, confondre les victimes et les bourreaux, attribuer les malheurs des Arméniens à leur patriotisme et les montrer égorgeant les Turcs aussi féroce ment qu'ils en furent égorgés.

Les Arméniens ne se sont pas insurgés. Ils n'ont fait qu'un acte de défense, et une seule fois, à Sassoun; pendant les massacres qui suivirent, ce ne fut pas un choc entre deux races, mais un égorgement d'un peuple par un autre; les Arméniens, désarmés, furent égorgés par une foule sauvage armée exprès par le gouvernement.

Les massacres d'Arménie sont le résultat : en premier lieu, de l'égoïsme cynique (vous l'appellez patriotisme) de la diplomatie européenne, et en particulier de l'attitude barbare de la Russie; en second lieu, de la folie d'un sultan malade; en troisième lieu, de la soif de rapine et de la fureur fanatique du peuple turc, des fonctionnaires et des Kurdes.

Ce que demandent, ce que supplient aujourd'hui les Arméniens, c'est que l'Europe oublie un instant les querelles intérieures devant cette question douloureusement humaine et que d'un commun accord elle les vienne sauver de leur terrible situation qui les menace d'un complet anéantissement.

Et il nous serait doux d'entendre votre voix puissante s'élever, non pas pour nous accuser avec indifférence d'une faute que nous n'avons pas commise, mais pour en appeler à l'Europe de nous délivrer de cet enfer, de pousser surtout votre peuple russe à protester contre l'attitude de son gouvernement meurtrier.

Je ne pense pas que vous puissiez reprocher aux Arméniens d'avoir protesté contre le joug turc et de s'être défendus contre les attaques des Kurdes. J'ai dit que c'est un peuple essentiellement chrétien, de mœurs — surtout dans les villages — d'une douceur évangélique ; mais vous n'exigeriez pas que tout un peuple souffleté à sang, tournât l'autre joue, selon le précepte du Christ ; lorsque le soldat le frappa chez Caïphe, Jésus protesta : « Pourquoi me frappez-vous ? »

Pour se soustraire à cette horrible situation, les Arméniens n'avaient qu'un moyen : abdiquer leur langue, leur religion, leur nationalité, et devenir musulmans. Pourriez-vous reprocher aux Arméniens d'avoir aimé par dessus tout leur vieille et belle langue, leur beau pays natal, les souvenirs de leur vieux passé, et la religion d'amour dont ils sont les derniers et les plus douloureux martyrs ? Vous ne pourriez blâmer ce patriotisme-là, qui est tout ce qu'il y a de plus humain, bien différent de l'autre, attaqué par vous ; le Christ lui-même, d'ailleurs, le connut ; il pensa à l'humanité à travers les Juifs ses compatriotes ; et un soir, il pleura sur Jérusalem.

Je vous fais, illustre et très aimé Maître, au nom de tout un peuple, cet appel à vos sentiments de justice et de pitié et j'attends.

CHAVARCHE ANTÉORTE

REVUE DES REVUES

REVUES ET LIVRES D'ALLEMAGNE

LA PEINTURE BELGE A L'ÉTRANGER

Voici la fin d'une esquisse de M. Franz Servaes, intitulée « Art berlinois et art international » (*Neue Deutsche Rundschau*, n° de mai) :

« Si les Suédois, les Norwégiens, les Ecossais, les Américains du Nord pénètrent dans le domaine nouveau de notre art, chez les Belges la tradition du XIV^e et du XV^e siècle s'est maintenue vivante et sans interruption. Encore aujourd'hui ils font honneur à leurs aïeux, — on ne saurait leur donner un plus bel éloge.....

« Aussi la salle belge est-elle à mes yeux la salle d'honneur de toute l'exposition ou du moins celle d'où l'on emporte les impressions les plus variées. A côté d'un Juliaan De Vriendt qui retrouve parfaitement l'expression des anciens maîtres, un Fernand Khnopff qu'on dirait du vingtième siècle. A côté de Leempoels qui, dans une manière archaïque, traduit de merveilleuses pensées, un Emile Claus, le nerf optique fait homme, à qui le monde semble dévoiler le secret de ses mystères. Et Henri Luyten avec sa composition saisissante : « Du sable! Du sable! Du sable blanc! » où le naturalisme et le mysticisme se donnent la main! Et Alexandre Struys, et Leemputten, et Eugène Laermans, et Jean de la Hoesse, et F.-S. Verheyden, et tant d'autres encore, chacun avec un don propre qu'il peut libéralement prodiguer! Et l'ensemble serait encore plus varié si des maîtres originaux comme Jan Toorop et Franz Melchers ne nous avaient point, hélas! fait défaut.

« Telle est la Belgique, la petite Belgique.

« Et Berlin?!

« Chacun trouvera la réponse! »

J'ajouterai qu'à Paris, cette année comme les précédentes, les critiques et le public ont apprécié la valeur de l'école belge et goûté les talents très divers qu'elle réunit. Entre autres articles sur ce sujet, je me rappelle un chapitre à la fois très positif et très élogieux de la revue que M. Thiébaud-Sisson publia dans le *Temps* à l'ouverture du Salon du Champ-de-Mars.

LITTÉRATURE

Johannes Schlaf, né le 21 juin 1852 à Querfurt, journaliste, nouvelliste, auteur dramatique, fut avec Holz (son collaborateur de 1887 à 1890), un des leaders du jeune mouvement littéraire berlinois. Un drame de Schlaf et Holz, *La Famille Selicke*, fut joué en 1890 sur le théâtre de Berlin, peu après le drame de Gerhard Hauptmann, intitulé *Avant le lever du soleil*.

« Comme œuvre d'art, écrit M. Paul Ernst, la *Famille Selicke* est plus digne d'attention que *Avant le lever du soleil*. La vie y est plus fraîche et plus continue; surtout la pièce est sans aucune tendance. Mais justement, les tendances socialistes carrément exprimées, le problème à l'Ibsen,

et aussi la brutalité des moyens, empruntée peut-être à la *Puissance des ténèbres*, de Tolstoï, donnèrent plus de popularité à la pièce de Hauptmann. Beaucoup la crurent plus radicale que la *Famille Selicke*, tandis qu'en réalité, celle-ci, parce qu'elle se désintéresse de donner une solution aux questions, aux théories, aux problèmes, est plus largement révolutionnaire que *Avant le lever du soleil*. »

Johannes Schlaf a disparu de la littérature sans avoir connu les grands succès : il est depuis un an gravement atteint d'une affection mentale.

Der Sozialistische Akademiker (n° de mai) publie le portrait de Schlaf, une notice sur lui par le Dr Paul Ernst et des extraits de ses trois dernières œuvres, un drame réaliste, *Meister Elze* (1892), et deux volumes de fantaisies en prose, *In Dingsda* (1892) et *Frühling* (Printemps) (1894).

* * *

M. Henri Albert, l'éditeur français des œuvres de Nietzsche, caractérise avec précision quelques jeunes écrivains, ses compatriotes, dans une étude publiée par la *Neue Deutsche Rundschau* (n° de mai).

MOUVEMENT SOCIAL

Sous le titre « Erreurs de Ferdinand Lassalle » (*Der Sozialistische Akademiker*, n° de mai et de juin), M. Paul Kampffmeyer critique les deux points importants de la doctrine de Lassalle, à savoir la loi d'airain des salaires et l'intervention de l'Etat entre capitalistes et travailleurs.

La loi d'airain des salaires (*eherne Lohngesetz*) est l'affirmation que les salaires tendent à s'abaisser toujours jusqu'au minimum nécessaire à l'ouvrier pour ne pas mourir de faim. Elle dérive de la puissance des capitalistes qui, possédant les machines, tandis que l'ouvrier n'a que ses bras, ayant un fonds de réserve, tandis que l'ouvrier vit au jour le jour de son salaire, obligent l'ouvrier à accepter n'importe quelles conditions de travail pour ne pas mourir de faim. Elle dérive encore de l'accroissement continu de la population pauvre (le prolétaire, étymologiquement, est l'homme qui fait des enfants), accroissement qui augmente la réserve des sans-travail et oblige les occupés à subir toutes les réductions de salaire qu'on veut leur imposer, sous peine de voir leur place prise par un malheureux qui l'acceptera avec n'importe quel rabais.

La loi d'airain des salaires a été formulée pour la première fois par Quesnay et reprise par Turgot et les économistes d'il y a cent ans (1). C'était pour eux une « loi naturelle » à laquelle les travailleurs devaient se résigner.

Pour Lassalle cette loi est une conséquence nécessaire de l'ordre économique, à laquelle on ne peut échapper qu'en recourant à l'Etat. Voilà donc Lassalle amené à proposer comme panacée des maux de la société, un système de coopérative de production placée sous la tutelle de l'Etat ; il remet à neuf l'organisation du travail conçue par Louis Blanc.

M. Paul Kampffmeyer critique successivement les deux propositions de Lassalle.

La loi d'airain des salaires est fautive pour deux raisons : 1° des ouvriers, en se coalisant, rétablissent à leur profit la balance de l'offre et de la demande et arrachent des augmentations de salaires aux capitalistes ; 2° le

(1) Voir LICHTENBERGER, *le Socialisme au XVIII^e siècle* (Paris, Alcan 1895), pp. 287 et 295 à 300.

travailleur ne mérite littéralement le nom de prolétaire et n'est vraiment très prolifique que lorsque sa condition est misérable. Sitôt qu'il touche à l'aisance, il cesse de faire des enfants. (Ex. la France.) La loi de Malthus (la population croît en proportion géométrique tandis que les moyens de subsistance croissent en proportion arithmétique) n'est donc pas assez solide pour servir de fondement à une théorie générale, et la loi d'airain du salaire, fondée par Lassalle sur la loi de Malthus, pêche par la base.

Quant à la critique de l'intervention de l'Etat dans les rapports entre capital et travail, je ne la résume pas, car elle a été faite bien souvent, trop souvent peut-être et trop radicalement pour les lecteurs de la *Société nouvelle*. (Voir notamment *Socialisme libertaire et socialisme autoritaire*, deux articles de Domela-Nieuwenhuis publiés par cette revue et tirés à part en 1895.)

M. P. Kampffmeyer avait la tâche facile, car l'exposition et la critique du lassallisme ont été faites souvent d'une manière satisfaisante même dans des ouvrages élémentaires (1).

En outre, l'effort de M. Kampffmeyer est dirigé contre le passé, car les lassalliens orthodoxes, qui formaient la majorité des social-démocrates allemands lorsqu'ils fusionnèrent avec les marxistes au Congrès de Gotha (1875), ne sont plus maintenant qu'une insignifiante minorité. Il eût été plus intéressant de montrer, comme l'a fait Domela-Nieuwenhuis, que la social-démocratie actuelle n'est souvent marxiste que de nom et qu'elle marche au socialisme d'Etat plus qu'au communisme révolutionnaire.

Der Socialistische Akademiker (n° de mai) publie, sous la signature de M. Hans Breun, un compte rendu du deuxième congrès des Associations ouvrières allemandes, tenu à Berlin du 4 au 8 mai 1895. Le premier avait eu lieu en 1892.

Le premier Congrès s'était prononcé à la majorité contre l'intervention en faveur des sans-travail, attendu que cette intervention serait directement opposée au caractère de classe du mouvement ouvrier moderne parce qu'elle donnerait aux ouvriers un intérêt à maintenir le capitalisme. En 1896, une majorité des deux tiers est revenue sur cette décision et a pris la résolution suivante :

« Considérant que l'intervention en faveur des sans-travail — en dehors de son caractère humanitaire — garantit la solidarité en masse dans chaque organisation ; considérant de plus que cette intervention peut améliorer les salaires et les conditions de travail, attendu que l'offre des bras inoccupés dans l'état présent des salaires et du travail, quoique non disparu, diminue pourtant d'une manière marquée, le deuxième congrès des Associations ouvrières allemandes reconnaît dans l'intervention en faveur des sans-travail une préoccupation importante, bien plus, nécessaire des organisations ouvrières, préoccupation dont l'effet ne sera aucunement une atténuation de la lutte des classes... »

Die Neue Zeit, la revue officielle de la social-démocratie allemande, publie depuis quelque temps une série d'articles en faveur de l'organisation politique du prolétariat et de la conquête des pouvoirs publics par la classe

(1) Voir le chap. V du *Socialisme contemporain* de M. E. DE LAVELEYS. (Paris, Alcan, 9^e éd., 1894.)

ouvrière. La préparation du Congrès de Londres est sans doute la cause de l'augmentation des plaidoyers de ce genre. La même raison, probablement, a amené la publication d'un article (n° 33) dans lequel on exhorte les socialistes polonais patriotes (ceux qui publient à Londres le *Bulletin officiel du parti social polonais*) à accepter le partage de la Pologne comme un fait historique, à cesser de faire un parti socialiste national et à se grouper, les Galiciens avec les socialistes autrichiens, les Posnaniens avec les socialistes de l'empire allemand, les Polonais russes avec qui ils pourront.

DES FAITS

Dans le n° 36 de la *Neue Zeit*, le Dr Max Quarck, auteur de l'ouvrage *Arbeiter und Fabrikinspektion in Baden* (Mannheim, 1895), étudie les rapports des inspecteurs des fabriques pour 1895 publiés en 1896, pour le grand-duché de Bade à Karlsruhe, chez F. Thiergarten, pour la Bavière, à Munich, chez Th. Ackermann, pour le Wurtemberg, à Stuttgart, chez H. Lindemann.

L'auteur constate que la publication des rapports d'inspection des fabriques est, comme toujours, en retard dans l'Allemagne du Nord, surtout en Prusse et en Saxe.

Les conclusions des rapports publiés n'ont qu'une valeur médiocre à cause du petit nombre d'établissements inspectés, 18,7 p. c. en Bavière, 17,9 p. c. dans le grand-duché de Bade.

ALBERT MÉTIN

REVUES FRANÇAISES

Lucidité, expériences du Dr Ferroul, par M. A. GOUPIL. (*Annales des sciences psychiques*, mai-juin 1896.)

C'est la relation d'expériences faites par le Dr Ferroul avec l'aide d'une jeune fille, A. B., douée de lucidité. L'auteur cite des faits avec grande précision, faits qui montrent que ce sujet, en état de somnambulisme, voyait une scène ayant lieu à 86 kilomètres de là. Elle vit aussi des événements qui s'étaient passés l'avant-veille et la veille, événements ignorés, car il s'agissait de la recherche d'une disparue. A. B. rendit compte aussi de séances confidentielles tenues à la sous-préfecture contre le maire, — M. Ferroul est maire et socialiste. Ces séances étaient si vraies et A. B. rapporta si bien ce qui s'y était dit que la publication dans un journal de ces conversations fit punir des employés qui n'en pouvaient mais. Tout cela est fort étrange et cependant il semble difficile de douter. Il y a là, en germe, un nouveau procédé d'enquête à l'usage des juges d'instruction et des hommes politiques.

Les Suicides à Lyon, par A. LACASSAGNE. (*Archives d'anthropologie criminelle*, mai 1896.)

L'étude n'a lieu que sur les années 1884-1891; aussi, comme le constate l'auteur, la période n'est pas assez longue pour tirer des conclusions nettes et évidentes. C'est une pierre à l'édifice scientifique. Il y a des maxima en 1884, 1886, 1888, 1891. Cette dernière année subit une poussée énorme de 116 (1888) à 139 (1891). Les hommes se suicident plus que les femmes : 75,55 p. c. d'hommes, 24,45 p. c. de femmes. Maximum en juin; autres sommets en avril, août, novembre, minimum en octobre. Donc maximum

en été, minimum en automne. Suicides plus fréquents la nuit que le jour. Ils ont lieu surtout les premiers jours du mois (1^{re} décade) et les quatre premiers jours de la semaine. Le samedi est le jour le moins choisi, — c'est le jour de paye. L'influence de l'âge est manifeste. La tendance au suicide augmente avec la durée de la vie. Pendaïson, mode le plus fréquent du suicide : 32,6 p. c. ; submersion : 28 p. c., etc. Pendaïson et submersion sont surtout employés par les hommes ; l'empoisonnement est préféré par les femmes.

Lettre ouverte à l'empereur Nicolas II, par un Russe. (Revue blanche, 15 juin 1896.)

Cette lettre, émanant du parti libéral russe connu sous le nom de « parti des zemtsvos », a circulé en Russie en copies manuscrites. De forme très polie, très respectueuse, ce manifeste est aussi très modéré dans le fond. Il montre brièvement l'état déplorable de la Russie et les causes du terrorisme. Celui-ci n'est point mort quoi qu'on en ait dit, et lors des récentes fêtes du couronnement un complot fut découvert. Les auteurs de la lettre protestent contre l'autocratie des bureaux, géniteurs d'attentats de toute sorte contre les hommes, contre cet autocratie qui trompe le tsar. Le manifeste conseille à l'empereur de réfléchir, de considérer la Russie telle qu'elle est, telle qu'elle devrait être et pourrait être.

Mariage, par E. CARPENTER. (Magazine international, mai 1896.)

Notre collaboratrice M^{me} Hudry-Menos a traduit pour le *Magazine* un fragment de *Mariage*, étude de notre collaborateur Carpenter. Le philosophe anglais s'élève contre l'union légale telle que nos mœurs et nos lois l'ont établie. La tendance vers une forme d'union plus libre lui semble indéniable. Il pense que les contrats de mariage doivent être plus mobiles, que les divorces doivent être facilités, que le sort des enfants doit être assuré, qu'il ne doit y avoir aucune différence entre les légitimes et les illégitimes. Pour conclure, le mariage ne subira aucune amélioration importante tant que les conditions économiques actuelles ne seront pas modifiées. Les lois ne seront pas corrigées, mais insensiblement les mœurs se transformeront et alors réagiront sur les lois, sur les conditions sociales.

Les Propagateurs de l'Internationale en France, par A. RICHARD. (Revue socialiste, juin 1896.)

Cette étude a pour but de grouper les faits essentiels et surtout de mettre en relief les personnalités, très mal observées jusqu'ici, qui ont passé comme des ombres incomprises, à peine entrevues, au point de départ de la grande route que s'est frayée depuis le socialisme révolutionnaire.

On a voulu indiquer nettement le caractère spécial de cette phase curieuse de l'histoire du socialisme, où la grande idée moderne est devenue la base d'une action organisée dans le prolétariat, par les prolétaires eux-mêmes, en vue d'une réforme sociale générale.

Ces véritables intéressés se mettant directement à l'œuvre allaient rapprocher singulièrement les termes du problème et l'écho formidable de leurs revendications allait bientôt dominer tous les autres bruits du monde.

L'Internationale venait d'être fondée, elle avait eu peu de succès : les méfiances des partis politiques, encore plus que les poursuites du gouvernement impérial, l'avaient ruinée en France. Dès 1867, elle n'y existait plus.

C'est alors que se formèrent à Paris, à Lyon, à Marseille et à Rouen des

milieux socialistes très humbles, très peu influents au début. Cinq hommes étaient l'âme de ces divers mouvements primitivement isolés les uns des autres, bien que connexes.

L'auteur a voulu surtout montrer ces socialistes de la première heure, au moins quatre d'entre eux, Benoît Malon, Varlin, André Bastelica et Emile Aubry, sous leur véritable jour, expliquer leurs caractères, leur état d'esprit, scruter leurs sentiments, indiquer la réflexion dans leurs âmes ardentes des influences du milieu. C'est pourquoi, tout en montrant dans ses lignes générales l'œuvre qu'ils ont accomplie, il les fait voir aussi au milieu des luttes incessantes, ouvertes ou dissimulées avec les partis politiques, auxquelles venaient s'ajouter, pour contraindre leur pensée et gêner leur attitude, les dissensions intestines de l'Internationale.

Diverses lettres de Benoît Malon, d'Aubry, de Varlin et de Bastelica donnent au lecteur une idée assez exacte de leurs embarras, de leurs efforts, de leurs hésitations. On comprendra mieux désormais cette campagne formidable d'hommes tout jeunes, payant leur expérience naissante des plus dures déceptions, en faveur de la grande révolution à venir, pour laquelle ils ont été sacrifiés. C'est une simple page d'histoire où l'on trouvera quelques renseignements. Pourquoi l'auteur ne nomme-t-il point le cinquième socialiste, celui qui résidait à Lyon? Il y a là un défaut nuisible pour un travail historique.

A. HAMON

REVUE DES LIVRES

P.-J. PROUDHON. *Sa vie, ses œuvres, sa doctrine*, par ARTHUR DESJARDINS, membre de l'Institut. Deux vol. in-18 de xxiii-279 et 303 pages; 7 francs. Perrin, éditeur. Paris, 1896.

Le socialisme, en France, est à l'ordre du jour; aussi ce livre vient à son heure. Pour l'auteur, Proudhon reste le premier des socialistes français. « Il n'y a pas dans le camp socialiste une tête qui dépasse la sienne », dit-il et, ce nous semble, il a raison. M. Arthur Desjardins est membre de l'Institut, avocat général à la Cour de cassation. Il appartient par suite à la classe dirigeante, au monde officiel. Il ne pouvait être et il n'est pas socialiste. Ce fut donc avec une certaine appréhension que j'ouvris ces deux volumes, craignant qu'ils ne fussent une diatribe. J'avais peur d'y trouver un parti pris violent qui aurait enlevé à l'œuvre toute sa valeur scientifique. La lecture dissipa mes craintes. Bien que l'auteur souventes fois critique les théories de Proudhon, il le fait en termes dignes de l'illustre socialiste, dignes de M. Desjardins.

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première, la plus longue, donne en quinze chapitres la vie, les œuvres de Proudhon. Une critique sobre, un aperçu sommaire des doctrines, exposé simplement, d'intéressants détails sur la vie, les actes de Proudhon forment cette partie. Icelui s'y révèle plein d'un immense orgueil, sincère, convaincu et luttant sans cesse contre la misère. Proudhon, qui se maria à l'âge de 40 ans avec une modeste ouvrière, eut toujours à combattre pour le pain quotidien. Des tracasseries nombreuses pour des raisons d'argent, pour la vie des siens, l'accablèrent sans cesse et préjudicièrent considérablement à ses travaux. La deuxième partie, en dix chapitres, est consacrée à l'exposé et à la critique des doctrines de Proudhon. L'exposé est impartial, et nous nous plaisons à rendre cet hommage à M. Desjardins. La critique par contre est très faible. M. A. Desjardins n'a pu faire table rase de ses idées préconçues; il n'a pu se dégager de ses préjugés. Cela se perçoit nettement en maints passages du livre. Cela le conduit à des déductions absolument erronées. Ainsi il indique que les propagandistes par le fait de ces derniers ans, en France, sont les disciples de Proudhon (t. II, pp. 191, 219). C'est là une erreur; pas un peut-être de ceux-là ne lut Proudhon. Ils furent amenés à leurs actes criminels par des causes diverses parmi lesquelles on ne trouve point la propagande des livres, brochures ou journaux. D'ailleurs, une notation de l'auteur (t. I, p. 64) sur la misère de Proudhon, incitatrice de ses fureurs, aurait dû l'éclairer et lui montrer que ce sont les misères de la vie qui sont les véritables causes des crimes des Ravachol, des Vaillant, des Henry. Pour M. Desjardins, ce principe : « la liberté de l'un a pour limite la liberté d'autrui », détruit la négation du gouvernement (p. 199, t. II). C'est là une pure assertion qui aurait besoin d'être prouvée et que l'auteur ne prouve point.

M. Desjardins est tout imprégné de métaphysique, cette obscure philosophie tant retardatrice du progrès humain. Ainsi il écrit que « La justice est un principe... qu'elle préexiste aux relations qu'elle gouverne, qu'elle est indépendante des temps, des lieux, des circonstances » (t. II, pp. 258, 259). Il faut avouer que l'existence de cette justice immuable, divine, est absolument impossible à prouver par la méthode d'observation des phénomènes sociaux. Si cette justice est indépendante des temps, lieux, circonstances, elle est nécessairement immuable; elle est, comme l'écrit l'auteur, attribut d'un être nécessaire, Dieu; « elle fait partie de la raison supérieure qui est en moi et qui n'est

point moi ». Cela étant admis, comment M. Desjardins expliquera-t-il la variabilité de la justice en les faits humains? Comment expliquera-t-il la variabilité de l'idée de justice dans les cerveaux humains? Cette variabilité ne peut être niée, tant de faits la prouvent.

M. Desjardins considère (p. 243) la foi religieuse comme essentielle à l'homme. Il cite quatre pages à l'appui. Il eût pu s'éviter cette erreur en lisant les travaux de Letourneau et autres anthropologues. D'ailleurs, en admettant même cette prémisse, il ne s'en déduit pas nécessairement l'existence d'un Dieu. Les travaux des physiologistes et des psychologues sont maintenant là comme preuves de la non-existence de Dieu. Pour prouver socialement la nécessité de la religiosité, de la croyance en Dieu M. Desjardins nous annonce (p. 261) que les statistiques criminelles prouvent que le progrès de la criminalité correspond au progrès de l'incrédulité. C'est là une très superficielle déduction, attendu que si, *en quantité*, il y a accroissement du crime, il y a, *en qualité*, diminution du crime. En outre, il serait nécessaire de rappeler que peu à peu, sous l'effort de la moralité croissante, on a criminalisé — j'entends crime aussi bien que délit selon la loi française — des actes qui, avant, n'étaient pas infractions à la loi. Puis il faut se rappeler que la répression est mieux faite maintenant qu'autrefois et que plus de criminels sont par suite atteints. Ces considérations, négligées par M. Desjardins, montrent que sa déduction est superficielle et erronée.

En somme, toute la critique de Proudhon, par l'auteur, est faible, parce que M. Desjardins, par éducation, par milieu professionnel, est imprégné d'idées préconçues. Il juge sans s'appuyer sur les faits d'observation ou d'expérience, mais en s'aidant de la vieille métaphysique. C'est très regrettable et très naturel. Pour juger l'homme, M. Desjardins est bien plus à son aise; aussi il est là impartial. Encore qu'il appelle Proudhon un sophiste; il reconnaît qu'il fut « un des trois ou quatre premiers écrivains du XIX^e siècle »; qu'il fut « un homme austère », qu'il « régla sa vie sur ses maximes », qu'il « manqua non moins que Molière à l'Académie française ». En somme, M. A. Desjardins rend justice à Proudhon, homme privé, littérateur, agitateur, mais il est injuste pour la doctrine que cet illustre penseur élaborait.

Le Crâne des criminels, par A. DEBIERRE. — Vol. grand in-8^o de 466 pages, 137 figures; 9 francs. A. Storck et G. Masson, éditeurs. Lyon et Paris, 1895.

A en croire le titre de cet ouvrage, le Dr Debierre a examiné le crâne des criminels et en a tiré des déductions. Or, il n'en est point ainsi. La matière correspondante au titre forme seulement un chapitre de cent pages. Le livre en entier est, en effet, une véritable criminologie. C'est une véritable étude sur le crime et le criminel, que le professeur de la faculté de médecine de Lille a écrit réellement. Le chapitre II est consacré à la face des criminels, à l'examen minutieux de leur visage. Le chapitre III concerne leur cerveau; puis en le quatrième nous trouvons traitée leur psychicité, alors que c'est l'examen de la physionomie qui fait l'objet du cinquième. Le chapitre VI est le plus long (140 pages) et est relatif au crime, à l'hérédité, à la dégénérescence, à la responsabilité. Enfin des conclusions terminent ce volume. De tous les livres de criminologie parus chez l'éditeur Storck, spécialiste en cette science, le *Crâne des criminels* est certainement le meilleur, encore qu'il y ait des erreurs de raisonnement. Depuis la publication des œuvres de A. Corre, *Les Criminels, Crime et suicide, l'Ethnographie criminelle*, il n'avait rien été publié d'aussi minutieusement étudié, d'aussi clairement exprimé, d'aussi philosophiquement considéré et déduit. Les livres si bruyants de Lombroso ou des auteurs italiens Scighele, Ferri, Garofalo sont loin de valoir ce remarquable travail, qui classe son auteur parmi les premiers criminalistes de notre époque. Ce livre renferme une étude détaillée, avec de nombreuses figures, des crânes, des encéphales, des faces, des physionomies des criminels. Il y a moult tableaux avec moult chiffres. L'auteur, après cette étude, ces mul-

titudes de mensurations craniométriques, encéphaliques, faciales, etc., a justement conclu : « Le criminel-né entendu comme type, c'est-à-dire comme doué d'un ensemble de caractères qui permettent de distinguer un groupe d'un autre groupe, une famille d'une autre, une race d'une autre, n'existe pas » (p. 1). Il y a un type criminel comme il y a un type marin, un type montagnard, des types professionnels, mais il n'y a pas un type anthropologique de criminel. Et page 163, M. Debierre écrit : « L'étude anatomique d'un individu est impuissante encore à décider s'il a été, s'il est ou s'il sera un scélérat. » L'étude de la physionomie est elle-même impuissante (p. 312). Aussi, dans ses conclusions, le professeur Debierre affirme avec vigueur qu'il est impossible, après étude d'un crâne, de dire qu'il a appartenu à un criminel ou à un honnête homme. Il en est de même de la physionomie, de même du cerveau. Il n'y a pas de type du criminel-né. Si péniblement édifié par Lombroso, si facilement adopté par l'école italienne et les rares criminologues anglais ou américains, tel Havelock Ellis dans *The Criminal*, ce type s'est effrité et est tombé en poussière sous les coups de l'école française des Manouvriers, Corre, Lacassagne, Debierre, etc. Il est à noter que pour cette démolition complète, Debierre n'a eu recours qu'à la méthode positive. Il lui a suffi d'examiner, de mesurer, en un mot, d'observer des criminels. Ce résultat d'observations est conforme aux déductions qui nécessairement dérivent de l'étude du crime par la simple méthode rationnelle. Aucun de ceux qui défendaient la thèse du criminel-né n'avait pu donner le critère du crime. Il n'existait pas, pour eux, de définition du crime. En recherchant cette définition, dès 1893, nous établissons dans les *Archives d'anthropologie criminelle* la variabilité dans le temps et dans l'espace des actes qualifiés crimes. Il en résultait *inéluçablement* l'impossibilité d'édifier un type d'homme correspondant à des actes si variés, contraires même. D'ailleurs, une année auparavant, dans l'*Almanach de la Question sociale*, nous avons montré l'impossibilité de déterminer le critère de l'honnête homme et, par suite, du criminel; il ne pouvait y avoir de point de comparaison pour édifier le type criminel. Quelle preuve de normalité existe-t-il ? Ainsi Lombroso compare quelque part des crânes de criminels à des crânes de sujets *normaux*, et ces crânes sont ceux des soldats morts à Solferino ! N'est-ce pas stupéfiant de voir ces soldats, que Lombroso ne connaît pas, être considérés comme *normaux* ? Peut-être parmi eux y a-t-il beaucoup de criminels occultes qui avaient échappé aux poursuites légales bien que tout aussi criminels que ceux condamnés.

M. Debierre n'échappe point à une erreur de presque tous les criminologues. Il définit fort mal le crime, car il accepte la définition de Garofalo, purement métaphysique et sans base scientifique. Par contre, il montre avec netteté, il affirme à maintes reprises et catégoriquement (pp. 236, 373, 449) qu'il y a de grands criminels honorés et respectés dans le monde, qu'il y a une criminalité occulte fort nombreuse. Nous ne nous sommes point expliqué que, ayant cette opinion fort juste et basée sur des faits, Debierre nous donne pages 228-229 une série de lieux communs sur le criminel. Il eût mieux fait de s'en abstenir. Même observation en ce qui concerne les criminels politiques dont, incidemment, il parle. Il semblerait qu'aussitôt qu'intervient la question politique, le savant perd la sérénité qu'il possédait et juge en homme de parti. Ainsi Debierre se plaint de l'instruction insuffisante qui abaisse la moralité, car « l'homme du peuple acquiert des idées fausses, perd le respect de la hiérarchie sociale, prend des idées anarchistes et liberticides » (p. 361). En d'autres termes, avoir des idées anarchistes c'est être liberticide et prouver qu'on a une instruction insuffisante ! Franchement, Debierre a-t-il réfléchi sur cette conséquence de son idée. En tous cas, nous devons en conclure qu'Elisée Reclus a une instruction insuffisante, que Pierre Kropotkine, géologue, naturaliste et mathématicien, est dans le même cas, qu'il en est de même de S. Merlino, docteur en droit, criminaliste, de... Réellement, ce n'est pas sérieux. L'amusant est que quelques pages plus loin, le Dr Debierre se plaint du prosternement dans la boue devant le veau d'or, prosternement de la foule. « Ceux, dit-il, — rares ils sont, — qui veulent rester debout sont considérés comme des

êtres archaïques et cyniquement on leur rit au nez » (p. 373). C'est tout à fait exact, mais parmi ces « rares » sont les révoltés, les anarchistes ; le Dr Debierre eût dû s'en souvenir. Examinant les crimes des foules (p. 367), l'auteur parle bien des foules révoltées, des crimes commis par les révoltés, mais il ne parle point des crimes commis par l'autorité, les répressions sanglantes, criminelles autant que les massacres et les incendies des premiers. En aucun ouvrage criminologique nous ne constatâmes encore ces rapprochements des crimes illégaux et des crimes légaux ; souhaitons qu'ils se fassent un jour au grand bénéfice de la science criminologique. S'il nous est donné de réaliser un de nos vifs désirs, nous le ferons nous-même en un ouvrage.

Debierre est nettement déterministe. Il l'affirme plusieurs fois : Il prouve d'ailleurs avec une grande clarté d'exposition, avec un raisonnement très serré que le libre arbitre n'existe pas, ne peut pas exister : « Bref le déterminisme des phénomènes psychiques est aussi rigoureux que le déterminisme des phénomènes physiques et biologiques » (p. 425). Donc, l'homme ne possède pas la liberté de la volition ; cela pour Debierre est irréfutable. Ce doit être pour tout scientifique chose démontrée, à notre avis. La conséquence logique, fatale est que la responsabilité n'existe point. L'auteur est obligé d'en convenir, et il l'affirme à plusieurs reprises ; mais cette non-responsabilité entraîne nécessairement une non-pénalité. Ce résultat choque sans doute très fort M. Debierre, car nous le voyons ergoter sur la responsabilité. Il ne l'accepte pas au point de vue moral, il la veut au point de vue légal et il la veut inexorable. Il arrive alors à un raisonnement stupéfiant, à des déductions tout à fait illogiquement tirées des prémisses. Nous étions si étonné de voir cette faille dans le raisonnement d'un criminaliste qui a édifié ce livre, si juste en tant de points, que nous dûmes relire. Nous avons bien vu. Oui, pour M. Debierre, le criminel ne pouvait pas ne pas commettre son crime, toutes conditions étant données et pour M. Debierre il est nécessaire de se débarrasser de cet être anormal. Il faut le castrer (p. 455) et, s'il continue, il faut le tuer. Et ces criminels, irresponsables mais frappés, sont « les rôdeurs de barrière, souteneurs, vauriens et récidivistes de toutes sortes ». On croit rêver en lisant cela, car on se souvient que page 322, ce même auteur nous a dit et prouvé que « le crime n'engendre pas toujours le crime, tant s'en faut ». Alors à quoi bon castrer ? Puis, on se rappelle que page 328, ce même M. Debierre nous déclare — avec juste raison — que le commerçant qui trompe ses clients est un voleur, l'épicier qui frelate ses produits est un empoisonneur, que la haute banque est un repaire de brigands. Alors, logiquement, il faut castrer tous ces commerçants, épiciers, banquiers, etc. et pas seulement les rôdeurs de barrière ! Vraiment, il faudrait autant demander la disparition entière de l'humanité.

Par quels états psychiques M. Debierre a-t-il pu passer pour écrire ces contradictions : « La peine a pour fondement de prévenir et réprimer le crime » (p. 455) et dix lignes plus loin il constate que la pénalité n'amende pas le criminel, que la récidivité augmente. Mais bien plus, il a, au cours de son ouvrage, montré l'impossibilité que les peines agissent sur le criminel. Il a dit : « Le criminel est avant tout l'homme du moment ; l'avenir l'inquiète peu, il ne le voit pas » (p. 232). Or, l'avenir c'est la possibilité d'une peine ; le présent c'est la jouissance et le criminel va à celle-ci sans réfléchir à celle-là.

Il y a en toute cette fin du livre de Debierre de telles conséquences qu'on reste littéralement abasourdi. Ainsi toujours en la même page 455 nous lisons : « Pour être juste, la peine devrait réparer intégralement le dommage causé à l'individu et à l'intérêt public... Le criminel est donc un insolvable, il n'y a que la mort qui satisfasse entièrement la société. »

M. Debierre serait fort aimable de nous prouver que la mort répare intégralement le dommage causé à la société. Cela nous paraît absolument monstrueux d'illogisme de prétendre qu'en exécutant un assassin, on répare le dommage qu'il a commis. En quoi les quelques ans de prison — ou même de castration — subis par un voleur pourront-ils réparer le vol de ce voleur ? Je ne comprends pas qu'une telle erreur de raisonnement ait pu se produire en le cerveau de M. Debierre. Il a parlé là sous l'influence des sentiments

affectifs et de l'éducation. Celle-ci habitue en effet les hommes à considérer les pénalités comme « satisfaisant » la vindicte publique ou la justice divine. Le curieux c'est que pour défendre ses peines appliquées à des êtres moralement irresponsables, le Dr Debierre se fonde sur la doctrine utilitaire; il néglige l'ordre sentimental, il l'écarte, ne veut pas en tenir compte et il avait dit (p. 428) que ce sont les sentiments qui mènent l'homme.

Il y a en toute cette partie — courte, heureusement — des illogismes, des contradictions, une absence de raisonnement telle que notre critique a été un peu vive. Elle l'est d'autant plus que l'ouvrage a plus de valeur, que le professeur Debierre est un réel savant, un philosophe moniste et déterministe précis.

Quoi qu'il en soit de ces critiques, l'œuvre de Debierre vaut et tout criminaliste, tout sociologue ou psychologue doit la lire et la méditer.

A. HAMON

Innocencia, roman brésilien de SYLVIO DINARTE, traduit par OLIVIER DU CHASTEL.

Un vol. in-18°; fr. 3-50. Léon Chailley, 41, rue de Richelieu, Paris.

Au Brésil, le pseudonyme de Sylvio Dinarte, l'auteur d'*Innocencia*, est d'une telle transparence qu'on se demande pourquoi le romancier n'a pas donné plutôt son véritable nom, Alfred d'Escragnolle-Taunay. En écrivant un roman, l'ancien combattant de Legumas, le ci-devant sénateur de l'empire et gouverneur du Paraná, l'ami de don Pedro et le conseiller de la famille impériale n'a certainement pas démerité : certes, nous préférons d'excellente littérature à une politique qui a dû paraître mauvaise aux révolutionnaires brésiliens.

La traduction d'*Innocencia* en français nous semble bien tardive. Il est étonnant qu'on ait attendu, en France, la publication de cet ouvrage en six langues, y compris le japonais, pour se décider à le reproduire dans notre langue; il est probable que le génie français doit entrer pour une bonne part dans le beau et clair style de l'auteur, français par sa mère et par son grand-père, le peintre Taunay, qui conquit une très grande réputation au Brésil.

La scène se passe dans le Matto Grosso, où nul écrivain romancier ne nous avait encore menés. C'est pour nous un grand charme que la description de cet État, à peine habité maintenant, mais destiné à prendre bientôt une importance de premier ordre quand les colons italiens et autres se presseront au pied des Andes pour labourer les riches alluvions de leurs rivières. Il était temps que ce roman de mœurs nous fut donné, car en quelques décades tout sera changé. Le sort de la femme, la constitution de la famille, la rude autorité paternelle seront devenus choses légendaires et l'écœurante banalité imposée par l'exploitation industrielle du sol aura prévalu dans le Matto Grosso, comme elle prévaut maintenant dans les États qu'envahit l'immigration. Le Sao-Paulo, le Paraná, le Rio-Grande. On peut croire que l'auteur, en donnant à sa pauvre héroïne le nom d'*Innocencia*, a voulu exprimer symboliquement la transformation sociale qui s'accomplit dans ces contrées presque inconnues aujourd'hui et que demain l'or des banquiers aura conquises. C'est la crise fatale, inévitable. Qu'il nous tarde d'échapper triomphants et lumineux à cette noire chrysalide de tout, enveloppé dans son tissu d'or et d'argent !

B. B.-E. R.

LE MOIS

L'IDÉE NATIONALISTE CHEZ LES JUIFS. — Il vient de paraître, à Vienne (Autriche), une brochure qui a eu un grand retentissement en Autriche, en Allemagne et en Russie. L'auteur de cette brochure, intitulée : *L'État juif*, M. Théodor Herzl, est très connu dans le monde de la presse viennoise; il est, en effet, un des principaux rédacteurs de la *Nouvelle presse libre*. M. Herzl préconise l'idée du rétablissement d'un État juif comme le seul moyen de résoudre actuellement la question juive.

Cette idée de la *nationalisation des juifs* n'est pourtant pas nouvelle. Sans remonter bien haut, nous pouvons rappeler, par exemple, que dans la littérature française de 1840 et 1850 on trouve déjà cette idée très développée dans des ouvrages appartenant à la plume des chrétiens mêmes.

Cette question a été du reste envisagée par les écrivains qui s'en sont occupés comme faisant partie de la grande question d'Orient en général.

On s'étonnera peut-être d'apprendre que ce sont les juifs eux-mêmes qui se déclarèrent, à ce moment-là, les adversaires les plus absolus de toute idée de nationalité juive. Rien n'est peut-être plus curieux, à ce point de vue, que les railleries dont les journaux confessionnels juifs, en France et ailleurs, ont couvert la poésie d'un poète français, M. Barthélemy, insérée dans le *Siècle* de 1847. Le poète, s'adressant aux Rothschild, les exhorte à employer leur grande fortune à acheter à la Turquie, moyennant finances, la Syrie afin d'y établir un État juif.

Mais si cette idée n'a point fait de progrès il y a une quarantaine d'années parmi les juifs de l'Europe occidentale, nous voyons actuellement un véritable mouvement national se faire jour parmi les juifs des pays où ils sont opprimés. Le début de ce mouvement date de 1881-82. C'est à ce moment-là, en pleine crise causée par les émeutes contre les juifs en Russie et ailleurs, que M. le Dr Léon Pinsker, d'Odessa, écrit sa brochure : *Autoémancipation*. Ce fut comme le cri d'alarme d'un juif qui voyait un grand malheur s'abattre sur sa nation, prévoyait des malheurs encore plus grands et croyait trouver le remède contre le mal non pas dans une action forcément stérile de défense contre l'ennemi, mais dans la constitution, ou si vous préférez, la *reconstitution de la nationalité juive*.

« Les juifs, dit l'auteur en substance, ne sont pas une nation vivante; ils sont partout étrangers et c'est là la cause du mépris dont ils sont les victimes.

« L'émancipation civile et politique des juifs ne suffit pas pour les relever dans l'estime des nations.

« Le seul moyen d'y arriver, c'est de créer une nationalité juive, un peuple sur son propre sol, sur son propre territoire; c'est l'*autoémancipation* des juifs, leur *égalité*, en tant que nation parmi les nations par l'acquisition d'un foyer national, d'une patrie... »

Aidons-nous nous-mêmes.

L'idée que M. Pinsker mit en avant a été reprise par d'autres au cours de ces quinze

dernières années; elle a eu de chauds partisans et d'ardents défenseurs en la personne de M. Rülff, de Memel, de M. Lilienblum, d'Odessa.

Mais si on possède peu d'ouvrages en langues européennes sur la question, il en existe toute une littérature, très riche et très variée, en langue hébraïque. Au début c'étaient deux journaux hebdomadaires : le *Magid* de D. Gordon et le *Melitz* de Zéderbaum et une revue mensuelle, la *Maschahar*, de P. Smolenski qui étaient consacrés entièrement à la cause de la résurrection de la nation juive. Les nationalistes juifs de Russie ont trouvé un adversaire résolu et acharné dans le journal juif en langue russe *Woskhod*. Mais l'idée a fait de tels progrès que ce journal, sous la pression de l'opinion publique, a dû faire de nombreuses concessions au parti national, sans cependant abdiquer complètement.

En Autriche le parti national s'est constitué sur une base politique; en Allemagne la propagande nationale parmi les juifs porte un caractère un peu différent. Les nationalistes juifs de ces deux pays ont leurs organes spéciaux en langues allemande (*Zion*) et polonaise (*L'Avenir*).

En Russie, l'agitation nationaliste a pris encore un tout autre caractère. Privés de liberté d'action dans un pays autocratique, les juifs russes sont obligés de se contenter, pour le moment du moins, d'un travail purement *intérieur*. Ce sont avant tout la langue et la littérature nationales qui sont devenues le principal objet des soucis des nationalistes juifs en Russie. La littérature hébraïque a, en effet, pris un grand essor depuis quinze ans. La presse hébraïque compte actuellement *deux* journaux quotidiens et *six* journaux hebdomadaires. Plusieurs maisons d'éditions de livres hébreux font de très belles affaires. Les livres publiés sont des plus variés, à commencer par le genre roman et à finir par les livres de science.

Tout ce mouvement, si peu connu en Europe, est intéressant au plus haut point et mériterait de fixer l'attention d'un penseur européen.

B. L.

* * *

UNE LETTRE INÉDITE DE GEORGE SAND (1). — M'en voulez-vous, mon cher Monsieur Guillon, de vous avoir montré la crinière d'un vieux lion? C'est qu'il faut bien que je vous le dise, G. Sand n'est qu'un pâle reflet de P. Leroux, un disciple fanatique du même idéal, mais un disciple muet et ravi devant sa parole, toujours prêt à jeter au feu toutes ses œuvres, pour écrire, parler, penser, prier et agir selon son inspiration; avez-vous lu *Consuelo*? Il y a de bien ennuyeux chapitres, ils sont de moi. Il y a aussi des pages magnifiques, elles sont de lui. Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente et au cœur impressionnable qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du maître. Otez-vous de l'esprit que je sois grand talent. Je ne suis rien du tout qu'un croyant docile et pénétré.

D'aucuns, comme on dit en Berry, prétendent que c'est l'amour qui fait ces miracles, l'amour de l'âme, je le veux bien, car de la crinière du philosophe je n'ai jamais songé à toucher un cheveu et n'ai jamais eu plus de rapports avec elle qu'avec la barbe du Grand Turc. Je vous dis cela pour que vous sentiez bien que c'est un acte de foi sérieuse, la plus sérieuse de ma vie, et non l'engouement équivoque d'une petite dame pour son médecin ou son confesseur. Il y a donc encore de la religion et de la foi en ce monde, je le sens dans mon cœur, comme vous le sentez aussi dans le vôtre.

Maintenant, réfléchissez bien, nous ne nous sommes parlé que ce soir, les autres entre-

(1) Notre éminent collaborateur, M. Hector Denis, veut bien nous communiquer une lettre autographe de George Sand où celle-ci parle des idées du grand penseur Pierre Leroux, le célèbre philosophe français auquel M. Hector Denis consacre un article très intéressant dont la première partie paraît dans cette livraison.

vues ont été consacrées à examiner les possibilités de l'affaire, et si mes amis du Berry me confirment mes pouvoirs, il n'y a pas de difficultés matérielles à notre association. Mais les difficultés intellectuelles et morales, la doctrine sans laquelle nous ne ferons rien d'utile et de bon, il faut bien que nous soyons d'accord, que vous et moi ne fassions qu'une tête et une conscience. Je n'ai pas d'amour propre, je ne crois en aucune chose, valoir en peser plus que vous. Je ne voudrais jamais rien exiger. Je voudrais seulement que nous fissions à nous deux la tierce juste et non la dissonance. Devant l'excellent M. Pompery, je n'aurais pas osé vous parler du fond de ma croyance. Il discute trop, la discussion me fatigue et je trouve que c'est temps perdu, quand on n'a pas quelque but à poursuivre ensemble. Seule, je ne me sentirais pas l'autorité de vous dire que je crois plus à l'eau de la source où j'ai puisé ma vie, qu'à celle où vous avez puisé de votre côté. J'ai voulu que vous vissiez ma loi vivante, et prié d'être bien net avec vous parce qu'une heure de cette parole claire et pleine vous montre mieux mon être, que tout ce que je saurais dire moi-même. Ce n'est donc pas un interrogatoire et un examen auquel on vous a soumis. C'est un livre qu'on a ouvert devant vous, afin que vous sachiez bien ce qui est là, et que s'il vous répugne d'y étudier la *vita nuova*, vous puissiez reprendre votre liberté d'examen et refuser de vous associer à notre genre d'utopie. Voyez bien, tâtez-vous. De mon caractère dans les relations de la vie vous n'aurez jamais à vous plaindre, mais de ma manière d'entreprendre l'action sociale, il est possible que vous ne puissiez pas vous accommoder. Vous n'avez pas bien lu Leroux, vous n'avez pas lu les dernières pages de la *Comtesse de Rudolstadt*, autrement vous n'auriez pas été étonné d'entendre ce que vous avez entendu ce soir. Il ne faut pas que vous partiez pour un monde inconnu, sans vous y sentir appelé par les instincts du cœur et de l'intelligence, repensez-y, et ne faites cette campagne qu'avec le sentiment qu'elle est bonne et utile, car il y a des politiques et des socialistes dits *pratiques*, qui jugent Leroux un rêveur dangereux et moi une franche bête de croire en lui, tandis qu'en entrant dans la réalité, dans les *moyens*, j'aurais plus d'argent de mes éditeurs et de louanges dans les journaux.

Nous voilà, vous nous connaissez un peu mieux. Ecrivez-moi quand vous aurez fait votre examen de conscience, et fixé votre jugement sur nous.

Tout à vous,
G. SAND.

Le *Messagero*, de Rome, reçoit de San Arcangelo, en Romagne, la nouvelle suivante : Depuis deux jours une multitude de femmes et d'enfants déguenillés parcourent les rues en criant : Du pain ! Nous avons faim !

Cette démonstration est la conséquence de la grande misère qui règne dans la contrée.

Les manifestants ont assailli les fours des boulangers. Les carabiniers sont intervenus et ont blessé beaucoup de personnes.

Une compagnie d'infanterie et les autorités sont sur les lieux. De nombreuses arrestations ont été opérées.

A la suite de promesses faites par la municipalité de secourir la population, le calme s'est un peu rétabli, mais la misère est atroce.

On vient de faire encore un crime de lèse-art en Belgique. Sous le vain prétexte d'organiser une exposition, on a démoli le château de Tervueren, situé dans les environs de Bruxelles, qui brûla il y a quelques années.

Ce château, qui était une ruine pittoresque, avait été décoré d'une série de bas-reliefs

du grand sculpteur français François Rude, celui qui fit une des plus belles sculptures qui décorent l'Arc-de-Triomphe de Paris, *Le Départ*.

Ces bas-reliefs en granit avaient résisté à l'incendie; ils représentaient des *Épisodes de la vie d'Achille*. Mais ils n'ont pu échapper à la stupidité de ceux qui sont chargés de s'occuper des choses de l'art. Ceux-ci, travaillant à démolir les ruines, sont arrivés à grand-peine, après trois jours d'efforts, à détruire et à émettre par la dynamite l'œuvre de l'artiste.

On reste vraiment stupéfait devant un acte de vandalisme semblable, fait avec l'approbation du gouvernement et de voir que presque personne n'a protesté contre l'anéantissement d'une fresque célèbre de l'œuvre du grand sculpteur français.

La *Conquête du Pain* de notre collaborateur P. Kropotkine vient de paraître à Porto : *A Conquista do Pão* est un volume de 355 pages traduit par M. P. Pereira de Carvalho. C'est le tome 1^{er} de la *Bibliotheca Libertaria*. Le tome II, sous presse, sera la *Psychologie du militaire professionnel* de notre collaborateur A. Hamon.

Le 15 juin, à Paris, un banquet a été offert au poète portugais E. de Castro, directeur de la revue *Arte*. Nombreuse assistance littéraire et artistique; des toasts furent portés

La Communauté agricole et l'Origine du manoir ⁽¹⁾

Un des traits qui distinguent le plus le régime économique moderne de celui du clan ou du village communiste, c'est l'appropriation individuelle du sol. Or, cette dernière ne s'est point produite d'un seul coup et sur toutes les terres indistinctement. M. Maurer, et tant d'autres après lui, ont fait voir qu'on partagea d'abord et exclusivement les champs et les prés.

Les pâturages et les forêts restèrent dans l'indivision, sauf à être de plus en plus amoindris par les défrichements et les clôtures (les ainsi dites défenses).

Même les terres de labour ne furent pas toutes partagées.

La majeure partie, lors de l'établissement des manoirs, resta entre les mains des paysans communistes.

Loin d'être propriétaire, la famille villageoise ne fut que l'usufruitière d'un faisceau de parcelles disséminées dans les divers champs d'un même manoir. La totalité de ces parcelles représentait un seul lot (connu sous le nom de *Hube*, *hufe*, *mansus* ou *hyda*, selon qu'il est question de l'Allemagne, de la France, de l'Italie ou de l'Angleterre).

Les partages entre les membres d'un même foyer amenèrent le parcellement des mêmes lots et créèrent à la longue des *dimidi i mansi* et des *halbe Hufer* ; la pulvérisation d'un seul et même lot s'étendit jusqu'à attribuer une seule parcelle, un champ, une vigne, un pré, au membre détaché de la famille-groupe.

Cela n'a pas empêché que les lots d'un même manoir restèrent longtemps de la même grandeur, ce qui fait présumer l'existence jadis d'un partage périodique et général.

Plus tard on se contenta de rectifier les lots attribués aux divers foyers et de faire suivre les partages des familles de celui de leurs parcelles dans

(1) Second chapitre du *Tableau des origines et de l'évolution du régime économique*, de M. KOVALEVSKY.

les terres communes. Partout où, grâce à de nouveaux défrichements, surgirent des hameaux, ou finit par former un seul tout des champs d'ancienne culture et de ceux nouvellement occupés par la charrue. Mais ceci ne put se faire qu'à condition d'apporter quelques modifications dans la distribution des lots et motiva leur rectification partielle.

On pouvait encore naguère citer maint exemple de pareils procédés dans certaines régions du nord de la Russie. Les paysans qui les habitent employaient le verbe *pripoustit*, ce qui veut dire « admettre dans son sein », toutes les fois qu'il s'est agi d'introduire les cultures d'un hameau nouvellement formé dans l'ensemble des assolements pratiqués par le village-souche.

Un autre trait commun au village libre et au manoir est que les terres de labour ne sont pas munies de haies ou d'enclos et que les parcelles des paysans sont situées dans ce qu'on a appelé en Angleterre pendant des siècles « champs ouverts » (*open fields*). Ce fait seul est la cause que la possession individuelle n'est garantie que depuis le moment des semailles et jusqu'à la récolte.

Le reste du temps les terres sont soumises au parcours. C'est là l'origine de cette vaine pâture décriée et non sans raison par les économistes de tous les pays comme un empêchement réel à toute culture intensive.

Pour sortir des généralités et vous donner une notion plus complète quant à la constitution de la communauté villageoise libre et du manoir, je compte vous entretenir désormais du régime de la *mark* germanique, cette commune agricole monstre dont on ne trouve d'exemple que là où le sol avant la migration des barbares n'avait point été partagé en *massæ* ou domaines régis par des propriétaires romains.

Ce n'est que dans ces régions qu'on peut suivre, pas à pas, l'origine spontanée du manoir, car ailleurs nous le voyons déjà à moitié formé bien avant la conquête. C'est là la raison qui me force à attirer vos regards surtout de l'autre côté du Rhin, lequel fut, comme vous le savez, pendant longtemps la limite de l'empire romain.

Les grands domaines connus sous le nom de *massæ* et *saltus* n'arrivèrent pas, par conséquent, à se former dans cette région. Les Germains ne furent pas forcés d'entrer dans un système tout fait de grandes exploitations agricoles menées par des esclaves et des serfs.

Ils n'eurent pas à partager avec les Romains, à devenir leurs hôtes forcés et à se soumettre par là même, du moins en partie, à leur mode d'exploitation du sol.

Les vastes villages communistes, connus sous le nom de *marks*, imposibles en Gaule, en Espagne ou en Italie, purent se former en Allemagne.

L'étude de ses chartes, de ses censiers, de ses polyptyques nous permet, par conséquent, de suivre pas à pas le mouvement spontané qui a conduit à la création du manoir et du régime économique qui lui est propre.

A l'origine, le mot « mark » était synonyme de limite ou de borne des domaines privés ou des territoires de l'État. La loi ripuaire l'emploie dans ce sens, en parlant du cas de l'individu qui franchit une limite et s'empare de la portion d'autrui.

Les lois des Allamans et des Bavaois se servent indifféremment, tantôt du mot « terminus », tantôt du mot « marca », pour rendre une seule et même idée. Les chartes du VIII^e et du IX^e siècle ne diffèrent pas, sous ce rapport, des lois barbares : pour elles, en effet, « marca » exprime le sens de frontière.

Dans les actes de donation et d'achat du commencement du IX^e siècle, les deux locutions *cum omni termino sua* et *cum marca sua* alternent souvent ; les termes *finis* et *marca* remplacent l'un l'autre. (Voyez FUSTEL DE COULANGES, *Recherches sur quelques problèmes d'histoire : la Mark germanique.*)

Mais il ne s'ensuit pas qu'à côté de sa signification généralement adoptée, le mot « marca » n'en ait pas reçu une autre : celle de circonscription territoriale située dans des limites parfaitement connues et comprenant toutes sortes de terres, soit communales, soit privées. L'erreur de ceux qui, comme M. Fustel de Coulanges, nient l'existence, en Allemagne, de communautés villageoises libres et de tout communisme agraire, provient de ce qu'ils n'ont pas voulu se rendre compte de ce fait. A leur avis, dès le VII^e siècle, les textes n'emploient le mot *marca* que dans le sens de propriété privée.

Mais cela fût-il ainsi, affirmerait-on avec justesse que la mark, dès qu'elle n'est plus synonyme de limite, coïncide et se confond avec la propriété privée ?

Pour vous convaincre du contraire, je vous donnerai quelques exemples de l'emploi de ce terme par les documents.

Les chartes de l'abbaye de Saint-Gallen et celles du monastère de Wissembourg établissent sans conteste que souvent deux villages, quelquefois plusieurs, composaient une seule et même mark et que la circonscription territoriale, désignée par les monuments du VII^e et du VIII^e siècle sous le nom de centaine, s'identifiait parfois avec la mark. Certes, le plus souvent, les limites de la mark se confondent avec les limites du terrain appartenant à une villa (*villa*) ou à un village (*vicus*), d'où les expressions dans le genre des suivantes : *In villis vel in marchis, in villa vel in marcha.*

Mais même alors la mark ne veut pas dire toujours : bien particulier, attendu qu'une villa peut avoir un nombre très considérable de copropriétaires jouissant en commun de pâturages et de forêts. Parfois les documents en font mention. Ils parlent des voisins (*vicini*) et prétendent qu'ils participent tous à la transmission du droit de propriété par vente ou par donation.

Des cas semblables sont relatés en Bavière, déjà sous l'administration du duc Tassillo. Nous en avons également (toujours en Bavière) d'une époque plus récente, de l'année 1284, nous en avons du Reingau, de la seconde moitié du XII^e siècle. Ce dernier cas est si caractéristique qu'il mérite d'être cité textuellement :

« Nous, habitants de ce village, dit la charte, nous tous, riches et pauvres ou de fortune moyenne, d'un vœu commun, remettons une partie de la forêt à un tel. Dans cette forêt, aucun de nous ne possède rien en propre, mais elle appartient en entier à tous les habitants de notre village. »

(*Nos hujus villæ inhabitatores, nos universi, divites, pauperiores et mediocres communibus votis traddimus silvæ particulam.* La charte spécifie que dans cette *silva nullus nostrum privatum habebat aliquid, sed communiter pertinebat ad omnes villæ nostræ incolas.*)

Dans les actes de donation et d'achat, recueillis par Lacomblet, nous trouvons également à chaque ligne la preuve décisive que la terre de la mark n'était pas toujours propriété privée, que notamment les forêts et les pacages restaient en indivis. Le donateur ou le vendeur n'en parlent que comme d'objets de jouissance, ce qui, du reste, n'excluait pas la possibilité d'aliéner ces jouissances à des tiers.

Voici la formule générale employée dans la transmission de la propriété et dont les notaires s'abstiennent quand il n'est question que de la transmission des droits d'usufruit : *Ex mea proprietate trado atque transfundo in tuam* (de ma propriété je transfère à la tienne); quelquefois on ajoute : *ut facias de ea quod malueris, hoc est habendi, tenendi suisque successoribus relinquendi habeas potestatem* (afin que tu en fasses ce que tu préféreras, ayant le droit de la garder, de la posséder et de la laisser, à ta mort, à tes héritiers).

Ces mêmes chartes s'expriment tout autrement à propos des droits de l'acquéreur sur les forêts ou sur les terres incultes. Le terme *potestas* ou *dominatio* suivi souvent de l'épithète *aliqua* (quelque); ou encore une expression plus définie de *communio*, jouissance commune, prennent cette fois la place du mot propriété (*proprietas*). Ainsi, souvent il est parlé de la cession par le vendeur ou par le donateur de la *communio in silva*, c'est-à-dire de l'usage commun de la forêt.

Que faut-il entendre par cette *communio*, par cette coparticipation? Toutes sortes de jouissances communes, qu'elles se réalisent en faveur de serfs ou d'hommes libres.

La coutume locale détermine les proportions et le caractère de ces jouissances. Dans leur nombre, plaçons d'abord la dépaissance des cochons au milieu de la forêt. Tantôt le nombre d'animaux que chaque détenteur d'un manse à le droit d'envoyer paître est indiqué, tantôt le droit de dépaissance reste illimité.

La nourriture des cochons se composait des glands qu'ils trouvaient dans les forêts de chênes. Voilà pourquoï l'envoi de ces animaux n'est admis que dans les années où la récolte en est abondante.

La jouissance de la forêt pour la dépaissance des cochons est connue sous le nom de *pastum* ou de *sagina*, il en est parlé comme l'un des attributs (*appendicia* ou *adjacentia*) du manse (*hufe*); de là l'emploi fréquent de la formule *cum pastu*, souvent avec l'addition *porcorum*.

La possession d'un tel droit de jouissance par les individus vivant dans les limites d'un manoir n'exclut pas le droit du seigneur d'y admettre des étrangers.

Propriétaire de la forêt, il aliène librement les différents droits d'usage y attachés; voilà pourquoi, au nombre des ventes, ainsi que des gratifications qu'il accorde, on mentionne souvent le *pastum*; quelquefois on fixe le nombre de cochons qu'il est permis de conduire à la forêt, quelquefois les expressions *sufficenter*, *sine conditione* donnent, par contre une étendue illimitée au droit concédé.

A côté du pacage des cochons dans la forêt communale les documents consistent aussi l'envoi du troupeau dans cette même forêt. Ce ne sont pas seulement *montes quæ alpes dicuntur* qui servent de pâturage au troupeau de la commune, la forêt du propriétaire foncier peut servir au même usage; aussi lit-on souvent dans les chartes du VIII^e siècle et des siècles suivants l'expression : *tradidi dominationem silvæ cum pascuis*.

Au milieu du XII^e siècle, comme l'a signalé Moné et, après lui, M. Fustel, les forêts servant de pâturages reçoivent dans le vulgaire le nom d'*almenda*.

Une charte de l'année 1150 parle des forêts *silvæ quæ vulgari lingua almindæ nominantur*; il en est question comme d'endroits qui servent à la *pastura animalium, tam equorum quam armentorum et pecorum*.

Le fait que ces *almendæ* appartiennent en propre au seigneur du domaine facilite la concession du droit de dépaissance, faite en son nom à des individus qui vivent hors des limites du domaine. De ce nombre se trouvent les titulaires des églises voisines et des monastères. Le résultat final de ces sortes d'aliénations est la diminution des profits que vaut leur jouissance aux paysans du domaine seigneurial.

En servant de pacage pour le troupeau commun, les forêts particulières fournissent en même temps le matériel du chauffage et des constructions, non pas seulement à leurs propriétaires, mais à toute la population dépendante du domaine.

L'ordre suivi dans l'exploitation des forêts fut lamentable, à ce qu'il paraît, puisque, déjà dans les chartes du X^e siècle et du commencement du XI^e siècle, on prévoit la possibilité de leur complète dévastation.

Nous trouvons aussi dans les actes de donation le droit de prendre dans la forêt une quantité déterminée de combustible et autant d'arbres qu'il est nécessaire pour soutenir les habitations déjà élevées ainsi que pour les constructions nouvelles (*planstrum de communi silva ad coquinam et vestes mundandas*), comme s'exprime une charte de l'année 1003.

Voulant, de bonne heure, éviter les dévastations de leurs forêts par les abattages, les propriétaires prononcèrent souvent l'interdiction de la forêt, en d'autres termes, ils en fermèrent l'accès à tous les habitants de leurs domaines.

Non seulement la sauvegarde de leurs droits de propriétaires motiva de leur part cette interdiction, mais leur amour pour la chasse exigeait la conservation des forêts en tant que séjour favori des bêtes à poils : renards, loups, ours et de toute espèce de gibier : cerfs, chevreuils, lièvres, etc.

Aussi les documents parlent-ils souvent de ce qu'ils appellent *speciales forestæ*, c'est-à-dire de forêts ou de bois réservés, dans un but de chasse, à la jouissance exclusive du propriétaire lui-même.

La *silva proprii mei juris* apparaît de plus en plus à côté de la *silva communis*.

Dans le nombre des biens aliénés on finit par citer la *waldmarca*, c'est-à-dire une circonscription forestière tout entière soumise, non à la jouissance commune des paysans et du propriétaire foncier, mais uniquement de ce dernier.

Les jouissances communes constituent un supplément nécessaire à la possession libre ou non libre d'un lot situé dans les limites de la mark. Les documents du VIII^e siècle nous donnent à ce sujet de précieuses indications.

Une charte de 799 mentionne le cas de la vente d'une hufe ou d'un manse de terre, ce qui équivaut à dire d'un lot normal.

Après l'achat de la hufe (*hova*) on en fait un don au monastère de Verden, mais avec une réserve. La jouissance dépendante du manse, la jouissance dans la forêt commune et dans les pâturages communs ainsi que le droit de glandage et celui de défrichement, l'acheteur les garde pour lui-même (*dominationem, quæ ad illam hovam respexit, seu in silva, sive in aquis et pastu vel in comprehensione*).

Il résulte évidemment de ce texte que la possession d'un manse de terre de labour donnait droit à la *dominatio* ou *comunio*, ce qui veut dire à la jouissance en commun.

Ces jouissances ne consistent pas seulement en bois de construction et de chauffage, mais aussi dans le droit de dépaissance et de glandage.

Cette circonstance explique pourquoi les sources font si rarement mention des pâturages communs non compris dans le rayon d'une forêt.

C'est seulement depuis que le défrichement a réduit l'espace occupé par les bois que des pâturages indépendants de la forêt ont été jugés nécessaires. Ce n'est que par exception que nous trouvons çà et là des *communia pascua*, c'est-à-dire des pacages en dehors de la forêt affectés à l'usage commun.

Les pâturages communs paraissent souvent situés sur les montagnes et alors ils sont appelés du nom *alpes* — terme conservé encore jusqu'à présent dans plusieurs localités de l'Allemagne et de la Suisse.

Les chartes des VIII^e et IX^e siècles, en parlant de ventes et d'achats, emploient le plus souvent le terme *villa*. M. Fustel y voit un indice certain de l'existence de manoirs ou de domaines privés. Mais les notaires du VIII^e siècle ne sont pas des latinistes accomplis. Ils confondent souvent *vicus* avec *villa* et parlent d'aliénations faites par huit, dix ou tous les propriétaires d'une même villa-village qui ensemble, avec leurs lots, cèdent aussi leur droit de jouissance commune. Les villages libres ne sont par conséquent pas inconnus, mais les chartes en parlent peu. Il n'en pouvait être autrement, car les paysans communistes avaient et ont encore rarement recours au notaire; ils se contentent de garder leurs lots de génération en génération. Tout de même, à l'époque où se forma la féodalité, c'est-à-dire au IX^e siècle, il n'est plus question de villages libres et nous n'entendons plus parler de communes indépendantes qu'à l'occasion de leur transition à l'état de manoirs.

Le plus souvent, la cession des terres se fait par des groupes entiers de petits propriétaires d'une seule et même *villa*, quelquefois par l'ensemble des *vicini*, voisins ou covillageois; dans ce cas toute la commune devient par là même dépendante ou féodale, de libre qu'elle était à l'origine. Mais il arrive également que la petite propriété est maintenue côte à côte avec la grande, ce qui prête à la commune un caractère complexe de liberté et de servage et associe dans les pâturages communs et dans les forêts communes le seigneur féodal et les serfs avec les propriétaires des manses libres. Cependant, à chaque nouvelle génération le nombre de ces communes soit libres, soit mixtes, diminue de plus en plus. En Germanie comme en France ou en Angleterre se prépare cet ordre de relations foncières qu'exprime l'aphorisme : « Nulle terre sans seigneur. »

L'instabilité de la petite propriété au milieu d'une société encore mal pacifiée, le besoin accusé d'un protecteur, augmentent le nombre des cas où on la voit cédée à condition, non de servitude volontaire, mais de clientèle ou de dépendance. Ce dernier cas est d'autant plus fréquent qu'il n'exclut pas la possibilité de garder entre ses mains les lots aliénés à titre de fermage à long terme.

Au IX^e siècle, les chartes ne mentionnent les communes, soit libres, soit mixtes, que lorsqu'il s'agit de déclarer que tel ou tel *homo liber* a de son plein gré cédé sa terre à un seigneur voisin, qu'il a consenti en même temps de devenir son homme lige et à ne plus tenir la terre qui fut sienne que comme une dépendance du domaine seigneurial. Bien des raisons poussent les hommes libres à faire ces renoncements, à échanger leurs propriétés en précaires, termes employés par les chartes, à devenir des clients, des sujets.

L'un déclare qu'il n'a de quoi se nourrir ni se vêtir, l'autre qu'il est opprimé par les hommes puissants et cherche un protecteur, un troisième qu'il ne veut plus être exposé aux vexations des employés préposés au prélèvement des impôts ou à la conscription militaire. L'immunité dont jouit le fief l'attire, il aime mieux se soumettre à un supérieur voisin qu'à des agents infidèles d'un maître qui vit au loin et est incapable de connaître ses vrais besoins, son vrai état de fortune.

Ajoutez à cela la liberté avec laquelle les chefs d'État, empereurs, rois, ducs, etc., disposent souvent de terres possédées par des propriétaires libres en les donnant en bénéfice à des hommes d'église ou à des militaires. Ceux qu'on soumet ainsi à un patronat ne l'acceptent pas toujours sans opposition.

C'est ainsi que les habitants de Bellagio, à l'heure qu'il est un des villages du lac de Côme les plus fréquentés par les touristes, protestent énergiquement contre l'empereur Frédéric Barberousse, qui venait de les donner à l'église et à l'abbaye de Saint-Ambroise à Milan. « L'empereur lui-même, disent-ils dans leur plainte, ne peut donner à autrui ce qui ne lui appartient pas. » Mais combien peu nombreuses sont les protestations de ce genre que les archives des manoirs nous ont préservées. Et pouvait-il en être autrement, les seigneurs étant les premiers intéressés à détruire ces actes et les paysans illettrés peu enclins à tenir leurs propres archives.

A la suite de toutes ces soumissions volontaires ou non volontaires, la mark fut partagée en manoirs appartenant à des seigneurs féodaux, tant civils qu'ecclésiastiques. Mais ce ne fut pas le cas de toutes les marks.

Une bonne partie de ces dernières resta encore à l'état de transition entre la petite propriété et la grande, la possession commune et la possession pri

vée. Aussi suffit-il de jeter un coup d'œil sur les terres qui la composent pour se convaincre que le manoir s'est formé petit à petit et qu'il a englobé dans ses rangs des villages entiers de copropriétaires, ainsi que des fermes isolées, formées par les défrichements. Les termes les plus usités pour désigner une possession immobilière sont encore au X^e siècle les mots *alod*, *exartum* et *comparatum*. Le dernier, qui veut dire terre acquise par achat, n'est pas bien fréquent, mais on ne peut en dire autant des deux autres.

Ils expriment l'un (*l'alod* ou alleu) le bien héréditaire; l'autre, le bien acquis par la voie du défrichement. Or, le mot d'alod provenant de lôt ou los, on est bien forcé de reconnaître qu'il n'a pour base qu'un allotissement fait à une époque plus ou moins éloignée, mais dont la propriété commune fut l'objet. Les parents ont remis leurs lots à leur progéniture et c'est ainsi que ces lots sont devenus propriété privée, *terra aviatica*, la terre des aïeux, selon l'expression employée par la loi des Francs ripuaires.

Non moins expressif est le terme d'*exartum*, souvent remplacé par celui de novale ou *Bifang*. — Tous ces termes désignent le même acte de l'appropriation d'une terre jadis commune par la voie de défrichement, appropriation autorisée par tout le voisinage, tous les *vicini* ou *commarcani*. Cette autorisation seule constitue le titre légal du défricheur, l'autorise à considérer désormais sa « purprise » comme une propriété privée.

Les documents décrivent quelquefois en détail la genèse de ces purprises et, à cette occasion, ils nous apprennent que là où s'est constituée une propriété particulière, il y avait encore, naguère, jouissance commune ou copropriété. En effet, si nous recueillons les témoignages sur l'origine de l'exart que renferment les chartes, à partir du VII^e siècle jusqu'au XI^e, nous verrons que sa genèse fut partout la même, — l'appropriation d'une terre commune par un particulier ou par un groupe d'individus, l'utilisation de terrains incultes ou de forêts vierges. La conquête de la propriété par le travail, par l'exploitation économique des forces de la nature, tel est le vrai caractère de la « purprise » ou du *Bifang*.

Voici, par exemple, ce que dit de lui un acte de donation fait par Henri le Roux, en 796 : En donnant le nom de *comprehensio* à son défrichement, le donateur explique que l'origine de sa propriété a été le travail (*terra proprii laboris mei*).

Une autre charte, de l'année 801, empruntée également au cartulaire de l'abbaye de Verden, nous décrit en détail le procédé de ces sortes de « purprises ». Le défrichement d'une forêt, condition nécessaire de son utilisation comme champ, n'est pas toujours dû aux efforts d'un seul homme. Le plus souvent ses proches et ses amis lui viennent en aide (*proximi et amici*). De

pair avec eux (*in communione proximorum*) le colon procède au défrichement en employant selon toute probabilité le moyen le plus simple et le plus efficace, celui du feu.

Le défrichement entraîna, comme conséquence habituelle, la pose de bornes ou de signes limitrophes visibles, circonstance signalée par un acte d'achat de l'année 848, lequel spécifie que le champ, une fois défriché, on l'a circonscrit de nouveaux signes (*qui novis signis eam obfirmaverunt*).

Le défrichement devient chose si habituelle que les « purprises » d'un individu sont souvent limitrophes de celle d'un autre. Ainsi, dans la forêt de Heiszi, à côté des « purprises » passées dans les mains de l'abbaye de Verden, en vertu d'une donation faite en sa faveur par les premiers colons, nous en découvrons encore une suite d'autres, restées jusqu'à l'année 800 dans les mains de trois frères, qui les possédaient en indivis. Ce n'est qu'à cette époque qu'elles furent cédées au monastère.

Dans une autre charte de 801, nous lisons que la *comprehensio* exécutée par un certain Hildirad est limitrophe de la pièce de terre que, dans l'angle voisin (*in proximo angulo*) un homme, nommé Folkberg, se mit à extirper naguère (*olim stirpare inchoavit*).

L'étude des dénominations topographiques, entreprise par Arnold dans une des localités de l'Allemagne, dans le Hessen, l'a amené à cette conclusion que l'époque qui commence au VII^e siècle et finit par le XII^e marque le temps où le défrichement et les prises de possession dominèrent dans le sens le plus étendu du mot.

Par conséquent, à une époque antérieure, une partie considérable des terres restaient incultes et servaient de biens communaux.

Il faut se demander, toutefois, quelles furent les causes du développement si rapide et si étendu du défrichement, d'où venait la nécessité de cette destruction des forêts, de cette extension du terrain mis en culture.

Une charte nous le dit en déclarant, en propres termes, qu'une terre cultivée rapporte bien plus que ce que peut donner l'usage de la forêt indivise (*quod utilius sit quam silva utilitatis conferre possit*).

Ainsi l'on reconnut que l'abandon de la terre en forêt était chose désavantageuse. La pacification relative de la société amenée par la fin des invasions et par l'unification politique des Carolingiens dut provoquer en Allemagne une densité de population jusqu'alors inconnue et par conséquent exiger une culture agricole plus étendue.

Du temps de l'empereur Konrad, avec les progrès rapides de la féodalité et l'anarchie sociale qui recommençait, les seigneurs, ne se contentant plus du défrichement de leurs propres forêts, procèdent à des défrichements non autorisés dans les forêts de leurs voisins.

C'est ainsi que les annales de l'abbaye de Fulda, entre autres accusations portées contre les seigneurs séculiers, soutiennent que les plus pauvres d'entre eux *faciebant sibi novalia et villas in nemoribus et forestibus sancti Bonifacii* (patron du monastère). C'est-à-dire qu'ils occupaient les terres vierges dans la forêt du monastère et par ce moyen s'appropriaient des domaines entiers (*villæ*). Certes, de semblables usurpations ne devaient pas seulement réduire les domaines des monastères. Avant tout la propriété villageoise mal défendue devait subir ces vexations. Les *silvæ communes* ou les forêts communes de la mark disparurent entièrement en bien des localités devant ces prises de possession que l'autorité était impuissante à réprimer.

Plus d'une fois ces usurpations sont mentionnées dans les arrêts rendus par les juges aux IX^e et X^e siècles.

La question de savoir si les habitants peuvent jouir des dépendances communales en vertu du droit de propriété qui leur appartient (*per suam auctoritatem*) ou bien si dans la jouissance qui leur est laissée il ne convient de voir qu'une gracieuseté du seigneur voisin, une gratification temporaire, susceptible d'abrogation (*an ex ejusdem loci domini precario*) est souvent débattue devant les juges; souvent ces derniers déclarent que le litige existe déjà de longue date.

Le verdict se prononce en faveur d'un partage en parts égales, dont l'une est réservée à la jouissance exclusive du seigneur. Quant à l'autre, elle sera commune à tous, dorénavant *omnia omnibus essent communia in lignis cedendis et sagina porcorum et pastu pecorum*.

Cette façon de juger le différend signifie que, en admettant en principe la copropriété des paysans et des propriétaires fonciers, et en voulant donner aux uns et aux autres la possibilité de sortir de l'indivision, le tribunal n'y voit d'autre moyen que le partage définitif en parts égales.

Rapprochons maintenant de ces faits ceux que les chartes du XI^e et du XII^e siècles présentent sur la question de déterminer à qui appartenait le droit de disposer des dépendances communales.

Si ce droit se trouve entièrement dans les mains du propriétaire du manoir, il semble alors assez probable que le titre de propriété lui appartient, mais si, au contraire, pour aliéner ces dépendances, le seigneur est contraint de solliciter le consentement du représentant de l'État, point de doute, nous assistons à la transmission d'un terrain commun, transmission autorisée par le gouvernement.

Une charte de 1099, donnée par l'archevêque de Cologne Germain III à l'abbé du monastère de Brauweiler appelé Vetzelo, rapporte un cas de ce genre. L'abbé sollicitait de l'évêque la permission de défricher une pièce de

terre dans la forêt *qui dicitur Bram*. La demande est prise en considération, parce que l'étendue de la terre défrichée ne dépasse pas la contenance nécessaire *ad unum mansum*, c'est-à-dire pour un lot entier de paysan.

On peut se demander pourquoi l'abbé ne procède pas directement à cette opération de défrichement, pourquoi il sollicite d'abord le consentement de l'évêque. Peut-être par la raison que la forêt appartient à l'évêque. Mais la charte l'appelle expressément la forêt de l'abbé (*sua foresta*).

Sans doute, alors, pour éviter le paiement de la dîme ecclésiastique due pour tout nouveau labour d'une terre vierge. Mais la charte ne fait pas mention d'une semblable faveur. En dernière analyse, il ne nous reste qu'une seule hypothèse : la forêt était *silva communis*, elle constituait la propriété, le domaine commun du monastère et des villageois du voisinage. Tant qu'il s'agissait de donner à des tiers les droits de jouissance, qu'on y tenait, le propriétaire foncier pouvait en disposer librement ; mais une fois qu'avait surgi la question de la suppression complète de toute jouissance, du moins sur une partie de la forêt, une fois qu'il s'est agi de la transformer en propriété particulière par le fait du défrichement, la permission de l'autorité devint de rigueur.

Or, dans le cas présent l'évêque de Cologne nous apparaît comme le représentant de l'État, comme le chef féodal suprême, et sa *pontificalis auctoritas*, ainsi s'exprime la charte, sanctionne et confirme la légalité d'une semblable prise de possession.

Il ne convient pas, cependant, d'imaginer que la permission de l'État précédait tout défrichement dans la forêt communale.

Tant qu'il exista beaucoup de terrains vacants, personne ne prit intérêt à s'opposer à l'essai isolé de leur transformation par la culture.

C'est pourquoi, dans la plupart des cas, le consentement tacite des propriétaires voisins suffisait, et une permission spéciale se demandait seulement dans les occasions extraordinaires, quand la nécessité se faisait sentir de légaliser sa manière d'agir aux yeux des personnes qu'elle mécontentait.

Avec la densité de la population qui allait toujours croissant et avec la réduction de l'emplacement forestier surgirent des conditions défavorables pour la liberté ultérieure du défrichement. Cela explique la raison pour laquelle la majorité des actes du XII^e, XIII^e et XIV^e siècles trouvent nécessaire de mentionner la permission donnée par les copropriétaires de faire tel ou tel autre *novale* ou *exartum*, pourquoi cette permission est citée par les chartes comme la preuve manifeste que la prise de possession s'accomplit *legaliter*, que la terre *legibus comprehensa fuerit*, c'est-à-dire légalement ou conformément aux lois et à la coutume.

Généralement en vogue dès le VIII^e siècle, le défrichement à cette époque

apparaît déjà comme une pratique ancienne. Les chartes de la fin de ce siècle parvenues jusqu'à nous citent des *agri qui ante extirpati sunt a patribus aut ab hominibus nostris*, c'est-à-dire par nos aïeux ou par nous-mêmes.

A côté des propriétés créées par le travail nous trouvons les pièces de terre échues en héritage ou en vertu d'un achat.

Elles sont considérées dans le premier cas comme propriété patrimoniale et dans le second comme un acquêt personnel. On ne traite que les premières comme une *hæreditas*, comme un *alodum*.

Les documents distinguent par conséquent trois formes de propriété. L'entière cession de tout ce que possède une personne s'exprime par ces mots : *quicquid habeo, tam de alode, quam de comparatione vel de quolibet adtractu*. L'alleu représente la terre échue aux parents et transmise par eux au détenteur ; voilà pourquoi les documents ajoutent quelquefois à ce terme le mot *parentum* ; souvent aussi, désirant signaler de quel côté — paternel ou maternel — la terre a été reçue en héritage, ils parlent de *alode paternico* et de *alode maternico*.

Un autre nom pour l'alleu, c'est l'*hæveditas*, nom qui s'explique aisément, attendu que l'alleu désignait avant tout une terre héréditaire.

Si le possesseur le tenait en pleine et entière propriété, on employait le terme conforme *proprietas*. Quelques chartes rapportent que telle ou telle autre personne a fait donation ou a vendu *rem propriam seu alodem suum*.

Nous avons parlé jusqu'ici de l'alleu et de la purprise comme d'une propriété privée. Mais ce terme ne rend que d'une façon très imparfaite l'idée que s'en faisaient les hommes du temps. Car la terre restait possession indivise de tous les membres d'une même famille, de frères héritiers continuant à vivre sous le même toit, d'oncles et de neveux, membres d'un même foyer ou comme on disait alors d'une même consorterie de parents (*consorteria parentum*), d'une même généalogie (*genealogia*), ou d'une même *fara*. Ces deux derniers termes se retrouvent l'un dans les lois des Allamans et des Bavares, l'autre dans celle des Lombards. Une fois que la terre est la possession commune de tout un foyer, il devient impossible d'en exécuter l'aliénation, à moins d'accord unanime. Et c'est là l'origine de ce *Beispruchsrecht* ou droit de n'importe quel membre du même foyer d'arrêter la vente ou la donation par son refus, ou encore du droit de préemption et du droit de rachat, droits que les anciennes coutumes françaises reconnaissaient aux parents les plus proches. Ce « retrait lignager » est encore maintenu en Russie en faveur des biens héréditaires.

Du VII^e au XII^e siècle les actes d'aliénation faits en Allemagne parlent encore bien souvent de la *licentia et hortamentum parentum* ainsi que de

leur présence aux ventes (*ipsos presentes*). Cela veut dire que la vente ne se faisait qu'avec le consentement et le conseil des parents qui assistaient à la transaction.

Nous trouvons également la formule suivante : *propiuqui mei consenserunt mihi et firmaverunt cum verboeorum*. Ce qui se traduit : les parents me l'ont permis et m'en ont assuré verbalement le pouvoir.

Ainsi, malgré le terme *proprietas*, fréquent dans les chartes, nous nous trouvons en présence, non de propriété privée, telle que l'entendaient les Romains, mais d'une propriété familiale indivise pareille à celle dont la famille grande-russienne ou bien la *zadrongo* des Slaves méridionaux offrent les modèles.

Son existence peut se constater tant au sein de la population libre, que parmi les hommes d'origine servile. Cette classe d'individus, que les sources désignent par le nom de *consuales*, vit aussi en groupes indivis, composés de proches parents, appelés dans les monuments *consortes*. Lorsqu'un individu se détache d'un de ces groupes, il renonce, par là-même, à l'héritage.

Les Germains gèrent d'une manière incomparablement plus libre la propriété personnellement acquise (le *conquisitum*).

Lorsqu'il s'agit de l'aliénation de cette dernière, il n'est pas nécessaire de demander, au préalable, un consentement quelconque, non plus que dans le cas où la pièce de terre défrichée (*l'exartum*) est vendue ou donnée en présent. Mais il ne faut pas oublier que le caractère d'acquêt personnel ne se conserve que pendant la première génération et que, dans la suivante, le *conquisitum* et l'*exartum* deviennent déjà la propriété patrimoniale (*hereditas* ou *alod*).

L'étude à laquelle nous venons de nous livrer nous induit aux conclusions suivantes :

Premièrement : La propriété commune se trouve dans les limites de la mark, à côté de la propriété privée;

Deuxièmement : La propriété privée, quant à son origine, est une propriété dérivée dont les sources remontent à l'époque d'un communisme primitif. Le partage de la terre commune ou sa prise de possession, par le travail d'un individu ou d'un groupe d'individus, est la vraie source de la propriété privée; elle est celle de l'alleu et celle de la purprise, c'est-à-dire des deux formes de la propriété, qui prédominent du VII^e jusqu'au XII^e siècle;

Troisièmement : Différente de la propriété romaine, la propriété germanique porte le caractère familial. Elle appartient, en indivis, aux personnes unies entre elles par le sang et par le fait de la cohabitation, autrement dit, par l'unité du foyer;

Quatrièmement : La communauté villageoise libre a précédé la communauté villageoise servile. Elle lui a légué son caractère de copropriété et de jouissance commune.

En dehors de sa *curtis dominicalis* et de sa *sala* ou *terra indomincata*, qu'il possède en propre, et que, souvent, il administre en personne, le seigneur féodal n'a droit qu'aux corvées et aux prestations en nature de ses serfs, dont chacun détient un manse, c'est-à-dire un faisceau de parcelles, disséminées dans les champs ouverts, qui constituent la *terra servilis* : la terre des serfs.

La grandeur de ce manse est variable si l'on sort des limites du manoir et invariable au sein du même domaine. La possession d'un manse donne accès aux usages communistes dans la forêt du manoir et dans ses pâturages. Ces usages n'ont d'autres limites que le besoin réel des ménages qui y prennent part. Aussi longtemps que leur nombre est restreint, et l'étendue des forêts et des pâturages élimine la crainte qu'elles puissent jamais être surchargées de bétail ou qu'elles courent le risque d'être anéanties par la hache des ayants droit — la coutume laisse un champ libre à l'entreprise individuelle. Mais aussitôt que la population du manoir devient plus dense, on est forcé de proportionner les droits de jouissance aux nécessités réelles des ménages. C'est alors que s'établit cette règle qui admet aux pâturages exclusivement le bétail qui a hiverné dans les limites de la commune, ce qui revient à éliminer tout le bétail forain.

Autre coutume non moins répandue : On ne permet point d'extraire le bois sec ainsi que de couper le vert bois dans le but d'une vente. On n'a que le droit de se chauffer et de réparer sa maison aux frais de la commune.

La coutume qui règle les possessions et les jouissances des serfs les protège également contre les exactions des propriétaires fonciers. Elle détermine le nombre de jours où la corvée sera exigée ainsi que le mode de son exécution, tantôt par un travail manuel, tantôt en se faisant assister des animaux de trait.

De là, la distinction des *angariae bovum* et des *angariae manuales*. Pendant le temps des semailles, de la fauchaison, de la récolte ou de la plantation des vignes, un travail supplémentaire est exigé. Il porte le caractère d'une assistance accordée par les serfs au seigneur. Aussi le nomme-t-on en Angleterre : *lovebones*, c'est-à-dire corvées faites par amour.

Ailleurs on le compare aux corvées ordinaires et comme ces dernières sont connues sous le nom de *angariae*, on désigne l'assistance coutumière par le terme de *perangariae*.

Rarement, le nombre de jours consacrés au travail forcé dépasse cinq

par semaine, sans compter les fêtes, bien plus nombreuses que de nos jours.

En Sicile et en Toscane nous arrivons même à constater ce fait, qu'à son déclin le servage n'exigeait pas plus d'une semaine par mois. Cela se passait au XIII^e siècle.

En dehors des cens et des rentes le seigneur tire son profit de l'exercice des droits régaliens, tels que justice et police, qui lui furent cédés par l'État, de paiements fortuits faits par les serfs à propos de noces et de succession et des monopoles d'exploitation, tels que moulins, fours et pressoirs banaux.

Quelques historiens, M. Viollet entre autres, ont essayé de prouver qu'en cela encore le chef du manoir n'était que l'héritier légitime des autorités villageoises qui au profit de la commune libre avaient jadis exercé les mêmes droits.

Dans bien des localités, notamment partout où le régime féodal avait su se rendre plus ou moins indépendant de tout contrôle exercé par l'État, le seigneur prélevait non seulement des contributions directes ou indirectes de la part de ses serfs, il les forçait encore à lui vendre tous les produits de leurs récoltes, surpassant leurs propres besoins : blés, raisins, etc.

Ailleurs ils ne purent faire eux-mêmes usage que des vins, sortant de ses caves et pressoirs, et de la bière préparée par certaines personnes à qui il avait cédé ses avantages à condition de la livrer au consommateur à un prix réglé d'avance. C'est là ce qu'on appelait en Angleterre l'*assisa cervisiae*.

Le manoir n'était pas seulement le centre de l'économie agricole, de l'aménagement des champs. Il avait aussi ses industries. Le tissage du lin et de la laine étaient les plus répandues ; mais on trouve également la fabrication des briques, du ciment, et, où le climat le permettait, la fabrication du sucre, de l'indigo, etc.

Dans la morte-saison l'esclave et le serf seraient restés sans travail, si l'industrie domestique du seigneur n'avait pas trouvé le moyen de leur en fournir.

Encore à l'époque des empereurs romains, nous trouvons la coutume de tenir les esclaves dans des bâtisses affectées à cette fin et nommées *ergastula*. Les servantes étaient placées dans des espèces de gynécées dont on trouve des traces encore au VIII^e siècle de l'ère chrétienne, tant sur les terres du domaine (voyez le capitulaire de Villis de Charlemagne) que sur les terres d'église et notamment des abbayes de Saint-Gallen et de Saint-Germain-des-Prés.

Plus tard, même, on trouvait encore sur les domaines de Frédéric II, en Sicile et en Calabre, ces espèces de réduits pour les esclaves des deux sexes. Le propriétaire leur fournissait la nourriture et l'habillement ; par

contre ils étaient assujettis à un travail forcé, les femmes au tissage, et les hommes, tout particulièrement les Sarrasins, en dehors de l'élevage des bestiaux, à la fabrication du sucre produit par les plantations de la canne à sucre faites dans les environs de Syracuse et de Palerme.

Envisageons maintenant le régime économique de la commune rurale libre et du manoir au point de vue de la production, de la distribution et de l'échange.

La production n'a en vue que de fournir aux besoins des habitants, à commencer par le seigneur et en finissant par le dernier de ses serfs.

Aussi la vente aux forains n'est-elle guère accordée à moins d'une autorisation spéciale et du paiement de droits de sortie. On n'admet à la jouissance des communaux que le bétail de la commune ou du manoir. On n'abat du bois que pour subvenir à ses propres besoins. L'exportation des blés est défendue et les producteurs obligés bien souvent à vendre tous leurs produits, une fois que ces derniers surpassent leurs besoins, au seigneur du manoir.

D'autre part, la consommation est régulièrement alimentée par les produits locaux. Les paysans mangent le pain qu'ils ont ensemencé, boivent le vin qu'ils ont recueilli et la bière préparée dans la commune ; ils se vêtissent également de toiles et de lainages produits par les économies domestiques ou les gynécées tenus par les seigneurs. Les objets de luxe, tels qu'épiceries par exemple, sont importés, mais le seul qui en fasse un usage habituel est le maître du manoir et sa famille.

Il va sans dire que dans ces conditions, les échanges sont fort limités. Les droits patrimoniaux d'entrées et de sorties y sont même, à une époque postérieure, un grand empêchement, ainsi que le privilège accordé au seigneur de se porter comme premier acquéreur de tous les biens vendus par ses serfs.

On comprend aisément que dans ces conditions l'assistance d'espèces monnayées est moins nécessaire, l'échange prenant bien souvent la forme d'un prêt sans intérêt et se résolvant par le retour de l'objet offert.

Le droit russe le connaît encore de nos jours sous un nom distinct de celui du prêt productif d'intérêt. On le nomme : *ssouda* et non *zaem*. Le peu d'étendue des échanges permet également d'y affecter des monnaies locales, qui n'ont point un cours régulier en dehors du manoir, ou encore de remplacer l'argent par celui des biens qui plus que les autres porte le caractère d'une valeur d'échange. Tel est le cas du bétail. Aussi voyons-nous les bœufs ou les vaches servir de mesure de valeur. C'est ainsi que l'*Illiade* parle du nombre de bœufs que devait coûter l'armure de tel ou tel guerrier, que les compositions payées par les indigènes de l'Irlande du temps de la

rédaction de leurs coutumes ou des ossètes à l'époque de leur annexion à la Russie, étaient calculées par le nombre des vaches, et que le terme servant à désigner la monnaie chez les Romains : *pecunia* provient de *pecus* ou bétail.

De tout ce que nous venons de dire, une vérité se dégage qui est : que le régime économique propre à la communauté villageoise et au manoir est une des formes de ce ménage isolé et se suffisant à lui-même, qui est antérieur à l'avènement de l'économie des échanges.

Mais cela n'empêche pas à la commune rurale et au manoir de prendre le pas sur la horde et le clan, en ce sens que l'agriculture n'y est plus nomade, que l'assolement d'abord biennal et ensuite triennal vient d'y être introduit, que les parcours et les droits d'usages quoique nombreux n'embrassent plus toute la superficie des terres, grâce aux enclos des seigneurs; grâce aussi et surtout aux défrichements qui de plus en plus arrachent le sol à la jachère et étendent les labourages au fur et à mesure que la population s'accroît.

Très extensive encore, l'agriculture au sein du village libre et du manoir, l'est moins qu'au sein de la horde et du clan.

Et qu'est-ce qui a produit ce résultat : rien que la marche ascendante de la population.

Nous la verrons plus tard faire encore d'autres prodiges, révolutionner tout le système de l'aménagement des champs, chasser le paysan de son lot, et mettre à sa place le fermier détenteur d'un petit capital et louant la terre à terme pour une rente réglée par les rapports de l'offre et de la demande.

Nous assisterons à la disparition des droits d'usages, de la promiscuité, de la vaine pâture, toujours sous l'influence de ce facteur unique : l'accumulation des habitants.

On peut donner aussi la contre-épreuve de ce que j'avance en démontrant qu'à peine la population, au lieu d'augmenter s'est vue réduite à la suite de guerres, d'épidémies ou d'émigrations, que le régime économique est revenu en arrière.

L'Angleterre de la première moitié du XIV^e siècle était à la veille d'émanciper ses serfs, ses corvées étaient remplacées par des paiements en argent. La peste, connue sous le nom de mort noire, ayant emporté un tiers ou la moitié de ses habitants, on s'est brusquement arrêté, on a même rétrogradé en forçant les paysans de se remettre aux corvées. Ils se soulevèrent conduits par le briquetier Wat-Tyler; le roi Richard II leur promit l'affranchissement, mais le parlement s'y opposa et les seigneurs féodaux, qui de leur propre élan et de leur propre intérêt avaient déjà remplacé la corvée et les prestations en nature par des paiements d'argent, sont revenus sur leur décision.

Il en fut de même en France, d'autant plus que sa dépopulation commencée par la peste fut continuée et maintenue par la guerre de Cent ans. Aussi les jacqueries n'aboutirent-elles point à un acte d'émancipation générale semblable à celui qui se produisit en Russie en 1861.

Il fallut attendre jusqu'à la célèbre séance du 4 au 5 août 1789 pour voir disparaître les derniers vestiges du servage.

L'économie politique, qui est la théorie du ménage d'échange, ne pouvait naître sous le régime de la commune rurale et du manoir.

Mais rien ne s'opposait à ce que la philosophie, dans le sens de toute abstraction, s'emparât de la question des règles à suivre dans l'aménagement d'un foyer ou d'une campagne.

Le livre si vanté de Xénophon peut servir de spécimen aux nombreux manuels qui dissertent sur ces questions. Les traités en matière féodale tels que ceux de Littleton ou de Fitzherbert, ainsi que les ouvrages qui traitent de l'aménagement des champs, et il n'en manque guère, à commencer par les scriptores de *Re Rustica* et en finissant par Walter of Henley, Robert Grosse-tête et le célèbre de Serres, auteur du *Théâtre de l'agriculture*, remplacent à cette époque les dissertations d'économie politique et sociale; toute cette littérature ne nous fait connaître que le peu d'élan que donne à la pensée humaine l'analyse d'un régime économique ignorant les échanges et la circulation des richesses.

Mais un des traits particuliers de cette époque, celui qui consiste à accorder les devoirs vis-à-vis de son prochain, avec l'intérêt bien entendu, n'a pas échappé à ses penseurs.

Alors que la production est nécessairement limitée à la consommation locale, l'accumulation des produits, surpassant les besoins, devient inutile et peut aisément passer aux yeux du philosophe pour un acte non seulement immoral, mais insensé.

Aussi les pères de l'Église peuvent-ils disserter doctement et sans trouver de contradicteurs intéressés sur la vanité des richesses et l'opprobre que fait rejaillir sur le prêteur d'argent le prélèvement de l'intérêt. Ils sont plus optimistes quand il s'agit de discuter une de ces bases sur lesquelles s'élève le système économique qu'ils analysent, tels par exemple que l'esclavage. Aristote avait déjà pris sa défense en se plaçant au point de vue de l'Hellène, fier de sa race et ne demandant qu'à partager le genre humain en une minorité appelée à commander et une majorité née pour obéir.

Saint-Augustin lui cherche également une justification et croit la trouver dans la nécessité d'expier le péché originel.

Malgré le caractère anti-libéral qui lui est propre, le régime économique que nous venons d'étudier présente aux yeux de la postérité des traits atta-

chants. Avec son communisme agraire, l'aisance générale et le manque de paupérisme, il a bien pu passer avec le temps, pour le type, il est vrai imparfait, d'une société bien équilibrée, ignorant les excès de la richesse et de la pauvreté. Ce n'est plus l'âge d'or rêvé par les poètes, mais c'est encore ce qui s'y rapproche le plus. Aussi Platon et plus tard Morus et Campanella s'inspireront-ils de son exemple. Ils évoqueront plus d'une fois dans leurs utopies les traits qui lui sont particuliers et surtout le communisme mitigé qu'il comporte. Il faudra des siècles de distance pour que l'auteur de la *Théorie des droits civils*, le célèbre Linguet, trouve moyen de reprocher à la Révolution d'avoir remplacé le servage par une dépendance bien plus cruelle du pauvre vis-à-vis du riche, qui est le salariat. Un siècle de régime bourgeois finira par triompher des scrupules d'un libéral tel que Le Play et le fera envisager d'une façon avantageuse le sort fait au paysan russe par le régime soi-disant paternel du « pomieschik » ou seigneur foncier.

L'analyse à laquelle nous venons de nous livrer ne laisse pourtant aucun doute quant à l'origine de cette égalité dont le manoir garde encore certaines traces. Elle est incontestablement antérieure au régime féodal, qui n'a fait que l'atténuer et la réduire. Le manoir ne fut en somme qu'une excroissance de la communauté agricole libre. Il est, par conséquent, ridicule d'y voir le type de l'avenir.

M. KOVALEVSKY

LE DIEU SÉMITE ET LE DIEU ARYEN

JÉHOVAH ET PROMÉTHÉE ⁽¹⁾

VIII

On ne peut qu'être affligé du spectacle navrant qu'offrent les convulsions de l'heure suprême, mais je vois la cause de ce déchirement autre part que là où paraissent la placer les maîtres aveugles de la fortune présente. Inutile de dire que je tiens pour criminels et condamne les actes de délirante sauvagerie dont nous avons été témoins ; je les crois, d'ailleurs, aussi stupides que criminels et, de plus, contraires à la fin que visent leurs auteurs. On juge qu'il faut sévir ; je pense de même. On ne peut ni ne doit, à aucun prix, l'objet poursuivi eût-il sa raison, admettre la légitimité de pareils moyens, et ce serait les justifier en quelque sorte que d'en atténuer, même par de faux considérants, l'incontestable criminalité. Reste, néanmoins, à savoir si l'on peut les expliquer autrement qu'on n'explique les attentats journaliers et si la société n'est pas tenue, pour sa sûreté présente et à venir, de s'interroger elle-même, tout en poursuivant les coupables. Un examen de conscience est ici nécessaire. Autrefois, en Israël, quand un homme était trouvé mort à la campagne, le long de quelque chemin, on rassemblait par appel de police tous les gens du voisinage autour de ce corps et on leur faisait jurer qu'aucun d'eux n'était coupable ou responsable du meurtre. Eh bien ! en présence de ce qui se passe, je ne crains pas de nous poser la même question et de demander s'il n'y a de responsables que les seuls coupables du fait.

Si à l'examen de conscience, que je l'invite à faire, la société apporte tant soit peu de justice et que, au lieu de s'obstiner aveuglément à chercher la cause du mal hors d'elle-même, dans un état de choses où elle croit

(1) Suite. — Voir les nos 135, 136 et 137 de la *Société nouvelle*.

n'être pour rien, elle se sonde et s'étudie sérieusement, elle reconnaîtra que l'origine de ce même mal et la provocation en quelque sorte de ce dont elle souffre sont pour beaucoup en elle. On a besoin, paraît-il, pour le repos de sa propre suffisance, de ne voir dans les anarchistes que des individualités déclassées, que la brutalité de leurs passions et des instincts pervers ont poussées hors de la voie commune, et l'on croit que, justice faite de leurs crimes, tout sera fini par là ; que, après la répression, en un mot, quand on aura beaucoup arrêté, jugé, condamné, coupé beaucoup de têtes, on pourra enfin dormir tranquille et reprendre les beaux rêves d'or et d'enrichissement à outrance d'un particularisme insatiable. Tout en faisant la part des passions et des mauvais instincts, ainsi que de l'envie et de la haine des ambitions jalouses et de la misère, je vois, moi, dans ces crimes autre chose encore que cela ; j'y vois une protestation qui, de personnelle tend à devenir collective, contre l'ordre de choses existant, et comme cette collectivité croît en raison inverse de l'accroissement exagéré de la richesse privée, en tout temps et partout au détriment fatal de la liberté du plus grand nombre, l'avenir d'un ordre ainsi basé sur le particularisme me paraît singulièrement menacé.

Je ne crois, du reste, à l'absolu d'aucune forme sociale ; je les crois toutes appropriées tant bien que mal à tels périodes de l'évolution humaine et susceptibles, par conséquent, de se modifier. Il suit de là, que de brutale qu'elle est en son inconscience, la protestation peut, en s'étendant et passant en d'autres mains, devenir, comme on l'a vu au siècle passé, un germe de légitime révolution : monstruosité relative du droit contre la légalité ! Si, donc, les protestataires militants de l'heure présente sont bien des criminels, non seulement coupables, en leurs agissements insensés, au point de vue de la législation, mais à celui encore de la raison morale et de l'éternelle justice, je ne les en tiens pas moins, au fond, en tant, seulement, que protestataires, pour fatalement issus, comme venus à leur heure, d'un système social en train, que nous le voulions ou non, d'achever son dernier période.

Que, en elle-même, la société soit d'ordre naturel, par conséquent éternel et absolu, je n'hésite point à le proclamer haut ; prétendre le contraire serait tellement absurde, que, si l'anarchie, dont j'ignore le programme, ne visait qu'à une désassociation générale, ce ne serait ni plus ni moins que la doctrine des Thugs ou étrangleurs religieux du sivaïsme indien : une guerre à la vie, la mort et le néant de toutes choses. La société n'est donc pas seulement un mode de l'existence, c'est la vie elle-même. Nous vivons, moralement comme physiquement, les uns par les autres ; individuellement, hors des rapports de nature, nous ne sommes rien, nous n'existons

pas. Ce point établi, il ne s'agit plus que d'harmoniser les rapports au mieux des intérêts de tous et de chacun ; de faire que, après avoir trop longtemps vécu, à l'état purement animal, les uns des autres, nous vivions un peu plus noblement, à l'état civilisé, les uns par les autres, ainsi que je m'exprimais plus haut.

Mais, si le monde dure, comme la figure du monde passe, ou, plus exactement, est transitoire et fuyante, l'harmonimétrie se modifie nécessairement avec elle et en suit les variations. En d'autres termes, il n'y a rien d'absolu dans les formes sociales d'aucun pays. Ceux qui se trouvent bien d'un ordre établi ont beau se persuader et vouloir persuader aux autres que cet ordre, en tant que de droit divin, participe de la nature de l'immuable Eternel ; y plier la morale et la religion, déclarer le doute à cet égard immoral et impie, ils ne peuvent plus faire que, au point où se trouve amené de force aujourd'hui l'entendement humain, on croie aussi fermement qu'ils le voudraient à la grâce de Dieu dans le gouvernement arbitraire de sa création. Ils paraissent, du reste, l'avoir compris ; car la petite addition à la grâce de la plupart de nos constitutions politiques européennes, addition légèrement impie elle-même : « Et par la volonté de la Nation ! » n'implique rien de moins que peu de confiance dans le caractère providentiel et absolu des formes en question.

Parmi les causes que les auteurs anciens, Tacite entre autres, paraissent assigner à la dissolution de la société romaine, causes qui, du moins, ne contribuèrent pas peu au relâchement du lien national, à la ruine de la République et à l'établissement de l'Empire, ces mêmes auteurs comptent l'affluence des étrangers à Rome : au début de notre ère, il n'y avait pas dans la ville moins de vingt-cinq à trente mille juifs, sans parler des autres Orientaux, tous plus ou moins désintéressés de la chose publique, le plus souvent hostiles. Je crois bien que cela fut, en effet, pour beaucoup dans cette dissolution, comme la même cause ne sera pas pour peu non plus dans celle de la patrie française. Ce n'est pas sans une très grande inquiétude que je vois tant d'intrus cosmopolites, étrangers à notre nationalité ou même à notre sang, tard-venus de toute provenance, envahir nos hautes positions politiques et autres, en déloger petit à petit les nôtres et y trôner en maîtres avec le superbe dédain du riche parvenu pour le dépossédé appauvri, infiltrer, en un mot, dans notre vieux sang gaulois, jusque dans notre magnifique langue, quand ils osent l'écrire, des germes d'albuminerie : cela m'afflige profondément, parce que je me méfie, pour les rapports sociaux, des généralités isolées et que, bien que je mette l'amour de l'humanité au-dessus de tout, je tiens cet amour pour hypocrisie et mensonge, s'il n'est étayé de ce qui nous est le plus proche, la famille et la

patrie. Mais là n'est pas tout le secret de la situation. La patrie restera, je l'espère, tout en s'étendant progressivement et en s'appariant à l'ensemble de l'humanité, comme est restée la famille, tout en s'irradiant et rayonnant en nation et patrie : c'est du particulier qu'on arrive au général, de bas en haut que l'on monte, et quand on s'isole de sa base, on ne tarde pas à se perdre dans le vide. Ce qui est, à l'heure actuelle, plus sérieusement menacé que cela, ce n'est donc pas le principe en lui-même ; de ce côté, l'anarchie est un non-sens ; la forme seule est en péril. A Rome, au début de notre ère, il n'y avait plus accord entre l'immense majorité des besoins moraux et autres et la satisfaction que ces besoins pouvaient espérer de l'état politique et religieux de l'époque. Aujourd'hui, dans toute l'Europe chrétienne, plus particulièrement dans les États avancés, le désaccord n'est pas moindre ; je le crois même proportionnellement plus grand, comme je crois que l'effondrement ne fera pas moins de ruines. Que sortira-t-il de ces ruines ? Si le christianisme a surgi de celles qu'il avait faites, ce ne sera certainement pas lui qui ressortira de celles qui se préparent et qui ne seront, en fin de compte, que les ruines mêmes du vieux monde judéo-chrétien : ce qui se déplace et dont l'arrêt et l'assise définitive provoqueront peut-être un ébranlement comme celui qui souleva l'Altaï et la chaîne des Andes, c'est l'axe autour duquel a tourné notre société durant dix-huit siècles.

Que je dise de quelle façon s'effectua le déplacement de l'axe païen et de quelles violentes secousses fut précédée l'assise de celui qui lui succéda.

Lorsque saint Paul arriva à Rome, en l'an 62 de notre ère, il y avait, ai-je dit, de vingt-cinq à trente mille juifs, y compris les femmes et les enfants. Dans ce nombre s'en trouvaient quelques-uns qui croyaient à la mission divine de Jésus, tout en continuant à pratiquer le judaïsme et à se faire circoncire. Ces chrétiens, les premiers qu'ait eus la ville éternelle, y étaient même depuis peu. C'étaient des juifs d'Orient, récemment débarqués à Ostie ou à Pouzzoles, paraît-il, et venus à Rome, moins en évangélistes que pour y vivre tant bien que mal, chassés peut-être de Pouzzoles et d'Ostie par quelque-une de ces dissensions entre juifs et judéo-chrétiens dont il sera question plus loin. De païens judaïsants, les religions orientales étant assez courues d'un certain monde, comme le sont aujourd'hui beaucoup de doctrines mystiques hétérogènes, il y en avait jusque dans le palais de l'empereur : on croit que la « dévote et voluptueuse » Poppée judaïsait, et l'on a prétendu que l'aimable Akté était un peu chrétienne. Du reste, entre juifs et chrétiens le public romain ne faisait pas de distinction : les chrétiens étaient des juifs aux yeux de tout le monde ; la différence ne s'établit qu'après la persécution de Néron et à la suite de la prédication de Paul. Partout où l'apôtre des gentils avait passé, il y avait provoqué des

divisions dans les communautés israélites et suscité des troubles, des émeutes même dans la rue, où il faillit, maintes fois, être lapidé : à Icone, à Lystre, à Antioche, à Philippes, à Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, finalement à Jérusalem. A son arrivée à Rome, les mêmes désordres étaient inévitables. Suivant sa manière d'évangéliser, Paul s'adressa d'abord, ici, comme il l'avait fait partout ailleurs, aux chefs de la synagogue. Ne pouvant aller les trouver, — il était retenu prisonnier chez lui, sous la garde d'un soldat, pour en avoir appelé à César, — il les invita à venir le voir. La plupart se rendirent à l'invitation et beaucoup renouvelèrent leur visite tout le temps que l'apôtre resta à Rome : « Depuis le matin jusqu'au soir, disent les Actes, il leur annonçait le royaume de Dieu, le confirmant par divers témoignages et tâchant de les persuader à l'égard de Jésus par la loi de Moïse et les prophètes. Certains croyaient aux choses qu'il disait, mais les autres n'y croyaient pas. » Les Juifs étaient assez généralement persuadés qu'ils étaient seuls le peuple élu et que le royaume de Dieu n'avait été fait que pour eux ; sous ce rapport ils n'admettaient pas de partage. On lit dans le IV^e livre d'Esdras, chap. VI, v. 55 et 56 : « Tu as dit, Seigneur, que c'est pour nous que tu as créé le monde, et que le reste des nations, nées d'Adam, n'était rien, à peine un vil crachat. » Le livre où se trouvent ces superbes paroles paraissant bien être de l'époque où l'Évangile commença à être prêché aux étrangers, on comprend quelle dut être l'arrogante indignation d'hommes ainsi convaincus, lorsque Paul osa leur dire : « Sachez que le salut de Dieu est envoyé aux gentils, et ils l'écouteront. » Du reste, sans condamner la circoncision et les petites pratiques de la loi pour les juifs, l'apôtre en dispensait les autres, ce que saint Pierre et l'Église de Jérusalem ne concédaient pas volontiers. Aussi la colère fut-elle grande à Rome, comme elle l'avait été ailleurs. Les Actes se contentent de dire que la prédication de Paul suscita de grandes dissensions parmi les juifs durant les deux années qu'il passa dans la ville. Il est fort à regretter que le livre n'ajoute plus rien et se termine là. Nous sommes obligé de suppléer, par des conjectures, à un silence peut-être calculé, l'auteur, saint Luc, s'appliquant dans son Évangile comme dans les Actes à atténuer tout ce qui pouvait être de nature à trop irriter les Juifs aussi bien que les Romains. Eh bien ! conjecturons, laissant au lecteur, qu'il soit chrétien ou juif, la liberté de nous anathématiser tout à son aise.

Vers le temps où saint Paul était à Rome, peu après son arrivée, sinon un peu avant, eut lieu un acte de légalité des plus monstrueux de l'histoire. Le préfet Pedanius Secundus fut assassiné par un de ses esclaves, à qui il avait refusé la liberté, après être convenu du prix. Aux termes d'une ancienne loi, dont l'application paraît avoir été assez peu fréquente, tous

les esclaves qui, au moment du crime, avaient habité sous le même toit que le meurtrier, devaient être mis à mort. Or, ici ils étaient quatre cents. C'étaient donc quatre cents victimes, la plupart innocentes, que réclamaient légalement les mânes de Pedanius. Quand on apprit dans Rome que la loi serait exécutée dans toute sa rigueur, l'indignation populaire éclata; il y eut une émeute. Dans le Sénat même, quelques-uns furent d'avis que l'empereur fit grâce, mais la majorité opina pour le maintien de la sévérité. Parmi ces derniers, Calus Cassius, le petit-fils de Cassius Longinus, un des meurtriers de César, au lieu d'émettre simplement son vote, prononça un discours dans lequel il disait :

« Un consulaire vient d'être assassiné dans sa maison par un esclave, sans que personne ait prévenu ou décalé le fait, bien que le sénatus-consulte qui les menaçait tous du supplice subsistât toujours. Maintenant décernez l'impunité. Qui de nous sera en sûreté pour lui-même, quand la dignité de préfet de Rome n'a point garanti Pedanius? Et quel esclave désormais portera secours à son maître, si la crainte même ne peut les disposer à nous défendre? Est-ce que, comme certains ne rougissent pas de le supposer, le meurtrier aurait voulu venger une injustice à lui faite? Et depuis quand est-il permis à un esclave de venger l'injustice commise par son maître?... Nos ancêtres redoutaient le caractère des esclaves, même de ceux qui, nés dans les mêmes champs, sous le même toit, y recevaient avec le jour l'attachement pour leur maître. Mais depuis que nous admettons dans nos foyers toutes les nations ensemble, de mœurs si opposées, de religions si bizarres, souvent même n'en ayant point, ce vil ramas de barbares ne peut plus être contenu que par la crainte. Quelques innocents périront; mais quand une armée a fui et qu'on la décime, les braves tirent au sort comme les lâches. Pas de grands exemples sans des injustices particulières, qu'absout l'intérêt public. »

Personne n'osa élever la voix pour combattre seul cet avis : « On n'y répondit, ajoute Tacite, que par des clameurs confuses en faveur du nombre, de l'âge, du sexe ou de l'incontestable innocence de la plupart des victimes. Toutefois, le parti qui demandait le supplice l'emporta et l'arrêt fut exécuté. » Mais ce ne fut pas sans peine. La multitude s'était attroupée, indignée et menaçante. Elle était armée de pierres et de flambeaux, voulant à tout prix la libération des malheureux esclaves. Pour la contenir, Néron se vit obligé de faire border de nombreux détachements le chemin par lequel ces victimes furent conduites à la mort (1). Encore ces détachements ne se composaient-ils que d'étrangers, tous Germains de sa garde particu-

(1) TACITE, *Annales*, liv. XIV, chap. XLII, XLIII, XLIV, et XLV.

lière, les Suisses de ce temps-là. Des soldats-citoyens ne se fussent pas prêtés aussi facilement au massacre, j'imagine. Des mercenaires à l'entière disposition de qui les payait le mieux étaient ici, paraît-il, indispensables.

Il y avait longtemps que la basse classe, à Rome, esclaves et autres, ce qu'on appelait les *humiliores*, comme nous dirions les petites gens ou même les gens de rien, n'attendait que d'être plus forte pour s'insurger contre des lois qui la traitaient de façon si inhumaine ; le supplice de toute la domesticité de Pedanius Secundus, qui provoqua une émeute, mit le comble à la mesure des iniquités légales et prépara les voies à un baptême de feu qui devait aboutir à un baptême de l'Esprit : *igni et Spiritu sancto baptisma*. Ce qui détermina peut-être le Sénat, dans l'atroce résolution à laquelle il s'arrêta, ce fut la crainte que commençait à lui inspirer l'affluence sans cesse croissante des étrangers à Rome, gens sans aveu pour la plupart, ramas de toutes sortes d'ordures, *colluvias*. Il est certain que ces gens-là tenaient fort peu à la cité romaine, que, au fond, ils détestaient même : si, pour aimer sa patrie, il faut la quitter, ce ne peut, d'ailleurs, être d'attachement pour l'étranger qu'est faite cette recrudescence de patriotisme. Or, dans la *colluvias* dont parle Tacite, ce qui paraît avoir dominé, du moins comme forte cohésion, c'est l'élément juif, et cet élément était aussi ce qu'il y avait de plus hostile à tout ce qui constituait la société romaine : de ce côté, antipathie profonde, radicale, qui allait jusqu'à la haine, jusqu'à l'imprécation féroce de la destruction et de la ruine. Rome était une sentine impure, la grande prostituée entre toutes les nations, une Babylone dont le feu de la colère divine ne devait pas tarder à faire un monceau de décombres. Ses dieux étaient des Baalim, des démons, et, dans l'ordre civil, ses magistrats, des suppôts de Satan. Et les judéo-chrétiens s'accordaient en ses accents haineux avec leurs frères orthodoxes. Le tableau que fait saint Paul de la société romaine de son temps, dans son *Épître aux Romains*, I, 21-32, rappelle ce qu'on a pu entendre dire de Paris dans beaucoup de sermons et répéter dans beaucoup d'opuscules mystiques :

« Ayant connu Dieu, dit l'apôtre, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâces, mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres. Ils sont devenus fous, tout en se proclamant sages, et ils ont transporté la gloire du Dieu incorruptible en des images de l'homme corruptible, en des figures d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux convoitises de leurs cœurs et à l'impureté, de sorte qu'ils ont eux-mêmes déshonoré leurs propres corps, eux qui ont transformé la vérité de Dieu en mensonge et ont adoré et servi la créature au lieu du créateur, à qui soit bénédiction dans tous les siècles. Amen.

« Aussi Dieu les a-t-ils livrés à des passions honteuses ; car les femmes parmi eux ont changé l'usage qui est selon la nature en un autre qui est contre la nature. Les hommes de même, abandonnant l'usage naturel de la femme, ont été embrasés dans leur convoitise les uns pour les autres, les hommes commettant avec les hommes des choses infâmes et recevant par là, en eux-mêmes, la juste punition due à leur égarement. Car, n'ayant pas voulu reconnaître Dieu, Dieu les a livrés à un sens dépravé, pour faire des choses qu'il ne fallait pas. Ils sont remplis de toutes injustices, d'impureté, de méchanceté, d'avarice, de malice ; envieux, meurtriers, disputeurs, trompeurs, corrompus dans leurs mœurs, semeurs de faux rapports, calomniateurs, ennemis de Dieu, insolents, orgueilleux, suffisants, inventeurs de méchancetés, désobéissant à leurs pères et à leurs mères, sans foi, sans modestie, sans affection, sans miséricorde. Et bien qu'ils sachent que la justice de Dieu est de punir de mort ceux qui commettent ces choses, non seulement ils les commettent, mais ils les approuvent. »

Juifs et judéo-chrétiens estimaient, en conséquence, que cette société était digne de mort, et cette mort, ils la désiraient et l'attendaient de la justice divine. Avec des dispositions pareilles et une religion étayée sur l'idée d'un Dieu de vengeance comme celui de la Bible et du *Dies iræ*, ils ne pouvaient voir dans les malheurs publics que des châtiments mérités, et ils s'en réjouissaient, y aidant de leurs vœux, sinon d'une coopération effective, comme à des actes de justice réparatrice : qu'on se reporte, pour s'en convaincre, à l'Apocalypse et au quatrième livre d'Esdras, qui sont de cette époque.

Que de cette redoutable association fraternelle, jusque-là fermée aux gentils, s'élève une voix s'adressant plus particulièrement à eux, pour les inviter à communion dans une même idée de salut ; que cette voix soit celle d'un martyr de sa foi, toute vibrante de compassion et d'amour pour ce qui souffre, et ce qui souffre l'écouterait, si, d'ailleurs, des aspirations à peu près analogues et des intérêts communs tendent à réunir des volontés éparses en un même faisceau autour d'un centre déjà formé et fort. C'est ce qui eut lieu, à Rome, après l'arrivée de Paul. Jusque-là il n'y avait guère eu dans cette ville d'autres chrétiens que des circoncis, fidèles de l'apôtre saint Pierre et de l'Eglise de Jérusalem, presque tous d'origine juive ; s'il y en avait eu d'autres, sortis directement du paganisme, on peut croire que c'est à ceux-là que Paul eût, dès le début, fait appel, au lieu de s'adresser à la synagogue. A partir de là tout change ; ce ne sont plus guère les juifs, mais des payens qui vont à Jésus. Comme partout où Paul avait passé, ainsi que je le disais plus haut, ce ne fut pas, néanmoins, sans de graves tiraillements que sa prédication réussit. A Rome, comme ailleurs, la désu-

nion éclata dans le camp d'Israël et parmi les judéo-chrétiens eux-mêmes, beaucoup de ceux-ci ne voulant pas démordre de la circoncision et de la pratique rigoureuse de la loi, tandis que d'autres abondaient dans le large sens de l'émule et antagoniste du trop timide Pierre. Et il faut que, de part et d'autre, les haines aient été bien vives, pour que, dans son épître aux Philippiens, Paul ne craigne pas de traiter de « chiens, de mauvais ouvriers et de mutilés » les apôtres de la circoncision : « Gare aux chiens ! s'écrie-t-il. C'est nous qui sommes les vrais circoncis, nous qui adorons Dieu en esprit, qui mettons notre gloire en Jésus-Christ et non plus notre confiance dans la chair. »

Supposer que les choses se soient passées à Rome autrement qu'à Icone, à Lystre, à Antioche, à Philippes, à Thessalonique, à Ephèse, où la dissension entre circoncis et convertis de saint Paul s'était traduite par des rixes violentes dans la rue et des tueries même, ce n'est pas admissible. Suétone, du reste, donne suffisamment à entendre que la dissension en question n'avait pas attendu, pour se produire, l'arrivée de l'apôtre à Rome : « Claude, dit-il, chassa de la ville les juifs qui se révoltaient sans cesse sous l'instigation de Chrestus (*Judæos, impulsore Chresto, assidue tumultuantes, Roma expulit*). » Mais il ne les chassa pas tous, ou ils revinrent tous sous Néron. Et quelles ne durent pas être alors les haines et les disputes entre eux, au souvenir de ces premières luttes, que venait réveiller et envenimer la prédication de Paul.

Comme les payens, qui détestaient les juifs à cause de leur exclusivisme arrogant et superbement dédaigneux, se trouvaient amenés à jouer une sorte de rôle de juge entre les deux partis, ce fut de préférence aux chrétiens qu'ils donnèrent raison, d'autant mieux que, loin de les exclure, les chrétiens les appelaient à eux. Cela devait les conduire à vouloir connaître les motifs de la dispute, à connaître, par conséquent, ce qu'était cette nouvelle doctrine. De là de grands troubles de conscience parmi les payens, les uns tenant aux vieux cultes menacés, les autres, plus particulièrement les petites gens, les pauvres, les malheureux, tous ceux qui avaient besoin ou soif de justice et qui n'espéraient plus rien des dieux d'une patrie marâtre, pressant avec bonheur la main amie qui leur était tendue. Que parmi ces derniers il y ait eu des timides et des résignés, découragés de la lutte et n'aspirant plus qu'au repos dans un monde meilleur, je le crois, mais je crois aussi que le nombre de ceux qui voulaient le règne de Dieu sur la terre aussi bien que dans le ciel, — *fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra*, — fut encore le plus considérable. Si, comme je l'imagine, beaucoup, parmi les parents, amis et autres, que souleva d'indignation et poussa à l'émeute le massacre judiciaire des quatre cents esclaves de Pedanius Secundus, tressail-

lirent d'aise à la prédication coïncidante de Paul, ce ne fut assurément pas pour se replacer patiemment sous le joug d'une légalité détestée : l'amour de Dieu fit beaucoup de chrétiens, mais la haine d'un monde où régnait tant d'injustice ne dut pas en faire moins. Haine et amour, détruire pour réédifier, voilà ce qu'on rencontre au commencement de toute entreprise de réforme : la haine la première à l'œuvre. Dans ces convertis rien que du petit monde, des gens de rien vivant au jour le jour, de pauvres diables et des gueux, ce qu'il y avait de pire dans le bas-fond social : *pessimus quisque... adversus omnes alios hostile odium... nec quidquam prius imbuuntur quam contemnere deos, exuere patriam, parentes, liberos, fratres, vilia habere*, ce que Tacite dit de ceux qui judaïsaient aussi bien que des juifs (1). Et la multitude — *multitudo ingens* — des misérables qui se jetèrent à corps perdu dans le christianisme naissant, après l'arrivée de Paul à Rome, fut telle, qu'on eût dit « une inondation, quelque temps endiguée, qui faisait irruption dans la ville, — *rursus erumpebat* (2) », suivant la forte expression du grand historien. Comme tout ce monde n'allait guère au Dieu des juifs que dans la pensée et avec l'ardent désir de trouver en lui un vengeur, il devait naturellement partager cette haine de la société romaine, — *odium generis humani*, — qu'on accusait les juifs de nourrir et qui ressort, d'ailleurs, de toutes les œuvres de mysticité chrétienne de cette époque, notamment de l'*Apocalypse*. Le christianisme serait encore à se faire, si les premiers chrétiens n'eussent été que des passifs. La conquête du royaume céleste exige de la force ; il n'y a que les violents pour l'emporter : *regnum caelorum vim patitur; violenti rapiunt illud*. Du reste, « la fin de toutes choses était proche », ainsi qu'on le lit en la première Épître catholique de saint Pierre, v. 7, et cette fin, un embrasement général, ardemment désiré, d'ailleurs, devait la produire.

Or, en la deuxième année du séjour de Paul à Rome, au plus fort des dissensions tumultueuses entre circoncis et incirconcis, quand tout s'agitait violemment dans la *colluvies* dont parle Tacite, eut lieu un événement épouvantable qui rappelle, mais ici dans des proportions à la hauteur de la capitale du monde, ce qui s'était passé ailleurs en plus petit dans les mêmes circonstances. Le 19 juillet de l'an 64, le feu prit tout à coup à Rome, et comme ce fut sur plusieurs points séparés les uns des autres, quelquefois par de fortes constructions qui eussent dû l'arrêter, s'il n'était parti que d'un seul endroit, l'idée de simple accident fortuit paraît devoir être écartée. Ce feu, « le plus cruel et le plus terrible que l'on eût jamais vu », dit Tacite,

(1) *Hist.*, V, 5.

(2) *Annales*, XV, 45.

fut donc mis, et il le fut par plusieurs incendiaires, soit en même temps, soit à peu d'heures d'intervalle. L'incendie commença près de la porte Capène, dans la partie du grand Cirque contiguë au mont Palatin et au mont Coelius. Poussé par le vent et favorisé par le genre de constructions de ce quartier, toutes boutiques et remises, pour la plupart, remplies de matières facilement inflammables, il se propagea avec une rapidité effrayante. En un instant toute la longueur du Cirque, où il n'y avait rien qui pût retarder sa marche, se trouva enveloppée. Après avoir ravagé tout ce qui était de niveau, il s'élança sur les hauteurs, puis, redescendant, il s'étendit à droite et à gauche, sans que rien lui fit obstacle, au milieu de maisons serrées et entassées, de rues étroites, irrégulières et tortueuses comme étaient celles de l'ancienne Rome. A cette horreur vinrent s'ajouter la confusion, le tumulte, les cris, les lamentations et l'effarement des enfants, des vieillards, des femmes et d'une foule d'hommes se pressant, courant de tous côtés, qui pour se sauver, qui pour sauver des malades, des infirmes, des impotents. Tout ce trouble empêcha les secours. Souvent on avait le feu devant et derrière soi, et, si l'on tentait de se réfugier dans les quartiers voisins, on y trouvait les mêmes flammes; le feu était partout. Beaucoup purent gagner les champs, où un grand nombre, après avoir tout perdu, succombèrent au désespoir et à la misère; d'autres, par amour pour des parents qu'ils n'avaient pu arracher à la mort, plutôt que de fuir, aimèrent mieux périr dans l'ardent brasier. Cela dura sans arrêt six jours et sept nuits. Des maisons, sur une longueur considérable, ayant été abattues au pied des Esquilies, l'incendie eut un moment de répit; mais ce répit ne fut pas de durée. Le feu reprit bientôt après et dura trois jours encore. Il y eut beaucoup de morts. Sur quatorze régions, — aujourd'hui *rioni* ou quartiers, — dont se composait la ville, trois furent entièrement détruites et sept réduites à de simples murs noircis. Il n'y en eut que quatre d'épargnées. Tacite assure que, pendant que Rome brûlait, on entendait autour de soi des cris menaçants défendant d'éteindre : « Des gens furent même vus lançant ouvertement des tisons enflammés, en criant à haute voix qu'ils en avaient l'ordre, soit afin d'exercer plus librement leurs brigandages, soit que l'ordre fût réel (1). » En certains endroits, le feu aurait été mis, disait-on, par des hommes feignant l'ivresse, ce qui peut signifier des hommes en proie à quelque rage de destruction, des fanatiques peut-être. On ajoutait, comme pour confirmer la préméditation, qu'il avait paru naître simultanément sur plusieurs points à la fois.

(1) *Annales*, XV, 38, 39, 40, 41; Cf. SUTTON, *Néron*, 31, 38, 39; *Vesp.*, 8; *Dion Cassius*, LXX, 16, 17, 18; *PLINIE*, *Hist. natur.*, XVII.

Néron n'était pas à Rome quand l'incendie éclata ; il n'y parut que quelques jours plus tard, au moment où le feu approchait des maisons impériales du Palatin et de sa demeure particulière, qui furent, elles aussi, dévorées par les flammes. Une partie de l'opinion publique ne l'en soupçonna pas moins, sans l'accuser, toutefois, d'une manière trop ouverte, d'avoir préparé le désastre. Tout est possible d'un pareil monstre. Quand il s'agit de Néron, un maniaque scélérat, l'in vraisemblable peut être le vrai. Ici, pourtant, l'in vraisemblance, du moins au début de l'incendie, est trop marquée, pour qu'on en puisse faire une probabilité soutenable. Que, lorsque le feu reprit, vers le septième jour, il ait coopéré à cette reprise, l'idée lui étant alors venue d'une nouvelle Rome à bâtir, c'est possible. Suétone, Dion Cassius et Pline l'Ancien l'affirment ; mais Tacite ne le donne que comme un bruit sans fondement sûr. Ce qui périt dans la catastrophe, ce fut ce que Rome avait de plus sacré, ce qui formait en quelque sorte le nœud de la cité romaine, « les objets les plus saints, les ex-voto antiques, les temples les plus respectés, tout le matériel du vieux culte », tout ce dont la ruine paraissait de nature à blesser et contrister le plus profondément la conscience de la patrie et à réjouir ses ennemis. Il serait difficile d'énumérer ce qu'il y eut de maisons, de palais et de temples détruits, mais il y a des choses dont on peut faire le compte : « Les plus anciens monuments religieux, dit Tacite, le temple que Servius Tullius avait érigé à la Lune, le grand autel et le temple consacré par l'Arcadien Evandre à Hercule alors en Italie, celui de Jupiter Stator élevé par Romulus, le palais de Numa et le temple de Vesta, avec les pénates du peuple romain, furent entièrement consumés, sans parler de tout ce trésor de richesses acquises par tant de victoires, de tous ces chefs-d'œuvre de la Grèce, et de tant de manuscrits authentiques, anciens monuments du génie, que nos vieillards se souvenaient d'avoir vus et dont toute la magnificence de la Rome nouvelle ne saurait faire oublier la perte. » Or, tout cela, Néron ne pouvait le vouloir, quelque scélérat qu'il fût, non point par religion, bien qu'il fût souverain pontife, mais parce que son autorité, sa personne même étaient trop intéressées à la conservation de ce qui faisait surtout la force des Césars. D'autre part, on ne peut guère supposer que l'homme si épris de l'art hellénique qui avait fait venir de la Grèce tout ce que ce noble pays renfermait de chefs-d'œuvre, entre autres d'Olympie la statue d'*Ulysse* et d'autres encore dues au ciseau de Dyonisios d'Argos, de Thespie l'*Amour* de Praxitèle, de Delphes cinq cents statues de dieux et de héros, etc., ait lui-même commandé un incendie qui devait dévorer tant de richesses. Il a bien été dit que, monté sur une tour du palais de Mécène et revêtu du costume d'Apollon Cytharède, Néron contemplait de là en

artiste la sublime horreur des flammes et chantait sur le rythme de l'élegie antique la ruine d'Ilion; mais c'est une anecdote à laquelle paraît avoir donné lieu le poème des *Troica*, que cet empereur composa et lut en public l'année suivante. On voulut voir dans ce chant une allusion à l'incendie de Rome, ce qui fit dire que « Néron jouait de la lyre sur les ruines de la patrie ».

Le feu fut donc mis, et si, une fois qu'il eut dévoré ce que Rome avait de plus saint et de plus précieux, Néron a pu songer à en utiliser la reprise en vue d'une reconstruction de sa capitale, il n'est pas admissible que ce soit lui qui l'ait d'abord fait mettre. Qui donc le mit? Ou des brigands, dans une pensée de pillage, ou des fanatiques, en haine des dieux, des hommes et de toute la société romaine. Que des brigands aient profité de l'incendie, c'est fort probable; mais qu'ils se soient coalisés pour l'allumer, l'attiser et le mener à des fins qui eussent si mal répondu à ce qu'ils auraient pu vouloir, ce n'est pas plus admissible que la complicité de Néron dans le crime des premiers jours: des brigands eussent visé autrement que pour la destruction les richesses qui périrent. Or, comme ce qui périt fut précisément, à part le Capitole, qui fut épargné et où il était, d'ailleurs, difficile d'atteindre, à peu près tout ce qui constituait la cité romaine, je crois que le Sénat, en ordonnant des cérémonies expiatoires comme pour un crime religieux, et les dames de Rome, en célébrant des *piacula*, exprimèrent le vrai sens de ce grand feu. L'opinion, du reste, n'hésita pas. L'opposition politique, hostile au Césarisme et qui avait tant de motifs d'en vouloir à un monstre comme Néron, devait trouver l'occasion bonne de l'accuser, et, si elle ne l'accusa pas immédiatement, elle laissa planer sur lui des soupçons qui ont persisté jusqu'à nos jours; mais le gros public chercha autre part et je crois que ce fut lui qui devina juste. L'incendie de Rome de l'an 64 fut un acte de frénésie fanatique, un crime religieux. Ce fut la première pensée qui vint au peuple. Si, après avoir montré tant de compassion pour les quatre cents victimes du meurtre de Pedanius Secundus, la majorité de ce même peuple put contempler d'un œil sec, en y applaudissant même, les supplices atroces qui eurent lieu huit ou dix jours après au Vatican, dans les jardins de Néron, c'est qu'elle était persuadée que ces malheureux étaient les coupables.

Tout en repoussant l'idée que les pieux disciples de Jésus aient été coupables à un degré quelconque du crime dont on les accusait, M. Renan ajoute que, s'ils n'avaient pas allumé l'incendie, « sûrement ils s'en réjouirent », après l'avoir même souhaité et annoncé comme un châtement de Dieu, ce qui lui fait dire que ce furent « des incendiaires de désir ». Si l'on pouvait supposer que « ces pieux disciples », que la haine d'un monde

d'iniquités autant que la soif et l'amour de la justice avaient convertis à Jésus, étaient tous des saints tendant humblement la joue à qui les soufflette, peut être admettrait-on qu'ils furent unanimes à désirer le châtiment de la main d'autrui, sans que la leur, plus prudente, y eût aucune part ; mais cela n'est pas supposable. En lisant dans les *Actes des Apôtres* les rixes sanglantes qui avaient lieu journellement entre les circoncis de la loi ancienne et les nazaréens, rixes qui, à Rome, avaient déjà mis l'empereur Claude dans la nécessité d'expulser une première fois de sa capitale les juifs, « constamment en révolte sous l'impulsion de Chrestus », dit Suétone (1) ; quand, en outre, on constate que, à l'arrivée de Paul, les luttes redoublèrent d'acharnement, envenimées par la prépondérance que la multitude des conversions de payens tendait à donner aux nazaréens sur les circoncis, ce nous paraît être d'un singulier aveuglement que de vouloir à tout prix ne voir dans ces premiers chrétiens que de bonnes gens, *mites et humiles corde*. Comprend-on, dans ces querelles violentes, qui allaient jusqu'au combat de la rue, des contemplatifs résignés laissant faire sans prendre parti ? Il y en eut, je n'en doute point ; mais ce fut un petit nombre.

La multitude immense — *multitudo ingens*, selon l'expression de Tacite — de ceux qui, s'avouant chrétiens ou dénoncés comme tels, périrent dévorés par les bêtes, sur la croix ou enduits de résine brûlante, dans les abominables supplices qualifiés d'expiation des premiers jours du mois d'août de l'an 64, la police impériale l'avait prise en très grande partie d'un même coup de filet dans le voisinage de l'Aventin et du Coelius, les deux collines du sud, qui furent, en même temps que le berceau des plébéiens primitifs, celui du christianisme à Rome : « La partie méridionale de la ville, porte Capène, voie d'Ostie, voie Appienne, voie Latine, fait observer Renan, forme la région autour de laquelle semble se concentrer, du temps de Néron, l'histoire de l'Église naissante (2). » Or, c'est dans ce quartier que résidaient, mêlés à une plèbe païenne de très petites gens, les juifs et les judéo-chrétiens, et ce fut là, non loin de la porte Capène, entre le Coelius et le Palatin, que débuta l'incendie. Il est possible que le feu ait d'abord été mis par des incirconcis à des maisons de circoncis ou par des circoncis à des habitations d'incirconcis. Comme ce n'est pas l'habitude que ceux qui sont attaqués commencent, les chrétiens de saint Paul, d'ailleurs, ne paraissant avoir procédé au schisme que timidement, alors qu'ils étaient encore les moins forts, je n'hésite pas à croire qu'il en fut à Rome ainsi que

(1) *Judeos, impulsore Chresto, assidue tumultuantes, Roma expulit.* (SUET., *Claude*, c. 25.)

(2) *L'Antéchrist*, ch. VIII, p. 199.

partout ailleurs, à Jérusalem, en Syrie, en Asie mineure et en Grèce, et à dire que ce furent les juifs qui commencèrent. Ce qui est à peu près certain, c'est que ce furent eux qui dénoncèrent ensuite les chrétiens, et que c'est sur eux que paraît peser la responsabilité des horribles *piacula* qui suivirent.

L'opinion publique n'établissant pas de distinction entre chrétiens et juifs, ce furent les juifs en général, circonscrits de la loi et judéo-chrétiens, que cette opinion suspecta d'abord et accusa ouvertement ensuite. Mais comment aurait-on su qu'il y avait une différence à faire et comment se fit-il qu'il n'y eut d'immolés que des judéo-chrétiens et quelques païens convertis, si la différence n'eut pas été signalée en haut lieu? On sait que Poppée, l'épouse de Néron, judaïsait, — Josèphe fait même d'elle une personne pieuse, — qu'elle était favorable aux juifs, dont elle avait adopté une partie des rites, et qu'elle appuyait volontiers les requêtes des zélés. Le même Josèphe dit avoir obtenu par elle la grâce de prêtres juifs qui avaient été arrêtés. On sait, en outre, que le juif Tibère-Alexandre, un triste sire, occupait à la cour les plus hautes fonctions; qu'il était alors en pleine faveur, et que le palais était journellement assiégé par des juifs intrigants, qui, trop souvent, y venaient pour perdre leurs ennemis (1). D'autre part, nous voyons dans les *Actes des Apôtres* que, partout où les chrétiens étaient poursuivis par l'autorité politique, c'était à l'instigation et sur la pression instantane des synagogues juives. Un exemple, entre beaucoup d'autres : Lorsque Tertullus, à l'instigation du grand prêtre Ananie, accuse Paul, dont le peuple de Jérusalem demandait la mort, devant le proconsul romain Félix, il lui dit : « Voici un homme que nous avons trouvé, qui est une peste publique, « jetant le trouble parmi tout ce qu'il y a de juifs répandus dans le monde « et qui est le chef de la secte séditieuse des nazaréens. » La mort de Paul et l'extermination de la secte nazaréenne, qu'ils avaient demandées partout ailleurs, supposer que les juifs ne les aient point demandées à Rome, avec les facilités plus grandes que nous venons de dire, ce serait marquer à leur égard une indulgence que rien ne justifie.

Mais l'incendie ne fut pas simplement affaire entre juifs et nazaréens; il s'étendit, avons-nous dit plus haut, à tout ce que Rome avait de plus sacré et qui formait comme le nœud de la cité romaine. Aussi l'opinion n'y vit-elle pas une pure suite de querelle entre frères ennemis, et les juifs, dans leurs dénonciations, se gardèrent-ils d'insister sur ce point. Tout aussi « incendiaires de désir », dans leur haine de religion et de race, que pouvaient l'être les chrétiens en leur foi et leurs espérances dans le règne de

(1) V. JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, passim.

Dieu, ils purent se contenter d'y avoir préparé ceux-ci, accusant ensuite pour ne pas être accusés aussi bien que pour venger leur loi de l'hérésie. Et cette accusation d'incendie, portée à Rome contre les nazaréens, à l'instigation des juifs orthodoxes, ces mêmes juifs durent la propager. En Grèce, en Asie, partout où il y avait des églises à côté des synagogues, on voit les païens, à partir de ce moment, distinguer entre juifs et chrétiens et élever tout à coup contre ces derniers l'accusation redoutable : Le chrétien incendiaire, ennemi de la patrie, ennemi public, ennemi du genre humain, ennemi des dieux et des hommes. Ce dont on avait jusque-là accusé les juifs, c'est contre les seuls chrétiens qu'on le retourne. On croirait entendre une voix sortir de la synagogue et s'écrier : « C'est vrai, il y a parmi nous une secte dangereuse d'incendiaires, ennemis du genre humain ; mais ceux-là, nous ne les reconnaissons plus pour des nôtres ; nous les avons maudits et nous les livrons à votre justice. » Les horribles sacrifices des jardins de Néron furent repris jusqu'en Asie ; sur plusieurs points il y eut des martyrs. Bien qu'il n'existât aucun édit encore proscrivant le christianisme, pas plus, d'ailleurs, que le judaïsme, avec lequel on l'avait jusque-là confondu, on arrêta, emprisonna et immola un peu de tout côté. Comme, à défaut de loi précise en la circonstance, le juge était maître de baser son appréciation et ses sentences sur des motifs d'aussi large interprétation que ceux d'intérêt public, « la vie de tout fidèle, à partir de ce jour, se trouva entre les mains de magistrats », dont beaucoup pouvaient être des hommes durs, la plupart imbus des atroces préjugés de la foule.

Au regard de la société romaine, il est incontestable que les chrétiens furent des anarchistes. Peut-on, néanmoins, affirmer que le grand incendie du mois de juillet de l'an 64 soit leur œuvre et qu'il faille l'imputer à quelques fanatiques d'entre eux, ou ne furent-ils tous que des incendiaires de désir ? J'ai exposé quelques faits et dit les raisons qui permettent de supposer une participation active de quelques-uns, révolutionnaires, païens ou juifs, à côté des désirs et de la satisfaction dévotement passive, indiscrete et mal contenue peut-être, de la plupart, dans l'incendie en question. Ce que le même fanatisme, sous le nom de « zèle religieux », a pu inspirer depuis, avec moins de motifs d'excitation, à des hommes tout aussi saints que pouvaient l'être les fervents de la première heure, il ne serait assurément pas téméraire, n'eût-on pas d'autres témoignages à l'appui, de croire que ces derniers en ont été parfaitement capables. Or, moins de trois siècles et demi plus tard, un autre incendie, accompagné de toutes les horreurs d'un sac des plus abominables, désola, détruisit même en partie la ville éternelle et cette fois ce furent bien, à n'en guère douter, de zélés chrétiens qui le provoquèrent : je veux parler du

troisième siège et de la prise de Rome par Alaric, dans la nuit du 24 août de l'an 410. Saint Augustin dit que le roi goth ne fut ici que l'instrument dont la Providence se servit pour châtier une ville qui, alors encore, malgré les progrès du christianisme, était plus qu'aux deux tiers païenne et pouvait être tenue pour le centre de la gentilité. Comme il m'a toujours paru aussi impie que sottement ou ironiquement fantaisiste de mêler la Providence à nos crimes, non plus qu'aux méfaits de la nature, je préfère une autre explication. Je ne crois pas, d'ailleurs, que ce soit là une expression de notre esprit de race; laissé à lui-même, il ne se fût jamais plié à rien de semblable. Il a fallu une forte pression du jéhovisme biblique sur lui, saint Paul, saint Augustin, et les impitoyables déductions de la scolastique sacrée, pour asservir et humilier le génie qui nous est propre au point de lui faire adorer Dieu sous une forme aussi radicalement hétérogène. Que fût devenue la Grèce et où en serions-nous du développement des plus nobles facultés de l'homme, si les républiques de ce petit pays eussent vu des fléaux de Dieu en Darius et Xerxès, et qu'il y eût eu chez elles un parti d'illuminés pour leur persuader que Jupiter les voulait punir de leurs divisions? Que fût devenue Rome et qu'en serait-il de nous-mêmes, si des deux partis acharnés l'un contre l'autre, qui divisaient la république, l'un d'eux, prévenant les chrétiens, eût, au temps de Marius, appelé les barbares de ses vœux et applaudi ou même aidé au châtement de l'autre par une Providence vengeresse? C'est parce je trouve ces doctrines anti-patriotiques, décourageantes et lâchement dissolvantes, que je tiens des livres comme l'*Histoire universelle* de Bossuet, les *Études historiques* de Châteaubriand, et autres sans nombre de la même école, nonobstant le charme de la forme de quelques-uns, pour des livres mal inspirés. Un jour viendra, je l'espère, où on ne les lira plus que comme on lit les classiques de l'antiquité; rien de mieux alors.

Nous n'aurions pas, touchant la complicité des chrétiens dans le sac de Rome par Alaric, l'aveu de leurs propres historiens, qui, du reste, n'y trouvent rien à dire, que l'on pourrait légitimement l'inférer de la situation morale de la ville à cette époque. Tout y était trouble et division; jamais, en aucun temps, les païens, qui formaient pourtant la majorité du nombre, n'avaient eu tant à souffrir. Leur religion était très sérieusement menacée; les chrétiens en poursuivaient et en demandaient la proscription sans merci. Moins de vingt ans auparavant, l'empereur Gratien, à leur instance, avait confisqué les domaines et les revenus des temples au profit des églises, dépouillé les prêtres et les vestales de leurs privilèges et fait enlever du Sénat l'autel et la statue de la Victoire. Une députation envoyée à Milan, où résidait alors l'empereur, pour réclamer contre ces mesures, n'avait pas

été reçue. Une seconde ambassade, conduite par Symmaque, avait réussi, avec beaucoup de peine encore, à se faire entendre de Valentinien II, le successeur de Gratien; mais sans plus de succès : « Ce que nous demandons, avait dit Symmaque, c'est la paix pour les dieux de nos pères, pour les dieux de la patrie, à qui Rome doit son élévation et sa grandeur. » Rien de plus que ce que demandaient les chrétiens un siècle auparavant, pour leur religion à eux, la liberté, tout au moins la tolérance. Cette tolérance même avait été refusée. L'évêque de Milan, saint Ambroise, qui était présent à l'audience, avait été jusqu'à menacer le faible empereur de l'excommunication s'il ne résistait : « La vérité, avait-il dit, ne peut pactiser avec l'erreur. Si tu accèdes à leurs vœux, tu trahis la foi; tu pourras te présenter à l'église, mais tu n'y trouveras pas de prêtres ou ils n'y seront que pour s'opposer à ton approche. »

Dans sa réponse à Symmaque le même évêque, rappelant un passage des sermons de Jésus sur la montagne, avait dit : « On ne peut servir deux maîtres. » En la circonstance, à l'adresse de l'empereur, cela n'avait d'autre sens que celui que l'Eglise, dans le gouvernement même des choses temporelles, n'a cessé d'y attacher depuis : « Les dépositaires du pouvoir sont tenus de ne tolérer dans leurs Etats qu'un seul culte, celui de la Bible et de l'Evangile. » Ce qui revient à dire que l'Eglise n'est libre qu'autant qu'elle est maîtresse absolue et qu'elle règne seule par des dogmes dont l'interprétation n'appartient qu'à elle. Sinon, elle souffre violence, et elle ferme ses portes, comme elle avait menacé de les fermer au faible Valentinien II, s'il tolérait à Rome d'autres autels que celui du dieu jaloux d'Israël et, conséquemment, laissât vivre les serviteurs de Baal à côté de ceux de Jéhovah : « *Apprehendite prophetas Baal, et ne unus quidem effugiat ex eis* (1). »

Depuis Valentinien II la situation, pour le vieux culte, s'était aggravée encore; les lois ne le reconnaissaient plus et le proscrivaient impitoyablement, quoique ce fût toujours, à Rome comme dans les campagnes, sur toute l'étendue de l'empire, la religion de la majorité des citoyens. Théodose était venu, et l'on sait avec quel zèle féroce d'intransigeance le cruel et lâche massacreur de la population de Thessalonique, secondé de son ministre Ruffin, un des plus vils scélérats de toute l'histoire, poussa l'instauration du catholicisme. La guerre civile menaçait d'éclater, une guerre sans trêve ni merci; déjà, dans la ville éternelle, ce n'étaient que rixes journalières; la haine, de part et d'autre, était dans tous les cœurs. On dit que, sur son lit de mort, Théodose comprit qu'il avait été trop loin, et le

(1) 3 Reg. XVIII, p. 40.

régent Stilicon revint sur les mesures jugées les plus violentes du règne. Mais personne ne fut satisfait ; les païens ne virent dans cette apparence de retour qu'un encouragement à la résistance, et les chrétiens un motif de plus de craindre. L'exaspération était au comble, et il arriva ce qui est arrivé depuis et arrive tous les jours dans les querelles de partis. Les protestants en guerre contre l'Eglise allaient au combat en criant : « Plutôt turc que papiste. » En 1814 et 1815, nos royalistes appelaient l'étranger de leurs vœux, et ils ne craignaient pas de dire : « Nos amis les ennemis. » Il n'est donc pas étonnant que les chrétiens, à Rome, aient manifesté des sentiments analogues, comme il ne le serait pas non plus que, en pareille situation, les païens en eussent fait autant. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y eut trahison ; tous les auteurs en conviennent, et M. Amédée Thierry, que les catholiques ne sauraient suspecter d'hostilité, en fait noblement l'aveu, n'hésitant même pas à accuser tout particulièrement de ce crime une grande dame chrétienne, Proba Faltonia, épouse et mère de sénateurs. Dans le milieu de la nuit du 24 au 25 août, tandis que tout dormait encore, la porte Salaria, près du palais de cette dame, s'ouvrit secrètement ; un signal fut donné de l'intérieur et, les gardes ayant été massacrés, le roi barbare, qui avait massé ses troupes de ce côté, n'attendant que l'heure convenue, entra précipitamment dans la ville : c'est la version de Procope dans son *Histoire des Vandales*, et la façon dont les historiens catholiques présentent les faits ne permet guère de la contester. Orose dit que le pape Innocent, qui se trouvait depuis longtemps à Ravenne auprès d'Honorius, y prolonga son séjour, « pour ne pas être témoin de la ruine d'un peuple pécheur ; qu'il avait quitté la ville comme le juste Loth était sorti de Sodome pour échapper à l'embrasement que préparait la Providence ». D'autre part, il est dit que, à l'approche d'Alaric, les chrétiens désertaient Rome par grandes masses. On paraît donc bien s'être attendu, dans le camp de ces derniers, à ce qui allait arriver, d'où il ne semble pas trop téméraire d'inférer que, si la Providence fut pour quelque chose dans le sac et « embrasement » de Rome de l'an 410, elle y fut singulièrement secondée par les chrétiens. Je ferai observer que, deux fois déjà, Alaric avait paru devant la ville, avec l'intention de la détruire, disant « n'obéir qu'à la voix de cette même Providence », dont saint Augustin assure qu'il ne fut, du commencement à la fin, que le docile instrument ; mais que, deux fois, l'aristocratie et le Sénat, païens encore en très grande majorité, avaient réussi à force d'argent à éloigner le roi barbare, et que ce ne fut qu'au troisième siège, quand leurs coffres étaient à peu près vides et la résistance devenue impuissante, que la Providence se décida finalement à porter le coup de grâce.

Les païens furent unanimes à accuser les chrétiens du désastre, et ceux-ci s'en défendirent très mal. Ce fut pour répondre à l'accusation que saint Augustin composa son livre de la *Cité de Dieu* : « Rome, dit-il, ayant été prise et saccagée par les Goths, sous la conduite de leur roi Alaric, les païens rejetèrent ce malheur sur la religion chrétienne et se mirent à blasphémer le vrai Dieu avec plus d'animosité qu'ils ne l'avaient fait jusque-là encore. C'est pourquoi, embrasé du zèle de sa maison, j'écrivis les vingt-deux livres de la *Cité de Dieu*, pour réfuter leurs blasphèmes et leurs erreurs... Dans les cinq premiers sont réfutés ceux qui croient que le culte de plusieurs dieux est nécessaire ici-bas au bien du monde et qui soutiennent que tous les malheurs qui sont arrivés depuis peu proviennent de ce qu'on le défend. » Finalement, saint Augustin, comme saint Ambroise, sans avouer la complicité réelle dont on accusait les chrétiens dans le dernier sac de Rome, n'admet pas la liberté des cultes et tient pour légitime la proscription des dieux, qui, du reste, n'étaient à ses yeux, que des démons. Paul Orose, son disciple, qui écrivit sous son inspiration et en quelque sorte sous sa dictée, est plus explicite : « Alaric a été l'envoyé de Dieu, chargé de châtier Rome idolâtre; il est venu faire la guerre aux idoles et abolir leur culte; les Goths sont des libérateurs et des vengeurs du christianisme... On se répand en lamentations sur leurs cruautés; mais Alaric a été le plus doux des vainqueurs, par la raison qu'il était chrétien; il a respecté les églises, épargnant les Romains qui s'y étaient réfugiés, et il n'a tué qu'en dehors des basiliques et tué seulement des idolâtres : c'était leur lot! »

Et saint Augustin valait assurément, pour la sainteté comme pour la doctrine, les pieux chrétiens de l'an 64!

M. Amédée Thierry, sous le couvert duquel j'aime à placer mes propres réflexions en l'affaire, clôt ainsi son exposé du sac de Rome en 410 et de la polémique qui suivit entre païens et chrétiens :

« Je ne sache pas, dit-il, de tableau plus curieux ni d'enseignement plus utile que de pareils parallèles entre la réalité des événements et les jugements qu'en ont pu porter de grands partis contemporains au point de vue de leur croyance ou de leurs intérêts. En parcourant les pages de cette polémique ardente et parfois cruelle sous laquelle on croit voir palpiter de si poignantes douleurs, on éprouve soi-même un saisissement involontaire. Cet ensemble, ce talent, cette puissance morale vous imposent; mais la négation de la patrie, de la pitié, de la plus sainte des libertés humaines, celle de choisir sa foi, l'insulte, la menace, jetées pour consolation sur des ruines à des gens qui meurent ou qui ont perdu toute raison de vivre, l'apothéose d'affreux barbares dont on fait les exécuteurs d'un dieu de justice,

tout cela lu froidement, à la distance de quinze cents ans, inquiète et trouble l'âme. On ferme le livre avec effroi. On se prend à en condamner les auteurs, quelque grand que soit leur génie, si vénérés que soient leurs noms, si respectable qu'ait été leur but, et l'on est tenté de se dire que nous sommes meilleurs. »

Le sommes-nous, en effet? Le savant historien paraît en douter. J'en doute de même, pour une partie moins considérable de notre société moderne, il est vrai, mais pour une bonne partie encore. Le lendemain des incendies de Paris par les communards, en 1871, j'entendis, dans une réunion de pourchasseurs à outrance, sortir de la bouche d'un jeune fanatique, foncièrement honnête pour tout le reste, les paroles suivantes, contre lesquelles je fus le seul à protester : « Pendant qu'ils y étaient, que ne brûlaient-ils tout de cette Babylone? » Ce ne fut point pour que tout fût brûlé qu'on ouvrit les portes de Rome à Alaric; il y avait des chrétiens à épargner. Juste ce qu'ajouta le pieux intransigeant dont je viens de parler : « A part quelques monuments et des amis dont je regretterais la perte, je ne verrais pas avec déplaisir sauter sous la dynamite ce foyer de révolutions, cette sentine de tous les vices. »

Avant de clore ce chapitre, je crois utile de l'orner d'un dernier trait qui en complétera l'illustration. Quelques années auparavant, le même Alaric ayant paru avec son armée devant Athènes, une tourbe impie d'hommes vêtus de noir, — c'est ainsi que les païens désignaient les moines, — *impianatio fuscis utentium vestibus*, — vint le trouver dans son camp « pour l'exciter à détruire ce dernier habitacle des démons ». Le roi barbare préféra traiter avec la ville et l'épargna. Mais, s'étant, à son retour, arrêté devant Eleusis, les mêmes hommes noirs, qui le suivaient partout, lui indiquant ce qu'il y avait à faire pour la plus grande gloire de Dieu, réussirent cette fois à vaincre ses hésitations. Eleusis fut entièrement détruite, et ce furent les moines, armés de torches, qui en incendièrent le temple, une des merveilles de l'art grec. Et de ces moines incendiaires il a été fait des saints!

JULES BAISSAC

(A finir.)

LA CHANSON DE NEOS (1)

XIII

Ne me demande rien :
Je ne sais plus, je ne sais rien.

Le jour s'en va et la nuit vient.
La mer où se mire une étoile
Unique, doucement se plaint
Aux bras de la falaise pâle
Qui l'étreint.

De soleil, de pluie et d'amour
Qui me parle des anciens jours?
Mon cœur, est-ce qu'on se souvient?

Dans la mobile mer
L'étoile bleue se mire
Et voici que son regard cher
Dans mon cœur las vient à mourir.
Mon cœur, mon cœur, est-ce qu'on se souvient?

Sur l'herbe courte qui voit fleurir
La rosée au matin,
Je veux m'étendre, et non me souvenir,
Mais à ta plainte, océan pâle,
Sous ton regard, mourante étoile,
M'endormir :

Je rêverai que je me suis agenouillé
Sur le seuil du passé, mais face à l'avenir,
Et que j'ai vu dans des soleils nouveaux briller
Les rayons de mes pleurs anciens :
Car, ô mon cœur, on se souvient, on se souvient.....

(1) Suite. Voir le n° 133 de la *Société nouvelle*.

XIV

Tu le vois vide, et long, et large; il te fait froid
Ce lit qui pour nous deux jadis fut trop étroit.
— Pour nous deux! Qu'ai-je dit? J'y veillai toujours seul,
Avec mon rêve pour amour et pour linceul.

O dans ces draps de neige où je ne puis dormir,
Mon amour, ma beauté, ma tendresse, mes pleurs,
Permettez à jamais de vous ensevelir,
Vous qui me fûtes tout, vous dont en vain je meurs.

Ma beauté, mon amour, mes pleurs, ô ma tendresse,
Tel un rayon de lune et dont le froid me blesse,
Reposez près de moi, près de mon cœur, tout près,
Afin d'un cœur mourant d'apprendre les secrets.

Sous ce blanc drap de mort pour moi seul apprêté
Etendez-vous, et sur mes lèvres déposez
Le suprême, l'apaisant, le pesant baiser,
Ma tendresse, mes pleurs, mon amour, ma beauté...

XV

Sur ma bouche ta bouche jamais ne s'est posée,
Mais de mon cœur ton cœur a su l'affolement,
Car un soir de douleur l'étreinte fut osée
Par moi qui te voulais, ô toi qui vainement
Me repoussais. Et maintenant c'est tellement
Autour de moi la noire nuit,
C'est tellement tout près de moi le noir amour,
C'est tellement mon triste cœur qui dans la nuit
Tout seul et sans écho gémit
Son triste amour.

Comme ma chambre s'est emplie de nuit
Mon cœur s'emplit d'amour.
Immobile sur mon funèbre lit,
Seul avec la muette nuit
J'écoute les battements lourds
De mon cœur qui me rythme son inutile amour.

Mes yeux sont grands ouverts et fixes dans la nuit.
 Devant mes yeux l'étoile de mes larmes luit.
 J'attends ta bouche sur ma bouche,
 J'attends ton cœur contre mon cœur.
 Comme un mort sur ma couche
 O mon amour je veux t'étendre,
 Et devant toi, pour toi répandre
 Tant de pleurs que dans l'étrange douceur
 De mes caresses, tu ne sauras si je meurs
 De bonheur avec toi, ou si c'est de douleur.

XVI

A l'ombre qui passa j'ai dit des paroles vaines,
 Mais j'y ai mis mon âme tout entière.
 L'ombre s'en est allée vers des bords de lumière
 Avec mon âme et m'a laissé ma peine.

Toi qui vers moi ne t'es point retournée,
 Redevieras-tu jamais à moi qui t'ai donné
 Tout ce qui m'appartenait :
 Ma vie?

Tu fus sur mon chemin l'éclair doux d'un bonheur ;
 Tu fus le miroir tôt voilé d'un pauvre cœur,
 Tu fus la grâce insaisissable de ma vie,
 Tu fus peut-être, et si j'en meurs, mon bon génie,

Ombre! et où tu m'as précédé, j'irai,
 Ombre moi-même, et t'étreindrai.

Autour de nous, sur nous, ce sera l'incessante,
 La lente, la sanglante descente
 Des étoiles : Ayant quitté leur ciel,
 Elles cherchent, ne trouvent pas un autre ciel,
 Où les amours soient éternelles,
 Et la mort ne veut point d'elles...

ROBERT SCHEFFER

ETUDE SUR L'HYPNOTISME⁽¹⁾

c. SUGGESTION

La plus grande partie des phénomènes que présente l'hypnotisme provient de la suggestion. Il faut donc s'entendre tout d'abord sur la valeur de cette expression.

Qu'est-ce que la suggestion ?

— « La suggestion, dit Bernheim, est l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui. »

(D^r CULLERRE, *Thérapeutique suggestive*, p. 19.)

— Je me permettrai de critiquer cette définition. Si elle était exacte, en effet, il faudrait nommer suggestion l'opération par laquelle on prouve à quelqu'un que deux plus deux font quatre. Or, il n'y a pas là suggestion proprement dite, mais enseignement, démonstration.

On ne suggère que des idées fausses, ou douteuses, ou dont la vérité peut être, mais n'est pas démontrée au sujet de l'expérience.

La suggestion est, en réalité, l'action de la volonté sur le cerveau, lui imprimant une modification qui donne naissance à des actes ou à des sensations : actes automatiques ou au moins se produisant sans l'intervention de la volonté au moment de leur manifestation ; sensations ayant lieu sans l'intervention d'une cause extérieure au cerveau.

Par cette définition, la suggestion, terme générique, comprend l'espèce particulière : auto-suggestion.

Toute suggestion véritable emporte nécessairement avec elle l'idée, soit du non-consentement du sujet qui la reçoit, ou de son état d'automatisme, soit tout au moins d'une dépression plus ou moins grande dans l'exercice de sa volonté, le disposant à accepter bénévolement, à subir la domination d'une volonté étrangère.

(1) Suite et fin. — Voir les nos 137 et 138 de la *Société nouvelle*.

— « Le sujet suggestionné, dit le Dr Cullerre, abdique sa personnalité (1) et devient un être passif soumis à une volonté étrangère qui dirige ses pensées, modifie sa sensibilité et l'invite à agir comme pourrait le faire sa propre volonté elle-même. »

(Ibid., p. 19.)

— C'est comme si l'âme de l'hypnotiseur se substituait à celle de l'hypnotisé, pour agir sur le cerveau de celui-ci, comme elle le fait sur le sien propre.

Il y a différentes espèces de suggestions, suivant le sujet sur lequel elle agit, l'effet qu'elle produit et l'époque à laquelle le fait suggéré se manifeste.

L'auto-suggestion a lieu quand la volonté de celui qui suggère agit sur son propre cerveau, pour lui imprimer une modification profonde ayant pour résultat, soit un acte déterminé se manifestant automatiquement, soit une sensation.

Un des exemples les plus ordinaires d'auto-suggestion est le fait de pouvoir se réveiller le matin à l'heure que l'on s'est fixée à soi-même en se couchant. Cette idée, fortement incrustée dans le cerveau, suffit à provoquer le réveil à l'heure dite, sans que la volonté intervienne le moins du monde à ce moment-là.

La suggestion exercée sur un autre, ou la suggestion proprement dite, opère de la même manière. Je reviendrai sur ce point plus loin.

La suggestion peut se réaliser pendant le sommeil hypnotique, ou après le réveil, presque immédiatement ou à des échéances plus ou moins éloignées, selon la volonté de l'opérateur. On en a vu se manifester au bout d'un an.

Enfin, la suggestion peut agir sur l'activité ou la passivité du sujet ; elle peut faire commettre des actes ou éveiller des sensations particulières. Elle peut paralyser les muscles ou les contracturer. Elle peut aussi provoquer la perte de la mémoire. Dans le cas de sensations suggérées, il y a ce que l'on appelle des *hallucinations*.

On parle parfois d'une dernière espèce de suggestion, quant à la façon dont elle s'opère : la suggestion *mentale*, c'est-à-dire celle qui est prétendument opérée rien que par la pensée, sans faire intervenir aucun signe, aucune parole, aucun geste.

(1) Le Dr Cullerre a évidemment voulu dire : son *individualité*, son *libre arbitre*. La personnalité coexiste toujours avec la perception de l'existence.

Cette espèce de suggestion est impossible, parce que l'on ne peut faire pénétrer une idée dans un cerveau qu'au moyen de mouvements traduisant cette idée, l'exprimant ou la manifestant au dehors. Et ces mouvements constituent précisément ce que l'on nomme le verbe : que ce verbe consiste en langage articulé ou en signes quelconques, perçus au moyen de l'un des cinq sens.

La suggestion est donc, et doit toujours être verbale.

M. le Dr J. Crocq nie avec raison l'existence de la suggestion mentale.

M. Beaunis, de Nancy, également.

— « Je n'ai jamais pu, jusqu'à présent du moins, dit celui-ci, constater chez les sujets que j'ai observés, les phénomènes merveilleux admis par certains magnétiseurs, tels que la divination mentale, la seconde vue, le don de prophétie, etc. Toutes les fois que la suggestion que je voulais produire a été simplement *pensée* et non exprimée, d'une façon ou d'une autre, elle ne s'est jamais réalisée. Jamais, non plus, les sujets n'ont pu deviner la nature d'un objet que je tenais dans la main ; jamais ils n'ont pu dire ce que je pensais ou ce que j'avais fait à tel ou tel moment. »

(Dr CROcq, *L'Hypnotisme et le Crime*, p. 133.)

— Mais dans son dernier ouvrage, si complet et si intéressant, *L'Hypnotisme scientifique*, M. le Dr Crocq se montre moins affirmatif, en apparence du moins.

— « J'avoue quant à moi, dit-il, n'être pas fixé sur ce point. Tous les essais que j'ai faits sont restés infructueux ; de plus, les expériences réussies que j'ai rapportées précédemment ne me paraissent pas assez concluantes. Je crois, à l'exemple de Brémont et de Bernheim, que le sujet peut comprendre la pensée, la flairer, en se basant sur une foule d'indices qui ne nous frapperaient pas, mais qui suffisent à ces sujets exceptionnellement hyperesthésiés pour deviner la pensée. J'ai vu, comme Le Menant des Chesnais, de nombreuses expériences publiques de suggestion mentale, mais, contrairement à cet auteur, j'ai toujours pu trouver le truc, souvent presque imperceptible, qui guidait le somnambule. Ces expériences publiques ne sont pas sérieuses, elles réussissent grâce à un véritable alphabet conventionnel.

« Ce reproche ne peut être fait aux expériences de Richer, d'Ochowitz, etc., mais si l'alphabet n'est pas conventionnel dans ce cas, ne peut-il exister quand même, malgré la bonne foi de l'expérimentateur ?

« C'est là une question que je ne puis résoudre, ainsi conclurai-je, non pas que je nie la suggestion mentale, mais que j'en doute fortement et que rien de bien précis ne prouve son existence. »

(Pp. 439, 440.)

— Du moment que le somnambule a connaissance de la pensée de l'expérimentateur, par l'intermédiaire de mouvements de celui-ci, quels qu'ils soient, fussent-ils involontaires, la suggestion n'est plus mentale.

La suggestion étant l'action d'une volonté sur le cerveau d'un sujet, ou en quelque manière la substitution d'une volonté étrangère à celle du sujet, elle sera d'autant plus facile qu'elle rencontrera moins d'opposition chez lui, qu'elle y trouvera une volonté plus déprimée, mieux encore, l'absence de toute volonté ou l'automatisme.

Il est facile de concevoir en effet que moins il y aura, chez le sujet hypnotisé, de volonté pouvant contrarier et neutraliser celle de l'hypnotiseur, et plus aisément les suggestions faites par celui-ci s'implanteront aisément dans le cerveau du sujet. Et le cas le plus favorable est certes l'automatisme complet du patient. Inutile d'insister davantage là-dessus.

Cela a, du reste, été constaté par ceux qui se sont occupés d'hypnotisme.

— « Règle générale, dit le Dr Cullerre, la suggestibilité est d'autant plus grande que l'état d'hypnotisme est plus avancé. »

(*Thérapeutique suggestive*, p. 28.)

— Ainsi, l'automatisme, loin d'être un obstacle à la facile suggestibilité, en est, au contraire, la condition la plus favorable.

Quant à ce qui en est de la sensibilité ou de l'insensibilité, la question n'est plus aussi simple.

Il est évident que la suggestibilité d'un sujet s'accommode fort bien avec la conservation de la conscience de son existence. Pas de doute à cet égard

Mais la suggestion peut-elle s'opérer quand le sujet a perdu la conscience de soi ?

Examinons.

Les mouvements traducteurs de la pensée modifient le cerveau auquel ils s'adressent, en passant par l'intermédiaire de l'un des cinq sens et des nerfs dits sensitifs. Que ces mouvements soient perçus ou non perçus, ils n'en produisent pas moins une empreinte cérébrale, qui est la même dans les deux cas.

Voilà donc le cerveau impressionné de manière identique par la suggestion, que le sujet jouisse ou ne jouisse pas de la conscience de son existence.

Que va-t-il maintenant se passer quant à la réalisation de la suggestion ? C'est ici qu'intervient le phénomène de l'association des idées dont j'ai déjà dit quelques mots, et sur lequel je vais maintenant m'étendre davantage.

Qu'est-ce que l'association des idées ?

C'est le phénomène consistant en ce fait que, une idée étant introduite dans le cerveau, elle éveille aussitôt et met en branle toutes celles qui, conservées dans la mémoire depuis un temps parfois fort long, ont une analogie plus ou moins grande, un rapport plus ou moins direct avec elle.

Que ces modifications cérébrales soient perçues ou non perçues, qu'elles soient intellectuelles ou simplement matérielles, le phénomène de leur association n'en a pas moins lieu : aucune raison ne s'oppose à ce qu'il en soit ainsi.

Ce rappel ou cette sorte d'évocation des idées conservées dans la mémoire se produit du reste fatalement ou sans l'intervention de la volonté, et, comme on l'a compris, parfois en l'absence de toute perception de l'existence.

J'ai cité quelques exemples d'association des idées, notamment quand j'ai parlé des rêves, et lorsque j'ai rapporté l'observation du Dr Mesnet, relative à l'ancien sergent d'Afrique blessé en 1870. Montrons maintenant comment la science explique la façon dont se réalisent les suggestions.

— « Dans un degré léger d'hypnotisation, dit le Dr Cullerre, le premier phénomène observé est la perte de la spontanéité psychique, de la volonté. Les personnes qui, ayant passé par cet état, ont pu analyser leurs sensations, déclarent à l'envi que tout effort pour vouloir est inutile, et que le sujet est complètement à la merci de l'opérateur.

« Cependant, l'intelligence subsiste tout entière, mais en quelque sorte d'une façon latente. Le cours des idées qui, à l'état normal, se pressent, s'associent, s'enchaînent dans le cerveau, est suspendu; de manière que lorsque, dans ce calme absolu de l'intelligence, dans ce vide de la conscience, une excitation est jetée, elle y retentit avec une puissance telle qu'elle ébranle toutes les facultés et les met en activité. Comme la volonté sommeille, ou plutôt est entravée et n'exerce plus sa direction habituelle sur les phénomènes psychiques, l'enchaînement des idées a quelque chose de fatal, d'automatique. »

(*Magnétisme et Hypnotisme*, p. 236.)

— Sauf quelques erreurs d'expression, l'explication est bonne.

— « Supposons, dit M. Ch. Richet, qu'on suscite à un somnambule l'idée de serpent. Au mot *serpent*, mémoire, imagination, sensibilité, tout entre aussitôt en jeu, absolument comme chez l'individu normal. L'unique différence c'est qu'à l'état normal l'idée de serpent peut être dirigée, modifiée, augmentée, entravée par la volonté, tandis que chez le somnambule cette volonté n'existe plus. »

(Dr CULLERRE, *Magnétisme et Hypnotisme*, p. 231.)

— On le voit : c'est toujours l'association des idées qui entre en jeu pour produire le phénomène des hallucinations suggérées.

Voici un exemple de suggestion sensorielle.

— « Il était facile de lui suggérer (à un malade du D^r Bernheim) toutes sortes d'illusions sensorielles, rapporte le D^r Cullerre. Le sulfate de quinine était pris pour du sucre; un crayon lui servait de cigare et lui procurait l'ivresse du tabac.

« Je lui dis que ce cigare est trop fort et qu'il va se trouver mal : il est pris de quintes de toux, crache, a des nausées, des expulsions aqueuses, pâlit, a des vertiges. Je lui fais avaler un verre d'eau en guise de champagne; il le trouve fort. Si je lui en fais avaler plusieurs, il est ivre, il titube. Je lui dis : « L'ivresse est gaie » ; il chante avec des hoquets dans la voix ; il provoque un fou rire. Je dis : « L'ivresse est triste » ; il pleure et se lamente. »

— Rien que l'idée du cigare trop fort et des malaises qui peuvent en résulter a suffi pour réveiller et mettre en mouvement, chez le sujet suggestionné, celles de nausées, de vertiges, etc., dont le rapport avec la première est tout naturel. Et ce réveil a lieu fatalement, parce que sa volonté était, par suite de l'hypnotisme, sinon complètement abolie, au moins engourdie de façon à la rendre incapable de s'opposer à cette association des idées.

Jusqu'ici, il a été question surtout de suggestions sensorielles. Voyons maintenant comme se réalisent les suggestions d'actes.

Certaines suggestions sensorielles sont suivies, quand elles s'effectuent, par des actes qui sont purement réflexes.

Si par exemple on suggère à un hypnotisé qu'il voit un lion, il éprouvera un mouvement de recul, comme pour échapper aux atteintes de l'animal qu'il se figure voir. C'est là une action réflexe succédant à une modification cérébrale.

Mais en est-il de même quand il s'agit d'une suggestion d'acte, comme lorsqu'on dit à un sujet plongé en somnambulisme : *Faites telle chose*, que l'exécution de cet acte soit d'ailleurs réclamée immédiatement ou renvoyée à une date plus ou moins lointaine ?

Non.

L'acte commis est alors la conséquence d'une volonté imposant au cerveau l'exécution d'un mouvement déterminé.

Que se passe-t-il dans l'auto-suggestion ?

La volonté imprime vigoureusement dans le cerveau l'idée de faire tel ou tel acte. Cette impression, conservée dans la mémoire, a pour conséquence que, au moment fixé arbitrairement, l'acte s'exécute fatalement, automatiquement. Le fait que j'ai cité, de se réveiller à l'heure déterminée d'avance, est un exemple d'auto-suggestion, d'exécution automatique d'un acte voulu antérieurement.

Dans la suggestion opérée sur un autre que sur soi-même, c'est encore une volonté qui grave dans un cerveau l'idée de produire tel ou tel mouvement ou ensemble de mouvements. Mais le cerveau impressionné n'appartient pas à la même personnalité que la volonté suggérante. De cette différence découlent les conséquences suivantes :

D'abord il faut qu'il y ait, chez le sujet suggestionné, soit absence de volonté ou automatisme, soit au moins dépression de la volonté, comme une sorte de consentement à se laisser remplacer par une autre : et cela afin que la suggestion ne rencontre pas d'obstacle ou le moins d'obstacle possible, pour pénétrer plus profondément dans le cerveau.

Ensuite, — et précisément parce que celui-ci n'appartient pas à la même personnalité que la volonté qui doit agir sur lui, — la transmission de l'idée suggérée ne saurait avoir lieu qu'à l'aide de signes traducteurs de cette idée, c'est-à-dire du verbe ou du langage, sous quelque forme qu'il se montre. Dans le cas d'auto-suggestion, il y a véritablement suggestion mentale, la pensée suffit, et c'est le seul cas où il en est ainsi ; dans la suggestion ordinaire, la manifestation de la pensée ou son expression est absolument indispensable.

L'idée de faire telle ou telle chose, une fois fortement implantée dans le cerveau, il est fatal qu'elle se réalise au moment fixé.

L'exécution de l'acte suggéré peut avoir lieu, selon le désir de l'opérateur, soit pendant le sommeil hypnotique, soit peu de temps après le réveil, soit enfin à une époque très éloignée. Il y a alors ce que l'on appelle suggestion à échéance.

En voici un curieux exemple.

— « Le 15 juillet, rapporte M. le Dr Crocq, je dis à Marie X..., en état de somnambulisme : « Ecoutez-moi bien, le 15 septembre vous reveniez drez me voir, à 2 1/2 heures de l'après-midi ; je veux que vous reveniez le 15 septembre. » Je réveille la malade qui me demande, ainsi qu'elle en a l'habitude, quand elle doit revenir. « Mais, lui dis-je, vous êtes guérie, il ne faut plus revenir, à moins que vos attaques ne vous reprennent, ce qui est peu probable. » Elle s'en va.

« Le 15 septembre, à 2 heures 35, Marie arrive chez moi tout essoufflée.

« — Pourquoi êtes-vous aussi essoufflée, lui dis-je.

« — A 2 heures, répond-elle, j'ai été prise d'un besoin irrésistible d'aller vous consulter, je voulais arriver à 2 1/2 heures et je me suis dépêchée. »

(*L'Hypnotisme et le Crime*, p. 109.)

— En voici un nouvel exemple, rapporté par le Dr Cullerre.

— « M. Richet, avant de réveiller une dame en somnambulisme, lui enjoint de venir tel jour, à telle heure. Au jour et à l'heure convenus elle

arrive : « Je ne sais pas pourquoi je viens, dit-elle, il fait un temps horrible. « J'avais du monde chez moi. J'ai couru pour venir ici et je n'ai pas le temps « de rester ; il faut que je reparte dans quelques instants. C'est absurde ; je « ne comprends pas pourquoi je suis venue. »

(*L'Homme et l'Intelligence*, p. 253.)

— On a vu des suggestions à échéance se réaliser au bout d'un an.

Les suggestions sensorielles peuvent également produire leur effet au bout d'un temps plus ou moins long, déterminé d'avance. On en voit de curieux exemples dans le livre cité de M. le Dr Crocq.

J'ai dit que pour effectuer une suggestion sur un sujet étranger, il est indispensable de recourir à un mode d'opérer servant d'intermédiaire entre la volonté suggérante et le cerveau du sujet à impressionner. Et j'ai ajouté que cet intermédiaire est le verbe, traduisant la pensée à suggérer, sous quelque forme d'ailleurs qu'il se présente.

Le verbe, en effet, se manifeste par la parole articulée, par l'écriture ou par des signes ou mouvements quelconques. C'est ainsi qu'on a vu des malades s'endormir sur l'ordre écrit de leur médecin.

Une servante de dix-neuf ans avait déjà été, dans le sommeil hypnotique, opérée sans douleur d'un abcès lacrymal.

— « Le Dr Bramwell l'envoyait à M. Turner (chirurgien dentiste) avec la lettre suivante : « Je vous envoie une malade avec l'ordre ci-contre. « Quand vous le lui donnerez, elle s'endormira aussitôt et obéira à vos « ordres. » Cet ordre était ainsi conçu : « Endormez-vous de suite par « l'ordre du Dr Bramwell et obéissez aux ordres de M. Turner. » Le sommeil fut si profond qu'on lui enleva seize chicots sans douleur. »

(Dr CULLERRE, *Thérapeutique suggestive*, p. 259.)

— La suggestion d'attitudes particulières ou de mouvements déterminés peut même s'obtenir sans signes traducteurs de la pensée de l'hypnotiseur, *en apparence* au moins.

— « Si, par exemple, on donne aux membres une attitude en rapport avec une passion vive, telle que la colère, la menace, la prière, ces mouvements sont suivis d'autres mouvements principalement dans les muscles de la face, destinés à compléter l'expression du sentiment dont il s'agit. »

(IDEM, *Magnétisme et Hypnotisme*, p. 141.)

— « On peut ainsi varier les attitudes à l'infini, dit M. P. Richer. L'extase, la prière, l'humilité, la tristesse, le défi, la colère, l'effroi peuvent être représentés. Il est véritablement surprenant de voir avec quelle constance un simple changement dans l'attitude des mains réagit sur les traits du visage. »

(*Etudes cliniques sur l'hystéro-épilepsie*, p. 669.)

— Deux causes déterminent ici la production de ces mouvements complémentaires. D'abord il y a l'action de donner aux membres une attitude particulière, action signifiant implicitement : *vous êtes en colère*, ou, *vous êtes en prière*, etc. ; et c'est pourquoi j'ai dit que ce genre de suggestion avait lieu, *en apparence* seulement, sans l'intervention du verbe. Ensuite, il y a l'habitude qu'ont certains muscles d'agir presque toujours simultanément. On peut observer cette concordance dans les expériences instituées par MM. Charcot et Richer, dans lesquelles l'inverse a lieu. En développant sur la face, par des excitations électriques, le masque de la terreur, par exemple, on voit bientôt les membres prendre l'attitude qui convient à ce sentiment (1).

Il y a plus encore.

On sait que le cerveau, comme beaucoup d'autres organes, est double.

Il en résulte qu'il est possible d'affecter par l'hypnose l'un ou l'autre hémisphère cérébral, à volonté (2) ; ou bien, le cerveau entier étant soumis à l'hypnotisme, de suggérer à chaque hémisphère des impulsions différentes.

En voici un exemple curieux, pris dans le *Magnétisme et Hypnotisme* du Dr Cullerre.

— « Pauline est mise en catalepsie. L'expérimentateur prend les doigts de la main gauche de la malade et les lui pose sur la bouche en imprimant au bras du même côté les mouvements exécutés dans l'acte d'envoyer un baiser. Aussitôt la malade continue le mouvement, tandis que le côté gauche de la face s'épanouit dans un sourire. Pendant que le bras gauche poursuit ce geste, on donne au bras et à la main droite l'attitude que prendrait une personne qui repousserait un objet avec horreur : le côté droit de la figure prend alors l'expression de la terreur. La physionomie, souriante à gauche, grimaçante à droite, exprime ainsi au même moment deux sentiments absolument opposés.

« A Marie en catalepsie, on donne au membre supérieur gauche le geste de l'adieu, au membre supérieur droit le geste du commandement. Alors, le visage du côté droit prend l'expression sévère d'une personne qui donne un ordre impérieux ; et le visage, du côté gauche, prend l'expression d'une personne qui sourit. »

(DUMONTPALLIER, *Compte rendu de la société de biologie*, 16 déc. 1882.)

* * *

— Quelques mots sur un singulier phénomène obtenu par suggestion : je veux parler de ce que l'on a assez improprement appelé transformation de la personnalité.

(1) Dr CULLERRE, *Magnétisme et Hypnotisme*, p. 141.

(2) E. BERTILLON, *Hypnose expérimentale. La Dualité cérébrale et l'indépendance fonctionnelle des deux hémisphères cérébraux*, 1884. — DUMONTPALLIER, *Comptes rendus de la Société de biologie*.

Il consiste, disent les hypnologues, dans la possibilité de faire perdre à un somnambule la notion de sa propre personnalité et de la transformer en une autre.

Il y a ici confusion évidente entre deux choses bien différentes : la personnalité et le rôle qu'elle joue.

Il est inadmissible qu'un être, se sentant exister, étant par cela même une personne déterminée, puisse, tant qu'il a conservé cette conscience, et à moins d'être devenu fou, se croire une autre personne, se figurer que son *moi* s'est transformé en un autre *moi*. Mais il est très concevable que cet être, tout en se sentant toujours le même *moi*, puisse, par l'effet d'une suggestion, s'imaginer être tout ce qu'il plaît à son hypnotiseur de lui faire entrer dans le cerveau.

C'est ce qui est arrivé dans les observations suivantes :

— Durand de Gros dit à une jeune fille en expérience : Vous êtes un prédicateur. Aussitôt elle joint les mains, fléchit les genoux, puis, la tête inclinée et les yeux au ciel, elle prononce, avec une expression de piété fervente, quelques mots d'exhortation.

M. Bernheim dit à un de ses sujets : « Tu as dix ans, tu es un enfant, va jouer avec les gamins. Et il se met à faire le simulacre de jouer aux chiques, à l'attrape, à saute-mouton, le tout avec des détails d'une précision surprenante. Il lui dit : Vous êtes une jeune fille ! Il baisse modestement la tête et fait semblant de coudre. — Vous êtes général, à la tête de votre armée ! Il se redresse et s'écrie : En avant ! — Vous êtes un digne et saint curé ! Il prend un air illuminé, fait le signe de la croix et semble se livrer à une lecture pieuse. — Vous êtes un chien ! Il se met à quatre pattes et aboie. »

(Dr CULLERRE, *Magnétisme et Hypnotisme*, p. 192.)

— Il m'est impossible de voir là, comme dans d'autres observations analogues, autre chose qu'un rôle suggéré au patient, rôle qui est joué automatiquement ou presque automatiquement par lui, grâce au phénomène de l'association des idées.

d. SUR LES IDÉES QUI PEUVENT ÊTRE SUGGÉRÉES

Les idées que l'on peut posséder sont de deux sortes : celles que l'on se fait soi-même et celles qui sont reçues toutes faites.

On se fait des idées en raisonnant sur d'autres idées déjà imprimées dans le cerveau : on compare celles-ci, on les combine, etc., et la conclusion que l'on tire de ces opérations est placée, sous un signe, dans la mémoire, pour pouvoir servir à des opérations analogues ultérieures. C'est de l'autodidaxie.

L'inculcation des idées dans un cerveau étranger constitue l'enseignement

proprement dit. Celui à qui on présente ces idées les examine, et s'il les trouve, à tort ou à raison, à son goût, ou mieux, rationnelles, il les accueille en se les assimilant par une sorte de digestion intellectuelle, et leur assigne une place dans sa mémoire.

Ainsi, les idées emmagasinées dans le cerveau sont, ou faites, ou acquises; ou produites par le travail de celui qui les possède, ou résultant du raisonnement de celui qui les enseigne; le travail de celui qui les accepte se réduisant alors à un simple acquiescement après examen.

Jusqu'à présent il a été question de l'homme dont le cerveau est en même temps à l'état physiologique et à l'état de veille. Passons maintenant à l'homme qui se trouve dans le sommeil provoqué ou hypnotique.

Du moment que, par suite de manœuvres hypnogènes, il y a, ou automatisme complet, ou au moins une forte diminution du vouloir, il en résulte nécessairement, ou l'impossibilité absolue de créer des idées, ou au moins une réduction proportionnelle dans la possibilité de le faire.

Si, en même temps, la perception de l'existence a été conservée, on a alors un sujet agissant automatiquement, mais avec la conscience de soi. Il est incapable de réagir sur son cerveau; sa pensée n'est plus active. Elle est exclusivement passive, c'est-à-dire que le sujet est seulement capable de percevoir les modifications imprimées à son organisme, les idées présentées à son cerveau.

Que résulte-t-il de ces prémisses ?

Qu'il est impossible de suggérer, à un sujet mis en état d'hypnotisme, des idées qu'il ne possède pas déjà, qu'il ne s'est pas créées ou qu'il n'a pas reçues antérieurement.

La suggestion peut donc exclusivement s'appliquer à des idées faisant déjà partie du bagage intellectuel du sujet, toujours, bien entendu, quand celui-ci est devenu incapable d'agir volontairement. Et elle consiste dans le réveil de certaines de ces idées, jusqu'alors emmagasinées dans la mémoire.

Il est clair que cela est encore plus vrai, si l'on peut s'exprimer ainsi, quand il s'agit de suggestions faites à un sujet qui n'a plus la conscience de son existence. Les sons qui frappent son oreille sont transmis jusqu'au cerveau, et, absolument comme s'ils avaient été perçus et compris, y mettent en branle les idées qui sont en harmonie avec celles que les sons représentent.

J'ai cité l'exemple de ce malade qui, à la suite d'une opération, et pendant le pansement, levait, baissait la tête, la penchait à droite, à gauche, suivant les injonctions du chirurgien : le tout inconsciemment, par de simples mouvements réflexes. Il se passe alors la même chose que ce que l'on observe, par exemple, dans les casernes de cavalerie, où les chevaux

apprennent bien vite la signification des différentes sonneries de trompette : d'eux-mêmes ils prennent le trop, le galop, ou le chemin de l'écurie quand sonne le « repos des chevaux ».

Il en est de même pour les suggestions sensorielles et les prétendues transformations de la personnalité.

On peut s'arranger de façon à faire qu'un sujet à l'état physiologique voie en imagination un animal fantastique quelconque, dont on lui aura dépeint et fait saisir l'apparence. Mais il est impossible de suggérer à un hypnotisé l'apparition d'un animal que, jusqu'alors, il n'aurait jamais vu, ou dont l'image n'eût pas déjà été fixée, antérieurement, dans sa mémoire.

Même impossibilité de suggérer à un patient qu'il est, par exemple, un animal dont il n'aurait jamais entendu parler, ou qu'il n'aurait jamais vu. La suggestion ne peut, en somme, faire jaillir du cerveau que les idées qui s'y trouvent déjà renfermées ; elle est incapable d'en créer ou d'en faire créer par celui auquel elle s'adresse, du moment qu'il est réduit suffisamment à l'état automatique. Ainsi le sujet auquel on suggère qu'il est un chien et qui se met à quatre pattes et aboie, se serait certainement borné à se mettre à quatre pattes, s'il n'avait jamais entendu aboyer un chien.

Tout cela est trop clair pour avoir besoin de plus amples développements.

VIII. — *L'Hypnotisme chez les animaux.*

L'hypnotisme étant un phénomène purement physique, une modification cérébrale pouvant être produite par des moyens exclusivement matériels, il doit s'observer et se constate en effet chez les animaux, ou, au moins, chez certains d'entre eux.

Ce que l'on remarque alors, c'est, soit une sorte de paralysie due à la frayeur, à l'épouvante, soit une sorte de stupeur. On parvient à les mettre en catalepsie, ou en état d'insensibilité apparente, c'est-à-dire de non-réaction à l'égard des agents extérieurs.

Quant à l'état somnambulique, il n'a pas pu être obtenu.

Il ne peut pas non plus être question de leur faire des suggestions. Car il faut absolument qu'il y ait, à cet effet, un langage commun entre l'agent et le patient, et cet intermédiaire indispensable à la communication des idées et par conséquent à la suggestion, fait précisément défaut entre les animaux et nous.

AGATHON DE POTTER

LEÇONS SUR L'HISTOIRE

DES

SYSTÈMES ÉCONOMIQUES ET SOCIALISTES⁽¹⁾

PIERRE LEROUX

I. — LA CONCEPTION DE L'HUMANITÉ.

En 1850, les amis de Pierre Leroux conçurent déjà le projet de rassembler ses œuvres complètes. Ce projet ne fut jamais exécuté, mais je trouve dans la *Revue sociale* une longue lettre de Pierre Leroux lui-même qui s'y rapporte. « Ce que je puis affirmer de moi, dit-il, à la cinquante-quatrième année de mon âge, c'est que ma vie a été la recherche pénible, laborieuse, incessante de la vérité... J'ai trouvé, je le crois, un fil conducteur dans le labyrinthe où nous étions tous enfermés, destinés à servir de proie au Minotaure du doute et de l'athéisme. Ma doctrine n'est pas de moi, car il n'y a rien, dans cette doctrine, qui ne s'appuie sur la tradition et le consentement de l'humanité... A vrai dire, je ne suis pas un auteur, je suis un *croyant*. ... Vainement je suis né à une époque de scepticisme : j'étais tellement croyant de ma nature que j'ai recueilli (telle est, du moins, ma conviction) la croyance de l'humanité, alors que cette croyance était à l'état latent, alors que l'humanité semblait incrédule sur toute chose, et c'est cette croyance que je prétends lui rendre... »

Pierre Leroux disait vrai ; il était un croyant, son œuvre est une interprétation humanitaire des antiques croyances et surtout du christianisme. En identifiant l'homme individuel à chaque moment de sa vie, et dans la continuité indéfinie de son existence avec l'humanité, en transportant le ciel sur

(1) Suite. Voir les nos 101, 102, 105, 110 et 139 de la *Société nouvelle*.

la terre, c'est-à-dire en faisant de la terre le séjour actuel et le séjour futur de l'homme individuel dans la perpétuité de son existence, dans la *série* indéfinie de ses incarnations, Pierre Leroux ne fait que donner un sens nouveau au christianisme. Sa doctrine de l'humanité, en ce sens, est un christianisme humanitaire et terrestre.

L'idée maîtresse qui la domine, c'est que toutes les manifestations de la vie psychique de l'individu sont inséparables des manifestations psychiques des autres êtres humains. La psychologie individuelle se confond avec une psychologie collective. La vie humaine, dit-il dans son livre sur l'égalité, c'est la connaissance, le sentiment, la sensation qui résultent de la coexistence de l'homme et de la société. Supprimez l'un ou l'autre, la vie cesse et disparaît, ... il y a de l'homme à la société, de la société à l'homme, une protection mutuelle par laquelle ils se confondent sans cesser d'être distincts... Que resterait-il, dit-il encore, soit au philosophe, soit à l'artiste, soit à l'industriel si l'humanité, qui de toute façon lui a donné naissance et lui a fourni les matériaux de son âme, de son esprit, de sa puissance, lui retirait ses dons? Il ne lui resterait pas même la possibilité d'être...

C'est l'aspect moral de la doctrine qu'il importe de mettre en lumière. La vie telle qu'il la conçoit dès lors n'est et ne peut être qu'une communion, communion avec Dieu, avec ses semblables, avec l'univers. C'est par sa communion avec son semblable que l'homme communie avec Dieu, l'être infini, principe de toute existence, source de toute activité. Ce qu'il reproche au christianisme, la plus grande religion du passé, comme il l'appelle, c'est d'avoir établi directement le rapport entre l'homme *individuel* et l'être infini ou Dieu, au lieu d'admettre, comme intermédiaire nécessaire, entre l'individu et Dieu, le semblable de l'individu... Dieu n'apparaît, au contraire, que dans un acte qui vous fait sentir, en même temps, votre propre existence et celle d'autrui; il veut qu'en l'aimant vous ayez en même temps conscience de vous-même et d'autrui. Il suit de là que, d'après Leroux, le christianisme a à la fois méconnu la légitimité de l'égoïsme normal de l'homme en l'anéantissant vis-à-vis de Dieu dans un renoncement absolu, et la charité normale ou l'altruisme en méconnaissant cette nécessité qui unit indissolublement l'individu à son semblable, en ne faisant de notre amour pour nos semblables qu'un rayonnement de notre amour pour Dieu, en transformant la charité en une sorte de pitié, de compassion. Le christianisme, dans son évolution, se résoud en un Dieu hors du monde, dans l'homme considéré à part des autres hommes, dans le ciel séparé de la terre.

Pierre Leroux ramène le ciel sur la terre, c'est-à-dire que la vie future que la foi projette dans un ciel distinct de la terre, placé au-dessus d'elle,

ne sera autre chose, à ses yeux, que le prolongement de la vie actuelle incarnée dans une autre forme humaine. La vie future ne diffère pas de la vie présente, nous y entrons avec les dispositions nouvelles, les aptitudes, le caractère que la pratique de la vie présente nous a fait acquérir. La mémoire des événements de notre vie s'évanouit avec la mort, mais des changements de caractère persistent; c'est le gage de la perfectibilité indéfinie de tout individu sur la terre, comme c'est le lien du passé au présent pour chacun de nous. P. Leroux considère si peu l'homme à part des autres hommes, qu'en définitive l'évolution de l'humanité s'accomplira par les mêmes individualités; dans cette série de métamorphoses, nous renaîtrons de ceux qui sont nés de nous, liés les uns aux autres par la chaîne du temps. Pierre Leroux, qui a touché de si près à la théorie de l'hérédité psychologique, n'explique, en définitive, les dispositions natives de chaque individu que par sa propre évolution. Seulement elle est inséparable de l'évolution de tous. Chacun n'est, psychologiquement, qu'héritier de lui-même, mais socialement chacun subit l'action modificatrice du milieu social.

Toute cette conception théologique et métaphysique échappe à la critique qui se fonde sur les données de l'expérience seule, et je ne songe pas à la discuter. Mais il faut en dégager les éléments que Pierre Leroux a empruntés lui-même à l'expérience. L'élément principal c'est sa notion même de la vie qui implique, à la fois, un moi et un non-moi, deux termes absolument inséparables, qui se résout dans un ensemble d'échanges incessants avec le milieu physique et social. A la même époque que Pierre Leroux, Quetelet, dans ses recherches de statistique morale, aboutissait à une conception analogue, et montrait que dans les déterminations volontaires de l'individu, les causes dérivant du milieu social sont indissolublement unies avec la causalité propre à chaque être individuel. L'intervention du facteur sociologique dans la vie psychique individuelle a été mise en lumière par Herbart, par Lewes, par de Roberty, par M. Alfred Fouillée, bien que celui-ci admette un *résidu psychique* postulat de la sociologie même, pendant que M. de Roberty ne voit dans le phénomène psychique que la résultante du facteur biologique et du facteur sociologique. Ce résidu psychique est au plus haut degré chez P. Leroux, puisqu'il rattache les faits psychiques à une unité substantielle et nie la *réalité* de l'être social; mais en embrassant le sentiment et la connaissance dans la communion psychologique, P. Leroux prépare cette notion des individus donnée par M. Fouillée: « Ils apparaîtront au milieu du tout comme des développements continus de sensations reliées entre elles et de désirs également reliés (1) ». C'est de cette conception

(1) *Le Mouvement positiviste*, p. 191.

de la vie que Pierre Leroux a déduit sa morale sociale et c'est le principe de cette morale qu'il est important, pour nous, de mettre en lumière.

La morale de Pierre Leroux est enveloppée d'un vague mysticisme, unie étroitement à sa conception théologique, mais lui-même a marqué comment il s'est efforcé de lui donner une base dans la nature de l'homme.

« D'un côté, Jésus et tous les grands législateurs religieux ont fait un précepte de la charité, sans en apporter d'autre raison que *la volonté de Dieu...* Et d'un autre côté, les philosophes les plus irreligieux ont vanté la charité comme étant de notre *intérêt*.

« Nous venons de démontrer par la loi même de la vie, qu'en effet la charité est notre loi et notre intérêt (1). »

Elle est une déduction des données de la nature humaine. Elle a un fondement positif. Dans ces termes elle appartient à la science.

Cette communication, cette communion incessante de l'individu et de l'humanité rend inséparables le *moi* de l'individu, le *non-moi* de l'humanité extérieure à chaque individu : aucun des deux n'est indépendant de l'autre, aucun des deux n'a d'existence *réelle* et virtuelle qu'uni à l'autre.

La formule de nos rapports avec nos semblables est dès lors la *solidarité* qui prend désormais la place de la charité chrétienne. C'est le sentiment même de cette unité indissoluble de l'homme et de son semblable et dans lequel se confondent l'égoïsme et l'altruisme. « Que deviennent tous les sophismes de l'égoïsme devant cette loi de la vie?... Puisque notre vie est liée à ce point à celle de nos semblables, puisque nous sommes unis à l'humanité, puisque nos semblables au fond c'est *nous...* évidemment l'égoïsme tourne à sa propre défaite, il se détruit par lui-même. Vous voulez vous aimer : aimez-vous donc dans les autres : car votre vie est dans les autres et sans les autres votre vie n'est rien... »

La loi morale n'est ni l'égoïsme, ni le sacrifice, le renoncement absolu de l'individu, ni la charité qui descend par l'intermédiaire de Dieu vers les autres. L'égoïsme, le sacrifice, la charité méconnaissent les liens de l'homme et de l'humanité, détruisent la communion de l'individu et de l'espèce et entravent le développement moral, intellectuel, physique d'une partie des êtres humains.

Dans la solidarité l'égoïsme et l'altruisme sont organiquement unis, légitimement consacrés, dans un équilibre normal ; ils s'ajoutent, se fortifient en se corrigeant l'un l'autre pour le plus grand avantage de l'homme et de la société ; dans la solidarité il y a le même sacrifice, le même égoïsme pour tout homme. Cette solidarité est inséparable de l'égalité, c'est-à-dire

(1) *L'Humanité*, p. 156.

qu'elle présente aussi le même *droit*, le même *devoir* pour tout homme. Identité du droit et du devoir, équilibre de l'égoïsme et de l'altruisme, ce sont les deux aspects d'une même loi morale sociale, d'une communion indéfectible.

Cette notion de la solidarité exprime la loi d'interdépendance considérée surtout dans les rapports généraux des individualités humaines entre elles. Elle n'a pas ici non plus de caractère proprement organique, mais elle renferme cet équilibre précieux, cette conciliation de l'égoïsme et de l'altruisme, que des moralistes modernes comme Spencer, Renouvier et Proudhon n'ont pas dépassée. L'humanité n'est pas un organisme pour P. Leroux comme pour Comte et Spencer. Elle n'est pas la *seule réalité* comme pour A. Comte, l'individu n'existant que par elle (1). C'est un être virtuel, composé d'individus qui sont les *unités réelles* ; mais chacun d'eux porte en lui l'humanité à l'état de puissance, puisqu'il est destiné à accomplir l'évolution commune à tous les êtres et à réaliser en lui toute la perfection idéale que l'humanité peut atteindre dans la sensation, le sentiment, la connaissance. Par cela même que les individus sont les seules *réalités absolues* pour P. Leroux, il est évident que le sentiment qui porte chacun vers *soi* et celui qui le porte vers les *autres*, sont des sentiments irréductibles, dont aucun ne peut disparaître devant l'autre.

La solution du problème moral est donc à ses yeux la réconciliation de l'égoïsme et de l'altruisme dans la solidarité. Sous l'aspect économique et politique cette solution est dans la conciliation de l'individualisme et de l'altruisme. Pierre Leroux a consacré l'une de ses premières études dans la *Revue encyclopédique* au développement de cette solution que poursuivent aujourd'hui la plupart des écoles réformatrices et toute l'école positive. Il rejette la conception purement individualiste du XVIII^e siècle. Ces philosophes étaient dans l'erreur en ne voyant que des individus : ils ne comprenaient pas, dit-il, ce qui n'est point tangible pour les sens. On ne nie point le lien qui continue à unir la mère à l'enfant quand celui-ci s'est détaché d'elle ; il en est ainsi pour l'homme vis-à-vis de l'humanité. Un lien indissoluble l'y rattache. Loin d'être indépendant de toute société et de toute tradition, l'homme prend sa vie dans la société et dans la tradition. Il y a nécessairement communion entre les hommes. Mais l'humanité n'absorbe pas l'homme, ce n'est pas un corps dont les individus soient les membres, l'humanité n'est qu'un être mystique, virtuel ; si chaque homme y puise sa vie, c'est en vertu des facultés qu'il a en lui, de sa spontanéité propre. Aussi l'homme reste libre bien qu'il soit nécessairement associé (2).

(1) Voir A. COMTE, Discours sur l'esprit positif.

(2) *Revue sociale*, 1845, p. 22, reproduit de la *Revue encyclopédique* de 1834.

C'est pourquoi il rejette à la fois l'individualisme absolu et le socialisme absolu : le premier place le principe d'action exclusivement dans l'individu, le second exclusivement dans la collectivité. Chacune des individualités associées garde sa vie individuelle, bien qu'elles se rapportent l'une à l'autre. La vie commune qui les unit sera d'autant plus énergique que leur vie individuelle sera plus grande. Le corps social sera plus heureux et plus puissant par *l'individualité de tous ses membres*, que si tous les hommes étaient enchaînés l'un à l'autre.

Adopter, dit-il en concluant, soit l'individualisme, soit le socialisme, c'est ne pas comprendre la vie. La vie consiste essentiellement dans la relation nécessaire d'êtres individuels et libres. L'individualisme ne comprend pas la vie, car il nie cette relation. Le socialisme absolu ne la comprend pas davantage, car en faussant cette relation il la détruit.

La définition du *socialisme* implique pour P. Leroux, on le voit, une direction altruiste *absolue*. Ce n'est plus ainsi qu'il faut le définir aujourd'hui, ni que P. Leroux l'a toujours entendu lui-même.

Il paraît certain que c'est Leroux qui a, le premier en France, employé le mot socialisme. Son fils, M. L.-P. Leroux, l'a prouvé, je pense, d'une manière décisive : « C'est moi qui le premier me suis servi du mot socialisme, a dit P. Leroux dans la *Grève de Samarez* ; je forgeai ce mot par opposition à l'*individualisme* qui commençait à avoir cours. » Il le fit en 1832 dans son discours aux Politiques, et en 1834 dans l'article rappelé plus haut. Mais en 1845, quand il reproduisit cet article dans la *Revue sociale*, ce fut avec cette note : « Il est évident que dans tout cet écrit, il faut entendre par *socialisme* le socialisme tel que nous le définissons dans cet écrit même, c'est-à-dire l'*exagération de l'idée d'association ou de société*. Depuis quelques années on s'est habitué à appeler *socialistes* tous les penseurs qui s'occupent de réformes sociales, tous ceux qui critiquent et réprouvent l'individualisme, tous ceux qui parlent, sous des termes différents, de providence sociale et de la solidarité qui unit ensemble non seulement les membres d'un État, mais l'espèce humaine tout entière : et, à ce titre, nous-mêmes qui avons toujours combattu le socialisme absolu, nous sommes aujourd'hui désigné comme socialiste. Nous sommes socialiste, sans doute, mais dans le sens où nous le sommes : nous sommes socialiste si l'on veut entendre par socialisme la doctrine qui ne sacrifiera aucun des termes de la formule : Liberté, Fraternité, Égalité, Unité, *mais qui les conciliera tous*. »

On voit qu'en *créant* ce mot, P. Leroux lui donnait plutôt un sens négatif ou critique que positif et organique : le vrai *créateur* du mot socialisme, avec un sens positif comme expression d'un état social idéal opposé à l'état social actuel, c'est Robert Owen. « Le terme socialisme fut pour la pre-

mière fois introduit dans la formation de la *Société de toutes les classes de toutes les nations*, a dit Holyoake, dont les membres furent connus dès lors comme *socialistes* ». Cette société conçue par Owen fut fondée en 1835. C'est ce qui aura fait attribuer la création du mot à L. Reybaud, l'historien des réformateurs socialistes. On se convaincra de cette origine en lisant la discussion publique très curieuse entre John Brindley et Robert Owen sur la question : *Qu'est-ce que le socialisme (What is socialism)?* et qui eut lieu les 5, 6 et 7 janvier 1841. Le compte rendu en a été publié sous ce titre : *Public Discussion between John Brindley and Robert Owen on the question : What is socialism?* Birmingham, 1841. C'est au début de la discussion qu'Owen dit : *What is socialism? Now I have been generally supposed to be and I suppose I am the founder of this system.*

Brindley, son adversaire, le reconnaît en discutant une brochure d'Owen : *Socialism or the rational system of society*, par opposition à la société actuelle.

II. — LA CONCEPTION SOCIOLOGIQUE GÉNÉRALE

La conception *sociologique* de P. Leroux est une déduction de sa conception psychologique individuelle et collective, comme sa morale même. C'est là qu'est l'unité de son œuvre. P. Leroux unit la méthode déductive à la méthode inductive dans sa conception de la science des sociétés : il vérifie directement dans l'étude de l'histoire les déductions de la psychologie.

Sa conception sociologique, comme toutes celles que nous avons successivement abordées, est statique et dynamique. Statique elle est la conception de l'ordre social, dynamique celle du mouvement historique, social. L'histoire des idées, l'enchaînement historique des doctrines, prennent chez Pierre Leroux une place prépondérante dans sa *Sociologie dynamique*. On en retrouve les fragments dispersés dans son article *Éclectisme* et ses *Discours aux philosophes et aux politiques*, dans la seconde partie de son livre sur l'*Humanité*.

La théorie de l'ordre des sociétés humaines a deux aspects ici dont le lien avec la psychologie est facile à saisir. Le premier est celui de la sociologie générale. Pierre Leroux déduit, en effet, directement des trois modes d'activité psychique : la sensation, le sentiment, la connaissance, trois modes irréductibles de communion de l'homme avec ses semblables et avec la nature. A la triade psychologique correspond une triade sociologique : propriété, famille, État.

Le second aspect est politique : c'est la théorie de l'organisation fondamentale des pouvoirs : ici encore à la triade psychique correspond une triade politique, les trois pouvoirs sont : l'industrie, l'art, la science.

Il y a trois modes définis de communion de l'homme avec ses semblables et avec le milieu extérieur.

L'homme même, pour exister, pour se sentir exister en vertu de cette loi fondamentale qui fait de sa vie une communion, doit être en rapport pacifique sous trois modes différents avec la nature, avec l'humanité, et qui se rattachent tous les trois à la trilogie psychologique :

Sensation — propriété.

Sentiment — famille.

Connaissance — cité État.

Il est impossible de vivre sans s'approprier certaines choses, il est impossible de vivre sans une certaine propriété : l'homme est réellement reproduit par la portion de choses qui se trouve être en sa puissance, par la portion de matière dont il dispose.

La vie de l'homme est nécessairement inséparable de la vie de ceux qui l'ont engendré, qui lui ont donné cette vie, et de ceux auxquels lui-même transmet la vie. La famille est un mode de communion nécessaire de l'homme. Il faut des relations fixes dans le mariage et la filiation.

L'homme est inséparable de ceux avec lesquels il constitue la cité. Il faut que la famille ait autour d'elle d'autres familles qui soient groupées, harmonisées d'une certaine façon, coordonnées suivant certaines lois.

P. Leroux condamne énergiquement toutes les sectes professant que la famille, l'État, la propriété doivent un jour disparaître de l'humanité. Les moines ou plutôt les anachorètes ont su imaginer de vivre sans famille, sans patrie, sans propriété : mais on a appelé avec raison cette sorte de vie un suicide.

Si la propriété, la famille, l'État sont nécessaires, il peuvent être organisés, ou conçus de manière bien différentes.

Ils peuvent être organisés de manière à entraver et à détruire la communion de l'homme avec ses semblables et avec la nature. Ils peuvent être organisés de manière à assurer la communion de plus en plus parfaite de l'homme avec ses semblables et avec la nature, ce qui correspond au développement indéfini de l'homme et à sa liberté : car l'expansion indéfinie de l'homme, sa communion indéfinie avec ses semblables, sa liberté sont manifestement dans Pierre Leroux les aspects d'un même perfectionnement indéfini de notre esprit. Le mal est précisément dans une telle organisation de la propriété, de la famille, de la cité, qu'elle rompt la communion de l'homme avec ses semblables et la nature.

Le remède au mal est dans une organisation telle que ces institutions nécessaires assurent le plus haut degré d'extension possible de la communion avec nos semblables et l'univers.

Telle est la conception du problème social par Pierre Leroux.

Pierre Leroux était préoccupé de la constitution d'une science politique véritable basée sur la nature des choses ou plutôt sur la nature de l'homme. Cette science n'existe pas d'après lui, et c'est pour cela que depuis la Révolution les législateurs n'accomplissent qu'une œuvre purement empirique. Les sept constitutions principales qui se sont jusqu'en 1845 succédé en France témoignent de cette imperfection de la politique.

La politique est une science pratique, c'est la science de l'organisation des divers pouvoirs généraux de la société : elle doit donc relever de quelque principe certain.

Ce principe doit lui-même expliquer toute l'histoire de la société qui n'est autre chose que la société se réalisant elle-même. Or, comment fournirait-il cette explication s'il n'explique pas fondamentalement *l'homme* lui-même. Le problème politique n'est ainsi soluble que par la psychologie, si l'on va chercher dans la nature humaine le principe générateur d'une constitution politique normale qui échappe à l'empirisme.

C'est ainsi que Leroux poursuit partout la constitution d'une nouvelle synthèse du savoir humain.

Les pouvoirs qu'il s'agit de représenter dans l'assemblée politique ce sont les éléments constitutifs essentiels d'une nation : la science, les arts, l'industrie.

Fidèle à la tradition saint-simonienne, il projetait à son tour une organisation représentative des organes sociaux et des intérêts.

Si nous voulons choisir un premier exemple de la doctrine de la vie telle que Pierre Leroux la conçoit, nous aborderons sa théorie de la population. Nous verrons comment Pierre Leroux conçoit la communion de l'homme social et de la nature. Elle est renfermée dans son volume : *Malthus et les économistes*, recueil d'études publiées à diverses époques et réunies en 1849. J'ai longuement étudié avec vous l'œuvre de Malthus lui-même. Son principe de population n'est autre que la réunion de deux lois : la loi suivant laquelle tend à s'accroître la population humaine quand elle ne rencontre aucun obstacle physique ou moral ; la loi suivant laquelle tendent à s'accroître les subsistances.

La première de ces lois, loi biologique, tendance de la nature humaine, a reçu cette formule célèbre : la population tend à croître en raison géométrique, la seconde loi physico-chimique, expression des limites de la productivité du sol : les subsistances tendent à croître en raison arithmétique. Abandonnée à elle-même, la population tend incessamment à dépasser les subsistances ; l'équilibre fondamental de la production et de la consommation tend à se rompre. Dans la première édition de son œuvre,

empreinte d'un sombre pessimisme, Malthus opposait ces lois de la nature aux plans égalitaires de rénovation sociale de Godwin, et à l'idéal d'une perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine de Condorcet. Il ne voyait d'autre mode de rétablir l'équilibre que les obstacles préventifs et répressifs de la population. Ce n'est que dans la seconde édition de son livre qu'il rechercha dans le *Moral restraint*, ou la tardivité du mariage, le régulateur moral du principe de la population.

Par là même l'action désordonnée de la nature abandonnée à elle-même devait être réglée par l'intervention réfléchie de la volonté humaine. Pierre Leroux, d'après les principes mêmes de sa doctrine, devait réhabiliter les tendances de la nature humaine et rechercher la cause des perturbations de l'équilibre fondamental de la population et des subsistances, de la production et de la consommation dans les institutions sociales, historiques.

Des lois naturelles, débarrassées de l'intervention arbitraire et de l'injustice des hommes, devaient par leur concours réaliser à ses yeux cet équilibre, c'est-à-dire la communion même de l'homme et de la nature.

Le précepte de la Bible : Croissez et multipliez et remplissez la terre est pour Pierre Leroux l'essence même des choses, il exprime la vie. C'est la loi immanente à notre vie. Le nier ou prétendre le détruire, c'est attaquer la vie en nous-mêmes. La multiplication de l'espèce humaine sur la terre est le signe de sa prospérité, sa diminution, le signe de son adversité. Il n'y a pas pour l'homme de meilleure mesure du bien et du mal, de *criterium* plus parfait de la prospérité des peuples. La famille stable chez l'homme, qui unit par des liens indissolubles les enfants aux parents, est le miroir de tous les biens et de tous les maux. Sans doute on voit, en Irlande par exemple, la population s'accroître au milieu des plus grandes misères. Familiarisés avec toutes les souffrances, rendus invulnérables à force de privations, les hommes ressemblent alors aux espèces animales et végétales auxquelles les économistes comparent l'humanité quant à sa loi de multiplication. Mais cette persistance à se reproduire au sein même de la souffrance et de la mort, est comme le témoignage, comme la protestation invincible de la nature contre la prétendue loi du défaut de subsistance.

C'est qu'en effet Pierre Leroux soutient que, d'après les lois mêmes de la nature, une subsistance suffisante s'offre indéfiniment aux accroissements de la population humaine.

Pierre Leroux s'empare d'abord contre Malthus et les économistes de ce fait, reconnu d'ailleurs par Malthus lui-même, que la nature crée d'innombrables germes dans toutes les espèces; la quantité de froment que produit un arpent suffirait au bout de quatorze ans à l'ensemencement de la terre. Vauban a démontré qu'une truie peut produire après dix générations

douze millions de porcs, et la reproduction d'un hareng peut s'élever à 20,000 individus. Puisque la nature est si féconde, comment ne pourrait-elle nourrir tous les hommes ?

La subsistance humaine a été créée par Dieu infinie, elle a été créée ainsi et elle est ainsi virtuellement, donc elle pourrait toujours être ce qu'elle est virtuellement, et si dans le fait la subsistance est rare, ce ne peut être que par la faute des hommes.

Cependant Pierre Leroux a le sentiment que cette multiplication des espèces végétales et animales consommables par l'homme se lie intimement à la productivité même du sol, aux conditions physiques et chimiques de cette multiplication, qu'elle n'est possible qu'à la condition que le sol leur assure indéfiniment les éléments matériels de leur existence. C'est ici qu'il croit surprendre dans les travaux de la chimie agricole naissante la solution définitive du problème de la population. Justus Liebig avait publié ses *Lettres sur la chimie*, Boussingault son *Économie rurale*. La loi de restitution formulée par Liebig devenait l'expression même des conditions essentielles de la reproduction indéfinie des subsistances parce qu'elle assurait la conservation indéfinie de la puissance productrice de la terre ; cette loi n'est autre que celle de la nécessité de restituer au sol les éléments minéraux que l'homme lui emprunte dans les récoltes qu'il consomme, ou fait consommer par les animaux. Elle assure dès lors la circulation indéfinie de la vie. Elle devait exprimer aux yeux de Pierre Leroux la loi de ces échanges incessants de matière de la population humaine avec son milieu, gage de la conservation et de la multiplication indéfinie de l'espèce humaine, de sa communion harmonique avec la nature. Le cercle de la vie se résolvant en la balance perpétuelle de la consommation et de la production se trouvait devant les yeux de Pierre Leroux ; il lui donna le nom de *circulus*, exprimant par là-même que l'homme est par sa seule organisation reproducteur de sa subsistance. « Vanini, dit-il, accusé faussement d'athéisme, ramassa un fétu de paille dans la boue et dit : Je ne veux que ce brin d'herbe pour démontrer mon innocence en prouvant l'existence de Dieu. Il suffirait, ajoute-t-il, des *excréments* de l'homme pour répondre à Malthus. »

La nature a ainsi établi un *circulus* entre la production et la consommation. Nous ne créons rien, nous n'anéantissons rien, nous n'opérons que des changements. Avec des graines, de l'air, de la terre, de l'eau, des engrais nous produisons des matières alimentaires pour nous nourrir ; en nous en nourrissant nous les convertissons en gaz et en engrais qui en reproduisent d'autres. C'est ce que nous appelons consommer.

HECTOR DENIS

(A suivre.)

LA REINE DES MERS⁽¹⁾

(L'ANGLETERRE ANCIENNE ET MODERNE)

VII

L'ÉDUCATION ANGLAISE (*suite*).

Ce fut vers 1860 que l'athlétisme, déjà en honneur depuis quelque temps dans les vieilles universités affectées aux rejetons de l'aristocratie, gagna la classe moyenne. A ce moment, l'Angleterre, effrayée des allures belliqueuses de la France, appréhendait quelque revanche de Waterloo et se préparait à la guerre. Son armée régulière lui eût été d'un piètre secours sans l'appoint de ces bataillons de volontaires qui déjà avaient surgi, innombrables, à l'époque où le Corse à cheveux plats menaçait du débarquement et de l'invasion le Royaume-Uni. Il était donc nécessaire qu'à côté de John Cade, le troupier superbe et flamboyant, vendant son héroïsme à l'État pour la somme quotidienne d'un shilling et quelques pence, se levât une jeunesse alerte et virile, préparée par amour non de la paie, mais du sol natal, aux efforts et aux sacrifices.

L'éducation reçut désormais une impulsion dans ce sens : on s'appliqua à faire des hommes vigoureusement trempés.

Les caricatures du temps de George III représentent bien le type physique d'alors, l'Anglais apoplectique, gonflé de viande et de bière. Depuis, un véritable avatar s'est opéré et, comme ils avaient créé par la sélection et l'éducation de nouvelles espèces animales, les habitants de la Grande-Bretagne ont réussi à refaire leur propre race. Redoutant par-dessus tout l'obésité, ils se sont, grâce à la fatigue et à l'endurcissement salutaires du canotage (*boating*), du cricket et du fool-ball, débarrassés de leur graisse pour acquérir des muscles. Ce n'est plus guère qu'au fond de quelques

(1) Suite. — Voir les nos 123, 126, 127, 128 et 136 de la *Société nouvelle*.

provinces reculées qu'on peut retrouver les échantillons du type ventral et ultra sanguin d'autrefois.

En se promenant dans les rues des villes, on est surpris de la quantité extraordinaire de géants et de géantes qu'on y rencontre. La petitesse de taille, qui est devenue en France la dominante, est, en Angleterre, l'exception. Beaucoup, aussi maigres que démesurément longs, donnent une vague idée d'asperges ambulantes cheminant dans les plates-bandes d'un jardin où elles dominent tout.

L'éducation des filles suit une marche parallèle. L'Anglaise qui, sauf dans la classe misérable où l'alcoolisme la guette, devient généralement une femme courageuse et pratique, parfois avec une pointe de sentimentalisme romanesque, apprend de bonne heure à se mouvoir librement dans la vie. Les exercices physiques et les jeux, auxquels elle participe comme les garçons, lui donnent, en même temps que la force corporelle, l'assurance morale : c'est un homme moins le sexe. Les traits fourmillent où ce sont de jeunes filles qui ont sauvé des noyés, arrêté des chevaux emportés, mis en fuite des agresseurs. Et cette puissance corporelle trouve son équilibre naturel dans le développement de l'esprit : nulle part, si ce n'est aux États-Unis, pays de souche saxonne, le nombre de femmes professant, écrivant dans les journaux et les revues, traitant sans pédantisme les questions les plus élevées, n'est aussi considérable qu'en Angleterre. Quelle différence avec la frêle et chlorotique jeune fille sortie du pensionnat français où elle était recluse, la tête emplie seulement de vagues notions de catéchisme, piano et couture, avec une légère saturation d'histoire de France et de lettres de M^{me} de Sévigné, cachant son ignorance sous un mutisme réputé de bon ton, jusqu'au jour où elle pourra à son tour, comme ses aînées, parler chiffons, théâtre et cancons !

Ce n'est pas seulement sur le développement physique que les jeux et exercices en honneur parmi la jeunesse anglaise ont exercé une influence salutaire. Par le cricket et le foot-ball, les enfants contractent l'habitude du groupement libre, de l'association, du coup d'œil. Ils se choisissent un capitaine qui s'accoutumera à diriger sans ostentation, donnant juste les indications nécessaires et s'abstenant de parader grotesquement en costume de carnaval, la poitrine constellée de ferraille et de clinquant. Voyez-les au cours de leurs exercices, sur les pelouses des parcs immenses comme des villes : avec une précision de mouvements qui n'exclue ni l'entrain ni la gaîté, ils se groupent, se divisent, prennent leur poste ; un cri : *Ready!* (prêt) ; un autre cri : *Go!* (allez). Et le jeu s'engage.

De temps à autre les cricketeurs des États-Unis et surtout ceux d'Australie traversent les mers pour faire assaut avec leurs cousins des îles Bri-

tanniques dans de mémorables matches. Partout où l'Anglais a posé le pied il a implanté : institutions nationales, le Christmas pudding et le cricket.

Cette assurance intrépide et froide, faite de la conscience de leur force, qui est ainsi puisée dès la toute jeunesse, les enfants d'Albion la portent avec eux dans la vie. Chez eux, la société, ou, du moins, ce qu'on veut appeler ainsi, — car le peuple, troupeau confus d'obscurs producteurs ou de parias, est en dehors de la collectivité digne de compter, — comprend deux catégories : les *university men*, nobles rejetons émoulus d'Oxford ou d'Eton, n'ayant qu'à entrer dans la vie par la grande porte dorée, et les *self-made-men*, ceux qui ont été leurs propres pères.

En dépit de la mobilisation des capitaux créée par l'avènement du moderne industrialisme, l'Angleterre est demeurée pays de grande propriété et la famille y a conservé son caractère patriarcal.

Le patrimoine foncier est, en réalité, un petit État, comme l'indique son nom *estate*. La loi consacre la souveraineté du père dans le *home* et aussi le droit d'aînesse, mesure qui a pour but d'éviter le morcellement des propriétés. Quant à l'Anglaise, elle est généralement bonne mère et, sauf dans l'aristocratie, elle allaite ses enfants ; mais plus encore que mère elle est épouse.

Une pruderie excessive et souvent hypocrite développée, surtout par le vieux fanatisme religieux, a été souvent reprochée aux Anglaises : le reproche est, certes, fondé, et il subsiste encore, même à Londres, telles maisons d'où le locataire se ferait expulser s'il se hasardait à recevoir chez lui une visiteuse, fût-elle aussi respectable que possible et même d'âge mûr. Ce sont là les legs du passé ; cependant, on s'en dépouille peu à peu et la *new woman*, la femme nouvelle, commence à apparaître, généralement mieux équilibrée et plus consciente que dans les pays latins où, ayant été tenue longtemps en complet servage, elle se grise tout à coup de liberté et de mouvement. Avec la solidité du caractère national, qui n'exclue ni la tendresse ni le romanesque, l'Anglaise est une future recrue de l'amour libre. Même actuellement et dans la classe aux idées conservatrices, c'est la jeune fille et non ses parents qui recherche et juge le fiancé qui lui conviendra : elle sent qu'elle n'est pas une marchandise qu'on doit livrer à un étranger, souvent un inconnu, en la consultant à peine et pour la forme.

On peut donc dire, en résumé, que si l'éducation anglaise n'a pas tout le vernis, la joliesse superficielle qui plaisaient tant à la vieille société française, elle est beaucoup plus pratique que les systèmes attardés de nos pédagogues, beaucoup plus apte à réaliser la vieille maxime *Mens sana in corpore sano*, à développer les corps comme les esprits et à faire des êtres virils. Ce qui lui manque surtout, c'est d'être universalisée, d'aller de pair avec un développement du bien-être dans les couches sociales encore en proie à la misère comme à l'ignorance : mais ceci sera l'œuvre de la révolution économique.

VIII

DANS LE MONDE INTÉRIEUR

TYPES DIVERS : ORIGINAUX, SENTIMENTALISTES, THÉOSOPHES
ET MYSTIQUES, SUPERSTITIEUX, TRAGIQUES

Nous avons surtout, au cours des chapitres précédents, cherché, après avoir esquissé à grands traits le développement de la nation britannique, à donner une idée de la physionomie des éléments qui la composent. On a pu en conclure que, sauf pour les Irlandais et encore que la conquête les ait tant soit peu modifiés, la caractéristique anglo-saxonne était l'esprit pratique, froid et tenace, s'alliant à une suprême impassibilité d'allures.

Cependant ce serait grand aveuglement de ne pas entrevoir les feux qui parfois sourdent derrière l'enveloppe de glace. Cet homme qui marche dans la rue, droit devant lui, avec une raideur et une régularité mécaniques, indifférent, tout au moins en apparence à ce qui l'entoure, enferme peut-être dans son cerveau plus de pensées touchantes ou tragiques qu'il ne s'en agite dans les têtes apolloniennes de nos Méridionaux, souvent aussi vides que majestueuses. Jadis, on croyait sur le continent que tous les Anglais étaient porteurs de favoris roux et armés de longues dents jaunes ; s'imaginer qu'un peuple qui a eu des tragédiens comme Shakespeare et Marlowe, des peintres comme Turner, des dessinateurs comme Hogarth, des romanciers comme Dickens, demeure fermé à toutes les manifestations psychiques, sentiments, passions, orages de l'âme, serait une erreur bien autrement considérable.

Concentrant ses sentiments au lieu de les laisser, comme le Napolitain, sans cesse fuser au dehors, l'Anglais leur donne par cela même plus de puissance. Des luttes de fauves, des tempêtes sublimes d'horreur, des vengeances atroces, des dévouements épiques emplissent l'histoire de ce peuple et de ses souverains.

Sous l'influence des brouillards qui, bien qu'accrus depuis la période industrielle, ont de tout temps enveloppé l'île, des impressions particulières, mélanges de mélancolie et d'hallucinations, ont germé dans le cerveau des insulaires. Ici c'est le spleen : tout paraît gris, monotone ; c'est la vie des limbes ; en route pour la vie réelle, pour les pays du soleil, l'Italie, la Grèce, l'Égypte ou l'Inde ! Là c'est l'obsession des images d'outre-tombe, la folie mystique. Vous croiriez que la population entière du Royaume-Uni n'est qu'un ramassis d'après spéculateurs, d'impassibles marchands et d'alcoo-

liques : voici, sous cette froide enveloppe, des types psychiques que vous ne supposez pas : des originaux, des sentimentalistes, des théosophes, des spirites, des superstitieux pour qui le merveilleux seul est réel.

L'originalité anglaise est devenue proverbiale ; sans doute tient-elle principalement à deux causes : le libre développement de l'individualité et le besoin d'échapper à l'oppression d'un ambiant terne et monotone. Souvent elle se manifeste de façon macabre, comme chez ce duc de Clarence qui, condamné à mort, demanda, s'il faut en croire l'histoire, à être noyé dans un tonneau de malvoisie, ou dans le cas, beaucoup plus récent, de la vieille Anna Karter avalant, pour se suicider, une cuiller longue de quatre pouces et demi.

Souvent l'excentricité revêt une forme moins lugubre. Ce sont des joueurs endiables qui, pour éluder la loi sur les tripots, vont de nuit se livrer à leur passion favorite dans un cab stationnant sur la voie. Et les magistrats de se poser la question : « Une voiture de louage peut-elle être considérée comme un lieu public ? » C'est un fils de haute famille qui, déshérité par ses parents, se transforme en joueur d'orgue ambulancier et, sur son instrument, arbore cette pancarte : « Je suis le propre fils de lord X... , mon père m'a privé de tous les moyens de subsistance sans aucune faute de ma part. » Excentricité pratique, à la vérité, et qui frise discrètement le chantage. Ce sont les convertisseurs, mâles et femelles, qui vous font un sermon sur la mort du Christ à propos d'une boîte d'allumettes et glissent dans vos poches des Bibles microscopiques, cas fréquent, qui relève moins encore de l'originalité pure que du fanatisme religieux. Ce sont des *mashers* (gommeux) battant les rues la nuit, en costume de soirée et forçant les passants à boire du champagne.

Lorsqu'il arrive sur le continent, du moins dans les pays où le soleil, l'enthousiasme local, la facilité des mœurs et des relations portent aux manifestations joyeuses et bruyantes, bien des fois l'Anglais, surtout s'il est jeune et riche, se détend subitement, se dépouille de son enveloppe de raideur et d'impassibilité. On ne le connaît pas ; il n'a plus besoin de se rendre esclave de la « respectabilité » ; il peut, enfin, à sa guise, crier, chanter, rire, divaguer, se démener, donner libre cours au besoin d'expansion qui l'étouffe et qu'il n'a pu annihiler.

Parce que l'Anglais se revêt au moral d'une armure rigide et froide, ce serait une erreur de croire que tout sentiment tendre lui est étranger. A côté du grand nombre de pratiques se trouvent, même parmi ces descendants de Saxons, des âmes tendres et parfois, dans ce milieu d'apparence isoprécipité, quelque idylle s'épanouit comme une fleur. A la vérité, c'est surtout dans l'histoire des pays celtiques comme l'Irlande,

l'Écosse et les Galles que se présentent le plus grand nombre d'épisodes touchants. Ainsi fut celui de la délivrance du comte jacobite Nithsdale, arraché au bourreau par sa courageuse femme qui, au milieu de l'hiver et des neiges, parcourut trois cents milles à cheval et, trouvant Georges I^{er} sourd à ses prières, pénètre dans la Tour de Londres, changea de vêtements avec le prisonnier et assura son évasion.

L'anecdote mérite d'être retracée; elle montre à côté de l'affection conjugale cet esprit pratique qui abandonne rarement les fils et filles d'Albion.

Lady Nithsdale ayant obtenu l'autorisation de visiter librement son mari dans la sombre prison d'État où il était détenu, s'était, précaution préalable et élémentaire, conquis, par ses libéralités, les sympathies des gardes. La veille du jour fixé pour l'exécution, elle se rendit à la Tour; deux amies dévouées l'accompagnaient: une seule reçut à ce moment l'autorisation d'entrer avec la comtesse; elle portait deux costumes et une coiffure de rechange.

A peine furent-elles arrivées dans la chambre du condamné, la compagne de lady Nithsdale enleva une partie de ses vêtements et changea sa coiffure. Puis, ainsi modifiée d'aspect, elle partit et les gardes purent la prendre pour une visiteuse qui avait été avec le jacobite avant l'arrivée de la comtesse.

La seconde amie fut alors autorisée à entrer. Elle gravit l'escalier, la figure cachée dans son mouchoir et comme plongée dans le plus profond chagrin. Sur son passage, les femmes et filles des gardiens, remarquant cette affliction, lui témoignaient cette vague sympathie aussi peu compromettante pour ceux qui la démontrent que peu efficace pour ceux qui en sont l'objet; ces bonnes créatures, néanmoins, ne se doutaient de ce qui allait se passer, autrement leur commisération eût fait place à tout autre sentiment.

Dès que la porte du cachot se fut refermée sur elle, la nouvelle venue rejeta sa coiffure et servit de modèle à lady Nithsdale pour peindre la figure et les sourcils de son mari. Une perruque acheva la transformation du comte de brun en blonde, car il était féminisé. Tandis que l'autre femme prenait les vêtements laissés par la précédente visiteuse, elle abandonnait les siens au captif. Puis, elle fut reconduite par la comtesse, qui lui dit assez haut pour être entendue de la sentinelle: « Chère dame Catherine, allez en hâte m'envoyer ma demoiselle de compagnie; elle oublie que je dois présenter ce soir une supplique. Si je laisse échapper cette dernière chance, je suis perdue. Pressez-la autant que possible, car jusqu'à son arrivée, je serai sur des épines. »

Un quart d'heure plus tard, les gardiens virent lady Nithsdale reconduire jusqu'en bas de l'escalier une autre femme qu'ils prirent pour celle qu'ils

avaient vu entrer en pleurant. Elle portait même costume, même coiffure et tenait devant ses yeux le même mouchoir ; son chagrin paraissait encore augmenté, si c'était possible.

C'était le comte.

« Chère dame Betty », lui recommande tout haut lady Nithsdale, « ma demoiselle de compagnie me perdra par ce retard ; courez et ramenez-la avec vous. Vous savez où je demeure, si jamais vous vous êtes hâtée dans votre vie, faites-le maintenant. »

Les fidèles défenseurs du roi Georges les laissèrent passer et l'épouse du jacobite vit son mari s'éloigner avec une rapidité concevable de cette fatale Tour qu'il avait bien cru ne devoir plus quitter que pour marcher au supplice.

Mais il fallait gagner du temps ; avec un sang-froid admirable, lady Nithsdale retourna à la chambre du condamné, s'y promena, parlant à son mari comme s'il eût été encore là et contrefaisant la voix du comte dans les réponses qu'elle se faisait à elle-même. Enfin, lorsqu'il lui parut que tout était pour le mieux, elle quitta tranquillement la Tour.

Quelques jours après, le seigneur écossais s'embarquait à Douvres pour Calais et les marins ne purent s'empêcher de remarquer avec quelle précipitation anormale cette traversée était exécutée. Celle qui l'avait arrachée à l'échafaud le rejoignit à l'étranger, où tous deux passèrent le reste de leur vie.

Dans cette lutte pour arracher à la mort le compagnon aimé, la grande dame a disparu : il ne reste plus que la femme dévouée, courageuse et pleine d'initiative. La plèbe aussi, malgré l'abrutissement où l'ont toujours tenue ses maîtres, compte à son actif des milliers de traits analogues, qui demeureront pour toujours ensevelis dans l'oubli car, jusqu'à ce jour, dans l'histoire sociale, seule la vie des classes, dites supérieures, a compté.

Elle est touchante aussi l'histoire de Henry de Montfort, devenu le mendiant de Berthnall Green. Elle s'attache, par sa première moitié, aux luttes de l'aristocratie contre la couronne. Henry de Montfort, fils du redoutable comte de Leicester, blessé à Evesham aux côtés de son père, a été trouvé sous un monceau de cadavres par la fille d'un baron, qui le sauve et l'épouse, vendant ses bijoux pour pouvoir l'accompagner à Londres où, pour plus de sécurité, elle lui fait prendre la défroque d'un mendiant. Dans la seconde moitié, Henry de Montfort et sa noble épouse se sont faits peuple : ils se sont engloutis volontairement au milieu de la grande mer humaine. Dans le quartier rustique et pauvre de Bethnall Green, le gentilhomme n'est plus connu que comme un mendiant aveugle, père de la « jolie Bessee ». La ballade de Percy, écrite sous le règne d'Élisabeth,

dans la langue archaïque et naïve de l'époque, fait parler ainsi la jeune fille :

*My father, shee said, is soone to be seene,
The seely blind beggar of Bethnall Green,
That daylye sits begging for charity,
He is thee good father of pretty Bessee.*

*His marksand, his tokens are known very well,
He always is with a dog and a bell ;
A seely old man, god knoweth is hee,
Yet hee is the father of pretty Bessee.*

Mon père, dit-elle, on va bientôt le voir,
Le bon mendiant aveugle de Bethnall Green,
Qui, toute la journée, est assis demandant la charité.
Il est le bon père de la jolie Bessee.

Son signalement est bien connu :
Il est toujours conduit avec un chien et une clochette ;
Un bon vieillard, dieu sait, il est,
Encore il est le père de la jolie Bessee.

CHARLES MALATO

(A suivre.)

✓

Lettres de Tourgueneff à Herzen.

Paris, 10 novembre 1856

TRÈS CHER ALEXANDRE IVANOVITCH!

En premier lieu je te remercie de ce petit service de chasse que tu m'as rendu. Le commerçant anglais est honnête; tu peux donc prendre le fusil en toute confiance, et de mon côté, dès que j'aurai reçu l'argent de mon « beau au loin », pour parler le langage de Gogol, je t'enverrai, immédiatement, la somme due.

Tous mes compliments pour l'autorisation que tu donnes à Kolbassine de publier tes œuvres, bien que la nouvelle que tu l'avais déjà donnée à un autre puisse l'affecter. Du reste, si tu ne l'as pas donnée par écrit, je ne crois pas que P. veuille faire une objection, car, en laissant même de côté les droits de tes héritiers, en Russie, d'abord le censeur pourrait lui adresser cette question : Permettez, Monsieur, de vous demander de quel droit vous publiez les œuvres d'Isclander (1)? Par conséquent, je te prie de donner cette autorisation par écrit et non pas à Kolbassine seul, mais en associant à son nom celui de P., et de m'envoyer cette paperasse, que je lui remettrai aussitôt. Alors, il pourra s'entendre avec P., pour commencer les démarches nécessaires.

J'ai ri à me tordre en lisant ce nom d'*Hippodrome Soukhozanet* que tu me donnes et je ne vois pas la raison pour laquelle tu ne mettrais pas simplement les initiales I. T. Est-ce qu'elles ne peuvent pas tout aussi bien remplacer le nom d'Iliogabale Tizenhausen, par exemple. Je t'en prie, ne te gêne pas; quant à moi, c'est avec la plus vive impatience que j'attends cet article. En Russie, je ne faisais aucun secret de mes relations avec toi et de l'amitié que je te porte; à présent je puis, d'autant plus, l'avouer hautement.

(1) Pseudonyme de Herzen.

(N. du trad.)

Hier, j'ai dîné avec Pinto chez Melgounoff; il m'a beaucoup plu, — quelle magnifique barbe! elle lui tombe en véritable cascade! Mais, sans blague, je pressens en lui une nature excessivement pure et esthétique. « A propos d'Italiens », salue de ma part l'aimable Saffi « qui a fait ma conquête » (1).

Je salue aussi tous les tiens — Ogareff, sa femme et tes enfants. Et les poèmes d'Ogareff, — vont-ils être publiés, où devront-ils paraître?

Cependant, il n'est pas bien consolant que tu sois réduit à recourir aux piqûres... Quant à ma névralgie, je voudrais bien voir ta prédiction se réaliser — car, enfin, cela commence à me donner des inquiétudes.

Je compte que l'édition de mes nouvelles et de mes recits, en trois volumes, sera achevée prochainement; je t'en enverrai aussitôt un exemplaire. Tu liras cela « à loisir » et tu me diras ton opinion là-dessus. J'adresse la même prière à Ogareff. Car, j'ai pleine confiance en votre appréciation et votre critique a beaucoup de valeur pour moi.

Eh bien, ami, adieu. Je pose un baiser sur tes beaux yeux. Si Dieu veut me permettre de continuer mes jours et me prêter une bonne santé, je viendrai te voir à Londres, sinon au mois de février, du moins au mois d'avril, sans faute, car, avant de m'en retourner en Russie, je voudrais passer une partie de la belle saison à Londres. Encore une fois, merci. Porte-toi bien.

Ton IV. TOURGUENEFF

P. S. — Au cas où tu m'enverrais ton autorisation par écrit, dis-moi aussi si Leng t'a livré le fusil? Toutefois, réponds-moi au plus vite, même par une ligne.

Paris, 9/21 décembre 1856.

CHER HERZEN,

Je te remercie de m'avoir recommandé Kasperoff (2) et Gribovski. Tous les deux, à ce qu'il paraît, sont de bien braves garçons. J'ai présenté Kasperoff à M^{me} Viardot qui a voulu entendre sa musique. Il a chanté et joué du piano et il est resté très satisfait de ses conseils, bien que les éloges qu'elle lui adressât fussent très réservées. Quant à mon avis, je lui trouve du talent, mais Dieu sait s'il aboutira.

J'ai oublié de te dire dans ma dernière lettre que c'est avec la plus grande joie que je te cède Jacques Rostovtzeff (3).

(1) Nous mettons entre guillemets les termes propres de Tourgueneff en français.

(N. du trad.)

(2) Jeune musicien russe.

(N. du trad.)

(3) Un réactionnaire qui a joué un rôle important dans la commission nommée pour présenter un rapport sur l'affranchissement des serfs.

(N. du trad.)

Il m'est tout à fait sorti de la tête que Marie Kasperovna n'est autre que M^{me} Reichel (1), que je connais très bien. Hier, nous sommes allés tous les trois lui rendre visite, mais nous n'avons pas trouvé Reichel à la maison. Je t'en prie, envoie lui ton *Horace et Barnum* (2), elle me le remettra.

Dis à Ogareff de m'envoyer son poème; je le lui retournerai très exactement après y avoir fait des annotations dans la mesure de mes moyens. Mais ce qu'il y a de plus important à lui faire savoir c'est que depuis quelque temps je fais soigner ma vessie par un médecin d'ici, Jozen de Saint-André, qui m'a rendu de grands services. Je lui ai parlé aussi d'Ogareff; il estime que son mal est tout à fait curable, et il s'est prononcé contre l'opération. Bien qu'Ogareff soit décidé, à ce qu'il paraît, à la subir, j'ai cru utile de te communiquer l'avis de mon médecin.

J'ai reçu ta brochure et je trouve que l'idée exposée dans la préface est très juste.

Kasperoff m'a emporté un exemplaire de mes nouvelles, mais il m'a donné sa parole de te l'envoyer de Berlin.

En attendant, adieu. Sois bien portant et gai. Et moi, je suis toujours

Ton affectionné IV. TOURGUENEFF

Paris, samedi 28/16 février 1857.

Melgounoff m'a montré ta lettre, cher Herzen. Je vais répondre succinctement aux reproches que tu me fais. J'ai le spleen parce que je suis souffrant et inactif. Je ne pourrai être guéri que lorsque j'aurai quitté Paris. Dans un mois je le quitterai pour m'en aller en Angleterre, chez toi, à Londres. Peut-être pourrai-je m'y rétablir. Et de là je me rendrai directement en Russie et j'y resterai pour toujours.

Je ne connais pas les poésies de Woynarovski.

Nekrassoff (3) (que tu n'aimes pas) était enchanté du dernier fragment de tes *Mémoires*. Tolstoï (4) viendra aussi séjourner en Angleterre; tu le trouveras très sympathique et j'espère qu'il te rendra cette sympathie.

Je t'apporterai à Londres tout ce que je possède en fait de journaux et

(1) L'épouse du musicien Reichel, ami intime de Proudhon et de Bakounine. (N. du Trad.)

(2) Voir l'*Un vaut l'autre*, fragment publié dans le n° 137 de la *Société nouvelle*.

(3) Poète très populaire en Russie et directeur de la revue *Le Contemporain*, rédigée dans un esprit très libéral, avec une nuance de socialisme, et qui fut enfin prohibée. Herzen et beaucoup d'autres aussi reprochèrent à Nekrassoff de ne pas se conformer en réalité aux idées qu'il défendait dans ses écrits et dans sa revue. Plus tard Tourgueneff rompit avec Nekrassoff et le *Contemporain* lui-même. (N. du trad.)

(4) Léon Tolstoï. (N. du trad.)

les laisserai à ta disposition ; pour le moment je n'ai aucune nouvelle à te donner. Probablement tu as déjà pris connaissance de la bataille livrée par Schevyreff (1).

Je salue tous les tiens, j'embrasse ceux d'entre eux que j'ose embrasser. Encore une fois, sois bien portant ; je te dis au revoir à *Poutney*, où je commencerai à mener un genre de vie *plus régulier* (2). « Rends-toi, brave Herzillon. »

Ton I. TOUR.

Zinzig, 17 juillet 1857.

TRÈS CHER AMI,

Tous mes compliments pour les 250 francs que tu as envoyés à Delaveau, dont il m'a accusé réception ; je t'en remercie beaucoup. Mais c'est à présent ton tour de me remercier de la connaissance des Sabouroff, car tous les deux, le frère et la sœur, sont les Russes les plus sympathiques que j'aie jamais connus. Assurément ils t'auront déjà fait le récit de ma vie ici. Quant à moi, j'ajouterai seulement que les eaux et les bains d'ici m'ont fait du bien, ce me semble. D'abord, mes douleurs s'accrochèrent, mais à présent je vais mieux de jour en jour. Nous allons voir comment cela va aller plus loin ! Il y a très peu de monde ici, ce qui me réjouit beaucoup. Il est à espérer que je pourrai me mettre au travail. J'ai déjà essayé d'esquisser quelque chose. Je marche beaucoup. Hier j'ai fait l'ascension d'une montagne (de 1,400 pieds au-dessus de la surface de la mer), à 8 kilomètres de la ville : j'ai grimpé jusqu'au sommet, j'ai visité les mines de basalte, et aussitôt après j'ai repris le chemin de mon hôtel.

Il n'y a que peu de nouvelles de Russie. Je suis dans l'attente d'une lettre de Nekrassoff, que j'ai reconduit jusqu'à Berlin et qui, à présent probablement, bat le pavé de la « perspective de Nevski » et respire son atmosphère brumeuse, saturée de miasmes. Ta *Cloche* a atteint les plus hautes « régions » ; quelle est l'impression qu'elle a dû produire dans cette sphère, tu peux en juger par toi-même.

Le prince Dolgorouki, qui vient de remplacer le comte Orloff, est un rétrograde accompli ; de nouveau les gendarmes commencent à s'immiscer dans la vie privée des citoyens, dans leurs affaires de famille, etc.

Tu recevras prochainement la visite de Leng, armurier, qui t'apportera

(1) Une querelle entre le comte Bobrinski et le professeur Schevyreff, au cours de laquelle les deux adversaires se sont laissés aller aux voies de fait ; cette aventure produisit une grande sensation à Moscou. (N. du trad.)

(2) Jeu de mots en russe. (N. du trad.)

le fusil dont je lui ai fait la commande pour Nekrassoff. Le fusil coûte 42 livres sterling; je lui ai donné une avance de 21 livres et lui ai rendu le chien, qu'il estime à 17 livres. Il reste donc à lui rembourser 3 livres et demie que, selon ton ancienne habitude de pousser tes bienfaits jusqu'au bout, tu lui payeras pour moi. Je te les restituerai vers la moitié du mois d'août, lorsque je t'enverrai la somme de 250 francs que tu as payée pour moi à Delaveau.

Que fait Ogareff, comment va sa santé? Salue-le de ma part, de même que sa femme et tous les tiens.

Fais donc paraître le premier et le deuxième volume de l'*Étoile polaire* en deuxième édition. Ici, on n'entend que des plaintes qu'il n'y a plus moyen de se les procurer.

Adieu, mon vieux, porte-toi bien. Avant de m'en retourner en Russie, je passerai à Londres pour te voir et m'entretenir avec toi de certains sujets.

Ton IV. TOURGUENEFF

P. S. Le cas échéant, je t'envoie mon adresse : Zinzig, bei Remingen am Rhein, Regierungsbezirk Coblenz.

Rome, 22 décembre 1857.

Avant de parcourir ces lignes, lis le dossier que je joints à ma lettre pour le faire publier dans le prochain numéro de la *Cloche*. Ce dossier a été rédigé d'après des documents authentiques et m'a été envoyé par une personne de toute confiance. Tu y ajouteras encore ceci : Entr'autres Kotchoubei produisit une balle qui, à son dire, était sortie de la blessure faite à Zalzmänn, mais il a été démontré que la balle y est restée. Pendant l'intervalle de six mois que l'on faisait traîner cette affaire, il fit faire des changements dans tout l'appartement et dans son cabinet, de sorte que, lorsque Zalzmänn y fut introduit, il lui était impossible de reconnaître le lieu du crime. Cependant, tout homme soucieux de son honneur serait le premier à rechercher à élucider cette affaire et à lui donner la plus large publicité. Cependant ces exploits lui valurent l'honneur de représenter la noblesse du gouvernement de Poltava, qui le nomma son maréchal, et d'être décoré du grand cordon de Sainte-Anne à l'occasion du sacre de l'Empereur. Etant décoré, il insista sur ceci : qu'il avait accepté cette faveur au nom de toute la noblesse russe et non individuellement. Lorsqu'on lit ce dossier, on pense involontairement aux paroles de ce magistrat dans le *Reviseur* (1), qui

(1) Œuvre satirique de Gogol, arrangée pour le théâtre.

(N. du trad.)

assurait : « Ne la croyez pas, ce n'est pas moi, mais bien elle-même qui a voulu se faire rosser. » Tu pourras mettre ceci comme épigraphe à l'avant-propos, que tu ne manqueras pas de faire; seulement ne l'écris pas en termes trop insultants, cette affaire est tellement ignoble qu'elle parle par elle-même.

Tu verras que j'ai retouché un peu le style de cette correspondance en supprimant certaines expressions rhétoriques qui lui ôtaient de la force; je pense que tu ne ferais pas mal de changer aussi le titre. J'ai été obligé de prendre l'engagement de ne pas divulguer le nom du bienfaisant général. Dès que tu auras reçu cette lettre, fais-le moi savoir aussitôt, en m'envoyant un mot, où tu diras simplement que le document se trouve entre tes mains.

Et ces sortes de faits ne sont pas exceptionnels; bien au contraire, chez nous, ils constituent une règle générale, c'est le cours normal de notre jurisprudence dans sa pratique habituelle. Toute personne qui sait comment les choses se passent en Russie pourra en témoigner!

Et ce Panine (1), qui vient d'obtenir l'autorisation de prohiber tout ce qui paraît dans la presse ayant trait à la publicité des actes administratifs; d'après les dernières nouvelles, la réaction en Russie est dans son plein et triomphe partout! C'est regrettable pour le pays et pour le tsar.

Adieu, porte-toi bien; garde le secret profond sur le nom de ton correspondant (tout cela est effacé) et fais paraître cet article dans la *Cloche* aussitôt que possible. Salut à tous les amis.

Ton TOURGUENEFF.

Mon adresse : Rome, hôtel d'Angleterre, n° 57.

Paris, 4 juin 1860.

J'imagine, mon très cher Alexandre Ivanovitch, que tu m'as grondé au point d'en être las. Mais voici comment s'explique l'énigme de mon long silence : il y a quelques jours, je t'ai envoyé avec un de mes bons amis, Gemtchoujnikoff, une lettre accompagnée de certains documents que l'on m'a prié de te faire parvenir. Cet ami était sur le point de partir, mais jus- qu'ici encore il reste à Paris. Enfin, il part ce jeudi. Cependant, pour éviter toute espèce de malentendu, je te dirai tout de suite, qu'en suivant l'exemple de *Hahnenkopf* (2), j'ai abandonné le projet d'aller à Londres afin de pouvoir passer trois jours avec toi, d'autant plus que je passerai le mois d'août

(1) Ministre de la justice.

(N. du trad.)

(2) Annenkoff, que les amis appelèrent *Hahnen-Kopf*, en transformant son nom selon l'étymologie allemande.

(N. du trad.)

à l'île de Wight, où probablement (sûrement même) tu viendras aussi (1). Maintenant, je me rends à Soden, près de Francfort, où je vais rester pendant six semaines pour boire l'eau minérale. Dès mon arrivée, je t'écrirai et t'enverrai mon adresse. Pour le moment je te prie de ne pas te fâcher, je t'embrasse et salue tous les tiens.

Ton dévoué IV. TOURGUENEFF.

Paris, 4 novembre 1860.

« Toi qui es cher à mon cœur et à mes yeux... » — Cependant, malgré le plus tendre sentiment d'amitié que je te porte, il m'est impossible de t'adresser le vers suivant de cette romance : « Comme une fleur de printemps à peine épanouie. » Alexandre Ivanovitch ! J'ai reçu ton mot avec tous les « appendices » que tu y avais joints. L'adresse de M^{me} Ch. est celle-ci : Passage Sandrié, 5. Mais je doute du succès. Elle se livre à la folie, se répand en injures et en mensonges, pleure ou affecte un évanouissement, — bref, elle joue la comédie. Par « vénération pour la mémoire d'Alexandre », qui avant sa mort lui avait juré fidélité, elle persiste à nier qu'il fût le père de l'enfant en question ; c'est pourquoi elle n'a voulu donner à la mère que 2,000 francs seulement, en guise de charité. Nous voulons assurer à cet enfant une rente annuelle pour l'empêcher de mourrir de faim. Ne voudrais-tu pas donner aussi, au moins, une centaine de francs par an ?

La traduction de ton épître aux Serbes en langue française est en quelque sorte *aventurée* ; d'ailleurs, pour les Serbes, cela peut aller.

Je puis t'assurer que N. M. n'est nullement une Circé et qu'elle n'a pas la moindre prétention de séduire le jeune P. S'il en est épris — je n'en sais rien ; — toutefois elle n'a pas mérité le reproche d'être l'objet de la « désolation maternelle, » etc., etc. A ce qu'il paraît, la ville de Heidelberg excède dans les cancons ; là-bas, on raconte aussi de moi que j'ai pour maîtresse une de mes serves que je retiens par force ; que M^{me} Beecher Stowe (!) me

(1) Tourgueneff et quelques-uns de ses amis de Russie : Annenkoff, le comte Alexis Tolstoï, les jeunes princes Rostovtzeff, fils de Jacques Rostovtzeff, W.-P. Botkine et autres, se sont donné rendez-vous dans cette île. On y rédigea le projet de l'organisation d'une société dans le but de contribuer au rehaussement intellectuel et moral du peuple russe. Tourgueneff prit une part active à l'élaboration de ce programme qui fut envoyé à toutes les notabilités des villes et des provinces russes, aux littérateurs et aux artistes. Ce « projet » n'aboutit à aucun résultat, parce qu'avant sa discussion même, les cours populaires du dimanche, qui se propageaient de plus en plus, furent fermés par ordre administratif.

(N. du trad.)

l'avait reproché publiquement, mais que je lui avais répondu par une insulte. C'est tout de même *eine schöne Gegend* (un joli pays).

Merci pour la *Cloche*; je te prie de ne pas m'oublier dorénavant. Je te serre bien la main et suis

Ton dévoué IV. TOURGUENEFF

Paris, 9 mars 1861.

En premier lieu, je dois te dire que tu es un homme terrible. Quelle envie de retourner le poignard dans une blessure saignante! Que dois-je donc faire, puisque j'ai une fille à marier? Malgré moi, je reste à Paris, mais de cœur et de toute ma pensée je suis en Russie.

Je te communiquerai toutes les nouvelles qui officiellement ne pourront avoir de publicité, mais qui n'en seront pas moins authentiques. En attendant, rien d'intéressant. On veut changer de tactique à Varsovie et essayer d'appliquer les mesures de douceur; l'administration russe elle-même trouve que la « brutalité » a été poussée trop loin, elle en est scandalisée (1). Mais que les Polonais se hasardent seulement à parler constitution et ils verront de suite se lever contre eux des poings fermés.

De Pétersbourg vient, de nouveau, la promesse (indubitable, paraît-il) de proclamer l'émancipation des serfs le 6/18 mars. Mais il est peu probable que la réduction des lots de terre que les paysans cultivaient auparavant soit du goût de ceux-ci, surtout dans la région agricole. Ce qui est bien, c'est qu'il n'y aura pas de période transitoire.

Envoie la *Cloche* à Delaveau; il fera paraître tout ce qu'il faut et dans les feuilles où il sera opportun de le faire publier. Imagine-toi, il ne s'appelle pas du tout Henri mais Hippolyte. C'est seulement à présent que moi-même je viens d'apprendre ce fait terrifiant. Voilà pourquoi Racine a dit :

Pourquoi sous Hippolyte
Des héros de la Grèce assemblait-on l'élite.

Quel abominable spectacle présente ici l'ancien parti parlementaire! Le voltairien Thiers, le protestant Guizot, le lamartinien Lamartine, — tous, en se lamentant, soupirent après le pape, le roi de Naples, etc. Ils croient produire par là une réaction contre le gouvernement actuel, mais celui-ci se frotte seulement les mains. Si cela continue ainsi, on finira par proclamer Napoléon chef du parti libéral en France!... Il a de l'esprit, c'est vrai, mais il a aussi de la chance, il n'y a pas à dire.

(1) Les troupes ont chargé les manifestants lorsque ceux-ci organisèrent une procession le 27 février 1861. Il y eut des tués; l'administration autorisa de faire faire des obsèques solennellement.

(N. du trad.)

M. Lokhvitzi, c'est un des cyniques les plus malpropres que la Russie ait jamais vus. Je n'ai pas lu cette polémique. Mais figure-toi que Strakhoff (1), l'étudiant de Kharkoff, a succombé, à la suite de ses blessures.

Gelikhovski est un de mes amis ; j'ai beaucoup contribué à son mariage qui va être célébré un de ces jours. Décidément, il y a à présent épidémie de mariages. Sa pensée maintenant est bien loin de Varsovie, etc.

Adieu, porte-toi bien. Salue de ma part tous les tiens et N. N., s'il est encore à Londres.

Ton IV. TOURGUENEFF

(1861).

CHER A. I.,

Je t'envoie la copie de la lettre qu'Annenkoff m'avait écrite le lendemain de ce grand jour du 6 mars; tu verras qu'elle est très intéressante. Tous les télégrammes qui nous sont arrivés jusqu'ici (par la voie de la presse ou particulièrement) sont unanimes à constater le calme parfait avec lequel le manifeste a été accueilli par le peuple dans toute la Russie. Nous allons voir comment cela va finir! Quant au manifeste lui-même, il est évident qu'il avait été écrit en français et traduit ensuite en russe, mais avec maladresse et en termes lourds, à la manière allemande. Cette phrase, par exemple : (suivent deux mots qui, en effet, ne sont ni en langue russe ni slave)... ou encore celle-ci : « les bonnes conditions patriarcales ». En voilà des expressions qui certainement ne pourront être comprises par aucun paysan russe. Mais la chose elle-même, il la saisira bien ; dans la mesure du possible cette affaire n'est pas trop mal arrangée.

Avant hier, nous avons célébré à l'église russe un *Te Deum*, après lequel le pape nous fit un discours très succinct, mais sage et touchant, au point de m'arracher des larmes, tandis que Nicolas-Ivanovitch Tourgueneff faillit éclater en sanglots. Le vieux prince Volkonski (le décembreur) (2) y assista aussi. Beaucoup de monde quitta l'église encore avant cela.

Merci pour l'*Étoile polaire* que je lis avec plaisir. Tes fragments à toi, comme d'habitude, sont délicieux ; très intéressants les mémoires de Bestougeff ; les lettres de Lounine ne me sont plus étrangères, mais j'ai trouvé les poésies de Berezine au-dessous de leur réputation. Je n'ai pas encore eu le temps de lire l'article sur Owen. Mais quel est ce mystificateur qui t'a fait passer pour un écrit de quelque Nestor contemporain la traduction

(1) Un des participants à un scandale au bal masqué.

(N. du trad.)

(2) On donne le nom de décembreur (*dékabristys*) à tous ceux qui ont pris part au coup d'Etat de décembre 1825.

(N. du trad.)

d'un sermon très connu du père Bridaine, du temps de Louis XIV? Comment peux-tu te laisser mettre ainsi dans le pétrin ?

Mets quelques lignes dans la *Cloche* sur la mort de Schevtchenka. Le malheureux était alcoolique, c'est ce qui l'a tué. Quelque temps avant sa mort, il lui arriva un incident qui mérite d'être signalé. Un commissaire de police rurale dans le gouvernement de Tchernihoff l'avait mis en état d'arrestation et l'avait fait transporter dans le chef-lieu, comme détenu, parce que Schevtchenka *se refusa à lui peindre son portrait en pied. C'est un fait authentique* (1).

Dans un mois, j'irai en Russie, à la campagne, et j'irai te voir à Londres ; j'y serai de passage pour un jour.

Adieu, je t'embrasse et salue tous les tiens. Je remercie Krause de sa lettre et lui répondrai.

Ton IV. TOURGUENEFF

P. S. — Les figures des Russes d'ici s'allongèrent, mais ils se sont déjà apaisés. Et le *Times* qui parle de *haughty and factious nobless!* — M... cette *nobless*, et Dieu merci !

P. S. — Je te recommande Moukhanoff pour le numéro d'avril de la *Cloche* ; arrange-le joliment, ce détestable et sanguinaire débauché !

(1861).

CHER AMI A. I.,

Hier sont arrivées ici les lettres de différents personnages officieux annonçant l'achèvement des travaux concernant l'émancipation des serfs. Les *bases principales* du rapport de la commission sont acceptées. La période transitoire durera deux ans (ni neuf, ni six ans), le lot de terre ne sera pas réduit, par contre, il y aura facilité de rachat. Les planteurs à Pétersbourg, comme ici, sont en proie à une rage indescriptible. Ici, ils ne se lassent pas de crier que le projet n'est pas rédigé dans un *esprit libéral*, qu'il est diffus, etc. On m'a promis de me procurer ce soir même un exemplaire *imprimé* de la *Réglementation*, que l'on a déjà reçu de Pétersbourg. Je copierai les points les plus importants et te les enverrai. Le manifeste (rédigé par Philarète) paraîtra dimanche prochain, c'est-à-dire dans neuf jours. Au vote de certains articles de la *Réglementation*, l'empereur était avec la minorité de neuf membres sur trente-sept (2). Dans

(1) Schevtchenka était le poète populaire de la Petite-Russie, fort apprécié dans le pays. Serf d'autrefois, il avait, cependant, des idées très avancées et était un libre penseur. Le commissaire de police l'avait arrêté sous prétexte de blasphème. (N. du trad.)

(2) Lorsque, dans le Conseil d'État, l'empereur se range du côté de la minorité, la loi est acceptée. (N. du trad.)

cette affaire se sont prononcés avec le plus de libéralisme, Constantin Nicolaevitch, Bloudoff, Lanskoï, Boltine et *Tchevkiné*. Sera frappée une médaille avec les monogrammes de l'empereur et ces deux mots : *je remercie*, qui, de la part du tsar, sera distribuée à tous les membres de la commission, aux comités, etc. J'imagine comment elle sera reçue par certains de ces membres.

La rage des planteurs est due aux bruits répandus au dernier moment que le projet de Gagarine, c'est-à-dire le *quart* de lot, serait accepté (1). On m'a dit d'ailleurs qu'on trouve aussi cette disposition dans l'exemplaire imprimé de la *Réglementation*, mais seulement dans une annotation, *comme une chose facultative*. Ce n'est pas bien compréhensible, mais c'est en ces termes que cela m'a été rapporté par un planteur qui a un grain de folie en tête et qui a lu le manifeste imprimé!

Nous voilà enfin entrant dans ces beaux jours. On a peine à y croire, on se sent un paroxysme de fièvre et on suffoque de dépit de ne pouvoir y assister personnellement.

D'ailleurs, si je ne puis recueillir les impressions du premier moment, je serai au moins témoin des *premières applications* de cet acte : à la fin du mois d'avril, je me rendrai en Russie.

Je t'embrasse, de même que tous les tiens. Où est donc l'*Étoile polaire*?

Ton TOURGUENEFF

Paris, 210, rue du Rivoli, 7 octobre 1861.

CHER AMI ALEXANDRE IVANOVITCH,

Il y a environ dix jours que je suis arrivé ici, mais j'ai passé tout ce temps à la campagne, et à peine suis-je installé dans mon ancien appartement. J'aspire de tout mon être à te voir, aussi ai-je besoin de te communiquer bien des choses et de m'entretenir avec toi de certains sujets d'une très grande importance. (Entre autres, j'ai pour toi une longue lettre de Beni) (2). Dolgorouki m'a dit que tu restes à Torky jusqu'à jeudi; je t'écris donc à cette adresse en te priant de me répondre immédiatement : quand vas-tu retourner à Londres? Ou bien, peut-être voudrais-tu venir à Paris, attendu qu'à présent, *d'Altdorf les chemins sont ouverts*. Cela me réjouit

(1) Le prix du rachat des lots de terres par les paysans était exorbitant; c'est pourquoi les seigneurs tenaient à leur vendre la plus grande quantité possible de *désiatines* (hectares) à ce prix élevé. (N. du trad.)

(2) Benkovski. Polonais qui est né à Londres et qui a pris part au mouvement socialiste en Russie. (N. du trad.)

rait beaucoup et *m'arrangerait* parfaitement, pour te parler en *russe* (1). Je te le répète, notre entrevue est indispensable.

Salut amical à tous les tiens et à la famille Ogareff. Je te serre la main de toute ma force.

Réponds-moi au plus vite et très exactement.

Ton IV. TOURGUENEFF

Brouillon de la réponse de Herzen à Beni.

19/11 61. Vous savez déjà que votre lettre ne m'est parvenue qu'hier, plus de deux mois après que vous me l'aviez envoyée. Je ne pouvais donc vous répondre avant, mais les circonstances sont telles que cela ne peut entraîner aucun mal. Par le temps de réaction qui court, l'*Adresse* projetée pourrait vous perdre et avec vous beaucoup d'autres encore. Une *Adresse* modérée dont vous m'entretenez serait peut-être admissible, bien qu'il n'y soit pas question de la chose principale, du rachat des terres par les paysans, mais je doute fort que vous puissiez arriver à quelque chose. Dans votre lettre, vous avez touché vous-même au point délicat. En effet, ce ne sont que les gens du pays qui peuvent espérer réussir dans ces sortes d'affaires; vous n'êtes que trop étranger au milieu russe. Si l'idée de votre adresse s'accorde avec les besoins sociaux, elle fera son chemin sans que vous ayez à vous en occuper. Il ne suffit pas d'avoir une conception juste de la chose, il faut encore avoir l'idée nette des moyens dont on peut disposer.

Vous me parlez du succès qu'obtient la *Cloche* et de sa grande propagation et vous entrevoyez déjà les difficultés qui devront surgir pour réaliser l'idée de l'*Adresse*. Vous voyez donc jusqu'où vous pouvez atteindre et à quoi il ne vous sera possible d'aboutir que lorsque vous aurez acquis au milieu des Russes des droits civiques et que vous vous serez prémuni des connaissances réelles de tous les (2) de la vie russe. En faisant la propagande de votre *Adresse*, vous avez laissé entendre que celle-ci était en accord avec notre opinion à ce sujet. Assurément, vous vous êtes adressé aux gens qui ne lisent pas la *Cloche*; sans quoi, ils vous auraient répondu carrément que nous ne saurions y adhérer logiquement, mais que nous pouvons nous tenir à l'écart, sans y mettre d'obstacle comme nous n'en mettons point à la *constitution* de Dolgorouki. Quant à la *Cloche* et à nos éditions en général, nous avons déjà émis l'avis que la propagande des imprimés faite clandestinement et une agitation ouverte ou à demi-jour sont deux choses incompatibles.

(1) Tourgueneff se sert du verbe *arranger* en français en y ajoutant une terminaison russe, ironisant l'habitude des Russes, qui restent longtemps à l'étranger, de se servir des expressions étrangères. (N. du trad.)

(2) Mot manquant dans l'original.

25 janvier 1862.

TRÈS CHER A. I.

Le frère de Bakounine t'aura bien dit qu'il m'a trouvé souffrant. Jusqu'à présent encore je ne puis me remettre et n'ose sortir. Cela m'a fait remettre à nouveau mon voyage à Londres, qui, décidément, prend le caractère d'un mythe, mais je n'ai pas perdu toute espérance.

Au sujet de ton fils, la demande est faite à Golovine par l'intermédiaire du prince Orloff. Il ne voit aucune entrave pour la réalisation de son désir (1).

Il est difficile de constituer une rente régulière à Michel Alexandrovitch (Bakounine). Il y a déjà longtemps que S. est parti pour l'Égypte ; aussi, tel que je le connais, cet animal plein d'ostentation ne donnera pas un centime si ce n'est pour porter son acte à la connaissance de tout le monde. Botkine voudra bien donner quelque somme, de temps en temps, mais il est peu probable qu'il consente à verser son subside régulièrement. D'ailleurs, je vais lui en parler encore une fois. Quant aux autres Russes d'ici, il ne peut en être question. Il faudrait donc voir du côté de la Russie, ce qu'on pourrait faire pour lui. Personnellement, je m'engage très volontiers à créditer Bakounine, pour un temps illimité, d'une rente annuelle de 1,500 francs, dont je t'envoie le premier tiers (à compter du 1^{er} janvier). Avec cela, tu as déjà le quart de la somme nécessaire (6,000 francs) tout à fait assuré ; maintenant il faut s'occuper du reste.

Le bruit des ovations faites en l'honneur de ton fils par la jeunesse russe, à Heidelberg et à Carlsruhe, est arrivé jusqu'à moi. Je me suis réjoui pour ton fils, mais, surtout, pour la jeunesse russe. « C'est un signe des temps. »

Les premières nouvelles relatives à Golovine sont bonnes (2). Nous allons voir comment cela va marcher. As-tu lu l'article « La Russie sous Alexandre II » dans la *Revue des Deux-Mondes* ? Tu y es entouré d'une auréole et c'est ton droit.

Salut à tous les amis de Londres ; je te serre la main et te dis au revoir, quoi qu'il puisse arriver.

IV. TOURGUENEFF

Rue de Rivoli, 210.

(Traduit du russe par MARIE STROMBERG.)

(A suivre.)

(1) Il s'agit du retour du jeune Herzen en Russie. Le gouvernement russe acquiesça à cette demande, mais à condition que le jeune homme rompît toute relation avec son père.

(N. du trad.)

(2) Il venait d'être nommé ministre de l'intérieur et de l'instruction publique.

(N. du trad.)

Le Conte de l'Or et du Silence.

A STÉPHANE MALLARMÉ

I

LE DOCTEUR DE LA DOUCEUR (1)

Joseph d'Arimathie vivait dans le château du roi Balthazar. Un jour, sur la terrasse construite pour dominer les jardins, et c'était aux jardins riants les palmiers dont les cippes s'argentent au soleil, les grenadiers dont les fleurs éclatent comme des pourpres, des oliviers fins et menus, et l'horizon se barrait d'un lourd rideau brun de cédres, le roi Balthazar et Joseph regardaient la vie bruissante des oiseaux et des papillons. Sous la verticale clarté, des voiles de gaze à semis de poudre d'or semblaient se tendre dans le lointain, vapeurs aromatiques et molles de la terre chaude. Or, Joseph demandait à Balthazar ce qu'il savait du docteur de la Douceur.

Joseph le connaissait par reflet, par récits et quelques paroles du rabbi Hillel qui tout récemment avait paré Jérusalem de l'éclat de ses vertus.

Je l'ai connu, dit le roi, c'était une âme enfantine et profonde. Hillel en pouvait donner l'idée ; au moins répercutait-il une partie de sa bienfaisance lustrale, sur la ville dure où l'or est trop prisé. Mais le Docteur de la Douceur était entré bien plus avant qu'Hillel dans la connaissance des vérités, ou si tu préfères, des vraisemblables symboles. Hillel, pour parvenir à ce point d'intellectualité, eût été gêné par l'ardeur dont l'échauffait la contemplation de son Dieu traditionnel. Un scribe peut amonceler les vertus ; il n'en sera néanmoins que le meilleur des scribes. Les dons qu'on perfectionne à l'ombre des temples n'éclatent jamais en extraordinaires floraisons. C'était au livre de vie que le maître de la douceur avait balbutié, épilé et puis lu.

Il s'appela Nehemias ; son père était un riche marchand, de ceux qu'on

(1) Voir au numéro de janvier le *Prologue du Conte de l'Or et du Silence*.

escorte autour des marchés, pour en tirer l'obole d'un conseil, un homme d'exacte justice, que des voisins prennent parfois pour arbitre ; cet homme était éminent parmi le commun des sages d'Israël.

En sa prime jeunesse Nehemias fut cité pour la gerbe de connaissances qu'il rapportait chaque jour des écoles. Il grandissait alors très pur près de sa mère, et pourtant il confondait les docteurs, car s'il étudiait les textes saints, il connaissait les chansons, gloses des humbles et plaintes de passants, fleurs fraîches aux prairies d'or autour du Livre.

Avant qu'il eut quinze ans il lui vint un grand dégoût de ce qu'il savait, et une appréhension morne devant les inconnus trop bien tracés, trop bien définis qu'il avait encore à parcourir. Il n'étudia plus les saints textes, il y rêva. Il abandonna la philosophie des Hellènes toute parée de lucides imaginations, toute dansante d'abeilles, carrière ombreuse où de blanches statues se dégagent à demi sculptées de gangues de marbre, parce qu'il n'y trouvait pas ce qu'il cherchait par dessus tout, une vérité qui pût contenir un bonheur. Il rêva près des torrents, près des cèdres, et se couchait à l'ombre des figuiers pour voir fondre les pourpres du soleil, et naître la face inquiète de la lune. Puis l'amour, dont tout son cœur était imprégné, se fixa. Les jeunes gens répètent encore, alors qu'ils aiment, ses aubades à l'aurore du désir et au matin de la chair. Il cadença ses douleurs, issues du disparate entre les vœux du vivre et les faits du vivre en des mélancolies nombrées et larges comme des soirs fastueux d'automne. Puis, las de la science et du chant, il partit vers le monde. Déjà d'ailleurs les siens ne le reconnaissaient plus ; il n'aimait pas compter l'or, il n'aimait point parcourir d'un œil soigneux et orgueilleux les terres où paissaient de grands troupeaux à lui ; il ne recherchait pas l'apparat des dignités. Il les eût trop facilement achetées. Il partit donc vers le monde.

Et pourtant ce jour ce fut grand deuil dans un palais de Jérusalem ; une mère souffrit toute la torture et tout le déchirement, car la chair de sa chair s'en allait, le fils s'était mué en un autre et un étranger ; et un père ne parla pas, car que dire ; l'enfant qui lui avait été familier s'était transformé en quelque juge énigmatique, et ce père souffrit, en voyant, le soir, les nombreux serviteurs lui remettre les clefs et lui rendre les comptes, comme s'il s'agissait désormais d'une formalité inutile. Et la maison fut close plus tôt par les ténèbres, car la lampe de la haute chambre où travaillait Nehemias ne s'alluma pas, et les deux vieillards préférèrent que la nuit leur cachât réciproquement leurs faces qui ce soir-là vieillissaient.

Nehemias suivit d'abord des chefs militaires ; souvent aux haltes, dans la plaine sans ombre, étendu pour délasser ses membres, le casque débouclé, il suivait dans le ciel aux micras de promesse, un rêve autre que celui

des grandeurs humaines. Il pourchassait, ingénu conquérant, les pillards, avec de ces égards que les timides ont pour les faons ; et un jour, le sang lui répugna et le rêve lui apparut stupide, des trompettes et des licteurs. Alors libre, il visita des villes nombreuses, sans se conformer à la coutume des sages anciens qui d'abord se dirigeaient vers les temples, l'initiation, vers les mainteneurs des vérités nouvelles, ou ceux qui gardent sèche, une croyance poudreuse de siècles. Mais il écoutait dans les marchés, les cirques, les théâtres, les tribunaux et chez les courtisanes ; et toute une clameur populaire montait vers lui ; de faces larges et basses s'évadaient des cris de souffrance, et de masques tragiques des plaintes, et le geste de la danseuse implorait et dans son fourmillement, par les chants et les flambeaux, l'humanité heurtait son front aux murailles dures du possible.

Il recherchait les thaumaturges, ne riait pas aux récits des grossiers miracles des sorcières, et les fables de métempsychose il les écoutait volontiers. Il ne dédaigna pas toujours les dés et sa vertu ne prétendait pas que l'abstinence brillât sur elle, comme un signe certain. Il eut plus tard coutume de dire qu'il avait perçu davantage de l'âme humaine pendant les nuits de fêtes religieuses et orgiaques, qu'aux entretiens des théologiens. Pourtant il les entendait avec goût, ainsi que les rhéteurs, car sachant des thaumaturges combien puérils et bas sont les vrais désirs de l'âme humaine, il apprenait chez les seconds de quels dehors on peut parer la stérile agitation vers des biens irréels. Enfin, las des escales, des mimes et des philosophies, il s'en revint vers son pays.

On le reconnut moins encore ; pour tout ce qui agitait sa cité son indifférence était trop entière. Ceux de sa ville n'avaient d'idées claires que pour le commerce, de passions nettes que pour la construction d'énormes palais, aux coupoles de métal précieux. Les quelques minutes qui leur demeuraient libres, les minutes de luxe, les minutes de méditation, ils les occupaient à retourner en tout sens l'idée extérieure de Dieu. C'était à qui trouverait une façon plus ostentatoire de marquer combien il en était pénétré. Les uns simplifiaient les rites qui devenaient des gestes lents et graves, les autres les compliquaient en soudains et répétés appels de fêtes, de fêtes fleuries et théâtrales ; d'aucuns (les plus profonds) agitaient si Dieu était une force, une essence ou une puissance, et sur les bancs des jardins ombrés, le soir, sur les terrasses, des axiomes glissaient, doux et entêtés, des barbes blanches. Mais nul ne se souciait de son âme même. Quand tout le monde vit que Nehemias décidément ne voulait être ni marchand, ni juge, ni pontife, ni chef d'armée, on le dédaigna. On l'eût méprisé, s'il n'eût été évident que son père lui laisserait de grosses richesses. Il était, dans la ville, le spectre insolite de l'Inactif.

Comme Nehemias sentait, sans qu'il s'en affligéât, cette sourdante réprobation, il s'absentait souvent en courts voyages. Cette fois il n'allait point aux villes somptueuses de l'horizon, aux grands carrefours fumeux des confluent de fleuve. Il cherchait les berges vides, les plaines rases ou les montagnes seules. Parfois il s'arrêtait aux campements des nomades et s'entretenait avec eux. Il aimait à apprendre comment les légendes du passé s'étaient façonnées en ces cerveaux simples, mais chez qui tous les soirs, descend, en une pompe magnifique, le sentiment de l'étendue et de l'impersonnel, le sentiment d'une brève fin avant le perpétuel recommencement.

Mais le plus souvent, il vaguait seul et sa marche parfois hésitait en des haltes de recueillement. Le bruit se répandit vite, qu'un peu fou, il conversait avec le vide et se figurait des apparitions singulières. Au vrai, durant ces pérégrinations, il cherchait un lieu commode pour vivre ; il le trouva dans la montagne du Liban.

C'était sur un plateau élevé, mais étroit, une maison comme une barre droite sur l'horizon, haute, spacieuse, cernée de fortes murailles, flanquée d'une haute tour. Derrière ces murs larges et les portes de bronze, on pouvait se défendre contre l'ennemi. Du haut de la tour, très au loin le brouillard méditerranéen, les cultures de Judée et les sables, les sables sans fin. A droite du château dévalait brusquement une ravine ; en y descendant par un sentier de chèvres on perdait tout à fait de vue le château pourtant si proche. C'était un grand trou bleu ; les parois luxuriantes de verdure rétrécissaient ici l'aspect du monde à une sorte d'entonnoir au-dessus duquel on n'apercevait que le jeu des nuées et des ailes battantes. A gauche du château une autre ravine, mais bien plus large, descendait aussi brusquement. Il s'y trouvait des débris de temple à quelle foi dédiée, les gens l'ignoraient. Des chapiteaux de colonnes offraient encore quelques pétales de lotus, les murs effrités de leurs revêtements étaient frustes et sans signes mémoriaux. Une crypte s'y ouvrait profonde, et là, à la clarté des torches, on pouvait apercevoir de très anciennes fresques semblables à celles que fit placer sur la terrasse, du côté de la mer, un de mes ancêtres.

Le maître de la douceur se fixa là : il avait trouvé. Le cours alternatif de la vie et de la mort l'ayant institué maître de ses richesses, il les y transporta et s'entoura, pour les garder et se garder, d'une troupe d'esclaves qu'il libéra et qu'il s'attacha mieux par sa bonté. Les nomades qui le connaissaient, qui avaient recours à sa science de médecin et à son arbitrage pour les querelles, venaient souvent déployer au pied de sa colline leurs tentes brunes, et laver, près des sources, les linges éclatants, et compter les nouveaux chevreaux. Leurs chefs venaient sur la tour regarder la plaque bleue

de la mer et le poudroïement blond des sables. Et le Docteur de la douceur vivait comme le maître de ces puissantes tribus. Il régnait en ce coin de terre par la science et la richesse, conséquent ainsi avec une de ses idées qui était que le pouvoir suprême sur les hommes est la seule chose qui se doive acheter, ceci étant l'explication unique de l'existence de l'or, mais qu'il faut ensuite savoir user ce pouvoir acquis par les moyens ordinaires, et que la science est le seul moyen de le conserver et préserver.

Il faut souvent des causes bien légères pour fixer un homme à tel ou tel décor du monde. Il sont tous semblables à chaque pan d'ombre. Voici quelques-unes des raisons qui le décidèrent. La crypte et sa décoration l'induisaient à croire que quelqu'un avait déjà habité là, dont les idées rares et peu divulguées s'accordaient avec le résultat de ses propres enquêtes sur le monde. Puis il aima trouver cette maison défendable, car le sage, une fois qu'il a refusé d'admettre le concours vital des villes et ses conditions, se doit armer pour sa défense. Puis cette ravine déserte, creux de repos et de broussailles, sous le ciel nu lui parut un salutaire asile de méditation. Il avait là le symbole de la maison humaine, une forteresse, un temple vieux, une retraite.

Quand il fut puissant, son renom de sagesse, nié par les pontifes et les magistrats, grandit parmi les jeunes rêveurs et ceux qui étudient les arcanes des raisons d'être. Il accueillit des visiteurs. La plupart demeurèrent auprès de lui dans la forteresse. D'autres ne s'y arrêtrèrent que quelques mois et repartaient plus graves, plus savants, avec plus de certitude aux fronts.

Il enseignait souvent par paraboles ; je vais t'en citer une.

L'ARCHE

Le soir du jour où David, plein de gloire légère, dansa devant l'arche, après que Michol lui eût reproché la vulgarité de son triomphe et qu'il lui eût répondu, il avisa le sage Héliah dont il prenait souvent les avis. Héliah était habile et prudent, assez brave et vigoureux pour être compté au rang des pairs du roi, et le monarque le considérait dans le conseil, car souvent Héliah avait vu clair dans ses manœuvres, deviné ses buts, et le mobile de certains de ses actes. La parole d'Héliah était précise et rare ; s'il n'a pas laissé un nom célèbre à côté de ceux de Jacob, d'Abisaï, d'Asaël et de Benaïah, c'est parce qu'il fut surtout pour le roi un ami des jours difficiles, et qu'il s'écarta plus tard des pompes de son triomphe. Héliah avoua qu'il n'avait pas compris.

« Je comprends, disait-il, que l'amour que vous portez au peuple, après

lui avoir si largement distribué le bienfait, épargnant son épargne, et protégeant ses moissons contre l'envahisseur étranger, vous porte à préférer une gloire simple et un passage uni au milieu de la foule aimante, aux splendeurs d'un despote, enfermé dans son palais et dont on aperçoit parfois la face par les fentes du mur de lances et de boucliers d'or de ses gardes ; mais je ne vois pas, Seigneur, d'autre motif à votre allure de ce jour. »

Et David dit : « Héliah, les trompettes aux lents élans d'éclat doré, les tambourins dont le grave accent scande la chute de l'instant dans le passé, la musique des harpes, il s'en égrène comme des colliers d'oiseaux joyeux, il s'en égrène un sourire de sources, musiques adéquates à nos brèves félicités, les cortèges des gardes qui sont l'assertion de notre puissance et cette foule de dignitaires, incarnation des multiples facettes de l'esprit du peuple, et ma présence à moi, qui suis cet esprit de la race, clarifié, ne sont rien de trop pour accompagner sur les routes le symbole universel. Sache que cette arche est le symbole universel parce que, toute construite qu'elle est du bois le plus précieux, et que tant de piétés l'aient incrustée de tant de pierrieres, elle, jamais ouverte, elle est vide. Le sens profond de notre premier législateur défendit qu'on l'ornât de figures et de formes déterminées pour bien notifier cela. C'est dans nos cerveaux, par l'exemple et l'enseignement, que se gravent les vérités que nos aïeux jugèrent les meilleures pour nous. L'arche brillante et vide signifie la cassette des avarés, soit qu'après l'avoir chargée toute leur vie, ils la trouvent un soir béante et creuse, soit que pleine et résonnante de métal, elle ne demeure pas moins inutile et inféconde. Elle signifie aussi ce que doit être le temple, enceinte nue et sans idoles ; le temple ne doit pas être la demeure de Dieu, le temple est l'endroit où on le cherche ; des prêtres, des saints doivent le demander à leur conscience, et la ressemblance qu'ils en extraient, ils la doivent montrer à tous ; mais ce Dieu n'a ni formes ni descriptions complètes de lui-même. En même temps qu'il est, à toute heure il se construit, et de par cela ses volontés changent ; elles ne peuvent donc être codifiées. La loi de l'heure qui passe n'est pas celle de l'heure à venir. L'arche à jamais close symbolise aussi l'aspect fermé de la nuit, de la nuit profonde qui cache ses étoiles dans un manteau de nuages. La nuit n'est pas l'hymne du silence, elle est seulement l'heure du silence. Il faut que sous la fatigue qu'a déversée tout le jour le soleil, et las des travaux du pain, les hommes dorment, ou du moins se taisent dans leurs rêves, pour que la pensée des découvreurs de Dieu puisse s'élever vers lui ; ils ne peuvent se configurer son essence que lorsque leurs yeux sont enveloppés d'invisible. L'arche symbolise aussi, par sa forme, les tombeaux blancs qui se dressent dans les plaines. Qu'y ver-

rais-tu si tu pénétrais leurs voûtes scellées, du néant, des armes rouillées, des lames gravées de vieux caractères, des poussières de lois, d'ordres et de puissances. Si l'arche contenait quelque chose, ne serait-elle pas de même un tombeau de volonté morte? C'est pourquoi l'arche est vide.

Plus tard, dans des ans, le temple des Israélites se dressera sur la plus haute colline. Il sera comme l'arche, de bois revêtu de pierreries et de riches métaux, il devra être paré de richesses immobilisées, retenue faite sur les ambitions des croyants. L'aspect du Dieu n'y sera point figuré, pourtant on y verra des figures d'attente; ce seront les bœufs patients, l'image des bœufs contemplatifs qui supporteront la vasque qui se doit remplir un jour de l'onde de la bénédiction divine, de l'onde pure dont le contact donne la pureté. Des statues représenteront aussi la forme que nous attribuons aux chérubins; ils seront là comme la représentation de notre désir d'idéal et de nos espoirs.

Ce temple ne sera commencé que dans des ans, parce qu'il me faudra des ans, pour que la conscience d'Israël, débarrassée du souvenir des luttes meurtrières, des luttes de défense et des guerres civiles, se ressaisisse.

Un peuple ne peut se contempler que dans des âmes redevenues limpides, comme on ne voit sa face que dans un ruisseau sans rides. Alors seulement, de mon consentement, les tribus érigeront ce temple et à côté des figures d'attente et d'espoir, ils plaqueront aux murs les longues palmes d'or régulières et solides, qui seront l'affirmation de leur croyance, de leur croyance qui est une espérance solidifiée, rien de plus.

Puis, aux jours de fêtes, parmi ces ornements, eux-mêmes tenteront de se figurer ce devenir de leurs illusions; parmi les chants aigus qui strideront pour appeler Dieu, les clairons qui sommeront le ciel ou annonceront l'espoir de la majestueuse arrivée, parmi les harpes dont les musiques seront comme des colliers de colombes en désir, après la voix des chantres qui résume la parole des pontifes, ils chanteront eux-mêmes de leur accent particulier à tous, et leurs oraisons seront à l'image même de leur âme. Ils auront à la main leurs palmes d'espoir encore vivantes et vertes, ils apporteront les prémisses de l'attente et de la foi, et c'est peut-être en ce mobile élément de leurs voix, de leurs palmes et de leur désir, que se manifestera ce quelque chose que nous attendons, nous, ce à quoi nous allons élever un signal d'appel permanent sur le plus haut lieu, puisque nos bras sont fatigués d'être tendus vers l'horizon divin. Ces danses, ces chants, ce seront les mêmes que mon chant et que ma danse d'aujourd'hui. J'ai chanté et dansé devant l'arche, moi, aujourd'hui l'âme de la foule; en son nom et en sa place, j'ai représenté leur espoir et leur jeune croyance, et les bondissements des allégresses d'aurorales fiançailles qui gonflent leur cœur ignorant. Étant le roi, je devais être, aujourd'hui, la foule.

Quand le temple sera construit, ce sera un carré enveloppant une cassette, un carré plein de voix d'espérances autour d'une cassette vide, et les prières et les hymnes seront l'écho de mon chant et de ma danse d'aujourd'hui. Cela est le symbole que je dois léguer à l'humanité, cela est mon monument, le portrait de mon songe et de mes certitudes, tel que je veux que mes fils en Israël le regardent, et se le délimitent.

Mais la vraie vérité, regarde-la.

Voici là-bas, sous sa tente de toiles blanches comme brebis lavée pour l'autel, ou comme voile neuf de fraîche jeune fille, l'arche sainte; à sa droite et à sa gauche les feux des faisceaux de résine ploient et flamboient; des teintes de pourpre irréaliste passent sur la maison d'un soir. Tout à l'heure encore un peu des flèches du soleil finissant venait éveiller dans ses pierres comme un grand éclat de lumière et d'espoir, une gerbe de contemplative joie, une blanche épée de foi irradiante. Et pourtant il n'y a rien que des pierreries, du bois, des voiles blanches, où commence à battre le vent de la nuit. Et ce dernier éclat de lumière que ce peuple et ces lévites interprètent comme une féérique promesse d'aubes claires, pour nous, n'y verrons-nous pas le glaive enflammé du chérub aux portes du jardin d'Eden.

Tout à l'heure, entre les torches qui sont signe commun pour l'allégresse et pour le deuil, leurs psaumes diront encore ce soir un écho de leur joie, à leur dieu visible. Ce chant dans la nuit, et ces voiles battantes et ces torches hésitantes n'y lis-tu pas l'univers et la conscience battant en floches d'incertitude sous les hasards, pourtant soumis à une loi, inconnue d'eux, inconnue du vent, inconnue de nous mais qui existe. Et mon psaume n'est-il pas, comme le leur plus naïf, une interrogation, et si nous chantons sur le mode de la certitude, n'est-ce pas comme l'homme qui a peur dans la nuit, et se veut donner courage. Regarde, Héliah, l'arche insensible et la nuit qui s'avance.

Et pense à mon psaume, Héliah, et à ma danse. Tout le jour, sous le soleil, j'ai chanté et j'ai dansé; la clarté et le mouvement rythmaient le jeu de mon illusion, et maintenant devant la nuit vorace et toujours jeune, je frissonne comme un vieillard. Le champ de mon père est trop grand, il n'y a là aucune borne, aucune lumière n'y veille dans la ténèbre, et nul ne saurait m'indiquer le chemin. Le champ est trop vaste et la nuit est trop dense. Je frissonne, Héliah.

— Et moi aussi, répondit le sage Héliah.

II

Un jour, dit alors Joseph, en traversant le pays de Sarras, j'eus tel rêve ou telle vision, car les contours de mon songe, si cela était un songe,

étaient si nets que mon âme l'a considéré comme une heure réelle de ma vie, ou comme un monitoire des puissances d'en haut.

L'arche de David était devant moi ; elle étincelait comme d'une intérieure clarté et comme un incendie joyeux montrait des lueurs pourpres à travers ses planches devenues diaphanes. Elle atteignit ainsi une couleur de fête plus exquise que toutes lueurs de gemmes, puis elle s'ouvrit.

J'y vis un homme vêtu de rouge ; les splendeurs de feu qui ruisselaient si épaisses qu'on les eût jugées immobiles aux parois de l'arche le teintaient tout entier d'une incandescence de soleil couchant, mais ses yeux étaient calmes et bleus comme la mer. Cinq anges l'entouraient d'une transparence comme embrasée. Leurs ailes étaient des flammes pures et droites. Leurs blancs visages étaient affligés, chacun tenait un des instruments du martyr de Jésus, la croix ruisselante, les clous, la couronne d'épines ensanglantée de noirs grumeaux, des verges, une lance, et le sang sur tous ces objets ruisselait et des voix dirent : « Celui qui a subi la mort la plus dure et la plus dérisoire injustement, celui-là s'éveillera pour juger les autres. Il a touché les abîmes de douleur et la terre en est toute sanglante, » l'arche tout entière était un orbe de sang et de feu.

Alors les anges, en pleurant, saisirent l'homme vêtu de rouge et le clouèrent sur la croix. Il ne ressemblait pas à Jésus. Ses os crièrent, et sous la blessure de la lance, son sang ruissela, et une voix dit : Voici l'emblème de l'arche. Ceci s'est passé pour un juste, ceci se passera pour d'autres justes. Et les hommes dans leurs fêtes perpétueront le souvenir du châtiement du juste, et ils épuiseront les douleurs sur ceux de la parole amère, sur ceux de la voix de salut.

Alors l'arche m'apparut plus grande et haute. Elle était vaste comme une contrée. Ses murs ignescents apparaissaient au lointain comme la paroi lumineuse d'un paysage. Je voyais des forêts, des prairies, des rivières, des murailles dentelées de villes, et des gens vêtus de drap d'or se pressaient et chantaient, lorsque tout à coup sur un point de ce paysage de fête réapparissait le lugubre attirail de la croix et du martyr. Et les hommes parés de joies pures, les femmes douces et les enfants quietais qui tout à l'heure se réjouissaient, s'enfuyaient, s'évanouissaient comme un brouillard, et cette nature superbe s'emplissait de soudards aux trognes de bêtes. Et ils restaient là buvant et jouant aux dés quand déjà la croix et les envoyés d'en haut avaient disparu.

Puis de l'arche sortit un grand vieillard blanc et bien paré. L'arche était derrière lui maintenant, comme de pierre grise et d'ivoire ; elle était haute comme un temple et l'homme était devant le portique de ce temple.

Et la voix dit : « Voici le fils de David, le depositaire des secrets et des

avenirs. Il a marché longtemps par les cryptes de Dieu et voici pourquoi vous le voyez pour la première fois. » Mais aussitôt le grand vieillard était saisi par les bras turbulents d'une foule. Mais chaque fois qu'il avait disparu dans les supplices, un autre apparaissait pour subir le même sort. Les uns étaient affixés à la même croix, les autres voguaient dans des galères sans rames ni voiles, et on les voyait aborder paisibles à des îles désertes ; mais soudain ces îles étaient envahies de foules furieuses et leur supplice recommençait.

Enfin, comme le soir approchait sur ce paysage, devenu presque la vision d'une terre d'hiver, un de ces blancs vieillards m'apparut être entouré de quelques hommes jeunes qui l'écoutaient avec recueillement. Ils passèrent comme invisibles auprès des tourbillons de la foule meurtrière, qui longeait en poussant des cris les bords d'une rivière. Ils entrèrent dans une maison de petite apparence, qui devint aussitôt claire de toutes ses fenêtres, et comme un joyeux concert fut entendu ; puis la nuit se fit sur mes yeux et mon âme.

Et dans ce songe j'ai vu cette promesse qu'elle existera la maison de foi et de bonheur, non point grande et multiple comme le monde, et l'enveloppant de ses murs immenses, mais faible demeure en une vallée de rêve, loin des meutes hurlantes et loin des bandes armées.

« Joseph, dit le roi, veux-tu que je te conte un autre apologue du maître de la douceur ; il te donnera peut-être une réponse à ta vision.

LA MAISON NATALE

« Un jeune homme avait quitté sa cité, son père et sa mère ; non qu'il ne les aimât point, mais son âme contenait toutes les flammes folles de la curiosité et de l'espérance. Il s'était fait de la terre une image selon le récit des voyageurs qui depuis longtemps sont revenus à leurs foyers, c'est-à-dire embellie ; il croyait qu'aux portes des villes, de sages vieillards, touchés de sa fatigue, interrompraient leur causerie pour lui donner les bons conseils et que des jeunes gens, comme lui aventureux, l'aideraient à tout connaître en leur coin de terre. Il se voyait ainsi associé à toutes les expériences et à toutes les jeunes chansons, et que des tresses se dénoueraient pour l'étranger qui saurait des récits d'ailleurs et aurait vu d'autres climats. Sa route fut longue et nulle part son espoir ne fut satisfait. Les vieillards assis aux portes des villes le questionnaient bien, lui demandaient son nom, son âge, son origine, puis hochaient la tête et proclamaient les bénéfices de la stabilité dans la maison natale et déploraient devant lui d'anciens malheurs dont il ne connaissait pas les victimes. Les jeunes gens étaient passionnés de

leurs propres aventures : les uns étaient absorbés par la haine du tyran local, les autres vivaient dans un grand désir de voyage et de fortune ; ceux-ci parfois l'accompagnaient jusqu'au tournant d'un chemin, mais ce fut tout ; et les jeunes filles riaient ensemble à la fontaine, sans plus s'étonner d'un passant de plus. Il en passait tant devant leurs larges yeux, parmi les caravanes qui franchissaient la ville sans s'y arrêter. Parfois un péager toujours seul en sa cabane, entretenait longuement notre jeune homme, mais c'était pour entendre les fraîches nouvelles. Tout le monde lui demandait un peu, et personne ne lui donnait, et à son esprit attristé la terre étrangère semblait monotone. Mais comme il s'entêtait à sa chimère, il continuait sa route, de sorte qu'il se trouva un jour très appauvri, très fatigué et bien loin, très loin. De plus il tomba malade, de sorte qu'un soir épuisé il tomba de fatigue au bord d'un chemin. C'était une route presque sans arbres, et le ciel, sur sa tête, pâlement violet s'imprégnait d'un calme si total, d'une si négative nonchalance, et le silence du lieu était tel que le jeune homme eut l'impression qu'il allait mourir là, seul et loin de tout secours humain. Comme la somnolence invincible l'emballait, il lui sembla voir et il voyait en effet des yeux de l'âme une péri. La miséricordieuse déesse voulut savoir sa peine. Ah ! retourner, disait-il, à la maison de mon père. Elle est au pays natal, près de la rivière tranquille, où l'eau passe claire sur les cailloux blancs ; là croissent les roseaux que je coupais aussi hauts que ma taille d'enfant, et où je déversais mes confuses et ignorantes chansons. La salle blanche où je m'amusaiss sur les tapis que j'avais toujours vus était haute et colossale, et la fontaine du jardin intérieur a toujours filtré les minutes du sourire maternel. Maison maternelle, vasque originelle des sources de ma vie, hautes fenêtres d'où je découvris pour la première fois les caravanes rouges, jaunes et brunes dans la plaine infinie, figuier des premières figues où tant je dormis à l'ombre, petit mur du jardin, premier obstacle que je ne pus franchir, vous vivez, amis silencieux dont je ne sus comprendre le conseil, en attendant peut-être celui qui voulut être errant et voudrait redevenir un de vous, et participer de votre calme statique. Sans doute aujourd'hui, mon père a demandé aux crieurs et aux guides revenus de loin, s'ils ne m'avaient point vu ? Et la miséricordieuse péri voulut qu'il pût revoir en esprit la maison de son père.

Ils partirent tous deux et la route était belle, bien plus belle qu'elle n'avait jamais semblé au jeune homme quand il la parcourut, tout d'abord, même avec les joies de l'aventure. Les paysages le reconnaissaient ; un arbre dit : Il est bien moins triste que tout à l'heure, et sa démarche plus légère ; sans doute, il s'en retourne vers la maison de son père, ayant obtenu son vœu, et celle qui l'accompagne est bien belle. Un ruisseau

qui faisait tourner gaiement un moulin, rythma sa chanson sur son pas, joyeusement, et le jeune homme entrevit qu'il était possible, sur ce clair accompagnement, d'accomplir des milliers de pas joyeux. La nuit tintait de très nombreuses clochettes argentines. C'étaient les péris qui s'en allaient se visiter les unes les autres en galant apparat : leurs cheveux sont couleur de la nuit fraternelle ; elles portent à leur front couleur d'ambre lucide des aigrettes de feu céleste qui semblent aux hommes des étoiles filantes. Leurs robes sont de toutes les belles couleurs, mais elles passent si vite que les mortels n'y voient que des voiles blancs qu'ils prennent pour de petits nuages, mais de près ce sont d'exquises robes dont l'étoffe est en grains de perles, et pour courir de l'une à l'autre des terrasses célestes elles s'élancent sur de petits chevaux très rapides, et qui sillonnent l'espace de leurs ailes diaprées comme celles de papillons de la zone des dieux et des génies. A leur col des clochettes pendues font entendre une harmonique confusion de notes claires, infiniment. Les péris, ces beaux soirs, se visitent ou s'occupent d'aider un humain dans sa misère ou vaquent à embellir les fleurs et les jeunes filles dont elles retouchent les traits pendant leur sommeil, en leur présentant des rêves de bonheur, ou répandent sur le monde de longues traînées de parfums qui, le lendemain, voyagent, circulent et flânent au travers de la terre, étonnant de leur imprévu et de leurs complexités les hommes qui savent les percevoir sans les fixer nettement en leur souvenir, et notre jeune homme, les yeux ouverts à toute cette joyeuse féerie, suivait sa protectrice avec zèle et joie tant qu'il ne se souvenait plus, tout grisé de la course parfumée, du but de leur voyage. Et il fut bien surpris quand, dans le soir de la ville encore lucescente de quelques torches et de tambourins, il aperçut la maison de son père, énorme et noire. Une seule fenêtre en était éclairée si maigrement que cela semblait une lézarde dans la muraille. Et cette masse de maçonnerie était si grisâtre, muette et fermée qu'il en eut le cœur transi.

Ah ! Péri, bonne Péri, est-ce là bien la maison natale ? A ce moment, dans la chambre seule éclairée, il vit ses frères. Grâce à la péri il les put entendre : ils supputaient l'usage qu'ils feraient de leur fortune future. La fortune du père serait, certes, divisée en trois parts puisque l'un d'eux était parti et ne reviendrait pas. D'ailleurs, disait l'aîné, je saurais bien m'y opposer. Notre frère n'était pas un d'entre nous : il n'a pas compris le langage de notre foyer ; il était né, pour nous, un étranger. Et tel est l'avis de mon père, mais notre mère le défendrait. D'ailleurs, sans doute il est mort. C'était certes, leur désir, mais jeunes, les sens encore fins, ils eurent notion sourde de quelque divine présence et se séparèrent sans formuler leur pensée. La péri le mena alors dans la chambre où dormaient ses parents vieilliss

et, grâce à elle, il visita leur rêve. Et il s'y vit encore petit, encore faible, parmi toutes les choses qu'il avait aimées et qui lui semblaient autrefois si grandes, mais comme diminuées, séchées, écornées, et son père et sa mère le voyaient ainsi. Et tous deux parlaient souvent de lui ; le père disait : « La justice infinie le ramènera, je serai clément, mais, tout de suite, il devra non pas s'humilier, mais prendre sa place à nos comptoirs et dans nos travaux. » Et la mère disait : « La bonté infinie me le ramènera ; quand il reviendra je guérirai ses plaies et j'obtiendrai que, durant au moins trois grands jours, le père ne le force pas de s'associer à ses travaux, mais il les reprendra ; si faible que je sois, je saurai l'exiger. » Et leur rêve s'emplit de lentes minuties, de soucis à l'œil creux. Examinant des crevasses de murs, des fourmis laborieuses coururent en tous sens. Partons, dit le jeune homme, partons. Aussitôt ce mot dit, il se retrouva seul sur ce tournant de la route lointaine où il était tombé, le ciel était plus clair et l'aube indulgente. Un grand calme pénétrait ses moelles, comme ce doux réveil mi-brisé encore qui suit les fatigues d'une longue et pénible traversée.

Il se leva et reprit sa route, par des pays encore plus lointains ; comme il savait des vieilles chroniques il les contait, comme il savait des chansons il les chantait, comme il avait une fort belle écriture digne des anciens manuscrits, il calligraphiait des actes ou copiait des exemplaires des poètes pour les riches qui aimaient à montrer des livres, et il vivait. Il advint qu'en ces années le jeune homme devint un homme, et si les soucis de sa vie en furent moindres, les incertitudes et les peines de son âme en furent plus lourdes.

Or, un lourd jour d'été la campagne brûlait rousse sous l'aspect terrible du soleil, et les collines du lointain fumaient à la cime comme d'un blanc feu de brumes, et les dalles de la ville, blanches comme de la chaux, brûlaient les pieds comme des briques chauffées dans l'étuve ; il alla chercher un coin d'ombre dans un des détours du bazar. Il faisait si chaud, quoique les allées fussent fraîches de leur haute voûte, et que les petits esclaves noirs jettassent à terre des lignes d'eau parfumée, que tous les marchands dormaient sur leurs coussins, sans surveiller les coffres ouverts pleins d'écharpes de couleur et de manteaux de soie, et les tapis brochés de merveilleux oiseaux d'or, et laissaient les cassettes ouvertes ruisseler seules des feux des belles pierres. Et si leur sommeil était lourd, la tranquillité et la sécurité était complète, car le plus hardi des voleurs n'eût pas franchi la ceinture de rues torrides qui environnaient le bazar.

Notre homme s'assit sur le seuil d'une humble boutique où se vendaient les plus humbles aliments et de peu coûteuses boissons, et il s'endormit ; pas un bruit ne virait dans les rues couvertes du bazar, que des mots de

rêve, et l'esclave noir chargé d'arroser céda à la fatigue et s'endormit. Le songe de l'homme lui conta que ses tempes devenaient grises, et qu'elle était encore plus loin que le jour où il la crut revoir, la maison de son père et la maison natale. Il lui sembla qu'elle s'effondrait mais très lentement, glissant non parmi les rues, mais vers le miroir gris d'un lac. Il crut entendre un vague bruit de pleurs, et la péri de l'ancienne vision lui réapparut, toujours gaie et légère de sa jeunesse immortelle à lui qui connaissait les rides, et comme il souhaita revoir la maison de son père, elle l'emmena pour qu'il vît par les yeux de l'esprit. La route brasillait comme une fournaise ; où il avait vu des arbres, la place était nette, et plus loin, près des bouquets de bois, des équipes de bûcherons dormaient près de leur hache ; le ruisseau qui faisait tourner le moulin, l'accompagna encore de sa chanson si vive qu'on eût crû et encore désiré faire des mille et des mille pas à l'accompagnement vif de sa chanson, mais l'homme comprit que ce ruisseau était si gai, parce qu'il recommençait indéfiniment le même cercle, et que sa gaité n'était que du mouvement. Les airs étaient immobiles. Les périés ne se montraient point dans ce jour cru, ou seuls veillaient les chefs de caravane attendant à l'ombre des murailles l'heure de se remettre en route.

La maison natale lui parut plus grise, autrefois quelques fleurs paraient des fenêtres grillagées, maintenant de lourds volets comblaient les pierres vers le haut de la maison. En bas ses frères surveillaient des esclaves, comptaient de l'or, activaient des chargements ; et seul dans la cour intérieure le père rêvait désormais seul, et pensait : « Ceux-ci par leur présence et celui-là par son absence m'ont rendu plus seul que la mort. » L'homme comprit que ce vieillard était tari, que le meilleur de ses rêves allait désormais vers une tombe fermée, sans souci de rien, sans espoir, sans regret, sans confiance, sans mouvement. Et les choses n'avaient plus rien de l'aspect natal. Elles étaient vieilles, renfrognées, attentives aux rêves d'or des trois nouveaux maîtres. La tête du vieillard était inclinée sur sa poitrine. Elles ne le reconnaissaient pas et lui les avait oubliées. Il eut un instant le pressentiment d'une présence divine, mais comme il était très vieux, et que ses pensées suivaient toujours le même cours, il crut voir Azraël et frissonna tout entier. Et le cœur du voyageur se serra. Partons, dit-il.

Je vois, ô chère déesse, qu'il n'est point de maison natale pour l'homme, mais seulement un coin banal de cité partout le même, et que seul l'enfant croit naïvement découvrir, et je vois que l'homme oublie vite l'arbre qu'il a lui-même planté, si à chaque saison il ne lui rapporte pas de pleins paniers de fruits. Le figuier de mon père est desséché, et l'écorce en est creusée, et mon père vieillit près du figuier comme un arbre exfolié et décrépît. Il n'est rien

de beau dans la vie humaine que le souvenir de tel rêve qui nous emplit de joie, et même que le souvenir du début d'un rêve. Oh! quand tu vins me chercher dans ma fatigue presque mortelle, que j'aperçus tes yeux qui sont des divans pour un dieu, et la forêt d'ébène de tes cheveux, et l'aigrette scintillante de ton éternelle jeunesse, je crus voir s'ouvrir les battants du ciel pour que la beauté et la vérité m'expliquassent ce qu'était le rêve de bonheur, et le sens de la poursuite acharnée de la vie. Et les sonnailles de la belle aventure ont résonné pour moi; mais ce fut seulement réconfort et remède d'un jour. Péri, belle Péri, n'est-il plus de bonheur?

Et la Péri reprit: « Tes rosiers refleuriraient encore, et j'aime assez ton infortune pour t'en sauver; mon amour fait de pitié pour les enfants qui pleurent au ras du sol te sauverait. Dans un pays que je connais, où l'aube est embaumée, et le soir plein d'éventails, nous vivrions; l'eau de la source profonde te ferait oublier qui tu fus, et moi je serai ta gardienne bien-aimée et bien aimante, et seul le sourire éclairerait ta face, car ne te rappelant plus les souffrances, tu ne te souviendrais plus de la vie.

Veux-tu venir avec moi au pays sans miroirs, les sources y bruissent invisibles, la vallée retentit toute d'un indolent concert, et les coins d'ombre y sont si profonds qu'on y peut dormir des années sans apercevoir un peu de ciel entre les arbres.

Mais toi, n'y perdrais-tu rien?

Je serais, les années encore longues, avant que ton souffle ne s'éteigne en me bénissant, comme du rêve enchaîné; la gangue de mon mortel amour déprimerait mes ailes, mais plus tard, ennoblie d'un regret et d'une douleur, je reparcourrai joyeuse les espaces en quête d'une nouvelle infortune. Bonne comme la brise du soir un instant captée, je redeviendrai belle comme la brise du soir errante et libre.

Et l'homme répondit: Ce serait alors toute ma vie, ce murmure du ruisseau que j'entendrais, gai et rythmé parce que son parcours n'est guère plus grand que la largeur de la vasque à la maison de mon père. J'aime mieux mes soucis et mon inquiétude; partons.

Et il se réveilla devant l'humble boutique du marché.

Le lendemain il quittait cette ville. Comme il savait de vieilles chroniques et de neuves chansons, et qu'il savait calligraphier des actes, il vécut. Lorsqu'il fut devenu très vieux il s'arrêta dans l'humble ruelle d'une ville encore plus lointaine, et dans une chambre basse il attendit le dernier sommeil et il eût bien voulu que la Péri revînt lui montrer encore une fois le ciel en parfums et la maison de son père; mais il était si las que lorsque l'air s'éclaira d'elle, il frissonna tout entier comme s'il eût vu Azraël. On ne revoit pas, quand on a marché trop longtemps, la maison de son père, la maison natale.

Mais, dit Joseph, un autre enseignement peut éclairer nos solitudes, et toi, Seigneur, penses-tu de même que le docteur de la Douceur ?

Je te dirai ma foi de vieillesse, dit le roi, mais avant, voici que le soleil baisse et mon vieil esclave Darès va charger notre table d'aliments ; il te dira sa vie et peut-être y trouveras-tu quelque écho des choses qui t'étonnent ici.

GUSTAVE KAHN

(A suivre.)

LA PROFANATION DU SABBAT

Le moment de la mort approchait pour la centenaire polonaise. Au dire du docteur elle n'avait plus qu'un mauvais quart d'heure à passer. L'attaque de la maladie avait été soudaine et les petits-enfants qu'elle aimait à quereller ne purent pas être présents. Elle avait déjà passé au-dessus de la grande vague de la douleur et se trouvait au delà des limites de son refuge terrestre.

Les infirmières, oubliant les peines que ses scrupules diététiques leur avaient donné, étaient penchées sur le lit où était couché cet être ratatiné. Elles ne savaient pas que la mourante revivait le seul grand épisode de sa vie.

Il y avait de cela presque quarante ans ; elle était déjà septuagénaire et veuve. Un village polonais était tout son horizon, là vivait son petit garçon, son fils unique, qui tenait une auberge de village éloignée du lieu où elle habitait de trente-sept milles et qui avait une famille.

Elle reçut une lettre, qui arriva une veille du sabbat, un jour d'été pluvieux : elle était de son fils. Elle ouvrit la lettre avec une anxiété fébrile ; Son fils, son *kaddish* lui était précieux comme la prunelle de ses yeux ; la vieille femme parcourut avidement, de droite à gauche, l'écrit hébreu. Alors une faiblesse la prit, car elle tomba presque.

Un passage enfoui par hasard dans les quatre pages lui apparut comme écrit en lettres de sang : « Je ne me sens pas très bien depuis quelque temps ; la température est si lourde et les nuits si brumeuses. Mais ce n'est rien de sérieux ; ma digestion n'est pas très bonne, c'est tout. »

Il y avait des roubles, pour elle, dans la lettre, mais elle les laissa tomber inaperçus.

Une peur panique, voyageant plus vite que ne le fait la poste de ces jours, avait apporté le bruit de la venue soudaine du choléra dans le district où habitait son fils ; déjà une crainte pour la santé de son enfant la poursuivait, la lettre confirmait ses pires appréhensions ; même si les premières atteintes du choléra ne l'avaient pas touché quand il écrivait il était, de son propre aveu, dans l'état physique où l'épidémie a le plus de prise.

Maintenant il était, peut-être, malade au lit. Non, peut-être à son lit de mort et même peut-être mort. A cette époque-là, petite grand'mère avait vécu au delà de l'âge ordinaire; elle avait vu mourir beaucoup de gens, elle savait que l'ange de la mort n'oublie pas souvent sa besogne. Pendant les épidémies il a les mains trop occupées pour pouvoir prêter beaucoup d'attention à chaque cas. L'instinct maternel la poussait, de toutes les fibres de son cœur, vers son fils. La fin de la lettre semblait imprégnée d'un presentiment spécial : « Viens me voir bientôt, chère petite mère. Je serai incapable d'aller chez toi pendant tout un temps. »

Oui, elle doit y aller tout de suite. Qui sait si ce n'est pas la dernière fois qu'elle le verra.

Mais alors une pensée terrible l'arrêta. Le sabbat était commencé il y avait juste un moment. Aller en voiture ou à cheval ou avec tout autre véhicule était chose interdite pour les vingt-quatre heures à venir. Elle songeait avec frénésie à la situation. La religion permettait seulement la profanation du sabbat en cas de danger de mort.

Elle ne put se faire par aucun effort logique l'illusion que la guérison de son fils dépendait de sa présence même. En scrutant le cas avec la dureté des consciences scrupuleuses, elle vit que sa maladie n'était, en somme, qu'une hypothèse plausible. Non, aller chez lui maintenant serait, sans aucun doute, une profanation du sabbat.

Et cependant, malgré tous ces raisonnements, sa conviction que son fils était à la mort, et sa résolution qu'elle devait aller chez lui, de suite, ne faiblissaient pas un instant.

Après une lutte avec elle-même, elle transigeait; elle ne pouvait pas aller en voiture, cela aurait compromis les autres et demandait une opération financière.

Elle devait marcher!

C'était un péché de dépasser la limite de deux mille yards du village — distance fixée par la loi rabbinique — mais il n'y avait rien à faire.

Et, de toutes façons de voyager, la marche était encore la moins criminelle.

Le Tout-Puissant — qu'Il soit loué — savait qu'elle ne voulait pas travailler en ce jour.

Peut-être, dans sa miséricorde, pardonnerait-Il à une vieille femme qui, avant, n'avait jamais profané le jour de repos.

Le même soir, après un repas hâtif et après avoir mis la précieuse lettre dans son sein, la petite grand'mère se mit en marche pour faire les trente-sept milles qui la séparaient de son fils. Elle ne prit pas de bâton, car le porter, d'après le Talmud, c'était travailler. Elle ne put pas prendre non plus

un parapluie, malgré la saison des pluies où on était. Mille après mille, elle marchait rapidement, vers la pâle figure qui était si loin derrière l'horizon et qui, cependant, apparaissait lumineuse devant ses yeux comme une étoile qui la guidait. « J'arrive, mon agneau », murmurait-elle, « la petite mère est en route ».

C'était une nuit lourde, humide. Le ciel brillait d'un éclat fatal et fiévreux et semblait s'étendre sur la terre comme un linceul. Les arbres qui longeaient la route étaient enveloppés d'une sorte de vapeur boueuse.

Vers minuit le brouillard se leva et cacha les étoiles. Mais la petite grand-mère savait que le chemin allait tout droit.

Toute la nuit elle marcha à travers la forêt, sans crainte comme Una et ne rencontrant ni homme ni bête, quoique les loups et les ours hantaient les recoins du bois et que les serpents guettaient leur proie dans les broussailles; seulement les écureuils, innocentes bêtes, se lançaient à travers son chemin.

Le matin la trouva courbaturée et presque paralysée. Mais elle continua sa marche.

Presque la moitié du chemin était encore à faire.

Elle n'avait rien à manger avec elle et la nourriture était aussi un fardeau prohibé le jour du sabbat et en acheter elle ne le pouvait pendant la sainte journée.

Elle disait ses prières du matin du sabbat, espérant que Dieu lui pardonnerait cet irrespect. Le récital lui donna un oubli momentané de ses peines.

Comme elle passait à travers un village, la terrible rumeur annonçant le choléra était confirmée; pour dix minutes cela lui donna des ailes aux pieds. Mais alors la faiblesse du corps fut plus forte que tout et elle dut s'appuyer contre les haies au bout du village.

Il était presque midi. Un mendiant qui passait lui donna un morceau de pain. Heureusement c'était sans beurre; ainsi elle put le manger, non sans la crainte que cela aurait peut-être été touché par des choses impures. Elle revoyait son voyage. Mais le repos n'avait rendu ses pieds que plus sensibles à la douleur et plus pénibles à la marche. Elle aurait voulu les baigner dans un ruisseau, mais cela aussi était défendu. Elle relut la lettre et fouetta sa force diminuante avec un cri: « Courage, mon agneau! la petite mère est en route! »

Les nuages de plomb dissolvèrent en des rayures aiguës de pluie qui lui frappèrent la figure, la rafraîchissant pour quelques minutes, mais bientôt elle fut mouillée jusqu'à la peau et ses vêtements trempés devinrent plus lourds.

Le chemin se transforma en boue qui embarrassait ses faibles pieds. Sous le vent et la pluie battante elle avançait. Une anxiété nouvelle commençait à l'étreindre : Aurait-elle assez de force pour continuer sa route ? A chaque instant son pas se ralentissait, elle n'avancait plus que comme un colimaçon. Au plus lentement qu'elle allait, au plus vive devenait le pressentiment de ce qui l'attendait au bout de son voyage. Entendrait-elle seulement son dernier mot ? Peut-être — pensée épouvantable — qu'elle serait seulement là pour le voir mort ! C'était peut-être ainsi que Dieu voulait la punir d'avoir profané le Sabbat.

« Prends du cœur, mon petit agneau », gémissait-elle, « ne meurs pas encore, ta petite mère arrive. »

La pluie cessa. Le soleil apparut brûlant et violemment sécha sa figure et ses mains et les fit ruisseler de transpiration. Chaque pouce gagné était maintenant une torture, mais les braves pieds peinaient pour aller en avant. Il y avait une voix mourante bien éloignée, encore hélas ! qui l'appelait ; elle répondait : « J'arrive, mon agneau. Prends du cœur, la petite mère est en route, courage, je verrai ton visage, je te trouverai vivant. »

Un charretier vit son état et lui offrit une place dans sa charrette. Mais elle secoua la tête avec fermeté. L'interminable après-midi ne finissait pas ; elle se traînait sur la route de la forêt, trébuchant de temps en temps de faiblesse et se déchirant la figure et les mains aux ronces du chemin. A la fin, ce cruel soleil s'éteignit et un brouillard fumant s'éleva des flaques d'eau de la forêt. Et toujours de longs milles étaient à faire et toujours elle continua sa marche, tombée en torpeur par l'excès de la fatigue, à peine consciente ; elle faisait chaque pas parce qu'elle avait fait l'autre. De temps en temps ses lèvres murmuraient : « Prends du cœur, mon cher agneau ! j'arrive. » Le sabbat était fini avant que lassée, saignante et à moitié évanouie, la grand'mère arriva à l'auberge de son fils, sur la lisière de la forêt. Son cœur était glacé par un pressentiment fatal.

Il n'y avait à la porte aucune voiture de paysan polonais, comme c'était l'habitude le samedi soir. Le son de plusieurs voix, lamentant des hymnes hébreux, s'entendait dans la nuit. Un homme enveloppé dans un caftan ouvrit la porte ; il leva mécaniquement le doigt pour la prier d'entrer sans bruit.

La petite grand'mère regardait dans la chambre de derrière. Sa belle-fille et ses petits-enfants étaient assis par terre : la place de ceux qui déplorent la mort d'un des leurs.

« Loué soit le vrai juge », disait-elle, et elle déchira sa robe.

— « Quand est-il mort ? »

— « Hier. Nous avons dû l'enterrer en hâte, avant que le sabbat ne commençât. »

La petite grand'mère éleva sa voix tremblante et la joignit à l'hymne :
« Je chanterai un chant nouveau pour toi, ô Dieu, sur une harpe à dix
cordes, je chanterai tes louanges. »

.
Les infirmières ne purent comprendre quelle impulsion, quelle force
nouvelle firent soulever ce corps momifié, en une pose assise La petite
grand'mère fouilla d'une griffe ratatinée dans son sein rétréci et en retira
un papier froissé et jaune comme elle, couvert d'hiéroglyphes étranges dont
la couleur s'était effacée depuis longtemps. Elle le tenait devant ses yeux
chassieux ; une lumière magnifique les illumina et éclaira sa figure ridée.
— Ses lèvres se murent lentement : « J'arrive, mon agneau », murmura-t-elle,
« courage. La petite mère est en route. Je verrai ta figure, je te trouverai
vivant. »

I. ZANGWILL

La Guyane russe : Sakhaline.

UN RÉVOLUTIONNAIRE AUTODIDACTE

(Étude biographique.)

A l'embouchure du fleuve Amour, dans les eaux du Japon, existe une île appelée Sakhaline dont la superficie peut être évaluée à 63,000 kilomètres carrés. Au seul aspect de cette île on est involontairement saisi d'un sentiment de tristesse indéfinissable. Figurez-vous un sol couvert de montagnes irrégulières sur lesquelles on aperçoit çà et là quelques arbustes malingres qui ont fini par y pousser on ne sait véritablement par quel miracle de la végétation. Pendant plus de quatre mois de l'année la mer est recouverte d'une couche de glace assez épaisse pour permettre la communication entre les deux rives, et au mois de juin elle charrie de nombreux glaçons.

Dans l'intérieur de l'île on est obligé de faire usage des traîneaux jusqu'au mois d'avril et en plein hiver, au mois de janvier, le froid atteint jusqu'à 37 degrés centigrades. Par contre, pendant la période de l'année que l'on doit considérer comme « la belle saison », la glace est remplacée par des brouillards malsains et des pluies torrentielles.

Au début la population se composait de naturels immigrés d'îlots voisins dont le climat était sans doute encore plus ingrat et plus meurtrier. De nos jours on y compte environ une quinzaine de mille habitants, même pas un habitant pour 47 kilomètres carrés.

Depuis 1875 l'île appartient entièrement à la Russie, qui en a fait une importante station maritime, en vue de surveiller les eaux japonaises. La population actuelle de Sakhaline est composée de pêcheurs japonais, des soldats formant la garnison russe et malheureusement de condamnés, parmi lesquels se trouvent un grand nombre de transportés politiques, car après la terreur le gouvernement russe a compris tout le parti qu'il pouvait tirer de cette île malsaine pour en faire un lieu de déportation où chaque année il envoie mourir sûrement, après une agonie plus ou moins longue, suivant

les différents tempéraments, les malheureux qu'il considère comme ses adversaires les plus dangereux.

En Sibérie, dans des cas bien rares, les évasions étaient encore possibles, mais à Sakhaline les plus audacieux ne sauraient même pas y songer, isolés comme ils sont de toute communication avec le continent.

Rien, absolument rien ne pousse sur ce sol aride et l'exploitation des mines est la seule ressource du pays, — si toutefois on peut appeler cela une ressource.

Le gouvernement loue à raison de 30 à 70 kopeks (1 franc) par jour les 10,000 déportés à des entrepreneurs qui utilisent ces malheureux comme des bêtes de somme, — avec moins d'humanité cependant, — les déportés ne recevant que le tiers de la somme pour laquelle on les a loués, soit 9 kopeks. (*Vestnik d'Europe*, mai 1879.)

A Sakhaline, où la vie matérielle est littéralement impossible, la mortalité dépasse de beaucoup le nombre des naissances, et je me souviens avoir lu, il y a quelques années, la triste histoire d'un topographe envoyé par le gouvernement dans cette île maudite, qui en a été réduit à manger son pauvre chien, son fidèle compagnon, qui lui avait une fois sauvé la vie!

Le 21 novembre 1891, les habitants d'un petit village de l'île Sakhaline étaient atterrés en apprenant le suicide d'un des condamnés politiques, le malheureux Pierre-Karlovitich Dombrowsky, un jeune homme de trente-deux ans. Dombrowsky avait été inculpé dans un procès bien connu, intenté contre vingt-neuf membres du parti « Prolétariat » à Varsovie, condamné de ce chef à seize ans de travaux forcés et transporté à Sakhaline en 1887. Les détails de cette mort tragique nous ont été donnés dans une lettre qu'un des camarades de Dombrowsky a réussi à soustraire à la surveillance de ses gardiens et qui a fini par nous parvenir intacte après bien des péripéties. Cette lettre est édifiante sur la façon barbare dont sont traités les malheureux transportés politiques par les bourreaux de l'administration pénitentiaire, depuis le gouverneur jusqu'au dernier garde-chiourme. Je transcris sans rien changer la lettre de mon ami :

... Pierre Dombrowsky, dont je t'ai souvent parlé dans mes lettres, vient de nous quitter pour toujours, — et cela dans des circonstances qui nous ont tant attristés, que j'ai peine à trouver le courage de t'écrire. Le 21 novembre, à 10 heures du matin, en entrant dans la hutte qu'il habitait, un de ses camarades de déportation le trouvait étendu sur le sol, la poitrine trouée d'une balle de revolver. Sur la table se trouvait un billet ainsi laconiquement conçu : « Qu'on n'accuse personne de ma mort. Je me tue parce que je ne puis supporter davantage la tyrannie du gouvernement et l'arbitraire administratif. » Des lettres écrites par lui à ses parents et à des amis,

dans lesquelles il expliquait son chagrin et ses souffrances, ne sont jamais arrivées à destination. La nouvelle de cette fin tragique a profondément ému tous ses camarades de déportation, car il ne comptait que des amis. Voici, en substance, ce qui a amené l'infortuné Dombrowsky à cet acte de désespoir. En février 1889 — sans raison d'aucune sorte — il fut publiquement et lâchement insulté par le sous-directeur du pénitencier. Depuis lors Dombrowsky était méconnaissable, ne parlait plus, ne pouvait plus tenir en place et si pour un instant son agitation fébrile se calmait, c'était pour faire place à des sanglots. On l'avait entendu dire à plusieurs reprises : « Je n'ai pas le droit de tirer vengeance de l'insulte qui m'a été faite, car la colère de nos bourreaux retomberait sur vous, mais comme je ne veux plus supporter tant d'insultes et d'injustice, il vaut mieux mourir. » Son état nous inquiétait au plus haut ; aussi exercions-nous autour de lui, jour et nuit, une surveillance incessante, qu'hélas ! il devait finir par réussir à déjouer. Son persécuteur Pétrine, craignant sans doute les suites fâcheuses qu'aurait pu finir par avoir sa conduite illégale au premier chef, prit les devants, soudoya des faux témoins pour tâcher d'établir un attentat contre sa vie, à lui, Pétrine ! Cette histoire d'attentat, fabriquée de toutes pièces, coûta cher à tous les autres condamnés politiques ; les traitements les plus cruels et les punitions les plus barbares se multiplièrent. Quiconque appelé en témoignage, ayant le courage d'oser dire la vérité, était mis au pain et à l'eau et relégué dans des cloaques immondes. Dombrowsky resta pendant un an et demi en prévention, et l'on peut difficilement se faire une idée de ce qu'est la prévention à l'île Sakhaline ! Pourtant l'accusation portée contre notre malheureux ami tenait si peu debout, que le procureur chargé d'instruire l'affaire dut l'abandonner, mais son persécuteur demeura impuni. Toutes les souffrances avaient épuisé son courage et les idées de suicide commencèrent à s'emparer de lui. Il avait de fréquents moments d'indicible abattement et le moindre souvenir de l'histoire de Février le faisait tomber dans des attaques hystériques alarmantes.

Au mois d'octobre le personnel de l'administration pénitentiaire de Sakhaline fut changé. La condition des condamnés politiques devint plus intolérable encore. Le nouveau directeur fit afficher un ordre enjoignant à tout condamné politique rencontrant un employé d'administration, de se découvrir en s'arrêtant à dix pas de distance, sous peine de recevoir *cent coups de fouet* et d'être jeté dans un cachot, avec une mauvaise chemise pour tout vêtement. On comprend ce que ce caprice de l'administration devait avoir d'humiliant pour des condamnés politiques, et Dombrowsky en souffrait peut-être plus qu'aucun de nous. Il travaillait toute la journée chez lui, n'osant plus sortir, de peur de rencontrer un employé de l'administration, cette rencontre pouvant être fatale pour lui et pour ses compagnons.

Le 19 novembre, un de ses camarades, en rentrant en ville, se croisa avec le directeur qui était en traîneau et que, par conséquent, on pouvait ne pas apercevoir. Le lendemain notre camarade N... fut appréhendé et traîné chez le directeur. « Me connais-tu ? », lui demanda ce fonctionnaire. — « Non », répondit N..., qui le voyait pour la première fois. — « Tu dois me connaître », répliqua le directeur en insultant grossièrement N..., à la grande hilarité des autres bureaucrates qui se trouvaient dans la pièce.

Dombrowsky apprit cette histoire le jour même et s'en montra très impressionné. Il réunit un certain nombre de ses camarades les plus voisins et l'affaire fut vivement commentée. Dombrowsky était extrêmement agité. « Que faire ? Que faire ? », répétait-il, en accompagnant ses paroles de gestes saccadés. Il parlait d'aller trouver le gouverneur, pour lui expliquer l'affaire, mais les camarades l'en empêchèrent. Le soir il les quitta, paraissant plus sombre que d'ordinaire et, comme je vous l'ai dit plus haut, le lendemain notre pauvre ami gisait inanimé sur le sol de sa pauvre hutte!!!..

Pierre Karlovitch Dombrowsky était né le 29 juillet 1860, dans un petit village du gouvernement de Varsovie, sur les terres des comtes Mokronovsky, dont ses parents étaient domestiques. De père en fils les Dombrowsky s'étaient battus avec leurs maîtres pour l'indépendance de leur pays. Le père de Dombrowsky aimait à raconter les victoires et les défaites de ces luttes patriotiques et les récits et les légendes de ces épisodes avec lesquels le jeune Pierre avait été, pour ainsi dire, bercé au foyer paternel, avaient, de bonne heure, éveillé dans cette nature sensible à l'extrême des sympathies profondes pour sa malheureuse patrie, sympathies qu'il conserva toujours et auxquelles il avait dévoué sa vie avec toute l'ardeur de son tempérament de patriote polonais. La dernière lettre qu'il adressait à ses parents se terminait par ces mots touchants : « Adieu père, adieu mes frères de malheur. »

Jusqu'à l'âge de treize ans, le jeune Pierre vivait chez ses parents, en pleine campagne, et cette existence de petit paysan lui permit d'acquérir la force physique qu'il conserva jusqu'à ses derniers jours, l'amour de la nature et le mépris du danger. Dans les derniers temps de sa déportation, alors qu'il commença à se laisser aller à la misanthropie d'un caractère tout spécial, il se plaisait à s'isoler dans les forêts, à gravir les montagnes et à sauter les précipices.

Après treize ans, son père se décida à l'enlever aux champs pour l'amener à la ville, à Varsovie, où il le plaçait chez un cordonnier. Alors commença pour lui la série des vexations de toutes sortes qui accompagnent d'ordinaire l'existence d'un apprenti : nettoyage de l'atelier, courses pour

e maître comme pour les ouvriers et autres besognes aussi peu attrayantes, commandé par tout le monde et recevant de chacun plus de taloches que de remerciements. En Pologne, pas plus qu'en Russie, du reste, il n'existe pas, comme dans les autres pays, de lois assurant la protection de l'enfance pendant la période si pénible de l'apprentissage. Un apprenti est considéré comme un esclave par son maître et n'est guère non plus grand'chose de mieux pour chacun des ouvriers, souvent trop disposés à oublier qu'ils ont commencé par être eux-mêmes des apprentis.

A Varsovie il existe des écoles du dimanche, auxquelles les patrons sont tenus d'envoyer leurs apprentis. C'est dans un de ces modestes établissements que le jeune Dombrowsky apprit à lire et à écrire. Pourtant, sa nature d'enfant élevé dans toute l'indépendance des champs devait s'accommoder mal de la discipline de l'école et il ne tarda pas à s'en faire renvoyer. Son éducation première s'arrêta donc à peu près là et il tourna dès lors toute son attention vers l'étude de la question sociale, telle qu'il la concevait. Devenu révolutionnaire autodidacte, genre assez répandu parmi les paysans slaves, Dombrowsky apprit tout par lui-même.

Dans l'atelier de cordonnier où travaillait le jeune Pierre les ouvriers ne se gênaient pas, en l'absence du patron, pour entonner des chansons patriotiques célébrant les victoires de leurs patriotes Kostuchko, Iassinsky et autres martyrs des luttes épiques de 1831 et 1863. Quand le pauvre apprenti avait séché les larmes que lui avaient tirées les coups de tire-pied de son patron, ses yeux étaient de nouveau mouillés par les pleurs que lui arrachait le récit des souffrances endurées par les martyrs de l'indépendance de son pays. Il eût été difficile de trouver dans tout Varsovie une seule famille d'ouvriers qui ne comptât un de ses membres ayant pris part à l'insurrection, et n'ayant été mise en deuil par la mort d'un père ou d'un frère, et l'on peut dire que, dès le berceau, les ouvriers polonais ont la haine invétérée du gouvernement russe, car chacun ayant à raconter les aventures d'un père ou d'un frère tué à l'ennemi, il s'établit vite entre eux une étroite solidarité patriotique.

La propagande socialiste, pourtant, ne se développa guère en Pologne que dans la seconde partie de 1870, car jusque-là la question de patriotisme dominait tout, au point de laisser peu de place au développement des théories socialistes. Déjà la constitution de 1793 apportait dans ses statuts le dernier mot de la pensée démocratique, et les idées socialistes avaient exercé une influence importante dans les révolutions de 1831 et de 1863. Le grand poète Mickiewicz fut un ardent adepte de Laménais, et en 1871 un grand nombre de réfugiés polonais sont tombés sur les barricades de la Commune. Il se trouva même un homonyme de notre héros Dombrowsky,

qui exerça un des commandements les plus importants dans l'armée communaliste.

En somme, dans presque tous les mouvements révolutionnaires de l'Occident il serait facile de trouver des noms polonais. Pourtant, avant la deuxième moitié de 1870, je le répète, la propagande socialiste n'existait pour ainsi dire pas, la question de l'indépendance ayant jusque-là primé tout, aussi bien pour les démocrates que pour les féodaux. Mais après l'échec terrible de l'insurrection de 1863, qui enlevait à ce malheureux pays le dernier lambeau d'espoir de reconquérir son indépendance, l'état des choses se modifia. Malgré la terreur qui suivit la défaite du parti national, entraînant avec elle l'effondrement de ses espérances, le peuple se remit au travail et la noblesse et la bourgeoisie ont recherché les moyens les plus propres à sauver la situation économique de la Pologne. La révolution démolit tout, disait-on, il faut sauver les derniers vestiges de l'unité nationale, la langue et la littérature. « Développons les richesses naturelles de la Pologne et faisons fortune. » Tels étaient les thèmes favoris des plus vieux et de la majorité des riches et des bourgeois. La jeunesse, elle, se plaçait sur un terrain plus radical. Depuis plusieurs années la jeunesse polonaise a fréquenté les universités russes et conséquemment s'est trouvée mêlée à la jeunesse russe. Les jeunes étudiants polonais se sont vite familiarisés avec la littérature russe et ils ont vite compris qu'il ne fallait pas confondre le peuple de Russie avec son gouvernement, car ils n'ont pas tardé à voir que le despotisme pesait sur les Russes eux-mêmes presque aussi durement que sur les Polonais.

Dans la malheureuse insurrection tous les Russes n'ont pas parlé et agi comme le fameux Kotkoff et autres, et il en était beaucoup, au contraire, qui ne marchandèrent pas leurs sympathies à la cause polonaise. En 1820, les souvenirs de l'insurrection s'étaient peu à peu effacés de la mémoire de la jeunesse russe, et les préoccupations relatives à la question nationale avaient été remplacées par les préoccupations bien autrement graves des souffrances du peuple. Les idées nouvelles se répandaient comme un torrent menaçant de tout emporter sur son passage. Pour la première fois l'idée sociale quittait le domaine du rêve, pour sauter à pieds joints dans le terrain de la réalité. On vit alors les convaincus, les femmes aussi bien que les hommes, renoncer volontairement aux douceurs de leur existence facile, souvent même fastueuse, pour aller dans les usines, dans les fabriques, dans les villages, partout enfin où ils le jugeaient utile pour la grande cause humanitaire, faire la propagande de leurs idées. En même temps les jeunes gens qui étaient dans les universités se mêlaient aux ouvriers. En revenant chez eux à l'époque des vacances, ils rapportaient des brochures, des livres

et des manifestes qu'ils distribuèrent à profusion. Plus encore, ils fondaient des cercles dans toutes les provinces de l'Empire et ces cercles devenaient autant de centres qui dirigeaient et activaient la propagande dans leurs rayons respectifs. Peu à peu les étudiants polonais les ont imités et une fois que l'on a fini par comprendre que la lutte entre la Pologne et la Russie ne pouvait aider en rien à l'établissement de la justice sociale, ils se sont reportés vers les idées de fraternité et de solidarité entre tous les malheureux du monde pour arriver à conquérir enfin le droit à l'existence. Certes, cet abandon des vieux préjugés ne s'est pas effectué sans difficultés mais en fin de compte on y est arrivé, et aujourd'hui les jeunes Polonais se livrent à la propagande de la justice sociale avec autant d'ardeur que leurs prédécesseurs en ont montrée en 1863, en tentant de défendre l'indépendance de leur pays. Cette nouvelle lutte exige de grands sacrifices, mais la jeunesse polonaise sait se montrer à la hauteur de la grandeur de sa cause. Des universités russes, de Suisse, de différents centres de la Galicie, partent des hommes qui prennent pour mission de répandre les idées nouvelles dans le peuple, pour éclaircir la situation et indiquer l'issue. En Galicie il existait déjà une littérature socialiste en langue polonaise; à Paris se publie le *Przedswit*, à Lwoff la *Praca*. En 1877 ont été fondés à Varsovie les premiers cercles socialistes, fréquentés aujourd'hui par la généralité des ouvriers de la ville.

Il faut reconnaître qu'en Pologne, en raison de son étendue moindre de beaucoup, le terrain était mieux préparé qu'en Russie pour le développement rapide du mouvement socialiste. La Pologne possède pour son territoire restreint un grand nombre d'usines et de fabriques et les produits qui y sont manufacturés inondent la moitié des marchés russes. De plus, en Pologne les ouvriers des villes présentent un contingent permanent, tandis qu'en Russie la classe des prolétaires des villes ne s'est formée que depuis quelques années. Pendant longtemps les ouvriers des fabriques russes se recrutaient parmi les paysans que la misère chassait de leurs villages et qui venaient travailler pendant l'hiver dans les usines où ils avaient chance d'être employés, mais qui, aussitôt la belle saison revenue, retournaient dans leur commune pour cultiver la terre.

L'instruction dans la classe des ouvriers et des paysans est plus répandue en Pologne qu'en Russie. Les Polonais ont toujours présente à leur mémoire la tradition politique du passé et chez eux les idées d'indépendance et de liberté ne peuvent manquer de faire battre le cœur.

A l'époque de la fatale insurrection de 1863 les étendards des syndicats étaient déployés dans toutes les manifestations patriotiques et les représentants de corporations fraternisaient avec les hommes du peuple, faisaient

ensemble le serment solennel de « vaincre ou de mourir ». On trouvait donc à qui parler lorsque l'on venait exposer aux Polonais le long et lamentable tableau des injustices sociales. Toute leur vie les idées d'oppression les avaient obsédés et le ferment de haine que l'asservissement de leur pays avait fait germer dans le cœur de ces patriotes contre les tyrans les disposait à accepter avec enthousiasme les revendications sociales, la lutte du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'opresseur. Le soir, après le travail, réunis par petits groupes de huit ou dix dans la chambre d'un camarade, un étudiant quelconque, la plupart du temps inconnu de tous, venait leur rendre visite et les entretenir des souffrances et des misères du peuple, c'est-à-dire des souffrances et des misères qu'ils enduraient eux-mêmes. Leur hôte mystérieux était donc certain de trouver en ces pauvres gens un auditoire tout disposé à accueillir avec sympathie le développement de théories indiquant le moyen d'arriver à la création d'une société future ayant pour base l'amour du prochain, la fraternité. En les quittant, le jeune homme leur distribuait des brochures dans lesquelles on flétrissait les iniquités flagrantes de l'organisation actuelle et préconisait une société future dans laquelle l'oppression ne serait plus possible grâce à l'anarchie. Ces brochures, laissées entre les mains d'hommes simples, qui en les lisant attentivement y retrouvaient clairement exposées leurs souffrances de chaque jour et leur faisait entrevoir l'espoir de les faire disparaître, ne pouvaient manquer de frapper juste, et quand ils en avaient fini la lecture, ils refermaient le livre en s'écriant : « Mais tout cela est vrai, du premier mot jusqu'au dernier, comment se fait-il qu'on n'y ait pas pensé plus tôt ? » Le lendemain, en venant reprendre son rude labeur à l'usine ou à l'atelier, il expliquait de son mieux à ses camarades d'atelier les idées nouvelles exprimées dans les brochures qu'il leur laissait et qui, en passant ainsi de mains en mains, finissaient par semer partout des germes de haine pour la société actuelle et d'amour pour la société future.

Une semblable propagande ne pouvait manquer d'exercer une influence profonde sur une nature aussi énergique et aussi avide de liberté que celle du jeune Dombrowsky, et ce fut avec tout l'enthousiasme de son tempérament généreux qu'il embrassa les théories nouvelles, pour les propager à son tour avec tout le dévouement dont il était capable.

Les immenses progrès qu'avait si rapidement faits en Pologne, et notamment à Varsovie, le développement des idées sociales, ne pouvait manquer d'exciter l'inquiétude des gouvernements, et en 1878 commencèrent des séries de perquisitions domiciliaires et d'arrestations individuelles, mais au fur et à mesure que l'on saisissait des brochures, des propagandistes infatigables en procuraient de nouvelles. En 1880 Stéphan, un frère de

Pierre Dombrowsky, fut au nombre des arrêtés. Pierre, bien que fervent partisan du mouvement socialiste, n'avait eu jusqu'ici aucune relation directe avec le parti révolutionnaire. Ce fut à cette époque qu'il abandonna son métier de cordonnier pour entrer dans le corps des sapeurs-pompiers de Varsovie, qui était exclusivement recruté parmi les Polonais, ce qui faisait que le corps des pompiers était considéré par la population comme une sorte de garde nationale. C'en était assez pour séduire Dombrowsky, bercé, comme je vous l'ai dit, au milieu des légendes et des faits patriotiques. Du reste, cette vie active, pleine d'alarmes et de dangers, convenait mieux au caractère ardent de notre héros que l'existence monotone de l'atelier.

Cependant Dombrowsky avait atteint l'âge de la conscription, et pour tout bon Polonais, chez qui tout sentiment de patriotisme n'était pas encore complètement éteint, accepter de servir comme simple soldat ou comme officier dans l'armée qui avait égorgé la Pologne, était considéré comme une honte. Du reste, la situation du soldat polonais est plus pénible encore que celle du soldat russe. Il doit quitter son pays, dont on l'éloigne généralement le plus possible et plus que tout autre il est constamment en butte aux mauvais traitements autorisés par la discipline militaire. Malgré tout, Dombrowsky fut contraint d'entrer au service en 1881, et l'on concevra sans peine que le temps qu'il devait passer à l'armée allait devenir pour lui un martyrologe de chaque jour, car un caractère aussi indépendant s'accommodait mal d'une discipline toujours stupide et souvent barbare. Dombrowsky ne fut pas moins épargné que ses compatriotes et il eut sa large part de punitions et de mauvais traitements. Un jour, révolté par une punition plus injuste que d'ordinaire, il aurait tué un supérieur s'il n'avait été retenu à temps par un de ses camarades. Heureusement ce temps d'esclavage devait vite finir, car la durée de son service se réduisait à neuf mois.

Avec quelle joie il rentrait dans son cher pays. Avec quelle joie il se promettait d'écouter encore les chansons patriotiques et révolutionnaires qui avaient fait les délices de sa première jeunesse.

Malheureusement, quelques jours après son arrivée à Varsovie, ses maigres ressources ayant été bien vite épuisées, il se trouvait sans abri et sans pain, car son caractère trop fier l'empêchait de rien accepter d'autrui, même de son frère aîné ou de son père, qui n'auraient pas demandé mieux que de lui venir en aide et qui le pouvaient. Non, c'est au travail seul qu'il voulait devoir ses moyens d'existence, et, après bien des démarches et bien des désappointements, il finit par s'en procurer, grâce à sa persévérance indomptable. Une fois l'ouvrage assuré, il s'y donne avec ardeur, travaillant sans relâche de 16 à 18 heures par jour.

A ce moment le parti socialiste se dessinait bien et formulait un programme nettement indépendant. Varinsky éditait à Varsovie son journal *Le Prolétariat*, préconisant des idées bien distinctes de celles émises jusqu'alors par les journaux avancés publiés en Galicie. La rédaction du *Prolétariat* était d'accord avec les démocrates socialistes allemands, mais elle comprenait bien que pour la Russie la question primordiale était la conquête de la liberté politique. Sans cette liberté, toute tentative de propagande devenait illusoire.

Dans un pays comme la Pologne où avaient existé tant de sociétés secrètes, notamment la « Société de la Liberté du Peuple » qui, durant son existence de 1870 à 1880, a rendu par ses actes énergiques plus de services qu'aucune autre à la cause révolutionnaire, les héros et les martyrs russes ne pouvaient manquer d'exciter la sympathie et l'admiration de tous ceux qui s'intéressaient au mouvement socialiste. Chaque manifestation de propagande par les faits en Russie provoquait un mouvement parmi les ouvriers polonais.

Peu de temps après son retour du service militaire, Dombrowsky avait fait de nombreuses connaissances parmi les ouvriers révolutionnaires, mais ce ne fut qu'en 1883 qu'il entra en relation avec les révolutionnaires agitateurs. Les réunions de ce dernier parti n'eurent pas cependant le caractère pratique que l'on en pouvait attendre au début, car la plus grande partie du temps était consacrée à la préparation de programmes et à la recherche des meilleurs moyens de propagande.

En 1884, Dombrowsky est devenu propagandiste et à partir de cette époque il commence à exercer une influence considérable sur les autres. Ses connaissances théoriques n'étaient peut-être pas très développées, mais il sentait profondément et sincèrement les idées qu'il s'était faites. Il comprenait mieux que personne la condition misérable de ses camarades ouvriers, était bien au fait de leurs habitudes et savait comment il fallait leur parler. Grâce à sa façon claire et communicative d'expliquer les choses, il réussissait à merveille à faire pénétrer dans leur esprit tout ce qu'il savait, tout ce qu'il pensait. Chaque jour à l'atelier, tout en travaillant, il ne cessait de faire de la propagande, sachant tout mettre à profit pour l'explication de ses théories. Le soir, la besogne finie, après avoir rangé ses outils et enlevé son tablier, il se rendait dans une maison retirée d'un faubourg de Varsovie, où des camarades l'attendaient pour écouter la lecture des brochures traitant de la question sociale, qu'il se procurait au fur et à mesure de leur publication. Grâce à sa façon de lire claire et lente, au tact avec lequel il insistait sur les passages importants et aux commentaires qu'il savait y ajouter à propos, ses auditeurs ne perdaient pas un seul mot de ces intéressantes lectures.

Ce fut à l'une de ces réunions clandestines qu'il fit la connaissance d'une jeune fille, dont il devait garder le souvenir jusqu'à son dernier jour, et qui, elle de son côté, ne devait jamais l'oublier et lui adressait ses encouragements en lui faisant part de ses espérances en un avenir meilleur pendant sa déportation à Sakhaline.

Au mois de juillet 1884 se répandait à Varsovie la nouvelle de la mort violente d'un conducteur de tramway et l'on ne tarda pas à savoir que ce meurtre avait eu la politique pour mobile. En effet, ce conducteur se mêlait aux ouvriers révolutionnaires, fréquentait leurs réunions où, suivant l'habitude des misérables de son espèce, il se montrait un des plus violents. Il avait lâchement dénoncé douze de ses camarades.

Depuis Judas, la basse trahison a toujours soulevé de dégoût le cœur de tous les honnêtes gens et l'on ne doit pas se montrer surpris que les révolutionnaires russes et polonais poursuivent sans pitié les traîtres qui réussissent à se glisser dans leurs rangs, car ils les considèrent avec raison comme infiniment plus dangereux qu'un ennemi avéré.

Dans le comité révolutionnaire de Varsovie, comme du reste dans tous les comités semblables de la Russie, tout indicateur découvert est condamné à mort, et, tôt ou tard, la condamnation est implacablement exécutée. A Moscou on trouvait un jour dans un grand hôtel du centre un jeune homme étendu sans vie sur le parquet de sa chambre, ayant fixé sur le dos cet écriteau laconique : « Mort aux mouchards. » A Saint-Pétersbourg, un officier de gendarmerie tombait raide mort, frappé en pleine poitrine par le poignard du révolutionnaire Diguæeff. Un autre a été précipité dans le fleuve à Moscou. A Odessa, un traître fut exécuté au moyen d'acide sulfurique. Je pourrais multiplier ces quelques exemples, et, quel que soit le moyen employé par celui qui est chargé d'exécuter la décision d'un comité révolutionnaire, le plus souvent le châtiment est inéluctable. Dans cette lutte acharnée entre le gouvernement de la Russie et les révolutionnaires russes, une dissertation philosophique établissant que personne n'a le droit de prendre la vie d'autrui serait déplacée, les révolutionnaires russes ayant devant eux deux alternatives : Ou laisser le traître impuni et assister impassibles au supplice de leurs camarades, ou supprimer le faux frère, comme ils peuvent, afin d'intimider ceux qui seraient tentés de l'imiter.

Sur de simples soupçons, on ne peut plus vagues, Dombrowsky fut arrêté avec son fidèle disciple Ossowsky. Bien qu'avant de mourir le conducteur ait indiqué d'autres individus comme ses meurtriers, deux faux témoins qui n'apportèrent au procès aucune preuve concluante suffirent aux juges pour condamner Ossowsky à mort et Dombrowsky aux travaux

forcés. Quelques mois plus tard, Ossowsky était pendu dans la citadelle de Varsovie.

Peu de temps avant cet événement, Dombrowsky avait abandonné son métier pour se consacrer entièrement à la propagande, mais bientôt, étroitement traqué par la police, le séjour dans la capitale de la Pologne lui était devenu impossible. Il résolut donc de voyager en Europe, mais arrêté à la frontière, il fut incarcéré dans la citadelle de Varsovie. Ce fut le début des tortures quotidiennes qu'il eut à endurer pendant sa vie de prisonnier politique en Russie.

On commença par l'enfermer dans une étroite cellule dont les dalles étaient arrosées tous les jours. En l'absence d'un lit, le condamné devait passer la nuit, assis sur ces pierres mouillées. Comment le prisonnier pouvait-il espérer trouver le sommeil dans de semblables conditions? C'était pendant la saison d'automne, et Dombrowsky souffrait plus du froid dans sa cellule que s'il avait dû coucher en plein air.

Toutes les finesses et toutes les cruautés imaginaires du juge d'instruction restèrent sans effet et il dut renoncer à obtenir de Dombrowsky la moindre indication. On tenta d'autres moyens, et le prisonnier fut transféré dans une cellule un peu moins malsaine, mais les souffrances physiques devaient être remplacées par les souffrances morales infiniment plus sensibles à une nature aussi fière et aussi énergique. Mis au secret le plus absolu, aucune visite n'était autorisée et il était privé de livres. On le conduisait à l'instruction entre deux gendarmes et les menottes aux mains. L'instruction ne l'effrayait guère, mais il devait, un jour, en revenir bien péniblement impressionné. En attendant son tour dans le cabinet du procureur, il eut l'affreuse désillusion d'apercevoir, causant amicalement et trinquant avec un magistrat et un officier de gendarmerie, un de ces misérables traîtres que je flétrissais quelques lignes plus haut et que, deux mois auparavant encore, il considérait comme un loyal camarade. Malgré son stoïcisme, je sais que Dombrowsky a avoué plus tard que ce jour-là, en rentrant dans sa cellule, il avait amèrement pleuré. Le souvenir de cette horrible vision ne devait jamais s'effacer complètement de sa mémoire.

La réclusion agit sur les individus suivant leur tempérament respectif. Certains peuvent s'en accommoder et vivre ainsi dans l'isolement pendant des années, pourvu qu'on laisse à leur disposition des livres, du papier, une plume et de l'encre. Le célèbre conspirateur français Blanqui, qui a passé plus de la moitié de sa vie dans les geôles, était de ceux-là. Pour les natures nerveuses et malades, au contraire, la prison cellulaire devient vite une torture physique et morale qui, la plupart du temps, les conduit inévitablement au suicide. Avec son éducation au grand air et son tempérament san-

guin, Dombrowsky ne pouvait supporter de se trouver ainsi enterré tout vivant dans cette large bière en pierre où le silence clausttral des longs et lugubres corridors n'est jamais troublé que par le tintement des éperons des gendarmes ou le pas traînard des gardiens sur les dalles sinistres. Une longue séquestration dans de semblables conditions aurait certainement fini par le rendre fou. Souvent il lui prenait des envies irrésistibles de briser avec rage tout ce qui lui tombait sous la main. Parfois, comme seule diversion au cliquetis des armes des soldats, Dombrowsky pouvait entendre de sa cellule les cris déchirants d'un de ses voisins de tombeau frappé d'une attaque subite de folie ou bien les gémissements douloureux d'un agonisant...

Au bout de cinq mois on lui adjoignit un compagnon de cellule. Il faut avoir connu les angoisses de l'isolement pour se faire une idée du soulagement qu'éprouve un détenu quand arrive un camarade venant partager avec lui les ennuis de l'emprisonnement. Les heures, autrefois si longues, passent presque vite dans les conversations où l'on échange avec épanchement, quelquefois même avec espoir, les souvenirs du passé. La nourriture nauséabonde de toutes les prisons, en général, et particulièrement celle des prisons russes, devient presque acceptable et Dombrowsky, qui jusque-là touchait à peine à son brouet quotidien, reprenait de l'appétit et finalement c'était avec plaisir qu'il partageait ses repas avec son nouveau compagnon. La vie se réveillait en lui. La nécessité, dit-on, rend ingénieux, et les prisonniers trouvent, malgré toutes les précautions, les moyens de communiquer entre eux et cela, le plus souvent, au nez et à la barbe de leurs geôliers les plus féroces. De brefs billets sont échangés avec une habileté digne du plus habile des prestidigitateurs, par l'intermédiaire du détenu chargé de balayer les cellules. De courtes conversations peuvent être échangées d'un étage à l'autre lorsque l'on est bien au courant des mouvements de va-et-vient des gardiens, par les tuyaux des cabinets qui forment un téléphone tout établi. Bref, l'esprit toujours en éveil des prisonniers invente chaque jour des procédés qui déjouent la surveillance la plus active et permettent aux détenus d'établir entre eux les communications que des règlements sévères, souvent même barbares, s'efforcent vainement d'empêcher.

L'instruction terminée, quelques inculpés furent transportés en Sibérie, tandis que Dombrowsky était renvoyé en jugement avec vingt-huit autres.

A partir de ce moment les accusés étaient autorisés à se réunir dans une salle commune de la citadelle. Après la période morne et désespérante de l'instruction au secret, ces réunions étaient pour les prisonniers de véritables fêtes et l'on y trouvait une gaieté que l'on se serait difficilement attendu à trouver dans l'enceinte des murs sinistres de la citadelle de Var-

sovie. Du matin au soir ce n'était que conversations amicales, rires et discours, dans ces réunions extraordinaires où se trouvaient rassemblés pêle-mêle des hommes différant beaucoup par leur âge, leur situation sociale, leur tempérament ou leur éducation, mais tous unis par un sentiment commun : l'amour absolu de la liberté et de la justice. Il y avait des vieux de soixante ans, comme Degoursky, et de tout jeunes gens, comme Kon. Les tisserands de Zguege et de Lodzi, les ouvriers de Varsovie et les paysans conversaient fraternellement avec des fils de nobles, des magistrats, des étudiants et des officiers, héros modestes ou leaders du mouvement polonais.

Pendant ces mois de liberté relative, les prisonniers ne trouvaient plus le temps de songer à la mort qui les attendait. C'est ainsi que des condamnés qui n'avaient plus aucune illusion à se faire sur le sort qui leur était réservé, comme Kounitzky, Bardowsky et autres, occupaient le temps qui les séparait du supplice final à instruire leurs camarades ouvriers. Chacun expliquait d'une façon simple ce qu'il savait le mieux, qui la cosmographie, qui la physique, qui l'économie politique. D'autres développaient les moyens d'action pratiques pouvant aider ceux qui sortiraient un jour de prison à contribuer à la délivrance de leurs amis restés en captivité. Pour Dombrowsky ce fut certainement le temps le plus heureux de sa vie. C'est là qu'il comprit tout ce qui lui manquait de connaissances nécessaires pour bien faire concevoir aux autres, comme il la concevait lui-même, la vraie question sociale.

Mais tout a une fin et ces réunions fraternelles que n'oublia jamais Dombrowsky ne tardèrent pas à être remplacées par les longues et écœurantes simagrées du procès. La sinistre comédie dura tout un long mois pour se terminer le 16 décembre 1884 par les condamnations à mort de quatre des accusés et à la transportation, variant pour la forme dans le nombre d'années, pour les autres. Ce jugement, du reste, ne surprit aucunement les accusés, qui tous avaient parfaitement compris, dès le début de l'instruction, qu'ils étaient condamnés d'avance par les bourreaux du tsar. Le procès avait eu néanmoins une très grande importance, car c'était la première fois qu'il fournissait aux ouvriers l'occasion d'expliquer publiquement leurs idées et ils y parvinrent en dépit des fréquentes interruptions partiales du président.

Après l'exécution de quatre condamnés à mort les autres furent incarcérés dans une prison spéciale où sont enfermés les condamnés « criminels ». Alors va commencer pour Dombrowsky une véritable torture.

Tout gremlin portant l'uniforme de l'administration a le droit, quel que soit son grade dans cette répugnante hiérarchie, de s'adresser à un condamné en le tutoyant et de l'obliger à se découvrir devant lui. Il peut l'insulter

impunément — et il ne s'en prive pas plus que de le mettre aux fers sans autres motifs que ceux que lui suggèrent son caprice ou son degré d'ivrognerie. Subir une semblable situation était impossible pour un caractère aussi insoumis que celui de Dombrowsky. Il aurait préféré cent fois la mort que lui éviterent souvent pour son bonheur, — peut-être pour son malheur! — les camarades dévoués qui l'entouraient. Dès le début il entra en lutte avec ses bourreaux. Quand on vint pour le raser (car c'est la coutume en Russie de raser la moitié de la tête aux condamnés) il commença par s'y refuser résolument et il fallut toute l'insistance de son camarade Varinsky pour lui faire faire comprendre qu'il n'y a pas de déshonneur à subir des humiliations pour une cause à laquelle on a voué sa vie.

Il reçut la visite de son vieux père qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Le père Dombrowsky connaissait les agissements révolutionnaires de son fils, mais, ne les comprenant pas, il les désapprouvait. Pour lui la seule lutte qu'il pouvait admettre était la lutte pour l'indépendance de la Pologne. Cependant, après l'avoir embrassé avant de partir, le vieux patriote polonais, en contemplant sa figure si franche, lui dit, avec une profonde expression de fierté paternelle : « Ecoute, Pierre, je n'approuve pas tes actes et pourtant je n'ai jamais cessé de te considérer comme un honnête homme. Reste tel, car si jamais tu demandais ta grâce à ton ennemi le tzar, je te renierais comme père et comme Polonais. »

Quelques jours après cette visite, Dombrowsky fut transféré avec d'autres en wagon cellulaire à la maison centrale où l'on devait venir les prendre pour les emmener au lieu assigné pour leur transportation. Ni lui ni ses amis ne se doutaient alors que la vengeance du gouvernement du tzar allait les envoyer à l'île de Sakhaline où ils seraient soumis, eux condamnés politiques, au même régime que les criminels de droit commun, avec cette seule différence qu'ils seraient l'objet d'une surveillance plus rigoureuse.

Après un an de séjour dans la maison centrale il faisait partie d'un convoi de prisonniers qui traversait la ville d'Odessa au milieu d'une foule sympathique qui glissait de son mieux à ces malheureux tout ce qui était de nature à adoucir leurs souffrances : argent, linge, pain, vêtements, enfin tout ce qu'ils pouvaient.

Chaque printemps on peut contempler à Moscou ou à Odessa ces tristes et longues processions de condamnés ramassés dans les diverses prisons, exténués de fatigues et de privations, vêtus de vestons gris, agrémentés d'un as de carreau jaune dans le dos, coiffés d'un petit chapeau rond de même couleur, défilant enchaînés deux à deux, les fers aux pieds, entre une forte haie de soldats qui les escortent avec les fusils chargés et tout armés. A la queue du convoi — comme dans les enterrements —

suivent les voitures, de lourdes charrettes, où sont entassés des vieillards, des femmes, des enfants, des malades. .

Un bateau spécial attendait les prisonniers dans le port d'Odessa. Ils furent jetés en hâte et pêle-mêle dans des cages trop étroites aménagées dans la cale du navire qui devait les transporter à Sakhaline, accablés par la puanteur intolérable que devait fatalement causer leur agglomération par les chaleurs tropicales qu'il faisait alors. Lorsque la mer était calme ou lorsque le navire faisait escale dans un port, on ouvrait les sabords et les prisonniers pouvaient respirer quelques instants, admirer les superbes rives du Bosphore et ses vieilles montagnes bibliques qui paraissaient leur envoyer de leurs sommets un dernier salut. Ils voyaient ensuite fuir derrière eux Ceylan et Singapoor avec leurs plantations de palmiers, de bananiers et d'ananas. Jusque-là ils avaient profité par instants de l'air réconfortant de la mer, mais une fois dans la mer Rouge la chaleur devint si insupportable que plusieurs succombèrent. Le navire qui transportait Dombrowsky et ses compagnons à l'île Sakhaline n'échappa que de bien peu à une épouvantable catastrophe. C'était le 14 mai au soir et l'on venait d'entrer dans le détroit de Lapérouse. Le prêtre débitait ses billevesées devant les grilles des cages des prisonniers et en était à ces mots : « ... et viendra le royaume céleste... », quand un craquement terrible vint interrompre ses patenôtres et le fit disparaître comme par enchantement. L'avant du navire venait de toucher un rocher, un peu plus il se brisait complètement. Il serait impossible de décrire l'effroi produit par cet accident sur les prisonniers entassés et enfermés dans leurs cages, où toute tentative de salut leur était interdite. Les uns poussaient des cris perçants, d'autres marmottaient des prières. Seuls, les détenus politiques enfermés dans une cage spéciale, encore plus solidement grillée que les autres, avaient conservé leur sang-froid. Au bruit des machines se mêlaient les ordres précipités du capitaine et de ses officiers, les manœuvres bruyantes des matelots courant sur le pont dans toutes les directions, les prisonniers ignorant toujours la nature exacte du danger que l'on courait. La terreur fut à son comble lorsqu'on vit l'eau envahir les cages et monter graduellement... La mort semblait certaine, mais lente et terrible. Dombrowsky et ses compagnons étaient d'avis de ne pas l'attendre, préférant le suicide à l'agonie d'une aussi terrible noyade qui leur paraissait inévitable. Ils avaient déjà préparé les cordes de leurs hamacs pour en finir avec la vie lorsqu'ils verraient tout espoir définitivement perdu, quand enfin on vint ouvrir les cages pour permettre aux prisonniers de monter sur le pont.

On était à proximité d'un flot sauvage où l'on réussit à débarquer les prisonniers et l'équipage. Il fallut y camper pendant trois jours

en attendant que d'autres navires demandés à la grande île pussent venir les chercher. Pendant cette déportation provisoire les condamnés purent avoir un avant-goût des traitements qui leur étaient réservés, en voyant deux prisonniers brutalement frappés par des gardiens parce qu'ils s'étaient un peu éloignés en cherchant des coquillages.

Le 20 mai, Dombrowsky débarquait avec ses compagnons de captivité sur cette île maudite de Sakhaline qu'il ne devait plus jamais quitter.

En sa qualité de célibataire, Dombrowsky fut interné dans la prison ; les prisonniers ayant de la famille étaient logés dans de petites huttes. Tous étaient soumis à des besognes pénibles telles que décharge de bateaux, travaux dans les mines de charbon et dans les rues de la ville ou autres analogues.

La révolution ne pourra être définitive que par la masse, mais il ne manque pas, en attendant, de pionniers dévoués, résolus à faire le sacrifice de leur vie pour préparer le chemin. Dombrowsky était de ceux-là.

N. NIKITINE

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Berthille d'Haegheleere, par SANDER PIERRON. — *Sans horizon*, par FRANZ MAHUTTE. — *Vie*, par GEORGES RENCY. — *L'Homme jeune*, par H. VANDEPUTTE. — *Les Amours errantes*, par CHARLES TÉNIB. — *Cycle patibulaire*, par GEORGES ECKHOUD.

Ecrire un roman de trois cent cinquante pages serrées paraît aujourd'hui presque un acte d'héroïsme, tant l'époque est féconde en productions de peu d'étendue. Les laborieux assidus sont rares, parmi ceux que leur tempérament porte vers l'art en même temps que leurs moyens leur permettent d'y consacrer leurs instants. Le temps n'est plus des longues besognes, des œuvres d'imagination en plusieurs tomes, produits d'un labeur heureux à l'abri des tortures de l'estomac et des hontes de la misère. La plupart des artistes, surtout en Belgique, n'apportent à l'art que des facultés fatiguées déjà par les besognes subies et passent leur vie dans un duel terrible et inévitablement fatal, quelle qu'en soit l'issue. L'effort, mathématiquement prisé, se fait aussi moins persévérant et tend de plus en plus à prendre la forme du choc électrique qui restera sans doute le frappant symbole de l'activité moderne. Attiré, excité, tiraillé de toutes parts, l'homme, sans être moins fort devant le travail, a vu sa puissance se transformer; selon le principe de physique, son action concentrée est devenue plus intense, et voilà pourquoi les œuvres courtes et de sentiments exaspérés ont remplacé les travaux de longue haleine qui, disions-nous, paraissent des actes d'héroïsme.

Ce serait aussi, pour le cas des romans, d'après les théories d'un de nos écrivains, une espèce d'actes d'atavisme. Il n'y aurait plus, à proprement parler, que deux genres supportables : l'Histoire et le Théâtre. Les historiens ont souvent été de cet avis : Guizot répondait à ceux qui demandaient des romans qu'ils n'avaient qu'à regarder de près à l'histoire, qu'ils trouveraient là la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques, le cœur humain avec ses passions les plus vives comme les plus douces et de plus au charme souverain, le charme de la réa-

lité. Après avoir payé un tribut d'hommage à l'imagination, le célèbre homme d'État avouait que les êtres qui ont réellement vécu, qui ont effectivement ressenti ces coups du sort, ces passions, ces joies et ces douleurs dont le spectacle a sur nous tant d'empire, que ceux-là, vus de près et dans l'intimité, l'attiraient et le retenaient plus puissamment que les plus parfaites œuvres poétiques ou romanesques. La créature vivante, ajoutait-il, est plus belle que toutes les créations de l'homme : c'était le suprême argument.

Mais les créations des poètes et des romanciers sont-elles réellement belles si elles ne sont vivantes et humaines ? Et cela veut-il dire, cependant, qu'elles doivent être servilement et ponctuellement copiées sur la réalité qui est le fond de l'histoire ? Assurément, non ! Pour avoir méconnu cette vérité, certains auteurs, qui n'étaient point historiens, nous ont dotés du gluant et lourd naturalisme dont le cadavre, à peine enterré, ressemble au *Mort* de Camille Lemonnier, qui poussait de temps à autre un membre à travers le fumier de son tombeau et faisait crouler les murs que l'on construisait sur lui. L'histoire est l'histoire, le roman est le roman ; leurs exigences et leurs mérites sont absolument distincts ; l'historien qui a tenté d'introduire le romanesque dans ses travaux, a pu plaire, mais a perdu son autorité et a déchu ; le romancier qui, non content de prendre à l'histoire son cadre et ses personnages, prétend astreindre ceux-ci aux actions qui ont réellement été les leurs, fait fausse route et, fût-il un pur artiste comme Vigny, ne produira qu'une œuvre très imparfaite, telle *Cinq-Mars*. Si la première qualité de l'histoire est la vérité intégrale, la force de l'art est d'enfermer la réalité dans ses magies. On trouve dans la vie tous les matériaux nécessaires à l'art, sauf un seul, précisément le don de beauté, de création qui fait de l'artiste un dieu ; la véritable création d'art n'est pas une création de faits, mais une création de contingences, de rapports, de rapprochements et de contrastes. Il y aura toujours de bons historiens et de grands artistes. C'est misère, vraiment, ces opinions momentanées et exclusives qui ressemblent un peu à l'ukase du faiseur en renom réglementant la mode de la saison, et le spectacle de ceux qui les émettent est bien digne d'un siècle sans foi profonde et sans enthousiasme comme le nôtre. Faisons donc fi, une bonne fois, de ces discussions oiseuses et enlisantes et reconnaissons qu'un artiste sincère et fort se sacrera par ses œuvres, quelle que soit la forme spéciale dont il les revêtira : drame, histoire ou roman.

Le livre de M. Pierron, *Berthille d'Haegheleere* (édition du *Coq rouge*), dont l'imposant aspect nous a entraîné à cette digression un peu longue, n'est pas précisément un roman. C'est l'histoire d'une enfance et d'une adolescence avec le tableau naïf et doux des premières joies si entières, et

des premières peines qui tendrement encore martèlent notre cœur, pour le préparer aux ordinaires souffrances qui se hâtent vers nous ; c'est cette histoire avec le touffu et l'exubérance des jeunes végétations, avec la confiance et la bonne foi d'un être évidemment dénué des méchancetés courantes et malheureusement assez bien portées. Comme en ses *Pages de charité*, publiées naguère et dont plusieurs nouvelles ont paru dans la *Société nouvelle*, l'auteur est resté le chantre des campagnes brabançonnnes, ce mélancolique pays propice aux écoles buissonnières, aux longues flâneries d'amoureux, et qui convient d'ailleurs bien à son talent de rêveur, souvent résigné, intimiste et ennemi des mâles brusqueries. A la suite du héros du livre, Jean Demane, nous pénétrons dans les milieux d'ouvriers industriels d'abord, de rapins et de bohèmes ensuite, dont les coquineries et la parfaite nullité sont mises en relief avec bon sens en même temps qu'avec mansuétude. Quoique l'œuvre soit étendue, elle ne contient guère de longueurs, les événements s'y succèdent rapidement sans vaines descriptions et il faut attribuer leur multiplicité en certains endroits aux allures d'autobiographie que prennent tel et tel chapitre et qui mettent directement au premier plan des réflexions ou des détails, aux yeux du lecteur, moins importants qu'ils ne l'ont semblé à l'écrivain. La silhouette de Berthille d'Haegeleere ne prend consistance qu'à la fin du volume et nous laisse un douloureux souvenir de sacrifiée. Nous préférons nous arrêter à la touchante amitié des deux frères Demane, amour plus sain et plus noble et qui donne mieux la note affective de l'œuvre de M. Sander Pierron. Les pages consacrées au peintre Baltus et décrivant son séjour au camp militaire, à la caserne, son agonie et sa mort sont peut-être celles que nous considérons comme les plus attachantes.

Les personnages, en général, sont bien vivants, les caractères bien observés et bien soutenus. Peut-être signalerait-on une création, la Touvraine, qui, introduite comme élément de drame, a chevauché plus que de raison, et sans doute à l'insu du poète, sa riche imagination de sensitif. Plusieurs figures secondaires s'impriment fortement dans la mémoire à la manière des comparses amoureusement travaillés qui, dans les gothiques bois sculptés, font oublier le sujet principal.

La langue de M. Pierron est simple, sans charge, sans brutalité et sans recherche excessive ; l'idée reste la chose essentielle et se présente toujours pleine de clarté.

Berthille d'Haegeleere constitue l'œuvre d'un écrivain de tempérament, d'un laborieux et d'un consciencieux.

Autant le livre de M. Pierron est bon enfant, rempli de personnages sympathiques, autant celui de M. Franz Mahutte, *Sans horizon* (librairie Nilsson, Paris), est voulu et s'accroche à des êtres qui ne nous paraissent

guère mériter l'attentif examen que le romancier y consacre. C'est l'histoire d'une dynastie de Marbaix, François, Joseph et Charles, trois atomes absolument pareils à tous les autres dans le grand courant d'égout, de couleur équivoque, formé par ceux qui vivent et s'en contentent. A cheval sur l'on-doyante morale des paludéens milieux de province, détournant paisiblement la tête des vilénies qui ne troublent point leur propre digestion, n'ayant jamais senti une larve d'idée remuer dans leurs carvelles de timorés, absolument vierges du moindre élan de générosité ou d'enthousiasme, ils ne nous émeuvent guère.

Ils ne se distinguent assez ni en bien ni en mal pour constituer des types intéressants et nous ne nous imaginons pas la force de résistance qu'il faut posséder en soi pour vivre, ne fût-ce que six mois, en telle compagnie sans être asphyxié. C'est véritablement un acte dont la pensée nous effraie plus que celle de devoir disséquer des cadavres putrides, sur une table d'amphithéâtre ! Mais M. Mahutte, qui considère comme son modèle l'entrepreneur de Médan, ne s'effraie pas facilement. Il a observé ses personnages si minutieusement, il les a rendus tellement ineptes, que le moindre soupçon d'indépendance ou de révolte qu'il leur prête se transforme en trait irrésistible de caricature. Il y a surtout ce bon M. Joseph Marbaix qui s'épanouit, au milieu de la fouace, de réjouissante et scatologique façon !

L'œuvre de M. Mahutte est marquée des défauts ordinaires des romans de l'école dont il se réclame ; certaines descriptions — élections, distributions de prix — mangent des pages et des pages, sans nous apprendre grand-chose ; on dirait pourtant que l'auteur se regimbe contre l'éternelle phrase bêtement simple recommandée par le pontife : çà et là sa construction tout à coup se met à ruer et produit même des effets manquant d'harmonie. M. Mahutte manie souvent avec bonheur le néologisme.

A part le sujet choisi et les principes adoptés pour le traiter, il faut reconnaître à M. Franz Mahutte une science d'observation et de narration que nous avaient d'ailleurs déjà révélée *Bruxelles-vivant* et *Gens de province*, deux volumes précédemment publiés.

M. Georges Rency fait preuve de belles qualités de poète dans son recueil intitulé : *Vie*. Efflorescence de vie, en effet, dont la cohésion, l'ordonnance et le parfum spécial méritent d'attirer l'attention ; livre de jeune dans lequel l'amour s'enveloppe encore de sa robe blanche et chaste et conserve au milieu de ses exaltations une noblesse et une pureté de ton que ne déparent jamais les ordinaires tares de la gênante adolescence. On constate avec joie combien le naturalisme a peu déteint sur le poète ; serions-vous vraiment déjà si loin de cette école de malheur ? Et la réaction aurait-elle été assez puissante et assez brusque pour que la génération nouvelle ne soit pas

atteinte des ferments qui ont perdu plus d'un tempérament dès le début plein de promesses?

Le talent de M. G. Rency, qui se signale en douceur et en harmonie plutôt qu'en force, emprunte surtout son originalité à la pointe de philosophie qui se glisse inévitablement en chaque poème. Replié sur lui-même, dans une espèce d'extase intérieure, l'auteur semble moins frappé par la forme des choses que par la sensation de joie ou de tristesse, de joie surtout, qui se dégage des situations, et l'effet se traduit plus souvent en raisonnement qu'en images colorées et neuves. Ce qu'il appelle son « bonheur idéal et splendide », c'est encore une espèce de rêverie philosophique où il se plaît, pour conclure à

Penser que la nuit vient du jour et que l'aurore
N'est que la nuit changée, et claire, et plus sereine,
Et qu'ainsi la mort même est de la vie encore.

Les voix qui, à travers le rideau de feuillage des bois, arrivent à son oreille parlant d'amour, de champs et de moissons, le bruit des pas et des baisers des rustres qui vont s'aimer dans les blés lui chantent, en cantilène pieuse et craintive, les trois vertus théologiques. Le défaut de la tendance se manifeste en certaines ingénuités d'hypothèses présentées comme originales, vécues marquant bien l'âge du poète et qu'il ne nous sied pas de relever, pas plus que d'épingler çà et là un néologisme disgracieux qui ne parvient pas à rompre le charme de la pièce.

Ce que nous avons dit de M. Rency aura peut-être déjà fait soupçonner l'optimiste qu'il est en réalité et qui constitue presque un phénomène peu commun aujourd'hui. Il a lu Baudelaire, mais les *Fleurs du Mal* n'ont point corrodé de leur effrayant parfum son beau sang rouge, ni amené sur ses traits juvéniles la triste grimace d'ironie. On sent en chaque vers le vouloir d'une contemplation continuelle en sérénité, d'un ciel toujours pur, d'un jour sans fin; le poète sourit d'aise, quand, la tournure essentielle de son esprit le reportant aux métépsychoses, il voit la fiancée rire de son langage et fleurir devant lui sa démarche d'insouciance rieuse et folle. Ses paradis artificiels sont des hallucinations de crépuscule, apparitions merveilleuses de femmes idéalisées, de fleurs qui se pâment en femmes et de troublants paysages d'élection. S'il est hanté, avec beaucoup de grands poètes, par l'idée de ce que deviendra l'objet de son amour, ce n'est point comme l'auteur de la *Charogne*, pour donner libre cours à un sentiment d'indignation envers l'inévitable décomposition finale, pour pousser un cri de révolte et de nargue à la vermine qui le mangera de baisers, mais, pour chanter un hosannah à l'impassible devenir, à la fleur qui s'élèvera sur le charnier et à l'éternité d'un moment d'amour.

L'assimilation de la femme aimée avec tout ce qui est joie, l'allure panthéiste des admirations répandent une belle lumière de jeunesse et de vie sur la poésie de M. Rency.

Sa langue est en général pleine d'aisance et sa strophe le plus souvent s'épanouit en grâce et en harmonie. Parfois un quatrain plein d'intimité rappelle Musset :

Dites, quand je serai couché sous vos ramures,
 Mes arbres, vous saurez que je vous ai aimés,
 Et vous me reprendrez dans vos tendresses sûres.
 Et vous ferez de moi un beau fruit parfumé.

D'autres passages ont plus d'allure et de grandeur :

Or, soudaine, une croix, écartelant l'espace,
 Coucha son ombre devant moi.
 Un Christ y pendait sa souffrance lasse,
 Et ses grands yeux de surprise et d'émoi
 Etrangement me regardaient.

Et m'étant arrêté, je chantai vers sa face,
 Je lui chantai la vie éternelle des mondes,
 Avec des mots brûlants où pantelait mon âme.
 Je lui clamai l'extase dont se pâme
 Toute chose, au printemps, dans les amours profondes
 De ce qui vit pour ce qui vit.
 Et mes paroles étaient telles
 Qu'elles montaient, tumultueuses et bénies,
 Comme des vagues immortelles
 Vers la souffrance de ses yeux
 Et qu'elles submergeaient son agonie
 D'un délirant afflux de lumière et de vie!

Alors, je me mis nu devant sa nudité,
 Et proclamant ma chair
 De mes deux bras écartelés au geste large et clair,
 Je sentis que la vie allait nous comparer.
 J'avais des fleurs entre les dents, des fleurs aux mains,
 Des fleurs tressées en mes cheveux,
 Et ma chanson merveilleuse d'odeurs,
 Ma chanson jamais lasse,
 Harmonieuse d'espoirs vers demain,
 D'entre mes dents s'en allait dans l'espace,
 Vers l'infini mystérieux.

Celui-là qui mourait, devant moi, au calvaire,
 Avait été plus grand et meilleur que tout homme,
 Son âme avait formé la somme
 De tous les nombres fragmentaires,
 Il avait pris la bonté dans ses mains,
 Sur le monde l'avait éparpillée
 Pour qu'elle germât dans les lendemains,
 Au souffle doux de sa doctrine émerveillée.

Mais moi, j'étais tout nu dans le printemps vermeil.
 J'étais splendide et nu comme une fleur jaillie,
 Naturel de candeur et de beauté ravie,
 Eclaboussé d'odeur champêtre et de soleil.
 Il était triste et laid dans sa mort triomphale.
 J'étais joyeux et beau dans mon humilité.
 Les choses s'écartaient de sa nudité sale,
 Tout le printemps en fleur baisait ma nudité,
 Et ma chanson, montante en son éternité,
 Créait autour de moi un vaste ciel d'étoiles.

En somme, *Vie* est un beau premier livre ; c'est le livre d'un séminariste sincère, doué d'apostolat pour une religion épanouie, souriante et pure.

L'*Homme jeune* que M. Henri Vandeputte a publié dans la jolie collection du *Coq rouge*, est moins calme que l'œuvre dont nous venons de nous occuper et à laquelle nous trouvons pourtant assez piquant de le comparer. Partis avec une somme sensiblement égale d'expérience, le poète et le prosateur s'inspirent d'une même esthétique et arrivent l'un et l'autre à un résultat très honorable qui nous met surtout à même de juger leurs tempéraments essentiellement différents. L'un, moins agité, ne perd guère la notion de la ligne pure et garde à ses chants une forme plus définie, élément indéniable de beauté ; son sang moins bouillonnant ne le fatigue pas d'un incessant galop d'imagination et lui laisse le loisir de mieux dégager la pensée dont le développement sans hâte produit un jour clair ; ses gestes sans brusquerie ont de l'onction, voire une aimable caresse. L'autre, plus tumultueux, a moins de mesure ; enthousiasmes, amours, cris d'enfant blessé, indignations, pleurs, tout fuse à l'envi de son être, sans grand souci d'ordre. C'est le muscle qui domine ; les à-coups d'émotion, les sensations s'entrechoquent en un tel afflux que le jugement ne prend pas le temps de les reconnaître ni de les coordonner, que la plume même les exprime à peine. Les superlatifs en abondance ne suffisent plus à M. Vandeputte, il forge des mots nouveaux qui lui paraissent dire davantage ; parfois, impatient, il s'en tient à une exclamation ; le jeune géant voudrait étreindre le monde entier. Puis tout à coup, le voilà retombé à des mièvreries sentimentales, à de frôleuses paroles, pour être secoué un instant après par les vertiges et les spasmes douloureux d'un mâle qui s'éveille. Car un courant de sensualité traverse l'*Homme jeune* et y apparaît très naturellement ; à certains endroits, s'élançant un hymne à la chair, s'évoque une voluptueuse vision de péché ou des « glissements de l'être sur des chairs soyeuses, sur des chairs fraîches, des chairs de fleurs ».

M. Vandeputte, qui a de véritables amis, a eu la chance d'entendre l'un d'eux, et probablement le meilleur, lui dire en sa propre maison beaucoup

d'excellentes et justes choses : après l'avoir appelé un *pointilliste*, sans se souvenir du mot d'un de nos poètes affirmant dernièrement qu'il ne reste du pointillé qu'une petite tache de couleur à la boutonnière de M. Maus, il ajoute : « Il y a en l'*Homme jeune* de la fougue, de la jeunesse, des crachées de sève et de talent, mais il manque la concentration, la sereine possession du soi, l'harmonieuse mélodie de l'être qui se sait. Les émotions sont fortes, mais non intenses. Le poète se diffuse et se déplie, il ne sait se condenser. Il a trop de vie en lui pour songer d'éternité. Et c'est pourquoi, lecture achevée, il ne reste du bouquin, non tel souvenir spécial de geste ou de parole, mais bien simplement l'impression de la parabole frémissante et gracieuse de cet amour envolé et qui tomba. »

Nous ne sommes pas loin de penser de même, mais nous aurions cependant été moins sévère, ne fût-ce que parce que certaines pages du livre d'aujourd'hui décèlent l'excellent conteur que sera M. H. Vandeputte un peu moins jeune. Félicitons-le toutefois d'avoir pu l'être d'abord à ce point et de telle manière.

M. Charles Ténib, l'auteur de : *Les Amours errantes* publié par la Bibliothèque artistique et littéraire, à Paris, ne mérite pas le même compliment. Son livre revêt un petit air vieillot plutôt. Les vers sont assez souvent d'honnêtes vers de « caveaux littéraires », avec d'ingénues et peu artistes recherches de coupe, rappelant çà et là les refrains du bon Béranger ou des scies enfantines :

Reviendra-t-il sans naufrage
Le petit bateau
Qui s'en va sur la grande eau?

Le manque d'originalité, le peu d'envol des pensées trouvent pourtant une légère compensation, car la muse de M. Ténib est parfois d'un folichon ! Ecoutez cette strophe du *Dégel (!)* :

Je réchauffe de ma bouche,
Que la pudeur n'effarouche,
Ses doigts, et jusqu'aux endroits
Les mieux à couvert des froids.

Il y a là aussi une *Petite mort* assez cocasse et une comparaison de *Fanchette* devant le Père éternel qui montre celui-ci sous un jour absolument neuf. Et ceci (le poète s'adresse à un pantalon de femme) :

Fin chatouilleur des formes pleines,
Non jamais, s'ils t'avaient connu,
On n'eût vu jaillir le corps nu
Du ciseau des sculpteurs hellènes.

.....

Et Vénus n'eût pas eu la pomme
Si, devant le berger, Junon,
Connaissant mieux le cœur de l'homme,
Se fût montrée en pantalon.

Vénus et Junon en pantalon !

Vraiment, M. Ténib nous fait douter de son goût. Il y aurait certainement mauvaise grâce à continuer l'examen des *Amours errantes* et cruelle ironie à encourager le poète.

Voici maintenant, pour la bonne bouche, le *Cycle patibulaire* de Georges Eekhoud, dont le *Mercur de France* vient de faire une superbe réédition.

Nous avons dit, lors de l'apparition de l'œuvre (1), toute notre admiration pour ces pages rayonnantes faites pour enflammer à leur contact les doigts de ceux que leur âge ou leur manque de force morale rend sujets au vertige.

A travers les ombres lourdes de la normale bestialité, à travers les morelles noires des perversions, à travers les sadiques roseraies, éclairé par la lumière éclatante et calme de son intuition du Pur et du Bon, l'écrivain retrouve le fleuve régénérateur de la sympathie intégrale originelle et saine. Pour le suivre, il faut avoir le pied sûr et l'âme belle. Mais aussi comme on se sent réconforté, lorsque les lèvres peuvent s'appliquer frémissantes, aux sources saignantes de vie, quand on s'assied devant les festins généreux auxquels il nous mène et qui sont la large récompense des frôlements louches et des nauséuses atmosphères qu'il a fallu subir ! Comme on se sent pénétré de ce fluide qui les réunit tous, de *ce fluide de sympathie absolue qui te met en contact permanent avec l'éternité et l'infini !...*

Les nouvelles qui sont venues s'ajouter à la première édition, complètent admirablement le cycle. Nous disions naguère : Sortant de ce dédale saturé d'odeurs fortes des vagabonds, les yeux oublieux de soleil habitués aux guenilles couleur de misère trouées de membres pourtant jeunes et vigoureux, quelle aberration nous suggère le regret de ce milieu d'impitoyable tristesse ? Mais cette tristesse qui noie l'espérance, alimente la charité et rend meilleur ; nous sommes étonnés de rester le regard cloué avec amour au regard d'agonie de celui qu'on appelle un infâme entre les infâmes et de ne sentir en nous que l'immense pardon dont le Christ expirant enrichit le monde. Après la lecture du *Tribunal au chauffoir*, de la *Bonne leçon* et du *Suicide par amour*, l'impression se précise et l'œuvre prend une magnifique

(1) *Le Réveil*, mai 1892.

cohésion. Tous les personnages des différents contes ont l'air de participer à une action commune et deviennent les éléments diaboliques qui grouillent sous la baguette d'un alchimiste plus qu'humain dans une immense chaudière au fond de laquelle, après l'évanouissement de fuligineuses vapeurs et l'extinction des flammes bleu violacé, on aperçoit, ébloui, le lingot d'or vierge.

Le personnage du *Suicide par amour* qui se tue pour ne point survivre à ce miracle, à ce triomphe de la charité, d'avoir vu réunies en une créature idéale, prodige de beauté et de bonté, les perfections rêvées par son âme trop grande et trop pénétrante, est l'aboutissant inéluctable, l'effet ultime de la sélection qui s'opère tout le long de ce calvaire de l'amour universel. Et il est, en cette évolution de sentiment, une chose absolument digne d'être mise en relief, c'est que ce raffinement de la sympathie qui paraît jeter un voile d'indulgence sur les pires défaillances, conduit à des paroles d'apostolat que les philosophes les plus évangéliques n'ont point surpassées. Nous ne résistons pas au désir de les reproduire, quoiqu'elles puissent se retrouver dans cette revue.

« Et tu ne seras jamais plus accompli, plus irréprochable que le jour où tu parviendras à découvrir en la personne de ton plus mortel ennemi, un mérite caché, une vertu que ta haine refusait toujours de lui accorder.

En te représentant avec obstination quelques traits louables de ton ennemi, ne fût-ce que le moindre plaisir qu'il t'aura procuré, peu à peu l'être haïssable que tu évoquais acquerra la beauté dont tu pares tes visions préférées. Il se transfigurera, il revêtira des formes plus sublimes que celles dont l'absence vient de t'inspirer le dégoût de la vie. Il te séduira, pétri dans le marbre des statues grecques, dans la chair des éphèbes favoris des Césars et des Sages; il surgira dans les effluves des parfums et les ondes des harmonies auxquels s'attachent tes plus intimes souvenirs; lui-même possédera la voix pathétique de tes obsessions musicales, la couleur de ses vêtements sera puisée à la palette de tes peintres aimés, mieux, empruntée aux haillons des libres voyous qui lui serviront d'avant-coureurs; l'horizon qui l'encadrera reproduira le ciel de tes préférences; ses allures et ses gestes s'inspireront de tes grands souvenirs gymniques, et dans son haleine tu respireras les printemps et les automnes, la fleur et le fruit de tes rencontres les plus délectables. Il est possible qu'une flamme meurtrière persiste à briller dans son regard. Encore un effort, obstine-toi, appelle à toi toute la force du pardon. Et à ces incantations toutes-puissantes, je te le jure, s'éteindra peu à peu cette lueur incendiaire pour faire place à la rosée touchante des meilleures larmes que l'on pleurera sur toi, et, quand tu verras ton ennemi féroce transformé en cette créature idéale, en ce prodige de beauté et de bonté, un

indicible bien-être au cœur t'avertira de mourir au plus vite, par crainte de survivre à ce miracle, à ce triomphe de la charité, et alors, ô très cher rêveur, il suffira à tes lèvres de s'oublier sur les siennes en un baiser si profond que ton âme y sera noyée! »

Quel dommage, vraiment, que l'humanité ne soit pas assez parfaite pour que chacun puisse lire sans danger et comprendre de tels écrits!

Aux yeux de la plupart et des moins prévenus, le *Cycle patibulaire*, par sa profondeur et sa rare beauté, par sa superbe synthèse évoquera le souvenir des anciennes œuvres sacrées sur l'amour, et apparaîtra presque avec les allures magnétiques des vieux tarots et des livres sybillins.

HUBERT STIERNET

A une prochaine chronique : *Larmes en fleurs*, de M. Maurice Des Ombiaux, etc.

P. S. M. Omer Buyse a réuni en un fort volume ses observations et ses réflexions sur les *Écoles professionnelles et les écoles d'art industriel en Allemagne et en Autriche*. Nous serons très heureux, aussitôt que nos occupations nous le permettront, de consacrer une étude à ce livre qui vient à son heure, mais dont le sujet un peu spécial sort du cadre de nos chroniques habituelles.

H. S.

REVUE DES LIVRES

L'Origine des Aryens et l'homme préhistorique, par ISAAC TAYLOR. Volume in-18 de 330 pages, reliure toile anglaise; 6 francs L. Battaille et C^o, éditeur. Paris, 1895.

Isaac Taylor publia ce volume en anglais, dans la *Contemporary sciences series*, édité par la maison Walter Scott de Londres et Newcastle. M. H. de Varigny a traduit cet ouvrage qui constitue le cinquième volume de la *Bibliothèque évolutionniste*. Ce qui fait le grand intérêt de ce livre, c'est la préoccupation maltréssée de l'auteur de jeter quelque lumière sur la question si attachante et si peu étudiée jusqu'à présent des relations de la race aryenne avec l'homme préhistorique et de relier ainsi directement l'histoire à la préhistoire. *L'Origine des Aryens* a seulement six chapitres : La Controverse aryenne où M. Taylor expose un aperçu général de la question ; les Races préhistoriques de l'Europe, chapitre dans lequel l'auteur, avec une critique savante, impartiale, examine les diverses races européennes ; la Culture à l'époque néolithique (armes, agriculture, nourriture, habitations, etc.) ; la Race aryenne ; l'Évolution du langage aryen ; la Mythologie aryenne.

Avec beaucoup d'arguments aussi variés qu'ingénieux M. Taylor développe et défend cette thèse que les Aryens ne viennent nullement de l'Asie ; ils descendent des hommes préhistoriques qui occupaient l'Europe à l'époque quaternaire. L'examen des types existants et préhistoriques européens, examen minutieux et savant, conduit M. Taylor à la conclusion qu'on doit identifier les Aryens primitifs avec l'une des quatre races néolithiques : Scandinaves (grands, dolichocéphales) ; Ibères (petits, dolichocéphales) ; Celtes (grands, brachycéphales) ; Ligures (petits, brachycéphales). Après examen des droits de chacune de ces races néolithiques à représenter la souche aryenne primitive, l'auteur conclut que ni les Ibères ni les Ligures ne peuvent être identifiés avec les Aryens primitifs, pas plus que les Scandinaves. Pour l'auteur les Celtes (race slavo-celtique) représentent la souche aryenne.

Il est intéressant de noter que M. Taylor n'appelle pas Celte le type que commente ainsi Broca et après lui la majorité des anthropologistes français. Le Celte est grand, puissant, avec des cheveux roux ou rouges, un teint frais, souvent couvert de taches de rousseur, des yeux verts, gris ou bleu gris. Ils sont brachycéphales. Ce sont là les Celtes de la philologie, ceux que les savants allemands et anglais désignent sous ce nom.

Les Celtes de l'histoire et de l'ethnologie, ceux auxquels Broca et les savants français ont donné le nom de Celtes, sont petits, bruns, cheveux noirs, yeux noirs ou bruns, extrêmement brachycéphales. Comme le terme celtes s'entend de races différentes et que ce terme est par la pratique indissolublement attaché à une certaine langue qui était celle de la race grande, rousse, M. Taylor a conservé le terme dans ce sens et donne à la race petite, brune, le nom de Ligures. Il semble qu'actuellement en France on a tendance à procéder de même.

L'Origine des Aryens est une œuvre remarquable dont la lecture est très attachante

et aussi très fructueuse. Le politicien y trouverait cette conclusion que « la conquête ou la colonisation laisse généralement peu ou point de trace » (p. 203), ce qui ralentirait peut-être son zèle colonisateur. Le révolutionnaire qui croit possible l'établissement d'une nouvelle société, en faisant table rase de l'ancienne, y verrait que « les habitudes nouvelles se prennent lentement » (p. 205). Ceux qui ne veulent voir dans les luttes humaines que des luttes de classe avec de simples motifs économiques auraient profit à lire l'œuvre de M. Taylor, car ils constateraient qu'il y a véritablement luttes de races : Les nobles, les riches sont issus de la race scandinave, blonde, grande, dolichocéphale, aux yeux bleus ; les paysans, les ouvriers, les bourgeois sont issus des races brachycéphales. Ceux qui, comme Lombroso, prétendent à la supériorité de la race dolichocéphale sur la race brachycéphale verraient à la lecture de ce livre que M. Taylor n'est pas de cet avis. Il prétend (p. 248) que « l'intelligence et le génie de l'Europe, les grands écrivains et surtout les hommes de science appartiennent plutôt à la race brachycéphale ».

Les Rothschild. Une famille de financiers juifs au XIX^e siècle, par EDOUARD DEMACHY. Volume in-18 de xli-194 pages ; fr. 3-50. Chez l'auteur, 48, rue Pergolèse Paris, 1896.

Ce volume est le premier d'une série de cinq à huit volumes consacrés à l'histoire de la famille Rothschild. A en juger par ce premier tome, l'œuvre sera fort intéressante, bien qu'on puisse lui reprocher d'être insuffisamment travaillée. Il semblerait que l'auteur ait eu hâte de terminer et de livrer au public ce premier volume ; il ne l'a pas soigné dans la rédaction et même dans l'élaboration. Ce sont défauts très apparents. Nous souhaitons que dans les volumes suivants ils disparaissent ; et si M. Demachy le veut, ils peuvent disparaître. Quoi qu'il en soit, les *Rothschild* valent d'être lus et consultés par tous. Ce premier tome est composé d'une introduction dans laquelle l'auteur estime — en se basant sur des chiffres sérieux — la fortune totale de la famille Rothschild à seize milliards de francs ! Vingt-deux chapitres consacrés à Mayer Amschel, le père de tous les Rothschild, celui qui commença la fortune de la maison, puis à Nathan Mayer-Rothschild et à sa descendance, les Rothschild de Londres. Deux tableaux généalogiques terminent l'ouvrage de M. Demachy et permettent de connaître la filiation des Rothschild.

La Psychologie des Foules, par GUSTAVE LE BON. Volume in-18 de 200 pages ; fr. 2-50. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1896.

« L'affirmation pure et simple, dégagée de tout raisonnement et de toute preuve, est un des plus sûrs moyens de faire pénétrer une idée dans l'esprit des foules. » L'auteur est tellement imbu de cette pensée qu'il emploie ce procédé, à chaque instant, dans son livre. Il juge ses lecteurs comme il juge la foule et en conséquence il affirme sans prouver presque toujours et sans raisonner maintes fois. C'est là un mode aisé de démonstration, mais c'est peu convaincant. M. Le Bon a déduit ses affirmations de faits d'observation ; s'il eût cité quelques-uns de ces faits, il eût permis au lecteur de vérifier et de voir si les déductions étaient justes. La façon dont a usé l'auteur, fait que le lecteur rejette les affirmations qui ne lui paraissent pas prouvées par ses observations personnelles et il n'accepte comme vraies que celles qui corroborent ses personnelles déductions. Nous regrettons que M. Le Bon n'ait pas perçu ce grave défaut de son œuvre d'ailleurs remarquable à plus d'un titre. Une introduction, trois livres : *L'Âme des foules* ; *Les Opinions et les croyances des foules* ; *Classification et description des diverses catégories de foules*. En tout treize chapitres.

M. Le Bon n'aime pas le socialisme, car il prétend que ce serait un retour au communisme primitif (p. 4), que c'est une assez pauvre erreur (p. 52), que les anarhistes sont

les pires ennemis de la société (p. 80), que c'est la décadence pour les peuples latins (p. 88), qu'il est en contradiction avec toute démonstration scientifique (p. 98), qu'il ne recrute ses défenseurs réellement convaincus que dans les couches tout à fait illettrées (p. 139). Il est probable que M. Le Bon ne connaît que très peu et les doctrines socialistes et les hommes du socialisme, car il n'aurait pas écrit semblables erreurs. Il aurait su que le communisme préconisé par les socialistes de nos jours n'est pas un retour au communisme primitif; il aurait su que le socialisme élaboré par des savants en se basant sur l'étude des phénomènes sociaux, ne pouvait pas être et n'était pas, en effet, en contradiction avec toute démonstration scientifique. Il aurait su aussi qu'Élisée Reclus, Pierre Kropotkine, Proudhon, Bakounine, Herzen, Considérant, Robert Owen, Karl Marx, etc., etc., n'étaient pas tout à fait des illettrés. Ils étaient même quelque peu savants, géologues, mathématiciens, physiologistes, etc. M. Le Bon va, paraît-il, faire la « Psychologie du socialisme »; nous lui conseillons d'étudier son sujet et de se bien persuader qu'en Allemagne, en Grande-Bretagne, en Italie, en France, en Espagne, il y a grand nombre, très grand nombre de socialistes qui ne sont pas illettrés et beaucoup qui sont des lettrés, des scientifiques. S'il étudie ce sujet, il verra que c'est parmi les ouvriers les moins ignorants, les plus habiles, les plus laborieux que se recrutent les militants du socialisme. Une enquête dans les milieux syndicaux le lui prouverait. M. Le Bon semble croire (p. 88) que le socialisme n'existe pas chez les Anglo-Saxons et ailleurs (p. 96) il écrit que le mot « socialisme » correspond « à des images et à des idées tout à fait opposées dans les âmes latines et dans les âmes anglo-saxonnes ». Nous connaissons le socialisme de Grande-Bretagne, nous avons fréquenté des socialistes en ces régions, aussi nous prétendons que M. Le Bon est *en partie* dans l'erreur. Ni les images ni les idées correspondantes au mot socialisme ne sont opposées chez les Français et les Anglais, par exemple. Il y a des différences, plus dans la tactique pour réaliser le socialisme, que dans la doctrine même. M. Le Bon voit le socialisme « latin » se synthétisant dans l'État, ce qui est une erreur absolue, car ce n'est là qu'une forme du socialisme, forme saxonne, allemande, celle de K. Marx et de Lassalle. Le socialisme français est plutôt fédératif, communiste, libertaire. Mais je ne veux point faire ici un cours de socialisme comparé; M. Le Bon, si le sujet l'intéresse, n'a qu'à se reporter aux sources, et ainsi il évitera dans l'avenir d'écrire des erreurs aussi grosses.

Il serait loisible de citer encore des assertions erronées ou contradictoires faites par l'auteur au sujet des meneurs, de l'influence des institutions, etc. Mais à quoi bon. On lira la *Psychologie des Foules* avec soin, et on relèvera ces erreurs ou ces contradictions en même temps qu'on approuvera les affirmations, les raisonnements exacts qui en grand nombre sont dans cet ouvrage. Les magistrats devraient bien le lire; nous ne croyons pas que cela les dissuade de condamner en se basant sur des témoignages, mais tout au moins cela les rendrait quelquefois un peu plus circonspects en leurs arrêts et jugements. Tout ce qui concerne la « caste » magistrature est d'une fine observation, d'un juste raisonnement.

Les Trois Socialismes (Anarchisme, Collectivisme, Réformisme), par PAUL BOILLEY.
Volume in-18 de 477 pages; fr. 3-50. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1895.

Le titre indique assez bien le sujet étudié par l'auteur, encore qu'il ne soit pas d'une très grande exactitude. En effet, selon le titre M. Boilley semble opposer l'anarchisme au collectivisme, ce qui est une erreur, car il y a un anarchisme collectiviste, en Espagne notamment. Il eût mieux valu employer le mot « Étatisme » pour l'opposer à l'anarchisme. Dans ce livre l'auteur a eu pour but d'examiner les doctrines et les tactiques des socialismes anarchiques, marxistes et « réformistes ». A vrai dire ce dernier terme est mauvais, car il ne précise rien.

Dès les premières pages M. Boilley déclare qu'on n'a pas défini scientifiquement le

ocialisme et qu'il n'est pas possible de le définir. Affirmation gratuite; l'étude de l'histoire du socialisme, des doctrines dites socialistiques permet d'établir une définition, celle que nous donnâmes en cette revue (p. 367, mars 1896). Si M. Boilley avait défini le socialisme : doctrine sociale d'après laquelle les moyens de production sont socialisés, cela lui aurait évité d'écrire beaucoup d'erreurs. Il semble ignorer complètement la doctrine et l'histoire de l'anarchisme. Il semble croire que la propagande par la violence, par le fait est spécifique de l'anarchisme, alors que l'histoire montre cette même propagande dans tous les partis politiques, dans toutes les religions. Il ignore qu'il y a des anarchistes répudiant la violence, des anarchistes « réformistes », c'est-à-dire voulant arriver progressivement à la réalisation de leur idéal.

M. Boilley estime encore que « la répudiation de la patrie » est spéciale à l'anarchisme (p. 66). Vraiment M. Boilley se moque de nous, car Voltaire, Boucher de Perthes, Aristophane, Euripide, P.-L. Courier, Mably, Schiller, Renan, Lessing, etc., etc., répudiaient la patrie et ils n'étaient point anarchistes.

Je ne sais où M. Boilley a vu les leçons des théoriciens que les Ravachol, Henry, Caserio ont eu le courage de mettre en action (p. 68). Pour moi, qui ai cependant pas mal lu d'ouvrages ou de journaux anarchistes, je ne me souviens point avoir vu, sauf dans l'*International*, journal de mouchards, des leçons pour poignarder ou dynamiter. M. Boilley aura confondu avec la fameuse brochure royaliste, *Killing no Murder*, ou avec l'éloge d'Alibaud par les républicains. J'ai bien écrit moi-même dans un opuscule, cité par M. Boilley, que la *Révolution* avait revendiqué Ravachol, mais M. Boilley devrait savoir la différence qu'il y a entre revendiquer, louer, glorifier et aussi « enseigner ».

Le sujet traité par M. Boilley n'est pas très familier à l'auteur, car page 84 on le voit gravement écrire : « En août, un anarchiste resté inconnu poignarde... le général Metzzenoff. » Erreur. Ce n'est pas un anarchiste, ce n'est pas un inconnu. Le meurtrier fut Kravtchinsky, connu, célèbre même sous le nom de Stepniak. Il était socialiste non anarchiste. M. Boilley appelle anarchistes tous les révolutionnaires russes; il suit l'exemple du Dr Aubry dans la *Contagion du meurtre*; nous avons montré l'erreur absolue de cette appellation. En lisant la *Russie souterraine* de Stepniak, la *Russie sous les Tzars* du même, la *Russie politique et sociale* de Tikhomirov, M. Boilley s'en assurerait. Encore une autre erreur; page 86 l'auteur dit : « Cyvoct lance une bombe dans un café. » Que M. Boilley lise les *Causes criminelles et mondaines*, par Albert Bataille (année 1883) ou les journaux de l'époque, et il verra que Cyvoct était en Belgique quand la bombe fut lancée et que Cyvoct fut condamné comme complice pour un article d'un journal dont il était gérant. Même page, M. Boilley classe parmi les anarchistes les auteurs d'une explosion au Parlement de Londres. Il aurait dû savoir que ces gens étaient des patriotes irlandais, des fenians. M. Boilley oublie tellement le calme qui devrait être l'attribut de l'écrivain qu'il se désole (p. 88) que le Belge Moineaux n'ait pas été condamné à mort. Sans doute, M. Boilley ne connaît pas Moineaux que le *Figaro* qualifia de « saint », que tout le monde s'accorda à considérer comme un homme estimable, un apôtre. Page 93, l'auteur parle d'un journal anarchiste *La Cloche* comme paraissant à Londres en 1894. Nous ne connaissons pas ce journal et aimerions à le connaître. La partie relative à l'anarchisme se termine par une reproduction de l'*Eclair* du 8 février 1895. Cet article, un mélange de faux et de vrai, a été envoyé à l'*Eclair* par un malheureux que la dèche et l'absence de moralité ont conduit aux pires besognes d'estampeur, de mouchard même. Une rectification qui a échappé à M. Boilley fut même insérée dans l'*Eclair* du 20 février. Que M. Boilley soit bien convaincu qu'à Islington en 1894 il n'existait pas de groupe anarchiste ayant des têtes de colonnes Malatesta, Pouget, Cipriani, Hamon. Qu'il soit bien convaincu qu'aucune de ces têtes ne préconisait la propagande par le fait et la violence. Qu'il soit aussi bien convaincu que « le terrible groupe de l'Anonymat » était un groupe de voleurs, d'estampeurs, de mouchards qui n'avait rien, mais là rien du tout d'anarchistes.

M. Boilley connaît un peu mieux le marxisme et la doctrine de Benoît Malon qu'il ne connaît l'anarchisme. Souventes fois sa critique est très juste, mais plus souvent encore elle est mauvaise. On voit, cependant, que le sujet, cette fois, est connu de son auteur. Chose amusante, l'auteur place Malon sur le même plan que K. Marx, comme penseur et agitateur. Vraiment, son amitié pour Malon l'a abusé; nous ne pensons pas que K. Marx soit un Dieu impeccable et infaillible, comme le croient certains marxistes, mais réellement son œuvre est autrement puissante que celle de Malon.

Que notre critique un peu vive n'empêche point de lire les *Trois Socialismes*. car il y a moisson à y faire pour le sociologue.

La Superstition socialiste, par le baron R. GAROFALO. Volume in 8° de XIII-299 pages; 5 francs. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1895.

La lecture de ce livre dû à un baron, à un conseiller de Cour d'appel, à un professeur agrégé de l'université de Naples, nous a donné une agréable journée par le rire qu'elle provoquait presque à chaque page. L'infatuation du magistrat, aggravée de celle du professeur, jointe à la suffisance du noble riche, s'y étale naïvement. *La Superstition socialiste* est un tissu d'erreurs, d'aménités magistralement distribuées. Cela ne vaut d'être lu, à moins qu'on ne veuille se dilater la rate et que les délicieux romans de Du Boisgobey ou de Montépin ne le puissent faire. Mais qu'on en juge par quelques citations : Pp. 20-21, les *News from Nowhere* de W. Morris sont déclarés être une « charmante ironie », ce qui est une contre-vérité, car Morris n'a pas écrit cette charmante utopie par ironie; page 43, « il est notoire que maintes industries seraient ruinées, si l'on diminuait d'une seule heure le travail de chacun ». Le nom de ces industries, Monsieur le baron! Page 55 : « Voilà pourquoi la révolution est invoquée par tous ceux qui n'ont rien, et qu'elle est désirée par les politiciens du désordre qui espèrent occuper ainsi les premières places d'où les excluent, dans une société bien ordonnée, leur vulgarité et leur ignorance. » Sévère, Monsieur le baron, pour le fils de son ancien collègue, le président de cour Merlino, pour son ancien collègue en université, Enrico Ferri, pour le « vulgaire » prince Kropotkine, l'« ignorant » géographe Elisée Reclus, les non moins ignares naturalistes Russell Wallace, P. Geddes, etc., etc. Mais je m'arrête, je devrais citer tout le volume; toutefois, encore cette perle : « Dans l'industrie, dans le commerce, quel est le travailleur sérieux qui osera dire qu'il n'a pas réussi »? Le joli, c'est que le baron Garofalo est de bonne foi quand il écrit des idioties semblables, effet du milieu professionnel et mondain. En somme, lire ce livre est inutile à moins qu'on ne veuille « rigoler »; c'est plat, plein d'erreurs, de parti pris, et il est à regretter qu'en Italie, Ferri ait cru utile de le refuter. Cela n'en valait pas la peine. Ça ne fera aucun mal au socialisme, pas même une piqure d'épingle.

Les Aventures de ma vie, par HENRI ROCHEFORT. Deux volumes in-18° de 368 et 382 pages; fr. 3-50. Paul Dupont, éditeur. Paris, 1896.

Henri Rochefort publie actuellement, dans le *Jour*, ses mémoires. Deux volumes sont déjà parus. Ils vont de l'enfance de Rochefort, en remontant même à quelques-uns de ses ancêtres, jusqu'au 18 mars 1871. Mais le récit est émaillé de faits se rapportant à d'autres époques et maintes fois le conteur nous parle de Boulanger, de Jersey, etc. Cela est attrayant comme un roman, et c'est un peu un roman, car H. Rochefort rédige ses aventures non point à l'aide de notes, mais en usant de sa mémoire seule. Elle ne lui manque point, mais elle le trompe. Les événements se déforment peu à peu dans son cerveau et lorsqu'il les narre il y a du vrai et du faux; ils sont amplifiés ou diminués suivant que se souvient l'auteur. C'est là un phénomène constant chez tous ceux qui, attendant de longues années, se bornent à leurs souvenirs pour écrire leurs mémoires. La déforma-

tion est d'autant plus grande que l'auteur a plus de mémoire « par cœur », qu'il se souvient plus de la forme que de l'essence. C'est un peu le cas de Rochefort. Mais c'est si amusant ces *Aventures de ma vie* qu'en vérité on les lit d'un trait, en souriant toujours, en riant, parfois, franchement. Cueillette mesquine pour le sociologue, car l'auteur enjôle et il est difficile de noter des faits utilisables pour le psychologue, etc. Mais de si jolies anecdotes, si gaies, si typiques, même si elles sont un peu arrangées; vraiment c'est une heure agréablement passée que celle donnée à la lecture des *Aventures de ma vie*.

Correspondance de Michel Bakounine. Lettres à Herzen et à Ogareff, publiées par MICHEL DRAGOMANOV; traduction de Marie Stromberg. Volume in-18 de 383 pages; fr. 3-50. Perrin, éditeur. Paris, 1896.

Ces lettres datent de 1860 à 1874; beaucoup d'entre elles ont été publiées dans la *Société nouvelle*. Nous n'en parlerons point; le lecteur sait qu'il y a là moisson pour le psychologue, le sociologue, le criminologue; il sait que celui qui veut connaître le socialisme ne peut pas ne pas lire cette correspondance. Une longue et très intéressante préface accompagne cette correspondance. Elle est l'histoire documentée de la vie de Bakounine. Le professeur Dragomanov, qui fut collaborateur de la *Société nouvelle*, en est l'auteur. Il s'est efforcé d'être impartial et il semble bien qu'il le soit. La traductrice de ce livre, écrit en russe le plus souvent, est M^{me} Marie Stromberg dont les lecteurs de cette revue connaissent des travaux. La *Correspondance de Michel Bakounine*, rapprochée des *Œuvres* de Bakounine (Stock, éditeur), permet de connaître cet homme plus agitateur que penseur. Il serait utile pour l'histoire de ce siècle qu'on publiât la correspondance de Bakounine à d'autres socialistes que des Russes. Il doit y en avoir, car toutes ces lettres — Bakounine écrivait beaucoup et très longuement — n'ont pas eu certainement le sort de celles adressées à Malatesta et perdues malheureusement dans un incendie.

Journal d'un anarchiste, par AUGUSTIN LÉGER. Volume in-18 de 397 pages; fr. 3-50. Savine, éditeur. Paris, 1895.

L'auteur est un conservateur plus ou moins religieux; il suppose être en l'an 2002 et trouver dans les archives d'une prison un journal d'un anarchiste et il le publie pour montrer sous quelles influences de milieux et de doctrines, par quelle série de réactions contre la compression sociale et quel sourd travail de sentiments et d'idées, un homme d'humble condition, de valeur moyenne, peut passer du simple mécontentement à la révolte violente contre la société. Il y a des notations exactes de l'état d'âme de l'anarchiste, mais il y a bien des visions fausses; puis de la déclamation. La fin est très mauvaise.

Das Buch des Friedens. Beiträge zur Friedensbewegung, par JUL.-V.-EB. WÜNDHAM. — Vol. in-8°. Neukomm et Zimmerman, éditeurs. Berne, 1896.

Ce Livre de la Paix, contribution au mouvement pacifique, est une sorte d'annuaire avec des graphiques et aussi des portraits des membres les plus importants dans le mouvement de la paix. On y trouve une esquisse historique de l'origine et du développement de ce mouvement, tel qu'en témoignent les congrès successivement tenus, l'augmentation des sociétés de paix et d'arbitrages, l'établissement d'un bureau central, etc. S'y rencontrent aussi de nombreuses statistiques sur la guerre, les dépenses qu'elle provoque, etc. Il y a une liste de toutes les sociétés, de toutes les publications qui de près se rattachent à cette question de la paix. C'est même plus qu'un livre de référence à cause des passages nombreux autant que charmants (poésie et prose) qui parsèment le volume et en font un attrayant défenseur de la paix au point de vue esthétique.

Le *Livre de la Paix* est à consulter par les sociologues qui d'ailleurs doivent percevoir que l'action de ces propagandistes de l'arbitrage est minime, bien qu'ils occupent souvent de hautes situations politiques ou sociales. La guerre est un effet social et c'est à ses causes qu'il faut s'attaquer si on veut la supprimer. C'est ce que ne font pas les Jules Simon, les Frédéric Passy, les Arnaud, les B. von Suttner. C'est ce que font les socialistes de toutes les écoles. Cependant, constatons qu'en discréditant l'us de la violence, les pacifiques libéraux agissent un peu et préparent les esprits à la transformation sociale que le penseur voit s'effectuer peu à peu actuellement.

Un lot de brochures : *Leurs Arguments anticollectivistes*, par H. Brissac (Géard et Brière, éditeurs), petit opuscule de 16 pages pour réfuter les arguments d'Yves Guyot surtout au collectivisme. Ce dialogue en style clair, sans phrases, constitue une brochure de bonne propagande. *Pierre Leroux, socialiste*, par le Dr Julien Pioger; nous en parlâmes dans la revue des revues françaises, car c'est là un tirage à part de la *Revue socialiste*. *Le Socialisme communal* de Louis Bertrand est aussi une brochure de propagande de 32 pages. Le socialisme y est étrangement défini. Sous prétexte de socialisme communal, l'auteur préconise seulement des mesures de philanthropie banale (habillements et nourriture aux enfants pauvres), ou bien il souhaite l'accroissement du fonctionnarisme. C'est, en somme, le socialisme d'État que le plus souvent l'auteur loue. *Assainissement et Fédéralisme*, discours que Barrès prononça il y a un an, est édité en brochure de propagande. Intéressante à lire et à répandre comme moyen de propager des idées bonnes et point nouvelles. Jacques Santarel, l'auteur de la *Philosophie du déterminisme*, a publié *États d'âme*. Très sincèrement écrit, cet opuscule est un peu emphatique; il célèbre l'individualisme, la culture du Moi. Notre collaborateur Fernand Pelloutier, avec Henri Girard, a écrit, sous forme de colloque entre ouvriers, une précieuse petite brochure : *Qu'est-ce que la grève générale?* On ne saurait trop la répandre, trop la lire. *Ernest Pichio et son œuvre*, le petit volume d'Ernest Museux (Librairie socialiste, 51, rue Saint-Sauveur, Paris), est intéressant parce qu'il nous montre un homme, un caractère chez le peintre de la *Mort de Baudin* et du *Triomphe de l'Ordre*. Les caractères sont trop rares pour qu'on regrette que des pages soient consacrées à l'un d'eux. Dans l'histoire de son œuvre, quelques notations à prendre pour le psychologue, l'historien. P. Argyriadès a publié à part de son *Almanach de la question sociale*, un article qu'il y écrivit : *Concentration capitaliste, Trusts et Accaparements* (16 pages en 8°).

Des Bases classiques allemandes, tel est le titre d'un petit opuscule publié par M. L. Riotor à la Librairie de la France scolaire. C'est un résumé succinct (61 pages) de l'histoire littéraire allemande. Les origines de l'enseignement pratique qui y fleurit, la genèse d'une philosophie particulariste y sont tracées en quelques lignes. *M. Félix Faure, généralissime de l'armée française*, est le titre d'un opuscule qu'il est inutile de lire. Nous n'en dirons pas autant de *l'Esprit nouveau dans le clergé*, par X... (Savine, éditeur). L'auteur s'applique surtout à démontrer la nécessité d'infuser au clergé un esprit nouveau. Il émet des assertions risquées, d'autres tout à fait fausses, mais il y a des remarques justes, des choses à noter pour qui étudie notre époque, au point de vue de la mysticité, du cléricisme et de la religiosité. M. Georges Thiébaud a conféré sur le *Parti protestant* et chez Savine il a édité sa conférence. Relatant les progrès du protestantisme en France, dans l'enseignement, la magistrature, les colonies, les finances, etc., l'auteur termine en tendant à établir que les partis sont des religions et que les religions sont des races. C'est un peu exagéré. Il y a de bonnes choses, des vérités exprimées en cette brochure que tout sociologue lira. *M. Thomson, député de Constantine, et l'affaire du Crédit foncier*, par Henri Finat, opuscule in-8° de 53 pages, bien intéressant à lire pour l'étudiant de nos politiciens; cela même se conserve pour s'y

reporter et y puiser. Cette brochure est précédée d'une préface de X. Gaultier de Chaubry tout à fait antijuive, avec des arguments non sans valeur (Philippeville, imprimerie H. Finat). M. Charles Benoist, en 70 pages, étudie l'*Organisation du suffrage universel* (Firmin Didot, éditeur). Pour lui, actuellement le suffrage universel fonctionne mal, donne de mauvais résultats parce qu'il est inorganisé; il faut l'organiser; il ne nous dit pas quelle sera cette organisation. De Ferdinand Brunetière, cette conférence *La Renaissance de l'Idéalisme* (Firmin Didot, éditeur). L'auteur définit l'idéalisme « l'intime persuasion que, au delà de la scène où se jouent le drame de l'histoire et le spectacle de la nature, une cause invisible, un mystérieux auteur (Dieu) se cache qui en a réglé d'avance la succession et les péripéties ». Donc M. Brunetière cherche à prouver la renaissance de l'idéalisme et pour ce il rompt des lances contre la science; il ne l'abattrà point. La besogne est trop dure. Les preuves que l'auteur apporte sont faibles, très faibles et en réalité, l'idéalisme ne renaît pas. Nous devons noter la clarté d'exposition de M. Brunetière, en même temps que sa méthode sûre.

La Voyante de la rue du Paradis a tenté M. Gaston Méry qui dans la *Libre Parole* lui a consacré de nombreux articles; il les a réunis en brochures (Dentu, éditeur) en y ajoutant quelque peu. Il y a des choses intéressantes dans ces brochures, mais M^{lle} Couédon ne méritait point qu'on s'occupe tant d'elle qu'on l'a fait. Il s'agit, sans doute, d'une forme spéciale de nervosisme avec dédoublement de la personnalité. Il est regrettable que ces faits curieux soient exploités par foule de gens qui veulent y voir Dieu, ses saints ou le diable, au lieu d'être examinés sérieusement par des hommes à la recherche pure et simple de la vérité. Du D^r Laups un tirage à part des *Annales médico-psychologiques* sous le titre : *Le Fonctionnement cérébral pendant le rêve et pendant le sommeil hypnotique*. Cette étude vaut d'être lue et méditée; les vues sont purement hypothétiques, mais elles semblent bien rationnelles. Conclusions principales : Le rêve est occasionné par le fonctionnement partiel du cerveau; il doit y avoir nécessairement, à l'état de veille, le fonctionnement d'un centre de coordination intellectuelle supérieure, de fixation et d'élaboration des matériaux fournis par d'autres centres. M. Paul Robin a fait une communication à la Société d'anthropologie de Paris sur la *Dégénérescence de l'Espèce humaine*; le remède consiste pour l'auteur en la liberté de la femme et en la sélection de l'humanité par des conceptions réfléchies.

La Lèpre et les Léproux en Bretagne, par le D^r Paul Aubry, est une brochure in-8° de 19 pages où l'auteur nous montre les recherches qu'il fit sur les lépreux dans l'Armorique, à la suite d'une demande du D^r Zambaco Pacha. Il est bien attrayant à lire cet opuscule pour le curieux de nos vieilles provinces françaises. *Le Haut Nord* de M. Ernest Nys est une instructive étude sur l'Islande. On la lira fructueusement, surtout pour ce qui concerne le droit, car l'auteur, professeur à l'Université de Bruxelles, s'est étendu sur ce sujet. Le Haut Nord, dit-il, a combattu pour l'idée de liberté, pour l'indépendance de l'individu contre le despotisme et pour cela il a rempli un rôle bien-faisant, un exemple réconfortant. Chez les éditeurs Storck (Lyon) et Masson (Paris) le D^r Dusolier a publié la *Psychologie des derniers Valois*. Deux parties (71 pages in-8°), la première étudiant François II, Charles IX, Henri III; la seconde est une analyse comparée de ces rois, dégénérés, déséquilibrés. Conclusions principales : Dégénérescence des derniers Valois est la conséquence de l'hérédité doublée de l'influence d'une éducation mauvaise et d'un milieu pervers; toutes les dynasties royales dégénèrent et aussi la plupart des races privilégiées. Contribution valable à la psychologie et utilisable par les historiens, les sociologues, les criminalistes.

Jésus et les Origines du christianisme, par P.-J. Proudhon. Volume in-8° de 323 pages; 5 francs. Havarad fils, éditeur. Paris, 1896.

Ce volume est accompagné d'un portrait de l'auteur (eau-forte), d'une lettre bien jolie de Ledrain, d'une préface de M. Clément Rochel qui a classé les manuscrits de Proudhon

et qui publie ces notes ou chapitres inédits. Il y a sept livres : Histoire de Jéhovah, la Genèse de l'homme, la Vie de Jésus, Jésus, l'Eglise et la Religion, les Evangiles, Morale et Idéalisme.

Proudhon n'a laissé que des notes, des fragments de chapitre rédigés, des commentaires ; rien n'était définitif et cela se voit aisément à la lecture de ce volume. La partie la plus achevée est celle où il critique la *Vie de Jésus* de Renan. Pour Proudhon, et il défend nombre de fois cette thèse, Jésus a survécu au supplice. Malgré l'originalité de certaines idées de cet illustre écrivain sur Jésus, nous ne pensons pas que la juste gloire dont jouit l'auteur de la *Justice dans la Révolution* gagne quoi que ce soit à cette publication. Il semble cependant que qui étudie Proudhon et son époque doit lire ce livre, de même que ceux qui s'occupent des origines du christianisme.

De l'Or, de la Boue, du Sang, par EDOUARD DRUMONT. Volume in-8° de XII-336 pages ; fr. 3-50. Dessins de Gaston Coindre. Flammarion, éditeur. Paris, 1896.

Le sous-titre de ce livre est « Du Panama à l'Anarchie ». Recueil d'articles publiés au hasard de l'actualité dans la *Libre Parole* ; il comprend trois parties : Le Panama, vu de Sainte-Pélagie ; l'Anarchie ; à Bruxelles. L'analyse d'un tel livre est impossible, il faut le lire. Quoi qu'en pensent certains, rares, Drumont est un penseur et point seulement un polémiste. Il suffit de parcourir quelques-uns des chapitres sur Vaillant, Henry, sur un anarchiste d'autrefois, sur les Chouans pour le voir nettement. Drumont sait dégager la philosophie des choses, des événements ; il ne le fait pas assez parce que croyant en le Dieu d'Isaac, d'Abraham, de Jacob et de Jésus, il ne conçoit pas toujours cette philosophie avec assez de hauteur, mais il la note au passage. C'est donc un volume qu'on lira, qu'on consultera de temps à autre pour se rappeler les événements et l'état d'âme des politiciens à certaines époques. *De l'Or, de la Boue, du Sang* est illustré de cent dessins de Gaston Coindre, ce qui rend ce livre plaisant à l'œil en même temps que la prose de Drumont invite à penser.

La Vie véritable du citoyen Jean Rossignol, publiée par V. BARRUCAND. Volume in-18° de XXI-383 pages ; fr. 3-50. Plon, éditeur. Paris, 1896.

V. Barrucand a recueilli les mémoires du général Rossignol ; il les complète de notes, de documents inédits puisés aux archives. Le récit est simple, nul sans aucune prétention et il est loin d'être sans charme malgré la vantardise de son auteur. Cela se lit aisément, comme en se jouant, et au cours de la lecture on peut noter quelques traits intéressants sur les mœurs militaires d'avant la Révolution. La récolte, d'ailleurs, n'est pas considérable. Il y a cueillette à faire pour celui qui étudie la Révolution française. Rossignol fut, en effet, général en chef dans les guerres de Vendée. V. Barrucand a donné au volume une intéressante préface, dans un style un peu maniéré. Cet ouvrage fait partie de la collection des mémoires si utiles aux historiens, aux sociologues, que publie la maison Plon.

A. HAMON

LE MOIS

MARX IGNORÉ PAR M. JULES GUESDE. — M. Jules Guesde, dans la séance de la Chambre des députés du 25 juin dernier, s'est « vanté, avec Marx, d'être le dernier mot de l'économie politique nouvelle ». Pour illustrer cette affirmation il n'a pu résister au plaisir d'une petite dissertation. Au cours de celle-ci il a relevé, avec la hauteur qui convient quand on parle au nom de la science, l'inintelligence de M. Paul Deschanel. Voici le passage (*Journal officiel de la République française*, séance du 25 juin 1896) :

M. Jules Guesde. Après la théorie de la valeur, de Marx, on s'en est pris à une autre loi qui serait encore à la base de toute notre critique socialiste, de ce monument collectiviste que l'on accuse Marx d'avoir construit sur le sable, et sur le sable mouvant ; je veux parler de la loi de la plus-value, que, par une contradiction qui n'a pas pu échapper à la Chambre, M. Deschanel a représentée avec raison comme « dominant à l'heure qu'il est tout le parti ouvrier européen ».

Cette théorie de la plus-value, M. Deschanel ne l'a pas combattue directement comme M. de Mun ; l'insuccès de ce dernier n'étant pas fait pour l'encourager dans cette voie ; il n'en a pas tenté la critique ou essayé d'en établir le mal-fondé.

M. Paul Deschanel. Pardon !

M. Jules Guesde. Il s'est borné à invoquer contre elle un article paru dans le *Devenir social* et dans lequel Engels aurait consenti à la reconnaître en contradiction non pas avec l'ordre collectiviste de demain, ce qui n'est douteux pour personne, mais avec l'ordre capitaliste d'aujourd'hui.

Je regrette pour M. Deschanel, puisqu'il a lu cet article, ce dont je le félicite, qu'il ait pris pour l'opinion d'Engels ce qui n'était que l'opinion de Loria, professeur d'économie politique italien. (*Rires à l'extrême gauche.*)

M. Paul Deschanel. Vous faites erreur : j'ai le texte sous les yeux.

M. Jules Guesde. Oui, mais c'est l'article tout entier qu'il faudrait avoir lu et surtout avoir compris.

M. Paul Deschanel. Je l'ai lu et relu, et j'affirme que vous vous trompez. Et je ne suis pas le seul à l'avoir compris ainsi ; les commentateurs sont du même avis.

M. Jules Guesde. Une erreur partagée ne constitue pas une vérité.

Je disais donc que M. Deschanel, avec la meilleure foi du monde, avait confondu l'opinion de Loria avec celle d'Engels, alors qu'Engels lui-même parlait de Loria comme d'un Balaam qui aurait oublié à domicile son âne, c'est-à-dire sa partie intellectuelle. (*Rires à l'extrême gauche.*)

M. Paul Deschanel. C'est au contraire l'opinion d'Engels que j'ai citée. Vous avez dit que c'était une coquille ; ce n'en est pas une.

M. Jules Guesde. Je ne discute pas la coquille, mais voyez comme je suis — j'allais dire bon prince, mais pour mes adversaires de la droite, je retire le mot, — j'aimais mieux croire à une coquille matérielle incombant aux typographes qu'à une coquille intellectuelle. Votre interruption m'oblige à croire que l'erreur a été commise non par le compositeur, mais par le lecteur. Je le regrette pour vous.

M. Paul Deschanel. Eh bien, nous soumettrons notre différend à d'autres lecteurs, si vous voulez.

A notre avis, il y aurait eu avantage pour M. Jules Guesde à montrer un peu moins d'âpreté et un peu plus d'indulgence. Car, chose curieuse, c'est M. Jules Guesde qui a fait la « coquille intellectuelle ». C'est précisément lui qui a confondu la théorie de Marx et de Engels avec celle de M. Loria et si Engels était encore de ce monde c'est bien de M. Jules Guesde qu'il pourrait parler « comme d'un Balaam qui aurait oublié à domicile son âne, c'est-à-dire sa partie intellectuelle ». (*Rires à l'extrême gauche*), Que dit en effet Engels dans l'article dont il est question :

« Bref, la loi de la valeur de Marx est *générale* autant toutefois que le sont des lois économiques pour toute la période de la production simple des marchandises, c'est-à-dire jusqu'au moment où celle-ci subit une modification par l'apparition de la forme de production capitaliste..... La loi de la valeur de Marx a donc économiquement une valeur pour un espace de temps qui s'étend du commencement de l'échange, transformant les produits en marchandises, au xv^e siècle de notre ère. » (FRED. ENGELS. *Complément..... au III^e livre du « Capital »* (Devenir social novembre 95.)

Ainsi, voilà qui est clair. Engels déclare que Marx pensait que la loi de la valeur s'applique de moins en moins réellement dans la société capitaliste actuelle, que la valeur coïncide de plus en plus rarement avec le prix, que c'est une catégorie historique et logique qui ne se réalise presque plus aujourd'hui, et c'est ce qu'avait fort bien compris M. Paul Deschanel ; cela avait échappé à M. Jules Guesde. A notre grand étonnement d'ailleurs. Car enfin M. Jules Guesde passe pour représenter avec beaucoup d'autorité cette belle théorie marxiste qui est la joie de tout socialiste éclairé ; il semble donc que M. Jules Guesde la doive connaître même dans ses parties importantes. M. Jules Guesde connaissait l'article de Engels puisqu'il l'a cité ; mais il l'a mal compris. Engels avait appuyé son article sur un extrait du III^e livre du *Capital* (car il serait outreucidant de prétendre représenter les théories de Marx en ne connaissant d'elles que ce qui est traduit en français). Mais l'aurait-il également mal compris, ou aurait-il mal compris le passage que cite Engels, ou M. Jules Guesde et Engels comprendraient-ils si différemment des lois « que M. Paul Deschanel a représentées avec raison comme dominant tout le parti ouvrier européen. » Toutes hypothèses également déplorables.

Voici ce que dit Marx (*in Engels — Marx III, 1, p. 156*) : « L'échange de marchandises à leurs valeurs ou approximativement à leurs valeurs exige donc un degré d'évolution bien inférieur à l'échange au prix de production où un certain degré de l'évolution capitaliste est nécessaire... Sans parler de la soumission des prix et du mouvement des prix à la loi de la valeur, il est donc conforme à la réalité de considérer les valeurs des marchandises non seulement *théoriquement* mais *historiquement* comme l'antécédent des prix de production ».

Ainsi donc Engels était en parfait accord avec Marx. C'est-à-dire que M. Jules Guesde ne l'est ni avec l'un ni avec l'autre. « Si vous n'avez pas compris Marx nous n'êtes d'ail-

leurs pas le seul », disait M. Jules Guesde à M. Paul Deschanel. Non M. Deschanel, vous n'êtes certainement pas le seul.

Peut être aussi que M. Jules Guesde avait un scrupule ou une réminiscence. Nous lisons en effet à la note de la première colonne, page 28, du *Capital* (édition française), la phrase suivante, « La forme valeur du produit du travail est la forme la plus abstraite et la plus générale du mode de production *actuel* qui acquiert par cela même un caractère historique, celui d'un mode particulier de production social. » On ne peut pas dire que ce soit là une de ces propositions que leur très grande clarté recommande, surtout si on la rapproche du passage du III^e livre que nous avons cité ; et il est bien possible que M. Jules Guesde donnant au mot *actuel* une importance trop grande ait discerné là une idée qui serait en contradiction formelle avec l'opinion émise dans le III^e livre. M. Jules Guesde se serait cette fois trouvé d'accord avec Marx et Marx en désaccord avec lui-même. On peut supposer que M. Jules Guesde sachant que l'accord de l'esprit avec lui-même est une des qualités les plus précieuses de l'économiste philosophe et mu par une piété filiale bien compréhensible ait voulu épargner à la mémoire de Marx la tache d'une contradiction. Mais peut-être aussi que l'interprétation de M. Jules Guesde n'est pas la meilleure, et peut-être n'y a-t-il pas contradiction du tout. Dans ces sphères de la haute abstraction, la conciliation des contradictoires est plus facile que ne l'imagine M. Jules Guesde, et rien n'empêche de croire que la loi de la valeur, autrefois et jusqu'au xv^e siècle patente et réelle, ne soit encore actuelle mais latente. Et ainsi elle revêtirait la forme la plus abstraite et la plus générale sans rien perdre de sa spécificité, ce qui est important. Actuellement logique, réelle autrefois, historique toujours et générale, elle serait encore bien qu'ayant été, au grand étonnement de M. Jules Guesde et probablement aussi de M. Paul Deschanel. Que nos députés n'adoptent-ils cette manière de voir ! M. Jules Guesde pourrait dire que la loi de la valeur n'est pas caduque, et il aurait Marx avec lui. M. Paul Deschanel pourrait continuer à prétendre que la loi de la valeur ne se réalise plus et il aurait encore Marx avec lui. M. Jules Guesde et M. Paul Deschanel, en soutenant ces deux thèses si différentes en apparence, ne se contrediraient pas. Marx et la loi de la valeur resteraient encore intangibles. Le résultat ne serait pas mince et peut justifier quelque sacrifice.

A moins que M. Jules Guesde persiste à ne pas comprendre ce point de vue, nouveau pour lui, précisément parce qu'on peut s'imaginer que c'est peut-être le point de vue de Marx. On sait pourtant que M. Jules Guesde est avant tout marxiste.

ΝΟΗΛ ΚΑΟΥΟΚ.

Voici, d'après les *Temps nouveaux*, les principales questions qui sont mises à l'ordre du jour du Congrès international socialiste, qui vient de s'ouvrir à Londres.

Le congrès, qui prend le titre de « Congrès international socialiste des travailleurs et des Chambres syndicales ouvrières », a commencé ses travaux le lundi 27 juillet à 9 heures du matin, à Londres.

Une démonstration en plein air a eu lieu dimanche 26 juillet à Hyde-Park, en faveur du maintien de la paix internationale.

Sont admis au congrès : « Toutes les chambres syndicales et aussi les partis et organisations socialistes qui reconnaissent la nécessité de l'organisation des travailleurs et de l'organisation politique. »

Dans cet article, fait justement remarquer M. P. Delesalle dans les *Temps nouveaux*

tient tout l'esprit du congrès qui, dans l'espérance de certains, serait plus un congrès de politiciens que de travailleurs. Il importe donc que les anarchistes délèguent le plus grand nombre des leurs pour déjouer la tactique des marxistes et montrer qu'il existe un très grand nombre de travailleurs qui rejettent toute action politique et parlementaire.

Déjà les Hollandais, avec Domela-Nieuwenhuis, repoussent toute action parlementaire. Les trades-unions rejettent aussi toute action semblable.

Il y a lieu d'espérer que malgré le désir qu'ont les social-démocrates d'exclure qui il leur plaît, comme cela s'est toujours fait, ils en seront empêchés par la majorité.

Le congrès seul en dernière instance a le droit de refuser des délégués.

Voici les questions qui seront discutées au congrès :

La première question de la circulaire est celle-ci : Guerre et arbitrage, à laquelle doit s'ajouter la « grève militaire ». Comme on le voit, cette question ne manque pas d'être importante; 2^o émigration d'étrangers dépourvus de moyens d'existence; 3^o la journée de huit heures, à laquelle doit être ajoutée celle du « minimum de salaire »; 4^o le travail des enfants; 5^o la grève générale, question aussi de grande importance, si l'on considère que la grève générale n'est autre chose que la révolution; 6^o la question agraire; 7^o le travail aux pièces; 8^o la politique coloniale; 9^o les conflits entre le capital et le travail. A ces différentes questions de la circulaire, et sur la proposition des Belges, l'on a ajouté celle-ci : « les coopératives » de production et de consommation. De plus, le Comité central (blanquistes) a déposé une proposition tendant à faire une manifestation en faveur du suffrage universel dans les pays où il n'existe pas, et à demander « la législation directe du peuple » dans les pays où il existe.

Comme on le voit, le Congrès de Londres ne manquera pas d'être intéressant; c'est pourquoi nous croyons qu'il y a tout intérêt à ce que les révolutionnaires communistes y soient représentés en plus grand nombre possible. Car, comme je l'ai dit plus haut, ajoute l'écrivain des *Temps nouveaux*, il s'agit pour nous d'affirmer que le collectivisme marxiste ne représente pas à lui seul la classe des travailleurs, et qu'il faudra continuer de compter avec « les anarchistes, qui seuls ne sont pas sortis de la voie tracée par les premiers congrès de l'Internationale ».

Nous pensons que ce congrès, pas plus que les précédents, ne fera de la besogne utile; son programme montre le but de s'emparer du pouvoir, pour en avoir les profits et établir un despotisme socialiste qui dépassera en violence l'autocratie le plus absolu. Les séances qui ont déjà eu lieu démontrent que c'est une vraie « comédie » dirigée par les bourgeois qui se disent socialistes. C'est un avortement complet.

Quand donc le prolétaire verra-t-il que seul la révolution sociale peut changer l'abominable organisation de la Société.

LE MINOTAURE BOURGEOIS : *La misère et la prostitution*. — Dans notre abominable société bourgeoise, la prostitution engendrée par la misère prend des proportions effrayantes. La seule ville de Londres possède une armée de 150,000 filles publiques vagabondes. D'après les calculs de M. Hickson, il y en avait déjà, en 1860, 228,000 dans la capitale du Royaume-Uni; ce nombre a triplé depuis.

La misère conduit dès l'enfance de pauvres filles à se vendre. M. Loyau a noté des cas de maladies contagieuses attaquant le sexe chez des petites filles de 8, de 11 et de 12 ans. Un autre écrivain anglais nous a présenté les statistiques de trois hôpitaux établis pour

soigner les maladies sexuelles, dans lesquels on a donné des soins dans une période relativement courte à 2,700 filles de 10 à 16 ans. Que dire d'une situation sociale qui permet de telles choses ?

L'abrutissement et la maladie rongent ainsi une grande partie de la population. Les *Temps nouveaux* racontait dans un de ses derniers numéros :

Une jeune fille de vingt-deux ans, qui se trouvait dans un wagon de 3^e classe d'un train marchant sur Bellegarde (Ain), a, près de Meyrin, brusquement ouvert la portière et se précipitait sur la voie, lorsque les voyageurs occupant le même compartiment se sont saisis de sa personne et, pour l'empêcher de renouveler cette tentative de suicide, ont fait stopper le train en usant du signal d'alarme. Remise à la gendarmerie de Meyrin, cette jeune fille a été ramenée à Genève.

Interrogée sur les mobiles de son action, elle a raconté qu'elle était sortie, le jour-même, d'une maison de tolérance de Genève et qu'expulsée par la police, elle était emmenée à Bourg (Ain) dans une maison semblable. Ne voulant pas recommencer son triste métier, et ne sachant comment échapper au tenancier de la maison qu'elle quittait et qui était monté dans le même train qu'elle pour bien s'assurer que sa marchandise arriverait à destination et que le prix n'en serait pas perdu, la jeune femme a déclaré préférer la mort rapide sous les roues d'un train à la mort lente du baigneur auquel la condamnaient des lois infâmes.

Comme le fait très justement observer le rédacteur des *Temps nouveaux*, une fille pauvre qui n'a pas su ou pas pu résister indéfiniment aux embûches multiples du milieu trop souvent corrompu où l'a placée, presque encore enfant, la nécessité de gagner son pain, arrive fatalement et bien vite à être classée officiellement parmi les prostituées ; ce jour-là, elle est condamnée à perpétuité ; quand même elle voudrait sortir de la débauche, elle y sera refoulée à jamais ; elle n'est pas marquée au fer rouge, mais elle est inscrite sur certain registre d'hôtel de ville, et le résultat produit est absolument le même ; cette inscription, même biffée, constitue le contrat légal qui fait de la femme inscrite la chose des proxénètes et, dès lors, ceux-ci la livrent, la vendent, la rachètent, la revendent, et cela jusqu'au moment où, mise hors de la circulation comme marchandise avariée — les clients syphilitiques se chargent de la pourrir — la pauvre créature trépassé ; encore un dernier profit à réaliser pour le proxénète : il encaisse le montant de la valeur du cadavre vendu à la table de dissection.

Un philanthrope observait qu'après tout la moyenne de la vie de prostitution n'atteignant pas trois ans — c'est exact — cette condamnation à vie était assez courte.

Il faut, au contraire, que ce soit épouvantablement long, pour qu'à vingt-deux ans, c'est-à-dire à l'âge où tout doit sourire dans la vie, une femme se décide à broyer son jeune corps entre les roues et les rails, plutôt que de continuer l'existence de prostituée à laquelle on l'a condamnée.

Certes, ajoute-t-il, ils sont, ces tenanciers, les serviteurs de l'ordre ? De l'ordre genre de Varsovie, mais de l'hygiène il n'en est pas question, car ces marchands de chair humaine soutenus par les gouvernements vivent et s'enrichissent avec des établissements dont la mission reconnue est de se pourvoir de femmes jeunes et saines pour les pourrir en quelques mois.

Quand donc la révolution renversera-t-elle par une hécatombe ceux qui gouvernent notre horrible société, qui condamne au plus terribles souffrances physiques et morales des êtres faits pour être heureux dans un monde équitablement organisé.

Ce sera une œuvre d'hygiène morale et physique, une œuvre de dévouement qui, tout l'indique, ne peut tarder de s'accomplir.

LA LITTÉRATURE TCHÈQUE MODERNE. — La littérature moderne tchèque offre quelques talents remarquables, dit M. F.-V. Kejei dans un article de la *Revue des revues*. C'est à

eux que l'on doit, d'ailleurs, les premiers romans tchèques unissant la valeur artistique du style à celle de la conception moderne. Tel Vilem Mrstih, un impressionniste d'une grande richesse, peignant les beautés de coloris du monde extérieur et sacrifiant trop tout le contenu de ses livres à de très beaux passages descriptifs. Tel encore ce couple si intéressant d'artistes, F.-A. Ivoboda, auteur original de nombreuses nouvelles et de quelques pièces de théâtre, et sa femme, Rurena Ivobodova, à qui on doit plusieurs romans d'un charme délicat et d'une remarquable pénétration psychique. Tel encore K.-J. Ilejahr, le peintre puissant du mal et de la souffrance.

Les nouvelles tendances du roman tchèque prouvent, tout au moins, qu'il est affranchi du naturalisme zoliste et qu'il se distingue déjà par l'analyse intime et psychique. C'est à l'étude des âmes et à la peinture des sensations intellectuelles qu'il s'applique surtout. Et cela est vrai des descriptions impressionnistes de Mrstih aussi bien que du lyrisme de M^{me} Rurena Ivobodova et des états douloureux que décrit au lecteur Ilejahr. Le roman moderne saisit et traduit la vie même, et on peut dire qu'il est le plus grand progrès accompli dans la littérature tchèque dans ces dernières années.

Les dernières tendances se sont groupées dans la *Moderni Revue*. Les dernières expressions des Belges, des Français, des Norvégiens y sont annoncées comme un nouvel évangile de l'art et sont imitées jusque dans les moindres détails typographiques. Verlaine, Mallarmé, Maeterlinck, Nietzsche, le symbolisme, le satanisme, l'aristocratie, tout s'y confond pêle-mêle sans rien digérer, sans rien dissimuler au milieu ambiant. Cependant, un talent vraiment grand et original s'élève avec Otakar Brezina. C'est une âme profondément artiste et d'une rare délicatesse par son symbolisme. On a de lui un seul volume *La Jeune Daltry* (1895), et même en Bohême il est peu connu, mais c'est après Machar le meilleur lyrique que l'on puisse citer parmi les Tchèques modernes. De J. Machar on a son premier volume *Confiteor*. L'auteur sape les vieilles illusions et les antiques autorités, mais, en revanche, ouvre les portes toutes larges aux courants d'un air sain et rude qui est celui de la vérité.

L'AMOUR HOMOGÉNIQUE

ET SA PLACE DANS UNE SOCIÉTÉ LIBRE

De toutes les formes différentes que l'amour peut prendre, la plus intéressante (parce qu'on s'en est fait une idée bien imparfaite) est cet attachement spécial que l'on désigne sous le nom de camaraderie ou d'amitié. En général nous pouvons dire que la passion de l'amour nous fournit en même temps les problèmes les plus profonds et les manifestations les plus hautes de la vie, et qu'à ses diverses actions peuvent se rattacher tous les efforts humains. Sous une première forme, en tant qu'une sorte d'amour sexuel semi-conscient, qui se propage à travers toute la création et qui est commun à l'homme aussi bien qu'aux animaux et plantes inférieurs, cette passion fournit une espèce de base organique pour l'unité de toutes les créatures ; sous une autre forme, l'amour de la mère pour sa progéniture par exemple (que l'on peut aussi appeler une passion) ; elle semble se vouer aux soins et à la garde de la race adolescente ; enfin, dans le mariage de l'homme et de la femme, elle acquiert une importance mystique et éternelle, et devient une des pierres angulaires de la société humaine ; tandis que dans la forme de l'amitié — celle dont nous nous occupons — elle a des fonctions que nous espérons mettre en lumière dans cette étude.

D'aucuns trouveront exagéré que nous placions cette dernière forme d'attachement, comme importance, au niveau des autres formes. Ces lecteurs sont peut-être enclins à méconnaître dans l'amour homogénique ou homosexuel (1) ainsi qu'on l'appelle, ce caractère intense, pénétrant et parfois subjuguant qui permettrait de le considérer comme une grande passion humaine. Mais cette opinion, quand elle est bien fixée, provient d'une ignorance des faits actuels ; et il ne sera pas inopportun ici, avant de passer

(1) Le terme « homosexuel », généralement employé dans les ouvrages scientifiques, est cependant un mot bâtard. « Homogénique » fut proposé comme étant composé de deux racines grecques : *homos*, même, et *genos*, sexe.

à nos propres considérations, d'indiquer, de la façon la plus sommaire possible, ce que l'histoire, la littérature et l'art peuvent nous dire à ce sujet. Sans doute, si l'intrépidité en face du danger, l'endurance envers la douleur et les privations, vertus uniquement inspirées par l'amour de l'être aimé; si le sacrifice, la fidélité constante et l'union pour toute la vie constituent des preuves de la réalité et de l'intensité (disons encore de la *santé*) d'une affection, il est certain que, depuis le commencement du monde, les preuves furent données dans des cas innombrables de pareil attachement, existant non seulement entre des hommes, mais aussi entre des femmes. Les récits d'amour chevaleresque, les exploits de chevaliers amoureux de leurs dames, les histoires de Héro et de Léandre, etc., sont aisément égalés, sinon surpassés, par les histoires de frères d'armes et de tyrannicides grecs, — de Cratinus et d'Aristodème qui s'offrirent ensemble en sacrifice pour la purification d'Athènes; de Chariton et de Mélanippe (1), qui tentèrent d'assassiner Phalaris, le tyran d'Agrigente; de Dioclès, qui succomba en défendant son ami; ou de Cleomachus qui, dans une bataille entre les Chalkidiens et les Erétriens, ayant été prié de charger ces derniers, « demanda au jeune homme qu'il aimait, et qui se trouvait là, s'il voulait être spectateur du combat »; le jeune homme répondit affirmativement, embrassa tendrement Cleomachus et lui posa le casque sur la tête; Cleomachus, fier et joyeux, se mit à la tête des plus braves Thessaliens et chargea la cavalerie ennemie avec tant d'impétuosité qu'il y jeta le désordre; et les Chalkidiens remportèrent une victoire splendide (2).

Les annales de toutes les nations contiennent de tels récits; nulle part cependant l'idéal de cet amour ne fut plus enthousiaste ni plus héroïque que parmi les Grecs qui vivaient après Homère. On sait que chez les indigènes des îles polynésiennes — pour la plupart des populations fort douces et polies, qui ont hérité probablement les traditions d'une culture supérieure à celle qu'elles possèdent actuellement — les amitiés les plus romantiques entre des hommes sont (ou furent) en vogue. Herman Melville dit dans *Omoa* (ch. 39) : « La façon vraiment curieuse dont tous les Polynésiens ont l'habitude de se faire des amis intimes est digne de remarque... Dans les annales de l'île (Tahiti) on trouve des exemples d'amitié extravagantes, qui dépassent même l'histoire de Damon et Pythias — et qui sont bien plus admirables; car malgré l'affection — allant jusqu'au sacrifice de la vie — qu'elles provoquent, elles ont fréquemment pour objet un habitant d'une autre île, un étranger. » Ces unions étaient si bien reconnues que Melville

(1) ATHENAEUS, XIII, c. 78.

(2) Voir PLUTARQUE, *Eroticus*, § XXII.

(dans *Typee*, ch. 18) explique que si deux hommes appartenant à des tribus ou à des îles hostiles devenaient ainsi attachés l'un à l'autre, chacun d'eux pouvait passer à travers le territoire ennemi sans devoir craindre la moindre injure; et le caractère passionné de ces attachements est indiqué par le passage suivant d'*Omoa* : « Quoique peu enclin à la jalousie en matière d'amour (ordinaire), le Tahitien ne souffre aucun rival dans son amitié. »

Même parmi les races sauvages inférieures à ce degré d'évolution, et que l'on accuse généralement d'être gouvernées, dans leurs relations amoureuses, par le seul désir bestial, nous trouvons un véritable sentiment d'amitié qui commence à s'établir chez les Balonda (1) et autres tribus africaines; des cérémonies religieuses confirment l'union des amis par la transfusion de quelques gouttes de sang dans la coupe l'un de l'autre, par l'échange des noms (2), par le don mutuel de leurs possessions les plus précieuses; mais malheureusement, grâce à la stupidité de l'opinion courante en Europe, qui n'entrevoit pas la signification de mœurs semblables, ces coutumes et bien d'autres ont été très peu étudiées et on ne leur a pas prêté l'intérêt qu'elles méritaient.

Lorsque à ce sujet nous considérons les expressions poétiques et littéraires des nations plus civilisées, nous ne pouvons qu'être frappés par l'étendue et l'intensité des émotions exprimées — depuis le beau chant funèbre de David pour son ami, dont l'amitié était plus intense que son amour pour les femmes, en passant par le vaste panorama de l'*Illiade* homérique, où l'amitié héroïque entre Achille et son cher Patrocle forme en réalité le thème principal, jusqu'aux œuvres du grand âge grec, — les odes splendides de Pindare, brûlantes du clair feu de la passion; les sublimes élégies de Théognis, pleines de sages préceptes à son Kurnus bien-aimé; les douces pastorales de Théocrite, les poèmes lyriques passionnés de Sapho ou les extases plus sensuelles d'Anacréon. Quelques drames d'Eschyle et de Sophocle — comme les *Myrmidones* du premier et les *Amants d'Achille* du second — semblent avoir eu ce sujet pour motif (3) et plusieurs poèmes en prose dialoguée de Platon s'en inspiraient sans aucun doute.

En venant à la littérature de l'âge romain, dont l'esprit matérialiste pouvait saisir à peine l'inspiration plus délicate de l'amour homogénique, et qui, chez certains auteurs, comme Catulle et Martial, ne pouvait en exprimer que l'aspect plus grossier, nous trouvons cependant dans Virgile un noble exemple, digne d'être noté. La seconde Eglogue porte les marques

(1) Voir *Natural History of Man*, par J.-G. Wood. Vol. *Africa*.

(2) Voir aussi *Expedition to the Lambesi* de LIVINGSTONE, p. 148. Murray, 1865.

(3) Sauf quelques rares fragments, ces deux pièces sont perdues cependant.

d'une passion semblable ; et selon quelques-uns (1) il y immortalise, sous le nom d'Alexis, son propre amour pour le jeune Alexandre.

Il n'est pas possible ici de passer sous silence la littérature persane, ni les poètes Sadi, Hafiz, Jami et bien d'autres dont les merveilleux chants d'amour (« Amer et doux est le baiser d'adieu sur les lèvres d'un ami ») sont en grande partie, si pas pour le plus grand nombre, adressés à des personnages du même sexe que les auteurs (1).

De la période médiévale en Europe nous ne possédons que peu de monuments littéraires. Vers la fin de cette période, nous avons l'histoire intéressante d'Amis et d'Amile (XIII^e siècle), déterrée par M. W. Pater, de la Bibliothèque Elzévirienne (2). Malgré l'évidence historique de la supériorité de la passion, nous pouvons dire de cette période que son idéal était bien plutôt l'amour chevaleresque que l'amour des amis. Mais avec la renaissance en Italie et la période d'Elisabeth en Angleterre, cette dernière forme d'amour reprend toute son importance dans un épanouissement d'expression poétique (3), qui acquiert peut-être son apogée dans les magnifiques sonnets de Michel-Ange et de Shakespeare ; de Michel-Ange, dont la pure beauté d'expression élève l'enthousiasme jusqu'aux plus hautes altitudes, comme la perception directe du divin dans la forme mortelle (4) ; et de Shakespeare dont les paroles passionnées et la spiritualité amoureuse de l'amitié ont bien

(1) Dans les traductions, ce fait est souvent déguisé par une fraude pieuse.

(2) W. PATER'S *Renaissance*, pp. 8-16.

(3) Parmi les prosateurs de cette période, il ne faut pas oublier Montaigne, qui traite le sujet d'une façon enthousiaste et non équivoque. (Voir *Montaigne*, par HAZLITT, ch. XXVII.)

(4) On m'excusera de citer ici le sonnet 54 de la traduction de J.-A. Symonds (trad. angl.) des sonnets de Michel-Ange :

J'apprends de ton beau visage, ô mon Seigneur aimé,
 Ce qu'aucune langue ne saurait bien dire ;
 L'âme, emprisonnée dans sa maison de boue.
 Aidée par toi, a souvent pris son essor vers Dieu :
 Et malgré que la horde vulgaire, vaine et maligne
 Suppose tout ce qui commande à ses grossiers désirs,
 Ce fervent hommage que je te rends,
 Cet amour, cette fidélité, seront pour vous pleins de joies pures.
 Regarde, toutes les choses aimables ici-bas
 Ressemblent pour l'âme, qui voit juste,
 A cette source de bonheur divin qui nous donna naissance ;
 Nous avons l'annonce et le souvenir
 D'un ciel quelque part. Ainsi, t'aimant loyalement,
 Je m'élève vers Dieu, et par toi la mort m'est douce.

Les travaux de von Scheffler, suivis de ceux de J.-A. Symonds, ont établi d'une façon décisive les fraudes pieuses du neveu et le fait que les poèmes d'amour de Michel-Ange l'aîné furent, pour la plupart, écrits à des amis mâles.

longtemps rendu perplexes les commentateurs pudibonds. Puis, par des écrivains de moindre importance (Winkelmann (1) en Allemagne, ne peut pas être omis), nous passons aux temps modernes, où, malgré que la passion ait été mal comprise et mal interprétée, deux noms éminents se dressent. Celui de Tennyson, dont le *In Memoriam* est peut-être la plus belle œuvre, et celui de Walt Whitman, dont les poèmes sur l'amitié reflètent un enthousiasme égalé seulement par la dévotion de ses travaux pour ses frères blessés dans la guerre civile américaine.

On remarquera que nous venons de citer là les plus grands noms de la littérature, et que ce qu'ils pensent à ce sujet égale ou surpasse en beauté, en intensité, en sentiment humain tout ce qui fut jamais écrit en l'honneur de l'autre forme d'amour plus ordinairement reconnue.

Et si nous retournons aux documents de l'art, si nous comparons les manières dont l'homme a exprimé son sens de l'amour et de la beauté dans la représentation, respectivement de la forme mâle et de la forme féminine, nous trouvons absolument la même chose. Les statues grecques, en général, montrent l'amour de la beauté mâle à un très haut degré. Quoique les statues d'hommes et de jeunes gens (2), faites par des sculpteurs mâles, soient plus nombreuses que les statues de figures féminines et que l'exécution des premières soit supérieure à celle des secondes, il est remarquable, dit J.-A. Symonds dans sa *Vie de Michel-Ange*, que parmi les premières on en rencontre deux ou trois, à peine, qui montrent une expression basse ou licencieuse, tandis que de semblables expressions sont assez communes chez les statues de femmes. Puisque nous connaissons l'intensité de la passion physique mâle dans la vie des Grecs, ce seul fait témoigne fortement du sens de proportion qui doit avoir caractérisé cette passion, — du moins dans l'âge le plus fécond de l'art grec.

En Michel-Ange nous voyons un artiste qui, par le pinceau et le ciseau, a représenté littéralement des milliers de formes humaines, mais avec cette particularité que ses figures mâles sont visiblement inspirées par un sentiment romantique. Il existe à peine une de ses figures féminines qui porte cette empreinte ; en général celles-ci représentent la femme en sa qualité de mère, de prophétesse ou de poète ; elles la transposent dans l'antiquité ou dans quelque aspect de force ou de tendresse, sauf celui qui s'associe spécialement avec l'amour passionné. La pureté et la dignité des figures mâles

(1) Voir une étude intéressante dans la *Renaissance* de W. PATER.

(2) Je ne sais pas si dans les arts plastiques on rencontre des faits qui illustrent le sentiment homogénique entre des femmes par la représentation de la beauté féminine par une femme même, ainsi que Sapho faisait en littérature. Mais il n'est pas douteux que de tels faits existent.

de Michel-Ange sont cependant incontestables et constituent un témoignage frappant de cette noblesse de sentiments que nous avons déjà vu exprimée dans ses sonnets.

Cette esquisse rapide suffira pour donner au lecteur quelque idée de la place et de la position que le sentiment tout particulier dont nous nous entretenons occupe dans le monde. Il doit nécessairement être impressionné — s'il se reporte aux autorités que nous venons de citer — par la dignité et la fermeté du sentiment chez quelques-uns des plus grands génies du monde. En même temps cette esquisse éveillera certainement d'autres questions. Les exemples donnés prouveront — il n'y aurait pas moyen d'ignorer ce fait — que cette espèce d'amour a, comme les autres, son côté physique; et tout naturellement la question s'élèvera de savoir quelle place et quelle signification il faut attribuer à la forme physique de cet amour.

C'est le sujet que nous aurons l'occasion de considérer plus minutieusement dans la seconde partie de cette étude; mais nous pouvons déjà faire quelques remarques générales. D'abord, nous pouvons dire que tout amour et même tout sentiment humain doit avoir un côté physique. L'émotion la plus délicate qui passe par l'esprit provoque dans l'organisme un changement correspondant que nous percevons à peine, et les grandes passions sont accompagnées de troubles et de transformations importantes du tissu et des fluides du corps. Qui sait — peut-on demander — combien profondément l'amour maternel est relié au développement des vaisseaux lactés et aux besoins du nourrisson? Combien intimement le plus abstrait des désirs même, le désir religieux, notamment, est enraciné dans la métamorphose mystérieuse et lente, par laquelle une nouvelle créature naît réellement et physiquement au-dedans de la vieille créature? Richard Wagner, dans un délicieux petit passage de sa lettre « A mes amis », dit que l'essence de l'amour humain « est l'aspiration vers la réalité la plus physique, vers la jouissance d'un objet qui peut être saisi par tous les sens, retenu par toute la force de l'être ». Si cette définition est quelque peu partielle, elle exprime cependant, d'une façon bien claire, l'une des relations indiscutables entre le facteur sensuel et le facteur émotionnel de l'amour, et en même temps la douce excuse que l'on peut dire de cette relation qu'elle pourvoit à l'existence du monde actuel. Elle est aussi le moyen par lequel nous devenons conscients de notre *moi* le plus intime (1).

Mais si cela est vrai pour l'amour en général, ce doit être encore vrai pour l'amour homogénique; et il n'y a pas lieu de s'étonner de ce qu'en

(1) Voir l'article *Le Sexe et l'Amour et leur place dans une société libre*. (*Société nouvelle*, n° 128, p. 145.)

tout temps cet attachement eut quelque degré d'expression physique. Cependant, la question de savoir *quel* est le degré d'intimité physique que l'on peut considérer comme naturel et convenable est difficile à résoudre, quoiqu'elle se posera sans aucun doute; spécialement chez les esprits communs, une intimité d'une nature corporelle entre deux personnes du même sexe est si souvent considérée, surtout par des esprits ordinaires, comme un acte sexuel de la plus crue, de la plus grossière espèce. En effet, la difficulté consiste ici en ce que la majorité des hommes, étant incapables de comprendre le sentiment intime de l'attachement homogénique (1), ont de la peine à s'imaginer que l'intimité a un but autre que cette forme particulière de sensualité dont nous avons parlé (c'est-à-dire le *Tenus aversa* qui semble, dit-on, assez rare dans tous les pays septentrionaux); ou que les créatures humaines puissent rester unies par un lien autre que la relation la plus matérielle, — une façon d'envisager les choses qui retourne le sujet entier sens-dessus-dessous, et qui provoque une désapprobation violente et sans doute bien naturelle, ainsi qu'une confusion et des récriminations interminables.

Ne tombons point dans cette erreur. Sans nier que l'intimité sexuelle existe, et tout en admettant que dans les grandes cités on peut trouver, associés à cette forme d'attachement, la prostitution et d'autres maux comparables à ceux qui s'associent à l'attachement sexuel ordinaire; nous pouvons dire cependant qu'on aurait tort de supposer que l'amour homogénique prend généralement la forme extrême que l'on suppose vulgairement; et qu'on aurait également tort de ne pas considérer ce fait que, dans un grand nombre de cas, la relation n'est pas sexuelle du tout, malgré qu'on puisse l'appeler physique si l'on comprend sous ce terme l'embrassement et les tendresses. Quoique je ne me propose point dans cet écrit de condamner des actes spéciaux ou des familiarités entre amants (puisque ces choses doivent indubitablement être laissées à l'appréciation individuelle, aidée par toute la lumière que la science ou la physiologie pourront dans l'avenir jeter sur ce sujet), — je crains cependant que l'on ne comprenne pas clairement que l'ardeur d'un amour réellement humain et naturel entre deux personnes du même sexe peut être et est souvent ressenti sans dépravation de caractère ni de conduite. Il est impossible de lire les superbes sonnets de Shakespeare et de Michel-Ange, dont nous avons déjà parlé, sans que l'on sente, sous la masse générale d'expression émotionnelle, la pulsation d'un désir corporel distinct; et Tennyson, qui est pourtant

(1) De même la majorité des gens n'apprécient que difficilement le sentiment intime de tout amour.

assez timide, est trop artiste et trop véritablement homme pour ne pas reconnaître, dans son grand poème d'amitié *In memoriam* (voir chants XIII, XVIII, etc.) le caractère passionné de son attachement — ce qui lui attira une verte réprimande de la part du *Times* lors de la publication du poème. Il serait pourtant monstrueux de supposer que ces hommes et d'autres furent particulièrement dissolus parce qu'ils étaient capables de tels sentiments et prêts à en avouer le côté sensuel.

Après ces quelques remarques générales, après cette conclusion que le sentiment homogénique demande incontestablement une expression physique quelconque et que la question de savoir quel degré d'intimité convient à tous les cas, n'est donc pas facile à résoudre, nous pouvons passer à la considération des éclaircissements donnés au sujet entier par quelques investigations scientifiques récentes.

Cet attachement passionné entre deux personnes du même sexe est, ainsi que nous l'avons vu, un phénomène assez répandu parmi la race humaine et fut toujours, au cours de l'histoire, plus ou moins reconnu. Une fois au moins — dans l'âge grec — la passion s'éleva jusqu'à devenir distinctement consciente et se justifia, ou pour mieux dire, se glorifia ; mais plus tard — et surtout peut-être dans les deux derniers siècles de cette vie européenne — elle fut généralement traitée par les penseurs et les écrivains accrédités comme une chose négligeable et que l'on pouvait passer sous silence, comme étant associée à de la grossièreté et de l'aberration morale, ou comme indigne d'attention sérieuse.

Dans ces derniers temps cependant — c'est-à-dire depuis une trentaine d'années environ — un groupe d'hommes scientifiques et capables, en Allemagne, en France et en Italie, — parmi lesquels le Dr Albert Moll de Berlin ; Krafft-Ebing, une autorité médicale de Vienne, dont le livre sur la *Psychopathie sexuelle* a vu une huitième édition ; le Dr Paul Moreau (auteur du livre *Des Aberrations du sens génésique*) ; Cesare Lombroso, l'auteur de divers ouvrages sur l'anthropologie ; Tarnowski ; Mantegazza ; K.-H. Ulrichs et d'autres, — ont fait une étude spéciale et plus ou moins impartiale du sujet. Il en résulte qu'on lui a donné un caractère tout autre. En effet, il est à noter spécialement que l'échange de vues entre les savants a marché de pair avec l'accumulation d'observations et d'informations sérieuses, et que cela se remarque de la façon la plus évidente dans les plus récents auteurs, tels que Krafft-Ebing et Moll.

Il n'est pas possible de donner ici un aperçu détaillé des ouvrages de ces différents auteurs, de leurs théories et du nombre immense d'observations et de cas intéressants qu'ils ont décrits ; mais nous pouvons mettre en évidence quelques conclusions générales qui découlent de ces recherches.

Tout d'abord, leurs travaux ont établi ce fait, connu jusqu'alors pour des individus isolés seulement, que *l'inversion sexuelle* — c'est le désir ressenti envers une personne du même sexe — est dans un grand nombre de cas, mentalement et physiquement, instinctive et congénitale; que pour cette raison elle se rattache aux racines mêmes de la vie individuelle et qu'il est pratiquement impossible de l'en arracher. Aux hommes et aux femmes affectés d'un penchant homosexuel inné, Ulrichs donna le nom d'*Urniens* (1) (Urnings), depuis lors assez accepté par les savants. On ne peut trop insister sur la distinction entre ces amants-nés de leur propre sexe et cette espèce d'individus avec lesquels on les confond si souvent, qui par curiosité charnelle et par extravagance de désir, ou par manque d'occasions d'une satisfaction normale (comme dans les écoles, les campements, etc.), adoptent certaines pratiques homosexuelles. Dans le cas de ces derniers, l'attraction vers leur propre sexe est plus superficielle et tentationnelle, pour ainsi dire, éprouvée généralement par ceux que l'on considère comme morbides en quelque sorte. Chez les premiers elle est, comme nous l'avons dit, si profondément enracinée et rattachée à la vie mentale et émotionnelle, que la personne en question a de la peine à s'imaginer sa propre personnalité affectée autrement qu'elle ne l'est; pour elle du moins l'amour homogénique semble sain et naturel, et vraiment nécessaire à l'ensemble de son individualité.

En second lieu, il est devenu évident que le nombre d'individus affectés « d'inversion sexuelle » à un degré plus ou moins grand est très considérable — plus considérable qu'on ne le suppose généralement. Il est néanmoins très difficile et peut-être impossible d'arriver à des données satisfaisantes à ce sujet, pour les raisons bien simples que les proportions varient énormément parmi les différentes nations et même parmi les différentes classes de la société et en différents endroits; et en général parce qu'on a affaire à tous les degrés possibles d'inversion sexuelle, depuis celui où l'instinct est *exclusivement* dirigé vers le même sexe (2) jusqu'à l'extrême opposé, où il se dirige normalement vers le sexe contraire, mais où il est capable fortuitement, et sous des attractions exceptionnelles, d'inversion vers son propre sexe. Cette dernière condition est probablement très répandue, sinon générale, parmi certaines populations.

En troisième lieu, par l'enregistrement et la comparaison d'un grand

(1) De *Uranos*, parce que l'Amour céleste était fille d'*Uranos*. (Voir *Symposium* de PLATON, discours de Pausanias.)

(2) Quant au nombre de ces personnes exclusivement homosexuelles (que l'on peut supposer être nées ainsi), les destinations varient depuis 1/50 jusqu'à 1/500. (Voir MOLL, *Conträre Sexual-Empfindung*, 2^e éd., p. 97.)

nombre d'observations et de « confessions » de ce genre, il en est arrivé à établir assez bien que les individus affectés d'inversion en un degré appréciable ne diffèrent pas, après tout, du reste des hommes ou des femmes, par quelque autre caractère physique ou mental distinct (1). On n'a pas encore découvert chez eux une corrélation congénitale avec quelque conformation particulière ou une déformation physique, ni avec quelque maladie corporelle ou mentale bien définie. Il ne semble pas davantage que des personnes de ce genre appartiennent ordinairement à un type grossier ou spécialement bas; on observe plutôt le contraire, — ce sont souvent des natures raffinées et très sensibles, et, selon Krafft-Ebing (*Psychopathia sexualis*, 7^e éd., p. 227), « hautement douées pour la culture des beaux-arts, spécialement de la musique et de la poésie »; parmi elles on trouve, selon Mantegazza (2), un grand nombre d'hommes et de femmes de haute distinction artistique et sociale. Il est vrai que Krafft-Ebing insiste sur l'équipement sexuel généralement fort chez cette classe de personnes (il s'occupe des hommes), mais il se hâte d'ajouter que leur amour émotionnel est tout aussi enthousiaste et exalté (3) et que, tandis que l'union corporelle est désirée, l'acte spécial dont on les accuse vulgairement leur répugne dans la plupart des cas (4).

La seule caractéristique distincte que les auteurs scientifiques prétendent avoir établie chez le sujet, est une tendance marquée vers le développement nerveux, tendance assez fréquemment associée à des maladies nerveuses; mais — comme j'aurai l'occasion de le montrer — il y a des raisons pour penser que même l'importance de cette caractéristique fut exagérée.

A propos du cas général d'hommes ayant une préférence exclusive bien marquée pour leur propre sexe, Krafft-Ebing dit (*Psychopathia sexualis*, p. 256): « La vie sexuelle de ces homosexuels est *mutatis mutandis* exactement la même que s'il s'agissait d'un amour sexuel normal... L'Urnien aime, défie son amant mâle exactement de la même façon que l'homme qui aime une femme défie son amante. Pour lui, il est capable des plus grands sacrifices, il passe par les tourments d'un amour malheureux, souvent inaccepté, de l'infidélité de celui qu'il aime et de la jalousie. Son attention n'est enchaînée que par la forme mâle... La vue des charmes féminins lui est indifférente, elle ne lui répugne pas. » Puis il en arrive à

(1) Il n'est pas douteux cependant que l'Urnien mâle a une *tendance* générale vers le type féminin, et que l'Urnien féminin tend vers le type masculin.

(2) *Gli amare de gli uomini*.

(3) *Psychopathia sexualis*, 7^e éd., p. 227.

(4) *Id.*, pp. 229 et 258.

dire que beaucoup de ces hommes, malgré leur aversion temporaire pour la fréquentation des femmes, se marient plus tard — ou pour des considérations morales, comme il arrive parfois, ou pour des considérations sociales. — Pour faire ressortir la profondeur et la ténacité de l'instinct homogénique (1) il donne des récits remarquables et passionnants de cas semblables; dans la plupart, une amitié réelle entre le couple marié était impuissante à surmonter le dégoût de l'un des époux pour la communion sexuelle avec l'autre, de prévenir le mal physique momentané après le commerce sexuel, ou de retenir le courant d'affection continu vers quelque tierce personne du même sexe; et involontairement, pour ainsi dire, le penchant reste en fin de compte une cause de douleur.

Ce sommaire fort court de conclusions scientifiques, rapproché de ce fait (que nous avons déjà cité) que toute la littérature et la vie des plus grands peuples de l'antiquité — des Grecs de l'âge de Périclès — étaient remplies, saturées de la passion de l'amour homogénique, doit nous convaincre que cette passion ne saurait être aisément négligée comme n'étant d'aucune importance, et qu'elle doit jouer un rôle important dans les affaires humaines. D'un côté nous avons des anathèmes et des exécutions, de l'autre nous avons l'enthousiasme sublime d'un homme comme Platon — l'un des dirigeants de la pensée dans tous les siècles — qui dans le *Symposium* met dans la bouche de Phèdre des paroles telles que celles-ci (2) : « Je ne connais pas de plus grand bonheur pour un jeune homme qui entre dans la vie qu'un amant vertueux, ou pour l'amant qu'un jeune homme aimé. Car ni les parents, ni les honneurs, ni le luxe, ni aucun autre motif ne sont aussi puissants que l'amour pour implanter le principe dont les hommes, qui voudraient vivre noblement, devraient faire leur guide. De quoi je veux parler? — Du sentiment de l'honneur et du déshonneur, sans lequel ni États ni individus ne font jamais rien de bon ni de grand... Quel amant ne préférerait pas être vu par le monde entier que par son bien-aimé, si jamais il quittait son poste ou jetait ses armes? Il serait plutôt prêt à mourir mille morts que d'endurer le mépris de celui qu'il aime. Et qui pourrait désertir et abandonner son aimé à l'heure du danger? Le plus grand lâche deviendrait un héros inspiré, égal au plus brave, en une telle circonstance; l'amour le soutiendrait. Ce courage que, selon Homère, les dieux soufflent dans l'âme des héros, l'amour, par sa propre nature, l'inspire

(1) On peut constater combien profondément s'enracine l'inversion sexuelle congénitale par ce fait que l'Urnien mâle, dans ses rêves passionnés, a des rapports avec des hommes, et que l'Urnien féminin en a avec des femmes.

(2) *Ἰωάννης*, *Plato* (trad. angl.), vol. II, p. 30.

(3) *Id.*, vol. II, p. 130.

à l'amant. Dans *Phèdre* encore, Platon fait dire à Socrate (3) : De la même manière les disciples d'Apollon et de tout autre dieu, marchant sur les traces de leur dieu, cherchent un amoureux semblable à leur dieu, et quand ils l'ont trouvé, ils imitent eux-mêmes leur dieu et persuadent leur amoureux de faire pareillement, et le rendent en harmonie avec la forme et l'être du dieu autant qu'ils peuvent ; car ils n'ont point de sentiments d'envie ou de jalousie envers leur aimé, mais ils font tous leurs efforts pour créer en lui la plus grande ressemblance avec eux-mêmes et avec le dieu qu'ils honorent. Le désir de l'amant inspiré est donc pur et salutaire à l'aimé, ainsi que l'initiation aux mystères du véritable amour, si le but de celles-ci est atteint. » Et pourtant Platon, dans ses discours, ne fait supposer nulle part que l'amour dont il parle soit autre chose que la passion homogénique ; il ne cache point ses fondements physiques solides.

EDWARD CARPENTER

(A finir.)

✓

CONTRIBUTIONS

A LA

BIOGRAPHIE DE MICHEL BAKOUNINE

REMARQUE INTRODUCTOIRE

Ce n'est que dans ces deux ou trois dernières années qu'une foule de documents inédits publiés pour la première fois ont commencé à élucider les parties moins connues de la vie de Bakounine, et même pour les fractions de cette vie que l'on croyait assez bien connues, une abondance de faits nouveaux et surprenants s'offrent. Ne citons, sauf les publications d'écrits théoriques d'après des manuscrits ou de rares publications, que l'étude sur ses relations avec Byelinsky (par Milioukoff), la grande correspondance avec Herzen, Ogareff et autres (publiée par Dragomanoff), la correspondance avec Georges Herwegh (de 1843 à 1849, publiée récemment par un fils du poète) (1), la lettre à Celso Cerretti (*Société nouvelle*, 1896), les souvenirs d'Auguste Reichel (supplément littéraire de la *Révolution*, 1893), etc.

J'ai essayé d'établir avec ces matériaux et nombre d'autres une biographie de Bakounine qui sera surchargée de détails minutieux pour

(1) Dans une de ces lettres, écrite à Berlin en l'été de 1848, nous trouvons, ce qui est, à notre connaissance, la première observation directement *anarchiste* qu'on a découverte jusqu'ici. Après avoir fait l'éloge du discours bien connu de Proudhon du 31 juillet, il remarque que, malgré cela, si Proudhon arrivait au gouvernement, nous serions probablement forcés de le combattre, car, en somme, lui aussi a son petit système derrière lui. « Du reste, ajoute Bakounine, le temps de la vie parlementaire, des assemblées et constituantes est passé et l'intérêt pour ces vieilles formes n'existe plus ou n'est que forcé et imaginaire.

« Je ne crois pas à des constitutions et à des lois; la meilleure constitution ne saurait pas me satisfaire. Nous avons besoin d'autre chose : de la tempête et de la vie et d'un monde nouveau, sans lois, et par cela même, libre (*eine neue, gesetzlose und darum freie Welt*). (V. 1848, *Briefe von und an Georg Herwegh*, Munich, 1896, p. 23.)

lesquels seulement un nombre restreint de personnes ont, en ce moment, un intérêt réel, et qui ne peut pas se publier en librairie pour le grand public, et que je désire reproduire moi-même en polygraphie en cinquante exemplaires (en langue allemande), dont une partie sera donnée aux bibliothèques publiques. Cependant il y a beaucoup de fragments d'un intérêt plus général, et de ceux-ci je me propose de publier de temps en temps des extraits et résumés, dans une forme plus accessible au public et laissant de côté les détails encombrants de ma biographie. Ainsi je commence avec ce que nous savons de l'origine et de l'enfance de Bakounine.

N.

I

ENFANCE DE BAKOUNINE

Un hasard heureux nous a conservé le commencement d'une autobiographie de Bakounine, écrite sur 12 pages (in 4°), probablement quatre ou cinq années avant sa mort. Elle a évidemment été écrite à deux occasions. La première partie (pp. 1-4, l. 1^{re}) contient une vraie biographie, tandis que la seconde (jusqu'à la fin de la page 12) est une description générale de l'état de la Russie sous l'empereur Nicolas, sous forme de notes écrites pour quelqu'un à qui elles sont adressées sous l'appellation de « mon cher » et qui y est tutoyé. Ce qui est advenu des pages 13 et suivantes, si elles existent, je l'ignore.

C'est donc un commencement des fameux mémoires introuvables de Bakounine, dira-t-on ? Je ne veux pas encore discuter ici cette question sur laquelle il existe, du reste, un témoignage manuscrit inédit de Bakounine lui-même qui, le 25 octobre 1874, de Lugano, écrit à ses vieux amis de Berne : « Quant à moi, mes chers amis, retiré dans ma chère solitude de Lugano, où je me trouve fort bien parmi les miens, j'écris mes mémoires et je lis, j'étudie beaucoup. » L'écriture, cependant, du manuscrit me fait croire qu'il appartient à une époque antérieure à la date de cette lettre, mais ce serait une question à examiner de nouveau.

Voici le texte de ce manuscrit :

HISTOIRE DE MA VIE

Première partie. — 1815 (*sic*)-1840.

Donc je commencerai l'histoire de ma vie en citant mon acte de naissance.

Je suis né le 30/18 mai 1815 (*sic*) dans une propriété de mon père, dans le gouvernement (province ou préfecture) de Tver, dans le district de Forjok, entre Moscou et Saint-Pétersbourg.

Mon père appartenait à l'ancienne noblesse. Son oncle, du même nom, ayant été ministre des affaires étrangères sous l'impératrice Catherine II, mon père encore enfant, âgé de huit ou neuf ans, fut envoyé comme attaché à l'ambassade russe à Florence, où l'un de ses parents, qui se chargea de son éducation, était ministre. Il ne retourna en Russie qu'âgé de trente-cinq ans à peu près. Son éducation se fit et sa jeunesse se passa donc à l'étranger. Mon père était un homme de beaucoup d'esprit, très instruit, savant même, très libéral, très philanthrope, déiste, pas athée, mais libre penseur, en rapport avec tout ce qu'il y avait alors de célébrités philosophiques et scientifiques en Europe ; et, par conséquent, en contradiction complète avec tout ce qui existait et respirait, de son temps, en Russie, où seulement une petite secte de francs-maçons plus ou moins persécutés gardait et attisait lentement, en secret, le feu sacré du respect et de l'amour de l'humanité.

Le monde de la cour de Saint-Pétersbourg parut si répugnant à mon père que, brisant volontairement sa carrière, il se réfugia pour toute sa vie à la campagne et n'en sortit plus jamais. Pourtant, il était si connu par presque tous les hommes éclairés qui existaient en Russie, de son temps, que sa maison de campagne ne se désemplassait presque jamais. De 1817 à 1825 il fit partie de la « Société secrète du Nord », précisément celle qui, en décembre 1825, fit un essai malheureux de soulèvement militaire à Saint-Pétersbourg. Plusieurs fois on lui avait proposé la présidence de cette société. Mais il était devenu trop sceptique et, à la longue aussi, *trop prudent* pour l'accepter, ce qui fut la cause qu'il ne partagea point le sort tragique mais glorieux de plusieurs de ses amis et parents, dont quelques-uns furent pendus à Saint-Pétersbourg en 1825 (*leg.* 1826), tandis que les autres furent condamnés soit aux travaux forcés, soit à l'exil en Sibérie.

Mon père avait été assez riche. Il était, comme on s'exprimait alors, le propriétaire de mille âmes masculines, les femmes n'ayant pas compte dans l'esclavage, comme elles ne se comptent pas encore même dans la liberté. Il était donc le maître de 2000 esclaves masculins et féminins à peu près, avec le droit de les vendre, de les (*un mot illisible*), de les faire transporter en Sibérie, de les livrer à l'armée comme recrues et surtout de les exploiter sans merci, ou, simplement parlant, de les piller et de vivre de leur travail forcé. J'ai dit que mon père était arrivé en Russie tout plein de sentiments libéraux. Son libéralisme se révolta d'abord contre cette position horrible, infâme, de maître d'esclaves ; il fit, même, quelques efforts mal calculés et mal réussis pour émanciper ses serfs, puis, l'habitude et l'intérêt aidant, il devint un propriétaire tranquille, comme tant d'autres de ses voisins, tranquille et résigné à l'esclavage de ces centaines d'êtres humains dont le travail le nourrissait.

Une des causes principales du changement qui s'était opéré en lui, ce fut son mariage; âgé de quarante ans et amoureux fou d'une jeune fille de dix-huit ans, noble comme lui, belle, mais pauvre, il l'épousa; et pour se faire pardonner cet acte d'égoïsme, il s'efforça, pendant tout le reste de sa vie, de descendre à son niveau au lieu de la faire monter au sien. Ma mère était une Mouravieff, cousine germaine de Mouravieff le Pendeur, aussi bien que d'un Mouravieff pendu. C'était une personne vaine, égoïste, et aucun de ses enfants ne l'aima. Mais nous adorions notre père qui, pendant notre enfance, fut plein de bonté et d'indulgence pour nous.

Nous étions onze enfants. Encore aujourd'hui il me reste cinq frères et deux sœurs. Nous fûmes élevés sous les auspices de mon père, plutôt à la manière occidentale qu'à la manière russe. — Nous vivions pour ainsi dire en dehors de la réalité russe dans un monde plein de sentiment et de fantaisie, mais dénué de toute réalité. — D'abord, notre éducation fut très libérale. Mais depuis l'issue désastreuse de la conspiration de décembre (1825), mon père, effrayé de cette défaite du libéralisme, changea de système. Il s'(un mot illisible) depuis cette époque à faire de nous des sujets fidèles du tzar. C'est dans ce but qu'âgé de quatorze ans je fus envoyé en 1830 (sic) à Saint-Pétersbourg pour entrer dans l'Ecole d'artillerie.

J'y passai trois ans et à l'âge de dix-sept ans et quelques mois, en 1832, je fus promu officier.

Quelques mots sur mon développement intellectuel et moral pendant toute cette période. En quittant la maison de mon père, je parlais assez bien le français, la seule langue qu'on m'ait fait étudier grammaticalement, un peu l'allemand et je comprenais tant bien que mal l'anglais. Du latin et du grec pas un mot, et je n'avais aucune idée de la grammaire russe. Mon père nous avait enseigné l'*Histoire ancienne*, par Bossuet, il me fit lire un peu de Tite-Live et de Plutarque, ce dernier dans la traduction d'Amyot. En outre, j'avais quelques notions de géographie très incertaines et très vagues et grâce à un oncle, officier d'état-major en retraite, j'avais assez bien appris l'arithmétique, l'algèbre jusqu'aux équations du premier degré inclusivement, et la planimétrie. Voilà tout le bagage scientifique que j'emportai de la maison de mon père à quatorze ans. Quant à l'enseignement religieux, il fut nul. Le prêtre de notre famille, excellent homme que j'aimais beaucoup, parce qu'il m'apportait des pains d'épice, vint nous donner quelques leçons de catéchisme, qui n'exercèrent absolument aucune influence, ni positive, ni négative, ni sur mon cœur, ni sur mon esprit. J'étais plus sceptique que croyant, ou plutôt indifférent.

Mes idées sur la morale, sur le droit, sur le devoir, étaient conséquemment vagues aussi. J'avais des sentiments, mais aucun principe. J'aimais

instinctivement, c'est-à-dire par une habitude prise dans mon enfance dans le milieu où s'était passée mon enfance, — j'aimais les bons et le bien et je détestais les méchants, sans pouvoir me rendre compte de ce qui constitue le mal et le bien; je m'indignais et me révoltais contre toute cruauté et contre toute injustice. Je crois même que l'indignation et la révolte furent les premiers sentiments qui se développèrent en moi, plus énergiquement que les autres. Mon éducation morale était déjà faussée par ce fait que toute mon existence matérielle, intellectuelle et morale était fondée sur une criante injustice, sur l'immoralité absolue, sur l'esclavage de nos paysans qui nourrissaient nos loisirs. — Mon père avait la pleine conscience de cette immoralité, mais, *homme pratique*, il ne nous en parlait jamais, et nous l'*ignorâmes très longtemps, trop longtemps*. — Enfin, j'avais l'esprit très aventureux. Mon père, qui avait beaucoup voyagé, nous avait raconté ses voyages. Une de nos lectures favorites, lecture que nous faisions toujours avec lui, c'était les descriptions de voyage. Mon père était naturaliste très savant. Il adorait la nature et il nous transmit cet amour, cette curiosité ardente pour toutes les choses de la nature, sans nous donner néanmoins la moindre notion scientifique. L'idée de voyager, de voir des contrées, des mondes nouveaux, devint notre idéal fixe à tous. — Cette idée continuelle, persistante, avait développé ma fantaisie. Dans mes moments de loisir je me racontais des histoires où je me représentais toujours fuyant la maison de mon père et cherchant des aventures bien loin, bien loin. Avec cela j'adorais mes frères et mes sœurs, mes sœurs surtout, et je révérais mon père comme un Dieu.

Tel j'étais lorsque j'entrai, comme cadet, à l'École d'artillerie. Ce fut ma première rencontre avec la réalité russe.

Ici la partie autobiographique du manuscrit malheureusement finit. Je vais compléter ces récits par ce que j'ai trouvé autre part sur la famille et l'enfance de Bakounine, donnant des extraits rapides du premier chapitre de ma biographie où se trouvent cités les livres, etc., qui me servirent de source.

Mikhaïl-Alexandrovitch Bakounine naquit le 18/30 mai 1814, bien que souvent — et par lui-même — les années 1813 et 1815 sont données, ce que les jours de naissance de deux de ses sœurs prouvent être une erreur. Il avait pour frères Nicolaï (1818), Ilza (1819), Paul (1820), Alexandre (1821-1893), Alekseï (1823-1882), et pour sœurs Liuboff (Aimée) (1811-1838), Barbare (1812-1866), Tatyana (1815-1871), Alexandra (1816-1882), Sophie (1824, morte aussi). — Son père, Alexandre-Mikhaïlovitch Bakounine, né

vers 1770, mort en 1854, se maria vers 1810 avec Barbare-Alexandra Mouraviéff (née vers 1791, morte en 1863), la mère de Bakounine ; le grand-père de celle-ci (M.-I. Mordvinoff, 1730-1782) avait deux filles, dont une se maria avec N.-N. Mouraviéff, le père de Mouraviéff le Pendeur ; l'autre épousa le conseiller d'État A. Mouraviéff et la mère de Bakounine fut sa fille.

Quant à la famille du père de Bakounine, la tradition, telle qu'elle est reproduite dans les ouvrages de généalogie russe, lui donne une origine transsylvanienne. Un certain Zenislav serait venu en Russie sous le règne d'Ivan le Grand, provenant de la famille de Bator, etc., et dans le blason de la famille Bakounine se trouvent deux Hongrois : donc la tradition peut être bien une explication postérieure de ce blason ; du reste, je n'ai ni connaissances, ni loisir, ni même intérêt d'élucider cette question. On mentionne Ivan Bakounine au XVI^e siècle, puis Eudokime, Nikifore (1623) ; un petit-neveu de celui-ci est Mikhaïl-Ivanovitch Bakounine (sous le règne de Pierre I^{er} ; son fils Basile-M. Bakounine (mort en 1766, le grand-père de M. Bakounine) ; un des fils de celui-ci fut Pierre cadet (1731 ou 1734-1786), le diplomate, membre du collège des affaires étrangères (1780-1783) ; un autre fils fut Mikhaïl-V. Bakounine (mort vers 1806), le grand-père de M. Bakounine (marié avec Liouloff Petrovna, morte vers 1815).

Où Bakounine se trompa sur l'âge de son père ou celui-ci retourna en Russie avant l'âge de trente-cinq ans (1805) : il se maria âgé de quarante ans et ce fut en 1810. Car déjà en 1802 A.-Ch. Vostokov le visita à Przemukhino, il fut, à la dernière époque de son séjour à l'étranger, attaché à l'ambassade russe de Naples où il vit d'assez près les événements violents de l'époque. Sur sa participation au mouvement décembriste je ne trouve de renseignements que dans la *Vie de Mouraviéff le Pendeur*, par D.-A. Krépotoff (1874), qui le montre sous une lumière assez réactionnaire, désabusé déjà par ce qu'il avait vu en Italie : mais il faut attacher plus de foi à ce que dit Bakounine qu'aux souvenirs de ce Mouraviéff, alors impliqué lui-même dans les sociétés secrètes, mais auquel le vieux Bakounine, connaissant son caractère abominable, ne crut peut-être pas bon de dire toute sa pensée. Autrement, même dans ce livre et partout ailleurs, on parle avec la plus grande estime de A.-M. Bakounine ainsi que de toute la famille. (Voir les descriptions enthousiastes de Stankievitch, qui l'appelle « l'idéal d'une famille », de Byelinski, etc. ; voir ce qu'écrivit Tourgueneff dans une lettre de 1862 : « Tous les vrais négateurs que j'ai connus, tous, sans exception, Byelinski, Bakounine, Herzen, Dobroliouhoff, Spychouéff, etc., provenaient de parents relativement bons et honnêtes et c'est d'une grande signification. Cela ôte aux négateurs toute ombre d'acharnement et d'irritabilité personnelles. Ils entrent dans leur carrière seulement parce qu'ils ont plus soin de l'avancement de la vie populaire... »).

Le romancier russe Luzhetchnikoff (1794-1869) qui, à l'époque de la rentrée de Bakounine à la maison paternelle — après avoir donné sa démission comme officier — et dans les années suivantes vit le cercle de la famille de Bakounine et de ses amis au village de Prsamukhino, le décrit ainsi : « Dans un des coins du gouvernement de Tyer il y a un morceau de terre — Poushchine a vécu quelque temps dans sa vicinalité, chez un propriétaire du nom de Vulf — sur lequel la nature concentrait tous ses soins affectueux, en le rendant charmant avec tout ce qu'elle peut donner dans un pays où il y a sept mois d'hiver. Dans ce pays pittoresque le fleuve coule plus vif, les fleurs et les arbres sont plus luxuriants et il fait plus chaud que dans les parties voisines. Aussi la famille qui y demeure est pour ainsi dire marquée par des facultés de l'esprit. Comme le cœur lui bat vivement, comme esprit et talent s'y trouvent réunis, comme il y a abondance de tout ce qui est bon et noble ! Le peintre, le musicien, l'auteur, le professeur, l'étudiant ou l'homme bon et honnête tout simple y sont traités avec égalité, sans distinction d'état et de naissance. Il m'a paru même qu'ils donnaient la première place aux pauvres. Les visiteurs, qui sont toujours nombreux, ne se sentaient pas comme des hôtes, mais comme appartenant à la famille. L'âme de la maison, ce fut sa tête, le patriarche du district. Comme il fut bon, ce vieillard majestueux, âgé de près de soixante-dix ans, avec son visage souriant, ses cheveux blancs tombant sur les épaules, les yeux bleus qui ne voyaient rien comme chez Homère, mais avec l'esprit pénétrant, — dans le cercle de jeunes gens qu'il aimait avant tout et qu'il n'inquiétait pas par sa présence. Nul discours libre ne fut interrompu par son arrivée. On oubliait son âge grand, on s'était habitué à sa bonté et son esprit.

« Il avait étudié à une des universités italiennes, grandes en leur temps, n'avait pas été longtemps au service de l'État, n'ambitionnant pas d'honneurs que sa naissance et ses convictions lui rendaient accessibles, et assez jeune encore il vint vivre dans son village, à l'ombre des cèdres qu'il avait plantés lui-même. Deux fois seulement les devoirs d'un maréchal de la noblesse du gouvernement et d'un curateur honoraire du lycée l'arrachèrent à son asile de campagne. Il aimait tout ce qui est beau, les enfants au berceau comme l'étreinte tendre d'une main de femme et le repos éloquent du tombeau. Ce qu'il aimait, sa femme l'aimait aussi, une femme intelligente, agréable; les enfants l'aimaient aussi, fils et filles. Jamais une famille n'a vécu avec plus d'harmonie.... »

Nous y trouvons une appréciation plus favorable de la mère de Bakounine; cependant, ce que celui-ci écrit sur elle, n'est pas une remarque accidentelle, mais il est confirmé par d'autres témoins que ce fut une opinion enracinée et sans doute fondée sur une meilleure connaissance que

l'éloge cité. Ainsi, M. Auguste Reichel écrit : « D'après des appréciations qui, rarement, s'échappèrent de sa bouche, je puis seulement dire qu'il vouait à son père une estime et un amour sans bornes et qu'il ressentait pour sa mère une aversion aussi prononcée, qui même, d'après sa propre expression, se haussait jusqu'à la haine. Il n'eut encore avec ses frères et ses sœurs aucun rapport d'affection, et ce ne fut que pour son frère Paul, plus jeune que lui, et pour sa sœur Tatiana qu'il conçut et garda une cordiale sympathie. » De même André Costa, dans sa biographie (1877), basée dans cette partie sur des récits de Bakounine lui-même, rapporte l'orgueil aristocratique de la mère, ses préjugés et son influence sur son mari. Quant aux sentiments de Bakounine pour ses frères et sœurs, racontés par Reichel, ils datent d'une époque postérieure, quand la vie avait déjà fait connaître dans quel degré il fallait compter sur leur solidarité : sur cela il y a de nombreux témoignages dans les lettres à Herzen et à Ogareff.

Sur la vie d'enfance de Bakounine je n'ai pas trouvé d'autre information que celle contenue dans une nécrologie russe, un feuilleton de grand journal — je n'en ai eu en mains que la coupure, peut-être est-ce *Russkii Mir*? — où il est dit : « Dès l'enfance se montrèrent en lui les commencements d'un caractère fort, d'une volonté ferme et en même temps une inclination vers des rêveries sans but, malades. On raconte que déjà dans la maison paternelle il composa des représentations de grands faits, se donnant le rôle de premier héros, de chef. On dit que dès sa première jeunesse il s'enfuit souvent de la maison paternelle et qu'il donna à sa fuite un coloris romantique, en l'adornant de divers détails. Cette passion pour des voyages secrets dans le gouvernement de Tver inquiéta d'abord son père; plus tard il devint indifférent envers ces excentricités de son fils et quand on lui fit part d'une nouvelle fuite de son fils, il donna paisiblement l'ordre de lui envoyer une fourrure et de bons souliers, acceptant la fuite même comme un fait inévitable, quoique singulier. »

Ces observations coïncident avec ce que Bakounine raconte plus haut, avec cette différence que ce que lui-même donne pour des pensées et des intentions, l'auteur inconnu le donne pour des faits arrivés. Cette différence est immatérielle : mais des deux témoignages la tendance de ces rêves de jeunesse reste établie.

Combien notre connaissance du développement intellectuel ainsi que de la vie extérieure de Bakounine serait plus riche s'il avait continué sur les neuf pages suivantes du manuscrit ces indications précises des trois premières pages. Mais suivant son habitude, dès qu'il subdivise un sujet, la première

subdivision risque de devenir le sujet principal, jusqu'à ce qu'elle soit divisée de nouveau et que la même chose se répète jusqu'à ce que toute proportion est perdue et souvent le manuscrit abandonné.

Je ne peux donc que reproduire ici les pages 4 à 12 du même manuscrit, intéressantes en elles-mêmes, mais une maigre compensation pour une autobiographie.

« Ah ! mon cher, jamais un homme né dans un des pays de l'Europe occidentale, même un Français faisant son éducation politique sous le régime de Napoléon III, ni un Prussien faisant son apprentissage de citoyen libre sous M. de Bismarck, ni un Italien soumis au joug autrichien, ni un Espagnol sujet des Bourbons, d'Isabelle et de Narvaez, ne pourront se former une idée de ce que c'était que la réalité russe sous le régime de l'empereur Nicolas !

Pour t'en donner une faible idée, je dois te rappeler que l'avènement au trône de l'empereur Nicolas avait été signalé par la répression d'un mouvement insurrectionnel militaire qui avait été préparé de longue main par une large conspiration nobiliaire. C'est ce que nous appelons la *conspiration de décembre*, non qu'elle ait commencé dans ce mois, mais parce qu'elle a échoué en décembre. Je l'appelle nobiliaire, non pour son programme, qui était au contraire très démocratique, voire même socialiste sous beaucoup de rapports, mais parce que la presque totalité de ses membres étaient de jeunes gens appartenant à la classe nobiliaire et constituant pour ainsi dire la fine fleur de la jeunesse intelligente de ce temps. C'est ce qui avait fait dire au comte Rostoptchine, ci-devant général-gouverneur de Moscou, le même qui avait fait brûler cette ancienne capitale de l'empire, en 1812, pour en faire sortir Napoléon avec sa grande armée, et qui était un homme très intelligent et très réactionnaire à la fois, c'est, dis-je, ce qui lui avait fait émettre alors une observation qui était aussi caractéristique que juste :

« On a vu des nobles faire une révolution pour s'emparer du pouvoir, at-il dit, on a vu la démocratie se soulever contre les privilèges de l'aristocratie. Mais il faut venir et vivre en Russie pour voir des privilégiés et des nobles faire une révolution n'ayant d'autre but que la destruction de leurs privilèges. »

Et tel avait été, en effet, le but principal de la conspiration décembriste. Il y avait deux sociétés : celle du Nord et celle du Midi. La première, embrassant Pétersbourg et Moscou et composée en majeure partie des officiers de la garde, était beaucoup plus aristocratique et plus politique, dans le sens de la puissance de l'État, que la seconde. Les Mouravieff, cou-

sins germains de ma mère, y compris Mouravieff le Pendeur, en faisaient partie. Les membres de la société du Nord voulaient aussi l'émancipation des paysans, mais ils étaient en même temps les partisans du grand empire, dont ils voulaient l'intégrité, la puissance, avec une constitution libérale, naturellement nobiliaire, mais de fait, non de droit, de même qu'aujourd'hui la république démocratique de la Suisse est bourgeoise, non de droit, mais de fait. Préoccupée de la grandeur de l'empire, la société du Nord était contraire à l'indépendance de la Pologne.

La société du Midi, embrassant toute la Russie méridionale et ayant la ville de Kiew pour centre, était plus franchement révolutionnaire et tout à fait démocratique. Elle l'était non à cause du caractère particulier des habitants du Midi, puisqu'elle aussi était essentiellement composée d'officiers de l'armée, dont la grande majorité étaient également natifs de la Grande-Russie, mais, parce que ces officiers étaient d'abord des officiers de l'armée, non de la garde, et parce qu'ils avaient à leur tête des hommes supérieurs : les colonels Mouravieff-Apostol, Destoujeff-Rumlin, et un homme de génie ; le colonel d'état-major Pestel.

Pestel était fédéraliste et socialiste dans ce sens qu'il ne se contentait pas seulement de revendiquer pour les paysans l'émancipation du servage, la liberté personnelle ; il demandait pour eux la propriété de la terre. En outre, il voulait la transformation de l'Empire en une fédération de provinces, en une république fédérative, comme les États-Unis de l'Amérique. Loin de méconnaître les droits de la Pologne à l'indépendance, ils cherchèrent à s'allier aux révolutionnaires polonais, ce qui leur attira la critique et même la colère de la société du Nord. Il y eut même à plusieurs reprises des pourparlers entre Pestel, Mouravieff-Apostol et Destoujeff-Rumlin et les délégués polonais, dont j'ai oublié les noms, excepté un seul : le prince Jablonowski (1).

Voici ce qu'un écrivain polonais contemporain, fort estimé par les Polonais de tous les partis, mais du parti démocratique surtout, historien et acteur en même temps de l'insurrection de 1830 et de la conspiration qui l'avait précédée, voici ce qu'il dit de ces rencontres entre les délégués polonais et russes, dans son histoire de cette révolution polonaise :

« Il fut convenu que les délégués moscovites ont apporté dans cette rencontre avec les délégués polonais une profonde connaissance des choses et une parfaite bonne foi, tandis que nos délégués polonais n'y apportaient que leur légèreté et de vains subterfuges. » « Chose inouïe et qui est digne d'être conservée dans les annales des peuples slaves : tandis que les

(1) Ce fut Séverin Kryzdatowski, le prince Antoine Jablonowski et Grodecki.

révolutionnaires polonais n'avaient d'autres préoccupations que la reconstitution de l'antique Etat polonais, les révolutionnaires russes, au contraire, voulaient précisément la destruction de leur Empire. »

Pestel, Mouravieff-Apostol et Destoujeff-Rumin étaient non seulement de grandes intelligences, d'étaient aussi de grands caractères. Pendus tous les trois à Pétersbourg, en 1826, ils moururent comme des héros, sans phrases. Ils eurent pour compagnons de supplice le poète Ryleeff, le membre le plus avancé de la société du Nord, et le polonais Kochanowski. Quelques jours avant son exécution, Pestel avait reçu la visite de son père, général-gouverneur de la Sibirie, une grande canaille, brutal, voleur, assassin, enfin ce qu'on appelle un bon serviteur du tsar. Il vint dire des injures à son fils, qui ne daigna pas même lui répondre. Une seule fois, lorsque le digne père lui avait adressé cette question : « Eh bien, dis donc, que pensez-vous, qu'auriez-vous fait si vous aviez bouleversé l'Empire ? » Pestel lui répondit : « Nous aurions délivré la Russie de monstres comme vous. »

Le supplice du gibet n'étant pas habituel en Russie, le bourreau, en exécutant nos chers martyrs de la liberté, ces précurseurs de notre œuvre à nous, se montra excessivement maladroit. La corde mal arrangée avait glissé sur le visage de Pestel. Il retomba par terre terriblement meurtri ; et voici les seuls mots qu'il prononça pendant que le bourreau lui préparait une corde nouvelle :

« On ne sait pas même pendre en Russie ! »

Tu demanderas sans doute : Comment des hommes pareils ont pu naître et se développer en Russie, au milieu d'une classe nobiliaire qui n'avait d'autre tradition que la servilité la plus abjecte vis-à-vis des tsars et le despotisme le plus barbare vis-à-vis des paysans ses esclaves, et dont tous les intérêts, toute l'existence étaient contraires à la liberté et à l'humanité ? Qu'il se soit trouvé une ou même plusieurs exceptions, il n'y aurait rien d'étonnant, mais que plusieurs centaines d'individus, nés dans le privilège, vivant du privilège, et occupant des positions plus ou moins brillantes et lucratives dans la société, se sacrifient, s'immolent pour tuer le privilège et pour émanciper leurs esclaves, voici ce qui ne s'est jamais vu dans aucun pays et ce qui a été une réalité en Russie. Comment expliquer ce phénomène étrange ?

Eh bien, moi je l'explique par la fraîcheur *barbare* de leur nature. Ils n'ont pas été dépravés par un long exercice de la civilisation bourgeoise de l'Occident, et n'ont pas eu le temps de se blaser sur elle, car ils n'en ont jamais eu la (1). Vivant au milieu de la barbarie, entourés

(1) Deux mots illisibles.

de barbares, cette civilisation leur est apparue de son côté le plus sublime, le plus grandiose, cachant à leurs yeux son côté mesquin, quotidien, si bien connu des peuples occidentaux de l'Europe; elle leur est apparue comme une nouvelle religion, comme le culte de l'humanité. Elle les a enflammés et en a fait des martyrs et des héros. La première formation de la conspiration décembriste date de 1816, époque du retour de notre armée en Russie, après la chute de Napoléon. Dans leurs campagnes à travers l'Allemagne et la France, les jeunes officiers russes avaient été en rapports fréquents avec les étudiants allemands membres du « Jugendbund » et avec les représentants du libéralisme français, voire même d'anciens républicains. Ils en importèrent les idées en Russie, et ces idées, grâce à un sol vierge, s'y développèrent même avec plus d'énergie que dans les pays où elles avaient pris naissance. C'est ainsi qu'en Espagne, je suis convaincu, l'Association internationale prendra un caractère plus énergique, plus grandiose que partout ailleurs en Europe.

Pendant dix ans, de 1815 à 1825, il y eut une véritable naissance à la vie politique et sociale, à l'humanité, au sein de la société nobiliaire en Russie. Jusque-là la noblesse russe, caste bureaucratique héréditaire, esclave volontaire du tzar et propriétaire féroce des esclaves qui travaillaient sur ses terres, n'avait été rien, depuis le commencement de son histoire, qu'une vile brute, privée de toute idée, noyée dans les plus stupides préjugés, et dans la double honte d'un servilisme infâme et d'un despotisme atroce. Jamais jusque-là elle ne s'était révoltée contre les tzars, et c'est là surtout ce qui constitue la profonde différence qui a toujours existé entre le développement de la vie politique en Russie et en Pologne.

Le fond de l'histoire polonaise et de l'histoire russe est le même : c'est l'esclavage des paysans. Car les Polonais auront beau dire le contraire, il est certain que leurs paysans ont été des esclaves au même degré que les nôtres, et on peut même dire, sans manquer à la vérité et à la justice, que le mépris de leur noblesse pour la masse asservie des paysans, pour ces malheureux *chlopy* (serfs), fils de Cham (Chamy), était encore plus arrogant que celui de la noblesse russe pour les siens. Il y a eu seulement cette différence énorme, essentielle entre les deux pays, qu'en Pologne l'esclavage des paysans a servi de fondement à l'institution de l'indépendance, de la liberté, de l'anarchie nobiliaire; tandis qu'en Russie, dans l'État moscovite, l'esclavage des paysans devint la base de l'esclavage nobiliaire, de la puissance du tzar, de l'État. En Pologne, les rois toujours muselés et pour ainsi dire muselés par la puissance collective de la noblesse, s'étaient efforcés à plusieurs reprises, suivant en cela l'exemple des monarques de l'Occident, de s'allier avec les paysans contre les nobles, mais toujours en

vain. En Russie, au contraire, depuis la fondation de l'Empire moscovite, jusqu'en 1815, toute l'institution politique a été basée sur l'alliance la plus étroite des intérêts de la noblesse propriétaire avec les intérêts du tzar. Les boyards russes étaient des esclaves volontaires, zélés, absolument dévoués et toujours voleurs du tzar, à condition que ce dernier respectât la tyrannie absolue vis-à-vis de leurs serfs.

De là deux résultats, deux contrastes naturels :

Le *premier*, c'est que la noblesse polonaise participa de bonne heure, plus ou moins, à la civilisation de l'occident de l'Europe, avec laquelle elle était d'ailleurs reliée par le catholicisme romain.

La liberté est comme l'air, elle vivifie tout. Même exclusive et fondée sur l'iniquité, elle porte des fruits. La noblesse polonaise était fière, chevaleresque et jalouse de sa liberté. Le patriotisme et les vertus civiques fleurirent surtout au milieu de la moyenne et de la petite noblesse, composée de deux ou trois millions d'âmes, et que l'historien polonais Lelewel appelle la *démocratie nobiliaire*, en l'opposant ainsi à l'*oligarchie nobiliaire* des plus riches et des plus puissants seigneurs. La Pologne eut de bonne heure une littérature originale et des mœurs civilisés, mêlés d'ostentation et de sauvagerie asiatique, — la noblesse russe était par contre ce que sont toujours les esclaves : bête, ignorante, brutale, voleuse et servile.

Le *second* contraste est celui-ci : En Pologne, toute la vie, tout le mouvement politique, les luttes pour l'indépendance et pour la liberté s'étaient concentrés dans la classe nobiliaire. Depuis 1042, époque de la dernière révolte des paysans polonais contre leurs seigneurs et contre le christianisme, qui leur fut imposé comme la religion des seigneurs, le peuple de la Pologne, muselé par le joug de l'aristocratie et démoralisé intérieurement par le poison héréditaire de l'enseignement et du culte catholiques, ne se révolta plus jamais. En Russie ce fut tout le contraire. La noblesse fut une esclave intéressée, volontaire. Les paysans se révoltèrent toujours et continuent encore de se révolter, — d'où il résulte clairement que tout l'avenir du monde russe est en eux, — vérité incontestable et que je crois avoir suffisamment développée dans mon discours de Berne sur la Russie ; je t'en ai donné plusieurs exemplaires.

La civilisation occidentale introduite réellement en Russie par les réformes despotiques de Pierre le Grand, — despotiques et aussi brutales que le monde qu'elles tendaient à transformer, — cette civilisation que le tzar réformateur avait importée chez nous, non en vue de l'humanité, mais seulement en vue de la constitution et de la consolidation de l'État, resta longtemps une chose tout à fait extérieure et pour ainsi dire morte. Le tzar avait bien forcé les boyards à raser leurs barbes, à fumer le tabac,

et à montrer leurs femmes et leurs jeunes filles en public. Il avait enlevé violemment des jeunes gens aux familles et les avait envoyés à l'étranger pour y faire leurs études, mais tout cela ne fit que changer extérieurement la vie sociale de la noblesse en Russie, en laissant intacte la barbarie intérieure des familles. Les nobles les plus rapprochés de la cour, leurs fils et leurs filles, finirent par apprendre les langues étrangères et par parler le français, surtout comme on le parlait à Versailles, c'est-à-dire comme des perroquets, — finirent par singer les toilettes, les manières, le jargon et les coutumes de l'aristocratie européenne, — tout en restant de lâches valets, des esclaves, des bouffeurs, des barbares, et mille fois plus ignobles encore dans cet accouplement occidental.

Pourtant cette civilisation, quoique importée uniquement dans un but de puissance politique, finit par introduire en Russie autre chose que des formes, — elle lui apporta la grande littérature, la philosophie humanitaire du XVIII^e siècle. Grâce à ce besoin sexuel et politique de coquetterie qui constituait le caractère de l'impératrice Catherine II, amie et correspondante de Diderot, de Voltaire, et qui tenait beaucoup à se faire passer pour un esprit fort, pour une amie zélée de la civilisation et de l'humanité, toutes les œuvres marquantes de ce siècle, les œuvres de Voltaire et l'Encyclopédie, et bien d'autres livres français et allemands furent traduits en russe. Catherine pratiqua cette littérature nouvelle et la fit à la mode. Beaucoup de ses courtisans ne s'en occupèrent que parce que l'impératrice le voulut. On était philosophe comme on était bourreau, par servilité. Mais il se trouva parmi les lecteurs de ces œuvres un groupe d'hommes, d'abord fort peu nombreux, qui les lut autrement, pour qui l'idée lumineuse de ce siècle, l'idée de l'humanité remplaçant la divinité, fut une révélation et devint la base, le principe de la vie, — une religion nouvelle. Ces hommes, parmi lesquels je citerai Novikoff, l'homme principal, l'initiateur enthousiaste de ce groupe, se transformèrent en propagandistes, en apôtres. Ils furent les vrais créateurs de la littérature russe. Ils envoyèrent à leurs frais des jeunes gens en Europe, pour les y faire étudier, dans un autre but que celui de l'État, entre autres l'historien russe Karamzine, qui plus tard, tournant le dos à ses généreux protecteurs, s'était rallié aux grands intérêts de l'État et fut pour ainsi dire le créateur du patriotisme officiel et de (sa) rhétorique patriotique, mais qui fut en même temps le premier, en Russie, qui écrivit une prose humaine.

Ils firent pénétrer leur influence dans les universités de Petersbourg et surtout dans celle de Moscou, qui dès lors devint un centre de propagande humanitaire. Suivant l'exemple des propagateurs contemporains de la même idée en Europe, ils s'étaient organisés en loge maçonnique dans

laquelle la vanité et la curiosité attiraient beaucoup de monde, beaucoup d'hommes influents, riches et titrés, ce qui augmenta naturellement leurs moyens d'action, leur puissance. A la fin, Catherine II, qui malgré ses dehors de libéralisme et sa putainerie sexuelle aussi bien que politique, était une franche despote, s'en émut. On ferma la loge, on persécuta horriblement Novikoff et les autres. Mais la chose était faite, le grain était semé et ne pouvait manquer de porter ses fruits, sur un terrain riche et vierge, comme l'était l'intelligence russe.

Du commencement de ce siècle jusqu'en 1812, ce fut une période de préparation, de gestation et de développement inaperçu, mais puissant. L'invasion de Napoléon en 1812 réveilla et bouleversa tout l'empire. Ce fut un immense bonheur pour la Russie. L'État, pour se défendre, s'était vu forcé d'en appeler à chacun, à la noblesse, au clergé, à la bourgeoisie des villes, aux esclaves des campagnes. Chacun se sentit renaître en se reconnaissant nécessaire. Ce fut le premier souffle de vent libre qui passa sur cet empire d'esclaves. Depuis 1812, les paysans recommencèrent de nouveau à réclamer leur liberté et leurs terres. Quant à la jeunesse nobiliaire, entraînée par la guerre en Europe, elle en retourna transformée, libérale et révolutionnaire. Une immense propagande commença dès lors dans toutes les villes, dans toutes les garnisons, dans toutes les maisons nobiliaires en Russie. Les femmes y participèrent enfin, et avec une passion infinie. Ce fut le premier acte de leur émancipation intellectuelle, morale et sociale. La noblesse russe, d'esclave ignoble, de brute et de despote barbare qu'elle avait été jusque-là, s'était transformée comme par miracle en un propagateur fanatique de l'humanité et de la liberté.

Développé au milieu de ce foyer généreux et ardent, notre grand poète Pouchkine nous donna une poésie humaine. Il transforma définitivement notre langue et devint un des plus puissants instruments de la civilisation nouvelle en Russie. Au reste, caractère fougueux, mais faible et indéterminé comme le sont presque toujours les artistes, après avoir longtemps frondé le pouvoir, il avait fini par se réconcilier avec l'empereur Nicolas, qui en avait fait un chambellan de sa cour. Mais son nom n'en reste pas moins populaire et s'identifie avec le réveil de la vie en Russie.

Tel fut le monde nouveau, plein d'essor et de sève que l'empereur Nicolas, dès le premier jour de son règne, eût combattre. La réaction qui suivit la répression du soulèvement de décembre fut horrible. Tout ce qu'il y avait d'humain, d'intelligent, de bon, de libre, fut détruit, écrasé, — tout ce qu'il y avait de canaille, de brutal, de rampant, de cruel et de vil monta au trône avec l'empereur Nicolas. Ce fut une destruction (*un mot illisible*) systématique, complète de l'humanité au profit de la brutalité et de toutes les stu-

pidités et vilénies possibles. Et c'est au milieu de cette réalité nouvelle, ou plutôt ancienne, mais restaurée, renouvelée et renforcée par la main de fer de l'empereur Nicolas, qu'enfant de quatorze ans, j'étais comme cadet à l'École d'artillerie.

Extirper jusqu'aux derniers germes de l'esprit libéral dans la société russe, écraser jusqu'à la moindre velléité d'indépendance de sentiments et de pensée dans ses sujets, tel fut le souci principal, l'idée fixe de l'empereur Nicolas, pendant les trente terribles années de son règne. Pour cela il y avait deux moyens : d'abord, la persécution impitoyable de tout ce qui, après la catastrophe de décembre, restait encore d'honorable et d'intelligent en Russie, et ensuite le libre essor donné et la protection accordée à tout ce qui était bas, cruel et brutal, servile et rampant dans ce malheureux pays ; c'était de tuer la nouvelle Russie et de faire revivre l'ancienne. L'empereur Nicolas avait à choisir entre les libéraux et les voleurs de l'État et du peuple, — il choisit naturellement les voleurs. Sous son règne, la canaille bureaucratique remplit tous les recoins de l'empire, pillarde, oppressive, brutale et cruelle pour tout ce qui était en bas, rampante et servile, mais toujours voleuse pour tout ce qui se trouvait en haut, — en un mot, la bureaucratie qu'on rencontre dans tous les pays despotiques, mais seulement doublée de naïveté barbare et d'hypocrisie byzantine.

Sous le règne de l'empereur Nicolas on étouffait en Russie. Toute pensée humaine y était proscrite. Malheur à celui qui osait seulement murmurer contre les infamies commises chaque jour par les satrapes du tzar, — il était immédiatement écrasé. Malheur à celui qui osait penser autrement qu'il n'était ordonné de penser, il disparaissait aussitôt. C'était le règne de la terreur transformée en règle quotidienne de l'administration et du gouvernement.

Tout ce que la société russe avait gagné en civilisation humaine sous Alexandre I^{er}, elle le perdit sous le règne de l'empereur Nicolas. Tout ce qu'il y avait eu de meilleur, la fleur de la jeunesse nobiliaire, au nombre de quelques centaines d'individus, avaient été enterrés en Sibérie. Le peu qui en restait...

(Ici se termine la douzième page du manuscrit dont la suite m'est inconnue.)

MICHEL BAKOUNINE

Il y a peu à dire sur cette partie du manuscrit ; le même sujet se trouve plus élaboré dans le livre de Herzen : *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*, par Islander (Paris, Nice, 1851, XV, 176 pp.), dédié « à notre ami Michel Bakounine » et qui a été étudié depuis dans toutes ses parties en de nombreuses publications, articles, mémoires, etc. N.

Lettres de Tourgueneff à Herzen ⁽¹⁾.

CHER A. I.,

Je réponds à ta lettre avec la rapidité de l'éclair; suivent les paragraphes :

1. La *Cloche* n'est nullement prohibée; hier encore elle était en vente partout.

2. Tu ne dois rien avoir à faire avec l'*Avenir*; je ne le conseille même pas à Trübner. Ce journal n'a pas eu le moindre succès et n'a jamais pu couvrir les frais de publication. *A cela, prêter foi*, comme écrivaient les *ci-devant* seigneurs en apposant leurs signatures sur leurs *ci-devant* ordres.

3. Je n'ai pas la moindre idée de ce *Sadovski* dont tu me parles; mais tu agiras raisonnablement en ne touchant, même du bout de l'ongle, à toute cette affaire. Dolgorouki (2) est moralement perdu (ceci entre nous); et c'est bien fait pour lui. De ton côté, tu as fait pour lui tout ce qui était possible (par l'organe de la *Cloche*); il fallait bien lui prêter cet appui par principe, mais, à présent, tu peux l'abandonner à son propre sort. Il t'assommera et cherchera à s'insinuer, mais tu sauras bien t'en débarrasser, en lui crachant à la figure. Inutile de te dire qu'il n'y a pas de raison non plus d'appuyer les Vorontzoff; érige-toi en Jupiter demeurant au-dessus de toutes ces mesquineries.

4. En effet, il y a du gâchis en Russie; mais, je t'en supplie, laisse en attendant Golovine tranquille. A part deux ou trois légères concessions qui lui ont été arrachées, tout ce qu'il a fait jusqu'ici est bien (songe à l'autorisation qu'il a donnée à Kaveline pour ses conférences publiques, etc.). Je reçois de tous côtés de très bons renseignements sur sa personne. D'ailleurs, il n'y a pas de danger; s'il se détourne du droit chemin, nous te le *présenterons*, comme disent les paysans, lorsqu'ils conduisent les délin-

(1) Suite. Voir le n° 140 de la *Société nouvelle*.

(2) Il venait de sortir de la rédaction de l'*Avenir*.

(N. du trad.)

quants à la *volost* (mairie de la commune), où des coups de verges leur sont administrés.

5. « Toi aussi, Brutus ! » Toi, qui m'adresses des reproches, parce que je donne ma copie au *Messenger russe* (1) ? Mais, sais-tu la raison pour laquelle j'ai rompu avec le *Contemporain*, incarné dans la personne de Nekrassoff ? Ils affirmèrent dans leurs programmes qu'ils m'avaient remercié parce que je suis un rétrograde ; « mais tu n'es pas dupe » de cette manœuvre, je l'espère et tu ne sais que trop que j'ai rompu avec Nekrassoff parce qu'il est malhonnête. Où veux-tu donc que je publie mes nouvelles ? Serait-ce dans la *Bibliothèque* ? Au bout du compte, le *Messenger russe* n'est pas du tout si vilain, bien qu'il y ait beaucoup de choses qui me répugnent.

6. Je te demanderais réparation si tu pouvais soupçonner que je sois lié d'amitié avec Tch... Et même tu es très injuste envers mes amis de Moscou. Beaucoup d'entre eux l'ont en horreur. A Pétersbourg il serait tout à fait impossible ;... allez donc blâmer après cela Pétersbourg.

7. Le dromadaire Bakounine (frère de Michel Bakounine) est venu ici ; en traînant, il a mâché quelques paroles, grinçant comme une porte rouillée, et est reparti, en me laissant l'adresse de Lafare frères, auxquels il faut payer les 1,000 francs que Michel leur doit.

J'ai ouvert une souscription à ce sujet, mais à peine a-t-elle donné 200 francs, en dehors des 500 que j'ai versés moi-même. Bakounine me demande 1,000 roubles en argent ; je suis prêt à les lui remettre avant mon départ, mais ce sera à titre d'acompte sur son subside durant les trois années suivantes (à peu près, car la somme de 1,000 roubles ajoutée aux 500 francs que j'ai déjà payés formera un total moindre que la pension que j'aurai à lui servir pendant les trois années). Je t'en prie, dissuade-le de faire venir sa femme à présent ; ce serait une véritable folie. Il faut qu'il ait le temps de s'orienter quelque peu. Il faut se conformer aux ressources que l'on a, et à peine pourrait-on compter que celles-ci fussent considérables. Botkin restera longtemps encore dans l'impossibilité de verser quelque somme, etc.

Eh bien, adieu, cher ami, ou, enfin, au revoir.

TON IV. TOURGUENEFF

Mardi, 11 février 1862.

Paris, rue de Rivoli, 210.

(1) Revue de Katkoff.

(N. du trad.)

Paris, rue de Rivoli, 210, 28 avril 1862.

CHER A. I.,

Je réponds immédiatement à ta lettre, non pour me défendre, mais pour t'en remercier et pour te dire en même temps qu'en peignant mon Bazaroff (1) non seulement je ne gardais aucune rancune contre lui, mais qu'au contraire ce type avait pour moi un attrait, jusqu'à me causer une sorte d'affection malade. Katkoff, d'abord, en fut effrayé; il voyait en Bazaroff l'apothéose du *Contemporain* et m'avait persuadé de rayer certains passages dans le roman, qui comportaient certains traits adoucissant le caractère de mon héros, ce dont je me repens fort à présent. Et la personnalité de ce Bazaroff pouvait écraser l'homme à la barbe parfumée (2), comme bien d'autres encore! C'est le triomphe de la démocratie sur l'aristocratie. A parler franchement, je ne me sens pas fautif envers mon héros; je ne pouvais lui attribuer l'élément doucereux, qui d'ailleurs n'était pas du tout nécessaire. S'il ne peut éveiller les sympathies tel quel, dans toute sa laideur, je reconnaitrai alors ma faute, car je serai obligé d'avouer que je n'ai pu venir à bout de ma tâche en cherchant à incarner le type que j'avais médité. Ce ne serait pas une chose bien difficile que de le représenter avec l'auréole d'un idéal, mais il n'était pas possible, le faisant apparaître sous la forme d'un loup, de le disculper quand même. Et, probablement, je n'y ai pas réussi; mais je voudrais seulement qu'on ne pût supposer que moi-même j'étais irrité contre lui. Au contraire, il me semble que dans chaque page de mon roman transpire un sentiment absolument opposé à celui d'irritation, comme, par exemple, dans la description de sa mort, etc. Mais, *basta così*; nous reprendrons ce sujet à notre entrevue et nous le discuterons plus minutieusement.

Je ne me suis pas lancé dans le mysticisme et n'y pense guère; par rapport à Dieu, je me range à l'opinion de Faust, qui dit :

Wer darf ihn nennen,
Und wer bekennen :
Ich glaub' ihn!
Wer empfinden
Und sich unterwinden
Zu sagen : Ich glaub' ihn nicht!

D'ailleurs, mon sentiment en cette matière n'a jamais été un secret pour toi.

(1) Héros dans le roman *Pères et Fils*.

(N. du Trad.)

(2) Un autre personnage du roman, le représentant de l'aristocratie, — père.

(N. du trad.)

Si dans le dernier numéro de la *Cloche* tu attaques Katkoff pour son article dans le *Messenger russe*, c'est avec un véritable délice que je lirai ta réplique.

N. N. est un excellent garçon, je l'ai pris en grande affection. Il me rappelle beaucoup les frères Kolbassine. Le pli qui est joint à ta lettre avec mention : pour M^{me} Salias, lui sera remis non dans quelques jours, mais demain même, car elle séjourne à Paris. Elle est arrivée dequis quelques jours et reste avenue Marbeuf, 3^{bis}.

Au revoir. — Quelle que soit l'opinion que tu puisses te faire sur mon inexactitude, j'affirme, qu'on verra plutôt notre globe crever, qu'on ne me verra aller en Russie sans te rendre visite. Porte-toi bien.

Ton IV. TOURGUENEFF

Baden, 27 août 1862, Amalienstrasse.

CHER A. I.,

En premier lieu je te remercie de ta prompte réponse, et en deuxième lieu, pour me servir de la langue des poètes, permets-moi de t'adresser un léger *reproche* (1) parce que tu as pu supposer que je me fâchais pour tes deux derniers articles (Principes et Résultats) (2). C'est à présent seulement que je viens de les lire (au commencement de cette lecture, je ne me doutais même pas qu'ils étaient écrits à mon intention et ce n'est qu'à la suite que j'ai pu le deviner). Dans ces pages, je te trouve tout entier avec ce pli poétique de ton esprit, ce don particulier d'approfondir les choses rien qu'en jetant un rapide regard ; la lassitude dissimulée d'un cœur noble, etc. Mais cela ne veut pas encore dire que je sois parfaitement d'accord avec toi ; il me semble que tu n'as pas bien posé la question. Et je me décide à te répondre sur les colonnes mêmes de ton journal, bien que ce soit peu

(1) En effet, Tourgueneff emploie le synonyme du mot reproche, qui n'est plus usité dans la langue courante. (N. du trad.)

(2) Sous ce titre Herzen publia dans la *Cloche* une série d'articles provoqués par une discussion sur la Russie, qu'il eut avec Tourgueneff, pendant son séjour à Londres, et que les deux amis continuèrent ensuite dans leurs lettres. « Eh bien, cher ami, dit Herzen dans l'avant-propos à ces lettres, décidément, tu ne pars pas ? Tu veux te reposer au milieu d'une moisson abondante de l'automne dans les parc ombragés ? » etc.

Il expose ensuite l'idée, qu'il avait plus d'une fois formulée, sur l'impuissance de l'Occident, c'est-à-dire du monde latino-germanique, de réaliser l'idée du socialisme qu'il avait engendré ; que ce rôle était réservé au monde slave et particulièrement à la Russie. Tourgueneff se montre pessimiste au sujet de la supériorité de la Russie, surtout quant à l'influence que les masses populaires dans ce pays soient aptes à exercer sur les autres nations, et quant à la commune rurale de la Russie, que Herzen exaltait. (N. du trad.)

commode de toutes façons ; de ton côté du feras de ton mieux pour en garder le secret ; je te prie même de faire ton possible pour détourner l'opinion sur le nom de l'auteur de cet article. J'espère que dans l'espace de huit jours je serai à même de t'envoyer cette réponse, elle est déjà commencée.

Je ne m'étendrai point pour le moment, je suis pressé. Je viens de déménager et ne suis pas encore tout à fait installé. Merci de l'envoi de la *Cloche* et de la promesse de m'en faire le service. Ta deuxième lettre à la *Jeune Russie* est mieux que la première ; plus que tout autre tu as le devoir d'élucider la chose et d'apporter de la clarté dans leurs esprits (1). Mais comment se fait-il alors que vous ayez publié une proposition aux directeurs du *Contemporain*, de la *Parole russe* et du *Jour* de continuer leurs éditions, à vos frais, à Londres !! Autant vaudrait leur jeter une pierre sur la tête ; d'ailleurs, est-il possible que NEKRASSOFF, le comte Koucheleff et Aksakoff lui-même (ou son successeur Elaguine) eussent voulu renoncer à conduire la barque ? C'était tout à fait illogique de votre part : Nekrassoff pourrait y voir le désir de vous venger de lui.

Et Garibaldi ! Qu'en dites-vous ? C'est avec un battement de cœur que l'on suit de loin chaque mouvement de ce dernier des héros. Est-ce que Brutus, dont le sort fut de périr — aussi bien dans son rôle historique que dans la tragédie de Shakespeare — devrait enfin triompher ? On n'ose y croire — et quand même on se sent la respiration coupée. Mais tu ne m'écris rien de Bakounine ? A la prochaine lettre.

Je te serre la main et suis ton dévoué

I. T.

Baden-Baden, 8 octobre 1862, Amalienstrasse.

Très cher N. N ! Suivant ce qui a été convenu, je vous renvoie l'*Adresse* que vous m'avez transmise. Vous pourrez voir que je n'y ai apporté aucune correction. Réflexion faite, j'ai trouvé qu'il faudrait la refaire entièrement, ce à quoi je ne me croyais pas en droit de procéder. Je vous ai déjà exposé les points principaux sur lesquels je suis en désaccord avec N. P. (2). Je crois utile de vous répéter mes paroles dans cette lettre que je vous prie d'envoyer ensuite à Londres.

(1) Un groupe de socialistes révolutionnaires très avancés publia dans une imprimerie clandestine en Russie, une feuille sous le titre de *La Jeune Russie* ; dans cette publication le groupe fait appel à toute la jeunesse russe pour préparer une révolution sanglante et implacable au cri de *Vive la République russe socialiste et révolutionnaire*.

(N. du trad.)

(2) Nicolas-Platonovitch Ogareff qui a rédigé l'*Adresse* à propos de la convocation de l'Assemblée nationale, présentée à l'empereur par la noblesse de Tver, le 2 février 1862.

(N. du trad.)

a) A mon avis l'*Adresse* renferme beaucoup de faits inexacts en ce qui concerne la présentation des *Chartes réglementaires*, (voir entre autres le n° d'aujourd'hui de la *Poste du Nord*), le rachat des lots de terre, l'état des paysans et des seigneurs. Cette *Adresse* est en quelque sorte l'acte d'accusation contre la *Réglementation*, mais avec cette réglementation commence une ère nouvelle pour la Russie. Le gouvernement en est conscient, c'est pourquoi, et avec raison, il pourra considérer comme sans fondement toute la première partie de l'*Adresse*.

b) L'*Adresse* est rédigée dans un but évident d'obtenir quelques centaines ou même quelques milliers de signatures des seigneurs rétrogrades qui, dans leur joie de trouver une occasion de déchaîner leur haine contre la *Réglementation* et contre l'émancipation des serfs elle-même, voudront bien fermer les yeux sur les suites de l'Assemblée nationale. Mais, en premier lieu, ce serait manquer de bonne foi, et il n'appartient pas à notre parti d'entrer en coalition avec eux, de quelque façon que ce soit. Nous sommes forts de nos principes que nous exposons honnêtement et avec netteté. Cette sorte de diplomatie ne vaut rien.

c) Si cette *Adresse* parvient aux paysans, — ce qui est inévitable, — ils y apercevront, et très justement, une nouvelle attaque de la noblesse contre l'émancipation. Il y a même une phrase qui ferait conclure aux regrets que *la corvée ne soit plus possible!* D'autres encore pourraient les frapper par la fausseté de leurs affirmations, comme celle-ci par exemple : « Le sol russe reste inculte, — le paysan n'a ni le temps ni l'envie de cultiver ses propres champs. » Et l'idée de l'Assemblée nationale ne pourrait nullement le consoler si elle ne jette pas la terreur dans son esprit. Le point essentiel de divergence entre notre opinion et celle d'Ogareff et de Herzen, de même que de Bakounine, se résume notamment en ceci : Ils méprisent la classe intelligente de la Russie et traînent presque dans la boue ses représentants; ils supposent les éléments révolutionnaires ou réformateurs seulement dans le peuple. Mais, en réalité, c'est tout à fait le contraire. La révolution réelle, dans le sens vivant du mot — je pourrais ajouter : dans le sens le plus large du mot — *n'existe que dans la minorité* de la classe intelligente, et cela suffira déjà si nous ne commençons pas à nous détruire nous-mêmes.

En général, l'*Adresse* produit l'effet d'être écrite à une date antérieure; elle est au moins arriérée d'une année et c'est à peine si elle pourrait trouver un écho ailleurs que parmi les seigneurs rétrogrades (adversaires de l'émancipation des serfs). Or c'est là un résultat dont, je suppose, les rédacteurs de l'*Adresse* eux-mêmes ne seraient pas satisfaits.

Je dois vous avouer que je suis moi-même actuellement absorbé par l'idée d'une *Adresse* que je me propose de rédiger à mon retour à Paris.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'enverrai mon projet à Londres. En voici le programme succinct :

« Après avoir reconnu le grand bienfait, dont la *Réglementation* constitue la base, démontrer l'urgence d'y apporter certaines améliorations et de la compléter; il faut surtout insister sur la nécessité de mettre en harmonie tous les éléments de l'empire russe avec la réforme accomplie, et pour cela il faut demeurer implacables et s'efforcer de dévoiler toutes les hontes et les infamies de notre administration, de nos tribunaux, de la finance, etc.; enfin, demander la convocation de l'Assemblée nationale, qui seule pourra sauver la Russie. En un mot, il faut faire voir au gouvernement qu'il doit continuer la besogne qu'il a entreprise. »

Je ne sais que trop que le gouvernement ne voudra pas accepter une *Adresse* de ce genre; au contraire, il sera tout disposé à punir les signataires; de même que l'*Adresse* qui m'a été communiquée, elle sera faite dans le but d'éveiller l'opinion publique et chacun pourra du moins y adhérer sans être obligé de renoncer à ses propres idées, ni de les dissimuler.

En terminant ma lettre, je vous redis une chose : c'est qu'il ne faut pas oublier que, quels que puissent être les conséquences de la *Réglementation* quant aux seigneurs, le *paysan* a été mis à même de s'enrichir; il a eu le moyen de *s'engraisser*, comme on dit dans le peuple, et il sait qu'il doit ce moyen au tzar... Ce serait donc folie de ne pas tenir compte de ces faits et de répéter avec Bezobrazoff et tant d'autres encore, les accusations qu'ils ont lancées et qui décèlent la mauvaise foi ou l'ignorance (1).

J'espère vous voir un de ces jours à Heidelberg. Je vous dirai franchement que j'étais très heureux de faire votre connaissance et j'espère que nos relations seront suivies (2).

Je vous serre cordialement la main.

IV. TOURGUENEFF

(1) A ce sujet Tourgueneff écrit à Herzen :

« A propos de l'*Adresse*, je te dirai seulement une chose, c'est que l'idée seule qu'elle pourrait porter les signatures de MM. Bezobrazoff et Paskevitch me ferait m'abstenir de donner la mienne. »
(N. du trad.)

(2) A la même date Tourgueneff écrit à Herzen : « Si j'ai tant tardé à t'écrire, c'est que je me proposais de t'envoyer une bien longue lettre et que je la remettais d'un jour à l'autre. L'arrivée de N. me décide. Je me mets donc à faire cette lettre, sans me préoccuper de ce qu'elle sera. Je te dirai d'abord que N. m'a beaucoup plu. Depuis longtemps déjà je n'avais pas rencontré un jeune homme si sérieux, ayant de si nobles sentiments. Je lui ai envoyé ma réponse quant à l'*Adresse* dans laquelle j'ai exposé très minutieusement mes points de vue et que tu as dû déjà recevoir; je l'ai prié de te la faire parvenir immédiatement. »

Dans cette lettre à Herzen, Tourgueneff insiste sur l'impossibilité de voir réaliser le

Heidelberg, 16 octobre 1862.

CHER AMI A. I.,

Puisque N... t'a fait un compte rendu détaillé de tout ce qui s'était passé entre nous par rapport à l'*Adresse* en question, je ne crois pas utile de te répéter ici ce que tu sais déjà. Je me bornerai donc à ajouter quelques mots à ce que j'avais dit, pour t'expliquer, ou mieux, pour définir plus exactement les causes qui ont servi de base à nos points de vue.

1° Je suppose qu'il n'est ni opportun ni pratique de prendre la *Réglementation* comme point de départ de l'opposition révolutionnaire; ce serait même injuste. D'une manière comme d'une autre, que ce soit à la suite de lassitude, de manque de logique sérieuse — ce qui est propre aux masses populaires dans tous les pays — ou de la résolution de se contenter de peu, dans le cas où cela serait profitable, toujours est-il que la *population agri-*

progrès par le peuple russe; il estime le moujik conservateur par excellence et affirme qu'il porte en lui « le germe d'un type bourgeois, plus bourgeois que celui de l'Occident ».

« Et comme enveloppés de brouillard, vous piétez sur place, vous n'avancez pas », dit-il, « mais ce qu'il y a de plus important, vous *renoncez à la Révolution.* »

En lui répondant, Herzen, après avoir démontré combien peu durables et antipathiques sont les implantations de l'euro péanisme impérial en Russie (Palais d'hiver, Tzaritzine, Long, etc.), suppose deux Russes : un jeune noble, gagné aux idées européennes qui se détourne des seigneurs-pères et va vers le paysan, et ce paysan lui-même :

« Et vous imaginez que si l'un de leurs enfants (des seigneurs) a pu conserver en lui une âme vivante, il ne regarderait pas les yeux secs, le feu prendre aux quatre coins de la maison correctionnelle de notre civilisation ?

... Et l'autre, celui dont le père et l'aïeul furent fustigés, celui que l'on donnait comme recrue pour faire le service militaire et que le seigneur arrachait à sa famille pour l'attacher à son service personnel, celui dont la femme, la sœur, la fille furent déshonorées — croyez-vous que cet autre en témoignerait du regret ?

« Peut-être cela vous fait-il peur ? » demande-t-il en concluant. « Eh bien, passez dans notre camp, il y a de la place. Vous ne serez pas perdu en marchant avec le peuple. Il vous acceptera et ne vous gardera pas de rancune pour le mal qu'il a enduré dans le passé. Laissez aux morts le soin d'enterrer leurs morts... Vous ne sauriez les ressusciter... On peut les *pleurer* mais il faut appeler les vivants et nous les appelons. Répondez donc. Y a-t-il aux champs un homme vivant ? *Vivos voce !* »

Et plus loin Herzen dit :

« Le simoun moral qui souffla sur le monde civilisé souffle toujours comme par *memento mori*, et en devenant de plus en plus violent il balaye tout ce qu'il rencontre sur son passage », dit Herzen, en comparant ce *simoun* européen à la dépravation en Russie, qu'il représente de cette manière : « L'orgie russe a le caractère d'une obsession démoniaque ; c'est un processus de fermentation encore inachevée et dont le précipité n'a pas déposé. C'est un enivrement fébrile qui a atteint toute une classe qui s'est dérotée sans poursuivre cependant aucun plan sérieux, ni marcher vers un but, mais cette orgie n'est pas encore arrivée à cette dépravation profonde qui s'élève du fond même de l'être à la dépravation cérébrale, *ingénieuse*, subtile et fatale, dont, en Occident, souffrent et meurent, en se décomposant, les couches civilisées des nations. » (N. du trad.)

cole a accepté la réglementation ; mieux encore, dans un court laps de temps la conception de la liberté elle-même sera assimilée à la Réglementation et tous ceux qui lui font opposition seront aussi les ennemis du peuple. Et nous en avons la preuve dans la nouvelle disposition de la loi qui rend facultatif le rachat des lots de terre au lieu de la redevance.

Dans ces circonstances-là, attaquer la *Réglementation*, chercher dans cet acte du gouvernement la source de la confusion qui règne dans le pays, et en conclure à l'urgence de la convocation de l'Assemblée nationale, serait jouer le jeu du gouvernement et peut-être même provoquer la rupture avec le peuple ;

2° Tu as certainement connaissance de la nouvelle décision du gouvernement, par rapport aux assemblées provinciales (1), ce premier pas vers la forme parlementaire. Je ne sais lequel des deux projets triomphera : celui de Milutine, qui se distingue par une largesse de points de vue et par le libéralisme de principes sur lesquels il est basé, où celui de Waloueff, conçu dans un esprit jésuitique et restreint ; si ce dernier doit prévaloir, — et tout porte à croire qu'on va lui donner la préférence, — ce serait là un prétexte et un point de départ pratique, né de la vie populaire elle-même, pour lancer l'idée d'une adresse de protestation dans le but d'éveiller l'opinion publique, de la relever. Mais dans tous les cas, à présent, le moment n'est pas propice, et il me semble qu'il est nécessaire d'attendre de savoir : a) dans quel sens sera définitivement résolue la question de la *Réglementation*? ce qui va être déterminé dans un bref délai ; b) quelle conséquence devront avoir les dispositions du gouvernement, à propos de la décentralisation et du développement de l'autonomie des provinces? Une adresse de ce genre, présentée actuellement, non seulement ne pourrait avoir aucune efficacité, mais serait au contraire préjudiciable, surtout étant rédigée dans l'esprit de la vôtre. D'autre part, j'ai la conviction profonde que, pour le moment, vous ne seriez pas en état de réunir un nombre considérable de signatures, et le coup que, de cette manière, vous auriez tiré, serait plus fâcheux que si vous l'eussiez tiré en l'air, car il porterait contre vous-mêmes.

Voici, cher A. I., mon opinion sincère, *unumwunden*. J'espère que tu me connais assez bien pour ne pas chercher à lui trouver une autre cause que ma franchise. Je ne suis pas un pleutre ; je n'aime user de détours ni pour faire des compromis avec ma propre conscience, ni à l'égard d'autrui. Je t'aime et t'estime trop pour te cacher la vérité. Toutefois, je suis persuadé que cela ne pourra apporter aucun changement dans nos relations.

Je te serre amicalement la main et suis

Ton dévoué IV. TOURGUENEFF

1 Les zemstvos.

(N. du trad.)

LETTRE DE TOURGUENEFF A BAKOUNINE

Paris, 28 octobre 1862, rue de Rivoli, 210.

CHER AMI,

Je suis arrivé ici hier ; j'ai trouvé ta lettre et je m'empresse de t'envoyer ce mot dès aujourd'hui, pour t'assurer que je vais immédiatement m'occuper de ce que tu me demandes par rapport à ta femme et à N... ; que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te tranquilliser complètement à ce sujet. En cela, comme en toute autre chose, tu peux compter sur mon ancienne amitié pour toi qui, Dieu merci, ne peut être influencée par les idées politiques.

Dis à Herzen que j'attends sa réponse, de même que le dernier numéro de la *Cloche*. S'il m'en veut à cause de mes lettres à propos de l'*Adresse* ; j'espère que ce n'est pas au point de ne pouvoir m'écrire un mot. Hier, étant déjà couché, j'ai lu, dans l'*Étoile polaire*, son récit au sujet des procès Barthélemy et Bernard (1) et deux fois je me suis tordu de rire, au point d'éveiller ma fille qui dormait dans la pièce voisine. C'est ravissant. Tout l'article est excellent.

Adieu, je te serre la main. Peut-être nous reverrons-nous bientôt.

Ton IV. TOURGUENEFF

*(Traduit du russe par MARIE STROMBERG.)**(A suivre.)*

(1) Les procès de Barthélemy et de Bernard. Dans son article : *Deux causes*, Herzen trace le tableau de la pratique judiciaire en Angleterre, avec son régime de *self-government*, et dans la France bureaucratique. (N. du trad.)

L'INTERNATIONALE DES POÈTES⁽¹⁾

Le 28 septembre 1864, dans Saint Martin's Hall, un meeting réunissait à Londres des ouvriers de tous pays accourus pour défendre leurs intérêts communs : l'émancipation du travail. Quelles paroles furent prononcées là, je ne puis vous le dire, mais un fait d'une importance capitale en surgit, la création de l'*Internationale*, ou plus exactement de l'*Association internationale des travailleurs*.

Quel était le but de cette association ?

Elle déclare « que tous les efforts tentés jusqu'à ce jour pour atteindre son but (l'émancipation économique des classes laborieuses) ont échoué, à cause du *manque de solidarité* entre les diverses branches du monde des travailleurs, et à cause de l'*absence de tout lien fraternel* unissant entre elles les classes ouvrières des divers pays ».

Mais je vois votre surprise à cet involontaire rapprochement dans votre pensée entre l'Internationale des travailleurs et l'Internationale des poètes, dont je vais vous parler. Je dois m'expliquer.

Je vous ai rappelé ce fait vieux de plus de trente années, parce qu'il a consacré d'une manière éclatante la naissance de ce sentiment nouveau et incomparablement fécond, celui de la solidarité; solidarité par delà les territoires, ces frontières artificielles, et par delà les races, ces frontières naturelles.

Je ne prétends aucunement que les poètes doivent s'associer, comme les travailleurs, pour la défense de leurs intérêts. Je me hâte de le dire pour qu'il n'y ait pas de méprises. Mon désir, en vous reportant à cette page d'histoire, est d'attirer votre attention sur ce fait : la fécondité résultant d'un accord quelconque, que ce soit pour la conquête du pain ou pour la conquête d'une harmonie supérieure.

Solidarité par delà les frontières, ai-je dit. Oui, voilà bien la matière dont

(1) Conférence à la *Section d'art et d'enseignement populaires* de la Maison du Peuple de Bruxelles, le 7 avril 1896.

il faut s'entretenir de nos jours, matière qui s'impose à nos cerveaux comme si nous pressentions en elle la solution, longtemps cherchée, d'une énigme.

Pourquoi suis-je ici, au milieu de vous, dans le même sentiment que si j'étais à Paris ou à Bordeaux ? C'est parce que je crois de toute mon âme que le monde, hérissé de barrières et de menaces, n'est qu'une longue amitié qui s'ignore, et que le triomphe du temps fera disparaître de nos vies tout ce qui en contraint le libre épanouissement cordial.

Cette conscience de solidarité entre les ouvriers de toutes les cités est une par celle de cette immense et totale solidarité évers laquelle nous cheminons en poursuivant un rêve qui s'incarne. L'éveil d'une autre conscience ou plutôt d'une conscience parallèle chez ces êtres que nous nommons poètes, en est une autre parcelle, je ne dirais pas plus précieuse, mais de position plus centrale, pour ainsi dire.

L'immense foule des travailleurs se donnant la main pour une commune libération, voilà ce que nous avons vu. Le petit groupe des poètes éparés, spontanément associés par une vision commune de l'avenir, voilà ce que nous verrons, ce que nous voyons déjà en quelque manière.

L'importance de ces deux faisceaux de volonté et d'action, si différents de forme et si profondément unis dans l'âme, me frappe singulièrement. Solidarité des penseurs, solidarité des laborieux, n'est-ce pas là les deux pôles de la solidarité ? L'homme de la mine ou de l'usine qui réclame de quoi satisfaire la faim de son ventre, c'est-à-dire sa libération économique, et l'homme de la pensée, qui réclame de quoi satisfaire la faim de son cœur, c'est-à-dire une expansion plus libre et plus chaleureuse de la vie, n'expriment-ils pas les désirs les plus profonds de notre espèce, je dirai même tout le désir de l'homme ?

Le travailleur a voulu manger, le poète enrichir le monde, tous deux veulent vivre, las de végéter.

Je laisse à d'autres le soin de parcourir le monde immense de la faim matérielle, le premier, le plus vital des désirs humains. Je ne vous parlerai que de la faim spirituelle, dont les revendications plus récentes créeront peut-être une solution plus large et plus universelle d'un débat qui s'éternise.

L'Internationale des poètes..., formule barbare, me direz-vous, tentative néfaste d'unifier ce qui est, par nature, individuel, dissemblable, invinciblement personnel. Je ne le crois pas, à moins que l'on ne donne à ces mots une signification étrangère à ma pensée.

J'entends par l'« Internationale des poètes », cette communauté de vision chez des êtres profondément différents d'âge, de race et de caractère, vivant sous les plus dissemblables latitudes, habitant la ville ou la forêt, ne se con-

naissant pas entre eux pour la plupart, mais donnant de la vie naturelle ou sociale une solution identique, au fond, malgré les innombrables différences dans l'expression de leur désir.

L'univers et l'homme leur apparaissent sous un jour nouveau plus éclatant, plus chaud, plus harmonieux. Ils nous parlent d'unité parmi les choses, d'amitié parmi les hommes. Ils nous parlent d'une « religion » encore à naître, d'une « nature » encore incomprise, d'une « vie » plus contingente au tout.

Leur voix n'a trouvé que peu d'échos dans le monde, parce que le monde n'a pas encore frissonné du même désir qu'eux. Ces quelques hommes sont cependant les premiers citoyens, maintenant solitaires et cachés, d'une démocratie dont nulle politique n'a encore deviné l'orientation. Loin de jeter sur l'humanité qui les entoure de ses vagues mouvantes un regard de hauteur ou de mépris, ces hommes nouveaux n'ont pour elle que des paroles d'amour ou de forte espérance, en se déclarant liés à elle par toutes leurs fibres, par tous leurs désirs.

Mais qu'ont donc vu ces « hommes nouveaux » ?

II

Ces quelques hommes, liés aux sorts les plus étrangement dissemblables, ont accompli la plus singulière découverte que l'on puisse imaginer. Ils ont entrevu, entendez bien, un *monde nouveau* et un *homme nouveau*, ou plutôt, ils ont considéré le monde et l'homme anciens avec des yeux nouveaux.

Je veux réellement dire qu'ils ont découvert dans ce monde qui nous entoure, dans ce monde proche ou lointain, une nature totalement différente de celle que nous connaissions ; et dans l'homme à qui nous parlons dans la rue, dans l'homme qui vit loin de nous sous d'autres cieux, l'homme que vous êtes, l'homme que nous sommes tous, pris en totalité ou isolément, un être radicalement nouveau par sa nature et par sa vie, un être qui paraît surgir comme une tige nouvelle du sein d'une terre vierge.

Découverte étrange et poignante que celle qui prétend mettre à jour dans l'antique nature et dans la vieille humanité un visage et un cœur jusqu'alors inconnus...

Pour éclairer ce qui semble un mystère, je laisse la parole à ces hommes qui ont embrassé d'une telle étreinte le monde vivant, qu'il est sorti de leurs bras débordant de jeunesse et d'ivresse de vivre. Laissons parler trois d'entre eux, déjà lointains et profondément éloignés l'un de l'autre. Leur simple voix fera la lumière dans ce chaos.

L'un d'eux est un Anglais, mort en 1822, à l'âge de trente ans, victime d'une tempête dans le golfe de Naples : Shelley.

L'autre, un Français, historien et philosophe, mort il y a 22 ans : Michelet.

Le troisième est un Américain, homme étrange et poète plus étrange encore, qui s'éteignait à Camden, aux États-Unis, il y a peu d'années, salué comme un apôtre par quelques-uns, flétri comme immoral et fou par la majorité de ses compatriotes : Walt Whitman.

Ils nous ont dit maintes choses, cet Anglais, ce Français, cet Américain, et nous ne retiendrons ici que les plus saisissantes. Et d'abord le premier : Shelley.

Tout ce qu'une forme humaine peut contenir de tendresse et d'expansion, de sagesse et de cordialité était dans cet homme, dans cette âme de feu qui pénétrait, enlaçait, enflammait les êtres et les choses autour d'elle. L'animal humain ainsi largement développé devient l'animal-dieu. Sa courte vie n'est qu'une perpétuelle conquête de l'amour et de la liberté ; action et rêve se combinent, il combat pour l'amour et rêve de la liberté plus entière, il lutte pour la liberté et rêve d'amour plus chaleureux, avec les mêmes paroles ardentes et bouillonnantes où s'enfle et tourbillonne un plein souffle de nature.

Il nous dit : La nature est un tout vivant, à la fois âme et corps, orbe immense de fusion et d'harmonie. Toute loi humaine se résout dans l'amour ; c'est au rythme de l'amour que bat le cœur de l'homme, le cœur immense de tous les hommes, que s'épand la vie totale de nous tous.

Liaison étroite au sein des mondes de vie où nous sommes plongés, liaison intime et péremptoire des êtres entre eux, des cœurs humains, joie et justice, telle est sa profession de foi panthéiste.

« Qu'elles sont belles, ces formes natives de l'air ! Et pourtant, je le sens,
 « Tout espoir est vain ! Sauf l'amour. Et tu es loin,
 « Asia ! toi qui, lorsque tout mon être débordait,
 « Était comme le calice d'or pour un vin étincelant,
 « Qui eût arrosé, sans lui, la poussière aride » (1).

Imaginez un être incarnant un rêve d'amour et de justice, vivant une perpétuelle ivresse débordante ; non pas un rêve inconsistant et trop loin de la terre pour s'y mêler, mais un rêve modelé dans la chair et nourri du même sang, un rêve puissamment lié aux choses vitales, animé du souffle de la vie totale, « où grondent les sèves et s'élaborent les germinations splendides » (2). Une vitalité puissante dans un rêve de justice, voyez, Messieurs, le résultat !

C'est pour avoir éveillé cette légion d'espérances endormies que Shelley presque vieux d'un siècle, est encore, parmi nous, le plus réel, le plus proche

(1) *Prométhée délivré*.

(2) Octave Mirbeau.

et le meilleur des amis. C'est pour s'être mêlé à la vie tout entière, la plus humble, la plus diverse, pour l'avoir pénétrée d'une saveur nouvelle tout en poursuivant, par delà les formes actuelles, le désir le plus forcené d'une plus riche réalité de nous-même, que cet Anglais, honni et méconnu de son temps, doit être considéré comme l'un des rénovateurs les plus puissants du sens de la vie.

De Shelley à Michelet, de l'Anglais au Français, il y a loin. D'énormes divergences défendent de les associer, pas si énormes cependant, que l'on ne puisse, en scrutant leur intime pensée, retrouver chez tous deux cette marque distinctive des génies héroïques : l'amour de la vie réelle et le désir de son épanouissement.

Que nous apprend l'historien-philosophe Michelet? Sous toutes les formes, tout le long de sa vie, il affirme et réaffirme avec la plus intense énergie que toute grandeur humaine, toute joie, toute beauté, tout contentement et tout équilibre ont pour base, pour condition nécessaire et pour aliment, UNE SAINTE VITALITÉ. Voilà, Messieurs, une affirmation capitale, venant d'un homme qui a fait le tour complet de l'histoire et de la vie, l'avis puissant d'un naturaliste et d'un poète : UNE SAINTE VITALITÉ, tel est son code et sa morale.

Il veut des corps vigoureux et souples, des cerveaux nourris de science réelle, des natures puissantes et libres enfin, transfigurées, comme il le dit lui-même, « dans cette lumière héroïque que le bonhomme Luther a nommée noblement la *Joie* ».

Pour lui (et pour quelques autres encore) l'homme, au cours des longs siècles chrétiens, a subi une entorse violente du cerveau alors que « vivre » équivalait à « végéter ».

« Détournons nos regards du funeste passé! nous dit-il. Écoutez bien plutôt celle qui est un présent éternel, qui ne varie pas, la Nature. » Quinze siècles d'anémie cérébrale, c'est-à-dire de spiritualisme chrétien, ont empêché la plante humaine de pousser des rameaux vigoureux dans l'espace, l'ont contrainte aux maigres efflorescences dénuées de couleurs vives.

Écartant d'une main les ombres d'un passé néfaste, Michelet découvre à nos yeux la forme vivante et frémissante de l'humanité que nous sommes, faisant jaillir de sa libre fécondité sa vie physique et spirituelle, nourrie elle-même de ses divines énergies qui la font renaître, enfin consciente de ses éternelles richesses; l'homme pousse une clameur joyeuse de révolte et s'élance devant lui en riant aux dieux qui s'effacent. Écoutez Michelet, sa voix prophétique :

« Élargissons Dieu! » Diderot, qui dit ce mot sublime, en savait-il la profondeur, les sens divers, admirables et féconds?

Cela veut dire : Assez de temples. La voie lactée pour temple, l'infini de Newton. Cela veut dire : Assez de dogmes. Dieu étouffe dans ces petites prisons !

Mais cela signifie surtout : Émancipons la vie divine. Elle est dans l'énergie humaine ; elle y fermente ; elle a hâte de s'épancher en œuvres vives. Elle est dans la nature, y bouillonne, voudrait se verser en torrents.

Ne voyez-vous pas que la terre a envie de produire et de nous enrichir, de donner des sources et des fruits, de créer des races nouvelles, plus saines et plus durables, de créer sans mesure des peuples et des moissons ?

Soyons intelligents. Fermons un peu les livres. Rouvrons le grand livre de la vie. Travaillons ! Habit bas ! Délivrons cet esprit fécond qui veut sortir, ouvrons-lui les barrières. Écartons les obstacles, les entraves. Élargissons Dieu ! »

Ces quelques lignes nous suffiront pour saisir la signification profonde de l'œuvre de Michelet et pour constater que l'objet de son ardente poursuite spirituelle n'est plus un ciel chimérique, mais une terre réelle que nous devons tous, du plus humble au plus fort, labourer et ensemercer, si nous ne voulons pas que la faim nous dévore. L'œuvre de Michelet, malgré ses lacunes et parfois ses faiblesses, œuvre de soleil et de force, de chaleur et de santé, marque d'une lueur éclatante l'aurore d'une vitalité nouvelle, le germe d'une pensée dépouillée du mensonge affaiblissant des siècles.

Il me reste à vous entretenir du dernier de nos trois « hommes nouveaux ».

Oserai-je vous parler de l'Américain Walt Whitman ? Je ne vous en parlerai qu'avec crainte, pénétré du sentiment de ma propre impuissance à redire ce que fut cet homme.

Comment vous retracer la figure et l'âme d'un être qui a vécu et chanté tous les aspects, toutes les vies de l'univers, qui a été successivement charpentier, clerc, imprimeur, jardinier, maître d'école, journaliste, laboureur, infirmier, directeur de journal, entrepreneur de bâtiments, commis du gouvernement, et qui a redit dans ses vers, avec une richesse incomparable de réalisme, les millions de spectacles et de sentiments auxquels il a participé ?

Figurez-vous un homme aux formes athlétiques, au visage splendide, rempli de séduction et de bonté, se promenant dans les rues, vêtu comme un ouvrier, causant familièrement avec tous, riant, interrogeant ou consolant, aimé de tous pour sa douce majesté, sa cordialité et son humeur joyeuse, qui se baigne et se promène nu, dans l'herbe humide au soleil, déclarant que « peut-être celui ou celle à qui la libre et exaltante extase de la nudité en pleine nature n'a pas été révélée, n'a-t-il jamais connu le sentiment de la pureté, ni ce que la foi, l'art ou la santé sont dans leur essence », parcourant la campagne ou soignant les blessés de la guerre civile, telle-

ment imprégné de liberté, de nature et d'instinctive bonté, qu'il ne pouvait croire un seul instant que le contraire put exister ; exaltant toutes les forces vives de l'individu, et allant vers tous, homme ou femme, les mains tendues, un cordial sourire aux lèvres ; en un mot, réalisant dans sa complète acception, encore insoupçonnée, l'Homme de la Démocratie américaine, ou plutôt de la Démocratie universelle.

Il me faudrait vous entretenir pendant tout un jour pour vous faire sentir tout ce que cet homme inaccoutumé renferme en lui.

Ainsi, en vous disant que Walt Whitman a le premier reconnu pleinement le caractère sacré de toute réalité, qu'il a contemplé d'un œil radicalement nouveau la plus infime partie d'univers, qu'il a enrichi d'un sens divin les plus coutumières actions de nos vies, qu'il a créé ce sentiment de pleine confiance et de liberté envers nous-mêmes et envers les autres, qu'il a renouvelé de fond en comble la foule inextricable des actions au sein desquelles nous sommes plongés, qu'il a enfin (et c'est là le point capital pour nous) positivement découvert *un nouveau sens de la vie*, je n'aurais fait que vous tracer la pâle esquisse d'une scène géante.

Je ne prétends pas vous avoir communiqué en ces quelques paroles brèves et décousues l'expression fidèle et nette de ces trois hommes qui ont joué des rôles divers, mais capitaux, dans l'évolution de la pensée moderne, mais si j'ai réussi à vous montrer l'objet commun de leurs réalisations et de leurs efforts, c'est-à-dire la poursuite de plus en plus réelle, de plus en plus parfaite, de plus en plus riche d'une claire possession de la vie, de ses millions de formes, de sa liberté et mobilité infinies franchement vécues, j'aurai suffisamment rempli mon but qui est de concentrer votre attention et vos regards sur ce point capital de nos préoccupations les plus passionnées comme les plus coutumières. En résumé, que nous ont donc appris les trois « hommes nouveaux » ?

SHELLEY, en déployant la richesse et l'universalité de l'amour, nous a dévoilé en lui cette force d'identification de l'univers et de l'homme qui est, pour ainsi dire, la seule loi vivante du monde que nous entrevoyons.

MICHELET, en réclamant pour tous la vie, saine, puissante, sincère et libre, a fait de cette profonde santé et réalité la condition essentielle et fondamentale de toute vitalité commune ou supérieure.

WALT WHITMAN, enfin, nous a donné l'exemple le plus total d'épanouissement dans la chair et l'universelle vie de ce monde d'énergies qui nous inonde, toujours renouvelé, toujours fort, toujours un, sous ses floraisons multiples.

Mais tous les trois nous ont montré la voie de la jeunesse et du salut dans un même accord au sein de la réalité seule divine, dans une foncière amitié sous l'aile du tout.

Tous les trois nous ont énergiquement montré la voie du *nouveau monde* et de la *nouvelle vie*.

Voilà comment ils ont « compris » la nature, comment ils ont pressenti la « divinité » de l'homme solidaire des êtres et des choses, comment ils ont donné l'éveil à une « religion » dont le panthéisme grandiose embrasse et pénètre le monde infini des vivants, une « religion » qui est l'ensemble de nos rapports avec le tout, qui est un réel sentiment vécu de nos liens avec le tout. Voilà la religion dont ils ne nous parlent pas, mais dont nous pressentons l'épanouissement futur, la religion totale qui est une pénétration et une assimilation par nous, êtres infimes ou êtres d'élite, du tout vivant.

III

J'ai choisi parmi les œuvres jeunes, celles de ces dernières années, parmi les plus avancées, les vestiges les plus précis de cette nouvelle conception.

J'ai choisi cinq textes que je vais vous communiquer ou plutôt rappeler à votre mémoire, en vous priant de me pardonner si j'exige trop de votre attention, mais ils sont nécessaires pour nous mener à la conclusion de tout à l'heure. De plus, s'ils sont très riches d'expression, ces textes ont le mérite d'être courts; et de leur rapprochement à la lumière d'une pensée commune jaillira, je crois, une forme plus nette, plus authentique de l'objet de cette causerie.

Mon premier texte n'appartient pas à ces dernières années comme les suivants, puisqu'il date du 31 août 1837, mais je vous le donne en complément de quelques vers d'un poète américain, — M. G.-D. Roberts, — vers récents ceux-là, que je découvre en tête de son dernier volume : *Chants de tous les jours* :

A travers le brouillard la lune repose belle,
Pénétrée d'une couleur spectrale d'améthyste,
O blanche nuit, charme jusqu'à l'étonnement
Les bestiaux dans la brume!

Ton toucher, ô grave mystériarche,
Fait divines les lourdes choses familières,
O accorde que de ta faveur révélatrice
Une petite portion soit mienne!

Rends ma vision saine et claire
Que je puisse voir *quelle beauté s'attache*
Aux formes communes et trouver l'âme
Des choses non regardées!

Et voici maintenant le texte d'Emerson auquel ces vers me reportent naturellement :

« La littérature du pauvre, les sensations de l'enfant, la philosophie de la rue, la signification de la vie journalière sont les sujets de ce temps. C'est un large pas. C'est un signe, n'est-il pas vrai ? d'une vigueur nouvelle, quand les extrémités deviennent actives, quand les torrents de la vie chaude ruissellent dans les mains et dans les pieds. Je ne demande pas le grand, le lointain, le romantique ; ce que l'on fait en Italie ou en Arabie ; ce qu'est l'art grec ou le ménestrel provençal, j'embrasse le commun, j'explore et je m'assieds au pied du familier, du bas. Donnez-moi la connaissance d'aujourd'hui, et vous pourrez avoir les mondes antiques et futurs. Qu'est-ce donc que nous voudrions vraiment comprendre ? La farine dans le quartaut ; le lait dans la terrine ; la chanson dans la rue ; les nouvelles du bateau ; l'éclair de l'œil ; la forme et la démarche du corps — montrez-moi l'ultime raison de ces choses, montrez-moi la présence sublime de la cause spirituelle se cachant, comme elle se cache toujours, dans ces alentours et ces extrémités de la nature ; que je voie chaque bagatelle se hérissier de la polarité qui la range instantanément sous une loi éternelle ; l'échoppe, la charrue et le registre rapportés à cette même cause par laquelle la lumière ondule et les poètes chantent : — et le monde ne reste pas plus longtemps un mélange grossier et une chambre de débaras, mais possède la forme et l'ordre ; il n'y a pas de bagatelle, il n'y a pas d'énigme, mais un seul dessin unit et anime le sommet le plus lointain et le fossé le plus profond (1) ».

Ne sentez-vous pas là, comme je la sens, l'une des plus modernes et des plus vastes conquêtes d'un monde qui s'élargit démesurément ? La noblesse et la splendeur enfin accordées aux « formes communes » et aux « choses non regardées » ! La justice scellant enfin son plus intime accord avec la réalité ou plutôt la réalité s'élargissant jusqu'à faire entrer dans le cercle d'universelle beauté, jadis étroit et arbitraire, les plus humbles, les plus journalières fleurs de notre existence et de celle du monde ! La beauté non plus localisée dans les choses supérieures, confinée aux sommets, mais brillant au travers des plus rudes formes et des plus simples êtres !

Feuilles et fleurs, tige et racine, la plante entière, humaine ou végétale, participant à la même beauté, c'est-à-dire à la même vie ; n'est-ce pas là, ce me semble, centupler la beauté de la fleur elle-même, que de la « sentir » liée à la beauté de la racine, à l'incalculable splendeur des moindres folioles ?

La conception chrétienne du monde et de l'homme, avec son ciel et son âme purement fictifs et irréels, a beaucoup fait pour cette conception

(1) EMERSON, *L'Homme pensant*, publié par le *Magazine International* (novembre 1895).

ancienne foncièrement fausse et dégradante. Elle nous dit : L'âme seule dans l'homme est pure, est divine ; le corps est un « sac de fumier » (1) ; le monde est un exil dans le crime et la douleur ; dans la fleur se cache le démon (2), le ciel est le seul réel séjour de lumière et de beauté. N'est-ce pas là, dans ce mensonge éclatant, qu'est la racine même de l'erreur?... Mais la faible et fausse parole chrétienne s'efface à mesure que grandit la réelle et forte parole humaine.

Nous disons maintenant : Non, il n'y a pas un séjour unique de pureté, une parcelle unique de splendeur, dans l'homme et dans l'univers. Tout l'homme et tout l'univers renferment cette pureté et participent à cette splendeur. Nous n'accordons pas la beauté aux glorieux pour la refuser aux humbles. Nous n'admettons que la beauté totale et vitale. L'admiration muette et prosternée devant une œuvre d'art à côté du mépris devant le plus simple fait de la vie réelle nous paraît l'odieux héritage de siècles sans esthétique véritable et profonde. Grandir en soi-même et s'élever, c'est reconnaître une beauté de plus en plus nombreuse, c'est adhérer à la beauté partout où elle se trouve, c'est-à-dire effectivement partout.

Grandir, ce n'est pas *s'isoler* devant la splendeur fictive d'une création du cerveau, c'est *se relier* à la splendeur du Tout vivant par le sentiment vécu de l'entière beauté de toutes ses formes. En définitive le tout est beauté ; il ne manque que des yeux pour la voir.

Mais écoutez cette autre confirmation ; notre second texte, dû à M. Camille Chaigneau, va nous l'apporter :

« Pour moi, je sens que ma vitalité éclate du sein de toutes mes existences. J'y revois ces bruyances de l'instinct, non pas s'anéantir, tristes, mais se vivifier de joie et de gloire dans la fécondité des paroxysmes, — fécondité matérielle, car le monde y alimente son ascension, — fécondité morale, car de ses primes et matérielles manifestations mon âme s'y exalte peu à peu vers les transfigurations de plus en plus belles de l'Amour. Gloire à l'instinct, qui est l'engrais du sentiment ! Gloire au sentiment, qui est la porte d'or de la plus idéale connaissance !

« Je ne viens pas du ciel qui abaisse un regard de compassion sur la terre. Je viens des entrailles de la terre qui, par tous ses jaillissements printaniers, ouvre des yeux avides vers le ciel, — vers ce ciel que j'augmenterai, que j'enrichirai de toute ma croissance, quand mon instinct sublimé y versera le triomphe de ses effluves..... (3) ».

(1) Saint Bernard.

(2) Saint Cyprien.

(3) Extrait de *l'Humanité intégrale*, que rédige M. Chaigneau.

N'entendez-vous pas là, chaleureusement exprimée, la défense de ce principe nouveau, qu'il n'y a dans la nature et dans l'être, ni rupture, ni opposition, ni séparation radicale, que chaque parcelle du tout poursuit silencieusement sa lente genèse infaillible, prenant sa part du devenir commun ; que l'intelligence, loin d'être une faculté d'origine spéciale, hors de l'animalité, prend sa source, plonge ses racines dans le monde de l'instinct, dans les entrailles du sol ?

Et le préjugé de l'intellectuel s'écroule aussitôt. Nous sommes les intellectuels-rois, me dites-vous... Le monde de l'instinct, le monde de l'amour, le monde de la terre et de la rue n'oseraient attenter à l'orgueilleuse royauté de notre intelligence. L'ordure sexuelle et vitale est à nos pieds, comme la fange. Le monde se divise en intellectuels et en instinctifs. Ces derniers composent le troupeau mortel ; à vrai dire, l'élite intellectuelle existe seule.

A cela je répondrai : Vous pensez donc que pour atteindre cette vérité sublime vers laquelle vous tendez, il faut vivre en maîtres et en isolés, qu'il faut vous dépouiller soigneusement de tout ce que vous pouvez avoir de commun avec la foule. Mais ces flots de vie que vous méprisez comme une souillure, déferlent sans relâche sur vous, ils vous inondent, vous ne respirez et vous ne pensez que par eux, votre intelligence y est liée comme la plante au sol. Je vous dirai encore : La vérité vous est fermée, vous n'avez pas su lire dans le monde, dont les livres ne parlent pas ! La vérité vous est étrangère, vous dis-je. Vous n'avez pas un regard pour le sourire de tendresse d'une jeune femme allaitant son enfant, assise sur un banc de la rue, sourire mille fois plus mystérieux que le sourire de toutes les Joconde.

Vous êtes les médiocres et les corrupteurs. Le monde s'élève et s'avance sans vous ou plutôt en dépit de votre effort que submerge la moindre vague de vie, de votre effort qui s'écroule, comme le château de sable élevé par l'enfant s'écroule au moindre assaut de la mer montante.

Vous êtes les stériles et les décevants. Toute force vous échappe. La simple sensation d'une prairie au soleil ne vous a jamais envahis de ses mille bourdonnements d'insectes, de sa sève et de sa chaleur. Ne voyez-vous donc pas que la vie tout entière brille au-dessus de vous, autour de vous, brille même à travers vous, malgré votre mépris et votre puéril orgueil ? Ne sentez-vous pas que cet « absolu » aux pieds duquel vous vous agenouillez n'est que la finalité de l'énergie qui fait mouvoir votre bras et pousse le blé hors de terre ? Pourquoi dès lors vous déclarer non solidaires des êtres qu'un affinement spirituel moindre vous fait juger comme étant de valeur nulle, et des choses dont la forme ne correspond pas en tous points à la façon de vos rêves ? Pourquoi mépriser l'ouvrier dans la rue, la mère de famille dans la chambre d'enfants, le laboureur à la ferme, la touffe d'herbe au bord de la

route, le vieux cheval amaigri tirant sa charrette, l'apprenti accomplissant son humble et fruste labeur ? Ne pensez-vous pas que ces parcelles de nature et d'humanité recèlent un monde de douleur et de joie, de vérité profonde et d'insondable idéal ?

Mépriser dans l'humanité la foule des êtres et dans la nature la foule des choses, c'est nier toute intime vérité, toute conscience mondiale, c'est nier le divin, au nom duquel vous insultez la vie. Je crois que vous ne serez grands, que vous ne serez puissants qu'en donnant l'amour de votre cœur à cette double foule, à cette unique foule vivante qui retentit en vous et que vous-même vous enrichissez.

Ainsi pourrions-nous répondre aux intellectuels dont le cerveau s'est cristallisé dans une adoration puérile. Cette conception ruinée par la conception toute moderne de l'évolution des choses et des hommes et des mondes associés sous l'empire intérieur d'un principe commun, qui est le principe vital, est en complète et radicale décrépitude, après avoir engendré une montagne d'erreurs qui s'affaisse peu à peu sous l'effort du temps.

C'est un point plus spécial qu'étudie notre troisième texte, un plan de vie sociale ; mais il évoque à vrai dire l'unique problème de la vie politique, je pourrais dire même l'unique problème humain. Je l'emprunte au poète et sociologue anglais Edward Carpenter :

« ... Quant au gouvernement et à la loi établis par les hommes, ils disparaîtront ; car ce ne sont que les parodies, les substituts provisoires du gouvernement et de l'ordre intérieur. Dans son état final, la société n'est ni la monarchie, ni l'aristocratie, ni la démocratie, ni l'anarchie, et pourtant, dans un certain sens, elle est tout cela à la fois. C'est une anarchie parce que toute règle extérieure manque, mais qu'il n'existe qu'un esprit de vie intérieur et invisible ; c'est une démocratie parce que c'est le règne de l'homme-masse, ou Démos, dans chacun ; c'est une aristocratie parce que dans tous les hommes il y a des degrés et des rangs de pouvoir intérieur ; et c'est une monarchie parce que tous ces degrés et ces rangs forment enfin une parfaite unité, un contrôle central. Il est donc clair que les formes extérieures de gouvernement qui appartiennent à la période de civilisation ne sont que l'expression, en symboles extérieurs et distincts, des faits de la véritable vie interne de la société » (1).

Voici, exprimées en quelques phrases, une théorie complète de l'homme social, de l'équilibre social, par un des esprits les plus perçants de la génération nouvelle. Nous touchons au problème de l'« autorité » qui est la source réelle, le point vital du débat.

(1) *La Civilisation, ses causes et ses remèdes*, dans la *Société nouvelle* (février 1896).

Il y a plusieurs façons d'aborder le problème de l'autorité. Il y en a une qui est d'affirmer qu'elle est essentiellement nécessaire à la vie en masse, à la vie des sociétés; il y en a une autre qui consiste à la nier radicalement dans son expression comme dans son principe; il y en a une troisième enfin qui consiste à *l'expliquer*. Essayons cette dernière méthode.

Prenons un exemple :

Supposez une chambre avec un enfant qui joue, une nourrice qui le surveille, tandis que la mère est occupée à quelque ouvrage. La mère dit à la servante : « Fermez cette fenêtre. » La servante obéit sans rien dire; son intérêt, ses habitudes d'obéissance, sa déférence même de fille des champs envers la bourgeoisie des villes, lui interdisent toute demande d'explication. Elle obéit certes (et dans ce cas l'ordre est aisé à accomplir; il est rempli presque machinalement); mais croyez-vous qu'elle adhère intimement et réellement à l'ordre donné d'une voix brève, sans commentaire, qu'elle ressente personnellement la nécessité et l'intérêt de l'acte accompli, qu'elle le vive pour ainsi dire comme s'il émanait de sa propre personne? Je ne le crois pas; cela est d'ailleurs impossible, à moins d'un manque absolu de personnalité.

Maintenant supposez qu'au lieu de dire : « Fermez cette fenêtre », la mère dise : « Fermez cette fenêtre, *parce l'enfant pourrait avoir froid.* » Ne croyez-vous pas que cette fois-ci la servante ressentira comme la mère la nécessité de ce simple fait, qu'elle l'accomplira de tout cœur, qu'elle se sentira même « augmentée » par cette communion en la pensée d'autrui, qu'elle se sentira plus liée à la famille de l'enfant, plus joyeuse en un mot d'agir réellement avec cette famille pour un intérêt commun?

Un autre exemple :

Je marche sur la route; un homme qui vient vers moi m'arrête et me touchant le bras, me dit : « Vous ne passerez pas par ce chemin. » Naturellement, mon premier acte est de m'opposer à cette volonté extérieure et de dire : « Je prendrai le chemin qui me plaira. » Aucun de nous, à moins d'être timide de tempérament ou trop faible de constitution, ne pourrait agir autrement. Mais si l'homme qui vous arrête vous dit : « Vous ne passerez pas par ce chemin *parce que j'y ai passé moi-même et parce qu'il est mauvais, qu'il est rempli de pierres et de fondrières, en un mot très dangereux* », voilà qui est tout autre chose! L'autorité devient avertissement. J'accepte ou je rejette l'avis, mais je ne me sens nullement diminué en l'acceptant. Je me sens au contraire lié à cet homme qui me dit de ne pas suivre ce chemin, et qui me le dit par sympathie pour moi, poussé par un intérêt commun, par un intérêt d'humanité. Dans le premier cas je me sens diminué, dans le second cas je me sens augmenté.

Telle est pour moi l'image de l'autorité. La première conception, qui se présente sous la forme de l'impératif catégorique privé de son âme vivante qui est la sympathie, provoque à juste titre chez nous tous un élan chaleureux de révolte, révolte intérieure ou extérieure suivant les circonstances et les êtres. Bien plus, elle n'a plus aucune valeur pour nous, elle est morte, elle n'a plus de sens ; nous nions radicalement sa nécessité et son principe ; nous nous liguons énergiquement contre elle. Nous nous soulevons contre elle par instinct et par raisonnement. Nous sentons que non seulement elle n'aura jamais notre sympathie, mais que nous ne pourrions la tolérer paisiblement autour de nous, même dans le cas où nous n'aurions pas nous-même à la subir. Nous sentons que nulle franchise, nulle sincérité, nul accord positif n'existera jusqu'à sa ruine.

Elle nous apparaît comme le néfaste héritage d'un passé qui cherche encore de sa main de squelette à nous attirer vers la fosse où il descend. Dans la vie journalière comme dans la vie politique, partout où nous la trouvons en face de nous, nous la combattons en lui disant ce qu'elle représente désormais pour nous : un hideux cauchemar, une odieuse tromperie de l'existence. Nous sentons qu'elle a trop longtemps déjà fait obstacle à la libre et réelle sympathie humaine, pour que nous admettions encore un seul instant la légitimité de son orgueil mauvais.

Nous venons d'entendre Carpenter nous parler de l'« autorité intérieure » et déclarer que les formes extérieures du gouvernement actuel n'étaient que « les parodies, les substituts provisoires du gouvernement et de l'ordre intérieur ».

Voici comme j'explique son intention profonde.

Il nie la valeur positive de cette autorité dont nous avons découvert le vice intime et les mortelles conséquences ; mais il ne nie pas toute « autorité » extérieure, si l'on peut exprimer par ce mot pervers le sens que nous voulons y mettre. Il admet l'« autorité » extérieure ayant pour base, pour principe, pour seule raison d'existence, pour âme vivante, l'enrichissement, l'accroissement, le bénéfice, l'amélioration de tous ceux à qui elle s'adresse. Il considère cette « autorité » extérieure comme l'une des conséquences, l'un des produits et l'une des phases, comme le degré supérieur de la solidarité sociale, comme l'union cordiale et intime de l'élite et de la foule dans une libre confiance commune, dans une mutuelle expansion.

Autant la première autorité doit provoquer notre haine passionnée, autant la seconde, la seule vivante, la seule juste, la seule humaine, doit rencontrer notre chaleureuse adhésion. Il est juste, bienfaisant et indispensable que l'homme « qui sait » dirige celui « qui ne sait pas ». Quand nous voyons un enfant mettre naïvement la main sur un charbon rouge, nous

saisissons le bras de l'enfant pour l'en empêcher, sans l'ombre d'une hésitation, d'un élan de libre sympathie, obéissant à la plus nette, à la plus positive impulsion. Donc celui qui a l'expérience doit prévenir celui qui n'en a pas ; ceci est le cœur même de l'homme.

Toute autorité, tout gouvernement doit donc consister en cela uniquement : accroître, enrichir, prévenir ceux auxquels ils s'adressent. Si l'autorité s'écarte de cette fonction elle se ruine par cela même, elle se condamne à disparaître dans un temps plus ou moins proche. La haine de tous, de tous ceux qu'elle a trahis, dont elle a trompé la cordiale confiance ne fait que sanctionner et rendre manifeste sa déchéance intérieure. Exercer une « autorité » c'est au fond donner la plus haute preuve de sympathie humaine, c'est l'acte supérieur de toute solidarité et la marque du lien le plus fort qui nous unit tous, faibles et forts, jeunes et vieux, sages et fous.

De l'autorité politique à l'autorité divine, nous trouverons le même changement radical, la même révolution dans la pensée — dans la pensée, hélas ! bien plus encore que dans les faits. — J'emprunte à Camille Lemonnier quelques-unes des magnifiques paroles qu'il prononça lors de l'inauguration de l'Université Nouvelle ; je n'en connais pas de plus énergiques, de plus nouvelles, de plus généreuses :

« ... Partant de là, on peut prévoir ce que sera l'art de demain à travers la foi nouvelle qui, refermant le ciel sur un absolu décevant, le rouvre dans la conscience humaine. Nous avons vu les dieux changer selon les âges et, en disparaissant graduellement, laisser la place à l'homme. C'est l'humanité qui entre en scène, avec le sentiment de naître à peine à ses destinées, avec la conjecture que les centaines de mille ans qui la séparent de ses origines ne sont encore que de l'enfance dans l'évolution générale du monde. Idéal et symbolique par son essence même, cherchant et formulant les rapports, la loi d'harmonie et d'unité qui régissent les êtres et les choses, *l'Art sera la haute vie morale en son effort pour manifester les dieux que nous sommes nous-mêmes...* »

Retrouver le « divin » en nous comme dans les choses, le sentir au fond de nous-mêmes comme au fond de chaque vie terrestre, voilà bien la nouvelle conception religieuse. Il n'y a aucun orgueil pour nous dans ce sentiment ; il y a la joie profondément vitale de se sentir infiniment lié à l'universel courant, de sentir vivre en soi un million de vies, de rayonner dans la lumière de tous. Il n'y a rien au fond de plus « humain » que ce sentiment « divin », puisqu'il s'épanouit en nous dans les moments de plénitude et d'expansion, à cette heure, où la bonté, la passion sexuelle, la défense de la vérité nous transfigurent, où nous précipitons en dehors de toute limite, où nous sentons naître en nous une légion de forces et de désirs

qui dormaient inconnus. Et cette conception nouvelle du « divin », n'est-elle pas une part de cette conception générale dont je vous ai entretenus ? Le « divin » pris dans ce sens, seul réel et véridique, n'est-il pas l'ensemble de toutes les solidarités, le faisceau de tous les biens, la synthèse de tous les accords ? En un mot, ce nouveau *panthéisme* et ce nouveau *paganisme* ne sont-ils pas la conséquence directe, radicale, positive, inéluctable d'une nouvelle conception de la vie et d'une nouvelle conception de la nature ?

Nous sentons clairement, irrésistiblement, sans nulle hésitation, sans nulle obscurité, avec la plus décisive énergie, que le dieu qui trônait dans l'azur comme la monstrueuse image de l'*Individu-Roi*, s'est effacé comme un mauvais rêve, comme un hallucinant cauchemar, d'où les premiers rayons du jour viennent nous arracher. Nous sentons clairement que le dieu des chrétiens n'était comme tous les autres qu'un fantôme d'erreur, et cependant.... cependant la totalité de notre vie journalière, les moindres actions du monde, tous les faits qui nous environnent, la famille, les affaires, les institutions, le langage, ne sont-ils pas encore pétris de cette conception ruinée, que nous savons mensongère et néfaste, mais que la vie commune retient encore dans son inextricable complexité ? Nous avons reconnu que la Nature et l'Homme étaient assez riches pour satisfaire notre idéal le plus lointain, que le divin était contenu dans la moindre parcelle, et qu'il n'y a rien, positivement rien en dehors de l'univers vivant, et nous continuons à vivre comme si le dieu passé était encore debout, nous dominant de son regard !

Et puisque l'univers a pris conscience enfin de sa force, de sa plénitude, de la richesse de sa réalité, que l'homme fasse un effort constant, soutenu, logique pour considérer enfin les choses et les êtres dans leurs rapports naturel et humain, seul vrai et fécond, au lieu de les contempler sous leur faux aspect divin. Puisqu'une nouvelle « divinité » intime et naturelle a jailli d'une nouvelle « réalité », hâtons-nous de nous dépouiller de cette défroque de théâtre.

Ne voyez-vous pas clairement le vice intérieur de tous nos actes, de tous nos rapports avec nos semblables ou avec les choses, de toutes nos relations ? N'avez-vous pas conscience de cette tare dont toute notre existence est rongée ? Ne sentez-vous pas combien peu librement nous agissons envers les choses extérieures, combien nous agissons peu en « hommes » véritables ; en êtres faisant partie du monde, en hommes conscients de notre positive nature ? Le fantôme d'une conception morte nous étreint encore de ses lèvres desséchées.

Révolution religieuse, révolution de l'autorité, enrichissement du sens social, amitié envers les choses, pénétration franche et directe de la réalité,

sens de l'universel et des coexistences, tout ce que nous venons de voir successivement exposé, se résume en une nouvelle expression du sentiment du lien entre toutes les parties de l'univers, entre toutes les vies, humbles ou immenses, riches ou frustes, immédiates ou lointaines.

Ces hommes sincères, simples et généreux, dont je vous ai traduit la pensée, tous ceux que je n'ai pu vous nommer, appartiennent tous, quoique d'âge et de renom différents, au mouvement le plus avancé. M. G.-D. Roberts est aux États-Unis parmi les quatre ou cinq poètes les plus jeunes et les plus nouveaux d'inspiration. La vie d'Emerson est déjà presque lointaine, mais puisque sa parole est encore peu connue en de nombreux pays, et que, notamment en France et en Belgique, il commence seulement à être traduit et commenté, nous pouvons, par une illusion d'optique, le considérer comme un homme nouveau. M. Edward Carpenter, profondément pénétré de ce naturisme et de ce réalisme dont débordent Walt Whitman et Thoreau, a formulé ses théories nouvelles dans une série d'essais et de brochures qui ont eu le plus sérieux retentissement. M. J.-C. Chaigneau, quoique d'âge mûr, dirige une revue d'avant-garde, *L'Humanité intégrale*, où il prêche la plus universelle extension de la solidarité, même par delà la mort. De M. Camille Lemonnier, enfin, je n'ai rien à vous dire; vous savez tous mieux que moi ce qu'il représente pour la pensée belge et pour l'art belge.

Deux Américains, un Anglais, un Belge, un Français, voilà ce que j'appelle l'Internationale des poètes et des penseurs, une forte communion d'idées, un accord intérieur des énergies mentales à travers la montagne et l'océan, nous donnant la claire vision d'un accord futur, réel et matériel dans toutes les parcelles et les immensités de la vie.

Je ne vous ai présenté que des textes; peut-être avez-vous trouvé cette méthode inféconde et peu vivante. Mon but serait toutefois rempli, si vous avez été frappés de leur netteté, de leur franchise, de leur réelle nouveauté, de leur énergique saveur, de leur richesse d'expression humaine.

Vous me direz: Pourquoi ne nous avez-vous pas présenté des faits, des expressions de vie positive au lieu d'employer comme arguments des lignes écrites, des produits cérébraux infiniment moins chaleureux, moins riches d'expression que le plus simple fait qui s'est épanoui à la lumière du soleil? Messieurs, je l'eusse mille fois préféré, n'en doutez pas. Mais je n'aurais pu trouver dans la vie réelle, individuelle ou sociale, un groupe de faits aussi clairs, aussi radicaux, aussi pleins de signification nouvelle, aussi divers que ces textes, pour cette raison profonde que les révolutions vitales s'accomplissent dans le cerveau des penseurs, avant de s'accomplir dans la réalité des vivants, dans la simple existence de tous. Ce que je vous

ai présenté dans ces textes ce ne sont, comme dit Shelley, « que les miroirs des ombres gigantesques que l'avenir jette sur le présent ».

Je tiens, néanmoins, à établir un fait : c'est qu'en m'appuyant à la fois sur les paroles, sur les faits et sur nous-mêmes, je crois de toute ma force :

Que l'âme de demain sera nettement *panthéiste* (si ce vieux mot pauvrement compris peut rendre le sentiment que j'exprime), c'est-à-dire : Que l'homme plongera plus avant dans la vie réelle, intimement mêlé à ses plus infimes rameaux, à ses plus diverses floraisons.

Que la nature sera tout autrement comprise, c'est-à-dire comme un tout vivant où rien n'est bas ni honteux.

Que chaque être humain jouira joyeusement de la vie de tous les autres en la sienne.

Que le divin, qui n'est que la conscience de l'univers, sera reconnu dans la plus humble des molécules aussi bien que dans l'accord du ciel physique tout entier.

Et que, par conséquent, la *religion réelle et seule vivante*, effaçant tous les fantômes des religions éteintes au cœur de l'homme enfin libre et désabusé, c'est de sentir en son cœur la vibration des millions de cœurs qui palpitent au sein des millions de mondes.

Je crois que nous sommes définitivement avec ceux qui ont remplacé le « miracle » chrétien par le « miracle » permanent et universel, qui ont fait s'évanouir le dieu placé dans le ciel pour le retrouver au sein de l'éternelle matière vivante, avec ceux qui n'ont pu trouver dans la nature innocente le visage du démon tentateur, mais bien les mille faces d'un ensemble d'amour et de fécondité, avec ceux, enfin, en qui la haine des êtres voisins s'est changée en un lien cordial qui tend à devenir la plus forte et la plus universelle des passions.

Si nous avons foi dans la phrase de Michelet : « Contre le mysticisme de tristesse passive qu'il croit ressusciter, il prêche la vertu la plus haute du héros : la joie », nous pouvons dire qu'après les pleureurs et les anémiés, il y a place maintenant pour les joyeux et les sains.

Il est impossible d'énumérer tout ce que l'on peut entrevoir dans l'avenir chaotique ; je ne puis vous parler de la renaissance de l'action libre, d'un nouveau caractère de la passion, d'une conception nouvelle de l'amour, du retour à la saine sensualité, des modifications de la justice ni de ces mille conséquences d'une révolution radicale, mais ce que je prétends encore, ce que j'affirme c'est qu'une vitalité nouvelle doit surgir de la reconnaissance positive et complète de ce triple fait, unique au fond :

Liaison dans la Nature ;

Liaison dans l'Humanité ;

Liaison de la Nature et de l'Humanité

en un Tout vivant, ce qui constitue, à proprement parler, une religion ; et la manifestation de ce sentiment constitue le caractère principal des hommes nouveaux, des hommes qui viennent.

Je me demande parfois avec stupeur comment il est possible de nier l'éclosion d'une âme nouvelle, comment on peut prétendre froidement, devant nous, qu'il n'existe, au fond, aucune nouvelle conception du monde, de la nature et de la vie... Mais ils débordent de partout, de l'universelle vie, cette nouvelle conception, ce nouveau sens de la vie, ils éclatent et ruissellent dans toutes les parties du monde, de la Finlande à l'Australie, des États-Unis au cap de Bonne-Espérance, à travers toutes les revues d'Europe et d'Amérique, dans tous les faits sociaux de la vie journalière des peuples. Il faut être anémié comme un moine scolastique, privé de cerveau comme un abbé petit-maître, ou de mauvaise foi comme un papiste pour oser prétendre un seul instant le contraire.

On ne nie pas la lumière du soleil.

LÉON BAZALGETTE

(A finir.)

LE DIEU SÉMITE ET LE DIEU ARYEN

JÉHOVAH ET PROMÉTHÉE ⁽¹⁾

IX

J'ai dit que les chrétiens furent, au regard de la société romaine, ce que sont, au regard de la société issue du christianisme, les anarchistes du temps présent. Mais de qui ou de quoi, avant de se transformer en la chose césarienne, à laquelle il succéda, le christianisme fut-il l'engendré naturel? Je laisse à la plume d'un grand écrivain, dont les doctrines sociales ne sont, pourtant, pas les miennes, le soin de compléter à peu près en quelques mots ce que j'ai laissé entrevoir à cet égard :

« De qui donc le christianisme est-il le fruit, a dit Proudhon, si ce n'est des Césars, si ce n'est de Rome et de sa longue tyrannie? Qui a provoqué les protestations d'Arminius, de Civilis, de Vindex, de Sabinus, de Tacfarinas, de la Judée sous Vespasien et Adrien? Qui a suscité les trente tyrans? Qui a inspiré Apollonius, Simon le Mage, les druides, tous les philosophes? » Et il ajoute, toujours s'adressant aux auteurs de la persécution de la fin du III^e siècle : « Vous demandez d'où viennent les chrétiens? Vous voulez sévir contre une secte qui est le résumé de toutes les douleurs, de toutes les espérances, de toutes les doctrines qu'a suscitées contre lui le césarisme! Ah! plutôt songez vous-même à vous humilier devant l'humanité que vous avez écrasée, outragée; demandez pardon aux hommes et aux dieux. César, à genoux!... »

Et pourtant, pouvait-on ne pas poursuivre? Sévir n'était-il pas même un devoir, alors comme aujourd'hui? Comment! La société, en admettant même qu'elle se fût amendée, — ce que je désire et espère pour la nôtre, — pouvait-elle tolérer dans son sein une autre société faisant profession ouverte de mépriser ses institutions, d'outrager ses lois, de refuser le service

(1) Suite et fin. — Voir les nos 135, 136, 137 et 140 de la *Société nouvelle*.

militaire, qu'elle considérait comme une idolâtrie et une impiété, de honnir la patrie, d'en désirer l'embrasement et d'appeler les barbares de ses vœux? Il est certain que, « dans aucun pays, en aucun temps, aucun gouvernement n'eût pu tolérer une pareille scission; autant eût valu abdiquer. Que tous les citoyens de l'empire jouissent de la liberté d'opinion et de conscience, c'eût été la moindre chose, qu'aucun empereur ne songea jamais à défendre. Mais attaquer systématiquement la constitution sociale, jeter le mépris sur tout ce qui tenait, non seulement à l'empire, — l'empire comme commandement et autorité ne répugnait pas aux chrétiens, — mais à l'État romain, à la civilisation, à l'ordre, à la justice, aux lois, choses bien supérieures à la puissance impériale; insulter journellement aux choses les plus inviolables, voilà ce qui ne se pouvait tolérer, à peine de honte et de suicide. Le christianisme avait dit anathème à la société et l'excommuniait; il détachait d'elle homme à homme tous les citoyens, sans distinction d'âge, de condition ni de sexe; était-ce oui ou non une conspiration? Et la société, l'État, l'empire, dévorés par cette conspiration forcenée, pouvaient-ils durer longtemps et vivre? Fallait-il donc céder ou se faire chrétien? Céder, encore une fois, c'était tendre le dos aux verges, la joue aux soufflets, la pourpre aux crachats... Se faire chrétien! Le pouvait-on? Qu'était-ce que la secte chrétienne au milieu des populations de l'empire? Un vingtième peut-être (1)! Pouvait-on sacrifier à ce vingtième l'intérêt traditionnel et des longtemps prescrit des dix-neuf autres? Encore, si le christianisme eût été la vérité; s'il avait été le règne des saints!... Se faire chrétien, c'était (pour les empereurs Dioclétien, Galerius, etc.) se couvrir d'un ridicule ineffaçable, et d'ailleurs inutile. Qui ne prévoyait que, le jour où les chrétiens seraient les maîtres, plus que jamais divisés, ils mettraient tout en combustion, perdraient tout, infectant de leur ignorance toutes les intelligences et tous les cœurs? Les empereurs, ici, n'avaient pas le choix. Il fallait anéantir la secte et la poursuivre à outrance » (2).

Ces raisons paraissaient sans réplique; l'existence de la société chrétienne, à côté de la société romaine de l'époque, c'était une lutte à mort, exactement comme l'esprit de la Révolution à côté de la société hypocritement chrétienne d'aujourd'hui; il fallait que l'une des deux pérît en tant que société politique. Or, celle qui avait le droit et la force ne pouvait le vouloir pour elle. Dans la forme, les édits de proscription sans merci de Dioclétien et de Galerius, exigés par la situation, étaient donc parfaitement légitimes, comme le sont les mesures que le devoir impose à nos gouvernants

(1) Sur 80 ou 100 millions d'habitants, qu'il y avait dans tout l'empire, à l'avènement de Constantin, le nombre des chrétiens n'était guère de plus de 5 millions.

(2) PROUDHON, *Césarisme et Christianisme*, t. II, pp. 161 et 162.

contre l'anarchie militante. Et pourtant l'histoire, passant par-dessus toutes les considérations d'ordre social, a maudit la légalité et le droit dans ce qu'elle qualifie de persécution, et donné raison aux chrétiens ! C'est donc qu'il y a, dans l'histoire des sociétés, des déplacements du droit, et que tel ordre de choses traditionnel peut ne plus répondre à tel mouvement de l'idéal, à telle transformation des besoins moraux et autres de l'humanité. Peut-on dire, néanmoins, que le christianisme répondit à ces besoins ? En principe, comme Jésus paraît l'avoir prêché et en tant que protestation de l'oppression et de la souffrance contre les iniquités sociales, oui : les vrais disciples du Sauveur ont été les Ebionim, les pauvres, les malheureux, les assoiffés de justice. Ce qu'il fallait à cette soif, c'était, plus particulièrement chez les gentils, non pas de nouveaux dogmes, mais une autre providence que celle des dieux sourds ou impuissants de la patrie, une autre loi que celle de la tradition impitoyable et meurtrière que les pères conscrits faisaient triompher au sénat. On ne croyait plus, dans le peuple ; ni aux dieux ni à cette loi, et, pourtant, on espérait : l'espérance demeura clouée au fond de la boîte de Pandore, quand il n'y eut plus de fléaux à en tirer. Et cela datait de plusieurs siècles ; l'échec des Gracques avait ouvert à Rome l'ère de la déconfiance religieuse et politique. Au moment où Caius Gracchus franchissait le seuil de sa demeure, pour aller rejoindre le peuple en insurrection sur le mont Aventin, Licinia, sa femme, voulant l'arrêter, lui dit : « Le parti des méchants triomphe ; c'est la violence et le fer qui décident de tout. Dans cet état, et après le massacre de Tiberius, quelle confiance peut-on avoir dans les lois et dans les dieux eux-mêmes ? »

Les affligés, les pauvres, les malheureux, les *humiliores*, comme on dirait aujourd'hui les va-nu-pieds et la canaille, étaient dans la même situation d'âme où nous voyons présentement la même classe de monde chez nous : ils ne croyaient plus à rien du tout. Comme on n'espérait rien ni des dieux ni des lois, on se jeta, en haine d'un sénat inhumain, dans les bras des Césars, à qui l'on dressa même des autels et dont on fit des dieux : de là, au moins, on avait du pain et des spectacles, *panem et circenses*. D'autres, que cela ne satisfaisait pas pleinement et qui pensaient ou sentaient que « l'homme ne vit pas seulement de pain », — et ils sont plus nombreux qu'on n'imagine dans cette classe de déshérités, — ne pouvaient plier leur esprit à ce néant moral ; il fallait un dieu à leur besoin de croire et d'aimer, et on venait leur en prêcher un qui avait souffert leurs mêmes souffrances, versé son sang pour les hommes, et qui leur ouvrait à eux plus particulièrement un horizon de bonheur et de gloire par des promesses comme celles-ci : « Bienheureux les pauvres qui savent être pauvres, car le royaume des cieux est à eux ; bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront

consolés; bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés;... bienheureux ceux qui souffrent persécution, car le royaume des cieux est à eux. »

La morale du Christ, indépendamment de la loi juive et des mythes bibliques, qui n'eussent rien dit à des populations formées par d'autres traditions de famille et de patrie, a été évangéliquement une morale révolutionnaire, et, chez les gentils, elle ne fut accueillie que comme protestation contre le régime de fausse démocratie des Césars. Le christianisme, à son début et en sa cause, a donc été une révolte de la conscience de l'esprit de justice contre une légalité oppressive. En s'y ralliant, la conscience de l'humanité souffrante n'a pas cru obéir à un commandement du dehors, à une révélation où elle n'avait rien à discuter; elle s'est affirmée elle-même, dans ce qu'il y a d'inhérent à sa nature. L'Église, en s'étayant du judaïsme, l'a trompée. Substituant leur autorité à celle des Césars dans le gouvernement de la société, les évêques et les conciles ont faussé la doctrine éminemment démocratique de Jésus; ç'a été, comme ce l'est encore dans l'Église, tant protestante, avec l'infailibilité de la Bible, que catholique, avec l'infailibilité papale, la plus odieuse hypocrisie de toute l'histoire. Les Athanase, les Ambroise, les Grégoire de Nysse et de Nazianze, les Cyrille de Jérusalem et d'Alexandrie, les Cyprien, les Chrysostome, surtout les Augustin, et ultérieurement, à partir du XIII^e siècle, les déducteurs de sommes théologiques, la *magna cavillatio* de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ont été des antéchrists, comme en ont été et sont tous les judaïsants qui ont voulu voir dans les juifs les seuls enfants de Dieu, une famille prédestinée, et qui, dans la foi qui justifie, ne reconnaissent qu'une grâce bénévole de ce même Dieu, rien de la conscience humaine.

Voilà ce que nous devons à l'esprit juif et aux prophètes du bon M. Damesteter : la déviation du christianisme, l'affaissement de l'hellénisme, la chute des arts, des sciences, de la morale, un long sommeil coupé de cauchemars et de rêves, la plus légère tentative de vie consciente écrasée par un déchaînement de tonnerres et expiée par le fer et le feu. Et c'est là ce que les prophétistes et l'Église chrétienne, en ces jours d'une dissolution sociale qui n'est que la dissolution de la société judéo-chrétienne de quinze siècles, ne craignent pas d'offrir comme seul moyen efficace de restauration? Un retour repentant à la théocratie, avec un pape infailible pour souverain! N'est-ce pas tout cela, humiliation componctueuse de la révolution devant le tribunal de la pénitence, pour absolution en recevoir du prêtre, souveraineté absolue de l'Église en politique comme en sociologie, toute la théocratie, en un mot, que cette audacieuse déclaration du plus libéral possible des papes, en son Encyclique de juin 1894 :

« L'Église est une société parfaite, ayant mission d'enseigner et pouvoir de légiférer. Si elle conclut des pactes avec les pouvoirs civils, *c'est par condescendance et pour tenir compte des nécessités du moment!* » Le crachat dédaigneux du prétoire de Pilate jeté à la face de cette autre révolution! Et cette révolution, ainsi outragée, laisse dire et faire, parce que, en présence d'une attaque qui sait ce qu'elle veut, elle ne sait, elle, ni que vouloir ni même vouloir. Les douloureux écœurements que provoquent toutes ces hypocrisies opportunistes de part et d'autre! Si la révolution, dévoyée par l'odieuse démocratie pour rire de l'empire, le plus hypocrite des régimes, ne sait plus ce qu'elle veut, l'Église sait à quoi elle vise; son idéal, c'est cet État du moyen-âge, « dont les lois, ainsi que s'exprime un maladroit apologiste de l'Inquisition, n'étaient guère que des lois d'Église et qui devait à l'Église sa forme et son développement » (1).

Nul doute, pourtant, n'en déplaît à « l'esprit nouveau », que la révolution ne retrouve un jour — et ce jour n'est pas éloigné — la voie droite dont elle a été détournée, la *diritta via smarrita* dont le Dante ne perdit un moment la trace que pour se retrouver dans une forêt sombre, aux portes de l'enfer. Comme pour Prométhée, qui la symbolise si bien, « la destinée ne veut pas qu'elle meure ». Et elle ne mourra pas; comme Prométhée encore, elle verra tomber Jupiter de son trône. S'il est vrai, ainsi qu'il a été dit et que l'histoire l'enseigne, qu'on ne guérit les mauvaises institutions qu'en les épuisant, c'est-à-dire en avançant sur elles, non en retournant aux anciennes ou en introduisant des utopies, nous n'avons pas, je crois, longtemps à attendre; l'épuisement touche à son terme, et les utopies de la prétendue conciliation, comme toutes les utopies, du reste, ne sauraient fonder un État stable: *Sicut canis qui revertitur ad vomitum suum, sic impudens qui iterat stultitiam suam* (2).

Il ne semble guère plus possible de méconnaître que la société, dans toute l'Europe, plus particulièrement en France peut-être, ne soit en souffrance. Le doute a tout envahi; le particularisme a tout desséché: « Plus d'autorité ni au spirituel ni au temporel; partout les âmes refoulées dans leur moi, sans point d'appui, sans lumière. Nous n'avons plus de quoi jurer ni par quoi jurer; notre serment n'a pas de sens. » C'est que l'idéal de cette société est épuisé, et que la vie, en son devenir ultérieur, n'y est plus possible avec des termes de développement usés. Il n'y a plus accord entré ce qui a été cru et ce que l'on sait, et le scepticisme succédant à la foi, ou l'on reste attaché par habitude, sans l'aimer autrement que d'imagination, à ce qui est mort

(1) Lettre à M. Loyson sur sa conférence au Cirque d'hiver.
: (2) *Proverbes*, XXVII, 11.

en nous, — le supplice de Mézence, — ou ce que l'on sait, on ne le croit pas : *Mortua juncta corpora vivis*.

Cela durera-t-il? Non; car nier l'idéal, c'est nier la vie et affirmer la seule vérité du néant :

« Il n'y a d'erreur que la vie, a dit un des modernes apôtres du vide infini, M. de Hellwald; le savoir, c'est la mort. »

Et il ajoute :

« L'erreur est inévitablement liée à l'esprit humain; le travail mental du cerveau est le même pour penser faux que pour penser juste. Il ne faut donc pas espérer de voir jamais l'erreur disparaître de l'histoire de l'humanité; elle peut prendre toutes les formes d'un Protée, mais elle a toujours été, est et sera toujours. Cette erreur, erreur nécessaire, c'est l'idéal. »

Il conclut que l'idéal n'est rien, un pur néant, de ce que la forme qu'il affecte est variable et dépend du degré de culture du moment :

« Depuis le fétichisme le plus grossier jusqu'au culte d'un esprit universel absolu, dit-il, depuis l'humble croyance à l'aventure du charbonnier jusqu'à la conception cosmique la plus épurée, il y a une longue série d'idéaux divers graduellement échelonnés, qui tous sont des dieux pour un degré donné de culture, c'est à dire que nous sommes semblables à l'esprit que nous concevons, et aussi que nous ne concevons que l'esprit auquel nous sommes nous-mêmes semblables, ce qui signifie en d'autres termes que les dieux sont créés à l'image des hommes, qui ont dû fatalement les produire en vertu de leur puissance d'idéalisation » (1).

Ce n'est certes pas nouveau, ce qu'énonce là M. de Hellwald. Chez nous; Proudhon l'avait dit avant lui en son livre de la *Justice dans la Révolution*, où il accuse l'idéal de toutes les corruptions sociales, et il y a vingt-cinq siècles que Xénophane disait que les dieux n'étaient que des images de nos caprices; que, si les bêtes savaient s'exprimer, elles les feraient semblables à elles comme l'homme les a fait semblables à lui. Moins de deux siècles plus tard, — il y a vingt-trois siècles, — Protagoras, donnant à cette même pensée la forme philosophique, dit, de son côté, que, l'homme étant la mesure de toutes choses, les dieux ne sauraient être que ce que nous les faisons, d'où il conclut que nous ne pouvons savoir ni comment ils sont réellement ni comment ils ne sont pas.

Il y a, néanmoins, une différence essentielle à noter entre la ratiocination des deux anciens et la fausse induction des deux modernes. Les anciens n'ont pas nié le Divin; les modernes en font une création de notre esprit, ce qui revient à le nier en lui-même. Je sais que, quel que soit Dieu,

(1) *Culturgeschichte*, p. 30.

— εἰθ'ὡς ἔστι εἰθ'ὡς οὐκ' ἔστι, — il n'est, relativement à nous, qu'en raison des moyens que nous avons de le saisir. Comme il ne peut être appréhendé directement et que l'autorité extérieure n'ajoute rien à la nature de notre perception à cet égard, il est bien évident que notre capacité constitue toute sa compréhension. Ici le contenant détermine la mesure du contenu. En tant que notion, Dieu répond, par conséquent, à la situation même de l'entendement humain. M. de Hellwald a donc raison de dire que nous ne concevons que l'esprit auquel nous sommes semblables et de conclure que, les dieux étant créés à l'image des hommes, l'idéal ou la divinité que l'homme se représente est la mesure même de son degré de culture. Mais de ce que l'idée change de forme, suivant les modifications de milieux et l'évolution naturelle de l'esprit, faut-il conclure que ce qui en sollicite le mouvement n'est rien et que la force qui la pousse et l'entraîne s'agite dans le vide? Autant vaudrait-il dire que l'action peut s'engendrer et s'entretenir d'elle-même isolément, ce qui revient à faire du mouvement perpétuel autonome du rien une réalité. Concluons donc que, pour n'être point catégorisable comme tel, l'Infini n'en est pas moins la grande idéalité déterminative du devenir et du progrès; que, si les systèmes, dogmes et formules quelconques qui le circonscrivent peuvent être emportés par le courant évolutionnel, la puissance de l'idée qui se meut en eux, tout abstraite qu'elle paraît, n'en est pas non plus moins effective, et que, par conséquence, l'idéal, loin d'être un mensonge, est l'éternelle vérité, le principe même de la vie dans toutes ses manifestations.

Ce qui passe, ce n'est pas ce qui est, c'est le catégorique de ce qui est, la figure ou le mode. En disant que « toute société rétrograde par l'idéal », Proudhon a fait de ce catégorique la substance même. Si, pourtant, il n'a voulu dire que cela, ce qui paraît bien, en effet, ressortir de l'ensemble de son argumentation, il n'a eu tort que dans la forme; au fond, il a eu raison: tout arrêt dans le devenir, toute catégorie définitive de l'Idéal absolu, en d'autres termes, équivaut à un recul et finit nécessairement, fatalement, dans toute société où le mouvement et la vie cessent d'être uniformes, par des tiraillements d'abord, la division ensuite et la dissolution. C'est de quoi surtout souffre notre société actuelle: désaccord complet entre une raison idéale immobilisée et une raison pratique en évolution permanente, l'évidence scientifique, dans toutes les branches du savoir, en astronomie, en géologie, en physique, en histoire, en morale, en économie politique, en sociologie, etc., absolument et irrévocablement détachée et séparée d'une foi ainsi rendue creuse et vide. Cela ne peut pas être d'éternelle durée; mais, la foi n'animant plus la conscience, en attendant qu'une nouvelle catégorie plus large et plus adéquate au milieu devenu se forme dans

l'idéal, ce sera l'anarchie : repli dans le moi, particularisme, égoïsme, tout pour soi, privauté de la satisfaction, en d'autres termes jouissances privées, par conséquent matérielles, les jouissances morales ne pouvant être que de communion, d'où misère et envie; vertus privées aussi, petites églises éparses, ou monachisme et solitude.

Ce qui m'effraierait tout à fait en cette fin de siècle et me la ferait considérer comme une fin du monde, si le malaise social ne devait avoir d'autre façon de secouer sa gêne que celle dont nous sommes témoins, ce serait que le mépris de la vie, ce *moriendi contemptus* dont parle Tacite (1), pût faire Église aujourd'hui, comme jadis à Rome. Et on en arriverait là avec un conservatisme inflexible, celui de dogmes religieux et sociaux intransigeants, maître absolu de la force et assez puissant pour contenir dans des limites toujours les mêmes l'agitation qui fait la vie, décourager ainsi et dégoûter de la lutte pour l'existence : il n'y a pas de pires ennemis de l'ordre social et d'eux-mêmes que les conservateurs. C'est, en tout cas, une bien grande imprudence de la part d'une société que d'entretenir un mépris semblable dans une classe quelconque de ses membres ; car, si l'on peut être amené en groupe par la persistance de sa misère et l'impuissance de ses efforts à faire peu de cas de sa propre vie, et que l'on trouve même du contentement à mourir, une satisfaction de souverain dédain ou d'amour-propre dans le martyre, on peut tout aussi bien être porté en groupe à faire également peu de cas de la vie d'autrui. Celui qui, saturé de souffrance, peut dire, comme Léopardi : « En moi s'est éteint le désir ! » ou, comme Job : « Périssent le jour où je suis né ! » celui-là ne tarde pas à répéter avec l'apôtre du suicide : « Le monde est une fange. A notre race le destin n'a donné que de mourir. Va donc, ô mon cœur désabusé, en te dédaignant, dédaigne la puissance brutale qui, dans l'ombre, règne pour le mal général; dédaigne l'infinie vanité de tout. » Et la ruine de cette fange, l'effondrement de toutes ces vanités dans le vide du néant, loin de l'émouvoir, le consolent de mourir. Que cette disposition d'âme soit le cas de quelques-uns, il n'y a à s'en préoccuper que pour en gémir et plaindre les victimes; mais où est le danger pour tous, c'est lorsque, la misère et la servitude morale se généralisant par le fait de la prévalence d'un particularisme effréné, qui n'est, au bout du compte, que l'accaparement du corps et de l'âme du plus grand nombre par le petit nombre des élus, le dégoût de l'existence et le *moriendi contemptus* se généralisent aussi et se groupent en sociétés d'anarchistes, comme au temps des incendiaires et des martyrs. Il y a danger très grand à provoquer, en ne croyant même que se défendre,

(1) *Hist.*, V, 5.

de pareilles surexcitations, toujours contagieuses, du reste. Le sénat conservateur de Rome et les abominables supplices des jardins de Néron ont plus fait de chrétiens que tout le dogmatisme des pères de l'Église : *Sanguis christianorum semen christianorum*.

Le supplicé fût-il un criminel, il ne faut pas que dans la cause où il a puisé l'idée de son crime il y ait la moindre apparence de provocation de l'ordre social existant. Il n'y a pas que des scélérats ou des réprouvés qui aient à souffrir de cet ordre, en souffrant par leur faute; il y a aussi d'honnêtes malheureux, des opprimés et des victimes, qu'il importe de ne pas laisser indifférents à la répression des méchants. Le crime s'oublie vite; il ne faut pas que le criminel puisse être nuancé plus tard d'une couleur de martyr de certaines idées. Que quelques honnêtes gens, que révoltent les injustices de la fatalité et les iniquités sociales, par réaction du cœur autant que de l'esprit, s'éprennent à tort ou à raison de quelques-unes de ces idées et groupent autour d'elles, en ce temps de déséquilibre religieux et politique, un noyau compact de foi, d'amour, de dévouement et de sacrifice, et il ne serait pas impossible que ce noyau germât comme a germé le noyau chrétien.

De toutes façons, ce qui se passe étant le résultat, non d'une situation du moment, qui pourrait être refaite, avec les mêmes éléments à recomposer, mais d'un période d'évolution de l'ensemble social, il y a lieu de voir si, à côté de la répression à opposer à des faits isolés, il n'y aurait pas à placer un autre genre d'action : « Quiconque s'imagine, a dit très sagement Renan, arrêter un mouvement religieux ou social par des mesures coercitives, fait preuve d'une complète ignorance du cœur humain et témoigne qu'il ne connaît pas les vrais moyens d'action de la politique. Ce qui est arrivé une fois peut arriver encore. Tacite se fût détourné avec indignation, si on lui eut montré l'avenir de ces chrétiens qu'il traitait de misérables. Les honnêtes Romains se fussent récriés, si quelque observateur doué d'esprit prophétique eut osé leur dire : « Ces incendiaires seront le salut du monde. » De là une objection éternelle contre le dogmatisme des partis conservateurs, un gauchissement sans remède de la conscience, une secrète perversion du jugement. Des misérables, honnis par tous les gens comme il faut, sont devenus des saints. Il ne serait pas bon que les démentis de cette sorte fussent fréquents. Le salut de la société veut que ses sentences ne soient pas trop souvent réformées. Depuis la condamnation de Jésus, depuis que les martyrs se sont trouvés avoir eu gain de cause dans leur révolte contre la loi, il y a toujours eu, en fait de crimes sociaux, comme un appel secret de la chose jugée. Pas de condamné qui n'ait pu dire : « Jésus aussi fut frappé; les martyrs furent tenus pour des

hommes dangereux dont il fallait purger la société, et pourtant les siècles suivants leur ont donné raison ! » Grave blessure pour ces lourdes affirmations par lesquelles une société cherche à se figurer que ses ennemis manquent de toute raison et de toute moralité » (1)!

Assurément, ils manquent de moralité et de plus de raison encore, les misérables insensés qui manifestent par le fait criminel, et la société ne peut guère agir contre qui l'attaque ainsi dans ses bases essentielles autrement que ne l'ont fait contre les premiers chrétiens les Césars qualifiés de persécuteurs. Mais, que de cette *colluvies*, comme au temps des Césars, il émerge une foi en quelque chose à aimer qui en change le caractère, et il se trouvera à la longue que la raison et la moralité auront passé du côté où elles ne sont pas, si une politique de conservation à outrance, qui, aux époques d'aspirations et de besoins nouveaux, est forcément une politique de recul, résiste à la transformation. C'est pourquoi n'attendons point que les misérables d'aujourd'hui deviennent des saints avant nous, si nous ne voulons pas être tenus plus tard, à notre tour, pour des persécuteurs et des maudits, nos petits-enfants adorant ce que nous aurons brûlé et brûlant ce que nous aurons adoré.

La société est en souffrance, et c'est surtout du désaccord sans cesse croissant des éléments qui la constituent qu'elle souffre ; sa misère est plus morale qu'elle n'est physique, plus en dedans qu'en dehors. Ce qui souffre en elle, c'est l'âme, le corps par contre-coup. Le développement des sciences industrielles a accru dans des proportions énormes la richesse des nations. Il est satisfait aujourd'hui à tous les besoins matériels de la vie avec infiniment plus d'abondance et de facilité qu'autrefois ; à voir le train de vapeur dont la polytechnie fait marcher le monde, on pourrait même croire qu'il ne restera plus rien à élaborer au siècle futur pour achever la généralisation du confortable, — un mot nouveau tout à fait en rapport avec ce genre de progrès et bien digne de son origine. Il y a moins de pauvres qu'au temps où la fortune était le domaine exclusif d'un petit nombre, la pauvreté à peu près aussi généralement héréditaire que la richesse. En est-on plus heureux ? Si on ne l'est pas moins, je m'imagine qu'au fond on ne l'est peut-être pas davantage. Ce qui me paraît certain, c'est que le mouvement évolutionnel de la connaissance, en toutes choses, nous ayant jetés hors des limites d'une tradition inflexible de besoins à satisfaire, avec de vieilles recettes ou formules satisfaisantes, la personne et son milieu social ont cessé de s'apparier, comme je m'imagine, soit dit en passant, que peuvent cesser ici-bas de s'apparier un jour les besoins nouveaux à résulter fatalement de

(1) *L'Antéchrist*, pp. 176-177.

l'évolution morale de notre espèce et les satisfactions à pouvoir en tirer d'une nature épuisée. En attendant que cela arrive, dans des centaines ou des milliers d'années, et que l'humanité, ne trouvant plus ses moyens d'auto-harmonimétrie et d'adéquation en cette même nature, disparaisse à jamais ou se rejette dans l'abêtissement, pour recommencer la vie, comme elle ne peut ni ne veut mourir, dût l'excès de civilisation rapprocher d'elle ce terme fatal, il faut qu'elle aille, coûte que coûte; il faut, pour cela, qu'elle reprenne ses coudées franches; qu'elle rapparie en elle ses éléments de vie et de progrès.

Il est incontestable qu'on vit mieux aujourd'hui, avec infiniment plus de ressources matérielles et de confort varié, qu'on ne vivait jadis, ainsi que je viens de le dire; mais on sait moins bien de quoi et pourquoi l'on vit moralement, et, comme le bonheur est beaucoup plus une chose morale qu'une chose physique, la personne en nous, qui ne se distingue de la bête que par son côté moral, ne peut plus être heureuse, au sein même de la jouissance, dans un milieu pareil, qu'en s'abêtissant, conformément, du reste, à la solution d'odieuse hypocrisie démocratico-socialiste qu'osent proposer sous couleur chrétienne les aigrefins de l'infailibilité doctrinale.

Une situation de genre analogue, sinon identique, s'est produite une fois déjà dans la chrétienté. Lorsque la connaissance de l'antiquité païenne réveilla en elle le vieil instinct de race, qui dormait depuis des siècles, d'un bout à l'autre du monde catholique ce fut un malaise général, une intolérable gêne de la conscience. On aspirait à une réforme de l'état présent, sans se dire laquelle, sans rien préciser du besoin dont on souffrait. La réforme, c'était tout ce qu'on voulait. Or, comme l'Église était tout à la fois la société et l'État, ce fut elle qu'on aspira à réformer, croyant par là sans doute réformer aussi la société. Peut-être était-il difficile que l'on s'y prit, pour le faire, autrement qu'on ne fit; mais on s'y prit mal en combattant l'Église par son propre principe d'autorité, la Bible et les Évangiles, au lieu d'opposer à ce principe social celui-là même de la Renaissance, la raison à la foi, et c'est pourquoi le protestantisme biblique, qui n'a fait que donner une autre place à la chose, en la conservant tout entière, n'a été la réforme de rien au fond. Tout en reconnaissant que l'opinion mal préparée encore ne se prêtait guère à un autre genre de déplacement, j'ose ajouter que le protestantisme a plutôt fait avorter qu'il n'a servi le mouvement de la Renaissance. Il a, dans tous les cas, provoqué une réaction en connexité de principe avec son système d'attaque, et retardé de plusieurs siècles la révolution, que contenait en germe cette même Renaissance. De ce qui s'annonçait comme devant être une résurrection de l'esprit aryen et qui avec des hommes de science comme Kepler, Copernic, Galilée, Bacon, etc., ou des philosophes et moralistes comme Marsile Ficin, les deux Pic de la Miran-

dole, Nicolas de Curs, Pierre Pomponace, Juste Lipse, Servet, Giordano Bruno, Vanini, Montaigne, La Boétie, Charron, Erasme, Campanella, etc., en eût été le triomphe, le protestantisme en a fait une revivification du sémitisme et de l'esprit juif, qui déclinaient ; ç'a été conséquemment un recul plutôt qu'un progrès.

Eschyle fait dire à Prométhée enchaîné : « La mort serait la fin de mes souffrances. » Autant pourrait en dire d'elle-même l'humanité souffrante ; la mort seule la délivrerait tout à fait : la mort ou l'abêtissement qu'on lui propose et qui est la mort de l'âme, de ce qui distingue l'humanité consciente de l'animalité en elle. Mais, comme Prométhée encore, l'humanité peut ajouter : *La destinée, pourtant, ne veut pas que je meure*, comme elle ne veut pas, conséquemment, que je quitte de cheminer dans la voie de la conscience, où que puisse mener cette voie. C'est d'aller devant soi ou de rebrousser chemin, de vivre ou de mourir, qu'il s'agit ; demeurer en place ne se peut plus. Reste à savoir si ceux d'entre nos penseurs d'aujourd'hui qui seraient les plus propres à moraliser le mouvement de transformation sociale le comprendront ou si, le comprenant, ils reculeront devant la « nouveauté ». Combien n'y en a-t-il pas, à l'heure présente, parmi nos moralistes psychologues, qui, désespérant de ce qui, au fond, est leur foi de libre pensée, osent, de guerre lasse, affirmer avec Montaigne et puis Pascal qu'un affublement de ténèbres, d'oisiveté et de pesanteur est préférable, pour la masse, à un vêtement fait de lumière ; qu'il faut abêtir le peuple pour l'assagir, l'éblouir pour le guider ? Ah ! la « plaisante foi, qui ne croit ce qu'elle croit que pour n'avoir pas le courage de le descroire ! »

J'ai accusé l'esprit juif, celui des prophètes d'Israël comme celui des apôtres judéo-chrétiens, de la corruption du nôtre ; j'ai dit que c'était à cet esprit, dont nos lois, notre politique, nos méthodes d'enseignement, nos mœurs encore, malgré la révolution, sont toujours si fort englués, qu'est due la déviation du mouvement helléno-aryen, celui-là même de notre civilisation propre, avec les quinze siècles de sommeil léthargique qui ont pesé sur elle. Il ressort de là, dans ma pensée du moins, que, la réaction ou plutôt la révolution s'effectuant contre l'esprit en question, c'est travailler pour avoir à recommencer bientôt que de chercher à replâtrer la société en décadence sur cette même base. Le siècle n'est plus chrétien dans ses aspirations que comme l'a été, au fond, Jésus lui-même, et comme l'ont été, dans ce que les épîtres apostoliques contiennent de nobles protestations contre le monde et la société de l'époque, les disciples immédiats de la Victime sainte ; il ne peut et ne veut plus l'être dans le sens d'une théocratie renouvelée de la synagogue, qui est précisément ce contre quoi l'humanité en Jésus, indépendamment de la loi et de la révélation, s'est insurgée et a

insurgé avec elle tout ce qui souffre de la révélation et de la loi. C'était indécemment absurde, de la part de Camille Desmoulins, de parafre associer Jésus, en le qualifiant de sans-culotte, à la vile canaille, — le mot est de Danton, — qui applaudissait à son supplice à lui ; mais, si par là il a voulu dire révolutionnaire, il l'a assurément mieux compris et glorifié que ceux qui l'ont sacrilègement assis sur le trône des Césars. Jésus roi, dans la personne de ceux qui se disent ses vicaires ! Mais c'est, avec l'hypocrisie en sus, la suprême dérision du prétoire de Pilate ! Son sceptre, c'est, non pas la crosse d'or des évêques ou la triple croix diamantée des papes, mais le roseau qu'on lui mit en main et dont on lui frappa la tête ; sa couronne, non pas une tiare éclatante de pierreries, mais une calote de joncs épineux ; son royaume, en un mot, il ne l'a point voulu et il n'est pas d'un monde où sa passion ne signifie plus rien de ce qu'elle a été. C'est aux désintéressés de la gloire et des richesses de ce même monde, à ceux qui pleurent et souffrent des iniquités de la loi comme de la nature, avec soif de justice et d'un genre de réfection qui n'est pas celle du pain des tables opulentes qu'il a entendu adresser ses consolations. A ceux qui n'ont pas besoin d'être consolés il a dit :

« Malheur à vous, Pharisiens, qui payez la dîme de la menthe, de la rue et de toutes sortes d'herbes, et qui vous souciez peu de justice et de charité...

« Malheur à vous, Pharisiens, qui recherchez les premiers sièges dans les synagogues et à qui il faut les salutations du public.

« Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui êtes comme des sépulcres qui cachent ce qu'ils renferment, sans que les hommes qui marchent dessus en sachent rien...

« Malheur aussi à vous, docteurs de la loi, qui chargez les autres de fardeaux qu'ils ne peuvent porter et auxquels vous-mêmes ne touchez pas d'un doigt.

« Malheur à vous qui édifiez des monuments aux prophètes que vos pères ont tués » (1).

Il aurait pu ajouter, ce qui était dans sa pensée, du reste, comme le contexte semble le dire :

« Espérant sans doute par là, maintenant que le peuple vénère la mémoire des prophètes, détourner ce culte au profit d'un pharisaïsme doctrinaire dont vous avez hérité et qui est bien le même au nom duquel vos pères lapidèrent Zacharie, tué entre le temple et l'autel. »

Exemple : La canonisation de Jeanne d'Arc par ceux qui l'ont brûlée vive !

(1) Luc, XI, 42 et suiv.

S'il n'y avait dans Jésus que le révolté et le révolutionnaire que révèlent les colères saintes de sa prédication, dans beaucoup de chapitres des Évangiles, personne ne devrait être tenu pour moins juif que lui; car, au fond, abstraction faite de ses miracles, qui sont ce qu'il y a de moins à sa gloire, quoique les Églises aujourd'hui encore basent sur cette pauvreté d'argumentation leur foi en sa divinité; abstraction faite aussi d'une foule de préjugés de race dont il lui était difficile de se préserver et qui déparent dans cette prédication ce qu'il y a de si vibrant d'humanité, de si conforme aux plus généreuses, aux plus nobles aspirations de nature de l'âme humaine, qu'est-ce que la parole du divin crucifié, sinon une protestation violente contre la synagogue et toute la société de son milieu, contre le judaïsme et ce qui en était la base, par conséquent? Rien, donc, de plus exact, rien de plus rigoureusement vrai que cette thèse, pourtant maladroite, d'un autre savant juif, qui, dans l'enchevêtrement de ses contradictions, a cru, lui aussi, n'être que savant, M. Joseph Salvador : « On ne peut reprocher aux juifs d'avoir mis Jésus à mort, parce que Jésus avait commis des actes qui, *suivant leur loi*, étaient punis de mort; et il fut jugé selon les formes, de sorte qu'il n'y eut d'arbitraire *ni en droit ni en fait*. » C'est, en d'autres termes, reconnaître que Jésus était un insurgé contre la société juive, un révolutionnaire; qu'il n'y a eu, comme je le disais plus haut, personne de moins juif que lui. Pourquoi les apôtres et Jésus lui-même se sont-ils obstinés à publier qu'il n'était pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir? Les Évangiles lui prêtent même ces paroles, qu'il a peut-être prononcées, mais dont les interprétations de saint Paul et de l'Église naissante, en vue de justifier le maître aux yeux de la synagogue, ont fait un imbroglio : « En vérité je vous le dis, tant que le ciel et la terre dureront, il ne sera pas retranché un seul iota, un seul trait à la loi, que tout ne s'accomplisse. Celui donc qui aura violé le moindre de ses commandements et aura ainsi enseigné les hommes sera tenu pour le plus petit dans le royaume des cieux; mais celui qui les aura observés et enseignés y sera grand » (1). On ne comprendrait rien à ce langage, auquel les faits vinrent, dès la première heure, donner un si éclatant démenti, si les apôtres, qui étaient tous des sémites n'entendant rien aux choses de la gentilité gréco-romaine, rien, par conséquent, à l'humaine grandeur de Jésus, n'eussent été exclusivement préoccupés du soin d'appuyer sur l'autorité des Écritures ce qu'ils considéraient en sa prédication comme une mission du Père céleste. Il fallait nécessairement que la synagogue eût tort vis-à-vis de la Loi, faire par conséquent de Jésus un envoyé, le Messie,

(1) MATTH., V, v. 17 et suiv.

puis le fils de Dieu, consubstantiel au Père, Dieu, en un mot, le maître de la Loi, sous forme de Raison suprême de sa création. Pour cela on était condamné à accommoder sa vie à une exégèse des prophètes et de toute la Bible qui n'avait pas le moindre rapport avec ce qu'on savait positivement ou pouvait réellement savoir de cette vie. Il fallait, pour confondre les Juifs, que Jésus demeurât Juif, et de celui qui fut le moins juif des hommes on fit un descendant de David, un roi des Juifs, ce qu'il pouvait y avoir de plus juif. Voilà comment les pères et les docteurs de la loi dite pourtant nouvelle, en cherchant à se substituer à ceux de l'ancienne, et les Églises, en voulant supplanter la Synagogue, ont faussé le sens qu'impliquait fatalement, sans que son auteur se l'expliquât bien lui-même peut-être, l'insurrection de la conscience, — justice et humanité, — en Jésus.

M. James Damesteter fait, à propos de la philosophie légèrement panthéiste de son coreligionnaire ou consanguin Joseph Salvador, une réflexion très vraie et très juste : « Il est à remarquer, dit-il, que le panthéisme est la métaphysique favorite des Juifs. Tout philosophe juif, dégagé de théologie, a en fait abouti là : les Cabbalistes, Spinoza et même Maïmonide. La raison en est simple : dès que l'idée du dieu personnel devient insuffisante, sa pensée, nourrie de l'unité, passe tout naturellement au dieu impersonnel et universel » (1). En d'autres termes, il n'y a personne de moins juif dans le sens de la Bible, de la tradition sémitique, y compris les prophètes d'Israël, qu'un philosophe de cette race et de cette religion qui raisonne son Dieu. Si Jésus eut été philosophe, il aurait probablement abouti là, lui aussi ; mais il ne l'était point, et c'est ce qui fait que sa prédication, comme celle de ses disciples, moins philosophes que lui encore, prédication d'une morale si humaine, si libre de commandement extérieur, le plus souvent, si adéquate même à la raison innée, — *lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*, — est si souvent aussi en contradiction avec la base théocratique sur laquelle l'Église l'a assise. On peut dire de Jésus, dans bien des cas, ce qui a été dit de Jérémie, d'Isaïe, d'Ezéchiel et d'autres, que Jéhovah a appris de lui la justice et l'humanité. Mais alors on est bien obligé d'ajouter, avec Ezéchiel, puisque le maître a voulu rester fidèle à ce même Jéhovah, que, « si Dieu a donné à son peuple des commandements qui n'étaient pas bons, des lois par lesquelles il ne pouvait vivre, et qu'il n'ait accepté ses offrandes que pour l'en souiller (2) », ç'a été pour le punir ! C'est donc fatalement au panthéisme ou à une contradiction de principes qu'aboutit la protestation de l'esprit juif en révolte.

(1) *Les Prophètes d'Israël*, p. 317. note.

(2) Chap. XX, 25 et 26.

La personne, qui s'affirme en nous par la réaction, ne se forme que par elle : action et réaction, du reste, c'est la vie. Or, la réaction, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, est, ainsi que Newton l'a scientifiquement établi sur un autre terrain, égale et opposée à l'action, d'une opposition, en d'autres termes, proportionnelle de raison à la force contre laquelle elle lutte. De là de singulières antinomies : des milieux sociaux, politiques, religieux et autres donnant naissance aux individualités qui, pour affirmer en elles la personne, en reproduisent le plus résolument et le plus fortement les contraires. Je pourrais, à l'appui de cette thèse, évoquer des poètes, des artistes en tous genres, des idéalistes et des mystiques, tous souverainement éminents, dans les atavismes les plus terre-à-terre ; des positivistes de même, mathématiciens, jurisconsultes, naturalistes, dans les régions et les milieux qui semblent le mieux faits pour disposer à l'ascèse des sens ; les hommes les plus humanitaires, les plus honnêtes dans les races les moins nobles, les plus égoïstes ; les démolisseurs les plus intrépides, les plus sérieux et les plus résolus de la dogmatique et de la discipline ecclésiastiques dans le sein même de l'Église ou dans les hommes formés par elle ; mais je dois m'en tenir à mon sujet. Je dis donc, puisqu'il s'agit des juifs, que, avec les énormes vices de race qu'on leur connaît, quand il leur arrive de réagir, c'est par des contraires de justice, de désintéressement de la personne, de charité et d'humanité dont les races les mieux douées sous le rapport humanitaire n'offrent certainement pas de plus grands exemples. « Le peuple juif, a dit Renan, renferme en son sein les extrêmes, et, si on ose le dire, le combat du bien et du mal. Rien n'égale en fait de méchanceté la méchanceté juive, et pourtant le judaïsme a su tirer de son sein l'idéal de la bonté, du sacrifice, de l'amour. Les meilleurs des hommes ont été des juifs ; les plus malicieux des hommes ont aussi été des juifs » (1). Je pourrais en dire autant de ceux que nous poursuivons à tort et à travers de nos défiances dans notre milieu social : rien de plus personnel, de plus égoïste, de moins noble et de plus humblement vil, ou de plus insolemment arrogant, en son hypocrisie, que le vieux Lakedem ; mais rien aussi de meilleur, de plus généreux, de plus sûr et en quoi l'on puisse avoir plus de confiance qu'un bon juif, — *bonus israelita*, — pris isolément, en dehors de sa communauté ; ceci pour les qualités du cœur ; rien non plus, dans les mêmes conditions, de plus libre, de plus indépendant, de plus largement humanisé, dans la voie de notre civilisation : ceci pour les qualités de l'esprit. Mais ce n'est pas du sein de la race, ainsi que Renan paraît le dire, que cet excommunié d'entre les siens a su tirer et tire encore « l'idéal de la bonté, du

(1) *L'Antéchrist*, p. 258.

sacrifice, de l'amour » ; c'est, au contraire, de la résistance qu'il y a opposée ou qu'il y oppose, comme sur le terrain de la philosophie, il devient si facilement panthéiste et d'un naturalisme si nettement caractérisé, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus opposé à l'esprit juif, par le fait de cette même réaction.

Ce ne sera pas cet esprit, s'il persiste à demeurer incarné dans la Bible et les Évangiles de l'Église, qui fera la société ; là n'est pas « le facteur le plus puissant et le plus actif de la transformation qui se prépare », comme semble le croire le juif cité dans les premières pages de ce travail. C'est bien plutôt contre l'esprit juif, tel que nous l'avons défini et qu'on le connaît, que la science est en train de préparer la transformation. Mais comme la réaction est en raison de l'action, et que celui-là réagit le plus résolument et le plus fermement qui a eu le plus d'obstacles à vaincre pour se faire une foi personnelle opposée, si c'était encore du sein de cette même race, avec ses qualités de « forte encolure », *duræ cervicis*, qu'allait surgir l'esprit nettement sauveur de l'univers, ce qu'il y aura, conséquemment, cette fois de moins juif ! Qui sait ? Ce qui est certain, c'est que l'excommunié de la synagogue, aujourd'hui, comme jadis le Nazaréen, ne peut être qu'un révolutionnaire, un appoint, par conséquent, à tout mouvement en voie de reconstituer la société sur la base d'autres doctrines que celles contre lesquelles il s'est insurgé et protesté. Et cet appoint serait d'autant plus ferme et radical, que l'excommunié en question n'est, lui, retenu, d'autre part, en sa révolte par aucun lien de tradition, aucune attache d'atavisme. Dans tous les cas, si c'est, non pas notre écœurante littérature d'essayistes en tous genres, sans foi, sans conviction, quelques-uns théologiens de bric-à-brac, Prudhommes de société comme il faut, mais la science libre, c'est-à-dire une autorité contre laquelle il n'y a pas de droit, l'autorité de l'évidence, qui doit avoir finalement raison, ce sera de l'esprit judéo-chrétien, du biblisme, en un mot, son antagoniste, qu'elle aura triomphé. Ce qui me fait dire que, vu la fatalité évolutionnelle du germe scientifique dans le sens de son immanence en nous ; vu la déchéance fatale en raison progressive inverse de toute autorité extérieure le combattant, avec l'incontestable intelligence, la puissance de raisonnement, l'activité de la race juive, le dernier juif, au terme de l'évolution du judaïsme, pourrait bien n'être pas un juif, mais quelque protestant américain, anglais ou genevois. — Amen !

JULES BAISSAC

L'Évolution de la marine marchande.

Depuis quelques années les chantiers de construction anglais, allemands et français livrent d'énormes voiliers en acier à quatre mâts portant de 4 à 5,000 tonnes et de splendides steamers ayant une dimension bien plus considérable encore ; les grandes compagnies de navigation établissent de tous côtés des lignes régulières reliant tous les pays du monde pour le transport rapide des voyageurs et des marchandises ; les gouvernements font approfondir les rades, creuser des canaux et des ports ; les chambres de commerce pourvoient les villes maritimes d'engins puissants pour la manutention des marchandises et d'entrepôts immenses pour recevoir celles-ci. — Quand on songe que cet outillage et ce matériel merveilleux, qui semblent se mouvoir avec tant d'ordre et de régularité, se perfectionnent de jour en jour, on se sent pris d'admiration pour le génie de l'homme et on éprouve la sensation si reposante pour l'esprit que nous procure l'harmonie des choses.

Mais, lorsqu'on approfondit la question, on s'aperçoit bien vite que cette harmonie apparente couvre une foule de souffrances et de misères, que cette puissance, qui semble si placide, est due à des efforts pénibles et cause des milliers de victimes.

Certes, tout ce que l'homme fait pour assujettir les forces naturelles à ses volontés et les faire servir à ses besoins et à son développement lui occasionne des luttes incessantes, un labeur douloureux et le plus souvent de graves dangers ; mais ce n'est pas à ce point de vue que nous nous plaçons, car le travail n'est pas à regretter, quelque dur, quelque dangereux qu'il soit, quand il sert à augmenter la puissance et à améliorer le sort de l'homme en tant qu'être collectif.

Les souffrances, les misères, les accidents et les malheurs auxquels nous faisons allusion pourraient être évités si la marine était mise en mouvement pour le bien de la communauté humaine tout entière au lieu de servir à donner des profits aux financiers qui la monopolisent de plus en plus entre leurs mains ; ils sont dus au régime capitaliste qui se substitue de nos jours

à l'ancienne entreprise individuelle, laquelle se meurt et disparaît, car elle a accompli ses destinées et n'est plus qu'une survivance.

En un mot, la marine marchande, comme toutes les autres industries de notre époque, profite à quelques privilégiés et réduit le plus grand nombre de ceux qui y sont employés à des conditions d'existence lamentables; en outre, comme elle a une importance économique énorme, elle est un des facteurs les plus actifs de l'évolution qui lance la société humaine dans la voie capitaliste.

L'étude que nous entreprenons pour la *Société nouvelle* sur la situation actuelle de la marine marchande sera surtout basée sur ce qui se passe en France, mais elle concernera également les autres nations civilisées, car les mêmes phénomènes économiques s'y produisent; elle ne pourra être que succincte et nous le regrettons, la question méritant d'être développée; telle qu'elle sera nous pensons qu'elle aura son utilité car elle fera comprendre à ceux qui voudront bien la lire qu'il n'y a rien de bon à attendre du régime capitaliste pour les marins, les ouvriers des industries maritimes et tous les travailleurs quels qu'ils soient qui dépendent de près ou de loin de la marine, tandis qu'ils trouveraient une amélioration profonde de leurs conditions d'existence dans la socialisation de l'industrie des transports maritimes.

D'un autre côté, il nous sera facile de démontrer combien est illusoire l'espérance de faire revivre l'armement individuel qui était encore si prospère il y a vingt-cinq ans à peine.

Avant d'aborder le fond de notre sujet, nous devons dire un mot de l'ordre que nous comptons suivre. Nous montrerons tout d'abord les causes de la transformation capitaliste de l'industrie maritime; nous traiterons ensuite de la situation faite aux travailleurs de la marine par cette transformation; nous rechercherons, en dernier lieu, l'action de l'évolution de la marine sur les conditions économiques générales de l'humanité.

* * *

Il est évident par soi-même que le régime capitaliste est basé sur le profit; c'est sa pierre angulaire.

Les profits accumulés constituent le capital; avec le capital on se procure l'outillage ainsi que les hommes qui le mettent en mouvement et lui font transformer les matières premières en produits qui servent à la consommation, mais dont on retire encore de nouveaux profits; de plus, on entretient, on modifie, on perfectionne et on accroît l'outillage.

Plus l'outillage d'une entreprise industrielle est perfectionné et puissant et plus le nombre d'hommes nécessaires pour le faire manœuvrer devient

considérable, plus la production se fait à bon marché, car on profite ainsi de l'énorme avantage de l'effort collectif et de l'association. Il en résulte que les propriétaires des grands outillages ruinent tous leurs concurrents moins bien outillés et s'enrichissent, que la petite et la moyenne industrie individuelle sont dévorées par la grande industrie capitaliste.

Il est facile de prouver ce qui précède par des exemples pris dans la marine: un quatre-mâts à voiles de 4,000 tonnes de portée remplira le même but que dix voiliers de 400 tonnes faisant les mêmes voyages. Il coûtera environ 500,000 francs, tandis que les dix navires de 400 tonnes reviendraient ensemble à 1,200,000 francs, d'où une économie de plus de moitié qui se continuera, pendant toute l'existence du navire, dans l'entretien de la coque, des appareils, des cordages, de la voilure, etc.

D'un autre côté, dix navires de 400 tonneaux exigeraient 10 capitaines, 10 seconds et 100 hommes d'équipage, tandis qu'un navire de 4,000 tonnes se contente d'un capitaine, d'un second, d'un lieutenant et de 30 hommes d'équipage, ce qui constitue une économie de 87 hommes, soit près des trois quarts.

Pour la navigation à vapeur l'économie est encore plus considérable. Prenons les vapeurs de 1,500 tonnes qui font les transports de charbons de la Manche de Bristol à Nantes; ils font en moyenne 24 voyages par an et transportent, par conséquent, 36,000 tonnes de charbon; autrefois, ce trafic était effectué par des voiliers de 150 tonnes qui faisaient 6 voyages et transportaient 900 tonnes par an; il fallait donc 40 voiliers de 150 tonnes pour produire le résultat obtenu aujourd'hui par un steamer de 1,500 tonnes. Ces 40 voiliers auraient coûté neufs 35,000 francs chacun, soit ensemble 1,400,000 francs, tandis qu'un steamer de 1,500 tonnes coûte seulement 375,000 francs; un voilier de 150 tonnes avait 6 hommes d'équipage, soit pour les 40 voiliers 240 hommes, tandis que le steamer de 1,500 tonnes n'en a que 18; c'est donc une économie de 222 hommes, soit plus des onze douzièmes.

Nous pourrions montrer également l'énorme économie qu'on obtient dans le coût de la construction, dans les assurances maritimes, dans l'entretien des navires, de leur voilure, de leurs cordages, de leurs machines et de leurs appareils, dans les frais d'équipage, de port, etc., etc., avec ces immenses porteurs à vapeur que les Anglais appellent des *cargo-boats*, de 5 à 6,000 tonnes de portée et quelquefois davantage, qui transportent les blés, les nitrates, les pétroles, le charbon, les jutes, les chanvres exotiques, le coton, les sucres, les riz, les minerais, etc., au lieu des voiliers de 4 à 500 tonnes qui faisaient autrefois le même trafic, d'autant plus que ces vapeurs font en moyenne deux fois et demi plus de voyages que les voiliers, proportion qui

doit être augmentée pour ceux qui peuvent raccourcir leur route en passant par le canal de Suez.

Il y a donc tout avantage à faire des navires de plus en plus grands et la chose devient facile depuis l'application de l'acier aux constructions maritimes. Aussi ne sommes-nous qu'aux débuts du mouvement de transformation; un navire est à peine lancé que son modèle est déjà suranné et qu'un nouveau perfectionnement est appliqué; on agrandit sans cesse la capacité des navires et on les pourvoit d'engins qui permettent de diminuer les équipages. Que les sources de pétrole continuent à se découvrir sur tous les points du globe et ce combustible autrement puissant que le charbon permettra d'augmenter la vitesse avec la puissance des machines, tout en réduisant l'espace des soutes. Qu'on trouve l'application pratique et à bon marché de la force électrique à la marche des navires et nul ne peut prévoir la révolution qui se fera dans l'industrie des transports maritimes.

Une pareille transformation du matériel et de l'outillage de la marine hâte la disparition des petits armateurs, malgré la prime à la navigation accordée par le gouvernement français, dont nous reparlerons plus loin; en effet, les grandes sociétés de navigation seules peuvent faire construire ces voiliers en acier de 4 à 5,000 tonnes et ces steamers de 5 à 6,000 qui seront remplacés demain par des modèles beaucoup plus grands; de plus, la plupart des transports maritimes sont accaparés par des sociétés anonymes qui établissent partout des lignes régulières et à départs fixes; ces compagnies, qui ont toutes derrière elles des sociétés financières, ont en effet des ressources suffisantes pour relier les pays entre eux, récolter tout le fret existant et attendre que le courant d'aller et retour des voyageurs et des marchandises se forme et s'agrandisse. Une fois une ligne établie, les armateurs qui font la navigation dite de concurrence, doivent renoncer à trouver du fret pour leurs navires dans les ports qu'elle dessert et c'est ainsi qu'on les a chassés de presque partout et qu'on les chasse de plus en plus.

Du reste, l'accroissement continu du matériel naviguant a créé une concurrence telle que sur toutes les lignes qui ne sont pas encore monopolisées entièrement par les compagnies de navigation à vapeur, le fret s'est avili au point que c'est à peine s'il paie les frais de port, les manutentions à la charge des navires et les commissions des intermédiaires, sans parler des dépenses de la navigation par elle-même, si bien que la marine de concurrence n'existerait plus depuis plusieurs années si les gouvernements effrayés n'étaient venus à son secours.

En effet, le marin de métier, dont les gouvernements ont besoin pour leur marine militaire, ne peut se former qu'à bord des voiliers, le service des vapeurs ne demandant que des manœuvres; c'est pourquoi un certain

nombre d'entre eux ont créé les primes à la navigation ou d'autres formes de protection pour empêcher la marine à voiles de disparaître.

C'est la France qui est entrée la première dans cette voie; elle a accordé la prime à la navigation, en 1883, pour dix ans et elle l'a prorogée en l'augmentant, pour dix nouvelles années en 1893; d'autres nations ont suivi ses traces; l'Angleterre est restée fidèle à sa politique anti-protectionniste; elle accorde, cependant, des faveurs détournées à sa marine par des dégrèvements de frais de ports sous prétexte d'abonnements.

La prime à la navigation permet à la petite entreprise d'armement de s'éteindre tranquillement et progressivement, mais sa disparition n'en est pas moins certaine et elle serait subite en France, si l'État qui est si obéré était forcé de supprimer la prime par raison budgétaire.

Loin de notre pensée de regretter les temps qui s'en vont; nous considérons qu'il vaut mieux regarder devant soi et préparer l'avenir. D'ailleurs, malgré les souffrances qu'il cause et les ruines qu'il sème, le régime capitaliste n'en aura pas moins été une étape nécessaire dans la route de l'humanité vers le socialisme dont il prépare la venue.

**

Nous devons envisager maintenant la situation faite aux travailleurs employés dans l'industrie maritime par la transformation de l'outillage et du matériel qu'elle met en œuvre.

Nous avons montré plus haut que l'accroissement de la capacité des navires avait diminué considérablement le nombre de marins nécessaire au transport d'une même quantité de marchandises. Il serait certainement possible de trouver le chiffre exact de la proportion, mais cela nous entraînerait à des recherches assez longues que nous ne pouvons faire en ce moment. Nous nous bornerons donc à une approximation et, d'ailleurs, nous ne croyons pas nous écarter beaucoup de la vérité en avançant que pour la même quantité de marchandises à transporter il faut en moyenne trois fois moins de marins qu'il n'en était nécessaire il y a trente ans, lors des débuts de l'évolution actuelle de la marine marchande; si l'on admet que les transports maritimes ont à peu près doublé pendant ce laps de temps, il resterait environ un homme sur trois privé de tout emploi dans la marine et encore tenons-nous compte des pays attardés qui n'ont pas complètement renouvelé leur matériel.

Nous avons déjà signalé cette situation dans une étude sur la marine que nous avons faite pour la *Revue socialiste* en 1888, mais elle s'est aggravée depuis et elle aurait abouti à un véritable désastre pour la population maritime française, sans l'essor fictif donné à l'armement par le renouvellement de la prime en 1893.

Cette diminution de travail s'est étendue aux ouvriers employés aux manutentions de marchandises dans les ports, puis à tous ceux qui trouvaient leur gagne-pain dans la construction des navires, la fabrication des voiles, des cordages et des appareils ; les premiers ont été remplacés en partie par les grues à vapeur et les engins perfectionnés des steamers, les autres subissent l'effet de l'agrandissement du matériel, de la simplification de l'outillage, de la substitution de l'acier au bois dans les constructions et du remplacement des navires à voiles par les vapeurs. En un mot, l'industrie maritime a subi l'évolution de toutes les autres industries et il s'est formé parmi les travailleurs qu'elle emploie, comme partout, une armée industrielle de réserve, qui est à l'affût des places vacantes, et, par suite, pèse sur le taux des salaires et répand la gêne où devrait exister le bien-être. Il y a même des corporations maritimes à peu près disparues, comme celles des charpentiers de navires et les calfats ; d'autres auront le même sort ; quant à celles dont l'existence est assurée, elles sont tellement encombrées de bras superflus que bien des ouvriers dans les ports n'ont guère plus de deux cents jours de travail par an.

La situation des marins proprement dits est lamentable ; devant la difficulté de trouver des embarquements, les gages sont tombés de 70 et 75 francs par mois à 50 et même à 45 francs ; ils se sont un peu relevés depuis que la prime à la navigation a fait reprendre les constructions et augmenter le matériel naviguant, mais ils ne dépassent pas 55 francs et encore n'atteignent-ils ce chiffre que dans les meilleures maisons d'armement.

Aussi, beaucoup de marins ont-ils quitté la navigation ; les uns se sont faits pêcheurs, les autres, gréeurs dans les ports, d'autres, manœuvres, cultivateurs etc. ; un certain nombre d'entre eux naviguent sur les navires anglais, malgré les conditions de navigation qui permettent aux capitaines de cette nationalité de débarquer leurs marins en cours de voyage aussitôt leur arrivée dans un port.

La preuve du découragement de nos marins est dans la diminution des postulants au grade de capitaine au long cours ; on s'est demandé, un moment, si certaines écoles d'hydrographie n'allaient pas être fermées faute d'élèves. Le nombre des jeunes gens qui se présentent pour le grade de maître au cabotage est devenu insignifiant. D'un autre côté, il ne se forme presque plus de matelots, faute de trouver à embarquer les enfants comme mousses ; comme il ne faut qu'un mousse par équipage et que le nombre des navires diminue en raison de l'augmentation de leur capacité, les places de mousses sont devenues extrêmement rares et sont réservées presque exclusivement aux fils et aux neveux des capitaines.

Il convient d'ajouter qu'il n'est guère besoin d'habileté professionnelle pour le service des bateaux à vapeur et que le nombre des voiliers diminue à vue d'œil; cela fait compensation au peu de marins de métier qui se forment.

Nous ne pouvons pas donner une preuve plus saisissante de la triste condition de nos marins que la faible proportion d'entre eux qui parviennent à jouir de la pension de retraite attribuée aux inscrits maritimes par la loi française, après 300 mois de navigation.

Lorsque nous aurons dit que le nombre des marins au long cours et de ceux de la grande pêche qui obtiennent la pension, ne dépasse guère dix p. c., cela paraîtra un paradoxe, étant donné surtout que la plupart ont commencé à naviguer comme mousses dès l'âge de onze ans et demi. Pourtant, rien n'est plus exact, et on se l'explique aisément quand on connaît le métier.

Il y a d'abord tous ceux que la mer, les accidents de navigation, les maladies des pays chauds, etc., enlèvent au cours de leur périlleuse carrière.

D'autres, engagés en France au prix ridiculement bas de 50 francs par mois, se voient sollicités dans les ports américains ou dans ceux des colonies anglaises par des marchands d'hommes qui les excitent à déserteur en leur faisant miroiter les 15 à 16 dollars de gages des marins américains, les 3 livres sterling et plus des marins anglais; beaucoup se laissent tenter et perdent leurs gages acquis; une fois leur navire parti, les marchands d'hommes les embarquent, mais ils ont bien soin de s'emparer, sous les prétextes les plus fallacieux, des avances qu'ils touchent pour leur nouvel embarquement; à l'arrivée au prochain port, le capitaine les débarque et ils tombent sous la coupe de nouveaux marchands d'hommes qui les dévalisent de leurs gages acquis et des avances de leur nouvel embarquement, si bien qu'ils végètent ainsi des années loin de leur pays, sans toucher de gages et en perdant leur temps de navigation. Bien souvent, certains capitaines étrangers, qui sont de véritables flibustiers, ne leur paient même pas les gages qu'ils leur doivent, car ils savent très bien qu'ils sont déserteurs et qu'ils n'oseront pas réclamer aux consuls français.

Une fois lancés dans cette voie, ils ont toutes les peines imaginables pour en sortir; ils errent à travers le monde en véritables aventuriers, menant une vie de misère et de débauches dont l'aboutissant est l'hôpital et la mort.

Ceux qui ne désertent pas à l'étranger et reviennent en France avec leur navire, ne perdent ni leur temps de navigation, ni leurs gages acquis, mais dès qu'ils mettent le pied sur le quai, ils deviennent la proie de requins autrement redoutables que ceux de la mer. Les marchands d'hommes fran-

çais ne valent pas mieux que leurs confrères anglais, américains ou espagnols ; tous ces honorables industriels tiennent des hôtels garnis qui sont de véritables maisons de tolérance ; les marins, après avoir été soigneusement mis en état d'ivresse dès leur arrivée, sont accompagnés au bureau de la marine où ils vont toucher leurs gages par les filles de ces hôtels et dévalisés à la sortie de tout ce qu'ils viennent de toucher. Quand ils réclament on leur rend une pièce de vingt francs pour les faire taire et on leur en promet d'autres *s'ils sont gentils*. Ces vols ignobles se font sous les yeux blasés de la gendarmerie maritime, à deux pas des bureaux où trônent les commissaires de l'inscription maritime. Combien de marins, qui ont pu sauver leurs gages des griffes de ces harpies, ont trouvé la serrure de leurs coffres forcée et leur argent parti, sans que jamais la police ait trouvé et poursuivi les coupables.

Il semble que tout le monde doive voler les pauvres *mathurins* ; ainsi, l'État lui-même ne s'en fait point faute. Les pensions de retraite dont nous avons parlé ci-dessus devraient être fournies, si les choses s'étaient passées régulièrement, par la caisse des invalides, fondée par Colbert en 1670. Cette caisse a été alimentée jusqu'en 1885 par diverses *fondations* dont les plus fructueuses étaient une retenue de 3 p. c. sur les gages des marins et sur tous les marchés passés par l'administration de la marine, soit pour ses transports, soit pour ses approvisionnements ; comme elle est devenue très riche, elle n'a pas manqué de tenter l'État qui lui a fait les emprunts suivants, qu'il ne remboursera jamais :

1° Le gouvernement de Louis XV lui a pris 6,000,000 pendant la guerre de la Succession d'Autriche et celle de Sept-ans ;

2° La Convention nationale lui a emprunté 1,800,000 francs de rentes et ne lui en a rendu que 600,000, soit une spoliation de 1,200,000 francs de rentes qui, capitalisées à 5 p. c., représentent 24 millions ;

3° Le Consulat et l'Empire lui ont pris 80,000,000 de francs sur lesquels la Restauration n'en a rendu que 30 ;

4° La Restauration et la Monarchie de Juillet lui ont fait payer 162 millions de pensions qu'elle ne devait pas ;

5° Le second Empire lui a fait perdre 5 millions par la conversion de la rente en 1861, et lui a soustrait 4,500,000 francs de 1863 à 1868 ;

6° Enfin, il restait en caisse 160 millions d'économies vers 1860, qui avaient à peu près disparu lorsque le gouvernement de la Défense nationale a voulu s'en emparer en 1870.

En résumé, l'État doit 407 millions à la caisse des invalides, et c'est dans ces conditions qu'il marchandé aux braves gens, qui ont accepté une des professions les plus dures, les plus périlleuses de notre société, le taux

de la pension qui leur revient quand ils ne restent pas en route. Bien mieux, la Chambre des députés n'a pas eu honte, ces jours derniers, de voter une loi, due, paraît-il, à l'initiative de Félix Faure, qui prive environ 15,000 pêcheurs du bénéfice de la pension, et on se demande si le Sénat ne ratifiera pas une pareille iniquité.

Au lieu de s'emparer des excédents de la caisse des invalides, qui appartenaient aux marins, l'État avait pour devoir de les affecter à l'amélioration des pensions et, aussi, à la création de maisons de marins qui auraient arraché ceux-ci des griffes des marchands d'hommes, des patrons de maisons de tolérance et autres coquins de la pire espèce.

La république bourgeoise n'a pu piller la caisse des invalides, puisqu'elle l'a trouvée vide, mais elle a fait mieux : dans le but de favoriser ses fournisseurs et surtout les grandes sociétés de navigation auxquelles elle confie ses transports, elle les a dégrevés de la retenue de 3 p. c. qui existait sur tous les marchés de la marine ; c'est un cadeau de plusieurs millions par an qu'elle fait aux capitalistes, au détriment des marins.

La situation faite aux travailleurs de la mer devait forcément les mettre dans la voie socialiste, malgré la difficulté, pour eux, de se réunir pour défendre leurs intérêts et leurs droits. Grâce au dévouement de quelques militants socialistes, parmi lesquels il faut citer en première ligne le capitaine Charles Dupon, de Bordeaux, des syndicats d'inscrits maritimes ont été fondés sur tous les points du littoral, trois congrès ont été organisés (Marseille, 1891, Bordeaux, 1892, Paris, 1893), un quatrième vient d'avoir lieu à Saint-Nazaire, en juillet dernier ; enfin, les syndicats maritimes se sont constitués en fédération nationale, dont le vaillant journal *Le Marin*, rédacteur en chef M. G. Monteux, de Paris, est l'organe et le défenseur.

**

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les dénis de justice dont les malheureux mathurins (c'est le surnom des marins en France) sont victimes dans notre société capitaliste et qui ont pour résultat de disperser et de faire disparaître cette élite de capitaines et de matelots de premier ordre dont l'habileté professionnelle avait tant contribué à la prospérité et à la grandeur de notre marine d'autrefois.

N'est-ce pas d'ailleurs le propre du régime capitaliste de gâcher et de réduire à rien tout ce qu'il touche, surtout quand il s'agit d'existences humaines ?

Il a, cependant, un rôle historique que nous considérons comme nécessaire et que nous allons essayer d'expliquer dans les quelques pages qui suivent ; conséquence fatale des faits présents, il doit être la source de ceux de

l'avenir ; autrement dit, il est un phénomène humain produit nécessairement par l'ordre des choses. C'est une partie de l'éternelle suite des causes aux effets, procédant les uns des autres à travers le temps et l'espace.

En détruisant les moules surannés de la société bourgeoise, le régime capitaliste prépare la société socialiste ou communiste qui sauvera l'individu et la collectivité et leur permettra d'accomplir leurs grandes destinées ; autrement dit, le régime capitaliste est essentiellement destructeur, mais cette destruction est nécessaire pour les reconstructions de l'avenir ; tant il est vrai que le bien procède du mal et la vie procède de la mort.

Un des principaux effets de la monopolisation de la marine marchande par la féodalité capitaliste a été, d'un côté, l'avisement des frets pour tous les transports où les maisons d'armement de second ordre (entreprises individuelles) pouvaient faire concurrence aux grandes sociétés de navigation, et de l'autre leur renchérissement excessif pour les transports sur lesquels le monopole de ces sociétés était établi sans compétition possible. La féodalité capitaliste poursuit donc, en matière de navigation, l'anéantissement systématique de tout ce qui peut lui faire concurrence et l'empêcher de s'emparer de l'intégralité des transports maritimes ; elle mène, d'ailleurs, la même politique, en ce qui concerne les transports par voie ferrée, comme elle le fera plus tard pour ceux par voie fluviale.

Nous devons examiner cet ordre de faits au point de vue international, car le mouvement de concentration de l'industrie maritime s'étend à toutes les grandes nations ayant une marine.

L'avisement des frets qui sont soumis au régime de la concurrence est à peine croyable pour les personnes qui sont étrangères aux questions maritimes. En voici des exemples : Les frets de charbon de la Manche de Bristol, par steamers, sont tombés à 5 francs et même à fr. 4.50 la tonne à destination de Brest, Saint-Nazaire, La Pallice, Tonnay-Charente, Bordeaux, Saint-Malo et Le Havre, à 5 francs ou fr. 5.25 pour Nantes ou Rouen, à 6 francs pour Alger, à 7 francs pour Marseille, fr. 7.50 pour Port-Saïd ; les frets de charbon de sortie de la Tyne et de la Clyde sont aux mêmes prix ; tous ces frets doivent être diminués d'un franc par tonne pour les frais de déchargement.

Les frets de minerais en sortie de Bilbao pour les ports anglais varient en moyenne de 5/ à 5/3 (soit de fr. 6.25 à fr. 6.55) ; ceux en sortie d'Huelva sont à 6/9 (fr. 8.45) et de Carthagène à 8/6 (fr. 10.60). Les frets de charbon pour le long cours sont aussi avilis, si ce n'est plus ; on paie de 10/6 à 11/ la tonne (fr. 13.10 à fr. 13.75) de la Manche de Bristol, de la Clyde ou de la Tyne pour La Plata, Le Cap, Maurice, La Réunion, Zanzibar, Mahé (les Seychelles), Colombo, Acheen, Rangoon, Saïgon, Java, Valparaiso,

Iquique, le Callao etc., de 11/ à 11/6 (fr. 13.75 à fr. 14.35) pour le Japon, de 12/ à 12/6 (15 francs à fr. 15.60) pour les ports extrêmement coûteux de la Chine. On a vu ces frets encore plus bas l'année dernière; de plus, plusieurs de ces ports de destination comportent des surprimes d'assurances, ainsi que les chargements de charbon pris dans la Tyne.

A notre connaissance, plusieurs grands voiliers, sortant des chantiers de Nantes, ont accepté de transporter leur cargaison en briquettes de Saint-Nazaire à Saïgon à leur compte, en se réservant seulement un fret de 6 francs la tonne dont ils avaient à déduire la prime d'assurance sur la cargaison, soit environ fr. 0.55 par tonne, et le déchet de route, si bien qu'il a dû leur rester à peine 5 francs.

Sans pousser plus loin nos exemples, nous pouvons affirmer que les frets de sortie représentent à peine le tiers de ce qu'ils étaient il y a trente ans et descendent quelquefois au quart.

Les frets de retour ont naturellement suivi le même mouvement; les frets de la Réunion en France, qui valaient de 100 francs à 125 francs la tonne, sont tombés de fr. 22.50 à 25 francs; les retours de San-Francisco en Europe de 90/ (fr. 112.50) sont descendus à 25/ (fr. 31.25) après avoir vu le cours de 18/ (fr. 22.50); ceux de la côte du Chili de 70/ (fr. 87.50) se sont avilis à 22/ (fr. 27.50), après avoir été à 17/6 (fr. 21.90). Les retours de Java oscillent entre 20/ et 25/, de Manille entre 20/ et 22/6, de Singapore entre 18/ et 20/, après avoir été quatre ou cinq fois plus élevés et il en est partout ainsi.

A des taux pareils, qui diminueront encore, la navigation, dite de concurrence, devient à peu près impossible, d'autant plus qu'après avoir débarqué leur cargaison de sortie, les navires ne trouvent presque jamais à charger sur place et doivent embarquer du lest, qui leur coûte très cher, et aller chercher leur chargement de retour dans des ports très éloignés, ce qui leur demande, parfois, plusieurs mois de navigation improductive.

La situation est par moments si mauvaise, qu'on voit entreprendre, faute d'emploi, des voyages qui semblent dictés par la démence; ainsi des navires neufs ont relevé au lest de France jusqu'à San-Francisco ou Portland (Orégon); d'autres sont allés dans les mêmes conditions en Australie; un moment on avait la ressource de ne pas aller chercher son chargement plus loin que New-York, mais comme trop de navires s'y sont portés, cette ressource est venue à manquer.

On en est arrivé à ne gagner avec le produit du fret que les frais de port, les dépenses de lestage et de délestage, les commissions d'affrètement et l'entretien du navire; quant aux primes d'assurance sur corps, aux gages et à la nourriture de l'équipage, force a été, sous peine de disparaître, de

demander le secours de l'État, qui s'est empressé de l'accorder, comme nous l'avons expliqué plus haut, pour sauvegarder le recrutement des matelots de sa marine militaire.

Mais que le gouvernement français, par suite de nécessités budgétaires, ou pour satisfaire les grandes compagnies de navigation à vapeur subventionnées, vienne à supprimer les primes, toutes les maisons d'armement de second ordre (individuelles ou en nom collectif) disparaîtront immédiatement et entraîneront avec elles les maisons similaires qui font l'importation et l'exportation; il ne restera debout devant les sociétés anonymes de transports maritimes que les banques commerciales qui leur sont étroitement liées.

Un fonctionnaire de l'État, très autorisé dans la question, nous disait dernièrement : « Nous avons besoin des armements à la voile paréé qu'ils forment des marins pour nos navires de guerre, c'est pourquoi nous avons créé la prime à la navigation; cela leur permettra de mourir de leur belle mort au lieu de succomber tout d'un coup; ils s'éteindront tout doucement et d'ici là nous chercherons les moyens d'assurer le recrutement des marins de l'État; du reste, avec les perfectionnements de la construction maritime, dont la marine de guerre est la première à profiter, nous avons de moins en moins besoin de professionnels. »

C'est fort bien, mais nous sommes bien convaincus que le gouvernement français supprimera la prime à la navigation aussitôt que la féodalité capitaliste aura son matériel tout prêt pour monopoliser la totalité des transports maritimes, à moins que la révolution sociale, qui nous semble inévitable, ne vienne à renverser le régime capitaliste avant que l'évolution de la marine soit terminée, ce qui est dans la nuit impénétrable de l'avenir.

Pendant que le fret s'avilit sur toutes les lignes où l'armement individuel se trouve en concurrence avec les sociétés anonymes de navigation, il devient de plus en plus excessif pour les transports maritimes que ces dernières sont parvenues à monopoliser; ainsi la Compagnie des messageries maritimes prend jusqu'à 125 francs de fret par tonne dans les ports où elle n'a point de concurrents et réduit ses prix jusqu'à 30 francs dans les autres; la Compagnie générale transatlantique a pris jusqu'à 155 francs la tonne pour les transports entre la France et les Guyanes ou le Brésil où elle se trouvait seule; autrement dit, les grandes compagnies font ce qu'elles veulent, malgré les 25 millions de subvention qu'elles touchent de l'État sous prétexte de service postal, en dehors de la part qu'elles prennent dans les primes à la navigation pour leurs bateaux-porteurs (cargos-boats).

Il en résulte qu'elles rendent toute affaire commerciale impossible aux maisons d'importation et d'exportation, si ce n'est aux grandes banques

commerciales avec lesquelles elles ont des attaches financières et auxquelles elles accordent des tarifs de faveur.

D'un autre côté, depuis quelques années, l'administration de la marine réserve aux sociétés de navigation à vapeur la plus grande partie de ses transports de briquettes et de matériel.

Les subventions et les faveurs de l'État servent donc dans l'industrie maritime, comme dans toutes les autres, à seconder l'assujétissement des conditions économiques de la communauté humaine au régime capitaliste.

Par suite de l'évolution de la marine, qui se précipite de nos jours, nous arriverons rapidement à l'époque où toutes les marchandises sans exceptions seront transportées par les grandes compagnies de navigation et enfouies à leur arrivée dans les vastes entrepôts que les sociétés financières et les chambres de commerce établissent dans tous les ports où elles veulent constituer des marchés. Les marchandises sont, du reste, presque toutes consignées déjà, aux banques commerciales créées par la féodalité capitaliste, lesquelles tiennent les producteurs de sucre, de blé, de café, de coton, etc. dans leur dépendance par suite des avances qu'elles leur font. Ces producteurs, soumis à l'avilissement du cours des marchandises qui suit parallèlement celui des frets, perdent de l'argent par suite de réalisations ruineuses, et sont obligés d'hypothéquer leurs propriétés, leurs plantations et leurs usines; c'est pourquoi celles-ci passent toutes, les unes après les autres, dans les mains des banques coloniales qui ne sont que des succursales des banques commerciales de la métropole.

Ces dernières deviennent donc maîtresses des produits exotiques destinés soit à l'industrie européenne, soit à la consommation. Elles en disposent comme elles l'entendent, et si, au moment actuel, elles poussent à la vente au-dessous du prix de revient, il est clair qu'il en sera tout autrement quand elles seront devenues propriétaires des exploitations agricoles coloniales, à la suite de la ruine des planteurs. La conséquence nécessaire de l'avilissement actuel des prix est donc leur surélévation excessive dans l'avenir.

Si nous ne payons pas le blé 11 francs les 100 kilogs, le sucre blanc 29 francs, le café 130 francs (et on les a vus respectivement à fr. 10-50, 25 francs et 90 francs), c'est en vertu d'énormes droits protecteurs que les gouvernements prélèvent sur les denrées de première nécessité; or, comme ce qu'ils prennent d'une main à l'ensemble du peuple, sous forme de contributions, ils le reversent de l'autre à la féodalité capitaliste sous forme de subventions et de primes, les droits de douane deviennent une contribution levée sur nos besoins par l'État, pour le compte de nos nouveaux seigneurs.

En résumé, l'aboutissant du régime actuel est la monopolisation par la

féodalité nouvelle non seulement du matériel des transports maritimes et des entrepôts qui en sont le complément, mais aussi des marchandises elles-mêmes, qu'elles soient importées en Europe ou exportées dans les autres parties du monde. Cette monopolisation s'étendra aux colonies elles-mêmes, et, d'ailleurs, quelques-unes d'entre elles, comme la Guadeloupe, la Réunion, etc. sont déjà possédées presque entièrement par les banques coloniales.

Le même mouvement se produit fatalement aux États-Unis d'Amérique.

Les capitalistes tendent également à monopoliser à l'intérieur la propriété foncière, les voies ferrées et fluviales et l'outillage industriel ; ils tiennent les gouvernements par l'énormité des dettes publiques, car ils peuvent faire échouer leurs emprunts continuels et provoquer la banqueroute de l'État ; du reste, ils achètent au besoin leurs ministres ou leurs députés influents.

Il est donc fatal, à moins qu'une révolution sociale ne vienne à changer l'orientation économique, que la féodalité capitaliste possédera tout dans un avenir très proche ; elle n'aura plus devant elle que des masses prolétariées vivant de salaires ou d'aumônes ; n'échapperont à la loi commune que les hommes menant les métiers dont elle ne se souciera pas. Et entre autres ceux qui servirent les vices et les débauches des riches et des puissants.

Les capitalistes ont-ils un plan qu'ils exécutent systématiquement ou sont-ils poussés par la force des choses ?

C'est la question que se sont souvent posé les penseurs socialistes devant le *Procès* économique de notre époque.

Nous n'essaierons point de la résoudre sur le terrain philosophique, car nous soulèverions le problème insoluble de la fatalité et de la liberté, nous nous bornerons à l'examiner dans les faits.

Il est évident que la classe capitaliste, comme tous les individus, toutes les collectivités, en voie ascendante, agit en vue de se développer aux dépens des autres classes moins bien armées, mais il est non moins évident qu'elle ne peut pas s'arrêter dans la voie où elle s'est engagée et elle conduit directement, par la force de son élan, l'humanité vers le socialisme d'État, prélude du collectivisme et du communisme.

Autrement dit, elle prépare elle-même sa propre déchéance, en vertu de cette loi de dynamique qui veut que chaque force agissante provoque sa réaction, aussi bien dans l'ordre social que dans l'ordre physique.

Le socialisme d'État existe déjà de fait dans la marine française, puisque

toutes nos grandes lignes postales sont fortement subventionnées, que les compagnies de transports maritimes et nos armateurs touchent une prime à la navigation et que nos marins sont soumis à l'inscription maritime. D'un autre côté, la création par les chambres de commerce ou l'État, de vastes entrepôts et de puissants engins de manutention dans tous les grands ports français, l'adoption du régime protectionniste par toutes les nations européennes moins l'Angleterre et par les États-Unis d'Amérique ne sont pas autre chose que du socialisme d'État.

En résumé, il s'accroît de jour en jour et envahit toutes les manifestations de la vie sociale des pays civilisés; seulement, comme la classe capitaliste est maîtresse du gouvernement, elle le forme en vue de ses intérêts et de son profit, et c'est contre ce fait que se développe le socialisme révolutionnaire.

En ce qui concerne la marine, un jour viendra, et il est proche, où les grandes sociétés de navigation, devenues maîtresses des transports maritimes, rendront les conditions d'existence des travailleurs de la mer tellement dures et celles des masses humaines tellement précaires, leurs agissements seront tellement préjudiciables aux intérêts de la collectivité que la situation deviendra intolérable; il faudra bien alors que l'industrie maritime s'adapte aux besoins de la communauté humaine; la socialisation du matériel de transport, de l'outillage de manutention et des entrepôts s'imposeront; autrement dit, les transports maritimes finiront par devenir un service public international fait au bénéfice de tous et non en vue des profits de quelques capitalistes.

Certes, on doit redouter et déplorer l'ingérence de l'État capitaliste dans les transports maritimes, parce qu'il est entièrement à la dévotion de quelques financiers insatiables, mais lorsqu'au gouvernement, qui, non content de nous exploiter, empiète sur nos droits et s'impose à nos volontés, se sera substitué l'administration des choses communes, le service public des transports maritimes pourra être fait pour le bien de l'ensemble.

Il ne nous appartient pas de déterminer aujourd'hui comment se fera l'organisation de ce service, mais nous pensons cependant qu'il pourra être confié à des groupes de marins professionnels, d'administrateurs et d'ingénieurs. Est-ce que les transports de voyageurs et de marchandises n'auront pas leurs conditions déterminées de sécurité, de vitesse, de conservation, etc., que les professionnels qui y seront affectés devront remplir sous leur responsabilité? Ne pourra-t-on pas les encourager à bien faire par les avantages que la collectivité leur accordera à cet effet? Sans préjuger à l'avance quels seront les moyens employés pour rémunérer les services rendus, nous sommes convaincus qu'après la disparition de l'odieuse exploi-

tation dont les marins sont victimes, ils seront plus susceptibles d'être mus par l'amour propre de leur profession. Il est, d'ailleurs, inexact d'affirmer que l'homme obéit seulement à son intérêt étroit et égoïste, puisque sous notre régime essentiellement mercantile, les choses que nous faisons le mieux sont le plus souvent celles qui n'ont ni salaire ni profit comme but. Il y a, sans aucun doute, beaucoup de marins ivrognes et mal intentionnés ; mais il conviendrait d'examiner si ce n'est pas la conséquence de la profonde insécurité de leur sort. La perspective de ne jamais sortir de leur misère est bien faite, en tous cas, pour les rendre insoucians et les pousser aux vices qu'on leur reproche.

On nous objectera que les hommes ne voudront pas travailler quand ils n'y seront plus obligés par la nécessité de satisfaire leur faim ; c'était justement le grand argument des anciens esclavagistes ; ces philanthropes, après la suppression de l'esclavage, réclamaient, à titre de compensation, qu'on augmentât fortement le prix des aliments par des droits de douane et d'octroi, pour forcer leurs anciens esclaves à travailler.

Nous estimons, au contraire, que le grand mal de notre société est que la plupart des hommes ne puissent retirer de leur travail que la satisfaction de leurs plus pressants besoins, car il ne faut pas chercher ailleurs la raison pourquoi tant de choses se font mal et de mauvaise grâce.

Si l'homme n'avait jamais eu d'autres mobiles que les tiraillements de son estomac, il serait encore à l'état de ses ancêtres d'Engis et de Néanderthal.

La grande richesse et sa fille naturelle la grande misère produisent l'une et l'autre des êtres dégradés, souvent indignes du titre d'hommes ; supprimez ces deux plaies sociales, qui sont devenues si hideuses à notre époque, et vous aurez des êtres intelligents, actifs et élevés qu'on trouve déjà en grand nombre dans la classe des producteurs, c'est-à-dire parmi ces puissants travailleurs qui exécutent ces merveilles de l'industrie et de l'art dont l'humanité s'enorgueillit, à tort, il est vrai, tant qu'elles ne seront pas affectées au bien de tous.

En définitive, la force des choses a voulu que, dans un avenir prochain, l'industrie des transports maritimes, largement subventionnée par l'État, c'est-à-dire en vertu d'une contribution prélevée sur tous, se concentre entre les mains d'une minorité infime de capitalistes rapaces qui ne songent qu'à exploiter leurs semblables ; elle veut également que cette industrie, continuant son évolution, soit employée au bien de la communauté humaine tout entière et assure le bien-être des travailleurs de la mer ; ceux-ci méritent amplement, par suite des fatigues et des dangers de leur profession.

La révolution sociale leur fera justice.

CHARLES BRUNELLIÈRE

Le Conte de l'Or et du Silence⁽¹⁾.

DARÈS

Au sud, bien au sud de ce château, dit Balthazar, passé les champs, les fleurs et les rizières, après la ceinture des sables trop mobiles sous les virvoltés des vents violents, des terres commencent que défendent, dit-on, contre l'abîme, d'épais enchevêtrements de forêts et des lacs trop peu profonds, où des monstres rampent sur la vase des berges. De vieux récits contaient que ceux qui dompteraient la route trouveraient parmi un haut cirque de collines de colossales statues. Aux poitrines de ces formes de granit pendent des colliers d'argent, dont les lamelles sont gravées du sens de l'avenir. Mais pour atteindre, de la main, ces colliers, il faut gravir le socle branlant et disjoint de ces statues, et si les pierres du socle bougent, la statue de pierre écrasée, en tombant, le malheureux chercheur de destins. Les vieux conseils gardés par les traditions, enseignaient que la route était tracée par de blancs ossuaires; car bien des caravanes y furent détruites par le vent et le feu du ciel, loin des puits et des verdure. Les antiques paroles avertissaient de se garder des grandes ruines longues des villes veuves, depuis longtemps, égouttant leurs pierres, une à une, dans l'immense silence; et la stagnation de la ruine s'enfouit sous l'élan perpétuel des grandes herbes inutiles; dans ces ruines, ainsi le chuchotaient les grêles voix exténuées des anciens sorciers, de singuliers dieux se manifestent, d'ombreuses chevelures tournoient au-dessus de regards trop profonds; des plantes inconnues distillent des poisons sans antidote. De plus, ces plaines sont parcourues de géants, larges et grands comme des tours, qui arrêtent les armées et dévorent leurs prisonniers. C'est une terre d'incessant miracle et j'en voulus tenter les incertitudes.

Ce fut vite fait d'atteindre le premier ossuaire sur la route des oracles. Nous entrions dans l'empire d'un dur soleil, non de ce nourricier qui gonfle

(1) Suite. Voir les nos 133 et 140 de la *Société nouvelle*.

la grappe et réchauffe les blés, mais d'un âpre tyran dont les glaives interdisaient l'horizon. Près des dunes effritées du sable, dont les formes figuraient des molosses géants, des squelettes gisaient, et rien n'était funèbre comme cette solitude et ce vestige de mort, sous les feux ardents du ciel sans nuées. C'était sans aucun signe autre que ce souvenir de morts tragiques, dans tout cet isolement, le verbe implacable, c'était l'idée de la limite; à force d'être seul, enroulé d'un linceul de sable, malade sous le marteau lumineux, ce paysage indiquait tous les rebroussements, toutes les défaillances, tous les abandons, et mes cavaliers hésitaient. La lande bosselée d'apparences de monstres, d'une uniforme couleur de sable, oscillait sans limite dans un hostile poudrolement de flammes. Pas un brin d'herbe, pas même l'ombre que les ailes d'un oisiel pourraient donner, et pas une autre voix que les nôtres, qui s'éteignaient d'être trop mutuelles, et nous marchâmes ainsi dix jours, buvant l'eau que portaient nos chameaux et tuant les moutons de notre troupeau. Le onzième jour s'étagea devant nos yeux toute une cité d'eaux vives; des hommes bâtissaient, des femmes drapées portaient des jarres, et des amoncelis de vert et d'or semblaient au lointain des jardins d'orangers. Pleins d'espoir et d'anxiété nous nous acheminâmes vers la cité du lointain, mais sans cesse elle nous semblait se reculer, et quand le soleil fut moins haut sur l'horizon, le décor d'espérance s'évanouit. Vers le tard seulement, nous fîmes halte près d'un ruisseau qui coulait sous des herbes rêches.

La fatigue avait envahi mes cavaliers, fatigue causée par la perte de leur chimère de découvrir une belle cité d'ombre et de parfums, fatigue déterminée par un peu de peur. Qui avait devant nos yeux déployé la ville des promesses pour la remporter comme dans un pan de manteau? Elles étaient donc vraies, les vieilles légendes tremblotantes, et les pays du sud étaient le royaume d'esprits redoutables, architectes de désespoir et de désillusion; et quelle serait demain la nouvelle torture imaginée par les djinns malveillants. Aucun homme, sauf moi-même, ne pouvait autrement s'expliquer la levée subite des coupoles dans l'azur et leur brusque disparition; et moi-même, gagné par la contagion du rêve de mes hommes, anxieux de toute leur fébrilité, je ne fus pas loin, à l'heure lourde du sommeil terrassant, de croire que de puissants génies fermaient la terre défendue. Car cette ville, nous l'avions vue. Était-ce un décor lointain, un instant apporté devant nos yeux comme par de subtils miroirs d'Empyrée? Était-ce signe et encouragement; ou devais-je croire que, toujours, la cité décevante aperçue au matin s'écroulerait le soir dans les crépuscules sourds? D'après les sages de ces hommes au teint jaune, qui sur des barques légères, viennent piller et dévaster les côtes florées et les ports opulents de nos mers, le monde divin

couvre le monde terrestre comme d'une arborescence légère et mobile. Et les esprits du mal sont assez puissants pour qu'on ne puisse parfois apercevoir le ciel bleu et serein, asile des providences, que par une échappée au travers des branchages épais. Le rayon de soleil est saisi par le démon des fièvres qui le chevauche et se sert de sa rapidité pour propager la mort. Au bord des fleuves des esprits suscitent des pestilences pour que les barques qui glissent passent devant les villes terrifiées, à la dérive, et chargées de cadavres décomposés. C'est eux qui font tomber de son banc le pilote endormi et mènent le vaisseau au récif; et les pirates mêmes craignent cette terre du sud aux frontières de laquelle nous arrivions.

La nuit épandait ses tentes violettes. Les hommes de ma suite, groupés près de leurs chevaux, causaient à voix basse et leurs lèvres débitaient ces contes de nourrice, si puissants qu'ils reviennent avec leur cortège de naïves frayeurs dans les angoissantes heures où l'on craint tout de l'inconnu. L'eau qui chante et l'eau qui danse, les arbres aux fruits de vie éternelle, gardés par les lions formidables des chimères, le victorieux suscité par le Dieu pour détruire le piège installé par le mauvais demiurge, le victorieux jeune dont le bouclier prédit à son maître du poli de son acier les dangers à courir, le victorieux qui triomphe parce qu'il a eu pitié d'une femme vieille et cassée, et qui se révèle la fée belle et puissante qui sait donner le talisman, circulaient dans leurs contes. Ils s'entretenaient des grands anneaux de fer que le pied heurte sur le sol des campagnes incultes. Une trappe s'ouvre et le privilégié descend dans le royaume des merveilles. Parfois c'est le trésor oublié d'un ancien roi et les ornements magiques qui donnent le suprême pouvoir; tantôt un grand bruit se fait entendre provenant des entrailles de la terre et ce sont les redoutables forges où des nains divins fabriquent les métaux précieux, l'or et les pierreries colossales dont le moindre éclat, la plus petite cassure récompensent l'audacieux aventurier, s'il sait se dissimuler prudemment. Et le bercement de la légende, l'hérédité de tous les contes babillés par toutes les aïeules les enlisait de mollesse et de sommeil quand l'homme de vedette jeta un cri qui nous attira tous.

Une femme d'une étrange beauté, aux yeux puissants comme des aimants dans sa face maigre et brune, une onde double de cheveux noirs couvrant ses épaules, casquée, cuirassée, était subitement sortie de terre devant lui. Il n'avait pu ni crier ni faire un mouvement, tant les yeux magnétiques avaient bu sa force et son courage, et la haute forme l'avait un instant regardé comme pour bien voir quels étaient ces nouveaux occupants du sol qui lui était familier. La face de l'apparition était restée sévère, presque terrible, et les genoux de l'homme avaient frissonné, s'étaient entre-

choqués, il s'était malgré lui agenouillé. La vision avait immédiatement disparu; ses forces lui étaient revenues, il avait appelé. Les cavaliers superstitieux se mirent à chercher; ils inventoriaient le sol, attendant avec une terreur pleine d'espérance que leurs pieds rencontrassent un de ces anneaux de fer par où s'ouvre la trappe qui invite à descendre dans les royaumes du rêve. Ce fut vain. Je voulus veiller durant cette nuit à l'endroit où avait surgi l'apparition. Rien ne vint et je n'entendis plus que le repos fatigué de mes compagnons, la lueur d'un mot dans leur rêve et le bruit de l'immensité de la plaine, comparable à celui de la mer calme, et je ne vis que des scintillements d'étoiles, coupées de l'incendie brusque et bref des étoiles filantes, et ma pensée chercha jusqu'au jour quelle pouvait être la mystérieuse apparition, déesse entrevue, ou chimère analogue à celle de la cité lointaine entrevue sous le faix du soleil, songe puéril d'un homme ou avertissement de la gardienne des horizons, d'arrêter là une marche vers les découvertes interdites.

Le lendemain nous repartîmes; tantôt parmi les sables de lointains monticules violâtres semblaient surveiller notre passage, puis des ravines longues et étroites nous barraient la route; des landes s'étendaient d'une herbe légère et cendreuse, des buissons rampaient sur le sol en bouquets aigus, qui nous servaient pour les feux du soir; nulle trace humaine, nulle trace animale, si ce n'est quelques insectes, au loin quelque grand oiseau au vol tournoyant. La puissance du soleil se faisait plus dure, les points d'eau devenaient un peu plus fréquents; le soir, près du ruisseau coulant dans un lit pierreux, on dessalait les chevaux fatigués, on débâtait les chameaux. La lassitude s'exprimait de tous les fronts, et le mot de retour circulait entre mes compagnons. Revenir, revenir, avant que nous n'eussions perdu le souvenir de notre route; une frayeur les saisissait à l'idée d'une longue errance dans les plaines sans issue. Enfin un matin, en nous remettant en marche, nous aperçûmes à distance assez longue des cavaliers; nous les hélâmes, ils s'enfuirent; nous les poursuivîmes, mais leurs chevaux plus véloces échappèrent aux nôtres déjà las; bientôt on n'aperçut même plus la trace de poussière que soulevait leur fuite. Plusieurs jours nous nous sentîmes ainsi observés dès l'aube. Mes compagnons ne murmuraient plus; atteindre ces gens et savoir, savoir quelque chose, puisque les vieux textes des explorateurs s'étaient trompés et que nous n'apercevions ni les forêts enchevêtrées ni les lacs trop peu profonds, ni les géants hauts comme des tours faisant l'ombre autour de leur cimetière, et que la cité lointaine n'était qu'une ironie des dieux. Enfin par un lourd midi, pendant que somnolait un peu notre marche, nous revîmes des cavaliers en grand nombre, marchant sur nous, et des flèches nous avertirent de leur hostilité. Le hasard nous donna

la victoire, puis leur épais rideau étant dissipé nous aperçûmes s'éloignant rapidement leurs troupeaux poussés pêle-mêle, les femmes secouées par le trot des ânes, les chiens aboyant et les chameaux apeurés courant dans la plaine. Ce fut notre trophée et nous délivrâmes des prisonniers enchaînés ou entravés. Tous nos vaincus gardaient un silence farouche, les femmes pleuraient, et parlaient, mais personne ne comprenait leur idiome. Seul Darès entendant notre langue parla en termes de reconnaissance et de bienvenue. On me l'amena et il me dit son histoire, pendant que nous champions après avoir fait ensevelir nos ennemis et en gardant, jusqu'à ce que j'aie pu prendre une résolution, notre butin.

Darès avait été pris fort jeune près d'une grande ville, dont il ne savait plus rien sinon que le lierre y tapissait des brèches dans les murailles et que ces murailles étaient pleines de chants et de sautèlements d'oiseaux et d'insectes. Il avait mémoire de faces câlines vers des réveils d'enfants. Il se souvenait d'avoir longtemps vu passer, d'une barque profonde, un fleuve glauque où des feuilles larges comme des boucliers embarrassaient l'avant du bateau. Ses terreurs lui rappelaient des bêtes énormes nageant contre la nef, et contre lesquelles les pillards, ses maîtres, devaient se défendre. Plus grand il se revoyait portant des fardeaux dans une ville spacieuse, aux petites maisons basses couleur de chaume, et les fouets commençaient à lui déchirer parfois les épaules. Puis on le fit ramer sur mer; les voyages étaient longs, sans rien apercevoir que des dauphins joueurs ou des requins féroces, Quand les équipages gagnaient enfin des terres, on cherchait pour embusquer les barques des criques basses, profondes, qui abritassent tout le navire et pussent mentir à la terre sa présence. Les maîtres enchaînaient alors les esclaves à leurs bancs de rameurs; une partie d'entre eux s'en allaient et revenaient bientôt riches de dépouilles et de captifs; on repartait alors à travers la vaste mer pour revenir à la ville spacieuse aux maisons basses. Un jour cette ville fut attaquée; des hordes noires plusieurs jours y pillèrent, y tuèrent, en firent sortir les habitants épargnés et les emmenèrent en esclavage dans les solitudes. C'étaient ces nouveaux maîtres de Darès que nous venions de vaincre.

Je le questionnai sur les merveilles de la terre du Sud; il semblait en arriver, d'après ses explications, puisqu'il arrivait de bien loin dans la direction du sud. Il savait peu de choses. Là aussi d'où il venait on contait la lointaine contrée, gardée de sables et de forêts, aux routes marquées d'os-suaire, mais c'était bien loin, bien au loin. Personne parmi les maîtres de ces déserts n'avait tenté d'y aller. Je lui parlai de la ville qui avait fui devant nous et de l'apparition guerrière. Il me répondit qu'à une distance encore grande se trouvait une ville abandonnée et dévastée, dont tous s'écar-

taient car on la pensait habitée par des démons. Les pillards que nous avions défaits ne s'en approchaient pas, écartés de terreur superstitieuse. Il avait entendu dire que parfois dans la nuit des formes mystérieuses se dressaient du sol, mais ne savait rien de plus, la fatigue de ses soirs ayant toujours été trop lourde.

LES RUINES

Un soir, après une longue marche, nous atteignîmes la cité déserte, la cité endormie dont Darès savait le chemin. Elle nous apparut couchée sous une pâle lumière. Elle s'accoudait à des eaux vives. Nos compagnons, à quelque distance, campèrent. J'emmenai Darès, car j'avais hâte de pénétrer dans ces allées de pierre morte. Des griffons ailés se cabraient au seuil des temples, des rues dallées s'enfonçaient dans un horizon de colonnes, et la clarté nette et grêle des étoiles montrait de grises perspectives infinies. Des vasques étaient envahies d'une bondissante végétation ; l'air était chaud comme à l'instant de l'orage, et parfumé, comme si l'encens des cultes anciens brûlait toujours au fond de quelque temple, comme si la ville vide était demeurée une cassolette encore odorante à quelque dieu primitif, et des musiques éparses et flottantes passaient sous la lueur lunaire. Puis plus vivace un parfum de roses régna ; nos pas retentissaient trop dans ce silence inviolé depuis tant d'années. Les monuments étaient d'une architecture basse et trappue. Les murs en étaient ornés d'emblèmes répétés, des balances, des haches, des aigles et des lions étaient gravés dans un dur granit. Et la pierre était empreinte aussi de signes que nous ne comprenions pas ; sur une place vaste nous nous arrêtâmes étreints par le vertige de ce lieu sans rumeurs. La lune, après avoir d'abord traîné sur la ville un léger voile couleur d'acier, qui rendait étrangement nets les détails de l'immense hypogée, s'était laissé cerner d'un grand nuage noir et elle apparaissait au ciel comme une captive, comme une blanche princesse palpitante parmi les ailes des mauvais anges qui l'entraînent. Un éclair apparut comme un gigantesque hibou battant des ailes, un éclair battit le ciel comme d'ailes de papillons. Ils se suivaient et rejoignaient leurs méandres comme en une joyeuse course. C'étaient des javelots lancés coup sur coup du fond de l'invisible vers une seule cible et le cri majestueux de la foudre tonna, élargissant les modulations de son hurlement, comme un monstre développerait une énorme et tortueuse croupe ; la voix des cavernes éternelles couvrait de son mugissement la ville entière, après que le regard de l'éclair l'avait toute montrée à nos yeux au sein de sa flamboyante menace. Les lueurs claires se précipitaient comme des élans de simoun. Dans cette irradiation de larges gouttes

de pluie tombaient comme des perles, comme des lignes de longs diamants rompus par le vent, comme de brillantes fatalités inutilement prodiguées au désert. Les forces douces, qui naguère semblaient envelopper la ville, avaient fui sous l'emprise des puissances grondantes, les étoiles s'étaient dispersées devant les gueules des gouffres. L'éclair encore cligna ses feux d'améthyste; je vis passer et s'écraser dans le néant comme un char renversé, des colonnes tremblèrent, des chapiteaux tombèrent.

Quatre nuages de couleur laiteuse et tendre se montrèrent, apparences d'esprits de paix venant calmer les musiciens des orgues terribles, une oscillation de toute la nue les emporta et la foudre triompha en sept sillons consécutifs de lumière au milieu desquels, dans un blême halo, comme un œil de feu violet flambait.

Tout à coup Darès s'écria : La voici, c'est elle, c'est bien elle ; moi je ne voyais rien. Voici, répétait-il à voix basse, sa face mate et couleur d'or, couleur des fruits qui désaltèrent, couleur du métal qui délivre, couleur des tuniques éclatantes que portent les Heures conduisant les chariots de la destinée. Voici, répondit une voix, ses cheveux ondes comme les vagues de la mer, de la mer qui ronge les terres, de la mer qui édifie sous ses ondes rythmiquement mobiles les nouvelles assises des terres futures. Voici, s'écria Darès, ses rouges lèvres couleur des manteaux de pourpre, couleur du sang qui gicle dans les batailles, couleur des fleurs larges au détour des sentiers d'amertume, et voici ses yeux, ses yeux qui sourient dans un pli de tristesse, ses yeux inlassables, ses yeux inguérissables, ses yeux de pitié, ses yeux de colère, ses yeux reflet du ciel ; ses yeux d'attente, reprit la voix, car depuis que devant elle scintille le monde, ses yeux n'ont pu devenir ni joyeux, ni désespérés, ses yeux sont d'attente, comme sa chevelure est d'appel, la douce héroïne des temps.

Darès se prosternait. Mobed, Mobed, avant que je te vis j'attendais de toutes mes presciences ta contemplation. Mobed, déesse éternelle, cri de l'aube, adieu de la nuit, phare des nefs, repos de nos fatigues, si j'avais vu ta face victorieuse, combien plus légère m'eût été la fatigue, quand je ramais sur l'infini des mers, de toute une vie qui ne savait pas qu'elle dut un jour servir à quoi que ce soit d'autre, combien j'eusse attendu le sommeil pour voir sous mes paupières fermées s'éveiller l'aube de ton sourire, ô Mobed aux yeux d'espoir. Et voici que sous la lumière nacrée ta face devient blanche comme la promesse, blanche comme une neige pure, où le souffrant que je suis pourrait tenter d'écrire sa nouvelle histoire, sa nouvelle légende, son nouvel espoir. O Mobed d'espérance et de clarté, toute proche et si reculée.

Et la voix répondit : C'est elle, des premiers temps. Elle descendait parmi

les tribus, et les héros venaient déposer leurs armes près de ses pieds blancs. Avec les filles des prêtres elle parcourait les pâturages, et leur enseignait les arts, et la tribu qu'elle visitait florissait toute. Le jour de colère alors que l'ennemi rôdait par les plaines ou que les grands monstres menaçaient l'homme, sa face s'empourprait de colère, elle menait les hommes aux combats. Reflet de la divinité, elle est déesse. Elle a préexisté au Dieu des armées, elle était la déesse de la beauté et de l'attrance; c'est pour reproduire sa fugace vision que les rudes pâtres tentèrent de graver la pierre ou le bois. C'est pour l'appeler que les jouvenceaux tendirent la lyre et creusèrent la flûte. C'est elle l'âme universelle construite des désirs de toute la jeune humanité. Elle passe aux reflets lunaires, elle se dore aux rayons solaires, c'est son ombre qui passe parmi les grands bois. C'est sa chevelure qui cache le ciel aux villes, ses mouvements les grands fauves les imitent, et son sourire est copié par l'été. Le halo de l'éclair c'est le bistra de ses prunelles et l'éclair c'est sa colère tonnant par les espaces, ô guerrière, ô sage des vieux temps, ô déesse qui fus près des berceaux humains. C'est pour un reflet de son indifférente beauté que les hommes s'entre-tuèrent, c'est pour lui bâtir un temple qu'ils édifièrent des villes. C'est à cause de ses longues absences, à cause de la rareté de ses apparitions que la douleur apparut.

Et Darès reprenait : Mot de mon énigme, centre de mes fibres, ô tout mon cœur en éclatante joie, reflet des rêves espérés, source des paradis devinés, Mober, sois bonne et dévoile-toi.

La violence de la tempête se calmait, des coins d'horizon s'embrasaient encore, le ciel redevenait bleu et blanc et d'en haut refoulait vers la terre la nue noire. A la cime de la nue noire persistaient les feux éphémères, mais déjà du ras de la terre, une clarté blanche nuancée de bleu s'élevait et venait argenter les parois du nuage de colère; et dans une région livide, dans une large bande de couleur meurtrie et fatiguée reparut l'astre.

D'un ton d'argent bleui elle s'étirait lentement hors d'un archipel de petits nuages; des formes énormes de lézards l'accompagnaient, puis une énorme auréole blanche, toute parée de lances verdâtres l'entoura, et l'orage ne fut plus, par ses feux diminués, qu'un tressaillement de lumières blanches à l'horizon.

Darès prosterné balbutiait encore son hymne et la voix alternante ne répondait plus. Je fus surpris qu'il ne se fut point aperçu du cinglement de l'univers et de l'énorme rafale, mais pas plus que lui quand je lui affirmai n'avoir point vu d'apparition. Et vous avez entendu la voix lointaine? Oui, mais comme un écho de la tienne. — Elle était là devant mes yeux, haute et presque colossale et ses yeux me baignaient. — Savais-tu qu'elle

existait, cette déesse Mobed ? Non, et pourtant je l'ai reconnue ; mille signes engourdis de ma mémoire se sont réveillés. Il me semblait parcourir, en la voyant, le jardin d'un palais oublié dès l'enfance, et j'ai cru que des statues s'animaient, pour dire : Nous connaissons ses vieux aïeux ; il est venu dans nos parterres. Il était tout petit et jouait avec des guirlandes trop lourdes pour ses mains ; il nous connaît bien, mais peut-être il nous a oubliées.

Des bruits et des pas se firent entendre et si précis que je faillis défaillir comme à l'approche de la merveille ; la voix éveillait de si profonds échos que la vérité de l'apparition s'affirma devant les yeux de mon esprit. C'étaient, porteurs de torches, quelques-uns de nos compagnons, qui pénétraient dans les ruines, malgré ma défense.

Sire roi, me dit l'un d'eux, de troublants mystères nous ont entraînés hors du camp. Nous avons vu la face altière, l'envoyée des dieux, qui s'était dressée devant votre sentinelle. Elle nous fit signe de la suivre et vers ces ruines nous avons vu s'illuminer tout un cirque de colonnades et danser la longue file des fées multicolores avec les aigrettes sidérales au front. Des musiques et des lumières jaillissaient de toutes les pierres, et la grande apparition voilée présidait ; nous nous arrêtâmes surpris, ravis, effrayés, et les danses continuaient ; de hautes apparences vêtues de manteaux de pourpre passaient légères non loin de nous ; mais quand nous voulûmes faire un pas de plus toute la vision disparut comme d'un seul sautilllement et alla s'ébattre plus loin ; elle vient de s'évanouir en nous conduisant ici. Retournons, sire roi, retournons en votre royaume, au pays de vos pères. Partons hors la lande d'illusions et de merveilles. Ne craignez-vous pas la haine de ces temples oubliés, le courroux de leurs dieux dédaignés ? Les sables, demain ne nous seront-ils pas hostiles, des démons d'erreur ne nous tromperont-ils pas pour nous engager dans les nocives fondrières et dans les tombeaux de sable qui deviennent des ossuaires ? Et nous ne serions plus, morts si loin des nôtres, qu'une trace pour un nouveau conquérant de l'inconnu, le signe d'une chevauchée que nul peut-être ne verra. Retournons, sire roi, retournons.

Comme j'hésitais, une pâle lumière apparut au haut d'un escalier de quelques marches. Un grand vieillard en robe de lin m'appela :

Sire roi, si vous êtes arrivé jusqu'à la ville déserte et veuve, c'est que vous deviez venir. Si vous avez traversé les zones de mort c'est que vous deviez savoir. C'était à vous de réveiller les antiques mémoires et le labour de ce sol et de ceux qui dorment en lui. Vous êtes les fils en esprit des vieux Rois Mages qui bâtirent ici dans les temps, alors que le soleil des vertus et de la connaissance brillait vertical sur cette ville. Venez vers moi ; entrez, mais entrez seul.

LE PRÊTRE DE MOBED

Il n'est point, sire roi, dit le vieillard, de contrées inaccessibles gardées par le mauvais vouloir des dieux, de pays clos, dont les anges gardent la porte de leur glaive enflammé, de berges où rampent des monstres devant de trop épaisses forêts, mais il est des pays qui meurent, des manteaux d'oubli dont les dieux revêtent des tombes; des arbres se dessèchent et des fleurs se tarissent. L'homme n'est pas le maître de sa propre durée, il est le maître de ses dieux et de la durée de leur culte; il en est le maître car il en fut l'ouvrier. La ville où se trouve ce palais presque vide fut grande et opulente quand les cités que tu connais étaient, comme d'humbles passe-reaux, craintives sous toutes les menaces et des dieux et des hommes hostiles. Sa puissance ordonnait les flottes et les armées, sa science créait les fidélités et les cultes qu'on impose par les flottes et les armées. Tu n'as encore vu ici que ce que tu devais voir. Tu as vu l'orage et la foudre qui, en effet, se manifestèrent; tu les as reconnus, car tu les savais. Tu n'as pas vu la face vers laquelle montaient les prières de ton esclave, car ton âme trop compliquée n'y a senti qu'un jeu de l'ombre sous la nocturne lumière diffuse; tu n'as pas vu les fêtes et les danses qu'ont aperçues tes cavaliers, car ils furent pour toi les feux de la foudre s'éloignant dans les espaces. Tu n'es plus, sire roi, de ceux qui croient, tu es de ceux qui créent la foi, la croyance, la légende, la vérité, puisqu'elle est. Écoute donc les conseils et la tradition du prêtre de Mobed. Je suis le dernier de ses prêtres.

Si les hommes de ce pays adorèrent, au principe des choses, comme tous les autres hommes à la même période de leur vie, les grossières idoles, puis le sens mystérieux des épouvantes terrestres, puis les forces qui les domptèrent, ils en vinrent tôt à une conception plus forte, et ils adorèrent leurs moyens de lutte et de salut; à ces murs tu vois des balances, des haches, des aigles et des lions; les balances symbolisent leur prévoyance qui, avant l'action, pesait leurs forces en même temps que leurs dangers; les haches rapides sont l'évocation de leur décision dans le conseil, qui était, à leurs yeux, la vraie sagesse; les aigles signifient les sages respectés qui pouvaient, d'un œil calme, scruter les rais solaires, l'idée de la force qui enchaîne celle de la superstition et de l'erreur, et les lions sont les hommes d'action qui défendent la cité. Longtemps, grâce à leur culte qui assurait la prédominance du sage, ces peuples marchèrent puissants et sans terreur. Des prêtres expliquaient aux jeunes hommes la vérité de la vie, et que les qualités de l'homme étaient des dieux qu'on pouvait s'assimiler par la volonté. Les cortèges de nos fêtes se paraient donc non d'idoles, mais de héros, mais de juges justes, mais de poètes. Car si le héros combat, si le sage décide dans

le conseil, le poète est l'ordonnateur des fêtes, qui sont le culte et l'éducation de la cité. Le poète, dans notre ancienne et légendaire prospérité, chantait sur la place publique au seuil des temples. Son art était d'occuper et de rallier à lui les esprits ; car les vices viennent de l'anxiété et des mauvais conseils de l'heure vide. Il groupait les chœurs de jeunes hommes et de jeunes femmes, il rendait tangibles les idées par des chants et par des danses, car c'est par le plaisir que la connaissance doit d'abord s'acquérir une âme. Et si tu ne vois point sur ces murs d'emblème spécial qui ait symbolisé le poète, c'est qu'il doit pouvoir être égal à tous, et contenir, assez du moins pour en enfiévrer tout adepte, les grands aspects des réelles vertus. Les groupes de nos jeunes gens qui partaient fonder au loin une patrie à l'usage de la nôtre, partaient sous leur conduite. Ces colonies ne s'arrêtaient point au delta des fleuves, aux estuaires, au premier point de côte trouvé près de la mer. Elles devaient, dans les profondeurs des régions nouvelles, créer des villes semblables à celles-ci, assez gardées de l'abord étranger pour que toutes les vertus qu'elles emportaient en germe eussent le temps de fructifier adultes, entières avant qu'un mélange avec les races moins pures les pût compromettre. Que sont devenues les cent villes dont les fondateurs partirent de ce sol ? Sans doute, des pierres éparses au fond des forêts étonnent au plus lointain du monde les pèlerins de l'inconnu ; peut-être en quelques cités qui attribuent à d'incertains héros leur pierre angulaire, les balances signifient-elles les arrêts des hommes, les haches le pouvoir qui peut punir, les aigles et les lions les pas monstrueux des conquérants parmi la ruine et les décombres. Des feux de violence rutilent derrière les insignes de tant de calmes méditations.

Ici même le sens de la loi s'oblitéra, et au lieu d'adorer les qualités de l'homme, on en vint à se prosterner devant ceux qui en étaient quelque peu revêtus, et les héros s'adorant eux-mêmes, obligèrent au culte et à l'obéissance ; de là les tyrannies, les discordes, et la cité ne fut plus assez forte pour se défendre contre les peuples que ses richesses attiraient, et ces murailles virent les vainqueurs.

Or, il se passa que les poètes avaient refusé d'adorer la force, et même le courage, et même la vertu ; parmi les qualités humaines ils vénéraient par-dessus tout la beauté et exclusivement la beauté des femmes qui vivent selon les rites célestes de la Lune, dont les yeux sont couleur de l'aube ou de la nuit, dont le sein s'emplit de sève et qui comme la nature enfantent. Les qualités de l'homme, les vertus maîtresses qui sont les dieux, s'évertuent à parer la femme, en signe qu'elle est le reflet de l'au-delà qui nous est clément. Le héros agissant, le poète ardent ne vit que par le latent effort naturel qui se produit aux flancs de la femme, et par l'accumulation de ses pen-

sées qui doivent rester silencieuses, et plus précisément toutes les voix de la nature et toutes les harmonies créées circulent en elle pour que quelques-unes se cristallisent et surgissent en un héros. Si l'on prend soin de les rendre plus fortes, ne lutteront-elles pas à côté des combattants ?

Et nos guerres prouvèrent la véracité des paroles de nos poètes. Mobed fut une femme, sans doute plus belle que toutes et plus forte, et qui sut ramasser les armes que des hommes laissaient tomber. Elle réédifia les murailles et le culte pour un temps, et pour la récompenser ce peuple défia son souvenir.

Depuis longtemps, à leurs heures dures, ils espèrent, ils appelaient Mobed, mais personne ne parlait plus aux héroïnes qui s'ignorent la langue sacrée d'autrefois, et le peuple devait disparaître et l'heure de la ronce était venue pour la ville, et tant d'admiration et de prière ont créé la déesse que voici.

Et le prêtre dévoila une large fresque.

Telle est l'apparition que tes compagnons ont vue et réellement vue, car elle a vécu dans la mémoire des hommes, et elle vit dans leurs pressentiments. Reflet d'une immense croyance, elle peut s'extérioriser ; sa forme plane sans doute entre ciel et terre quand elle veut, quand il faut qu'elle montre à nouveau sa beauté triomphale et les astres de ses yeux. Moi, familier de cette image, je ne sais si je l'ai jamais vue hors d'ici, ou si je la vois partout.

Cette fresque où sont tracés ses traits, tu l'emporteras ; cette fidèle représentation contient toute sa sagesse et toute la pensée d'un vieux peuple dont certes tu descends un peu, puisque ta volonté t'a poussé à en rechercher les poussières.

Va, quitte-moi sans plus me parler.

Et comme je tentais de le décider à me suivre :

Va, dit-il, je devais parler une fois encore. Je suis désormais un tombeau muet.

LE FOL DANS LA FORÊT

Comme Darès, selon sa coutume, après le repas s'était accroupi sur des nattes, non loin du roi Balthazar et de Joseph d'Arimathie, le roi lui dit : Darès, conte à notre hôte une de tes histoires. Jamais il ne t'as entendu bien longuement et depuis le temps que je lui parle de toi, peut-être le désir lui en est-il venu.

Et sur l'approbation de Joseph d'Arimathie, le vieil esclave commença :

Il était une fois une grande forêt près de la mer. Elle avait autant de feuilles, elle avait autant de nids que la mer a de vagues. Elle avait autant

de clairières jolies, avec des divans de mousse et des tapis de gazons, que la mer s'égaie d'îles. Autant de faons la traversaient en bondissant que de jolis poissons dorés virent dans l'étendue marine. Autant de sources filtraient en elle, que de petites étoiles rouges et vertes se mirent au miroir d'Océan. Elle possédait aussi bien des vifs lézards aux yeux d'escarboucle, aux corps d'émeraude qui glissaient parmi les pierres, qui glissaient parmi les racines, et des milliers d'ailes volaient, et des milliers de gosiers chantaient sous les dômes verts de ses arbres ; il y avait aussi des oiseaux qui parlaient et de pieux solitaires qui les écoutaient.

Il n'y avait pas de route à travers la grande forêt. C'était des milliers de petits sentiers qui couraient comme les ruisselets au fleuve, au fleuve qui descend vers la mer. Les petits sentiers couraient, ils butaient contre des fleurs et alors se contournaient pour chercher meilleure route. Ils butaient aux racines des arbres géants et alors ils s'enfuyaient pour trouver meilleur chemin, et parfois ils se cachaient sous les taillis drus où seuls les lièvres pouvaient les suivre, puis ils couraient se blottir dans les roseaux au bord des sources, et jouer au pied des lauriers-roses, et se diviser et se poursuivre. Il y avait mille petits sentiers sous l'ombre de la grande forêt.

Il y avait mille miroirs à l'ombre de la grande forêt, des miroirs ronds où l'eau attendait les vols légers des papillons et la toilette des oiselets, et de longs miroirs où l'on pouvait se regarder tout en marchant, tout au long d'aveux, de discours, tout au long d'une chanson ; des miroirs inattendus s'agrandissaient sous les herbes hautes ; il y avait mille miroirs sur le sol de la grande forêt ; mais personne ne les connaissait, car il n'y avait pas de route sous tant d'ombre et seuls y menaient mille petits sentiers, qu'il fallait savoir par cœur, qu'il fallait avoir aimés, avant d'y pénétrer, car les gens du pays voisin s'arrêtaient sur l'étroite lisière. A quoi bon aller où ne mène nulle route ?

Il y avait un fol dans la grande forêt, il en guettait les aubes, il en savait les clairs de lune. Il s'en allait gambadant et flûtait ses trilles à côté du solitaire qui écoutait l'oiseau parlant. Que lui faisait à lui, le dire du bel oiseau ? il était agile, il était joyeux, il dansait tout le long du jour ; s'il ne savait voler, il savait courir vers la cime des arbres. Que lui importait le pieux solitaire. Le fol n'avait guère plus souci de penser que l'oiseau léger, et des plumes il en ramassait toujours les plus magnifiques pour s'en parer et sa couronne était toujours tressée des plus fraîches et plus rares fleurs.

Le fol n'était pas sans quelques connaissances ; il retrouvait sa route à travers tous petits sentiers, il connaissait toutes les baies, il appelait les chevreaux méfants, et ceux-ci le suivaient ; il charmait les petits oiseaux qui sautillaient sur son épaule, il savait qu'aux lisières de la forêt,

la plaine était nue, qu'au loin d'affreuses tours de pierre étaient bien moins belles que l'ombre de sa forêt, il savait toutes les pentes par où la forêt dévalait vers la mer, et il restait couché des heures à voir les petites nuées se parer de robes nouvelles, ou de longues heures encore il regardait venir l'ourlet blanc de l'écume et se briser inoffensive la grondante colère du flot, et il riait, et il riait, puis d'un bond s'en revenait taquiner les solitaires ou chanter dans la forêt.

Et comme les solitaires absorbés dans les méditations ne quittaient guère la cahute d'arbres d'où ils pouvaient juste apercevoir une clairière, qu'absorbés en eux-mêmes ils ne regardaient point ni les animaux se jouer, ni les beaux couchants inonder d'or les frondaisons, qu'ils ne connaissaient ni les miroirs nombreux, ni les mille petits sentiers, le fol était le roi de la grande forêt. Le fol était l'enfant de la grande forêt, car d'où venait-il, il ne le savait guère, il s'en inquiétait peu. La forêt l'habillait de feuilles, elle le nourrissait de fruits et de baies, il y dormait entre deux branches; il avait peut-être quinze ans, peut-être vingt et ne s'en souciait. La vie lui était bonne dans la belle forêt.

Un jour le fol vit, du haut de la mer, accourir une belle nef toute pimpante de voiles blanches, toute glorieuse de voiles pourpres, et des hommes vers les mâts étaient si somptueusement parés qu'on eût dit des statues de lumière, des statues de soleil, des statues couleur de midi.

La nef venait vers le rivage, et des hommes en descendirent, si nombreux que le fol prit peur; d'ailleurs, à leur arrivée il avait sauté dans un taillis d'où il les regardait. Des biches légères, curieuses aussi, brouaient non loin de lui, il en vit une tout à coup tomber, des gouttes d'écume et de sang à la bouche, et n'eut que le temps de s'enfuir, car les hommes de la nef accouraient.

Quand il revint pour les épier, il les vit qui, armés de cognées, défrichaient le vert taillis; leurs feux, alimentés de brindilles, étaient violents sous de grands vases de cuivre; il vit que la biche, et d'autres bêtes encore, étaient dépecées. Il s'enfuit et ce jour-là le fol fut triste en sa forêt, et de longs jours la forêt retentit de grands bruits, les arbres saignaient, les chevreuils fuyaient, d'autres nefs accoururent rapides sur la mer, et lentement un grand manoir se dressait, avec des murs et des haies vives, et vers les portes les haches des hommes d'armes scintillaient; le pauvre fol était triste en sa forêt. Il se retira aux plus sombres ravines où il avait peur qu'on vînt le surprendre, et il avait peur qu'on vînt l'en chasser.

Il consulta l'oiseau parlant, le bel oiseau au plumage de vermillon, de safran et d'azur, à la gorge blanche, à l'aigrette soyeuse. Bel oiseau, dis-moi quel est notre danger; mais l'oiseau était fier : Tu m'as dédaigné lors-

que tu étais le roi de la forêt, tu jetais tes trilles quand je parlais au solitaire, tu m'as dédaigné, tu ne sauras rien ; moi je vais au château, j'y suis bien fêté, je me pose sur l'épaule de la dame, et je lui parle, et je lui parle ; elle sait déjà qu'il y a un méchant fol dans la forêt.

Et le fol s'adressa au plus sage solitaire. Ah ! pauvre fol, tu sais bien le chemin de ma cahute de branchages, assez longtemps tu vins déranger ma prière et ma contemplation par tes courses de lièvre et tes bonds de faon. Enfin je veux bien te le dire ; ne va jamais vers le manoir qu'ont construit les étrangers, ton cœur plus tard en saignerait. Lors le fol y fut tout d'un trait.

A travers une haie de rosiers, il y vit, qui de blanc parée jetait des bribes à ses grands lévriers de pelage blanc et dansant devant sa main ornée d'anneaux, une femme jeune aux longs cheveux couleur des nuées d'automne parmi les feuilles jaunies ; et c'était la première fois que le fol voyait tel spectacle, et son cœur en fut déchiré en même temps de mille plaies, et son cœur grossit d'impatience de ne la point voir de plus près. Mais un jeune homme vint qui portait couronne d'or, et l'épée longue, et s'approcha pour baiser les lèvres de la dame, et le fol ne le put supporter et s'enfuit d'un trait.

Mais il revint ; dure est la glu des beaux regards. Et la belle disait : Prince, restez auprès de moi, je suis si seule quand vous partez, mes heures alors s'égouttent si lentes, et tout me gêne et tout m'irrite ; remettez ces fâcheux devoirs et demeurez. Nous irons dans les arbres, là-bas, voir derrière leur rideau ombreux ce qu'ils décèlent de merveilles, ou nous demeurerons, ne vous irritez pas, dans votre palais de marbre et d'eaux-vives, et nous compterons les roses en même temps que nos baisers.

Oui, Glyphtis, encore un jour je resterai, mais l'ombre du soir m'avertira de l'aube, qui doit un jour m'arracher à vous, de vos bras. Mais pour si peu de temps que j'aïlle, puisque j'y suis contraint, à l'appel de mon souverain et je reviendrai tôt près de vous.

Las, prince, ceux qui partent sur la mer ne savent guère quand leur retour. La route est mal marquée sur les vagues. Mais les pilotes ! — mais les sirènes. Mais ma nef est solide ! — et les récifs durs. Et ce n'est pas loin ! — Qu'en savez-vous bien. — Quand la force d'Éros nous emmena ici, nos voiles étaient gonflées de toutes les puissances de la terre et de la mer. Notre navire nageait au plus léger mouvement des rameurs. Mais quand vous partirez... et si jamais vous ne revenez. — Et si jamais je ne reviens ? Vous vous moquez. Que feriez-vous ? — J'irai trouver le fol, le fol dans la forêt. Et la reine riait d'une jeunesse de perle, elle riait si joliment qu'encore que le fol fut froissé, car le prince aussi riait ; son amour en grandit encore.

De la cime d'un cèdre, le pauvre fol vit partir un jour la nef à grandes voiles pourpres. Et comme il en était joyeux, il entendit l'oiseau parlant. Ah ! voici le bel amoureux avec sa couronne de fêtes et son joli pagne de luxe. Ah ! n'aura-t-il point un jour une belle ceinture d'écorce neuve. C'est cela qui sied joliment à qui prétend au bien des fils de roi. Ah ! ah ! ah ! ah ! Et comme il descendit du cèdre, il aperçut le solitaire qui lui dit : Fils de roi, où donc allez-vous en guerre ? — Et pourquoi Fils de roi ? répond le pauvre fol... — Fils de roi, tu ne l'es guère, mais pourtant le deviendras, pour ton grand malheur à toi.

Quand le fol vint vers le palais, il se glissa parmi les haies, pour éviter le regard des archers. Quand il fut près du grand jardin, et qu'il aperçut sa dame, le fol se mit à trembler et de grosses larmes lui coulèrent. La reine vers lui avait levé son pur visage de neige, mais ses yeux étaient froids et fixes, et son corps, comme une statue, attendait. Et l'âme de la reine s'en était allée, sans doute sur la mer, avec la nef aux grandes voiles.

Alors le fol saisit sa flûte et entama sa chanson copiée sur les pâmoisons de l'aube, et la reine, croyant que quelque oiseau passait, leva les yeux vers les hauts arbres, les baissa vers l'ombre de ses pieds, regarda parmi les haies, mais elle ne voyait pas le fol de la forêt ; mais comme il s'approchait ému, la face pâle, elle l'aperçut et s'enfuit en riant. Elle était redevenue légère et gaie, et sourieuse. Elle rentra dans le palais et se montra à une tourelle, puis à une autre, puis à une autre, et le pauvre fol courait ; à chaque tourelle elle montrait ses dents de rire et ses seins gonflés, et le pauvre fol courait ; puis si vite elle se montra avec son rire à chaque tourelle que le pauvre fol éperdu s'enfuit, s'enfuit dans la forêt, et à toutes les tourelles riaient de blanches femmes aux dures gaietés.

Ah ! qu'il pleura le pauvre fol, mais comme il s'en revenait vers la rose dont il souffrait, il vit poindre de la haute mer des nefs aux voiles pourpres, des nefs aux voiles blanches. Et le prince descendit qu'aimait Glyptis la jolie ; mais l'autre nef débarqua des hommes d'armes et un fils de roi. Donc les deux princes se combattirent, et le premier fut tué. Toute l'horreur du sang versé qu'il voyait pour la première fois transit le fol, mais moins encore que l'accueil de Glyptis au vainqueur, car elle vint à lui et lui donna son cœur.

Son cœur avec un geste confiant de ses deux mains, on eût dit des colombes aux mains du boucher ; son cœur avec son col s'inclinant sur l'épaule du nouveau venu et son front vers ses lèvres ; son cœur avec ses yeux qu'une buée d'aurore et de langueur emplît alors qu'elle vit cette face, pour la première fois sous le casque ; son cœur avec sa taille, qui, souple, ploya, et ses genoux qui défailaient sous sa robe de lin blanc et sa natte qui

se dénoua. Et comme tous deux se dirigeaient vers le château, elle aperçut le fol horrifié. Alors, se serrant contre le capitaine, à qui son âme était allée, elle lui donna encore son rire puéril et crespelé.

Elle lui donna son rire et le manoir fut clos. De nouveaux hommes d'armes en gardèrent les murs. Fol, fol ! dit l'oiseau parlant, tu devrais te faire un casque des clochettes qui poussent dans la forêt, et des grands roseaux tu tireras des flèches, et d'un grand jonc léger te tailler un bon arc, et d'un pauvre fol tailler un bon archer. Ah, ah, ah, ah ! Fils de roi, dit le solitaire, où donc allez-vous si triste ! Vous ne chantez pas, vous ne trillez pas. N'y a-t-il plus de baies mûres en la forêt ?

Fils de roi, je ne le suis guère pour mon malheur à moi. Solitaire, dites-moi, qu'est-ce qu'un grand manoir là-bas près de la mer, où scintille la belle qui m'a rendu plus fol ? La connaissez-vous ? Son visage est profond comme les miroirs de la forêt, mais combien plus blanc et plus délicat. Toutes les nues du ciel passent autour de ses yeux. Les pupilles en sont des étoiles tranquilles, son col est la tige d'un roseau plein de lait. Elle passe parmi les fleurs et se rit aux tourelles du grand nouveau manoir qu'on a tantôt bâti ; et les galères viennent vers elle, a tire d'ailes, du haut de la mer, comme des oiseaux marins. — Et le fol de la terre, comme un enfant timide, le fol de la forêt comme vers les œufs des nids, ah ! le vilain fol, qui ne sait ce qu'il dit, glapit l'oiseau parlant !

Alors les passereaux, les rossignols, les beaux oiseaux qui ne savent que chanter leur souffle en quelques notes, leur souffle, leur petit corps qui est tout leur être, de partout accoururent autour du pauvre fol et pour le consoler chantaient comme sa flûte qui résumait leur cri d'amour parmi les aubes, et le fol prit sa flûte, et les faons et les daims vinrent lécher ses mains, et des oiseaux vigoureux et que le fol n'avait jamais visés se jetèrent sur l'oiseau parlant, qui dut, de toutes ses ailes, s'enfuir vers le grand château, et dans une heure très douce, le fol conta à la forêt, à sa gent emplumée, à ses timides coureurs, le mystère de son âme à la leur très pareille, et la forêt était en fête religieuse et toutes ces petites âmes adoraient la Tendresse.

Pauvre fol au tiède cœur d'oisillon, dit le solitaire, crains le manoir aux beaux sourires. Ecoute, ce n'est pas la première tour qu'on construit pour Glyptis. Dès longtemps on parle de ses cheveux de chanvre auré, et de ses beaux yeux où toutes forêts et tous fleuves se viennent peindre et de sa beauté toute, pour toi si neuve, ô pauvre fol.

Elle naquit, il y a tant d'années si incertaines, qu'on ne sait si elle ne jaillit pas de la première source du monde. Et depuis ce temps c'est elle que cherchent les jeunes princes dont la barbe poind, c'est d'elle que pleurent en leurs palais désertés les vieux rois découronnés.

Il était un très vieux roi, si vieux, si chenu, si tremblant qu'on le portait tous les matins dans une longue verrière blanche d'où il pouvait regarder l'horizon. Son horizon, c'était les vertes collines de la mer en courroux ou le tapis calme de ses indolences, et le très vieux roi ne parlait. Il avait perdu ses fils qu'il avait envoyés par les routes difficiles consulter l'oracle ; et ce qu'il demandait aux dieux c'était de savoir quand il reverrait Glyptis qui avait été la colère aimante de sa jeunesse. Et il écartait ses filles, car il voulait qu'aucune image féminine ne vînt troubler l'image qu'il gardait sous ses paupières. Et le très vieux roi mourut dans le désespoir.

Il était un jeune berger qui vit Glyptis dans une cour splendide, les plus ardents chevaliers briguaient son sourire et le roi son époux dominait l'élite des villes. Il l'aima, elle l'aima, car son sort est d'aimer sans cesse, il l'emmena vers sa ville et sa ville fuma longtemps, car le roi et ses chevaliers la vinrent reprendre après un long siège, et toute la race du berger s'effondra dans le passé noir.

Glyptis vient, vit et disparaît ; les dieux l'enlèvent dans l'orage, puis nous la renvoient plus belle, et cette beauté c'est le masque de leur colère. Elle descend des trônes pour suivre les pirates ; elle quitte le pirate pour l'amiral triomphant, et l'amiral pour des jeunes princes qui la cachent en pays perdu ; mais quel pays reste ignoré où elle rayonne. Fol, Fol, espère que des navires armés la viendront emmener d'ici. Fuis au profond de la forêt, loin du château, loin du sourire, et chante ou danse, ou pleure, mais fuis. Et le fol reprit : Je ne puis.

Pourtant un jour le beau manoir fut attaqué par tels ennemis, ords et velus, qui eux aussi étaient venus pour conquérir la face de jeunesse et de sourire ; et leur vigueur a renversé le dernier beau prince et ses bons servants, et le manoir s'est embrasé comme une torche de résine, et sa fumée noire monta au cieus, étrange et tortueuse comme une corde de colère, comme un bras calciné qui encore implore, comme les premières nues de l'éternelle nuit, sur l'incendie, dernier soir du soleil ; Glyptis s'enfuyait par les haies de rosiers tout apeurée. Elle aperçut les yeux du fol agenouillé qui brillaient comme braises et ses mains qui tremblaient d'émoi vers le visage et les mains de Glyptis. Comme elle ne riait plus, il la prit dans ses bras et bondit vers les taillis verts. Fol, Fol, bientôt ta retraite sera découverte ; oh ! le beau fol ardent, les claies et les fouets sont tout prêts pour lui. Ah ! ah ! ah ! dit l'oiseau parlant. Mais Glyptis si tendrement l'implora : laisse mon ami, me cacher près de ses étangs, dans son château de feuilles et ses tourelles d'écureuil ; et l'oiseau les suivit sans plus rien dire et le solitaire, la voyant passer, leur donna son pain.

Alors ils errèrent par les mille sentiers, bien au loin, bien au loin. Glyph-

tis se regardait à tous les miroirs. La fuite des biches et des faons, et les craquements des taillis les avertissaient des approches ennemies. Puis, bientôt lassés, les barbares partirent, et le fol redevint le roi de la forêt.

Les herbes et les arbres repoussaient vers la mer, les petits sentiers y coururent et les lianes les suivirent, les haies de rosiers devinrent gigantesques et fermèrent l'approche d'un épais rideau près de la mer. Et le Fol gambade auprès de Glyphtis au cœur des clairières. Ils s'asseyent tous deux sur les divans d'ombre. Le Fol est fils de roi puisqu'il est le vainqueur et que Glyphtis ne saurait sortir de la forêt.

Car il n'y a point de route, mais des petits sentiers qui tournent, s'évadent et disparaissent sous ses pieds quand elle est seule, car l'oiseau parlant ne voudrait pas lui dire quand rôdent les nefs non loin du rivage, et que le solitaire l'amuse par ses gronderies et ses bonnes exhortations, autant que le bon fol par sa flûte et ses trilles et aussi par ses bras nerveux.

Et de plus, il écoute les beaux contes qu'elle lui fait sur les grands manoirs lointains, les rois entourés d'une garde de mille hommes, les pontifes dont un geste arrête les armées. Elle le voit un peu souffrir à ces récits du monde bien grand, et peut-être rêverait-elle de revenir par lui au pays des cités. Mais le fol, qui devient plus sage, de jour en jour l'incline vers lui. La forêt est belle, dit-il. Elle lui répond que oui.

GUSTAVE KAHN

(A suivre.)

IMPRESSIONS DE BAYREUTH

A l'écart des rues animées où papillonnent, dans l'air léger, les bavardages et les curiosités d'une foule amusée, le parc de Bayreuth, le *Königliche Hofgarten*, offre des matins de fraîcheur et de silence à ceux qui veulent s'abstraire entre deux phases du *Ring*.

Le parc s'étend derrière la villa Wahnfried. Il mène vers un palais aux jaillissantes fontaines rococo et dont la figure vieillotte sous des bandeaux de feuillage, au bout de l'étang velu d'herbe, sourit et songe. Le tombeau de Wagner est tout proche ; on y accède par une petite porte ouverte dans la haie au bord de l'allée ombreuse où les voix des passants s'inclinent, cédant sans le savoir à une inflexion pieuse. Tous ceux qui viennent ici ne pensent qu'à lui et quand ils approchent de ce tombeau c'est comme s'ils approchaient du centre de leur pensée. Il se tait là depuis treize années et son âme fait lever des êtres au fond du monde. Ils viennent, insouciamment les uns, ardemment les autres, vers la puissance dont ils subissent le charme et pourquoi se retiennent-ils de dire qu'ils se meuvent maintenant dans une atmosphère de joie miraculeuse, si le miracle était d'être prodigieusement humain, héroïquement simple, à force de génie.

Ce n'est pas seulement au théâtre que le drame nous affecte, car il est l'action synthétique de la vie spirituelle des êtres ; chacun le revit pour soi, selon sa vérité individuelle, en ces matinées de calme recueilli qui en distance les actes ; l'esprit reçoit la nouvelle de ce qui s'est passé dans l'âme ; c'est l'instant de la représentation mentale. Tandis que des pas s'étouffent autour du tombeau on entend l'oraison d'une voix dans le parc ; des promeneurs se sont assis, promeneurs d'un rêve qu'ils ne savent encore par où saisir pour le fixer, et l'un d'eux lit, à haute voix, le poème. Les visages s'isolent, mais les esprits communiennent en celui qui repose sous les accords magiques du sommeil d'Erda. De l'autre côté de la ville, sa figure de vivant, aux vitrines, arrête les yeux des passants. C'est ici le revers, la face pensive de la vie. Il s'est tourné par ici pour dormir.

Au soleil du matin le paysage d'exquise mélancolie voile à peine de lumière la profondeur des choses; la nuit le hante, et les bornes, et leur câble d'or noué de doutes. En souriant, le vieux château garde un air d'interrogation éternelle. Accoudons-nous au léger pont de bois arqué sur l'eau moussue — parabole délicate de la pensée sur le mystère — comme ce matin de départ où nous eûmes tant de mal à nous en arracher. Les arbres se touchaient de la cime ainsi que des mains long-jointes. Nous pensâmes à des êtres graves s'aimant dans la tristesse et qui s'appuieraient du front l'un à l'autre et ce fut par une perspective du temps que s'allongèrent nos regards vers ce palais de l'autre siècle, vers sa douceur énigmatique et son renoncement.

D'être en dehors du temps les choses sont plus désirables.

Pareil à la voix du paysage contemplé, un thème résonna en nous : la nostalgie du Walhall!... Ce ne fut qu'une sensation, mais toute la substance du drame vaporisée en musique, pollen de pensée, parfum de vie, arôme magnifique, nous avait traversés. Nous avons frôlé l'âme musicienne qui érige en haut-relief le drame pour s'attester, et notre pensée s'appuya au poème, nos yeux aux images ressurgies, trouvant en cette œuvre organisée comme un être, les plans respectifs où se poser pour en recevoir l'impression totale.

Fallait-il que nous vinssions là pour obtenir ce mirage du spectacle qui nous avait touchés? Est-ce la grâce que fait Wagner à ceux qui veulent méditer auprès de lui et s'initier à son désir? Soyez sûr qu'on ne le comprendra jamais assez bien et qu'il faut, pour y atteindre, s'efforcer à une intellection purement humaine de ce qu'il conçut.

« La Tétralogie est le poème de sa vie, le poème de ce qu'il fut et de ce qu'il ressentit » (1). Après tant d'utiles commentaires esthétiques, après tant d'explications en spirales pour en pénétrer l'esprit, pourrions-nous en saisir l'âme et comprendre que son drame est l'extériorisation d'une musique qui n'est elle-même que la forme de sa vie intérieure.

Le prologue de l'*Anneau du Niebelung* est la thèse d'où résultent deux tentatives d'action vers l'idéal, la première contrainte et douloureuse, la seconde libre et joyeuse, après quoi tout s'écroule pour ne laisser survivre qu'une pensée d'autant plus forte qu'elle s'est nourrie de la vie représentée. Cette pensée, c'est la musique qui l'a créée à travers le drame. Affirmation évolutive de l'âme à travers la matière vers?...

(1) H. von Wolzogen, *Erinnerungen an Rich. Wagner*.

Ainsi Wagner, loin de vouloir édifier le chef-d'œuvre d'art, n'a songé qu'à créer par son œuvre une pensée. Il a voulu s'exprimer ; il l'a fait par son moyen naturel, *la musique*. Wagner était un subjectif ; il regardait en lui ; son art fut la manifestation constante de ses luttes et il n'est pas une œuvre de lui qui ne soit le développement d'un « cas » personnel ; mais comme il était pleinement humain, ses songes sur lui-même eurent une portée universelle. Ce qu'il contemplait en soi c'était le monde et son désir d'artiste nous en propose l'intégrale beauté.

Wagner était un musicien ; je prends le mot dans l'acception la plus pure. C'est en suivant son impulsion de musicien qu'il a résolu l'énigme de la vie... présente au moins. « L'Allemand ne veut pas seulement *sentir* sa musique, il veut aussi la penser » (1). Cette musique, qui lui dit tout l'intime de son être, comment ne l'assimilerait-il pas à son être ? Avant telles analogies de forme et de composition dramaturgique, voilà ce qui apparente Wagner aux Grecs.

Il est tellement celui dont la musique exprime la vie qu'on pourrait, en ne considérant que cette musique, dégager tout le sens du drame. La musique et la vie s'y éclairent l'une l'autre, et ce n'est pas inutilement, car il y a encore des malentendus sur l'une et sur l'autre. Il faudra qu'un peu plus de clarté ouvre le fond de la vie pour qu'on arrive à reconnaître l'*Ur-Melodie* que les hommes entendent sans conscience depuis des siècles.

* * *

Rien ne semblait plus superficiel que la musique et rien n'est plus immanent. Elle est à l'origine de nos expressions : le langage essentiel. C'est par elle que la vie module en art. Elle est le cours sensible de la vie animique dans l'existence. Wagner la recueille comme une eau de source et les vases où il l'enferme ne sont pas d'une autre substance. Ils sont la musique même qui se contient ; le dehors de sa propre substance figé dans l'espace pour devenir visible et tangible. Ce que nous appelons la plastique des drames n'est rien que mélodies et rythmes solidifiés au froid de l'extérieur. La plastique commence où le mouvement cesse, elle en est la forme fixée.

Que souhaite Wotan ? Concilier la vie avec la vérité ; la musique avec l'idée, ce qu'on ressent avec ce qu'on voit, et les figures du poème qu'il rêve se balancent, inconsistantes et tracées pourtant, en la région, belle et nébuleuse ainsi qu'un purgatoire, où il médite. Penseur des mouvements de l'être, il hésite entre la nature et la règle.

La musique est mouvement. Le mouvement aspire au repos et la musique

(1) WAGNER, *Ueber deutsches Musikwesen*.

à l'idée. Le thème de la nostalgie du Walhall est le symbole de cette aspiration et je n'ai rien entendu de plus angoissant de beauté — si toute beauté contient de la douleur — que le début du deuxième tableau de l'*Or du Rhin* qui ouvre la psychologie du drame. La musique s'alentit dans le songe du désir du penseur. Pendant son sommeil le Walhall s'est dressé, image de l'ordre suprême qui donnerait le repos aux hommes. Ce n'est pas un palais d'orgueil, car le mirage se meut dans l'esprit de Wotan sur les accords parfaits de la bonté divine, et ces accords gardent en leur marche mélodique quelque chose du balancement de l'eau qui en caresse la base. Ces accords pourraient fondre à la souffrance humaine; ils ne *s'arrêteront* pas aux contours durs de la voix de Fricka : toutes les possibilités de liberté demeurent en leur type d'harmonie. Un problème d'harmonie, la Tétralogie n'est pas autre chose, d'harmonie esthétique et d'harmonie humaine; — dans l'œuvre d'art parfait elles se supposent et se supportent réciproquement. — On y voit la musique pâlir et froidir sous la parole, avec de magnifiques lueurs d'agonie, avant de mourir dans la matière; mais le sacrifice la transfigure et, de ce passage, elle ressuscite plus forte comme, par exemple, en cette marche glorieuse — dite funèbre — à la vérité de l'être délivré qui termine à peu près le cycle des souffrances de Wotan (1).

**

On a désigné justement Wotan comme le personnage principal de l'*Anneau du Niebelung*. Le thème du Walhall est la synthèse du sujet et le foyer de l'œuvre. On peut dire, qu'en le concevant, Wagner a conçu son drame.

Vers ce thème s'élèvent, en resserrant et consolidant de pareilles harmonies parfaites, ceux du fleuve légendaire et des norines et d'Erda qui forment, avec celui de la déchéance des dieux, l'angle sous lequel vit le monde. Le Walhall est au sommet, idéal du repos dans le rêve : *Wahnfried*.

Sous l'angle de ces thèmes organiques et désorganiques, voici le monde avec des thèmes de sentiment et d'action, voici le théâtre et le drame et leurs aspects analytiques; voici le lieu des antithèses et des conflits où Fricka même prendra part et se passionnera pour le contraire de toute passion. Les mouvements d'âme éclatent jusqu'à se traduire en orages et en frissons de nuées : la poussée de la musique bouleverse les majestueuses

(1) Pour tout ce qui concerne Wotan on lira utilement l'étude de Wagner : *Ueber Staat und Religion*. Il y a écrit : « Ce n'est que par le sort et les souffrances des rois qu'on peut connaître pleinement et entièrement le tragique de l'existence humaine. »

Prenez le mot *roi* dans l'acception idéale et songez à une des plus belles pages de l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck.

théories qui maintenaient au début de l'œuvre un espoir de certitude dans la conscience. Fricka a beau étaler au devant de ce flux lyrique la mélodie ornementale, nue et froide, des dogmes; sa voix incolore et tranchante, à qui la volonté seule donne de la grandeur, dit trop que l'harmonie est détruite; le feu de la colère et du désespoir la ronge. En voulant imposer, du repos, ce qui n'en est que le fantôme, elle précipitera la débâcle. Par les brèches du vieil édifice moral la musique monte. Issue en thèmes isolés, timides, tendres et courbes, du cœur de Siegmound et de Sieglinde, elle déborde et c'est un commencement de retour aux éléments, une nouvelle effusion de l'idée dans l'amour, cette scène où Brunnhilde s'endort parmi les flammes consolantes et gardiennes de la passion divine. Repos dans le sommeil. L'affaissement de la volonté selon les runes s'accroît. Le monde attend. Il n'y a plus de dieu sur la montagne. Wotan est devenu le voyageur à l'esprit errant, aux accords fluides. Mais une volonté d'homme est née de la nature (1); une autre tête, ingénue celle-ci, va poindre du versant opposé et la musique s'épand des profondeurs à la surface, étonnée d'être au jour et légère et joueuse en tiges flexibles et robustes, en ramée fraîche aux teintes claires de printemps, pour raconter, moins une âme qu'un cœur et ses sensations. Le thème ascendant de Siegfried, parti de l'horizon de la terre et crevassant d'un éclair d'action la trilogie, atteint la roche sous le frêne où dort le désir du dieu.

L'action est finie; toutefois l'élan de la vie était tel qu'il faut qu'elle s'épanouisse en lyrisme. Nous revoici sur la hauteur, un autre jour naît; l'évolution s'est accomplie; une race nouvelle est venue. Du tréfonds de la pensée de Wotan le vœu de beauté est monté aux lèvres de Brunnhilde et de Siegfried; et ces jeunes voix de la terre substituent leur concert de fraîcheur à la splendeur lasse des accords du Walhall. Instant de pureté humaine et d'espoir de rédemption par l'amour!... L'instant sinistre de la violence et du mensonge le suit de près; Siegfried va revenir au sommet de la roche, l'âme déguisée, habillée de ténèbres, et coiffé de ce *tarnhelm* qui lui fait une tête de crapaud.

« Mon casque de héros!... » avait dit Albérich. On comprend le sens de ce mot plus horrible que sa malédiction. « Le monde est mauvais, le monde appartient à Albérich » (2); Siegfried y est descendu; les lueurs fausses du crépuscule l'enveloppent. Celui dont l'héroïsme a triomphé des dieux ne peut pas empêcher, dans le monde maudit, la fin prédite; mais son thème ne se brise pas au thème du destin: la musique en atteste la persistance au delà de sa chute.

(1) Pour ce qui concerne Siegfried, lire: *Kunst und Klima*.

(2) Parole de Wagner. (Voir Wolzogen's *Erinnerungen*.)

La mort de Siegfried ! On ne peut pas concevoir si on n'a vu la scène, — et je crois pouvoir ajouter : si on ne l'a vue ici, — la signification de cette page symphonique. L'observation prouvera occasionnellement que, loin de vouloir isoler la musique, si j'y ramène tout c'est que je considère en elle la force originelle et créatrice du drame. A l'audition ou à la lecture de la « Marche funèbre » du *Crépuscule des Dieux*, on imagine seulement une marche pour accompagner le cadavre de Siegfried sans deviner quelle transsubstantiation, visible au théâtre, elle réalise. A peine les porteurs se sont-ils engagés dans le chemin de roc étroit qui monte en lacet au long de la rive du Rhin, que le théâtre se voile de vapeurs ; l'image matérielle de la mort, tout à l'heure brutale, s'évague peu à peu et, à mesure, l'attention se reporte vers la musique. Au début on regardait : c'était encore le drame terrestre ; à la fin, les yeux levés vers le sommet du roc où le corps a disparu sous les nuages amoncelés, on écoute. Siegfried n'est plus nulle part, Siegfried s'en est allé dans l'inconnaissable où l'âme seule peut le joindre. Il est entré dans sa vérité. La forme de cette scène résume la forme de l'œuvre. A ce second terme d'une proposition poétique que le drame résout à travers la vie dans l'absolu, la pensée apparaît complètement évidente. Au tableau du Walhall la beauté, contenue par l'attente et le doute, nous angoissait ; elle nous soulage intensément maintenant et nous exalte. La musique se sépare des choses, s'en évade ainsi que l'âme, d'un corps où elle a agi pour la vie et nous voyons sa raison et que, symbole de la vie absolue, elle était le seul motif de la lutte.

On a expliqué la forme lyrique d'une grande partie du *Crépuscule* par le fait que la musique avec la sensibilité envahit tout. Dans cette partie du drame la vie est pourtant très *relative*. Il s'agit, à vrai dire, d'une certaine qualité de sensibilité, d'une certaine qualité de musique. Plus rien n'est pur, ni la musique, ni l'idée. Il y a surabondance de mouvements physiques et désordre, la musique se trouble. Il y a une sorte de pléthore où le sang du drame se vicie ; rencontre et corps-à-corps de la vie et de la mort de toutes parts ; les vagues du flux et du reflux se heurtent et se mêlent ; arrêt, décadence, décroissance de musique et de vie. Le poème se désorganise. Au sens esthétique la symphonie se fait plus complexe et plus riche, parce qu'en se décomposant les thèmes confondent leurs parcelles en un décoloris subtilement nuancé ; c'est le prestige des paysages d'automne et de la lumière au prisme des vapeurs de la terre, mais de pareilles modulations ne s'aperçoivent qu'où la vie s'alentit et se fane. La musique n'a plus sa force d'allure ; elle s'arrête dans le désir vain de résister au reflux et comme pour jouir

un instant d'elle-même; tombée avec une lourdeur sensuelle dans le monde contingent, elle stagne à l'entre-vie du drame et l'empâte. C'est ce qu'on a appelé le « style d'opéra » de la quatrième partie du *Ring*; une crise, une maladie de la musique correspondant à la maladie d'âme des êtres. La musique se dégage bientôt; comme Siegfried, elle rentre dans la vérité, au-delà... et l'œuvre d'art et de vie, accomplie, se révèle.

Nous croyions que la musique n'était qu'une voix de limbes. Ce fut la bonne action de Wagner de nous faire toucher du regard la vie qu'elle anime et nous avons reconnu la musique dans un être.

Avec Beethoven la musique s'était entr'ouverte à l'idée. Pour y atteindre et s'y marier il fallait qu'elle se frayât dramatiquement ce chemin à travers le corps de la vie. Wagner arrive au faite d'une lignée de musiciens; il procède de Beethoven; c'est un fait historique et que lui-même affirme. Son drame est l'épanouissement, dans l'espace présent, du flux lyrique de trois siècles. Jusqu'à ce jour la musique avait passé en voyageuse dont le but est loin. Elle s'alentit, contemplative, et cherchant ses conclusions hors d'elle-même, en notre temps fervent de lumière, comme si elle y avait aperçu, en reflet, sa patrie. On s'étonne de l'impuissance où Wagner a mis la musique. La cause en est, moins la force, que la qualité de son génie. Il est de la nature des choses qu'elles changent à un instant donné leur chaleur en lumière. Il fallait ce demi-arrêt pour que la musique prît conscience; mais elle ne pouvait s'arrêter un peu sans mourir un peu.

En se pâmant de joie intellectuelle à l'extrême limite de son domaine véritable, elle a montré aux musiciens une beauté inespérée qui les tente. Pour susciter le mystère de la vie, Wagner a offert un nouveau moyen d'expression à ceux qui conçoivent lyriquement l'art, je dirai mieux: à ceux qui entendent que la musique est le principe de la vie et de la pensée que leurs œuvres recomposent. Il y a, dans son drame, rayonnement harmonique des formes et non parallélisme; unité de substance. C'est le drame *par* la musique; car, s'il est vrai que le chant commence où la parole la plus mystique renonce, la musique est l'art essentiel. Toutefois, par cet effort vers l'intellectuel, la musique s'est énervée. Il lui refaut une impulsion et des germes. On fera bien de les chercher dans l'instinct populaire et « le génie de l'espèce » (1). Les éléments littéraires et plastiques que le drame wagnérien comporte ne sont, en effet, que pour manifester la vie intérieure qui, seule, *importe*, et il faudra que cette vie, toute musicale, soit puissante pour saillir en relief énergique sur le théâtre.

(1) ... qui crée l'illusion et fait fleurir les rêves... (Voir *Staat und Religion*.)

J'écris ces notes au sortir du théâtre admirable où Wagner a voulu une représentation haute en couleur et vigoureuse et accentuée afin d'exprimer intégralement sa musique réelle. Les impressions que je rapporte proviennent d'un *spectacle*.

Sur ce théâtre, les paroles claires, les images nettes font des paliers certains par où l'on descend à l'origine de la vie et de soi-même. Ailleurs il semble qu'on veuille nous imposer des songes. Ici, nous offrant la vie, on nous *laisse* songer, et tandis que la raison et le regard s'appuient solidement, l'âme se replonge à la source et boit à l'infini (1).

Je reviens de là-haut avec la conviction que ceux qui n'ont pas vu le drame n'en connaissent pas la musique et je crois pouvoir dire, sans paradoxe, qu'au théâtre de Bayreuth, on regarde pour *entendre*, d'autant que le mot implique enharmonie de sens.

Ce qu'on a vu, fût-ce une pensée, s'efface; mais ce qu'on a entendu demeure, et s'éveille pour l'esprit aux instants favorables, telle cette minute heureuse de recueillement et de silence dans le parc.

HENRY MAUBEL

(1) « Résoudre la réalité dans l'illusion; créer un infini réel par l'art. » (WAGNER, *Kunst und Klima*.)

Chronique de la Littérature et des Arts.

Le Militarisme et l'Idée de Patrie. — Révolution et améliorations. — Le Pain gratuit, de M. VICTOR BARRUCAND. — *Les Nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*, par M. ERNEST LA JEUNESSE. — *Le Trésor des humbles*, de M. MAURICE MAETERLINCK.

En écrivant ma dernière chronique sur le militarisme et l'idée de patrie, j'étais loin d'imaginer qu'elle susciterait tant de polémiques et me vaudrait tant de passionnées épistoles ; car, nette comme elle l'était sur l'écroulement proche et souhaitable de l'idée de patrie, sur la haine du nuisible militarisme, elle me semblait exprimer tranquillement, sans forfanteries, sans poing sur la hanche, l'opinion des hommes réfléchis de notre temps.

Peut-être voudra-t-on bien se rappeler ce qu'elle énonçait : le désir ardent de la fin des patries, la conviction que la vieillesse et la décrépitude de ce concept trop étroit s'avancent fort alertement, les dangers sociaux et l'injustice du militarisme. Et, après avoir, très vite, fait la critique de l'exaspérante servitude à laquelle l'état de l'Europe nous astreint, j'énumérais quelques propositions, neuves je crois, susceptibles de rendre cette servitude moins odieuse, moins injuste, moins vexante au cours des années pendant lesquelles nous devons encore la subir, à cause de la nécessité de sauvegarder notre langue, les traditions de liberté, les velléités d'affranchissement religieux, politique et social, qui, le jour où le peuple français serait empoigné par quelque soudard plus brutal que nos habituels porte-sabres, seraient pour longtemps perdues, compromises, enrayées.

C'est tout cela, mais rien que cela, que je croyais utile de défendre momentanément. Et je donnais des moyens encore inédits pour que cette défense nécessaire fut réduite au minimum d'ennuis et d'agacements. A cause de ce modeste écrit, j'ai du subir l'injure de quelques bilieux patriotes, estropiés sans doute ou nonagénaires, et les bourrades de certains théoriciens, un peu bien simplistes, de l'anarchie. Des occupations — et aussi la joie de prendre l'air après les mois de travail — m'ont fait négliger de répondre.

D'ailleurs, les grincements de mes bargneux patriotes, j'aime mieux les négliger toujours. On ne discute pas avec le délire et la congestion. Mais il me plaît de répondre à mes contradicteurs anarchistes, à ceux du moins qui me combattent avec mon article tout entier et non pas seulement avec des bribes ingénieusement choisies de cet article.

D'abord, tout en daignant reconnaître que je fais assez justement le procès de l'idée de patrie et du militarisme, on me reproche de croire à l'utilité de défendre momentanément les traditions et le tenace effort d'affranchissement qui, depuis toujours, nous caractérisent dans l'histoire de l'humanité. Les vagues raisons qu'on m'a données n'entament pas ma croyance. Et j' imagine que, si demain les butors d'outre-Rhin ou ce tsar, sous les pieds duquel si fâcheusement notre idolâtrie s'évertue, pouvaient malmener et rendre silencieuse la pensée française, le développement humain serait pour quelques printemps arrêté.

Je ne me borne pas à craindre que nous soyons moins libres et moins traités en hommes sous le pouvoir des kaisers que sous le régime républicain, encore que cela fût très évident. Mais ce serait trop égoïstement nous soucier de notre condition à nous, hommes de ces générations ; et, quand on veut réfléchir aux évolutions sociales, il ne faut jamais songer aux commodités et aux bonheurs présents. Mais c'est l'arrêt, c'est l'à-coup dans le développement de l'humanité que je voudrais éviter. Et il semble que dans l'état actuel des idées en Europe, la voix de notre peuple a encore quelques beaux cris, utiles et impérieux, à proférer.

Sans doute il est plus aisé de répéter, avec une brièveté têtue : « A bas la patrie ! » Soit. Nous sommes d'accord pour l'avenir. Mais, tout en travaillant de toute l'ardeur de notre foi à cet avenir, nous trouvons que, pour le présent, c'est un peu trop simpliste. C'est une formule commode, vite dite, un gai coup de clairon. Mais ce n'est que la très légitime expression d'un désir qui, malheureusement, ne résout rien et n'avance pas les choses.

Aussi, bien que ce désir soit notre idéal social le plus cher, nous n'aurions pas pris la peine d'écrire cet article tant discuté, s'il ne s'était agi que de faire des variations plus ou moins heureuses sur ce cri : « A bas la patrie ! » C'est une clameur de rue et de bagarre, claire devise dans certains conflits, mais qui ne suffit pas quand, de sang-froid, on raisonne, et quand on discute, la plume à la main.

Au lieu de me livrer à ces exercices d'intonation — vraiment un peu vains et qui, depuis vingt ans, n'ont diminué en rien les souffrances militaires — j'ai préféré chercher quelques adoucissements par la justice, la bonne foi, l'intelligence. Ayant vécu à l'armée, connaissant ses codes et les habitudes d'esprit qui y régissent, j'ai apporté quelques propositions, nou-

velles, pratiques, réalisables demain, qui assureraient à l'homme la vie et le respect. Et, à cause de cela, on me traiterait, d'assez vilaine façon, d'opportuniste béat et, avec une sévérité fort réjouissante, on m'accuserait de professer une morale tortueuse !

A vrai dire, tout se résume en ceci : mes contradicteurs anarchistes semblent plus soucieux de bouleversements que d'améliorations. Ils s'indignent qu'on veuille rendre moins insupportable l'ordre social actuel. Nous avouons, au contraire, que la révolution pour la révolution ne nous a jamais paru légitime. Ce que nous souhaitons, c'est par les voies les plus promptes et même d'une façon très fragmentaire, l'amointrissement des misères et des duretés de la vie. Et, loyalement j'ajoute, que si l'humanité peut conquérir un bonheur relatif, sans révolution, mais tout de suite et chaque jour un peu plus, je me consolerais très bien qu'elle ne conquière pas le bonheur absolu, dans cent ans, par la révolution violente. Même, j'en suis déjà tout consolé, car je crois que c'est de cette manière lente et tranquille, par la force des idées, qu'elle arrivera au bonheur.

Mais c'est d'absolu que mes contradicteurs anarchistes poétiquement rêvassent. Laissons-les s'exciter, les yeux levés vers leur firmament étoilé de mèches. Ils ont tout de même raison d'être si bravement poètes, car c'est vers l'idéal que nous ramènent leurs songeries. Cependant, peut-être voudront-ils admettre avec moi que, sans désespérer de l'aurore radieuse — mais un peu lointaine — on a bien le droit de veiller à ce que la nuit soit moins traîtresse et moins méchante.

Pour en revenir au militarisme, c'est sans énervement que je les entendrai crier : « A bas la patrie ! » pendant mon âge jeune, puis pendant ma maturité, peut-être encore pendant ma vieillesse, si, moins ingénus et moins simplistes, quelques braves êtres, travaillant avec moi à rendre le service militaire moins odieux, moins inique, jusqu'à ce que les armements cessent avec les patries, obtiennent bientôt que l'homme soit traité en homme, qu'on n'exige pas de lui plus qu'il ne doit donner. J'imagine que beaucoup d'êtres, sans cesser de désirer comme nous la fin des armées, l'écroulement de l'idée de patrie, estimeront que nous avons très sagement agi en ne nous bornant pas à crier « A bas la patrie », mais en luttant pour que le joug soit allégé.

Tel est l'ensemble d'idées que mes contradicteurs anarchistes auraient pu voir. Mais ils ont préféré se livrer à des objurgations véhémentes à propos de celle de mes propositions, qui n'est qu'accessoire et toute de détail, et qui modestement tendait à ceci : Rappeler au citoyen, à l'homme, l'idée pour laquelle il était là, au lieu de l'abrutir aux latrines et parmi les épluchures de pommes de terre, le distraire et l'intéresser, au lieu de l'ennuyer.

Il paraît que tout cela n'est pas conforme à une certaine orthodoxie révolutionnaire. Passons. C'est sans doute fort bourgeois. Mais j'aime mieux être le bourgeois que je suis que d'être révolutionnaire d'une certaine sorte. Et la noblesse de cette *Société nouvelle* c'est la possibilité laissée à chacun d'exprimer librement, hors de l'arrogance tyrannique des dogmes, son personnel désir du mieux.

* * *

C'est pour les mêmes raisons d'amélioration immédiate que j'aime infiniment cette idée du pain gratuit que nous devons à Victor Barrucand. Depuis six mois que, par la plume et par la parole, il la propage, elle a été discutée par tous les philosophes, par tous les sociologues, ou même simplement par des journalistes bien intentionnés, par tous ceux qui ne bornent pas leur ambition à discuter académiquement sur les systèmes acceptés, et l'on a vraiment dit, pour la défendre ou pour la combattre, tout ce qu'il fallait. L'un des attraits de ce livre, *Le Pain gratuit*, que M. Victor Barrucand vient de publier chez Chamuel, est précisément, en outre du très logique exposé de principes, la confrontation de toutes les opinions contradictoires que le projet de la bonne miche pour tous a suscitées. Il serait oiseux de résumer tous les arguments, et je préfère renvoyer à la brochure, qu'il faut lire. J'aime mieux remarquer aussi que Victor Barrucand a, lui premier, trouvé le cri, la devise qui conviennent à la phase actuelle du développement humain. La formule « Liberté, Égalité, Fraternité » caractérisa joliment l'aube de 1789. Mais aujourd'hui elle est insuffisante. Elle sent un peu trop 1848 et le mois. Nous n'avons pas le droit d'en rester à une action trop restreinte. Avec cette claire devise, on a réalisé, au cours du siècle, des conquêtes appréciables. Personnellement, nous sommes loin d'en faire fi. Mais nous avons à peu près atteint, du moins en principe (et la réalisation complète ne pourra pas être différée longtemps), tout ce que promet cette formule ainsi réduite.

Mais il est bien évident que nous ne pourrions obtenir désormais une liberté, une égalité et une fraternité supérieures que si les conditions économiques s'élargissent. Un homme ne peut avoir la sensation de la vraie liberté, de la vraie égalité que lorsqu'il mange, ou plutôt que lorsqu'il est sûr de régulièrement manger. Sans cela, il est annihilé et se trouve dans l'état le plus fâcheux pour faire respecter son droit à la liberté et à l'égalité. Et pour lui, la devise de 1789 est lettre morte. Le mérite de M. Barrucand est de compléter très explicitement ce cri, de renouveler une formule surannée et insuffisante, de donner celle qui est nécessaire à l'homme de maintenant.

C'est à coup sûr très ingénieux, et d'un sens pratique fort avisé. Car à cette formule significative correspond une réalité, d'exécution possible. Une âme, parée de quelques scrupules, ne peut vraiment plus admettre que des êtres souffrent de la faim, en meurent. Or, chaque hiver et même dans la douceur des mois de soleil et de travail, les faits-divers nous annoncent quelques-unes de ces morts épouvantables en face desquelles nous nous sentons solidairement couverts de honte. C'est donc que toutes nos assistances publiques, pourtant bien rentées, sont impuissantes. Le projet de M. Victor Barrucand préserve à jamais la société de ce crime. Désormais, on ne mourra plus de faim. Il semble que ce décret-là en vaille bien une quantité d'autres. Et je ne me sens pas du tout la volonté d'examiner s'il choque les dogmes officiels d'économie politique ou le stoïcisme des anarchistes qui se déclarent désolés de toute amélioration comme si c'était un crime de lèse-révolte. Je ne m'arrête pas aux principes, je ne vois que le mieux direct, prochain. Et je deviens le fidèle de cette idée généreuse. Elle empêche de mourir de faim, dignement, légalement; sans charité, sans enquête, de plein droit. Elle permet à l'homme les quelques heures d'arrêt, de repos, s'il lui plaît, dans la rude poussée de l'existence. Elle lui permet d'écouter, s'il en a besoin, le bruit de la mer, le frisson des arbres, le chant des oiseaux et des sources. Elle lui assure le moyen de lutter longuement contre l'injustice possible des forces sociales mal dirigées. Elle le fait plus libre et plus égal aux autres. S'il n'était pas dangereux de toucher à la belle simplicité de la formule de M. Victor Barrucand, j'aimerais qu'il la complétât ainsi : « Pain, feu, asile. » Et alors, si des lois le pouvaient vite réaliser, comme tout brave homme se coucherait le soir plus satisfait de soi-même, plus rassuré sur les autres !

— « Bourgeois ! grinceront aussitôt les stoïciens de l'anarchie. Vous ne songez qu'à prolonger l'ordre social actuel, en l'allégeant de ses iniquités trop exaspérantes. Cette idée, pour nous, est exécration, car elle est susceptible de retarder la révolution ! »

C'est toujours le même argument : la révolte pour la révolte. Nous répondrons seulement que nous cherchons à économiser des existences, aujourd'hui, demain, tout de suite, à diminuer la somme éparse de malheur et d'injustice.

— Soit, concéderons d'autres esprits. Nous n'acceptons cette idée que comme une tactique efficace. Le pain gratuit, c'est une force que nous acquérons pour la résistance, pour la lutte.

— Acceptez-la comme vous voudrez. Vos intentions m'importent peu. Je ne connais que le devoir présent de sauver des hommes. Et, puisque cette idée neuve, cette neuve formule m'assurent ce que l'assistance publique

est incapable de réaliser, je l'ajoute à celles sur lesquelles s'étaye ma vie morale.

Alors, les pédants d'économie politique surgissent, furibonds ou dédaigneux.

— « C'est contraire, disent-ils, à toute notre esthétique sociale. » Et, comme l'argument nous fait pouffer, on ajoute : « Et c'est si peu pratique, ce projet ! M. Barrucand se borne à une idée trop générale, et, prudemment, néglige d'entrer dans le détail de la mise en œuvre. »

— Ce en quoi M. Barrucand est fort sensé. Il n'a point blanchi en écoutant grincer les rouages administratifs, il n'est point diplômé de ces écoles où l'on enseigne l'art de régir la France. Mais tous les gens qui conseillent l'Etat, dont la fonction est de gouverner et d'administrer, sont là pour traduire en actes cette idée. C'est leur métier, leur raison d'être. Elle est infiniment moins compliquée que bien d'autres. Et quand, au cours d'un siècle, on est arrivé à échafauder ces codes et ces règlements méticuleux, à imposer l'air, la lumière, l'eau, le mouvement, à légiférer sur le plus menu de nos actes, et enfin à organiser d'une manière si précise l'esclavage militaire de 20 à 45 ans, on trouvera certainement le moyen, quand on y sera forcé par la nécessité, de réaliser pratiquement ce système du pain gratuit. Nous-mêmes, qui ne sommes pas des administrateurs professionnels, nous nous rendons déjà compte que cette idée permet de faire cette chose aisée et recommandée par les manuels : de l'administration expérimentale. Des villes bien intentionnées s'offrent à tenter l'expérience. Qu'une loi autorise Roubaix ou Carmaux à organiser dans leurs limites le pain gratuit. Si les résultats sont bons, si l'on meurt un peu moins de faim, si la vie y devient plus douce, sans que nous, misérables bourgeois, nous soyons trop malmenés, alors que la tentative soit généralisée, que les fours chauffent pour tous dans les grandes villes.

J'ai tardé bien des semaines à parler des projets de M. Victor Barrucand. Mais j'aurais été très chagrin si les nonchalances de l'été m'avaient empêché de dire combien j'aime sa formule et de saluer en lui — sans la moindre ironie — une manière de Rouget de l'Isle, plus concis et moins musical, et apportant sous les mots une réalité !

Moins attentif aux estomacs, M. Ernest La Jeunesse s'occupe de réjouir par son esprit infiniment pince-sans-rire l'âme de ses contemporains familiers avec les choses de la littérature. Son livre entortillé et sinueux comme une queue de serpent, n'est pas moins sinueux et entortillé que le titre de ce livre : *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*. Tel

qu'il est, ce livre a intéressé tout le monde et charmé les esprits universitaires, qui toujours se complaisent en ces pastiches ingénieux, en ces jeux aigre-doux. Nous sommes de ceux qui eussent préféré voir M. La Jeunesse employer sa fine observation, son talent d'écrivain non à ces souples délassements, mais à créer des êtres, à nous dire ses idées et ses sensations. Mais, très vite, nous avons pensé que cela ne nous regardait pas, que M. La Jeunesse était tout à fait libre de s'égayer comme il lui convenait. Notre esprit, sans se cabrer davantage, s'est mis à ce ton badin qu'il a plu à M. La Jeunesse de prendre. Et si les ennuis de nos plus notoires contemporains ne nous ont pas toujours semblé fort graves, ni leurs âmes bien vilaines, leur manière nous a été très ingénieusement révélée. Si M. La Jeunesse s'est proposé de renseigner les générations à venir sur l'écriture de tel ou tel, elles pourront la plupart du temps se dispenser d'étudier patiemment leur œuvre. La ressemblance leur en est donnée, avec une nuance très légère de caricature qui seyait pour que ce fut drôle. Tout de même, nos petits-neveux n'y trouveraient pas l'humanité, la pensée et la vie encloses dans l'œuvre de quelques-uns. Et c'est là qu'ils iront chercher les idées dont ils seront les héritiers.

Le livre de M. Ernest La Jeunesse choque toutes les habitudes et tous les désirs de mon esprit. Je suis fort loin d'admirer tout, mais je cherche à admirer et je suis heureux quand j'ai pu admirer quelque chose. Pour ma joie, il est quantité d'œuvres et d'objets que, après un tri sévère, j'aime dans la littérature, dans l'art et dans la vie. Mais c'est précisément parce que le livre, les tendances et l'ironie de M. Ernest La Jeunesse me heurtent sans cesse que j'ai cru devoir signaler le très vif intérêt de son ouvrage. Mais, j'y pense, cette raillerie désinvolte et presque toujours amusante, est une manière indirecte d'hommage. Si M. La Jeunesse était vraiment aussi indifférent qu'il le veut dire aux écrivains dont il parle, il ne serait pas si intimement familier avec leur manière et ne perdrait pas son âge vert, ses beaux vingt-deux ans, à les pasticher avec tant d'ingéniosité. C'est probablement ce que nous expliquera M. La Jeunesse dans les éditions ultérieures, en biffant de son livre un ou deux chapitres qui m'ont paru injustement cruels. Ce faisant, l'auteur restera fidèle aux passages de sa préface, où il rend si éloquemment hommage à la Beauté, à la grandeur de la Vérité.

Si les mois d'été incitaient moins à l'indolence, j'aurais depuis longtemps parlé du dernier livre de M. Maurice Maeterlinck, *Le Trésor des humbles*, qui, si beau par la hauteur de la pensée et la noblesse si ample de la forme,

offre en outre cet intérêt très vif de nous expliquer la vision dramatique de M. Maeterlinck. Il nous apparaît comme un livre d'interrogation personnelle, faite avec une scrupuleuse bonne foi et avec le désir qu'a l'auteur non seulement de nous renseigner, mais de s'éclairer lui-même par cet examen.

Tous ceux qui ont été émus par les drames de M. Maeterlinck, par la puissance de ses procédés scéniques, liront avec curiosité ces belles pages d'analyse. Et ceux qui, comme nous, pensent que le dramaturge flamand, tout en ayant apporté au théâtre des moyens d'émotion nouveaux, n'aiment point le parti pris de mystère qui est la condition invariable de ses pièces et trouvent que sa vision et ses procédés ne se renouvellent point, comprendront mieux la raison peut-être momentanée de cette forme un peu trop identique.

Bien entendu, pour parler de ce théâtre, ayons la bonne foi de faire abstraction de toute philosophie personnelle. Il est évident que si un matérialiste voulait apprécier l'œuvre de M. Maeterlinck trop strictement avec ses idées, comme il n'admet ni la vie de l'âme, ni les relations indépendantes d'âmes entre elles, ni cet enveloppement des choses par le mystère dont l'auteur tire presque tous ses effets, il commencerait par déclarer qu'un théâtre, ayant un pareil point de départ, ne peut l'intéresser. Mais ce serait très peu intelligent et fort injuste. Personnellement, nous sommes réfractaire à cette mysticité éparsse autour de nous, à cet enveloppement des influences morales. Le mystère n'est autre chose pour nous que le total des forces dont nous ne connaissons pas encore les lois. Le domaine du mystère se rétrécit sans cesse. Il est même fort malheureux pour M. Maeterlinck qu'il n'ait pas vécu quelques milliers d'ans plus tôt, car, étant données les tendances de son esprit, il aurait tiré un parti merveilleux de phénomènes alors inconnus, aujourd'hui très logiquement expliqués, et qui angoissaient l'homme. Certaines découvertes ont diminué les surprises et l'épouvante. Et bien que les personnages de M. Maeterlinck s'effarent quelquefois de faits bénins et normaux, capables peut-être de paraître étranges à des peuplades nomades fort antérieures à Jésus-Christ, mais point du tout stupéfiants pour des êtres de notre temps, il y a tout de même des quantités de phénomènes dont ils ne peuvent plus s'étonner. Et le passé nous permet de supposer que ceux dont ils restent ahuris s'expliqueront à merveille un jour. Malgré la sécheresse et l'ennui des choses trop précises, ce sera probablement pour l'œuvre de M. Maeterlinck un bel avenir et une source de renouvellements.

Mais nous n'en sommes par là. Pour l'instant, tout le théâtre de l'auteur flamand repose sur ceci : l'angoisse du mystère qui nous environne, nous tient haletants, pèse sur notre vie, dirige nos actes. Cela renferme à la fois la vision et tous les moyens de M. Maeterlinck. J'étais sur le point d'écrire « les procédés ». Mais cette expression ne serait pas juste et la suite de cette

causerie le montrera. En effet, ce qui a pu pousser certains critiques à employer ce mot d'une signification très imméritée pour M. Maeterlinck, c'est la répétition de certains moyens dramatiques. Mais cette uniformité n'a pas pour cause la volonté arbitraire d'un auteur enclin à recommencer des effets sûrs. Elle vient uniquement de l'émotion première d'un tel théâtre. C'est que l'idée en est toujours identique. C'est, invariablement, le contact des êtres avec le mystère qui les étreint.

On répondra que les tragiques grecs sont parvenus à tirer de la fatalité dominant les êtres, qui est le principe unique de leur théâtre, des effets extrêmement variés. Sans doute. Mais on doit noter une grande différence entre les héros des tragédies grecques et les personnages de M. Maurice Maeterlinck : tandis que ceux-ci, épouvantés et tremblants, se bornent à constater en interjections de terreur le mystère qui enveloppe leur vie, les héros du théâtre grec agissent, luttent, et s'ils prennent conscience du pouvoir de la fatalité, ne demeurent pas hypnotisés par elle.

En exagérant un peu notre pensée pour la mieux faire comprendre, on peut dire que leurs actions suffisent à constituer un drame en dehors d'elle. Ils ne passent pas leur temps à frissonner, à gémir, à constater le terrible pouvoir de la fatalité. Avouons que, s'il en était autrement, malgré le lyrisme d'Eschyle, malgré la majesté grave de Sophocle, malgré l'ingéniosité dramatique d'Euripide, leurs personnages nous sembleraient monotones. Or, il faut bien reconnaître que c'est un peu ce que font les héros de M. Maeterlinck. Ils n'agissent guère. Leurs passions luttent peu entre elles. Prostrés, sanglotants, éperdus, ils s'épouvantent de tout le mystérieux qu'ils flairent autour d'eux. C'est à proprement parler leur raison d'être. Et c'est par là que je m'explique à moi-même cette tendance à la monotonie et à la répétition qu'a le théâtre de M. Maeterlinck. Jamais je ne l'ai aussi bien compris qu'après la lecture de ce si beau *Trésor des Humbles*. Je ne sais quelle conclusion intime l'auteur a tirée de cet examen si clairvoyant, de cette analyse si explicative de son œuvre. Mais je serais heureux que, un jour, avec sa bonne foi brave et tranquille, il voulût bien nous le dire. Peut-être a-t-il senti que l'unique moyen de renouvellement, c'était, tout en laissant ses personnages dans leur enveloppe de mystère — puisque c'est son émotion et son idée personnelle — de leur faire vivre désormais des drames humains, dominés sans doute par cette magie terrifiante de l'inconnu, mais suffisants par eux-mêmes.

M. Maurice Maeterlinck est assurément le plus original et le plus hautement émouvant des auteurs dramatiques contemporains. Une telle œuvre appelle l'examen et la discussion. En écrivant ici ces quelques remarques, fidèlement, comme elles me sont venues à la lecture attentive que j'ai faite

de ce livre, ce n'est pas, on le suppose bien, pour me livrer au vain jeu des critiques, mais pour me préciser à moi-même certaines objections et m'expliquer des impressions éprouvées au spectacle de ces pièces. Le ton de ces quelques lignes prouvera tout l'intérêt que j'attache à l'œuvre de M. Maeterlinck.

Indépendamment de tous renseignements sur son théâtre, le récent livre de M. Maeterlinck récompense, par maints chapitres d'une éloquence très grave, de l'application avec laquelle on les aura lus. Je puis en parler avec une opinion d'autant plus libre que je suis rebelle à la plupart des idées de l'auteur. Mais le charme de certaines pages vainc toutes résistances, et la pensée si noble se vêt d'une forme à son image. Si la place, en ce numéro surtout, ne m'était comptée, j'aimerais en citer quelques-unes. Mais je ne veux pas finir cet article sans mentionner, au moins, ce chapitre « La Beauté intérieure » par lequel se termine le volume, et sans en citer les derniers paragraphes d'une si pénétrante émotion.

« N'est-ce pas dans l'amour que se trouvent les plus purs éléments de beauté que nous puissions offrir à l'âme? Il existe des êtres qui s'aiment ainsi dans la Beauté. Aimer ainsi, c'est perdre peu à peu le sens de la laideur; c'est devenir aveugle à toutes les petites choses et ne plus entrevoir que la fraîcheur et la virginité des âmes les plus humbles. Aimer ainsi ce n'est plus même avoir besoin de pardonner. Aimer ainsi, ce n'est plus rien pouvoir cacher parce qu'il n'y a plus rien que l'âme toujours présente ne transforme en beauté. Aimer ainsi, ce n'est plus voir le mal que pour purifier l'indulgence et pour apprendre à ne plus confondre le pécheur avec son péché. Aimer ainsi, c'est élever en soi tous ceux qui nous entourent sur des hauteurs où ils ne peuvent plus faillir et d'où une action basse doit tomber de si haut qu'en rencontrant la terre elle livre malgré elle son âme de diamant. Aimer ainsi, c'est transformer sans qu'on le sache, en mouvements illimités, les intentions les plus petites qui veillent autour de nous. Aimer ainsi, c'est appeler tout ce qu'il y a de beau sur la terre, dans le ciel et dans l'âme au festin de l'amour. Aimer ainsi, c'est entrevoir la vérité dans le bonheur aussi profondément que quelques héros l'entrevoient aux clartés des plus grandes douleurs. Aimer ainsi, c'est ne plus distinguer la beauté qui se change en amour de l'amour qui se change en beauté... »

Ce fragment donne le ton du livre et suffit à révéler sa noblesse de pensée. Quelque idée qu'on ait sur la philosophie et le théâtre de l'auteur, on ne peut résister au charme de cette grave et remuante éloquence.

GEORGES LECOMTE

N. B. Au numéro prochain, les *Goncourt*, le *Cycle patibulaire*, *Aphrodite*, le *Magasin d'auréoles* (la collection du *Mercure de France* ne cesse de s'enrichir) et les *Invectives* de Verlaine, chez l'éditeur Vanier.

REVUE DES REVUES

REVUES ANGLAISES

SOCIOLOGIE

La *Free Review* contient ce mois-ci, comme toujours, plusieurs articles de propagande anticléricale. Les campagnes contre les églises établies ne sont nulle part, du reste, plus nécessaires qu'en Angleterre. C'est cependant en France que M. R. de Villiers, qui à côté de M. G.-A. Singer dirige la revue, a puisé les faits qu'il relate dans une intéressante étude, *L'Immoralité de l'éducation religieuse*. Fils d'un père impérialiste libre penseur, bien qu'ami intime de l'archevêque Darboy, et d'une mère dévote, il fut, jusqu'à l'adolescence, catholique sincère et fervent, puisque sa mère croyait ; puis, vers l'âge de seize ans, son père lui fait entendre tranquillement qu'il est déjà trop homme pour croire à des sornettes bonnes pour les femmes et le peuple, mais lui enjoint de soutenir publiquement le catholicisme comme il l'avait fait jusqu'alors, car « il faut une religion pour la masse ». Un article de M. Henry Mansell ainsi qu'un autre de M^{me} Grove, parus en juillet sous le même titre : *Ce qu'on doit dire aux enfants*, fait également ressortir tout ce qu'il y a de lâche et de criminel à enseigner aux enfants une foi dont on se moque soi-même. Un essai ironique de M. Dillnott Stokes sur l'arche de Noé me paraît bien inutile même et surtout en Angleterre, car, à côté de piétistes féroces, il y a, chez les Anglais, un grand nombre d'hommes d'église dont le libéralisme étonnerait le plus éclairé des prêtres, et quelques-uns dont les opinions avancées effaroucheraient des francs-maçons.

L'article de M. Mansell, ainsi que celui de M^{me} Grove, s'occupe également et surtout de ce qu'il faut dire aux enfants et de ce qu'il faut leur cacher du plus profond mystère de la vie. Se plaçant au même point de vue que M^{me} Hudry-Ménos, tous deux montrent combien la lâcheté de presque toutes les mères, à cet égard, est criminelle, et combien l'éducation d'un

enfant auquel on raconterait simplement et ouvertement le secret de sa naissance, serait pure et belle.

Un seul article de la *Free Review* est consacré ce mois-ci à la question du mariage. C'est, sous forme d'entrevue, l'esquisse d'un projet de loi qui ferait du mariage un contrat à terme et résiliable comme tout autre contrat, tandis qu'actuellement le mariage est le seul contrat légal qui ne puisse être résilié d'un commun accord.

Court mais intéressant article dans la *Westminster Review* sur les rapports qui existent entre les pays « protégés » et la puissance « protectrice », qui est, en ce cas, l'Angleterre. L'essai, intitulé *Loi ou Caprice?* expose brièvement la situation qu'occupent vis-à-vis de l'Angleterre ceux des pays de l'Inde qui sont sous son soi-disant protectorat. Elle est, en effet, curieuse. La protection pour ces malheureux protégés consiste en ceci, que d'abord ils doivent obéissance au gouvernement des Indes en échange de son protectorat ; et qu'ensuite ils sont considérés comme étrangers sous tout autre rapport. Ainsi un prince indien sous le protectorat de l'Angleterre a toutes les obligations et aucun des avantages d'un sujet anglais. On exige de lui, comme d'un citoyen anglais, la soumission aux lois anglaises ; qu'il s'agisse pour lui de réclamer la protection de ces lois, on lui répond qu'il n'est pas sujet anglais. Le protectorat, comme l'on voit, est une assez ingénieuse invention, du moins aux Indes.

D'une entrevue avec M. Sidney Buxton, M. P., que publie l'*Humanitarian*, on peut, à défaut d'idées, tirer un ou deux renseignements. Au sujet des trades-unions de femmes, que M. Buxton n'a l'air d'approuver qu'à moitié, mais qu'il connaît bien, il est intéressant de remarquer que, d'après lui, elles sont beaucoup plus prospères dans le nord de l'Angleterre qu'à Londres et au sud de Londres. Ceci est, du reste, également vrai des groupements ouvriers. L'esprit de camaraderie et l'instinct d'association ont pu se développer très librement dans les vastes factoreries du Lancashire, par exemple. Au midi les travailleurs sont divisés entre eux, et les patrons profitent du manque d'esprit de corps chez leurs employés, qu'ils n'auraient garde d'éclairer à ce sujet. C'est ainsi qu'en ce qui concerne les femmes, les salaires qu'elles peuvent exiger à Londres sont très inférieurs à ceux que le patron est forcé de leur donner dans le nord, et que la différence entre le prix du travail d'homme et celui du travail de femme est beaucoup plus considérable à Londres que dans le nord. Notons une opinion qu'exprime M. Buxton, « emphatiquement » ajoute l'interviewer, c'est qu'il faudra régler la question de la « sur-population » avant de songer à apporter une solution au problème économique.

Sir Walter Besant, le romancier, discute dans la *North American*

Review de « l'avenir de la race anglo-saxonne ». Il constate sa division : d'une part une vaste république cohérente et unie, de l'autre près d'une demi-douzaine d'États qui sont pratiquement indépendants. Il note également ce fait caractéristique qui s'est produit pour toutes les colonies anglaises, c'est que, tandis que le pays d'origine est demeuré fidèle à la monarchie constitutionnelle, chacune des colonies qui en dérivent s'est érigée en république. Sir Walter Besant en conclut que les dissensions intestines pourraient être la ruine de la race anglo-saxonne, et demande à tout prix la fédération, mais, en bon patriote qu'il est, il demande la fédération non pas pour le bien commun de tous, mais pour pouvoir écraser les autres races du globe.

Les « character sketches » de la *Review of Reviews* de ce mois sont les deux candidats à la présidence des États-Unis, Mac Kinley et Bryan. Le portrait de ce dernier est surtout intéressant et donne à croire que ce doit être une personnalité assez puissante et une curieuse figure.

LITTÉRATURE

Intéressante improvisation de Grant Allen dans la *North American Review* sur les « romans à intentions », — *a novel with a purpose* étant l'expression à la mode pour désigner, généralement, des romans où l'idée maîtresse est trop ingénument évidente et un peu naïvement mise en valeur. Mais Grant Allen prend naturellement l'expression en bonne part et veut, au moyen d'énumérations sans fin, prouver que les meilleures œuvres écrites sont toujours celles où « il y a une idée ». Il ne lui est guère difficile de démontrer que l'écrivain qui écrit parce qu'il a quelque chose à dire, demeure plus que celui qui n'a qu'une histoire à raconter à tant par mille mots. Mais il eût mieux valu que M. Allen approfondît un peu la question et, faisant justice de l'absurde expression qui est également insignifiante, qu'on la prenne en bonne ou en mauvaise part, mît les choses un peu au point. Le cliché qui lui a servi de titre d'article est vraiment trop peu sérieux pour être discuté par un romancier de valeur, et il est d'autant plus inexcusable qu'il s'est contenté de rester aussi superficiel que le journaliste qui l'a fabriqué.

LAURENCE JERROLD

REVUE DES LIVRES

Principes socialistes, par GABRIEL DEVILLE. Volume in-18 de xxviii-274 pages ; fr. 3-50.
Giard et Brière, éditeurs. Paris, 1896.

Cinq chapitres : Socialisme, révolution, internationalisme ; salaire et profit ; l'État et le socialisme ; le salaire et la rémunération future ; tactique socialiste et révolution. Trois d'entre eux sont la reproduction de conférences faites par l'auteur. Le volume est instructif ; il se lit facilement. Le titre est un peu ambitieux car il ne s'agit que des principes socialistes marxistes et non des principes socialistes en général. M. Deville emploie parfois contre certains adversaires bourgeois des procédés de polémique qui ne brillent ni par la politesse ni même par l'esprit. Ainsi est la note longue pages 232, 233. L'auteur, maintenant député, avoue nettement qu'il a changé d'opinion et que ses conceptions d'aujourd'hui ne sont pas celles d'il y a quinze ans. Nous simons cet aveu, car il est franc et certains ont tort de le reprocher à l'auteur. L'homme, sous l'influence des milieux, se modifie sans cesse et il est naturel, logique qu'il ne pense pas à vingt-cinq ans comme à quarante ans. Nous considérons cependant comme illogique de la part de M. Deville son dédain pour des doctrines et des manières de voir qui se rapprochent de celles qu'il eut autrefois au sujet de la révolution. M. Deville considère le marxisme comme le seul socialisme qui compte. C'est une prétention bouffonne. Il est dur pour Benoît Malon, le porte-parole de l'orthodoxie marxiste en France et là, si dans le fond il a raison, il est de forme trop brutale, trop grossière.

L'auteur définit assez bien le socialisme, qui a pour base la socialisation des moyens de production (p. 34, 35) ; mais il arrive parfois à M. Deville de vouloir concilier les contraires ainsi qu'il le fait pour l'internationalisme et le patriotisme (p. 89). Grand défenseur de la lutte politique comme seul moyen que les socialistes doivent user, l'auteur exécute en quelques lignes la grève générale (p. 191) ; avouons que l'exécution laisse à désirer et que l'argumentation est d'une triste faiblesse auprès de celle de F. Pelloutier et A. Girard dans *Qu'est-ce que la grève générale ?* Une table analytique bien faite complète ce livre utile à lire pour tous les socialistes, les sociologues, bien que des idées exposées soient assez souvent erronées.

Histoire de la Commune de 1871, par LISSAGARAY. Volume in-18 de iii-576 pages ; fr. 3-50.
Dentu, éditeur. Paris, 1896.

Voilà un beau, un bon livre. Si l'on retire les 80 premières pages dans lesquelles l'auteur montre souvent plus de passion qu'il ne convient à l'historien, surtout vis-à-vis de Napoléon III, cette *Histoire de la Commune* ne mérite que des éloges. Elle est bien documentée, un appendice très suggestif suit ; elle est complète et se lit avec la plus grande facilité ; le style est en général coulant, aisé ; il est toujours clair. C'est un livre nécessaire à celui qui veut connaître la révolution communaliste de 1871. Encore que ce soit une histoire, l'auteur n'a pas eu la sérénité philosophique qui lui permit de conter les faits froidement, sans passion. Il abuse de l'épithète disqualifiante vis-à-vis des adversaires de la Commune ; il est un peu sobre sur les hommes de la Commune qui ne furent pas tous des caractères comme Varlin, Delescluze, etc. Il y a donc encore place pour une histoire de la Commune, sereinement écrite avec la conception de l'irresponsabilité de tous les auteurs de ce drame, qui n'y eurent ni mérite ni démérite. Cet ouvrage sera mine pré-

cieuse au criminaliste, au psychologue. Le livre se termine par une liste incomplète des ouvrages sur la Commune publiés par les condamnés des conseils de guerre et par un index alphabétique des noms cités.

Le Grand Pan, par G. CLÉMENCEAU. Volume in-18 de LXXXIV-452 pages ; fr. 3-50.
E. Fasquelle, éditeur. Paris, 1896.

Nous aimons moins ce volume que la *Mêlée sociale* qui le précéda et dont nous parlâmes ici même. On retrouve cependant les qualités de l'auteur : un style clair, précis, concis, une haute conception des choses, des rapports qu'elles ont entre elles. Le *Grand Pan* est un recueil d'articles parus çà et là, tandis que la *Mêlée sociale* était un recueil de chroniques parues dans la *Justice*. Là Clémenceau était son maître, il y enveloppait moins sa pensée de fioritures littéraires et elle se dégageait plus forte, plus puissante.

C'est à la préface, longue, d'une érudition un peu lourde, un peu fatigante, qu'est emprunté le titre de cet ouvrage qui contient de jolies pages : Sur la banquise, Paul, Dans les faubourgs, etc.

Ce livre est divisé en deux parties : les Champs, la Ville. Cette seconde partie du volume, la plus longue, nous plaît mieux, bien que quelques souvenirs d'enfance de l'auteur dans la Vendée maritime soient des plus agréables. Un peu toutes les questions sont touchées par Clémenceau : la misère, les conditions et la vie des ouvriers, l'alcool, la prostitution, les prisons, l'échafaud, etc. L'échafaud est une page fortement pensée, virilement écrite. *Le Grand Pan* a été motif à éreintement dans la presse quotidienne. Les lauriers que Clémenceau cueillit comme littérateur empêchèrent certains de dormir. Maurice Barrès, dans le *Figaro*, écrivit une chronique qui voulait être mauvaise, à la grande joie de son directeur, M. de Rodays, qui n'accepte, me disait-il un jour, M. Barrès parmi les rédacteurs du *Figaro* que parce qu'il a changé ses idées. Pour un peu, il m'eût dit que M. Barrès brûlait ce qu'il avait adoré. L'éreintement de l'auteur de l'*Ennemi des Lois* est injuste. Il ne nous étonne pas, car Clémenceau est un viril dont la pensée est exprimée nettement, brutalement même parfois, tandis que Barrès est un abstracteur de quintessence, un dilettant coupeur de cheveu en quatre, incapable d'action. Clémenceau, dans son œuvre, dans sa vie, montre une grande vitalité, une puissance énorme de vie, Barrès est aussi peu vivant que possible dans son œuvre, qui a plus de renommée qu'elle ne vaut. Barrès ne pouvait donc comprendre Clémenceau et il devait écrire son article du *Figaro* bien fait pour plaire à son directeur.

Perversions et Perversité sexuelles, par le Dr LAUPTS. Volume in-8° de 371 pages ; 5 francs. G. Carré, éditeur. Paris, 1896.

Ce sont questions à l'ordre du jour que les inversions sexuelles. Tout dernièrement l'éditeur Storck (Lyon) publiait *Uranisme et Unisexualité*, d'André Raffalovitch, ouvrage de peu de valeur scientifique, si ce n'est comme document émanant très probablement d'un uraniste. L'ouvrage du Dr Lauptz a lui une réelle valeur, tant par les documents qui y figurent que par les considérations philosophiques qui les commentent. Parmi les documents citons le Roman d'un Inverti-né, communiqué par Zola, le procès Wilde, longuement narré d'après le *Temps*, et des feuilles anglaises ou des notes de M. Raffalovitch.

Pour le Dr Lauptz, les invertis, détraqués, dégénérés sont des malades (p. 5), ce qui est une juste conception de la vérité sur laquelle il revient (pp. 35, 380), et plus tard l'auteur se contredit (p. 358) en ne voulant ni indulgence ni pitié pour la perversité. Il est difficile, en effet, de montrer la limite séparant la perversité de la perversion ; bien que le Dr Lauptz s'y efforce, nous devons dire qu'il n'y est pas parvenu et nous doutons qu'on y parvienne. Il y a là seulement des nuances et ce ne peut être sur des nuances qu'on établit une responsabilité. En ce qui concerne la répression ou la prévention, l'auteur est encore

illogique. En maints passages de son œuvre, le Dr Laupt montre combien l'individu est déterminé par une foule de causes, et cet individu irresponsable il veut le punir en imaginant une mixture de jury ordinaire et de jury médical. Il y a là des inconséquences dans le raisonnement dû au milieu sans doute où a vécu l'auteur qui éprouve le besoin de faire un dithyrambe en l'honneur de la patrie (pp. 343, 364, 367). Cela n'a que faire en ce volume de science relatif à la sexualité; et l'on se demande pourquoi il forme comme les conclusions des conclusions. D'autant que le Dr Laupt émaille ce dithyrambe d'assertions très risquées, telle celle-ci : L'amour de l'humanité restera toujours pour le peuple lettre close. Qu'en sait-il? C'est beaucoup s'aventurer pour un scientifique que d'écrire « toujours » alors qu'il s'agit d'un sentiment en train de se développer. L'auteur croit que le patriotisme existe chez le peuple; or, il sait qu'il y a quelques siècles ce patriotisme n'existait pas; donc il s'y est développé : Pour quelles raisons alors le même sentiment embrassant un plus grand nombre d'hommes, l'internationalisme ne remplacerait-il pas le patriotisme? Il est certain que le Dr Laupt n'en trouverait pas. Il pense que nombre d'internationalistes prêchent cette doctrine instinctivement, par crainte d'une guerre où ils pourraient trouver la mort. Il se peut que le sentiment très naturel, très logique de la conservation de l'individu soit une des causes de la doctrine de l'internationalisme. Cela n'implique nullement l'indignité de ceux qui ne veulent pas être tués dans une guerre où ils n'ont aucun intérêt, aucune dignité personnelle à défendre. Peu chut au penseur que le pays où il vit s'appelle d'un nom ou d'un autre, si les mœurs, les lois sont identiques, analogues. Le sacrifice de l'individu pour le groupe auquel il appartient ne se comprend, *ne se doit* que si ce groupe assure à l'individu les moyens de vivre avec le bien-être qu'il désire.

J'étonnerais peut-être le docteur Laupt en lui disant que dans sa préconisation du patriotisme, il agit sous l'influence inconsciente du milieu dans lequel il vit et a vécu. Il n'a pas su faire table rase des idées sociales reçues pour conclure à la lumière de sa seule raison. Tant qu'il s'agit d'examiner les phénomènes, d'étudier abstraitement les hommes, l'auteur montre un esprit scientifique : précis, froid, impartial. Aussitôt qu'il veut passer aux conclusions pratiques relatives à la société, l'éducation, le milieu interviennent. L'illogisme, le parti pris se montrent plus ou moins. Le Dr Laupt est alors plus français que savant, plus militaire même que scientifique. Ainsi, p. 259, il affirme que dans l'armée continentale les faits d'inversion sont « absolument exceptionnels ». Il y a là exagération; les faits ne sont pas fréquents, mais ils ne sont pas non plus d'une extrême rareté et si le public en a peu connaissance, il faut l'attribuer au silence *monté* des autorités militaires; quelquefois le scandale éclate, témoin à Châteaufort-sur-Marne en 1891. Il ne faut pas non plus, comme le Dr Laupt, croire que cette inversion existe seulement dans les corps de disciplinaires des colonies. En effet, il suffit de lire des souvenirs de militaires, d'en questionner pour voir que non seulement cela est chez les disciplinaires mais dans toutes les troupes des colonies. M. Laupt n'a qu'à lire les publications des Drs Boyer, Corre, de Margioi, etc., pour s'en assurer. Lui-même d'ailleurs le fait prévoir en rappelant (p. 11) le dire d'un officier de marine étranger. Français ou étranger, c'est la même chose, allez, M. Laupt, puisque, ainsi que vous l'écrivez, « l'amour est la grande affaire de la vie » (p. 30). Des considérations fort justes de l'auteur il ressort que la coéducation des sexes présente des avantages considérables sur l'éducation séparée des sexes. Les adversaires de l'école de Cempuis auraient besoin de méditer ces pensées (p. 265), encore que l'auteur émette d'inutiles restrictions (p. 343).

Pour nous résumer, *Perversion et Perversité sexuelles* est un livre que le sociologue doit lire; nous désirons que le Dr Laupt en écrive d'autres aussi bons comme soin de recherche, esprit d'examen et meilleurs par un esprit plus large dans les conclusions. L'auteur fait une enquête sur le suicide; il a dressé un questionnaire. Que ceux qui ont des observations sur le suicide les lui adressent chez son éditeur.

A. HANON

LE MOIS

LA MISÈRE DES AGRICULTEURS EN ESPAGNE. — De 1875 à 1895, c'est-à-dire en l'espace de vingt ans, le fisc espagnol a saisi 1,981,485 propriétés dont les propriétaires ne pouvaient pas payer les contributions.

Ces propriétés appartiennent à de petits agriculteurs qui se sont vus réduits à la plus profonde misère. La plupart des terrains saisis par le fisc restent en friche et ne produisent rien ni à celui-ci ni à leurs propriétaires. Cette situation explique assez bien le fait que dans les dix dernières années 659,000 Espagnols ont émigré pour aller gagner leur vie en Amérique ou en Algérie.

Il est curieux de voir avec quelle rapidité le développement des nouvelles industries s'est pratiqué au Japon. De nombreuses entreprises industrielles se sont créées par suite du bon marché de la main-d'œuvre et de l'avantage qui en résulte au point de vue de la production.

C'est surtout depuis la fin de la guerre sino-japonaise que ces avantages ont attiré l'attention des capitalistes européens, et voici maintenant qu'on annonce que l'idée de tirer parti de cette situation va recevoir une application pratique. Nous lisons en effet dans l'*Iron Monger*, de Londres, qu'un puissant syndicat foncier, composé en grande partie de banquiers d'Amsterdam et de La Haye, a été formé dernièrement dans le but d'aller établir des manufactures dans les principaux centres de la Chine et du Japon.

Des agents du syndicat ont déjà, paraît-il, été sur place pendant plusieurs mois, afin de s'enquérir des articles que l'on pourrait y fabriquer avec quelques chances de succès et des endroits où il conviendrait d'établir les manufactures.

Deux localités ont déjà été choisies comme offrant des facilités particulières au point de vue du transport des produits et du recrutement du personnel et le syndicat expédiera sous peu les machines et appareils les plus perfectionnés pour la production des articles dont la fabrication aura été décidée.

La direction des nouveaux établissements sera confiée à des hommes expérimentés, assistés de mécaniciens et autres hommes de métier, qui feront les fonctions de contre-maîtres et instruiront le personnel indigène.

Les usines seront placées sous le contrôle direct du syndicat et devront s'attacher uniquement à fabriquer au meilleur marché possible, sans avoir à s'occuper de la partie commerciale de l'entreprise. Quant au genre d'articles que le syndicat a l'intention de fabriquer, il sera probablement limité à ceux qui ne nécessitent pas précisément des conditions spéciales de fabrication et que l'on peut produire un peu partout, pourvu que la main-d'œuvre soit abondante et à bon marché et les matières premières facilement obtenables. Ce serait le cas, paraît-il, pour les tissus, les chaussures et une foule d'autres articles que l'on peut fabriquer en grande quantité sur le même modèle.

En ce qui concerne l'écoulement de ses produits, le syndicat a l'intention d'organiser une section commerciale qui se chargera de tout ce qui a trait à la vente et permettra de se passer complètement de l'intermédiaire des importateurs, négociants, banquiers, courtiers et, en général, de toutes les personnes en relation avec le commerce et l'industrie des pays européens. Lorsqu'il y verra avantage, le syndicat compte même vendre directement aux consommateurs.

Les articles fabriqués seront remis aux représentants du syndicat, qui les expédieront ensuite à leurs agents dans les pays auxquels ils sont destinés. L'achat des matières premières sera fait par les représentants du syndicat, qui fourniront également aux usines les modèles des articles à fabriquer, avec des instructions spéciales basées sur des renseigne-

ments fournis par des agents au courant des besoins des marchés sur lesquels ces articles seront mis en vente. La tâche des usines consistera, la plupart du temps, à imiter exactement ces articles et à les fabriquer au plus bas prix possible.

Actuellement le Japon est considéré comme offrant plus d'avantages que la Chine pour l'établissement de manufactures de l'espèce, la population y étant, en général, plus intelligente et plus apte à se plier aux conditions que nécessite une organisation industrielle. Les Japonais apprennent très vite à manier les outils et arrivent en très peu de temps à se servir de machines. De plus, ils sont très dociles, travaillent rapidement, et l'on ne doit pas oublier qu'ils se contentent de salaires variant de fr. 0.75 à 1 franc pour une journée de travail de 10 à 11 heures.

Ce qui prouve que le Japon entre dans la phase bourgeoise et que bientôt l'idée révolutionnaire et anarchiste se développera. Ce sera ainsi au xx^e siècle le grand rendez-vous pour la transformation du monde entier, basé alors sur la vérité et la raison.

Le congrès socialiste de Londres qui vient de ce terminer a démontré d'une façon péremptoire les tendances absolument bourgeoises du parti socialiste. Jamais nullité plus complète n'a été constatée. Pas une idée générale, pas une affirmation.

Tout l'effort de jadis vers le mouvement révolutionnaire transformant de fond en comble l'organisation actuelle en une nouvelle, rencontre une obtuse opposition de la part des socialistes, qui espèrent s'emparer du pouvoir pour en profiter et essayer d'établir un despotisme à leur profit, plus atroce que celui de la bourgeoisie.

Mais qu'importent les vains efforts de ces illogiques ignorants qui ne savent pas quelles sont les lois de l'évolution de la société et qui dans un temps prochain seront balayés par la tourmente révolutionnaire qui ne leur permettra même pas d'avoir une heure de pouvoir.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE ARMÉNIEN. — Le peuple arménien vient de traverser la plus horrible série de massacres aux yeux de l'Europe indifférente. Cent mille Arméniens ont été tués, les femmes et les filles violées par milliers, puis on leur fendait le ventre; les femmes enceintes eurent le ventre ouvert, les fœtus tués.

C'est une honte pour l'Europe d'avoir assisté à ce massacre sans nullement prendre part et défense contre cette hécatombe. Alors que cette sottise nation, la France, allait faire périr vingt mille de ses enfants pour l'inutile conquête de Madagascar, île malsaine où tout Européen arrive rapidement à mourir de la fièvre, elle n'a pas trouvé le même nombre d'hommes pour sauver un des peuples les plus développés et les plus intelligents du monde. Cela restera comme un crime humanitaire et l'on reste stupéfait et indigné devant cet accès d'égoïsme féroce du monde entier.

Eh bien, ce beau peuple, beau de forme, beau par son développement intellectuel, on l'a laissé décimer par une bande sauvage de Turcs qui l'accusait d'être chrétien.

Dans un article paru récemment dans la *Revue des Revues* de Paris, M. Trigane Yergat étudie le mouvement littéraire arménien. On y trouve des œuvres de premier ordre.

Un des plus grands écrivains, Raffi, a donné une série de romans de premier ordre. Nous publierons prochainement la première traduction française d'une de ces œuvres, et le public en pourra juger.

A côté de pièces fugitives, où le fond est sacrifié à une mélancolie d'emprunt, ВЕРИХ-ТАЧЛИАН, le poète le plus connu de l'école de Constantinople, a laissé des poésies inspirées des massacres de Zeitoun et dédiées à la concorde entre tous les Arméniens, qui sont d'un beau souffle. ТЕРИЗАН, l'auteur du drame historique *Santonhd*, et HEKIMIAN marquent avec lui un âge de transition, car leurs vers, où cependant la langue vulgaire domine, sont souvent écrits en pur kapar.

La langue vulgaire fut bientôt illustrée par BERBERIAN et TOURIAN, poètes élégiaques, et par DZERENZ, auteur de romans qui se déroulent à Byzance, en Cilicie et à Sassoun. Avec

ABDIAS-ARPIARIAN, dont le style a toute la force et la clarté de celui de Yehiché, elle devint une arme de combat, à son tour ТСНОВАՅԻԱՆ, le poète de *Vibrations* et *Courts Poèmes*, la rendit susceptible d'exprimer les idées précieuses et désolées.

Au moment même où la littérature arménienne venait de progresser à Constantinople, elle renaissait à Tiflis avec une vigueur nouvelle. Tiflis est comme la terrasse penchée sur les vallées où se livrait le drame d'écrasement des Arméniens. Le parti fanatique de Stamboul avait résolu de faire de l'Anatolie une province musulmane de laquelle les Arméniens seraient exclus au moyen des pillages kourdes, de taxes sans mesure et de supplices dans les prisons.

Au fond des vallées les paysans arméniens se laissaient piller, imposer, massacrer. De tels spectacles animèrent et firent écrire AՊՈՎԻԱՄ, NALBANDIAN, RAFFI et ԿԱՄԱՐ-ԿԱՏԻԲԱ.

C'était l'époque où la jeunesse russe organisait des banquets en l'honneur de Fourier, et pleurait d'émotion, dans les réunions secrètes, à la fois sur les principes de Rousseau et de Proudhon, et sur la misère et l'ignorance de la masse russe. Avec tous les étudiants, les écrivains, les officiers russes, les Arméniens furent pris d'une fièvre d'idées humanitaires auxquelles les journées de décembre firent une auréole de deuil.

En 1845 les *Plaies de l'Arménie* d'AՊՈՎԻԱՄ parurent, ՆԱՐԱՐԻԱՆ, dans l'*Étoile du Nord*, combattit sans relâche le caractère des prêtres et leur langue morte. NALBANDIAN, élève de ՏՈՐՔԱՏ, devint bientôt le champion des idées d'émancipation individuelle par des poésies d'une telle simplicité, qu'on les apprend aux petits enfants en manière de prière. Ami de Herzen et de Bakounine, NALBANDIAN accompagna ce dernier à Londres. C'est de cette année que datent ses meilleurs écrits théoriques, son livre sur l'agriculture, notamment.

Les idées de Bakounine, tempérées par NALBANDIAN, satisfirent les ressentiments d'une nation sur laquelle pesait le double despotisme de la Perse et des Turcs. NALBANDIAN étendait aussi sa haine à la tyrannie russe. Les Arméniens ne le comprirent pas de son vivant; nouvellement délivrés de l'oppression persane, ils se donnaient, sans arrière-pensée, tout à la joie de n'être plus massacrés. NALBANDIAN sortit mourant des cachots de Petropavlovsk : sa fin tragique, la beauté de sa figure et ses poésies lui créèrent, jusque dans les basses classes, une popularité à laquelle il ne serait pas arrivé par les seules doctrines auxquelles il attachait du prix et qui exercèrent une influence sur la jeunesse arménienne.

Pourquoi cette population reste-t-elle passive et immobile ?

Raffi en trouve les causes dans l'influence exercée sur elle par la famille, le prêtre, l'école. Ces principes de Raffi, nous les trouvons exprimés avec plus de violence dans les *Chants de la liberté* qu'au lendemain de la guerre turco-russe publia ԿԱՄԱՐ-ԿԱՏԻԲԱ.

A la journée du 30 septembre les Arméniens présentèrent à la Porte une pétition qui exigeait en substance ceci : Cessation des mauvais traitements en Arménie et convocation d'une assemblée où, distinctions religieuses écartées, toutes les nations de l'empire traiteraient librement de leurs intérêts. Dès le lendemain, tandis que le palais et la soldatesque et les fanatiques concouraient à cette boucherie qui fut continuée dans toute l'Asie mineure, les Jeunes Turcs, réveillés subitement se formèrent, en comité. Ils appelèrent le peuple à se soulever, d'accord avec les Arméniens, conformément au verset : « Mieux vaut s'accommoder des infidèles que d'un tyran. »

Ainsi préparée par le caractère national et par une littérature qui a servi aux Arméniens de trait d'union et d'école d'énergie, la révolution arménienne est un phénomène dont l'apparition importe au bien-être de l'Orient.

L'AMOUR HOMOGÉNIQUE

ET SA PLACE DANS UNE SOCIÉTÉ LIBRE ⁽¹⁾

II

Je crois que nous avons montré d'une manière suffisante, par le témoignage de l'histoire, de la littérature, de l'art et même de la science moderne, que la passion homogénique est capable d'épanouissements splendides; et qu'un amour et une capacité d'aimer d'un caractère si intimement pénétrant et inspirant — et qui a joué un rôle si important dans l'histoire de quelques grandes races et individus — est bien digne de respect et d'attention. Et je pense qu'il est devenu évident qu'il serait irraisonnable de jeter un blâme sur cette sorte d'amour parce que dans certains cas il pourrait conduire à des aberrations et des extravagances, puisqu'on pourrait objecter les mêmes dangers, les mêmes aberrations et extravagances possibles, puisque l'on pourrait renforcer la conclusion contre l'amour ordinaire.

On a pourtant invoqué tant de faits contre le sentiment en question sous prétexte qu'il est essentiellement antinaturel et *morbide* dans le caractère, qu'il vaudrait la peine, malgré que nous ayons déjà traité ce point, de le considérer plus minutieusement. Je me propose donc de consacrer quelques pages de plus à examiner la question scientifique à ce sujet, puis de passer à des considérations sur la place générale et le but de l'amour homogénique (étant admis qu'il est logique) dans le caractère humain et dans la vie sociale.

On pourrait croire que les témoignages de l'histoire, de la littérature et de l'art, dont nous avons parlé, sont amplement suffisants par eux-mêmes pour se débarrasser de l'accusation de morbidité essentielle. Mais comme en général l'humanité n'a pas l'habitude de juger l'histoire et la littérature à la

(1) Suite et fin. — Voir le n° 141 de la *Société nouvelle*.

légère, et comme elle trouve plus facile de supposer que tout ce qui est quelque peu exceptionnel est également morbide, il n'est pas difficile non plus de voir comment cette accusation s'est élevée et maintenue dans des pays où le sentiment est exceptionnel. La science, en général, n'est que l'observation commune organisée et systématisée, et ainsi nous trouvons naturellement que par rapport à ce sujet, elle se base pour les investigations sur les mêmes hypothèses générales qui s'étaient emparées de l'opinion publique. On peut affirmer qu'avant que le phénomène de l'amour homogénique ne fût discuté avec calme par les quelques hommes scientifiques que nous avons cités, le sujet n'avait jamais été envisagé, depuis les temps classiques, ni en littérature ni en discussion publique, et avait été régulièrement négligé après quelques épithètes méprisantes, bien faites pour donner une victoire facile au préjugé et à l'ignorance. Mais l'histoire même de ces quelques années d'investigation scientifique contient une leçon mémorable. Car tandis qu'au début on supposait aisément que l'instinct homogénique était profondément morbide par lui-même, et probablement toujours associé à quelque maladie distincte, soit physique, soit mentale, le progrès de l'investigation a servi de plus en plus — nous l'avons déjà fait remarquer — à dissiper cette opinion et il vaut la peine de noter que Krafft-Ebing et Moll — les plus récentes autorités purement scientifiques — sont les moins disposés à insister sur la théorie de la morbidité. Il est vrai que Krafft-Ebing penche vers l'opinion qu'en général quelque *neurosis* ou dégénérescence d'un centre nerveux, ou de *tendance héréditaire dans cette direction* est associée à cet instinct ; voyez page 190 (7^e éd.) et page 227, où il parle, assez vaguement, « d'une tendance héréditaire neuropathique ou psychopathique » — *neuro(psycho)-pathische Belastung*. Mais ici se place naturellement une critique : C'est qu'il existe peu de peuples dans la vie moderne, qu'il n'en existe peut-être point, que l'on peut dire absolument libres d'une telle *Belastung* ! Et nous nous permettons de douter si les Grecs doriens, ou les Polynésiens, ou les Celtes (dont parle Aristote, vol. II, 7), ou les Normands, ou les montagnards albanais, ou quelque autre race hardie et chez laquelle la passion s'est développée, fut particulièrement troublée par une dégénérescence nerveuse (1) !

Quant à Moll, malgré qu'il parle (2) de l'instinct comme s'il le considérait comme morbide (il s'y sent peut-être obligé par devoir), il est fort remar-

(1) Il est en outre intéressant de savoir que E. Drinkard, le docteur de Walt Whitman, disait de son client, chez lequel l'instinct homogénique était fortement développé, « qu'il avait les habitudes et l'organisation les plus naturelles qu'on avait jamais rencontrés chez un homme. » (WALT WHITMAN, *In re*, p. 115.)

(2) *Conträre Sexual-Empfindung*, 2^e éd., p. 269.

quable qu'il abandonne la théorie de l'association de l'instinct avec d'autres symptômes morbides, — car cette association, dit-il, ne saurait être toujours observée; il est contraint de baser son jugement sur ce *dictum* : que déjà l'impuissance de l'instinct sexuel à propager l'espèce est pathologique en elle-même, — un *dictum* provenant évidemment de ce préjugé que la génération est le seul but (1) de l'amour. Maintenu et poussée plus loin, cette thèse enfermerait le bon docteur en des dilemmes embarrassants, comme celui-ci par exemple : Toute abeille ouvrière est un spécimen pathologique !

Quant à la théorie de la dégénérescence nerveuse, puisqu'on peut admettre que l'inversion sexuelle est assez généralement observée en connexion avec un tempérament nerveux spécial, il faut se rappeler que son association fortuite avec des troubles nerveux ou avec des maladies est tout autre chose ; car on peut regarder ces troubles plutôt comme les résultats, non comme les causes de l'inversion. Il est généralement difficile, pour ceux qui n'ont pas d'expérience personnelle dans la matière, de s'imaginer la grande tension nerveuse dans laquelle les personnes passent de l'enfance à la virilité, de jeune homme à homme fait, de jeune fille à femme accomplie. Elles trouvent leurs instincts les plus forts et les plus profonds sous la malédiction de la société qui les entoure ; avant de comprendre clairement l'impétuosité de leur propre nature, elles découvrent qu'elles sont en quelque sorte exclues de la sympathie de ceux qui leur sont le plus proche ; elles savent qu'elles ne peuvent jamais exprimer leurs plus tendres affections sans s'exposer à la faute possible d'actions stigmatisées comme des crimes odieux (2). Qu'un tel état d'esprit, agissant sur une personne qui est peut-être déjà d'un tempérament nerveux, tend à causer une prostration nerveuse ou même un désordre mental est assez évident ; et si de tels troubles se rencontrent vraiment plus souvent chez des amants homogéniques que chez des gens ordinaires, nous avons probablement dans ces causes sociales une explication suffisante du fait.

Puis il ne faut jamais oublier que l'observateur médico-scientifique est sujet à rencontrer plus souvent des cas présentant un caractère morbide que d'autres se manifestant d'une façon saine, puisqu'en effet les premiers

(1) Voir l'article *Le Sexe et l'Amour et leur place dans une société libre* (*Société nouvelle* n° 128).

(2) « Quoique devant ma propre conscience je n'aie rien à me reprocher, et quoique certainement je puisse rejeter le jugement dont le monde nous accable, je souffre énormément. En vérité, je n'ai offensé personne et je considère mon amour, dans ses plus nobles effets, comme aussi saint que celui des hommes normalement disposés, mais sans le destin funeste qui ne nous accorde pas de tolérance et ne veut point nous reconnaître, je souffre souvent plus que ma vie ne peut supporter. » (Fragment d'une lettre publiée par Kraft-Ebing.)

se mettent plus en évidence. Et comme le champ de son investigation est ordinairement une grande ville, il n'est pas étonnant que la maladie colore ses conclusions. Le Dr Moll poursuit ses recherches pour une grande partie sous la conduite de la police berlinoise (dont la connaissance du sujet aura été naturellement limitée aux aspects les moins satisfaisants); et il est merveilleux que sa conclusion est aussi décidément défavorable que possible. Krafft-Ebing dit dans sa propre préface : « C'est un triste privilège de la médecine et particulièrement de la psychiatrie de toujours regarder l'envers de la vie, de ne contempler que la faiblesse et la méchanceté humaines. »

Eu égard à la direction dans laquelle la science a régulièrement évolué en cette matière, il n'est pas difficile de voir que l'épithète « morbide » sera probablement avant peu abandonnée pour décrire le penchant homogénique, le sentiment général d'amour envers une personne du même sexe. Qu'il y ait des excès passionnels, — des cas, aussi bien que dans l'amour sexuel ordinaire, où le seul désir physique devient une manie, — nous l'admettons facilement; mais tout comme il serait injuste de juger de la pureté du mariage par le témoignage des tribunaux de divorce, de même il serait monstrueux de mesurer la vérité et la beauté de l'attachement en question par ces exemples-là qui sautent le plus aux yeux du public moderne; et nous soutenons que, toutes déductions faites, il reste le vaste ensemble des cas dans lesquels la manifestation de l'instinct présente entièrement les caractères qui le font reconnaître comme normal et qui suffisent pour en faire *une variété distincte de la passion sexuelle*. La question n'est pas de savoir si l'instinct est *capable* de manifestation morbide et extravagante, — car cela peut aisément être prouvé pour chaque instinct, — mais s'il est capable d'une expression saine. Et nous croyons que ceci est démontré abondamment.

De quelque façon que ce soit, l'œuvre pratique de la science a eu pour résultat de détruire l'attitude dogmatique du courant d'idées précédent, d'où elle était partie elle-même, d'affranchir le sujet entier d'une grande partie des malentendus et de l'ouvrir plus que jamais à la discussion. Ses travaux — et ils furent très utiles dans cette direction — ont eu surtout un caractère très négatif. Incapable d'un côté de caractériser l'attraction physique en question comme définitivement morbide ou comme résultant de tendances morbides, elle est incapable d'un autre côté de dire positivement à présent quel but physiologique ou autre est atteint par l'instinct.

La question de la base physiologique de l'amour homogénique — à laquelle nous avons fait allusion plus d'une fois — est très importante et il semble un oubli étrange de la part de la science que jusqu'ici elle s'en soit

peu occupée. Le désir d'une intimité corporelle de quelque sorte entre personnes du même sexe existant avec une telle force et étant si répandu sur la terre, il semblerait presque évident qu'il doit exister une base physiologique pour ce désir ; mais jusqu'à ce que nous soyons mieux renseignés sur la nature de cette base, nous sommes nécessairement incapables de comprendre le désir même aussi parfaitement que nous pourrions le souhaiter. Il est à espérer qu'à l'avenir l'attention se portera vers ce point. Entre-temps, malgré que le problème soit des plus compliqués, il ne sera pas mal à propos d'aventurer quelques hypothèses.

Nous pouvons supposer d'abord qu'une partie importante de toute union amoureuse, mentale ou physique, consiste précisément dans son influence sur les personnes intéressées. Par conséquent, il est délicat et difficile de définir cette influence, et l'on peut à peine être surpris de ce que la science, affirmant jusqu'à présent, dans sa considération des relations sexuelles ordinaires, que les actions et réactions mutuelles avaient pour seuls guides la génération et la propagation de l'espèce, a presque totalement négligé la question des influences directes sur les amants eux-mêmes. Chacun sent pourtant réellement que dans l'intimité avec une autre personne, il y a autre chose encore que la seule question des enfants, que même en mettant de côté les effets de commerce sexuel momentané, il existe des éléments subtils allant de l'un à l'autre, qui sont indispensables au bien-être personnel et qui font, pour certaines personnes, de cette intimité presque une condition nécessaire de la santé. Il se peut qu'il y ait des personnes pour lesquelles ces réactions nécessaires ne peuvent venir que d'une personne du même sexe. En fait, il est certain qu'il existe de telles personnes, « Un amour heureux, dit Moll (p. 125), exerce une influence utile sur l'Urnien. Sa condition mentale et corporelle s'améliore, sa capacité de travail augmente, tout comme il arrive souvent chez un jeune homme normal dans son amour. » Et plus loin (p. 173), dans une lettre d'un homme de cette espèce, on rencontre ces paroles : « Je crois que la passion est si puissante précisément parce que dans l'homme aimé on voit tout ensemble : Amour, Amitié, Idéal, Satisfaction sensuelle... Pour le moment, je souffre l'agonie pour une profonde passion qui ne trouve pas d'écho, et qui trouble mon sommeil comme un mauvais rêve. Et je suis conscient d'une douleur physique dans la région du cœur. » Dans ces conditions, l'amour, en partie exprimé physiquement, d'une autre personne du même sexe, est évidemment autant une nécessité et une condition d'une vie et d'une activité saines et normales que n'est l'amour d'une personne du sexe opposé dans des cas ordinaires.

C'est probablement la limitation arbitraire de la fonction de l'amour à la

création des enfants qui a influencé, d'une façon inconsciente, l'esprit populaire contre la forme d'amour qui nous occupe. Que cette sorte d'union n'était pas reliée à la propagation de la race suffisait déjà pour que les gens le regardassent d'un mauvais œil; qu'il pouvait exister une espèce d'union amoureuse où l'acte sexuel pourrait ne pas avoir le même but, c'était une proposition absurde. Et, pour renforcer cette opinion, nul doute que la tradition hébraïque et chrétienne n'ait exercé une influence puissante, puisqu'elle date, on peut l'affirmer presque avec certitude, de ces âges lointains où la multiplication de la tribu était l'une des vertus principales de ses membres et l'une des premières nécessités de la vie en commun. Aujourd'hui, cependant, il n'est pas déraisonnable de supposer qu'une révolution analogue s'opérera dans les idées populaires relatives à la place et aux fins de l'amour qui ne produit pas d'enfants. Nous pouvons observer que parfois on stigmatise les attachements les plus naïfs même entre jeunes gens comme « antinaturels », (malgré que, d'une façon assez illogique, on n'en fasse pas de même pour les attachements entre jeunes filles), et cela pourrait bien provenir de cette supposition que toutes les familiarités sont destinées par la nature à conduire à la génération et à la propagation de l'espèce. Personne, cependant, après avoir bien envisagé la question, n'oserait soutenir sérieusement que le stimulus mutuel, physique, mental ou moral, qui découle de l'embrassement et des caresses, n'a aucune importance et que, parce que ces choses ne conduisent pas immédiatement à la propagation de la race, il faut les désapprouver. S'il en est ainsi, l'association amoureuse entre l'époux et l'épouse doit-elle être condamnée quand elle n'est plus nécessaire à la production des enfants, ou lorsque la période de fertilité est passée? On pourrait multiplier ces questions à l'infini. Elles serviraient uniquement à montrer combien toutes nos théories relatives à ces sujets sont imparfaites et combien il est nécessaire de réserver nos jugements en l'absence de plus de connaissances positives (1).

En résumant donc quelques-unes de nos conclusions relatives à cette question difficile, nous pouvons dire que l'amour homogénique, en tant que variété distincte de la passion sexuelle, est en grande partie sujet aux mêmes lois que l'amour ordinaire; que probablement il demande et exige une certaine quantité d'intimité physique; qu'une humanité sage reconnaîtra cela, pleinement; mais que le degré d'intimité, en l'absence de plus de connaissances physiologiques certaines que nous n'en possédons actuel-

(1) La vérité est que nous ne savons pas plus expliquer le sentiment sexuel inverse que la passion normale : tout essai d'expliquer ces choses et l'amour est défectueux (MOLL, 2^e éd., p. 253.)

lement, doit être laissé au bon sens et à l'appréciation des intéressés ; enfin, que, parce que nous ne nions pas que des excès d'appétit physique existent, ceux-ci ne seraient pas plus une raison suffisante pour condamner toute expression du sentiment qu'ils ne le seraient dans le cas d'un amour normal. Nous pouvons dire aussi que, si du côté de la science il y a beaucoup de choses obscures, il n'existe cependant aucune obscurité dans les principes de la saine moralité ; qu'ici il n'y a point d'exception à cette loi : la sensualité séparée de l'amour est dégradante et moins qu'humaine ; ou a cette autre : l'amour — le véritable amour — ne recherche rien qui ne corresponde avec le bien-être de la personne aimée. Nous pouvons affirmer, du reste, qu'ici s'applique le principe de la transmutation (1), c'est-à-dire que le désir chez l'homme a ses courants physique, émotionnel et spirituel ; que lorsqu'on lui ferme l'issue d'un canal, il tendra dans certaines limites à couler avec plus d'impétuosité dans d'autres canaux, et que des êtres raisonnables, en éprouvant cela, arrêteront (encore une fois dans certaines limites) le courant sensuel et tondront à élever le centre de leur attraction amoureuse.

En ceci, comme en tout amour, ceux qui se consacrent l'un à l'autre et à la vérité, sentiront peut-être enfin qu'il est plus sage de se vouer à *la chose réelle*, à l'affection durable et profonde qui constitue la satisfaction et le résultat réels de la relation, et que, telle une jeune plante, ils surveillent avec de tendres soins jusqu'à ce qu'elle soit devenue un arbre puissant, capable d'affronter les ouragans de milliers d'années. Ceux qui agissent si sincèrement peuvent laisser au physique le soin de se pourvoir à lui-même. C'est là, en effet, la seule pierre de touche convenable, peut-être, pour éprouver la droiture et la pureté des relations humaines en matières sexuelles. On cherche assez naturellement une règle absolue en cette matière, une ligne *fixe* entre le bien et le mal ; mais ne pouvons-nous pas dire qu'il n'existe pas de règle excepté celle de l'Amour, — l'Amour utilisant les connaissances positives que la science peut lui donner de temps en temps ?

A propos de la loi de transmutation et de son importance, il est clair, me semble-t-il, que dans l'amour homosexuel — soit entre deux hommes, soit entre deux femmes — le côté physique, par la nature des choses mêmes, ne peut jamais trouver d'expression aussi librement et aussi parfaitement que dans l'amour hétérosexuel ordinaire ; et que, par conséquent, il existe une tendance « naturelle » chez le premier à suivre un cours complet émotionnel (2). Ceci explique sans doute le fait que l'amour homogénique a

(1) Voir l'article *Le Sexe et l'Amour et leur place dans une société libre*. (*Société nouvelle*, n° 128.

(2) Voir l'article *Le Mariage dans une société libre*. (*Société nouvelle*, n° 137.

inspiré tant d'héroïsme, et n'est vraiment égalé sous ce rapport (ainsi que J.-Addington Symonds le fait ressortir dans son étude de l'idéal que Dante et Platon se formaient de l'amour (1), que par les amours de la chevalerie qui, par suite de leur caractère tout particulier sans doute, étaient sujets à une transmutation semblable.

On sait que Platon, dans plusieurs passages de ses dialogues, exprime l'opinion que l'amour très répandu alors parmi les jeunes Grecs, avait, dans sa meilleure forme, une fonction spéciale dans l'œuvre éducatrice, sociale et moralisatrice. J'ai déjà cité un passage du *Symposium*, où Phèdre parle de la force que donne cet amour pour mener une vie honorable et courageuse. Dans le même dialogue, Pausanias dit (2) : « En Ionie et autres lieux, et généralement dans les contrées sujettes aux barbares, cette coutume est considérée comme déshonorante; les amours entre jeunes gens du même sexe partagent la mauvaise réputation de la philosophie et de la gymnastique, *parce qu'ils sont incompatibles avec la tyrannie*; l'intérêt des dominateurs exige que leurs sujets soient pauvres d'esprit et qu'il n'y ait point entre eux de ces forts liens d'amitié que l'amour, mieux que tout autre mobile, peut inspirer, ainsi que nos tyrans athéniens l'ont appris par expérience. » Voilà qui plaide assez éloquemment pour la signification politique de cet espèce d'amour.

Richard Wagner, dans sa brochure *L'Œuvre artistique de l'Avenir*, a quelques pages intéressantes du même effet, où il montre comment la conception de la beauté virile devint l'influence créatrice de l'État spartiate. Il dit : « Ce bel homme nu est l'origine de tout ce qui caractérise Sparte; de l'admiration pure de la beauté du corps humain le plus parfait — celui de l'homme — jaillit cet esprit d'amitié qui pénètre et façonne toute l'institution de l'État spartiate. Cet amour de l'homme pour l'homme, dans sa pureté primitive, se proclame lui-même l'expression la plus noble et la moins égoïste du sens de la beauté chez l'homme, car il enseigne à l'homme de s'effacer, de transporter son moi entier dans l'objet de son affection. » Et plus loin : « L'élément supérieur de cet amour de l'homme pour l'homme consistait même en ceci : qu'il excluait le motif physique égoïste (3). Néanmoins il ne comprenait pas seulement un lien d'amitié purement spirituel, mais cette amitié spirituelle était la floraison et la couronne de l'amitié physique. Cette dernière provenait directement de l'admiration de la beauté, toujours de la beauté matérielle, corporelle du camarade aimé. Cette admiration n'était cependant pas une passion égoïste,

(1) Voir *In the Key of Blue*, par J.-A. SYMONDS. (Elkin Matthews, éditeur, 1893.)

(2) JOWETT, *Plato*, 2^e éd., vol. II, p. 33.

(3) L'accent tombe sur le mot *égoïste*.

mais un transport complet du moi dans une sympathie sans réserves avec la joie du camarade, trahie involontairement par son air éveillé, par son allure évoquant la beauté. Cet amour, qui eut sa base dans les plus nobles plaisirs de l'œil et de l'âme en même temps, — bien différent de notre amitié sobre, moitié sentimentale, moitié commerciale, qui se traduit par des correspondances postales, — était chez les Spartiates le seul éducateur de la jeunesse, l'instituteur du jeune homme et de l'homme fait, l'ordonnateur des fêtes communes et des entreprises vaillantes, et même l'inspirateur au champ de bataille. C'était lui qui jetait les compagnons amoureux dans les bataillons guerriers et les poussait, par la loi infrangible du besoin le plus naturel de l'âme, à affronter la mort pour délivrer le camarade en danger ou pour venger l'ami tué.

La dernière idée de cette citation est confirmée par un passage d'une brochure « imprimée pour la circulation privée », intitulée *Un Problème de morale grecque*, où l'auteur essaie de reconstruire la genèse de l'amour entre amis chez les Doriens de l'âge grec primitif. Il dit : « Manquant de femmes, privés des soins de la vie domestique, inspirés par la mémoire d'Achille et vénérant leur ancêtre Héraklès (1), les guerriers doriens avaient une disposition spéciale pour élever l'amitié au rang d'une passion. Les incidents de l'émigration vers une contrée lointaine, — les périls de la mer, le passage de rivières et de montagnes, les assauts de forteresses et de cités, les débarquements sur des côtes hostiles, les veilles nocturnes auprès des fanaux brillants, la recherche de la nourriture, le service de garde en face d'ennemis vigilants, tout cela amenait des aventures capables de répandre l'éclat du romantisme sur l'amitié. Ces circonstances, en faisant agir ensemble la sympathie pour le faible, la tendresse pour le beau, la protection du jeune homme, et les qualités correspondantes de gratitude, de dévouement et d'attachement admirateur, peuvent avoir contribué à cimenter entre deux hommes des unions au moins aussi fermes que celle du mariage. Un sage capitaine se serait basé sur de telles relations pour raffermir ses bataillons et pour attiser les flammes du courage. » L'auteur avance alors cette opinion que, malgré que dans des relations pareilles le côté physique eût probablement sa part, il n'avait cependant pas alors l'importance des éléments émotionnels et spirituels, et ne conduisait point à la corruption et à l'effémination observables dans les siècles suivants.

A Sparte, l'amant s'appelait *Eispnélos*, l'inspirateur, et le jeune homme aimé *Aïtes*, celui qui écoute. Cela seul montrerait la part éducatrice que

(1) Dont la tombe, en souvenir de son attachement pour Iolaüs, était un endroit où les amis se juraient fidélité. (PLUTARQUE, *De l'Amour*, sect. XVII.)

l'on reconnaissait à l'amour entre amis; l'on pourrait citer une centaine de passages de la littérature classique pour prouver combien profondément était entrés dans l'esprit grec cette idée que cet amour-là était l'origine du courage social et de la vie héroïque. Enfin, la doctrine favorite de Platon semble avoir été que ces rapports, bien conduits, amènent dans l'esprit l'éclosion de la véritable philosophie, de la vision divine, du souvenir et de la renaissance dans l'âme de toutes les formes de beauté céleste. Il dit de cette sorte d'amour qu'elle provoque « une génération de la beauté » (1) dans l'âme des amants. L'image du bien-aimé passe dans l'esprit de l'amant, s'élève et s'unit aux formes essentielles et longtemps cachées de la beauté divine — aux types originaux, pour ainsi dire, de toute création — et les rappelle à la vie. Elle produit ainsi une sorte de génération d'idées et d'impulsions nobles, qui modifient ensuite la forme entière de l'esprit et de la vie de celui qui aime.

Je crois en avoir dit assez pour montrer que, malgré que la science ne fût pas encore capable de se prononcer d'une façon décisive quant à l'introduction d'éléments physiques et physiologiques dans la passion homogénique (rappelons ici que la conception réelle de cet aspect de l'amour ordinaire est très limitée), — par rapport aux aspects éthique et social cependant — qui ne sauraient être, en dernier ressort, séparés de l'aspect physiologique, — la passion est grosse de signification et a reçu, à diverses époques de l'histoire, une justification abondante. Il semble fort naturel d'admettre que de même que l'amour sexuel ordinaire a une fonction spéciale dans la propagation de la race, de même l'autre amour peut avoir sa fonction spéciale dans l'œuvre sociale et héroïque, et dans la génération — non d'enfants corporels — mais de ces enfants de l'esprit, d'un idéal et de conceptions philosophiques qui transforment notre vie et celle de la société. Comme tout amour est créateur, nous cherchons les activités créatrices de différentes sortes d'amour dans différentes directions — et il semble que nous les trouvons.

Si ces considérations contiennent quelque vérité, si petite soit-elle, il est facile de voir que l'amour dont nous nous occupons spécialement est un facteur très important dans la société, et que le négliger, le mépriser ou le réprimer peut devenir dangereux et préjudiciable au bien commun. Il est facile de voir que tandis que d'un côté le mariage ordinaire est indispensable à l'État pour la production et l'éducation des enfants, une autre forme

(1) *Symposium*, discours de Socrate.

d'union lui est au moins aussi indispensable pour fournir la base des activités sociales d'un autre genre. Chacun sent que sans quelque bonne affection, la vie n'est pas complète, ses pouvoirs sont infirmes, ses énergies sont inutilement dépensées. Or, il ne faut pas s'attendre (malgré que cela *puisse* arriver) à ce que l'homme ou la femme qui se sont dévoués l'un à l'autre et à la vie de famille, abandonnent le soin de leurs enfants et leur ouvrage domestique pour accomplir des devoirs sociaux plus éloignés et moins apparents, mais plus difficiles peut-être. Il ne faut pas s'attendre davantage à ce qu'un homme ou une femme isolés, sans les conseils d'une amie ou d'un ami à l'heure des difficultés, sans l'amour de cette amie ou de cet ami à l'heure du danger, puissent se consacrer à ces devoirs. Si — pour recourir une fois de plus à l'histoire ancienne — l'amour d'Harmodius s'était porté vers une épouse et des enfants autour d'un foyer, il ne se serait jamais préoccupé de tuer le tyran. Et si chaque ami n'avait pas eu l'amour de son camarade pour soutien, aucun d'eux n'aurait peut-être eu assez d'énergie pour accomplir cet exploit à jamais mémorable. Il est donc difficile de croire que quelque chose, excepté cette espèce d'union entre amis qui satisfait les deux amis, les fortifie et les laisse libres des responsabilités et des *impedimenta* de la vie de famille, puisse suppléer la force et libérer les énergies exigées pour les activités sociales et intellectuelles les plus nécessaires.

Car si actuellement le tyrannicide n'est pas le premier devoir social, nous avons néanmoins parmi nous des monstres à tête d'hydre au moins aussi nombreux que les tyrans des anciens, plus difficiles à supporter et n'exigeant pas moins de courage pour les attaquer. Outre l'extirpation des maux, une œuvre colossale nous attend : C'est la construction patiente et éternelle de nouvelles formes sociales, de nouveaux ordres d'idées, de nouvelles institutions de solidarité humaine — car la genèse de toutes ces choses rencontrera de l'opposition, du mépris, du ridicule et de la violence même. Des luttes semblables, quoique bien différentes de celles des montagnards doriens, exigent une hardiesse et un courage équivalents et réclament de fortes unions entre de véritables amis. On peut douter, en effet, si la vie héroïque et spirituelle supérieure d'un peuple est jamais entièrement possible sans que cette sorte d'affectation soit sanctionnée par ses institutions ; et il n'est pas invraisemblable que le caractère matérialiste et commercial trop bien marqué de notre civilisation européenne puisse se rattacher en une large mesure à ce fait que la *seule* forme d'amour et d'union amoureuse reconnue par elle a été celle qui était fondée sur la base très nécessaire mais assez matérialiste des rapports matrimoniaux et de la production des enfants (1).

(1) Il est intéressant de noter à ce propos l'ardeur extrême et presque romantique du lien qui unit souvent des amants du même sexe durant une longue période d'années en

Walt Whitman, que l'on peut appeler l'inaugurateur d'un monde nouveau de littérature et de conceptions démocratiques, et qui, de tous les auteurs modernes, — ainsi qu'un de nos meilleurs critiques l'a fait remarquer (1), — se rapproche le plus des anciens Grecs tant par l'esprit que par l'exécution, insiste continuellement sur cette fonction sociale de « l'amitié intense et aimante, de l'attachement personnel et passionné entre deux hommes ». « Je veux faire, dit-il, la race la plus splendide que le soleil ait jamais éclairée, je veux faire des pays divinement merveilleux... Par l'amour entre amis, je veux faire des cités durables en enlaçant les bras des uns autour des cous des autres. » Et plus loin, dans les *Democratic Vistas* : « C'est au développement, à l'identification, à la supériorité générale de cette amitié fervente, de cette espèce d'amour égal sinon supérieur à l'amour ordinaire tant vanté par la littérature d'imagination, que j'aspire pour contre-balancer et spiritualiser la matérialiste et vulgaire démocratie américaine... Je dis que la démocratie mène à cette camaraderie amoureuse, qu'elle est sa compagne inévitable, sans laquelle elle serait incomplète, vaine et incapable de se perpétuer. »

Whitman n'aurait pourtant pas su parler avec une sorte d'autorité de ce sujet, s'il n'avait pas remarqué que, parmi les masses, cette affection était déjà éveillée et active, — s'il n'avait pas eu amplement connaissance de ses effets et de son influence sur lui-même et sur d'autres personnes de son entourage. Comme tous les grands artistes, il ne savait que donner une forme et de la lumière à ce qui existait déjà obscurément, confusément, dans le cœur du peuple. Ceux qui ont approfondi la question savent assez que la passion homogénique se ramifie largement à travers toute la société moderne et que, parmi les masses populaires autant que parmi les autres classes, sous la surface impassible et la réserve des manières britanniques, des affections durables se forment et des lettres circulent, ne différant pas visiblement de ces correspondances amoureuses que des personnes de sexes opposés entretiennent dans des circonstances semblables. Jusqu'ici, malgré que, dans ses formes grossières et crues, cette passion soit arrivée de temps en temps à la notoriété publique par les rapports de police, etc., ses manifestations saines et spirituelles, cependant — quoique formant une réelle force motrice dans le corps politique — sont restées inconnues.

une tendresse constante, pareille à celle que l'on observe dans les mariages les plus heureux. L'amour de beaucoup de ces hommes, dit Moll (p. 119), « développé dans la jeunesse, subsiste parfois durant la vie entière. Je sais de ces hommes qui n'avaient pas vu leur premier amour depuis bien des années, depuis des dizaines d'années, et qui, en le rencontrant, montraient toute l'ardeur de leur première passion. Dans d'autres cas, une intimité amoureuse subsistera durant plusieurs années sans la moindre interruption ».

(1) J.-A. Symonds.

Il est à peine nécessaire, en ces jours où les questions sociales nous dominent, de grossir l'importance d'un lien qui, par une action passionnée et durable, peut pousser les membres des différentes classes les uns vers les autres, avec d'autant plus de force parfois qu'ils appartiennent à des classes plus inégales. Un moment de réflexion doit nous convaincre qu'une telle amitié peut, comme dit Whitman, avoir les « relations les plus profondes avec la politique générale ». Il est remarquable, en outre, dans ces relations profondes avec la politique, que parmi les femmes, le mouvement vers leur propre émancipation — mouvement qui se propage dans le monde civilisé entier — a été accompagné d'un développement appréciable de la passion homosexuelle chez le sexe féminin. On peut dire qu'un certain désaccord dans les relations entre les sexes contraires, qui a provoqué chez les femmes la conscience croissante de leur assujettissement à l'homme et une répugnance croissante à s'allier d'une façon inégale par le mariage, que ce désaccord a amené les femmes à s'unir plus intimement et à cimenter des alliances entre elles. Mais quelle que puisse en être la cause, il est certain que ces alliances, d'un caractère entièrement passionnel, deviennent de plus en plus communes, surtout parmi les femmes instruites, qui travaillent à la grande cause de l'affranchissement de leur sexe; et il est aisé de comprendre l'importance de telles alliances dans une lutte semblable. Aux États-Unis, où la lutte pour l'indépendance des femmes a été plus acharnée peut-être qu'ici, la tendance dont nous parlons est encore plus fortement marquée.

Pour conclure, disons quelques mots de l'aspect légal de cette question importante. Il est à remarquer que les dispositions actuelles de la loi provenant en partie des malentendus dont nous avons parlé, en partie aussi de la simple mauvaise volonté des législateurs à discuter la question, — sont vraiment impossibles et injustifiables, et doivent être changées.

La loi ne peut s'occuper que de l'extérieur, du visible; on ne peut exiger davantage. Elle ne peut point contrôler le sentiment; mais elle essaie, dans certains cas, de contrôler l'expression du sentiment. On a montré que l'amour homogénique est une force sociale et parfois un facteur indispensable au plus noble caractère humain; et qu'en outre il a nécessairement des racines dans l'organisme physique et sexuel. La loi ne s'occupe que de ce dernier point. « Nous ne savons point, dit-elle, ce que peuvent être des forces sociales ou des facteurs du caractère, ce que peut être la relation entre les choses physiques et les choses spirituelles. Mais si vous parlez d'un élément sexuel qui entre dans cette espèce d'amour, nous vous comprenons parfaitement, car c'est précisément cet élément que nous voulons supprimer. Il n'est qu'une grossière indécence, dont toutes les formes furent proclamées criminelles par notre loi de 1885. »

Quelque fondement substantiel que la loi puisse avoir eu pour des ordonnances antérieures relatives à ce sujet, quand elle s'occupait d'un acte spécial (la sodomie) — elle l'a perdu entièrement en condamnant d'une façon si générale toute relation entre personnes mâles (1). Elle a entrepris une censure de la morale privée (entièrement en dehors des conséquences sociales), qui n'est pas de son ressort, et que — même si ce droit de censure lui appartenait — elle ne saurait jamais exercer. Elle a ouvert plus que jamais la porte à un mal réel, à un crime social; et elle a jeté une ombre suspecte sur les expressions les plus simples et les plus naturelles d'une affection qui, ainsi que nous l'avons vu, peut être de la plus grande valeur dans la vie d'un peuple (2).

Que la passion homosexuelle puisse exceptionnellement s'adonner à des abus publics, qu'elle puisse conduire, aussi bien que la passion hétérosexuelle, à méconnaître la décence, nous ne le nions point; mais si, pour des personnes de sexe contraire, la loi se borne à maintenir l'ordre public, à protéger le faible contre la violence et l'insulte (3), et les jeunes gens contre leur propre inexpérience, elle devrait en faire de même en cette matière-ci. Quelque enseignement qui paraisse désirable quant aux principes généraux en cet ordre de choses, il doit être donné — et ne peut être donné que — par le développement de l'éducation et des idées personnelles, et non par le lourd gourdin du code pénal (4).

Nous avons montré les fonctions spéciales et l'importance réellement indispensable de l'amour homogénique dans une forme déterminée, dans la vie nationale, et il est bien temps que les États modernes le reconnaissent dans leurs institutions, au lieu de pervertir la passion dans ses modes d'expression les moins satisfaisants, en la méprisant et en la réprimant. Si la consécration de l'amour donnait lieu à un choix ou un caprice, l'État n'aurait pas à s'immiscer dans ce choix, mais puisque aucune contrainte ne

(1) Malgré que, au mépris de toute logique, elle ne fasse pas mention des femmes.

(2) Le Dr Moll soutient (2^e éd. pp. 314, 315) que si l'on proclame illégales les familiarités entre des personnes du même sexe, pour cause d'immoralité, l'abus de soi-même devrait être illégal à plus forte raison.

(3) Il est permis de douter cependant si les lois du mariage remplissent même ce rôle!

(4) En France, depuis l'adoption du Code napoléonien, l'inversion sexuelle est tolérée sous les mêmes restrictions que le commerce sexuel normal; et selon Cartier, ancien chef de la police en France, Paris n'est pas plus dépravé que Londres sous ce rapport. En 1889, l'Italie adopta également les principes du Code napoléonien en cette matière.

s'aurait changer l'instinct homogénique dans une personne où il est inné, l'État, en essayant d'effectuer un tel changement, ne fait que se débattre vainement et essaie, peut-être dans le but de dominer quelques dépravés, d'estropier et de blesser une classe respectable et valeureuse parmi ses propres citoyens.

EDWARD CARPENTER

Remarques sur « Hamlet » et « Faust ».

Nous cherchons toujours un terme de comparaison pour donner la mesure de notre admiration. Ainsi, Goëthe « place » Shakespeare *au-dessus* de tous les poètes. Mais, s'il concentre son attention sur le prince Hamlet qu'il considère comme la plus parfaite création du tragique anglais et l'image fidèle de son âme, — il ne se défend point de lui trouver un frère ressemblant dans Werther. On peut vraiment s'étonner de voir le critique profond et sagace d'*Hamlet* confondre, avec une pareille complaisance, l'amant sensible d'une idylle qui se dénoue en drame domestique et le héros de la pensée shakespearienne. Cependant, Werther, c'est Goëthe. En poursuivant cette série d'analogies, on déduit logiquement l'égalité des deux écrivains, — et c'est peut-être le motif secret de l'erreur, trop accréditée, du premier rapport établi par Goëthe lui-même ?

Il fut sans doute violemment impressionné par la lecture des drames de Shakespeare, — et par celle d'*Hamlet* surtout. Mains chapitres de *Wilhelm Meister* en témoignent. Mais, il faut rechercher la trace de cette influence ailleurs que dans les « Douleurs de Werther ». Elle est manifeste dans *Faust*.

L'absence d'une passion dominante développée à l'exclusion d'aucune autre, fait la grandeur d'*Hamlet*. Le drame n'est pas limité à l'amour, à l'ambition, à la cupidité ou la jalousie. Les événements n'y sont pas dirigés dans le but d'exaspérer les penchants d'un héros, soit qu'ils les combattent ou les favorisent, et de montrer son âme résistant aux assauts qu'ils lui donnent. Sans doute, ce spectacle peut satisfaire une curiosité très délicate : *Roméo et Juliette*, le *Marchand de Venise*, *Othello*, *Macbeth* et *Jules César* sont dignes d'une admiration enthousiaste. Déjà, l'horizon que découvre le *Roi Lear* est plus étendu. Avec *Hamlet*, il est infini, puisque c'est le drame de l'Homme.

« Shakespeare a voulu peindre ceci : un grand acte imposé à une âme qui n'est pas assez forte pour accomplir cet acte », — a écrit Goëthe. Cette défi-

inition concise devient une interprétation complète, si l'on admet que ce « grand acte » imposé à une âme, faible par rapport à cet acte seulement, est : vivre. Tel est l'exemple contenu dans *Hamlet*. Toute la philosophie de l'œuvre s'y applique.

Le héros de Shakespeare est exclusivement intérieur. Il est la raison d'un autre qui n'a pas la volonté d'agir, et compte sur des interventions violentes pour l'y contraindre. A ces deux aspects du personnage, il en faut ajouter un troisième qui n'est pas moins distinct et suit un développement parallèle : l'observateur et le juge. Hamlet, c'est la Raison, l'Action et la Conscience. Cette trinité traverse le drame sans jamais contrarier l'unité du personnage. Elle est la substance du dialogue.

Les êtres qui s'agitent autour du prince « indécis » sont de simples comparaisons, sauf Horatio et le spectre du Roi. Ophélie, c'est la vierge gracieuse et délicate, l'ébauche ou le reflet de Cordelia ; la figure familière des dramaturges « élisabéthains » ; la fille frêle vouée à la plus lourde destinée, qui « attire le malheur » et, l'âme éteinte ou toute morte, disparaît quand elle pourrait consoler. La reine Gertrude c'est la femme irresponsable, illogique, instinctive : une lady Macbeth sans desseins terribles et apaisée. Le roi Claudius, Laertes, les courtisans, les officiers : des figurants. Polonius, plus important, représente le bon sens vulgaire, provoque directement les sarcasmes d'Hamlet et n'est qu'un prétexte aux jugements que celui-ci porte sur les hommes. Hamlet n'est pas ému de l'avoir tué : « Je t'ai pris pour mieux que toi, dit-il ; subis ta fortune ; tu trouves qu'il y a quelque danger à montrer trop de zèle... »

Horatio est l'écho des pensées de son ami. C'est le modèle des confidents. Il écoute avec bonté, approuve toujours, pratique la même ironie triste et montre une égale incertitude, s'il lui faut conseiller.

Le spectre a une signification beaucoup plus complexe. Il y aurait quelque nonchalance à n'en faire qu'une image du devoir ou du souvenir, capable de diriger la volonté, de la fortifier et de l'arrêter tout à coup. L'ombre du roi est en réalité un quatrième aspect d'Hamlet qui pèse sur l'ensemble du personnage et cause son irrésolution, aspect qu'il fallait isoler par un artifice grossier, pour retenir l'attention d'un auditoire plus sensible aux apparitions surnaturelles et aux « clowneries » qu'aux spéculations de l'esprit. Il est assez remarquable que ce soit le seul élément « merveilleux » du drame. On peut prétendre qu'il n'en choque point l'apparente vérité. Le spectre est aussi vraisemblable que Fortinbras. Il est plus « terrestre » que, dans *Macbeth*, l'ombre de Banquo, car il parle et intervient à diverses reprises pour armer le bras d'Hamlet ou en modérer l'ardeur. Il n'est pas l'Invisible, car des hommes le voient. Cela est capital,

si l'on veut bien adopter l'opinion ingénieuse de Coleridge « que nous mourons à l'instant même où nos yeux mortels perçoivent l'invisible » (1).

Il n'est pas inutile de remarquer aussi le travestissement dont Shakespeare a cru devoir affubler ses « clowns », autre élément nécessaire du drame, à son époque : les clowns sont des fossoyeurs. Ils creusent des tombes en chantant et répondent aux interrogations graves par des jeux de mots qui n'enlèvent rien à la vraisemblance cruelle de la scène. Ils représentent, avec les comédiens, la classe populaire dans cette tragédie : l'histriion et le fossoyeur indispensables !

Faust est la mise en scène plus fidèle de la légende populaire allemande. Le « merveilleux docteur Faust » qui signe un pacte avec le diable et trouble la quiétude des bons Allemands mangeurs et buveurs, a tenté bien des poètes. Marlowe, qui n'eut pas de retenue, le conduit jusqu'à Rome où il berne le pape au milieu de ses cardinaux. Les fabliaux d'Allemagne sont plus mesurés. Ils illustrent la légende, et les ballades qu'elle inspira ne diffèrent que par la décoration. Goethe n'a pas fait davantage. Il a orné le conte ancien des fleurs tendres que n'a point de peine à découvrir un homme jeune et sensible. Cette simplicité fait du premier *Faust* un chef-d'œuvre, mais qui reste purement allemand et paraît s'éloigner de la vérité aux yeux d'un critique étranger.

Le personnage de Faust n'a pas d'existence propre. Il se dédouble constamment. Vieillard et seul dans son cabinet d'étude, il exprime l'esprit de ses livres, tout au long, après l'exclamation lamentable : « Hélas ! philosophie, jurisprudence et médecine, et, pour mon malheur, théologie encore, j'ai tout approfondi avec un travail opiniâtre, et me voilà maintenant, pauvre fou !... » On pressent le sentimental qu'il est resté et qu'il sera plus tard avec toute la violence de sa nouvelle jeunesse. La présence de Méphistophélès chasse le souvenir, désormais sans prestige, des sciences apprises. Il est le commentateur du monde, des actes des hommes et de leurs croyances : l'esprit critique. Faust écoute sans réfuter. Parfois, il présente de timides observations. Il ne cherche plus à discerner où se trouve la raison. Il s'est livré et n'est désormais capable que de ressentir des impressions simples, comme d'aimer ou d'admirer la nature vivante. Ses enthousiasmes sont instinctifs. Auprès de lui, Méphistophélès, qui observe et raille, est son image réelle : le vieux docteur Faust qu'admiraient les paysans et le jeune Wagner (2). Ce qui pourrait n'être tenu que pour une interprétation de la

(1) *Table Talk*, voir à la date du 1^{er} mai 1823.

(2) C'est ainsi que, tout au début, Wagner dit à Faust : « Ah ! Dieu, l'art est long et

pensée de Goëthe devient une certitude, lorsque Méphistophélès, drapé dans la robe du docteur, reçoit l'écolier et lui répète la « vieille maxime » de perdition : *Eritis sicut Deus, scientes bonum et malum*. La scène de sorcellerie n'est qu'un des épisodes nombreux du récit populaire, comme la plupart de celles qui composent le premier *Faust*. Toute philosophie en est absente. Le parti-pris de réalisme — un réalisme épisodique — l'éloigne du dialogue. L'aventure de Marguerite est la même que si nulle puissance magique n'y avait eu de part. Elle aime Faust, comme elle eût cédé à quiconque. Et les séductions de l'amant ne sont pas supérieures. « C'est le cours du monde », remarque Méphistophélès. Il est permis de négliger les scènes qui suivent « la nuit de Sabbat ». Quand Goëthe a donné libre cours à sa méchante humeur contre ses ridicules adversaires et les détracteurs acharnés de Schiller, Faust apparaît plus sentimental encore, Méphistophélès plus raisonneur et Marguerite plus inconsciente que jamais. Les trois caractères ont atteint leur paroxysme. Le drame s'est développé. « Une voix d'en haut » en modifie brusquement le dénouement.

Avant que Shakespeare écrivit *Hamlet*, d'autres écrivains s'étaient déjà inspirés de l'histoire empruntée à l'ancienne chronique danoise. Belleforest, dans ses romans publiés vers 1564, avait narré la vie du prince du Nord. Le récit d'*Hamlet* fut traduit en anglais. Sa sauvagerie, à défaut de qualités plus subtiles, le rendit populaire dans les tavernes fameuses de Londres. Les comédiens qui s'y réunissaient ont dû tenter l'aventure de le porter sur la scène. On sait, en tous cas, qu'avant 1589, Thomas Kyd faisait représenter « une pièce sur le sujet d'*Hamlet* ». Malone ajoute à ce renseignement que Shakespeare composa son drame vers 1596.

Evidemment, l'intrigue est secondaire et le génie du poëte a transfiguré l'épouvantable narration de Belleforest. Mais il n'en a pas négligé tous les détails. L'incident du « rat » (acte III, scène IV), par exemple, est servilement emprunté à *The Historye of Hamblett*.

Le caractère de la reine y apparaît sous des traits d'une grand netteté que Shakespeare a dédaigné de reproduire. On lit dans Belleforest : « Fengon, — dans la tragédie, c'est le roi Claudius, — fortifié et encouragé par une telle impunité, osa se marier avec celle qui était sa concubine durant la vie du bon Horvendille ; de la sorte, il salit son nom d'un double crime : adultère incestueux et meurtrier parricide... L'infortunée et misérable femme,

notre vie est courte », et que, plus loin, Méphistophélès répète à Faust : « Le temps est court, l'art est long. » De tels exemples sont nombreux.

qui avait eu l'honneur d'être l'épouse d'un des plus sages et des plus vaillants princes du Nord, s'abaisse d'assez vile sorte pour trahir la foi qu'elle lui avait jurée, et, ce qui est pis, pour se marier avec celui qui avait été le meurtrier *tyrannique* de son époux légitime; cela fit penser qu'elle avait été l'instigatrice du meurtre... »

On retrouve également dans ce texte la scène entre Hamlet et la reine. Mais cette terrible conférence y dégénère en un débat véhément où la mère se défend et devient accusatrice : « Je sais, mon fils », dit-elle, « que je t'ai fait une grande injure en épousant Fengon, le tyran cruel, et le meurtrier de ton père et de mon loyal époux. Mais si tu considérais les petits moyens de résistance et la trahison du palais, avec le peu de confiance que nous devons attendre ou espérer des courtisans liés à sa volonté, et aussi le pouvoir qu'il aurait aussitôt exercé, si j'avais refusé de l'aimer, tu m'excuserais au lieu de m'accuser d'impudicité ou d'inconstance, et tu me ferais encore moins l'injure de supposer que jamais ta mère Geruth ait consenti à la mort et à l'assassinat de son mari : je te jure, par la majesté des dieux, que s'il m'avait été donné de résister au tyran, même par la perte de mon sang, oui, et de ma vie, j'aurais sûrement sauvé la vie de mon seigneur et mari. »

Shakespeare, absorbé par le seul personnage d'Hamlet, ne s'est pas soucié d'utiliser les matériaux excellents dont il pouvait disposer pour affirmer les autres caractères. Il est bien regrettable qu'on n'ait pas conservé davantage que le titre du drame de Thomas Kyd. Cependant, on peut, sans témérité, préjuger que celui-ci, ni Massenger, ni Ben Jonson, ni Beaumont et Fletcher, ni aucun des fougueux *dramatists* de la « pléiade shakespearienne » n'aurait dédaigné un motif d'émotion de cette énergie. Shakespeare, au contraire, l'abandonne. Au lieu d'accroître l'intérêt scénique, à cet endroit, et de donner une expression plus frappante du personnage de Gertrude, en dissipant les doutes qui ne cessent de peser sur sa participation au meurtre du roi, — il sacrifie totalement la figure féminine, c'est-à-dire un élément « théâtral » d'une valeur considérable, pour « nouer » indissolublement le drame intérieur.

Hamlet se résout, ici, à l'action : il tue. L'effort qu'il vient de faire demeure inutile et le laisse sans regret. Ce coup d'épée hasardeux a une importance capitale sur le développement du caractère. C'est un exemple de la responsabilité envers soi-même qu'entraîne tout acte, — et il maintient Hamlet dans cette irrésolution qui n'était encore qu'une timidité de rêveur. La mort de Polonius est un avertissement décisif. Hamlet le pressent : « Je me repens, dit-il ; mais il a plu au Ciel que ce soit ainsi... Je dois être cruel seulement pour être bon : ainsi le mal commence, et le pire reste en arrière. » Désormais, il n'a plus d'ironie ; il est la pensée grave ; l'homme penché sur

le destin qu'il interroge et qui craindrait d'en modifier le cours par un geste : « Je ne sais pas cependant pourquoi je vis pour dire : *Cette chose doit être faite...* Des exemples, gros comme la terre m'exhortent. » Cette suprême pudeur conduit Hamlet jusqu'à la dernière scène. Peu à peu, les événements se pressent autour de lui, multiples et violents. Ils l'assaillent dans sa retraite et lui rendent la sensibilité des contingences extérieures. C'est le réveil d'un Hamlet nouveau, actif et brutal. Quand, coup sur coup, il tue Laertes et le roi Claudius, il n'a plus le souvenir de son lourd devoir. Là encore, au moment d'agir, il ne pense plus ; et son dernier aspect avant de mourir rompt toute l'harmonie du songeur douloureux qu'il était. Le « doux prince » — comme le désigne Horatio — se rapproche, ici, bien près du soldat rude et emporté dont Belleforest a raconté la vie agitée et qui, dit-il, « donna au roi un coup si violent sur *l'échine du cou*, qu'il lui coupa net la tête des épaules » ; convie des courtisans à dîner, les grise et met le feu à la maison où il les a enfermés ; — et qui se fait couronner roi de Danemark...

Gœthe écrit dans la dédicace de *Faust* : « Vous revenez à moi, flottantes visions que, dans ma jeunesse, je vis apparaître un jour à mon regard troublé : puis-je essayer de vous enchaîner aujourd'hui ? Mon cœur se sent encore de l'attrait pour cette rêverie, vous accourez en foule ! Eh bien, régnez en souveraines, telles que vous montez autour de moi, du sein des vapeurs et des nuages. J'éprouve les transports de la jeunesse, au souffle magique qui se joue autour de votre cortège. » Le poète semble s'être identifié avec le docteur légendaire. Il a subi — comme celui-ci — le charme d'une « éclatante jeunesse » revenue au déclin de sa vie. Et ces lignes, contemporaines du second *Faust*, paraissent avoir été inspirées par le désir de faire excuser le premier. Il le contemplait avec un orgueil justifié ; mais la tendresse du vieil auteur pour ses pages de jeunesse ne l'empêchait pas d'y appliquer sa critique exercée. Elle lui découvrit — et c'est maintenant que l'influence d'*Hamlet* peut avoir été décisive — quel vaste champ d'action le conte allemand ouvrait à l'analyse et aux idées, au lieu du tendre myosotis qui, au début de son œuvre, marque la rencontre de Faust et de Marguerite d'un signet éternellement odorant. Gœthe a conservé intacte l'histoire sentimentale et enthousiaste. A côté d'elle, il a laborieusement édifié le monument où son dessein fut de rassembler les images sous lesquelles les hommes se sont représentés, à travers les siècles, leurs passions et leurs croyances (1). Shakespeare ne s'est pas soucié d'évoquer de telles

(1) Ce procédé a été très admirablement employé, d'après Gœthe, par Flaubert et Villiers de l'Isle-Adam, dans la *Tentation de saint Antoine* et dans *Axël*.

allégories. Il a reconstitué l'homme dans *Hamlet* et, parmi les spectacles tragiques où s'accomplissent des destinées marquées du signe noir, il a protégé la grâce d'Ophélie, telle « un joli lys blanc », et jeté des fleurs sur sa tombe : « *Sweets to the sweet!* »

En somme, le second *Faust* est le développement des deux scènes qui sont au début du premier, entre le docteur et Wagner, et Méphistophélès et l'Ecolier. C'est le seul lien philosophique qui rattache l'une à l'autre les deux parties de la tragédie dont la dernière porterait plus exactement le titre de *Méphistophélès*. Marguerite pardonnée est au ciel. Faust appartient au diable pour l'éternité. Il n'a plus les ardeurs d'un jeune étudiant et emploie la magie de Méphistophélès à satisfaire de plus légitimes curiosités qu'une simple amourette. Il affronte les Mères « étranges » et « terribles », — ces « déesses inconnues des mortels » qu'on n'atteint « qu'en passant où nul ne passa, où nul ne doit passer » et « ballotté par les solitudes », — pour faire renaître « du sein de la nuit » le « modèle des femmes » : Hélène. Et quand elle paraît, il s'écrie : « A toi, je consacre toutes mes forces actives, ma passion tout entière; à toi, dévouement, amour, adoration, délire », — non sans s'être ressouvenu de la douce Marguerite : « L'aimable figure qui m'enchantait jadis, qui fit mes délices dans le miroir magique, n'était que la vaine image d'une pareille beauté ! » Combien l'allusion est timide et quelle n'est pas l'humilité de Faust devant son souvenir ! Mais, plus tard, après l'évocation païenne et l'apparition de Byron (1) sous les traits d'Euphorion, après la disparition sans retour d'Hélène, — Faust, sur les « Hautes Montagnes », se rappelle, avec plus de reconnaissance, sa simple amante : « Suis-je abusé par une image ravissante, sous les traits du bien suprême, le premier de ma jeunesse et longtemps regretté?... Ils s'épanchent, les plus anciens, les plus intimes trésors de mon cœur ! Dans son léger vol, cette image me retrace l'amour de mon aurore, ce premier regard, promptement senti, compris à peine, qui, fidèlement gardé, surpassait tous les trésors. Comme la beauté de l'âme, elle s'élève, la vision charmante; elle subsiste entière, elle monte dans les cieux, et emporte avec elle la meilleure part de mon cœur » (1). Faust retourne insensiblement à la simplicité, après avoir mesuré la petitesse des spectacles que la convoitise de les embrasser lui faisait imaginer immenses. L'amour, la science, la gloire des armes, l'empire, la possession de l'or, toutes les passions, tous les sujets d'orgueil, lui apparaissent dans leur vanité, quand l'indigence, la dette, la misère et la mort s'avancent à sa rencontre : « Si je pouvais écarter la magie de mon chemin... ô nature, je serais un homme

(1) Traduction Jacques Porchat.

devant toi; un homme et rien de plus », soupire-t-il. C'est le signe du repentir. Et lorsque, d'un souffle au visage, le souci l'aveugle, Faust, redevenu « la créature de Dieu », a conquis son pardon.

Ici, comme dans la première partie, Méphistophélès semble devoir l'emporter quand, devant le cadavre de Faust, il prononce : « C'est fini... Que faut-il entendre par là? C'est comme si cela n'avait pas été; et cependant, cela s'agite et circule, comme si cela existait. J'aimerais mieux pour moi le vide éternel. » Mais l'éclat rougeoyant de « l'enfer qui s'ouvre » pâlit devant « une gloire qui paraît au ciel », et le drame consommé se dénoue par la manifestation soudaine de la puissance divine. Faust a gagné sa rédemption. Le chœur des anges emporte son âme au ciel où « une pénitente, autrefois nommée Marguerite, » implore la Vierge : « Daigne, ô daigne, Vierge incomparable, Vierge radieuse, tourner ton visage propice vers mon bonheur! Celui que j'aimai sur la terre, désormais en repos, est de retour. » La Mater Gloriosa répond : « Viens, élève-toi à de plus hautes sphères : s'il te devine, il te suivra. » Faust conquiert le ciel par une intervention analogue à celle qui assure à Marguerite son salut. Goethe a recours au même moyen qui lui a permis la conclusion consolante du premier *Faust*. Et les derniers mots du chœur mystique célébrant le pouvoir de l'éternel féminin sont un retour définitif au sens « humain » de la partie légendaire et sentimentale de la tragédie.

Hamlet et *Faust* sont des monodrames. Tous les faits et les imaginations y servent à augmenter l'expression du personnage symbolique qu'est le prince de Danemark ou le vieux docteur, et qui comprennent les différents aspects qu'en ont donné Shakespeare sous les traits du Spectre et d'Horatio, et Goethe, sous les masques divers que Méphistophélès emprunte aux traditions. Ces deux œuvres sont pareillement fondées sur des thèmes anciens. Elles marquent, depuis Sophocle, l'apogée de l'art dramatique et l'un des plus éminents sommets où il se soit jamais élevé. L'analogie de méthode — que l'on est en droit de déduire de ces remarques : monodrame des deux parts, et basé sur une vieille chronique et sur une légende populaire, lesquelles ont au moins cette ressemblance d'avoir été conservées par la transmission orale et améliorées par les mille collaborations impersonnelles des récitants, — l'analogie de méthode conduit à rechercher la présence de similitudes dans le développement lui-même ou, lorsque les voies suivies pour atteindre le but s'écartent l'une de l'autre, à suivre leur trace jusqu'à la jonction finale.

L'ébranlement violent de l'être moral, sous l'influence de la douleur, sous

l'empire des passions ou devant le spectacle de la mort, éveille chez l'homme une sensibilité qu'il n'a point aux heures de vie calme. Elle est une conscience supérieure de soi-même et des choses, qui fait douter de l'utilité d'agir et suspend la plus forte volonté. Telle est, au début de la tragédie, l'âme d'Hamlet. Dans la solitude paisible où l'enferme un irrémédiable chagrin, elle est attentivement penchée sur le problème de la mort, c'est-à-dire sur le sens de la vie qui en est l'équation. Mais l'indifférence irrespectueuse de ceux qui entourent le prince, envers une mémoire qu'il révère, les révélations d'Horatio, la vision effrayante du spectre et ses paroles péremptoires, l'arrachent à cette contemplation intérieure. Elles le jettent hors de sa méditation, sensible et frissonnant, parmi les hommes, avec la connaissance d'un devoir impérieux et suprême. Ses pensées qu'un profond amour filial dirigeait vers la mort advenue, se tournent maintenant, désordonnées et violentes, vers la mort prochaine. L'inéluctable destinée choisit un songeur inquiet pour accomplir l'acte le plus absolu : ôter la vie. Ce conflit, voilà l'objet réel et admirablement humain de la tragédie de Shakespeare : *to be or not to be*.

Faust subit une épreuve incomparablement moins rude, puisque la hantise du suicide ne lui impose de responsabilités qu'envers lui-même. En réalité, ce personnage disparaît : le vieillard, qu'une existence longue employée à la pratique patiente de toutes les sciences n'a pas gardé de l'ennui, fait place à un Faust jeune et insouciant. Il éprouvera la joie de vivre dans une large mesure, malgré le voisinage de Méphistophélès, *l'esprit de tous les livres* qui tourmentait naguère le savant docteur et faisait battre ses tempes. Le héros de Goethe, dont la destinée est remplie et qui souhaite le refuge de la mort, échappe à l'extrémité de se la donner, par une intervention magique : il recommence une destinée meilleure, ou, du moins, qu'on peut prétendre telle, car il l'a choisie.

Hamlet est *un homme* que, seule, sa sensibilité d'âme fait exceptionnel ; mais il vit réellement, bien qu'on le voie subordonner toute application pratique de sa volonté au penchant d'abstraire et de généraliser. Faust n'est humain que dans son aventure avec Marguerite. C'est un amant pressant et ingrat. Il a des enthousiasmes d'adolescent et son éloquence est d'un excellent rhétoricien. Dans la seconde partie, il n'est plus que *l'homme vu à travers les religions et les littératures*, en conflit avec la « raison pure » selon Goethe, c'est-à-dire Méphistophélès, issu de tous les livres.

Le second *Faust* résume les croyances des hommes et montre des exemples excessifs de leurs passions. Le pouvoir diabolique suscite les dieux oubliés avec leurs attributs ; les animaux fantastiques et les formes hallucinantes imaginées par les fondateurs de religions et les poètes ; les grands symboles comme Hélène et Pâris, Philémon et Baucis, les Parques,

les Nymphes et l'allégorie géniale d'Homuncules. Les apparitions — évoquées dans le dessein d'éprouver et d'étonner la crédulité d'un empereur et pour découvrir les appétits secrets des hommes importants (ministres, prélats, maréchaux, bouffon) qui l'entourent, — s'effacent sans laisser le souvenir net d'une signification qui serait personnelle à Goëthe. Il groupe ces visions qui ont dirigé des peuples ou représentent des aspirations universelles, et il les laisse s'évanouir et se confondre, dans un même néant, avec l'image du souci, de la misère et de la mort, devant l'éclat souverain du ciel chrétien et le signe du pardon qu'il promet. Mais — comme nous l'avons déjà remarqué — Goëthe ne tire point l'enseignement essentiel de ce spectacle grandiose. Faust est purifié, la verve satirique de Méphistophélès tarie et la conclusion de l'œuvre :

*Das Ewig-Weibliche
Zieht uns hinan,*

proposant comme un sujet de méditation éternelle l'énigme de la Femme, évoque auprès de Marguerite transfigurée, son souvenir terrestre.

« Gretchen » représenterait donc la perdition et la rédemption par l'amour ? C'est attribuer un sens beaucoup trop vaste à cette gracieuse figure d'amante. Goëthe lui-même ne prétendait pas la charger de cette signification synthétique, avant d'écrire les dernières lignes de *Faust*, car celle-ci s'attache indissolublement à l'apparition d'Hélène.

Sauf un parfum de terroir qui se dégage de Marguerite et oblige de la classer dans l'imagerie allemande, elle rappelle la fine silhouette d'Ophélie. Leur naissance est inégale. L'une a plus de passion que l'autre et s'est livrée tout entière à l'amant, tandis que celle-ci offre de rendre les billets doux qu'elle en a reçus. Mais toutes les deux sont modestes et douces. Elles feraient également le bien ou le mal en baissant les paupières. Elles ont une transparence de cristal qui permet de lire jusqu'au fond de leur cœur. Il leur vient de terribles leçons. Faites pour l'amour, elles ne les comprennent pas. Leur âme est déjà dans les cieux quand les hommes, sur la terre, les plaignent d'être folles. Ecoutez ce qu'elles disent ou chantent alors, toutes les deux. Des refrains leur montent aux lèvres, rudes ou berceurs et qui se ressemblent (1). Marguerite répète parfois les phrases de son

(1) Les chansons présentent des analogies bien curieuses, dans *Hamlet* et dans *Faust*. Voici le second couplet de la *Saint-Valentine* populaire chantée par Ophélie : « Alors, il se leva et remit ses habits ; — Et il ouvrit la porte de la chambre ; — Dedans, il laissa la vierge qui, vierge — N'en sortit jamais plus. » Et dans la « chanson morale » de Méphistophélès, on lit : « Ici, que fais-tu, — Dis-moi, Catherinette, — A la porte du galant, — Au point du jour ? — Passe, passe ton chemin. — Il te laissera — Entrer comme fille, — Mais non comme fille sortir. »

amant ; et la simple Ophélie tient souvent des propos dignes d'Hamlet : « Ils disent que la chouette était une fille de boulanger. *Seigneur, nous savons ce que nous sommes, mais nous ne savons pas ce que nous pouvons être.* »

On peut aussi reconnaître, incidemment, que Laertes et Valentin partagent le même sort : l'amant tue le frère. Si l'analogie ne mérite pas d'être autrement relevée, dans ce cas, il en est d'autres où le rapprochement des textes démontre le lien spirituel très étroit des deux œuvres. Les Parques, dont les rôles sont intervertis, à propos de la mascarade donnée par l'Empereur, prodiguent des conseils à mettre en regard des avis de Polonius à son fils. « Si dans le plaisir et la danse, vous vouliez trop céder à la volupté, songez à la mesure de ce fil ; prenez garde : il pourrait se rompre », dit Atropos, qui tient la quenouille, par exception. Clotho réplique : « Je serre les ciseaux dans l'étoi... Livrez-vous au plaisir sans cesse. » Tandis que Lachesis, tournant le fuseau : « Les fils viennent ; les fils se dévident ; à chacun je marque son chemin ; je n'en laisse aucun s'égarer : il faut qu'il se roule autour du fuseau. Si j'allais une fois m'oublier, je serais inquiète pour tout le monde : les heures comptent, les années mesurent et le tisserand prend les écheveaux ». Les maximes pratiques de Polonius sont moins éloignées de celles-ci qu'il y paraît tout d'abord. Une simple transposition produit le mirage de la distance. Les sentences prudentes du vieux courtisan s'appliquent à des détails matériels de la vie. Les sœurs gardiennes des destinées ne savent que le commencement et la fin terrestres des hommes ; cette ignorance les oblige à tenir un langage imprécis et solennel.

On a cité, au nombre des mots les plus profonds d'Hamlet, la célèbre répartie à Polonius : « Que lisez-vous, mon seigneur ? — Des mots, des mots, des mots ! » Lassitude ou dédain ? Les commentateurs ont, en général, interprété dans le sens du mépris des choses écrites. L'exclamation constate combien la leçon des livres est incomplète et pauvre, comparée à l'enseignement inépuisable de la vie. C'est toute la différence d'*Hamlet* et de *Faust*. Un drame inspiré par la consultation intérieure la plus sévère à laquelle un penseur se soit jamais appliqué peut-être ; — et un drame où sont assemblées, dans une ordonnance classique d'une perfection sans égale peut-être, la plupart des idées générales exprimées et longuement développées avant Goethe, et soumises à sa critique assez puissante pour leur rendre l'éclat de la nouveauté. *Hamlet*, c'est la vie intense ; l'humanité pitoyable et incertaine dans le chaos des destins contraires qu'elle ignore ; la révolte impuissante de la pensée contre la force brutale des accomplissements ; l'exemple de l'Homme, du sort, et de la mort aveugle qui se manifeste sans trêve et laisse les interrogations sans réponse. *Faust*, c'est toute la vie arti-

ficielle ; l'apparence que les philosophes de tous les temps appelaient la vérité et que les poètes ont ornée ; les déductions des uns et les rêves de ceux-ci ; le progrès du monde troublant et fictif des idées, depuis celles dont s'enorgueillissait l'école d'Alexandrie, jusqu'aux visions passionnées de Jean-Jacques ; le résumé des croyances naïves, des systèmes simples et des pensées les plus compliquées. — D'un côté, Hamlet, le spectre et Ophélie, essentiels. Et de l'autre, Faust-Méphistophélès et Marguerite-Hélène. Les créations de Shakespeare sont nues et vivent sans le secours des fictions convenues. Celles-ci viennent au contraire ajouter à la signification des héros de Goethe et la doter d'un sens plus vaste : le Diable complète Faust et le symbole d'Hélène fortifie de beauté l'exemple d'amour que donne Marguerite. Nous savons gré à ceux qui nous enseignent d'éveiller en nous une émotion qui grave indestructiblement leur leçon dans notre mémoire. C'est la toute-puissance du génie poétique d'entourer la vérité des grâces qui la font aimer. Elle est toute nue, dit la légende ; mais quelle vivante nudité !

George Sand a développé sous un autre aspect l'analogie de ces deux chefs-d'œuvre. Elle a montré pareillement la parenté de *Faust* et de *Manfred*. Mais quel tribut d'admiration Byron paie à la nature, à la vie ! quelle humanité dans la souffrance de son héros et les plaintes qu'elle lui arrache ! et comme la parole des esprits que, dans le doute, il évoque est l'écho de sa propre pensée, et leur forme celle de son désir : « le septième esprit apparaissant sous les traits d'une belle figure féminine », — comme le souffle lyrique est puissant et vivifie les idées ! L'atmosphère enivre et le décor éblouit. Le sourire tranquille de Manfred devant la mort libératrice est une des plus douces images que le génie ait inventées. Et son dernier mot : « Vieillard ! ce n'est pas si difficile de mourir ! » est profond, avec le charme de la simplicité.

Goethe, après Shakespeare, a montré la voie. Mais le second *Faust* est un « essai ». Byron a surpassé son modèle. Et lui qui échappe, dans toute son œuvre, à l'opprimante influence du « barde de Stratford », il revient à lui, indirectement, porté par son propre génie vers la grande leçon de la vie, — pour donner au drame philosophique une nouvelle forme que Goethe avait longtemps cherchée.

Nous devons voir dans notre âme, autour de nous et au-delà des apparences qui nous environnent, car la vie n'est pas moins réelle et forte, qui se dérobe à nos sens. Il y a des exemples cachés qui sont un enseignement supérieur. Les œuvres qu'ils inspirent sont impérissables, au lieu que, dans la pure métaphysique, elles puisent les forces d'une éternité immobile qui ressemble à la mort et demeure stérile.

CHARLES-HENRY HIRSCH

Août 1896.

LA VIE PRIVÉE DES TZARS

ET LEUR FIN ANORMALE

... Les premiers jours qui suivent la mort d'un tyran sont les plus heureux pour les peuples.

TACITE.

Je n'ai nullement la prétention de faire dans cette étude l'histoire de la Russie. Cette histoire a été faite et refaite, si toutefois il est permis de dénommer histoire le récit de faits compilés et commentés sous la surveillance de la censure gouvernementale qui devait naturellement en altérer sciemment la vérité. Jamais il ne s'est trouvé un historien pour oser écrire l'histoire exacte du peuple russe, de ses souffrances et de ses révoltes. On s'est borné jusqu'ici à flatter les tyrans et à glorifier les victoires des généraux qui présidaient aux boucheries auxquelles ils conduisaient tant de malheureux soldats.

Ce que nous nous proposons dans cette courte étude, c'est de tracer les portraits des tzars ou « dieux terrestres », d'après les croyances des moujiks, en faisant ressortir les principaux traits de leur vie privée et nous n'aurons pas de peine à démontrer qu'ils ne sont pas exempts des faiblesses et des passions qui régissent la vie des autres hommes et qui devaient dans la plupart des cas les conduire à une fin tragique.

Dans les pays ayant un gouvernement constitutionnel, l'autorité du chef de l'État, roi, reine ou président, est plus ou moins tempérée par un Parlement quelconque, de sorte que l'étude de leur personnalité ne saurait présenter qu'un intérêt relatif, mais il en est tout différemment avec les despotes russes qui exercent un pouvoir absolu, qui seuls font les lois, règlent la religion et ont le droit de vie et de mort sur tous les sujets de leur empire. Un simple caprice d'un tyran peut tout changer et détruire plus de vies humaines que la plus effroyable des épidémies. Il est donc inté-

ressant de mettre au grand jour la vie privée des tzars, d'après des renseignements puisés dans des documents ayant échappé aux altérations intéressées de la censure et dans des correspondances restées secrètes jusqu'ici.

Si nous parcourons n'importe quelle histoire de la Russie, ce qui nous frappera tout d'abord ce sera la lutte incessante du peuple contre l'autocratie pour obtenir une constitution. A la cour même cette lutte est menée par des intrigues, tandis que dans l'armée et parmi les paysans elle se manifeste par des émeutes.

Nous trouvons le mot *autocrate* pour la première fois dans les décrets de Chouïsky, qui devint tzar en 1606. Jusqu'à cette époque ce dernier titre n'existait pas. On le comprendra facilement, l'assemblée populaire ne pouvait s'accorder avec un autocrate. La cloche, qui donnait à Pskow le signal de l'ouverture de l'assemblée populaire avait cessé de sonner en 1570. Les républiques de Novgorod et de Pskow avaient existé pendant sept cents ans et celles de Hvalinskaya et Viatskaya pendant trois cents, et il fallut une armée de 60,000 hommes pour écraser cette dernière. Ces républiques prospéraient, mais leur richesse, leur industrie et leur commerce disparurent avec la perte de leur liberté. Ce fait ne donne-t-il pas un démenti formel aux intéressés qui prétendent que le peuple russe n'est pas capable de se gouverner lui-même. A l'époque où ces républiques existaient, les seigneurs et les paysans choisissaient librement leurs chefs qu'ils changeaient au besoin quand ils ne se montraient pas à la hauteur de leur mission. Après chaque guerre contre les Tartares ou les autres peuples voisins, ces « princes » partageaient avec leurs serviteurs le butin ramassé au cours de l'expédition. Plus tard, après que les princes des différentes parties de la Russie eurent été défaits les uns après les autres, le pouvoir fut centralisé à Moscou et à partir de ce moment le régime du bon plaisir domina en maître dans toute la Russie et les lois et la justice cessèrent d'exister.

En 1549, Ivan IV — que l'on a justement surnommé Ivan le Terrible, — jurait solennellement en place publique au peuple de lui donner des lois et d'assurer la justice, mais on sait comment il a tenu son serment ! D'après les historiographes du temps, Ivan le Terrible était doué d'une nature intelligente, mais il fut perverti dans sa jeunesse par des précepteurs cyniques qui l'élevèrent en le distrayant avec des scènes de cruauté, ayant imaginé, par exemple, comme jeu favori, de lui faire jeter de son balcon de pauvres animaux inoffensifs. Avec une éducation pareille il ne pouvait manquer de devenir un monstre de cruauté. Quand il fut devenu en âge de gouverner, grands et petits tremblaient devant lui et les tortures des autres constituaient pour ce tyran dénaturé un plaisir de prédilection. Les satellites qui composaient sa fameuse garde particulière (*opritchnik*)

semaient la terreur sur leur passage. Ces horribles inquisiteurs parcouraient le pays, armés de piques et masqués avec des têtes de chiens, arrêtaient au hasard les personnes qu'ils supposaient suspects et les traînaient devant leur maître pour les torturer en sa présence. Le clergé essaya bien de protester, mais leurs vaines tentatives n'eurent d'autre résultat que d'accroître l'atrocité avec laquelle ce monstre persécutait ses ennemis, ce qui lui était d'autant plus aisé qu'il avait à sa discrétion absolue tous les rouages de la force publique.

Notons en passant qu'il se maria sept fois. La famille des Romanoff ne descend pas des princes Ruric, comme les autres, car leur aïeul était un émigré de Prusse qui se nommait *Kabila* (jument) et qui était venu s'établir en Russie au XIV^e siècle. Ce ne fut que par suite de son concubinage avec ses nombreuses femmes et grâce aux intrigues de petits princes qui s'étaient groupés autour de lui que les Romanoff ont fini par se glisser dans la noblesse russe. Ivan IV mourut après une courte maladie dont aucun historien n'a jamais pu définir la nature exacte.

Fédor Ivanovitch succéda à Ivan le Terrible, mais Fédor ne fut guère qu'une sorte de roi-fainéant et en réalité le pouvoir était partagé entre les cinq ministres dont était formé son conseil. On traversait alors une période de trouble. Les émeutes se succédaient à Moscou et le gouvernement avait en outre fort à faire avec la révolte des indigènes tchérémisses. Cette situation procura au peuple russe quelques années de soulagement et certes il préférerait le règne de ce tyran imbécile à la domination sanglante d'Ivan IV.

Le plus populaire, on pourrait dire le plus légendaire des tzars a été celui que l'histoire a désigné sous le nom de Pierre le Grand.

Ce tzar démocrate ne possédait qu'un esprit assez borné, mais il était doué d'une force herculéenne et d'une énergie indomptable. Il appliqua cette énergie à lutter contre la routine de son époque, introduisant dans son pays les usages et les lois qui l'avaient le plus frappé dans les pays de l'Occident et faisant de son mieux pour réformer la vieille Russie. Il menait une existence d'une simplicité absolue, s'attelant avec plaisir aux plus rudes besognes en compagnie des marins et des ouvriers et il a donné maintes preuves de son courage dans les nombreuses guerres qu'il dirigeait en personne. Ce fut au courant d'une de ces guerres qu'il divorça avec sa première femme, Eudoxie Lapoukina, pour épouser une prisonnière de Marienbourg à qui il donna le nom de Catherine.

C'était une femme d'une intelligence supérieure à la sienne, qui bien souvent l'aida utilement de ses conseils et savait à propos calmer l'emportement de son caractère naturellement brutal. Pour lutter utilement contre les tendances rétrogrades du clergé, Pierre se proclama chef de l'Église, et après

sa mort, en 1725, sa femme eut à continuer la lutte contre les prêtres qui se refusaient à accepter toutes les innovations apportées par Pierre le Grand.

La noblesse russe a toujours cherché par des intrigues de cour à combattre le pouvoir absolu des tzars et naturellement ces intrigues avaient plus de chance d'aboutir sous le règne d'un monarque faible d'esprit comme était Pierre II, qui gouvernait seulement pour la forme et n'était qu'un instrument entre les mains des huit ministres qui composaient son conseil supérieur.

Après la mort de Pierre II les ministres appelèrent au trône Anne, guertzogaine de Kourliand, mais en lui imposant une sorte de charte tendant à diminuer autant que possible les prérogatives de sa souveraineté. Voici du reste les principaux engagements auxquels elle avait dû acquiescer :

1° La souveraine était tenue de prendre l'avis du Conseil supérieur sur toutes les affaires du gouvernement ;

2° Elle ne pouvait ni déclarer la guerre ni conclure la paix, sans le consentement du dit Conseil ;

3° Elle s'engageait à n'établir aucun impôt sans son autorisation ;

4° Elle renonçait au droit de conférer aucune charge importante sans la ratification du Conseil suprême ;

5° Elle ne pouvait faire condamner ni exécuter aucune personne de la noblesse qui ne fût absolument convaincue d'avoir mérité la mort ;

6° Elle ne pouvait décréter la confiscation des biens d'un noble sans que les accusations entraînant la condamnation n'aient été manifestement établies ;

7° Elle prenait l'engagement de n'aliéner sous aucune forme aucun des biens de la couronne sans autorisation préalable ;

8° Elle ne pouvait ni contracter mariage ni désigner son successeur sans le consentement du Conseil.

Anne promit tout ce qu'on lui demandait, mais aucun de ces engagements ne fut tenu. Absolument dominée par son amant Byron, qui l'avait accompagnée en Russie, elle lui abandonna bientôt l'entière direction des affaires, menant dans son palais une vie de débauche crapuleuse, entourée de bouffons et de courtisans allemands que Byron avait traînés à sa suite. Les orgies du fameux Palais de Glace, qu'il avait fait construire, sont restées légendaires. Pour suffire aux dépenses excessives occasionnées par le luxe effréné de la cour, Byron et ses favoris puisaient à pleines mains dans la caisse du trésor et quand il n'y eut plus rien à y piller, ce fut en accablant le peuple de nouveaux impôts que Byron se procura l'argent dont il avait besoin pour payer les débauches de la cour. Des protestations s'élevaient de

tous côtés et Byron imposa silence aux mécontents en déportant en masse vingt mille personnes en Sibérie. Ce sinistre aventurier devait du reste aller plus tard finir ses jours dans ce pays meurtrier à côté de ses nombreuses et innocentes victimes.

Ivan VI, qui avait été proclamé tzar à la mort de sa grande-tante Anne, le 29 octobre 1740, fut déposé le 6 décembre de l'année suivante et incarcéré par ordre de Byron dans la forteresse de Schlüsselbourg, sous l'étrange inculpation d'être « un prince faible de corps et d'esprit ». Il avait alors dix-sept mois ! Après avoir été plusieurs fois transféré de prison en prison, le malheureux Ivan, lors de l'accession au trône de la femme de Pierre III, Catherine II, fut, sur l'ordre de la reine, massacré dans son cachot par ses gardiens. Singulier don de joyeux avènement.

En 1741 Élisabeth monte sur le trône et laisse le gouvernement entre les mains de son médecin Lestock et d'un autre de ses favoris, un gentilhomme français nommé de La Chétardie. On peut trouver dans des correspondances privées et dans les mémoires laissés par des contemporains d'Élisabeth de nombreux passages de nature à nous fixer aussi bien sur la situation de la Russie que sur la vie privée de la tzarine. L'espace me manque pour donner en détail les nombreux documents que j'ai consultés, mais quelques extraits que j'ai choisis très sobres avec intention pour ne pas être accusé de parti pris sembleront suffisamment édifiants.

Mr. Wich, attaché à l'ambassade anglaise, écrivait dans une lettre datée du 23 avril 1743 en parlant d'Élisabeth : « Son goût pour les plaisirs gâte tout et finira par causer des malheurs irréparables. » Un autre contemporain, consul étranger, Mr. du Swart, donnait en ces termes son appréciation sur la situation de l'époque : « La société présente en Russie un effrayant tableau de licence, de désordre et de dissolution de tous les liens de la société civile. L'impératrice n'entend et ne voit que par les Schouvalow (premiers ministres). Elle ne s'enquiert de rien et continue sa manière de vivre accoutumée. Elle a littéralement abandonné l'empire au pillage. Il n'y reste pas la moindre trace de bonne foi, d'honneur, de confiance, de pudeur ou de justice... »

Élisabeth fut remplacée sur le trône par Pierre III, mieux connu comme mari de Catherine II. La plupart des cours de l'Europe nous ont présenté des monarques dont les mœurs ne peuvent qu'inspirer du dégoût aux honnêtes gens, mais je crois qu'il serait difficile d'en trouver un plus vicieux que n'était Pierre III. On se ferait difficilement une idée de la dissolution qui régnait à sa cour. Chaque courtisan s'y affichait ouvertement avec sa maîtresse, — à l'instar du souverain d'ailleurs, — et c'étaient des orgies continuelles d'une nature telle que le respect que j'ai pour mes lecteurs

m'interdit de les décrire. Je me contenterai de reproduire un court passage d'une lettre de M. de Breteuil, un diplomate français de l'époque : « La vie que mène l'Empereur, écrit-il, est tout simplement honteuse. Il passe ses soirées à fumer et à boire de la bière avec ses courtisans et ces libations se prolongent jusqu'à cinq ou six heures du matin et presque toujours on le relève ivre-mort pour l'emporter dans son lit... » Naturellement, avec de tels gouvernants, le malheureux peuple russe que l'on maltraitait plus encore que n'en usent les méchantes gens avec leurs bêtes de somme, croupissait dans une misère désespérante.

Lassée de la vie commune avec son ivrogne de mari, Catherine II s'en débarrasse en le faisant tuer. Elle lui succède sur le trône et son règne ne sera guère qu'une longue série de crimes politiques et privés. Quant à sa vie privée, pour employer l'expression d'un écrivain bien connu, *il ne serait pas possible de la lire en présence de dames*. Voici de plus ce qu'en disait M. Harris, consul anglais, dans une lettre datée du 22 janvier 1777 : « ... Dans sa vie privée, l'impératrice Catherine II devient de jour en jour plus relâchée et plus dissipée et sa société est la plupart du temps composée de la classe la plus basse de ses courtisans. Sa santé se ressent évidemment des dérèglements de sa conduite et les réflexions qu'elle doit faire, lorsqu'elle considère froidement les effets de sa conduite présente, doivent nécessairement l'altérer. « On ne saurait connaître le nombre de ses amants et — d'après une correspondance secrète de l'époque — elle avait confié à une dame de sa cour « le soin d'essayer avant de les lui présenter les favoris que dans sa fureur hystérique elle changeait presque tous les jours ». Elle récompensait d'ailleurs ses amants avec une générosité toute princière, bien entendu aux dépens du peuple russe que l'on pillait et pressurait — si c'était possible — plus que jamais. Voici, du reste, d'après un document authentique, une nomenclature des largesses envers ses favoris : « ... Le prince Orlow reçut 45,000 paysans et 17,000,000 de roubles en bijoux et en palais ; Wassiltchikoff, simple lieutenant aux gardes, 100,000 roubles en argent, 50,000 en bijoux et palais, 7,000 paysans et le cordon de Saint-Alexandre ; Potemkin, pour deux ans de faveur, 37,000 paysans en Russie, des bijoux et un palais, une pension de 9,000,000 de roubles et toutes les décorations possibles ; Zavadowsky, Ukrainien, pour dix-huit mois de faveur, 6,000,000 de paysans en Ukraine, 2,000 en Pologne, 18,000 en Russie, 90,000 roubles en bijoux, 150,000 en espèces, une pension secrète du cabinet de 10,000 roubles, le Cordon Bleu de Pologne et le titre de chambellan de Russie ; Soriez (Servien), pour un an de faveur, une propriété en Pologne, 5,000 roubles de la main à la main, des bijoux et 12,000 roubles de rente ; Korsakoff, Russe, officier subalterne, pour seize

mois de faveur, 150,000 roubles, 4,000 paysans en Pologne, 100,000 autres roubles pour payer ses dettes, le Cordon de Pologne et le titre de chambellan ; Lansky, Russe, chevalier-garde, une paire de boutons de diamant d'une valeur de 20,000 roubles, plus 30,000 roubles pour payer ses dettes ; en outre sa sœur et sa cousine furent créées *dames d'honneur* de l'impératrice. » Au moment où l'on publiait le document auquel nous avons emprunté cette liste édifiante, Lansky était encore en faveur. Il est donc probable que les faveurs de la souveraine ne se sont pas arrêtées là. Du reste ! tout nous laisse supposer que l'historiographe auquel nous devons ces chiffres ne nous a cité que les gros bonnets, mais que les amants de quelques jours, voire de quelques heures, profitaient aussi, bien que dans une mesure plus modeste, des largesses de la tzarine.

Si Catherine II se montrait, comme je viens de l'établir, d'une générosité excessive envers ses favoris, par contre elle se montrait impitoyable pour ceux qui avaient eu le malheur d'encourir sa disgrâce. C'est ainsi que Novikoff fut torturé dans la forteresse de Schlisselbourg, où il mourut.

Kniagine, un écrivain de talent, fut déporté pour sa tragédie *Vadim*, dans laquelle se trouvait le passage suivant contre la tyrannie :

L'autocratie, auteur de tous les maux,
Gâte la plus pure vertu,
Et, en ouvrant les voies des mauvaises passions,
Fournit aux tzars les moyens d'être tyrans...

On a toujours douté que Paul I^{er} fut le fils de Pierre III et l'on a même prétendu qu'il n'était pas davantage le fils de Catherine II, mais simplement un enfant trouvé que l'impératrice aurait substitué à une fille venue mal à propos. Du reste, sa figure hétéroclite, son nez retroussé et ses cheveux roux justifiaient suffisamment ces suppositions et indiquaient bien l'origine finnoise et plébéienne qu'on lui attribuait. L'éducation de ce pseudo-prince fut, en outre, absolument négligée. Catherine le maria pour qu'il eût des enfants. Vers la fin de sa vie Paul, brouillé avec sa mère, passait son temps à Gatschina et à Oranienbaum à jouer au soldat. Un beau matin on le trouva mort dans son lit, où il s'était couché la veille en parfaite santé.

Le fils aîné de Paul, Alexandre I^{er}, était maladif, incapable et craintif. Il répétait souvent que « si un homme ordinaire pouvait se montrer sans crainte en public, il n'en était pas de même d'un souverain, sur la personne duquel tous les regards sont fixés, neuf fois sur dix avec un sentiment malveillant et l'intention arrêtée de trouver des défauts à sa physionomie ».

En vieillissant Alexandre tomba en proie à une mélancolie noire qui confinait à la folie et il abandonna le gouvernement de l'empire à l'inepte Araktcheieff, de sinistre mémoire.

Toutes les classes eurent à souffrir et à se plaindre de son administration. La noblesse pensait avoir droit à quelque liberté en récompense du dévouement qu'elle avait montré à l'armée en 1812, d'autant plus qu'elle avait rapporté de l'étranger quelques germes de libéralisme. La bourgeoisie se lassait de ne voir tenter aucune réforme et la position du peuple empirait encore par suite de la création des colonies militaires.

Alexandre finit par mourir fou dans le midi de la Russie.

Nicolas I^{er} était d'une ignorance incommensurable et jamais ses précepteurs ne réussirent à lui faire entrer dans la tête les principes les plus élémentaires d'une science quelconque. Son père disait, en parlant de lui : « Ce n'est pas un gentilhomme, c'est un grenadier. » Il passa toute son enfance ainsi que sa première jeunesse à se livrer aux exercices de corps, les seuls, du reste, pour lesquels il montrât quelques dispositions. On l'envoya à Paris, espérant que le séjour dans cette capitale améliorerait un peu son éducation si incomplète, — pour ne pas dire entièrement nulle, — mais ce fut sans profit aucun, car seuls les jeux soldatesques lui inspiraient de l'intérêt. Un jour, M. de Talleyrand lui ayant demandé ce qu'il pensait de Paris, il se contenta de répondre : « C'est bien beau, Monsieur, mais je préférerais retourner à Saint-Petersbourg. » — « Et pourquoi donc cela, Monseigneur », lui dit le prince de Bénévent. — « Pour revoir ma mère », lui répondit Nicolas, puis, après une pause, il ajouta : « Et surtout parce qu'ici je n'ai pas mes soldats. » La fin de son séjour à Paris, il fut victime d'une aventure assez désagréable. Pendant qu'il assistait avec tout l'état-major à une revue passée sur la plaine des Vertus, il fut jeté en bas de son cheval dans le front des troupes rangées en bataille, car, chose assez curieuse à noter, ce prince si passionné pour tous les exercices de corps en général, ne put jamais arriver à faire un cavalier acceptable.

Ce ridicule accident fournit à l'esprit ironique français une occasion d'exercer sa verve, car un loustic ne manqua pas de s'écrier : « Puisse-il toujours tomber ainsi dans la plaine des Vertus et jamais dans l'abîme du Vice ! »

Pendant que le jeune grand-duc filait le parfait amour avec sa femme, occupant tous deux leurs loisirs en se plongeant dans la lecture des premiers romans de Paul de Kock, — qui resta toujours leur auteur favori, — il fut brusquement réveillé de ce *dolce farniente* par la nouvelle de la mort d'Alexandre. Il apprenait en même temps l'existence d'une conspiration formidable qui s'était très rapidement développée dans la garde impériale. Il savait que son frère Constantin, alors gouverneur de Varsovie, avait abdiqué ses droits en sa faveur, et cela à l'instigation du roi de Prusse. Dans ces circonstances, Nicolas voulait néanmoins prêter serment à son

frère Constantin, mais celui-ci, qui connaissait l'existence de la conspiration, s'y refusa absolument et ce fut au contraire lui qui prêta serment à Nicolas.

Un historien nous a dépeint l'état moral de Nicolas à partir du moment où il eut connaissance de cette conspiration en nous le représentant ainsi : « Depuis le matin, plongé dans une profonde consternation, tantôt invoquant les saints, tantôt pleurant avec sa femme, qui tombait à chaque instant dans des crises de nerfs effroyables. Il semblait vouloir attendre les insurgés dans son palais, ou bien même dans la forteresse... »

La société secrète dont la plupart des membres avaient été recrutés dans les rangs des officiers a duré de 1816 à 1826, et les conjurés avaient pris la dénomination de décabristes. Les deux principaux buts poursuivis par les décabristes étaient la promulgation d'une constitution et l'abolition du serfage.

La généralité de l'armée se montrait mieux disposée en faveur de Constantin qu'en faveur de son frère. Le matin du 14 décembre deux misérables, le prince Orloff et Benkendorff, officier supérieur de gendarmerie, vinrent prendre Nicolas dans le palais, l'obligèrent à monter à cheval et le conduisirent sur la place où les insurgés étaient rassemblés. On venait de tirer un coup de pistolet sur le duc Michel, mais cet attentat avait échoué. Pendant le peu de temps que dura la lutte, Nicolas se tenait sur son cheval, pâle et suant la peur, au milieu de la nombreuse escorte qui l'avait accompagné du palais, et il ne parut reprendre connaissance des choses que lorsque le canon eut fini de disperser les derniers insurgés. Alors il se jeta dans les bras d'Orloff et lui dit en l'embrassant les larmes aux yeux : « Allons remercier saint Nicolas de la protection qu'il nous a accordée. » Ce fut le début du règne de Nicolas. Le mensonge et l'hypocrisie devaient régner avec lui.

A la fin de 1826, Nicolas s'éloigna de Moscou la rage au cœur, comprenant qu'il n'avait pas su s'attirer la sympathie d'aucune des classes de la société russe. Il se rejeta dès lors sur l'appui exclusif de l'armée, ce qui l'amena à trouver un prétexte pour déclarer la guerre à la Perse. L'insurrection des décabristes était alors définitivement étouffée, mais la Russie était loin d'être tranquille et l'agitation prenait des proportions inquiétantes sur différents points du territoire, notamment au sud, où il eut à réprimer la révolte des indigènes du Caucase, puis l'émeute des soldats-laboureurs colonisés par Araktcheïff.

Dans ce dernier soulèvement les soldats massacrèrent leurs officiers, à qui ils attribuaient la responsabilité de leur malheureuse situation.

Quand arriva la guerre de Turquie, Nicolas dirigea cette expédition qu'il

conduisit sans profit et sans gloire, se laissant un jour enlever six canons par les Turcs, sans faire aucun effort pour les leur disputer.

Un peu plus tard Nicolas créait un corps spécial de gendarmes, le « corps des bleus », comme on l'appelle en Russie. Cette sorte de garde prétoirienne est le *nec plus ultra* de ce qu'un despote pouvait rêver en ce genre. C'est tout simplement une police secrète officiellement et militairement organisée.

Nicolas était fanatiquement conservateur et jamais il ne voulut entendre parler de l'émancipation des serfs, car il craignait par dessus tout de mécontenter la noblesse.

Il interdit expressément l'établissement de nouvelles écoles populaires et vous allez voir d'autre part comment, dans son esprit d'autocrate intransigeant, il comprenait l'enseignement supérieur. Il l'a nettement expliqué dans un discours qu'il adressait aux étudiants de Kiew dans une de ses tournées universitaires. Voici quelques passages de ce singulier discours débité à de jeunes gens dans le cœur desquels les études abstraites auxquelles ils s'adonnent doivent forcément développer les idées d'indépendance et de solidarité : « *Étudiants, leur dit-il, vous étudiez bien, mais ce n'est pas encore assez ; la science seule n'amène pas de bons résultats. J'ai besoin d'un dévouement sans bornes, d'une obéissance qui ne raisonne pas et d'une soumission absolue.* »

Voilà pour les étudiants.

Aux professeurs, qu'il semblait menacer de son index, il avait l'impudence de s'adresser ainsi : « Et vous, professeurs, prenez garde ! La science peut suivre son cours, mais si vous n'avez pas soin de développer les notions de la morale (la sienne naturellement), *si vous n'agissez pas sur leurs convictions politiques, j'aurai raison de vous à ma manière.* »

A défaut d'autre mérite, cette déclaration inconcevable avait au moins celui de la franchise, — une franchise bien cynique, il est vrai.

La passion du militarisme chez Nicolas ne connaissait pas de bornes. Professeurs, répétiteurs, étudiants, tous devaient revêtir la livrée militaire. On réservait aux plus hauts gradés la ridicule prérogative de porter l'épée.

Ce qui a constitué la grande œuvre de Nicolas, son « œuvre artistique » comme certains n'ont pas craint de l'appeler, ç'a été la reconstruction de son palais, brûlé en une nuit et reconstruit en un an. Cette œuvre a coûté quarante millions de roubles à la nation et — ce qui est plus déplorable encore — la vie à plusieurs centaines d'ouvriers. Mais que pouvait importer à un despote les millions gaspillés et les existences humaines sacrifiées pour donner satisfaction à ses caprices ? Non content de ces extravagances coupables, il s'improvisa directeur des deux principaux théâtres de l'Empire,

s'arrogeant le droit de n'admettre que les pièces qui ne lui portaient pas ombrage, d'y faire les coupures ou même les additions qui lui paraissaient utiles et, au besoin, d'en changer le titre. Ce directeur-censeur, contre lequel le public, pas plus que les auteurs, ne pouvaient avoir aucun recours, était grand amateur de chorégraphie et il exigeait que l'on introduisit toujours un ballet dans les représentations, sans doute pour égayer un peu les lenteurs des répétitions auxquelles il assistait assidûment. Grand-duc, il avait réussi à se faire une réputation de mari modèle, mais les naïfs qui y avaient cru ont dû être cruellement désappointés après son accession au trône, car sans aucune crainte du scandale il mariait ses maîtresses avouées à ceux de ses aides de camp qui avaient assez perdu la notion de tout sens moral pour accepter une pareille ignominie, — du moment, bien entendu, qu'elle était en même temps grassement rétribuée. En même temps il pourvoyait ses nombreux bâtards de titres ridicules et de pensions excessives.

Après la mort de l'historiographe Karamzine, l'opinion publique désignait comme son successeur à ce poste le célèbre poète Pouchkine, qui se trouvait exilé, avec une telle insistance que l'empereur n'osa pas aller à l'encontre, mais vous allez voir comment, avec un pareil despote, il n'est possible pour un homme consciencieux d'accomplir aucun des devoirs de ces difficiles et délicates fonctions.

Un jour Pouchkine, ayant besoin de consulter certaines pièces des archives qui se trouvaient dans le cabinet particulier du tzar, fit demander l'autorisation nécessaire par un des ministres. Nicolas se contenta de répondre : « Qu'a-t-il besoin de ces papiers ? Ils sont restés intacts dans mon cabinet depuis que ma mère les y a déposés, après les avoir cachetés de sa propre main. Je ne les ai pas lus moi-même, donc Pouchkine peut bien s'en passer. Voudrait-il, par hasard, y chercher matière à scandale pour faire un pendant au chant de *Don Juan* où le poète anglais Byron déshonore la mémoire de mon aïeule ? Eh bien, non ! »

Quand on rapporta cette réponse à Pouchkine, qui était habitué aux emportements de ce despote, il se contenta de hausser les épaules en disant simplement : « Tiens, je n'aurais pas supposé qu'il eût jamais lu le *Don Juan* de Byron ! »

En cela, pourtant, Pouchkine se trompait, car Nicolas était excessivement curieux et non seulement il avait lu à peu près tous les livres ou pamphlets publiés contre son aïeule, son père et sa mère, mais il se procurait encore toutes les publications, tous les documents dans lesquels on s'occupait de lui et, plus ils venaient de loin, plus il y attachait d'importance.

Pouchkine, grièvement blessé dans un duel, agonisait sur son lit, lorsque Nicolas, immédiatement prévenu, envoya le commandant des gendarmes

Benkendorff pour s'emparer des papiers du poète. Ils furent saisis et transportés à la troisième section de la police secrète et il est à craindre que nous n'ayons jamais la bonne fortune de prendre connaissance des notes instructives qu'ils ne peuvent manquer de contenir. Comme on redoutait une manifestation, on donna l'ordre d'enterrer le poète populaire pendant la nuit, mais en dépit de toutes les mesures prises par la police, plus de dix mille citoyens assistaient à ses funérailles.

Nous avons vu la façon dont Nicolas entendait l'instruction. Il avait des idées tout aussi libérales sur la poésie. Un jour qu'on lui avait présenté le poète Poligaëff, alors un tout jeune homme, il jugea à propos de l'accueillir en l'apostrophant en ces termes : « On m'a dit que vous aviez du talent ; pourquoi l'employez-vous si mal ? Pourquoi avez-vous écrit ces vers contre mon frère, de glorieuse mémoire, contre l'empereur Alexandre ? » — « Sire, lui répondit le jeune étudiant, j'ai dix-huit ans, et ces vers ont été faits depuis vingt ans. Je suis surpris que Votre Majesté l'ignore. » Alors Nicolas lui fit cette réponse épique : « Monsieur, tous les souverains sont solidaires, surtout lorsqu'ils sont frères ! » Sans s'émouvoir, le jeune homme répliqua : « Je le sais, Sire, mais permettez-moi de vous dire ma pensée. Appelez auprès de vous la jeunesse intelligente et studieuse, et tous, avec ardeur et dévouement, nous combattrons sous vos ordres contre les deux fléaux qui déciment votre peuple, la misère et l'ignorance. » Exaspéré par ces paroles, qui n'avaient cependant rien de bien irrespectueux, Nicolas entra dans une fureur intense et s'écria en écumant de rage : « Ah ! tu veux combattre. Eh bien, il sera fait suivant ton désir et tu vas être incorporé dans un régiment qui se rend au Caucase. » Et le lendemain ce fut fait.

Citons encore les noms de quelques autres victimes de Nicolas :

Rylieff, mort sur l'échafaud ;

Bestoujeff, tué au Caucase après avoir subi la peine des travaux forcés en Sibérie ;

Kutchelbecker, mort dans la forteresse où il était détenu ;

Sokolowsky, mort au Caucase des suites d'une détention prolongée dans les casemates de Schlisselbourg ;

Zermontoff, mort aussi au Caucase dans un duel absurde que l'ennui de l'exil lui avait fait accepter ;

Dostoïevsky, condamné aux travaux forcés en 1849 ;

Petrochevsky, déporté pour avoir essayé de propager les idées de Fourier, puis empoisonné.

Je n'ai cité que des noms connus, mais combien d'autres victimes tout aussi dévouées, mais d'une notoriété moindre, dont les noms nous échappent !

Un document nous donnant le détail de la journée de Nicolas est ainsi conçu :

« Rapport du gouverneur général commandant de la place de Saint-Pétersbourg ; rapport quotidien du maître de police sur les événements officiels ; rapport du commandement de la gendarmerie sur les événements non officiels. »

On le voit, la défiance toujours, la police partout.

Nicolas s'était installé le véritable geôlier de la citadelle de Pierre-et-Paul à Saint-Pétersbourg. Il en avait les clefs, et deux ou trois fois par semaine il en visitait les casemates, accompagné par un officier investi de sa confiance particulière.

Si nous avons insisté aussi longuement sur le règne de Nicolas, c'est qu'il nous a paru personnifier, par excellence, le type du despote de la famille des Romanoff.

Son successeur fut, on le sait, Alexandre II, dont le règne sanglant restera à jamais mémorable dans les annales de l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie. Son caractère différait de celui de son père, et avant de prendre le pouvoir il s'était borné à mener à grandes guides la vie de haute noce. Alexandre II a été appelé libérateur, car c'est sous son règne que s'est effectuée la *pseudo*-émancipation des serfs.

J'emploie avec intention le correctif ci-dessus, car les paysans russes n'ont été libérés de la suzeraineté de leurs seigneurs que pour retomber esclaves des administrateurs. Avant, ils devaient aux seigneurs trois jours de travail pour l'eau qui coule devant leurs chaumières ou les forêts qui poussent devant eux, mais cette soi-disant abolition de servage ne leur a guère profité, car après l'« émancipation », les émeutes et les protestations des paysans se sont, pour ainsi dire, succédées sans interruption. Comprenant qu'ils n'avaient rien à attendre des autorités légales pour la défense de leurs intérêts, les paysans ont fini par comprendre que c'est sur *leur propre force* seule qu'ils doivent compter pour assurer la protection de leur droit.

Si les réformes d'Alexandre II établissaient, dans certains cas, un système judiciaire moins inique que par le passé, avec des jurés et des défenseurs, par contre, pour les affaires politiques, on remettait en vigueur les mesures arbitraires du passé.

La création du « *semstvo* », ou conseil des représentants de toutes les classes, ne remédiait à rien, car seuls les favorisés, possesseurs d'un certain capital ou propriétaires de terrains d'une certaine étendue, pouvaient faire partie de ce conseil, de sorte que les paysans pauvres — c'est-à-dire les plus intéressants — ne pouvaient jamais siéger à côté de leurs exploités

et devaient se soumettre à leurs décisions auxquelles on essayait de donner ainsi une apparence hypocrite de légalité.

Lors des soulèvements de la Pologne, pour terroriser ce malheureux pays, Alexandre II y envoya Mouraffiew qui déporta en Sibérie un quart au moins de la nation polonaise. Lorsque ce bourreau, effrayé lui-même en présence de l'indignation générale soulevée par les massacres qu'il avait ordonnés, crut devoir couvrir sa responsabilité en s'adressant au tzar pour lui demander sa sanction à ces égorgements, ce « réformateur humanitaire » lui répondit laconiquement : « Sévissez. »

En même temps, il ordonnait ou approuvait le massacre de tribus entières dans le Caucase, dans des conditions d'atrocité inouïe.

Des soulèvements éclataient pendant ce temps dans les provinces de l'intérieur. Les paysans des gouvernements de Pensa, de Kiew et de Kasan se révoltaient.

Dans cette dernière province, c'était Apraksine qui avait été institué l'exécuteur des hautes œuvres d'Alexandre et qui fusillait en masse les malheureux paysans.

Les capacités administratives d'Alexandre se bornaient donc à sa cruauté dans la répression. Quant à ses talents militaires, il nous en a donné un échantillon dans la guerre avec la Turquie qui devait tant traîner en longueur, malgré l'argent, le patriotisme des populations du Balkan, la bravoure des soldats, le dévouement des étudiants et surtout celui des femmes-médecins.

La condition du soldat russe est des plus pitoyables. Armé plus lourdement que tout autre, plus mal nourri que les criminels dans les prisons d'Occident, touchant une modeste solde de deux sous par jour, sans tabac, il n'hésite cependant pas à s'élancer au devant des balles meurtrières pour sa patrie, et, qui pis est, pour son tyran ! Le malheureux soldat russe doit supporter des privations de toute sorte en même temps que les injures de ses supérieurs. Cependant, pour se révolter, il faut véritablement qu'il soit poussé à bout.

Ainsi dans cette guerre, sous les murs de Plewna, les soldats volés par les fournisseurs qui les chaussaient de savates en carton et les nourrissaient, ou plutôt les empoisonnaient avec des conserves gâtées, finirent par s'insurger et un régiment refusa de marcher. Le général Gourko fit fusiller les hommes....., pour l'exemple.

Sous la direction du ministre de l'instruction publique, Dimitri Tolstoï, élève de Katkoff, éditeur de la *Gazette de Moscou*, conservateur enragé et plat courtisan, le régime imposé aux universités et aux collèges devint intolérable. Aussi les étudiants commencèrent-ils à désertir en masse ces

écoles où ils étaient venus chercher l'instruction et où ils ne trouvaient que l'abrutissement, pour arborer le drapeau de la révolte contre le tyran et ses sbires. C'est alors que commença la guerre intérieure des révolutionnaires russes. Le 1/13 mars 1881, Alexandre, revenant de chez sa maîtresse Catherine Dolgoroukova, était sur le point de rentrer au palais d'hiver, quand à quelques mètres de la porte principale éclaté tout près de sa voiture une bombe qui tue deux de ses gardes. A peine descendu de son carrosse, le tzar croit devoir remercier la Providence et s'écrie :

« Dieu merci ! je suis sain et sauf. » Alors Roussakoff, l'auteur de l'attentat, lui répond :

« Il n'est peut-être pas encore temps de remercier Dieu » et en prononçant ces paroles il lance une seconde bombe qui brise les deux jambes du tyran et le défigure.

Alexandre, relevé par les gens de son escorte, ne peut que balbutier ces mots : « Vite... Palais... Mourir. » Cet acte de courage servait d'apothéose à cette longue lutte dans laquelle avaient succombé sous les persécutions et les supplices tant de vrais amis de la Russie...

Voici une liste de victimes d'Alexandre, qu'en historien honnête je crois devoir consigner ici :

En 1865, on fusillait à Kasan, pour distribution d'un manifeste, Ivantsky, Mrotchek, Stankevitch et François Kinevitch ;

La même année, on transportait en Sibérie, simplement pour relations avec des émigrés à Londres, Serno Solovievitch. Il ne tarda pas à y mourir ;

En 1866, un soldat, dont je regrette de ne pouvoir vous donner le nom, est condamné à sept ans de travaux forcés sur une seule parole jugée offensante pour le tzar ;

Le 4 avril de la même année, Korokosoff, qui avait tiré un coup de revolver sur Alexandre, est d'abord torturé, puis pendu ;

En 1871, Netchaëff, condamné pour attentat contre l'État, fut tué dans l'intérieur de la forteresse de Pierre-et-Paul ;

En 1874, dans l'affaire de Dolgouchine, six condamnés sont envoyés en Sibérie pour avoir fait de la propagande révolutionnaire parmi les paysans ;

En 1877, à la suite de la démonstration du 6 décembre sur la place Kasański à Saint-Pétersbourg, des centaines de personnes sont arrêtées au hasard et jetées en prison ;

En 1877, cinquante individus sont incriminés dans un procès politique et dans le nombre se trouvaient quinze jeunes filles de quinze à vingt-cinq ans ;

La même année, autre procès politique, que les journaux d'Occident ont appelé « un procès politique monstre », car, cette fois, le nombre des accu-

sés s'élevait à cent quatre-vingt-dix. Dans cette affaire près de deux mille personnes, arrêtées au début, ont fait de la prison préventive.

Bref, les statistiques démontrent que de 1873 à 1879, 2,885 personnes ont été condamnés pour crimes politiques.

Rien n'avait réussi à arrêter l'ardeur des révolutionnaires.

Le premier attentat contre la vie d'Alexandre II avait eu pour auteur un instituteur nommé Soloviev, qui tira un coup de pistolet contre Alexandre II, à quelques mètres du palais d'hiver. Le tzar ne fut pas atteint. Lorsque Soloviev fut fouillé, après son arrestation qui avait été immédiate, on trouva, collées sous ses aisselles avec de la cire, deux pilules empoisonnées avec lesquelles il comptait mettre fin à ses jours au cas très probable où il ne réussirait pas à s'échapper.

En 1864, autre attentat du même genre et, de nouveau sans résultat, fait par Korokosoff.

En 1867, lorsque le tzar, qui était venu visiter l'exposition universelle de Paris, revenait de la revue dans la voiture de Napoléon III, un jeune patriote polonais, Berezowsky, mêlé à la foule des badauds qui attendaient le retour du cortège impérial dans une allée du bois de Boulogne, tira également — toujours sans l'atteindre — sur Alexandre. Traduit devant la Cour d'assises de la Seine, Berezowsky, qui n'avait que vingt ans, fut condamné aux travaux forcés à perpétuité et envoyé en Nouvelle-Calédonie.

Le 1^{er} décembre 1879, une mine pratiquée sous la voie ferrée, tout près de Moscou, devait faire sauter le train impérial, mais, comme il arrive fréquemment, un incident inattendu fit échouer la tentative et la mine éclata au passage d'un train de marchandises qui fut mis en pièces.

Si je me suis aussi longuement étendu sur toutes ces conspirations et sur tous ces attentats qui ont marqué le règne d'Alexandre II, c'est pour bien faire voir à quel degré d'exaspération le peuple russe avait été poussé par la tyrannie et les cruautés des tzars.

Alexandre III succéda à son père le 1/13 mars. Sa principale préoccupation fut la persécution de ses adversaires, c'est-à-dire de la généralité de ses sujets. De son avènement au mois de novembre suivant on ne compte pas moins de 4,008 affaires politiques. Le tzar s'était retiré au palais de Paul-Gatchina, veillé jour et nuit par une garde qui formait une armée. Les terroristes comptaient que l'exemple de son père déciderait Alexandre III à faire les réformes réclamées depuis si longtemps dans l'intérêt du peuple russe. Ils lancèrent donc un manifeste dans lequel ils demandaient : 1^o une amnistie générale pour tous les condamnés politiques ; 2^o une constitution donnant le droit à toutes les classes d'être représentées auprès du gouvernement ; 3^o la liberté de presse et de réunion. Alexandre, après avoir pris con-

naissance du manifeste, se contenta de répondre qu'il ne changerait rien au testament de son père. Il est mort d'une maladie, dont, paraît-il, les médecins n'auraient pas cru devoir avouer la nature exacte.

Le tzar actuel, Nicolas II, est jeune encore, puisqu'il est né en 1868. Il commence seulement son règne et nous n'avons pas encore à le juger. Jusqu'ici, aucune réforme sérieuse n'a encore été accomplie et, malgré quelques grâces accordées, comme ne manquent jamais de le faire à leur avènement les princes désireux d'acquérir une popularité facile, rien ne semble encore indiquer qu'il ne soit pas disposé à suivre les traditions détestablement despotiques de ses aïeux.

Les fêtes données à l'occasion de son couronnement ont eu, tout comme la fin de la plupart de ses prédécesseurs sur le trône, leur côté tragique et tous nos lecteurs ont encore présente à la mémoire la terrible catastrophe de la plaine de Khodynsky.

Il y aurait injustice à rendre Nicolas II personnellement et immédiatement responsable de cet épouvantable malheur, mais cependant il nous est permis de faire observer que cette tuerie — involontaire, je l'admets — n'a été, en somme, que la résultante logique de la façon dont le pays qu'il tient sous sa domination est administré.

Nicolas II n'a pas paru le comprendre.

A l'instar des Césars romains le tzar a voulu offrir à son peuple *panem et circenses*, du pain et des cirques. Il a pensé sans doute qu'il fallait promettre ces attractions pour attirer la foule ignorante à son sacre, car, à la façon dont ses aïeux avaient dû défendre leur trône, il n'était guère en droit de compter sur un enthousiasme spontané.

Le pain qu'il serait si facile de se procurer dans un pays d'une étendue comme celle de la Russie où le blé est abondant, si les exactions d'une administration autocratique ne rendaient pas la culture de la terre à peu près impossible, des milliers de paysans étaient venus le chercher. La plupart ont trouvé la mort en place.

Les quelques survivants, qui avaient encore le cœur à la joie, n'ont pas été, par exemple, désappointés avec les cirques, ou, si vous aimez mieux, les fêtes, car « l'incident » ne devait pas les interrompre. Ils ont eu tout le loisir — car dans sa haute magnanimité le souverain leur en avait facilité les moyens — d'admirer à leur aise les bijoux de la couronne.

L'opinion publique en Europe s'est émue du désastre de la plaine de Khodynsky, et, à la suite d'une enquête, quelques fonctionnaires auront à répondre de leur incurie. C'est fort bien, mais sans vouloir en aucune façon

prendre la défense d'aucun fonctionnaire de l'administration russe, il me semble que — dans le cas où par exception cette enquête aboutirait à quelque chose, — ces accusés, qui ne sont après tout que les boucs émissaires du troupeau, n'auraient pas grand'peine à se disculper. Il leur suffirait de faire observer — et qui pourrait les contredire? — que ce genre de service d'ordre n'est pas de leur ressort et était pour eux chose toute nouvelle, la police n'ayant jamais été employée en Russie que pour la persécution des accusés ou suspects politiques et pour la protection personnelle des tzars.

Ils pourraient ajouter encore que généralement dans les autres pays d'Europe, en de semblables circonstances, où l'on doit s'attendre à une foule extraordinairement nombreuse, les officiers chargés du maintien de l'ordre prévoyant que l'effectif des agents de police placés sous leurs ordres sera insuffisant, sollicitent et obtiennent le concours de la troupe. C'était là, pourraient-ils dire encore, une ressource qui leur manquait, toute l'armée ayant été requise pour faire escorte à la personne de Leurs Majestés et réprimer sévèrement la moindre tentative d'émeute.

Un couronnement attristé par un pareil événement ne peut manquer d'impressionner un jeune prince, qui, heureusement pour lui, n'est pas affligé de l'ignorance crasse qui distinguait son ancêtre Nicolas I^{er}, et étant en si bons termes avec la France, doit certainement connaître à fond l'histoire de ce pays. Il ne peut ignorer qu'une catastrophe du même genre a signalé le mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette. L'état actuel de la Russie n'est pas sans quelque analogie avec celui de la France à cette époque. La vieille société était minée de tous côtés par les idées nouvelles et l'on sentait la révolution imminente. Louis XVI — à ce qu'affirment ceux qui tentent encore de le défendre ou de l'excuser — avait d'abord montré quelques tendances à suivre le mouvement nouveau, — mais on sait que bientôt, subissant quand même l'influence de son éducation et de son entourage, il chercha à l'enrayer. C'est ainsi qu'il paya de sa tête — et bien d'autres avec lui — non seulement ses propres crimes commis en hésitant, mais encore ceux bien prémédités de ses prédécesseurs.

Il est dangereux pour un souverain de ne pas comprendre la philosophie de l'Histoire.

Un autre fait inquiétant ayant marqué les débuts du règne de Nicolas II a été la grève monstre de Saint-Pétersbourg.

La condition des ouvriers, hommes et femmes est, on le sait, encore plus précaire en Russie que dans aucun autre pays du monde, car même dans les cas où ouvriers et patrons pourraient arriver à une entente, le gouvernement, dans sa fureur de tout monopoliser, intervient pour empêcher les transactions.

Au commencement de mai les ouvriers des chantiers de l'Amirauté, justement indignés de voir que, contrairement aux lois, on leur retenait leur maigre salaire qui doit leur être payé toutes les quinzaines, adressèrent leur réclamation à l'administrateur, un sieur Verkhosky. En fait l'administration leur devait un mois de gages. Verkhosky, qui avait promis de faire droit à leur réclamation, ne s'exécuta pas, alléguant que le paiement ne dépendait pas de lui. Il est assez singulier que cet administrateur, qui est armé de tous les droits possibles envers les ouvriers, tels qu'amendes à tous propos, renvoi immédiat sous le prétexte le plus futile, etc., etc., se trouve avoir les bras liés lorsqu'on lui réclame un salaire durement acquis !

Malgré la justice de leurs réclamations et la modération avec laquelle les ouvriers les présentèrent, après avoir été longtemps bernés par le mauvais vouloir de la bureaucratie, ils furent finalement éconduits. Ils n'avaient donc d'autre ressource que de se mettre en grève, ce qu'ils firent. Les ouvriers d'autres chantiers, manufactures et usines les imitèrent, si bien qu'au bout de peu de temps le nombre des grévistes se chiffra par quarante-deux mille. Jamais on n'a vu parmi les ouvriers de Saint-Pétersbourg une grève de cette importance.

Notez bien que les grévistes réclament simplement : 1° le paiement de leur salaire; 2° le droit de n'être pas contraints à travailler plus de 10 h. 1/2 par jour; 3° celui de ne pas accepter un travail qu'ils ne jugeraient pas rémunérateur; 4° des mesures de précaution pour éviter aux ouvriers les accidents auxquels ils sont journellement exposés. Rien, je pense, de bien exagéré dans ces revendications, que je suis obligé d'esquisser ici à grands traits.

Qu'a tenté de faire le gouvernement pour remédier à cet état de choses ? Rien. Ah ! Pardon, je me trompe, il y a remédié par des arrestations nombreuses, des expulsions arbitraires et de « vaillantes » charges de cavalerie sur une foule inoffensive et désarmée.

Est-ce suffisant ? J'en doute, car pour que, dans une ville comme Saint-Pétersbourg, où le droit de réunion pas plus que celui de la presse n'existent, la grève ait atteint une telle extension, il faut d'abord que les ouvriers aient bien conscience de leurs droits et ensuite qu'ils se sentent soutenus plus que ne le supposent les bureaucrates chargés d'appliquer l'autocratie au nom du tzar. Ils ont, en effet, pour eux la sympathie de tous les honnêtes gens qui s'intéressent au sort des travailleurs, sans distinction de nationalité, et, de tous côtés, l'on recueille des souscriptions qui sont expédiées en toute sécurité pour être concentrées entre les mains du Working Class Emancipation League, qui se chargera de faire la distribution à qui de droit, malgré toute la vigilance de la police de Russie et d'ailleurs.

Si nous ajoutons à cela les persécutions contre les doukhobortzows et les stundistes, c'est-à-dire la lutte inquisitoriale contre la libre pensée, nous aurons établi avec la plus grande modération le bilan des principaux faits accomplis en Russie depuis l'avènement au trône de Nicolas II. Ce n'est pas encourageant.

Pourtant, son voyage en Europe, dont on s'occupe tant aujourd'hui, pourrait bien lui donner à réfléchir, car s'il n'a pas profondément enracinées dans le cœur les abominables idées d'autocratie de ses ancêtres, il pourra constater de combien la Russie est en retard sur les autres nations de ce continent où, cependant, tout est bien loin d'être pour le mieux. Alors peut-être comprendra-t-il pourquoi le malheureux pays que le hasard et les crimes de ses ancêtres l'ont appelé à gouverner, — pays riche, au fond, et qui pourrait prospérer, — croupit, depuis la perte de sa liberté, c'est-à-dire depuis des siècles, dans l'ignorance et la misère.

Je n'ose l'espérer...

Et pourtant, rendre à sa patrie le bonheur et la richesse en lui rendant sa liberté, serait une tâche autrement grandiose que la poursuite d'une gloire chimérique que pourraient lui faire entrevoir des cajoleries plates — et surtout singulières de la part d'une république envers un despote — pour, en somme, n'aboutir à rien, ... à moins, toutefois, que ce ne soit à une ruine définitive et à un massacre général.

N. NIKITINE

LE SUBLIME ESCARPE

.....
Même plus qu'elles et mieux qu'elles héroïques,
Elles se parent de splendeurs d'âme et de sang
Telles qu'au prix d'elles les amours dans le rang
Ne sont que Ris et Jeux ou besoins érotiques.

PAUL VERLAINE

I

Un des plus laborieux psychiatres italiens me raconta récemment une « observation » bien troublante qu'il se propose de consigner dans un de ces gros livres documentés qui s'adressent aux médecins et aux hommes de loi.

Peut-être ne relatera-t-il point cette aventure avec la sympathie ou tout au moins l'extrême impartialité dont il fit preuve dans notre conversation et réduira-t-il son récit à une neutre étude pathologique. Estimant que cette histoire intéresserait d'autres esprits que les théoriciens des académies et des revues spéciales j'ai essayé d'en dégager un enseignement plus *moral*, dans la haute acception du mot, et d'en donner une version en harmonie avec les impressions qu'elle m'a laissées.

Il y a quelque vingt ans l'avocat Teodato Zambelli, qui fut membre du Parlement italien et une des sommités du barreau turinois, tomba brusquement d'une haute situation politique et sociale dans une sorte de disgrâce et d'oubli.

Comme tous les hommes de caractère libre, Zambelli avait excité des envies souvent dissimulées sous le masque de l'adulation et de l'amitié. Il manquait de cette astuce, appelée entregent, qui impose la supériorité et qui mate la canaille. La foule humiliée par la valeur native d'un individu qui ne puisait qu'en lui-même sa force vitale et sa règle de conscience, le guettait à son premier faux pas ou du moins à sa première infraction aux règles promulguées par la multitude.

En attendant, un sourd travail de démolition s'accomplissait dans son entourage. Sa bonté — cette tare — aidait les malveillants.

Une circonstance accéléra le déchaînement des abois publics. L'avocat acquit la preuve qu'un de ses amis, cent fois son obligé et son débiteur, se répandait en insinuations sur sa probité et sa droiture ou consentait traîtreusement par son silence à des propos diffamants.

Cédant à un mouvement de rage justifié par l'étendue de la félonie dont il était victime, Zambelli se mit à la recherche du coupable et, en pleine rue, il n'hésita pas à se faire justice en lui brûlant la cervelle. Cette exécution causa un immense scandale. Le tribunal acquitta le meurtrier mais l'opinion le jugea sévèrement.

Ce qui eût représenté une action fort plausible avant le régime à la fois jacobin et protestant établi aujourd'hui dans presque tout l'univers civilisé, souleva contre il signor Zambelli une réprobation impitoyable. Et quoique cette hostilité fût plutôt latente que déclarée, plutôt ingénieuse et hypocrite que directement offensive, la pression en fut telle qu'il se vit forcé de se démettre de son mandat de représentant du peuple. Le *vox populi* ne parvint pas à le faire rayer du tableau de l'ordre des avocats, mais une grande partie de sa clientèle se fondit et il fut pour ainsi dire mis en quarantaine par les industriels peu scrupuleux et les financiers borgnes qu'il avait arrachés plus d'une fois à la prison.

C'est qu'après un siècle d'endoctrinement et de nivelage la masse d'aujourd'hui redoute les grands gestes et les mouvements personnels. Usez de duplicité, de cautèle, de fourberie comme avait fait le misérable occis par Teodato, et les pleutres composant la majorité de l'espèce ne trouveront rien à y reprendre ; au contraire, ils approuveront et battront des mains, mais avisez-vous de frapper loyalement et en face, d'écraser une bonne fois une de ces bêtes venimeuses et la multitude se sentira atteinte en la charogne de ce drôle, et c'est sur vous qu'elle criera haro ou c'est vous qu'elle évitera comme un chien enragé. L'admiration de la badauderie contemporaine ira toujours aux histrions, aux camelots et aux politiques de tout étage. Malheur à qui refuse de jouer un rôle.

Les premiers jours ce « lâchage » ne laissa pas de surprendre, même d'affliger Teodato, surtout qu'il se sentait désavoué par nombre de ceux-là mêmes qu'il considérait comme une élite. Toutefois, loin de tenter de convertir à sa façon d'entendre le devoir, la justice et la morale ceux qui lui battaient froid ou lui témoignaient une sage commisération, aussitôt qu'il se fut aperçu de leur pleutrerie il enchérit encore sur leur réserve et sur leur froideur. Il finit par rompre avec la plupart des « confrères » — ah, le mot prostitué ! — qu'il avait honorés de son estime et de sa solidarité.

Assez riche pour vivre indépendant il se retira d'un monde qu'il n'avait cru que conventionnel et routinier et qu'il savait, à présent, déloyal et couard, — pour se retrancher dans l'étude et la méditation.

A ce moment de sa vie Zambelli n'atteignait pas encore la quarantaine. Il était célibataire et sans famille. Nature très affectueuse, mais très jalouse aussi de son choix et de son arbitre sentimentaux, nature essentiellement mâle portée vers les dévouements et les communions d'homme à homme plutôt que vers la galanterie et l'idyllisme juponiers, répudiant les liaisons domestiques et conjugales comme trop assujettissantes, comme trop annihilantes pour l'individualité, répugnant encore plus aux galvaudes érotiques avec les courtisanes sordides et les cabotines outrageusement niaisées et méchantes d'aujourd'hui; Zambelli n'avait pas encore rencontré l'être auquel il vouerait cette affection plénière, résumant et sommant toutes les autres, et que seuls quelques tempéraments d'exception sont encore capables d'éprouver.

A la suite de l'esclandre qui le bannissait de la société dirigeante augmentèrent ses inclinations vers de prétendues forfaitures. L'isolement entretint et invétéra son besoin d'expansion au delà des soi-disant bienséances. Les germes de subversion qui couvaient en son orageuse personne ne tardèrent pas à fermenter.

Excédé de la vue ainsi que du fastidieux commerce de ses compagnons d'autrefois, Zambelli s'exilait ou, au contraire, se rapatriait dans les faubourgs et les quartiers excentriques de Turin. Il leur trouvait un indicible fumet de proscription et de déchéance. Le délabrement des logis et le débraillé des costumes semblaient un ironique défi adressé à l'ajustement et à la décence des riches.

Parfois la nature se mettait de la partie et intensifiait l'aspect boudeur et interlope de la banlieue. Au sortir de la ville, le Pô charriait des ondes polluées; les bâtisses prolétaires s'embrumaient d'exhalaisons âcres et blafardes. Les terrains devenaient vagues comme les âmes. L'indigence couvoyait le crime et finissait par fraterniser avec lui. Puis, les routes banales s'allongeaient désertes et méditatives et comme conjuratrices de processionnaires, de grévistes, de vagabonds et d'insurgés. Et ses rencontres furtives avec l'un ou l'autre beau paria alimentaient de longs jours de rêverie durant lesquels, aux dégagements d'une extrême chaleur affective, se produisait comme la transsubstantiation du farouche loqueteux entrevu dans un bouge ou sur la berge d'un canal, en un être de lumière, de caresse et de sacrifice.....

II

Un jour qu'il se trouvait dans ces dispositions incantatoires quelqu'un sonna à la porte du petit hôtel que Zambelli habitait près de la place Carlino.

Celui à qui l'avocat ouvrit lui-même, car il était presque toujours seul, était un inconnu, un guenilleux paraissant âgé tout au plus de dix-sept à dix-huit ans. Au lieu de le rabrouer et de lui jeter la porte au visage, comme, dégoûté jusqu'au scandale, un autre bourgeois n'eût manqué de le faire, l'avocat ne se contenta pas de lui remettre une pièce blanche, mais l'invita à le suivre dans son antichambre.

L'intrus représentait un garçon membru et bien découplé, au torse puissant, aux jambes longues mais musclées, à qui devaient être familiers ces attitudes recueillies ou ces gestes turbulents que Michel-Ange attribue aux vingt sublimes adolescents dont il enrichit le plafond de la Sixtine; un beau garçon, au menton volontaire, aux yeux noirs comme l'eau des puits très profonds, aux lèvres friandes mais vaguement désenchantées, au nez d'une ligne qui eût été un peu sévère sans l'évasement sensuel, la mobilité et l'imperceptible retroussis des narines, irritants de polissonnerie et aggravant le trouble du regard et l'énigme du sourire. Un feutre bossué, à bords courts, rejeté en arrière comme une façon de cabasset amputé de ses ailes, encadrait un visage ovale dont le ton bronzé s'harmonisait avec la teinte roussie de la coiffure, et laissait folâtrer, sur le front et par dessus les oreilles menues, de rebelles frisons plus noirs encore que ses yeux et qu'un pinceau de moustache naissante.

Il allait pieds nus; sa méchante culotte effrangée, déchirée aux genoux et aux cuisses, d'un ton aussi vague que celui du feutre, lui tombait à peine jusqu'au mollet. Une courte et ample vareuse de velours marron non moins poudreuse et élimée que le reste, fendue aux coudes, toujours ouverte, découvrait sa chemise de toile écrue; et une écharpe rouge ceignait ses reins de lutteur.

Teodato contemplait ce visiteur avec une joie d'artiste à laquelle s'ajoutait un vague émerveillement de pèlerin exaucé.

Pas le moins du monde déconcerté, n'ayant pas même ôté son feutre, le va-nu-pieds supportait cet examen, en modèle confronté avec un connaisseur digne de lui et couvrait silencieusement le signore, de ses yeux à la fois langoureux et incendiaires.

— Où diable ai-je rencontré ce jeune gars! s'interrogeait Teodato. Mais j'y suis... Dis-moi, petit, n'étais-tu pas plongeur aux bains de San-Donato dans le Pô?

— *Si, Signore!* répondit le gamin. Votre seigneurie m'a même remis un jour un *cavourino* de pourboire. Ce qu'ils venaient à propos ces deux francs! Je m'appelle Papurello, ou Papo, ou Rellino il Bagnaïuolo, Papo le plongeur, à votre choix!

Et il se découvrit, gaillard, saluant du chapeau.

La conversation prit tout de suite un tour familial et sincère. Entre ces deux êtres, l'un bien mis et façonné, l'autre fruste et loqueteux, s'établit un courant de confiance définitive.

— Et tu n'es plus garçon-baigneur?

— Non, le bain est fermé. Depuis un an le patron a fait faillite.

— Et, en attendant, tu mendies?

Le gas répondit par un sourire dont l'effronterie se mitigeait d'une certaine morbidesse.

Zambelli se sentait étrangement sollicité par ce jeune insoumis. Il eût voulu le retenir là, devant lui, des heures, mais il ne trouvait plus de paroles à lui dire, ou mieux, il ne serait point parvenu à lui exprimer tout ce qu'il sentait; c'est à peine si Zambelli se rendait compte du bouleversement qui s'opérait en lui-même. Il se rappelait, à présent, les moindres détails de sa première rencontre avec ce Papurello. Il y avait déjà deux ans de cela. Zambelli le revit, dans sa nudité d'éphèbe, encore vaguement gracieuse, mais aux proportions harmonieusement tracées, tirant sa coupe ou s'arrêtant pour batifoler à fleur d'eau et s'entourer d'un remous comme un triton de belle humeur. Par moments, mutin et goguelu, la mine d'un espiègle faune de Jordaens, il se mettait à jouer au cheval fondu, en sautant par dessus une vessie natatoire. Zambelli se régala le souvenir de la gaucherie lascive et tortillée accompagnant les efforts d'équilibre du même, surtout que cette pantomime se passait au coucher du soleil, dans la pourpre fluide d'un paysage à la Claude Lorrain...

En constatant que le folâtre et insinuant gamin d'alors avait encore changé à son avantage, Zambelli ressentit un courant alternativement brûlant et glacial lui passer de la nuque aux entrailles, en même temps que son cœur s'était douloureusement crispé pour se dilater suavement l'instant d'après.

Il se trouva désormais rivé au sort de cet ilote conventionnellement plus loin d'un homme de sa caste que celui-ci l'eût été d'un chien ou d'un autre animal favori. Cet apparent intrus s'avérait l'annonciateur, le messie de sa vie neuve :

— Ecoute-moi, petit! lui dit-il, non sans s'y reprendre à plusieurs fois, haletant. Ecoute-moi bien!..

Il le faisait asseoir et lui pressait les mains qu'il ne lâcha plus tout le temps qu'il lui parla :

— Je te veux du bien ; ta mine me plaît surtout parce que je devine du caractère et de la bonté derrière cette radieuse physionomie. Ta présence m'est indispensable. Rien ne me détachera de toi... A partir d'aujourd'hui tu ne mendieras plus. Viens, chaque semaine, me voir ici, en ami, en égal, en... (Il n'osa pas articuler le mot juste qui lui brûlait la gorge.) Et nous causerons une heure, comme de bons camarades. Tu me raconteras tout ce que tu fais et tout ce que tu penses, veux-tu ? Tu te diras, d'ailleurs tu t'en aperçois déjà, que je suis quelqu'un qui t'aime le plus au monde..., celui qui t'adore pour toi-même, pour ce que tu es et comme tu demeureras éternellement à mes yeux..., et, tu me rendras un peu de cette infinie tendresse, je le devine, je l'ai lu déjà dans le velours et le cristal de tes chers regards... Pour commencer, dis-moi ta vie jusqu'à présent...

Séduit, de son côté, par la voix musicale, le ton ému, et aussi les yeux magnétiques de Teodato, Papurello se prêta de la meilleure grâce à ce que son protecteur attendait de lui.

Il vivait ou plutôt il logeait avec sa mère et une potée de frères et sœurs dans un taudis de la barrière de Lanzo. Jadis, son père, un *vetturale* ou roulier, toujours ivre, dirigeait le ménage à coups de fouet. Cette brute étant morte il y a quatre ans, en dégringolant de son siège sous les roues du camion, le jeune Rellino hérita de ses charges d'âmes. La veuve du vetturale se consola si bien qu'elle ne tarda pas à augmenter cet héritage en donnant à Papurello un frère et une sœur de contrebande. Bonne âme et, surtout, très tolérant à l'endroit des contacts charnels, le Bagnaïuolo n'avait pas réclamé à la naissance du premier de ces bâtards, mais à l'arrivée d'un nouvel intrus, il signifia à sa mère que, si elle accouchait une troisième fois, il la planterait là et ne travaillerait plus que pour les petiots, car, à bon droit, il estimait suffisante sa part de bouches à nourrir.

A quoi bon engendrer tant de souffre-douleurs ? Pourquoi ne pas laisser toutes ces petites âmes blanches dans les limbes du sommeil, de l'oubli, du néant ? Si le miséreux ne se posait pas directement ces points d'interrogation, du moins une voix mystérieuse lui révélait-elle l'inanité et la folie des procréations de faméliques.

Il ne *travaillerait* plus, avait donc déclaré le gamin de quinze ans à cette mère trop dissolue et surtout trop prolifique. Elle se le tint pour dit. Avec la meilleure volonté il eût, d'ailleurs, été impossible au Papo de rapporter assez de pécune pour élever un môme de plus. Son frère Riffato, âgé de douze ans, commençait à l'aider un peu en faisant le bateleur sur les places publiques et devant les terrasses des cafés. Papurello était surtout sensible à la bonne volonté et au précoce instinct de solidarité de son *fratellino*. A deux, ils se flattaient bien de conduire leurs cadets jusqu'à l'âge où les vrais garçons s'affranchissent de leurs nourriciers !

Quel métier faisait donc Papurello ?

Lui-même eût été très embarrassé de le dire au juste. Jamais il n'avait été à l'école et il s'était rebiffé contre tout apprentissage. Journalier, manœuvre, il ne restait guère plus d'une saison chez le même patron ; lorsqu'il ne trouvait pas à louer ses bras il cirait les bottes des élégants sur la place Solferino ; il aboyait des journaux et des programmes, débitait des oranges et des caramels à la porte du théâtre Carignan, ou, quand la faim le pressait et qu'il fallait coûte que coûte rapporter du pain au logis, il se résignait — et cela de plus en plus facilement — à aller dénicher des oiseaux, voler des œufs et même des poules dans la campagne, ou bien il coupait de jeunes arbres qu'il vendait aux lavandiers, qui les convertissaient en perches à étendre le linge.

Depuis qu'il avait quitté le bain de San-Donato il puisait même dans la mendicité et le vol le plus gros de ses ressources. L'hiver il exploitait les flâneurs qui se pressent dans les galeries Notta et Subalpina ; l'été il soulageait de leur porte-monnaie les badauds aux foires de Lomellina et de Montferrat.

Papurello confessait ces écarts avec une hardiesse charmante et une belle humeur d'aventure tout à fait savoureuse, avec des mots pleins d'arome, faisant tous image et d'une voix tremblée et métallique, aux flexions extrêmement insidieuses, il s'épanchait ingénument auprès de son grand ami — car c'est ainsi qu'il appela d'emblée son protecteur — sans nourrir un seul instant la crainte qu'il pût avoir affaire à un mouchard, à un *cordino*.

A mesure que le petit gueux se déboutonnait, l'avocat lisait encore entre ou mieux sous ses paroles pourtant si suggestives, et il se représentait les scènes, les personnages, les lieux mêlés à la vie du plongeur.

Teodato devint de plus en plus épris de cette jolie fleur des bas-fonds turinois.

Ostensiblement et par les dehors, Papurello était le petit commissionnaire, le *facchinello* de l'avocat Zambelli. A la vérité certaine pudeur, non point cette lâcheté de tempérament et ce servile respect humain, mais la pudeur jalouse qui caractérise les profondes amours et les passions illimitées, le besoin de ne vivre l'un que pour l'autre en s'abstrayant du reste du monde eût empêché Teodato d'avouer à qui que ce fût le rôle prépondérant que ce merveilleux adolescent jouait dans son existence.

III

D'abord l'avocat avait songé à prendre le petit rôdeur chez lui. Il l'aurait instruit et éduqué afin de lui procurer plus tard un emploi et ce qu'on

appelle une situation sociale. Mais le sauvage ne voulut pas entendre parler de cet apprivoisement, de cette domestication. Au premier mot que lui en toucha son grand ami il montra une mine si penaude et si désolée que Teodato n'insista plus.

Flâneur, irrégulier, trôleur et musard invétéré, baguenaudier endurci, toute l'humeur buissonnière du fauve, Il Papo entendait toujours butiner sa vie au jour le jour, par les routes, au grand air, sans contrainte. Ce genre de vie faisait précisément sa beauté, sa raison d'être. C'est sous ce jour crépusculaire et électrique qu'il plaisait à Zambelli. Il eût perdu son galbe et subi une sorte de déchéance en cessant de vagabonder et de courir la prétentaine, de piller les vergers et les basses-cours.

Et en y réfléchissant Zambelli finit par se réjouir de son irréductible esprit réfractaire. Eduquer et policer Papurello, n'eût-ce pas été enrichir le monde trop monotone d'un nouveau bourgeois pratique et conformiste? A quoi, somme toute, tenderait cette mirifique instruction? Et serait-ce réellement élever le petit frelampier, lui rendre service que de l'introduire dans cette caste de veules grimaciers dont lui-même, Teodato, s'était volontairement proscrit! Ah non! Papurello ferait mieux de préserver ses mœurs rousses et capricantes!

C'eût été profaner et édulcorer cet âcre polisson que de le convertir en un ouvrier servile ou en un petit employé rassis, en un quelconque de ces aussi abjectes qu'industrielles honnêtes gens, auxquels notre planète doit l'écœurante banalité de son actuelle surface.

Pour tout dire, peut-être entrait-il un certain égoïsme spécial dans l'empressement avec lequel Zambelli renonça à ses projets d'éducateur. N'était-ce pas l'essence particulière du jeune faubourien, sa condition d'indigent et de réfractaire qui flattait le goût esthétique du lettré? Peut-être Zambelli savait-il précisément gré au Bagnaïuolo de sa personne fruste, et de ses décoratives guenilles, et des anguleuses habitudes de son corps indompté? Peut-être était-il précisément jaloux de tout ce qui trahissait, chez le petiot, le fougueux état de nature?

Depuis longtemps les allures insubordonnées des voyous de grandes villes l'avaient requis et bizarrement grisé :

Il se rappelait une passée sous ses fenêtres de quatre drôles dégingandés, brillant, se trémoussant, laissant errer des mains de détériorateur le long des murailles, escaladant les palissades pour scruter les terrains vagues d'un regard de chiffonnier ou de chien de fourrière. Superbe de formes charnues et de vêtements roussies, marinée dans les plus âpres acides des trasseries judiciaires et les subversions les plus épicées, cette venaison humaine se traînait en s'amusant à secouer continuellement la poussière, comme en un symbolique geste de malédiction.

Où allaient-ils? A quels méfaits ou plutôt à quelles représailles? Zambelli entretenait la nostalgie de leurs journées scabreuses, ne fût-ce que d'une de leurs journées.

Et quand il aima le petit Papurello, celui-ci lui sembla incarner ou résumer les truculentes impénitences et la perpétuelle transgression de ces fauteurs d'esclandres. Il apportait au solitaire dans ses frusques et sa chair adolescente des effluves de poisson salé, de cuisine à l'ail, de pommes patrouillées aux éventaires des gagne-petit, mais, surtout, un ragoût d'aventure et de tanières, un fleur d'attentat hautement suggestifs. Et sa personne lui évoquait les parfums acides, les lumières glauques, les prurits urticaires et les chromatiques accordéoniques de la banlieue.

Aucun des inquiétants prestiges du hors-la-loi ne manquait au Bagnaïuolo : il avait été plusieurs fois envoyé à la Générale, la prison des jeunes détenus.

A présent, quoique Zambelli pourvût largement à ses besoins, Papo ne se contentait point de paresser, mais il ne parvenait pas à rompre avec ses habitudes de filou. Aux récits imagés et croustilleusement humoristiques que le récidiviste lui faisait de ses équipées, Zambelli ne pouvait s'empêcher de rire, mais non sans trembler à l'idée des périls que courait son indispensable favori.

Encore une fois, il eût voulu, d'une part, l'arracher à cette carrière trop pathétique et, d'autre part, il se rendait compte du charme capiteux de ces péripéties, et il comprenait que, du jour où le merveilleux réfractaire rentrerait dans les rangs des satisfaits et cesserait de narguer les argousins et les pandores, celui-ci se dépouillerait, du même coup, de cette auréole critique et de capiteux ozone qui le lui rendaient si affectif.

Une fois que, repris par ses angoisses, après une râfle dans laquelle avaient été pincés nombre des pareils du Bagnaïuolo, l'avocat l'engageait à ne plus voler : « Autant renoncer à la cigarette et à la chique! répondait le lutin. Ah ça, me diras-tu quel plaisir tu prends à fumer? Rappelle-toi, cher précheur, la première fois que tu mis entre tes lèvres la paille d'un cigare de Virginie. Quel mal tu éprouvas, dis? tu faillis cracher ton cœur? Tu savais que le vice du fumeur attaquerait ta bourse, et peut-être ta santé. Néanmoins, tu t'obstinas, tu vainquis la nausée et, à présent, esclave de l'habitude, tu ne pourrais t'abstenir de fumer. Eh bien, apprend que mille fois plus féroces et plus tyranniques sont les délices que j'éprouve à voler! Ah! les autres spasmes ne sont point comparables à celui qui nous tord à nous égorger, au moment où nous tenons notre butin, au moment où la victime est dépouillée! »

Et ses yeux félins se révulsaient de délices à la seule idée de cette criminelle émotion.

Aux approches de leurs tête-à-tête, Zambelli avait peur, et il était pourtant heureux de voir arriver son complice. Son coup de sonnette lui causait une voluptueuse terreur. Il désirait le Papurello avec une indicible appréhension, et dans son accueil passionné, dans ses épanchements furieux et presque désespérés il y avait un peu de ce froid fébrile du baigneur aux premiers enlacements des ondes. Et en songeant à Papurello absent, Zambelli se le représentait comme l'occupation la plus fatale, mais aussi la plus céleste de sa vie; c'était son dieu funeste et tendre; il l'aimait de toutes ses larmes et jamais aucune approche humaine n'avait retourné ainsi les moelles dans ses os.

Une des caractéristiques de ce rare accouplement et ce qui le différenciait de la plupart des liaisons humaines c'était leur confiance réciproque et illimitée l'un en l'autre. Zambelli consentait à partager ce dégourdi polisson avec les gaupes et les ruffians de la pègre. Mais il se savait l'affection suprême de ce fier enfant qui lui prodiguait la meilleure part de son être sans en rien excepter et qui lui rapportait la moindre de ses actions et de ses pensées. Afin d'éviter jusqu'à l'ombre d'un froissement, jamais Teodato ne l'interrogeait sur ses amourettes d'occasion. Ces boutades de sentiment ne le regardaient que pour autant que son aimé jugeât bon de lui en parler. Ni homme ni femme ne se mettrait jamais entre eux; rien ne prévaudrait contre l'ardeur et la constance d'une de ces affections que l'antiquité et la renaissance célébrèrent comme une gloire, mais dont s'effarouchent nos galantins vicieux incapables de n'importe quel amour, et, aussi, nos reproducteurs utilitaires confondant les sentiments avec l'économie politique ou domestique.

Loin de se fatiguer de leurs entrevues et de se sentir blasés sur le goût puissant de leur amitié, chaque jour nos réprouvés se retrouvaient plus dignes l'un de l'autre et se chérissaient davantage.

Papurello ne cessait de répéter à son grand frère : « Il n'y a que toi qui comptes dans ma vie. Toi seul savais aimer, à présent je sais aimer aussi et toute ma science amoureuse te revient. Les autres tendresses sont des lubies. Je croque de temps en temps une pomme ou une femme; en passant. Une étreinte, et tout est dit. Après, je ne t'en aime que mieux, par comparaison! »

Zambelli portait à son amant la dévotion qu'on entretient pour une maîtresse et aussi pour une magnifique œuvre d'art.

La personne adorée n'arrivait à son cœur et à son esprit qu'à travers une païenne harmonie d'hommages sensuels, et les prestiges de la chair magnifiaient et exaltaient l'image morale de l'être aimé.

Ni la statuaire, ni la peinture, ni la musique, ni même le plus beau livre

n'avaient apporté à Zambelli impressions si profondes et si sublimes ; toutes les tragédies pâlissaient à côté du souffle et de l'essor qui les chassaient éperdument l'un vers l'autre.

Et les jours, même les mois avaient beau s'écouler, chaque heure nouvelle de leur liaison patinait, modelait, ajustait plus savoureusement le petit pauvre, le confondait plus intimement avec l'idéal de son grand ami.

Une perpétuelle inquiétude lancinait la passion de Zambelli pour l'incorrigible larron. La liberté, la vie du petiot dépendait de si peu de chose ! Si d'aventure l'avocat ouvrait un journal, il appréhendait d'y lire le nom de son ami mêlé à une histoire de meurtre et d'arrestation. Un jour il lui arriverait les mains teintes de sang. De là des transes et des angoisses et, à chaque séparation, de véritables adieux ; de là des jubilations véhémentes à chacune des visites de Papurello, comme s'il s'agissait d'une conjonction inespérée, d'une entrevue suprême.

« Rassure-toi, *caro mio*, disait le pégriote, jamais je ne me joindrai aux *cascarelli*, ces brutes qui assassinent sur les grands chemins ; je resterai simple *vinate*, simple pick-pocket. Voler est gentil et réclame de l'adresse. . Puis c'est si amusant de déjouer les recherches de la *volante* et de la *poule*. » C'est ainsi que les *argotiers* italiens appellent la police.

En effet, le « travail » de Papurello était d'un artiste. On eût même eu mauvaise grâce à ne pas se laisser dépouiller par lui. Ses exploits de détrousseur faisaient songer aux coquinerics d'Arlequin et de Pierrot dans les pantomimes bergamasques :

« Un jour, racontait-il, un de nos maîtres, Birrichino della Coca, me conduisit à Moncalieri. J'avais à me rendre place Saint-Charles. Là je devais rencontrer un *vincens*, un paysan imbécile, très riche et très avare, dont Birrichino me donna le signalement. Me conformant aux instructions de mon copain, j'entre en conversation avec le quidam et lui demande le chemin de l'auberge de Venise ; pendant qu'il me renseigne, voilà que le Birichino débouche sur la place. Je joue la surprise, je remercie le contadin et feins de remettre des valeurs à mon maître. C'étaient de faux billets, des *marenghi* confectionnés par le Birrichino. Mon complice simule une grande colère ; il peste, il tempête, il me menace du poing. « *Accidente!* je t'avais dit de m'apporter de l'or. Et toutes les banques sont fermées à présent. » Il me tire les oreilles. Je me mets à braire. Le paysan qui nous écoute nous offre, un peu apitoyé sur mon sort, de l'or pour ces billets Birrichino se confond en remerciements et endosse ses *marenghi* au gros jobard que nous abandonnons ivre dans une osteria, devant une série de flacons qui avaient contenu du marsala et du nebiolo. »

IV

Cependant, depuis que Papurello avait fait la connaissance de Zambelli, la vie facile et beaucoup moins agitée du petit larron intriguait ses maîtres, ses camarades et aussi ses voisins de taudis. Les ouvriers demeurant dans sa ruelle ne lui connaissaient pas de travail ; les repris de justice savaient qu'il volait moins qu'autrefois, car il ne lui revenait presque plus rien dans leurs partages.

D'où tirait-il, alors, les ressources qui lui permettaient de nourrir sa drôlesse de mère et ses gueusillons de frères et sœurs ? De tous, il semblait être le plus aisé, ou comme ils disaient, « le mieux avec M. Charles ».

A quelque échelon de l'humanité que l'on descende, la masse est toujours essentiellement bavarde, indiscreète et tracassière.

Certes, ainsi pensait Teodato, le nombre chez la soi-disant racaille était moins odieux que chez les classes huppées, à cause d'une certaine franchise et d'une méchanceté ostensible dans les paroles et les procédés des brutes ; mais la généralité des infimes était plus inaccessible encore que celle des puissants aux idées et aux gestes non convenus.

L'envie et la compétition sévissent aussi avec plus de violence chez les déshérités. Nulle part ne règne pareil esprit égalitaire et ombrageux. Pour empêcher qu'un des leurs s'échappe de leurs sentines et s'arrache à leur promiscuité, les miséreux déploieront peut-être plus de férocité et de malice que les heureux de ce monde pour repousser de leur cercle de béatitude le pauvre diable qui se guinde vers eux ! Les premiers le traitent en déserteur, les seconds en intrus.

Devant une aubaine échue au prochain, l'équité du vulgaire se résume en ce raisonnement : « Pourquoi à lui, plutôt qu'à moi ? »

Méfiant et subtils, avec ce flair des animaux traqués et pourchassés, depuis longtemps les camarades du Bagnaïuolo se doutaient d'un changement qui avait dû se produire dans sa situation. Lequel ? Ils n'auraient encore su préciser. Mais il était certain que Rellino leur cachait quelque chose de grave. Ils ne seraient point dupes de ses cachoteries. Ils flairaient du louche. Ils se jurèrent de découvrir, coûte que coûte, le secret de ce sournois, et piqués au jeu, ils négligèrent même plusieurs coups de main lucratifs.

Parmi ses inséparables d'autrefois, deux surtout, le Birrichino della Coca et Culato del Cuor, deux cambrioleurs, deux complices, ses maîtres et ses aînés dans la carrière, lui en voulaient de ses éclipses et de sa présence moins régulière à leurs conciliabules.

Plusieurs fois il avait refusé de marcher avec eux, l'heure de la besogne ne

lui agréant pas. Ils le retrouvaient de moins en moins dans ces bals de barrière où il trémoussait les gaupes et les recéleuses de leur bande. Il n'animait plus leurs réunions par ses lazzis, ses scurrilités, ses tarentelles et ses mélodies scabreuses qu'il chantait en s'accompagnant de la mandoline, et surtout d'une pantomime suggestive ; car il n'existait point de talent excentrique que ce virtuose ne se fût assimilé. C'est à peine s'il se montrait encore dans ces gymnases de voleurs, prétentieusement qualifiés d'arènes olympiques, où il aimait jadis soulever des haltères et se mesurer féline-ment avec des athlètes de son âge et de son poil.

Pourquoi boudait-il à l'ouvrage et ne participait-il à leurs déduits que furtivement, comme à contre-cœur, guettant l'occasion de s'esquiver et de leur brûler la politesse ?

Et s'il daignait prendre part encore à leurs discussions professionnelles, il perdait le ton du milieu et mêlait à leur langage picaresque des paroles d'une élégance suspecte, des termes honnêtes atrocement discordants pour cette engeance patibulaire. Mais le plus souvent il se mettait à rêver, taciturne et somnambulique, sourd aux gravelures et aux invectives, le cœur tout gros de l'absent.

Dans les ruelles, au seuil des taudis, les commérages croassèrent. Quelle mystérieuse intrigue leur avait changé leur précieux auxiliaire, leur bougre de fanandel ?

D'abord on essaya de le faire parler ; on recourut à des cajoleries, on le circonvit ; on tenta de le prendre par l'amour propre ; on le fit boire pour lui délier la langue et provoquer ses confidences. Il Papo les voyait venir et, contrefaisant l'ivrogne, il roulait sous la table, la langue liée. Ou bien il leur faisait des charges. Ainsi, pour leur donner le change, il avoua une intrigue avec une riche gonzesse qui lui payait ses complaisances. Scandalisés pour la frime, les odalisques qui le gobaient affectèrent de vouloir lui arracher les cheveux ! Au fond personne ne le crut. Tel qu'ils le connaissaient, il se fût affiché mille fois avec sa banquière !

Birrichino et Culato del Cuor le filèrent. Il s'en aperçut et pour dépister les mouchards et rejoindre son ami, il se livrait à des circuits et à des randonnées de renard traqué par la meute.

Un jour ils le virent entrer chez Zambelli. Enfin ils le tenaient.

« Eh bien, oui, je suis au service de ce monsieur... Et après ? » répondit-il aux plaisanteries et aux insinuations obligées qui l'accueillirent la première fois qu'il se présenta dans leur conciliabule, au café-comptoir d'Asti.

Un tonnerre de huées et de ricanements, un feu roulant d'injures et d'obscénités saluèrent cette déclaration ; les vicieux, les pires débauchés,

incapables de n'importe quelle tendresse se distinguèrent dans ce hourvari. Ah! oui que le pharisanisme champignonne aussi bien dans les bouges que dans les salons!

Il supporta sans broncher leur vertueux anathème, sourire aux lèvres, se dandinant, poings sur les hanches.

Quand la tempête se fut calmée, Birrichino et Culato le prirent à part : « Voyons, il ne s'agit pas de tout cela ! lui dirent-ils. Parlons sérieusement. Il est riche, ton particulier ? dis ? Eh bien, tu partageras ses rentes avec nous, ou bien nous le ferons chanter, ton bardache ?

— Comment dites-vous cela ? les interrompit Papurello, très pâle, d'une voix sifflante, l'air féroce. Avisez-vous d'inquiéter ce signore, ou seulement de lui donner le moindre signe de votre existence, et c'est moi qui vous servirai, mes maîtres ! Ou, par hasard, auriez-vous oublié, toi le Birrichino et toi aussi le Culato, l'affaire de la rue Rosine... ; si vous tenez à votre peau, je vous engage à demeurer très tranquilles. Et surtout ne vous retranchez pas derrière les autres, car c'est à vous que je m'en prendrais ! »

Les deux bandits grincèrent des dents et lui auraient sauté à la gorge, s'il ne leur eût présenté déjà la pointe de son inséparable coutelas.

Le gars venait de faire allusion à un assassinat, particulièrement atroce, dans lequel tous deux avaient trempé, et dont la justice recherchait encore les auteurs...

« Ah ! tu serais capable de « manger le morceau ! » murmurèrent, presque consternés, les deux escarpes.

— Cela dépendra de vous. A chanteur, chanteur et demi ! Ainsi, tenez-le vous pour dit, mes compères ! »

Et, sifflotant, il tourna sur ses talons, certain qu'après cet avertissement les misérables n'auraient garde de bouger ou, du moins, de toucher au repos de son ami.

Papurello s'était abstenu de parler à Zambelli des taquineries et des petites misères qu'il subissait de la part de son monde. Il jugea même inutile de lui souffler mot des menaces du Birrichino et de Culato. A quoi bon troubler sa quiétude, surtout que le coup avait été paré ?

Mais n'osant encore s'en prendre à Zambelli, les coquins vindicatifs étaient résolus à se débarrasser du Bagna'uolo.

Un soir le petit accourut les frusques en lambeaux, et tout ensanglanté, au logis de l'avocat. Birrichino, Culato et deux autres étaient tombés sur lui, à l'improviste.

« Tiens, regarde ! fit-il pour rassurer son ami. Une simple entaille au poignet ; j'ai paré le coup ou j'avais les artères tranchées... Ah le Birrichino est bien autrement arrangé que moi ! » racontait-il, encore un peu hors

d'haleine, tandis que Zambelli l'aidait à se débarbouiller, pensait et bandait sa blessure, et plus meurtri, plus haletant que lui-même lui prodiguait des soins balsamiques, et se sentait saigner avec lui.

« Je lui ai donné un baiser avec les dents : Il ne lui reste plus qu'une oreille au Birrichino ! Il est marqué pour de bon. Voilà qui lui ôtera l'envie de recommencer ! Et, surtout, qu'ils ne s'avisent pas de porter plainte. Ils se jetteraient dans la gueule du loup... Lui et le Culato en ont-ils déjà suriné des pantes !.. Dire que je n'ai eu qu'à me défendre pour les mettre en fuite ! Les lâches ! Ils n'ont de cœur que pour égorger des femmes ! Nous, n'est-ce pas, nous n'escoffions que par colère, comme tu le fis, mon aimé, et comme je faillis le faire à mon tour ! »

Le meurtre commis par Teodato avait contribué pour beaucoup à lui concilier la ferveur du jeune larron. Loin de le diminuer aux yeux du petiot, cette action violente et légitime le lui rendait plus cher et les rapprochait plus étroitement. Ce généreux homicide scellait les liens entre le maître et le disciple.

Lorsque les blessures du gamin eurent été pansées : « Tu ne retourneras plus auprès de ces loups ! fit l'avocat. Tu resteras ici ; nous nous isolerons à deux, au-dessus de la tourbe, bravant aussi bien les riches hypocrites et égoïstes que les ruffians cupides et envieux ! Nous nous aristocratiserons contre leur multitude, au besoin contre tous !

— Impossible ! dit Papurello. Ce serait un défi, une provocation, ce serait attirer sur nous l'attention de plus de malveillants encore. Gardons-nous d'un esclandre ! Ne sommes-nous pas heureux ainsi, en cachette, pour nous seuls ! A quoi bon vivre et s'aimer publiquement ? Ah ! nous tenterions le malheur en criant sur tous les toits la joie, le divin accord de nos êtres ! »

V

Ainsi que Papurello l'avait prévu, après cet attentat avorté les deux sacrifiants se tinrent cois et imposèrent la même attitude à leurs complices, hommes ou femmes. Tous se contentèrent de mettre leur ancien favori en quarantaine. Des mois s'écoulèrent. En apparence, la pègre semblait ne plus s'occuper du Papo. Cependant, rassuré à demi par cette indifférence, et vivement exhorté par l'avocat, Papurello avait résolu de transporter ses pénates dans un autre coin de la banlieue, quand, la veille même de son exode, un nouvel événement vint accidenter sa vie.

Une vieille rentière avait été trouvée éborgnée et assommée dans le jardin d'une maison de plaisance à Lomellino.

« C'est Culato del Cuor et Birrichino qui ont fait le coup, proféra sans

hésiter Papurello, à qui Téodato lisait le reportage des journaux. Je reconnais bien là leur façon de travailler... Toutefois, je n'aurais garde de les vendre. Nous valons mieux, nous autres, que ces foirards, n'est-ce pas? Nous sommes trop propres pour faire les Judas... Tout au plus profitons-nous de ce que nous savons pour les tenir en respect et leur inspirer une frousse salutaire... Pour le reste, si j'ai un compte à régler avec eux, l'aide de la questure ne m'est point indispensable! »

Il Papo devinait juste. Le crime était l'œuvre des deux chefs de bande. Cette fois ils s'y étaient pris moins adroitement, car le lendemain Zambelli et Rellino apprenaient l'arrestation du redoutable couple.

« Nous en voilà débarrassés! constata leur ancien copain, non sans une généreuse mélancolie. Ils devaient finir par un pèlerinage à l'abbaye de Monte-à-Regret! Eh bien, foi de Bagnaïuolo, si j'en avais les moyens, je serais encore gaillard à les arracher au bourreau! »

En quoi il aurait eu grand tort. Les deux chenapans s'empressèrent de le lui prouver.

Infailiblement perdus cette fois, leur culpabilité éclatant à l'évidence, n'ayant donc plus à craindre de dénonciation de la part de Papurello, ils résolurent de quitter la vie en se vengeant de leur infidèle adepte et en le faisant éternuer avec eux dans le panier à son.

A cet effet, interrogés par le juge d'instruction, tous deux accusèrent Papurello d'avoir trempé dans l'assassinat. Les antécédents du Bagnaïuolo rendant cette accusation fort plausible, il fut aussitôt écroué. Avant d'accompagner les gendarmes il eut tout juste le temps d'envoyer un billet à Zambelli, par le petit Riffato, le saltimbanque.

A peine Teodato eût-il été averti qu'il se faisait conduire, à fond de train, à la Prison Neuve. Il se donna pour l'avocat du jeune détenu. On les laissa seuls dans sa cellule.

Après de pantelantes effusions : « Tu n'as rien à craindre! dit Teodato. Je suis même étonné de te trouver encore ici. Dans quelques secondes tu seras libre. Tu n'avais qu'un mot à dire pour établir ton alibi. N'étais-tu pas chez moi, la nuit du crime? Eh bien alors?... Je suis là pour l'attester et de ce pas je cours chez le juge d'instruction... »

L'autre, impétueux, le visage bouleversé, l'arrêta par le bras :

— Jamais, s'écria-t-il. Pas de ça, entends-tu! Je n'y consens à aucun prix. Ce serait te ruiner, te perdre, toi, mon brave, mon grand chéri...

— Ah, c'est donc pour cela que tu t'es laissé coffrer... Mais, mon enfant, je n'ai plus rien à perdre... J'attendais l'occasion de te réclamer, de t'adopter par un acte d'amour absolu à la face de tout l'univers. La voici... Le déshonneur? Je m'en moque. Tu sais que depuis longtemps je me suis

mis au ban de leur société. Ils ne pourront jamais me haïr plus qu'ils ne le font... Cette haine a trempé ma conscience. Et quant à leur mépris... mais mon bien-aimé, ces mépris sont faits pour m'exalter jusqu'au ciel, car ma frénésie pour toi s'accroît et s'exaspère de toute la profondeur de l'abîme dans lequel ils se flatteront de me noyer...

— Non! Non! Jamais! l'interrompait le Bagnaïuolo. Autant te tuer tout de suite! Ma vie folle de turlupin ne vaut pas ce sacrifice... Pas plus que toi je ne gobe leur justice et leurs vertus, mais je n'ai rien à perdre non plus en bravant leurs prêtres et leurs magistrats, tandis que toi... Ma jeunesse n'est plus qu'une marguerite effeuillée... Avant de te connaître j'avais jeté ses blancs pétales à tous les vents, heureusement je t'ai réservé sa corolle, son cœur, tout ce qui me restait, la meilleure part... Prends encore ma vie... Tu es utile, toi, tu es bon, tu feras encore tant d'heureux ..

— Mais malheureux, mon adoré petit, tu sais que le crime dont ils t'accusent, les birboni! entraîne la peine capitale...

— Parbleu! C'est le moment pour toi de montrer ce que tu vaux, signor avocat. A toi de trouver un moyen de sauver ma tronche, mais un autre moyen que cet odieux alibi; tu as assez de talent pour me racheter aux coupe-tête. Quelle belle cause à plaider! »

Et il éclatait de rire, le cher, le sublime garçon, tandis que ses yeux se mouillaient de larmes plus sanctifiantes qu'une eau lustrale.

Et son exaltation aurait fait songer à cette scène de *Guillaume Tell* de Schiller où l'enfant brûle de servir de cible au cher arbalétrier : « Courage, père! Prouve-leur ta force! Tu ne tueras point ton petit! »

— Malheureux enfant, il n'y a qu'un seul moyen de te sauver...

— Ce moyen je n'en veux pas...

— Eh bien, je passerai outre. Si tu ne veux parler, je dirai la vérité malgré toi!...

— Ah c'est ainsi! s'écria Papurello. Ah tu fais le méchant! Alors je m'accuserai moi-même du crime dont je suis innocent, je donnerai raison au Birrichino et à Culato, j'avouerai tout ce qu'ils voudront, entends-tu? »

Zambelli ne put que tomber à ses genoux et lui baiser les mains, sanglotant, agonisant d'admiration et de douleur. Il était convaincu que le petit ferait comme il disait. Ah, comment l'en dissuader? Zambelli n'en eût-il pas fait autant à sa place?

L'accusation était si bien ourdie qu'il ne manquait vraiment que l'aveu de Papurello pour faire tomber infailliblement sa tête!

Toutes les apparences, toutes les présomptions, un concours de circonstances fatales donnaient raison aux scélérats intéressés à perdre leur ancien complice. Au seuil du trépas ils n'hésitaient pas à charger leur âme d'une noirceur plus épouvantable que tous leurs précédents forfaits!

Le Bagnaïuolo n'avait-il pas formé avec eux jusq'en ces derniers temps un trio d'inséparables malfaiteurs et collaboré à leurs cambriolages ? Comment admettre que stylé et entraîné à leur école il eût reculé devant une effusion de sang ? Des voisins d'impasses, des indigents, âmes méchantes ou tout au moins médiocres, envieux de la prospérité mystérieuse de la famille de feu le *vetturale*, corroborèrent les déclarations des deux escarpes. Les commères entraient dans des détails, précisaient, rabâchaient les antécédents, peu orthodoxes il est vrai, du Bagnaïuolo ; les recéleuses dédaignées par le joli garçon racontèrent en le chargeant sa vie irrégulière et son intime acoquinement avec Birrichino et Culato. Des passants prétendirent les avoir rencontrés ensemble à l'heure du crime et, déposition particulièrement accablante, l'un d'eux reconnut même en Papurello le troisième rôdeur qu'il avait vu sortir du jardin de la victime.

Le combat de générosité entre les deux amis reprit à chacune des visites de Teodato. L'intensité de leur amour dira par quelles affres passèrent ces deux éperdus résolus à se déshonorer ou à se tuer l'un pour l'autre.

Une mutuelle folie du sacrifice les dévorait. Mais le gamin se sentait le plus fort. Il réduirait le dévouement de Teodato à l'impuissance.

Un moment, cependant, le Papo eut le dessous.

Au cours d'une démarche suprême tentée par Zambelli, la violence de son désespoir lui inspira le moyen de sauver son ami.

— Eh bien, songea-t-il, si ma parole ne suffit pas pour établir son alibi, je recourrai à des témoins. Mes voisins ont dû voir entrer fréquemment Papurello chez moi. Je les ferai citer à l'audience ; j'aiderai leur mémoire ; au besoin, je les subornerai. Ils jureront que Papurello logeait sous mon toit au moment où on égorgeait la vieille !

Il exultait, à son tour, à tel point que sa physionomie le trahit. La tendresse exaspérée de Rellino lui fit deviner que son adversaire menaçait d'avoir l'avantage dans cette sublime partie d'amour engagée l'un contre l'autre.

— Zambelli s'obstine à parler, j'en suis sûr ; il doit même tenir le moyen de rendre ses paroles irrécusables. Elles prévaudront contre les calomnies de mes ennemis et même contre mes propres aveux. Attention, Rellino, c'est le moment de jouer serré !

Ainsi, pour la première fois, ces deux amis incomparables en arrivaient à se défier l'un de l'autre et à se cacher leur jeu.

Au moment où Zambelli se flattait de l'emporter, Rellino était certain de son triomphe.

Afin de mieux donner le change à son adoré, la veille de l'ouverture des débats le Rellino affecta une confiance, un engouement extraordinaire :

« Basta ! Je te le répète, ton éloquence aura raison de ces méchantes inventions. Un avocat de ton talent !... Puis, à prendre les choses au pire, si j'étais condamné à mort, ma peine ne serait-elle pas commuée ? On n'exécute pas les gosses au-dessous de vingt ans. J'en aurais pour quelques *cales* à la Nuova. Tu m'enverrais des gambes et du tabac !... »

A la vérité il avait vingt ans bien accomplis.

L'avocat le savait et il ne fut pas dupe de son mensonge.

« Oh tais-toi ! fit-il. Tais-toi. »

Il l'étreignit convulsivement et longtemps ils confondirent leurs brûlantes caresses.

Rellino repoussa son ami, éclata d'un rire argentin, en se moquant du visage désespéré de l'autre.

Teodato, à son tour, percevait un signe critique et fatal dans les yeux trop fébriles de l'adolescent :

— Voyons, *piccino*, tu me caches quelque chose !

— Absolument rien ! Ah ! nous passerons encore de bonnes, bonnes soirées ensemble, toujours à deux... Tu verras. »

Et une jolie lumière d'espérance nimbait son jeune visage. Jamais il ne parut plus beau, plus affectif à son idolâtre...

Le lendemain la Cour d'assises s'encombra de curieux. La rentrée du célèbre avocat plus encore que la cause en elle-même expliquait l'empressement de la foule.

Tout le monde dévisageait Zambelli lorsqu'il s'avança à la barre. Il soutint fièrement le choc de ces milliers de regards hostiles et envieux braqués sur lui. Sa pâleur fut remarquée. On aurait dit d'un supplicé stoïque, trop fier pour avouer sa torture.

L'huissier annonça la Cour.

Les hommes en rouge s'attablèrent en prenant leur temps. Puis, le président ordonna d'introduire les accusés.

Zambelli torturait sa serviette et s'essuyait le front très blanc où perlaient des gouttes de sueur froides comme du givre. Angoissé, il interrogeait la petite porte latérale. Elle s'entr'ouvrit, livrant passage à un sbire quelconque qui courut, essoufflé, derrière la table des juges, parler à l'oreille du président.

Un pressentiment tenailla le cœur de l'avocat et, les yeux toujours fixés sur la petite porte, il se redressait, mais prêt à défaillir.

Les gendarmes n'introduisirent que deux des prisonniers : Birrichino et Culato.

Cependant le président s'était levé.

« Messieurs, proféra-t-il d'une voix professionnelle, un des accusés — sans doute un coupable — a devancé l'arrêt de la justice en mettant lui-même fin à ses jours. On vient de le trouver étranglé dans sa cellule. »

Birrichino et Culato échangèrent une affreuse grimace de déconvenue; ainsi se regarderaient des satans frustrés de leur curée de maudits, mais rien ne pourrait évoquer la décomposition qui se produisit dans les traits de Teodato.

Il comprenait! Le féal, l'héroïque, le sublime enfant était mort pour lui! Le petiot se flattait de rendre inutile la proclamation de cet alibi qui devait arracher l'honneur à son ami essentiel.

A qui donc s'adressait Teodato?

La cohue le vit se soulever subitement, se pencher, tendre les mains vers un être invisible, en balbutiant d'une voix atroce, qui déflagrait comme une mine dans le silence presque explosif de la chambrée.

« Non, tu n'es pas un assassin, tu le sais bien, tu es innocent de ce crime, je le jure; tu mourus pour me sauver, ingrat, moi qui ne vivais que pour toi... Ecoutez tous, juges et bourreaux, voici la vérité: J'aimais cet enfant, il m'aimait au point de s'être tué pour moi, et, tandis que ces misérables, ces menteurs égorgeaient leur victime, l'admirable garçon, mon suave martyr, mon idole reposait chez moi; il était mon hôte, mon confident bien-aimé, le seul être qui me rattachait à cet affreux monde, et je... »

Il fit un geste d'étreinte passionnée en jetant des cris qui ressemblaient autant à des sanglots qu'à des ricanements.

Lorsqu'on le secourut il ne donnait plus trace de raison.

GEORGES EEKHOUD

Lettres de Tourgueneff à Herzen ⁽¹⁾.

Paris, 3 décembre 1862, rue de Rivoli, 210.

CHER AMI,

Je ne me souviens plus quel est ce sage qui a dit que dans le monde entier il n'existe pas un seul homme qui sache éviter les plus grands malentendus. Devrions-nous donc justifier cet aphorisme? Juges-en toi-même. Je t'écris qu'il serait tout aussi *absurde* de m'accuser de donner mes sympathies aux parasites qu'il serait puéril d'attribuer à la vanité le mobile qui te pousse à l'action. Te voilà indigné, et tu éprouves le besoin de me convaincre que ton travail n'a nullement sa source dans la vanité. Je mentionne Schopenhauer, cela te donne lieu de m'adresser le reproche de me créer une autorité. Je te prie de ne pas te fâcher pour une parole irréfléchie sur Ogareff et répondre à mes questions, et tu m'observes ironiquement que j'ai des regrets d'avoir réfuté la théorie au point de t'imposer le silence, etc. Je t'en prie, laissons ce ton : que nos discussions soient violentes, mais discutons en bons amis, sans « ricanements » et sans user de demi-mots ; si j'ai péché en cela « sans le savoir », je t'en demande pardon et *basta cosi*.

Tu me demandes de t'exposer les motifs pour lesquels je ne puis sympathiser avec Ogareff comme auteur ; je suis prêt à obéir, seulement je dois te faire observer que cet exposé, fait par écrit, devra nécessairement avoir l'apparence de manquer de fondement. Tu comprendras facilement qu'il me serait impossible d'y apporter tous les arguments et d'énumérer toutes les preuves dans une lettre. Je te prie donc de me croire, que ces preuves et ces arguments existent pour moi.

Eh bien! je ne suis pas sympathique à Ogareff : 1° parce que dans ses articles, dans ses lettres, de même que dans sa conversation, il cherche à faire la propagande des théories vieillies du communisme que, personnelle-

(1) Suite. Voir les nos 140 et 141 de la *Société nouvelle*.

ment, je ne puis admettre (1) ; 2° parce que dans la question de l'affranchissement des serfs et dans beaucoup d'autres encore, il a fait preuve de son ignorance parfaite des conditions de la vie populaire russe et de ses exigences, qui, actuellement, sont mises en relief, ainsi que la véritable situation des affaires en Russie ; 3° que, lors même qu'il envisage la chose juste, (comme, par exemple, dans son article sur la réforme judiciaire), il expose son sujet lourdement ; cela vient fade, diffus, le talent y manque absolument. D'ailleurs, si tu n'en a pas un sentiment conscient, tu t'en doutes assurément en constatant la chute progressive de la *Cloche* et le refroidissement du public pour elle. La vérité parvient aussi difficilement jusqu'aux oreilles des réfugiés politiques que jusqu'à celles des rois ; tes amis ont le devoir de te la faire connaître : « *La Cloche se lit bien moins depuis qu'Ogareff y tient le premier rang.* » Chez nous, cette phrase est devenue ce qu'on appelle en Angleterre *a truism*. Cela se comprend. En Russie, les lecteurs de la *Cloche* ne peuvent s'occuper du socialisme ; ils demandent la critique et veulent une agitation purement politique ; tu as reculé devant cette agitation en brisant ton arme de tes propres mains. La *Cloche* qui, sans observation aucune, publie la moitié du manifeste de Bakounine (2) et les dissertations socialistes d'Ogareff, n'est plus la *Cloche* d'autrefois, cette *Cloche* de Herzen que la Russie aimait tant et qu'elle comprenait. Voici tout ce que je peux te dire pour le moment.

C'est avec le plus grand plaisir que je verrai arriver ici tes deux filles, et ferai tout mon possible pour leur être agréable.

Je te serre la main et suis ton affectionné

IV. TOURGUENEFF

Paris, rue de Rivoli, 16 décembre 1862.

Quelle explosion de colère, cher Alexandre Ivanovitch ! Pour comble, tu mets à la fin de ta lettre quelques paroles indéchiffrables. J'ai lu ta phrase ainsi : « Sur ce, je te *salue amicalement* », bien que, suivant le ton de ta lettre, j'aurais dû lire : « sur ce, je te *crache en pleine figure.* » Et c'est à peine si j'ose prendre la liberté de porter à ta connaissance que, réellement, moi-même j'ai lu les articles d'Ogareff (je ne saurais oublier ce fait, comme, en général, on ne peut oublier une difficulté que l'on a eue à

(1) Par exemple lors de mon séjour à Heidelberg, Bakst m'avait déclaré que Nicolas Platonovitch (Ogareff) refutait la *réglementation* (sur l'émancipation des serfs), non pas parce qu'elle est injuste envers les paysans, mais parce qu'elle présente la consécration du principe de la propriété individuelle en Russie. (N. de Tourg.)

1. (2) *Aux Russes, aux Polonais et à tous nos amis slaves.*

(N. du Trad.)

vaincre); qu'Annenkoff est, certes, un criminel, mais, toutefois, en donnant son article au *Messenger russe* au commencement de l'année, il ne pouvait prévoir qu'il ne paraîtrait qu'au dernier mois et qu'il serait publié à côté d'un article *incriminé*; que tu peux publier la protestation de K. avec ma signature quand tu voudras et où tu voudras; enfin, que tu as, probablement, confondu le nom de A.-A. Fett, qui n'a aucune propriété, avec celui du richissime aristocrate anglais *sir Feth* qui, d'ailleurs, n'a jamais existé.

Tes deux filles sont tout à fait charmantes, surtout Tata; quelle belle nature! Intelligente, esprit sain et logique. Au cours de sa visite chez nous, qui n'a pas duré plus d'une demi-heure, elle a fait la conquête de ma fille. Nos plus instantes prières furent, cependant, insuffisantes pour persuader M^{lle} M. de rester encore un jour à Paris, et nous ne pouvions faire mieux que de leur souhaiter un bon voyage.

Sur ce, je soussigné, me recommande à ton attention aux moments où tu seras rendu à la douceur et non lorsque tu es dominé par la colère.

IV. TOURGUENEFF

Heidelberg, 22 juin 1863.

CHER A.-I.

Je viens de lire le numéro de la *Cloche* dans lequel il est question de « moutarde française et moutarde anglaise » etc. Merci de n'avoir pas prêté foi à cette insipide anecdote. Il me semble pourtant que si tu la réfutais complètement, tu te serais prononcé plus décisivement. Jamais une parole railleuse, un seul mot qui ait pu vexer les Polonais dans leurs sentiments patriotiques n'est sorti de ma bouche, ne fût-ce que parce que je ne suis pas entièrement incapable de comprendre le tragique dans la vie. Or, à présent, ce n'est guère le moment où il convient de rire.

Tu connais bien les motifs pour lesquels j'ai suspendu ma correspondance avec toi; et d'ailleurs, quelle envie d'échanger des lettres telles que les dernières? Il y a entre nous une trop grande divergence d'opinion, pourquoi faudrait-il nous taquiner inutilement. Et ce n'est pas pour renouveler notre correspondance que je t'écris cette lettre; mais je te serais bien obligé si tu voulais insérer dans le prochain numéro de la *Cloche* cet entrefilet: « Nous avons reçu un démenti formel des paroles attribuées à M. Tourgueneff. »

Aujourd'hui j'écrirai aussi à J.-S. Aksakoff. Je suis profondément vexé de me voir éclaboussé de boue dans ma vie solitaire et retirée presque au-dessous de la terre.

Je te souhaite du calme, en tant que c'est possible et te prie au nom de

notre passé de ne pas me juger capable d'une action ou même d'une parole malhonnête.

IV. TOURGUENEFF

P. S. — Je reste à Bade, Schillerstrasse, 247; je ne suis ici que pour un jour, pour une consultation chez le médecin.

LETTRES DE TOURGUENEFF A ANNENKOFF

19 janvier 1863.

CHER PAUL WASSILIEVITCH,

J'ai été très étonné en apprenant la nouvelle que vous m'annonciez dans votre lettre. Je suis persuadé que ces bruits n'ont aucun fondement, vu leur absurdité même (1). M'envoyer une citation (par le Sénat) après la publica-

(1) En effet, Tourgueneff était cité par le troisième bureau de la chancellerie impériale, à la compétence de laquelle étaient assujetties les affaires des délits politiques. L'accusation portait sur ses relations intimes avec Herzen. Dans le cas de non-comparution, Tourgueneff était menacé de la confiscation de ses biens, — propriétés qu'il possédait en Russie. A cet ordre du chef de la gendarmerie, Tourgueneff répondit en adressant une lettre à Sa Majesté elle-même. Dans cette lettre il se défend de se mêler de la politique et dit qu'il est simplement un littérateur. « Quiconque s'intéresserait à connaître mes œuvres, écrit-il, viendrait rendre justice à la modération de mon jugement, toujours indépendant mais loyal. » Il termine en disant que, pour des raisons de santé, il lui serait impossible de se rendre à Pétersbourg immédiatement; par conséquent, il prie l'empereur de donner l'ordre de lui envoyer son interrogatoire à Paris et s'engage sur son honneur de le remplir dans le plus bref délai en y apportant toute sa « franchise ».

Tourgueneff reçut le questionnaire. Néanmoins, ses réponses faites par écrit ne lui épargnèrent pas la comparaison et il se vit obligé de faire le voyage à Pétersbourg pour se présenter devant le Sénat.

Les bruits que Tourgueneff écrivit à l'empereur arrivèrent jusqu'à Herzen. Celui-ci en fut indigné au point de faire à ce sujet une allusion dans la *Cloche*, en termes ironiques et violents : « Notre correspondant, écrit-il, nous informe qu'une Madeleine aux cheveux blancs (appartenant au sexe masculin) écrivit à l'empereur que, dans sa douleur extrême à l'idée que Sa Majesté ne s'était pas encore rendu compte du repentir qui l'a poussée à rompre toutes relations avec les amis de sa jeunesse, elle perdit son sommeil, son appétit, le repos de son âme et même ses cheveux blancs et ses dents. »

Tourgueneff n'a pu prendre connaissance de cet article qu'à son retour de Russie. Après de longues hésitations, il lui écrivit enfin une lettre en y joignant le texte de celle qu'il avait écrite à l'empereur.

Herzen lui répondit, après avoir aussi « longtemps réfléchi s'il devait le faire ». Dans sa lettre il explique qu'ayant remarqué pendant leur dernière entrevue un certain refroidissement dans leurs sentiments (qu'il avait d'ailleurs attribué à la mauvaise humeur de Tourgueneff à cause de l'insuccès de son dernier roman *Fumée*) et après avoir lu sa lettre dans le journal d'Aksakoff (*Le Jour*), dans laquelle il avait nettement déclaré d'avoir suspendu toute correspondance avec ses amis, il pouvait prêter foi aux bruits qui couraient à Paris sur sa lettre à l'empereur, et même ne se croyait pas en droit de les

tion de mon roman *Pères et Fils*, après les articles insultants écrits contre moi par les *jeunes*, au moment même où j'ai entièrement rompu avec les exilés de Londres, — c'est-à-dire lorsque j'ai complètement désavoué leurs points de vue, et cela presque publiquement, — serait un acte absolument inexplicable. Personne ici ne m'en a parlé, ni M. Bondberg, actuellement notre ambassadeur à Paris, dont j'ai fait la connaissance le jour de l'an, ni M. Kisseleff qu'il vient de remplacer et chez lequel j'ai dîné un de ces jours derniers. Bien entendu, dans le cas où j'aurais reçu l'ordre de venir à Pétersbourg, je m'y serais rendu immédiatement ; inutile d'ajouter que je le ferais avec le cœur léger. La seule chose qui pourrait me causer de l'ennui, ce serait d'entreprendre ce voyage en hiver, ce qui, vu l'état de ma santé, ne présente pas une perspective bien agréable. D'autre part, ce ne serait pas bien gai pour moi de me voir obligé de me séparer de ma fille... (1) Cependant, je me félicite de ce que mes idées ne sont pas ignorées de l'empereur et de son haut entourage.

rejeter, mais qu'il regrettait « certaines expressions » dans son article si ces bruits n'étaient qu'un « canard ».

Sur les feuillets du brouillon qui s'est conservé dans ses papiers, il écrivit : « Retire-toi de la politique, apaise ton patriotisme, reprends ta plume d'écrivain indépendant et laisse-nous demeurer dans la disgrâce où nous sommes tombés ; nous avons servi notre cause loyalement et sincèrement. Peut-être demande-t-elle des forces nouvelles, des hommes jeunes. — Volontiers nous remettrons notre œuvre, l'œuvre des « pères », entre les mains des « fils ». Et d'ailleurs, le mal n'est pas encore bien grand lorsqu'on tombe sous le coup d'une opinion publique, à laquelle un lâche de Katkoff donne le ton.

« Que nous soyons abandonnés de ces éternels « masturbateurs » d'idées, d'art, de politique, etc., comme Botkine, par exemple (*), cela ne peut que nous être agréable. Il regarde l'univers d'un œil de vieillard qui demeure devant une image pornographique, et comme tout être faible et débile il tend les bras vers les forts. Cet homme, qui au début de notre publication vomissait contre elle des injures, en devint l'admirateur au jour de son succès. Ce patriote, avec des larmes dans ses vilains petits yeux, pouvait m'assurer combien il a été touché en rencontrant à Paris la délégation polonaise qui se rendait chez moi. »

Une série de lettres que, lors de sa citation par le chef des gendarmes à Pétersbourg, Tourgueneff avait échangées avec son frère et avec son ami Annenkoff démontrent que l'ordre de se présenter à Pétersbourg le rendit fort inquiet et qu'il trouvait différents prétextes pour remettre son voyage de date en date. Il croyait que l'attention de la gendarmerie russe était attirée sur lui à la suite d'une dénonciation pour avoir rédigé l'*Adresse* à l'empereur au sujet de la convocation de l'Assemblée nationale.

Sa correspondance avec Annenkoff offre quelques nouveaux détails sur cette affaire. Toutefois, on y observe une certaine réserve ; en adressant ses lettres en Russie, évidemment Tourgueneff tenait compte de ce qu'elles pourraient être ouvertes par la police secrète.

(N. du trad.)

(1) Le Dr Royer signala chez Tourgueneff une « ancienne maladie qui le minait depuis longtemps ». La fille de Tourgueneff était alors sur le point de se marier.

(N. du trad.)

(*) Basile Botkine.

(N. du trad.)

.
 Je ne me reconnais l'auteur d'aucun de ces actes imprudents ou irréfléchis, comme vous dites ; toute ma vie est à découvert et je n'ai rien à cacher à personne...

6 février 1863.

... Cette tâche (1) ne me sera pas bien difficile, attendu que je n'ai rien à dissimuler. Je ne me figure pas du tout sur quoi peuvent porter les accusations faites contre moi. Je ne peux donc pas admettre que je sois mal vu à Pétersbourg à cause de mes relations avec des amis de jeunesse qui, actuellement, sont en exil, avec lesquels, d'ailleurs, j'ai rompu entièrement et depuis longtemps déjà, quant à leurs points de vue politiques. Et moi-même, suis-je bien un homme politique ? Je ne suis qu'un simple littérateur, — ce que j'ai déjà exposé dans une lettre à Sa Majesté, — un écrivain indépendant, il est vrai, mais rempli d'intentions loyales et d'idées modérées. Le gouvernement aura à se prononcer si mon action est utile ou malsaine ; toutefois, il faut bien avouer que « son acolyte secret », comme vous m'avez appelé autrefois, n'est pas en odeur de sainteté chez lui. Je suis d'ailleurs sans inquiétude aucune et j'attends tranquillement sa réponse. Cependant, je ne saurais m'empêcher de vous dire que, dans toute cette affaire, le baron Bondberg, notre ambassadeur à Paris, a gardé une attitude des plus correctes...

19 septembre 1863.

... Je suis persuadé que ce retard (2) ne pourra aucunement influencer le cours de l'instruction de mon affaire, d'autant plus que je n'aurai pas un seul mot à ajouter aux réponses, très détaillées d'ailleurs, que j'ai envoyées à Pétersbourg, au commencement de ce printemps. Je remercie beaucoup l'excellent Kovalevski (3) de son aimable proposition et vous prie de saluer de ma part M. Carnioline-Pinski, que j'ai connu dans ma jeunesse...

5 décembre (23 novembre) 1863.

... Je vous prie d'aller voir M. Carnioline-Pinski et de lui dire de ma part que je serais très désireux d'ajourner à une quinzaine mon voyage à Pétersbourg, que le Sénat a fixé pour le mois de novembre. Je m'engage

(1) Ci-dessus Tourgueneff mentionne sa prière à l'empereur de lui envoyer son interrogatoire à Paris et sa promesse d'y répondre avec une « parfaite sincérité ».

(N. du trad.)

(2) Après une nouvelle citation du Sénat, Tourgueneff demanda qu'on lui accordât un sursis jusqu'au mois de novembre.

(N. du trad.)

(3) Directeur du département asiatique au ministère de l'intérieur, président de la Société de secours aux littérateurs.

(N. du trad.)

sur ma parole d'honneur à me présenter devant la commission le 15/27 décembre.

9 décembre 1863.

... Je ne puis me rendre en Russie maintenant à cause d'une vilénie qui est venue à mon pied droit. Je vous serai bien obligé de vouloir bien remettre au sénateur Carnioline-Pinski le certificat du médecin contresigné par l'ambassade russe. Qu'on agisse à mon égard selon toute la rigueur de la loi. Je n'ai aucunement renoncé à ma ferme résolution d'aller à Pétersbourg, mais il m'est absolument impossible de déterminer le jour où je pourrai me mettre en voyage.

1^{er} janvier 1864.

Je suis heureux d'apprendre qu'on ne me regarde pas d'un œil sévère à Pétersbourg; désormais, mon voyage en Russie, que j'espère pouvoir réaliser dans un bref délai, se présente à mon esprit sous une couleur plus gaie (1).

(1) En livrant à la publicité cette correspondance de Tourgueneff, Annenkoff observe : « En effet, Tourgueneff finit par aller se présenter à Pétersbourg, et comme on pouvait s'y attendre, son affaire qui était portée devant le Sénat ne le retint pas longtemps, de sorte qu'au printemps déjà il a pu s'en retourner à Paris. »

Annenkoff rapporte que déjà avant Tourgueneff avait adressé deux pétitions à Alexandre II. La première fois, en 1852, lorsque celui-ci était encore tzarevitch, Tourgueneff lui écrivit une lettre à la suite de son arrestation par ordre de Nicolas I^{er}. Il était incriminé pour son article sur la mort de Gogol qui, d'ailleurs, était tout à fait inoffensif et qui n'a servi que de prétexte pour mettre sous les verroux le jeune auteur des *Mémoires de chasseur*. Cette lettre de Tourgueneff a été publiée dans la revue de l'*Antiquité russe*.

Il adressa sa seconde lettre à l'empereur Alexandre II pour intervenir dans l'affaire Ogryzko, littérateur polonais et directeur du journal *Slowo* (la Parole), inculpé d'avoir entretenu des relations secrètes avec les chefs de l'insurrection polonaise, et déporté ensuite en Sibérie.

Annenkoff mentionne dans les termes suivants cette lettre de Tourgueneff à l'empereur : « Nous avons vu le brouillon de cette lettre adressée à Sa Majesté et rédigée avec beaucoup d'éloquence. Nous nous décidons à en faire la reproduction d'après mémoire. Ne connaissant pas le fond de cette affaire, Tourgueneff sollicita en faveur de l'accusé non pas l'indulgence mais la réhabilitation de tous ses droits civiques. Entre autres le solliciteur déclare que par cet arbitraire de la suppression du journal polonais et de l'arrestation de son directeur, il a été porté atteinte aux grands principes inaugurés avec le commencement du règne actuel; que cette mesure ébranlera dans la société russe l'espoir et la confiance que lui inspire le souverain libérateur des serfs (?) qui du haut du trône proclama l'indissolubilité des intérêts de l'État et de ceux du peuple. L'auteur de la lettre ajoute qu'il croit de son devoir de parler en toute franchise, car en agissant de cette manière, il remplit en premier lieu le devoir de fidélité à son souverain et en deuxième lieu, il exprime ainsi sa profonde reconnaissance pour la protection que l'empereur a bien voulu lui accorder.

« Bien entendu, conclut Annenkoff, cette lettre n'eut aucune suite fâcheuse pour Tourgueneff et resta sans réponse. Plus tard seulement celui-ci racontait qu'un jour,

LETTRES DE TOURGUENEFF A SON FRÈRE

Paris, 21 février 1863.

J'ai déjà appris, par la *Gazette de Cologne* que tu m'as envoyée, que je suis un incendiaire (1) et aujourd'hui même je mettrai à la poste une protestation contre ces racontars, auxquels, d'ailleurs, il ne faut prêter aucune importance; quelles fables ne voit-on pas inventer par MM. les reporters. Quant à cela, il n'y a pas moyen de l'éviter.

Je n'ai nullement pris la résolution de ne pas aller en Russie; seulement, il faut que j'attende la réponse à la lettre que j'ai envoyée à l'Empereur. Je n'ai encore rien reçu d'officiel, mais on m'a avisé de Dresde (2) et de Pétersbourg (3) qu'on a l'intention de me faire juger par le Sénat pour mes relations avec Herzen. Dès que j'aurai appris quelque chose de positif, je te le ferai immédiatement savoir...

25 février 1863.

Mon affaire prend une tournure favorable. Hier je fus avisé par notre ambassadeur Bondberg que l'Empereur acquiesce à ma prière et que l'on m'enverra ici les questions de l'interrogatoire auxquelles j'aurai à répondre par écrit. L'ambassadeur me montra la lettre du prince Dolgorouki (4), dans laquelle ce dernier lui fait part de cette décision, et il ajoute que probablement toute cette affaire n'aura pas de conséquences sérieuses, que le questionnaire ne me sera envoyé que pour remplir une formalité (5). Il est évident que si réellement l'affaire avait quelque importance, on n'y aurait pas consenti à Pétersbourg,

... J'ai pris mes dispositions à ce sujet... (6).

ayant rencontré Alexandre II dans la rue, il remarqua en le saluant que les traits de l'empereur accusaient une expression sévère et il put lire dans le regard du souverain comme un reproche qui voulait dire : Tu n'as pas à te mêler des affaires auxquelles tu ne t'entends pas. » (N. du Trad.)

(1) C'était dit dans le sens propre du mot, par rapport à l'incendie au marché de la Friperie, le lundi de la Pentecôte. (N. de Iv. Tourgueneff.)

(2) A cette époque séjournait à Dresde le comte Alex.-Constantinovitch Tolstoï; c'est lui probablement qui avait « avisé » Tourgueneff. (N. du trad.)

(3) Par Annenkoff. Dans sa lettre (*Messenger d'Europe*, janvier 1867) il affirme avoir reçu ces nouvelles d'une « source authentique ». (N. du trad.)

(4) Alors chef des gendarmes et directeur du III^e bureau de la chancellerie impériale. (N. du trad.)

(5) Il paraît que la question de l'*Adresse*, que Tourgueneff appréhendait tant, n'était pas du tout soulevée par la gendarmerie. (N. du trad.)

(6) Évidemment ces « dispositions » se rapportent à la propriété foncière de Tourgueneff qu'il fallait vendre ou transmettre nominaleme nt entre les mains d'une autre personne, afin que cette propriété échappât à la confiscation dont elle était menacée. Tourgueneff priait en même temps son frère de venir à Paris. (N. du trad.)

On pourrait déjà, dès à présent, détruire toutes ces paperasses, mais mieux vaut attendre le résultat définitif.

Et quant à moi, de toute cette aventure, je ne garderai que le souvenir de tes sentiments fraternels et du dévouement de mes amis.

6 avril 1863.

Je dois te dire (mais c'est un secret que, sur ma parole, je me suis engagé à garder) que le questionnaire m'est enfin arrivé et que mes réponses sont déjà envoyées à Pétersbourg. Je suis en mesure de t'affirmer que tous les points constituant cet interrogatoire sont absolument anodins; désormais je considère mon affaire comme classée et envoyée aux archives. Ici, dans le monde officiel (l'ambassadeur lui-même), on est du même avis.

LETTRE DE TOURGUENEFF A HERZEN

Baden-Baden, Schillerstrasse, 7 (et non 277), mercredi, 22 mai 1867 (1).

Je t'ai envoyé ma nouvelle, cher A. I., après la publication de ton article dans la *Cloche* (2); tu peux donc en conclure que je n'étais pas

(1) Pendant ce long intervalle de temps, les deux amis demeurèrent en froid. En 1865 Herzen était de passage à Paris, mais il paraît qu'il n'a pas eu d'entrevue avec Tourgueneff. Il faut le croire, au moins d'après l'allusion que ce dernier fait au séjour de Herzen à Paris dans une de ses lettres adressées à cette même époque à Annenkoff : « Je suis d'accord avec vous ; en effet, il est malheureux pour un écrivain de ne pas voir longtemps son pays. Dans ce cas, il n'y a qu'un moyen de ne pas faire de bévues, c'est de garder le silence. Or, le directeur du journal que vous mentionnez et qui ne demeure pas muet se trouve à présent à Paris, mais je ne l'ai pas rencontré. »

La présente lettre de Tourgueneff à Herzen fut précédée d'une autre qu'il lui écrivit en lui envoyant sa *Fumée*, et dans laquelle il cherchait à se rappeler de toutes les grandes fautes que, selon Herzen, il avait commises. En concluant, il exprimait le désir de renouveler la correspondance dans le cas où Herzen ne le considérerait pas comme tout à fait tombé.

Depuis Herzen écrivait à Bakounine qu'il avait signé son *Campo-Formio* avec Tourgueneff. (N. du trad.)

(2) A propos du nouveau roman de Tourgueneff, *Fumée*, Herzen inséra dans la *Cloche* un article intitulé : *Omne exit in fumo*, dans lequel il disait : « Nous lisons dans la *Gazette de Moscou* (dirigée par Katkoff) : « Notre cher hôte lira au bénéfice des Galiciens un fragment de son nouveau roman *Fumée*. »

« Nous sommes persuadé que I.-S. Tourgueneff protestera contre ce titre de « cher hôte » dont le gratifie la *Gazette de Moscou*. La noble et énergique appréciation qu'il a donnée de la rédaction policière de ce journal nous le garantit.

« Nous félicitons l'éminent *Chasseur* de se lancer dans le mouvement politique et nous espérons que l'agitation en faveur de l'insurrection de la Galicie sera plus fructueuse que celle qui a été soutenue au bénéfice de la Bulgarie; nous souhaitons de tout notre cœur que malgré la *Fumée*, elle ne se résume point en un accès de toux, comme cela arriva lors de la question de Bulgarie, mais que, bravement, elle puisse marcher en avant. »

(N. du trad.)

sérieusement fâché contre toi. Tu dis dans ta lettre à Ivan Serguévitch Aksakoff que tu as tes cinquante-huit ans sonnés. L'année prochaine j'aurai m'a cinquantaine révolue. C'est l'âge, en effet, où l'homme *s'apaise*. Enfin, et quoi qu'on en dise, grâce à notre passé, grâce à ce que nous vîmes le jour à la même époque, il y a plus de rapprochement entre nous, nous nous entendons plus facilement que cela ne pouvait être entre les hommes appartenant à des générations différentes.

Et quant à établir la balance de ma conduite, c'est tout ce qu'il y a de plus facile à faire. La seule chose qui puisse ronger ma conscience, ce sont mes relations avec Katkoff, si superficielles qu'elles aient été (1). Et encore pourrai-je répliquer à tes reproches que je donnais mes œuvres non à la *Gazette de Moscou* — j'espère que jamais une telle chose ne pourrait m'arriver — mais au *Messenger russe*, dépourvu de toute couleur et qui au fond n'est qu'une revue *littéraire*, l'unique, d'ailleurs, qui à présent se lise en Russie et qui paye ses rédacteurs. Cependant je ne saurais me dissimuler que c'est là une excuse qui ne tient pas debout, mais je n'en ai aucune autre à te donner. Les *Annales patriotiques*, qui seules peuvent tenir tête au *Messenger russe*, ne sont pas en état d'offrir même la moitié des honoraires que paye Katkoff (2).

Et quant à mon opinion sur la *Gazette de Moscou* et son directeur lui-même, elle est faite, et je l'ai déjà exposée à Ardéeff.

(1) En publiant la *Fumée*, Katkoff y a fait nombre de coupures. Il paraît que cette censure, faite par Katkoff de propos délibéré, excita de véhémentes discussions entre l'auteur et le directeur de la revue *Le Messenger russe*. On n'a pas de documents sur ces discussions elles-mêmes, vu qu'elles eurent lieu pendant le séjour de Tourgueneff à Moscou et que les débats se passaient de vive voix. On trouve à ce sujet une simple allusion dans la correspondance d'Annenkoff qui dit qu'au mois de janvier 1867 Tourgueneff s'était empressé de faire un voyage à Moscou, vu que sa *Fumée* allait paraître dans le *Messenger russe*. « A partir de cette époque, ajoute-t-il, commença le désaccord entre Tourgueneff et cette rédaction, qui cependant, après *Fumée*, publia encore la *Malheureuse* de Tourgueneff. »

Comme on le verra plus loin, longtemps avant Tourgueneff ne donnait qu'à contre-cœur ses ouvrages à Katkoff. (N. du trad.)

(2) On affirme que *Fumée* fut payée 5,000 roubles. Cependant Tourgueneff était très contrarié de se voir obligé d'entretenir des relations avec la rédaction du *Messenger russe*. Déjà, en 1863, il écrivait à Annenkoff : « Je dois au *Messenger russe* 300 roubles ; la rédaction me prendrait volontiers mes *Mirages*, mais je ne suis pas bien disposé de publier mes ouvrages dans la revue de Katkoff. Quelques mois après, Tourgueneff, en écrivant encore à Annenkoff à propos de sa nouvelle œuvre *Le Chien*, insistait de nouveau sur ce point : « Je dois bien 300 roubles à Katkoff, mais décidément je ne veux rien donner à sa revue ; je vais lui restituer l'argent, il n'y a pas autre chose à faire. » En effet, deux années plus tard il publia *le Chien* dans la *Gazette de Saint-Petersbourg*, qui était en antagonisme avec Katkoff. « Et aux barons de Moscou — écrivait-il à Annenkoff — je vais faire savoir que cette *marchandise* est beaucoup trop légère pour leur « Revue ». (N. du trad.)

Mon Potougine (1) t'a fatigué et tu exprimes le regret de ce que je n'aie pas supprimé, au moins, la moitié de ses paroles. Eh bien! sais-tu qu'à mon avis il ne dit pas assez. Je me suis affermi dans cette idée après que j'ai pu constater la rage universelle dont je suis devenu l'objet grâce à ce personnage de mon roman. Joseph II fit observer un jour à Mozart qu'il y avait beaucoup trop de notes dans ses opéras. *Keine zu viel* (aucune de trop), lui répondit le maître. Je suis encore moins un Mozart que tu n'es un Joseph II, cependant j'ose penser que dans cet ouvrage *kein Wort ist zu viel* (aucun mot n'est de trop). Les thèses qui, à l'étranger, sont devenues des banalités, peuvent encore, chez nous, exciter la rage par la nouveauté de leur idée.

Sous ce titre : *Arabesques de Heidelberg*, je décris les scènes chez Goubareff.

J'ai déjà lu ta lettre à Aksakoff et même je l'ai lue avec plaisir (2)... Je trouve que tu fais beaucoup trop de *Kratz fusse vor den Slavophilen* (d'avances aux slavophiles), que par une ancienne habitude tu portes encore dans ton cœur. Il me semble que si tu avais senti un peu cette odeur d'huile de chanvre que tous ils exhalent (3) surtout depuis que Ivan Serguéievitch (Aksakoff) a épousé la première lampe de toutes les Russies (4), (M^{me} Tut-

(1) Personnage dans la *Fumée*.

(N du trad.)

(2) A propos d'un article qui a paru dans un journal russe de Varsovie et qui a été reproduit par le journal de Pétersbourg *Golos*, dans lequel l'auteur avait affirmé que la participation de Herzen et de Bakounine à une *société d'incendiaires* était un fait indéniable. Aksakoff, tout en réfutant cette accusation contre Herzen, disait qu'il était autrement coupable vis-à-vis de la Russie, parce que par sa propagande et la souscription en faveur des Polonais ouverte dans la *Cloche*, il soutenait l'insurrection polonaise. » Est-ce par le glaive seul ou par le glaive et le feu que Herzen a nui à la Russie? pose la question Aksakoff, et il conclut son article en invitant Herzen à faire pénitence de tous ses péchés contre la Russie.

Herzen lui répondit, dans la *Cloche*, par une longue lettre dans laquelle il déclarait avoir fait tout son possible, par ses articles aussi bien que dans les conversations particulières qu'il avait eues avec les Polonais de tous les partis et de toutes les nuances, pour les persuader de ne pas apporter le trouble dans le développement de la Russie et de s'associer au mouvement révolutionnaire russe. Mais, après la *pacification paternelle* du pays révolté, s'il n'est pas facile, dit-il, de trouver des témoins, il y a cependant des survivants, au témoignage desquels il pourrait s'en référer. Et, à son tour, il appelle à la pénitence les soi-disant patriotes russes :

« Ce n'est pas nous qui avons à nous repentir, écrivit-il, et si ce n'est durant notre vie, après notre mort viendra le jour, où devant nos tombeaux, en invoquant notre ombre, viendront faire pénitence ceux qui, en notre personne, auront lésé l'amour pour la Russie. »

(N. du trad.)

(3) Allusion à l'idéal religieux orthodoxe des slavophiles russes. Pendant les carêmes que commande la religion gréco-orthodoxe, lorsque tout aliment animal est prohibé, le peuple russe se sert d'huile de chanvre pour assaisonner ses repas. (N. du trad.)

(4) Petite lampe remplie d'huile d'olive que les fervents, en Russie, allument devant leurs icônes. (N. du trad.)

cheva, très dévote et qui se trouvait dans l'intimité de l'impératrice Maria-Alexandrovna), tu serais plus réservé dans ton attendrissement.

Je suis heureux d'apprendre les bonnes nouvelles que tu me donnes sur ta famille. Quant à moi, j'ai dû subir une attaque de goutte qui, hélas! a duré très longtemps, mais à présent je suis presque entièrement rétabli. Décidément, cette attaque de goutte dont je viens d'être la victime devra servir d'encouragement à tous les ivrognes et aux débauchés, car, il me semble, je puis être cité comme modèle de tempérance et de sobriété!

Sur ce, je te serre la main — *in alter cordialer Freundschaft* (en vieil et bon ami).

IV. TOURGUENEFF.

(Traduit du russe par MARIE STROMBERG.)

(A finir.)

BALLADES

LA NAISSANCE DE COXCOMB (1)

Racontée par lui-même.

I

A CHARLES-HENRY HIRSCH

Dans la peur du Destin qui lui confia ce Monde et dans l'ardent désir de ne point dépasser le nombre, pour la Terre, des âmes à créer, ce nombre qui parmi les dieux le représente, dans l'horreur de violer un arrêt du Destin et, convaincu d'orgueil, de se voir abîmer de lui-même au néant pour s'être dépassé, notre Dieu, — un des plus chétifs entre tous ceux des sphères! — celui de notre Terre, se sentant un peu vieux, de mémoire un peu lente, résolut un beau soir de dénombrer son monde, et pressentant l'approche du recensement dernier, en fit une répétition dans sa Vallée.

Par ce minuit splendide, tous les vivants dormaient, laissant leurs âmes fuir au loin de leurs vains songes et se mêler, obscures, au fleuve de la Mort, qui s'épanchait du ciel à flots multicolores et venait se pâmer sur terre et dérouler tout un arc-en-ciel d'âmes autour de la Vallée. Et c'était beau à voir! et nul ne regardait : — les archanges, en plein ciel, sonnant de la trompette, semblaient des éclairs bleus lançant leur foudre d'or, et les anges, en guirlande, soutenant les trompettes, miraient leurs yeux d'eau pure dans les pavillons d'or; les angelots faisaient refléter leurs menottes aux astres qui venaient reluire à leur clarté, et sur les dalles bleues où leurs petits pieds trottaient jouaient à la marelle avec la voie lactée; Dieu, sur une forêt, scintillait à son aise, et ne sachant de lueurs plus belles que de ses mains, restait devant les âmes — sans un « ne vous déplaie » — tout au charme éternel émanant de ses mains; sur un mont, Lucifer se drapait

(1) Cette suite de ballades forme le prologue de *Coxcomb et Coquatrix*, livre en préparation.

dans son ombre et tentait de porter ce velours jusqu'aux yeux, en vain ! son regard de diamant consumait l'ombre et, s'avivant aux lueurs, ses yeux s'entr'aveuglaient ; comme je l'ai dit plus haut, tous les vivants dormaient, sans souci de leurs âmes, qui sait même, ils ronflaient... sauf moi, pourtant, Coxcomb, étant né ce soir-là d'un souffle qui passait.

II

Mais le fleuve des âmes coula dans la Vallée, et s'échappant par l'est, à grands flots, sur le monde, en larmes monstrueuses roula autour du monde, et par l'ouest, à grands flots, rentra dans la Vallée. Et ce fut par trois fois le même tour suprême... Grâce à cette manœuvre où l'ordre fut extrême — il est vrai surveillé par la Mort elle-même, qui sur la lune avait dirigé ce mouvement, aux gages d'Astarté voilà bien sept mille ans (cette même Astarté qui courtisa ce monde, lorsque son monde, à elle, cessa d'être habité) — grâce à cette manœuvre habilement conduite, chaque flot par trois fois ayant été noté, et de chaque flot chaque âme bien dûment exprimée, il ne put échapper une âme entre les flots, un flot entre les âmes aux comptables archanges de Sa Divinité. Puis deux tournées sur trois ayant été déduites, tout fut catalogué.

Avant de renvoyer chacune dans ses foyers, avec un bon sourire, Dieu fit tasser les âmes et leur fleuve, en un lac, sur toute la Vallée ; et grim pant sur un tertre il dit à l'assemblée : « Tout pesé, tout compté, j'aurai bientôt mon nombre et bientôt mon repos. Voici, *pour me conclure*, chères parties de moi-même, voici que je n'ai plus qu'une âme à composer. Et quand vous serez « mortes » les vivantes d'ici, et qu'elle aura passé, cette dernière aussi, il ne me restera plus enfin qu'à déposer (pour n'être plus qu'un astre occupé à briller son point d'or à la robe étoilée du Destin), au magasin des Forces, ma totalité. » — A cette confiance, tout le lac resplendit...

Lors, après un long souffle sur sa main ouverte, dont la paume scintillait sous ses lèvres sacrées, Dieu dit : « Choisis toi-même, effleure ces clartés, compose-toi des plus humbles ou des plus claires d'entre elles ton âme éternelle, souffle dernier... » — Ce souffle, ce fut moi, Coxcomb, ce fut moi-même ! Et glissant de la main illustre vers les flots, mon souffle se fit à lui-même un diadème de sept âmes plus claires sur ces brillantes eaux. Dieu ne put s'empêcher de s'écrier : « Quelle âme, oh quelle âme ce mortel vient de se composer ! Coxcomb, crête du monde, on t'appellera Coxcomb ! Va, tu seras sans âge... Cependant, n'oublie pas le recensement dernier !... »

— Je laissai crier Dieu, pensant : « Nous verrons ça » et m'enfuis d'un bon pas, un corps bien rose et gras s'étant soudainement à mon âme attaché.

III

Et depuis ma naissance, je vais de porte en porte, vendre des vérités pour arrondir ma panse. Sept petits grelots d'or tremblent à mon bonnet, sur lesquels j'ai gravé les effigies que j'aime. On y peut voir — voyez ! — mais avec de sérieux bésicles sur le nez (et par les nuits sans lune, avec difficulté) les profils bien laurés et les fronts disparates de Messires Socrate, Hamlet et Triboulet, Galilée, Confucius, César et Mahomet. — Qui n'a pas sa vérité !

IV

— Moi !

— Toi, petite fille ?... mais qui veux-tu entendre ?

— Triboulet.

— Le poète ?

— Triboulet.

— Ecoute. C'est le rythme, ici, qu'il faut comprendre... « Hélas, puis-je empêcher, quand le soleil se couche, petite, petite fille, qu'il se lève en ma tête ; hélas, puis-je empêcher, quand la lune se meurt, petite, petite âme, qu'elle se lève en mon cœur ! » Est-ce bien ?... Trois deniers. — Et toi, vieillard, quel grelot te faut-il ?

— Socrate !

— Le fou ? Ce n'est pas drôle : écoute. C'est un duo. Imagine que Socrate fredonne le premier : « Je suis ce Fol-à-lier qui veut tout conquérir ! » — et que son clerc Platon lui réponde mécontent : « Donne, donne, le Fou, la clef de ton sourire », — que Socrate, qui n'a rien entendu, continue : « Si conquérir son âme, c'est la mort à gagner ! » — et que cent fois plus fou, son clerc, illuminé, s'écrie : « J'ai la clef d'or, la clef de ton sourire ! » — tu as Socrate avec, en plus, Platon : coup double ! .. Vieillard, tu me dois six deniers. — Et vous, la belle rêveuse, dites, quelle vérité ?

— Un peu du p'tit grelot qui est là, tout fêlé.

— Ah ! Galilée. L'anachorète ?... C'est un air fort connu qu'on chante à voix de tête. Suivez-moi bien, vous reprendrez. « Il était une petite étoile, il était une petite étoile, qui n'avait ja, ja, jamais éclairé... »

— Assez, Coxcomb ! C'est nous voler. Voudrais-tu nous faire prendre la lune pour un navire ?

— Non, j'ai d'autres bateaux. Préférez-vous César, sa barque et sa

fortune? Hamlet, que la folie des autres importune? Mahomet qui découvre au Néant des lacunes?

— Oh, le fat! — Fais-nous chanter en chœur toutes tes vérités.

— Fort bien. Cela se chante en chinois, c'est moins pire, et c'est Confucius qui s'en charge; écoutez : « Koax, koax, kirikikix, koax, koax, kirikikix, koax... »

— Assez! assez!

— Bonnes gens, six deniers! ou je tire ma flamberge...

V

Et depuis ma naissance, je vais de porte en porte, vendre des vérités pour arrondir ma panse. Sept petits grelots d'or chantent sous mon bonnet... Pour qui Messires César, Socrate et Mahomet? et pour qui Confucius? et pour qui Galilée? qui veut faire sa joie d'Hamlet et Triboulet?

Qui — rikiki — n'a pas sa vérité!

... Oh! s'ils savaient, *ces fous*, lorsqu'ils me croient en joie, comme c'est dur pour un fou d'être fou sept fois!

Mais ce Dieu qui m'a fait, moi dernier, le plus fou, qui m'a donné sept âmes, et qui m'a fait sans âge...

Et qui m'a fait *son fou*!

BALLADES AUX CHAMPS, SUR LA ROUTE ET DEVANT L'ATRE

A JEAN LORRAIN

I

Et you, you, you, c'est le pêcheur qui meurt, et you, you, you, et toute la mer dessus.

Et you, you, you, c'est la bergère qui pleure, et you, you, ya, c'est l'amour qui s'en va.

Et you, you, you, c'est-y la mer qui bêle, et you, you, you, ou c'est-y les moutons.

Et you, you, you, les plaisirs sont au ciel, et you, you, you, les nuages par dessous.

II

Nous ferons un ermitage, tous les deux j'irons dedans. Je nous y baisons cent ans pour te charmer *vivement*.

L'y a-z-un collier de fraises tout à l'entour de nos dents, et je nous mangerons les lèvres pour te charmer vivement.

L'y a deux bleuets bien bleus tout vivants sous nos cheveux, et je nous mêlerons nos yeux pour nous charmer tous les deux.

III

Les paroles que tu m'as dites, c'est le vent qui les a prises, les paroles que tu m'as dites, le vent les rapportera.

Elles étaient tout en épines, c'est le vent qui les a prises, il les passera sur la mer, elles seront douces comme l'huile.

Elles étaient trop noires, trop grises, c'est le vent qui les a prises, il les mêlera au soleil, rose et or les rapportera !

Et bouche d'or je t'appellerai, et bouche rose on t'appellera, — et bouche rose je t'appellerai, et bouche d'or on t'appellera !

IV

Là-bas dans nos herbes l'y a une ermite.

— Là-bas dans nos herbes une ermite il y a.

Tous les jours elle dit qu'elle deviendra riche.

— Tous les jours elle dit qu'elle s'enrichira.

Elle s'enfuit au bois cueillir la noisille,

— Et s'enfuit au bois pour gauler la noix.

Elle mit dans son doigt une tant verte épine !

— Elle mit dans son doigt une tant verte épine !

L'épine a tant crû qu'elle ombre la ville.

— L'épine a tant crû qu'elle ombre les toits.

De la plus p'tite branche on fit deux navires.

— De la plus p'tite branche on en fit bien trois.

L'un est pour le roi, — le gardera-t-il ?

— L'un est pour la reine, l'autre est pour le roi.

Le troisième pour elle, — le gardera-t-elle ?

— Le troisième pour elle et le fils du roi.

V

Le diable court dans la nuit avec des yeux d'rubis, avec sa p'tite fourchette
fait la chasse aux souris,

il en tue trois cent mille, les jette à l'abreuvoir, allume sa p'tite fourchette
et fait cuire le potage,

il le fera manger aux amants malappris qui ne pensent qu'à rire et tout
l'jour se pourlichent,

et quand auront vomi leurs cœurs à l'abreuvoir, avec sa p'tite fourchette
il en fera des écuelles

qu'il attachera, toutes, à sa queue verdoyante pour faire du bruit, du bruit
pendant les nuits d'orage.

VI

Le vent a fait le tour du monde, a cueilli toutes les fleurs de Chine, des
roses, des mauves, des blondes, des grises. Le jour, la nuit, — voici la nuit
pour tout le monde.

Le vent a fait le tour du monde, a cueilli toutes les feuilles en France,
des brunes, des vertes, des jaunes, des blanches. La nuit, le jour, — voici le
jour pour tout le monde.

Le vent a fait le tour du monde, a cueilli tous les fruits d'ici, des rouges,
des rouges, des noirs aussi. Ni jour, ni nuit, — et c'est l'orage pour ceux
d'ici.

VII

Quand je passe le soir avec mon troupeau, je m'agenouille au seuil, je
glisse sous l'huis un œil plein d'amour, puis d'une voix douce, un rien, un
chuchot : Marion, c'est-y toi qui écumes le pot ?

— Prends garde à ma mère, mauvais gars, sur la route !

— Laisse au feu sa soupe ! As-tu peur d'une barbe ?

— Je n'ai peur d'une barbe, si la barbe est douce.

Paissent mes agneaux, j'embrasse ma brune, — et la soupe fume au toit
vers la lune.

VIII

J'ai des p'tites fleurs bleues, j'ai des p'tites fleurs bleues plus claires que
tes yeux. — Donne ! — Elles sont à moi, elles ne sont à personne. Tout en
haut du mont, ma mie, tout en haut du mont.

J'ai des escarboucles, j'ai des escarboucles plus vives que ta bouche. — Donne! — Elles sont à moi, elles ne sont à personne. Chez moi sous la cendre, ma mie, chez moi sous la cendre.

J'ai trouvé un cœur, j'ai trouvé deux cœurs, j'en ai trouvé mille. — Montre! — J'ai trouvé l'amour, il est à tout le monde. Partout sur la route, ma mie, partout sur la route.

IX

Quand ma douce amie vint vers moi, il n'y avait qu'elle sur la route, — rien que son ombre devant elle. « Viens, doux ami, que je ne te quitte plus. »

Et quand je suis venu fidèle, il n'y avait que nous sur la route, — rien que nos ombres devant nous. Une aurore sanglante annonçait le jour.

Et quand j'ai quitté mon amie, une aurore sanglante annonçait le jour. Il n'y avait que moi sur la route, — deux ombres marchaient devant moi.

Je revins donc vers mon amie. Mon amie revenait vers moi. — « Viens, doux ami, que je ne te quitte plus! » Et sur la route, au plein soleil, rien que son ombre derrière elle, — rien que mon ombre devant moi.

Mais sur la route, au plein soleil, j'ai tué l'amie trop fidèle. « Doux ami, va! que je ne te quitte plus. » Et quand je m'enfuis, seul cette fois, à travers champs, à travers bois, deux ombres fuyaient devant moi.

X

Quand ils sont revenus chez eux, avaient le chef tout saigneux, avaient le cœur entre les dents, et les rigoles avaient leur sang; quand ils sont revenus chez eux, les rouges, les bleus, les combatteurs, ont cherché leurs tabatières, leurs bahuts et leurs draps blancs, ont cherché vaches laitières, porcs grognons, femmes cousant, enfants coiffés comme espiègles de chaudrons tout reluisants, ont même cherché leurs maisons... n'ont trouvé que vers et taupes, ont humé l'air et sont morts, — ont craché leurs cœurs avant.

XI

Le roi est las, sa fatigue est si grande!

Il se couche tout au long du sentier fleuri, et malgré lui son ardeur est si grande! Son épée le côtoie, frémissante comme un fleuve, son armure gémit au vent comme une prairie.

Le roi est las, sa fatigue est si grande!

Dans son rêve il combat des monstres qui s'y meuvent, et contre l'enfer même il s'évertue, il tue le diable, arrache au dragon sa denture, — dans son rêve il refiert les preux qu'il a férus.

Le roi est las, sa fatigue est si grande!

Mais le but est si haut de son cœur sous l'armure, et si fort sourd en lui sa vaillance que, déjà, du vent de son épée, du haut de sa stature, dans son haut rêve il fiert les faux-dieux qu'il ferra!

Le roi est mort couché dans son armure...

XII

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!

Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!

— Dieu me soit en aide, j'ai frappé mon frère.

— Dieu te soit en aide, frappe au paradis.

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!

Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi ma sœur.

— Dieu te soit en aide et t'ouvre son cœur.

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!

Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!

— Dieu me soit en aide, j'ai frappé mon père.

— Dieu te soit en aide, entre au paradis.

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc!

Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte!

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi ma mère.

— Frappe du noir de l'ongle... L'enfer est ouvert.

XIII

Gais rouets qui filez les rides des fronts, gais enfants, puisque vous souffrez les affronts timides que sont à vos lèvres les rides de nos fronts, de vos mains douces vous relèverez nos têtes penchées si tristes vers nos cœurs si faibles, — en attendant, les gais rouets, à votre tour, de filer à vos roues dorées des fils d'argent... à cause d'amour.

XIV

Bonnes vieilles, vieux enfants, cœurs endoloris, qui souffrez de voir, au soleil béni, si jeune et clair encore le clocher de village où sonnèrent vos épousailles, à bel âge, — je vous supplie, ô pauvres veuves vieilles (cœurs ornés de souvenirs comme saints repositoires), de n'aller pas aux bords des routes vous asseoir, comme font ces vieilles qui ne se souviennent.

Eloignez-vous des compagnes, qui plus ne pleurent. Allez, aux champs, faire mourir des fleurs. Allez, si vous pouvez, cueillir les fleurs d'extase, ou pleurer au plain-chant de l'ombre sous l'ombrage... Car il court sur les routes de jeunes idées, — éphémère prestige au soleil éternel! — ce sont des cavaliers aux gestes de soleil, mais dont l'âme est noire sous l'armure fardée.

Tenez, ils font baisser les pauvres grands yeux cois des bonnes vieilles qui ne se rappellent... Même elles ont pleuré sans trop savoir pourquoi! — Vous qui sûtes garder vos souvenirs, fuyez ceux qui brillent comme le soleil! Si, par malheur, vous les aperceviez, — ne seriez plus, vous, de bonnes vieilles.

XV

J'ai le cœur enfant, — de quelle profondeur! Qui donc le saurait? je ne le sais moi-même. Ce que je sais seul, j'aime celui qui m'aime. J'ai le cœur enfant, — de quelle profondeur!

Sur quelle hauteur ai-je cueilli mon cœur? Qui donc le saurait? je ne le sais moi-même. Ce que je sais seul, j'aime celui qui m'aime. Sur quelle hauteur ai-je cueilli mon cœur?

— Mais de ceux qui l'aiment, quel est le plus cher à ton cœur enfant?
— Je le sais par cœur. Parmi ceux qui l'aiment, celui le plus cher à mon cœur enfant, c'est encore mon cœur.

III

LÉGENDES

I

— « Roi, valet, dame, qui me délivrera du gardien de mon âme? Cœur, pique et roi, c'est toi, beau lansquenet, qui m'en délivrera! »

La bohémienne ouvre sa porte, écoute un bruit de pas dans l'ombre : —

« Toi, dont mon cœur entend le pas sonner plus fort parmi les autres, délivre-moi du gardien de mon âme, le nain ivre mort de mon corps... »

Des tambours battent, des casques se choquent, des falots, des lances, des fers s'entremêlent; rayée noir et rouge, rayée noir et jaune, c'est la retraite aux lansquenets dans les ruelles.

— « Roi, valet, dame, qui me délivrera du gardien de mon âme? Cœur, pique et roi, c'est toi, beau lansquenet, qui m'en délivrera! »

Les tambours battent, les casques se choquent, et les fers des lances se passent et repassent, bon falot vermeil, la tête du nabot... c'est la retraite aux lansquenets dans les ruelles.

La bohémienne ferme sa porte. Un lansquenet frappe à sa porte!... Celui dont son cœur entendait le pas — roi, valet, dame — il n'en était pas.

II

Le petit clown, « au sortir de l'enfance », il flotte par la ville dans ses habits lunés. Possédant son trottoir : applaudi aux carrefours. Bientôt le « circulez! » Oh brutaux! ah justice!. . Mais non, les poings aux poches, le petit clown soupire et, le plus doucement, il se laisse partir, — les yeux là-haut!

Or, va-t-il au Jardin faire guignol aux petits, les enfants soyeux, les enfants sans cœur lui crient à la chienlit par les allées en fleurs, cependant que l'observe, et le happe à la fin, le garde aux yeux féroces, qui veille au bon maintien.

Souriant au jet d'eau qui vers l'azur s'élève, le petit clown aspire au ciel de tout son être, et la mélancolie de son âme s'isole au ciel où dans l'azur vole une île déserte!

III

La route au loin s'émoustille d'un orchestre d'or sous un arc en fleurs, de pas en cadence, de marches, de quadrilles, militaires pour fêter la Mère du Seigneur, de hampes titubant sous le poids des bannières et la ronde en folie, envolée de leurs plis, de saints, de bienfaiteurs et de croix d'or dans l'air, de l'encens qui fume de l'écume des surplis, et d'une petite Vierge dorée en roulis sur la houle gonflée de blouses bleues et vertes, où passent des courants de robes bleu céleste.

Des talus, des fossés monte le chœur des gueux. — « Dressons-nous tous,

Messieurs, l'orchestre est en cadence, la procession s'avance. Surtout pas de folies, Messieurs, tenons-nous bien. » — « Pas de folies, joli ! Moi, je suis fou. » — « Mon buste ! de l'énergie, sois guttural à point. Moi, je n'ai que deux jambes en moins pour tous moyens. » — « Ma lèpre, éblouissez ! » — « Mes yeux, ayez pourtant un éclair de tendresse, et quand ils passeront faites les bons vivants. Des yeux morts, ça blesse. » — « Ivrogne je suis, je reste. C'est pas grave, mais ça touche. » — « Ma lèpre, éblouissez au point que l'on vous touche ! » — « Fièvre, donne à mes doigts le ton doux des foins verts... Fais qu'on les caresse, mes pauvres doigts noués comme des tresses. »

— « Sébiles au soleil ! Messieurs, soyons discrets. » — L'orchestre sur la foule brille comme un soleil, l'orchestre est en cadence, la procession s'avance. L'or de la Vierge rit aux pauvres assemblés. L'instant est solennel, voici la Charité ! — « *Tour d'ivoire, maison d'or, arche d'alliance, porte du ciel.* » — « Il pleut des pleurs, o gué ! c'est la fête aux gueux. » — « Ne vous sèntez-vous pas d'eau bénite aspergée ? » — « *Salut des infirmes, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés.* » — « Généreuse eau bénite ! Goupillons orageux ! » — « Tendez-leur vos sébiles, Messieurs, soyons discrets. La procession passe, elle passe, attendez !... »

Voici la Charité, voici l'Humanité, voici que d'un trombone tombe en une sébile (tout ce qui brille est d'or, est d'or en vérité) un sou vert-de-grisé de la République française... La procession était passée. — « Chouette, dit le fou, pour trépasser ! Trempé dans l'eau bénite, un sou de République forme avec la susdite un poison fort discret. » Il expire de rire en vidant sa sébile, et la procession file, cadencée. Et la route au loin, la route s'émoustille d'un orchestre d'or sous un arc en fleurs, de pas en cadence, d'un « Père la Victoire », sur place, en cadence, au dernier reposoir.

PAUL FORT

LEÇONS SUR L'HISTOIRE

DES

SYSTÈMES ÉCONOMIQUES ET SOCIALISTES⁽¹⁾

PIERRE LEROUX

III. — LA CONCEPTION ÉCONOMIQUE

a. *Le Circulus et la Loi de population.*

La théorie organique de la population de P. Leroux se ramène à une circulation indéfinie de la *matière* : la nature établit un *circulus* entre la *production* et la *consommation*. L'homme consomme des espèces végétales et animales dont la fécondité est infinie. « L'homme, disent Luc Desages et A. Desmoulins (2), s'empare des plantes et des animaux, de tous les produits que la terre lui donne; il les mange, et sa vie en est augmentée. Mais ce qu'il ne peut s'assimiler passe, à l'égard de son être, à l'état d'excréments : ces excréments sont un produit animal, un composé de forces et de sucs qui retournent à la terre et, se combinant avec elle, la rendent fertile et productive. Ce qui a lieu pour l'homme est une loi qui s'applique à tous les animaux. En outre, les cadavres de ces animaux, les détritiques de toutes les plantes, les dépouilles de tous les êtres qui ont vécu servent, ont servi et serviront, en se combinant, en se mêlant à la terre, à la rendre fertile et productive. La science a prouvé que chaque homme produisait l'engrais nécessaire à la reproduction de sa subsistance. » Dans ce passage est pour la première fois appliquée à la théorie de la population, la loi de restitution de Liebig, depuis lors illustrée par G. Ville. Seulement, il est aisé de voir

(1) Suite. Voir les nos 101, 102, 105, 110, 139 et 140 de la *Société nouvelle*.

(2) *Aphorismes. Appendice à l'Égalité*, p. 27.

que l'école de P. Leroux n'avait qu'une idée très imparfaite de cette loi. Les excréments ne sont pas seulement des résidus, mais des produits de désassimilation de l'organisme. Les sels minéraux, dont la restitution à la terre entretient son éternelle fertilité, ont aussi été incorporés à l'organisme.

La consommation est le but de la production, mais elle en est aussi la cause. L'homme est producteur parce qu'il est consommateur, et dès lors cette subordination de la faculté de produire est le gage même de son *droit* de consommer. Le droit de vivre ne peut donc plus être contesté à l'humanité tout entière, et ces paroles désespérantes de Malthus, qui avaient disparu déjà dans la seconde édition du *Principe de la Population*, doivent à jamais être effacées de la mémoire des hommes : « Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si les riches n'ont pas besoin de son travail, n'a pas le moindre droit à réclamer une portion quelconque de nourriture, et est réellement de trop sur la terre. Au grand banquet de la nature, il n'y a point de couvert mis pour lui, la nature lui commande de s'en aller, et elle ne tardera pas à mettre elle-même son ordre à exécution. » La nature, au contraire, assure à tous, aux yeux de Pierre Leroux, le droit à la vie, puisqu'elle réalise l'harmonie de deux lois, celle de la multiplication de l'espèce humaine, et celle du *circulus* indéfini de la consommation et de la reproduction des subsistances.

Comment s'expliquer, dès lors, l'excès de la population humaine relativement aux subsistances, le sacrifice d'une partie de la population à la maladie et à la faim, puisque la loi *divine* de la multiplication humaine est fondée sur la nature ? Il s'expliquera par des causes *sociales, historiques*, par suite modifiables. C'est que la production des richesses est organisée en mode capitaliste. Pierre Leroux entend par là un État social dans lequel se distinguent les capitalistes des travailleurs salariés, et où les richesses appliquées comme moyens de production à la terre rapportent au capitaliste un *intérêt*, indépendamment de toute participation personnelle et directe à la production. Le capital, ainsi conçu, dit Pierre Leroux, tue l'humanité de mille façons : il la tue par les maladies, il la tue par le crime, par la prostitution, par toutes les plaies du corps et de l'âme.

Dans un tableau curieux, il met en parallèle la multiplication de l'espèce humaine, calculée hypothétiquement pendant un millier d'années, divisé en périodes de trente-trois ans, correspondant chacune au doublement de la population initiale, et la multiplication du capital, en supposant non l'intérêt composé, comme Price, mais un intérêt simple de 6 %. Il aboutit à cette conclusion que le capital, dans son hypothèse, présenterait un accroissement trois cent millions de fois plus considérable que la population au bout de ce millier d'années. Une partie toujours grandissante de la

richesse produite est ainsi toujours résorbée par les capitalistes, peut-être consommée improductivement par eux et soustraite dès lors à la consommation reproductive de la classe des travailleurs salariés. La portion du capital accumulé qu'ils consacrent à l'entretien des travailleurs limite dès lors la puissance reproductive de l'espèce humaine, et celle-ci vient se heurter contre des barrières opposées à son expansion non plus par la nature, mais par la puissance arbitraire des détenteurs des moyens de produire.

C'est ainsi que le principe de multiplication de l'espèce humaine et le principe de la multiplication du capital, entre les mains de l'*égoïsme individuel*, sont deux forces qui agissent en sens contraire. C'est ainsi que la loi divine de la multiplication humaine est fondée sur la nature et est identique avec le bonheur et la prospérité de notre espèce, tandis que la multiplication pécuniaire est établie contre la nature.

« Que diriez-vous, écrit Pierre Leroux, si à mesure que la société humaine, par le développement de sa force, de sa moralité et de sa science, enfante des moyens de produire et de se soumettre la nature, ou plutôt de rentrer dans le domaine d'une fécondité inépuisable que cette nature lui a décernée, un mauvais génie lui dérobaient ces moyens ou du moins les frappait d'un impôt si pesant qu'ils passeraient pour la plus grande partie dans les mains de ce mauvais génie qui se plairait à détruire, et pour employer votre langue, à *consommer immédiatement* tout ce qu'il aurait ainsi prélevé sur l'humanité! »

Il est intéressant ici de rapprocher la conception de P. Leroux de celles de Rodbertus et de Sismondi. Rodbertus, plusieurs années après, a formulé, mais avec plus de précision, une loi historique inhérente à ses yeux à l'état social caractérisé par la distinction des classes, celle selon laquelle le travailleur, réduit sans cesse à la stricte subsistance, recueille une part *relative* du produit de son travail, toujours décroissante. Sismondi, bien avant l'un et l'autre, trente ans avant P. Leroux, avait montré que la population est limitée par le *revenu*, pour la part que chacun recueille dans le revenu naturel, et lui aussi admettait que le travailleur est réduit au strict nécessaire, que le principe de la population le ramène sans cesse à ce que Lassalle devait appeler la loi d'airain du salaire.

Quand Sismondi soutenait que la population est *réglée par le revenu*, et pour les travailleurs par la demande de travail, il admettait que la volonté de se reproduire s'adapte aux conditions de régularité, de stabilité, de grandeur *du revenu*. Sismondi trouvait les conditions de l'équilibre de la population et des subsistances dans la régime normal de la propriété aux mains du cultivateur, lui assurant un revenu suffisant et toujours déterminable. Les incertitudes du revenu du travail, les fluctuations de l'offre et de la

demande de travail empêchaient une adaptation régulière et expliquaient les excès de population.

Par ce côté, Sismondi touchait à la doctrine de P. Leroux, puisque l'instabilité de la demande de travail est d'autant plus grande que le capital et le travail sont plus profondément divisés, la propriété et le capital plus concentrés. Il y a encore rapprochement dans l'explication de la multiplication désordonnée des classes et des races misérables, comme la race irlandaise : « Lorsqu'on a permis, dit Sismondi, qu'il existât une classe dont l'habitude fût de ne rien avoir, dont l'idée de richesse fût simplement d'exister, dont l'idée de pauvreté fût de mourir de faim... ceux qui vivent dans cette condition ne forment pour les objets de leur affection que les vœux qu'ils forment pour eux-mêmes. »

Cependant P. Leroux considère la tendance à la reproduction de l'espèce comme *divine* en elle-même, comme partie des lois d'un *ordre naturel*, d'un plan harmonique; il ne songe ni à la régler ni à la contenir, mais à l'abandonner à elle-même dans un État social où la production des richesses ne serait pas livrée à l'empire égoïste du capital; car il a la conviction que la loi du *circulus* assure l'équilibre indéfini de la consommation et de la production. Sa doctrine est donc un acte de foi absolu dans les *lois de la Nature*, sans nécessité d'une intervention régulatrice de la volonté. En cela, il diffère à la fois de Sismondi et de Malthus. Dans l'État social moderne, la rupture d'équilibre de la population et des subsistances ne vient pas, aux yeux de Leroux, de la difficulté d'adapter la *volonté* à un revenu incertain, instable, elle vient simplement de la contraction de la demande de travail ou de la limitation de la part de revenu annuel de la nation destinée par la classe des capitalistes à rémunérer la population salariée.

Il est possible de signaler brièvement l'insuffisance de la théorie de P. Leroux. C'est assurément un grand mérite d'avoir transporté dans le problème la loi de restitution de Liebig, plusieurs années même avant que ne l'ait fait Carey.

Cependant cette loi explique bien comment la population existante, ou l'équivalent de la population existante, rencontre dans les lois de la nature le gage d'une conservation indéfinie, puisque les mêmes éléments chimiques peuvent parcourir éternellement le cercle de la vie en passant de la terre et de l'air au végétal, du végétal à l'animal et à l'homme, et revenir de celui-ci au milieu physique externe. Cette loi explique encore que toute augmentation dans la quantité de matériaux chimiques, qui a pu être utilement engagée dans cette circulation, assure la vie d'un accroissement correspondant de population. Mais elle ne suffit pas à établir que la *puissance productive de la terre soit illimitée*, et que l'homme puisse indéfiniment agrandir ce cercle

de la vie, et obtenir avec la même application de travail au sol ou des applications nouvelles d'engrais *des augmentations proportionnelles de produits*. P. Leroux n'entrevoit même pas cette loi de productivité décroissante du sol qui a cependant arrêté Malthus et Ricardo, bien qu'ils n'en eussent qu'une connaissance empirique et dont la manifestation rompra tôt ou tard l'équilibre des subsistances et *d'une population sans frein*.

L'association de Boussac (Creuse), organisée par P. Leroux, sa famille, ses amis, était le rayonnement de ses doctrines; elle était destinée à l'agriculture et l'industrie. On cherchait la solution du problème social dans le développement de l'agriculture (1).

Chercher dans la faculté de consommer une source de production, dans la loi du *circulus* le gage d'un développement indéfini de la population, accroître le produit net engagé dans la circulation et, dès lors, la satisfaction des besoins de tous, tel était le but de l'association.

b. *La loi historique de répartition et les heures de travail.*

J'ai montré tout à l'heure l'opposition entre la loi de multiplication de l'espèce humaine et la loi de multiplication du capital. C'est là que Pierre Leroux cherche l'explication du phénomène de *l'excès de population*; il est historique, il dérive d'un fait de *l'homme*, de l'appropriation individuelle du capital, et non pas de la nature.

C'est donc le système de *répartition* des richesses dans la société moderne qui est vicieux et injuste. Ce système de répartition est l'un des objets persistants de ses préoccupations. Son livre sur la *Ploutocratie* ou le gouvernement des riches, le *Carrosse de M. Aguado*, et surtout un discours sur la *limitation légale de la journée de travail des ouvriers adultes*, prononcé à l'Assemblée constituante le 30 avril 1848, renferment toute sa pensée.

La *Ploutocratie* est une étude de statistique d'un grand intérêt. Pierre Leroux, en se basant sur des documents statistiques, par malheur souvent anciens et très incomplets, y recherche comment et dans quelles conditions le revenu national se distribue en France.

Pierre Leroux évalue le revenu brut de la France à 9,171,000,000 de francs, en déduisant de la production les semences et les frais d'entretien d'outillage :

Produits territoriaux fr.	6,206 millions.
Produits industriels	2,500 »
Rente perpétuelle	215 »
Transports	250 »
	<hr/>
Fr.	9,171 »

(1) A. DEMERLIN, *Revue sociale*, 1896, juin, pp. 12-13.

De ce revenu brut, 5,224,200,000 francs se distribuent en salaires.

Le revenu net que forme l'excédant est de 3,800,000,000 de francs.

Cette somme énorme se concentre entre les mains d'environ deux cent mille chefs de famille, formant une vaste maison de commerce et possédant le capital de la France, et comptant environ 1,000,000 d'individus.

Les salariés à divers degrés forment 34,150,000 individus.

Les salariés à divers titres forment, d'après lui, cinq classes, dont les uns n'ont aucun titre de propriété; les autres, le logement assuré ou un lopin de terre d'un revenu équivalent à ce logement; un autre ajoute à son salaire un revenu foncier.

Les classes sans aucune propriété comptent 2,400,000 familles.

		<i>Familles de cinq personnes.</i>		Salaire moyen par jour.		
Prolétaires salariés.	Familles salariées non propriétaires.	800,000	mendiants	fr.	1-00	
		800,000	indigents.		1-25	
		800,000	{	salariés	750,000 à	1-40
				id.	50,000 à	5-50
		<hr/>		2,400,000		
Familles salariées propriétaires.	{	3,600,000	ayant le logement assuré.	800,000 à	4-20	
				2,800,000 à	1-40	
<hr/>		6,000,000				
Propriétaires.	{	Petits propriétaires	830,000	revenu foncier	128 francs.	
		Moyens id.	150,000	id.	491 »	
		Grands id.	46,000	id.	2,000 »	
		<hr/>		1,026,000		

Pierre Leroux a montré que la petite propriété, si elle est répartie entre un grand nombre de familles en France, n'occupe cependant dans l'ensemble qu'une part relativement faible.

C'est un fait qui a été mis en pleine lumière par la *Statistique agricole de la France* (1880, p. 278). La propriété de moins de 10 hectares, moyenne 1,56, n'occupe que 35,5 % de l'étendue du territoire. La propriété moyenne de 10 à 40 hectares, 25,80 %; la grande propriété de plus de 40 hectares, 38,70 %.

Les statistiques de Pierre Leroux sont très imparfaites. Aujourd'hui encore, la répartition du revenu en France n'est qu'un objet de recherches très insuffisantes. (Voir DE FOVILLE, *France économique*.) Les revenus fonciers et mobiliers sont portés de 8 à 10 milliards de francs; les salaires, de 8 à 15 milliards en 1887.

C'est le revenu net, ainsi concentré à un nombre restreint de familles, qui, sous déduction des dépenses improductives, vient annuellement vivifier la production sous forme de capital.

La loi historique suivant laquelle le produit réel tend à se répartir entre la classe des salariés (travail) et celle des capitalistes entrepreneurs propriétaires (profit, intérêt, rente), a fait, depuis Ricardo, l'objet des préoccupations les plus ardentes des économistes et des socialistes.

P. Leroux nous apparaît comme l'un des précurseurs de Rodbertus, Lassalle et Marx.

Il formule à peu près dans les mêmes termes que Rodbertus la loi historique de répartition : « La loi que l'on peut regarder comme la plus importante qu'enseigne l'économie politique *est celle de l'augmentation continue du revenu net, et de la baisse et de la stagnation des salaires.* » Cette loi n'est pas absolument fatale à ses yeux, elle ne l'est qu'à cause de notre aveuglement et de notre ignorance, *elle n'est fatale que parce que nous ne voulons pas y porter remède*, — que parce que la société n'y remédie pas par *des lois*. Pour établir cette loi, il se fonde sur la loi d'airain du salaire qu'il emprunte à Turgot, Necker, et croit commune à Ricardo « En tout genre de travail, avait dit Turgot, il doit arriver et il arrive, en effet, que le salaire de l'ouvrier se borne à ce qui lui est nécessaire pour lui procurer la subsistance. » — Les propriétaires de subsistances, disait Necker, usant de leur pouvoir et désirant multiplier le nombre de leurs serviteurs, forceront toujours les hommes qui n'ont ni propriété ni talent à se contenter du simple *nécessaire*.

La loi historique de répartition n'est qu'un corollaire de cette loi d'airain. Si la part du travailleur est uniforme et constante, il est clair qu'il ne bénéficie pas des accroissements de *productivité de son travail*, que sa part relative tend à diminuer, alors que la part absolue et relative du capitaliste entrepreneur tend à croître.

Pierre Leroux s'applique à montrer pour la France que le salaire du travailleur tend à se réduire au strict nécessaire, — que dès lors, la loi de Turgot-Necker-Ricardo est confirmée par les faits. Il formule la loi de la baisse ou de la stagnation des salaires, en présence de l'accroissement du revenu net. C'est la loi de Rodbertus, que le travail participe de moins en moins aux accroissements de sa productivité.

Y a-t-il, sans bouleversements, sans modification brusque des conditions vitales de la société, sans révolution, sans atteinte à la propriété, à la famille, des remèdes à tant de maux ? Oui, répondait P. Leroux, et le maintien du décret du 2 mars 1848 sur les heures de travail était un de ces remèdes. Ce décret est presque oublié ; il a fallu que M. Malaja y reportât récemment l'attention. Il limitait à dix heures la durée de la journée de travail à Paris, à onze en province. C'est la première loi qui ait limité le travail des adultes. Après les journées de juin, l'assemblée était saisie de la proposition de l'abroger.

Le débat sur cette proposition fut pour Pierre Leroux l'occasion d'un large et éloquent exposé de ses idées.

Au point de vue économique, voici comment Pierre Leroux justifie l'intervention de l'État.

La demande de travail est formée par la classe des entrepreneurs-capitalistes - propriétaires qui recueillent le revenu net. Le fonds des salaires, c'est-à-dire la portion de capital circulant destinée à entretenir et rémunérer les travailleurs, est fixé d'avance par cette classe capitaliste. Mais, pendant que le fonds des salaires est ainsi *prédéterminé*, le nombre de ceux qui offrent le travail est, en quelque sorte, illimité. La pression de la concurrence entre les ouvriers est donc toujours au maximum. Dès lors, la loi fatale de l'ordre économique actuel est que le travailleur ne reçoit pour son travail que la quantité de nourriture nécessaire pour soutenir son existence, l'habillement et le logement indispensables pour l'abriter des intempéries.

Et ce salaire nécessaire reste le même avec des durées inégales de travail. La demande de travail restant invariablement fixée par le fonds des salaires, le salaire par tête reste le même, encore qu'au lieu de douze heures le travail en dure dix, et qu'il s'étende encore au dimanche. Cela étant, il n'y a qu'une minime portion de la population qui ait intérêt à ce que le travailleur soit occupé le dimanche ou fasse de longues journées, c'est la classe des entrepreneurs-capitalistes. Elle gagne, elle, le résultat d'une *journée de travail* si l'ouvrier travaille le dimanche en plus, car le fonds des salaires reste toujours le même et l'ouvrier perd un jour de repos. Semblablement, si au lieu de dix et onze heures, le travailleur moyen en compte douze, treize et quatorze, le salaire journalier moyen ne s'accroîtra pas, il sera toujours le même quotient de la division du fonds déterminé des salaires par le nombre des ouvriers.

« Abolissez non seulement légalement, mais dans les mœurs et dans l'usage, le repos du dimanche, le peuple des travailleurs verra, inévitablement, son salaire quotidien diminuer : et ce repos ne lui venant pas en aide pour réparer ses forces, sa vie en sera diminuée...

« Il en est absolument de même du décret du 2 mars : Abolissez-le au lieu de le confirmer, comme c'est votre devoir, le salaire des travailleurs n'en augmentera pas, seulement ils travailleront quatorze heures au lieu de dix et onze. La loi entrevue par Turgot, Necker, Ricardo est irrémédiable. Au contraire, conservez ce décret, vous faites un pas immense dans la voie d'une législation humaine et conforme à tous les principes de la raison et du droit : vous mettez une limite à la dépréciation de la vie des ouvriers et vous sauvegarderez leur salaire dont la mesure, évidemment, est la quantité de travail nécessaire pour l'obtenir. »

Leroux admet ainsi que dans certaines limites le temps du travail peut être réduit sans que le salaire soit réduit lui-même, puisqu'il correspond toujours *au strict nécessaire*, et qu'il ne peut, dans aucun cas, descendre d'une manière durable *au-dessous*.

Pierre Leroux ne discute pas cette question si importante, qui a fait l'objet des préoccupations de beaucoup d'économistes et de socialistes, de savoir si le même effet utile ne peut être obtenu dans un temps de travail plus court ; dès lors, le prix de revient n'augmenterait pas, ou n'augmenterait pas en raison de la diminution des heures de travail. Il semble admettre implicitement que la production diminue proportionnellement. Ce n'est pas ce que l'observation a révélé en Angleterre, en Suisse, en Autriche, par exemple, sous l'influence de la législation du travail. M. John Rae a rassemblé les témoignages de l'expérience dans son volume récent *Eight hours for worker*, et elle révèle que la réduction du temps du travail n'a pas, en général, réduit l'effet utile du travailleur, ni son salaire (1).

Elle devait, dans la conception de P. Leroux, entraîner une élévation du coût de production : dès lors, le prix des marchandises allait-il augmenter ? La théorie du fonds des salaires et la loi d'airain des salaires, qu'il admettait, lui fournissaient une réponse : La masse des consommateurs, enchaînée au strict nécessaire, ne pouvait ni réduire sa consommation ni supporter une élévation des prix de vente. L'accroissement des prix de revient devait donc être supporté par les profits de l'entrepreneur capitaliste. Là se posait pratiquement la question de la limite que devait assigner à la réduction du temps du travail, le minimum de profit au-dessous duquel l'entrepreneur abandonne la production ou transporte ses capitaux au dehors.

En combinant dans sa thèse les deux théories aujourd'hui condamnées du fonds prédéterminé des salaires (*wages fund theory*) et de la loi d'airain, en refusant toute élasticité au fonds des salaires et toute élévation durable au salaire minimum et surtout en faisant abstraction de l'accroissement de productivité du travail, ce noble penseur subordonnait étroitement la solution du problème aux lois selon lesquelles se règle spontanément le partage du produit net entre l'entrepreneur et l'ouvrier.

Bien que P. Leroux précède Rodbertus dans l'expression d'une loi historique *pessimiste* de la répartition des richesses, il s'éloigne de lui dans la question de la réglementation du travail. Rodbertus ne fera pas fixer par l'autorité du gouvernement la durée même du travail, mais il recourra à l'intervention de la loi pour refouler la loi d'airain et déterminer une *part proportionnelle constante* du travailleur dans son produit, de manière à le faire participer à tous les accroissements de ce produit.

(1) JOHN RAE, *Eight hours for worker*, p. 161 et ch. VI (1895).

P. Leroux ne tend pas directement à un partage nouveau du produit net entre l'entrepreneur et l'ouvrier, il considère la *loi d'airain* comme indéfectible dans l'état social moderne.

Dans le système de Pierre Leroux, les avantages de la limitation de la journée de travail, ce sont la *garantie contre l'épuisement* de la force de travail, et le *loisir*. La défense fondamentale du décret du 2 mars est fondée sur ce que le premier devoir de l'État est d'empêcher les *hommes de priver leurs semblables de la vie par tous les moyens capables d'atteindre l'existence humaine*.

Le travailleur, placé dans l'alternative de mourir de faim, lui, sa femme et ses enfants, ou de travailler quatorze heures par jour, n'est pas libre dans le consentement qu'il donne et qui n'est autre qu'un consentement au suicide. « Que les chefs d'industrie qui encouragent ou exigent un travail de quatorze heures ne viennent pas dire que leurs ouvriers y consentent, et couvrir l'homicide de ce beau nom de *liberté des contrats*, de *liberté des transactions*. On peut toujours leur répondre : Vous n'avez pas le droit d'attenter à la vie de votre semblable, même avec son consentement. La loi vous le défend. La vie humaine est sacrée et la société est instituée pour la protéger. » C'est là encore aujourd'hui, en faisant abstraction des théories de Pierre Leroux sur le fonds des salaires et la loi d'airain, définitivement abandonnées, c'est là encore la justification fondamentale de l'intervention de la loi dans la limitation de la durée du travail des adultes. Il est des économistes, comme Stanley Jevons, qui parlent même exactement comme le socialiste Pierre Leroux, et se prononcent dans le même sens dès que la conservation du travailleur et de la force de travail est menacée par l'excès même du travail. Conserver la force de travail, c'est-à-dire la puissance productive de la nation, accroître le *loisir* du travailleur, c'est-à-dire sa participation à la vie intellectuelle et morale, c'est là qu'il faut chercher avec le philosophe l'une des formes les plus générales et les plus fécondes de la communion avec la nature et avec l'humanité.

La préoccupation de la limitation du temps de travail est l'un des caractères intéressants de la doctrine de l'humanité. On trouve dans la *Revue sociale* (1) une longue *Trilogie sur la célébration du dimanche*, précédée d'une introduction de Pierre Leroux, dans laquelle il s'applique à établir que le sabbat ou repos hebdomadaire est consacré par toutes les religions. Cette trilogie, application de la triade à l'enseignement populaire, est composée de trois allocutions de Grégoire Champseix, Aug. Demoulin, Luc Desages, les trois disciples de Pierre Leroux. L'un examine la célébration du

(1) *Revue sociale*, novembre-décembre 1847-janvier 1848.

dimanche au point de vue de la sensation, l'autre du sentiment, le troisième de la connaissance.

Le dimanche est considéré comme le jour de repos où l'homme reprend la pleine possession de lui-même et peut se livrer à la contemplation de la nature et du charme de la société. Le dimanche est ainsi non seulement jour de repos, mais il est le jour de la communion et de la fraternité. Le dimanche a pour but de créer l'égalité en nous, en nous rendant périodiquement à la liberté, — à l'égard des autres, en nous permettant de mieux comprendre, en nous rappelant périodiquement que nous vivons d'une même vie. Le dimanche est consacré dans la doctrine de l'humanité par le *repos commun* qui exprime et symbolise l'idée que tous les hommes vivent d'une vie commune.

HECTOR DENIS

(A suivre.)

Le Conte de l'Or et du Silence⁽¹⁾.

III

THÉANO

Parce qu'elle craignait les sages et méprisait l'inspiré, la foule les traqua, les exila, les tua. Elle appela à elle, de sa voix de houle, ceux qui dépècent les bœufs et les moutons, ceux qui débitent des boissons fermentées, ceux qui comblent leurs greniers aux saisons d'abondance pour en trafiquer aux années de famine. Elle s'adressa à ceux qui vivent de l'injuste justice pour qu'ils colorassent son action. Et la plèbe arma ceux qui labourent pour autrui, ceux qui tirent le sel du rivage aride, ceux qui rament en mer pour un maigre salaire, et leur promirent l'âge d'or s'ils pillaient avec eux les palais des sages. Ils les appâtèrent de cette espérance que ceux qui dédaignent les fonctions publiques et les négoce devaient avoir engrangé d'immenses richesses et que leurs souterrains regorgeaient d'or et d'argent. Quand ils eurent tué et pillé le peu qu'on trouva, il se dressa parmi eux des soldats cruels et fanfarons qui les séduisirent et les pressurèrent ; et les êtres de violence souffrirent.

Il n'est nulle part un havre sûr pour qui vit selon sa conscience et la vraie loi ; pourtant les sages ne meurent pas tout entiers ; si leur lampe se brise sous le poing du plus fort, plus tard sera repris le parchemin qu'ils lisaient, lues les tablettes qu'ils remplissaient.

Toute la science est dans le désir de la science, toute intelligence dans l'étude de l'intelligence, toute vertu est d'aimer son intelligence dans l'intelligence universelle. La primordiale obscurité, le chaos où rampaient les êtres informes, ne sont point abolis par une structure postérieure et supérieure de l'homme et de l'univers. Ils existent aux âmes basses absorbées par les fonctions du vivre.

Et toujours la foule se saisira du contemplateur taciturne et doux, pour

(1) Suite. Voir les nos 133, 140 et 141 de la *Société nouvelle*.

le battre de verges ou pour le mettre à mort. Le devin ignorant prescrira le crime et les plus heureux parmi ceux de l'idée traîneront par le monde la vie déshéritée.

C'est ainsi que vint mourir ici, miraculeusement sauvée des poings et des pierres d'une populace et toute froissée du nombreux sarcasme d'une foule, Théano la savante, qui vécut et pensa comme un homme. Ceux de sa ville la détestaient pour sa beauté, parce qu'elle était éclairée d'un reflet d'intelligence plus puissant qu'à l'ordinaire et que ses grands yeux noirs scintillaient d'une durable goutte de ciel, que cette beauté était distante des agréments de celles qui filent la laine et aussi de celles qui se promènent indolemment devant les jeunes marchands. Ils la haïssaient de ne la point comprendre, car, outre l'élévation de son esprit, elle était diverse. Elle expliquait longuement aux jeunes hommes qui cherchaient la vérité les naissances et les jeunesse de l'univers, puis elle chantait les souffrances endurées du Titan et la beauté de celle dont le sourire naquit dans une aube de nacre sur la mer.

Quand les aïeux chantaient, disait-elle, les Immortels hantaient la feuillée légère, ils circulaient dans la nuée, et la caresse de la brise gonflée de tendresse sous les étoiles c'était leur méditation et l'allure de leur bonté. Leur courroux tonnait dans la rafale et leur bénignité donnait l'arbre aux campagnes et le blé; et tout devenait dieu pour avoir apparu. L'homme couché sous la main des dieux rêva d'abord les sources de bonheur et se réjouit de les voir maîtres du feu qui le réchauffait, et des troupeaux qui le nourrissaient, il les pria les longues années d'errance et les remercia de sa cité commode; puis, comme les orages sont plus fréquents que les jours de pureté albe, et que le malheur visite plutôt les maisons, demandant humblement l'hospitalité et fuyant sournoisement, parmi l'éclat des pleurs, que le bonheur qui vient au son des flûtes et des gaies sonnailles, ils les craignirent. O terreur lourde de celui dont une arbitraire colère des dieux peut disperser la chimère, comme des pailles qui dansent folles à tous les coins de l'horizon. O terreur de l'homme qui ne peut vivre sans l'invisible témoin et qui entend par la nuit noire l'approche rauque des Euménides, cherchant le péché dans la ville endormie.

Les dieux fils des hommes devaient disparaître. Jupiter est fils de Minerve, la déesse de l'Intelligence, la parure constellée d'étoiles de notre mirage. C'est Minerve qui le bâtit sous nos yeux, statue colossale dont le front touchait le fronton du plus haut temple, en symbole de l'idole énorme que peut construire l'immensité de nos terreurs et l'exigüité de notre science. C'est un débile rameur pleurant dans l'ouragan, qui vit se lever Neptune échevelé, c'est un poltron embarrassé de son bouclier dans le bois

obscur qui rêva que Diane lançait des flèches, et entendit dans les chênes agités par le vent le hurlement formidable de Mars. Il n'est de dieux ou de déesses que la Beauté ; laissez conter encore qu'elle naquit dans l'aube de nacre de la mer, et la sagesse, laissez conter encore qu'elle protégea le subtil Ulysse, car il faut rêver tout haut, et que les autres qui nous écoutent rêvent aussi, mais rêver de la joie et non de la terreur. Écoutez la voix fabuleuse de Marsyas ; si quelqu'un court les bois si fort qu'on l'entende de toutes les cités c'est lui, car il est le bois lui-même, ses oiseaux, ses bonds de bêtes et l'agilité des bergers, et leur chanson.

Déchirez vos robes de terreur. Vous ne suppliez que des pierres non spécieuses ; déchirez vos robes de terreur, car personne ne veille d'un œil jaloux sur toutes vos actions, le ciel de cristal, clouté d'étoiles d'or, est vide et sans regard. Seul votre esprit va se cogner à la coupole solide. Vivez dans la contemplation, vivez dans l'esprit. Les minutes de l'esprit sont fécondes et le bonheur naît de vous-même. Laissez passer les brillants cortèges, avec les corbeilles de fleurs odorantes reposant sur des têtes jolies, et les chariots ornés, et les prêtres heureux, car là est toute la religion. C'est un chant à certains jours. Déchirez vos robes de terreur.

Il n'est de dieu et de déesses que la Naissance, et que la Mort et que l'Esprit. Vous ne mourez pas, vous finissez, vous repartez dans la course bondissante des atômes et vous virez selon des curiosités recommencées. Les champs de la mort sont clairs et dorés, ils sont ceux de la connaissance. Il n'est point de Tartare ni de juges à son seuil, il n'est que Léthé et que Champs-Élysées. Vivez et mourez pour apprendre, pour marcher aux sentiers de la connaissance qui ne descendent point dans les abîmes, mais montent en blanches collines vers l'infini bleu. L'âme de son feu bienveillant vous éclaire, vous enveloppe, vous conduit. La lampe inextinguible de l'âme dure. Elle reste seule et identique ; que t'importe de n'être plus le même, ne pas te souvenir des travers que tu subis en ta ville, des injures des sots, des vexations des riches, du fer de l'ennemi, de ta faim, ou de l'apaisement de ta faim, si tu te réveilles vers une autre aurore sans souvenir d'hier. La mort serait le guide bienveillant qui te conduit vers une autre facette du monde. Ne crains jamais. Demeure dans la vie puisqu'à cette heure, ton intelligence y vit parmi des aubes embaumées et des crépuscules éphémères, ne désespère jamais. L'éternité est une clepsydre qui se vide et se renouvelle, et c'est le même sable toujours ; n'espère jamais, ne t'attriste jamais ; tu peux découvrir demain les mêmes fleurs d'un cœur tellement plus chaud qu'elles t'apparaîtront plus belles. Le monde est un auvent où l'on voit passer l'heure en robes de pierreries, en voile de regret ; demeure-s-y. Seuls tes mouvements et tes voyages sont cause de souffrance ; honore la

beauté ; la pensée se doit mouvoir calme dans l'éther, comme la trirème foule les blanches écumes. Protée doit toujours reprendre sa vraie forme et redevenir un vieillard évasif et pensif. Protée, l'âme humaine dans les gouttes liquides et innombrables de l'existence.

Il n'est point de hasard ; il n'est point de destinée particulière, il est un univers qui meurt et s'engendre à tous les instants. Attends donc tranquille que l'instant t'apparaisse ou plus agréable ou plus grave...

Le scribe ne sait rien d'autre de celle qui vint mourir ici, sinon qu'elle priait ces dieux de sa nation et pourtant les avait célébrés dans ses vers comme des statues dans les jardins de sa race. Elle était belle, savante et fut persécutée...

Joseph d'Arimathie reposa le papyrus qu'il déroulait, où de vieilles annales étalaient les ors surannés des vies disparues, et il murmura : *Mobed, Glyphtis, Theano.*

AGAR

Dans la galerie étroite et haute le roi Balthazar s'avancait, et les longs plis de sa robe orangée ornée au pectoral de dessins d'argent bleui, glissait sur les dalles de marbre blanc. Il s'arrêta près de la vasque d'où giclait un bref jet d'eau parfumée. Joseph reposait le manuscrit.

Il lui dit : « Sire roi, *Mobed, Theano, Glyphtis*, puisque les archives et la légende les dépeignent, furent des êtres ? »

« Des êtres, des formes, des apparences, des récits, c'est tout un. S'ils ne vécurent pas, ou si l'on jeta sur leurs épaules le splendide manteau d'une féerie de gloire, qu'importe. Le poète, et la race qui porte en ses flancs, en son cerveau les mythes et les fables, n'inventent rien qui ne soit possible. Ils se souviennent, ou ils prédisent ; ils créent en décrivant d'avance par l'indication de vie qu'ils donnent aux grands cœurs, mais toute invention de poète est latente sur la terre ; donc elle vit. Imagine-toi le monde intellectuel comme la plus vaste prairie. Les surfaces vertes sont aussi grandes que la terre, les mêmes fleurs y poussent partout ; le pollen est le même et le même vent l'apporte.

Ah ! si nous savions tout, et je ne parle pas des lois de l'univers, lois reculées et qui se retirent encore dès que nous étendons les mains vers quelque certitude, mais seulement les mémoires de l'homme, et ce qui s'est passé et ce qui s'est pensé, les mélancolies des barbares du Nord, auprès de leurs fleuves grisâtres qui coulent par le flot noirâtre de leurs forêts, et leurs cris de joie auprès des coupes de bois écumantes, et les rêves nonchalants du pêcheur de la mer Persique, et ce que lui disent les étoiles calmes, et ce qu'il murmure aux flots susurrants, et les promesses que

parmi le jeûne et la diète, leurs propres esprits tendus et éclairés de ciel, font aux solitaires des hautes cimes d'Asie, et les paroles des Chaldéens sur les hautes tours plus proches des astres, et l'infini du verbe de tristesse des grands nomades des déserts du Sud, et ce que les sages de Grèce ou de Palestine n'ont pas dit, car il est des bourreaux, et toute la souffrance, et tout l'amour, et toute la légende. Ah! si nous savions.

Sur la prairie verte du monde, à des distances énormes, la même plante germe et déploie sa beauté éphémère, son instant de beauté qui recommencera demain, donc beauté éternelle. Un pâtre, un pauvre, une jeune fille cueillent la plante commune, la fleur joliette et vulgaire. Ils l'emportent; et qu'importe en quel vase ils la mettent, jarre de terre, pot de cuivre, vaisseau de bois, verrerie parée de perles. Et si le fils du roi des rois passe devant la fenêtre de la jeune fille, et qu'il emporte la plante qui fut un instant la confidente des pudeurs et des hésitations charmantes, la plante peut se sécher; une autre repoussera. C'est un vers de plus à la chanson de la fillette. Le fils du roi a passé. Et si le pâtre aime la jeune fille dont les yeux se brûlent au mantelet du fils de roi, c'est une phrase de plus à la chanson; c'est la même chanson dans les palais du Nord, les fournaies du désert, les pierreries liquides des rivages bénis; et la douleur parmi la diversité des langues parle partout selon la même modulation belle et triste, éphémère mais éternelle puisqu'elle existe simultanément et de toutes parts.

C'est aux mêmes fuseaux que se dévident les fils de la vie et du rêve, des heures et de la mort. Dans les fables, les gardiennes d'oubli, les numératrices de la mort, sont des vieilles à jamais, qui n'eurent jamais de jeunesse, mais les devineresses, et celles qui chantent près de torrents jouissent de la jeunesse et de la beauté éternelle. Confusément les sages et les faibles ont d'accord pensé, que peut-être des âges avaient coulé sans trace, et leur énigme gît en ces gardiennes toujours séculaires; et le printemps recommencé quand nous ne savons, vit et fleurit, pour combien de soleils ardents, nous ne savons, et tous nous chantons, et chanterions plus fort comme les oisillons au lever de l'orage. Parcours la grande prairie verte, et tu n'y entendras que le cri alterné de la peur ou de la certitude. Voilà l'écho qu'on entend bruire des peuples, et les sages sont des enfantelets devant un mur noir.

Mais, dit Joseph, le chant est aussi d'annonciation.

A toutes minutes, puisque rien n'est arrivé devant les yeux du monde. Mais écoute l'origine peut-être du mythe de Mobed, la guerrière pour les uns, la plus belle pour les autres. L'apparition totale de la femme pour beaucoup de ceux d'ici et qui est leur sœur de toute époque, un esprit, tandis que Glyptis et Theano leur viennent, si variées des milliers de bouches

qui répétèrent leurs noms, des rives méditerranéennes, à moins que toutes trois ne soient le reflet de quelque culte dispersé et plus antique encore que nos fables les plus audacieuses.

Dans la grande prairie verte vivait le roi Abraham avec des guerriers, avec des troupeaux et quand ses tribus venaient sur quelque lande nouvelle de la grande prairie bâtir leurs huttes de branchages, on eût dit, le lendemain, l'éclosion merveilleuse d'une forêt. Le roi Abraham savait la justice, domptait les fauves et terrassait les rebelles, et nul ne défendait mieux la part qu'il s'était conquise contre les barbares du Nord et les pirates du Sud. Quand le roi Abraham était encore tout jeune, son père, qui était puissant dans une grande ville près du plus ancien berceau humain, l'avait fait partir au loin, lui et les serviteurs fils de ses anciens serviteurs qu'il ne voulait plus nourrir, car la cité, en ses murs de pierre sèche, était devenue trop étroite.

Abraham augmenta son peuple des esclaves qui gémissaient du lourd collier de fer, il les prenait aux cités avarés, il en diminuait les tribus en marche, il appelait les pauvres du renom de sa justice, ainsi que les peuplades aux mœurs douces qui fuient devant le galop de hordes. A l'aube encore pure, au coucher sanguinolent du soleil Abraham offrait à l'Inconnu les paroles d'attente et d'espérance de ses peuples, et il écoutait les conseils de douceur de la nuit, jusqu'à ce que l'Inconnu lui eut parlé.

Tu sais qu'une ambassade de son vieux père Tharah qui vivait aux villes de Chaldée lui avait amené une compagne, la plus belle qu'il eut trouvée parmi les filles de sa race. Brune et blanche et grande, Sara savait mieux qu'aucune autre tous les travaux des femmes. Elle devint la reine auprès du roi ; mais nulle lignée ne sortait d'elle et Abraham se désespérait.

Et les siens disaient : Nous ne serons pas, comme les races qui nous environnent, un grand peuple, nous n'enverrons pas au loin, sous le commandement du fils de notre roi, nos fils qui iraient édicter nos lois et fonder dans les plaines lointaines un peuple à notre image. Les Elohim firent l'homme à leur image, l'image de l'homme le plus près des Elohim, le roi doit guider la tribu image du peuple vers les lointains. Notre peuple ne pourra engendrer le peuple fils, notre peuple n'est pas élu par le Seigneur et nous ne ferons pas souche de races nombreuses et dominatrices.

Abraham pensait comme eux. Il pensait douloureusement que ses lois et ses symboles demeureraient bornés en un coin de l'univers, et que la sagesse des rois pasteurs allait mourir en lui ; mais comme il aimait Sara, qui était pour lui le seul reste mais aussi le signe évident de la maison de son père et de ses aïeux, il se désespérait sans agir, et il aimait Sara et pour sa beauté et pour les souvenirs qu'elle évoquait.

Il advint que parmi des esclaves délivrés se trouva une très belle jeune fille. Elle s'appelait Agar. La matité brune de son teint faisait ressortir ses larges yeux noirs et phosphorescents. Ses nattes lustrées comme l'onyx, belles lorsqu'elle les serrait comme une couronne, abondaient, lorsqu'elle les dénouait, comme la frondaison du saule. Et les hommes disaient dans le peuple : La reine Sara n'est plus la plus belle du camp. Elle est splendide comme la froide lune dans un ciel doux, comme un fruit mûr, mais celle-ci est fille du soleil, et ses yeux réchauffent comme un midi flamboyant.

Et Abraham partageait l'enthousiasme de ses hommes, si bien qu'il la refusa aux meilleurs de ses guerriers et qu'il eut d'elle son fils Ismaël. Mais la reine Sara menaça de se retirer vers les villes de Chaldée. J'emporterai, disait-elle, avec moi, le souvenir de ta race et le chañon de la chaîne d'aïeux qui te relie aux Elohim ; et l'on dira que tu n'as point su conserver des lois de la justice, et tu seras retranché dans le passé, et ton peuple sera une horde neuve, sans lois et sans droits dans la grande prairie verte.

Sara, répondit Abraham, un peuple ne vit pas seulement du passé, il ne peut être seulement une migration qui plante ailleurs qu'en son berceau, les lois et la foi de la patrie ; tu ne m'as point donné de fils qui puisse conduire les fils de mes hommes vers les terres lointaines et les mers de merveille et celle-ci a été sanctifiée par la vie. Alors, dit Sara, je ne veux point attendre qu'il ait l'âge d'homme pour porter ailleurs ton nom et tes lois, qu'il parte tout de suite et elle avec lui pour le guider, qu'ils partent seuls. Et le roi Abraham, encore dominé par le souvenir des années longues du premier amour, le permit.

Agar partit par le désert, et peu d'hommes l'avaient suivi. Les lourdes fatigues les décimèrent, beaucoup rentrèrent dans les campements d'Abraham, car il les humiliait qu'une femme eût l'apparence du commandement suprême. Agar erra dans le désert. Elle souffrit de la faim, elle souffrit de la soif, elle souffrit de l'effroi quand la voix des grands fauves se répercutait dans les solitudes ; aux maigres oasis, parmi les points d'eau, elle trouva des peuplades encore enfantines ; elle leur apprit les arts qu'elle savait, et ceux-ci la défendirent. Elle fut reine, elle fut captive ; ses fuites préparaient ses triomphes, ses triomphes succombaient sous les conspirations de l'avarice et de la ruse, et souvent loin des tentes incendiées elle dut s'enfuir emportant son fils entre ses bras, et le petit Ismaël souriait à ses larmes abondantes et jouait de ses doigts avec les belles tresses noires. Sa beauté lui sauva souvent la vie, quand elle apparaissait droite et brune entre les feux des nomades pour leur demander la paix et l'asile, et ceux-ci se prosternaient d'abord comme devant une apparition.

Enfin, Ismaël grandit devint un chef de guerre, et son peuple devint

nombreux; il régna par la conquête et par la science, et Agar luttait près de lui dans les combats, elle promulguait des lois sages, et le souvenir de sa grande beauté vivait parmi les peuplades.

Aucun des vieillards n'avait pu oublier le charme de sa première apparition et la sérénité de ses premières paroles. Et quand elle mourut, son souvenir se défia et devint pareil à celui d'une Isis victorieuse; c'était la mère des races de splendeur et de courage dont les chevaux vainqueurs ne s'arrêtent que devant les flots d'océan, et quand le soleil se lève, c'est sa face de victoire qui met en fuite la lune charmante et pâle.

LE DIEU ET LES DÉESSES

Tout ceci, dit Joseph d'Arimathie, est le murmure de l'homme. Moi j'ai vu l'aube du divin. Le roi reprit : une aube de douceur, mais une aube humaine. —

Les anges de merveille vinrent prédire la naissance, des harpes résonnèrent au soir d'annonciation. — Dans le parvis du temple les anges de lumière se manifestèrent à la femme de Manoah. La promesse céleste flamba devant les yeux d'Hannah, et toutes deux, toute leur douce vie demeurent en prière devant l'hôte miraculeux de leurs flancs. C'était aussi, à cette heure-là, l'aube du divin. Il est souvent venu l'homme de la promesse, l'Incarné, pour mourir sans avoir parlé. Dalila tua le fort, et quand Samuel s'éleva du sol chez la Pythonisse c'était du dur exil qu'il revenait, et non point de la tombe. —

En ta pensée, sire roi, dans ta science qui est ton culte, pourquoi des formes féminines se lèvent-elles immortelles et presque divines, et pourquoi l'homme du passé n'est-il à tes yeux qu'un sage ?

Le divin, reprit le roi, est un culte accumulé par de longues prières et de longues contemplations. Puisque le monde pensant vit en l'homme et en la femme, pourquoi l'humanité n'érigerait-elle pas ses déesses. La beauté n'est-elle pas la forme immédiatement sensible du divin, et la femme ne contient-elle pas autant des possibilités de souffrance qui la complètent. L'homme, la race humaine, est, malgré les apparences contradictoires, toujours identique à elle-même. La même minute revit depuis que le monde existe, on la raconte depuis qu'on parle. Les mêmes faits ne se lassent pas d'exister. Tout cet entrelac de joie, de douleur, de haine, d'amour, qui passe, aux yeux des simples mortels, pour la complication profonde du monde, la femme le contient, autant que l'homme, plus intensément, plus rapidement. Les fanfares de victoire et les lugubres gémissements des deuils elles les entendent à la même minute; elles pensent et elles agissent, toutes

données à l'impulsion. Elles entraînent par l'existence vers la voie Elles proclament d'un mot l'orientation de la route qui souvent sera si dure à fixer dans les sables. Dans le monde physique l'homme agit et la femme écoute. Dans le monde moral la femme agit et l'homme contemple.

A l'humanité primitive, il fallait donc des formes de déesses. Le dieu de l'homme, le Messie annoncé n'est jamais venu, il se construit lentement de ceux qui arrivent et meurent en laissant un balbutiement plus profond que ceux naguère entendus. C'est en eux, c'est en nous chez qui leur vie brève se multiplie par la méditation et par l'étude que se construit le Dieu, c'est-à-dire la beauté mentale de l'homme. D'eux les voyants aimables, les voués à la mort dure, il demeure un signe, et ce signe c'est nous qui ouvrons toute notre âme à leur essence.

Des milliers de tabernacles attendent avec un socle vide pour la statue, une table rase pour le livre, et les fêtes sont déjà prêtes depuis longtemps pour le ruissellement du vrai; mais qu'en voit-on d'autre qu'un reflet. Et la conquête de la vérité est si infiniment ardue que les grands émissaires de la conscience nous la laissent filtrer entre les doigts comme des gouttelettes d'eau pâle.

Celui des rives du Jourdain, dont la voix tonnait sur la Palestine, le lustral prophète; qui ne resta sur les frontières du monde que pour emmener plus de disciples de la pauvreté et du silence vers le désert, celui dont on trancha la tête, que reste-t-il de sa pensée. Et de Jésus que demeure-t-il outre les larmes des femmes, notre tristesse et des pardons sur des consciences. Les fils de l'homme agitent l'univers, comme une pluie. Des gouttes brillent un instant sur toutes les feuilles et toutes les fleurs, puis, tout se sèche et la même apparence qu'auparavant revient. Bien des gouttes ont dessiné des sphères mobiles et passagères sur les lacs, les rivières et sur l'océan. Il passe une nuée fine et pleine des mansuétudes bénies. La terre se rafraîchit; puis l'ardent soleil redevient maître, disque d'or, disque de gloire et de pompe, disque flamboyant de passion, avec sa leçon de désir violent et journalier.

Alors que faire? dit Joseph d'Arimathie.

Attendre. Si tu restes les yeux fixés sur l'avenir, sans rien regarder que l'apparence de l'énigme, la vie de la terre et de l'homme t'apparaîtront immobiles, et tu t'attristeras de ce que l'immortalité non encore démentie de l'effort humain sur la terre n'aboutisse qu'à regarder le même rayon de soleil découper le même pan d'ombre fixe sur un mur. Si tu regardes derrière toi, l'espoir te viendra des chemins parcourus; ah! si après un jour d'audace ne venaient des années affaissées, si l'homme n'hésitait si souvent devant les hautes herbes des landes inexplorées. Le vaisseau de bois que

tu m'apportas prend place parmi les éléments de notre culte puisqu'il représente une prescience et une douleur? et sans doute en sera-t-il longtemps l'objet le plus précieux, puisqu'il est le plus nouveau et signifie ainsi tant d'idées accumulées, aussi par ce qu'il émane du plus instinctif des héros de vertu, et aussi parce que tout fait croire, en raison même de sa récente existence, que de longtemps aucun ne se lèvera dans le rayon de vie que nous pouvons atteindre de notre pensée.

Mais Joseph, c'est comme l'arche, une cassette, un signe, et tu ne m'en saurais expliquer que la belle mélancolie qui te saisit lors de sa contemplation. »

Darès entra, Sire roi, un voyageur vient de par la route des sables de se présenter au château; il est très las, d'aspect très pauvre, ses yeux sont caves, sa chevelure longue et noire est emmêlée d'une broussaille d'argent.

Nous le verrons, dit le roi.

Et devant le voyant et le saint qu'ils étaient, Darès introduisit un homme. A cette minute un rayon de soleil pénétra dans la haute galerie, si intense et chargé des vigueurs célestes, que le vaisseau de bois de Joseph d'Arimathie, déposé sur un socle d'autel, sembla s'embraser d'un feu poudroyant et fixe.

AHASVERUS

Sois le bien-venu, dit le roi, Etranger, tu peux à ta guise nous dire ou nous céler ton nom, et d'où tu viens. Notre volonté et notre loi exigent seulement que tu sortes de ce château quand cela te plaira, moins triste et plus doté des biens de fortune, que tu n'y es entré.

Et l'homme répondit : Je suis Ahasverus, un pauvre artisan de Jérusalem.

Et comment est-tu venu jusqu'ici?

Je fus banni.

Et d'où viens-tu tout récemment?

Du désert large.

Et où vas-tu?

Je n'en sais rien et peu m'importe.

Je ne te connaissais point à Jérusalem. Je suis Joseph d'Arimathie.

Il y a peu d'apparence qu'un puissant comme vous se souvienne d'avoir aperçu un pauvre hère comme moi.

Bois, dit Balthazar; il tendait une coupe à l'homme, qui d'un trait la vida. Sa tête aquiline, sous ses lourds cheveux, s'éclaira, et sa main trembla un peu comme de plaisir, et ses tempes battirent sous la coulée de la source de force. Ses mains étaient larges et osseuses, dures, en quand il reposa le

vase de métal, toute sa stature apparut haute, forte, sa face était couleur de cuir fauve, et ses pieds nus; une longue tunique brune et un vieux manteau le couvraient.

J'ai vu souvent, seigneur Joseph, votre palais dans les vignes et vous-même je vous ai vu partir pour la chasse sur votre beau cheval blanc harnaché de cuir rouge et votre faucon blanc au poing, et la suite de vos serviteurs plus magnifiques que vous dans leurs costumes et dans leurs armes; je vous ai vu revenir joyeux lorsque las du travail j'allai regarder le soleil rougir comme du sang, sur la ville.

Où habitais-tu ?

Vous n'y passiez guère, dans cette rue qui mène de la ville au charnier, à la voirie, au lieu des exécutions capitales, dans une rue salie de ces voisinages de chenils de pauvres et de courtisanes misérables, en un terrain pierreux, où les arbres ne poussent guère, et c'était la lie de la ville qui causait le soir auprès de la fontaine.

Quel était ton labour, dit Balthazar.

Aucun et tous. J'aidais aux maçons, j'étais un peu charpentier, un peu forgeron, toute besogne m'était aubaine qui me donnait quelques poignées de farine, ou une petite outre de vin. Il ne fait pas bon être pauvre en Israël.

Pourquoi fus-tu banni ?

Ne le saviez-vous pas, seigneur Joseph? J'ai ouï dire, en effet, que Caïphas vous avait fait emprisonner; d'ailleurs, qui sait quelque chose d'une vétille telle que moi? ou peut-être Pilate avait-il déjà ouvert votre cachot. Je fus banni sans qu'on m'en dit la raison. On me menaça des supplices si je demeurais, au vrai je n'en avais guère envie, qu'importe où l'on est malheureux... Je crois que ce fut pour n'avoir point ouvert ma porte à Jésus qui montait au Calvaire, ou ne lui avoir point offert une place sur mon banc. Je n'agis point par dureté. Mais tous les condamnés passaient devant ma maison et quand on doit mourir, autant se hâter... C'est moins de misère.

J'aurais cru, dit Joseph, que les prêtres t'eussent félicité.

Oui, quelques-uns, ils sont assez durs... je donnerai de bon cœur les années de misère qui me restent pour ne l'avoir point fait... Pourquoi ai-je refusé... d'un premier mouvement! j'étais dur dans la ville dure... et puis tout a passé, et malgré la lenteur apparente, si vite, et réfléchir parmi ce hurlement... « Il veut être le roi des juifs, il veut être l'esclave du César... oh, le beau fils de David... fils de David appelle tes gibborims... protégé de Dieu, que les anges nous viennent flageller et nous ouvrir le crâne du sabot de leurs chevaux ailés... il nous faudrait cela pour te croire... où

sont tes miracles, et toi qui a ressuscité Lazare, l'occasion va se présenter tentante et opportune d'une résurrection... Lazare était un comparse... C'est la Maddalénne qui... et des cris, une bourrasque de cris comme chaque fois qu'on menait quelqu'un à la mort.

Tu ne l'as pas reconnu ?

Lui, Jésus.

Lui Jésus, le doux Sauveur.

Eh non, la haine qui lui lâchait ses dogues, escortait de même tous ces funèbres passants et j'en vis tant, et les grandes voix du pauvre, c'étaient en des fosses du palais qu'on les emplissait du sable épais de la mort, ou bien dans ces fonds de caverne traqués où trompés et attirés dans un bois obscur les hommes de liberté sont morts. Il y a des poisons... on ne nous montrait guère de héros dans notre rue qui mène à la croix, ou l'on nous disait que c'étaient des voleurs ; oui, j'ai vu des braves pris de l'autre côté du Jourdain, vendus par le guide arabe, trompés par les émissaires de l'Hérode que Javeh confonde, de l'assassin pourri, mais quand on les amenait à Jérusalem, blessés, attachés sur des chameaux comme des ballots crevés, car leur sang coulait, on racontait surtout leurs vols et leurs déprédations. Beaucoup étaient partis parce que le publicain les ruinait qui ont parfois volé le publicain, et même pis.

Ahasverus, tu n'as pas été étonné d'entendre Joseph d'Arimathie appeler Jésus le doux Sauveur ?

Non, c'était son ami, et puis j'ai peut-être vu quelque chose.

Grâce à quoi ?

A l'ombre de sa mort sur la ville, et de n'avoir rien compris, de n'avoir rien vu, rien su, d'être resté ce jour-là, et sans doute d'autres jours avant, devant des âmes plus frêles et plus profondes que la mienne bourrue, durement châtiées sans que je puisse faire autre chose, et ce peu n'est rien, que les laisser reposer sur mon banc, c'est mon souci dans ma nouvelle détresse moins pire que l'ancienne, c'est ma seule détresse.

Je vis ceux qui pleuraient près de son corps, ils se désolaient en leur cœur, et celles qui étaient avec eux étaient belles de noblesse et de filiale souffrance ; les pharisiens se moquaient d'eux, ils étaient fertiles en anecdotes, mais ils semblaient des fouines, au moins ceux que nous autres du petit peuple rencontrons, en les comparant aux amis de Jésus. Ils emportèrent pieusement son corps ; quant à l'Isariote, je pense qu'ils l'ont tué. Peu de temps après cette mort, on conta, c'étaient les Galiléens qui parlaient, que la mort de Jésus était crime plus grand qu'aucun précédent, qu'à cause de ce crime on reverrait les vieux malheurs, et les Hébreux seraient dispersés comme autrefois par le fléau du conquérant ; et beaucoup de pauvres

allaient vénérer et pleurer au lieu du supplice... Les prêtres commencèrent à parler autrement; à les entendre on les avait trompés, on n'eût dû que bannir Jésus, ce doux, qui n'avait eu qu'un tort, celui de toucher aux menus détails de la cité, autrement homme instruit favorisé parfois des communications divines. Il ne le craignaient plus, et ils craignaient les Galiléens qui s'étaient conquis tant d'amis par leur douceur et par les promesses de l'extase éternelle pour qui suivraient leurs enseignements. On me reprocha durement d'avoir refusé mon banc, d'avoir fermé ma porte; je n'en étais déjà pas si heureux. Enfin, vous pensez bien qu'on n'inquiéta ni Caïphas, ni les puissants du Sanhédrin; aucun de ceux qui avaient commis le meurtre ne fut inquiété, mais ils furent heureux de me désigner aux haines et de me bannir, comme on eût pu exiler le charpentier qui avait coupé le bois de la croix, le cloutier qui avait fabriqué les clous, et les pères des soldats romains qui, comme tous les jours, montèrent la garde près des suppliciés. Et l'exil me fit plaisir, car j'avais déjà banni ma ville et ma race de mon âme, j'étais trop malheureux pour aimer une ville, et maintenant voyageant durement, ne voulant m'arrêter nulle part longtemps, anxieux de n'être plus d'un pays, de ne plus agir collectivement, de ne plus être trompé collectivement, je vais à la recherche de nouvelles détresses, toutes moins pires que l'aspect de blanc mensonge d'une cité. Voulez-vous me redonner une coupe, je suis las, malgré ma force.

Et la buvant... Seigneur, ce vin est le courant heureux de la vie, il est chaud, il est bref; le plaisir qu'il cause est court comme celui d'une pensée heureuse, ou de l'espérance d'un rêve heureux. Le vin est impalpable presque comme la vérité qui nous fuit, nous laissant aux doigts un goût de pulpe. On en est saisi tout entier comme d'un espoir et aussi abandonné tout entier, mais on ne l'en déteste point pas plus que l'espérance et on veut ressaisir le charmeur qui chante en un palais sous le crâne, fût-il dur et épais comme le mien, celui d'Ahasverus, du pauvre tâcheron de Jérusalem. Et j'ai tant marché, depuis tant de jours, Seigneur, que je vous supplie de me donner licence d'un peu de repos; demain je repartirai, et vous aurez fini de voir un pauvre sot.

Ahasverus, dit Balthazar, depuis que tes pas se sont éloignés de Jérusalem, en ton périple n'as-tu point rencontré de Juifs?

Ah si, Seigneur, quelques-uns; ils prêchent la foi nouvelle, et la nouvelle incarnation de Javah. A les entendre, Moïse n'était qu'un petit garçon; ils recommencent; un Hébreu c'est un homme qui prêche la foi nouvelle. Ils n'ont jamais fait que cela, et quand leur foi à Javah leur paraissait trop ancienne, ils étaient parfois idolâtres; j'ai aussi de mon temps sculpté des Baals pour des amateurs riches, grossièrement, pour mettre dans un coin de

jardin. Mais vous les entendrez pépier la foi nouvelle à tous les carrefours du monde, jusqu'à l'heure où les gentils les réduiront au silence, jusqu'à ce que leurs corps et les bûchers s'évaporent avec les fagots en flammèches d'or, dans un peu de fumée; il leur faut toujours un peu de fumée; ils prêchent courageusement, et des tas de pierres servent à la fois de tombeau pour eux, et d'indication pour reconnaître la route. Mais ils prêchent bien courageusement. Ils recommencent, c'est le signe de la race.

LA NEF DE SALOMON

Ahasverus ne quitta point le château sitôt qu'il l'avait déclaré, car l'ingénieuse hospitalité du roi le retint assez longtemps sous prétexte de menus travaux de fer ou de bois. La plus grande partie du jour Ahasverus besognait avec fougue, puis vers les heures du crépuscule, il s'attardait longuement à causer avec Darès. L'esclave noir aimait l'errant et il eût voulu le mieux connaître pour le guérir plus sûrement de sa tristesse, car pour le bon esclave, ne pas être tout à fait heureux, c'était montrer la plus profonde douleur, et pour le distraire il lui contait ses plus merveilleuses histoires. Connais-tu, lui dit-il un jour, l'histoire de la barque du roi Salomon, et comme Ahasverus, en riant, professait l'ignorer, Darès lui dit : Pour qui, ainsi que toi, veut ranger sa vie au long des routes multiples, il faut la savoir, elle est vraie et utile.

Lorsque Salomon eut construit le temple immense qu'avait rêvé son père David, que les treize mille piliers de cèdre eussent soutenu les dômes où les lamelles d'or présentaient dans leurs courbes toutes les hautes paroles inspirées des Elohim, qu'il y eut suspendu la lampe merveilleuse sous laquelle le plus simple prêtre transfiguré de lumière semblait un roi tout-puissant, il se demanda s'il avait assez fait pour que la louange de son dieu fut proclamée par toute la terre. Ils parcourut le temple et fut satisfait, et la joie des fidèles emplissant les parvis de leurs cris admiratifs, leur respect plus grand lorsqu'à travers la forêt des piliers de cèdres ils apercevaient la chaire d'argent massif du pontife en face le trône d'or du roi, et le merveilleux tapis qui se déroulait vers le sanctuaire pour que le roi et le pontife pussent s'agenouiller devant les battants du tabernacle avant qu'il s'ouvrît, le contentèrent. Il regarda au mur les palmes, les ailes de bronze qui semblaient emporter les prières, les grands bœufs d'airain qui soutenaient les vasques de purification; il longea les terrasses extérieures et monta sur les tours; il vit avec plaisir tous les oiseaux familiers à qui l'on avait construit des nids pour que leurs volètements et leurs cris parussent continuer dans le ciel infini le verbe enthousiaste des femmes heureuses de leur piété. Il vit

l'étang consacré d'une eau si claire que, malgré sa profondeur, on déchiffrait sur le fonds de marbre les mosaïques aux vives couleurs qui étaient les noms du dieu créateur, et pourtant quand il rentra vers le palais au pas lent de son char il était soucieux et sentait que son hommage au Très-Haut était incomplet.

Et, pourtant, rien ne manquait au temple superbe, et sa colline dépassait les plus hautes du pays de la foi; les chœurs chantaient les louanges de Javeh d'une voix si mélodieuse que les rois captifs et les hôtes de Salomon dédiés à d'autres religions, sentaient sur le glissement argentin des sons l'amour du dieu d'Israël les étreindre, et quelques-uns se convertissaient lorsqu'au rythme le plus doux, tendre comme des répons de fiancée, glissaient les portes devant l'étingellement blanc et vif comme foudre figée, du sanctuaire. Ah! ces temps-là, dit-on, les allégresses d'Israël sonnaient en chansons admirables, les tambourins rythmaient la joie sereine de la Palestine, comme celle d'une jeune et belle épouse d'un dieu triomphal, et les peuples dans leurs îles, dans leurs déserts, derrière leurs fleuves, regardaient jalousement, énamourés, passer sa beauté sur le char d'or aux roues de rubis. Sion nonchalante tendait la main vers ses corbeilles et c'était vendanges ruisselantes et gaieté bruissante avec des chansons dans les chemins pierreux et des hymens sur les hauts lieux, et des milliers d'ânes chargés d'outres grimpaient vers les villes. Sion étendait la main vers ses ports, et sous ses pieds en vidant les galères elle entassait les ballots de pourpre, les grandes idoles dorées des pays jaunes, celles des noirs qui sont en bois mal travaillé, mais les yeux de ces dieux sont des escarboucles, de rubis les pointes des seins des déesses et de toutes les pierreries splendides, au hasard assemblées, leurs colliers, et aussi les idoles des hyperboréens, bois mal équarris, mais revêtus des plus belles toisons douces et blanches ou bleuâtres des bêtes inconnues, et entre ses pieds s'amoncelaient des amas de bois parfumé, si bien que la maison du plus pauvre à Sion contenait des arômes des terres odorantes. Aux jours de fête Sion se parait des plus belles étoffes de lin qu'on pût trouver dans le monde, et elle élevait au-dessus de sa tête, pour que les peuples en fussent charmés, des écharpes de colliers lumineux comme des astres. Puis elle souriait de toute sa face et de toutes ses femmes à son maître Salomon, le plus beau des fils de Javeh.

Songe ancien, dit Ahasverus, Sion est amaigrie dans son enceinte, et le temple, quoique si beau, parure encore de la ville, n'est pas cette merveille que tu crois.

Je te conte, dit Darès, les beautés du vrai Temple, celui que Salomon bâtit pour lui, autant que pour Javeh; ne se pensait-il pas le reflet de Javeh bienfaisant. Celui que tu vis, des hommes le rebâtirent, des hommes seulement.

Mais, reprit Ahasverus, des hommes éprouvés par l'exil et le malheur, et n'est-il pas plus beau, ce temple où les piliers sont de la souffrance, où les palmes s'obstinent à l'espoir, oui peut-être plus beau, et moins cependant, que les salles aux murs nus, où les Hébreux des exils s'assemblaient pour ne point oublier leur langue et leur loi.

Pour toi, l'errant et le solitaire, mais n'est-on pas plus près des forces éternelles lorsqu'on peut tous les jours voir leur temple illuminé et leurs statues...

Non, l'image fixe d'une divinité me gênerait. J'aime mieux écouter en moi le temple se bâtir.

Enfin, dit Darès, tel ne fut pas l'avis du roi David, ni du roi Salomon. Ils étaient puissants et fils des Elohim, et toi tu n'es qu'un pauvre diable, cela fait une différence dans les idées ; moi je ne suis qu'un esclave, j'accepte les pensées des puissants et les crois vraies, parce qu'elles sont plus belles et fleuries. Ceux qui portent une amulette sont plus contents que ceux qui à ta mode cherchent le désert dans les villes et des piscines dans le désert.

Bien. Que manquait-il donc au temple de Salomon ?

C'est ce que le roi chercha longtemps. Il consulta les pontifes, les sages, les juges, tous étaient heureux sous leur tiare enrichie ; il demanda l'avis des marchands avisés, tous lui dirent que l'été du monde florissait ; il consulta des gens du peuple, ils s'enchantèrent de pouvoir paisiblement dormir près de l'aire ou de la fontaine, roulés dans leurs manteaux, sans que jamais plus les cris de panique signalassent à l'horizon les pillards arrivant sur leurs maigres chevaux comme de rapides oiseaux déprédateurs. Il proposa son inquiétude à des dames, dans le palais ; elles ne s'étonnèrent que de son singulier souci, et pour toute réponse lui montraient les coupoles effulgentes et les tours colossales, et les terrassés de la ville comme une joyeuse pelouse aux pieds du temple et du palais.

Un jour que le roi Salomon errait assez loin de sa maison de plaisance à Gilead, célèbre par ses grandes ombres et ses colossales pommes d'or, il avait abandonné la route droite et ombreuse. Il se vit dans une région qu'il ne lui semblait pas connaître, et bien distante de toute la beauté lustrée de son royaume. C'était comme une gorge entre des collines de pierre grise qu'escadaient en bouquets les genêts et le thym et au-dessus de la gorge planaient des éperviers. Là il vit venir à lui, chantant et dansant, cambrant sa ceinture rouge et des crotales à ses doigts, une belle fille ismaélienne. Elle avait les traits de ces tribus qui errent dans le centre des déserts arabiques, à qui l'on attribue la prescience et le don de dévoiler le sens des chansons de l'oiseau et de la forme du nuage, et beaucoup d'entre eux vivent sur les confins du pays de Madian.

Et la jeune fille lui dit : Salut au bien-aimé, salut à l'homme anxieux... puis elle s'enfuit en riant. Le roi la poursuivait, mais la capricieuse jeune fille, très agilement passait à travers les grandes touffes et sautait le lit pierreux et sec du ruisseau. Enfin elle daigna s'asseoir sur un quartier de roc et ainsi Salomon put l'approcher. Il lui demanda le sens de ses paroles... « Bien-aimé, lui dit-elle, tu l'es de tout Israël, car tu es le roi Salomon; anxieux, tu l'es, car tu cherches ce qui manque au temple et personne n'a pu te le dire, et la fille ismaélienne ne veut pas te le dire. Devine si tu peux. » A côté d'elle deux grands lis flexibles et superbes se penchaient. Elle en arracha un et le lança dans l'espace; le vent le saisit, il tournoya et fut bientôt hors de vue, et tandis que le roi réfléchissait, elle s'enfuit à nouveau sans qu'il essayât de la poursuivre.

Salomon chercha dans sa sagesse. Il lui sembla que ce lis sauvage c'était l'Ismaélienne elle-même et la disparition de la fleur, sa fuite vers les collines arides; un des lis demeurait sur sa tige. Cela signifiait-il que ces deux fleurs devaient être séparées, qu'une autre devait croître en place de l'arrachée? Et sa pensée ne cessait d'identifier les lis sauvages et la belle fille grêle et forte. Il quitta de nouveau les cèdres de Gilead et retourna dans la gorge rocheuse, sans y voir désormais personne et il en souffrait, lorsqu'un jour sur la terrasse de son palais, la jeune fille apparut droit devant lui et le roi ému la pria de rester dans Gilead. Si j'acceptais, Seigneur, vous m'en renverriez bientôt. Comment le roi puissant peut-il se laisser charmer plus d'une minute par une fleurette de rocher, et je croirais toujours que c'est pour savoir le mot de l'énigme, que vous me dites que vous m'aimez. Roi puissant... je m'en vais; cherchez seul, et elle disparut.

Et le roi resta en lui-même. Il sentait bien qu'en tout ceci, il s'agissait du temple autant que de lui. Si moi, se dit-il, j'ai ressenti tant de plaisir à respirer un instant ces lis sauvages, moi, habitué aux plus merveilleux parfums, si je flambais de telle joie à l'approche de la fille errante, moi que touche la satiété, et l'aridité de ce sol me ravit, moi, le maître des domaines et des palais. » Il pensa que Javeh également pouvait ressentir un instant d'éloignement pour le luxe qui lui était préparé, que le dieu des espaces infinis et des gouffres où bout la matière pouvait trouver mesquin et indigne de lui, le plus somptueux des assemblages de marbre et d'or, et voici ce qu'il fit, obéissant à sa méditation.

Il fit construire une nef, du bois le plus magnifique et la para sobrement des plus moelleuses étoffes; au milieu de la nef on aménagea une sorte de pavillon clos, et le roi Salomon y plaça une des épées et une des couronnes léguées par David. Les flancs de la carène furent peints extérieurement du vert qui signifie l'espérance, intérieurement de la pourpre où rayonne la

gloire. La poupe, la proue, les mâts furent enlacés des plus belles guirlandes des fleurs résistantes et spontanées qui croissent non loin de la mer. Au dedans du pavillon, près de l'épée de David et de sa couronne, Salomon fit graver sur une plaque d'or : « La nef, l'épée et la couronne sont destinés au nouvel élu du Seigneur, elles seront ses témoins les plus humbles auprès de ceux de la terre. » Puis, devant ses principaux officiers, en petit nombre, ceux à qui il dévoilait sa pensée, on lança la nef à la mer, sans qu'aucun matelot y demeurât. Elle fendit les flots avec l'aisance d'un cygne sur la rivière et bientôt disparut dans la brume légère de l'horizon.

Et Salomon dit aux siens : L'Éternel a maintenant ses deux temples, celui de la colline de Sion qui lui dira notre amour, sa force, sa volonté et notre contemplation devant ses bienfaits. Et cette barque consacrée qui va vers lui, par les caprices des horizons, hommage à sa forme inexplorée, à sa forme peut-être secondaire, mais existante, le Hasard.

Et Ahasverus souriant dit à Darès : Heureux vieillard chez qui vivent, comme l'arbre en pleine terre, les contes d'or des aïeules.

LA PAQUE

Comme les jours de la Pâque approchaient, Ahasverus demanda au roi Balthazar la permission de partir. Sire roi, dit-il, j'ai trop tardé en votre gracieuse compagnie et le remords me poind d'être un heureux de ce monde. Le devenir d'Ahasverus n'est point d'assister à des fêtes qu'il ne comprend plus, et je ne veux, sire roi, maintenant saisir autrement que par moi-même et de la souffrance, le sens de ces fêtes que jadis je célébrai passivement. Laissez, sire roi, le pauvre Ahasverus accomplir la destinée qui est inscrite en tous ses rêves, et marcher puisque c'est le vœu de toutes ses fibres. En agissant ainsi j'obéis à des buts, je crois, supérieurs à moi.

Je voudrais, seulement, Ahasverus, que tu nous quittes avec un peu de joie, et s'il se pouvait, diminuer tes prochaines fatigues. Veux-tu qu'une nef te mène vers telle côte lointaine que tu désigneras et t'y laisse avec un peu d'or. Veux-tu qu'une caravane t'accompagne par les sables; quand tu seras arrivé aux riches cités, ou bien aux campagnes abondantes, tu la renverras, en conservant de son chargement ce que tu croiras nécessaire.

Merci, sire roi, dit Ahasverus, je veux marcher seul, et partir par la route de terre; je vais vers les pâturages maigres, les gorges désolées et les tribus pauvres. J'y veux entendre, plus à l'aise qu'aux grandes villes, si mon âme, que vous avez rafraîchie, continue à revivre.

Au moins accepteras-tu un bon cheval qui diminue pour toi les premières fatigues...

Je l'accepte, dit Ahasverus, pour passer plus vite à travers les hommes, et sur vos domaines. Je ne veux plus voir personne, pour ne point que soit gâtée l'exquise impression de halte et de trêve que j'emporte de votre hospitalité. Arrivé à d'autres régions, dès que je rencontrerai un beau jeune homme qui croie encore qu'à courir plus vite on arrive plus tôt, j'en ferai don à sa jeune impatience.

Va, dit le roi, et sois heureux. Darès va te mener aux confins des jardins et Ahasverus prit congé de lui et de Joseph d'Armathie.

Vieil ami, dit Ahasverus à Darès lorsqu'ils furent arrivés aux confins du jardin où un jeune écuyer tenait déjà en bride un beau cheval noir, je n'ai plus de ma vie ancienne, du temps où j'étais sec et dur et préoccupé de mille minuties, que cet anneau de bronze. Je te le donne, il ne me rappellera plus le vieux homme que je fus et il te fera souvenir du répit que j'ai trouvé dans tes contes et dans tes chansons ; que la vie te soit longue et que la paix de ton âme soit la douce fontaine intarissable du ton de ta chanson, où tu tresses le plaisir de vivre, d'écouter et de regarder comme un homme habile assouplit l'osier pour les corbeilles qu'on remplira de fruits ; prends, et adieu. Non, ne me donne rien en échange, je ne veux rien posséder que moi-même. Adieu.

Et Ahasverus sauta sur son cheval et de quelques bonds s'éloigna.

II

Au jour de la Pâque, des trompettes sonnèrent de toutes les tourelles vers le ciel limpide et infini, vers la beauté du jour. La veille, les serviteurs avaient depouillé les jardins de leur abondante parure, et les murs du château étaient étreints par leurs soins d'un ensoleillement embaumé. La terrasse et les marches de l'escalier qui descendent vers la mer s'ennoblissaient de roses rouges comme le sang du soleil, de roses jaunes et blanches comme les feux de l'aube ; parmi la jonchée verte des branchages respiraient de larges fleurs aux tons de chair ivoirine près de celles qu'on croirait parée des robes magnifiques des reines. Des amas de fleurs rouges comme des lèvres s'associaient à celles des fleurs au cœur velouté comme des yeux. L'encens fumait dans d'énormes vases de bronze parmi la plus tiède des brises, et les blancs oiseaux marins qui tournoyaient dans le ciel paraissent des fleurs ailées.

Dans la plus haute salle du palais des tables étaient préparées pour l'agape, et les plus aimés des sujets du roi et ses plus anciens serviteurs y devaient prendre place à côté de lui. Auparavant que de s'y asseoir, le roi et ceux qui vivaient dans le château se portaient à la rencontre de ceux qui arrivaient par la route de terre. Leurs chevaux étaient parés de plumes d'une

blancheur étincelante et de larges étoffes où des dessins d'or étaient tramés. De majestueux vieillards et de vigoureux jeunes hommes les laissaient aux mains d'écuyers noirs, au casque léger, au corselet d'argent mâti, et damasquiné, puis s'abordaient les uns les autres ; des aigrettes surmontaient leurs turbans ornés d'escarboucles et de topazes, et les lotus chimériques et les autres fleurs de rêve brillaient sur leurs longues robes à couleurs vives. Des chefs des tribus du désert, plus secs et plus basanés que les autres, se mêlaient à eux drapés dans leurs manteaux d'une seule teinte et relevés seulement par les pierreries de leurs agrafes. Par une large route dallée de marbre, arrivaient d'un pas lent les éléphants énormes, et des femmes en longs voiles blancs relevés d'or en descendaient, des couronnes légères et étincelantes cerclaient leur tête et elles ne se dévoilaient qu'arrivées au portique sous lequel les attendait le roi Balthazar.

Puis ce fut de la route des sables, les files de chameaux, tout pimpants de clochettes, qui venaient, allongeant le cou, montés par des nomades serrés dans leur tunique, portant la lance et des boucliers polis dont le soleil faisait des miroirs, ou menés à la main par des esclaves à pied et balançant les deux lourds coffres dont ils étaient chacun chargés, offrandes des peuples au roi.

Et le château si grave et silencieux, le château habité de taciturnes vieillards, s'éveillait, riait tout entier à la joie de ses hôtes, à la pompe de leur arrivée. Autour du vieux roi, vénérable dans ses longs habits blancs bordés de pourpre, et l'étincelante tiare au front sur ses abondants cheveux blancs, un collier de pierreries nonpareilles et toutes incandescentes de feux blancs sur sa poitrine, maintenant se pressaient, rieuses et respectueuses, les jeunes femmes, le voile maintenant rejeté sur les épaules, laissant voir les robes argentines, orangées, blanches avec des envolements sur leur surface de fleurs chimériques aux couleurs radieuses, les lotus violets, des fleurs mauves aux tiges corallines, et les ceintures aux franges versicolores et surtout leurs faces un peu brunes aux longs sourcils noirs et arqués et leurs tresses couleur de la nuit en fête, et leurs yeux. Darès était occupé des enfants qu'on amenait au roi Balthazar pour qu'il les bénît, et toutes leurs questions, leur rire et leur gentil babil fusaient autour de lui, et ses yeux étaient humides de joie dans sa face noire, et ils l'entouraient en tous ses mouvements, comme un lièvre vivant et mêlé de fleurs colorées s'agite un peu un jour de grand vent, autour d'un pilier de basalte.

C'était la Pâque, et cette année-là le roi, qui depuis longtemps ne la célébrait plus, y avait convié, longtemps à l'avance, ses principaux sujets.

Après l'agape, tandis que les jeunes femmes et les enfants s'étaient un instant dispersés dans les jardins, que les jeunes hommes étaient retournés

vers leurs chevaux et que beaucoup déjà reprenaient la route de leur contrée, le roi Balthazar dit aux sages de son royaume :

Je vous ai fait venir, mes amis, et vos fils et vos filles autour de vous pour vous voir une fois encore, la dernière, car des pressentiments m'ont prévenu de ma fin ou de ma transformation prochaine. Je vous ai fait venir ce jour d'allégresse, le seul que j'aie conservé un peu plus joyeux dans ce château, où les orgues se sont tuées, et les voûtes de prières sont closes pour m'associer encore une fois à la joie de la vie renaissante, car si quelques-uns pensent que cette fête signifie l'exode des peuples de Sem, hors la main du conquérant, idée familière à quelques rameaux de notre race, je pense que Pâque signifie le renouveau de la vie, le triomphe de la vie sur la mort. C'est l'éternel sujet de réjouissance de l'homme, c'est la fête qui éclôt quand éclosent les promesses du printemps, c'est avant les jours de l'incendie du soleil sur la terre, la joie de le sentir toujours vivant, toujours vivifiant que les hymnes que vous sonnez ailleurs signifient ; c'est pour cette coïncidence d'un éveil de fleurs plus vif avec la résurrection de toutes les minutes qui se déroulent en l'univers que Pâque fut choisi, et j'admets que des jeunes intelligences perçoivent dans la pérennité de la fête une promesse des Forces éternelles, puisque ces Forces dégagent en même temps la vie et le charme.

Mais le vœu du vieux Roi fut de regarder de la jeunesse et d'entendre un écho de la sienne avant de disparaître. Que je meure demain, que je vive encore de longues années, ce château est clos à toute arrivée du dehors, ce château est mort bientôt, vivant ou mort ; moi-même je me mure dans le silence définitif. Sans doute mes amis, les Rois Mages, comme moi dans leurs palais, se préparent à la venue d'Azraël, les neiges de nos têtes nous désignent à fondre dans le néant, et d'autres hommes et d'autres pensées naissent qui ne nous doivent point rencontrer sur la route. Allez et que le coucher du soleil vous voie loin de ce château qui, comme moi, entre pour n'en plus sortir en son hiver, et que mon souvenir vous soit doux. Puis il se retira, et tous quittèrent le château comme à voix basse.

III

Le soir de ce jour le roi Balthazar et Joseph, Darès près d'eux, s'étaient accoudés sur la terrasse et regardaient la mer ; et ils écoutaient mourir le bruit de la vague sous la clarté livide de la lune ; ni Darès ni Joseph ne troublaient la solennelle tristesse du roi.

Je m'éteindrai bientôt, dit Balthazar, et vers quelle renaissance irai-je. Ah ! qu'elle est bornée la science du roi-pontife. Jésus, dit Joseph, nous disait qu'un jour les morts ressusciteront. Et que ressuscitera-t-il de ce qui les faisait eux-mêmes, de leur moment, de leur heure parmi le monde ; que

deviendront-ils; c'est bien la même foi, la nouvelle et non l'ancienne, avec les mêmes incertitudes, et toi, Darès, que deviendras-tu? Je ne pense guère vous survivre, reprit l'esclave. Ah! si l'on pouvait choisir. Et que choisirais-tu? Je voudrais naître en sachant toutes les chansons et en les comprenant toutes. Ce sera peut-être ta part, dit Balthazar. Remplis-nous trois coupes. Et Darès le fit; et parce qu'il était fatigué de la journée, ses mouvements furent plus lents et comme empreints de cette fatigue lointaine qui se réunissait maintenant sur toute la face du roi. Je bois, dit celui-ci, à l'inconnu des forces éternelles, à la puissance déterminée d'avance de leurs volontés, aux forces nouvelles qui peuvent naître de la nécessité des destins.

Tout à coup une voix profonde et douce se fit entendre qui disait : Joseph, Joseph, et Joseph d'Arimathie répondit : Me voici... Viens et emporte avec toi le vaisseau de bois que tu apportas. Joseph l'allâ quérir. La nuit était devenue claire et lactée, on distingua au bas des marches de l'escalier, une nef, et sur la proue une forme blanche et claire. Mobed, celle des ruines de la ville du passé, murmura Balthazar, vois-tu Darès. Mais Darès répondit : Je ne vois rien qu'un grand reflet de lune sur la barque. Ah! s'écria-t-il, c'est la nef du roi Salomon, elle vient chercher l'élu... Joseph était revenu sur la terrasse. La voix reprit : Joseph et le roi Balthazar doivent tous deux entrer dans la barque qui les conduira où le destin les doit mener. Obéissez de suite à la voix divine. Et Balthazar répondit : Ne puis-je emmener mon fidèle Darès? Non.

Et Balthazar dit à Darès : Il faut bien que quelqu'un m'attende en ce château de toute ma vie passée où je reviendrai mourir. Attends-moi, mon frère.

Ils embrassèrent Darès, et tous deux descendirent. Aussitôt la barque bondit sur la mer; une grande forme blanche se tenait à l'avant, celle que Balthazar avait reconnue, mais à cet instant Balthazar ne regardait que le château encore faiblement éclairé pour y apercevoir encore son fidèle serviteur, et Joseph se prosternait devant le vaisseau de bois qui effulgeait comme un fanal, et la nef continuait sa route.

Quand Darès se vit seul, il prit une des lampes et s'en vint comme tous les soirs considérer l'image de la déesse Mobed, et déjà ses lèvres marmonnaient une oraison, quand il la vit brusquement scintiller comme d'un feu intérieur. Elle lui apparut un instant splendide, aveuglante, puis brusquement s'éteignit en crépitant, et des pierres des mosaïques se détachèrent et comme elles rebondissaient. Darès tomba à la renverse et mourut, tandis que la petite lampe de fer se brisait.

Et la nuit se fit plus noire et plus profonde et s'épaissit autour du château comme si elle l'envahissait et l'ensevelissait.

(Fin de la première partie).

GUSTAVE KAHN

Chronique de la Littérature et des Arts.

L'œuvre des Goncourt et quelques opinions académiques.

Après tant de beaux articles publiés sur Edmond de Goncourt, au lendemain de sa mort, il peut sembler vain d'écrire encore quelques lignes au sujet de l'œuvre des deux frères. Mais cette œuvre, malgré sa noblesse et sa rareté, mais cette vie si digne, mais ce caractère si probe, mais cet ardent amour de la vérité restent tellement incompris et dénigrés, même à ces heures d'apaisement et de justice qui suivent d'ordinaire la disparition d'un être, que notre amitié se sent le devoir d'affirmer, après tant d'autres, toutes ses raisons d'aimer et d'admirer.

En face des attitudes dédaigneuses et de l'injustice systématique qui n'a pas désarmé, les protestations les plus modestement individuelles deviennent légitimes. Aujourd'hui, d'ailleurs, après ces quelques semaines écoulées, nous nous sentons plus à l'aise pour rompre le silence où notre chagrin et nos regrets s'étaient complus.

La plupart des artistes indépendants, ceux qui n'ont pas coutume d'aller demander licence d'admirer aux professeurs académiques ni aux esthètes ingénieux à formuler la mode littéraire du semestre courant, ceux qui lisent, réfléchissent, se laissent émouvoir et intéresser, ont assez unanimement rendu hommage à la hauteur autant qu'à l'originalité de l'œuvre des Goncourt. Et nous pouvions enfin espérer que, d'assez bonne grâce, on allait de tous côtés reconnaître l'importance et la beauté de cette œuvre, la noble existence de ces passionnés d'art. Mais point. Cet espoir ignorait l'atmosphère dédaigneuse de certains milieux académiques et quelques articles, parus çà et là, nous l'ont révélée. Je n'en veux retenir qu'un, celui de M. René Doumic, publié par la *Revue des Deux-Mondes*, dans un de ses récents fascicules.

L'opinion de M. René Doumic n'est jamais négligeable, pour elle-même d'abord, parce qu'elle est assez ordinairement renseignée et toujours très franche, ensuite parce que nous la sentons un reflet autorisé des sentiments

d'un certain monde académique où la personnalité de M. René Doumic grandit. Dans le cas présent, en particulier, elle nous révèle avec précision l'indifférence volontiers méprisante qu'on a dans ces milieux pour l'œuvre des Goncourt. Et, malgré tout ce que nous pouvions imaginer, notre stupéfaction reste profonde. Nous savions bien qu'on était loin de reconnaître là-bas à notre cher vieux Goncourt sa situation de tout premier plan dans les lettres françaises. Mais nous pensions que, s'il était discuté, il n'était point nié. Et, certes, nous ne soupçonnions pas une telle ignorance de son œuvre, un tel mépris pour elle.

C'est cela que nous apprend M. René Doumic, avec une bravoure vraiment méritoire, car M. Doumic sait bien que la réputation d'un critique est faite non seulement des idées ingénieuses qu'il aura exprimées à propos de l'œuvre d'autrui, mais aussi des jugements plus ou moins clairvoyants qu'il aura formulés. Et ce jugement si net, au sujet des Goncourt, est un de ceux dont plus tard, certainement, il sera fait usage, pour juger l'œuvre critique de notre confrère. Peut-être, à ce moment, regrettera-t-il tout de même un peu l'intrépidité avec laquelle il a traduit l'opinion de son milieu.

D'ailleurs, cette attitude du monde académique n'a rien que de très logique. Il est fort compréhensible que, en niant Goncourt mort, on veuille se justifier de l'avoir méconnu vivant. Mais comme tout cela est vain ! Et comme, en réalité, nous nous plaignons à cette démonstration nouvelle que ni les petits honneurs académiques ni les succès de foule ne font un écrivain glorieux ! Goncourt fut ignoré du gros public comme de l'Académie. Pourtant son nom luit désormais dans l'histoire de la littérature avec une grande force de rayonnement. Quelle leçon ! Quelle imprudence aussi à le nier, quand les dédains sont impuissants à le voiler ou à le ternir. Ni le frac ni les dithyrambes académiques ne feront de M. Thureau-Dangin un grand historien, ni de M. Cherbuliez un grand romancier. Et il faut plaindre vraiment M. René Doumic si, après avoir mis tant d'adresse à nier Goncourt, il doit encore un jour employer son talent à laurer de phrases élogieuses l'immortalité pouffante de ces écrivains (ceux-là pris au hasard et simplement pour me dispenser de faire une nomenclature sans attrait).

* * *

Car c'est l'historien autant que le romancier qu'attaque M. Doumic. C'est même par l'historien qu'il débute et, vigoureusement, en homme qui commence sa fouettée et dont le bras a toute son énergie. Écoutez-le. Je cite presque intégralement, parce que cela en vaut la peine et aussi

parce que, en suivant M. Doumic devant chacun des aspects de l'œuvre des Goncourt, nous aurons l'occasion de dire notre sentiment. Il s'agit ici des Goncourt historiens.

« Il y a chez eux, écrit M. Doumic, dans leur tournure d'esprit, dans leurs tendances, dans leur goût, je ne sais quoi de mince en même temps que de baroque, tout à la fois de compliqué et d'étriqué. Tout est petit chez eux, et tout ce qu'ils touchent ils le rapetissent. L'histoire, telle qu'ils la comprennent, est l'histoire anecdotique, romanesque et suspecte, celle des anas, des chansonniers et des mémoires secrets. Un détail, piquant, polisson, revêt aussitôt à leurs yeux les couleurs de la vérité. Le pittoresque est la règle de leur critique. L'odeur d'alcôve est pour eux le parfum lui-même de l'histoire..... Précisément ils savent de l'histoire ce qu'en peut savoir un couturier, un maître d'hôtel, un valet de chambre. »

Ainsi voilà une œuvre jugée. Interrogez tous les documents officiels d'un siècle, dépouillez avec un zèle inlassé l'amas des libelles, des pamphlets, des journaux, demandez aux mémoires, aux papiers personnels la preuve ou l'explication des faits incertains. Après avoir cherché la vérité dans tous ces matériaux, appliquez toute votre impartialité d'honnête homme, toute votre clairvoyance critique à retrouver les personnalités, à reconstituer l'état des esprits et des mœurs, à faire revivre une époque avec son intellectualité et ses passions. Ecrivez avec une éloquence si délicatement nuancée, avec une sûreté si rare d'examen, *Madame de Châteauroux et ses sœurs*, *Madame de Pompadour*, *la Du Barry*, *Marie-Antoinette*, *la Société française pendant la Révolution*, *la Société française pendant le Directoire*, cette délicieuse série des *Petits Portraits du XVIII^e siècle*. Apprenez avec exactitude aux hommes d'une époque le siècle d'où ils sont issus. Et voilà l'opinion dédaigneuse que la littérature officielle d'un pays a d'un tel effort.

C'est encore plus comique qu'attristant. Et cela empêchera-t-il les Goncourt d'être les historiens fidèles et perspicaces du XVIII^e siècle? C'est un titre que Michelet ne leur a pas contesté. Et pourtant, s'il est un écrivain qui, par nature, devait être réfractaire à la manière historique des Goncourt, c'est certainement le passionné et enthousiaste évocateur des destinées de la France. Pourtant son lyrisme, sa vision d'ensemble, son esprit généralisateur aimèrent tout le précis et le délicat de la minutieuse reconstitution des Goncourt. C'est qu'il comprit très bien que jamais les Goncourt ne s'en tinrent au détail. Sans doute, nul historien plus qu'eux n'accumula les faits et les documents. Mais toujours ils les veulent caractéristiques. Chacun d'eux concourt à révéler les mœurs ou la passion d'un temps. De cet entassement de menus faits, la vérité très nette se dégage sans qu'il soit nécessaire de suppléer à leur éloquence par une interprétation. Et, lorsque les

auteurs croient devoir résumer leurs arguments et les preuves en des chapitres de généralisation, comme ils voient juste et loin, comme ils excellent à montrer les dominantes d'une époque! Avons-nous à l'heure actuelle — et c'est un fervent admirateur de Michelet qui écrit ces lignes — une peinture plus exacte et plus vivante de la cour de Louis XV, une plus compréhensive narration des intrigues politiques qui s'y dessinèrent, une plus nette explication de tous les cabots du gouvernement que dans ce récit du long règne de M^{me} de Pompadour? Quelqu'un nous a-t-il mieux montré les hésitations, la désagrégation de la puissance royale sous Louis XVI que les Goncourt dans leur beau livre sur Marie-Antoinette? Si M. René Doumic avait présents à l'esprit les chapitres de cet ouvrage et de celui sur M^{me} de Pompadour où les historiens nous révèlent le mécanisme et les dessous de l'alliance autrichienne, comment a-t-il pu écrire un jugement si désinvolte?

Enfin, si l'on veut prendre une connaissance exacte et complète des états d'âme de la foule, de ses plaisirs, de ses terreurs, de ses souffrances, de ses élégances ou de ses dramatiques poussées, aux différentes heures de la Révolution, sous le Directoire, c'est encore aux livres des Goncourt qu'il faudra la demander. Seulement, dans leur scrupuleux amour de la vérité, ils avaient horreur des bavardages en l'air et sans preuves, des généralisations trop vagues et ils voulaient que, pour chaque affirmation, le lecteur pût recourir aux faits. De là, parfois, je le reconnais quelque abus de détails et de nomenclatures. Même s'il n'y avait que cela, il serait précieux de pouvoir à l'occasion s'y reporter, car n'oublions pas que cette abondance de matériaux est le fruit d'un patient labeur, désormais supprimé pour nous. Mais, nous le répétons, cette richesse de faits n'est que l'accessoire, ou mieux, la base solide sur laquelle ils ont construit leur monument historique.

Toutes les nuances de sentiments et d'intentions qu'ils nous montrent en leurs personnages, ils les corroborent par des lettres, par des actes à l'appui. En ce qui concerne Marie-Antoinette, par exemple, ils en sont les historiens les plus convaincants. Et jusqu'à ce que des pièces nouvelles nous soient révélées, c'est à leur interprétation qu'il faut nous rallier, comme à la plus authentiquement fondée.

Faut-il rappeler, en outre, après tant d'autres, le charme littéraire de ces évocations, la vie, la couleur, le frémissement nerveux de toute cette humanité en action. Que nous sommes loin de l'histoire glacée et inerte! Les personnages de premier plan sont reconstitués avec la vraie qualité de leur intelligence, de leur cœur, avec leurs appétits, leurs vices, leurs passions. Nous les connaissons dans leurs curiosités, leurs attitudes morales

et physiques, leur langage. Ils sont replacés dans leur exacte atmosphère, dans le cortège des ambitions et des vanités qui s'agitent autour d'eux.

Ce qu'ils firent pour les êtres, ils l'ont fait pour les foules. Avec la même rigueur de preuves, ils ont recréé l'atmosphère des diverses époques, avec un souci très précieux des nuances et des moindres évolutions; ils ont montré le populaire dans ses joies, ses affolements, ses sensibleries, ses cruautés, ses générosités, ses naïvetés dangereuses ou charmantes. Nous croyons avoir lu à peu près tout ce qui fut écrit d'intéressant sur la Révolution, et si nous avons besoin de nous préciser à nous-mêmes l'état d'âme du peuple et les aspects de la vie à quelque heure de ce drame passionnant, c'est aux Goncourt que nous viendrions demander conseil.

* * *

M. René Doumic passe assez négligemment sur la critique d'art des Goncourt. Tant mieux. Cela lui évite des témérités inutiles. Pourtant, c'est une partie de leur œuvre qui n'est point négligeable. D'abord leurs admirables livres sur le XVIII^e siècle français sont comme la suite naturelle de leur histoire et la complètent. Ensuite, dans cette passion pour la couleur, pour l'art japonais si riche en formes neuves, un critique littéraire, avisé comme M. Doumic, eût trouvé peut-être l'explication du talent et de la manière des romanciers. M. René Doumic, qui n'a peut-être pas eu depuis longtemps l'occasion de lire attentivement les ouvrages d'art des Goncourt, nous permettra-t-il de lui rappeler les trois volumes de l'*Art au XVIII^e siècle*, les deux volumes de la *Maison d'un artiste au XIX^e siècle*, enfin le beau livre consacré à *Gavarni*? Les Goncourt n'étaient pas de ces écrivains lourdauds qui, en face d'une œuvre d'art, cherchent à retrouver les principes et les opinions qu'on leur a enseignés à l'école, et qui, au lieu d'essayer de comprendre et de s'émouvoir personnellement, s'ingénient à bâtir des théories pédantes et arbitraires. Mais ils *flairaient* le Beau, comprenaient l'âme, la vision de l'artiste, et savaient, en une langue colorée et souple, faire apparaître aux yeux du lecteur, dans sa forme et dans sa richesse de tons, l'œuvre dont ils parlaient; en même temps, critiques d'art très renseignés, ils disaient des choses utiles sur la manière et les procédés des peintres. Si bien que ces volumes sur l'art au XVIII^e siècle, si précis, si complets, si merveilleusement écrits, suffisent à faire connaître l'art au XVIII^e siècle à des êtres qui, éloignés de Paris ou de toute grande ville, n'ont point l'occasion de voir des toiles ou même des estampes de cette époque. Nous en jugeons ici par expérience personnelle. Elevé dans une ville de province peu riche en œuvres d'art, nous avons pris connaissance de l'art au siècle dernier par les livres des Goncourt. Et cette lecture,

faite passionnément durant notre année de philosophie, nous donna des idées si précises sur l'art du XVIII^e siècle, nous fit voir si bien les tableaux et les statues, nous renseigna à ce point sur la manière des peintres et graveurs que, plus tard, les collections du Louvre et des musées étrangers ne nous révélèrent rien que nous ne sachions. Et j'ajoute que les descriptions des Goncourt, si joliment évocatrices, nous donnèrent une joie d'art égale à celle que, dans la suite, nous avons éprouvée devant l'œuvre des peintres.

Enfin, pour un critique d'art comme pour un critique littéraire, l'importance naît aussi des formes d'art à la glorification desquelles on s'est employé. La perspicacité et le goût des deux frères furent sans défaillance. Ils osèrent aimer le Japon et le XVIII^e siècle en un temps où tout le monde, académie et foule, trouvait cela fort ridicule. Et ce n'est point le fait d'écrivains incompréhensifs d'avoir soutenu, tout au début, ces deux formes d'art, comme d'ailleurs plus tard Gavarni, Daumier, Jongkind, etc...

Dans sa longue étude, M. René Doumic aurait pu montrer que cet amour de la couleur, ce style si riche et si propre à exprimer les nuances les plus ténues, cette passion pour les formes de l'art japonais sans cesse renouvelées pour traduire l'inexprimé, se retrouvaient chez les Goncourt romanciers. Même somptuosité, même souplesse, mêmes efforts pour rendre le subtil et le nuancé, même déhanchement nerveux de la phrase. Mais M. René Doumic ne prend pas la peine de rechercher cette continuation de la personnalité dans les œuvres les plus différentes, cette influence de la couleur, de l'œuvre d'art sur la vision et le style des romanciers. Il préfère nous déclarer que « les Goncourt ont été surtout des professeurs de pathos », que « ce qu'ils personnifient, c'est une nouvelle invasion de la préciosité », qu'ils sont « des écouteurs aux portes qui ont passé des commérages de l'histoire aux potins de la vie contemporaine, des collectionneurs doucement maniaques pour qui l'occupation d'écrire et aussi bien la littérature a été cela même : une manie ». Je m'en voudrais de ne pas faire à M. René Doumic le plaisir de reproduire ici cette significative conclusion.

C'est pour les Goncourt romanciers que M. Doumic et les milieux académiques sont le plus sévères. Ici encore je tiens à citer : « Un des aspects les plus curieux que nous offre l'organisation de ces artistes subtils, c'est le manque absolu d'intelligence. » — « Ils sont pareillement dénués de toute imagination, de toutes les sortes et tous les degrés de l'imagination. » — « Ils n'ont pas su pénétrer par un effort d'intelligence jusqu'au fond même de l'être, là où se trouve la clé de l'énigme. Ils n'ont pas su recréer

chaque individu par l'imagination et lui faire prendre figure. Ils n'ont pas su davantage créer un milieu, un enchaînement de circonstances et faire baigner l'ensemble dans une atmosphère générale. » Enfin, « rien de ce qui a coutume d'émouvoir nos cœurs ne trouve d'écho en eux, et on pourrait dire que tout ce qui est humain leur est étranger ».

C'est-à-dire que M. Doumic dénie aux Goncourt exactement toutes les qualités qui sont celles d'un romancier intéressant. Leur œuvre est donc à proprement parler *le néant*. Je n'exagère pas cette étrange opinion académique. J'en ai rassemblé tous les éléments. C'est à cette conclusion qu'ils aboutissent. Les Goncourt ne comptent pas. On a donc raison d'agir comme s'ils n'existaient pas. C. Q. F. D. L'honneur est sauf.

Mais *Germinie Lacerteux*, *Madame Gervaisais*, *Renée Mauperin*, *Manette Salomon*, *Charles Demailly*, *Sœur Philomène*, la *Fille Elisa*, la *Faustin* annulent magnifiquement tous les verdicts de cette sorte et nous dispensent d'insister sur notre protestation. N'est-ce pas qu'il est vraiment dénué de profondeur morale, de pénétration intime, ce caractère de M^{me} Gervaisais, d'un fouillé psychologique si admirable? N'est-ce pas que Germinie Lacerteux et la fille Elisa montrent bien que les Goncourt furent des êtres indifférents à leur époque, étrangers à l'humanité? N'est-ce pas que Manette Salomon et Charles Demailly révèlent une incompréhension absolue des êtres et des choses dont les romanciers parlent, leur incapacité d'envelopper leurs études de caractères dans une atmosphère vraiment en harmonie avec eux? N'est-ce pas que toute cette pile de chefs-d'œuvre ou tout au moins de beaux livres démontre victorieusement que les Goncourt « manquèrent de toutes les sortes et de tous les degrés de l'imagination », c'est-à-dire qu'ils ne surent jamais reconstituer un être moral complet, un tempérament logique et vrai d'après certains actes observés, certaines paroles entendues? N'est-ce pas qu'ils manquèrent rigoureusement de cette imagination qui consiste à découvrir l'être humain dans la foule, à l'isoler d'elle, à le compléter par le raisonnement et par cette sorte de divination qui fait le créateur? Qu'il soit donc bien entendu que cette multitude de personnages épars dans l'œuvre des Goncourt étaient dans le domaine public, à la portée du plus fruste lourdaud, et que, pour les apercevoir, pour les deviner, pour les compléter, il n'était point nécessaire d'intelligence ni d'imagination. Superficiellement observée cette Germinie Lacerteux! Banale et anecdotique M^{me} Gervaisais! Sans intelligence de la vie d'à présent, de notre civilisation déprimante jusqu'à la névrose, ce Coriolis de *Manette Salomon*, ce Charles Demailly!

M. René Doumic était sans doute pressé pour la remise de son article. Sans cela, il aurait certainement complété son étude en prouvant que les

Goncourt ne sont pas des romanciers originaux et novateurs, qu'ils n'ont pas créé des hommes bien modernes, qu'ils n'ont pas su étudier les éternelles passions humaines dans la forme que la vie contemporaine leur a fait prendre! Barbares par le style, ne sont-ils pas extrêmement « pompiers » par l'invention? Quels banals écrivains, n'est-ce pas? que ces romanciers soucieux uniquement de rendre des nuances d'idées et de sensations inédites, de traduire des choses inexprimées et se créant une langue assez riche pour rendre sensibles toutes ces subtilités et ces délicatesses? De même le critique de la *Revue des Deux-Mondes* aurait sans doute, s'il n'avait craint de trop allonger les qualités de son jugement, montré le peu d'imagination, de goût et de nouveauté que les Goncourt apportèrent dans les décors où ils situèrent leurs personnages! Chacun sait qu'ils ne se préoccupèrent jamais de ces détails, d'ailleurs sans importance, que leurs paysages, leurs aspects de villes, leurs évocations de milieux sont quelconques, sans caractère et sans charme, et que tout cela a traîné jusqu'à la lassitude dans la littérature antérieure....

**

Ce que M. René Doumic tenait à exactement définir pour l'édification de la postérité, c'est l'âme, le caractère du survivant des deux frères. Sous sa plume sont aussitôt venus les résumés les plus explicites. Après avoir déclaré qu'Edmond de Goncourt « n'a connu que le mal d'écrire, les lassitudes, les désespoirs, les hontes de soi et de son impuissance, la torture de creuser dans une cervelle qui sonne creux », M. Doumic affirme que « il désirait la banale notoriété », que « il avait, tout bonnement, soif de réclame ». « Il a ajouté, » continue le critique de la *Revue des Deux-Mondes*, « à l'histoire de la vanité artistique un chapitre inédit. Il a reculé les bornes de l'infatuation... M. de Goncourt eut, à un degré éminent, l'esprit mesquin et le caractère médiocre. »

Non, ce n'est point ainsi que son œuvre, son attitude, ses paroles, les franchises de son journal, son amour de la vérité pour lui-même et pour les autres, le révèlent à la postérité. Contre l'affirmation de M. René Doumic, nous ne voulons point apporter notre témoignage d'ami, l'unanimité de ceux qui ont pénétré dans l'intimité de Goncourt. Nous savons quel respect et quel amour de la littérature il avait, nous savons sa droiture et sa bonté, la fraîcheur, les ingénuités de son âme qui, loin de connaître l'amertume et l'envie, était devenue si doucement sereine. Mais M. Doumic et ses amis pourraient répondre que ce pieux témoignage n'est pas une démonstration. Aussi ne devons-nous pas invoquer nos souvenirs et tâcherons-nous de n'apercevoir Goncourt qu'à travers ses livres et d'après les actes de

sa vie. Or, à travers les sincérités parfois naïves de son journal, il nous apparaît épris, par dessus tout, de vérité. C'est ainsi qu'il avoue de petites susceptibilités ou de petites joies d'amour-propre que tout autre eût soigneusement céléées, mais eût peut-être ressenties plus vives. Au lieu d'en exagérer la portée, il serait plus juste de se dire que, si vaillant que soit un homme, ce n'est tout de même pas sans un peu de tristesse que, en dépit de son magnifique effort, il se sent, pendant quarante années, mis à l'écart, raillé, méconnu.

Puis, comme tout cela était passager et superficiel? Voyez à chaque page du journal avec quelle passion heureuse Goncourt se réveille d'une brève pensée sombre, dès qu'il songe à l'art, à la littérature, à la vie. Et nous, qui avons eu la joie et le grand honneur de son intimité, si, en rassemblant tous nos souvenirs, nous parvenons à nous rappeler de loin en loin quelques paroles attristées, comme bien plus souvent nous revoyons un Goncourt joyeux de la page écrite, de l'estampe regardée, du beau paysage aperçu, de l'anecdote caractéristique contée! Tous ceux d'entre nous qui ont vécu près de lui les années de 1893 et 94 où il fut si malade, se rappellent encore avec émotion les beaux réveils de passion et d'intérêt qui, soudain, lui faisaient oublier sa douleur, lorsque, les uns ou les autres, nous avions le plaisir de lui montrer ou de lui dire une chose ravivant, malgré la terrible souffrance, sa curiosité d'artiste.

M. René Doumic peut prétendre aussi que Goncourt n'eut à faire aux lettres aucun sacrifice, puisqu'il était riche. Etrange argument! Pourquoi y recourir? N'avons-nous pas cent exemples prouvant que la fortune n'a jamais protégé ceux qui devaient faillir, contre les concessions et les vilaines intrigues. Combien d'êtres, à l'abri de tout besoin, ont cependant songé, dès leurs premiers écrits, aux honneurs et aux succès officiels, au triomphe sur le gros public. Combien d'êtres se sont adroitement modifiés pour obtenir vite tout cela! Sans doute, Goncourt fut heureux du succès quand il lui vint, mais jamais il ne sacrifia rien de sa vision pour l'obtenir. C'est ainsi qu'il fut, aussi suprêmement qu'on peut l'être, honnête écrivain et honnête homme.

Si, au lieu de griffonner hâtivement ces notes entre d'autres travaux que je ne puis remettre, j'avais le loisir, après avoir étudié l'œuvre d'Edmond de Goncourt, d'écrire tout ce qui me revient à la mémoire sur sa simplicité, sa confiance, sa bonté, j'aurais été heureux de contribuer à montrer, pour ma part, quel homme exquis se cachait — avec des pudeurs et des timidités inouïes — sous le grand écrivain dont nous restons tous tributaires. Mais, au moins, ces notes protesteront contre une injustice qui finit par dépasser les bornes mêmes du paradoxe.

Si rapides qu'elles soient, elles m'ont entraîné un peu loin, et me voici, encore une fois, contraint de remettre à ma chronique prochaine les études annoncées sur certains livres qui m'ont intéressé.

Dans le dernier numéro de la *Révolution*, Jean Grave répond, avec son honnêteté et sa franchise habituelles, à mes récentes chroniques de la *Société nouvelle*.

Il me reproche de parler de l'anarchie un peu trop en homme qui l'ignore. J'ai lu ce nouvel écrit de Jean Grave avec le très loyal désir d'y trouver une démonstration soit de mon ignorance, soit de mon erreur.

Je ne parviens à trouver dans cette prétendue réfutation que la simple paraphrase de tout ce que j'avais dans mon article. J'ajoute que Jean Grave ne m'apprend sur l'anarchie rien que je ne sache très nettement.

J'ai donc le droit d'en conclure qu'il n'y a eu de ma part ni ignorance ni erreur, et que la discussion que j'ai faite de la tactique anarchiste porte bien sur ses tendances véritables, et non sur une idée fausse que j'en aurais pu concevoir.

Tandis que Jean Grave persiste à vouloir maintenir bien intact, bien complet, tout le système social actuel pour la destruction que, dès à présent, il réserve à nos petits neveux (à nous ou à nos descendants, dit-il), je continue à croire que, sans attendre leur bien lointaine action, il vaut mieux tâcher d'économiser des vies humaines, diminuer les souffrances, répandre partout un peu plus de justice et de bonté.

Sous prétexte que l'organisation sociale actuelle sacrifie chaque jour énormément d'existences, Jean Grave ne veut pas admettre qu'on cherche à en sauver le plus possible. La seule conclusion logique de ce système serait de se ruer furieusement, tout de suite, à l'assaut de la société.

Or, c'est ce qu'on ne peut faire et ce qu'on ne fait pas.

Sans m'arrêter à relever d'autres contradictions et d'autres manquements à la logique, je laisse à Jean Grave sa confiance et son espoir dans l'énergie des générations futures, mais je maintiens mon droit de revendiquer, en attendant le Bien absolu, un peu de Bien relatif et immédiat.

Je crois que l'on sera en meilleure posture pour attendre.

GEORGES LECOMTE

REVUE DES REVUES

REVUES ALLEMANDES

*Richard Wagner et Frédéric Nietzsche, par KARL HÆCKEL
(Neue deutsche Rundschau, août 1896.)*

M. Karl Hæckel essaie d'expliquer, grâce à des documents nouvellement parus, comment Frédéric Nietzsche, admirateur passionné de Wagner en 1871, l'attaqua quelques années plus tard avec une extrême violence. Il faudrait expliquer ce désaccord par des différences dans la nature et le développement de ces deux grands esprits. Tous deux pensaient que la civilisation actuelle, mensongère et mauvaise, devait être régénérée et que le théâtre était un bon moyen d'agir sur les masses. Mais tandis que Wagner, se plaçant à un point de vue général, tenait à parler à la foule de ceux qui ont mêmes peines et mêmes sentiments, employait une langue populaire et donnait une égale importance à la poésie et à la musique; Nietzsche, au contraire, se plaçant au point de vue du sentiment de l'individu, voulait mettre la partie musicale du drame bien au-dessus de la partie poétique. Il en vint à regarder Wagner comme dangereux, parce qu'il n'était plus considéré comme un génie indépendant du temps, mais comme un éducateur. S'il loue Wagner et lui rend justice, c'est dans le détail de l'exécution, mais le drame lui-même, où ce qui est faible, bas, fictif n'est pas écrasé par ce qui est fort et vivant, a des tendances réactionnaires; c'est la vie qu'il eût fallu glorifier, et non de vieilles fictions.

Le Pauvre Conrad. (Der Sozialist, août 1896.)

Grâce au *Sozialist* de Berlin, les anarchistes communistes allemands ont pu fonder un nouvel organe hebdomadaire. Il a une allure un peu moins théorique et dogmatique que celle du *Sozialist*. Il est écrit en langue populaire, avec beaucoup de souci littéraire et coûte très bon marché. En tête du journal se trouve une gravure, de facture très moderne; c'est le *Pauvre Conrad*, un solide ouvrier qui, le pic à la main, se prépare à frapper un ennemi que l'on ne voit pas, mais qu'à lire le journal on devine facilement.

Le Code bourgeois et la Social-démocratie, par AUG. BEBEL. (*Neue Zeit*, n^o 44 et 45.)

Bebel justifie la position prise par la social-démocratie allemande dans les débats relatifs au nouveau code de l'empire. Il donne, à ce propos, les trois règles qui doivent déterminer pour tout bon député social-démocrate l'approbation ou l'improbation à un projet de loi. Il faut : « 1^o que la loi constitue pour les différents États et territoires de l'empire un progrès, et pour aucun un recul ; 2^o que le projet ne lèse ni les intérêts du prolétariat en général ni aucune couche du prolétariat ; 3^o que la loi soit conforme aux tendances du programme du parti en ne soit en contradiction avec aucun des points particuliers de ce programme ». Il ajoute que ces trois règles, comme on pourrait le croire, ne condamnent nullement les députés social-démocrates à une activité négative à laquelle il vaudrait mille fois mieux préférer l'abstention. Ces trois règles, et Bebel le démontre longuement, sont, au contraire, le fondement et la raison de l'activité positive des députés social-démocrates au Reichstag et de la part souvent prépondérante qu'ils prennent dans les délibérations. Une argumentation de cette espèce exige une très souple habileté et personne ne peut nier que Bebel ne manifeste souvent cette qualité quand il écrit.

Le Vote proportionnel. (*Der Sozialistische Akademiker*, juillet 1896.)

L'*Étudiant socialiste* de Berlin publie un article où il se prononce catégoriquement contre le système du vote proportionnel dont le principe et la pratique doivent être discutés au prochain congrès de la social-démocratie allemande. Pour préconiser le système, dit l'auteur, il faut avoir une foi robuste dans l'excellence de la *raison*, mais avoir aussi suffisamment perdu le sens historique, pour s'imaginer qu'un changement même rationnel du système électoral fera, d'un seul coup, régner dans la sphère politique et l'éternelle justice et l'éternelle raison. Il faut de plus, semble-t-il, n'avoir pas mince opinion de sa propre raison individuelle, puisque, de l'aveu de tous les proportionnalistes, chacun a trouvé le seul système conforme à la *raison*. Tous ces systèmes sont naturellement différents ; mais ils ont cela de commun qu'ils sont prônés par d'ardents démocrates, qui ne s'aperçoivent pas qu'ils adoptent là un point de vue contradictoire à celui de la démocratie. Il paraît peu raisonnable, en effet, de gémir sur la triste position d'un parti qui n'est pas représenté, bien qu'il ait obtenu 10,000 suffrages, parce que l'adversaire a réuni 10,001 voix ; mais de trouver, d'un autre côté, très convenable que 4,000,001 électeurs, représentés par 201 députés, fassent la loi à 4,000,000 d'électeurs représentés par 200 députés. La loi de la majorité, bonne au Parlement, serait déplorable appliquée à une circonscription élec-

torale « où elle met au rang d'esclaves politiques les membres de la minorité ».

L'auteur entre ensuite dans la critique pratique des divers systèmes proposés. Il en retient deux surtout : le système de la « liste libre » et celui de la « liste fermée ». Ce dernier est celui qu'ont choisi les social-démocrates. Le premier système est d'une complexité merveilleuse : les partis dressent une liste d'autant de candidats qu'il y a de députés à élire ; l'électeur peut « panacher » son vote, emprunter des candidats à différentes listes ; l'« accumuler » aussi et porter ses voix sur les mêmes noms, si bien que pour l'Allemagne il ne faudrait pas compter sur moins de trois milliards de suffrages exprimés ; il suffirait d'abaisser l'âge légal de l'électeur et donner le droit de vote aux femmes pour arriver à un total de dix milliards de suffrages. Avec le système de liste fermée, les partis dressent toujours la liste de leurs candidats ; le territoire de l'empire n'est plus toujours qu'une vaste circonscription électorale ; on ne « panache » ni « n'accumule » les suffrages, mais on ne répond pas pourtant aux objections des partisans de l'ancien système. Il y aurait toujours des fraudes et des erreurs ; on perdrait un bon moyen d'éducation politique, l'extension de l'action du parti conduirait vite à l'émiettement, le développement de la vie politique serait arrêté par la représentation de toutes les tendances particulières, sectaires, professionnelles : le résultat serait mauvais.

LÉON REMY

REVUES ANGLAISES

SOCIOLOGIE

M. Frederick Rockell, qui a souvent publié des études sur l'amour libre dans la *Free Review*, fait une longue critique du dernier livre d'Edward Carpenter — *Love's Coming of Age*, réimpression en un volume, avec quelques additions, des trois premiers essais de Carpenter que la *Société nouvelle* a donnés en traduction — dans le numéro de septembre de ce même périodique. Le principal reproche qu'il adresse à Carpenter c'est d'être un poète. Pour M. Rockell la vision du poète, pour être éclatante, n'en est pas moins peu sûre. C'est ainsi que, d'après lui, Edward Carpenter propose un idéal irréalisable au XIX^e siècle, lorsqu'il décrit la joie d'un monde où les hommes et les femmes iraient nus et coucheraient « non dans des tanières étouffantes faites de tentures crasseuses », mais « sous l'ardent soleil ou sous la voûte élevée des étoiles ». M. Rockell prévoit que si ces mœurs s'établissaient en Angleterre, le coup de soleil en été achèverait ceux que les neiges de l'hiver auraient épargnés. Les critiques de M. Rockell

sont cependant plus raisonnables dans bien des cas. Il est inutile de s'arrêter au reproche de « transcendantalisme » qu'il adresse à Carpenter, si ce n'est pour en conclure que l'esprit de M. Rockell est entièrement impuissant à comprendre ce que peut avoir de vérité et de valeur le sens mystique des choses. Mais la critique de la théorie de Carpenter sur la compensation entre les émotions physiques et spirituelles de l'amour est plus intéressante. Elle s'adresse d'abord à la séparation du moral et du physique qu'établit à un moment donné Edward Carpenter — beaucoup moins radicalement cependant que ne l'affirme M. Rockell. Ce dernier refuse en outre d'admettre avec Carpenter que l'excès physique de l'amour en tue la force spirituelle et inversement, et soutient que l'énergie de l'amour est toujours physique; que, si l'émotion spirituelle s'affaiblit lorsque le désir physique est satisfait, c'est que ce désir lui-même, origine de l'émotion, est momentanément éteint; que, de même, l'émotion spirituelle est très forte lorsque le désir est inassouvi parce que la répression rend plus intense l'énergie de ce désir. Ce qui, après tout, n'est peut-être qu'une explication et un éclaircissement de la pensée de Carpenter.

De M. Eric Gillard, dans la même revue, une courte étude intéressante sur la jalousie, dont il fait ressortir le caractère égoïste et antisocial. Malheureusement il n'a fait que rester à la surface des choses. Le long essai anticlérical, apologie lourde du bon sens, de M. E.-H. Parker que publie la *Free Review* en tête de son numéro semblera quelque peu inutile aux lecteurs français.

M. Cyprien Cope, toujours dans la même revue, donne d'intéressants renseignements sur l'état économique de la colonie des Mormons dans la province d'Utah aux États-Unis. La prospérité de cette colonie a été et est encore remarquable. Malgré la présence d'obstacles naturels presque insurmontables, malgré l'hostilité des Indiens et les persécutions du gouvernement des États-Unis, les Mormons ont pu en quarante ans faire produire à un sol pauvre et aride, où l'eau, si ce n'est le lac salé, manquait totalement, un rendement total d'une valeur nette de 540 millions de dollars. M. Cope voit dans cette prospérité étonnante de la colonie de Great Salt Lake City un argument en faveur de la polygamie. En effet, la richesse des Mormons est attribuée par lui, avec raison sans doute, à l'accroissement phénoménal de leur population, — la colonie, qui lorsqu'elle s'est établie dans l'Utah en 1847, comptait 12,000 âmes, avait en 1887 atteint le chiffre de 240,000! — dû lui-même à la polygamie que Brigham Young, fondateur de la colonie, y établit. Mais cette prospérité collective est loin d'impliquer nécessairement le bonheur individuel dont M. Cope ne nous parle pas.

D'un article de quatre pages d'Edward Carpenter, paru dans le dernier numéro de l'*Humanitarian*, intitulé « Le Retour à la Nature », j'extrais cette phrase qui est une partie de sa conclusion : « N'est-ce pas à un instinct juste qu'obéissent tant d'hommes de ce temps, lorsque, trouvant que leur vie même est flétrie et gangrenée à la surface par les conditions de leur existence, ils veulent retourner non seulement à un milieu plus simple et plus « naturel », mais aussi à ces besoins primitifs et universels de leur cœur, qui seront pour eux, ils le sentent, un point de départ nouveau? Ils retrouvent le sol éternellement vierge qui est au dedans d'eux-mêmes ».

Un prêtre catholique anglais, le père Clarke, discute dans la *North-American Review* le « Néo-Malthusianisme », auquel il est naturellement opposé. Pour lui, la mise en pratique du malthusianisme aura trois conséquences également funestes : l'augmentation du prolétariat et la diminution des classes instruites, l'anéantissement de tout respect des lois naturelles, enfin la destruction de l'idée de la vertu chez la femme. Du reste, ce serait une violation des lois divines de la procréation. Mais le père Clarke oublie que cet argument est également applicable à la question du célibat des prêtres.

M^{me} Frederick Harrison fait l'apologie, dans la *Positivist Review*, du « patriotisme local », bien primitif et nécessaire entre l'homme et le sol, mais constate que la bourgeoisie des villes a depuis longtemps oublié ce bien, puisque rien ne le rattache plus depuis des générations à la terre, tandis que le paysan et l'aristocrate habitent encore dans bien des cas la maison de leurs pères et que, par conséquent, le patriotisme qu'elle affiche plus ou moins sincèrement n'a rien de vrai ou de naturel.

LITTÉRATURE

La *New Review* publie en feuilleton les treize premiers chapitres du roman « A child of the Jago », d'Arthur Morrison, qui, d'après ce qu'on en peut juger par ce fragment, paraît n'être que la variante de l'ouvrage qui lui a valu sa réputation, « Tales of Mean Streets ». Le procédé de M. Morrison est le réalisme superficiel. Il arrive à donner un tableau assez saisissant, angoissant même de la vie extérieure dans ces « rues sordides » dont il raconte l'histoire ; mais l'âme de ces poupées qu'il manœuvre habilement, et qui doit dans la réalité être autrement complexe, ne fût-ce qu'inconsciemment, qu'il ne veut nous le laisser croire, nous demeure complètement étrangère. D'ailleurs, l'introduction du type bien connu du « chrétien bien musclé — le clergyman à biceps qui est censé dompter physiquement aussi bien que moralement les plus farouches Alphonse de l'East End — enlève

au dernier fragment publié par la *New Review* jusqu'à l'apparence de la réalité.

Dans la même revue, MM. Walter Raleigh et Charles Whibley étudient, ce dernier dans le style un peu précieux qui lui est habituel, deux figures curieuses de la société anglaise du XVI^e siècle : Sir John Harington, poète et courtisan, mais courtisan malheureux à la Cour d'Elisabeth, puis plus tard à celle de Jacques I^{er}, et Francis Weston, mignon de Henri VIII, dont la fin fut tragique, puisque ce roi, selon sa coutume, fit décapiter son favori. L'histoire de ces deux vies fait revivre assez heureusement les époques auxquelles elles se vécurent.

M. H.-E. Gorst publie dans le *Senate* une satire assez plaisante de l'homme d'Etat dont la pensée est réglée avec tant de précision mécanique que l'arrêt du moindre rouage l'empêche totalement de fonctionner, et qui, son laquais ayant cassé sa théière favorite, dans laquelle il avait l'habitude de boire son thé du matin et du soir, en éprouve un bouleversement tel qu'il précipite par distraction son pays dans une guerre effroyable.

CHIROMANCIE

J'ai reçu un numéro du *Palmist*, bulletin mensuel de la Société de chiromancie de Londres. Ce numéro donne, comme d'habitude, des dessins très complets représentant des mains connues. La main choisie ce mois est celle d'une chanteuse bien connue à Londres, M^{me} Belle Cole. L'étude sincère de mains réelles pourrait être d'un grand intérêt, mais il est à croire que, comme les noms sont donnés, on en « arrange » un peu les résultats.

LAURENCE JERROLD

REVUE DES LIVRES

L'École saint-simonienne, par GEORGES WEILL. Volume in-18 de 319 pages.
Félix Alcan, éditeur. Paris, 1896.

Son histoire et son influence jusqu'à nos jours, tel est le sous-titre de ce livre qui a onze chapitres : La formation de l'école, le succès et la propagande, le schisme et la morale nouvelle, la retraite à Ménilmontant et la dispersion, les saint-simoniens en Afrique, le saint-simonisme sous Louis-Philippe, sous la République, sous l'Empire, le réveil de la philosophie saint-simonienne, les dernières années, conclusions, Une note bibliographique termine cet ouvrage que l'on doit lire car le saint-simonisme, par ses adeptes et par sa doctrine, a joué un grand rôle dans notre siècle. M. Weill a traité son sujet sans esprit de parti, d'une façon claire, nette, ce qui rend le volume attrayant autant qu'instructif.

Les Prisonniers politiques en Russie, par G. KENNAN. Volume in-12 de 256 pages.
Stapelmoor, éditeur. Genève, 1896.

Dans cette revue même parut presque tout ce qui forme ce volume traduit de l'anglais par A. Testuz. Ce n'est pas la même traduction qui fut publiée dans la *Société nouvelle* ; l'ordre non plus n'est pas le même, car le traducteur a résumé l'œuvre de Kennan qui est en deux gros volumes.

Il y a huit chapitres. Le traducteur commence par un examen de la législation, puis du système pénitentiaire en Russie, des prisons en province. Un long travail est consacré à la forteresse de Petropawlosk et un curieux chapitre expose les méthodes d'intercommunication parmi les prisonniers. Le tout est semé de faits, de récits qui saisissent douloureusement l'être, car la vie de ces pauvres est racontée simplement. Il faut lire ce livre qui complète l'œuvre de Stepniak, de Tikhomirov etc., pour voir à quel état de barbarie est la Russie, la sainte Russie. Le penseur y puisera d'utiles notes sur l'état d'âme des policiers, de la magistrature, etc.

Les Rothschild, une famille de financiers juifs au XIX^e siècle, 2^e série, 1^{re} partie. Volume in-18 de LXIX-150 pages, fr. 3-50. Chez l'auteur, 48, rue Pergolèse. Paris, 1896.

Nous sommes déjà au deuxième volume de la série promise par l'auteur sur les Rothschild. Les autres vont suivre rapidement. Quant à celui-ci, il traite du commencement de l'histoire des Rothschild établis en France. Il y a de très suggestifs documents inédits (rapports de police, etc.), pris aux archives, dont l'un demande l'arrestation des Rothschild, sous le premier Empire, pour espionnage, trahison et contrebande. Cueillette assez bonne dans ce livre pour celui qui veut étudier la police, l'influence de l'argent sur les hommes et aussi la presse contemporaine, car une longue préface est consacrée par l'auteur à celle-ci en face des Rothschild. Il y a des faits, des pièces à noter ; aussi le sociolo-

gue doit-il avoir ce livre, mais il regrettera en même temps que l'auteur n'ait pas su mieux les utiliser. Le livre semble hâtif en sa facture. M. Demachy accorde à la franc-maçonnerie une puissance occulte qui nous semble bien considérable; il affirme cette puissance, mais il ne la prouve point.

Hommes et choses de la Révolution, par EUGÈNE SPULLER. — Volume in-18 de xxiii-335 pages ; fr. 3-50. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1896.

Ce volume est un recueil d'articles parus dans la *République française*, et M. Spuller les réimprime en vue de concourir à l'éducation de la démocratie républicaine ainsi qu'il le dit formellement dans son avant-propos. Cela demeure sa préoccupation principale. Ces articles ne sont pas des œuvres d'érudition originale et de haute critique, avoue hautement l'auteur; ce sont « des essais d'histoire à l'usage du peuple, composés avec le dessein de lui apprendre à connaître des hommes dont il ne sait guère que les noms, mais dont il ignore trop souvent la personnalité, le rôle, le caractère et les services ». Ainsi M. Spuller jugeait son livre et nous pensons qu'il le jugeait encore trop favorablement. Comme articles de journal c'est intéressant, comme livre c'est insuffisant. Ce n'est pas de l'histoire, du moins telle que nous nous la figurons, et M. Spuller oublia, en l'écrivant, les règles que Lucien traçait autrefois en sa *Manière d'écrire l'histoire*. Pour M. Spuller, la Révolution française est sainte; il faut l'admirer, pas en tout, certes, mais en presque tout; il faut surtout ne pas la disséquer, l'étaler, montrer les petitesesses et les mesquineries de ses hommes, les ignominies d'autres. Alors il écrit une histoire spéciale ne mettant au jour qu'un côté et, par suite, trompant le lecteur. C'est de l'histoire à la mode romantique, non de l'histoire scientifique. Aussi ce volume est bien inutile, et M. Spuller eût pu laisser dormir ses articles dans la *République française*. Il n'était pas besoin de les rééditer et il vaut mieux lire Taine que ce volume.

L'Enfance malheureuse, par PAUL STRAUSS. — Volume in-18 de vii-298 pages ; fr. 3-50. E. Fasquelle, éditeur. Paris, 1896.

Voilà un livre qui est très intéressant si on retire presque toutes les considérations de l'auteur, pour se borner aux documents nombreux qui y sont renfermés. Ces documents qui émaillent l'ouvrage sont des plus précieux au sociologue, à l'homme politique, à toute personne qui s'intéresse à l'avenir de l'humanité. Un aperçu de la table donnera un aperçu de ces multiples renseignements : Dépopulation; les Crimes contre l'enfance; l'Assistance maternelle; la Maternité secrète; les Enfants naturels; les Secours d'allaitement; les Crèches; la Loi Roussel; l'Abandon secret, etc. Il faut lire ce livre et l'avoir pour y trouver à loisir des renseignements épars en diverses pièces officielles. Par contre, presque toutes les considérations dont l'auteur accompagne les documents sont inutiles, insuffisantes. La plupart sont illogiques et réfutables aisément; en d'autres, l'auteur s'arrête, n'osant aller jusqu'au bout de ses déductions. Ce n'est pas impartialement, l'esprit dégagé de tout intérêt de classe, en scientifique, que M. P. Strauss a écrit son livre et, pour lui, nous le regrettons.

Espagne, par M. GEORGES LECOMTE. Volume in-18 de 340 pages ; fr. 3-50. Fasquelle, éditeur. Paris, 1896.

Ecrire après Gautier un voyage en Espagne semble passablement prétentieux. M. Lecomte n'a pourtant pas eu tort d'avoir cette prétention. Son livre est intéressant tout le temps et instructif parfois. Ce que nous préférons dans son livre, ce sont les chapitres IV et V sur l'Espagne Flamenco et sur l'art. C'est la partie la plus étudiée du livre. Nous aimons moins le chapitre VI, consacré à l'Espagne politique, parce qu'il est

un peu superficiel; il ne pouvait d'ailleurs en être autrement étant donné le peu de temps que l'auteur a passé outre-Pyrénées. En ce qui concerne le catholicisme, il nous paraît que M. Lecomte est légèrement injuste et de parti pris. Quoi qu'il en soit de ces critiques, *En Espagne* est un livre qui récréé et qu'on lira avec fruit.

Sur le Banc, par MAURICE TALMEYR. 3^e série. Volume in-18 de xxxv-358 pages; fr. 3-50. Plon, éditeur. Paris, 1896.

Sur le Banc est un recueil d'impressions et de portraits d'audience notés au jour le jour. Il y a dix-sept chapitres; les plus intéressants pour le penseur sont les deux du Panama, l'affaire Bex, l'affaire Deacon. Le défaut de toutes ces impressions, c'est qu'elles sont incomplètes; on n'a point la revue des procès comme dans *l'Année criminelle* de M. Bataille. Leur qualité c'est qu'elles fixent des détails charmants, s'il nous est permis d'employer ce mot en parlant de crimes et délits. Il y a là des portraits de président, de juges joliment troussés. Tout cela se lit aisément, distrayant le lecteur sans le fatiguer. Mais ce qui nous a surtout intéressé, c'est la préface, qui porte le titre suivant: *Le Monde criminel*. Il y a là des pages suggestives, d'autant qu'on sait que M. Talmeyr parle d'après son observation. Ses affirmations, il les déduit de faits dont il fut témoin. M. Talmeyr écrit: « L'état d'esprit criminel se réduit en résumé à un détraquement, et tout criminel est un détraqué. » C'est là une vue juste des choses, de ce qui se passe dans l'homme. Pourquoi, hélas! avoir ajouté: Il est détraqué ordinairement parce qu'il veut l'être. Vraiment est-ce qu'un homme sain désire être malade? Non. Alors pourquoi imaginer qu'un homme dont l'état psychique est bon désire qu'il devienne mauvais, qu'il se détraque? M. Talmeyr a eu grand tort d'écrire ces erreurs et il y a été poussé, peut-être à son insu, par la hardiesse des idées qui fatalement se déduisaient de ces observations. L'irresponsabilité des criminels ressort clairement des dires de M. Talmeyr, mais il n'a pas osé l'écrire, il ne l'a peut-être pas vu. Le criminel est un détraqué, un aberré, écrit l'auteur, et c'est vrai, et il en résulte qu'il est un irresponsable, un malade, non un coupable. C'est la déduction qui ressort nette de la préface « *Le Monde criminel* ». *Sur le Banc* doit être lu aussi bien par le curieux en manière de distraction que par le penseur, le sociologue. C'est un livre indispensable comme document à tout criminologue.

A. HAMON

LE MOIS

Un nouveau livre de vers de Verlaine vient d'être mis en vente par M^{me} Veuve Vanier, à Paris. Il a pour titre *Invectives*. On parle des mémoires de Paul Verlaine ; ce serait curieux.

LES MÈRES ESPAGNOLES ET CUBA. — Le gouvernement a supprimé les communications téléphoniques entre Madrid et Saragosse.

On raconte qu'un grand nombre de femmes du peuple parcourent les rues de Saragosse en criant : « Que les riches aillent à Cuba comme les pauvres ! »

Les cris poussés par les femmes étaient une protestation contre la loi militaire qui permet, moyennant 15,000 pesetas, de se dispenser du service militaire pour Cuba. D'autres manifestants criaient : « Vive l'Espagne ! », « Que nos enfants restent ici ! » L'Espagne peut en faire son deuil : elle perdra Cuba. De plus, une série d'hommes de cette belle race espagnole seront tués par les fièvres ou les balles. Pauvre peuple gouverné par une femme et un jeune enfant.

Le meurtre des Arméniens en Turquie continue de plus en plus. C'est une honte pour les nations civilisées.

Une grève très importante s'est développée à Saint-Pétersbourg. Dans ce terrible pays on mobilise de suite la police ; les cosaques, les soldats parcourent les rues l'arme chargée. Le nombre des grévistes est énorme.

PRISONNIERS POLITIQUES EN SIBÉRIE. — Les lecteurs de la *Société nouvelle* doivent se souvenir des longs articles que la revue a eu l'honneur de publier à ce sujet il y a deux ans. Cinq chapitres ont paru dans la *Société nouvelle*.

On se rappelle l'énorme intérêt qui accueillait alors le récit absolument véridique de Georges Kennan, rédacteur du *Century Magazine*. Cette revue américaine avait chargé Kennan de faire cette enquête. Toute la presse française, par la plume des écrivains indépendants, publia à ce sujet des articles indignés : Mirbeau dans le *Journal*, Clémenceau dans la *Justice* et tant d'autres journaux dont les noms nous échappent. Comme elle a pu le faire tant de fois depuis treize ans, la *Société nouvelle* révélait les horreurs du bagne de la Sibérie. On ne peut s'imaginer les abominables choses qui se passent dans ces prisons. On reste stupéfait devant l'atrocité qui s'y déploie, au récit du martyr, des longs supplices se terminant souvent par la folie, à la joie inconsciente de ceux qui les supportaient. Et l'on continue à briser tous les jours dans ces supplices inavouables toute une jeunesse : femmes, hommes, dévoués à la cause, au bien du monde et de l'humanité.

Un pays qui a connu et connaît encore de tels drames est un pays maudit et les maîtres autocrates qui ont pu ordonner l'emprisonnement durant des années dans les glaces sibériennes d'hommes d'une vie dévouée, devraient aller voir le résultat de leur odieuse autocratie.

Une traduction du livre de Kennan vient de paraître à Genève.

Après avoir pris connaissance de ce livre, dit la *Question sociale* de Paris, on est saisi d'une profonde pitié. Cette pitié se porte en premier lieu sur les malheureux dont les souffrances nous sont dépeintes ; elle ne se porte pas moins sur un pays qui est encore, par sa législation et son degré de civilisation, a des pratiques dont l'Europe occidentale et les pays protestants ont depuis secoué le joug. Car il faut bien se le dire : les traitements employés en Russie dans les maisons de détention, les procédés dont on use vis-à-vis des prisonniers politiques, les raisons souvent dérisoires pour lesquelles ceux-ci sont arrêtés, mis au secret et tourmentés, tout cela nous l'avons connu dans nos pays en France.

L'auteur de ces pages émouvantes, M. Kennan, est un ingénieur américain qui a fait à trois reprises des séjours prolongés en Sibérie. A la suite des deux premiers, il publia un livre, donna des conférences, où il fit semblant de passer sous silence bien des choses, ce qui lui valut la bienveillance du gouvernement russe et lui procura, de la part de celui-ci, des facilités rares pour étudier les choses de plus près dans un troisième voyage. Ce qu'il apprit alors, en interrogeant des centaines de déportés, en comparant leurs rapports, en visitant quelques prisons, en s'entretenant avec plusieurs fonctionnaires, il nous le donne dans ce volume, et l'on comprend qu'en face de ces nouvelles informations, ses jugements sur le régime russe se soient modifiés. On se sent en présence d'une œuvre de conscience et de vérité.

Ce qui surprend, révolte, c'est que cela existe encore quelque part, de nos jours, et pas bien loin de nous, c'est que, par exemple, pour avoir émis plus ou moins publiquement une opinion quelque peu critique sur un acte du gouvernement, pour avoir fait imprimer dans un journal ou dans un livre ses remarques destinées à ébranler la confiance du peuple dans les lois de l'empire ou dans les règlements de l'administration, on puisse être puni de seize mois de détention ; c'est que, une fois arrêté comme suspect, on soit mis au secret absolu, que la prison préventive puisse se prolonger des mois, jusqu'à quatre ans, avec un régime d'isolement, de silence absolu et d'inaction telle que la folie s'ensuive souvent et bien vite ; et enfin, c'est que les établissements de détention, dans leur ensemble, soient tenus avec un suprême arbitraire et « dans un état peu satisfaisant », pour employer ici l'euphémisme des rapports officiels.

L'auteur voit là, dans ces mesures de rigueur infligées aux suspects pendant le temps prolongé des emprisonnements préventifs imposés à plusieurs, l'un des motifs de ces haines furieuses qui ont fait explosion dans le mouvement nihiliste ; et il voit la cause de ces mesures de rigueur elles-mêmes dans une législation arriérée, dont il donne de multiples exemples en son premier chapitre, législation politique et religieuse que le gouvernement doit faire exécuter, et dont le czar lui-même ne saurait essayer de s'affranchir en dépit de toutes les démarches tentées auprès de lui par des chrétiens généreux. On ne saurait oublier, en effet, que pour vivre, comme le XIX^e siècle, au point de vue national, militaire et industriel, la Russie est de trois siècles en arrière, politiquement, religieusement, constitutionnellement parlant.

Nous remercions le traducteur, M. Testuz, qui a mis au service d'une cause qui a fait battre son cœur un style qui force l'attention et émeut le cœur.

LE PRINCIPE DE L'ÉTAT

Manuscrit inédit de MICHEL BAKOUNINE

On sait que Bakounine, toujours prêt de mettre toute son activité à la disposition de la cause immédiate et urgente, fut par là et par d'autres raisons empêché de publier et même d'élaborer au complet l'ensemble de ses idées politiques et sociales. (Voir la préface au volume d'*Œuvres* publié à Paris en 1895.) Donc, il faut reconstituer cet ensemble des écrits et fragments de théorie qu'il a laissés : *L'Antithéologisme, Dieu et l'État, etc.* Ici se range aussi le manuscrit que nous publions : *Le Principe de l'État* (manuscrit de 36 pages — dont la suite manque — in-4°, écrit d'une écriture très rapide, probablement en 1871). Il était peut-être destiné à être un résumé des idées sur l'État, mais ce sujet ne put être abordé proprement sans enquête sur l'origine des idées religieuses et au milieu d'une dissection du christianisme, ce qui paraît être conservé du manuscrit (36 pages) se termine; l'auteur allait traiter plus tard des « *fictions politiques et juridiques, les unes comme les autres n'étant d'ailleurs que des conséquences ou des transformations de la fiction religieuse* » (p. 27 du manuscrit), ce qui explique la disposition et l'arrangement du sujet.

Dans ce fragment se retrouvent de nombreux arguments, conclusions, etc., avec lesquels on est familier d'après les autres écrits de Bakounine : cela s'explique par le fait que, la plupart de ces autres écrits n'ayant pas été publiés de son vivant, il était évidemment libre de les employer dans de nouveaux écrits. Toutefois Bakounine est encore si peu connu et sait trop parler pour lui-même qu'il fallait une excuse pour publier quelque partie inédite de son œuvre. N.

Octobre 1896.

Au fond, la conquête n'est pas seulement l'origine, elle est aussi le but suprême de tous les États, grands ou petits, puissants ou faibles, despotiques ou libéraux, monarchiques, aristocratiques, démocratiques, et voire même socialistes, en supposant que l'idéal des socialistes allemands, celui d'un grand État communiste, se réalise jamais.

Qu'elle a été le point de départ de tous les États, anciens et modernes, cela ne pourra être mis en doute par personne, puisque chaque page de l'histoire universelle le prouve suffisamment. Nul ne contestera non plus que les grands États actuels n'aient pour objet, plus ou moins avoué, la conquête. Mais les États moyens et surtout les petits États, dira-t-on, ne

pensent qu'à se défendre et il serait ridicule de leur part de rêver la conquête.

Ridicule tant qu'on voudra, mais néanmoins c'est leur rêve, comme c'est le rêve du plus petit paysan propriétaire de s'arrondir au détriment de son voisin ; s'arrondir, s'aggrandir, conquérir à tout prix et toujours, c'est une tendance fatalement inhérente à tout État, quel que soit son extension, sa faiblesse ou sa force, parce que c'est une nécessité de sa nature. Qu'est-ce que l'État si ce n'est l'organisation de la puissance ; mais il est dans la nature de toute puissance de ne point pouvoir souffrir ni de supérieure ni d'égale, — la puissance ne pouvant avoir d'autre objet que la domination, et la domination n'étant réelle que lorsque tout ce qui l'entrave lui est assujéti ; aucune puissance n'en souffre une autre que lorsqu'elle y est forcée, c'est-à-dire que lorsqu'elle se sent impuissante à la détruire ou à la renverser. Le seul fait d'une puissance égale est une négation de son principe et une menace perpétuelle contre son existence ; car c'est une manifestation et une preuve de son impuissance. Par conséquent, entre tous les États qui existent l'un à côté de l'autre, la guerre est permanente et leur paix n'est qu'une trêve.

Il est dans la nature de l'État de se poser aussi bien pour lui-même que pour tous ses sujets comme l'objet absolu. Servir sa prospérité, sa grandeur, sa puissance, c'est la vertu suprême du patriotisme. L'État n'en reconnaît point d'autre, tout ce qui lui sert est bon, tout ce qui est contraire à ses intérêts est déclaré criminel, telle est la morale des États.

C'est pourquoi la morale politique a été de tout temps non seulement étrangère, mais absolument contraire à la morale humaine. Cette contradiction est une conséquence forcée de son principe : l'État n'étant qu'une partie, se pose et s'impose comme le tout ; il ignore le droit de tout ce qui n'étant pas lui-même, se trouve en dehors de lui, et quand il le peut sans danger pour lui-même, il le viole. — L'État est la négation de l'humanité.

Y a-t-il un droit humain et une morale humaine absolus ? Par le temps qui court et en voyant tout ce qui se passe et se fait aujourd'hui en Europe, on est bien forcé de se poser cette question.

D'abord, l'absolu existe-t-il et tout n'est-il pas relatif dans le monde ! Ainsi pour la morale et le droit : ce qui s'appelait droit, hier, ne l'est plus aujourd'hui, et ce qui paraît moral en Chine peut ne pas être considéré comme tel en Europe. A ce point de vue chaque pays, chaque époque ne devraient être jugés qu'au point de vue des opinions contemporaines ou locales, et il n'y aurait ni droit humain universel, ou morale humaine absolue.

De cette manière, après avoir rêvé l'un et l'autre, quand nous avons

été métaphysiciens ou chrétiens, devenus positivistes aujourd'hui, nous devrions renoncer à ce rêve magnifique pour retomber dans l'étroitesse morale de l'antiquité, qui ignore jusqu'au nom même de l'humanité, au point que tous les dieux ne furent que des dieux exclusivement nationaux et accessibles seulement aux cultes privilégiés.

Mais aujourd'hui que le ciel est devenu désert et que tous les dieux, y compris naturellement le Jéhovah des juifs, l'Allah des mahométans et le bon Dieu des chrétiens, se trouvent détrônés, aujourd'hui ce serait peu encore : nous retomberions dans le matérialisme crasse et brutal des Bismarck, des Thiers et des Frédéric II, selon lesquels *Dieu était toujours du côté des gros bataillons*, comme l'a excellemment dit ce dernier ; l'unique objet digne de culte, le principe de toute morale, de tout droit serait la force ; c'est la vraie religion d'État.

Eh bien, non ! Quelque athées que nous soyons, et précisément parce que nous sommes des athées, nous reconnaissons une morale humaine et un droit humain absolus. Seulement, il s'agit de s'entendre sur la signification de ce mot *absolu*. L'absolu universel, embrassant la totalité infinie des mondes et des êtres, nous ne le concevons pas, parce que non seulement nous sommes incapables de le percevoir par nos sens, mais nous ne pouvons pas même l'imaginer. Toute tentative de ce genre nous ramènerait dans le vide, tant aimé des métaphysiciens, de l'abstraction absolue.

L'absolu que nous entendons est un absolu très relatif et notamment relatif exclusivement à l'espèce humaine. Cette dernière est loin d'être éternelle : née sur la terre, elle mourra avec elle, peut-être même avant elle, faisant place, selon le système de Darwin, à une espèce plus puissante, plus complète, plus parfaite. Mais tant qu'elle existe, elle a un principe qui lui est inhérent et qui la fait précisément ce qu'elle est : c'est ce principe qui constitue, par rapport à elle, l'absolu. Voyons quel est ce principe.

De tous les êtres vivant sur cette terre, l'homme est à la fois le plus *social* et le plus *individualiste*. Il est sans contredit aussi le plus *intelligent*. Il existe peut-être des animaux qui sont même plus sociaux que lui, par exemple les abeilles, les fourmis ; mais par contre, ils sont si peu individualistes, que les individus appartenant à ces espèces sont absolument absorbés par ces dernières et comme anéantis dans leur société : ils sont tout pour la collectivité, rien ou presque rien pour eux-mêmes. Il paraît qu'il existe une loi naturelle, conformément à laquelle plus une espèce d'animaux est élevée dans l'échelle des êtres, par organisation plus complète, plus elle laisse de latitude, de liberté et d'individualité à chacun. Les animaux féroces, qui occupent incontestablement le rang le plus élevé, sont individualistes au suprême degré.

L'homme, animal féroce par excellence, est le plus individualiste de tous. Mais en même temps, et c'est un de ses traits distinctifs, il est éminemment, instinctivement et fatalement socialiste. C'est tellement vrai, que son intelligence même qui le rend si supérieur à tous les êtres vivants et qui le constitue en quelque sorte le maître de tous, ne peut se développer et arriver à la conscience d'elle-même qu'en société et par le concours de la collectivité tout entière.

Et en effet, nous savons bien qu'il est impossible de penser sans paroles ; en dehors ou avant la parole, il peut y avoir sans doute des représentations ou des images des choses, mais il n'y a pas de pensées. La pensée voit et ne se développe qu'avec la parole. Penser c'est donc parler mentalement en soi-même. Mais toute conversation suppose au moins deux personnes, l'une c'est vous ; qui est l'autre ? C'est tout le monde humain que vous connaissez.

L'homme, en tant qu'individu animal, comme les animaux de toutes les autres espèces, a de prime abord et dès qu'il commence à respirer, le sentiment immédiat de son existence individuelle ; mais il n'acquiert la conscience réfléchie de lui-même, conscience qui constitue proprement sa personnalité, qu'au moyen de l'intelligence, et par conséquent seulement dans la société. Votre personnalité la plus intime, la conscience que vous avez de vous-même dans votre for intérieur, n'est en quelque sorte que le reflet de votre propre image, répercuté et à vous renvoyé comme par autant de miroirs, par la conscience tant collective qu'individuelle de tous les êtres humains qui composent votre monde social. Chaque homme que vous connaissez et avec lequel vous vous trouvez en rapports, soit directs soit indirects, détermine, plus ou moins, votre être le plus intime, contribue à vous faire ce que vous êtes, à constituer votre personnalité. Par conséquent, si vous êtes entouré d'esclaves, fussiez-vous leur maître, vous n'en êtes pas moins un esclave, la conscience des esclaves ne pouvant vous renvoyer que votre image avilie. La bêtise de tout le monde vous abêtit, tandis que l'intelligence de tous vous illumine, vous élève ; les vices de votre milieu social sont vos vices, et vous ne sauriez être un homme réellement libre, si vous n'êtes entouré d'hommes également libres, l'existence d'un seul esclave suffisant pour amoindrir votre liberté. Dans l'immortelle déclaration des droits de l'homme, faite par la Convention Nationale, nous trouvons clairement exprimée cette vérité sublime *que l'esclavage d'un seul être humain est l'esclavage de tous.*

Elle contient toute la morale humaine, précisément ce que nous avons appelé *la morale absolue*, absolue sans doute par rapport à l'humanité seulement, non par rapport au reste des êtres, ni encore moins par rapport

à la totalité infinie des mondes, à nous éternellement inconnue. Nous la retrouvons en germe, plus ou moins, dans tous les systèmes de morale qui se sont produits dans l'histoire et dont elle fut en quelque sorte comme la lumière latente, lumière qui ne s'y est manifestée d'ailleurs, le plus souvent, que par des reflets aussi incertains qu'imparfaits. Tout ce que nous voyons d'absolument vrai, c'est-à-dire d'humain, n'est dû qu'à elle seule. Et comment en serait-il autrement, puisque tous les systèmes de morale qui se sont successivement développés, dans le passé, aussi bien que tous les autres développements de l'homme, y compris les développements théologiques et métaphysiques, n'ont jamais eu d'autre source que la nature humaine, n'ont été que ses manifestations plus ou moins imparfaites. Mais cette loi morale que nous appelons absolue, qu'est-elle, sinon l'expression la plus pure, la plus complète, la plus adéquate, comme diraient les métaphysiciens, de cette même nature humaine, essentiellement socialiste et individualiste à la fois.

Le défaut principal des systèmes de morale enseignés dans le passé, c'est d'avoir été ou exclusivement socialiste ou exclusivement individualiste. Ainsi la morale civique, telle qu'elle nous a été transmise par les Grecs et les Romains, fut une morale exclusivement socialiste, dans ce sens qu'elle sacrifie toujours l'individualité à la collectivité: Sans parler des myriades des esclaves qui constituèrent toute la base de la civilisation antique, ne comptant eux-mêmes que comme des choses, l'individualité du citoyen grec ou romain lui-même fut toujours patriotiquement immolée au profit de la collectivité constituée en État. Ainsi lorsque les citoyens, fatigués de cette immolation permanente, se refusèrent au sacrifice, les républiques grecques d'abord, puis romaines, s'écroulèrent. Le réveil de l'individualisme causa la mort de l'antiquité.

Il trouva sa plus pure et sa complète expression dans les religions monothéistes, dans le judaïsme, dans le mahométisme et dans le christianisme surtout. Le Jéhovah des juifs s'adresse encore à la collectivité, au moins sous certains rapports, puisqu'il a un peuple élu, quoiqu'il contienne déjà tous les germes de la morale exclusivement individualiste.

Il devait en être ainsi : les dieux de l'antiquité grecque et romaine ne furent, en dernière analyse, que les symboles, les représentants suprêmes de la collectivité divisée, de l'État. En les adorant, on adorait l'État, et toute la morale qui fut enseignée en leur nom ne put par conséquent avoir d'autre objet que le salut, la grandeur et la gloire de l'État.

Le dieu des juifs, despote jaloux, égoïste et vaniteux s'il en fut, se garda bien non d'identifier, mais seulement de mêler sa terrible personne avec la collectivité de son peuple élu, élu pour lui servir de marche-pied de prédi-

lection tout au plus, mais non pour oser s'élever jusqu'à lui. Entre lui et son peuple, il y eut toujours un abîme. D'ailleurs, n'admettant d'autre objet d'adoration que lui-même, il ne pouvait souffrir le culte de l'État. Aussi des juifs, tant collectivement qu'individuellement, n'a-t-il jamais exigé que des sacrifices pour lui-même, jamais pour leur collectivité ou pour la grandeur et la gloire de l'État.

Au reste, les commandements de Jéhovah, tels qu'ils nous sont transmis par le Décalogue, ne s'adressent presque exclusivement qu'à l'individu : ne font exception que ceux d'entre eux dont l'exécution dépassant les forces d'un individu, exigerait le concours de tous : par exemple, l'ordre si singulièrement humain qui enjoignit aux juifs d'extirper jusqu'au dernier, les femmes et les enfants y compris, tous les païens qu'ils trouveraient sur la terre promise, ordre vraiment digne du Père de notre sainte Trinité chrétienne qui se distingue, comme on sait, par son amour exubérant pour cette pauvre espèce humaine.

Tous les autres commandements ne s'adressent qu'à l'individu : tu ne tueras pas (excepté les cas très fréquents où je l'ordonnerai moi-même, aurait-il dû ajouter) ; tu ne voleras ni la propriété ni la femme d'autrui (considérée en quelque sorte aussi comme une propriété) ; tu respecteras tes parents. Mais surtout tu m'adoreras, moi, le dieu jaloux, égoïste, vaniteux et terrible, et si tu ne veux encourir ma colère, tu chanteras mes louanges et t'aplatiras éternellement devant moi.

Dans le mahométanisme il n'y a pas même l'ombre du collectivisme national et restreint qui domine dans les religions antiques et dont on retrouve encore quelques faibles restes jusque dans le culte judaïque. Le Coran ne connaît point de peuple élu ; tous les croyants, à quelque nation ou quelque communauté qu'ils appartiennent, sont individuellement, non collectivement, les élus de Dieu. Aussi les califes, successeurs de Mahomet, ne s'appelèrent-ils jamais autrement que les chefs des croyants.

Mais nulle religion ne poussa aussi loin le culte de l'individualisme que la religion chrétienne. Devant les menaces de l'enfer et les promesses absolument individuelles du paradis, accompagnées de cette terrible déclaration que *sur beaucoup d'appelés il n'y aura que très peu d'élus*, ce fut un désarroi, un sauve-qui-peut général ; une sorte de course au clocher où chacun n'était stimulé que par une préoccupation unique, celle de sauver sa propre petite âme. On conçoit qu'une telle religion ait pu et dû donner le coup de grâce à la civilisation antique, fondée exclusivement sur le culte de la collectivité, de la patrie, de l'État et en dissoudre toutes les organismes à une époque surtout où elle se mourrait déjà de vieillesse. L'individualisme est un si puissant dissolvant ! Nous en voyons la preuve dans le monde bourgeois actuel.

A notre sens, c'est-à-dire au point de vue de la morale humaine, toutes les religions monothéistes, mais surtout la religion chrétienne, comme la plus complète et la plus conséquente de toutes, sont foncièrement, essentiellement, principalement immorales : en créant leur Dieu, elles ont proclamé la déchéance de tous les hommes, dont elles n'admirent la solidarité que dans le péché; et en posant le principe du salut exclusivement individuel, elles ont renié et détruit, autant qu'il était en leur puissance de le faire, la collectivité humaine, c'est-à-dire le principe même de humanité.

N'est-il pas étrange qu'on ait attribué au christianisme l'honneur d'avoir créé l'idée de l'humanité, dont il fut au contraire le négateur le plus complet et le plus absolu. Toutefois, sous un rapport il put revendiquer cet honneur, mais seulement sous un seul : il y a contribué d'une manière négative, en coopérant puissamment à la destruction des collectivités restreintes et partielles de l'antiquité, en hâtant la décadence naturelle des patries et des cités qui, s'étant divinisées dans leurs Dieux, formaient un obstacle à la constitution de l'humanité; mais il est absolument faux de dire que le christianisme ait eu jamais la pensée de constituer cette dernière, ou qu'il ait seulement compris, ni même pressenti, ce que nous appelons aujourd'hui la solidarité des hommes, l'humanité qui est une idée toute moderne, entrevue par la renaissance, mais conçue et énoncée d'une manière claire et précise seulement au XVIII^e siècle.

Le christianisme n'a absolument rien à faire avec l'humanité, par cette simple raison qu'il a pour objet unique la divinité, mais l'une exclut l'autre. L'idée de l'humanité repose sur la solidarité fatale, naturelle de tous les hommes entre eux. Mais le christianisme, avons-nous dit, ne reconnaît cette solidarité que dans le péché, et la repousse absolument dans le salut, dans le règne de ce Dieu qui sur beaucoup d'appelés ne fait grâce qu'à très peu d'élus, et qui dans sa justice *adorable*, poussé sans doute par cet amour infini qui le distingue, avant même que les hommes fussent nés sur cette terre, en avait condamné l'immense majorité aux souffrances éternelles de l'enfer, et cela pour les punir d'un péché commis non par eux-mêmes mais par leurs premiers ancêtres, qui d'ailleurs furent bien forcés de le commettre : celui d'infliger un démenti à la prescience divine.

Telle est la logique saine et la base de toute la morale chrétienne. Qu'ont-elles à faire avec la logique et la morale humaines?

C'est en vain qu'on s'efforcerait de nous prouver que le christianisme reconnaît bien la solidarité des hommes, en nous citant des formules de l'Évangile qui semblent prédire l'avènement d'un jour où il n'y aura plus qu'un seul berger et un seul troupeau; qu'on nous montrera l'Église catholique romaine, tendant incessamment à la réalisation de ce but par la sou-

mission du monde entier au gouvernement du pape. La transformation de l'humanité tout entière en troupeau, ainsi que la réalisation, heureusement impossible, de cette monarchie universelle et divine n'ont absolument rien à faire avec le principe de la solidarité humaine, qui seul constitue ce que nous appelons l'humanité. Il n'y a pas même l'ombre de cette solidarité dans la société telle que les chrétiens la rêvent et dans laquelle on n'est rien par la grâce des hommes, tout par la grâce de Dieu, véritable troupeau de moutons désagrégés, et qui n'ont et ne doivent avoir aucuns rapports immédiats et naturels entre eux, au point qu'il leur est même interdit de s'unir pour la reproduction de l'espèce, sans la permission ou la bénédiction de leur berger, le prêtre seul ayant le droit de les marier au nom de ce dieu qui est l'unique trait d'union légitime entre eux : séparés en dehors de lui, les chrétiens ne s'unissent et ne peuvent s'unir qu'en lui. En dehors de cette sanction divine, tous les rapports humains, même les liens de famille, participent à la malédiction générale qui frappe la création, sont réprouvés la tendresse des parents, des époux, des enfants, l'amitié fondée sur la sympathie et sur l'estime réciproques, l'amour et le respect des hommes, la passion du vrai, du juste et du bien, celle de la liberté, et la plus grande de toutes, celle qui implique toutes les autres, la passion de l'humanité, — tout cela est maudit et ne saurait être réhabilité que par la grâce de Dieu. Tous les rapports d'hommes à hommes doivent être sanctifiés par l'intervention divine ; mais cette intervention les dénature, les démoralise, les détruit. Le divin tue l'humain et tout le culte chrétien ne consiste proprement que dans cette immolation perpétuelle de l'humain en honneur de la divinité.

Qu'on n'objecte pas que le christianisme ordonne aux enfants d'aimer leurs parents, aux parents d'aimer leurs enfants, aux époux de s'affectionner mutuellement. Oui, mais il leur commande et ne leur permet de les aimer non immédiatement, non naturellement et pour eux-mêmes, mais seulement en Dieu et pour l'amour de Dieu ; il n'admet tous ces rapports actuels qu'à condition que Dieu s'y trouve en tiers, et ce terrible tiers tue les conjoints. L'amour divin anéantit l'amour humain. Le christianisme ordonne, il est vrai, d'aimer notre prochain autant que nous-mêmes, mais il nous ordonne en même temps d'aimer Dieu plus que nous-mêmes et par conséquent aussi plus que le prochain, c'est-à-dire de lui sacrifier le prochain pour le salut de nous-mêmes, car à la fin des comptes le chrétien n'adore Dieu que pour le salut de son âme.

Dieu étant donné, tout cela est rigoureusement conséquent : Dieu est l'infini, l'absolu, l'éternel, le tout-puissant ; l'homme est le fini, l'impuissant. En comparaison de Dieu, sous tous les rapports, il n'est rien. Le

divin seul est juste, vrai, heureux et bon, et tout ce qui est humain dans l'homme doit être par là même déclaré faux, inique, détestable et misérable. Le contact de la divinité avec cette pauvre humanité doit donc nécessairement dévorer, consommer, anéantir tout ce qui reste d'humain dans les hommes.

Aussi l'intervention divine dans les affaires humaines n'a-t-elle jamais manqué de produire des effets excessivement désastreux. Elle pervertit tous les rapports des hommes entre eux et remplace leur solidarité naturelle par la pratique hypocrite et malsaine des communautés religieuses, où, sous les dehors de la charité, chacun ne songe qu'au salut de son âme, faisant ainsi, sous le prétexte de l'amour divin, de l'égoïsme humain excessivement raffiné, plein de tendresse pour lui-même et d'indifférence, de malveillance, voire même de cruauté pour le prochain. Cela explique l'alliance intime qui a toujours existé entre le bourreau et le prêtre, alliance franchement avouée par le célèbre champion de l'ultramontanisme, M. Joseph de Maistre, dont la plume éloquente, après avoir divinisé le pape, n'a pas manqué de réhabiliter le bourreau; — l'un était, en effet, le complément nécessaire de l'autre.

Mais ce n'est pas dans la seule Eglise catholique qu'existe et se produit cette tendresse excessive pour le bourreau. Les ministres sincèrement religieux et croyants des différents cultes protestants, n'ont-ils pas unanimement protesté de nos jours contre l'abolition de la peine de mort, tant il est vrai que l'amour divin tue dans les cœurs qui en sont pénétrés, l'amour des hommes; tant il est vrai aussi que tous les cultes religieux en général, mais parmi eux le christianisme surtout, n'ont jamais eu d'autre objet que de sacrifier des hommes à leurs dieux. Et parmi toutes les divinités dont nous parle l'histoire, en est-il une seule qui ait fait verser tant de larmes et de sang que ce bon Dieu des chrétiens ou qui ait perverti au même point les intelligences, les cœurs et tous les rapports des hommes entre eux?

Sous cette influence malsaine, l'esprit s'éclipsait et la recherche ardente de la vérité se transformait en un culte complaisant du mensonge; la dignité humaine s'avalissait, l'homme (*un mot illisible*) devenait traître, la bonté cruelle, la justice inique et le respect humain se transformait en un mépris croyant pour les hommes; l'instinct de la liberté aboutissait à l'établissement du servage, et celui de l'égalité à la sanction des privilèges les plus monstrueux. La charité, devenant délatrice et persécutrice, ordonnait le massacre des hérétiques et les orgies sanglantes de l'Inquisition; l'homme religieux s'appela jésuite, mômier ou piétiste — renonçant à l'humanité il visa à la sainteté — et le saint sous les dehors d'une humanité plus (*un mot illisible*) devenait hypocrite et de la charité cacha l'orgueil et l'égoïsme

immense d'un Moi humain absolument isolé et qui s'aime lui-même dans son Dieu. Car il ne faut pas s'y tromper ; ce que l'homme religieux cherche surtout et ce qu'il croit trouver dans la divinité qu'il aime, c'est encore lui-même, mais glorifié, investi de la toute-puissance et immortalisé. Aussi y a-t-il puisé trop souvent des prétextes et des instruments pour asservir et pour exploiter le monde humain.

Voilà donc le dernier mot du culte chrétien ; c'est l'exaltation de l'égoïsme, qui, rompant toute solidarité sociale, s'aime lui-même dans son Dieu et s'impose à la masse ignorante des hommes au nom de ce Dieu, c'est-à-dire au nom de son Moi humain, sciemment ou inconsciemment exalté et divinisé par lui-même. C'est pourquoi aussi les hommes religieux sont ordinairement si féroces : en défendant leur Dieu, ils prennent part pour leur égoïsme, pour leur orgueil et pour leur vanité.

De tout cela il résulte que le christianisme est la négation la plus décisive et la plus complète de toute solidarité entre les hommes, c'est-à-dire de la société, et par conséquent aussi de la morale, puisqu'en dehors de la société, je crois l'avoir démontré, il ne reste que les rapports religieux de l'homme isolé avec son Dieu, c'est-à-dire avec lui-même.

Les métaphysiciens modernes, à partir du XVII^e siècle, ont essayé de rétablir la morale, en la fondant non sur Dieu, mais sur l'homme. Par malheur, obéissant aux tendances de leur siècle, ils avaient pris pour point de départ non l'homme social, vivant et réel, qui est le double produit de la nature et de la société, mais le Moi abstrait de l'individu, en dehors de tous ses liens naturels et sociaux, celui même que divinisa l'égoïsme chrétien, et que toutes les Églises, tant catholique que protestantes, adorent comme leur Dieu.

Comment est né le Dieu unique des monothéistes ? Par l'élimination nécessaire de tous les êtres réels et vivants.

Pour expliquer ce que nous entendons par là, il devient nécessaire de dire quelques mots sur la religion. Nous voudrions bien ne pas en parler du tout, mais par le temps qui court il devient impossible de traiter les questions politiques et sociales sans toucher à la question religieuse.

C'est bien à tort qu'on a prétendu que le sentiment religieux n'est propre qu'aux hommes ; on en retrouve parfaitement tous les éléments fondateurs dans le monde animal, et parmi ces éléments le principal, c'est la peur. « La crainte de Dieu », disent les théologiens, « est le commencement de la sagesse. » Eh bien ! cette crainte ne se retrouve-t-elle pas, excessivement développée, dans les bêtes, et tous les animaux ne sont-ils pas constamment effarouchés. Tous éprouvent une terreur instinctive vis-à-vis de la toute-puissante nature qui les produit, les élève, les nourrit, il est vrai, mais qui en

même temps les écrase, les enveloppe de toutes parts, en menaçant leur existence à chaque heure et qui finit toujours par les tuer.

Comme les animaux de toutes les autres espèces n'ont pas cette puissance d'abstraction et de généralisation dont l'homme seul est doué, ils ne se représentent pas la totalité des êtres que nous appelons la nature, mais ils la sentent et ils en ont peur. C'est là le vrai commencement du sentiment religieux.

L'adoration même ne manque pas. Sans parler du tressaillement d'allégresse qu'éprouvent tous les êtres vivants au lever du soleil, ni de leurs gémissements à l'approche d'une de ces terribles catastrophes naturelles qui les détruisent par milliers, — on n'a qu'à considérer, par exemple, l'attitude du chien en présence de son maître. N'est-ce pas là tout à fait celle de l'homme vis-à-vis de son iDeu ?

L'homme aussi n'a pas commencé par la généralisation des phénomènes naturels, et il n'est arrivé à la conception de la nature comme être unique, qu'après bien des siècles de développement moral. L'homme primitif, le sauvage, peu différent du gorille, partagea sans doute très longtemps toutes les sensations et les représentations instinctives du gorille; ce ne fut que très à la longue qu'il commença à en faire l'objet de ses réflexions, d'abord nécessairement enfantines, à leur donner un nom, et par là même à les fixer dans son esprit naissant.

Ce fut ainsi que le sentiment religieux qu'il avait en commun avec les animaux des autres espèces prit corps, devint en lui une représentation permanente et comme le commencement d'une idée, celle de l'existence occulte d'un être supérieur et beaucoup plus puissant que lui et généralement très cruel et très malfaisant, de l'être qui lui fait peur, en un mot, de son Dieu.

Tel fut le premier Dieu, tellement rudimentaire, il est vrai, que le sauvage qui le cherche partout pour le conjurer, crut le trouver parfois dans un morceau de bois, dans un torchon, un os ou une pierre : ce fut l'époque du *fétichisme* dont nous retrouvons encore aujourd'hui des vestiges dans le catholicisme.

Il fallut, sans doute, des siècles encore pour que l'homme sauvage passât du culte des fétiches inanimés à celui des fétiches vivants, à celui des *sorciers*. Il y arrive par une longue série d'expériences et par le procédé de l'élimination : ne trouvant pas la puissance redoutable qu'il voulait conjurer dans les fétiches, il la cherche dans l'homme-Dieu, le *sorcier*.

Plus tard et toujours par ce même procédé d'élimination et en faisant abstraction du sorcier, dont l'expérience lui avait enfin démontré l'impuissance, l'homme sauvage adora tour à tour les phénomènes les plus gran-

dioses et les plus terribles de la nature : la tempête, le tonnerre, le vent et continuant ainsi, d'élimination en élimination, il monta enfin au culte du soleil et des planètes. Il paraît que l'honneur d'avoir créé ce culte appartient aux peuples païens.

C'était déjà un très grand progrès. Plus la divinité, c'est-à-dire la puissance qui fait peur, s'éloignait de l'homme et plus elle paraissait respectable et grandiose. Il n'y avait plus qu'un seul grand pas à faire, pour l'établissement définitif du monde religieux, ce fut d'arriver à l'adoration d'une *divinité* invisible.

Jusqu'à ce *salto mortale* de l'adoration du visible à l'adoration de l'invisible, les animaux des autres espèces avaient pu, à la rigueur, accompagner leur frère cadet, l'homme, dans toutes ses expériences théologiques. Car eux aussi adorent à leur manière tous les phénomènes de la nature. Nous ne savons pas ce qu'ils peuvent éprouver pour les autres planètes ; toutefois, nous sommes certains que la lune et surtout le soleil exercent sur eux une influence très sensible. Mais la divinité invisible n'a pu avoir été inventée que par l'homme.

Mais l'homme lui-même, par quel procédé a-t-il pu découvrir cet être invisible, dont aucun de ses sens, pas même sa vue n'ont pu l'aider à constater la réelle existence, et au moyen de quel artifice a-t-il pu en reconnaître la nature et les qualités ? Quel est enfin cet être supposé absolu et que l'homme a cru avoir trouvé au-dessus et en dehors de toutes choses.

Le procédé ne fut autre que cette opération bien connue de l'esprit que nous appelons abstraction ou élimination, et le résultat final de cette opération ne peut être que l'abstrait absolu, le rien, le néant. Et c'est précisément ce néant que l'homme adore comme son Dieu.

En s'élevant par son esprit au-dessus de toutes les choses réelles et vivantes, y compris son propre corps, en faisant abstraction de tout ce qui est sensible ou même seulement visible, y compris le firmament avec toutes les étoiles, l'homme se trouve en face du vide absolu, du néant indéterminé, infini, sans aucun contenu, comme sans aucune limite.

Dans ce vide l'esprit de l'homme qui l'avait produit au moyen de l'élimination de toutes choses, ne put rencontrer nécessairement que lui-même à l'état de puissance abstraitive qui voyant tout détruit et n'ayant plus rien à éliminer, retombe sur elle-même dans une inaction absolue, et qui, se considérant elle-même dans cette complète inaction, qui lui paraît sublime, comme un être différent d'elle-même, se pose comme son propre Dieu et s'adore.

Dieu n'est donc autre chose que le Moi humain devenu absolument vide à force d'abstraction ou d'élimination de tout ce qui est réel et vivant. C'est

précisément de cette manière que l'avait conçu Bouddha, qui de tous les révélateurs religieux, fut certainement le plus profond, le plus sincère, le plus vrai.

Seulement Bouddha ne savait pas et ne pouvait pas savoir que c'était l'esprit humain lui-même qui avait créé ce dieu-néant. C'est à peine vers la fin du siècle dernier qu'on a commencé à s'en apercevoir, et ce n'est que dans notre siècle à nous que grâce à des études beaucoup plus approfondies sur la nature et sur les opérations de l'esprit humain, on est parvenu à s'en rendre compte tout à fait.

Alors que l'esprit humain créa Dieu, il procéda avec la plus complète naïveté; et sans s'en douter le moins du monde, il put s'adorer dans son dieu-néant.

Cependant il ne pouvait s'arrêter devant ce néant qu'il avait fait lui-même, il devait à toute force le remplir et le faire redescendre sur la terre, dans la réalité vivante. Il arriva à cette fin toujours avec la même naïveté et par le procédé le plus naturel, le plus simple. Après avoir divinisé son propre moi arrivé à cet état d'abstraction ou de vide absolu, il s'agenouilla devant lui, l'adora et le proclama la cause et l'auteur de toutes choses; ce fut le commencement de la théologie.

Alors il se fit un revirement complet, décisif, fatal, historiquement inévitable sans doute, mais tout de même excessivement désastreux dans toutes les conceptions humaines.

Dieu, le néant absolu, fut proclamé le seul être vivant, puissant et réel, et le monde vivant et, par une conséquence nécessaire, la nature, toutes les choses effectivement réelles et vivantes en tant que comparées à ce dieu, furent déclarées néant. C'est le propre de la théologie de faire du néant le réel, et du réel le néant.

Procédant toujours avec la même naïveté et sans avoir la moindre conscience de ce qu'il faisait, l'homme usa d'un moyen très ingénieux et très naturel à la fois pour remplir le vide effrayant de sa divinité: il lui attribua tout simplement, en les exagérant toutefois jusqu'à des proportions monstrueuses, toutes les actions, toutes les forces, toutes les qualités et propriétés, bonnes ou mauvaises, bienfaisantes ou malfaisantes, qu'il trouva tant dans la nature que dans la société. Ce fut ainsi que la terre, mise au pillage, s'appauvrit au profit du ciel, qui s'enrichit de ses dépouilles.

Il en résulta ceci, que plus le ciel, l'habitation de la divinité, s'enrichit et plus la terre devenait misérable, et qu'il suffit qu'une chose fût adorée dans le ciel, pour que tout le contraire de cette chose se trouvât réalisé dans ce bas monde. C'est ce qu'on appelle les fictions religieuses; à chacune de ces fictions correspond, on ne le sait que trop bien, quelque réalité

monstrueuse; — ainsi l'amour céleste n'a jamais eu d'autre effet que la haine terrestre, la bonté divine n'a jamais produit que le mal, et la liberté de Dieu signifia l'esclavage ici-bas. Nous verrons bientôt qu'il en est de même pour toutes les fictions politiques et juridiques, les unes comme les autres n'étant d'ailleurs que des conséquences ou des transformations de la fiction religieuse.

Ce n'est pas d'un seul coup que la divinité assumait ce caractère absolument malfaisant. Dans les religions panthéistes de l'Orient, dans le culte des brahmanes et dans celui des prêtres de l'Égypte, aussi bien que dans les croyances phéniciennes et syriennes, elle se présente déjà sous un aspect bien terrible. — L'Orient fut de tout temps et reste encore aujourd'hui, dans une certaine mesure au moins, la patrie de la divinité despotique, écrasante et féroce, négation de l'esprit et de l'humanité. C'est aussi la patrie des esclaves, des monarques absolus et des castes.

En Grèce la divinité s'humanise, — son unité mystérieuse reconnue en Orient seulement par les prêtres, son caractère atroce et sombre sont relégués dans le fond de la mythologie hellénique, — au panthéisme succède le polythéisme. L'Olympe, image de la fédération des villes grecques, est une sorte de république très faiblement gouvernée par le père des dieux, Jupiter, qui lui-même obéit aux décrets du destin.

Le destin est impersonnel; c'est la fatalité même, la force irrésistible des choses, devant laquelle tout doit plier, hommes et dieux. D'ailleurs, parmi ces dieux, créés par les poètes, aucun n'est absolu; chacun représente seulement un côté, une partie soit de l'homme, soit de la nature en général, sans pourtant cesser d'être pour cela des êtres concrets et vivants. Ils se complètent mutuellement et forment un ensemble très vivant, très gracieux et surtout très humain.

Rien de sombre dans cette religion, dont la théologie fut inventée par les poètes, chacun y ajoutant librement quelque dieu ou quelque déesse nouvelle, selon les besoins des cités grecques, dont chacune tenait à l'honneur d'avoir sa divinité tutélaire, représentante de son esprit collectif. Ce fut la religion non des individus, mais de la collectivité des citoyens d'autant de patries restreintes et (*la première partie d'un mot illisible*) ...ement libres, liées d'ailleurs entre elles plus ou moins par une sorte de fédération très imparfaitement organisée et très (*un mot illisible*).

De tous les cultes religieux que nous montre l'histoire ce fut certainement le moins théologique, le moins sérieux, le moins divin et à cause de cela même le moins malfaisant, celui qui entrava le moins le libre développement de la société humaine. — La seule pluralité des dieux à peu près égaux en puissance était une garantie contre l'absolutisme; persécuté par

les uns, on pouvait chercher protection chez les autres, et le mal causé par un dieu trouvait sa compensation par le bien produit par un autre. Il n'y avait donc pas dans la mythologie grecque cette contradiction logiquement aussi bien que moralement monstrueuse, que le bien et le mal, la beauté et la laideur, la bonté et la méchanceté, la haine et l'amour se trouvent concentrés dans une seule et même personne, comme cela se présente fatalement dans le dieu du monothéisme.

Cette monstruosité, nous la trouvons tout active dans le dieu des juifs et des chrétiens. Elle était une conséquence nécessaire de l'unité divine ; et, en effet, cette unité une fois admise, comment expliquer la coexistence du bien et du mal ? Les anciens Perses avaient au moins imaginé deux dieux : l'un, celui de la Lumière et du Bien, Ormuzd ; l'autre, celui du Mal et des Ténèbres, Ahriman ; alors il était naturel qu'ils se combattent, comme le mal et le bien se combattent et l'emportent tour à tour dans la nature et dans la société. Mais comment expliquer qu'un seul et même Dieu, tout-puissant, tout vérité, amour, beauté, ait pu donner naissance au mal, à la haine, à la laideur, au mensonge ?

Pour résoudre cette contradiction, les théologiens juifs et chrétiens ont eu recours aux inventions les plus révoltantes et les plus insensées. D'abord, elles attribuèrent tout le mal à Satan. Mais Satan d'où vient-il ? Est-il, comme Ahriman, l'égal de Dieu ? Pas du tout ; comme tout le reste de la création, il est l'œuvre de Dieu. Donc ce fut Dieu qui engendra le mal. Non, répondent les théologiens, Satan fut d'abord un ange de lumière, et ce ne fut qu'après sa révolte contre Dieu qu'il devint l'ange des ténèbres. Mais si la révolte est un mal, — ce qui est très sujet à caution, et nous croyons au contraire qu'elle est un bien, puisque, sans elle, il n'y aurait jamais eu d'émancipation sociale, — si elle constitue un crime, qui a créé la possibilité de ce mal ? Dieu, sans doute, vous répondront encore les mêmes théologiens, mais il n'a rendu le mal possible que pour laisser aux anges comme aux hommes, le libre arbitre, et qu'est-ce que le libre arbitre ? C'est la faculté de choisir entre le bien et le mal, et de se décider spontanément soit pour l'un soit pour l'autre. Mais pour que les anges et les hommes aient pu choisir le mal, aient pu se décider pour le mal, il faut que le mal ait existé indépendamment d'eux, et qui a pu lui donner cette existence, sinon Dieu ?

Aussi, prétendent les théologiens, après la chute de Satan qui précéda celle de l'homme, Dieu, sans doute éclairé par cette expérience, ne voulant pas que d'autres anges suivent l'exemple fatal de Satan, les priva du libre arbitre, ne leur laissant plus que la faculté du bien, de sorte que désormais ils sont forcément vertueux et ne s'imaginent plus d'autre félicité que de servir éternellement comme valets ce terrible seigneur.

Toutefois, il paraît que Dieu n'a pas été suffisamment éclairé par sa première expérience, puisque, après la chute de Satan, il créa l'homme, et par aveuglement ou méchanceté, ne manqua pas de lui accorder ce don fatal du libre arbitre qui a perdu Satan et qui devait le perdre aussi.

La chute de l'homme, aussi bien que celle de Satan, était fatale, puisqu'elle avait été déterminée, de toute éternité, dans la prescience divine. D'ailleurs, sans remonter si haut, nous nous permettrons d'observer que la simple expérience d'un honnête père de famille aurait dû empêcher le bon Dieu de soumettre ces malheureux premiers hommes à la fameuse tentation. Le plus simple père de famille sait fort bien qu'il suffit qu'on interdît aux enfants de toucher à une chose pour qu'un instinct de curiosité invincible les force à y toucher absolument. Aussi s'il aime les enfants et s'il est réellement juste et bon leur épargnera-t-il cette épreuve aussi inutile que cruelle.

Dieu n'eut ni cette raison, ni cette bonté, ni cette (*un mot illisible* et quoiqu'il sut d'avance qu'Adam et Ève devaient succomber à la tentation, aussitôt cette faute commise, ne voilà-t-il pas qu'il se laisse emporter par une fureur vraiment divine. Il ne se contente pas de maudire les malheureux désobéissants, il maudit toute leur descendance jusqu'à la fin des siècles, vouant aux tourments de l'enfer des milliards d'hommes qui étaient évidemment innocents puisqu'ils n'étaient pas même nés lorsque la faute fut commise. Il ne se contenta pas même de maudire les hommes, il maudit avec eux toute la nature, sa propre création, qu'il avait trouvé lui-même si bien faite.

Si un père de famille en avait agi de même, ne l'aurait-on pas déclaré fou à lier? Comment donc les théologiens ont-ils osé attribuer à leur Dieu ce qu'ils auraient trouvé absurde, cruel, (*un mot illisible*), anormal de la part d'un homme. Ah c'est qu'ils ont eu besoin de cette absurdité! Comment donc auraient-ils expliqué l'existence du mal dans ce monde qui devait être sorti parfait des mains d'un ouvrier si parfait, de ce monde créé par Dieu lui-même?

Mais une fois la chute de l'homme admise, toutes les difficultés s'aplanissent et s'expliquent. Ils le prétendent au moins. La nature, d'abord parfaite, devient tout d'un coup imparfaite, toute la machine se détraque; à l'harmonie primitive succède le choc désordonné des forces; la paix qui régnait d'abord entre toutes les espèces d'animaux, fait place à ce carnage effroyable, à l'entre-dévorement mutuel; et l'homme, le roi de la nature, la surpasse en férocité. La terre devient la vallée de sang et de larmes, et la loi de Darwin — la lutte pour l'existence impitoyable — triomphe dans la nature et dans la société. Le mal déborde le bien, Satan étouffe Dieu.

Et une pareille ineptie, une fable aussi ridicule, révoltante, monstrueuse a pu être sérieusement répétée par de grands docteurs en théologie pendant plus de quinze siècles, que dis-je, elle l'est encore aujourd'hui ; plus que cela, elle est officiellement, obligatoirement enseignée dans toutes les écoles de l'Europe. Que faut-il donc penser de l'espèce humaine après cela ? Et n'ont-ils pas mille fois raison ceux qui prétendent que nous trahissons même encore aujourd'hui notre très proche parenté avec le gorille ?

Mais là ne s'arrête pas l'esprit (*un mot illisible*) des théologiens chrétiens. Dans la chute de l'homme et dans ses conséquences désastreuses tant pour sa nature que pour lui-même, ils ont adoré la manifestation de la justice divine. Puis ils se sont rappelé que Dieu n'était pas seulement la justice, mais qu'il était encore l'amour absolu et, pour concilier l'une avec l'autre, voici ce qu'ils ont inventé :

Après avoir laissé cette pauvre humanité pendant quelques milliers d'années sous le coup de sa terrible malédiction, qui eut pour conséquence de vouer quelques milliards d'êtres humains à la torture éternelle, il sentit l'amour se réveiller dans son sein, et alors que fit-il ? Retire-t-il de l'enfer les malheureux torturés ? Non, pas du tout ; c'eût été contraire à son éternelle justice. Mais il avait un fils unique ; comment et pourquoi il l'avait, est un de ces mystères profonds que les théologiens, qui le lui ont donné, déclarent impénétrable, ce qui est une manière naturellement commode de se tirer d'affaire et de résoudre toutes les difficultés. Donc, ce père plein d'amour, dans sa suprême sagesse, décide d'envoyer son fils unique sur la terre, afin qu'il s'y fasse tuer pour les hommes, pour sauver non les générations passées, ni même les générations à venir, mais, parmi ces dernières, comme le déclare l'Évangile lui-même, et comme le répète chaque jour l'Église tant catholique que protestante, seulement un fort petit nombre d'élus.

Et maintenant la carrière est ouverte, c'est, comme nous l'avons dit plus haut, une sorte de course au clocher, un sauve-qui-peut, à qui sauvera son âme. Ici les catholiques et les protestants se divisent : les premiers prétendent qu'on n'entre au paradis qu'avec la permission spéciale du saint-père le pape ; les protestants affirment, de leur côté, que la grâce immédiate et directe du bon Dieu seul en ouvre les portes. Cette grave dispute continue encore aujourd'hui ; nous ne nous en mêlons pas.

Résumons en peu de mots la doctrine chrétienne :

Il est un Dieu : Être absolu, éternel, infini, tout-puissant, il est l'omniscience, la vérité, la justice, la beauté et la félicité, l'amour et le bien absolus. En lui tout est infiniment grand, en dehors de lui le Néant. Il est, à la fin des comptes, l'Être lui-même, l'Être unique.

Mais voici que du Néant, — qui par là même paraît avoir eu une existence à part, en dehors de lui, ce qui implique une contradiction et une absurdité, puisque Dieu existant partout, remplissant de son être l'espace infini, rien, pas même le Néant ne peut exister en dehors de lui, ce qui fait croire que le Néant dont nous parle la Bible fut en Dieu, c'est-à-dire que ce fut l'Être divin lui-même qui fut le Néant; — de ce Néant, Dieu créa le monde.

Ici se pose d'elle-même une question. La création fut-elle accomplie de toute éternité ou bien dans un moment donné dans l'éternité? Dans le premier cas, elle est éternelle comme Dieu lui-même et ne peut pas avoir été créée ni par Dieu ni par personne; car l'idée de la création implique la précédence du créateur à la créature. Comme toutes les idées (théologiques) l'idée de la création est une idée tout humaine, prise dans la pratique de l'humaine société. Ainsi l'horloger crée une montre, l'architecte une maison, etc. Dans tous ces cas le producteur existe créant (?) le produit, en dehors du produit, et c'est là ce qui constitue essentiellement l'imperfection, le caractère relatif et pour ainsi dire dépendant tant du producteur que du produit.

Mais la théologie, comme elle le fait d'ailleurs toujours, a pris cette idée et ce fait tout humains de la production, et l'appliquant à son Dieu, l'étendant à l'infini et le faisant sortir par là même de ses proportions naturelles, elle en a fait une imagination aussi monstrueuse qu'absurde.

Donc, si la création est éternelle, elle n'est point création. Le monde n'a pas été créé par Dieu, par conséquent il a une existence et un développement indépendants de lui, — l'éternité du monde est la négation de Dieu même, — Dieu étant essentiellement le Dieu créateur.

Donc le monde n'est plus éternel, — il y eut une époque dans l'éternité où il n'existait pas. Donc il se passa toute une éternité pendant laquelle Dieu absolu, tout-puissant, infini, ne fut pas un Dieu créateur, ou ne le fut qu'en puissance, non dans le fait.

Pourquoi ne le fut-il pas? Était-ce par caprice de sa part, ou bien avait-il besoin de se développer pour arriver à la fois à la puissance effective de créer?

Ce sont des mystères insondables, disent les théologiens. Ce sont des absurdités imaginées par vous-mêmes, leur répondons-nous. Vous commencez par inventer l'absurde, puis vous nous l'imposez comme un mystère divin, insondable et d'autant plus profond qu'il est plus absurde.

C'est toujours le même procédé : *Credo quia absurdum*.

Une autre question : La création, telle qu'elle sortit des mains de Dieu, fut-elle parfaite? Si elle ne le fut pas, elle ne pouvait être la création de Dieu,

car l'ouvrier, c'est l'Évangile lui-même qui le dit, se juge d'après le degré de perfection de son œuvre. Une création imparfaite supposerait nécessairement un créateur imparfait. Donc, la création fut parfaite.

Mais si elle (le) fut, elle ne put avoir été créée par personne, car l'idée de la perfection absolue exclut toute idée de dépendance ou même de relation. En dehors de lui rien ne saurait exister. Si le monde est parfait, Dieu ne peut exister.

La création, répondront les théologiens, fut assurément parfaite, mais seulement par rapport à tout ce que la nature ou les hommes peuvent produire, non par rapport à Dieu. Elle fut parfaite, sans doute, mais non parfaite comme Dieu.

Nous leur répondrons de nouveau que l'idée de la perfection n'admet pas de degrés comme ne l'admettent pas l'idée de l'infini, ni celle de l'absolu. Il ne peut y avoir là ni de plus ni de moins. La perfection est une. Si donc la création fut moins parfaite que le créateur, elle fut imparfaite. Et alors nous reviendrons à dire que Dieu créateur d'un monde imparfait n'est qu'un créateur imparfait, ce serait derechef la négation de Dieu.

On voit que de toutes les manières l'existence de Dieu est incompatible avec celle du monde. Le monde existant, Dieu ne peut être. Passons outre.

Donc, ce Dieu parfait crée un monde plus ou moins imparfait. Il le crée dans un moment donné de l'éternité, par caprice, et sans doute pour désennuyer sa majestueuse solitude. Autrement, pourquoi l'aurait-il créé? Mystères insondables, nous crient les théologiens. Sottises insupportables, leur répondrons-nous.

Mais la Bible elle-même nous explique les motifs de la création. Dieu est un Être essentiellement vaniteux, il a créé le ciel et la terre pour être par eux adoré et loué. D'autres prétendent que la création fut l'effet de son amour infini. — Pour quoi? Pour un monde, pour des êtres qui n'existaient pas, ou qui n'existaient d'abord que dans son idée, c'est-à-dire toujours pour lui. (*Fin de la page 36 du manuscrit; la suite est introuvable.*)

MICHEL BAKOUNINE

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I

Dès qu'un poète participe à notre humanité et se fait le héraut de notre bonheur, nous ne devons plus en parler avec la retenue un peu grave d'une froide admiration, mais bien plutôt avec le chuchotement attendri d'une reconnaissance. Il se peut que quelques-uns nous aient étonnés du sourire charmeur de leur ironie, que d'autres nous aient surpris de l'envergure prestigieuse de leur inspiration épique, mais aucun, certainement, avec autant de grâce et de délicatesse n'acquiesce aussi étroitement de droits à notre affection et ne conquiert aussi intimement de titres à notre amitié. Lorsqu'un poète s'exprime et qu'il le fait — semble-t-il — avec le dessein de réveiller en nous le regret de joies mortes et le souvenir de sourires passés, il se dépouille lui-même de la dignité qui pourrait l'éloigner de nous, pour se faire accueillant et doux, confidentiel et pitoyable. Il devient ainsi, au sens moral du mot, véritablement un ami inattendu que nous nous réjouissons de posséder et d'entendre, que nous ne nous lassons jamais d'écouter et d'appeler auprès de nos tristesses. Il y a de la sympathie dans ses paroles comme il y a de la croyance dans ses prières et comme il y a de l'espérance dans ses pensées.

Nous étions captifs dans de grandes villes d'ombre et nous songions à de vaines aurores, en méditant de mornes livres. Tout ce qui était rare et faux attirait notre vue et charmaient notre goût de délices malsaines. D'étranges magiciens avaient trouvé de vieux poisons; ils les offraient à nos lèvres avides, dans des coupes parées. Nous buvions cela avec bonheur, comme des perles fondues ou comme des vins funestes. La griserie naissait du perfide parfum de ces breuvages; le raisin des grappes qu'on avait cueillies pour les produire avaient été baisés par de viles bacchantes, dans les treilles d'automne. Ainsi que des princes décrépits, le soir, sous les sombres dais de trônes pesants, nous appelions, pour des danses de débauche, les Héro-

diades fardées. D'autres fois, c'étaient des jongleurs qui nous surprenaient par leur adresse subtile, ou des harangueurs, habiles dans les dialectiques. Nous exultions aux spectacles nouveaux et raffinés dont pouvaient nous réjouir les hôtes exotiques. Auprès de nous, le plus souvent, nous n'admettions que d'atroces et de charmants sorciers. Une nuit, Baudelaire nous avait lu les *Fleurs du Mal*. Il y eut de mauvaises confusions et nous en gardâmes longtemps de vagues vertiges...

De ces floraisons captieuses, où nous nous étions complus à songer à de maladives beautés et à désirer d'énervantes visions, s'exhala, bientôt, une atmosphère pesante et somnolente d'ennui. Le spleen, l'atroce spleen des maniaques poètes du stupre et de l'ivresse ne tarda pas à nous dévorer de ses serres intérieures ni à nous courber sous son pesant déploiement d'ailes. Thomas de Quincey, les habitués de l'hôtel Pimodan et le gentleman terrible de la *Charogne* nous avaient envoûtés délicieusement de leur grâce charmante et criminelle, et, pareils à Philoctète, nous nous traînions, depuis lors, sous le ciel limpide, le visage vers la terre et les yeux troublés d'enchantements qui ne nous laissaient plus deviner la vie que sous son plus monstrueux côté. Les éducateurs égoïstes avaient achevé de nous corrompre. Le philtre aux troublants parfums qu'ils avaient préparé était plus pernicieux encore que le premier. C'était la gangrène lente et définitive de nos chairs et de nos cœurs qu'avaient préparée nos maîtres...

II

Cependant, quelques-uns perpétuaient, auprès de nous, la seule légitime poésie. Quelques-uns qui n'étaient ni rares, ni raffinés, ni pervers, ni spéciaux, mais dont l'âme simple, la bonté naturelle et le cœur ingénu gardaient des trésors d'amour et des richesses de justice. Des œuvres comme *Sagesse*, les *Campagnes hallucinées* et les *Cygnes* s'édifiaient, proches de nos espoirs, avec l'obstination lente et définitive du labeur et comme un enseignement glorieux du grand acte de vie que nous méconnaissions et qui, cependant, est la plus prodigieuse expression humaine d'une divinité qu'il ait été jamais permis d'établir. Je ne pense point, même, qu'il soit un idéal préférable au spectacle de cette vie originelle et emphatique dont ces poètes rythmèrent le grave écho. L'acte d'amour devient, dans l'effort de cette participation, si profond et si intense ! Les paroles par lesquelles il se trouve exprimé prennent de telles splendeurs et s'amplifient de telles cadences que, quelquefois, on se tait pour mieux les entendre et qu'on s'agenouille pour moins s'éloigner de leur miracle. Les chants dont elles s'accompagnent ne ressemblent à aucuns de ceux qui tentèrent, jadis, nos Illusions. Ils ne

nous éblouissent pas — ceux-là — de merveilles stériles et ils ne cherchent point à nous enivrer de mauvais breuvages. Les poètes qui les savent ont une ingénuité si adorable dans l'expansion de leur bonheur ! Leur extase ne se dilue point en métaphysiques ; leur philosophie est si naturelle qu'ils ne se doutent point, je suis sûr, de son existence et qu'ils affirment ne pas entendre au delà du son même de ce qu'ils disent. Et leur contemplation est si limpide qu'elle se trouve sanctifiée même par la clarté transparente dont ils la vêtent délicatement ! C'est Ernest Hello qui a écrit de saint François de Sales : « Quelle est la couleur du style de saint François de Sales ? C'est la couleur de la nature vue à la lumière surnaturelle... Le style de saint François de Sales, c'est le concert de l'après-midi. Ne cherchez là ni les splendeurs du soleil levant, ni les splendeurs du soleil couchant, ni les hauteurs de la montagne, ni les neiges éternelles, ni la foudre, ni les violences de la créature qui pousse, vers l'éternité, les gémissements de l'immense désir. Il y a, dans la création, place pour tous les vivants. Les prairies ont un charme singulier, non seulement pour ceux qui les aiment spécialement, mais aussi et surtout, peut-être, pour les habitués de la montagne et les habitués de l'Océan. Les prairies ont pour ceux-ci un charme admirable, le charme de la variété aimée, de la variété qui, loin d'être la contradiction, vous présente le même nom écrit en d'autres caractères et la même lumière offerte sous un autre angle. La parole de saint François de Sales a la valeur et le parfum des prairies ; ce n'est pas l'automne, et ce n'est pas non plus tout à fait le printemps, ce n'est jamais l'hiver. C'est l'été et l'été vers midi. Il fait très chaud dans ses ouvrages. »

M. Francis Vielé-Griffin est un François de Sales plus récent et plus nouveau encore, un François de Sales venu après Bernardin de Saint-Pierre. ✓ Sa parole a la valeur et le parfum des prairies. C'est l'été et l'été vers midi ; il fait très chaud dans ses ouvrages. Ainsi que ce pieux et doux apôtre, il observe la nature comme une belle lumière et une belle aurore.

« Le sens de la nature est charmant, pour saint François de Sales, dit encore Hello, et charmant pour cette raison même que la nature est pour lui ce qu'elle est en effet, un moyen et non un but. Elle est l'instrument sur lequel il s'accompagne pour chanter. L'amour de saint François de Sales la trouve sur sa route ; *il la trouve sans la chercher*, tout simplement parce qu'elle est là, et, sans jamais s'arrêter à elle, il la traverse et l'emporte sur ses ailes, vers le ciel où il va. »

Voilà qui est exquis infiniment : il trouve la nature sans la chercher. M. Vielé-Griffin aussi. Il lui suffit de contempler, et, son âme reçoit l'impression délicieuse des sons, des parfums, des couleurs. Il s'impressionne ✓ sans effort, rien qu'à se laisser vivre au milieu de ce qui est éternel et dont

le murmure palpite autour de lui. Bernardin de Saint-Pierre était ainsi, et Novalis ! et Corot ! et Beethoven !

Paul et Virginie sont les enfants spirituels de Bernardin ; il retrouve en eux l'harmonieux élément du jeune âge tendre de la nature. Novalis écrit : « Pour comprendre la nature, il faut qu'on la laisse se développer, intérioriquement en son intégrité. » Beethoven compose ses symphonies pastorales ; Corot, idyllique, voit la campagne romaine transparaître et fleurir dans les plus beaux sites.

M. Francis Vielé-Griffin s'impressionne à leur façon et il est vraiment le continuateur délicieux de leur génie et de leur grâce. Sa technique se modifie, irrégulière, selon les rythmiques spectacles qu'elle exprime négligemment. Il lui suffit de l'éclosion spontanée et du simple recommencement des fleurs, pour être heureux. La plupart de ses chants sont des cueilles d'avril et des moissons d'été. Sa vie a la chétive et humble médiocrité de l'inconscience divine. Une aperception tout intuitive lui apporte le refrain de tout ce qui palpite et de tout ce qui aime.

Il n'est ému que lorsqu'il ressent intensément. Et il sait si peu s'embarasser de dialectique :

EXORDE POUR LA CLARTÉ DE VIE

ÉTIRE-toi, la Vie est lasse à ton côté
— Qu'elle dorme de l'aube au soir,
Belle, lasse
Qu'elle dorme —
Toi, lève-toi ; le rêve appelle et passe
Dans l'ombre énorme,
Et, si tu tardes à croire,
Je ne sais quel guide il te pourra rester
— Le rêve appelle et passe,
Vers la Divinité.

Laisse, ne prends qu'un viatique,
Et de tout cet amour qui double chaque pas
Ne prends que le désir, et va,
Dépêche-toi :
Le rêve appelle et passe,
Passe — et n'appelle qu'une fois.

Marche dans l'ombre, cours !
Est-il un abîme que tu craignes ?
O hâte-toi !... il est trop tard :
La belle Vie en son sommeil d'amour
Etend ses doux bras qui t'étreignent
— Trop tard : le rêve appelle et passe,
Appelle en vain,
Passe et dédaigne...

ALORS,
 Etreins la Vie, encore, de baisers lasse,
 Engendre d'elle un art;
 Si tu ne fus vers Dieu, à l'infini,
 Selon le rêve muet et qui prie,
 Retourne-toi, étreins la belle Vie;
 Immortalise en elle ta seule heure :
 De ta douleur de mort et de sa joie
 Procréant quelque Verbe harmonieux
 Qui te survive et rie et pleure
 Quand le printemps verdoie
 Aux bois joyeux
 Du jeune leurre d'amour qu'il faut redire;
 Et chante dans la clarté de son sourire.....

Le voici tout exprimé et tout compris. Lui-même a découvert son âme amoureusement. Je ne crois pas que d'autres puissent désormais l'envisager plus simplement et d'une façon plus vraie. Il est né des simples joies et la frigide et solennelle, presque linéaire régularité des strophes n'est plus possible, à celui que touche aussi divinement l'expansion universelle de toutes choses.

Toute une école poétique, influencée de l'idéalisme fichtéen, a fait longtemps, de l'idéal pur, sa réalité. Mais que cela est étroit et inutile! Et combien Frédéric Schlegel avait raison, lorsqu'il écrivait : « Fichte n'est pas assez idéaliste absolu parce qu'il n'est pas assez critique ni assez universel; Novalis et moi nous le sommes plus que lui. » Ce reproche adressé par Schlegel à Fichte, M. Francis Vielé-Griffin ne s'est peut-être pas aperçu qu'il le répétait vis-à-vis de M. Mallarmé lorsqu'il a écrit et reproché à l'auteur de *l'Après-midi d'un Faune* « d'avoir obscurci en nous le sens de la clarté ». C'est que M. Mallarmé — vis-à-vis duquel notre inexpérience et notre incapacité ne nous permettent pas de porter de jugement — est un fichtéen pur.

M. Francis Vielé-Griffin s'accorde seulement devant les plaines, et, il s'y enivre de telles visions :

Contre la meule pâle
 Aux foins légers,
 Son voile, que sa main tremblante étale,
 Semble neiger.
 — On a fauché, d'hier soir, la plaine égale;
 On a verdi de joncs la poudre des chemins
 Où Dieu s'en vient.

Maintenant, tout est si simple, en elle,
 Que ses yeux nalfs regrettent
 Le mystère d'avant ses Pâques neuves :
 Avec sa blanche guimpe grêle,

La robe raide où pas un pli ne prête,
 On la dirait quelque petite veuve
 En grand deuil blanc
 D'un frère époux enfant...
 Sa joue est rose encor
 De grand espoir :
 On l'avait enivrée d'un rêve fort
 Comme le vin d'éternité que foule dans le soir
 Le pied du jour en marche vers la nuit,
 Et, las, son cœur à jeun s'en est évanoui;

Fillette, lève-toi ! et prends des roses :
 Le geste de la Fête est pour tes mains ;
 Le Dieu qui marche par le pré de juin
 S'émerveille de toi et crie de loin
 Que s'ouvrent vers sa gloire tes paupières closes !

Et simple, aussi, selon ton âme sans reproche,
 Prends à tes pieds, puisqu'on les fauche,
 Toutes les fleurettes mi-fanées :
 L'amour, refréné d'hier ! de ta belle poupée,
 Ton maintien blâmé avec ta grâce gauche,
 Les petits rires fous qu'on punit à la messe ;
 Lie en bouquets les pauvres fleurs coupées,
 Sœurlette aînée ;
 Tu fais sourire le Dieu des naïves promesses...

Ainsi l'expansion de ce poète fait se ressouvenir, toujours, des belles joies de l'enfance humaine. Et qui sait si l'enfance n'est pas l'instant, justement, où l'homme se trouve approcher davantage de la divinité, et cela à cause de la candeur, de l'innocence et de l'amour avec lesquels elle se trouve s'épanouir ? Aussi le dut-il comprendre lui-même, puisque au seuil de cette vision de juin il a placé en épigraphe ce mot d'Emerson : « *L'Enfance est un messie perpétuel.* »

III

La joie est le divin bonheur des anges. Elle est aussi la béatitude des amants et le sourire délicieux des petits êtres qui n'ont pas encore connu le songe. C'est pourquoi elle est, à la fois, céleste amoureuse et puérile, participant, au même degré, de ce qui est éternel et de ce qui est fugace. Je ne sais point de sentiment plus troublant à l'âme ni plus radieux que celui qu'elle procure et qu'elle éveille au fond des cœurs. La délicatesse de ses émotions est infinie et la nuance de ses sensations est inappréciable. Elle descend comme un rayon de soleil, se pose comme un baiser et s'éteint comme un sourire. Toute sa beauté est pudique comme l'aurore et aussi fragile que la rosée. Elle ne dure qu'autant qu'on est heureux. Elle a une

grande sœur discrète qui la suit lentement, avec des scabieuses fanées entre ses mains : la mélancolie. La joie, c'est Mathilda, mais la mélancolie, c'est Béatrice. L'une et l'autre sont propices au poète. Le plus souvent elles le bercent toutes les deux à la fois. Elles vont rarement l'une sans l'autre. Elles ne peuvent s'étreindre jamais entièrement par elles-mêmes. Seulement, elles choisissent un être admirable qu'elles ont élu. L'une après l'autre viennent le baiser sur les lèvres, et c'est ainsi que, sur la bouche d'un poète, la mélancolie communique aux douceurs de la joie. Celui qu'elles ont aimé ne reste plus pareil aux autres hommes. Toute sa grâce illumine ses pensées et la sensibilité de son cœur se propage à toute la nature. Devant la vie universelle, le poète ne sait pas seulement qu'admirer, mais il existe encore, lui-même, dans ce qu'il admire. Son existence devient, pour ainsi dire, impersonnelle. Sans se borner à la vie intérieure de la méditation, elle s'identifie à la grande douceur des saisons et à l'ineffable naissance des années. Une part d'éternité se glisse, sans qu'il ait eu le dessein de l'y apporter, dans la manifestation de ses chants et l'expansion de ses hymnes. Il existe réellement, non plus seulement par sa vie propre mais par toutes les autres vies qui bruissent parmi le monde. La mort n'effraie plus celui qui — à son exemple — a conquis la sérénité dernière. Elle peut venir. Il la recevra ainsi qu'une sœur aînée, et il ne verra pas de laideur dans son étreinte. Par elle il sait bien que se perpétuent les origines et que se recommencent d'autres vies. Elle entretient la jeunesse de la nature, et ayant crainte de vieillir lui aussi et de se pencher sur des miroirs où il ne verra plus se refléter que l'illusion de ses printemps, il préfère l'écouter gravement.

M. Vielé-Griffin est le poète de cette joie gracieuse et jeune qui ne va pas sans un peu de tristesse. Sa sensibilité, pour être trop personnelle peut-être, n'a envisagé, la plupart du temps, que le cercle un peu restreint où il a vécu, aimé et rêvé. M. Vielé-Griffin n'est jamais sorti de la demeure de sa joie. Il a tout vu des fenêtres de sa maison. Il a ignoré les grandes souffrances ; il a craint de souiller à des violences la délicatesse de son âme, et, il s'est emprisonné dans un verger de roses. Cela est délicieux et, cela fait envie, mais, nous ne savons si cela est suffisant. « La joie est le divin bonheur des anges », disais-je tout à l'heure. Voilà qui est véridique. Mais les anges sont égoïstes. L'humanité de nos peines ne les touche plus. Le paradisiaque séjour qu'ils ont élu les captive trop, et, ils ne savent plus être les gardiens de nos regrets ni les apôtres de nos désirs. Lamartine m'apparaît cet homme céleste. Ses souvenirs divins l'escortaient comme des colombes ; il était maladroit auprès des hommes ; il ne savait plus leur dire des choses pour eux ; s'il leur parlait, c'était seulement de lui-même ou de ses impres-

sions. La terre ne le captivait que par les idylles qu'on y noue et que par les églogues qu'on y vit, jamais par les grandes choses qui s'y passent.

M. Viélé-Griffin s'est tourné vers la Grèce comme Lamartine vers l'Italie. L'un a vu la Hellade avec les mêmes yeux que l'autre avait vu l'Ausonie. Ils figurent, tous les deux, de désirables et exquis charmeurs. Les asiles où ils se réfugient nous incitent à de la désuétude pour nous-mêmes. Si nous écoutons les paroles que ces poètes disent et qui ne sont pas sans égoïsme relatif, nous aurons peut-être quelquefois le cœur serré et les yeux emplis de larmes. Nous penserons : « Celui-ci est heureux et il nous parle constamment de son bonheur. Il a l'optimisme clair des midis blonds et, il ne sait pas les haines et les sanglots qui brisent beaucoup d'entre nos frères. Il n'a jamais connu de son temps que l'apparence. Sa joie insulte à notre labeur. Il s'en trouvera de plus virils qui nous parleront avec des voix plus fortes... » Cependant, nous sommes touchés et nous sommes reconnaissants. L'homme qui a écrit de tels vers nous a émus autant que le surent Wagner dans le *Siegfried-Idyll* et Paul Verlaine dans la *Bonne Chanson*, l'homme qui a conçu de tels poèmes a méconnu nos turpitudes ; nous lui en gardons rancune et, cependant, lorsque nous avons soif et que nous avons faim, c'est à la source de ses pensées et aux grappes de ses paroles que nos lèvres brûlantes vont se désaltérer. Nous savons qu'il nous consolera et qu'il nous bercera avec sa voix douce. Nous le remercierons alors de son dédain pour nos propres haines et de son isolement loin de nos détresses ; nous le louerons de son individualisme devant tout cela qui est notre douleur, parce qu'ainsi, serein, ingénu et fier il nous apporte, seul, le glorieux exemple d'un bonheur méconnu et le regret délicat d'un amour envolé. Chacune de ses pages, comme une bonne main de baume, viendra cicatriser une plaie ancienne de nous-mêmes et c'est avec des baisers que nous tournerons les feuillets de ses livres, de peur, avec nos mains qui ont frappé, qui ont écrit et qui ont lutté, que la blancheur ineffable et la candeur transparente ne s'en trouvent à jamais salies !

IV

M. Francis Viélé-Griffin a épigraphié *Joies* d'une phrase de Goethe. Je ne sais, cependant, si ce nom énorme : Goethe, s'approprie absolument au sens de ce livre. Les parentés de l'artiste sont plus humbles que cela ; il s'approche, le plus volontiers, dans cette œuvre, de la poésie populaire et, il l'utilise quelquefois même. A part ses poésies fugitives, le grand Goethe se manifeste plutôt, dans ses ouvrages, un cérébral et un penseur anxieux qu'un simple ménestrel. Schiller eût convenu davantage, ou Ronsard, peut-

être, mais, M. Vielé-Griffin a choisi Goethe; celui qui a fait la ballade du Roi de Thulé, alors, ou celui, magique, adorable et surprenant qui, dans le second *Faust*, a évoqué et a retrouvé, aussi belle qu'aux premiers jours, Hélène l'adultère. Car l'auteur, cette fois, reprend souvent de vieux refrains et les approprie aux thèmes de ses pensées. Il retrouve l'écho des anciennes rondes villageoises et il les adapte à l'impression ingénue de ses *motifs*. C'est, je pense, à s'inspirer souvent des toutes naïves chansons paysannes que le poète se purifie et se rapproche plus fortement de l'origine de sa langue. A continuer ce que de frustes âmes trouvèrent, il y a une grande sincérité de tradition, au point de vue intrinsèque du parler et rien ne caractérise davantage, semble-t-il, le génie d'une race que l'originalité que de simples et pauvres chanteurs méconnus découvrirent, rien qu'à s'exprimer gauchement, selon l'inspiration qui leur naissait, dans le tournoiement effréné des danses champêtres ou devant le recueillement des âtres d'hiver :

Derrière chez mon père, un oiseau chantait
 Sur un chêne au bois,
 — Autrefois —
 Un rayon de soleil courait sur les blés lourds
 Un papillon flottait sur l'azur des lents jours
 Que la brise éventait;
 L'avenir s'érigeait en mirages de tours
 Qu'enlaçait un fleuve aux rets de ses détours;
 C'était le château des fidèles amours
 — L'oiseau me le contait...

Derrière chez mon père, sur un chêne au bois,
 Derrière chez mon père un oiseau chantait
 En musique de flûte alacre et de hautbois,
 En musique qui te vantait,
 Toi mon rêve et mon choix;
 Sais-tu combien aux soirs s'alanguissait ma vie;
 Sais-tu de quels lointains mon âme m'a suivie
 Et comme ton ombre la tentait
 Vers le château d'amour que l'oiseau chantait
 Sur un chêne au bois f
 — Autrefois.

Les coutumes de Pâques, de la Chandeleur et de la Saint-Martin, les frustes ballades de province lui ont fourni plusieurs sujets de ses pages de *Joies*, des *Fleurs du chemin et Chansons de la route* et des *Chansons à l'ombre*. Soit que, parent en cela de Poe qui, lui, écrivit une merveilleuse symphonie des cloches, il reprenne :

Sur le pont du Nord les cloches y ont sonné,
 ou, soit qu'il module :

Où est la marguerite,
 O gué, ô gué, ô gué.
 Où est la marguerite,
 O gué ! son chevalier,

toujours c'est la même jeunesse, les mêmes visions de plein air, la même grâce ensoleillée, le même sourire aux lèvres de celle qui ne sait pas la haine. Les mots d'égloues et de pastorales conviennent moins à de telles ritournelles et à de tels psaumes familiers que ceux d'idylles et d'élégies. Toutes choses semblent y être aperçues comme à travers l'extase de l'amour. La campagne perpétuelle y fleurit, ou la forêt profonde ou le fleuve hyperboré et, jamais la ville de ses graves voix de fer, ne vient troubler la quiétude de tout cela ; dans les horizons de ces retraites, jamais le tumulte humain ne vient apporter sa plainte. Ces étapes du poète, un peu lointaines, ont à la fois quelque chose de pudique et de virginal. Il semblerait bien souvent qu'on se trouve habiter dans un jardin monacal, ou encore dans un verger édénique, ou aussi devant des plaines de fleurs. A se confiner de cette façon dans des bocages discrets, le poète regagne en mélodie et en douceur ce qu'il perd en intensité de notes fortes et sombres. Les mots techniques ne déparent jamais l'élégance de ses strophes. Opposé en cela à Walt Whitman, par exemple, qui, à sa poésie profonde du paysage, ajoutait celle non moins violente des travailleurs, il s'éloigne aussi de Verhaeren. Les mots qu'il emploie sont autant en accord d'harmonie avec les sites de sa campagne de Tours que, certainement, ceux de Mécène avec les sites de Tibur, ou que ceux de Virgile avec les vals de la campagne de Rome. L'expression d'Homère : *Il leur adresse des paroles ailées* semblerait assez définir le rythme qu'il a su concevoir et dont il a su ordonner le mouvement intérieur. Aussi apparaîtrait-il un André Chénier un peu mystique et plus moderne. Je crois que c'est là une louange hautaine. De même que Chénier, il n'a ouvert son cœur qu'à l'impression des choses éternelles et non à la curiosité des objets et des êtres insolites ; de même que Chénier il a compris la beauté solennelle des bois, des lacs, des forêts. Mais, avec combien plus d'âme en soi, avec combien plus de nuances appréciables.

V

Les mythes qu'un poète imagine ne valent jamais la place qu'ils occupent dans sa conscience et le temps qu'ils accaparent dans les jours de sa vie. Les fables que son ingéniosité évoque et que son imagination embellit ne présentent pas la beauté des plus petites parmi ses pensées intérieures. Elles ne peuvent que les revêtir de grâce et les ennoblir de contours d'apparat.

Leur utilité se borne sans doute à matérialiser les aspects différents de nos âmes disparates et leur emblème légendaire n'a de valeur certainement que par l'affirmation qu'il apporte à l'indécise fragilité de nos mirages. J'entends par là qu'il est inutile, sans doute, d'imaginer d'étonnantes histoires et de composer d'intrigantes tragédies. Les plus belles histoires et les plus profondes tragédies surgiront d'elles-mêmes dans le choc de nos idées. De tous les héros nos sentiments sont encore les plus nobles, si nous savons les produire en beauté, ou si, sans envisager d'esthétique prodigieuse, ils se mettent en concordance aussitôt avec le paysage qui les sollicite. Je pense qu'avec *Joies*, *Cueille d'avril* et les *Chansons à l'ombre* M. F. Vielé-Griffin s'est contenté d'admirer le voisinage de sa passion et de se concilier l'harmonie de la nature. La limpidité de son désir comportait aussi à la fois sa forme la plus nette et la plus expressive et peut-être était-il inutile de l'enjoliver d'épisodes.

Dans les *Cyignes*, au contraire, le spectacle devient virtuel et se développe sur un plan secondaire. Le Poète adorne ses impressions de romantisme ; il fait se parer de ses sentiments des personnages allégoriques ou, simplement, il reconstitue des actions d'anciens héros. Mais ce romantisme est très doux ; sa clameur semble ne s'élever jamais beaucoup plus haut que des cantiques, et son action paraît se développer avec autant de pâle sobriété que celle d'un décor de fresques. Chaque scène est un intermède, un mythe ou un fabliau. Je m'explique : le poète de *Cueille d'avril*, de *Joies* et des *Chansons à l'ombre*, dès qu'il a cessé de balbutier des aveux et de louer les êtres de son amour, leur procure de graves et admirables distractions. C'est ainsi qu'aux uns il représente les scènes de légendes délicates ou guerrières, et qu'aux autres il ménage la surprise de drames païens et figurés. Il semblerait qu'il ait eu peur de lasser de sa joie et de fatiguer de son étreinte : il tait, un instant, l'écho adouci de son cœur ; il regarde au loin, vers la mer, les barques qui passent. Ces barques ont des voiles pareilles à des ailes de cygnes et elles se courbent avec la cadence légère de galères neuves ; la brise qui les pousse apporte des parfums des rivages proches. Le poète imagine, à les voir, des paraboles. Mais sa pensée ne sort pas, pour cela, du cercle de son domaine ; elle s'y accroît seulement jusqu'à s'échapper de soi-même et à regarder au delà du bonheur actuel et de l'amour présent pour se reposer dans l'agrément de hauts récits.

Le mythe est créé pour distraire la solitude du poète. Quelquefois, ce mythe prend une importance épique et ne se borne plus qu'à amuser ; il s'étend davantage et épouvante ; ou bien, il improvise avec souplesse et balbutie avec extase : ainsi la *Chevauchée d'Yeldis* ; ainsi le *Porcher*. Yeldis

et le meneur de porcs cadrent dans le paysage embrassé par la fenêtre large ouverte de la petite maison. *Elle et lui* n'ont pas eu la peine de s'exiler au delà pour les rencontrer, ni le souci de les convier dans leur demeure. Ils les ont vus passer à l'horizon, simplement. Ils les ont admirés l'espace d'un jour ; ils les ont écoutés une heure. Et, pour toujours, ils se les représentent, tels des amis ! Ainsi Hélène, l'Abbesse, Martinien. Ce sont des consolateurs de leur mélancolie et de leur joie. Une autre fois, ce sont de simples femmes ou de simples hommes naïfs : les lavandières, le fossoyeur. Ceux-là font des gestes banals et se concertent avec des voix douces : on ne les aurait pas crus aussi graves ni aussi charmants. Ils étonnent de tant d'aspects et ils séduisent par tant de sincérité :

L'air vibre au ras des grèves roses
Et monte vers les genêts clairs,
Il n'est pas de plus sainte chose
En ce doux glorieux mystère
Que votre geste, lavandières.

Entre les peupliers mirés
Au grand ruisseau de Loire étale
La toile qu'un beau geste étale
S'éploie et flotte, claire et vague
Se drape, en nuances virée
D'être au courant comme une algue...

Au crépuscule ainsi, toi que la tâche attarde,
Lavandière aux bras roses, ô jeune femme
D'un sourire rachète les haines de notre âme,
Le suprême désir de vie est en ta garde ;
Dis-nous pour l'avoir vue souriante en tes pleurs
L'eau toujours neuve mirant les mêmes fleurs
La lente montée aux cieus des peupliers,
La route
Ouverte à jamais vers le même doute,
La route où vont les jeunes cavaliers ;
Dis-nous que toute vie est belle et vaut de vivre,
Que tous ces vieux poèmes écrits aux nouveaux livres
Sont faits selon ta voix au long des espaliers,
Selon ton chant dans les vergers où fleurit Dieu
Et dis-nous que l'amour espère et croit et veut..

La jeunesse inaltérable ne se flétrira jamais pour ce poète ; il connaît trop les secrets des sources vives ; depuis Horace nul n'a traduit avec autant de fraîcheur la gloire des campagnes, des vergers, des jardins. Il est plus profond même que ne le fut Horace. Son paganisme n'est qu'apparent. Je sais qu'au fond il se confine dans la prière et se renferme dans la croyance. C'est surtout cela qui est adorable en lui ! C'est ce don jamais éteint de

croire toujours, de croire sans cesse, de croire infiniment à la vie et à la mort, à l'amour et au bonheur; de croire à la plus petite fleur des prés, à la parole austère de l'homme des cimetières :

Et je sais toute fleur qui croît
Avant les foins, dans chaque pré...

(*Le Fossoyeur.*)

ou bien :

Voici la plaine aux grands blés roux
Que rêvait un moine de Fiésole;
Regarde la faux qu'on y voit luire :
La faux est belle
Qui vole
A tire d'ailes
Comme une aile noire dans les blés roux ;
La Mort est belle et sans paroles
Et fauche et fauche à larges coups,
Et sa moisson est bonne et belle...

(*Diptyque.*)

Dans le second *Faust*, Lyncéus, gardien de la tour, à l'aspect de celle que l'enchanteur a su ranimer du repos séculaire et qui arrive des plaines phrygiennes par l'entremise de Poseidon, s'exprime aussi avec tendresse et avec crainte :

Laissez-moi m'agenouiller, laissez-moi voir,
Laissez-moi mourir, laissez-moi vivre,
Car je suis dévoué tout entier
A cette femme envoyée des dieux...

Je ne savais plus comment m'orienter.
Le créneau, la tour, la porte fermée...
Les nuages planent et s'entr'ouvrent
Et voici, la déesse en sort.
Les yeux et les seins tournés vers elle,
Je m'enivrais de ce doux éclat.
Cette beauté combien elle éblouit !

M. Vielé-Griffin parle à Héléne avec le même accent que Lyncéus :

Car vois, Héléne,
Ceux-ci tes prêtres que la honte empourpre,
Ceux-ci qui te voulurent vaine
Selon leur âme d'enfant sénile,
Ceux-ci dont la trop triste orgie usurpe
La tiare de son culte impérieux,
Leur âme est vile
Sous les grands cieux ! .

Héléne invoquée à genoux,
Entre les saules apparais-nous !

De même, quand il écrit le *Gué* et relate la navrante destinée d'une petite vierge qui s'est vêtue de blanc pour mourir dans la mer, il pense à Ophélie. Je ne sais s'il l'a avoué, mais cela est bien visible. Ainsi, les petites mortes sont éternelles ; elles ne périssent jamais absolument ; quand elles ne sont plus auprès de nous, c'est qu'elles se retirent pour sommeiller. Elles ne s'éveillent qu'à la voix des poètes qui les nomment. Ainsi que la fiancée corinthienne qui sortait, chaque nuit, de son tombeau, pour venir partager la couche de son amant, Hélène et Ophélie ne font seulement que se reposer, par instants, dans la tombe. Elles ne s'y refroidissent pas dans des poses de cadavres, mais elles s'y allongent dans des robes d'épousées. Il faut que Goethe et que Shakespeare murmurent leurs noms chéris pour qu'elles frémissent à nouveau de la convulsion de la vie. Pourtant, il n'est pas nécessaire de les convier avec des voix graves, toujours comme Shakespeare ou Goethe. Voyez Laforgue, il appelle Ophélie en souriant d'une façon un peu triste et, voyez Vielé-Griffin, il n'a qu'à porter des fleurs au tombeau d'Hélène pour que les dalles s'écartent et que la petite morte paraisse. Tout cela est bien délicieux et bien mélancolique. J'y vois s'y perpétuer de grands mystères et s'y reconstituer de très vieilles vies. Et tout cela est bien lyrique ! Pour moi, cette Hélène et cette jeune enfant qui se noie me font — toutes deux — me ressouvenir des petites princesses. Et cela est, à la fois, si poignant, si triste et si étrange, que rien, ni les lamentations d'Hector à Andromaque, dans l'*Illiade*, ni celles d'Antigone dans l'*Œdipe à Colone*, ne produisent une impression aussi profonde et aussi peu artificielle...

VI

Il faut dire que M. Vielé-Griffin se trouve fortement imprégné des littératures étrangères et que, bien souvent, c'est pour lui une source pure où se vont reconforter les lassitudes de ses songes délicieux et les mélancolies bienheureuses de son âme pensive. Un attrait presque inexplicable pour les intenses et les héroïques dont, cependant, à l'aspect il se différencie, l'a fortement rapproché, plus d'une fois, des *Niebelungen* allemands ou des hymnes passionnés, rougeoyants et charnels de Charles-Algernon Swinburne. La forme de poème dialogué est celle qu'il a su choisir, comme convenant davantage à l'expression plus directe de ses drames. Il l'a fait se modeler, cette forme, tour à tour aux lambrusques pamprés et sanglants d'*Ancaeus*, aux rudes lauriers de guerre des soldats de *Swanhilde*, comme aux colonnes corinthiennes de la maison de Corine (*Palâi*). La hache sonore des Eddas et le bouclier pesant des mêlées fortes se sont heurtés aux thyrses luxuriants des égyptans et aux lyres virginales de Pindare, dans

les trois légendes scéniques qu'il a écrites jusqu'alors et que, sans doute, le *Rire de Mélissa* et *Phocas le jardinier* promettent de continuer, d'une façon plus douce, plus reposée, un peu plus ironique peut-être :

a) *Ancæus* :

Mieux qu'en toutes les fausses afféteries romanes, les vers de M. Vielé-Griffin s'accordent avec la haute voix des flots de la mer Egée et avec le rauque refrain des forêts olympiennes. L'arc de Sminthée-Apollon a scintillé aussi pour cet *aède*. Mais avec quelle autre grâce que pour ces imitateurs de vieux dialectes. Le vin de Pramné n'enivre que les forts et que les aimants. M. Vielé-Griffin a porté à ses lèvres cette coupe de pur breuvage. Il s'est endormi, comme Phocas, à l'ombre d'un figuier, et voici le rêve, grave, doux et sombre, que, par les portes de corne et les portes d'ivoire, il a vu naître, grandir et s'éteindre, au crépuscule :

C'est comme un fol essor d'ibis aux ailes d'ocre
Et comme un fol essor de cygnes aux pennes d'or
Et par la haute mer vogue vers l'occident
La flotte des Cyclades — orgueilleusement.
Vers l'Atlantide et vers les îles Fortunées —
Insoucieuses follement des destinées,
Quelle toison leur fut promise et par quel dieu ?

Ancæus, seul survivant de tous ceux qui allèrent vers Argo chercher la toison d'or, épouse, ce jour, Samia, la fille de Maender, roi d'Ionie. Un chœur de femmes annonce la fiancée :

Les fileuses de lin ont jeté leur quenouille,
O douce fille, ô fille blonde;
De la laine agneline revêts les dépouilles,
O blonde fille, ô fille douce !
Pour la fête pubère te voilà parée
O douce fille, ô fille blonde,
De l'or des fleuves, de la pourpre de la marée,
O blonde fille, ô fille blonde.

Marsyas lui-même, avec ses satyres criant l'Evoé ! et le Io Paian ! vient éclairer de ses torches et égayer de ses chants le festin nuptial. Ce festin dégénère, peu à peu, en une véritable orgie panique, orgie où les faunes et les femmes, les joueurs de harpes et les joueurs de lyres entre-choquent des breuvages et clament des péans. La fête ne s'éteint que pour le départ pour la chasse. Samia, les yeux emplis de larmes, veut retenir auprès d'elle son jeune époux et le dissuader d'exposer ainsi ses jours désormais doublement précieux. Mais la bête Erymanthienne saccage les montagnes. Ancæus n'hésite pas : il ne méritera les baisers de l'épouse que s'il abat le monstre...

Samia l'attend longuement et avec impatience, durant la nuit. Enfin des clameurs. C'est Ancæus. Comme il est pâle! Blessé? Non point, il sourit. Et, comme la petite épousée a sommeil, il la cajole et il l'endort, lui dérobant son mal :

SAMIA (*d'une voix de rêve*)

Doux seigneur j'ai sommeil.

(*Elle retombe doucement sur la couche.*)

ANCÆUS (*dégage son bras et la regarde*)

... L'amour est immortel!

(*Debout près de la couche.*)

Dors ô ma bien-aimée, ô mon âme, ô ma vie,
Dors chaste et rêve encore et toujours au doux maître;
Mon rêve est avec toi, la colline est gravie;
Tu savais, n'est-ce pas? ce qu'il fallait connaître;
Dors, mon épouse immaculée.

(*Il s'avance vers le péristyle, et écartant une tenture, s'arrête, debout, les yeux sur la mer.*)

... O la nuit calme

Le voici ce repos dont mon âme avait faim!
C'était d'un fou de croire une heure à l'autre fin :
Quelle ombre sur la côte agite cette palme!

(*D'un geste févreux il arrache le lien qui enserrait sa poitrine et des lèvres béantes d'une blessure le sang jaillit à flots; il s'appuie râlant à une colonne, éclairé en plein par le rayon de lune.*)

Samia, Samia!...

L'Argo!

Mon âme est morte!

(*Avec un dernier frisson d'horreur.*)

HÉCATE!

(*Il meurt.*)

b) *Swanhilde* :

La princesse Swanhilde ne sera pas plus heureuse que la princesse Samia. Elle a beau posséder l'or pernicieux et rare des filles du fleuve, et, dans sa chevelure, avoir toute la moisson des plus riches plaines, elle ne sera pas plus heureuse pourtant que cette petite sœur en détresse. Elle a voulu être héroïque, et voilà ce qui est arrivé : elle s'est livrée, en gage de paix, avec son or, au vieil Iorman :

Allez, Swanhilde, les dieux savent bien
Fleurir de belles joies les beaux chemins.

Elle est allée. Et elle est triste et songe maintenant :

Je ne sais si la guerre est sainte ou vile,
Je crois que voyant l'éclair des épées
Avec des cris et tout le bruit des armes
J'eus raison de me livrer pour la paix :
Le sang est précieux plus que les larmes.

Elle n'aime pas Iorman et déteste Iorki, son familier. Elle a donné son or, mais son corps nul ne l'a pris. Le meurtre la garderait d'ailleurs :

Ces basses joies sont telles,
Swanhilde douce et belle,
Qu'un jeu de poignard paraît puéril
Après
Et que tuer un homme vil
Est un bien simple geste,
Un simple geste.

Elle est celle du sacrifice, et, pour la beauté de la délivrance humaine, voici que Swanhilde n'aura plus d'amour et ne connaîtra plus de joie. En vain Randver la supplie-t-il. Devant ce soldat qui a connu aussi le meurtre elle se recule :

Mon amour !
Pour l'amour de la paix, je l'ai tué !
Et voici que son sang m'afflue aux lèvres
En mots de délire et de fièvres ;
Ma parole est un carnage
Et comme un goût de sang plisse ma bouche
En mots farouches.

Et, là-bas, au palais d'Ionak le vaincu, Godrune se lamente, pareille à Hécube ou aux vieilles mères troyennes qui se désolaient sur leur deuil et celui de leur cité. Après Swanhilde, sa fille, voici que ce sont ses fils qui partent :

Mes frères, mes fils et leur père...
Horreur !
... Celle qui m'était née
De Sigurd, mon seul bien-aimé,
Swanhilde, ma fille Dieu-donnée,
Toutes vos filles l'ont servie
Et l'ont suivie de leur envie.
— De toute ma chair,
De toute ma survie
Elle m'était la plus chère
Et, elle n'était ma Swanhilde non pareille,
Au milieu de mon palais gai d'espoir,
Qu'un rayon de soleil
Clair à voir.

D'or je l'ai revêtue.
De fins tissus
Et je l'ai fièrement ornée
Mais elle s'est donnée au roi Iorman,
Au vieux roi fou !
Pour vous !
Pour vous elle s'est donnée,
Elle m'a abandonnée.
Vous puis-je pardonner ?

Mais non, la petite Swanhilde, fille de Sigurd, ne sourira plus, ainsi qu'un rayon de soleil « clair à voir ». Les sabots du cheval d'Iorman l'ont foulée sous leur empreinte mortelle...

c) *Palàì* :

Disons-le de suite : quoique moindre de donnée et d'importance, l'œuvre est la continuation digne d'*Yeldis*, l'âme du poète ressaisie, qui, personnifiée en Pindare, choisit le dialogue (M. Viélé-Griffin aime cette forme, le dialogue) et discute, en rires et en larmes, sa destinée et celle de ses Rêves. Ce n'est pas ici une reconstitution picturale toute d'architecture; ce n'est pas une ouverture de cénotaphes où, sous les bandelettes, dorment les momies. Que nenni l'égyptologue trouverait peu, ici, pour ses babioles : les hiéroglyphes manquent; il n'est point exhibé de papyrus ni de calames. Et (que m'importent les sourires qui vont répondre à mes paroles, dédaigneusement) Théodore de Banville, l'exquis maître ès mythologies, eût apprécié fort de telles pages. La Grèce, ici, un simple fond, un lointain esquissé à peine, sans plus. Il n'est même pas dit si la terrasse donne en vue de l'Acropole, ni si le marbre d'Athéné, lance au poing, s'érige sous le ciel de Dzeus. Il n'est point question de tout ceci, et, pourtant, le décor est suggéré de par les paroles dites, incertaines.

M. Viélé-Griffin, antérieurement, écrivait :

La vieille Hellas, héroïque mère
D'un rêve de jouvence millénaire,
Fauche, en les thym, sa belle vie martiale.

Voici la vieille Hellas. Ecoutez la surprise de Corine, en réponse aux paroles de Pindare :

On te nommait tantôt l'un d'entre nos éphèbes,
N'es-tu pas de ceux-là qu'un espoir de gloire
Nous mène, en foule, vers Thèbes?
On t'a dit Amphion à la lyre dorée
Dont le nom dressa nos murailles?
Ta tête est pleine des fables qu'on répète,
N'est-ce pas?...
Crois-moi — ce temps est loin, si tu le guettes :
Nos vieux remparts las des batailles
Réclament des maçons, non des poètes.
Comprends les mythes :
Le prince harmonieux que Phoïbos même
A tué dans ses fils, chantant leur thrène,
S'est tué de son plectre — la lyre est lourde :

Ah! la lyre est lourde, hélas! et Simonide en fait payer les chants, par de l'or. Aussi le mépris de Corine est-il rude, d'apprendre que Pindare écouta les leçons de celui-là :

T'aurait-on dit que tu vendrais ton âme ?
 Ainsi que l'on parle de leur corps aux sottes femmes !
 Jeune homme, si tu rêves cela,
 Tu frauderais tes clients, à m'entendre,
 Car tu n'aurais pas d'âme, la voulant vendre.
 N'espère pas cela...

Ce premier poème, d'un rythme sinueux et parfois haletant, s'enfle souvent de beaux vers classiques, comme :

Retournant vers Argos il s'en vint chez mon père
 Et m'emmena dans Hermione d'Argolide.

ou :

L'or que l'on donne à Simonide tenant la lyre
 S'ennoblit dans sa main et ne la peut salir.

Mais le passage le plus aimé, par nous, est celui-ci :

— Sais-tu ? Je voudrais être à Tanagra,
 Petite fille, comme autrefois,
 A regarder les vagues bleues
 D'entre les pampres et les grappes...

jusqu'à l'éclat de rire final et clair comme un baiser de vent sur des lèvres de buccins :

Sois gai, car la vengeance est de paraître heureux.

Le fragment de *Myrtis d'Anthédon* est encore plus alerte que celui de *Corine* et commence avec ces vers d'une prompte et tentante mélodie, pareils aux coups d'avirons de galères de pourpre qui viendraient vers la rade, à l'éveil « d'Amphitrite au fuseau d'or » (1) :

... Toutes ces voiles qu'on voit rose pâle,
 Le long du golfe,
 Regarde,
 Elles entrent
 Une à une
 Dans l'ombre projetée du promontoire
 Sous ce soleil oblique de fin d'été,
 Le soir...

De rimes finales, il n'y en a plus, même. Pourtant c'est de la poésie absolue. Qui le nierait, rien qu'à pressentir l'indéfinissable pensée qui relie et scande, savamment, chaque ligne ! M. Vielé-Griffin est peut-être le seul qui ait osé cela et pensez combien ce doit être difficile, puisque lui-même ne supporte pas sans prosaïsme, une longue suite de tels vers.

Ainsi, après le délicieux :

(1) PINDARE, VI^e *Olympique*.

Myrtis aux hanches blanches,
 Aux tendres fards,
 Aux prestes mains,

pourquoi ceci :

Ecoute encore :
 Donc
 Toi, tu m'aimas pour ma gloire,
 Moi je t'aimai pour ta double aristée.

Dans la troisième partie, Pindare revient vers Lassos d'Hermione, le maître aimé, plaindre sa vie :

Elle s'en fut
 Ma belle vie.

Et Lassos, gravement, vers le ciel étoilé qu'Astarté scintillante illumine, montre l'éternité, cependant que la brise embaumée de purs parfums d'oliviers apporte, à ses cheveux blancs de vieillard, une douceur de sommeil.

Telle, succinctement, l'œuvre où revivent, non froidement, encastrés en de parnassiennes armures, mais jeunes comme des porteuses de corbeilles, un jour de Parathénées, les villes :

Thèbes et les lyres,
 Corinthe nue
 Et Argos martiale avec ses proues d'airain.

VII

Durant une heure d'abattement, Jules Laforgue a écrit : « Je voudrais trouver des pensées belles comme des regards. Malheureusement ma nature répugne au mensonge, qu'il doive être bleu ou noir. » M. Francis Vielé-Griffin, lui, a toujours trouvé des pensées belles comme des regards. Et, pourtant, il n'a jamais menti. C'est que le don de sa grâce ne devait pas tarir et que sa jeunesse devait survivre à ses années. Où Laforgue a éprouvé de la crainte et s'est replié sur soi-même, M. Vielé-Griffin, lui, au contraire, s'est épanché et a souri. Laforgue n'a su que s'étonner, devant les existences environnantes ; M. Vielé-Griffin, inversement, s'est créé tout de suite une existence à part et individuelle. Laforgue considérait les choses avec finesse et avec un exquis abandon. M. Vielé-Griffin ne les considère pas du tout ; il se tourne simplement vers les paysages ; il en admire l'ensemble et il essaye de s'harmoniser le plus possible avec le décor qu'il y découvre. Alors que Verhaeren s'enthousiasme devant l'action, lui se livre, sans plus, à la naturelle extase devant les sites. Nous ne pouvons pas les comprendre de la même façon ni les envisager avec le même esprit. Ils sont les plus sensibles

de tous ceux qui ont parlé auprès de nous, et, entre eux pourtant, il y a des distances profondes. Je sais que cela dépend des patries et que cela dépend des races, je me soumetts à l'atavisme qui les différencie. Aux jours de révolte, de colère et d'héroïque beauté c'est le premier qu'on lira ; aux heures d'apaisement, d'aveux et de délices, c'est le second qui conviera avec plus de charme. Un mot caractériserait volontiers adjectivement l'œuvre du poète *Yeldis* et en marquerait davantage et plus étroitement le côté le plus général : la poésie de M. Vielé-Griffin est *eurythmique*. S'il s'est confiné, maintes fois, dans un charmant cottage anglais où, je suis sûr, il s'est plu à relire, par instants, Wordsworth et Shelley, s'il a tressailli, je pense, aux rauques échos des Niebelungen, le plus souvent il a rêvé de côtes sablonneuses et de rivages bleus où Corine, Pindare, Mélissa et Ancæus errèrent sous la constellante clarté des cabires amicaux !

Tout ce qui n'est pas mélodie le doit faire souffrir profondément. *Eurythmie*, voilà le mot seyant le plus à l'ampleur de ses strophes, au déploiement de ses cadences, au rythme de ses syllabes. Le génie latin, rendu sévère par le contact grave de l'art hellène, s'est trouvé revivre en lui, en un beau chant de jeunesse. Le poème, dans ses œuvres, se drape, semble-t-il, amoureux, selon l'idée, avec des plis légers d'étoffe fluide. Il semblerait qu'il ait peur d'obscurcir le sens de ce qu'il dit sous un luxe inutile de parures fausses. Sa poésie est toute limpide, comme le rire qui jaillit, le jour qui naît ou l'eau qui coule au creux du val. Il semblerait connaître le secret profond de toute la vie ; il sait qu'elle vient de l'Amour et qu'elle va vers la Mort. Toute sa tristesse est une certitude :

Le rêve chuchoté des feuilles grises
 Dénonce, avec un rire, la moindre brise
 Et on la sent qui passe, tout embaumée
 De quelque amour, encor ! de fleur pâmée...
 L'Année adolescente, d'un geste gauche,
 Renoue, en rougissant, sa tresse lâche,
 S'impatiente, et rit, pleure et se fâche
 Dans l'ombre diaphane :

J'entends la Mort qui fauche
 Avec l'Amour qui fane.

Maintenant, elle écoute, les yeux mi-clos,
 Le vol de l'air agile qui baise l'eau
 Et courbe vers sa gorge un épi qui la frôle.
 Elle en tressaille et rit, car elle a sa parole :
 Il reviendra, dit-elle, et l'heure est, tantôt, proche ;
 Elle guette, retenant son souffle, s'il vient dans l'herbe,
 Foulant le trèfle doux et la cigüe acerbe,
 Grave, et le sourire comme une ombre qui plane...

J'entends la Mort qui fauche
 Avec la Mort qui fane.

Son rêve est toujours lumineux comme un lever de soleil sur des plaines vertes. Il n'a pas peur : « J'entends la Mort qui fauche avec l'Amour qui fane ! » Ce refrain renaît sans cesse, dans ses odes. L'Eternité ne lui ouvre qu'un horizon de blanc repos. Le ciel ne le convie qu'à des mouvements de belle durée. Il le contemple sans trayeur, seulement extasié de tant de flammes :

ÉTOILES FILANTES

Une... encore une...

Quels dieux nous quittent ?

On dirait que le ciel s'effrite

Comme un vieux temple merveilleux :

D'abord, ce fut la lune

Hâtive et qui s'en fut, fauve et pâle, insolite,

(Vois, encore une... deux !)

Et puis un grand nuage est monté d'occident,

Jusqu'au zénith,

Et, quand il eut passé au nord,

Dans le vent tiède et lent,

(Regarde, une autre encore...)

Quand l'ombre fut passée,

Toute la splendeur des étoiles a lui,

Avec la certitude des milliers,

Calme, et si vive que nos yeux lassés

S'en sont fermés, éblouis de la nuit,

Humiliés...

(Vois : elle a rayé l'ombre et s'est effacée...)

Ah ! maintenant, ouvre les yeux !

Elle, tombent comme des gouttes d'or,

Comme une poussière d'orfèvre,

Il pleut du feu...

Il n'est pas une étoile dans les cieux...

Etouffe mon blasphème à même tes lèvres ;

Mon rêve passe avec ce météore

Et va s'éteindre, entre les trembles, tout là-bas...

Il n'est pas une étoile en qui j'ai foi !

Donne-moi ta main ; fermons les yeux sur elles ;

Je te vois malgré l'ombre, et les yeux clos ;

Notre heure, brève ou longue, est la plus belle ;

Ce peu d'amour est notre seul falot.

On a moins honte de mourir ensemble

— Une heure, un jour, un mois, dix ans encore ! —

Nos cœurs unis, comme les feuilles du tremble,

Battent dans l'ombre sans guetter d'aurore.

Donne-moi ta main ; il serait doux, ma joie,

De s'étreindre à jamais en un sanglot d'amour,

De ne faire qu'une ombre, *toi et moi*,

De tout ce double leurre d'humanité,

De s'étreindre à jamais, aveugles, sourds,

Et de tomber durant l'Eternité.

Derrière cette expansion naturelle, je pense que M. Vielé-Griffin dissimule, envers les hommes et envers les choses, un peu du dédain de son bonheur. L'ironie naît en lui, quelquefois acerbe, mais sa muse, un peu puérile, a tôt fait de modérer sa violence relative. Aussi apparaît-il, par instants, moqueur, mais avec une pointe de joie toujours. On croirait qu'il ne sait pas le mal qu'il fait. Il se joue même de ceux qu'il attaque et il s'amuse à les travestir. Son œuvre nouvelle, *En Arcadie*, nous le montrera, sans doute, sous ce jour un peu inattendu d'ironiste. Ainsi que Laforgue, il y modernisera les mythes d'apparences plus neuves. Toute la vie nouvelle y criera son bonheur d'être, loin du passé lointain où elle se meurt, en évocation sans joie. La foi y renaîtra, insultante aux fronts lâches et serviles, accueillante aux enfants libres. Le poète y conviera Mélissa à de glorieuses fêtes :

Alors, j'ai crié haut,
Ayant saisi ma lyre :
Mélissa ! Mélissa !...
De voix fière
Et tu me vis,
Entre ton rêve et la lumière,
Et tu m'as sacré d'un sourire...
Ris donc !
Disons que toute aurore est dans ta chair ;
Le rythme de la mer et des collines souples
Roule au balancement de tes hanches polies ;
Le désir et le rêve, en ton baiser s'accouplent
Et l'ombre de tes pieds est parfois de la lumière ;
Ta sagesse chante à l'unisson de la folie ;
Ton mensonge en riant enseigne et nous rassure
Et la forêt s'éploie selon ta chevelure.
Qu'avaient-ils vraiment Mélissa, qu'avaient-ils
Ces mornes fous d'hiver, patients et séniles,
A faire un mausolée au gazouillis d'avril !
.....

« Les deux vieux faunes aux pieds de chèvres, loin du Parnasse pourchassés » se réfugieront, au soir, à cette demeure de joie. En y mangeant des fruits nouveaux, ils écouteront les hymnes de l'hôte. Si âgé — peut-être — l'un d'eux mourra-t-il, mais, l'autre écouterà toujours le jeune pasteur dont les yeux enflammés, le geste haut et la voix vibrante annonceront la naissance de nouvelles beautés !

EDMOND PILON

✓ ✓ Christopher Marlowe,

1564-1593

Edouard II

TRAGÉDIE DE CHRISTOPHE MARLOWE

Adaptation de GEORGES EEKHOUD

(Le règne troublé et la mort lamentable d'Édouard II, roi d'Angleterre, avec la chute tragique du superbe Mortimer, et aussi la vie et la mort de Peirs Gaveston, le grand comte de Cornouailles et puissant favori du roi Édouard II, tels que furent représentés publiquement par les serviteurs du très honorable comte de Pembroke, écrits par Christophe Marlowe et imprimés à Londres par Richard Bradocke, pour William Jones, établi près de « Holbourne Conduit » à l'enseigne du Canon, 1598.)

Les deux éditions suivantes datent de 1612 et de 1622.

Édouard II fut représenté aussi par les serviteurs de Sa Majesté la feue Reine, au théâtre du Taureau-Rouge, dans la rue Saint-Jean.

PERSONNAGES

Le Roi Édouard II.	Beaumont.
Le prince Édouard, son fils, plus tard le roi Édouard III.	Trussel.
Kent, frère du roi Édouard II.	Gurney.
Gaveston.	Matrevis.
L'Archevêque de Canterbury.	Lightborn.
L'Évêque de Coventry.	Sir Jean de Hainaut.
L'Évêque de Winchester.	Levune.
Warwick.	Rice ap Howel.
Lancastre.	L'Abbé.
Pembroke.	Moines, Hérauts, Lords, Pauvres
Arundel.	James.
Leicester.	Un Faucheur.
Berkeley.	Le Champion d'Angleterre.
Mortimer, l'aîné.	Messagers, Soldats.
Mortimer, le jeune, son neveu.	La Reine Isabelle, femme du roi Édouard II
Spenser, l'aîné.	La nièce du roi Édouard II, fille du duc de Gloucester.
Spenser, le jeune, son fils.	Dames.
Baldock.	

PREMIÈRE PARTIE ⁽¹⁾

GAVESTON ET LES BARONS

Une rue à Londres.

(Entre GAVESTON lisant une lettre.)

GAVESTON. — « Mon père est décédé. Viens, Gaveston, partager le trône avec ton meilleur ami. »

Ah mots qui m'enivrent de délices ! Quelle plus grande félicité pour Gaveston que de vivre le favori d'un roi ! Doux prince, j'accours. Ces lignes, ces lignes de ta main, ces lignes amoureuses m'auraient déterminé à nager depuis la France jusqu'à cette grève, et comme Léandre, haletant sur la plage à l'approche de son amante, à mon arrivée radieuse tu m'eus pressé dans tes bras.

A mes yeux exilés la vue de Londres est comme l'Élysée pour une ombre nouvelle venue. Non point que j'aime cette ville ou ses habitants, mais parce qu'elle abrite celui qui m'est si cher, — le roi ! Que m'importe la haine de l'univers entier pourvu que je puisse reposer sur son cœur ! Pourquoi les peuples arctiques s'inquiéteraient-ils de la lueur des étoiles, eux que réjouit jour et nuit l'éclat du soleil ? Assez de plates courbettes devant les pairs arrogants ! Je ne fléchirai plus le genou que pour le roi ! Et foin de la multitude, ce monceau de cendres où couvent quelques rares étincelles ! Rechercher la popularité ? Autant retenir le souffle qui s'évanouit dans l'espace, à peine a-t-il frôlé ma lèvre ?

(Entrent trois PAUVRES.)

Mais holà ! Qui sont ces gens ?

LES PAUVRES. — De ceux qui désireraient servir Votre Excellence...

GAVESTON. — Dis-moi tes talents ?

PREMIER PAUVRE. — Je sais monter à cheval.

GAVESTON. — Mais je n'ai pas de cheval. — Et toi ?

DEUXIÈME PAUVRE. — Un voyageur.

GAVESTON. — Voyons. Tu me conviendrais bien en qualité de parasite. Tu me conteras ton odyssee durant le dîner. Et tes propos me feraient supporter ta personne. A un autre ?

(1) Respectant autant que possible l'original, nous n'avons divisé la pièce ni en actes ni en scènes. Toutefois, il nous a semblé qu'elle présentait trois parties assez tranchées que nous intituleons : *Gaveston et les Barons*, *La Guerre civile* et *Le Martyre d'Édouard*.

Le texte anglais n'indique même pas le décor. Nous renseignons celui-ci d'après le révérend Alexandre Dyce, annotateur des œuvres de Marlowe.

TROISIÈME PAUVRE. — Moi je suis un soldat qui fit la guerre en Écosse.

GAVESTON. — Les hôpitaux ont été fondés pour ceux de ton espèce. La guerre n'est pas mon fait. Aussi fais-moi le plaisir de passer ton chemin.

TROISIÈME PAUVRE. — Adieu, et puisses-tu périr de la main d'un soldat, toi qui ne leur réserves que l'hôpital pour récompense !

GAVESTON. — Lanlaire ! Cette imprécation me touche autant que si une oie s'avisait de contrefaire le porc-épic et hérissait son plumage en se flattant de m'en percer la poitrine. Toutefois, il n'en coûte point de parler honnêtement au prochain ; flattons ceux-ci afin qu'ils vivent d'espoir... — Vous saurez que je débarque à peine de France. Aussi n'ai-je pas encore salué mon seigneur, le roi. Si je prospère, je vous régalerai tous.

TOUS. — Nous remercions Votre Seigneurie.

GAVESTON. — Mais une affaire me réclame. Laissez-moi.

TOUS. — Nous vous attendrons aux environs de la cour.

GAVESTON. — A votre aise.

(Exeunt les PAUVRES.)

Ceux-là ne sont pas à ma convenance. Il me faut des poètes voluptueux, de beaux esprits, des musiciens, qui n'auront qu'à pincer une certaine fibre pour soumettre le roi à toutes mes fantaisies. La musique et la poésie font ses délices. Aussi le soir je lui offrirai des masques à l'italienne, de tendres discours, des comédies, de vivants tableaux. Et le jour, lorsqu'il se perdra dans ses jardins, mes pages déguisés en nymphes et en sylphides viendront le lutiner, et mes hommes métamorphosés en satyres paissant le gazon des pelouses, accorderont leurs pieds fourchus en une ronde antique. D'aventure un aimable enfant, sous les traits de Diane, dorant l'onde furtive aux reflets de sa blonde chevelure ; les bras nus ornés de bracelets de perles, des branches d'olivier à la main, exposera aux larmes discrètes d'une fontaine ses formes dont nul mortel n'est admis à se délecter les yeux ; tandis que non loin de là un autre éphèbe figurant Actéon, épiant la baigneuse à travers le feuillage, sera transformé en cerf par la déesse irritée et, livré à une meute de chiens dévorants, agonira lentement sous leurs morsures. Tels sont les délassements favoris de Sa Majesté. — Mais voici que mon seigneur et mon roi, accompagné des nobles, sort de la séance du Parlement. Je me tiendrai à l'écart.

(Il se retire.)

(Entrent le ROI ÉDOUARD, KENT, LANCASTRE, MORTIMER l'aîné, MORTIMER, le jeune, WARWICK, PEMBROKE et leurs SUIVANTS.)

LE ROI. — Lancastré !

LANCASTRE. — Mylord !

GAVESTON (*sur le côté de la scène*). — Ce comte de Lancastre, je l'abhorre...

LE ROI. — Ne m'accorderez-vous point ce que je vous demande? — (*A part.*) Ah, en dépit de leur résistance, j'en ferai à ma volonté. Quant à ces deux Mortimer, ils sauront ce qu'il en coûte de me contrarier!

MORTIMER, l'aîné. — Si vous nous chérissez, Sire, haïssez Gaveston pour l'amour de nous.

GAVESTON (*à part*). — Ce misérable Mortimer! J'aurai sa peau!

MORTIMER, le jeune. — Sire, mon oncle, ce noble comte et moi-même avons juré au lit de mort de votre père que Gaveston ne rentrerait jamais dans ce royaume. Apprenez, Sire, qu'avant de rompre mon serment, je condamnerais plutôt mon glaive, trempé pour la confusion de vos ennemis, à dormir dans son fourreau. Marche alors qui voudra sous vos bannières. Quant à Mortimer, il accrochera ses armes à la muraille!

GAVESTON (*à part*). — *Mort-Dieu!*

LE ROI. — Vrai, Mortimer, tu te repentiras de ces paroles! Il te sied bien de contrecarrer ton roi! — Cela te fait sourciller, je crois, présomptueux Lancastre? Prends garde que le glaive n'aplanisse les plis de ton front et ne tranche ces genoux devenus trop raides pour fléchir devant moi! Je veux Gaveston; et vous apprendrez le danger que l'on court à s'opposer à mon royal vouloir.

GAVESTON (*à part*). — A la bonne heure, mon Edouard mignon!

LANCASTRE. — Mylord, vous ne mécontenterez point vos pairs qui vous aiment et vous honorent, pour plaire à cet obscur et vil Gaveston? Outre celui de Lancastre, je possède quatre comtés : Derby, Salisbury, Lincoln et Leicester; eh bien, je vendrai ces domaines pour lever une armée et payer mes soldats, avant que ce Gaveston ne mette le pied sur le territoire de ce royaume. Donc, s'il débarque ici, expulsez-le promptement.

KENT. — Barons et comtes, votre superbe m'a privé un moment de l'usage de la parole. Mais à présent je veux parler pour vous confondre! Je me souviens que sous le règne de mon père, il arriva que lord Percy de North, emporté par la colère, s'oublia jusqu'à provoquer son contradicteur Mowbray en la présence du roi. Cette atteinte à la majesté souveraine eût certes coûté la tête au téméraire, si le roi ne l'eut porté dans son cœur. D'ailleurs, il avait suffi d'un regard du roi pour dompter le courroux de Percy; et lui et Mowbray furent réconciliés séance tenante. Or, plus effrontés encore, comment osez-vous braver le roi lui-même! — Vengez-vous, mon noble frère, et que leurs têtes plantées sur des piquets expient le sacrilège de leurs langues!

WARWICK. — Nos têtes! Comme vous y allez!

LE ROI. — Oui, vos têtes! Aussi je vous conseille de céder...

WARWICK. — Réfrène ta colère, mon gentil Mortimer.

MORTIMER, le cadet. — Je ne le puis ni ne le veux; il me faut parler. — Mon beau cousin, nos mains garderont nos têtes et feront plutôt tomber celle qui vous fait nous menacer! — Venez, mon oncle, abandonnons ce roi dont la raison s'égaré, et désormais cédonz la parole à nos épées nues...

MORTIMER, l'aîné. — La comté de Wilt possède assez d'hommes pour empêcher qu'on arrive jusqu'à nos têtes.

WARWICK. — Toute la comté de Warwick abandonnera la cause du roi pour la mienne.

LANCASTRE. — Au nord, Lancastre compte de nombreux amis. — Adieu, mylord; hâtez-vous d'entendre raison si vous ne voulez que le trône sur lequel vous êtes assis, chavire sur une mer de sang et que l'on vous jette au visage la tête infâme de votre mignon!

(Exeunt tous, excepté le ROI EDOUARD, KENT, GAVESTON et SUIVANTS.)

LE ROI. — J'en ai trop entendu. Suis-je le roi pour me laisser affronter ainsi? — Frère, que mes étendards se déploient dans la campagne. C'est une guerre à outrance que j'engage contre ces barons et ces comtes. Ou bien je mourrai ou bien je vivrai avec Gaveston.

GAVESTON. — Je ne puis me dérober plus longtemps à mon maître. *(Il se porte vers le ROI.)*

LE ROI. — Toi, Gaveston! O sois le bienvenu! Ne me baise point la main; embrasse-moi, Gaveston, comme je t'embrasse. Pourquoi t'agenouiller? Ne sais-tu pas qui je suis? Ton ami, toi-même, un autre Gaveston. Hercule ne regretta pas plus cruellement la présence de Hylas que moi la tienne durant ton long exil.

GAVESTON. — Et depuis que je m'éloignai d'ici, aucune âme damnée n'endura tortures comparables à celles du pauvre Gaveston.

LE ROI. — Comment te décrire les miennes? — Frère, souhaite donc la bienvenue à mon ami. — Que ces traîtres Mortimer et ce violent Lancastre conspirent à leur aise; j'ai retrouvé tout ce que je souhaite, je te vois, je te tiens. Et la mer submergera plutôt mon royaume que de porter un navire qui t'éloignerait de moi! Je te crée d'emblée Lord grand chancelier, secrétaire général de l'État et de ma personne, comte de Cornouailles, seigneur et roi de l'île de Man.

GAVESTON. — Mylord, ces titres dépassent de beaucoup mes mérites.

KENT. — Frère, le moindre de ces titres suffirait à un titulaire d'une bien plus noble naissance que Gaveston.

LE ROI. — Paix, mon frère. Je ne puis tolérer ces paroles. — Ton mérite,

doux ami, dépasse au contraire, et de loin, mes présents. Aussi je jette encore mon cœur dans la balance. Prends-le tout entier. Si les dignités dont je te revêts excitent les envieux, je te conférerai d'autres honneurs encore; je te prodiguerai toutes les faveurs royales. Car Edouard ne consent à régner que pour t'exalter au-dessus des autres mortels. Si tu crains d'être attaqué, je te donnerai une garde. As-tu besoin d'or? Puise dans mes coffres. Désires-tu inspirer la gratitude ou la crainte? Dispose de mon sceau royal. Absous ou condamne à ta guise. Ordonne en mon nom tout ce qu'il te plaira d'ordonner et n'obéis toi-même qu'à ta propre fantaisie.

GAVESTON. — Il me suffira de jouir de votre amour. Tant que je posséderai mon Edouard je me croirai aussi grand que César parcourant les rues de Rome, des rois captifs attelés à son char triomphal.

(*Entre l'ÉVÊQUE DE COVENTRY.*)

LE ROI. — Où se rend en telle hâte Mgr de Coventry?

L'ÉVÊQUE. — Je vais célébrer les obsèques de votre père. Mais ce Gaveston néfaste est-il donc de retour?

LE ROI. — Comme tu le vois, prêtre. Il va même pouvoir se venger de toi qui fus la seule cause de son exil.

GAVESTON. — En effet; et n'était le respect que je dois à ta robe, tes pieds cesseraient de fouler ce pavé.

L'ÉVÊQUE. — Je ne fis que remplir mon devoir. Et sache, Gaveston, que si tu ne changes de conduite et ne t'amendes, je t'accuserai devant le Parlement comme je le fis autrefois pour te faire renvoyer en France.

GAVESTON. — Que Votre Révérence me pardonne la liberté grande... (*Il porte brutalement la main sur l'ÉVÊQUE.*)

LE ROI. — Jette bas sa mitre d'or, déchire son étole, et qu'on le baptise à nouveau dans le ruisseau.

KENT. — Ah, frère, ne mettez pas une main violente sur lui, car il ria se plaindre au saint-siège de Rome.

GAVESTON. — Il irait même se plaindre au saint-siège de l'enfer que je me vengerais sur lui de mon exil...

LE ROI. — Non, épargne sa vie; mais empare-toi de ses biens. Sois évêque à sa place. A toi de toucher ses rentes. A lui de te servir de chapelain. Je te le livre; voici, fais-en ce que tu voudras.

GAVESTON. — Il ira en prison pour y pourrir dans les fers.

LE ROI. — C'est entendu. A la Tour, à la Flotte, où tu voudras.

L'ÉVÊQUE. — Dieu te maudisse pour cet attentat...

LE ROI. — Holà! Quelqu'un!

(*Un GARDE se présente.*)

Conduisez ce prêtre à la Tour!

L'ÉVÊQUE. — Tremblez, sacrilèges. Dieu me vengera!

(*On l'emmène.*)

LE ROI. — Ne tarde pas, Gaveston, cours et prends possession de son palais et de ses biens. Viens, suis-moi; ma garde te prêtera main forte et te ramènera ensuite sain et sauf au palais.

GAVESTON. — Un prêtre qu'a-t-il besoin d'une si opulente demeure! Une prison, oui, voilà qui convient à son humilité chrétienne!

(*Exeunt.*)

Un autre coin de Londres.

(*Entrent d'un côté les deux MORTIMER, de l'autre WARWICK et LANCASTRE.*)

WARWICK. — C'est la vérité. L'évêque est à la Tour et ses biens et sa personne ont été donnés à Gaveston.

LANCASTRE. — Quoi! Leur tyrannie s'en prendra-t-elle à l'Eglise! Ah, mauvais roi, maudit Gaveston! Ce sol, corrompu par leurs pas, deviendra leur sépulcre ou le mien.

MORTIMER, le jeune. — Cet odieux Français fera bien de se garder avec précaution. A moins que sa poitrine ne soit invulnérable, il mourra.

MORTIMER, l'aîné. — Eh bien? Pourquoi cet abattement, comte de Lancastre?

MORTIMER, le jeune. — Pourquoi Guy de Warwick montre-t-il ce visage allongé?

LANCASTRE. — Ce vil Gaveston a été créé comte.

MORTIMER, le jeune. — Comte, dites-vous?

WARWICK. — Oui et, de plus, Lord chancelier du royaume et secrétaire général, et encore seigneur de l'île de Man.

MORTIMER, l'aîné. — Souffrirons-nous cette indignité?

MORTIMER, le jeune. — Pourquoi ne nous rendrons-nous pas sur-le-champ dans nos comtés pour y lever des troupes?

LANCASTRE. — « Mylord de Cornouailles », des mylords long comme le bras, des mylords à chaque parole. Heureux le passant qui le salue jusqu'à terre et auquel il daigne accorder un regard protecteur. Le roi et lui se promènent bras-dessus bras-dessous. Non, pour comble, la garde même du roi n'escorte plus que le favori. Et déjà la cour entière se confond en adulations devant le nouveau Lord chancelier.

WARWICK. — D'autres fois, appuyé mollement sur l'épaule du roi, il se pavane et minaude, il sourit à ses complaisants et nargue ouvertement les plus nobles pairs de ce royaume.

MORTIMER, le jeune. — Quoi, personne ne tient tête à cet esclave ?

LANCASTRE. — Tous l'ont en abomination, mais aucun n'ose protester.

MORTIMER, le jeune. — Ah, voilà qui atteste leur couardise, Lancastre ! Si tous les comtes et barons étaient de mon avis, nous l'arracherions des bras du roi et nous pendrions haut et court, à la porte même du palais, ce paysan, ce maraud qui, gonflé du venin de l'ambition, causera la ruine de ce royaume et la nôtre.

WARWICK. — Voici Sa Grâce Mgr de Canterbury...

LANCASTRE. — Sa contenance trahit son indignation.

(Entre l'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY avec un SUIVANT.)

L'ARCHEVÊQUE *(au SUIVANT)*. — Prends bien note de ceci. D'abord les ornements sacrés furent déchirés et arrachés de son corps. Ensuite on porta des mains violentes sur lui. Puis il fut emprisonné. Enfin on confisqua ses biens. Dis au pape que c'est là l'exacte vérité. Et à présent, vite, à cheval !

(Exit le SUIVANT.)

LANCASTRE. — Mylord, seriez-vous disposé à prendre les armes contre le roi ?

L'ARCHEVÊQUE. — A quoi bon ? Puisque Dieu lui-même se soulève quand on attaque son Église ?

MORTIMER, le jeune. — Joignez-vous donc à nous, qui nous armons pour lui, et qui voulons exiler ou décapiter ce Gaveston !

L'ARCHEVÊQUE. — De grand cœur, mylords ; car la chose me touche de près. Le misérable ne détient-il pas déjà l'évêché de Coventry ? Dieu sait qui de nous l'enrichira encore de ses dépouilles !

(Entre la REINE ISABELLE.)

MORTIMER, le jeune. — Madame, où Votre Majesté se rend-elle de ce pas si hâtif ?

LA REINE. — Vers la forêt, mon gentil Mortimer, afin d'y vivre dans les larmes et la solitude. Car mon seigneur le roi a cessé de m'aimer pour s'engouer éperdument de Gaveston ; il lui tapote les joues et se suspend à son cou, il lui prodigue les sourires et les œillades et lui chuchote constamment de tendres propos aux oreilles. A mon approche il fronce les sourcils et toute sa physionomie semble me dire : « Débarrasse-moi de ta présence, maintenant que je possède mon Gaveston ! »

MORTIMER, l'ainé. — Comment le roi a-t-il pu être ensorcelé à ce point ?

MORTIMER, le jeune. — Madame, retournez à la cour et prenez confiance. Ou bien nous exilerons ce Français cauteleux et insinuant, ou bien le roi perdra sa couronne, car nous sommes assez forts et assez courageux pour faire triompher notre bon droit.

L'ARCHEVÊQUE. — Toutefois, ne tournez pas vos armes contre le roi...

LANCASTRE. — Il le faudra, si le roi refuse de se détourner de Gaveston.

WARWICK. — Vous verrez qu'il faudra l'y contraindre par la guerre. Il n'entend plus raison.

LA REINE. — Alors que ce Gaveston demeure auprès de lui. Plutôt que d'exposer mon seigneur aux horreurs de la guerre civile, j'endurerai une vie mélancolique et le laisserai se divertir avec son mignon.

L'ARCHEVÊQUE. — Mylords, pour mettre fin à ce scandale, voici ce que je propose : Nous et ses autres conseillers, les pairs du royaume, réunissons-nous en assemblée et confirmons solennellement en le scellant de nos armes, le décret de bannissement du favori.

LANCASTRE. — Le roi cassera nos décrets.

MORTIMER, le jeune. — Alors, en toute justice, nous pouvons nous révolter contre lui.

WARWICK. — Mylord, où tiendrons-nous cette assemblée ?

L'ARCHEVÊQUE. — Au Nouveau Temple.

MORTIMER, le jeune. — C'est convenu.

L'ARCHEVÊQUE. — Entre-temps je vous conseillerai de passer avec moi à Lambeth, de l'autre côté de la rivière.

LANCASTRE. — Partons alors.

LA REINE. — Adieu, doux Mortimer, et pour l'amour de moi abstiens-toi de tourner tes armes contre le roi.

MORTIMER, le jeune. — Oui, s'il consent à nous écouter ; sinon, je devrai m'insurger avec les autres. (Exeunt.)

Une salle dans le Nouveau Temple.

(*Entrent LANCASTRE, WARWICK, PEMBROKE, les deux MORTIMER, l'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY et SUIVANTS.*)

LANCASTRE. — Voici l'arrêt d'exil de Gaveston. Plairait-il à Vos Seigneuries d'y apposer vos signatures ?

L'ARCHEVÊQUE. — Passez-moi cette pièce. (*Il signe ; les autres en font autant après lui.*)

LANCASTRE. — Vite, vite, mylord ; il me tarde d'écrire mon nom.

WARWICK. — Mais il me tarde encore plus de le savoir banni.

MORTIMER, le jeune. — Le nom de Mortimer effrayera le roi ou mes armes le détacheront de ce vil paysan.

(*Entrent le ROI EDOUARD, GAVESTON et KENT.*)

LE ROI. — Quoi, il vous déplaît que Gaveston siège ici ? Tel est pourtant notre bon plaisir ; notre formel vouloir...

LANCASTRE. — Votre Grâce a raison de le placer à sa droite, nulle part ailleurs le comte ne se trouverait en sécurité. *Quam male convenient!* — Voyez donc, de quel œil dédaigneux nous toise ce paysan!

PEMBROKE. — Comment le lion royal peut-il s'amouracher d'une fourmi rampante!

WARWICK. — L'infime vassal! N'aspire-t-il point, nouveau Phaéton, à conduire le char du soleil!

MORTIMER, le jeune. — Leur chute est imminente, leurs forces les trahiront. Nous ne tolérerons pas qu'on nous nargue et qu'on nous supplante ainsi.

LE ROI. — Qu'on arrête ce traître Mortimer!

MORTIMER, l'aîné. — Qu'on arrête ce traître Gaveston!

KENT. — Est-ce là le respect que vous devez à votre roi?

WARWICK. — Nous connaissons nos devoirs. Qu'il apprenne aussi à connaître ses pairs.

(Des SUIVANTS, des SEIGNEURS font mine d'entraîner GAVESTON.)

LE ROI. — Où le conduisez-vous? Demeurez, si vous tenez à la vie.

MORTIMER, l'aîné. — Nous ne sommes point des traîtres. Cesse donc de menacer.

GAVESTON. — Non, ne menacez point, Mylord, mais frappez-les sur-le-champ. Si j'étais le roi...

MORTIMER, le jeune. — Toi, vilain! Que nous parles-tu de roi, toi qui es à peine un gentilhomme de naissance!

LE ROI. — Fût-il même un paysan, mon amour en a fait mon égal, je forcerai les plus orgueilleux à se courber devant lui.

LANCASTRE. — C'est mal à vous, Mylord, de nous ravaler ainsi. Holà, vous autres, m'avez-vous entendu? Qu'on chasse cet odieux Gaveston!

MORTIMER, le jeune. — Et, avec lui, le comte de Kent qui le protège.

(On entraîne GAVESTON et KENT.)

LE ROI. — Ah, c'est ainsi! Alors autant frapper votre roi. Viens ici, Mortimer, assieds-toi sur le trône d'Edouard; Warwick et Lancastre, partagez-vous ma couronne. A votre aise... Me faudra-t-il crier merci?

LANCASTRE. — Apprends donc à nous gouverner plus dignement, nous et ce royaume.

MORTIMER, le jeune. — Ce que nous venons de faire, le sang de nos cœurs le maintiendra.

WARWICK. — T'imagines-tu que nous endurerons l'arrogance de ce parvenu?

LE ROI. — Ah la fureur me suffoque!

L'ARCHEVÊQUE. — Pourquoi vous exciter ainsi, Mylord? Soyez calme. Vous plairait-il de prendre connaissance de ce que nous, vos conseillers, avons décidé en votre nom?

MORTIMER, le jeune. — Mylords, c'est le moment de tenir bon. Ou bien nous lui imposerons notre volonté, ou bien nous y laisserons la vie.

LE ROI. — C'est donc pour de pareils exploits que vous vous êtes conjurés, vassaux présomptueux et téméraires? Avant que mon doux Gaveston se détachera de moi, cette île aura rongé les entraves qui la condamnent à l'immobilité, et flottera à la dérive sur l'océan jusqu'aux rivages déserts de l'Inde.

L'ARCHEVÊQUE. — N'oubliez pas que je suis légat du pape et que vous avez juré obéissance au saint-siège. Souscrivez donc, ainsi que nous l'avons fait, à l'exil de cet homme.

MORTIMER, le jeune. — Excommuniez-le, s'il refuse! Nous aurons le droit de le déposer et d'élire un autre roi.

LE ROI. — Ah, je vois où vous voulez en venir. Mais tout beau, je ne céderai jamais. Mettez-moi au ban de l'Eglise, déposez-moi, faites-moi tout le mal possible!

LANCASTRE. — N'hésitez pas, Mylord. Lancez-lui l'anathème!

L'ARCHEVÊQUE. — Rappelle-toi le traitement que tu fis subir à l'évêque. Si tu ne bannis la cause de ce crime, je relèverai tes pairs et tes vassaux ici présents de leur serment d'allégeance.

LE ROI (*à part*). — Toutes menaces seraient vaines. Essayons plutôt de les amadouer. Le légat du pape veut être obéi. — Mylord, vous serez chevalier de ce royaume; toi, Lancastre, grand amiral de notre flotte, le jeune Mortimer et son oncle seront faits comtes; à vous, lord Warwick, la présidence de North, à toi celle de Galles... Et si cela ne vous suffit pas, divisez mon empire en autant de royaumes qu'il vous plaira; partagez-vous ce territoire, j'y consens; pourvu que vous me laissiez quelque coin pour m'y réjouir avec mon bien-aimé Gaveston.

L'ARCHEVÊQUE. — Rien ne nous fera changer d'avis. Notre résolution est arrêtée.

LANCASTRE. — Allons, allons, signez!

MORTIMER, le jeune. — Pourquoi aimeriez-vous celui que l'univers entier exécra à ce point?

LE ROI. — Parce qu'il me chérit plus que tout l'univers. Je comprends que des brutes grossières et sauvages poursuivent la ruine de mon Gaveston, mais vous, des hommes de noble naissance, vous devriez avoir pitié de lui!

WARWICK. — Non, vous-même, vous qui êtes de naissance royale, vous devriez le rejeter loin de vous. Fi donc! Signez, et que ce drôle aille au diable!

MORTIMER, le jeune. — Insistez, Mylord.

L'ARCHEVÊQUE. — Consentez-vous à le bannir de ce royaume?

LE ROI. — Il me faut bien y consentir. Au lieu d'encre j'écrirai avec mes larmes. (*Il signe.*)

MORTIMER, le jeune. — Le roi se meurt d'amour pour son mignon!

LE ROI. — C'est fait. Ah, main maudite, que je voudrais t'amputer!

LANCASTRE. — Donnez-moi le décret. Je le ferai publier dans les rues.

(*Exit.*)

MORTIMER, le jeune. — Je cours présider à l'embarquement du proscrit.

(*Exit.*)

L'ARCHEVÊQUE. — Mon cœur est soulagé d'un grand poids.

WARWICK. — Le mien aussi!

PEMBROKE. — Voilà une bonne nouvelle pour le populaire.

MORTIMER, l'aîné. — Qu'il prenne la chose en bien ou en mal! Gaveston ne fera plus un long séjour ici!

(*Exeunt tous, excepté le ROI EDOUARD.*)

LE ROI. — Comme ils s'empressent de bannir celui que j'aime! Ils ne bougeraient pas s'il s'agissait de m'être agréable! Faut-il qu'un roi soit le vassal d'un prêtre? Orgueilleuse Rome à qui les empereurs servent de valets, je convertirai les cierges illuminant tes basiliques en autant de torches incendiaires que je promènerai à travers tes splendeurs. Je forcerai tes tours papales à baiser le sol impur. Je ferai un tel massacre de tes prêtres, que le Tibre ensanglanté sortira de son lit et que des monceaux de cadavres exhausseront ses digues impuissantes! Et quant à ces barons qui se liguent avec le clergé, si je suis roi, aucun d'eux ne portera plus la tête sur ses épaules!

(*Entre GAVESTON.*)

GAVESTON. — Mylord, en croirai-je la rumeur publique? Je serais exilé et forcé de quitter le pays ce jour même.

LE ROI. — C'est la vérité, mon doux Gaveston. Ah que n'est-elle fausse, cette atroce nouvelle!... Le légat du pape l'exige. Tu dois partir ou je serai déposé. Mais je veux régner pour la vengeance. C'est pourquoi, doux aimé, ne désespère point. Choisis le séjour le plus hospitalier, je t'y enverrai tout l'or que tu souhaiteras. D'ailleurs, ton absence ne sera pas longue ou, si notre séparation se prolongeait, j'irais te retrouver là-bas. Mon amour ne tarira jamais.

GAVESTON. — Mon espoir a sombré dans un enfer de détresse!

LE ROI. — Tes paroles trop navrantes me déchirent le cœur. Si tu es banni de ce pays, ne suis-je pas exilé de moi-même?

GAVESTON. — S'en aller d'ici n'afflige point le pauvre Gaveston, mais ce qui le désespère, c'est de vous abandonner. Tout le bonheur de Gaveston

rayonnait dans tes gracieux regards. Nulle part ailleurs il ne rencontrera la félicité.

LE ROI. — O rage impuissante ! Que je le veuille ou non, il te faut partir... Sois gouverneur de l'Irlande ; ou mieux, règne à ma place sur ce pays en attendant que la fortune secourable te rappelle auprès de moi. Voici, prends mon portrait et donne-moi le tien. (*Ils échangent leurs portraits.*) O que ne puis-je te garder toujours ainsi, sur mon cœur ! Je serais aussi heureux que je suis misérable à présent.

GAVESTON. — L'amour d'un roi compense bien des épreuves !

LE ROI. — Non, tu ne partiras pas. Je te cacherais quelque part, Gaveston.

GAVESTON. — Ils me trouveront et ma peine sera plus grande encore.

LE ROI. — Ces paroles aimantes, ces mutuelles protestations d'amour aggravent notre détresse. Mieux vaut nous séparer après une dernière et muette étreinte... Demeure, Gaveston. Je ne puis te quitter ainsi...

GAVESTON. — Chacun de tes regards m'arrache une larme de sang. Puisqu'il me faut partir ; ne ravive point ma douleur.

LE ROI. — Rapides sont les instants que tu passeras encore ici. Voilà pourquoi, permets à mes yeux de se repaître avidement de ta vue. Viens, mon doux ami, je ferai un bout de chemin avec toi.

GAVESTON. — Ne crains-tu point d'augmenter le ressentiment des factieux.

LE ROI. — Je me moque bien de leur humeur. Viens, partons !... Que ne puis-je déjà célébrer ton retour !

(*Entre la REINE ISABELLE.*)

LA REINE. — Pourquoi mon seigneur se dérobe-t-il ainsi à ma sollicitude ?

LE ROI. — Pas de cajoleries, catin française, va-t'en d'ici !

LA REINE. — A qui réserverai-je mes caresses, sinon à mon époux ?...

GAVESTON. — A Mortimer ; pour qui, reine volage... — je n'ajoute pas un mot, — Mylord, à vous de conclure...

LA REINE. — En parlant ainsi tu me calomnies, Gaveston... Ne te suffit-il pas de débaucher mon seigneur et de te faire son proxénète, mais te faut-il encore mettre mon honneur en question ?

GAVESTON. — Loin de moi cette intention. Votre Grâce me pardonnera.

LE ROI. — Tu es trop familière avec ce Mortimer. Et c'est par toi que Gaveston est exilé. Mais si tu m'en crois, tu t'efforceras de réconcilier les barons avec Gaveston, ou je ne me réconcilierai jamais avec toi.

LA REINE. — Votre Grâce sait bien que cela n'est pas en mon pouvoir...

LE ROI. — Va-t'en alors ! Ne me touche pas. — Viens, Gaveston !

LA REINE. — Misérable qui m'a ravi mon seigneur !

GAVESTON. — Madame, c'est vous qui m'arrachez mon seigneur.

LE ROI. — Gaveston, ne lui parle pas ; qu'elle sèche et crève.

LA REINE. — Seigneur, ai-je mérité ces injures ? Vois ces larmes, vois ce cœur qui soupire et qui bat à se briser ; tout cela ne prouve-t-il pas combien mon seigneur est cher à la pauvre Isabelle !

LE ROI. — Tiens, voilà le cas que je fais de ton amour ! Oui pleure, tu fais bien. Car avant que mon Gaveston ne soit rappelé, je te défends de reparaitre en ma présence. *(Exeunt le ROI et GAVESTON.)*

LA REINE. — O reine misérable que je suis. Pourquoi, lorsque je m'embarquai pour quitter le joli pays de France, la mer miséricordieuse ne m'a-t-elle pas englouti dans son sein. Ou le jour de mes noces, pourquoi la coupe d'hyménée n'était-elle pas remplie d'un poison mortel. Ah je regrette que ces bras qui m'entouraient si amoureusement le cou ne m'ont pas étranglé alors, pour m'épargner la douleur d'être abandonnée par mon seigneur le roi ! A l'exemple de la véhémence Junon, je remplirai le monde des funèbres échos de mes plaintes et de mes soupirs, car jamais Jupiter ne s'amouracha aussi passionnément de Ganymède que mon époux de ce dépravé Gascon. Hélas, mes lamentations exaspéreraient encore sa fureur. Il faut que je me résigne, au contraire ; et pour lui prouver ma tendresse, j'userai de mon influence afin de faire rappeler Gaveston. Mais ce sacrifice le détachera-t-il de cet infâme ? Et ne suis-je pas condamnée pour toujours au désespoir !

(Entrent LANCASTRE, WARWICK, PEMBROKE et les deux MORTIMER.)

LANCASTRE. — Regardez, dans quelle affliction est plongée la sœur du roi de France. Elle se tord les mains et se frappe la poitrine !

WARWICK. — Je crains que le roi ne l'ait maltraitée.

PEMBROKE. — Il faut avoir un cœur de pierre pour offenser pareille sainte.

MORTIMER, le jeune. — Gageons qu'elle pleure à cause de Gaveston.

MORTIMER, l'aîné. — Pourquoi ? Puisqu'il est parti.

MORTIMER, le jeune. — Madame, comment se porte Votre Grâce...

LA REINE. — Ah ! Mortimer, l'aversion du roi éclate au grand jour. Il vient de me confesser qu'il ne m'aime plus.

MORTIMER, le jeune. — Imité-le alors, Madame, et cessez de l'aimer à votre tour.

LA REINE. — Non, plutôt endurer mille morts. Et pourtant je l'aime en vain, il ne m'aimera jamais.

LANCASTRE. — Consolez-vous, Madame. A présent que son mignon est parti, il ne tardera pas à revenir de son erreur.

LA REINE. — O, jamais, Lancastre! Savez-vous ce que mon seigneur attend de moi, sous peine d'être à jamais bannie de sa présence? Il exige que moi-même je vous supplie de rappeler Gaveston.

LANCASTRE. — Rappeler Gaveston, Madame! Jamais il ne remettra le pied en Angleterre, à moins que la mer ne nous le rejette à l'état de cadavre.

WARWICK. — Et pour jouir du spectacle de sa charogne naufragée il n'est pas un de nous qui ne crève son cheval.

MORTIMER, le jeune. — Madame, est-ce sérieusement que vous voudriez nous le faire rappeler?

LA REINE. — Oui, Mortimer; car jusqu'à ce que son Gaveston lui ait été rendu, le roi m'a bannie de la cour. Voilà pourquoi, si je vous suis chère, soyez mon avocat auprès de vos féaux.

MORTIMER, le jeune. — Comment? Vous voudriez me voir plaider pour Gaveston?

MORTIMER, l'aîné. — Plaide qui voudra pour ce misérable! Je suis bien résolu à ne rien entendre.

LANCASTRE. — Et moi de même, Mylord. Dissuadez donc la reine de ce projet.

LA REINE. — O Lancastre, vos amis et vous, entreprenez plutôt d'en dissuader le roi. Car c'est contre mon gré que Gaveston reviendrait ici.

WARWICK. — Alors, pourquoi servir sa cause? Ne nous occupons plus de ce vilain.

LA REINE. — Ce n'est pas pour lui que j'intercède; c'est pour moi-même.

PEMBROKE. — Aucun discours ne prévaudra contre notre résolution. N'insistez donc plus.

MORTIMER, le jeune. — Gracieuse reine, gardez-vous de vouloir retirer de l'eau un poisson maudit qui foudroie celui qui le pêche. Je veux parler de cette immonde torpille de Gaveston. En ce moment il cingle vers l'Irlande. Tant mieux pour nous tous.

LA REINE. — Mon gentil Mortimer, assieds-toi un instant près de moi et je t'exposerai des raisons d'une telle éloquence que tu souscriras aussitôt à son rappel...

MORTIMER, le jeune. — Impossible! Toutefois, je consens à vous écouter.

LA REINE. — Rapproche-toi alors; ainsi. Nul autre ne doit nous entendre. (*Elle l'entretient à voix basse.*)

LANCASTRE. — Mylord, si la reine circonvenait Mortimer, persisteriez-vous dans votre résolution et tiendriez-vous avec moi?

MORTIMER, l'aîné. — Moi, je ne pourrais prendre parti contre mon neveu.
 PEMBROKE. — Ne craignez rien. La reine en sera pour ses frais de séduction.

WARWICK. — Heu heu ! Voyez avec quelle chaleur elle l'entreprend !

LANCASTRE. — Et voyez avec quelle mollesse il repousse ses instances !

WARWICK. — Elle sourit. Ma parole, je gage qu'elle arrive à ses fins.

LANCASTRE. — Plutôt perdre sa faveur que de revenir sur le fait accompli.

MORTIMER, le jeune. — Eh bien, qu'il soit fait selon votre désir. — Mylord, vous ne doutez pas de ma haine pour Gaveston. Donc, si je vous propose de le rappeler, ce n'est pas dans son intérêt, mais bien dans le nôtre, dans celui du royaume et du roi.

LANCASTRE. — Fi, Mortimer ! Ne te déshonore pas ! Parles-tu sincèrement ? Tout à l'heure le bien public exigeait son exil ? A présent le même bien public veut qu'il soit rappelé ? Autant prétendre que blanc et noir sont la même couleur et que la nuit et le jour ne font qu'un.

MORTIMER, le jeune. — Mylord de Lancastre, prenez en considération...

LANCASTRE. — Il n'est pas de considération qui me fasse confondre le mensonge et la vérité !

LA REINE. — Je vous en prie, mon bon seigneur, permettez qu'il s'explique...

WARWICK. — Ce seraient propos superflus. Nous nous en tenons à notre première décision.

MORTIMER, le jeune. — Ne souhaiteriez-vous pas que Gaveston fût mort ?

PEMBROKE. — Parbleu, si je le souhaite !

MORTIMER, le jeune. — Eh bien, en ce cas, laissez-moi parler.

MORTIMER, l'aîné. — Surtout, mon neveu, ne faites pas le sophiste !

MORTIMER, le jeune. — Ce que je vous propose m'est inspiré par mon ardent désir de guérir le roi et de servir notre pays. Vous n'ignorez pas que Gaveston possède d'énormes richesses à l'aide desquelles il pourra recruter des partisans et lever une armée capable de tenir en échec toutes nos forces réunies ? Et là-bas où il vivra entouré d'amis nous aurons de la peine à consommer sa ruine.

WARWICK. — Notez cela, Mylord de Lancastre.

MORTIMER, le jeune. — Tandis que si nous le tenions ici, détesté comme il l'est, nous trouverions facilement quelque ruffian qui consente à expédier sa seigneurie d'un bon coup de poignard. Personne ne s'aviserait même de blâmer le meurtrier, mais tous, au contraire, le loueraient pour son courageux attentat et les chroniques enregistreraient son nom comme celui d'un paladin ayant purgé sa patrie d'un abominable fléau !

PEMBROKE. — Il dit la vérité !

LANCASTRE. — Oui, mais pourquoi ne pas avoir agi tout d'abord en ce sens ?

MORTIMER, le jeune. — L'idée ne nous en est venue que plus tard. — Ecoutez encore, Mylord. S'il constate que nous avons le pouvoir de l'exiler et de le rappeler, peut-être se montrera-t-il plus humble et plus circonspect et y regardera-t-il à deux fois avant d'offenser le moindre des nôtres.

MORTIMER, l'aîné. — Mais s'il ne se corrige pas, neveu ?

MORTIMER, le jeune. — Alors il sera toujours temps de recourir aux armes. Les communes sont fidèles au roi par reconnaissance envers son père ; toutefois, elles ne supporteront pas qu'un insolent parvenu, qu'un étranger, une sorte de gros champignon poussé dans une nuit, comme ce Lord de Cornouailles, supplant l'ancienne noblesse anglaise dans les conseils de la couronne et le gouvernement de ce royaume ! Et si les communes et la noblesse se liguent contre le favori, le roi lui-même ne pourrait lui servir d'égide. Oui, nous délogerions le traître de son plus redoutable bastion. Mylords, si je ne fais pas comme je le dis, je consens à passer pour un drôle aussi méprisable que Gaveston.

LANCASTRE. — Dans ces conditions, Lancastre consent à ce que tu lui demandes.

WARWICK. — Pembroke et moi, nous y consentons aussi.

MORTIMER, l'aîné. — Et moi, de même.

MORTIMER, le jeune. — Je me réjouis de votre adhésion à mes projets. Aussi disposez de moi en toute occasion ; je vous suis entièrement acquis.

LA REINE. — Et si j'oublie jamais l'immense service que vous me rendez, puissé-je vivre abandonnée de tout le monde ! Mais voyez, mon seigneur, le roi qui a conduit le comte de Cornouailles jusqu'à son navire, revient juste au bon moment. Cette nouvelle le transportera de joie ! Ah peut-être me rend-elle aussi heureuse que lui ! Car je l'aime encore plus qu'il ne peut aimer ce Gaveston. S'il ne m'accordait que la moitié de l'affection qu'il porte à son favori, je m'estimerais déjà béatifiée sur la terre !

(Entre le ROI vêtu de deuil.)

LE ROI. — Il est parti et je porte le deuil de l'absent. Ah jamais chagrin ne me rongea si profondément le cœur que le désir, le besoin de mon doux Gaveston ! Avec quel bonheur j'abandonnerais tous les trésors de la couronne à nos ennemis pour abrégier notre séparation et payer la rançon de nos amours !

LA REINE. — Ecoutez, comme il divague à propos de son mignon.

LE ROI. — Mon cœur est comme une enclume sous le chagrin qui le frappe aussi lourdement que les marteaux du Cyclope. Le vacarme

m'étourdit, et mon amour pour Gaveston s'exalte jusqu'à la frénésie. Ah ! pourquoi quelque pâle Furie n'a-t-elle point surgi du fond de l'enfer pour m'assommer avec mon propre sceptre, au moment où je me détachais de mon Gaveston.

LANCASTRE. — Diable ! Quel nom donner à semblables passions !

LA REINE. — Mon gracieux seigneur, je vous apporte des nouvelles...

LE ROI. — Tu conféras sans doute avec ton Mortimer...

LA REINE. — Gaveston sera rappelé, Mylord !

LE ROI. — Rappelé ! Non, la nouvelle est trop douce pour être exacte.

LA REINE. — M'aimerez-vous un peu si je dis vrai ?

LE ROI. — Si tu as dit vrai ! Il n'est rien qu'Edouard ne fasse pour toi !

LA REINE. — Pour Gaveston, mais non pour Isabelle.

LE ROI. — Pour toi, charmante reine, s'il est vrai que tu m'aies rendu Gaveston. Et pour commencer, je suspendrai à ton collier royal une langue d'or, emblème de ton éloquence.

LA REINE. — Non, Isabelle ne désire plus d'autres bijoux, plus d'autre collier que l'étreinte affectueuse de vos bras, mon seigneur. Impossible de lui prodiguer joyaux plus enviés que ceux qu'elle puise ainsi dans cet écrin. O combien un baiser ravive la pauvre Isabelle !

LE ROI. — Accepte une seconde fois ma main, et célébrons un nouveau mariage.

LA REINE. — Puisse-t-il être plus heureux que le premier ! Mon gentil seigneur, ne parlerez-vous pas à ces nobles barons et comtes qui guettent un gracieux regard de vos yeux et qui brûlent de vous témoigner leur dévouement.

LE ROI. — Courageux Lancastre, embrasse ton roi. Ainsi que les vapeurs épaisses se dissipent au soleil, toute inimitié s'évanouit au sourire de ton souverain. Vis avec moi comme mon compagnon.

LANCASTRE. — Cet accueil me comble de joie.

LE ROI. — Warwick, tu seras mon principal conseiller. Ces cheveux d'argent orneront mieux ma cour que des soieries somptueuses et d'éblouissantes tentures. Gronde-moi, mon digne Warwick, si je marche de travers.

WARWICK. — Immolez-moi, Mylord, si jamais j'offense Votre Grâce.

LE ROI. — Dans les triomphes et les assemblées solennelles, c'est Pembroke qui portera le glaive devant le roi.

PEMBROKE. — Et avec ce glaive Pembroke prévaudra contre tous vos ennemis.

LE ROI. — Mais pourquoi le jeune Mortimer se tient-il à l'écart ? A toi le commandement de notre flotte royale ; ou, si ce poste te semble trop infime, je te crée Lord maréchal de toutes nos armées de terre et de mer.

MORTIMER, le jeune. — Mylord, je commanderai vos armées de manière à vous assurer la paix et la gloire, à vous et à l'Angleterre.

LE ROI. — Et quant à toi, lord Mortimer de Chirke, dont les éclatantes prouesses durant notre guerre sur le continent méritent mieux qu'un éloge banal et une récompense ordinaire, sois le général des troupes destinées à pacifier l'Écosse.

MORTIMER, l'aîné. — Votre Grâce ne pouvait mieux m'honorer, car la guerre est ma seconde nature.

LA REINE. — A présent le roi d'Angleterre est plus riche et plus puissant que jamais, grâce à l'amour de ses preux.

LE ROI. — Oui, Isabelle, jamais je ne me sentis le cœur plus léger. Clerc de la couronne, envoie sitôt son ordre de rappel à Gaveston, en Irlande !

(Entre BEAUMONT avec la pièce demandée.)

Beaumont, vole aussi rapidement qu'Isis ou que Mercure.

BEAUMONT. — Je ferai diligence, mon gracieux maître.

LE ROI. — Lord Mortimer, nous vous invitons à inaugurer royalement votre nouvelle dignité. Lorsque notre ami le comte de Cornouailles fera son entrée dans notre bonne ville de Londres, nous convoquerons la fleur de notre chevalerie en tournoi solennel. Ensuite nous célébrerons le mariage du comte de Cornouailles. Car vous saurez que je l'ai fiancé à notre belle cousine, l'héritière du comte de Gloucester.

LANCASTRE. — C'est le premier mot que nous en apprenons, Mylord.

LE ROI. — Pour l'amour de lui autant que pour m'être agréable, ne regardez pas à la dépense et célébrez avec largesse le vainqueur du tournoi et les noces du comte de Cornouailles.

WARWICK. — En ceci et en toutes choses, il sera fait selon le vœu de Votre Majesté.

LE ROI. — Merci, mon digne Warwick. Viens, entrons et prenons place à la table du festin.

(Exeunt tous, à l'exception des deux MORTIMER.)

MORTIMER, l'aîné. — Neveu, je me rends en Écosse. Toi tu demeures ici. Cesse à présent de regimber contre le roi. Comme tu le vois, il est doux et affable. Et puisque son cœur est épris à ce point de ce Gaveston, qu'il s'abandonne sans contrôle à sa passion. Les plus puissants rois ont eu leurs mignons. Le grand Alexandre chérissait Héphaestion, Hercule l'indomptable pleura amoureusement son Hylas et le farouche Achille subissait le joug voluptueux de Patrocle. Et il n'y eut pas que des rois épris de cette façon; des sages leur donnèrent l'exemple. Le Romain Tullius adorait Octave, le grave Socrate, le volage Alcibiade. Edouard est jeune, de caractère flexible; il nous promet tout ce que nous souhaitons. Qu'il s'amuse

donc à sa guise avec cet efféminé. L'âge mûr le détournera de si frivoles jouets !

MORTIMER, le jeune. — Ce n'est point le dévergondage du roi qui me gêne. Mais ce qui m'exaspère, c'est de voir un individu de si basse extraction que ce Gaveston devenir, grâce à la faveur souveraine, le plus puissant et le plus arrogant des satrapes, nous écraser de son luxe, gaspiller en débauches et en orgies les trésors de ce royaume, alors que les soldats se mutinent pour réclamer les arriérés de leur paie. Les habits qu'il porte sur le dos représentent les revenus du plus riche des nôtres. Et, semblable à Midas, il se pavane en cet équipage, traînant à ses talons une bande de vils ribauds étrangers dont les livrées prétentieusement fantastiques arborent un tel carnaval de couleurs qu'on s'imaginerait l'escorte de Protée, le dieu multiforme. Il n'existe point barbillon plus frétilant. Il porte un court manteau capuchonné à l'italienne, tout parsemé de perles fines, et dans son bonnet toscan scintille un joyau plus précieux que la couronne. Tandis que d'autres se morfondent dans la cour, d'une fenêtre du palais, le roi et lui se gobergent de ceux de notre espèce, et raillent notre suite, et ridiculisent notre accoutrement. Voilà, mon oncle, ce qui m'enrage.

MORTIMER, l'ainé. — Mais tu l'as constaté toi-même, un changement s'est produit chez le Roi.

MORTIMER, le jeune. — Alors, je changerai aussi, et vivrai pour le servir loyalement ; ce qui n'empêche que tant que je posséderai une poigne, une épée et un cœur, jamais je ne me soumettrai à semblable parvenu. Voilà ma pensée nette. Venez, rejoignons le roi ! (Exeunt.)

Un hall dans le manoir du duc de Gloucester.

(Entrent SPENSER, le jeune, et BALDOCK.)

BALDOCK. — Spenser, notre maître, le comte de Gloucester, étant décédé, au service de quel noble te proposes-tu d'entrer ?

SPENSER, le jeune. — Pas à celui de Mortimer ni à celui de n'importe quel seigneur de son bord. Car le roi et lui sont ennemis. Apprends ceci de moi, Baldock ; un lord factieux fera difficilement sa fortune ; ses partisans plus péniblement encore. Mais celui qui jouit de la faveur d'un roi peut, d'un seul mot, nous porter au faite des grandeurs. Le généreux comte de Cornouailles, voilà l'homme sur qui Spenser fonde ses espérances.

BALDOCK. — Quoi, vous consentiriez à n'être que son suivant ?

SPENSER, le jeune. — Mieux que ça, mon bon Baldock. Son compagnon intime. Car il m'aime bien ! Il m'aurait même préféré au roi !

BALDOCK. — Mais il est exilé. Son étoile pâlit !

SPENSER, le jeune. — Oui, pour l'instant, mais attendons la fin, Baldock. D'après les confidences d'un mien ami il serait déjà rappelé et le roi l'aurait même envoyé chercher. Et pour confirmer cette nouvelle, un messager de la cour vient d'apporter des lettres du roi à notre gracieuse maîtresse. En les lisant, son visage s'illuminait ; ce qui me donne à supposer qu'il y était question de son amant Gaveston.

BALDOCK. — Probablement. Car depuis l'exil du comte de Cornouailles, elle ne sortit plus de ses appartements et elle bouda la lumière du jour. Toutefois, je supposais que le projet d'hymen eût été rompu et que la disgrâce de son fiancé eût donné un autre cours aux sentiments de la comtesse.

SPENSER, le jeune. — Tu la calomnies. Notre maîtresse est restée fidèle à son premier amour. Je parie ma vie contre la tienne qu'elle ne veut pas d'autre époux que Gaveston.

BALDOCK. — Alors, par son entremise, j'espère arriver aussi à la cour. Je fus le lecteur et le précepteur de la comtesse depuis son enfance.

SPENSER, le jeune. — En ce cas, mon bon Baldock, il faudra t'émanciper, dépouiller ta timidité de clerc, apprendre à piaffer comme un gentilhomme. Ce n'est pas ton habit noir à petit collet, ton caban de velours doublé de serge ; cette façon de respirer tout le jour le parfum d'un bouquet ou de te promener un grimoire sous le bras, ou de réciter les grâces au bout de la table, ou de faire mille courbettes aux gens titrés, ou de pencher la tête vers le sol, et de murmurer, les paupières mi-closes : « En vérité, s'il plaît à Votre Honneur » ; ce n'est pas tout cela, camarade, qui t'assurera la faveur des grands. Non, il s'agit de se montrer orgueilleux, hardi, animé et résolu. Et, flamberge au vent, ferrailer si l'occasion se présente.

BALDOCK. — Spenser, apprends que ces dehors cuistreux me répugnent ; j'y recourus par pure hypocrisie. Mon ancien maître était l'austérité et le formalisme mêmes. Il s'inquiétait des moindres détails de ma personne ; allant jusqu'à m'imposer la forme des boutons de mon pourpoint. S'ils dépassaient la grosseur d'une tête d'épingle, il criait à l'abomination de la désolation ! Voilà comment, par les dehors, je ressemblai à un curé, alors qu'au fond je suis licencieux à l'excès et propre à toute espèce de paillardise. Détrompe-toi, je ne suis pas de ces pédants vulgaires, moi, qui ne parlent pas sans *propterea quod*.

SPENSER, le jeune. — Mais plutôt un de ceux qui disent *quando quidem*....

BALDOCK. — Trêve de plaisanteries. Voici notre maîtresse.

(Entre la NIÈCE DU ROI, une lettre à la main.)

LA NIÈCE. — Ma douleur, à la nouvelle de son exil, fut à peine plus intense que ma joie à son retour. Cette lettre vient de mon doux Gaveston. Tu n'avais pas besoin de t'excuser, mon amour. Je sais bien que tu ne pouvais retarder ton débarquement à Londres en passant par ici. (*Elle lit.*) « Dût-il m'en coûter la vie, je ne pourrais me résigner à demeurer loin de toi. » Tout l'amour de mon seigneur brûle dans cette phrase. (*Elle lit.*) « Et si jamais je t'abandonne, que la mort glace mon cœur ! » O lignes enivrantes, venez ici, à la place où reposera mon Gaveston. (*Elle glisse la lettre dans son corsage.*) Et, à présent, voyons la lettre de notre seigneur le roi. Il me mande sans retard à sa cour, afin que je m'y rencontre avec Gaveston. Pourquoi suis-je encore ici lorsque, là-bas, le roi s'occupe lui-même des préparatifs de mon mariage ! Holà, quelqu'un ! Baldock ! veille à ce que mon carrosse soit prêt. Nous partons sur-le-champ.

BALDOCK. — Je cours exécuter vos ordres, Madame.

LA NIÈCE. — Tu m'attendras ensuite à la sortie du parc.

(*Exit BALDOCK.*)

Toi, Spenser, demeure et tiens-moi compagnie, car j'ai de réjouissantes nouvelles à te commuiquer. Mylord de Cornouailles navigue vers Londres et il arrivera à la cour en même temps que nous.

SPENSER, le jeune. — Je savais bien que le roi le rappellerait.

LA NIÈCE. — Si les événements tournent comme je l'espère, je songerai à toi, Spenser, dans ma situation nouvelle.

SPENSER, le jeune. — Je remercie humblement Votre Seigneurie.

LA NIÈCE. — Viens, conduis-moi ; il me tarde d'arriver là-bas.

GEORGES EEKHOUD

(*A suivre.*)

HISTOIRE SOCIALE DE L'ÉGLISE ⁽¹⁾

DEUXIÈME PARTIE

LE CHRISTIANISME ET LES BARBARES (suite).

X

Cette exaltation, cet absolu mépris de la réalité, ce subjectivisme sans bornes étaient une force, et la seule qui fut nécessaire à cette époque anarchique, une force révolutionnaire. C'est par là que le peuple était pris, et ces chimères rendaient entre les moines et lui l'union indissoluble. Que ces réunions de travailleurs mystiques se fussent occupées seulement de labourer et de prier, se suffisant à elles-mêmes et n'ayant d'autre ambition que de faire un peu d'ordre au milieu de ce chaos, cette paix et cette sérénité égoïstes n'eussent pas pendant longtemps occupé le peuple, et ce qui d'abord l'avait séduit, lui fut bientôt devenu importun par le contraste même avec ses propres souffrances. Mais la tension vers l'impossible, le surchauffement des imaginations, portant les cœurs jusqu'au seuil même d'un monde invisible et merveilleux, et frappant sans trêve ces âmes enfantines de visions foudroyantes, tour à tour merveilleuses ou terribles, tout ce vaste détraquement intellectuel et moral étaient le levain même et le ferment du monde nouveau. Une société réglée eût péri par cette folie de l'extravagant, qui ne faisait qu'exciter l'énergie vitale en ces foules encore informes. Ainsi ce qui, pour une organisation supérieure, serait un virus mortel, peut être un adjuvant précieux dans un organisme élémentaire. Par où les prendre ces natures grossières, sinon par l'imagination? Que l'on compare maintenant le mysticisme de cette période populaire du nouveau christianisme avec la période correspondante du christianisme gréco-romain. Alors aussi l'exaltation était grande, mais elle s'attaquait à un monde positif, et les

(1) Suite. Voir la *Société nouvelle*, n^{os} 48, 49, 115-116, 117, 118, 120, 121, 126, 130, 133 et 135.

images de l'Apocalypse avaient des significations politiques et sociales qui répondaient directement à des réalités objectives et limitaient ainsi le champ de la passion populaire. Elles n'étaient que la reproduction défigurée du monde existant. Cette fois, dans l'anarchie universelle, on se lançait à corps perdu vers l'extra-humain, et le subjectivisme pur projetait sur la chambre noire de l'âme populaire les visions incohérentes d'une hallucination sans frein. Etat à la fois inférieur et supérieur à celui des peuples de l'Apocalypse. Le mysticisme nouveau était inférieur à l'autre, parce qu'il ne comprenait plus une conception compliquée et synthétique des hommes et des choses, et n'exprimait qu'un idéal simpliste et autolâtre, — mais il était supérieur par une abnégation plus grande des besoins immédiats et par des visées plus pures et plus hautes. La préoccupation de la sainteté personnelle, entre les infinis entr'ouverts du ciel et de la géhenne, avait un caractère de grandeur presque supra-social. Cependant les peuples occidentaux de l'époque barbare étaient incontestablement à un niveau plus bas que celui des populations orientales acclimatées à la civilisation gréco-romaine. Situation inexplicable, si l'on se rappelle que le premier christianisme sortait uniquement de la masse populaire ; tandis qu'ici, s'il avait encore le peuple pour foyer, il avait pour réflecteur une puissance organique, le monastère. Et la puissance collectiviste monacale, subjective sans doute et simpliste, mais d'une force d'expansion énorme, rassemblait et décuplait en intensité le mysticisme nouveau et, inclinée vers le ciel, elle en projetait les pâles rayons dans l'infini jusqu'en des profondeurs non encore atteintes. La force monacale, en rapport constant avec le peuple, poussait l'âme populaire à son paroxysme et la faisait s'attacher à des concepts de beaucoup supérieurs à son niveau réel. Si l'on ne saisit pas l'importance de cet agent à la fois universel et extraordinaire, il est impossible de rien entendre au mouvement effrayant, antisocial, irrésistible, qui va pousser le peuple à élever de ses propres mains et en vue de destinées et d'espérances sans efficacité terrestre, ce pouvoir sans bornes, la papauté.

Je n'ai point parlé de papauté avant Grégoire le Grand. Voilà le premier pape d'Occident. Il y a pouvoir nouveau, lorsqu'il y a formation sociale nouvelle. Jusque-là, qu'importaient les disputes des évêques de Rome avec d'autres évêques, et leurs ambitions particulières. Il n'était aucun de leurs patriarches qui n'eût à quelque moment rêvé une primatie sur les autres évêques. L'irruption des Arabes avait réduit à néant et pour toujours Alexandrie, Antioche et Carthage, et désormais Rome, Constantinople et Lyon semblaient se partager la direction de l'univers chrétien, mais l'hégémonie appartenait certes à Constantinople bien plus qu'à des sièges livrés aux barbares. Quand Jean le Jeûneur, patriarche de Byzance, prenait le

titre d'évêque universel, il semblait certes y avoir plus de droits que ne pouvait en revendiquer un évêque romain.

C'est une direction, une politique suivie, qui surtout avait manqué toujours à Rome. Elle avait reçu successivement les Huns, les Hérules, les Goths ; elle était descendue par l'action du milieu au niveau des plus barbares, et elle n'avait pas réussi à prendre un parti définitif à l'égard de Constantinople. Les évêques par eux-mêmes n'étaient rien encore. Ils vivaient d'expédients.

Mais tout à coup la situation change, non en haut, dans l'évêché, mais en bas, dans le peuple. Narsès veut gouverner l'Italie pour les empereurs, lorsque, par une sorte de combustion spontanée, toute l'Italie autour de lui prend feu. Peuple et moines, les bas-fonds sociaux, depuis longtemps travaillés comme par un incendie étouffé et sourd, tout à coup jettent des flammes. Dans les pays du Nord on voit les tourbières propager ainsi souterrainement des incendies immenses, sans cause connue, et un jour le sol supérieur s'éboule dans un précipice de fumée et de braise ardente.

Narsès ne sait plus où prendre pied, les troupes impériales s'affolent. Il n'y a plus qu'à recourir au moyen suprême de la politique byzantine : contenir la barbarie par la barbarie. Narsès appelle les Longobards. Ils l'ont déjà soutenu contre les Goths. Ils sont aryens, mais il s'agit de sauver l'autorité, principe universel, supérieur aux principes religieux. Les Longobards arrivent, nombreux, comme une migration de soldats. Ils entrent en Italie comme dans une fournaise, s'établissent là où les points d'appui sont solides, faisant du reste la part du feu. Au lieu de pousser jusqu'au Midi et de suivre jusqu'au bout la pente des invasions, ils ne vont pas au delà de Spolète et de Benevent. Ils forment dans le nord de l'Italie un réseau de villes militaires, avec une capitale nouvelle au milieu, Pavie. Pourquoi cette imprudence ? Les Goths, qui n'étaient pas plus forts et qui étaient aryens, comme eux, avaient pris l'Italie entière ! Les Goths avaient été appelés par le peuple en haine de Byzance. Ils ne savaient pas alors à quoi s'adosser pour faire face. Maintenant il a les monastères, et quelque chose au centre, comme un dessein et une velléité de contraction et d'effort commun, Rome avec son évêque. Cette organisation naissante est encore une monade plutôt qu'une réalité, cependant les Longobards n'osent pas l'entamer ; ils en devinent les ressorts, et là où ils s'établissent leur premier soin est de détruire radicalement ce qu'il existe de forces révolutionnaires : les églises et surtout les monastères, « de sorte, dit saint Grégoire, que les bêtes fauves occupent les lieux qui regorgeaient d'habitants ».

Il eût été naturel que devant ces excès des Longobards une union plus intime et définitive s'établît entre les impériaux et l'Italie méridionale : le

danger désormais était commun. Mais le mouvement révolutionnaire ne cède même pas devant ce péril, et pendant que l'exarque s'efforce de ramener le gouvernement du Midi à plus d'unité et d'ensemble, de toutes parts les populations lui échappent, regimbent, se forment en fédération, premiers linéaments des républiques futures. L'évêque, lui aussi, a senti sous ses pieds quelque chose de résistant. Il est l'ennemi des Longobards, mais il ne désarme pas vis-à-vis de l'exarque. L'Italie a trois capitales : Pavie, celle des Longobards ; Rome, celle de l'Église et du peuple, tandis que l'exarque se cantonne à Ravenne. De 584 à 615, Longobards et Byzantins se font la guerre. Byzance contre les Longobards a maintenant appelé les Francs. Ils font trois invasions en Italie. Agilulf rompt enfin cette alliance franco-byzantine en battant les deux alliés, mais lorsque la puissance longobarde paraît se raffermir après cette longue action militaire de trente et un ans, une seule puissance en a profité : la puissance papale. « Si Agilulf, écrit Grégoire à l'archevêque de Milan, ne peut s'entendre avec l'exarque, qu'il traite *avec moi*. Je suis disposé à payer, s'il veut accorder des conditions avantageuses à l'empire romain. » — « L'Église, écrit-il d'autre part à l'empereur Maurice, a son trésorier à Rome, pour l'entretien du clergé, des monastères et pour la guerre contre les Longobards » Cette puissance révolutionnaire a tellement grandi qu'elle prend sous sa protection le pouvoir légitime des empereurs, jusqu'à ce qu'elle s'en débarrasse. Quand en 599 l'exarque signe la paix avec Agilulf, le roi longobard exige sur le traité la signature du pape. Il mérite ce nom désormais.

Ainsi le pouvoir nouveau prend conscience de lui-même, par tous les côtés à la fois. Il montre à découvert sa puissance économique, il prend une position politique définitive; il avait donné à l'Église, comme nous l'avons vu, le caractère artistique et moral quelle conservera. Et il a cet instinct d'avenir de ne pas abandonner encore l'action révolutionnaire.

Ce n'est pas assez d'avoir limité la puissance des Longobards, les papes veulent maintenant avoir la main dans la politique de leurs rois. Comment ? Par les monastères et le peuple. Agilulf meurt en 615. Sa veuve Théodolinde lui succède avec son fils Adeloald. C'est le moment où l'orthodoxie peut se montrer, s'emparer d'une femme et d'un enfant. *Ecclesiæ restauratæ sunt et multæ donationes per loca venerabilia largitæ*, dit Paul Diacre (IV, 43). En même temps que la politique longobarde se fait orthodoxe, elle se fait démocratique. Adeloald ordonne de massacrer les grands du royaume. Douze d'entre eux sont assassinés incontinent. *Persuasus ut primatos nobiliores cunctos in regno Longobardorum interficere ordinaret, quod jam XII ex eis gladio madasset...* (FRÉDÉGAIRE, 49.) Mais le parti aristocratique se retrouve, résiste, élit un chef, Arioald. Que fait le

pape? Honorius II prend ouvertement parti pour le fils de Théodolinde. Il se sépare des évêques longobards qui tiennent avec l'aristocratie. « Agir comme ces évêques, écrit-il, c'est être ingrat envers Dieu et envers les hommes »... « Aussitôt qu'Adeloald aura triomphé, qu'on m'envoie ces évêques pour que je les châtie. »

Rogamus eos ut postquam Adeloaldum divino in regnum (ut superamus) auxilio reduxeritis, predictos episcopos Romam mittere velitis ne scelus hujusmodi impunitum relinquamus. (IVON.) Les nobles triomphant, l'ancienne organisation militaire reprend le dessus. Qu'importe ! La politique papale a maintenant son point d'appui dans le pays longobard et elle en use sans une heure de répit. Ce ne sont plus dans le Nord italien que convulsions intestines. La monarchie militaire combat, mais s'épuise. Enfin, il faut céder. Dès 712 commence la série des rois orthodoxes. Ils règnent encore, mais l'Église gouverne. Le royaume longobard est condamné.

Mais, chez elle-même, à Rome et dans le Midi, la politique révolutionnaire réussit mieux encore à la papauté. Ici l'Église peut choisir son véritable terrain; et il est tout indiqué, c'est l'idéal même des moines et du peuple, le fruit de leurs entrailles qui caractérisera la politique nouvelle : le culte des images. Constantinople a sa tradition gouvernementale, sa hiérarchie établie, officielle, ses dogmes consacrés. Elle observe, comme nous l'avons vu, une sorte de protestantisme, une religion presque rationnelle, se tenant aux traditions écrites, déistes, avec des allures semi-juridiques; une discipline un peu froide, un abus des formules, mais de l'ordre et de la tenue. Les disputes théologiques sont incessantes, donnent lieu à des troubles dans les sphères inférieures, mais elles atteignent peu les degrés élevés de la hiérarchie voisine du gouvernement. L'orthodoxie même de certains empereurs change peu de chose à ce régime général. Ils finissent par accepter quelque formule contestée, telle que le consubstantialisme, mais longtemps après qu'elle a perdu sa vertu de nouveauté. Or, qu'est-ce que le culte des images, sinon la ruine de tout formalisme comme de toute autorité consacrée, de toute hiérarchie savante. C'est l'expression même de la révolution. Ces types originaux, spontanés, sortis tout chauds de l'âme populaire et respirant ses naïvetés, ses illusions, son exaltation; cette multitude de saints tous d'ordre inférieur, sans presque un seul qui représente le monde officiel, n'est-ce pas une armée populaire marchant à l'assaut de la forteresse des formules et des hiérarchies savantes? N'y a-t-il pas des lambeaux de cœur populaire attachés à ces figures? Quel est l'enfant qui ne tienne pas plus à ses poupées qu'à ses livres? Le saint est vivant par l'image; il parle, il voit, il comprend. Le moine lui-même, d'une existence extra sociale et presque extra terrestre, est entre le peuple et le saint, tenant de

l'un et de l'autre : du peuple par ses mœurs et son ignorance, du saint par son abnégation et sa mysticité. Que faut-il de plus ? N'est-ce pas là un monde complet ? Qu'a-t-on besoin d'évêques et de soldats ? Les évêques sont eux-mêmes des soldats, des grands mêlés à la vie gouvernementale. Une chose est nécessaire cependant : un centre ; les forces populaires ont besoin de se sentir soutenues. Et alors on voit grandir l'autorité unique, non seulement plus grande que les évêques, mais ennemie des évêques, car nul n'est élu et investi par ses pairs. Il faut triompher de ses pairs et les abattre en s'appuyant d'une force étrangère. C'est pour cela que le pape devient pape. Il se réclame des moines et du peuple, tandis que tous les autres évêques et patriarches ne s'élèvent un moment au-dessus de leurs rivaux, que pour être aussitôt ramenés à l'égalité. L'image est le talisman qui émancipe le peuple des grands, parce que, par l'image, sans autre cérémonie, sans formule, sans science, il entre en relation directe avec le saint, et par lui reçoit tous les dons. Elle est aussi le talisman de la papauté qui, prenant la défense des images, prend la défense même du peuple et de ses représentants et s'identifie avec eux. Qu'on ne croie pas ici à quelque exagération. Cette passion populaire si longue, si tenace, si soutenue, qui veut avoir ses mandataires dans les saints, entrer en rapport avec eux par l'image, et qui est excitée à ce réalisme mystique par les moines, cette passion qui nous paraît étrange, n'a-t-elle pas quelque rapport avec la fureur parlementaire de notre temps ? Quand on voit des peuples civilisés et des millions d'hommes faire des révolutions, pour avoir le droit de se nommer des représentants, et se tenir pour satisfait lorsqu'ils ont élu les personnages dont les allures, le langage et l'idiosyncrasie plus encore que les idées, refléteront à peu près ce qu'ils sentent eux-mêmes, ne comprend-on pas mieux l'importance que des populations barbares attachaient à ces adoptions de saints qui étaient pour eux comme un parlement mystique, présent partout par les images ? N'oublions pas que ce mouvement a duré, libre, irrésistible, universel jusqu'au XIII^e siècle ; car c'est alors seulement que l'Église, par la codification définitive des légendes et la fixation de la mythologie populaire, a mis fin à la spontanéité du mouvement et a repris à son propre compte et comme un instrument de pouvoir, la détermination et la consécration de la sainteté.

Mais au VII^e siècle, la papauté, en acceptant le culte des images, se faisait soutenir par un mouvement populaire d'une intensité telle que lui seul suffit pour émanciper le pape du gouvernement byzantin. Vingt agitations partielles avaient permis à chacun de se consolider sur son terrain ; et par la force des choses, de même que dans le Nord, la monarchie des Longobards n'était d'abord qu'une expression aristocratique et militaire ; de même, dans

le reste de l'Italie, l'exarchat n'avait plus pour lui que les classes élevées d'importation étrangère. Enfin, au moment même où la démocratie allait triompher chez les Longobards et commencer la série des rois orthodoxes, l'empire entend en finir à Rome avec un pouvoir devenu ouvertement révolutionnaire. En 711, l'exarque veut s'emparer du pape. Une révolution lui répond, populaire cette fois et papale ensemble. Le peuple brise les images de l'empereur Philippicus. L'empereur n'est plus reconnu ni dans les contrats et les cérémonies, ni sur les monnaies. En 712, l'exarque réunit le parti aristocratique, il veut imposer un duc ; le peuple le repousse et reste vainqueur.

Comment réagit Constantinople ? Par les armes, par la politique pure ? Non. En 726 paraît le premier décret de Léon l'Isaurien interdisant à la fois et radicalement les moines et les images. C'était bien là, en effet, qu'il fallait frapper la religion nouvelle, la religion papale, même à Constantinople. Là même ont lieu des scènes terribles. Le peuple prend parti pour les moines. L'empereur renverse les statues, ferme les écoles et les monastères ; les moines sont massacrés. Grégoire II, le pape, alors prend l'offensive : il anathématise l'empereur, il réunit un synode qui défend aux nations de reconnaître désormais l'autorité impériale. Déjà il se tourne vers les Francs pour être soutenu contre les Grecs. Mais le peuple romain remue ; il massacre les fonctionnaires impériaux, chasse le duc. Celui-ci, le duc Zoton, veut imposer son frère ; il ne réussit qu'à le faire détrôner, aveugler. A Ravenne, l'exarque Paulus est assassiné par les insurgés. Rimini, Pesaro, Fano, Umagna, Ancône se soulèvent, expulsent les Grecs. Qu'est-ce que ces villes ? C'est la Pentapole désormais papale, le pouvoir temporel des papes conquis révolutionnairement. Que viennent faire les Francs ? Consacrer la révolution accomplie. Si la papauté a Rome et la Pentapole, elle les a conquises elle-même, avec des armées à elle, les moines et la mystérieuse cohorte des saints.

Et la révolution s'étend dans le nord. Quoique les rois longobards soient maintenant orthodoxes, la papauté entretient contre eux l'insurrection en permanence. Luitprand offre d'abord son alliance aux papes ; il s'empare de Ravenne (728), mais il est obligé de se rejeter du côté de Byzance, et en 729 c'est avec l'aide des impériaux qu'il attaque Bénévent et Spolète en révolution. Enfin il marche sur Rome. Grégoire III appelle à l'aide Charles Martel, le vainqueur de Poitiers. Il lui offre le consulat de Rome. La papauté veut en finir. En 753, Etienne II s'adresse à Pépin le Bref. La France descend deux fois en Italie. Maintenant avec la Pentapole l'exarchat tombe dans les mains de la papauté.

L'empire est vaincu et doit se défendre chez lui-même contre cette enva-

hissante puissance révolutionnaire. Constantin Copronyme exige le serment politique des évêques, supprime définitivement les moines en leur ordonnant de prendre femme. Il en donne une à chacun et fait paraître les moines ainsi accouplés devant le peuple. La plupart cèdent. Ceux qui résistent sont exilés ou tués. Etrange spectacle que ce mariage par ordre accompli au milieu des émeutes ; il consomme la rupture entre l'Orient et l'Occident.

La religion des moines et du peuple a fait la papauté. S'il se trouve un homme pour comprendre ce mouvement énorme, cet homme pourra refaire l'empire, l'empire d'Occident et toujours l'homme paraît quand la situation commande. Cet homme sera Charlemagne. Non sans résistance cependant. En 787, les évêques espagnols et germains tiennent un concile à Francfort iconoclaste, car c'est le culte des images qui reste le nœud de la situation. Il faut qu'ils cèdent. La religion nouvelle aura donné ses deux bras à l'Europe nouvelle, l'empire et la papauté.

La marche a été si logique qu'en 808 la papauté peut faire paraître les fausses décrétales et asseoir son autorité sur l'apparence d'une loi traditionnelle. En revanche, qu'importe que Charlemagne soit le mari polygame, l'amant de ses propres filles, qu'il verse le sang à torrents. Il est l'empereur de l'Occident parce qu'il se fait idolâtre, qu'il combat avec la chape de saint Martin et se fait le législateur des ordalies. Il doit parfois mettre à la raison les évêques ; il les traite durement dans ses capitulaires, mais il a pour lui les moines et le peuple. Les Longobards avaient été trop civilisés, comme les Goths. Paul Diacre, leur apologiste, les montre enclins à sauver quelque chose de l'ordre ancien. C'était leur condamnation devant la révolution triomphante. Les barbaries occidentales se sont rejointes et ont trouvé leur niveau qui a submergé toute civilisation ancienne, mais la démocratie des saints a refait l'unité de l'Europe.

XI

Comme il arrive à chaque évolution de l'Église, une formule théologique allait résumer la situation nouvelle.

Nous avons vu comment le consubstantialisme et l'égalité entre le Père et le Fils s'étaient affirmés et avaient symbolisé la fusion du monde barbare et du monde romain. Maintenant, du sein même de la barbarie une puissance nouvelle était née, l'organisme monacal avec la papauté et l'indépendance enfin réalisée de l'Église. Toujours dans la symbolique chrétienne la puissance ecclésiastique avait cherché son expression dans une personne quasi-divine qui, pour la première fois, s'était manifestée avec évidence

dans l'Évangile de Jean, c'est-à-dire dans l'Évangile même où était prononcée la séparation entre le prêtre et le laïc et là, sous la figure du Paraclet, le nouveau personnage était intervenu, non encore égal au Père, mais déjà prenant une position supra-humaine. Il était impossible que l'autorité ecclésiastique triomphât, sans que le Paraclet triomphât avec elle.

En dehors de cet Évangile qui marquait un moment spécial, l'ancienne théologie n'avait plus à s'expliquer sur la personne du Paraclet ou saint Esprit. Justin le Martyr disait : « Nous adorons le vrai Dieu, le fils de Dieu que nous mettons au second rang et l'Esprit prophétique que nous plaçons en troisième ligne et que nous adorons avec le Logos. (JUSTIN, *Apol.*, I, ch. 13.) Son caractère ne fut affirmé d'une façon positive que par Tertullien et Origène, mais Origène maintenait la gradation. D'après lui, l'activité du Père s'étend sur toute la création, celle du Fils sur les êtres raisonnables (*ἐπι μὲν τὰ λογικά*) et le saint Esprit sur les saints seulement (*ἐπι μόνους τοὺς αγίους*). (ORIGÈNE, *De Principiis*, l. I, ch. 3, § 5.) Le concile de Nicée lui-même n'avait rien fixé. Arius, qui faisait du saint Esprit une création du fils et un ange, n'avait pas été inquiété de ce chef. Pendant le IV^e siècle cependant, à mesure que l'Église nouvelle se formait et que le clergé manifestait ses visées d'indépendance, les controverses sur le saint Esprit s'étaient accentuées. Les conciles d'Alexandrie (362) et de Rome (372) s'étaient occupés de la question. Théodose avait fait une loi en faveur du saint Esprit, et le symbole d'Athanase lui donnait enfin une qualification divine. Le second concile œcuménique avait été jusqu'à déclarer que le saint Esprit procède du Père, mais la détermination même de sa personnalité restait dans un vague profond.

Chose singulière, le premier clergé qui se constituât avec indépendance, le clergé espagnol, fut aussi le premier qui donnât une importance nouvelle au saint Esprit. Quand les Visigoths eurent cessé d'être Ariens, et que leur roi Récarède fut devenu l'instrument des évêques, on vit aussitôt émerger la figure du saint Esprit. Récarède embrassait l'orthodoxie en 585 et aussitôt après dans un synode réuni à Tolède (589), les évêques espagnols ajoutaient à la formule, qui dans le symbole nicéo-constantinopolitain concernait l'Esprit saint : *Qui procedit a Patre*, une explication complémentaire : *Filioque*. De là cette expression passait en Gaule, mais d'abord sans succès. En 766, dans un concile de Gentilli, convoqué au sujet de l'adoration des images, les Grecs pouvaient encore reprocher amèrement aux évêques francs la falsification du concile de Nicée et l'interpolation du *Filioque*, sans que l'on vît les Francs réagir. Mais à peine l'indépendance papale était-elle consacrée, qu'Alcuin (804) et Théodulphe d'Orléans prenaient sous leur couvert l'expression nouvelle et, dès 809, Charlemagne la faisait

approuver par un synode tenu à Aix-la-Chapelle. L'autorité papale n'hésita guère. Nicolas I^{er} l'adoptait définitivement en 860, et c'est au nom du *Filioque* que Photius et le concile de Constantinople anathématisaient les Latins et prononçaient la formule du schisme entre l'Orient et l'Occident.

N'est-ce pas là une démonstration sans réplique de la vérité de ma méthode et une preuve nouvelle de la corrélation étroite qui existe entre le développement de la symbolique chrétienne et l'évolution historique et sociale ?

Qu'est-ce, en effet, que le saint Esprit, sinon le prince des saints, suivant l'expression d'Origène, en même temps que le Paraclet, symbole de l'indépendance ecclésiastique et le signe divin de la mysticité triomphante. Cette étrange figure, si antihumaine, indifférente et même incompréhensible à la foule, qui pouvait-elle intéresser, sinon le moine perdu dans ses extases. Lorsqu'il la vit se dégager victorieusement des controverses et prendre place à côté du Père et du Fils dans le ciel latin, n'était-ce pas lui-même qui se sentait se diviniser, s'élever au-dessus des saints eux-mêmes, se détacher du peuple et s'associer dans un isolement plein de voluptés mystérieuses.

Ce monde nouveau, monacal, antisocial et mystique, s'affirmait dans le saint Esprit avec une netteté aussi grande que s'il eut buriné lui-même son blason sur le fond noir de ce siècle terrible. On dirait une colombe d'argent, l'aile tendue vers les profondeurs infinies, sur champ de sable comme pour figurer l'incohérence et la stérilité de cette sombre époque. Le grand symbole du Dieu universel n'était plus compris : le monde avait paru se disloquer sous les coups des Arabes et par la rupture entre l'Orient et l'Occident. Le Christ libérateur et consolateur n'avait plus de signification pour les hommes, les uns, courbés sans espérance sous la dure loi seigneuriale, les autres, isolés du monde sous la muette contemplation mystique. Mais comme un pic neigeux profilant son arête immobile et inaccessible sur un ciel semé de tranquilles étoiles, la pâle image de l'Esprit pur prenait place désormais dans ce froid empyrée d'où le peuple des saints avait chassé les dieux plus grands.

XII

Il fallait cependant qu'à côté de cette puissance monacale quelque chose de durable et de consistant s'ébauchât dans la société temporelle. Mais qu'y avait-il à tenter et surtout qu'y avait-il de possible ? Pour la première fois, un pouvoir s'était établi dans le centre de l'Europe, capable de suivre un plan général, et Charlemagne ne manquait ni de sens ni de force pour réaliser ce qui était faisable. Il devait bien sentir que ce n'était rien de rétablir

la dignité impériale qui n'était elle-même qu'un symbole vieilli, si cette dignité ne trouvait pas dans les choses un appui permanent. Sans doute, l'unité religieuse était une énorme garantie, si l'on pouvait faire de l'Église une force conservatrice ; mais il ne faut pas oublier que, jusque Charlemagne et jusqu'au triomphe, l'Église ne s'était assise et consolidée au milieu des barbares que par une action révolutionnaire soutenue. Le pouvoir même de Charlemagne avait, lui aussi, une source usurpatrice. Il y avait donc, entre l'Église et lui, communauté d'origine, mais des deux côtés il fallait songer maintenant à répudier les alliances compromettantes, à se débarrasser du peuple, cet éternel sacrifié, et à chercher, dans une distribution définitive des forces sociales, un rempart contre les fluctuations de l'avenir. Quelles forces sociales ? En somme, il n'y en avait qu'une : la terre. C'est donc par la terre et par la possession de la terre qu'il fallait mettre fin à la révolution monacale et populaire, faire de l'Église le boulevard dont on avait besoin, en même temps que par la terre aussi on assurerait au pouvoir temporel les contreforts qui lui manquaient. Ce programme, consciemment ou non, Charlemagne le réalisa.

On méconnaît le rôle de ce grand homme et l'on en arrive à devoir constater sa valeur intellectuelle politique, lorsqu'on ne voit en lui que le restaurateur de la dignité impériale ; puisque aussitôt après, quand ce même Charlemagne partage son empire entre ses fils, la fermeté de ses vues paraît fléchir. L'empire n'était quelque chose que par l'unité et son fondateur sacrifiant lui-même l'unité politique pour satisfaire à des sentiments exagérés d'hérédité familiale. Que reste-t-il de cette grande figure, sinon la contradiction fondamentale de l'œuvre détruite par l'ouvrier ?

Non, Charlemagne devait savoir qu'avant de pouvoir restaurer la dignité impériale, il fallait songer d'abord à refondre et à reconstituer une société européenne dont elle serait la consécration ; que sa mission, par conséquent, devait être sociale avant de pouvoir être politique, et qu'avant de donner à l'Europe une autorité centrale, il fallait songer d'abord à y créer les conditions d'existence d'une autorité quelconque ; car les siècles précédents démontraient avec une évidence trop terrible que ces conditions n'existaient pas successivement, les peuples envahisseurs s'étant partagé le sol et chaque homme d'armes de quelque importance s'en découpant un lopin, c'était une multitude de parcelles et de fragments juxtaposés, avec une indépendance particulière très grande de chaque possesseur, mais une absence presque complète de solidarité et de système. S'introduisant lentement, mais irrésistiblement, entre les joints de cette propriété individuelle, sur toute l'Europe s'était formée la propriété monacale, celle-ci collective, d'une meilleure organisation et d'un meilleur rapport que l'autre. Une classe de petits cul-

tivateurs était née, surtout auprès des monastères, vivant avec ceux-ci dans des rapports de liberté relative. Les villes mêmes avaient un caractère agreste et se distinguaient du plat pays bien plus par une culture spéciale que par une industrie ou un commerce quelconque. Nulle autre préoccupation que l'agriculture. Les capitulaires ne sont, en partie, qu'un code d'économie rurale. La monarchie n'avait pas d'autres revenus propres que ceux de ses domaines particuliers, avec le produit des amendes. Aucune administration générale et publique, par conséquent, aucune organisation politique dans le sens que nous attachons à ces mots. C'est le système et la perception des impôts qui déterminent et garantissent le système politique, et l'on ne peut pas dire qu'il y eut des impôts. Charlemagne ne pouvait que consolider ou étendre ces éléments simples de l'état existant ; il n'avait pas d'instruments de règne suffisants pour transformer et refaire.

Mais dans les limites du possible et dans le sens de ses vues conservatrices, il agit efficacement. Il assura l'inaliénabilité des biens ecclésiastiques (*ut loca quae semel Deo dedicata sunt ut monasteria sunt, maneat perpetuo monasteria, nec possint ultra fieri saecularia habitanda*) et en même temps qu'il consacrait à perpétuité l'existence indépendante des biens de l'Église, surtout des monastères, il ordonnait de leur payer le dixième des revenus, astreignant à la dîme jusqu'aux domaines royaux. Mesure bien autrement importante pour l'Église que la reconnaissance même du pouvoir temporel des papes. C'était le pouvoir temporel assuré dans toute la chrétienté. En même temps, il octroyait d'énormes donations aux grands et essayait de constituer à leur profit la grande propriété. Il eût voulu leur enseigner l'exploitation régulière et productive du sol. Les chapitres des capitulaires consacrés à la description exacte de l'administration des domaines royaux, et qu'on a toujours dénoncés comme un monument de l'avarice de Charlemagne, les moindres détails du rendement y étant consignés, ces chapitres d'économie domestique avaient pour but précisément de donner aux grands les principes mêmes et la pratique de l'exploitation normale.

Voilà son œuvre en deux mots, et les résultats en furent énormes. La féodalité était constituée à la fois ecclésiastique et séculière. Les monastères, qui avaient été des foyers de travail et qui par là même avaient vécu dans un rapport intime avec le peuple, se voyant garantis, et par la dîme étant assurés d'un enrichissement régulier et fatal, eurent bientôt rompu toute accointance populaire. Les moines, presque tous, se firent seigneurs, exploités comme l'était déjà le reste du clergé. Dans la Polyptyque de l'abbé Erminion, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés possédait 22,234 hectares de terres labourables, 429 hectares de vignes, 104 hectares de prés, 92 hectares de pâturages, 198,000 de bois et 1 1/2 hectare seulement de

marais ; elle nourrissait environ 10,000 personnes qui travaillaient pour les moines ; une partie des terres était directement administrée par les moines et leurs officiers, la moyenne partie occupée par des colons, des leudes et des serfs : ceux-ci presque esclaves. Le rapport était de 666,000 francs environ de notre monnaie, d'après les calculs de M. Guérard, donc une misère relative. Voilà un exemple de grande propriété ecclésiastique après Charlemagne. La grande propriété séculaire, à la juger d'après l'administration même indiquée par les capitulaires, devait rendre moins encore, assez cependant pour attacher les seigneurs davantage à leurs terres et leur faire perdre quelque peu le goût des aventures.

Mais, en revanche, les petits héritages étaient détruits, annihilés : les hommes libres disparurent dans d'énormes proportions. La classe agricole proprement dite était frappée de mort. Bientôt il n'y eut plus pour l'homme libre d'autres ressources que de tomber dans le vasselage des grands propriétaires, et vu la multiplicité des droits que ceux-ci s'arrogeaient successivement, les séculiers aussi bien que les prêtres et moines, le vassal bientôt ne put plus guère se distinguer du serf, pas plus que le serf de l'esclave. Avec les droits de relief, de retrait, de lignage, de forfaiture, de déchéance pour les moindres infractions, de tutelle pour les mineurs, de mariage pour les filles, que pouvait-il rester ? Le nombre des esclaves avait toujours été considérable : vers le VIII^e siècle le royaume des Asturies avait une révolution servile (770). (*Espana grada*, XIII, 451.) C'était la suite de la puissante organisation du clergé. Dans le reste de l'Europe occidentale les effets furent aussi néfastes. Dès la fin du IX^e siècle, il n'y avait plus en face l'un de l'autre que les deux grandes propriétés ecclésiastique et militaire, toutes deux basées sur le mode féodal avec l'écrasement des populations.

Qu'importe maintenant que Charlemagne ait sacrifié l'unité impériale par le partage du royaume entre ses fils ? Et comment aurait-il pu la sauver ? Il avait atteint son but qui était d'éteindre le mouvement révolutionnaire, et en comblant l'Eglise de biens, il l'avait rendue solidaire du pouvoir laïque. Il avait constitué une Europe nouvelle avec l'indépendance des grands propriétaires et des grandes compagnies, et de la plus grande de toutes : l'Eglise. C'était une abominable organisation, mais enfin c'en était une. C'était une société d'enfer pour le grand nombre, mais encore c'était l'à-peu-près d'une société.

VICTOR ARNOULD

(A suivre.)

L'INTERNATIONALE DES POÈTES ⁽¹⁾

(Suite et fin (2)).

IV

Messieurs, nous passons depuis l'époque chrétienne par une crise dont l'issue n'est pas sans paraître inquiétante à quelques-uns. Elle m'inquiète aussi, je l'avoue ; mais je ne crois pas que le dénouement en soit forcément fatal. Je crois que ce long et douloureux divorce du fait et de la pensée, que ce meurtrier dualisme de l'acte et de l'idée se dénouera dans une étape prochaine de la vie, pour se résoudre en une vie supérieure.

L'excès de cérébralité et l'excès d'individualisme — excès parallèles et identiques au fond — ont amené ce double résultat. La cérébralité exclusive a eu pour résultat la perte de l'unité vitale pour l'individu, la perte du sens vital, l'appauvrissement, la négation de la vie en un mot, de même que l'individualisme exclusif a eu pour résultat la perte du sens de lien pour l'humanité, l'infécondité des rapports humains, la négation de la vie sociale.

L'individu en croyant s'enrichir s'est donc appauvri doublement, en atrophiant ses facultés au profit d'une seule, et en s'isolant dans l'Univers, parce qu'il le méprisait.

Cet excès eut néanmoins un résultat nécessaire et fécond ; alors même qu'on l'élevait à la hauteur d'un principe créateur et universel. En approfondissant sa pensée l'homme a fait de son cerveau un merveilleux instrument de science, de logique et d'entente, et en approfondissant son être, l'individu s'est peu à peu créé une conscience qui est, suivant la belle expression de M. Émile Vandervelde, « *l'un des foyers lumineux de la conscience universelle* ». Lorsque nous serons arrivés au point où la synthèse de la vie positive et « idéelle » se constituera de nouveau, l'homme y

(1) Conférence à la *Section d'Art et d'Enseignement populaires de la Maison du Peuple* de Bruxelles, le 7 avril 1896.

(2) Voir n° 141 de la *Société nouvelle* (septembre 1896).

apportera d'une part un cerveau plus riche, plus développé, plus affiné; d'autre part l'individu, plus différencié, plus approfondi, plus riche, sentira naître en lui plus de liens, plus d'affinités avec le monde extérieur. En un mot, dans une vie supérieure, une riche cérébralité et une riche individualité seront les éléments de richesse du tout solidaire.

Mais avant que la crise se dénoue, nous ne pouvons nous dissimuler le danger, malgré notre foi solide, car cette crise devient de jour en jour plus aigüe, plus menaçante, plus angoissante.

Vous l'avez sûrement constatée et vous vous en êtes effrayés en suivant la marche des événements, en souffrant vous-mêmes.

De deux hommes, dont l'un accomplit un fait, dont l'autre chante l'accomplissement de ce fait, on glorifie le second et on passe à côté du premier plein d'indifférence, sinon de dédain. Je trouve que le premier est supérieur au second de toute la hauteur de son originale réalité et que la chose capitale a été d'accomplir le fait; le chanter n'en est qu'une conséquence, un accessoire, un dérivé. Dans un état d'équilibre, les deux actions sont nécessaires et prennent leur valeur respective. Pour nous reporter à des époques lointaines et barbares, l'ancienne Grèce chantait la guerre de Troie, mais elle l'avait faite. Elle glorifiait Homère pour l'avoir chantée, mais elle mettait en même temps Achille parmi les héros, pour l'avoir vécue.

Qu'appelons-nous « comprendre » dans notre langage affaibli? Nous appelons comprendre une opération qui consiste à concevoir cérébralement le « comment » et le « pourquoi » d'un être ou d'une chose. Et le malheur est justement là : « comprendre » veut dire « embrasser ».

Comprendre ce n'est pas la froide et neutre adhésion du cerveau à un fait. Comprendre, avoir conscience d'une chose ou d'un être, c'est l'envelopper, être enveloppé par lui, se fondre en lui et le posséder en soi. C'est se répandre en haine ou en amour. Le jugement neutre n'existe pas.

Nous admirons les choses lointaines et nous méprisons les choses proches. Pourquoi ne pas admirer, ne pas admettre comme également riche, comme également grand ce qui est auprès de nous, ce qui nous touche et ce qui contient la même réalité?... Au fond la Nature n'a pas encore été comprise; sa puissante liberté infinie, sa mobilité, sa couleur, sa vibration et sa richesse n'ont pas encore été fortement embrassés. Les bras qui l'ont saisie sont toujours retombés, lassés de sa robustesse.

Nous chantons, nous écrivons, nous discutons, nous exhortons depuis des années, depuis des siècles et nous ne faisons rien ou presque rien. Comme beauté pratique de la vie réelle, nous sommes presque nuls, nous avons l'horreur et la terreur absolues du fait; et si nous ne pouvons nous

donner librement au fait, comment voulez-vous que palpite l'aile immense du rêve?..

Changeons de fond en comble, transformons radicalement l'« esthétique » au lieu de la confiner dans un réduit obscur et malsain ; commençons réellement, pratiquement à *vivre la vie esthétique*, la vie entièrement noble et grande, un million de fois supérieure en beauté dans son ensemble aux maigres efflorescences « d'art » qui nous ont viciés.

Vous engendrez des philosophies et des poèmes, mais je vous dis : « Comment voulez-vous penser si vous n'avez pas un cerveau en rapport avec la vie ? Et comment voulez-vous avoir un cerveau sain si vous ne vivez pas réellement ? Ayez donc une fois sincèrement le courage de commencer par la base, de réformer la vie réelle, de vous livrer au fait avant d'exprimer des idées. L'enfant commence à reconnaître les objets par le toucher, par l'odorat, par le son ; il les touche réellement avec sa main, il ne spéculé pas sur leur dimension ou leur poids, il les prend dans sa main, il se livre à l'expérience pratique et naïve avant de faire des comparaisons d'intelligence, avant de les juger. Prenez donc les êtres, les choses dans vos mains, liez-vous à eux. Soyez parmi eux courageusement, sincèrement et les plus sublimes chants naîtront de vous.

Ce que nous exigeons de plus en plus, c'est une vision directe, oculaire, concrète, positive, des êtres et des faits, persuadés que nous découvrirons ainsi une réalité plus intime, plus profonde, plus large et plus vraie. Vous chantez et vous écrivez sans cesse ce qui vous semble, et à juste titre, le meilleur et le plus beau. Je vous crie : *Vivez* cette vie que vous *pensez* être la meilleure et la plus belle ! N'écrivez pas éternellement ce que vous devez faire, faites-le et après vous l'écrivez sincèrement pour nous tous. Soyez au moins les égaux des humbles et des naïfs qui font, par simple instinct vital, ce que vous chantez magnifiquement. Je vous demande un peu si la joie de caresser un enfant qui est sien n'est pas cent mille fois plus puissante que celle de caresser une idée !

Tous deux, l'enfant et l'idée, sont des créatures de vous, je le sais, ayant leurs racines en vous : tous deux sont naturels, ayant leur raison d'être et leur beauté. Mais quelle différence ! L'abîme entre l'impulsion et la réflexion. Si l'on m'attaque, je bondis instinctivement sur mon adversaire, sans être nullement conduit par mon cerveau ; et chacun sait que dans ce cas, ma force sera mille fois plus grande que si, m'écoutant tout d'abord, je réfléchis au moyen d'accabler mon ennemi. L'enfant étant le produit d'une impulsion vitale est incomparablement plus près de nous, plus près de notre cœur, de la vie de notre vie, que l'idée qui est le résultat d'une volonté réfléchie.

Voyez combien est basse et mensongère cette moderne conception de l'« esthète ». L'esthète est au fond l'odieux produit du faux individualisme chrétien et de l'égoïsme antisolidaire. Chose singulière ! L'esthète, qui veut dire par étymologie « celui qui sent », est justement celui qui ne sent rien, réellement et largement. L'esthète est le plus mortel ennemi de l'Art qui, de son côté, doit le renier radicalement, comme artificiel et comme anti-social. Il y a des hommes simples et droits, des paysans et des travailleurs, qui ont eu en eux, non développé, mais profond et enraciné, le sens de lien dans les choses dont l'esthète est totalement dépourvu. Et je considère le moindre de ces êtres comme mille fois supérieur à l'esthète le plus « pur » !.. Le simple fait pour un homme de vivre à la campagne avec une femme et des enfants, de les aimer et de les réchauffer d'une affection profonde, d'être uni à ces êtres, est un fait mille fois plus grand, mille fois plus noble que celui d'écrire huit cents pages de philosophie ou de poésie.

Il ne s'agit plus de *décrire* la vie en moine et en solitaire, il s'agit de la *vivre* en homme et en solitaire. L'homme du livre doit faire place au simple homme vivant.

L'homme qui se confine dans l'étude, fermé au fait, n'aura bientôt plus de valeur pour nous ; nous ne lui accorderons plus qu'une valeur de curiosité et de bizarrerie ; comme valeur humaine, il sera toujours pour nous un médiocre. En dehors du grand air et du soleil, il n'y a vraiment pas d'asile pour les choses réellement grandes. L'animal humain exige la mobilité et la diversité, la variété et la vie.

Voilà en quoi sont supérieurs les Anglo-Saxons parce qu'ils donnent à la vie réelle, aux actions positives la place qu'elles exigent pour une énergique expansion de l'être humain. Voyez quelques-uns de leurs artistes, de leurs poètes, de leurs philosophes. Je vous ai tout à l'heure énuméré tout ce qu'a fait Walt Whitman, qui s'est positivement mêlé à tout plus qu'aucun homme au monde, qui a étreint de ses bras toutes les réalités, qui a pris successivement le vêtement et l'âme de toutes les professions humaines. Thoreau, son compatriote et son contemporain, voulant éprouver par lui-même les sensations de la vie sauvage en pleine nature, se retire seul au bord d'un lac, y construit sa cabane de ses propres mains, et vit ainsi pendant deux ans réduit à ses seules ressources et à celles de la forêt. Rentré dans la vie sociale il décrit ses impressions dans un livre qui est, vous le comprenez, d'une authentique valeur. Le poète australien Thomas Bracken, avant d'écrire ses *Fleurs des Terres libres*, est tour à tour mineur, boutiquier, garçon de magasin, bûcheron, membre du Parlement et enfin directeur de journal. Le peintre Hubert Herkomer, l'auteur de la *Femme en blanc* et de la *Femme en noir*, ce merveilleux portraitiste, réunit autour

de lui tous les arts et toutes les entreprises. William Morris, le poète socialiste anglais, est à la fois imprimeur, relieur, il dessine des papiers et des étoffes d'ameublement, ouvre une salle de conférence où toutes les semaines chacun peut prendre la parole et y exposer devant un auditoire populaire un sujet social ou artistique. Sa maison de Kelmscott est un véritable foyer d'art et d'action. Passons aux faits.

Cette œuvre anglaise étonnante, l'Extension de l'Université, que je retrouve heureusement pratiquée ici même avec le même zèle et le même but, cette œuvre qui consiste à expliquer aux ouvriers, aux paysans, aux mineurs, dans leur pays même, ce que c'est que les grandes œuvres de l'esprit humain, ce que c'est que la science, la poésie et les plus fécondes découvertes, cette œuvre qui consiste à parler devant des hommes ayant travaillé tout le jour à des labeurs écrasants, ce que c'est qu'Homère et que Shakespeare, ce qu'ont apporté au monde Newton et Galilée, pourrait-elle fonctionner en France par exemple, cette œuvre admirable? Je ne le crois pas, certes, du moins à l'heure actuelle, malgré les plus ardentes professions de foi socialistes. On s'attache à la théorie, on la défend brillamment, et le fait réel, on le laisse passer, avec indifférence ou même avec dédain. Voilà le vice intime et le crime. Croyez-vous qu'en pays latin, une simple association d'étudiants, comme nous le voyons à Copenhague, aurait assez d'initiative et d'indépendance, assez d'ardeur et de générosité pour donner le soir des cours aux ouvriers, pour écrire à leur intention des petits volumes de science et de biographie, pour fonder un Théâtre Libre où se produisent toutes les pièces modernes, pour fournir régulièrement l'assistance juridique gratuite aux gens du peuple, pour faire parler devant un auditoire vraiment populaire et expansif les plus généreux esprits du pays! Est-ce que ces mille institutions américaines qui nous confondent d'étonnement et d'admiration autant par la manière large, simple et pratique dont elles sont conçues, que par leur étonnante application journalière, pourraient exister une seule minute dans ces pays en léthargie que le soleil ne semble plus chauffer?

Je pourrais vous citer d'autres noms et d'autres faits qui témoigneraient également en faveur de la vitalité germanique et saxonne contre l'anémie des peuples latins.

Voilà bien l'un des plus poignants aspects de ce tragique débat, la lutte des peuples. Il est un fait certain, c'est que la suprématie est lentement passée des peuples latins aux peuples anglo-saxons, et qu'en effet les Anglo-Saxons présentent à l'heure actuelle une incontestable, une éclatante supériorité. Il faut, pour nier ce fait, n'avoir jamais quitté son cabinet de travail, et de plus n'avoir jamais lu, à défaut de livre, une colonne de journal

ou un article de revue, n'avoir jamais comparé les moindres faits sociaux.

Donc il existe un énorme danger pour les peuples latins, dont la faiblesse s'accroît et s'accroît de jour en jour. Si nous voulions parler le langage de la Bourse et de la Banque, nous dirions qu'ils sont en baisse sur le marché du monde. Pour que le cours des actions d'une mine d'or, par exemple, remonte et que la confiance renaisse par conséquent, il faut que l'on découvre dans la mine un nouveau filon ou un nouveau gisement qui assure un renouveau d'existence à la compagnie et leurs intérêts aux actionnaires. Pour qu'un peuple qui subit une crise, et qui semble à la veille de la banqueroute, renouvelle son activité, inspire à nouveau la confiance, il faut qu'il découvre en lui de nouvelles richesses intérieures, une terre vierge à faire fructifier.

Parmi les nations, parmi les peuples latins, germains ou saxons, la France en particulier, avouons-le, accuse une indiscutable médiocrité. Sa force, presque toute de surface, commence à céder devant la force intérieure. Son cœur, pour tout dire, est malade. Elle ne vit plus que pauvrement. Malgré les individualités qui cherchent à l'entraîner, elle semble s'attarder dans l'engourdissement du réveil. Si elle ne consent pas à se laisser franchement traverser, vivifier, fortifier par les courants de l'extérieur, par la vie générale du monde moderne ; si la France ne quitte pas cette misérable habitude de considérer comme indigne de son intérêt et de sa sympathie tout ce qui vit, tout ce qui surgit en dehors de ses frontières, si elle se confine dans l'étroite admiration nationale, la France arrive droit au suicide, à son irrémédiable anéantissement. Mais je crois qu'heureusement, *elle ne peut pas ne pas* se laisser pénétrer par l'air extérieur et qu'elle sera entraînée malgré elle vers cet immense renouvellement. Si elle n'entend pas le cri d'alarme jeté par les penseurs et le cri de douleur jeté par les masses souffrantes, elle est perdue. Mais que dis-je... elle l'entendra ! *Elle ne peut pas ne pas l'entendre...* Le danger est que si elle tarde trop, le réveil sera formidable... Et ce brutal réveil pourrait coïncider avec un rappel à l'ordre inattendu de la réalité, un rappel à l'ordre général et impitoyable ; car vraiment nous faisons positivement trop peu, nous agissons trop médiocrement, nous n'imprimons pas assez aux choses réelles notre volonté sincère. Nous concevons, nous écrivons. La vie n'existe pas pour être décrite, elle existe pour être vécue, et je prévois dans l'avenir proche ou lointain une furieuse revanche de la réalité vaincue, une victoire bestiale du fait.

Messieurs, à considérer sincèrement la cérébralité de nos temps à côté de la banqueroute de la vie réelle et positive, à côté de la médiocrité du fait ; — la pléthore des philosophies, des littératures, des sociologies, des esthétiques en face de l'indigence des actions qui nous entourent et des

réelles affaires communes de l'homme, — un sentiment brutal et radical m'étreint, m'envahit à l'exclusion de tout autre, celui que nous devons laisser là une bonne fois, et les méthodes, et les traités, et les chants, et les exhortations, et les discours, et les préceptes, tout l'immense fardeau de l'intelligence pour nous plonger à « âme perdue » dans l'océan de vie réelle qui nous entoure, qui nous enlace, où nous baignons, et de redescendre enfin aux plus frustes éléments de la vie pour la revivre avec une âme nouvelle et la pétrir d'un sens plus vraiment humain.

Nous sommes envahis de ce clair sentiment qu'il faut commencer à réformer la vie par le bas au lieu d'essayer de la renouveler dans les hauteurs, et que tant que nous ne commencerons pas par la base, tous nos efforts, toute notre œuvre, nos plus sublimes désirs, nos plus pressantes exhortations seront choses vaines et nulles. Pour revivifier la couleur des sommets il faut commencer par nourrir la racine. *Pour enrichir le cerveau des peuples futurs, il faut commencer par nourrir de pain le plus humble ouvrier de la plus misérable houillère.* Mais l'obstacle surgit aussitôt après ce sentiment réel et profond.

L'obstacle c'est que *nous ne pouvons pas* parce que il y a cette loi formelle : les transformations de l'Univers sont lentes et non pas soudaines, parce que dans l'éternel devenir du monde les genèses succèdent patiemment aux crépuscules sans brusque transition, dans une puissante mais tranquille majesté.

Nous ne pouvons nous débarrasser brusquement de cet énorme fardeau de pensées, de cette hypertrophie mentale à laquelle correspond forcément une atrophie de nos vies générales. On ne peut effacer d'un seul coup les traces profondément imprimées d'un passé dont nous renions l'idéal ou plutôt dont nous avons démesurément agrandi l'idéal.

Les lois de l'évolution nous conduisent lentement mais fatalement, sans brusques interruptions du courant de la vie, jusqu'au moment fatal où les formes sont trop gonflées de vie nouvelle pour ne pas éclater. Mais n'oublions pas qu'il est impossible et qu'il serait néfaste de transformer de fond en comble la vie entière au moment même où son image future vient d'apparaître dans les cerveaux les mieux trempés d'une époque en travail.

V

C'est d'après la constatation de cette loi que nous devons établir la positive affirmation d'une nouvelle solidarité. C'est parce que nous savons que la lumière ne surgit pas brusquement de l'ombre que nous, ceux que l'on nomme les « intellectuels », et qui voudrions être appelés pour le moment

d'un simple titre : des « vivants », sans peut-être le mériter, nous qui ne sommes pas supérieurs à ce qui nous entoure, qui sommes plongés comme la plus humble molécule, dans une immense série de mouvements, qui ne sommes ni des autorités ni des lois, mais qui avons la faculté spéciale de prévoir et de livrer à tous nos pensées, nous devons de près ou de loin nous considérer comme positivement unis et associés à une œuvre supérieure qui se rit des barrières et des frontières, des classes et des drapeaux : œuvre qui est une refonte complète, patiente mais acharnée, graduelle mais logique et radicale de la vie tout entière. En même temps que sous nos yeux autour de nous, naissent, s'entr'ouvrent et s'élaborent dans la vie réelle, dans le fait, dans la vie entière, les premiers germes d'une vie qui n'a été encore que chantée dans ses grandes lignes, — que les meilleurs d'entre nous, les plus forts, les plus nets et les plus sains, parlent, écrivent ou chantent du fond de leur cœur, pour découvrir les voies nouvelles, pour soutenir les faibles et conquérir les hésitants ; et pour cela qu'ils s'unissent étroitement en donnant au monde par cette intime liaison l'exemple vivant d'un plus complet, plus universel et plus positif accord. Le donner clairement, simplement, franchement à tous : Je crois que la voie de la vérité est là.

Ils montreront par le fait même de leur union tout ce que l'on peut attendre pour l'avenir du fait positif de la solidarité, et en particulier de la solidarité internationale.

Nationalisme... Voilà l'un de ces mots que leur emploi conventionnel et irréfléchi a revêtu d'une telle couche d'erreurs et de mensonges qu'il nous faut un effort gigantesque pour en découvrir le véritable sens, logique et simple. Vous me dites : Je dois concourir à la grandeur, à la richesse, à l'éclat de mon pays. Pour cela je dois chercher par tous les moyens à ce qu'il domine les autres pays, soit en leur enlevant des fragments de territoire pour l'augmenter, soit en hérissant le mien de forteresses et de canons : plus je suis hostile à tout ce qui vient de l'extérieur, hommes et choses, plus je me cantonne solidement sur mon coin de terre, plus je suis rebelle à la pénétration du dehors, plus je m'isole, plus mon pays est fort et prospère. En un mot, l'idéal du nationalisme est d'accabler le voisin pour se grandir lui-même. Je réponds à ceux-là : Vous êtes absurdes... Croyez-vous donc qu'en appauvrissant le voisin, vous vous enrichissez vous-mêmes ? Croyez-vous qu'il faille opprimer pour être forts ? Vous vous croyez donc des isolés et des emmurés. Vous pensez donc vivre d'une vie supérieure parce que vous dominez sur un piédestal, comme le soldat au sommet d'une forteresse croit dominer la région d'alentour parce qu'il braque sur elle ses canons. Vous êtes intérieurement perdus. Vous ne vivez, au contraire, que par une large et constante pénétration en nous de l'extérieur. La grandeur

voisine vous fera grands ; la médiocrité voisine vous fera médiocres. *La force n'est pas dans l'arme qui tranche : elle est dans la main qui se tend.* Votre conception nationale est pourrie ; elle ne sera bientôt plus qu'un peu de cendre qui se dissipe dans l'air au moindre toucher. Le chauvinisme, cette plaie, cette corruption que j'oserai appeler française, si je ne la rencontrais aussi dégradante chez presque tous les peuples, ne s'obstine à vivre que dans les cerveaux laissés en chemin par l'évolution. Et j'ajouterai même : Celui qui considère à priori tous les hommes nés en dehors des frontières de son pays comme des ennemis ou des « étrangers », qui ne les voit pas d'un œil simplement humain, se renie lui-même et redescend aux degrés de l'animalité. Ne voir dans un pays que les baïonnettes dont il se hérissé à certaines époques, c'est avoir une âme de bandit que dissimule mal l'hypocrisie sentimentale et patriotique, qualité peut-être suffisante pour un militaire, mais pour un homme, jamais ! De ce que j'aime mon foyer, parce que toutes les racines de mon être primitif y sont attachées, parce que j'en ai tiré l'origine de ma vie, il ne s'ensuit pas nécessairement que je n'aime pas les autres foyers. J'aime d'abord les foyers environnants, et puis ceux qui s'en éloignent, et puis tous enfin !

Volà ce qu'il faut dire aux hostiles et aux guerroyeurs. Le militarisme, que l'on voudrait nous représenter comme l'un des facteurs indispensables de la civilisation et comme le refuge presque exclusif de l'« honneur » humain, n'est, en somme, qu'une conséquence logique de la barbarie relative où nous nous agitions. Dérivant du désaccord et de l'antipathie, il doit décroître à mesure que la solidarité s'élargit et se développe ; et malgré les apparences contradictoires, si j'en juge par le discrédit où vraiment il tombe de plus en plus, je crois bien qu'il n'est pas éternel et que le monde en guérira comme d'une plaie honteuse qui s'est trop longtemps nourrie du sang de la vie générale.

Donc, je le répète, votre conception du nationalisme est perdue, mortellement ruinée. Et voilà ce que nous disons maintenant : Nous reconnaissons une patrie d'origine comme vous ; nous ne méconnaissons pas le lien sacré qui unit l'homme au sol, non plus que celui qu'a lentement constitué la communauté des douleurs et des joies. Mais à côté de cette affiliation au sol, nous admettons mille patries, partout où nous nous augmentons, partout où nous sommes heureux, partout où règne la justice et la beauté, mille patries parce que nous avons mille vies, incessamment diverses, sans cesse renouvelées, parce que nous nous adaptons à tous les milieux ; partout où nous trouvons de la bonté, de l'intelligence, de la simplicité, nous sommes chez nous ; partout où des cœurs fraternels s'approchent du nôtre, partout où nous sommes entourés de compagnons et d'amis, nous disons :

« Je suis au milieu des miens. » Si ma patrie me repousse et si une autre patrie m'attire, que m'importent les longs siècles d'histoire?... Je sens partout des êtres qui sentent comme moi, qui sont véritablement de la même race, une race dont on ne parle pas, dont on ne tient pas compte, la race humaine. En un mot, la vie supérieure pour nous consiste dans la reconnaissance de plus en plus large de toutes les patries comme siennes, au lieu de l'isolement à l'écart sur un coin de terre impénétrable.

Vos barrières, nous les méprisons. Bien plus, elles n'existent pas pour nous. Quelle hostilité d'ancêtres, la plus sanglante et la plus tenace, m'empêcherait de vivre parmi mes prétendus ennemis? J'en appelle aux penseurs de jeune race vivante et clairvoyante!

Eh bien! Messieurs, ce nouveau sens de liberté, de libre sympathie doit s'épanouir sous l'influence des poètes et des penseurs que réunit dans une communauté d'ardeur la beauté d'un même but. Voilà leur œuvre, leur œuvre inavouée, celle qui ne s'imprime pas. Que mille et mille lieues les séparent et leurs esprits demeurent réunis, sans qu'ils se connaissent, sans même qu'ils se comprennent.

C'est à eux qu'il appartient de créer une *opinion internationale* devant laquelle toute autorité se dissipe comme un fétu de paille emporté par le vent. Qu'ils prennent de plus en plus conscience de leur action formidable! Ils représentent véritablement la seule force dirigeante. Nous sommes de plus en plus persuadés que toute puissance doit céder devant la puissance de l'idée nouvelle qu'ils apportent. Le monde les suivra et toutes ces barrières s'en iront à la dérive. Cette poignée d'hommes nous conduit. En ce faisceau d'intelligences lucides repose notre salut.

Et cette Internationale des Poètes n'est que l'image, la lointaine projection d'une solidarité à laquelle l'homme le plus humble de la rue, l'homme le plus fruste des champs prendra sa part aussi bien que l'homme de science ou le politique. Voilà pourquoi sa valeur nous paraît si grande et pourquoi nous renfermons en elle tant d'espoir. Nous voyons à travers le poète ou l'artiste l'homme, l'homme de partout et de toujours, cet éternel vaincu dans la course du monde. C'est à lui qu'aboutit notre vision finale, à travers ce groupe de précurseurs qui marche la main dans la main vers des contrées inconnues. Et nous disons : le petit groupe solidaire n'est que l'aube, le germe humble mais vivace du tout solidaire. Voilà pourquoi nous le défendons et nous l'aimons.

J'ai une foi profonde dans cette parole de Michelet : « *La Sociabilité est un sens éternel qui se réveillera.* » Oui, l'homme n'est pas un fauve pour l'homme, mais un dieu dont le cœur s'éveille; pas plus que le monde n'est le théâtre de formes solitaires, mais un enlacement d'organes vivants.

Messieurs, nous terminerons avec cette parole : Que tous ceux qui portent en eux la promesse positive et l'assurance inébranlable d'un avenir moins étroit, moins hostile et moins isolé, que tous ceux qui voient clair dans cette brume où nous nous agitons, s'appellent et se reconnaissent comme en mer s'appellent les matelots pour s'affirmer leur présence mutuelle; qu'ils s'unissent et qu'ils aient foi ! Que toute sincérité soit en eux. Et peu à peu les hommes *vivront* ! Et peu à peu les hommes s'éveilleront avec un cœur plus jeune et plus large !

LÉON BAZALGETTE

LA CONSTITUTION DU MONDE

OU

l'Ordre cosmique⁽¹⁾.

I. — LA LOI LOGIQUE

L'être est le fait primitif universel.

Il contient toute la réalité et lui est identique.

L'irréel n'est que le non-être, le néant.

L'être n'est point une unité : c'est une multiplicité irréductible.

La multiplicité des êtres constitue l'univers ou cosmos.

Les existences se conditionnent et se déterminent réciproquement suivant la loi de causalité.

Les seules existences réelles sont celles dont les causes et les conditions se sont réalisées.

Tout le possible est réel ; car le réel seul est possible à tous égards.

Toute existence à laquelle manque une de ses conditions de réalisation est impossible actuellement.

Elle reste dans le non-être ou dans le devenir possible.

De la multiplicité des existences, de leurs actions et réactions réciproques, en vertu desquelles elles se conditionnent et se déterminent, il suit qu'à tout instant de la durée, leurs modes et conditions d'existence varient.

De la variation perpétuelle des modes et conditions d'existence des êtres résulte à chaque instant un nouveau cosmos, en quelque chose différent dans son présent et son devenir du cosmos qui lui est antérieur. De la multiplicité infinie de cosmos différents qui pourraient à chaque instant devenir possibles, un seul peut se réaliser, étant seul possible à tous égards et déterminé dans toutes ses conditions.

(1) Voyez nos articles précédents : *L'Inconnaissable et la Matière (Société nouvelle, juin, juillet, septembre et octobre 1895)*.

Quelles que soient les variations de la multiplicité des existences dans le perpétuel devenir du cosmos, elles restent assujetties aux lois nécessaires de la raison, *logos* éternel, *Fatum* aveugle et impersonnel qui gouverne l'univers sans le connaître.

La catégorie primordiale de l'être comprend deux sous-classes :

1° Les *êtres* proprement dits, ou *sujets* individualisés, simples ou composés, existant en soi, par soi et pour soi, conscients de leur unité, de leur identité et de leur perpétuité, noumènes permanents sous les phénomènes variables du cosmos externe ou physique dont ils sont les substrats internes et psychiques ;

2° Les *choses*, ou existences pures et insubstantielles, *modes* variables externes des êtres ou sujets, réalisés en eux, par eux, pour eux et reflétés dans leur conscience, constituent le cosmos physique ou univers phénoménal.

Chaque être, ou sujet individualisé, n'acquiert la conscience de sa propre existence qu'à la rencontre des autres êtres qui le limitent.

C'est le non-soi qui détermine le soi.

Les êtres ou sujets individuels s'ignorent entre eux, comme consciences.

Ils ne connaissent réciproquement leur existence que par ses modes physiques externes dont les variations les distinguent, les limitent et les modifient les uns les autres.

Tout être individualisé ou sujet psychique est un foyer optique de connaissance. C'est un miroir plus ou moins fidèle où se reflète une image plus ou moins complète du cosmos vu d'un point de l'espace et du temps.

Les images de la réalité physique, émanant de chacun des rayons indéfinis de la sphère ambiante, s'y altèrent en s'y superposant.

Leur complexité fait leur confusion.

La condensation d'une image infinie en un point la rend obscure.

L'activité mentale du sujet, qui perçoit en lui-même cette image complexe et perpétuellement changeante, consiste à en faire l'analyse, à établir des rapports entre les images élémentaires, à les grouper, à les classer par leurs ressemblances et leurs différences.

Telle est l'œuvre du jugement.

L'activité mentale du sujet individuel, passive dans la sensation externe et impuissante à en créer les images, ne peut qu'en combiner diversement les éléments. C'est la combinaison fautive de sensations vraies et leur analyse incomplète qui rend les faux jugements possibles.

Tout jugement, sous une forme affirmative ou négative, impliquant la possibilité logique de son contraire, forme un couple inséparable de notions contradictoires, qui s'enregistrent dans la mémoire et dont l'une seulement peut être vraie.

C'est le principe de contradiction.

L'esprit possède donc à la fois et simultanément la notion plus ou moins complète d'un monde vrai et celle d'un monde faux, qu'un simple trouble de la mémoire suffit pour faire confondre, et qui s'emmêlent le plus souvent inextricablement dans les mémoires organiques, héréditaires ou traditionnelles.

Les animaux ne possédant qu'un langage passionnel pour exprimer leurs émotions immédiates et actuelles, les jugements spontanés qu'ils tirent de leurs états de conscience sont toujours vrais par rapport à eux. Leur fausseté ne devient possible que par la formation d'un langage idéologique et descriptif, qui, analysant les éléments du jugement, en classe les sujets et les attributs sont des vocables qui sont des définitions par analogie, toujours incomplètes et flottantes, et qui n'éveillent jamais des images identiques dans des esprits divers.

La plupart des erreurs humaines viennent moins de la complexité de nos sensations directes que de la confusion des jugements que l'esprit en tire, de l'imperfection du langage qui les exprime et de l'abus sophistique des mots dont le sens s'altère sans cesse par la transmission traditionnelle, sous l'influence des passions ou instincts spécifiques, héréditairement développés chez des êtres vivants, complexes et toujours sollicités à affirmer ce qu'ils désirent.

Par toutes ces causes, les jugements affirmatifs ou négatifs, tirés de la sensation directe et transformés dans la tradition en leurs contradictoires, passent à l'état de mensonges collectifs, affirmés par habitude instinctive, de génération en génération.

Ainsi l'homme est arrivé à se faire du cosmos une notion totalement fausse. C'est à la corriger que travaille la science moderne.

II. — LA LOI MATHÉMATIQUE

Le cosmos est permanent, incréé et indestructible, dans sa totalité infinie.

Il est régi par les lois mathématiques du nombre et de la mesure.

Le nombre, ou arithmétique, régit les grandeurs discontinues ou quantités; les unités concrètes ou être individualisés, simples ou complexes, multiples par essence et seuls réels par leur substratum.

L'analyse de la notion de pluralité excluant l'idée d'infinité, tout nombre d'unités réalisées est nécessairement fini.

Les nombres sont absolus. Ils n'admettent pas de fractionnement. Un demi-être n'est plus un être; c'est une chose. Un demi-homme n'est plus

un homme, mais un demi-cadavre. Une demi-pomme n'est plus une pomme, c'est une certaine quantité de tissu végétal. Toute fraction ou nombre fractionnaire n'est qu'un rapport.

Les propriétés géométriques des nombres, dont les trois premières puissances symbolisent les trois dimensions de l'espace, régissent les groupements des unités substantielles concrètes en corps figurés. Il y a non seulement des nombres carrés et cubiques, mais des nombres tétraèdres, octaèdres, prismatiques, etc., pouvant composer d'unités individuelles égales, des corps complexes symétriques.

La mesure, ou métrique, gouverne les grandeurs continues, infinies par essence, qui constituent les modes ou conditions d'existence des êtres. L'analyse de leur notion, excluant toutes limites définies, toute détermination précise de grandeur, ne permet entre elles que des rapports quantitatifs.

L'application des nombres aux grandeurs continues, infinies par essence, en grandeur comme en petitesse, ou de l'arithmétique à la métrique, n'est qu'une convention du langage, nécessaire à l'art du calcul.

L'emploi des nombres en pareil cas est purement symbolique.

La mesure absolue des grandeurs continues, susceptible à l'infini d'augmentation et de diminution, échappant à notre connaissance, nous n'avons la notion des rapports de ces grandeurs qu'en les comparant à des unités conventionnelles arbitraires qui nous permettent de leur appliquer dans le langage, l'écriture et la technique les relations arithmétiques auxquelles elles échappent par leur nature.

L'expression de ces rapports ne peut nous renseigner sur les valeurs absolues qu'ils expriment par des nombres d'unités conventionnelles ou imaginaires.

III. — LES TROIS ENTITÉS COSMIQUES

Trois entités primordiales constituent l'univers en se conditionnant réciproquement.

Ce sont : l'Espace, le Temps et la Substance ou Force active.

L'espace, lieu ou contenant des êtres, immobile et continu, est infini dans une infinité de dimensions, perpendiculaires trois à trois, qui sont des droites infinies.

Les points où trois de ces droites perpendiculaires se croisent sont tous des centres de l'espace.

Toutes les relations spatiales, qui constituent la kénométrie (1), sont données *a priori* par la seule analyse de la notion d'espace infini.

(1) *Kénométrie* ou *mesure du vide*. Ce terme est préférable à celui de *géométrie* qui signifie *mesure de la terre*.

Le temps, ou l'infini en durée, peut être considéré comme une quatrième dimension de l'espace, la dimension en durée.

On peut concevoir l'espace vide de toute substance; nous ne pouvons le concevoir, non existant, ni, par conséquent, sans durée perpétuelle.

C'est pourquoi le temps conditionne l'espace.

Réciproquement, la durée suppose une existence qui dure, et l'espace éternel conditionne le temps.

Le temps et l'espace sont les deux entités nécessaires.

Etant vides de substratum, elles sont purement existentielles. Elles sont les conditions d'existence, d'identité, de succession, de variation et de mouvement de toute substance active, qui ne peut exister et agir qu'en eux, en certain lieu et certain moment, sous des modalités, permanentes ou variables, également conditionnés par l'espace ou la durée.

Le temps est un infini de premier degré, à une dimension. Perpétuellement présent, entre le passé et l'avenir, également illimités, il a pour symbole le mouvement d'un point sur une droite infinie.

Cette droite infinie est l'espace de premier degré.

$$E = \Theta (1) = T$$

Toute distance finie est symbolisée par une droite finie menée entre deux points.

La ligne courbe n'existe pas dans la nature des choses. Toute ligne courbe n'est que l'enveloppe circonscrite à une ligne brisée, formée de droites finies, qui se coupent deux à deux.

Un plan est déterminé par deux droites qui se coupent en un point.

Le produit de deux droites infinies, perpendiculaires entre elles, détermine le plan infini, ou l'espace de second degré :

$$E^2 = \Theta^2$$

Tout espace de second degré ou plan fini est limité par des droites finies qui se coupent deux à deux, en trois points au moins.

La surface courbe n'existe dans la nature que comme enveloppe circonscrite à un système de surfaces planes contigües, diversement inclinées les unes aux autres.

Tout volume fini ou espace de troisième degré est limité au moins par quatre plans qui se coupent deux à deux.

(1) Comme nous aurons souvent à distinguer les grandeurs infinies des quantités indéfinies, également représentées jusqu'ici, par le même symbole : ∞ ; pour éviter la confusion j'ai adopté pour signe de l'indefini l'*oméga* majuscule Ω , et pour signe de l'infini, le *théta* Θ majuscule; l'omicron étant déjà adopté pour le zéro.

L'espace à trois dimensions infinies, perpendiculaires entre elles, est un infini du troisième degré.

$$E^3 = \Theta^3$$

Telle est la notion de l'espace total donnée *a priori*; chacune de ses dimensions linéaires est un infini de premier degré : longueur, largeur, hauteur ou profondeur.

Chaque droite ou portion de droite finie, tirée dans l'espace, étant divisible à l'infini, renferme une infinité de points possibles sans étendue. Le nombre des points possibles sur une droite infinie serait donc égal à la seconde puissance de l'infini.

Un plan fini, comprenant une infinité de droites finies parallèles, le plan infini contiendrait un nombre de droites parallèles égal à la seconde puissance de l'infini, et un nombre de points possibles égal à sa quatrième puissance.

Enfin, un volume fini, contenant une infinité de plans parallèles finis, l'espace ou volume, infini dans sa totalité, peut contenir un nombre de points égal à la sixième puissance de l'infini.

Le point géométrique n'existant dans la nature que comme limite de droites étendues, à une dimension, celles-ci n'ayant d'existence que comme limites des surfaces, et le plan comme limite des volumes, la multiplication du point mathématique jusqu'à la sixième puissance de l'infini est une pure possibilité logique, tout idéale; c'est une propriété virtuelle de l'espace, donnée par l'analyse de sa notion, mais qui n'a pas sa réalisation dans la nature des choses, où tous les modes physiques des êtres sont des grandeurs limitées, relatives, divisibles à l'infini par la pensée, quoique insécables en fait.

Le rapport de l'espace linéaire, de premier degré, au temps est la mesure du mouvement, c'est-à-dire de la vitesse du déplacement d'un point dans l'espace, sous la condition du temps.

La notion de rapport excluant celle d'infinité, il ne saurait exister, ni de mouvement infini en vitesse, dont l'expression serait le rapport de l'espace infini au zéro du temps, ni de mouvement infini en lenteur, qui serait symbolisé par le rapport du zéro de l'espace à l'infini du temps.

Le rapport de l'infini linéaire au temps infini étant un rapport d'égalité, donne l'unité indéterminée de la vitesse,

$$\text{soit } \frac{E}{T} = \frac{\Theta}{\Theta} = 1.$$

L'espace et le temps, contenants nécessaires des êtres, et existences pures sans substratum, pourraient être vides de substance sans cesser d'exister

nécessairement, comme conditions de la possibilité d'un substratum qui les remplisse. Le monde n'existerait pas et ne pourrait commencer d'exister. Logiquement possible, il ne serait pas réellement. Car si le temps et l'espace sont les conditions de l'existence de quelque chose et de toutes choses, ils ne peuvent en être les *causes* et ne sauraient les produire.

La substance du cosmos est donc une existence contingente. Elle pourrait ne pas exister sans impliquer contradiction ; mais toute substance existante, ne pouvant avoir de cause en dehors d'elle-même et ne pouvant se produire elle-même, n'a pu commencer d'être. Du moment qu'elle existe, elle a toujours existé. Elle existera toujours, identique à elle-même en essence, invariable en quantité ; avec des modes, propriétés et activités essentielles, permanentes en moyenne, bien que pouvant être périodiquement variables, en vertu de la mobilité de ses parties élémentaires.

La substance éternelle, sujet et agent de la force active, constitue l'étoffe du monde, le substratum des êtres ou leur en soi (1).

En elle et par elle se réalisent leurs modalités physiques et psychiques.

L'hypothèse des subjectivistes, supposant que les notions d'espace, de temps, de cause ou de substance sont de pures formes de l'esprit et n'ont pas d'existence en dehors de la conscience qui les crée, est purement gratuite. Rien ne la justifie. Il est absurde de supposer que l'être pensant, produit éphémère du cosmos, soit le créateur des formes sans lesquelles il n'aurait pas d'existence extérieure. L'idéalisme subjectif est l'impasse dans laquelle s'est enfermée la métaphysique des théologiens, pour échapper à la connaissance des rapports réels des choses qui détruisent leurs postulats. La science cosmique doit en sortir pour s'affranchir des erreurs du passé.

IV. — LES ATOMES OU MONADES

La substance cosmique est constituée d'éléments distincts, individualisés, réciproquement indépendants, irréductibles en nombre, sans coalescence possible, coéternels à l'espace qu'ils remplissent en entier, et au temps qui est leur durée infinie.

Ce sont les unités d'existence nommées *monades* ou *atomes*.

Les atomes sont essentiellement impénétrables. Leurs centres ne sauraient coïncider en un même point de l'espace en un même temps. Les portions d'espace occupées par chacun d'eux ne peuvent l'être simultanément par d'autres.

(1) Nous employons le terme de *substance* et non celui de *matière*. La matière n'étant qu'un mode déterminé d'une partie de la substance cosmique.

Leur étendue, constamment variable, dépend de leurs pressions mutuelles. De leurs variations d'étendue résulte la variation en sens inverse de leur densité substantielle.

Les atomes ou monades ne sont pas des êtres simples, invariables et homogènes ; ce sont des organismes complexes, riches en modalités essentielles, susceptibles de variations quantitatives, et dont les variations de quantité deviennent des variations qualitatives.

L'atome est le foyer d'émission d'une force expansive d'impenétrabilité rayonnante qui tend à lui approprier l'espace illimité en tous sens, à l'exclusion de tous les autres.

Cette force constitue le substratum de son étendue.

Le substratum des atomes possède toutes les propriétés des fluides gazeux, réalisés à l'absolu : L'expansibilité et la compressibilité infinies ; la plasticité et l'élasticité parfaites.

Leur force expansive, infinie à son foyer d'émission, décroît en raison inverse des carrés des distances à ce foyer. Elle ne devient nulle qu'à l'infini.

Il en résulte que les atomes, quel que soit leur nombre, se partagent la totalité de l'espace, en se limitant réciproquement par des plans de contact absolus, perpendiculaires aux droites menées entre leurs centres.

Les atomes, cherchant constamment à réaliser des sphères, par leur limitation mutuelle ne peuvent réaliser que des polyèdres.

Le vide absolu n'existe pas dans le cosmos, dont l'étendue totale est celle de l'espace infini.

V. — L'ÉNERGIE COSMIQUE

La pression mutuelle des atomes est maximum aux centres de leurs plans de contact et minimum sur les arêtes et aux sommets des polyèdres qu'ils réalisent.

Chaque atome, ou élément cosmique individuel, étant capable de remplir de sa substance, infiniment diluée, l'infini de l'espace dans l'infini du temps, en vertu de sa vitesse d'expansion, progressivement décroissante, comme sa densité substantielle, il résulte de leur multiplicité, quel que soit leur nombre, que chacun d'eux est *un ressort toujours tendu* qui, même dans sa détente, ne peut jamais se détendre complètement ; puisqu'il reste toujours comprimé par tous les autres.

Cette force expansive infinie des atomes, en vertu de laquelle ils se limitent, se compriment et se repoussent mutuellement et perpétuellement, au contact, constitue UN MONDE SOUS PRESSION MOYENNE CONSTANTE.

Le nombre des atomes, incréés et indestructibles, restant constant, ainsi

que la somme des forces expansives qui constituent l'activité de leur substratum étendu, l'espace entier est plein d'une substance unique, identique en essence.

La variété de ses manifestations résultantes dépend principalement des variations de sa densité.

Celle-ci décroît dans chaque atome, comme sa force d'expansion, en raison inverse des carrés des distances à son foyer d'émission.

Elle subit, de plus, des variations locales, par suite des mouvements relatifs des atomes et des variations de leur distribution dans l'espace qui résultent de ces mouvements.

La compression mutuelle des éléments individualisés de la substance cosmique, et la tension perpétuelle qui en résulte sur leurs plans de contact, sont les causes actives du cosmos phénoménal, physique et psychique.

Telle est la source de toute l'énergie motrice déployée dans l'Univers.

Constante en quantité, elle est inépuisable.

Mais si cette force est inépuisable, virtuellement et en puissance, elle n'est pas toujours disponible actuellement. Elle ne peut agir, comme énergie cinétique, que sur les points où elle ne s'oppose pas à elle-même, par couples, en équilibre statique, à l'état d'énergie potentielle.

Pour la rendre libre et la faire passer à l'état de force motrice, il faut d'abord rompre son équilibre et dépenser autant de force vive qu'on en met en liberté, selon la loi, désormais indiscutable, de la conservation de l'énergie.

Dans le monde, la somme des forces motrices ou de l'énergie cinétique, n'est donc jamais qu'une fraction de la totalité de ses énergies potentielles, manifestées sous la forme de pressions statiques où l'action est équilibrée par la réaction.

En vertu des pressions égales qu'il exerce et qu'il supporte, chaque polyèdre atomique tend à mouvoir tous les autres dans toutes les directions; puisque dans toutes les directions rayonnantes autour de son centre il tend à les repousser, comme ils le repoussent eux-mêmes.

Tous exerçant en tous sens la même pulsion motrice, de ces pulsions, égales et opposées, ne peut résulter que l'immobilité, tant que l'équilibre des forces n'est pas rompu et que sur tous les plans de contact les pressions restent égales.

Dès que se produit sur l'un de ces plans une diminution de pression, ou *état négatif*, aussitôt les atomes voisins se meuvent d'eux-mêmes, automatiquement, *dans le sens de la moindre résistance*.

Ils sont comme *aspirés* par le vide relatif qui s'est produit.

Les causes qui déterminent ces variations locales des pressions sont d'ordre cinétique, thermique et chimique.

VI. — LES TROIS ÉTATS DE L'ATOME OU LA DIFFÉRENCIATION DE LA SUBSTANCE COSMIQUE

Si tous les atomes étaient égaux en force expansive, tous réaliseraient des polyèdres égaux et semblables. Leurs propriétés seraient identiques comme leurs formes.

Dans le monde, absolument homogène, il n'y aurait aucune variété sensible, aucun corps distinct, aucune limite tactile ou visible. L'équilibre de densité serait général, comme l'égalité des pressions.

Le monde phénoménal n'existerait pas. Tout resterait confondu dans l'indétermination.

Il n'y aurait dans l'espace aucune force disponible pouvant produire un mouvement, puisque toute force serait opposée à une force égale de sens contraire, lui faisant équilibre. Toute l'énergie du monde serait potentielle ou à l'état latent.

Dans l'espace, partout également plein, sous pression constante, il y aurait une égalité permanente de densité en même temps qu'une homogénéité universelle de propriétés ou plutôt toutes les propriétés différentielles seraient nulles.

Il n'existerait aucune cause de mouvement ni de changement.

Il n'y aurait ni masse ni inertie, puisqu'il n'y aurait ni mouvement ni résistance au mouvement.

L'espace plein, même trop plein, puisque tout y existerait en substance, dans un état général d'équilibre statique, ne se distinguerait pas du vide.

Tel est réellement l'état de l'éther intercosmique, qui constitue la très grande partie de la substance de l'univers et le réservoir inépuisable de ses forces latentes.

Encore ce milieu intercosmique homogène est-il traversé par les ébranlements que lui communiquent incessamment tous les corps sidéraux différenciés qui s'y meuvent et qui en altèrent l'homogénéité en troublant son repos statique.

Pour que l'hétérogénéité, la diversité et le mouvement apparaissent dans le monde, avec toutes les lois qui régissent ses phénomènes physiques et psychiques, il suffit que cette égalité universelle des forces opposées par couples soit rompue. Il faut que les atomes soient inégaux en force expansive, c'est-à-dire en quantité de substance : puisqu'on peut considérer leur substance comme le substratum de leur force ou comme l'agent dont cette force est l'acte (1).

(1) Comparez les *Notions de matière, de force et d'esprit devant la science moderne* dans le *Bulletin de la Société d'études philosophiques et sociales*, juillet 1888.

Il faut donc admettre, par hypothèse, que la plupart du nombre indéfini des atomes possédant l'intégralité de leur force expansive infinie, un nombre fini d'entre eux ont été privés de portions définies variables du substratum dynamique de leur étendue, qui ont été récupérées par d'autres.

Le processus de cette différenciation des atomes est de l'ordre vital.

De là trois sortes d'atomes ou, plus exactement, trois états de la substance cosmique (1) : un état initial : l'état éthéré, et deux états dérivés ou secondaires : l'état matériel et l'état vitalifère.

1° A l'état initial ou *état éthéré*, impondérable, les atomes conservent leur unité intégrale de force substantielle et toutes les propriétés des fluides parfaits.

Ces atomes éthérés constituent le substratum étendu et actif du milieu interstellaire. Ils enveloppent toutes les agrégations d'atomes, qui constituent les corps pondérables, solides et liquides, et forment les atmosphères de leurs molécules gazeuses.

Sans masse, les atomes éthérés échappent aux lois de l'inertie et de la pesanteur.

2° A l'état dérivé *matériel* ou pondérable les atomes, en nombre fini, ne possèdent plus qu'une portion définie variable de leur substance expansive initiale et toutes les propriétés fluides en sont atténuées. Leur compressibilité et leur plasticité diminuent, comme leur élasticité et leur expansibilité.

Comme conséquence, ils acquièrent une masse qui les soumet à la loi d'inertie et à celle de la pesanteur.

Ils constituent seuls tous les agrégats moléculaires des corps pesants. La matière pesante ne serait donc point de l'éther condensé, mais de l'éther affaibli, privé d'une partie de sa substance et de ses propriétés et réduit à une fraction de sa force et de son étendue initiale.

3° A l'état dérivé *vitalifère* ou suréthéré, les atomes, en nombre fini beaucoup plus petit, ayant récupéré une ou plusieurs des portions de force substantielle perdues par les atomes éthérés, devenus matériels, ont toutes leurs propriétés exaltées.

Non seulement ils sont soustraits aux lois de l'inertie et de la pesanteur, mais ils peuvent, en certaine mesure, réagir contre l'inertie et la pesanteur des atomes matériels et devenir la cause déterminante de mouvements autonomes en vitesse et direction.

(1) Comparez mon mémoire sur la *Constitution moléculaire de l'eau sous ses trois états physiques* dans les *Mémoires de l'Association française pour l'avancement des sciences*, Paris 1889, l'*Étoffe du monde* (*Revue britannique*, 1889), et le *Bien et la loi morale* (1 vol. in-18, Paris, Guillaumin, 1881).

Unis aux atomes matériels dont ils ont récupéré la substance perdue, ils constituent les corps vivants et leur communiquent des propriétés spéciales.

Ce sont les *âmes de cellule* de Haeckel, la matière vitale de Hirn, les monades de Leibnitz, la force vitale des anciens physiologistes, la matière subtile ou substance spirituelle de Descartes; mais cette substance reste étendue, et son étendue est proportionnelle à sa quantité de force.

La cellule organique serait ainsi à la fois la fabrique de la substance vivante et de la matière pesante aux dépens de l'éther neutre et impondérable.

Toute la matière pesante du monde serait le résidu de la vie.

Le processus de la production des atomes vitalifères et leur rôle cosmique étant limités à la production, à la conservation et à la prolifération des êtres vivants, nous n'avons pas à aborder ce problème à l'occasion de la constitution du monde physique (1).

D'ailleurs, comme la molécule gazeuse est l'instrument de leur production, il nous faudra préalablement étudier la constitution de celle-ci avant d'aborder le problème de sa transformation en cellule organique vivante.

VII. — ACTIVITÉS PSYCHIQUES DES ATOMES

Les atomes, éléments individualisés de la substance cosmique, éternelle et incréée, ne sont donc point des éléments simples, homogènes, inertes et passifs. Ce sont des organismes complexes, d'une énorme puissance, pourvus de riches modalités, dont l'incessante et inépuisable activité externe réalise, par leur action réciproque, l'ensemble des phénomènes physiques du monde.

Ils sont également pourvus d'activités internes ou psychiques.

Le foyer d'émission de leur substance expansive est, en même temps, un foyer optique de connaissance, où viennent converger les sensations de leurs contacts immédiats et des variations de pressions de leurs plans, qui déterminent leurs réactions motrices internes, en vertu d'un mécanisme réflexe automoteur.

Tendant sans cesse à s'épandre, à se diluer dans l'espace, à y réaliser des sphères de rayons de plus en plus étendus, ils ont la sensation des obstacles qui limitent leur expansion et des forces qu'ils leur opposent.

Tous les atomes sont donc des âmes élémentaires, ayant conscience et

(1) Voyez le *Bien et la loi morale*, par M^{me} CLÉMENCE ROYER (1 vol. in-18, Paris, 1881, Guillaumin). Chapitre *Formule algébrique du bien absolu*.

volonté d'être, qui existent par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Ils ont la conscience vague du milieu où ils agissent et pâtissent, où ils se meuvent et sont mus par des forces opposées aux leurs.

Tout état de conscience réalisé chez les êtres vivants n'est qu'une évolution plus complexe de l'état de conscience élémentaire des atomes éthérés, qui s'atténue chez les atomes matériels, mais s'exalte chez les atomes vita-lifères devenus *âmes de cellules organiques*.

Sous ses trois états, l'activité psychique de l'atome évolue avec l'aire de sa surface sphérique virtuelle qui, le mettant en contact avec des nombres proportionnels d'atomes éthérés ou pesants, transmet simultanément à son foyer optique un plus grand nombre de sensations plus variées, qui lui sont communiquées de tous les points de la sphère ambiante par chacun de ses voisins.

Par là, son horizon de conscience, devenant de plus en plus étendu, lui permet la comparaison des sensations simultanées qu'il reçoit par toutes ces portes qui lui sont ouvertes sur le cosmos dont il est un des centres.

VIII. — VARIATION DES MODALITÉS PHYSIQUES DES ATOMES

Sous leurs trois états, le substratum des atomes conserve la propriété des fluides gazeux. Il reste identique en essence et varie seulement en quantité.

Les variations en quantité du substratum des atomes déterminent la variation proportionnelle de leur volume sphérique virtuel.

Sous les mêmes conditions thermiques, et les mêmes conditions de liberté ou d'agrégation moléculaire, leur densité substantielle moyenne reste constante, mais varie, dans chaque sphère, en raison inverse du carré des distances à son centre.

Sous leurs trois états, les atomes étant doués d'une force indéfiniment expansive, chacun d'eux suffirait seul à occuper l'infini de l'espace dans l'infini du temps, par la dilution progressivement retardée de sa substance, dont la densité moyenne diminuerait ainsi indéfiniment, sans jamais arriver à zéro, tout en continuant de décroître dans chaque atome en raison inverse du carré des distances à son centre.

C'est-à-dire qu'à tous les instants de sa dilution, une somme égale de substance étant répartie sur chacune de ses circonférences sphériques concentriques, elle diminue à la fois sur chacun de leurs points, à mesure de l'accroissement de leur rayon.

Les atomes existant de toute éternité en nombre indéfini, cette dilution à l'infini de chacun d'eux est une pure possibilité d'ordre logique qui ne peut se réaliser.

Seulement, comme il peut résulter des mouvements cosmiques que les atomes soient inégalement distribués dans l'espace; quelles que puissent être les variations de densité de leur distribution, on peut être certain que sa raréfaction locale ne peut laisser entre eux aucun vide.

La substance perdue par les atomes éthérés, devenus matériels, étant récupérée par les atomes suréthérés ou vitaux, l'étendue de la totalité des trois sortes d'atomes reste constante, et la densité substantielle moyenne de l'univers dépend seulement de leur nombre invariable.

Quel que soit ce nombre, le milieu plein qu'ils constituent reste sous une pression moyenne constante qui a pour mesure leur tension aux centres de leurs plans de contact.

Toutes les variations locales de densité et de pression du milieu cosmique sont dues, soit aux mouvements de ses parties, soit à l'inertie et à la pesanteur des atomes matériels, soit enfin aux dilatations thermiques, résultant des vibrations des plans de contact des atomes.

En vertu de leur plasticité, les atomes prennent, sans résistance et instantanément, sous les pressions qu'ils exercent et qu'ils subissent réciproquement sur leurs plans de contact mutuel, les formes polyédriques qui sont compatibles avec leur distribution dans l'espace.

Réciproquement, en vertu de leur élasticité, ils tendent spontanément à réagir et à se distribuer également dans l'espace, de façon à subir sur les points diamétralement opposés de leurs surfaces des pressions résultantes égales et symétriques et à prendre ainsi les formes polyédriques les plus régulièrement inscriptibles à leur sphère virtuelle.

Leur distribution dans l'espace et leur forme sont donc mutuellement déterminées et résultent de la distribution symétrique des pressions qu'ils échangent avec leurs voisins.

De la distribution des atomes dans l'espace, de leur agrégation en molécules et de leurs pressions mutuelles dépendent les variations de leurs propriétés physiques et chimiques.

CLÉMENCE ROYER

(A suivre.)

Le Conte de l'Or et du Silence⁽¹⁾.

DEUXIÈME PARTIE

La grande ville auprès du fleuve allonge ses maisons basses. Les barques sont nombreuses auprès du quai de pierre. Le lacis tortueux des rues tourne autour la cathédrale dont le granit, rose comme la chair vive de saumon, s'élançe vers le ciel ; au devant des portes les bonnes gens parlent ; le pas d'un cheval sonne, des enfants rient vers le nuage ; sur la place un harpeur s'avance et chante et près de lui un baladin vêtu à la mode sarrasine amène un ours dressé aux jeux. La grande ville au clair visage se mire au grand fleuve qui descend des montagnes, et tout à l'heure, comme ayant terminé son œuvre, qui est de baigner la grande ville, il s'épandra par les campagnes en mille rivières petites, en ruisselets qui courent à la mer. Les cigognes aux pattes rouges se tiennent sur les toits et des bourgeois passent, de drap vêtus, une aumônière de cuir à la ceinture. Ils sont gais quoique d'apparence sévère, car la vaillance du nouvel empereur a dissipé les dangers de guerre, et il leur a tant coûté de subvenir à la guerre. Et l'autre ennemi, la maladie, est repoussé aussi ; elle avait rendu livide toute la province et les rues étroites de la ville. Si les bras des jeunes gens luttèrent contre l'infidèle, les bras des vieillards avaient servi à porter les civières. La province et la grande ville respiraient ; les files de mules chargées de ballots revenaient aux jours fixes pour les marchés, l'or des gens de guerre sonnait dans les tavernes, et dans l'air pur, d'où les miasmes de la peste furent exilés par les longues prières des clercs, les cloches de la cathédrale sonnent gaies comme aubaines d'argent, sonnent joyeuses, délivrées ; l'inter-règne du malin est passé et voici l'aube du règne de Dieu.

Au couchant le soleil brille au ras des collines, le grand globe de feu est entouré de longs voiles pourprés, des anges de magnificence semblent encore le tenir en leurs mains de flamme. L'homme ne pourra regarder en face le ciel que lorsqu'ils se seront voilés de toute la blanche distance de

(1) Suite. Voir les nos 133, 140, 141 et 142 de la *Société nouvelle*.

l'horizon. Ils s'en vont vers des portes lointaines où des gardes les attendent parés de boucliers d'or vivant et ruisselant, gardes vêtus de pourpre comme des rois de la terre et placés là pour faire escorte à l'astre rentrant dans les palais divins. La colline, qu'a doré le soleil, en garde la bénédiction d'une fertilité, et au-dessus d'elle le ciel se revêt de bleu tendre et profond, de teintes blanches comme d'un lac immatériel plein de sourires qui pipent le rêve et dont l'onde est encore échauffée par les mille feux de tous les trésors ; des angelots en robes d'or le sillonnent encore et tiennent en respect les monstres du rêve impatients de régner à leur tour et de voiler aux hommes les avenues d'étoiles. Dans les rues de la grande ville, comme une paix profonde s'est répandue. Voici par les mille cheminées fumer les feux de l'âtre et les feux des cuisines, et les lampes briller orangées et pourprées dans le jour finissant. Elles vont scintiller, sereinement jaunes comme l'or, dorées comme la puissance pour protéger, derrière la porte bien fermée, le calme et le repos, contre l'incertitude et l'anxiété du crépuscule, cependant que le repas du soir renouvelle partout la force humaine, fête de tous les jours, boisson du labeur, pain du devenir, or du temps, chair de la pensée ; et des lignes d'or immense partagent encore le ciel, comme des ponts sur les abîmes, pour les messagers d'infini, avant que la nuit triomphe sur toute la terre.

Voici la nuit sur la grande ville. Le fleuve se tait presque ; près des piles des ponts comme un ron-ron mélancolique du rouet que dévide sans cesse et sans cause le flot. Le falot de quelque lourd bateau veille, immobile comme un œil de chat, la clarté lunaire se reflète à l'eau comme un blanc bâton brisé. Parmi la solitude céleste on dirait éparse une longue forme éparsée en la nuit toujours vierge, et ses doigts plus beaux d'être débarrassés des bagues du monde et du jour, jouent avec les nuées. L'océan impondérable des éthers roule ses flots transparents, les étoiles sont les grains de sable de cette mer, où s'ouvrent des ravines noires et bleues, profondes comme l'ombre toute du silence. La face de solitude et de nécessité apparaît pâle et indistincte aux feux médiocres de la lune et son corps s'étire comme pour barrer toute espérance. Le ciel est une mer sans fond sous son apparence de murs clos, et voici des nuages troubles comme les jours de blanche grêle, et voici des nuages plus noirs que l'énigme du destin, et toute la face du sphinx sourit parmi les ballets de pierreries des petits mondes dispersés, et la voie lactée, vallée bienheureuse et illusoire, s'éclaire comme d'un retour de fête, avec de joyeuses lumières aux mains d'énigmatiques passants d'on ne sait où, si ce n'est d'au delà et de plus haut. Les maisons dorment derrière leurs chaînes de fer autour de la cathédrale, un rayon de lune glisse sur le Saint-Georges du portail. Les maisons dorment, au cla-

potis de l'eau, qui vient se diviser contre leurs logettes feuillues dont des degrés baignent au fleuve près de la hanse ; les maisons dorment sur la grand'place, les statues dorées, les emblèmes des façades, les nefs décoratives des toits, les aigles de la maison impériale sont baignées de la même ombre diffuse que le beffroi colossal où le maure de bronze au pagne de vermeil vient mécaniquement frapper l'heure sur la cloche d'argent pur, et par les pièces d'eau des allées de promenade les cygnes, la tête sous l'aile dans cet enlinceulement de mystère léger, dans ces voiles de cendre claire, dorment, comme la grande ville, ses tours, son fleuve et ses hommes. Sur une petite place, où plus encore de solennelle tranquillité semblait peser sur deux cèdres, sans doute rapportés de croisade, tranquillité plus grande encore de par le lent égouttement d'une fontaine en sa vasque de marbre, égouttement si lent qu'il semblait compter des minutes d'éternité, un rais de lumière prolongeait sa veille, mince comme une ligne. Un pas rapide traversa la place vers cette maison, et le marteau de fer sonna contre la porte, continué d'un aboi rauque et puissant, grondant comme une menace et une lamentation. Une fenêtre s'ouvrit et sur le balcon de bois s'avança un homme qui demanda : Que veut-on.

— C'est moi, Seigneur Ezra, mon fils est plus malade.

— Je viens, attendez.

Ezra le médecin sortit de sa maison ; un grand dogue gris, qui se serrait contre ses jambes, bondit sur la place, puis, à demi tourné, les oreilles droites, regarda son maître soucieux de la direction ; il revint flairer la femme qui se tenait près de lui. Un serviteur sortit à son tour porteur d'un falot, et la porte se referma d'un bruit grave de bronze qui se répercuta, et Ezra suivit la femme, le dogue flairant aux murs, le serviteur renseigné sur la route à suivre les précédant. Ils passaient par des ruelles torses ; sous une image pieuse une petite lumière vacillait, un rat détalait, sous un auvent une torche résineuse enfermée dans un réseau de fer finissait de s'éteindre et tordait sur le mur des ombres plates. Une place s'ouvrit énorme et noire, ils longèrent le palais impérial ; au devant du premier portique, d'espace en espace, huit chevaux de métal cabrés érigeaient très haut des guerriers de bronze le javelot aux mains ; un garde, la hache à l'épaule, s'approcha d'eux pour les reconnaître et les laissa passer ; ils retombèrent au lacs de ruelles, traversèrent le grand pont vide, au milieu duquel sur le pied d'un haut calvaire dormaient des mendiants, puis par des ruelles plus étroites, au dur cailloutis, aux maisons maigres et petites, ils allèrent jusqu'à ce que la femme les fit entrer en une très pauvre demeure.

Une petite lumière y veillait ; sur un lit bas, un jeune homme était étendu ; une grande jeune fille brune et élancée qui tout auprès veillait se

leva et dit à la femme : Il n'a point bougé et Ezra s'approcha de lui ; les femmes avaient rallumé une autre lampe plus vive.

Ezra lui fit avaler des gouttes brunes d'un liquide qu'il avait apporté, et dit aux femmes : J'attendrai. Rizpah, dit la femme à la jeune fille, va te reposer, j'aiderai le seigneur Ezra, s'il est besoin.

Ezra s'était assis près du lit sur un fauteuil de chêne, la femme non loin de lui s'assit sur un escabeau. De longues douleurs avaient creusé l'entour de ses paupières et celles-ci semblaient comme des coques à des yeux las et ternis ; d'un serre-tête noir sortaient des cheveux gris et rudes, ses joues parcheminées, ses lèvres rentrées, son front au milieu duquel saillait fortement une veine, sa longue robe noire, ses mains décharnées, son buste attentif porté en avant pour épier quelque parole du malade ou du médecin, la paraient d'une tragique allure d'attente, et toute minute à ce chevet lui paraissait décisive et peut-être irréparable. Elle était petite, elle était vieille, et l'infirmité et la douleur, l'extrême fatigue semblaient sa robe et sa chair ; la pauvreté de la demeure était évidente comme sa vieillesse et parente de sa vieillesse ; au plafond à solives grises, très bas, des herbes séchées et quelques vases de cuivre pendaient, une haute cheminée noirâtre chômeait, il n'y avait que deux escabeaux hors le sien ; le dogue gris s'étendit aux pieds de son maître et Ezra demanda : Que faisait-il quand la fièvre l'a repris ?

— Il lisait, répondit la vieille.

— Quoi ?

— Voici, dit-elle, il le lit souvent et elle tendit au médecin un vieux livre couvert de cuir, aux coins de cuivre. Ezra se mit à le parcourir.

LE LIVRE DE LANCELOT

Le château de la dame du lac était caché dans les arbres de la forêt de Briosque ; au devant de la forêt un grand lac barrait la route, si merveilleux que profond et mortel pour tout ennemi ; il s'éloignait devant ceux qu'on attendait au manoir et les laissait arriver jusqu'à la haute et forte porte. Là vivait le jeune Lancelot, que sa mère la pieuse Hélène, de la lignée de Joseph d'Arimathie, avait enfanté parmi les grands désastres de son époux Ban, roi de Benoïc, vaincu par le roi Claudas. Comme forcé hors tous ses châteaux, le roi Ban, n'ayant plus autour de lui et de sa reine et de son fils qu'un seul écuyer, s'était arrêté sur la ligne extrême de la forêt, les engourdissements, de la mort l'étaient venu saisir, et son cœur se brisa. La reine Hélène se désespérait tant sur son pauvre corps, qu'elle oublia un instant son fils enfantelet Lancelot, qu'elle avait laissé près des chevaux, un peu

plus loin. Le fidèle écuyer, hagard de douleur, s'était agenouillé non loin du corps de son maître et la malheureuse mère accourue vit son fils entre les bras d'une belle damoiselle qui, à son approche, s'enfonça silencieusement avec l'enfant dans les eaux du lac, devenu à la douleur de la reine miroir fermé et barrière infranchissable. Lors elle s'évanouit, pour ne plus se réveiller qu'en un moutier où l'abbesse la supplia, puisqu'elle était si seule et éprouvée, de demeurer. C'est elle que l'histoire nomme la reine aux grandes douleurs, et tous les jours elle allait prier près du lac où son fils lui fut ravi.

Dans ce château si proche et si lointain, de l'autre côté que celui défendu par le lac, s'étendaient merveilleuses la forêt et la lande, et les vergers étaient beaux des fruits des Iles fortunées comme de ceux de Bretagne et de Bourgogne. Là grandit le jeune Lancelot, dans les jeux et les conseils aimables des damoiselles, sans qu'homme intervînt sauf pour lui apprendre à tendre l'arc et monter à cheval et manier le glaive et l'épée. Nul ne lui apprit son nom, ni son rang, ni sa terre natale. Seule, la dame du lac l'instruisit d'après sa science. Elle avait été aimée du prophète Merlin, lorsque déjà le voyant sentait les voiles de vieillesse se tendre parfois devant ses yeux. Elle lui avait arraché sa science, et comme l'on sait, par sa malice des buissons touffus et d'errants chèvrefeuilles, des rosiers à cent roses pourpres, et toutes les lianes capricieuses vinrent ceindre le pavillon de repos d'où Merlin ne pouvait plus, ne voulait plus sortir, car toutes ces fleurs étaient les beautés de sa bien-aimée, et les branchages ses gestes, et les lianes enguirlandantes, qui s'élançaient de la terre aux cimes d'arbres pour venir darder une fleurette contre les verrières de son pavillon, ces ruses. Or, Merlin lui avait dit : « Dame, c'est peut-être bien et mon vieil âge est cause que légèrement j'accepte de vivre entre vos doigts. Loin que j'aie plaisir comme autrefois d'étonner les hommes par mes voyages rapides et mériter leurs créances par de vraies prophéties, j'aime mieux, et vous le savez, vieillir, la tête sur vos genoux, et ce rideau de nature qui me cache je vous en remercie puisqu'il est vôtre et bien à votre semblance, rubans naturels d'astuce magnifiques. Dame Viviane, vous n'avez devancé que peu mon grand désir de vivre tel rêve indéfini, parmi les repos et les parfums, car ma tâche est faite, je n'ai plus de messages pour les rois, puisqu'Artus trône en une gloire. Mais faites ce que je vous dirai; quand l'enfant de la reine aux grandes douleurs sera fort et grand et d'âge d'homme, envoyez-le vers le roi Artus, et près de lui il trouvera sa vie tracée. En attendant apprenez-lui la force et la grâce, et que tous les matins il trouve à son chevet un chapeau de roses toujours fraîches sans savoir jamais d'où elles viennent, pour que son esprit ne se ferme pas à la compréhension si simple des merveilles qu'ont perdue tant d'hommes; cela lui permettra plus

tard de suivre sa prédestination qui s'effacerait si dès les premiers pas il butait dans des raisonnements. » La dame Viviane obéissait. Peu à peu elle s'habitua à penser qu'en élevant le jeune homme le mieux du monde et le parant de vertus, elle rachetait un peu du tort qu'elle avait fait aux hommes en leur ôtant le prophète Merlin, et que l'enfant serait le gage de sa rédemption.

Sitôt qu'il fut grand, avant que les premières fièvres d'amour aient varié son sang, elle le fit partir pour la cour d'Artus, et non sans chagrin, car Lancelot était très beau : de longs cheveux, de larges yeux verts comme l'étendue marine et l'étendue des feuilles neuves au printemps, les lèvres incarnadines, grand et bien fait, et d'une allure souple et forte. Elle l'aimait autrement qu'on aime un enfant, mais elle avait peur que son souci d'aventures ne l'entraînât loin d'elle en lui laissant mauvais souvenir. Elle aimait mieux baisser elle-même les barrières que de les lui laisser briser, et les obscures paroles de Merlin sur la prédestination de Lancelot la troublaient; puis qu'aurait-elle souffert si le jeune homme, après un enivrement d'années, l'eût un matin regardée avec la surprise de la voir depuis si longtemps. La fée Viviane le laissa donc aller et veilla sur lui dans les dangers.

Ezra parcourait les pages du vieux roman connu, et c'étaient de belles armes, de belles prouesses et des chevaliers navrés et des tournois bien férus et des caroles... et Lancelot voit la reine Genièvre. Ezra se pencha vers son malade au lourd sommeil agité de rêves.

Le varlet Lancelot, quand il vit la reine Genièvre, le souffle lui manqua et comme une douleur lancina son cœur. Elle était grande et blanche. C'était la première belle femme qu'admira Lancelot, car ses yeux avaient vu trop jeune la fée Viviane et ses compagnes, et trop s'y étaient habitués. Il ne trouvait en leur face qu'amène accueil sans gronderie et de la bonté qui le réchauffait, mais plus rien qui le surprit. Il savait de quels combats Genièvre avait été le prix et pourquoi son père Leodagan en avait fêté son sauveur Artus. Car Rion de Norwège, monarque de frimas qui entraînait les rois captifs vers ses côtes dentelées, et les tenait dans les régions de neige à parer ses beuveries et ses fêtes grossières en ses palais de bois, avait voulu courber l'orgueil de Leodagan, et le vieux seigneur ne fut sauvé que par Artus et Merlin. Le jouvenceau s'émerveillait de Genièvre, de ses yeux égaux de flamme bleue, de son teint pur, de son col parfaitement rond et de ses longues mains annelées. Et quand elle marcha, il crut voir glisser un cygne, et quand elle s'approcha il crut défaillir. Quand elle lui parla pour le questionner sur sa terre natale, une angoisse monta à la gorge de Lancelot qui ne sut que répondre, et la reine passa ; il ne la voyait plus mais son image seulement en grands traits pourprés sous ses paupières.

Le malade encore se retournait et presque Ezra suivait son rêve ; il le savait courageux, épris d'aventure et de beauté, il se doutait qu'en sa fièvre passait semblable image et semblable vœu ; la vieille, inquiète près du chevet de son fils, marmonnait des prières. Ezra tourna des pages.

Dans la plaine, près du camp d'Artus et de Galehaut séparés par la rivière guéable, la reine Genièvre a fait venir Lancelot : Et c'est pour moi, ami, qu'avez accompli tant de prouesses ? — Dame, oui. — Mais maintenant il vous faudra rester près de nous. — Dame, auriez-vous aimé homme sans vaillance ? Et la reine Genièvre pensait à l'ancienne valeur d'Artus maintenant se reposant sur les fortes épaules de ses chevaliers pour soutenir sa puissance et dominer la paix du monde. Elle vit que tous deux étaient semblables et de la même race d'hommes. Sans doute Artus était tel ce jeune homme quand il arracha Escalibur et se fit ainsi reconnaître pour le roi désigné. Tel il était encore quand il vint lutter contre le païen en Carmelide. C'était la future vaillance de la terre qui était près d'elle, et Genièvre s'inclina vers Lancelot.

Et le malade se réveilla et, pensif, regarda Ezra et sa mère, et dit : Je rêvais.

— Oui, dit Ezra, lui montrant le livre, et le jeune homme rougit...

— Oui, maître, je lis la belle aventure.

— Et sais-tu la fin peut-être mieux contée qu'ici ?

Que la reine mourut et que Lancelot en languit, vers le temps où Artus vint disparaître vers Avalon.

— Je sais celle-ci.

Quand Artus eut visité le château de la fée Morgain, la salle où Lancelot prisonnier avait dessiné toute la légende de son amour, les heures de ses pâleurs et celles de ses baisers, Artus revenait ardent à la vengeance, quand il se heurta contre la révolte de Mordret. Et Genièvre était captive de Mordret. Lors elle crut tant que ceci, d'avoir été à la merci du traître, la fanerait pour Lancelot, qu'elle voulut s'enfuir, au plus loin, dans un monastère, et ce fut sur le dernier cap de Galles qui s'enfonce au plus loin parmi des vagues montueuses. Et la reine fit couper ses blonds cheveux, une guimpe cacha son visage, un long manteau noir et un vêtement blanc la couvrirent, et tous les jours, comme autrefois la reine aux grandes douleurs, elle longeait la longue terrasse sur la mer, malgré le vent qui la fouettait et l'arrivée des roues blanches des vagues jetées contre le balcon de pierre colossale pêle-mêle avec les criardes mouettes, et la mer tumultueuse lui semblait courir comme les minutes de son ancien amour, de son amour vivant. Tous les jours au matin, au sortir de l'office, les nonnes devaient passer par ce couloir ouvert de rochers pour regagner les cellules, et

l'abbesse passait la dernière. Depuis l'arrivée de la reine, elle passa l'avant-dernière pour lui laisser le pas libre et le séjour solitaire sur cette terrasse. En face le moutier des religieuses, à quelque distance sur un flot, était un couvent, où quelques religieux, subis à la plus dure règle, expiaient dans la prière et la contemplation des bonheurs trop grands sans doute. A d'autres heures que celles habituelles aux nonnes, les religieux passaient aussi sur une terrasse qui dominait la mer et regardait le couvent, et les vagues de ce détroit resserré venaient aussi couvrir d'écume leur étroite allée. Un jour, derrière la file des moines, un homme de plus marcha, la cagoule sur la tête et les longues bures autour du corps, et lui aussi, le prier, le laissait regarder longuement les flots enragés du détroit, et à l'extrémité de la terrasse, ces vagues furieuses qui s'en allaient se calmer dans la mer. Et la reine Genièvre vit le religieux qui, l'apercevant indistinctement, fut frappé au cœur et resta quelque temps adossé à un pilier comme sans mouvement. La reine attendit qu'il se fût remis et lui adressa une lente inclination de tête. Et depuis ce temps, la reine Genièvre et Lancelot, plus réunis et plus séparés à la fois qu'ils furent à leur temps de caresses, se saluent tous les jours une fois lentement, suivant chacun la file des âmes de foi, avec lesquelles ils vivent. Et de peur de trop s'apercevoir, de savoir trop quelles rides ont marqué leurs faces orphelines de leur amour, ils ne demeurent sur la terrasse qu'un instant, celui de se saluer, et jamais Lancelot ne lève sa cagoule ni la reine sa guimpe, et l'illusion immortelle plane entre eux au bruit violent de la mer et vibre entre eux, ses blanches ailes étendues. C'est grande souffrance que le grand amour et grand froid quand il est détruit, et grande fièvre quand il commence.

Et le sage Ezra, après avoir versé une large dose de Lethé dans une coupe, la tendit au jeune homme qui bientôt se rendormit, et Ezra dit à la vieille : « Demain il sera guéri, tu l'enverras chez moi. » Et il repartit par la nuit de la ville.

LA VILLE

La ville s'éveillait ; par la fuite de l'ombre les hauts beffrois et les aiguilles des clochers semblaient s'étirer ; des matelots pressés appareillèrent ; à la remorque des barques les radeaux glissèrent, des volets frappèrent les murs et des faces fripées de vieilles se montrèrent un instant, puis des fumées s'élevèrent des hautes cheminées. Des auvents de boutiques furent enlevés et l'on aperçut des gens tailler le cuir, couper l'étoffe. Un chant matinal s'éleva discord, multiple, et les gros charrois se présentèrent aux ponts tout chargés de légumes et de bêtes mugissantes et bêlantes. La faim de la ville s'éveillait. Des pêcheurs se hâtèrent et leur butin humide et scintillant tressauta sur des dalles de marbre. Des panerées de fruits vidés et des cruches

de lait encombrèrent la grand'place, et les bourgeois aux larges manteaux circulaient difficilement au milieu de ces encombrements, augmentés par le bruit aigu des cris de porcs, des cris de volaille et les jappements joyeux des chiens émerveillés, comme toujours, devant tant de nourriture. Les tavernes s'étaient déjà entre-bâillées. L'on débitait la bière et les poissons salés ; des tintements de métal sur les tables des cabarets, des tintements de métal à l'échoppe du changeur, et le soleil glissa par-dessus les toits dorés et se tint immobile sur cette multitude vendeuse, acheteuse, jacassante ; des casques et des lances et des cuirasses flamboyèrent à l'entrée de la place et une file de cavaliers passa lente pour se perdre vers les ponts et la campagne. Des sonneries de cloches correspondirent, et bientôt les portes de l'église laissèrent sortir des files souriantes de femmes vêtues de velours et les beaux jeunes gens s'empressèrent ; de blancs lévriers boulaient des mâtins, de doux propos s'échangeaient de l'église à la place, et les robustes gens de métier s'interrompaient pour voir passer, puis reprenaient la besogne, et des impatients attendaient devant leur échoppe la fin de leurs distractions pour réobtenir qui un manteau, qui des chaussures, confiées un peu vite à l'obséquiosité flaneuse de ces artisans. Au pied des échafaudages les maçons se croisaient méditativement les bras à la façon des poètes, les marchands d'herbes et de légumes s'arrêtaient pour écouter la belle voix des crieurs publics enorgueillis des richesses qu'ils claironnaient d'autrui à autrui. Et les petits marchands de boissons chaudes couraient avec leurs marmites de fer, leurs écuelles et leurs gobelets, autour de tous, pépian, et vantant, et criant, et offrant, et incitant chez tous le goût grâce à leur prétexte d'une minute de loisir ; et le joyeux tumulte matinal ne se contenait pas dans la place du marché, il courait par les rues jusqu'aux ruelles étroites et ses clochettes joyeuses pénétraient jusqu'à l'étroite ruelle où Rizpah, sur le seuil auprès de la vieille safranée et parcheminée, regardait partir le jeune homme dont le vieil Ezra avait, la nuit précédente, calmé la fièvre. Et le jeune Samuel, après s'être encore une fois détourné vers elle, se perdit au premier tournant de rue dans le remous courant de la foule.

Il passa d'abord devant le palais des empereurs dont les chevaux dorés agrémentaient en se cabrant la colonnade de marbre rose. Un balcon cintré marquait la place d'où l'empereur tout nouveau couronné se montrait au peuple la couronne en tête, et la coupe de bienvenue de la ville à la main. En face, parmi un grillage contournant dans la légèreté d'un fer aminci des grappes et des roses, une fontaine pleurait. A la corniche du bâtiment des statues colossales symbolisaient la force ; une haute tour permettait au seigneur de tant d'hommes de percevoir la mer par où s'en allaient les audaces de ses fortunes, par où revenaient les moissons de vic-

toire, et les flèches de mille mâts commençaient non loin de là à se serrer contre des quais ; puis il arriva sur la grand'place où les clochetons de la maison de ville et de nombreuses statuette de pierre regardaient l'encombrement du marché, et les halles, masse énorme et noire, leur faisaient face, d'où sortaient des valets chargés de quartiers de viande et des artisans portant du drap et du cuir. Si le palais des empereurs était étincelant de statues dorées et d'emblèmes aux riches couleurs, portant sur ses tons blancs et roses un grand aspect de jeunesse parée, si la maison de ville, en sa robe grise ciselée, parsemée d'écus aux bandes de couleurs, avec ses statuette, pierres égrenées d'un symbolique collier, parure acquise pierre à pierre, semblait une dame opulente, à la force de sa maturité, encore belle, recueillie dans une sobre parure et une quiète contemplation, les halles c'était l'amoncelis trapu de la brique, brique par brique, et d'épais travaux se devinaient, et le bâtiment gauche avec son beffroi latéral avait quelque allure du geste lourd d'un ouvrier habitué à porter les sacs pesants sur une épaule. Le bâtiment suggérait une force dure, et ramassée, qui s'ignore et se borne à jouer avec les fardeaux. C'était le bâtiment nu où des fresques devaient venir.

Plus loin la cathédrale barrait de sa façade la plus grande place et ses hautes tours dominaient la ville, plus hautes que le palais, la maison de ville et les halles. L'immense masse scintillait par ses vitraux ; l'or du soleil se transmuait, passant parmi les transparences en pierreries énormes et rares, en impassibles ornements d'or, d'argent, de rubis, de feu fixé, en promesses de terres de merveilles ; à des vallées claires, vertes comme des prairies du ciel, des sages lucescents marchaient, ou c'étaient les Persées terrassant les anciens dragons aux squammes d'azur et de lumière, avec autour de leur casque la couronne auréolée ; des théories de vierges descendaient vers les fleuves entre la masse plus grise des archers fer-vêtus, et la claire lumière et cette matière vitrifiée aux splendeurs d'eau magique agrandissait l'extase de leurs yeux, et des saints en prière étaient beaux comme des dieux païens, et d'apolloniennes chevelures d'or couronnaient le front des Saint-Michel. Sous les trois portails immenses, des bas-reliefs enchaînaient à la porte de l'église les ennemis vaincus : les pans fourchus, et les diables qui se déguisent en moines, et ceux qui prennent le costume des prud'hommes introduisent, sous l'apparat connu et usurpé d'une parole dévalant parmi la plus vénérable barbe blanche, les mauvais conseils et les luxures parmi les familles, et abusent les fillettes pendant que le père au loin guerroye, et des mains robustes enlevaient par l'oreille des sylvains grimaçants. La beauté des vierges folles étincelait dans le granit, et de maigres corps de saints, les yeux creux vers là-haut, semblaient exorciser le souve-

nir des ardeurs de cette faune captive. Et la flore des champs contournée, volutée, simplifiée, parfois déformée aussi en mille tentacules sculptées, enguirlandait ce tableau des victoires et des captivités, qui contenait même la victoire de l'âme sur la mort, l'âme pure s'échappant de la barque où la veulent maintenir les doigts gourds et griffus des estafiers velus du péché. Les portes de l'église s'ouvraient d'un battement lent et se refermaient sans bruit. Malgré leur épaisse solidité, le fidèle devait percevoir que ce n'était là réellement que rideaux pour séparer du dehors, du monde un instant occupé ailleurs, le palais de la prière, et les triples nefs s'élançaient dans une symphonie de pierres sculptées, de colonnes qui étaient les hauts arbres pétrifiés. Dans les étincellements des vitraux, tantôt semblables à l'aube radieuse, tantôt au coucher du soleil sur une plaine de merveilles, près d'un fabuleux Jourdain, les hautes colonnes polychromées jouaient la forêt éternelle et primitive, la forêt des cultes, celle où l'homme apeuré s'arrête pour bégayer une prière, revient pour écouter le prêtre exilé qui lui prêche la bonté, et prend coutume à jour fixe de revenir pour le sacrifice et l'offrande. Et cette forêt primitive ils l'emportent avec eux dans leurs villes lorsque les fois sont victorieuses, et la reconstruisent solide contre les vicissitudes de la saison, contre l'automne qui ébranche la gracieuse voilette des légendes, et l'hiver qui jette le gel réfrigérant sous les pas nus. C'est la forêt d'été avec tout le bruissement de sa légende, ses parfums simplifiés, refaits, montant des cassolettes pour entretenir l'illusion de la chaude clarté des apparitions sur les clairières, et les orgues redisent le chant grave des massifs et des lointains dont le vent joue comme d'instruments. Si la foi contient quelques problèmes qui se puissent agiter entre quelques philosophes, ici il n'en est point de trace. Le populaire a construit l'enveloppe autour de sa chimère, et aux côtés du dieu dont on lui parle, de celui qui crie dans le tonnerre et apparaît au fond des âmes en des conseils de mansuétude, il a apporté tous ses dieux, tous ses anciens dieux auxquels toujours il demeura fidèle, et avec eux sa foi au moment présent, et sa volonté de ne pas mourir, car voici des voussures s'élançant les longs clairons des résurrections ; il a apporté son amour de la beauté candide en robe bleue, aux yeux bleus, aux cheveux de lin, au pas hésitant, s'avançant par la fraîcheur tranquille des prairies, en une campagne riante et fréquente, car voici Marie marchant avec précaution sur la croupe du malin ; il a apporté son amour troublé, gêné devant la beauté impérieuse, la beauté éclatante, la vraie beauté, et ses rancunes contre les yeux trop volontaires et dominateurs, car voici dans l'or de sa chevelure Marie-Magdeleine humiliée.

Le populaire y ajouta l'imprévu de sa chanson, et il se souvint de ses humbles amis, de l'oiseau qui chante pour le distraire, de la tourterelle au

col gonflé qu'il rêve obscurément comme un symbole de son désir, des oiseaux messagers qui portent à l'amante les gratitudes de l'amant, car voici la colombe blanche. Si le maître architecte a prodigué dans la nef des allées heureusement disposées en forme de croix, pour rappeler le martyr, le populaire ne s'en aperçoit guère, et c'est aux signes de résurrection qu'il va, parmi la forêt des piliers, sous la voûte sombre où grondent les musiques; et ces musiques, ce sont, quelque effort qu'on ait fait pour les cadencer sévèrement et jeter sur leur clarté un lambeau de voile de deuil, ce sont ses anciennes chansons, celles qu'il jetait à pleine gorge, le long des routes, aux solitudes sylvestres, et dans ses fêtes, et qu'eussent reconnu les modèles des statues colossales, statues de martyrs, statues de rois ancêtres de la vierge, ses créatures ou du moins ses souvenirs, ses héros embrumés d'un rêve millénaire.

Au long des parois de l'église, sous des pierres tombales horizontales, dormaient dans une fausse humilité sous la marche des passants les vieux comtes et les vieux ducs, et l'altière splendeur de leurs épouses, y était à côté d'eux allongée en mensonge d'égalité, en mensonge d'humilité qui leur semblaient convenable, dernier et seul sacrifice fait pendant leur vie aux chimères populaires ils venaient dormir au ras du sol de la forêt de pierre, sans un tertre; rien qu'une image comme le jeu industriel de quelques pierres en une clairière indiquait leur présence; c'étaient de très anciennes sépultures. Mais déjà près du chœur, dans la part de la cathédrale où règne davantage l'orgueil organisé des hiérarchies de prêtres, non loin des stalles à têtes de griffons, où s'asseoient les dignitaires, les hautes tombes apparaissaient, droites et pleines d'orgueil. Le cuivre soigneusement martelé et repoussé gardait des tons d'or aux armures de ceux qui étaient couchés là, sur un pavois de marbre que portaient sur leurs épaules de longues formes au manteau de marbre noir, dont le capuchon soigneusement baissé cachait les faces. Était-ce ces formes sans attribution de sexe, sous leur durable et dure draperie, les pauvretés, les humilités, les charités, les pardons, ou bien les aspects morts des courages, des volontés, des violences du désir. Dans leur geste abaissé sous le poids du corps et de son lit de parade, fallait-il lire la joyeuse soumission des vertus assouplies, accompagnant le corps et l'âme qui fut son hôte, ou des captifs vaincus, ou des servantes domptées, et ces faces de marbre blanc, pourquoi les avait-on encapuchonnées de noir, modestie ou peur de les apercevoir. Et à plusieurs tombeaux la funèbre théorie immobile semblait, dans le dédale des colonnes, un sombre cortège de deuil arrêté parmi les arbres de la forêt. Elles semblaient étrangères parmi toutes les joies sculptées, peintes et chantées qu'avait ici léguées l'âme du peuple, trop d'orgueil des armures brillait sur

trop d'humilité des porteurs du brancard définitif, mais plus haut toujours, plus haut vers les voûtes, aux plus élevés des vitraux continuait la fête colorée des personnages de féerie dans les plaines de liesses, des petits dieux, des joyeux guides des corporations, des saints aumôniers, des esprits familiers déifiés, toute la menue et royale lignée de dieux enfantés en foule par tous les âges, et puis la flèche montait vers le ciel bleu, montait inachevée toujours, toujours plus haute, car à tous les siècles les hommes ont toujours tenté de construire Babel.

Et tout autour de la cathédrale des ruelles s'entortillaient, profondes cavées sous le ciel, ruelles presque silencieuses, où les pas se taisaient, auvents déserts, calmes murailles avec des images en des niches et des petites lampes brûlaient comme dans l'obscurité et ce tortueux lacis semblait les racines enchevêtrées de la grande forêt populaire et des âmes rudimentaires y vivaient silencieusement, murées dans l'éclosion prodigieuse, vivant de la vie végétative des germes avec toutes leurs menaces et leurs promesses. Et il sembla au jeune homme que dans ce rigide amoncelis de fleurs et d'arbustes de pierres avec les roses vives et les pourpres de ses vitraux, ses hélianthes, ses lys, ses colonnes enroulées de chèvrefoilles peut-être une âme dormait comme dormit Merlin, endormie et enlacée de quelle Viviane ! Et pour jusques à quand ; ses pas l'avaient mené jusqu'à près d'un quai et en face, à travers les barques, il aperçut défilier des cavaliers aux armures de fête, et jeunes, joyeusement.

Ah ! parmi cette ville, pensait-il, et ce monde tel que l'ont fait les architectes de la cathédrale et les pères de ces gais cavaliers, où sont les palais de Viviane l'artificieuse, celle qui attire les hommes dans son sein et les enchante un siècle au son d'une chanson, où sont les palais de Morgain qui les entraîne dans des rondes où ils dansent sans fatigue et chantent durant un siècle pour un seul baiser de Morgain ; où sont les portes des hautes vallées bleues sur lesquelles traînent des bandes d'argent de nuage, voile avec la distance pour cacher les berges de départ à ceux qui ne peuvent être appelés. Où se cachent les sources qui sont des miroirs des fées, et quelles dures coutumes pèsent sur le monde aussi loin qu'on peut marcher, savoir apprendre. Depuis que les compagnes de Morgain recueillirent parmi les roseaux le corps pâmé et navré d'Artus, les miracles de la contrée du rêve ne se sont guère renouvelés ; où sont les grands palais aux terrasses immenses sur l'étendue bleue d'une mer sans rides, et dont l'écume semble une frange de fête éternelle et dont le ciel sourit en écartant ses nues blanches ; pour qui fleurissent les fruits d'or d'Avalon ? qui va, par les chemins semés d'embûches, gardés de bêtes fauves et d'hommes d'armes, pavés de merveilles, vers les maisons inattendues ou tout à coup la vérité reluit, simple comme un

beau soir de fête, empreinte de mélancolie heureuse et de musique grave, et combien d'hommes ont les yeux levés sans qu'on sache s'ils suivent encore des yeux l'ascension déjà disparue du Graal ou s'ils attendent que le firmament s'entr'ouvre pour leur montrer du lointain, encore du lointain, encore de l'espace, encore de la fête et de pompeux cortèges, même si lointains qu'ils ne leur laissent que le souvenir confus d'une chimère. Et que faire, demeurer comme eux, ou vivre la stricte couleur des choses, ou se dorer le présent de ce que l'on préjuge de l'infini.

Qu'en contenait-elle, la princesse entrevue, si blanche et liliale, à la longue traîne, un cercle d'or mat autour des longs cheveux, qui écouta si ingénument, les lèvres entr'ouvertes et les yeux ravis, les chansons des troubères, et qui sembla plus particulièrement se plaire à la sienne. Aimait-elle, puisqu'elle parut moins apparente, moins elle-même en une jolie candeur, à l'audition des couplets grandiloques de tel chanteur, le bercement de sa musique et la fraîcheur de sa chanson captée près des roseaux du fleuve. Avait-elle entendu ce frisson du passé qui se mêlait à ce frémissement d'avenir, peut-être, en sa chanson si elle était bien celle qu'il avait voulu chanter, et si le méchant magicien qui change en cuivre les morceaux d'or pur qu'on sort de son escarcelle, ne les avait pas transmutés pendant qu'il les arrangeait. Il revit l'orgueil d'être appelé parmi les meilleurs qui sont la musique d'une race et d'un temps et le son de leur voix s'amplifie aux poitrines des autres, et c'est sur leur cadence qu'on marche par le monde. Peut-être aux yeux de la douce princesse étaient les vallées bleues, et ses cheveux les cordages parfumés de la nef sacrée d'amour, et sur ses lèvres les fondantes délices d'Avalon et peut-être sa voix saurait-elle, dans le blanc palais de ses bras, dans la bleue vallée de son manteau déployé, charmer le poète afin qu'il chantât comme en un rêve, toute son âme, tout un siècle, dans une seule chanson aux modulations infinies, vie vraie de l'amour, ignorant les labyrinthes de la puissance et les broussailles de la force où il vit.

Ces belles méditations amenèrent Samuel à la porte du vieil Ezra.

Ceux de la ville ne savaient presque rien du vieillard. Il était venu un jour, il y avait longtemps, d'une autre capitale ; on présumait, on racontait qu'il était parti d'Orient, mais il y avait des années, et sa marche lente avait été interrompue par des séjours, par de longues et patientes guérisons. Sa figure de vieillard, à la longue barbe blanche, aux yeux vifs, n'offrait pas de symptôme d'âge parmi les nuances de la vieillesse : il était sec et droit ; les pauvres du bas quartier recouraient toujours à sa bienveillance, les gais

et puissants seigneurs à sa science. Souvent on l'avait vu entrer au palais des empereurs, et dans les cours dallées de marbre son pas marcher de concert avec celui d'un puissant évêque ou d'un conseiller écouté. On lui attribuait de spéciales vertus pour calmer les pauvres fous, ceux qui font retentir les hautes chambres des maisons attristées d'un lent et continu ululement, ceux qui se glissent à quatre pattes en balançant des faces hagardes et baveuses, ceux qui cachent leur tête d'un lambeau d'étoffe, drapent l'air autour d'eux, agitent un bâton vers les nuages et semblent commander à l'infini d'un geste verbeux. A ceux-là il endormait les douleurs et les ambitions, et ramenait le pauvre puissant souverain trahi et abandonné, se recoucher au long de son grabat, et le renvoyait dans le domaine clos et calme du songe. On lui amenait les pauvrettes qui pleurent inguérissablement et dont l'âme filtre par les yeux fixés, et il berçait ces endolories, et les douleurs trop profondes et silencieuses qui pèsent trop sur le cœur, il les résolvait en menus pleurs rafraîchissants. Quand il passait dans les rues de la ville, invariablement vêtu d'une longue robe brune avec un collet et une toque épaisse, l'hiver de fourrure, l'été de velours, les bourgeois sur leur porte ôtaient leurs bonnets et les seigneurs le saluaient, car tous lui devaient quelque reconnaissance. Néanmoins, malgré son pas toujours égal, son silence rompu seulement pour répondre et pour soigner, la monotonie simple de sa mise, pour tous ces gens qui le voyaient tous les jours, il demeurait un étranger, venu d'Orient, pouvant un jour y repartir, soit par le chemin de l'est, allant à la rencontre d'une caravane arrêtée aux grandes foires, soit par la route de l'ouest, sur une nef nolisée pour le lointain parcours. Sa justice et son esprit d'équité l'avaient constitué l'arbitre de bien de difficultés entre particuliers, et même certaines d'ordre plus général, mais c'était aussi parce qu'on sentait qu'il n'était pas particulièrement intéressé à ces litiges qu'on s'adressait à sa ferme clairvoyance, dégagée d'impressions trop personnelles. Il semblait ressortir de quelque chose de plus fixe, de plus exact, de plus personnel que tout ce qui l'entourait, les plus sévères modulations des orgues étaient moins lointaines que sa pensée, et les discussions théologiques, les disputes sur l'organisation de la cité paraissaient, au regard de ses aphorismes, un peu juvéniles. La gravité marchait à ses côtés, et le prestige mystérieux de ses guérisons l'accompagnait. Il était goûté avec une nuance de craintif respect, et à cause de son utilité immédiate; et sa claustration presque perpétuelle en même temps que sa facilité, sans hâte ni empressement, à se déranger pour soulager une douleur, étonnait ainsi que le choix de ses amitiés peu soucieux des puissants et des fertiles.

— Samuel, dit Ezra au jeune homme, tu bois à une coupe étrange. Le vin

de la chimère dissimule trop bien de dures murailles où l'on se brise la tête. Là était toute ta maladie, et ta pensée flotte trop à la dérive. Prends garde qu'elle ne s'enchevêtre en tel nœud d'herbes aquatiques au-dessus d'un tourbillon.

— Est-ce une maladie d'être jeune, de chanter ?

— Non, mais de rêver sur place l'impossible. Où tentes-tu d'aller. Tu es faible physiquement, tes yeux ne sont point ceux d'un conquérant, mais ceux d'un contemplateur, tu sais comprendre l'heure fugitive et cueillir la fleur rare de l'émotion, mais te crois-tu les bras et la vigueur pour remonter le courant d'une société avide et dure ? Vis, tu le peux, ne cherche pas à régner. Il y a trop de petits monarques d'un écu, d'un fétu et d'une coque de noix autour de toi. N'essaie pas, travaille, sois silencieux et vis.

— Mais, sage Ezra, tel est mon seul désir et ma seule ambition.

— Mais alors, pourquoi cette ardeur perdue, ce cœur effleuré de plaies, cette attente devant un songe, et quelle possibilité vois-tu qu'une princesse sorte de la vie, comme des vieux contes, et qu'elle incline vers le poète un cœur que tu veux croire doux. Ne sais-tu pas les mères hautaines, et les durs barons parmi les aïeux ; et puis quand elle voudrait s'échapper hors des chaînes, hors des barrières, hors des liens de soie, où irais-tu avec elle. Et ta foi, n'y penses-tu point ?

— Je n'en ai pas d'autre que celle que j'entrevis à vos enseignements.

— Et qu'importe, tu es juif. Ta race tout entière se cramponnerait à toi, malgré elle-même. On la forcerait à te ressaisir comme tu te rejetterais vers elle, n'ayant d'autre route environnée de pointes menaçantes, non d'épées, mais d'instruments de supplice.

— Mais sous l'empereur nous vivons heureux.

— Accalmie ! Crois-tu donc sérieusement que ce que l'on reproche aux riches du pont des Orfèvres, aux armateurs et aussi aux pauvres de tes taudis de ruelles, ce soit la participation de leurs pères à un grand meurtre ? Non, mais puisqu'un prétexte suffit pour les écarter de la route où roule la fortune, où passe la puissance, on le conserve ce prétexte, on les écarte, et toi, le trouvère, si tu trouves grâce au point de frayer parfois avec les plus hauts, c'est que ta jeunesse est aimable, et la jeunesse n'est qu'un instant. Sais-tu guérir comme moi ? Et tu ne veux pas l'apprendre, pour te faire tolérer quand tu seras fané ?

— Je vais vers la splendeur des formes, vers la beauté des faces et des parures, et vers les grands jardins enamorés de luxe et vers les beaux cortèges où je veux prendre place. Maître, à ta foi ne manque-t-il pas l'audace ; tous les jours ne sont pas les crépuscules où tu te complais, attendant la venue divine d'une nuit molle, pleine de hautes clartés atténuées, tentes

pour le sommeil humain, propice à un long rêve, inerte et doux. O maître, la vie de tous les jours disjoint notre pensée comme les pierres d'une vieille muraille, et des semences y sont apportées par les courbes logiques des vents doux, et des fleurs y naissent, qui pourtant devaient venir et parfums du pays. Pourquoi ne point se mêler à la vie agissante, à la vie qui sourit et crée, et pleure, je le veux bien, mais rit aussi autour de nous. Vois le cortège en tête duquel marche l'empereur dans son manteau d'or et derrière lui les prêtres aux crosses gemmées, et les guerriers fastueux des pierreries incrustées dans le fer, et les dames si belles, si hautes sur leur estrade, du balcon paré de tapis d'où elles regardent passer, si proches à la musique du chanteur, à la parole du poète, et ceux de la richesse et ceux de la vaillance, les uns sur leurs belles mules, les autres sur leurs destriers, et ne crois-tu point qu'il y a place sur les bords de leur route, pour tous, pour tous ceux de courage, de hardiesse, d'adresse et d'honneur? N'est-il point vrai que toi, qui au long des jours dispenses la guérison et te lasses près des lits fiévreux, tu cherches en toi-même le repos et la pensée aux gestes lents, tandis que moi dont l'existence est d'attendre le rythme qui chante, et de poursuivre la glissante image, et la mélodie du monde qui se refuse et ne veut point être entière captée, je rêve, au contraire, aux minutes libres, à celles où l'on se voit tout entier, de mélanger mon feu à la flamme du monde?

— Je vois, au contraire, qu'il existe près de toi, sous ta main, une sorte de bonheur pour toi, et que comme tous tu le délaisses et lui tournes le dos pour chercher les aventures. Crois-tu que ce soit la première fois qu'un cri comme le tien vient à mon oreille? Durant mes longues années, dont tu ne t'es peut-être jamais demandé le nombre, que j'en ai vu s'approcher du cortège dont tu me parles. Mais cette suite de gens que tu crois voir se mouvoir dans l'air libre, si tu la regardais avec les yeux certains de l'expérience, tu verrais que c'est une masse pleine, de fer ou de plomb, dont tu vois un des côtés, le plus somptueusement décoré. Les personnages y sont engangés, chacun dans une alvéole fixe, et c'est toujours le même qui tient la même place. Cet univers ne se meut pas. Des ondes fixes semblent bruire, parfois la masse vacille un instant, mais il faut bien des lézardes pour qu'elle s'écroule, et que le passant de la route puisse s'y mêler. Es-tu autre chose qu'un passant? Tu peux t'arrêter un instant, et encore étourdi de ta marche, te figurer que ce sont les autres qui marchent et non pas toi. C'est tout. Mais tu reviendras toi-même de tes chimères, et je souhaite ardemment que ce soit bientôt et que tu en sois d'autant moins meurtri.

MAITRE AHASVERUS

Ils devisaient encore lorsque la lourde portière fut écartée et une voix joviale et profonde s'écria : « Me voici revenu, maître Ezra. Quoi de changé dans la bonne ville, dans son âme au moins, car les rues et les gens m'ont semblé identiques ! » Le nouveau-venu était grand, sa face aux traits accusés s'ombrait d'une barbe drue et grisonnante, son costume était simple comme celui d'un voyageur, et tous ses traits et son corps indiquaient une très verte vieillesse ; ses yeux étaient profonds et durs, les épaules encore droites ; les mains robustes et noueuses, les veines brutales comme des cordelettes.

— Sois le bienvenu, maître Ahasverus. Ici rien ne change qu'au bout de fort longtemps ; mais toi le voyageur, le pèlerin du beau, et aussi l'avisé marchand qui connaît toutes les routes, qu'as-tu vu en ton errance ?

— Des villes, des villes, des villes près de la mer, des villes près du fleuve, des pendus près des calvaires, des galiotes le long des quais, des villes qui préparent des pelleteries, des villes qui réunissent des amas de blé, des villes où les milliers de tisserands préparent l'étoffe, préparent la toile, pour que des grandes villes comme celle-ci les achètent, et dans maints endroits des avarés qui comptent l'or d'une main tremblante ; il y a aussi des sages, moins sages que toi, bon Ezra, et des étourdis moins étourdis que toi, Samuel. Il y a aussi des évêques et des moines qui sont ignorants, et des savants qui étudient, et des économes de seigneurs qui sont riches et abritent de fourrures leurs mains replètes et indolentes, et des paysans qui ne sont pas contents. Le monde va comme toujours, en un sens indifférent, d'un petit trot égal, pour se conformer à l'expression bien connue : Ainsi va le monde. » Le monde en ce moment-ci est à l'ombre d'un grand arbre pas très solide. On ne sait pas ce que valent ses racines, il y a dans les branches des fruits un peu disproportionnés, qui pourraient un jour se détacher et quelques nez en pourraient saigner, mais il se tient encore assez bien. Il y a aussi dans les boiseries des maisons des taretts qu'on entend le soir quand, après la prière, tout s'est tu, mais comme après la prière, on s'endort commodément et sérieusement, il n'y a que des oisifs et des rêveurs qui les entendent. Samuel, comment va Rizpah ?

— Bien.

— C'est court. Bien et encore ?

— Elle file, elle songe, quelquefois elle chante à mi-voix et parfois de façon tonnante ; elle joue du luth, elle lit les vieux contes, quelquefois et apprend les propos du siècle et de l'heure on ne sait comment : par la brise, la servante, par mes distractions et les récits de ma vieille mère qui sait encore bien des choses fraîches d'il y a un demi-siècle ; elle est comme toutes les jeunes filles.

— Tu crois ?

— Oui.

— A quoi sert d'être un rêveur, pour si bien discerner les choses ? Elle chante, elle file, mais, sais-tu ce qui se passe sous cet aspect de tous les jours ? Elle est belle, Rizpah ?

— Sans doute.

— Notre jeune ami, dit Ezra, file la quenouille des légendes. Je le crois épris de la reine Genièvre, il me semble qu'il a trouvé un reflet de cette belle disparue, mais qu'il l'a cherchée un peu haut. Il en peut coûter très cher d'aimer une inaccessible beauté. Que dirait-on d'un homme dont la vie se passerait à contempler un reflet de lune dans la rivière, ou à attendre un capricieux feu-follet dont on est distant d'un infranchissable marais. Sans doute, il est d'admirables reflets le soir sur la rivière et sur le lac, mais qu'en attrape le mélancolique héron ?

Maître Ahasverus devint grave : Samuel, tu n'écouteras pas mon expérience ; elle est pourtant de durée. Regarde-y à deux fois avant de fêter le miroir de ta vie. Rizpah est belle, elle est pour toi de l'avenir et du passé. Elle est la femme forte, comme celle dont elle porte le nom, elle saurait écarter les aigles du gibet de ses fils, et veiller dans le désert, les yeux secs, mangeant le pain dur, et vêtue d'un mauvais sac. Elle serait pour toi la vraie lampe des magiciens, la lampe à l'inépuisable goutte d'huile. Fais attention ; il y a des êtres qu'on n'a pas le droit de froisser ; elle en est une ; songe d'abord à ton devoir et puis à toi. Tu as un bon bâton de voyage ; ne le casse pas.

— Je l'aime comme une sœur.

— Mais elle, bientôt, maintenant, enfin dans peu, quand elle aura déchiffré les premières pages du livre de vie, t'aimera-t-elle comme un frère ?

— Chacun vit sa destinée.

— Eh non, on suit sa première erreur, lorsque l'on n'a pas su sa destinée. Et quel est le reflet ?

Samuel demeura silencieux, mais Ezra dit : La princesse Marie.

Maître Ahasverus soucieusement considéra le jeune homme. Où l'as-tu vu ?

— Au palais ; avec d'autres j'ai chanté, elle m'a remercié d'une voix si douce et m'a dit sur mon art des choses si justes que j'en suis resté charmé.

— Et te voici noyé dans ce clair petit lac bleu de ses yeux et ensorcelé de cette voix qui semble toujours moduler une romance. Te voici devenu bien impersonnel, car tu n'es pas le seul que sa beauté ait enlisé. Tu l'aimes parce qu'elle est frêle et semble douce et cela rehaussé par la pompe de la puissance ; mais qu'espères-tu, crois-tu que de la haute cathèdre elle descendra vers toi, non plus une minute, une minute de parole banale,

mais pour songer les yeux ouverts sur toute la dérive de la vie. Ces belles beautés graciles et blondes ne sont guère le fait du vieil Ahasverus, et puis qu'espères-tu ? Vas-tu chanter toute ta vie, les bras levés, vers une image dont les yeux de saphirs baignent de douce lumière toute une salle pleine de poètes et de guerriers. Tu n'es pas Lancelot, si elle est Genièvre. Crois le vieil Ahasverus, pars et emmène Rizpah, il est d'autres villes, ou retranche de ton cœur cette partie de rêve. Ce n'est pas une flamme droite qui te consume. Il y a chez toi seulement un tison fumeux qu'il te faut jeter. Pars.

— Certes, non.

— Alors que les grelots de folie scintillent et jasant autour de ta tête ; mets un bonnet de fou, mon ami, et va-t'en sur les routes ; crie que tu es le chevalier de l'impossible et l'amoureux du blanc fantôme de l'aube. Va bégayer sur les carrefours, va bégayer, car que sauras-tu, qu'apprendras-tu face à face avec ce portrait que tu emporteras sous les paupières ? Car déjà, certes, une autre princesse Marie vit dans ton cerveau, que la vraie, que celle qui existe, assez belle et assez bonne, mais frêle, frêle. Un poète, un poète qui a du sang, des nerfs, qui sait chanter naïf et franc, comme un coq du soleil, s'iriser vers une bulle d'air ! Soigne-toi, écoute Ezra, ne cherche pas à escalader un donjon sans échelle, à ouvrir une porte sans clef, et prends garde à toi. La douleur inoccupée, c'est ce qu'il y a de plus terrible au monde.

— Mais je suis fort.

— Tu est faible ; les forts c'est moi, c'est lui, les forts, ce sont ceux qui dépassèrent les âges de faiblesse, ceux qui vivent d'un idéal nourricier, dans une recherche fixe. Tu es faible, te dis-je, comme tous ceux de ton âge, et tu dois vivre près des forts, mûrir près d'eux si tu veux étayer ta débilité, jusqu'à ce que tes épaules soient assez fermes. Sinon va rêver dans les roseaux ; comme toi ils se balancent au gré du vent, et sont contents quand il leur souffle des musiques.

— Ah, maître Ahasverus, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir que la beauté, c'est un jeu de l'imprévu. Il me semble que je connais Rizpah depuis des siècles, que mes âmes antérieures dans d'autres existences, la connaissaient. Nos âmes ont certes déjà échangé, dans des vies précédentes, tant de paroles et de serments, et d'amour, qu'il ne me semble plus possible de recommencer. C'est la femme forte, je le veux bien, mais depuis combien de temps, combien de fois, ma prétendue débilité s'est-elle appuyée sur elle. Et les vies pourtant se brisent, et les existences recommencent. Je voudrais une vie nouvelle sans mémoire, sans rencontrer à toutes les heures neuves, le souvenir. Ne croyez-vous pas que nous avons déjà tant vécu,

ailleurs, autrement, et qu'il faudrait recommencer, que ce soit n'importe quoi, le bonheur, la douleur, la torture, mais autre chose, des eaux fraîches.

— Songes! mais si tu as déjà vécu, si dans des vies antérieures, tu as rencontré Rizpah, ne vois-tu pas que la rencontrer maintenant au seuil de ton existence, apportée par la fatalité sous le même toit où tu vis, c'est le signe; les volontés supérieures te la donnent.

— Elles m'enchaînent alors.

— Des nécessités impénétrables se manifestent-elles autrement que par des ordres et des liens. Quoi que tu veuilles, que tu fasses, que tu rêves, ou que tu fuies, tu es le prisonnier de cette face gracieuse de ton destin. Crois-tu qu'à ton appel les oisillons du monde pépieront une autre chanson, que les étoiles glacées du septentrion revêtiront des robes roses, que le chant de l'église là-bas retentira des allégresses tendres, que la mort ne sera plus un vilain squelette, que le cœur des hommes bardés de fer s'amollira, qu'on ne traquera plus l'or par le geste brutal ou la parole mielleuse, et que des pas boueux n'érailleront pas de leur trace la blanche robe du silence, que des voix grasses cesseront de retentir dans les palais blancs. Tu ne vois pas contre ton dessein la file des moines, la file des prêtres, des soldats, et les rires de la foule, mille bouches fendues, et deux mille mains pleines de pierres, et si tu crois que l'idole percevra ton rêve?

— Elle l'a déjà perçu.

— Une heure. Restera-t-il longtemps radieux et neuf ton rêve, pur en ce moment, mais que tu devras bientôt froisser entre tes doigts de colère. Crains de vivre toute ta vie, en un coin de tanière ignorée, seul avec un désespoir, avec une parodie, avec une floraison fanée, avec un vieux sourire qui ne te sera plus que matière à sarcasmes, les plus durs, ceux qu'on s'adresse à soi-même.

— Non, j'ai réfléchi, je tenterai l'aventure du bonheur. Quelle que soit ma chute, mon but aura été beau.

— Tant pis, dit Ahasverus.

II

Dans la petite chambre Rizpah file; sa face mate brille, parmi les cheveux noirs largement ondulés, d'un éclat doux de miroir derrière des gazes, et ses grands yeux noirs ont la langueur douce d'une nuit sur l'Éden. Sa grâce robuste est svelte comme un jeune arbre, et ses lèvres sont des roses au cœur de flamme. Le front assez haut, la fine et fière arête du nez, les gentes narines donnent à cette face un caractère de splendeur presque auguste et héroïque; son clair regard est comme un feu de joie, et la chanson

de son esprit chevauche loin, bien loin, en belles plaines de promesses, vers un horizon aux coupoles dorées, vers une fête aux corbeilles odorantes. Elle est seule, et les choses familières près d'elle semblent l'admirer.

Ahasverus entra.

— Vous cherchez Samuel ?

— Non, je voulais te parler. Que fait Samuel ?

— Oh il rêve, il rêve, il vient de souffrir.

— Pourquoi ?

— Il cherche dans les nuages blancs, il médite, se dépote, il souffre et j'en souffre.

— Tu l'aimes toujours ?

— Oui.

— Et lui ?

— S'il ne m'aime à présent, il m'aimera toujours. Quand il aura regardé le monde et les nuages blancs il me reviendra.

— Il va souffrir.

— Alors je le consolerais.

— Souffrir beaucoup.

— Alors je le guérirai.

Et Rizpah se remet à filer, les yeux assombris, mais comme des mots d'espoir passaient précipitamment et en silence sur ses lèvres fines qui semblaient compter les tours du rouet.

GUSTAVE KAHN

FINIS GALLIÆ!

A propos du voyage du tzar en France, malgré le triomphe apparent de la politique française, nous avons assisté, dernièrement, au navrant spectacle du suicide de tout un peuple, à l'écroulement d'un grand principe, d'une suprême espérance.

La France avait un glorieux passé : il y a un siècle, elle avait voulu purger le monde de la tyrannie des nobles, des prêtres et des rois. Vaillante et généreuse, elle avait montré l'exemple. Elle avait proclamé les Droits de l'Homme et, envers et contre l'Europe coalisée, avait essayé de lui en imposer le respect et l'application. Auparavant, elle avait puissamment aidé l'Amérique à secouer le joug anglais. Ses efforts pour la libération de la Pologne furent sincères, quoique infructueux. En 1830, ce fut encore elle qui tint la nationalité belge sur les fonts baptismaux. En 48, l'esprit français avait de nouveau ébranlé les trônes de l'Europe et fait passer sur elle le souffle vivifiant de la liberté.

La France jouissait de l'estime et de la reconnaissance de tous les peuples, sinon de tous les gouvernements. Et, quoique en ces derniers temps, elle fût la proie d'une tourbe d'intrigants vendus ou à vendre, d'ambitieux politiquaillers, de réactionnaires déguisés, sa république, bien que bourgeoise et timorée, représentait aux yeux des démocrates du monde entier l'espoir pour elle et pour eux d'un avenir meilleur, fait de plus de justice et de vraie liberté.

Ils espéraient, les opprimés, qu'après la période d'obscurité dans laquelle elle se dépêtre actuellement, la grande nation se ressaisirait, qu'elle se souviendrait de ses généreuses traditions et reviendrait aux principes qui avaient établi sa raison d'être, assuré sa gloire et auraient pu faire son immortalité !

Il restait tant de malheureux esclaves encore ! Tant de peuples gémissaient courbés dans la servitude ! Et puis, de la suprême lutte, celle qui se prépare, qu'on pressent, dont on entend tous — comme de loin la vague de

l'océan — le troublant et confus grondement, de la bataille finale pour l'émancipation définitive des travailleurs, des prolétaires, des exploités, s'en désintéresserait-elle ?

Non, n'est-ce pas ? Car on croyait, malgré tout, que le sang des immortels révolutionnaires coulait encore dans les veines des Français. On espérait enfin que le vaillant, l'intrépide Coq gaulois ferait encore, le premier, entendre, pour tous les peuples, sa fanfare belliqueuse, signal de la lutte et souvent aussi hymne de victoire et de délivrance !

« Dieu est trop haut et la France trop loin », disaient, dans leur immense détresse, les infortunés Polonais assistant vaincus, mais non résignés, au lâche égorgement de leur pays.

Dieu étant maintenant remisé par la Raison et par la Science dans le magasin aux accessoires surannés, les opprimés comptaient sur toi, ô France, pour sonner le branle-bas de l'ultime combat, pour soutenir le drapeau de la liberté souffleté par les vents de la réaction !

Tu te dérobes. Tu faillis à une si noble tâche. Tu trahis la sainte cause. La fille de 89 est dégénérée. La république flirte avec un despote.

Marianne s'est vendue, s'est faite catin. Tu seras punie !

Déjà le châtiment commence : tu suivras dans leur destinée les autres nations latines, selon la fatale prédiction de Bruck.

Depuis l'écoeürante « semaine russe » il est quelque chose de changé en France et dans le monde : il y a 38 millions de cosaques en plus et une grande nation en moins !

Finis Gallie !

Car, qu'est-ce qui fait la force, la vitalité, la raison d'être même d'un pays ? C'est son génie, c'est son caractère, ce sont ses traditions.

Et lorsque, malgré ces traditions qui étaient généreuses et nobles, malgré ce caractère qui était chevaleresque et indépendant, malgré ce génie qui était fier et libertaire, un peuple s'est avachi, aplati, roulé sous la botte fangeuse d'un autocrate ; quand il a donné l'absolution à la plus sombre des tyrannies, consacré l'absolutisme moscovite enfin, il est mûr lui-même pour l'esclavage et l'anéantissement.

Oh ! ses frontières peuvent exister encore, sa prospérité matérielle peut se maintenir aussi. Fatalement, pourtant, il est marqué du signe de la déchéance.

Constatez-en les progrès.

Chez les Romains de la décadence, un empereur put faire de son cheval un sénateur. Il y a quelques années, à cause de son beau cheval noir et de sa belle barbe aussi, les Français firent, d'un ambitieux sans talent et sans caractère, presque un dictateur. Il y a peu de temps, ce fut un inconcevable et scandaleux engouement pour Bonaparte et les napoléoneries.

Maintenant, Paris qui soutint la Commune, la France qui fit quatre-vingt-neuf et quatre-vingt-treize, eux qui durent tant de catastrophes à leurs deux empereurs et dont les rois ne revinrent ordinairement qu'avec l'étranger envahisseur, Paris et la France sont à plat ventre devant un homme.

Et cet homme est un empereur. C'est un autocrate dont la seule volonté est l'unique loi de tout un peuple; dont le knout est l'instrument de gouvernement; qui, en guise de constitution et de libertés, octroie à des milliers d'hommes — très libéralement — le séjour de ses sombres prisons, enfers décrits par Kropotkine, ou la glaciale Sibérie, immense tombeau de vivants.

Lors des fêtes de son couronnement, qui fut une merveille et un scandale, des milliers de malheureux, dont on n'ose pas encore avouer le nombre, s'écrasèrent dans un ravin pour se disputer quelques gâteaux, imperceptibles miesses distraites des sommes fabuleuses qui furent dépensées en fêtes vaines. Ce fut une des plus épouvantables catastrophes qu'enregistrèrent les temps modernes. Le monde civilisé frémit d'horreur. Cependant, cet homme n'interrompt ni une fête, ni un banquet. On dansa, on valsa, on sauta la nuit dans les palais impériaux pendant que le jour, la ville était sillonnée de centaines de tombereaux conduisant les cadavres à la fosse commune. Peuh! les victimes n'étaient que des moujiks!

Voilà l'homme dont, Français, votre folie et votre honteuse servilité font l'arbitre de l'Europe!

Nous ne reviendrons pas sur les détails des fêtes données à Paris. Les exagérations et les ridicules furent tellement outrés, qu'ils ne peuvent être expliqués que par un accès de démence auquel sont sujettes les nations comme les individus. Cela relève de la pathologie et l'on en pourrait rire, si l'on ne devait s'en attrister.

Signe des temps, symptômes précurseurs de l'effondrement final : déjà les réactionnaires relèvent la tête. Déjà les feuilles royalistes parlent de restauration, de trône à relever, pendant que les autres déguisent à peine leurs idées de revanche et leurs désirs belliqueux. Et les naïfs qui croient que l'alliance franco-russe assurera la paix!

Durant les cérémonies, on relègue la représentation nationale dans un coin. On est honteux d'exhiber le Parlement. Nicolas n'en a pas, lui! Au contraire, on ressuscite Versailles et ce sont les souvenirs du Grand Roi — pourtant souverain aussi dissolu que devôt — qu'on affecte de célébrer. Le monarque absolu qui disait si bien : « L'Etat c'est moi », est seul digne d'un autocrate. Reculez de trois siècles, Français!

Ce n'est pas pour rien que Nicolas fit sa première visite à Notre-Dame.

Ce n'est pas pour rien qu'on exhiba dans les cérémonies officielles la tache rouge de la livrée du cardinal Richard. Dans l'exploitation universelle les rois — et surtout les tzars — et les prêtres — même rivaux — sont toujours d'accord.

On fait fi du protocole, du fameux protocole. On embrasse Félix Faure. Les bonnes âmes pleurent de joie. Et l'ancien tanneur, affolé, ne voit pas que cet embrassement est l'étranglement de son pays.

Vous lui fîtes, empereur,
En l'étranglant beaucoup d'honneur.

Le tzar n'a pas cependant étranglé la France ; il n'a encore étranglé que la République. Sous peu, pour consommer leur ruine, les Français tomberont en pâmoison, hypnotisés par un aventurier habile qui fera vibrer leur ambition.

Hier, ils ont goûté de l'impérialisme étranger ; demain ils tâteront de l'impérialisme indigène. Les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent.

Pour faire plaisir au sauveur Nicolas Romanoff, qui veut la couronne de Saint-Louis, qui veut le sceptre de Napoléon ? On choisira le moins digne.

Allons, Mesdames et Messieurs, la parade est terminée ; un trône est vacant. L'emploi est très demandé, honorable, bien rémunéré, parfois seulement un peu... dangereux. Mais le moment est vite passé — demandez plutôt à Capet.

Pauvre France, qui ne sait pas se guérir des individus !

JOHN FREEMAN

Chronique de la Littérature et des Arts.

Invectives, de PAUL VERLAINE. — *Chair*, de PAUL VERLAINE. — *Le Cycle Patibulaire*, par GEORGES EEKHOUD. — *Aphrodite*, par PIERRE LOUYS. — *Le Magasin d'auréoles*, par HUGUES REBELL, etc.

La trombe d'invectives que la publication du récent volume de Verlaine valut au cher mort fut infiniment plus féroce et plus méchante que ne l'était le vol léger d'innocentes épigrammes contenues dans ce recueil tant blâmé.

Bien que, à l'ordinaire, nous haïssions l'injure et les malveillances, comme jeu littéraire un peu bas, le ton aigre-doux de ces pièces ne nous a pas empêché d'en aimer la fantaisie ingénue, car Verlaine, même dans le pathos de l'ivresse, même dans la grognerie rageuse des énervements d'hôpital, relevait presque toujours par quelque trouvaille de pensée, par quelque ingéniosité de forme ce que la maussaderie de son humeur pouvait avoir d'inélégant. Et aussi parce que ces pièces, même acariâtres et d'un tour lâché, corroborent bien tout ce que nous savions, tout ce que nous pouvions imaginer sur Verlaine, et font son œuvre plus complètement semblable encore, s'il est possible, à l'homme qu'il était.

La susceptibilité des bouzingots de la politique ou la pruderie des chroniqueurs peut refuser à son marbre la douce ombre et la frissonnante verdure d'un jardin public. La statue que Paul Verlaine s'est élevée à lui-même donne à la postérité son exacte ressemblance morale. Et contre cette statue, la niaiserie des Homais au pouvoir est aussi impuissante que fiente de passereau. *Les Fêtes galantes*, *Sagesse*, *Parallèlement* nous révèlent toute son âme, ses émois, ses raidissements éperdus vers le mieux, ses défaillances. D'une manière plus générale, on peut dire que le moindre de ses poèmes reflète l'ardeur et la variété de ses passions, est le chant joyeux ou endolori, véhément ou gracieux, des troubles de sa sensibilité.

Aucune œuvre n'est plus sincèrement, plus ingénument personnelle. Chaque pièce est un aveu, fait dans la forme exquise qui toujours nous

ravit, avec une passion de vérité qui n'a pourtant jamais le côté pénible, humilié et voulu des confessions habituelles. Le charme d'une telle œuvre, c'est précisément cette franchise émue, ce témoignage d'une âme, sans que cette mise à nu courageuse fût préméditée. Verlaine était un simple, un ardent dont l'art merveilleux est fait de la sincérité avec laquelle il exprimait ses frissons, ses alarmes, ses angoisses, ses bonheurs. Et cette chanson douloureuse a un accent qui nous remue. Merveilleux résumé de toutes les tourmentes de sa vie et de son cœur qui dispense vraiment les chroniqueurs et les reporters de leurs bavardages biographiques !

C'est à cause de cela aussi que, malgré l'infériorité certaine de ces toutes récentes *Invectives*, je n'en ai pas trop regretté la publication. La forme en est parfois bien indigente. Ni l'émotion, ni la pensée ne sont d'une puissante rareté. A part quelques pièces d'une grâce qui conquiert, on a raison de dire que ce volume est un peu trop du Verlaine après boire et après souffrir. Il y traîne comme une odeur mauvaise de brasserie, comme des relents d'hôpital. Et, le plus souvent, notre poète n'avait plus le libre charme de son génie. Sa voix s'enroue. Son œil devient terne ou s'enflamme d'une méchante lueur. Ses nerfs se crispent et son impatience de malade se venge en mots qu'il voudrait cruels et qui ne parviennent guère à l'être.

Mais ne sont-ce pas autant de touches qui précisent encore la ressemblance du portrait ? Le Verlaine de deux heures du matin n'était point un être banal et son martyr à l'hôpital, bien loin d'être accidentel, est malheureusement presque l'histoire des dernières années de sa vie. Puis, ces injures tant reprochées, ces ironies dont on se scandalisa si fort sont-elles donc si méchantes ? Elles achèvent, au contraire, de nous prouver l'âme d'enfant qu'avait Verlaine, son ingénuité incapable, même quand il le souhaite, de trouver le trait cruel, ou bien le lançant à faux avec une maladresse naïve.

La seule allusion vraiment désobligeante est une niaiserie sans portée, une boutade jetée à la légère et que sa violence trop hasardeuse annule. Mais, pendant tout le reste de cette lecture, c'est à une colère d'enfant qu'on assiste. Un magistrat méprisant ou âpre l'a-t-il houspillé, un médecin lui a-t-il refusé quelque douceur ou un éditeur la piécette d'or, il est fâché, plisse son front et grogne. Et sa grognerie est vraiment sans malice. Il s'attable pour écrire des choses terribles et il ne sait pas être méchant.

Pourtant, que de gens il eût pu détester et comme l'aigreur aurait été légitime chez lui ! Que de dédains, que de vilaines trahisons au cours de sa douloureuse vie ! Si l'admiration éloquente et tenace des générations nouvelles put mettre la gloire autour de son agonie et de son tombeau, quelles longues années de méconnaissance complète ! Les camarades de notre temps

doivent se rappeler qu'alors les grands quotidiens, hier si dithyrambiques, n'imprimaient guère son nom. Et quand il venait nous voir au journal littéraire que nous dirigeons vers 1887 et où nous avons le bonheur de publier les vers inédits de *Parallèlement*, avec quel scrupule je lui cachais, ainsi qu'à vous, Cazals et Berrichon, qui l'accompagniez parfois, les luttes de toutes les heures qu'il me fallait soutenir contre le propriétaire du journal pour obtenir la publication de l'œuvre admirable ! La résistance entêtée de cet homme marquait l'exact état de l'opinion. Mais j'espère qu'à présent il s'enorgueillit d'avoir été docile à la contrainte que je lui imposai ! Ajoutons à la stupidité de ce dédain, la gêne de son existence, le spectacle des manigances littéraires d'alentour, la morgue et l'arrogance des médiocres parvenus aux sommets officiels, et encore — ce qu'on n'a pas dit — peut-être la tristesse et le morne inassouvissement que doivent provoquer des passions paroxystes et complexes. Et nous l'excuserions, même s'il apparaissait comme ayant eu l'âme emplie d'amertume.

Mais ce livre nous montre, au contraire, que le fiel ne lui seyait pas. Un jour, il veut dire son fait à la Presse, et il ne trouve pour la morigéner que des accents pleins de mansuétude. Nous possédons des maîtres ès-vilipendages, dont la colère n'a pas toujours d'aussi valables excuses, et rappelons-nous les cinglantes fouettées qu'ils administrèrent en prose. D'ailleurs, est-ce que, tous les jours, par les uns ou par les autres, la Presse n'est pas plus durement flagellée ? Dans la fièvre trouble de l'ivresse, le souvenir de Moréas lui vient-il, et se croit-il offensé par quelque aède de l'École romane ? Il est mécontent et, séance tenante, entre quelques amis qui l'écoutent, il improvise des vers qu'il veut cruels et vengeurs. Et le vieil enfant, dans son courroux ingénu, n'assemble qu'une innocente plaisanterie. Magistrats et médecins ne sont pas non plus grièvement meurtris. Et la grosse injure dite sur sa femme, à cause de laquelle il souffrit beaucoup (peut-être par sa faute, je l'ignore) nous semble arriver en fin de strophe bien plus pour les besoins de la rime que par préméditation de sa vengeance. Ce n'est assurément pas une excuse, mais le ton de ce volume nous fait deviner l'atmosphère dans laquelle se sont passées les dernières années de la vie de Verlaine ; il ne faut donc pas trop prendre à la lettre les improvisations faites au café, sous une impulsion maussade. C'est un enfant qui fait la moue mais ignore la méchanceté. Et c'est plaisant de le voir se monter sans raison, par un caprice de sa mauvaise humeur, contre des bonshommes de la politique qui devaient lui être fort indifférents. Aussi n'est-ce pas très féroce d'appeler Grévy « papa », Constans « proverbial » et Cazot « légendaire ». S'il fut jamais légendaire, ce sénateur nous semble survivre à sa légende.

Il ne reste donc que le charme de ces colères ingénues et, parfois, les jolies trouvailles de mots qu'a sa colère. Souvent on a, parmi des choses triviales ou ternes, la surprise d'une strophe plaisante, émue ou gracieuse. Enfin, qui lira le volume jusqu'au bout, recevra sa récompense de la poignante prière terminale « Mon apologie », où, très doucement, sans amertume, Verlaine nous montre son âme et nous crie son besoin d'être aimé :

Je suis un homme étrange, à ce que l'on me dit :
 Aux yeux de quelques-uns pur et simple bandit,
 Pur et simple imbécile aux yeux de quelques autres ;
 D'autres encor m'ont mis au rang des faux apôtres,
 Pourquoi ? D'aucuns enfin au rang des dieux, pourquoi,
 Mon Dieu ? Quand je ne suis qu'un bonhomme assez coi,
 Somme toute, en dépit de quelque incohérence.
 Or, j'ai souffert pas mal et joué non moins : rance
 Juste milieu,
Donc, j'ai souffert
 Beaucoup et surtout de mon fait, à découvert,
 Par exemple, et saignant ainsi que pour l'exemple,
 Et scandaleux comme l'ilote. Oui, mais quel ample
 Et bon remords me prit, par la grâce de Dieu,
 De mes fautes d'antan, puisque juste au milieu
 De l'expiation de tant de jouissances !
 Et, dès lors, j'ai vécu de toutes les puissances
 Du cœur et de l'esprit bien mûris par l'été
 Splendide du bonheur et de l'adversité.
 Voilà pourquoi je suis ce qu'on nomme cet homme
 Étrange, et qui ne l'est, qu'on le nomme
 Tel.
 Donc, o mes chers amis, prenez pour ce qu'il vaut
 Mon caractère tel qu'il est, tout d'une pièce ?
 Non, et je ne crois pas qu'il importe en l'espèce,
 Mais fort peu compliqué ; de bonne foi toujours ?
 Non, car je suis un homme et je ne suis pas l'ours
 Des solitudes, brave bête un peu farouche,
 Mais si franche ! — et je mens parfois, plutôt de bouche
 Qu'autrement, mais enfin je mens... au fond, si peu !
 Et oui, j'ai mes défauts, qui n'en a devant Dieu ?
 J'ai mes vices aussi, parbleu ? Qui n'en a guère
 Ou beaucoup ? Mais à la guerre comme à la guerre,
 Il faut me supporter ainsi, m'aimer ainsi
 Plutôt, *car j'ai besoin qu'on m'aime.*

Cette pièce émouvante suffirait à justifier la publication d'*Invectives*. Et nous ajoutons que, même si elle ne se trouvait pas dans le volume, il serait tout de même d'un grand intérêt puisqu'il complète le portrait que Verlaine nous avait laissé de lui-même.

On pouvait toutefois, pour la vente de ce livre, prendre certaines précau-

tions. Il est assurément très précieux pour les amis, pour les admirateurs du grand poète. Mais on eût pu s'arranger pour qu'il ne se répandît pas dans le grand public. Car il est à craindre, en effet, que des ignorants, auxquels Verlaine n'a été révélé que par la beauté grandiose de ses funérailles, qui jusqu'à présent n'ont rien lu de son œuvre antérieure, aient la curiosité d'ouvrir ce seul volume et se fassent, d'après lui, une opinion sur Verlaine. Il en advint de même pour Jules Laforgue, que les gens désirèrent connaître lorsque, après sa mort, ils entendirent l'écho de nos admirations. Juste à ce moment, dans la plus louable des intentions et le plus pieux des cultes, on publia des notes très intéressantes pour nous, mais vraiment un peu trop frustes, d'après lesquelles on le jugea.

Il eût été souhaitable que ce livre d'invectives, édité sans souci d'argent, fût réservé aux seuls admirateurs de Verlaine dont un comité autorisé eût examiné les demandes de souscription. Ainsi nous aurions eu le plaisir de ces vers qui complètent si bien la physionomie de Verlaine, sans éprouver la crainte que cette publication lui nuise dans l'esprit des lecteurs peu familiers avec le reste de son œuvre. Et si l'on se rappelle la foule énorme qui fit cortège à son cercueil, on a la certitude que ses admirateurs seuls — de la veille ou d'aujourd'hui, peu importe — auraient assuré le succès de l'édition.

Dans sa Bibliothèque artistique et littéraire, Léon Deschamps, le directeur de la *Plume*, vient aussi de publier, sous le titre de *Chair*, les toutes dernières poésies du Maître. Un frontispicé de Rops orne ce volume. Il se compose de dix-huit pièces qui sont autant d'hymnes passionnés au corps de la femme, à la volupté, aux joies qu'elle donne. C'est d'une sensualité violente, tempérée d'ironie et de tendresse. Et les plus charmants rythmes du Verlaine d'autrefois s'y retrouvent. Pour être moins anormales dans leur objet, ses passions n'en sont pas moins impérieuses et gourmandes.

Si nous souhaitons que, malgré la rancune de M. Cazot, — tiens, voilà que maintenant nous connaissons le nom de cet homme! — la statue de Paul Verlaine s'élève bientôt au Luxembourg, ce n'est pas seulement parce que, Hugo mort, il fut, rien qu'avec sa petite chanson, le plus grand poète de notre temps, mais aussi parce que sa belle tête ravagée, où se sont inscrites en plis, en meurtrissures, en froncements, les joies, les ivresses, les douleurs, les rages, serait comme un symbole triomphant de la libre passion humaine, au milieu d'un peuple à qui la vieille éducation religieuse aussi bien que l'égoïste algidie bourgeoise ont appris à haïr la passion.

On nous a trop prêché la raison. C'est ainsi qu'on châtie un peuple, qu'on lui enlève ses enthousiasmes et ses colères, la faculté même des grandes émotions.

Il est temps de proclamer aussi les droits de la passion.

Et que la jeunesse des Écoles, paralysée par l'éducation peureuse et glacée qu'on lui donne aux collèges et dans les familles, vienne réfléchir autour de ce buste de poète qui a vibré, qui a aimé et qui, dans sa délicieuse fraîcheur d'âme, n'a jamais su haïr.

* * *

C'est parce qu'il exalte la passion et glorifie ses droits que nous aimons le livre de M. Georges Eekhoud, *Le Cycle patibulaire*, publié dans la collection du *Mercur de France*. Comme ce volume, qui honore infiniment son auteur, a déjà été analysé ici, — et fort judicieusement, — je ne puis, à mon grand regret, en parler autant que je l'eusse souhaité. Mais je tiens à donner au moins ma simple impression de lecteur. Dans ces notes brèves, M. Georges Eekhoud saura reconnaître toute ma sympathie pour son art fort, pour la bravoure de sa pensée, pour la richesse et l'éloquence de sa forme.

Les héros de son livre, ce sont tous les êtres de sensibilité ardente que la violence de leurs passions a jetés hors la loi, hors les habitudes sociales, hors les contraintes ou les hypocrisies de la morale courante. Ce sont les gueux, les réfractaires, les révoltés, tous ceux enfin que la brutalité hasardeuse de la société aussi bien que les fatalités héréditaires ont mis en marge de la légalité ou simplement des mœurs acceptées.

La force de leur tempérament ou de leurs colères les domine. Leurs passions sont si violentes que ni droit ni morale ne sont assez forts pour les restreindre ou les apaiser. C'est une des originalités du livre, de même que le grand souffle généreux et pitoyable qui l'anime en est la noblesse. D'ordinaire, on est dédaigneux ou durement narquois pour tous les modes de la sensibilité dérégulée, et assez volontiers cruel pour les désastres auxquels ces passions impérieuses aboutissent.

Presque toute notre littérature de langue française s'applique à montrer, en d'ingénieuses combinaisons, la force de la passion en lutte avec les idées morales et le devoir. On peut dire que c'est le triomphe de la littérature classique. Si elle décrit avec art les frénésies de certaines passions, aussitôt elle les châtie. La tragédie tue les déréglés, la comédie les raille. Phèdre meurt, Harpagon est moqué. Il a fallu attendre le romantisme pour que la passion fût exaltée sans contrainte, comme sans souci de leçon et de redressement moraux.

De nos jours, malgré ses hardiesses et sa liberté, la littérature ne va que peureusement au paroxysme et à la glorification des indociles troubles passionnels. On dirait que la vieille tradition classique et aussi l'atavique puis-

sance de la philosophie, de la morale, de la religion dans lesquelles nous avons à peu près tous été élevés, nous garrottent et conservent une influence dont nous sommes inconscients.

Dès qu'on parle de passion que rien n'arrête dans son développement logique, qui grandit jusqu'au bout d'elle-même, on pense à Ibsen. Mais si la caractéristique du théâtre d'Ibsen est la prédominance de l'individu sur les habitudes de l'entour, il faut dire cependant que ses héros luttent moins pour le libre exercice de leurs passions que pour l'indépendance de leurs idées. Ce sont des cérébraux bien plus que des passionnés. Ce qu'ils revendiquent plutôt, c'est leur autonomie morale. Alors, pour eux, la loi et la morale ne sont pas des barrières.

Dans ce *Cycle patibulaire*, les personnages, au contraire, vont jusqu'au bout de leurs passions comme de leurs idées. Ce sont des paroxystes qui, dans leur fougue, ont brisé tous les jugs. Leur sang, leur chair les poussent aussi bien que les énergies de leur pensée.

Jusqu'à l'heure où l'idée fixe les hante, où le coup de cœur les affole, la plupart d'entre eux se sont tenus sagement dans les cadres sociaux ordinaires. Par indolence ou résignation, ou même par goût, ils étaient respectueux des lois et des idées morales. Soudain, la passion flambe en eux. Alors, aucun lien, aucun joug. Ils ne supportent aucune restriction et brisent leurs entraves. Ils ne vivent que pour leur désir, lui sacrifiant tout, se mettent au ban de la société. Toutes les autres tendresses s'annulent ou sont impuissantes à les maintenir. Les prêches et les codes sont sans action sur leurs frénésies. C'est la revanche de l'individu que guident son instinct et ses forces. C'est la revanche des passions, c'est la revanche de la chair, après toute une hérédité de compressions. C'est l'émancipation des contraintes trop longtemps imposées. C'est, en somme, la joie brutale et licencieuse de la Renaissance après les macérations et la grandeur funèbre du moyen-âge.

Après que ces hommes se sont rués ardemment hors des limites, lorsque la loi et la morale, tueuses de passions, en ont fait des réprouvés, la pitié de M. Georges Eekhoud les suit sur les grand'routes, dans le calvaire de leur triste vie errante, parmi les supplices des geôles où s'usent leurs forces excessives. Il nous les montre au hasard des chemins, maudits et traqués, lamentable bétail au fond des prisons, avec, toujours, la vivace flambée passionnelle.

On a pu, à propos de ce livre, rappeler l'audacieux génie des écrivains de la Renaissance anglaise et les fougueux héros, tout d'une pièce, de Barbey d'Aurevilly. Mais il n'y a d'analogie que dans la volonté commune d'exalter la passion libre. Et ce n'est point parce que des écrivains, fort dissemblables, ont les mêmes tendances, qu'il les faut rapprocher pour contester l'ori-

ginalité du dernier effort. Les personnages du *Cycle patibulaire* vivent d'une vie bien personnelle et nul, avant M. Eekhoud, n'eut le courage et le talent de nous intéresser à tant de passions non seulement excessives, mais aussi éloignées de notre sensibilité normale.

M. Georges Eekhoud l'a fait avec une beauté tragique, une puissance d'émotion admirable et, j'ajoute, avec chasteté. Toutes ces contorsions d'humanité pantelante au gibet de la morale sont dominées par la Fatalité douloureuse et sévère qui met sur tout cela sa majestueuse grandeur.

Nous venions d'achever la lecture du *Cycle patibulaire* quand nous avons commencé celle d'*Aphrodite* (1). Et c'est peut-être la fougueuse passion du premier qui nous a fait trouver un peu froid le roman de M. Pierre Louÿs, malgré que ce fut une voluptueuse série de variations sur un thème d'amour, malgré l'atmosphère de sensualité violente où l'attrayante aventure se déroule. Mais puisque ici, par fonction, nous faisons œuvre de critique, nous devons tâcher de réagir contre l'impression première et rassembler les éléments d'une opinion plus réfléchie.

Aussi bien l'ouvrage de M. Pierre Louÿs obtint un mérité succès qui persiste et même s'accroît. Aucune considération matérielle, qui souvent retient un honnête homme au moment de dire toute sa pensée, ne vient aujourd'hui nous gêner. Faisons donc très à l'aise un examen minutieux.

Ce qui tout d'abord est un ravissement dans ce livre, c'est la pure beauté de la forme. On sent que l'auteur a ciselé amoureusement son œuvre d'art. Il aime le rythme harmonieux et expressif, les beaux mots, employés dans leur vrai sens étymologique, ayant un son et une couleur. Ses phrases, bien équilibrées, se balancent avec une majesté sans raideur. Si elles nous rappellent au moins autant la langue de Théophile Gautier que celle de Flaubert, tout de même l'ermite de Croisset eût pris plaisir à les faire passer par son *gueuloir*. C'est de la riche et somptueuse matière. Et ce n'est pas souvent, en ces temps de hâtive camelote littéraire qu'on nous confectionne à la diable, par traité, dans un délai de... que des joies pareilles nous sont offertes. Et nous devons être reconnaissants au délicat artiste de cette si estimable prose.

Comment se peut-il donc faire que, malgré le faste de cette vêtue, le récit de M. Pierre Louÿs nous ait paru glacé?

Le décor est étrangement voluptueux, des femmes parées étalent leur nudité triomphante, se livrent à des pantomimes éperdues d'amour, les

(1) Collection du *Mercur de France*.

hommes sont vibrants de fous désirs. Dans l'air trop chargé de parfums grisants, il passe comme des vols de cantharides. Sous la splendeur du grand ciel d'étoiles, dans l'intimité troublante des demeures, partout des étreintes, des accouplements, des soupirs d'extase et des cris de joie. Et l'œuvre reste froide.

Elle charme mais n'émeut pas. Etrange effet ! Ainsi, lorsque je lis et j'entends que, à côté de son succès auprès des gens de goût, ce livre a eu aussi un succès d'alcôve, je m'étonne et je proteste ! C'est que la flamme amoureuse ne s'élève pas de cet ouvrage. L'extérieur seul en est sensuel. Mais, sous les délicieux costumes où M. Pierre Loti drape ses femmes avec tant de noblesse et de grâce, dans la splendeur du décor où elles s'alanguissent, elles ne vibrent d'aucune passion. Ce sont comme des idoles, magnifiquement ornées, mais qui ne vivent pas. Leurs gestes sont d'une adorable nonchalance, elles se meuvent d'une belle marche souple, onduleuse, et les étoffes qui les voilent à demi ont un drapé charmant. Rien n'est plus gracieux que la lente promenade de Chrysis, le soir, au bord de la mer. Mais tout cela n'a qu'un charme fastueux de pierreries, d'étoffes, de parfums et de splendeur charnelle. On ne perçoit pas assez une âme, une passion, un désir. Et si captivés que nous soyons par ces silhouettes merveilleuses, nous souhaitons voir vibrer cette chair et palpiter des cœurs. Chez les hommes, même indifférence hiératique et comme lointaine. On garde l'impression d'un prestigieux drame, adorablement mis en scène, avec un art très sûr, mais d'un drame aperçu derrière une vitre, de loin, dont les protagonistes resteraient guindés et dont on n'entendrait point la voix.

Dans tous ces gestes et ce décor d'amour, on ne sent pas assez l'amour. C'est trop la froide beauté physique. Et le vrai drame humain en est un peu absent. Parfois aussi il déconcerte. On me répondra que nous sommes séparés de ces temps par un amas de siècles et qu'il ne faut pas nous servir de notre humanité présente pour juger celle de cette lointaine époque. Sans doute. Ce serait injuste et peu adroit. Tout de même, l'écart est-il si vaste ? Et l'humanité, d'une période historique à l'autre, diffère-t-elle donc tant d'elle-même, en ce qui concerne un sentiment primordial et fixe comme l'amour ? Un homme qui a violemment, éperdument aimé, au point de faillir à toute justice, à toute bonté, même s'il est un sceptique et un pervers, peut-il assister froidement, en témoin désintéressé, à la mort volontaire d'une maîtresse naguère encore adorée ? J'ai beau me transporter par la raison à Alexandrie, reconstituer à l'aide de mes lectures l'atmosphère morale de ce pays en ces temps, je ne crois pas à la possibilité d'une telle indifférence. Tout ravagé qu'il soit de scepticisme, même si son amour est mort, l'homme, simplement en tant qu'homme, serait ému et intervien-

drait. Comme j'aime mieux le tendre apitoiement des deux petites joueuses de flûte !

Enfin, il me semble que M. Pierre Louÿs ne nous a montré qu'un épisode et qu'un coin de la vie d'Alexandrie. Que l'auteur veuille bien croire combien est loin de mon esprit le désir de l'écraser avec *Salammbô*. Ces procédés de critique me répugnent comme étant niais et de mauvaise foi. Et nous n'admettons jamais cette sournoise manœuvre qui consiste à diminuer par la confrontation d'un chef-d'œuvre une œuvre intéressante. Il est donc bien entendu que nous rappelons le livre de Flaubert uniquement pour observer qu'il nous montre *toute* la vie de Carthage.

Or, il est très évident que M. Pierre Louÿs ne s'est pas soucié de nous décrire *toute* la vie d'Alexandrie. Il a fort brillamment accompli ce qu'il s'était proposé de faire : c'est l'existence des courtisanes, le charme de leurs parures et de leurs fêtes qui l'ont tenté, et c'est cela qu'il a peint. Puisque nous comprenons son but limité, nous n'avons plus le droit de nous surprendre qu'il ne l'ait point dépassé. Mais, pour notre goût, nous regrettons que, volontairement, il se soit cantonné dans ces voluptueux parages. Même en ces temps de perverse décadence, il y avait à Alexandrie des êtres qui s'aimaient, qui unissaient leurs désirs en des baisers féconds, qui peinaient en des besognes utiles et graves. Et nous aurions aimé que le récit de volupté, si délicieusement conté par M. Pierre Louÿs, restât dans son livre ce qu'il était réellement dans la vie de ce temps, un épisode du drame humain.

Imaginons qu'un écrivain de race, doué d'une belle vision et d'une forme impeccable, nous conte le décor sensuel et les lascivités des alcazars parisiens. Nous prendrions plaisir à ces tableaux écrits avec goût et avec une belle conscience d'artiste amoureux de son art. Mais n'aurions-nous pas un peu le regret que cet artiste ne nous ait pas montré le vrai peuple d'alentour, le peuple de ceux qui travaillent et qui pensent ?

Ce regret même serait une preuve de notre admiration et du délicat plaisir qu'une telle lecture nous aurait fait éprouver. Et c'est très sincèrement dans cette pensée que je l'exprime à l'auteur d'*Aphrodite*.

* * *

M. Hugues Rebell dédie à M. Anatole France son dernier livre, *Le Magasin d'auréoles* (1). Il a raison. C'est un grand frère spirituel qu'il salue. Il aurait pu y joindre un témoignage de respectueux souvenir à Renan et terminer sa dédicace par la formule *In nomine patris et filii*. Ils

(1) Collection du *Mercury de France*.

sont issus de même souche et possèdent une parenté nombreuse. La race est prolifique. J'ajoute que c'est une race heureuse. Elle est aimable, de riante humeur. Elle est trop distinguée pour troubler le repos des gens par des clameurs d'indignation ou d'enthousiasme. Elle préfère les faire sourire avec ses ironies et ses doutes ; aussi on lui fait fête, on la recherche pour son aménité, pour la rareté imprévue et lointaine de ses analogies, pour la bonne grâce de sa malice. On est sûr que l'ironiste sera un hôte sans brusquerie, sans colère, toujours maître de lui, sûr d'apaiser les scrupules, les ennuis par son ingénuité à accorder les idées les plus contradictoires, à montrer la relativité des principes. C'est un commensal exquis et de tout repos. Ajoutez que l'ironisme est la forme d'esprit aujourd'hui triomphante, et que deux générations ont été éduquées sous son influence. L'ironiste a donc de grandes chances de se trouver partout chez lui, en famille. Maintenant, comment deux ironistes se comportent-ils l'un à l'égard de l'autre, lorsqu'ils sont en présence ? Probablement comme les augures, mais nous n'en savons rien.

Pour en revenir à M. Hugues Rebelle et à son livre, point de départ de cette fugue, je dois dire — et je le fais avec grand plaisir — qu'il est fort agréable. Les récits qui le composent m'ont beaucoup diverti. Ils ont toutes les qualités du genre : la sérénité aimable, l'ironie voilée, l'inaltérable sourire, la finesse et la grâce. M. Hugues Rebelle excelle naturellement à montrer l'envers des choses et les aspects différents du vrai. C'est une lecture fort récréante.

D'ailleurs, il ne faut point médire de l'ironisme. Il garde son charme toujours et, en outre, il exerça sur nos esprits une bienfaisante influence. Nous étions trop enclins à nous meurtrir les uns les autres pour de contestables balivernes que nous décorions du nom de principes. Pendant des siècles, on s'est vaillamment assassiné pour des drapeaux et pour des dogmes. Nos pères et nous-mêmes avions l'excuse d'être des croyants. Un sage est venu, Renan, qui fort lucidement nous démontra que ces principes, ces dogmes n'étaient point aussi éloignés les uns des autres qu'il semblait. En nous recommandant d'être plus ménagers de notre sang, il nous apprit à ne point prendre trop à cœur des principes si incertains.

Ce fut œuvre pie. Et nous l'en remercions. Il nous allégea de bien des croyances vaines. Et les doutes qu'il nous suggéra nous aidèrent à faire utilement table rase. Mais l'œuvre de déblaiement est accomplie. Même un danger commence à devenir redoutable : c'est que cette tendance au doute ne devienne une habitude et un tour d'esprit. S'il est bon que nous ayons souri de bien des choses, il ne faut pourtant pas que nous continuions éternellement à sourire.

Nous avons assez douté. Et le moment est peut-être venu de croire. Mais de croire à des idées moins incertaines, moins mensongères et puérides, et dont Renan lui-même n'a pas souri.

GEORGES LECOMTE

P.-S. — En dehors de ces chroniques qui veulent plutôt renseigner sur le mouvement des idées contemporaines qu'analyser par le menu tout ce qui apparaît aux vitrines, nous pensons devoir donner ici une brève nomenclature de certaines œuvres dont la place restreinte ne nous permet pas de parler, ou sur les auteurs desquelles nous avons déjà ici même publié trop récemment des études d'ensemble. Ainsi :

La Chevalière de la Mort, de Léon Bloy, dans la collection du *Mercur* de France.

Le second volume de poèmes d'Emile Verhaeren (comprenant les *Soirs*, les *Débâcles*, les *Flambeaux noirs*) dans la collection du *Mercur* de France.

Endehors, de Zo d'Axa, recueil des principaux articles parus jadis dans le journal qui portait ce nom. (Chez Chamuel.)

Le Vin maudit, des vers gracieux ou passionnés de Paterne Berrichon. (Chez Vanier.)

Petit voyage de Grèce (chez Flammarion), par Jacques des Gachons, un touriste qui perçoit joliment les nuances et les rend avec délicatesse.

Une âme d'automne (librairie Flammarion, à Marseille), d'émouvants vers de M. Edmond Jaloux, vers d'une tendresse grave, robes lilas, chants de hautbois.

Fleurs de Symbole (chez Lemerre), de M. Ernest Jaubert, des vers dont l'émotion s'allie à une technique traditionnelle très sûre.

Azrael (Bibliothèque de l'Association, 17, rue Guénégaud), drame de M^{me} Madeleine Lépine, dont la couverture est aussi tragique que le dénouement. Des cris, des sanglots, des spectres, des torsions douloureuses et des vers en harmonie avec cette vision funèbre.

Mais, par contraste, combien d'affiches radieuses dans les derniers fascicules des *Maîtres de l'Affiche illustrée*, la jolie publication de la librairie Chaix! Ce recueil est une provision de joie pour ces longs mois de désolante brume. Chéret chez soi, cette suprême création, est vraiment à la portée de toutes les mélancolies! ... des mélancolies même les plus indigentes, c'est-à-dire de celles qui ne s'assouissent pas en vers! Alors! oh, les infortunées mélancolies! Mais la fête des Chéret les enivre et les réjouit!

G. L.

Bulletin bibliographique.

LYRA CELTICA. *An Anthology of Representative Celtic Poetry*, edited by Elizabeth-A. Sharp. With Introduction and Notes by WILLIAM SHARP. *Ancient Irish, Alban, Gaelic, Breton, Cymric and Modern Scottish and Irish Poetry*. — Patrick Geddes and Colleagues, The Lawn Market, Edinburgh, 1896.

On nous affirme que les diverses bibliothèques possèdent des manuscrits celtiques assez nombreux pour fournir la matière de douze à quatorze cents volumes octavo ; ce qui serait une belle collection à dépouiller. Il y a de l'ouvrage sur la planche. Depuis an et jour des celtisants de bonne volonté sont à l'œuvre, racolent les textes, les traduisent, en discutent le sens. On promet d'en publier, tôt ou tard, une anthologie plus ou moins considérable, laquelle débrouillera nos notions encore indistinctes, il faut l'avouer, relativement à l'histoire des nations celtiques, à leur religion, leur art, leur philosophie.

Afin de nous mettre en goût et d'éveiller l'intérêt du public pour cette littérature, — disons plutôt pour cette science nouvelle, — M^{me} Elizabeth Sharp vient d'éditer un volume de poésies celtiques, modernes en majeure partie, mais dont quelques-unes datent d'une époque immémoriale. Elles virent le jour en Irlande, en Écosse, en Wales ou dans la Bretagne armoricaine. En leur immense répertoire il n'a été pris que deux cents pièces environ, empruntées à quelques douzaines de poètes. Ainsi font les Persanes pour obtenir leur essence de roses : une centaine de fleurs donnent une seule goutte.

Des dessins et entrelacs dans le goût celtique agrémentent le titre et la couverture du livre qu'ont imprimé avec de beaux caractères et sur de bon papier Patrick Geddes and Colleagues, — des affiliés, sans doute. A première vue apparaissent le soin et l'attention qui marquent les œuvres d'amour — œuvres que rénumèrent suffisamment le respect des gens bien nés et la reconnaissance de quelques-uns.

Pour ce qui est de la poésie qu'on nous sert, elle est admirablement caractérisée par l'épigraphe du livre, empruntée à George Meredith : C'est un Eden inquiet, riche en douleurs,

*A troubled Eden, rich
In throb of heart,*

devise dont la vérité profonde sera sentie par ceux qui ont rêvé dans les landes de la Bretagne ou dans les tourbières de l'Irlande, qui ont écouté les voix enchanteresses de Fiona, de Ginévra, de Viviane ou de la fille du roi d'Ys : « Veux-tu qu'on t'aime ? Regarde mes cheveux ! Regarde mes yeux ! Vois, je suis belle ! J'emplirai ton âme d'angoisses inconnues ! »

Mais ce n'est point en une simple notice bibliographique qu'on pourrait parler dignement et même utilement de la poésie qui fait vibrer l'âme celtique en des accents doux et tristes, étranges et gracieux. — La harpe de Merlin? Celle de Taliésin? Celui qui ne fait que passer se tient à distance respectueuse, les regarde et se tait.

D'ailleurs, le sujet est traité en main de maître dans l'introduction signée William Sharp. Le précis est inspiré par une science qui ne dédaigne pas le bon sens et la clarté; il renseigne le lecteur sur les questions les plus importantes, le met promptement au courant.

A propos de l'Eden, la *Vision de Seth* nous a dans ce recueil fort intéressé. C'est le fragment d'un mystère représenté en Cornouailles, il y a an et jour.

Sentant la mort approcher, Adam appelle Seth. Il dit à son fils d'aller vers le Paradis, dont il trouvera le chemin en suivant les empreintes laissées par les pieds brûlants de la pauvre Eve et par les siens, empreintes que l'herbe n'a pas voulu recouvrir. A la porte, il demandera quelques gouttes de l'Huile de Pardon qu'on lui avait fait entrevoir. Seth se met en route. Il est par le gardien de la porte accueilli avec bienveillance. Le Chérubin lui permet de regarder le Jardin à travers les grilles. Seth ne manque pas d'apercevoir un grand Arbre Sec. C'est le pommier aux fameuses pommes, mais qui ne porte plus ni fruit ni feuille; un gros serpent s'enroule autour du tronc dépouillé d'écorce. Seth voit ou devine des racines qui descendent jusqu'aux enfers, tandis que la ramure s'élève au ciel. En regardant plus attentivement, il distingue entre les branches comme une autre pomme : la tête d'un enfant emmaillotté.

— Cet enfant, explique le Chérubin, sera le Rédempteur dont le sang coulera en Huile de Grâce. Va, dis-le à ton père et qu'il meure en paix !

Ceux qui se plaisent à l'histoire des idées auront intérêt à remarquer que les Tartares connaissent ou connaissaient la légende d'un Arbre Sec au milieu du Grand Désert. D'un autre côté, l'église Orthodoxe fait grand état du patriarche Seth, que l'église Catholique a négligé, nous ne savons pourquoi. En revanche, cette dernière possède une tradition d'après laquelle l'arbre du Paradis fut déraciné par le Déluge et fournit le bois dans lequel la Sainte Croix fut taillée.

Ainsi, un même fil de pensée tenue courait de la Tartarie en Cornouailles, passait par Rome et Byzance... Comme tout se tient !

MICHEL TRIGANT

REVUE DES REVUES

REVUES ANGLAISES

SOCIOLOGIE

M. John Badcock étudie dans la *Free Review* (octobre) la disette d'argent et expose très nettement l'erreur des théories officielles de la valeur, ou plutôt l'erreur qui se commet dans leur mise en pratique. Il est juste de dire avec les économistes politiques que la valeur intrinsèque de l'argent, puisque ce n'est qu'un moyen d'échange, est relativement indépendante de sa quantité. Mais il faudrait ajouter qu'au contraire, s'il n'importe pas que l'argent soit en grande quantité, il est très important qu'il soit d'un facile accès. Or, c'est le contraire qui existe actuellement. Le monopole de l'argent, tel qu'il s'est peu à peu établi, est en contradiction avec la théorie officielle même de la valeur, puisqu'il paralyse l'échange en restreignant les moyens par lesquels il s'effectue. Ainsi le parti dit de l'argent honnête, aux Etats-Unis, a bien raison de dire qu'il y a assez d'argent; seulement, ce qu'il se garde d'ajouter, c'est qu'immobilisé cet argent, au lieu d'être un moyen d'échange, devient une arme contre l'échange. M. Badcock s'élève avec force contre le système de monopolisation du crédit par l'Etat et appuie les revendications des partisans du crédit libre.

Voir, à ce sujet, les publications de Henry Seymour et de la *Free Currency Propaganda*.

— L'auteur anonyme d'un article de l'*Atlantic Monthly*, intitulé *La Menace politique des mécontents*, a des étonnements qui surprennent. Il se demande, avec anxiété, si les Etats-Unis vont, après tout, « souffrir des anciens maux propres à d'autres sociétés et que nous espérons avoir distancés », et s'il apparaîtra bientôt « que nous ne faisons que parcourir le cycle des expériences de l'ancien monde ». Cet état de choses n'était cependant pas bien difficile à prévoir dans le pays où le système social des trusts et des syndicats financiers a atteint son plus haut degré de perfection.

Au contraire M. Ch.-W. Eliot, dans la même revue, se réjouit de ce que la civilisation soit redevable envers les Etats-Unis de cinq bienfaits, dont voici l'énumération : le maintien de la paix, la tolérance religieuse, le développement du suffrage, la liberté de l'immigration et l'extension du bien-être individuel.

— Quelques faits cités dans un article de I. Hooper publié par l'*Humanitarian*, et intitulé *Les Femmes esclaves industrielles*. Les ouvrières en chambre de fleurs artificielles sont payées à raison de 1 franc les douze douzaines de fleurs, en Angleterre, et il leur faut vingt heures pour arriver à en produire cette quantité. Les fleurs dont la fabrication est plus simple et plus rapide rapportent fr. 0-60 à l'ouvrière par douze douzaines. Les ouvrières qui fabriquent des montures de cravate gagnent fr. 0-30 par douzaine de rubans à boucle et fr. 0-25 par douzaine de rubans à élastique. Deux ouvrières travaillant ensemble peuvent faire une demi-douzaine de rubans de la première espèce et une douzaine des autres en une heure.

— La suite de l'étude de R. de Villiers sur l'*Immoralité de l'éducation religieuse* (*Free Review*, août et octobre) est intéressante en ce qu'elle contient l'aveu fait à l'auteur par l'archevêque Darboy du scepticisme que professe, ou plutôt que ne professe pas mais dont est secrètement animé le clergé catholique éclairé envers les Écritures. M. de Villiers ajoute qu'il a pu s'assurer plus tard que le cardinal Manning partageait « l'utilitarisme » de l'archevêque français.

— M. Saint-George Mivart, qui éprouve le besoin de protester contre le mouvement de révolte qui commence à attaquer sérieusement le système actuel du mariage en Angleterre, est amené à dire de bien étranges choses dans son article de l'*Humanitarian*, intitulé *La Dégradation de la femme*. A ses yeux, il n'y a pas de dégradation pour une femme à s'abandonner sans plaisir à un mari qui exige l'abandon comme droit conjugal reconnu par la loi. Du reste, le plaisir est funeste, d'après M. Mivart, qui a des mots délicieux : « En se soumettant, la femme cède aux exigences de la raison et de la justice, et se conforme à la loi morale. Si cette soumission lui est pénible, il s'y ajoute le mérite d'une immolation de soi sur l'autel du devoir. » Il y aurait cependant d'autres critiques à faire de la « croisade » entreprise par les Anglaises contre le mariage, qui est souvent ridicule de puritanisme et d'ignorance chez des prophétesses comme M^{me} Sarah Grand.

LITTÉRATURE

M. John-M. Robertson vient de terminer dans la *Free Review* une longue étude sur *Shakespeare et Montaigne* (numéros de juillet, août,

septembre, octobre), dans laquelle il examine minutieusement et avec un sens critique très aigu, la question de l'influence qu'aurait eu l'essayiste sur le dramaturge. La question n'avait été jusqu'ici traitée que superficiellement et de fantaisiste façon — par, entre autres, Jacob Feis et Stedefeld, qui virent dans Hamlet une dénonciation de l'immoralité de la philosophie de Montaigne ! M. Robertson fait d'abord une très complète et judicieuse comparaison de textes qui lui paraît établir indiscutablement que Shakespeare a fait de nombreux emprunts, même de mots, à Montaigne, d'autant plus que la date de publication (1603) de la traduction en anglais des *Essais*, par Florio, est très significative dans la chronologie, telle qu'elle a pu être à peu près sûrement retrouvée, des œuvres du poète. Passant à la question de l'évidence interne d'une influence exercée par Montaigne sur Shakespeare, M. Robertson est amené à attaquer l'absolutisme qu'a toujours adopté la critique lorsqu'elle s'adressait à Shakespeare, et à réclamer une méthode plus saine d'envisager le poète en homme dont la pensée et la vie sont proches de nous et très humaines, non en divinité insondable. La critique a toujours fait un dieu de Shakespeare et a renoncé pour toujours à le comprendre. M. Robertson y voit, au contraire, un esprit très clair, d'une souplesse merveilleuse, mais ayant besoin d'une influence extérieure avant qu'il puisse devenir fécond. Cette fécondation du dehors lui vint de la vie et de la culture intellectuelle, et d'après M. Robertson c'est Montaigne pour la plus large part qui lui apporta cette dernière. Pour lui, la forte secousse que donna l'influence de Montaigne à l'esprit un peu passif de Shakespeare en fit, d'un génie d'une admirable réceptivité, un créateur et un dominateur — transforma l'*Hamlet* du premier Quarto en celui du second. En même temps, M. Robertson répudie l'exagération des théories émises par Philarète Chasles à ce sujet. Quant à l'influence subjective qu'a pu exercer Montaigne sur Shakespeare, elle semble si forte à M. Robertson que, bien qu'il reconnaisse et affirme la plus grande intensité et la portée autrement considérable de la vision que s'était faite Shakespeare du monde, il s'efforce de démontrer que le poète a mis en pratique la philosophie du « sceptique » et l'a réalisée dans la fin de sa vie. Une étude de la *Tempête* envisagée à ce point de vue termine l'essai très intéressant de M. Robertson.

— Geoffrey Mortimer étudie, d'après H.-S. Salt qui vient de publier *Shelley : Poet and Pioneer* (Reeves, Fleet Street, London), *Shelley comme pionnier* (*Free Review*, octobre). Le livre et l'article sont surtout intéressants en ce qu'ils font justice des calomnies qu'on a débitées sur la vie de Shelley, notamment en ce qui concerne sa liaison avec Harriet Westbrook. Pour le reste, MM. Mortimer et Salt ne font que défendre les opinions de Shelley, que n'attaque plus que la critique dont les attaques

n'ont pas de valeur. Personne ne nie plus Shelley comme poète. Comme homme, on continue à le vilipender — je me rappelle des pages de Richard Le Gallienne, ce critique de talent et ce vrai poète, où Shelley est outrageusement attaqué — et c'est comme homme qu'il faut le défendre.

ART

Le *Studio* du mois d'août (reçu tardivement) débute avec une étude de Frances Keyzer sur Carrière, dans laquelle il y a surtout à louer l'idée excellente d'avoir donné en traduction l'admirable préface que le peintre a mise en tête du catalogue de son exposition à l'Art nouveau de Paris. De parfaites reproductions — comme toujours dans le *Studio* — de quelques-uns des tableaux de Carrière les plus connus, *Maternité*, portraits de Goncourt, de Daudet, de M. Séailles. Dans la même revue, M. Fred. Miller parle avec enthousiasme de A. Fisher, émailleur, mais sa « cassette d'argent », d'après la reproduction qui en est donnée, paraît d'une désastreuse banalité. Dans le *Studio* encore des reproductions d'affiches de Louis Rhead, dont le trait est original, mais dont en réalité la couleur est dure et sèche, des tableaux de Percy Sturdee, impressions de peintre européen devant les paysages du Japon. L'un de ces tableaux est reproduit en chromolithographie. C'est étonnant comme perfection de procédé et c'est horrible.

LAURENCE JERROLD

REVUES ALLEMANDES

ARTS

Dans la *Neue deutsche Rundschau* (septembre 1896) M. Georg Fuchs étudie, à propos de l'exposition de Munich, les écoles artistiques qui ont fait depuis quelques années un mouvement à part sous le nom de « Sécession ». Les « sécessionnistes » sont les partisans de l'art pour l'art. Le mouvement a commencé dans la peinture par une réaction contre les tableaux patriotiques, militaires, moraux, religieux, contre le « sujet » enfin et en faveur de l'imagination pure et du métier. Il s'est propagé dans la sculpture, puis dans la musique. Là il est une réaction contre l'école de Wagner, contre la musique à sujet et pour la musique pure. Il vient de s'étendre à la littérature. Les poètes sécessionnistes les plus célèbres sont Stefan George, Hugo von Hoffmansthal ; mais, de ce côté, la sécession n'est qu'à ses débuts. En peinture, au contraire, M. G. Fuchs affirme que « la peinture sécessionniste est toute la peinture allemande d'aujourd'hui ».

SCIENCES

Toutes les revues rendent compte en détail du *Troisième congrès international de psychologie*, qui s'est tenu cet été à Munich pendant l'exposition. (Le premier avait eu lieu à Paris en 1889, le deuxième à Londres en 1892. Le quatrième aura lieu à Paris pendant l'exposition de 1900.) Le congrès de Munich a réuni près de quatre cents savants dont les Allemands formaient la majorité; après eux, les nations les mieux représentées étaient la France, l'Italie, l'Angleterre.

On a remarqué dans ce congrès une tendance à se confiner dans les méthodes scientifiques et à se restreindre à la psychologie expérimentale. On a renoncé à disserter sur le spiritisme, la télépathie et les sujets de cet ordre qui avaient figuré aux programmes des deux précédents congrès.

JOHANN JACOBY

Ce Jacoby, auquel Petra Stockmann consacre une courte note dans le *Sozialistische Akademiker*, n'a rien de commun avec les deux frères Jacobi, le poète et le moraliste, qui furent célèbres au commencement de ce siècle.

Johann Jacoby était un israélite de Königsberg qui prit part au mouvement libéral de 1830 à 1848, fut membre du Parlement de Francfort en 1849 et s'associa aux obstinés qui formèrent le Parlement-croupion de Stuttgart, après que l'assemblée de Francfort eût été dissoute par l'armée prussienne. L'originalité du cas de Jacoby, c'est que ce libéral quarante-huitard s'est de plus en plus rapproché du mouvement social-démocratique marxiste et qu'il a fini par entrer officiellement dans le parti en 1872. Cette conversion d'un libéral au socialisme est un fait exceptionnel dans la génération à laquelle appartenait Jacoby. Nos parlementaires nous ont habitués à ces illuminations soudaines.

LE VOTE PROPORTIONNEL

Conclusion de la série d'articles publiés de juillet à septembre par le *Sozialistische Akademiker* :

On comprendra très bien le projet de l'auteur en parcourant des yeux le tableau suivant, fait avec deux de ceux qu'il donne.

Voici d'abord, dans la colonne I, les partis du Reichstag; dans la colonne II, le nombre des suffrages exprimés en faveur de chacun; dans la colonne III, le produit de chaque nombre de suffrages multiplié par

$\frac{793}{7,673,970}$. (793 est le nombre des circonscriptions électorales et, par conséquent, des députés à nommer. 7,673,970 est le chiffre du total des suffrages exprimés dans tout l'empire.) Les produits obtenus dans la colonne III indiquent, *dans le système proposé*, le nombre de députés que devrait avoir chaque parti. (Bien entendu, il faut supprimer la fraction qui suit le chiffre fort, ou le remplacer par une unité ajoutée à ce chiffre.) Enfin la colonne IV indique le nombre de députés que chaque parti envoie actuellement au Reichstag, avec le suffrage dit universel.

PARTIS	Suffrages exprimés.	Représentation proportionnelle (<i>hypothétique.</i>)	Représentation réelle.
Social-démocrates	1,786,738	92,416	44
Centre	1,468,501	75,956	96
Conservateurs.	1,038,353	53,707	72
Nationaux-libéraux	996,680	51,567	53
Parti du peuple indépendant.	666,439	34,471	24
Parti de l'empire.	438,435	22,677	28
Antisémites.	263,861	13,648	16
Indépendants.	258,481	13,369	13
Polonais	229,531	11,872	19
Parti du peuple sud-allemand.	166,757	8,625	11
Alsaciens	114,702	5,933	7
Guelfes (Hanovre)	101,810	5,266	8
Ligue des paysans	66,298	3,429	3
Libéraux indépendants.	16,450	0,851	1
Danois	14,363	0,743	1
Non qualifiés	13,162	0,681	1

On voit par ce tableau que, sous le régime du vote actuel, sont avantagés : 1° Les partis réactionnaires (centre catholique, 20 députés de trop; conservateurs, 18 de trop, etc.); 2° les partis sectaires (Polonais, 7 de trop; Alsaciens, Guelfes, parti du peuple sud-allemand, chacun 2 de trop, etc.) Sont frustrés : le parti social-démocrate (44 députés au lieu de 92); le parti du peuple indépendant (24 au lieu de 35).

Deux considérations me paraissent ressortir de cette étude : 1° le progrès électoral du radicalisme et de la social-démocratie; 2° l'inefficacité forcée de ce progrès, à cause de la manière dont les circonscriptions sont taillées. Cette dernière constatation est un des bons arguments de fait

contre l'usage du parlementarisme par les partis de révolution sociale (1).

L'auteur de l'article demande une loi pour établir la représentation soi-disant proportionnelle. Le congrès socialiste de Gotha s'est associé à ce vœu.

Ainsi on veut se rendre maître de la loi. La loi est à la majorité conservatrice de la Chambre. Et pour la lui prendre, il faut lui demander à elle-même de se faire minorité en votant un nouveau système électoral. Bel exemple de cercle vicieux.

M.

(1) Voir la brochure *Réformes ou Révolution* que vient de publier le Groupe des étudiants socialistes, révolutionnaires, internationalistes de Paris (36, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève.)

LE MOIS

William Morris vient de mourir à Hammersmith le 4 octobre.

C'était, dans le socialisme moderne, une des plus nobles et des plus sympathiques figures, telle, que les haines passionnées des conservateurs autour d'elle, étaient silencieuses et rampantes comme des panthères léchant la main de qui les a domptées. Les cruelles et les perfides colères de nos ennemis, il les avait réduites à force de conviction, de hauteur d'esprit, d'exquise pureté d'intentions. A le voir préoccupé sans cesse des plus sereines espérances, toute son activité tendue vers l'Art, on s'accorda pour lui concéder son socialisme comme une originalité inoffensive; on s'accoutuma à le considérer comme un doux idéaliste créateur de rêves.

Mais on essayera en vain d'atténuer son adhésion à notre foi : il était bien des nôtres ! Sans doute, aucune hésitation à cet égard ne peut subsister, car lui-même a pris soin, à maintes reprises, de signifier clairement ses ferveurs par sa collaboration au journal socialiste *The Commonweal*, par exemple, et naguère encore, la maladie seule l'empêchait d'assister, dans l'immense salle de Queens-Hall, au Congrès international de Londres, où sa fille du moins, miss May Morris, vint apporter les regrets et l'expression des sympathies paternelles. Il était bien des nôtres et son œuvre est l'une des plus pures et des plus socialistes que ce siècle vit éclore. Par elle s'avère encore la puissance féconde de l'Idée — car on peut railler les idéalistes; ce sont eux qui mènent le monde ! par elle s'atteste encore la largeur de nos espoirs, car William Morris démontre, mieux que quiconque, que le socialisme n'est pas seulement un mouvement politique de quelque ampleur. Lui, dont l'influence considérable et bénie a eu et aura des répercussions infinies et bienfaisantes, ne fut point mêlé aux batailles électorales; ce fut, par la parole, la plume et l'action, dans le domaine spécial qu'il s'était élu et vers lequel les mystérieuses affinités de sa nature l'appelèrent, qu'il poursuivit sa propagande, qu'il proclama son amour pour les Pauvres et pour la Beauté, qu'il travailla de toutes ses forces au relèvement de l'humanité.

Et en attendant, pendant les heures sombres que nous avons à passer, resterons-nous, disait-il en terminant une conférence à Manchester, sottement inactifs, comme de beaux messieurs trouvant le travail trop vulgaire pour y mettre la main ? Agissons plutôt comme de bons ouvriers, préparant à la lumière vacillante d'une mauvaise lampe le travail du lendemain, ce lendemain où l'égoïsme sera vaincu, où il n'y aura plus ni luttes ni massacres, où l'art nouveau sera fondé, art glorieux, du peuple et pour le peuple, source de jouissance à la fois pour le créateur de l'œuvre et pour celui qui en profite.

Que l'on songe à cette phrase où se condense l'idée maîtresse que toute sa vie défendit W. Morris ! Elle est la synthèse d'une longue suite de dissertations sur le Bonheur et sur la Beauté qu'engendre fatalement le travail libre et dégagé d'intérêt égoïste. Il ne fit pas que disserter; cet idéaliste démontra, par des œuvres pratiques, tout ce que ces fières idées pouvaient dès maintenant donner : substituer le plus possible le travail agréable au

travail humiliant, mécanique, forcé, prouver la moralité du travail, et sa conséquence esthétique, et dès lors tout le bien-être et la dignité des ouvriers; voilà ce qu'il fit, en créant une série d'industries d'art.

Ce n'est pas en ces quelques lignes hâtives que j'écris sous l'émotion de la funèbre nouvelle, que l'on peut espérer de suffisants éléments d'une étude sur William Morris. Que je dise seulement qu'il naquit à Walthamstow, près de Londres, en 1834. Il connut à Oxford, Burne Jones et Rossetti, les deux grands peintres préraphaélites dont il resta l'ami et devint le collaborateur. Tourné d'abord vers la poésie, cet admirable artiste publia en 1858, *The Defence of Guenevere*, en 1867, *The Life and Death of Jason*, une traduction de l'Odyssée et un recueil qui fit sa réputation, *The Earthly Paradise*. On appréciera par le détail suivant sa renommée chez nos voisins : à la mort de Tennyson, Gladstone fit offrir à William Morris le titre de poète lauréat, titre orné de quelques rentes, et que Morris refusa simplement, parce que sa conviction artistique lui faisait croire à l'inutilité de cette glorieuse sinécure.

Avec Burne Jones, Ferd. Madox-Brown et quelques autres artistes, il fonda une maison de décoration avec l'espoir de provoquer en Angleterre une renaissance des arts décoratifs. Au début, ils eurent plus de promesses que de fonds et l'entreprise parut difficile, mais ce poète se voua résolument à l'œuvre et devint artisan. Il s'appliqua aux divers métiers et forma lui-même tous les ouvriers de la manufacture de Merton Abbey : tissage, teinturerie, fabrique de cretonnes imprimées et de papiers peints, tapis, vitraux, etc. Sa persévérance eut le succès qu'on sait. Après trente ans, on peut apprécier aujourd'hui l'effort d'après l'expansion actuelle de l'art décoratif anglais. Ce poète fabricant voulut aussi être imprimeur : il créa la *Kelmscott press* dont les chefs-d'œuvre typographiques font l'admiration de tous les amateurs de beaux livres. Enfin, par des conférences, *Lectures on Art*, il exposa ses méditations et ses conseils au sujet des arts décoratifs et dans un roman, *News from Nowhere* (Nouvelles de nulle part ou une époque de répit), il se plut à décrire ce que pourrait être la Société Future, régénérée selon des principes de justice, de fraternité et de beauté.

La *Société Nouvelle*, cette revue vaillante qui nous fit connaître tant de produits notables de l'intellectualité internationale, en publia, en 1892, la première traduction française. J'y renvoie ceux qui aiment à nous demander cette chose infaisable : décrire la société socialiste prochaine; ils y trouveront une agréable et séduisante peinture de ce que pourrait être cette société de demain; et si l'habileté et la solidité de l'argumentation ne les convainquent point, tout au moins ils ne pourront dénier le charme de ce récit, la grâce et l'harmonie des personnes et des décors, en une atmosphère délicieuse d'amour et de bonté.

Un écrivain belge qui a longuement étudié le mouvement d'art en Angleterre (1), après avoir donné d'intéressants détails sur la collaboration de William Morris et de Burne Jones pour toute une série de travaux, notamment les vitraux, résume ainsi sa louange :

« En dehors de l'admiration que j'ai pour ses œuvres poétiques et picturales, je tiens à rendre ici spécialement hommage à M. William Morris, parce qu'il est, je crois, l'homme qui, dans son pays, a le plus contribué à l'avancement de l'art décoratif et à l'amélioration générale du goût du public anglais. Par de très intéressantes conférences, par de nombreux articles, par des expositions organisées par lui, par l'établissement de ses fabriques artistiques, enfin, par les œuvres qu'il a lui-même produites dans les arts décoratifs et par celles qu'il a exécutées avec M. Burne Jones, il est celui qui a le plus utilement travaillé à l'éducation artistique de son pays. Il a été puissamment secondé en cette tâche par le peintre-poète Walter Crane... »

Walter Crane! Nom qui s'évoque parallèlement à celui de William Morris! Grand

(1) O.-G. DESTRIÈS, *Les Préraphaélites anglais*.

artiste lui aussi ; et socialiste, lui aussi — ce n'est donc point un hasard ! — à qui nous devons les splendides estampes commémoratives du Premier Mai et de la Commune de Paris.

Les réunions socialistes du quartier d'Hammersmith se tinrent longtemps dans la maison de Kelmscott et de là rayonna loin l'influence de W. Morris. Un délégué français me disait, au congrès de Londres, que tout le socialisme anglais était préraphaélite : et dans l'exagération de cette boutade, il y avait la constatation de ce fait que, chez nos voisins d'outre-mer, peut-être plus que sur le continent, les socialistes comprennent la nécessité de poursuivre, en même temps que des transformations économiques ou politiques, des améliorations morales, intellectuelles, esthétiques de la classe ouvrière. La révolution sociale les embrasse toutes et les rend toutes également indispensables. Le savant qui s'y consacre à l'Extension universitaire, l'artiste qui y veille à l'atelier et dans les fabriques, le député qui les défend dans les réunions publiques, le coopérateur qui les réalise dans les groupements ouvriers, sont tous des socialistes ayant bien mérité de l'humanité.

Lorsque je proposai, à la Chambre des représentants, l'an passé, quelques idées sur *l'Art et le Socialisme*, ce fut sous le haut patronage de William Morris que je les plaçai. C'est pourquoi, bien que la chose paraisse sans doute extraordinaire en ce pays de Belgique où tant de gens ne pensent pas plus haut que leur ventre, en ce journalisme marécageux où des individualités de l'importance de William Morris n'obtiennent pas dix lignes nécrologiques, j'ai voulu que le *Peuple* au moins ne fût pas complice d'un pareil silence et que ces quelques phrases, hommage indigne d'une telle mémoire, allassent ensevelir de respect son nom dans nos cœurs socialistes et porter à nos frères d'Angleterre qui le pleurent, l'hommage attristé du Parti ouvrier de Belgique.

(*Le Peuple.*)

JULES DESTRÉE

COLLÈGE LIBRE DES SCIENCES. — Le Collège libre des sciences sociales reprendra ses cours à Paris, 8, rue de Tournon, tous les jours de 4 h. 1/2 à 6 h. 1/2, à partir du 9 novembre prochain. Notre collaborateur Albert Métin, continuant l'étude comparée des *mouvements populaires et des doctrines sociales révolutionnaires* qu'il a commencée l'an dernier, traitera cette année la période qui va de 1830 à 1848. Il exposera l'état économique de la France sous la Restauration et sous Louis-Philippe. Il étudiera les premiers théoriciens français qui ont envisagé la civilisation et l'histoire d'un point de vue social et non plus politique (particulièrement Saint-Simon et Fourier). Il montrera le développement du communisme révolutionnaire dans l'aile gauche des républicains, pénétrée des théories de Babeuf par l'influence de Buonarroti et de ses amis. L'icarienisme de Cabet, les théories de Pierre Leroux, celles des socialistes religieux, le collectivisme d'État de Louis Blanc et les divers socialismes réformistes conduiront le cours jusqu'à la Révolution de 1848. Il se terminera avec l'échec des essais pratiques et la répression de la propagande sous la deuxième République française. Conformément à la méthode exposée l'an dernier, l'analyse des doctrines et l'histoire sociale seront traitées simultanément et dans leurs rapports, l'exposé d'un système étant suivi de recherches sur sa pénétration parmi les prolétaires et son influence directe sur les révolutions et les émeutes et les mouvements populaires.

HISTOIRE SOCIALE DE L'ÉGLISE ⁽¹⁾

DEUXIÈME PARTIE

LE CHRISTIANISME ET LES BARBARES (suite).

XIII

Un moment on put croire que cette société durerait. Le IX^e siècle fut presque une renaissance. Charlemagne avait fondé des écoles, il avait appelé à sa cour d'Aix-la-Chapelle Pierre de Pise et Warnered Alcuin, Clément l'Hibernien, Jean Scot Erigène apparaissaient successivement. Avec celui-ci la philosophie reprenait rang et position, et dès le premier moment semblait s'établir avec tant de force qu'on l'eût dit assurée d'un long avenir. L'identité de la philosophie et de la religion, ce qui était certainement la conception la plus haute qu'on pût avoir à cette époque, Jean Scot Erigène l'entrevit clairement. Il ne disposait cependant que de peu de livres : Le *Timée* et le *Phedon* de Platon, les *Catégories* et l'*Interprétation* d'Aristote ; avec cela le pseudo Denis l'Aréopagite. Mais il avait en 825 fait un pèlerinage en Grèce et l'accalmie relative qui s'était faite par le triomphe de la papauté et de la monarchie franco-germaine permit à la conception de Jean Scott de prendre tout son développement et de jeter la racine de ce qui plus tard sera la scolastique et la vie intellectuelle de l'Eglise et de l'Europe pendant trois siècles.

Il existe une tendance singulière parmi les philosophes, celle de croire à l'engendrement spontané et presque surnaturel des idées en mode direct et purement spirituel sans qu'on ait à tenir compte d'aucune condition de milieu et de temps. On attribue l'éclosion inattendue de la scolastique tout entière dans l'esprit d'Erigène à ce hasard qu'il fut mis en possession de deux ou trois volumes oubliés, et à cette circonstance que les œuvres de

(1) Suite. Voir la *Société nouvelle*, nos 48, 49, 115-116, 117, 118, 120, 121, 126, 130, 133, 135 et 143.

Denis l'Aréopagite transmises à Louis le Débonnaire par l'empereur Michel le Bègue lui tombèrent sous les yeux. De même, on fera plus tard sortir toute la renaissance de certains ouvrages, transportés par des savants de Constantinople en Italie. Sans doute, il faut toujours une étincelle pour qu'un feu s'allume; seulement, quand le foyer est préparé, l'étincelle se trouve toujours, tandis que tous les flambeaux s'éteignent lorsqu'ils sont jetés sur la pierre. On doit se demander non seulement à quelles sources puisa cette philosophie si inattendue du IX^e siècle, mais comment il s'est pu faire qu'entre le VIII^e et le X^e siècle le besoin d'une philosophie complète ait pu se faire sentir. Jean Scot releva à la fois de la tradition antique (il va aux dernières conséquences du platonisme), il est pénétré du mysticisme de son temps, et en même temps un grand panthéisme vague, indéterminé, oriental, l'envahit. Jean Scot imagine Dieu, l'absolu, comme le fond inépuisable d'où procèdent les êtres, mais non les êtres eux-mêmes tels qu'ils existent. De l'absolu sortent d'abord non pas les arbres ou les hommes que nous voyons, mais l'homme en lui-même dans sa formule abstraite, dans son type premier. De ces types qu'il appelle les universaux descendent ensuite les êtres particuliers dont l'univers est composé, et pour Jean Scot, par conséquent, ces universaux ne constituent pas seulement des généralisations de notre esprit, mais ils sont réels, d'une réalité objective pareille à celle des objets visibles et palpables. Il était ainsi le père de ceux que le scolastique appelle les réalistes. Une pareille doctrine formait bien le point convergent où devaient se toucher le platonisme et le gnosticisme. En effet, pour Jean Scot, ces archétypes, ces universaux, n'étaient pas seulement des réalités logiques, des catégories de l'être comme chez Platon, mais il leur donnait une personnalité mystique qui les faisait à la façon gnostique agir comme des esprits intermédiaires entre l'homme et Dieu. Puis, au delà de cette vision de Dieu éliminant de lui l'univers et s'objectivant par degrés successifs, en allant du général au particulier, Jean Scot avait une autre vision venant de plus loin encore que d'Alexandrie ou d'Athènes. Pour lui toutes choses originellement contenues en Dieu doivent à la fin retourner en lui et se reperdre dans l'éternel repos. Il y avait pour lui quatre formes fondamentales : Dieu qui n'est pas créé et qui créa ; les universaux qui sont créés et qui créent eux-mêmes ; les êtres contingents qui sont créés, mais qui ne créent point ; puis alors et comme la forme définitive, celle qui ne crée pas et qui n'est pas créée, celle en qui tout se résorbe. Qu'est-ce, sinon le nirvanâh bouddhique, le néant qui est resté le fond de la religion et de la philosophie de l'Occident, parce qu'il était le fond de ces natures barbares à la filiation desquelles, aujourd'hui même, nous n'avons pas cessé d'appartenir. Cette notion ou plutôt ce sentiment irrésistible, toujours pré-

sent, du non-être plus grand que l'être, et finissant par le dévorer, Dieu lui-même avec l'univers sorti de lui, résorbés dans le néant, ni Rome ni la Grèce n'auraient pu les concevoir. Mais toute une humanité inférieure, ennemie, immense, était venue, et la première fois qu'elle s'était révélée à elle-même dans la religion chrétienne, comme la première fois qu'elle prenait conscience d'elle-même dans la philosophie, c'était le néant qu'elle exprimait comme la vérité supérieure et unique en laquelle tout le reste, Dieu compris, doit s'évanouir.

Ainsi se manifestaient des influences lointaines, profondes, lorsqu'il eût été si simple que le monde européen reçût au IX^e siècle une autre impulsion, celle-là active, bienfaisante et tout émancipatrice. Au moment où l'Occident chrétien se replongeait dans l'absolu et confessait sa propre stérilité, de toutes parts les Sarrasins enserraient l'Europe méridionale. En 850 ils avaient envahi la Sicile, fait de Palerme leur capitale. Amalfi et Naples entraient bientôt avec eux dans un système d'alliances. L'Espagne allait leur appartenir presque entièrement. Venise se constituait en dehors des influences occidentales. C'était déjà la papauté cernée. Et avec les Sarrasins un esprit nouveau était entré dans le monde, esprit d'analyse, d'expérience et de science pratique et concrète. L'Alexandrie des Ptolémées ressuscitait, allait refaire son tour de la Méditerranée, laissant à l'Europe, comme un cercle inférieur, l'Alexandrie des gnostiques et l'Égypte des mystères. L'alchimie promettait des découvertes, la médecine faisait des progrès. Comment se fit-il qu'un esprit si actif, si naturellement pénétrant et agressif ne réussit à entamer l'Europe chrétienne d'aucun côté? Cependant l'Occident possédait certains livres de médecine, comme il avait des fragments de philosophie. Comme le constate M. Daremberg dans ses *Recherches sur la médecine au début du moyen-âge, du VI^e au XI^e siècle*, des traductions d'Hippocrate avaient été faites au V^e et au VI^e siècle.

Il y avait des instituts littéraires depuis Charlemagne; des moines, des laïcs consacraient à l'étude les loisirs que leur faisait une paix relative de l'univers. Et les reliques, les prières, l'attente perpétuelle de l'intervention miraculeuse des saints restaient les seules préoccupations de l'Occident et étouffaient dans le germe toute notion des choses de la nature. M. Daremberg, il est vrai, qui veut rétablir la tradition antique par le seul effet des livres, objecte l'école médicale de Salerne où, dès 846, dit-il, on peut signaler des noms de médecins. Mais il oublie qu'à ce moment précisément Salerne et Capoue étaient entrées avec Naples et Amalfi dans le système des alliances sarrasines. C'était donc une institution véritablement arabe que l'école de Salerne. En revanche, l'univers chrétien tout entier, compact, restait voué à l'antiniture. Jean Scot était allé en Grèce, en Orient dès 825; il n'en

avait rapporté que le gnosticisme et le nirvânah bouddhique. Il s'était assimilé lui-même dans sa nature barbare ce que la barbarie occidentale pouvait naturellement et spontanément s'assimiler. Lui, un homme de cette puissance intellectuelle, et comme il ne s'en trouva pas un second avant plusieurs siècles, Jean Scot Erigène, comprit dès l'abord dans son ensemble et poussa jusqu'à ses derniers développements la philosophie de l'absolu, mais pas plus que son milieu il ne réussit à rien entendre à la science contingente et pratique. A ce point la naissance et la propagation des idées et des convictions sont chose organique. Tant qu'une société réussit à se suffire avec ses propres forces elle poursuit son évolution directe et positive et vis-à-vis des influences contraires déploie une résistance invincible. Le milieu barbare, étranger à tout équilibre social, sans passé, sans notion par conséquent de relativité, ni dynamique ni statique, s'était formé par le subjectivisme pur, et allait épuiser jusqu'au bout l'idée de l'absolu. Ce n'est que lorsqu'il se serait détruit lui-même par son impossibilité de fonder une société durable, ce n'est qu'alors qu'il devait s'ouvrir à des courants de science et de liberté. Mais, auparavant, il fallait que son subjectivisme triomphât des instincts même les plus élémentaires de la raison.

Tous les dogmes, tous les symboles que nous avons vus jusqu'ici naître et s'élever lentement, pour se condenser en des formes définitives et dominantes jusqu'à ce qu'ils allassent reposer à l'horizon en couches immobiles et lointaines, tous ces dogmes avaient toujours répondu à des nécessités historiques et sociales. Il fallait que le subjectivisme barbare et chrétien eût son expression extrême en laquelle il s'incarnât tout entier sans que jamais on pût rien imaginer au delà. Parallèlement à la philosophie de Jean Scot, qui accordait la réalité objective, non seulement à Dieu, mais encore à ses universaux, généralisation par laquelle notre esprit synthétise les choses concrètes, et qui allait jusqu'à résorber Dieu et le monde dans une conception pour ainsi dire positive du néant, à la même époque et par les mêmes raisons l'Eglise affirmait le dernier et le plus profond de ses dogmes : la présence réelle. Saint Justin avait montré la voie en déclarant, dans son platonisme, que toute vérité dogmatique répond à une réalité objective. Jean Damascène († 754) était allé jusqu'à dire que le pain et le vin, après la consécration, ne sont plus seulement des figures, mais qu'ils sont changés en corps et en sang du Christ. Le second concile de Nicée (787) avait adopté en principe cette théorie, mais il fallait le IX^e siècle, allant aux dernières conclusions du subjectivisme, — sous le nom de philosophie réaliste, — pour que l'on pût croire effectivement à la présence réelle de Dieu sous les espèces eucharistiques. L'homme, après s'être rendu dans la personne du Christ consubstantiel à l'absolu divin, c'est-à-dire encore à son propre être élevé à

l'absolu, maintenant résorbait cet absolu dans son propre néant par l'effet de paroles sacramentelles présidant à une manducation physique. Etrange figuration et la dernière de la série positive. Dieu sorti de l'homme y rentrait pour s'y perdre. Le cercle se refermait sur lui-même pour rester désormais immobile et complet.

D'un pareil dogme ait pu être accepté par les générations suivantes sur la foi de celles qui avaient précédé, il n'y a là rien d'étonnant. Toute conception, une fois qu'elle s'est identifiée avec l'homme, finit par faire partie organiquement de lui-même et se transmet aussi naturellement par la filiation que les autres formes intellectuelles et physiques. L'important est de saisir une idée générale à sa formation même, à ce moment mystérieux où la conscience publique l'accepte et s'en pénètre. Il fallait que le IX^e siècle eût déjà bien profondément le sentiment de son impuissance sociale et qu'il considérât la religion comme ayant atteint sa dernière expression, pour qu'il conclût à cette éclipse de la divinité, la transsubstantiation, provoquant ensemble l'effacement de l'humanité même. Ce moment extraordinaire où l'on imaginait l'homme et Dieu s'unissant par une pénétration mystique, et en somme se neutralisant l'un par l'autre, qu'était-ce sinon l'homme et la divinité reconnus consubstantiels dans le même néant? La vie monacale avait pu seule donner ce résultat extrême. Le renoncement humain avait conclu au renoncement divin. Dieu et l'homme se donnaient l'un à l'autre, et cela dans la matérialité la plus palpable, en faisant réciproquement obstruction de leur essence et de leur personnalité propres, et cette indivision, cette synthèse dernière, cette confusion corporelle n'avait d'autre prix que le repos de l'âme et sa léthargie dans un quiétisme semblable au nirvânah bouddhique. Ainsi le même sentiment se faisait jour dans la religion et dans la philosophie, comme un irrésistible besoin du siècle de sortir d'une vie qui n'avait pas de passé et qui n'avait pas de but.

XIV

En effet, l'organisation que Charlemagne avait essayé de donner à l'Europe avait bientôt montré sa stérilité radicale. Le subjectivisme absolu que nous venons de voir si puissant dans les âmes, Charlemagne avait essayé de le réaliser dans les faits, et des deux côtés il n'était compatible ni avec la vie ni avec un ordre durable.

Charlemagne avait cru qu'il suffisait de constituer la grande propriété dans l'Eglise et dans la seigneurie pour étouffer la révolution et assurer son expansion à une société normale. La révolution était étouffée, mais pas l'écrasement de la petite classe libre et active, les sources de la production

et de la richesse étaient atteintes. En immobilisant le corps social, en parquant les agents spontanés de la circulation et de la vie, l'empereur féodal avait sans doute assuré d'abord un semblant d'autorité et de stabilité, mais une société sans mouvement libre et sans renouvellement naturel ne pouvait que se consumer elle-même jusqu'à ce qu'elle tombât d'épuisement.

Les deux propriétés établies l'une en face de l'autre, celle de l'Église et celle de la féodalité militaire, eussent pu se faire équilibre peut-être, et se nourrir réciproquement, si elles avaient été de nature différente, l'une, par exemple, agricole, et l'autre industrielle. Entre les deux l'échange se serait établi; par conséquent le commerce, par la sollicitation réciproque des activités inhérentes à chacune d'elles. Le jour où la caste militaire se sera faite industrielle et commerçante, comme plus tard dans les républiques italiennes et dans les Flandres, elle disparaîtra comme puissance féodale, mais elle rendra la vie à la société ambiante. Au IX^e siècle, au contraire, l'industrie n'était exercée que pour les besoins du fonds. Les capitulaires donnent l'énumération des ouvriers industriels employés sur les domaines de la couronne; toutes les branches de la couronne y sont représentées, depuis l'orfèvre et le tailleur jusqu'aux fabricants d'ustensiles de ménage et d'exploitation. Et les choses restèrent ainsi. Quand Guillaume de Normandie envahit l'Angleterre en 1066 et qu'il dressa le registre cadastral du Domesday, il recense le nombre et la condition des habitants de chaque district : les *villani* y figurent pour 108,407 et les *servi* pour 25,156. Ceux-ci, comme le pense Kennet, étaient des esclaves industriels travaillant, non seulement au profit, mais à l'usage exclusif des maîtres ecclésiastiques et féodaux. Le Domesday ne compte que douze individus qualifiés de *servientes* et un seul appelé *mercenarius*. Ce registre ne s'applique, il est vrai, qu'aux campagnes, mais les villes n'avaient aucune existence propre. Guillaume les partage pêle-mêle avec les campagnes entre les barons, les monastères et les évêques. Point encore d'existence industrielle et commerciale indépendante. Ainsi nous avons vu la civilisation romaine périr par le libre échange absolu, les richesses finissant par se concentrer exclusivement aux mains des exploitants industriels. Cette fois la consommation allait naître de l'absence complète de tout échange : dans les deux cas, un équilibre stable et renouvelé était rendu impossible.

Entre ces deux propriétés tirant tout de leur propre fonds et le consommant sur place, la situation n'était même pas égale. Ainsi elles ne pouvaient même pas coexister jusqu'à l'épuisement commun. L'une devait dévorer l'autre. La propriété ecclésiastique étant collective et ne se transmettant pas par la filiation, n'avait pas, comme l'autre, au même degré, les charges de la famille, c'est-à-dire des non-valeurs économiques, la femme et l'enfant,

et, en même temps, pour se reconstituer perpétuellement, elle opérait un drainage constant de membres valides dans le sein de la propriété féodale. Ce drainage devient de plus en plus actif à mesure que la propriété féodale s'appauvrit, si bien qu'au X^e siècle ce ne sont plus seulement les personnes de conditions inférieures, mais les seigneurs eux-mêmes qui de toutes parts entrent dans les monastères ; mais cela même n'eût pas suffi pour précipiter l'absorption des féodaux, si Charlemagne n'avait pas établi au profit des monastères et des églises, en même temps qu'il leur accordait l'inamovibilité, un impôt perpétuel qui devait forcément opérer en leur faveur l'enrichissement continu et progressif. L'établissement de la dîme à laquelle étaient sujets tous les domaines féodaux, même ceux de la couronne, prenait, pour ceux qui devaient la fournir, des proportions d'autant plus néfastes, qu'ils étaient davantage appauvris. Car retrancher un dixième de son opulence se fait à peine sentir, tandis qu'une part proportionnelle retirée de la médiocrité la fait sombrer dans la gêne et bientôt dans l'insuffisance et la misère.

Pour juger des effets d'une action économique il faut, d'ordinaire, un temps assez long. Ici, l'action était si directe et si simple que les résultats en furent presque foudroyants, car un siècle est peu de chose en pareille matière.

Vers le X^e siècle les seigneurs devaient reprendre leur rôle de routiers et de brigands pour se suffire. Pendant que les uns, les princes mêmes, tels que Hugues I^{er}, duc de Bourgogne, et un empereur, Henri II, entraient dans les couvents, un grand nombre n'avait plus, comme principal moyen d'existence, que la violence et la déprédation. Qu'était-ce pour eux, sinon l'extrémité où ils étaient acculés, de joindre une industrie qui leur fut propre à l'exploitation normale qui leur manquait ? Ils ne pouvaient exercer d'autre industrie que celle de la violence et de la guerre, puisqu'ils n'en connaissaient pas d'autre ; mais il n'en est point de moins féconde, parce qu'au prix de risques énormes, elle ne donne que des résultats précaires et incertains. La guerre et le vol sont les industries primitives. La lutte pour la vie a commencé par là et elle y retombe périodiquement, mais c'est une ruine certaine pour ceux qui n'ont pas d'autres moyens.

Aussi vers l'an 1000 le monde laïque était-il perdu, anéanti. De 987 à 1059, c'est-à-dire en soixante-treize ans seulement, on compte quarante-huit épidémies et famines. Le prix du muid de blé s'élève à 60 sols d'or. En même temps les serfs se révoltent ; à bout de forces, ils essaient de réagir. Partout ils forment des réunions, des conventicules pour se prêter aide et secours contre les seigneurs, eux-mêmes à bout de ressources.

Li païsan et li vilain,
 Cil del boschage, cil del plain,
 Par vinz, par trentaine, par cinz
 Unt tenu plusurs parlemenz

dit le *Roman de Rou*.

Mais le peuple est épuisé; il n'a pas l'énergie de combattre. La réaction des nobles est atroce. On saisit les malheureux, on leur brise les membres, on promène à travers les villages les tristes victimes, les mains coupées, les yeux arrachés, pour inspirer la terreur. La terreur fut obtenue; le vilain tomba plus bas que jamais; mais dans le rôle du paysan, le monde féodal laïc avait rendu ce qui lui restait de souffle vivant.

En revanche, la propriété ecclésiastique s'était arrondie à vue d'œil. Tout autre intérêt avait cédé devant la soif ardente de lucre et le besoin d'acquérir une situation économique indestructible et dominante. L'Eglise sentait bien que là seulement son indépendance pouvait être assurée, en attendant qu'elle y puisât les moyens d'y établir sa suprématie.

XV

Pour déterminer le rôle de l'Eglise et son agrandissement progressif pendant cette époque obscure, on a pris un moyen commode. On a inventé un prétendu pacte de Charlemagne, en vertu duquel, dès le commencement du IX^e siècle, une distinction fondamentale était établie entre le pouvoir temporel. On n'a plus alors qu'à suivre la marche parallèle et les conflits de ces deux entités métaphysiques et tout s'explique le plus simplement du monde jusqu'à la fin du moyen-âge et, au besoin, jusqu'aujourd'hui.

Certes, ces deux grandes institutions corollaires se sont déterminées réciproquement et ont fini par absorber en elles une partie de l'action sociale pendant une longue période de temps; mais pas plus qu'aucune autre institution humaine, elles ne sont sorties d'un pacte et d'une volonté préconçue.

Au IX^e siècle, personne n'eût été capable de s'élever à ces générosités. Charlemagne ne croyait nullement établir à Rome un pouvoir spirituel rival du sien! Dans ses capitulaires comme dans le fait l'Eglise était sa sujette. A Rome, les monnaies étaient frappées au nom de l'empereur. Il y envoyait des *missi* pour tenir les plaids de justice comme dans le reste de l'empire. Les évêques étaient sous la juridiction impériale, tant pour le temporel que pour les choses spirituelles. Les capitulaires leur défendent de prendre plusieurs femmes, de répandre le sang, mais aussi de dire la messe sans y communier, d'introduire dans la liturgie d'autres anges que

Michel, Gabriel et Raphaël, etc. Les monastères sont soumis à des règles précises. On défend aux prêtres de faire usage d'incantations magiques. Charlemagne convoque lui-même des conciles pour établir ou combattre certains dogmes, comme nous l'avons vu. Les conciles font partie des moyens de gouvernement, sans distinction entre le spirituel et le temporel. Cela est accepté par l'Eglise. Léon III excommunie quiconque résiste aux prescriptions de Charlemagne (*ep. II et seq ad Carolnm Aug.* LABBE). Cette confusion subsiste. Le pape ayant soulevé les fils rebelles de Louis le Débonnaire, les évêques menacent le pape de l'excommunier s'il viole la fidélité jurée à l'empereur (833). En revanche, le concile de Thionville ratifie le partage entre les fils de Louis le Débonnaire. Serge II jure fidélité aux maîtres de l'Occident. Il serait trop facile de multiplier ces exemples qui se retrouvent dans tous les monuments de l'époque. Personne parmi les évêques ou les papes ne songe à établir cette division fondamentale. Ils vivent comme les barons. Ils ont les mœurs féodales. Ils ne se distinguent sous aucun rapport du monde qui les entoure. Du VII^e au XI^e siècle il n'y a, pour ainsi dire, pas un seul pape qui ne meure de mort violente, qui ne doit son élévation à la conspiration ou aux assassinats. Ils s'allient aux Sarrasins quand l'intérêt le veut. La polygamie règne à Rome. Boniface VI, Sergius, Jean X ont des mœurs qui ne sont pas dépassées par celles d'Alexandre VI.

Non, aucune antinomie fondamentale n'est établie d'abord entre deux pouvoirs que l'on ne conçoit même pas comme distincts ; mais la puissance ecclésiastique grandit et se constitue séparément en rivale et bientôt en maîtresse, parce qu'elle possède en elle-même non seulement des hommes ayant des vues spéciales et un esprit particulier, mais bien parce qu'elle possède un principe organique. Ce principe est le monastère et la propriété collective ; c'est par là qu'elle se sépare du monde laïque, et non point parce qu'elle s'emparerait de l'influence spirituelle et laisserait à l'autre l'action temporelle.

Jamais cette distinction n'est entrée dans l'esprit de l'Église, qui a toujours revendiqué, quand elle l'a pu, le pouvoir intégral, absolu, s'exerçant dans tous les domaines à la fois. Mais une distinction s'établit à la longue par l'essence même de formation communiste se recrutant et se développant sur un mode distinct et en opposition naturelle avec l'établissement individualiste et féodal. Ainsi sont nés deux pouvoirs rivaux dans la société européenne.

Mais il est si vrai que l'Église ne songe point d'abord à constituer ce pouvoir spirituel dont on l'a tant louée, que pendant toute sa période de croissance, qu'elle eût dû consacrer à la délimitation du gouvernement des

âmes, sa mission spirituelle lui échappe entièrement. Dès le milieu du IX^e siècle et pendant tout le X^e siècle plus un seul concile ne se réunit pour discuter et établir les points de croyance et de dogme. En 859, au concile de Savonnières, les évêques jurent en présence de Charles le Chauve une union indissoluble pour la réforme des rois, des grands et du peuple et à partir de ce moment ce ne sont plus que conciles et synodes ayant pour but de conquérir la puissance politique et mieux encore de défendre et d'étendre les propriétés ecclésiastiques et d'anathématiser ceux qui y portent atteinte. C'est alors que naissent les innombrables et terribles formules contre ceux qui ravissent le bien des moines et des églises. Et c'est sur ce terrain et sur nul autre que reste engagée la lutte contre le monde laïque.

Nous en avons vu le résultat. Aussi, vers l'an 1000, alors que la détresse du monde féodal était irrémédiable, l'Église arrivait au point culminant de sa prospérité. C'est alors que sur la surface presque entière de l'Europe elle put renouveler et reconstruire toutes ses cathédrales, « quoique la plupart, comme dit Glaber, fussent encore assez belles et n'eussent nul besoin de reconstruction ». Une légende a été forgée par le clergé, celle de la croyance à la fin du monde répandue vers l'an mil, et qui aurait fait affluer les dons, permettant à l'Église de bâtir partout et d'élever les témoignages de sa grandeur. L'idée de la fin du monde était naturelle ; en effet, le monde féodal se sentait périr, mais de pareilles croyances ne naissent que dans le désespoir ; elles en sont l'expression sociale. Le monde laïque n'avait plus de dons à faire, il était ruiné. Et le triomphe de l'Église était si bien temporel et non spirituel, que de 1000 à 1050 les évêques s'emparaient du pouvoir sur presque toute la surface de l'Europe. Le peuple s'était rejeté dans leurs bras. Ils s'en aidèrent pour conquérir révolutionnairement la principauté. Ainsi le monde féodal, exproprié de ses domaines, l'était en même temps du pouvoir politique.

XVI

Que lui restait-il à faire ? Réunir ses restes et résister encore ? Il le fit et c'est alors qu'il trouva en Allemagne une nouvelle maison impériale et un chef dans Othon. C'est avec cette maison que la lutte suprême s'engagea. D'autre part il était bien las, et l'Église venait d'avoir une idée géniale, celle de débarrasser définitivement l'Europe de la puissance féodale et de la jeter tout entière sur l'Orient, où elle périrait ou se taillerait des domaines nouveaux pour le plus grand bien de l'Église. En même temps que se levait Othon comme défenseur du monde laïque, Gerbert (Sylvestre II, 999) concevait l'immense opération des Croisades.

Mais l'Église devait connaître une contraction dernière, une affirmation définitive de son principe propre avant de pouvoir rompre radicalement avec le monde laïque et essayer de se constituer comme puissance unique de la société parfaite. Toutes ces prétentions n'avaient été que latentes, quand elle trouva l'homme qu'il lui fallait, Grégoire VII. Ce moine osa affirmer l'Église des moines et l'opposer même aux évêques, car eux aussi étaient infestés de l'esprit individualiste et féodal. Ce ne fut pas contre le monde laïque mais bien contre les évêques qu'il agit d'abord. Eux-mêmes s'étant aidés du peuple pour conquérir la principauté, Grégoire VII rejeta l'Église entière dans le mouvement révolutionnaire pour les déposséder et concentrer toutes les forces religieuses dans le principe monacal et la propriété collective. Son premier acte fut de convoquer un synode où le mariage des prêtres fut interdit. En même temps il attaqua le principe même de la propriété seigneuriale et tout pouvoir laïque. « Qui ne sait, écrivait-il à Heriman, évêque de Metz, que les premiers rois et les premiers princes ont été des hommes méconnaissant Dieu..., qui ont usurpé le pouvoir sur les autres hommes leurs égaux. L'Église seule possède légitimement parce que seule elle possède pour tous. » (LABBE, *Concil.* X, p. 269.)

En 1705 il convoquait à Rome un second concile, défendant solennellement aux princes l'investiture ecclésiastique. Ce n'était pas la séparation du temporel et du spirituel, c'était la division de l'Église contre l'Église même, le communisme d'un côté, l'individualisme féodal, princes et prêtres, de l'autre. Le clergé marié et propriétaire se réunit à Worms avec l'empereur Henri IV, excommuniant le pape révolutionnaire. Les moines et le peuple, en revanche, entamèrent la guerre contre les évêques unis aux grands.

Pierre Damiens et Lanfranc les accusent publiquement d'immoralité, de corruption. La lutte fut courte. En trois ans Grégoire avait vaincu, Henri IV était à ses pieds. Ce n'était pas une guerre, mais l'explosion spontanée d'une force latente, immense, irrésistible, depuis longtemps accumulée. Le peuple pour procréer et produire, l'Église monacale pour posséder et dominer. N'était-ce pas assez? N'était-ce point là un monde complet? Et tel que nous l'avons vu se former au sein de la barbarie féodale!

Ce triomphe devait avoir son lendemain, comme toutes les choses humaines, mais le monde féodal était condamné. Il ne lui restait plus qu'à se dévorer lui-même ou à se ruer au dehors pour essayer d'y ressaisir la vie. Des expéditions comme celle de Robert Guiscard et de Guillaume de Normandie avaient tenté de faire servir l'Europe à l'assouvissement de la détresse de la féodalité. Ces Normands émigraient, dit le moine Guillaume de Poitou, parce que la Normandie n'était plus, comme le reste du continent,

qu'une Égypte, une Thébaïde par la multitude des monastères. Mais ces expéditions ne pouvaient suffire ni à la détresse des féodaux ni à l'ambition de l'Église communiste. Il fallait que la féodalité fût arrachée de sa base, roulée tout entière aux confins de l'empire pour aller s'engouffrer au tombeau de son Dieu. Cette fois le néant chrétien essayait de saisir sa proie tout entière.

Nulle époque n'avait déployé plus de forces, déployé plus de passions, versé plus de sang et de larmes que la féodalité barbare. Tant d'efforts avaient été vains, tant d'efforts inutiles. C'est que la féodalité portait dans son sein ce solitaire formidable, l'Église monacale, qui seule s'était engraisée de ce sang et de ces forces. Avec quelle confiance cependant ces barbares s'étaient abandonnés à l'Église ! Elle avait ruiné la civilisation gréco-romaine par la barbarie, et maintenant elle mettait la barbarie en demeure de se suicider elle-même. L'Europe était finie si les infidèles ne l'eussent sauvée en lui dérobant son Dieu.

Fin de l'Époque barbare.

VICTOR ARNOULD

(A suivre.)

VERS

L'IVRESSE (1)

Étaient placés, face à face, dans ce caveau,
Au long des murs, sur double rang, trente tonneaux.

Jadis, un vieux marin qui sculptait des navires,
Les avait blasonnés aux armes de l'Empire.

Ils reposaient dans l'ombre, et leurs ventres songeaient
Aux grands buveurs dont les gosiers les allégeaient.

Des aigles d'or, tenant le globe entre leurs pattes,
Ecartelaient sur eux, leurs ailes écarlates.

Leur bonde était taillée en couronne, leur bois
Semblait du plomb, si large et lourd était son poids.

Les plus anciens se décoraient de sycomore
Et des vins de cent ans fermentaient dans leurs pores.

Ils recélaient en leur silence et leur sommeil,
Ce qui fut l'air, les fleurs, les fruits et le soleil,
Et les ressuscitaient, soudain, en cris de liesse,
Les soirs de désirs fous et de rouges ivresses.

Pour surprendre dans les bons vins et leur couleur,
Un peu du goût qu'a le bonheur,
Je suis entré dans ce caveau, l'âme légère.

(1) Ce poème fait partie d'un livre prochain : *Les Visages de la vie*.

En des coins d'ombre et d'or, les flores
 Héraldiques des verres
 Couraient autour des étagères ;
 Aux plafonds bas, se bosselaient des mascarons
 Qui souriaient, d'un rire épais et rond,
 A des kobolds, dégringolant d'un fût ;
 Un faune en bois dansait sur un bahut,
 Et par la porte ouverte, au fond d'un corridor,
 On pouvait voir les mâts, les docks, le port
 Et la montagne insigne,
 Où pour les vins futurs se mûrissaient les vignes.

Un échange de gai labeur suant et fort,
 Aux temps de la saison massive et violette,
 Joignait le mont et la vendange au port.
 Les collines s'ornaient de pourpres bandelottes ;
 Les vendangeurs, plongés jusqu'à mi-corps
 Dans les feuilles et les branches vermeilles,
 Semblaient se remuer et travailler dans l'or ;
 Mille lueurs étincelaient parmi les pierres ;
 Les ceps montaient en faisceaux de lumière ;
 Toute la vie éclore en ces pays du Rhin
 Tenait et s'éclairait dans le raisin :
 C'était pour lui que les monts étaient verts,
 L'été brûlant, les gars joyeux, le fleuve ouvert
 Aux navires passant, joufflus de voiles,
 Et s'éloignant, la nuit, sous des grappes d'étoiles.

Devant ce site, où l'ombre au jour s'était unie,
 L'esprit heureux, les yeux ardents,
 Par mes lèvres, entre mes dents,
 J'ai longuement versé la force exquise et infinie.
 Avec douceur, l'ivresse a délié mon âme,
 Mon verre énorme était taillé en flamme,
 Je croyais voir du feu qui me versait du vin ;
 L'esprit s'abandonnait au merveilleux levain
 Et les muscles sentaient leur puissance renaitre.
 Vers les coteaux de pourpre et vers les floraisons

Fastueuses et profondes des horizons,
Onde à onde, s'illimitait mon être ;
Le paysage, avec ses eaux solennisées
Et ses siècles de guerre armés d'éclairs,
Se résorbait si bellement dans ma pensée,
Qu'il devenait moi-même et vivait dans ma chair.

La fusion naquit par un amour des choses
Si simple et violent, que je ne sentais plus
Battre mon cœur, sinon au flux et au reflux
Des profondes métamorphoses :
Je retrouvais mes mains, mes bras, dans les ramures
Et les enlacements des vignes mûres ;
Le mont lui-même était sculpté
Dans le bloc de ma volonté :
Je me soulais de vie immense et mutuelle
Et mes cinq sens se prolongeaient en elle
Si fort et si profondément,
Qu'elle semblait brûler et fermenter de tout mon sang

J'étais entré dans ce caveau l'âme légère,
Uniquement séduit par la gaieté des verres
Et la folie et son levain
Qui sommeillent au fond du vin,
Quand l'ivresse flamboyante et dardée,
Fondant le monde au feu qu'était mon cœur,
Jeta soudain jusque dans l'infini, l'idée
Que pauvre et nul je m'étais faite du bonheur.

ÉMILE VERHAEREN

Notes sur le Code pénal russe.

Si l'on veut formuler un jugement sur le caractère d'un peuple ou la nature d'un gouvernement, on doit se laisser guider principalement par les considérations que nous suggèrent les crimes imputés à ce peuple et les moyens employés par le gouvernement pour les punir.

Le Code pénal d'un pays est en quelque sorte un reflet de la vie nationale, car non seulement il nous révèle les désordres dont souffre l'organisme social et les moyens auxquels le gouvernement a recours pour y remédier, mais encore il nous montre l'état de culture morale de ce peuple.

Nous nous proposons ici de passer brièvement en revue les dispositions principales du Code pénal russe en faisant ressortir aussi clairement que possible l'influence qu'il exerce, d'après nous, sur la condition sociale du peuple slave, en tenant compte des principaux traits du système gouvernemental et en indiquant les causes du malaise dont souffre et se plaint la Russie.

Le Code pénal russe, tel qu'il a été corrigé et amendé dans l'édition publiée en 1885 à Saint-Pétersbourg, forme un compacte volume in-8° qui ne comporte pas moins de sept cents pages. Pour la disposition de son contenu, il n'est pas sans avoir quelque analogie avec le volume connu sous le titre de *Statuts révisés des États-Unis*.

Les crimes et délits sont groupés en douze catégories, correspondant chacune à ce que l'on appelle un « Titre » dans les *Revised Statutes*. Chaque titre comprend plusieurs chapitres, leur nombre variant de deux à quatorze et chaque chapitre est à son tour subdivisé en « sections » dont le nombre varie à l'infini. On se fera une idée de l'ensemble de ce Code, de la façon dont est faite la classification des offenses et des pénalités qui les répriment en lisant le syllabus suivant :

TITRE I. — Crimes et délits en général et degrés de culpabilité. Cent soixante-quinze sections.

TITRE II. — Crimes contre la Foi (religion) et contre les ordonnances pour sa sauvegarde. Soixante-cinq sections.

TITRE III. — Crimes contre l'État, à savoir : trahison, rébellion et toutes offenses envers les personnes sacrées de l'Empereur Souverain et des membres de la famille impériale. Vingt-trois sections.

TITRE IV. — Crimes et délits contre l'ordre administratif. Soixante-sept sections.

TITRE V. — Crimes et délits commis dans le service impérial ou public. Cent soixante-dix-huit sections.

TITRE VI. — Violation des ordonnances relatives aux obligations et devoirs imposés aux individus envers les autorités impériales et locales. Quarante-trois sections.

TITRE VII. — Crimes contre la propriété et les revenus de l'État. Deux cent quatre-vingt-trois sections.

TITRE VIII. — Crimes contre l'ordre social et le bien-être public. Cinq cent soixante-quatorze sections.

Ce titre ne comprend pas les offenses commises par une personne envers une autre, telles qu'agression, vol ou meurtre, mais simplement les offenses présentant un caractère de désobéissance à certaines ordonnances générales ayant pour but de développer le bien-être public.

TITRE IX. — Violations des lois régissant les droits de situation, rang, position, etc. Quarante-quatre sections.

Ce titre comprend les offenses telles que le fait de cacher frauduleusement le nom et le rang d'un enfant, le port illégal de titres, décorations ou autres marques distinctives, etc.

TITRE X. — Crimes contre la vie, le bien-être, la liberté et l'honneur des citoyens privés. Deux cent soixante-trois sections.

TITRE XI. — Crimes contre la famille et les droits domestiques. Cinquante et une sections.

Ce titre comprend toutes les infractions aux lois relatives au mariage ou au divorce et les devoirs réciproques des pères, mères, enfants, tuteurs et pupilles, etc.

TITRE XII. — Crimes et délits contre la propriété des personnes privées. Cent onze sections.

Les rédacteurs du Code, en établissant cette classification de crimes et délits, ont eu en vue de les disposer dans un ordre indiquant la gravité et l'importance qu'ils estimaient devoir leur attacher.

On le voit, les offenses contre l'Église et l'État (1) sont considérées comme les plus graves, tandis que les crimes et délits affectant simplement la vie, la liberté et l'honneur des citoyens ne viennent qu'en dernier lieu. Les crimes et délits ayant une tendance à affaiblir l'autorité dominante de l'Église et de l'État occupent dans cette classification de la criminalité une étendue qui est loin d'être en proportion avec les crimes et délits attentant seulement à la vie ou à la propriété des personnes privées.

Toutes les dispositions des sept premiers titres et la plupart de celles des huitième et neuvième, n'ont d'autre but que de consolider l'autorité de l'État, de confirmer sa suprématie et de resserrer les entraves qui maintiennent le peuple sous sa domination.

Toute action pouvant être interprétée comme de nature à affaiblir en quoi que ce soit le pouvoir absolu des autorités est considérée comme un crime par la loi et punie avec une sévérité extrême, atteignant le plus souvent à la barbarie. On va voir par quelques citations des « statutes » que je vais donner dans cette étude que je n'exagère rien.

Le premier et le plus important des titres du Code pénal russe est celui qui a pour but de punir les « crimes contre la foi » et la sévérité avec laquelle sont réprimées les offenses de cette nature indique bien l'importance que l'État attache à l'Église comme le principal pivot de son autorité.

Voici du reste les dispositions de la section 176 : « Quiconque ose avec préméditation et publiquement dans une église se rendre coupable d'un blasphème (c'est-à-dire se permettre une critique) envers la sainte Trinité, le Père Tout-Puissant, la Mère de Dieu, la Toujours-Vierge Marie, l'illustre Croix de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, Notre-Sauveur, les Pouvoirs incorporels du ciel (?), les saints du Paradis et leurs Images, sera privé de ses droits civils et exilé pour la vie, après avoir subi la servitude pénale pendant une période qui ne pourra être moindre de douze ans ni excéder quinze ans. Si l'offense n'a pas été commise dans une église, mais dans un endroit public ou simplement en présence d'autres personnes, quel qu'en soit le nombre, le coupable sera privé de tous ses droits civils, exilé pour la vie et condamné à la servitude pénale pour une période qui ne pourra être moindre de six ans ni excéder huit ans. »

(1) J'emploie dans cet article les termes « Église » et « État » dans un sens quelque peu restreint, voulant désigner par l'un la hiérarchie sacerdotale, et par l'autre le mécanisme politique, concentré comme il l'est dans la classe officielle. Il est impossible de parler de l'Église comme d'une communauté de croyants, lorsque les dogmes sont au besoin imposés à grand renfort d'emprisonnement ou d'exil. Il est également impossible de considérer l'État comme représentant la collectivité du peuple russe, quand toute tentative d'un citoyen pour prendre part à la vie publique est punie de servitude pénale.

La section suivante envisageant la même offense sous un autre aspect, est ainsi conçue : « Section 177. Si le crime prévu dans la section précédente (n° 176) n'a pas été commis dans un endroit public, ni en présence de nombreuses personnes, mais néanmoins en présence de témoins avec l'intention d'ébranler leur foi, le coupable sera privé de ses droits civils et exilé dans la partie la plus éloignée de la Sibérie.

La section 178 dit que « Quiconque aura, avec préméditation, dans un endroit public, en présence de personnes nombreuses ou non, osé censurer, (ou condamner) la Foi chrétienne, ou l'Église orthodoxe, ou discuter la sainte Écriture ou les saints Sacrements (lisez mystères), sera privé de tous ses droits civils et exilé pour la vie, avec non moins de six ni plus de huit années de servitude pénale. Si le crime n'a pas été commis dans un endroit public ni en présence de personnes assemblées, mais néanmoins en présence de témoins et avec l'intention d'ébranler leur foi et de les détourner de leurs devoirs religieux, le coupable sera privé de ses droits civils et exilé pour la vie dans la partie la plus reculée de la Sibérie.

La section 179 prescrit que : « Toute personne ayant été présente pendant la perpétration des crimes prévus par les sections 176 et 178 ou simplement ayant été informée de la perpétration des dits crimes est tenue d'en informer les autorités sous peine d'un emprisonnement de quatre à huit mois, suivant l'importance des cas. »

Passons à la section 181 : « Quiconque dans un imprimé ou dans une composition manuscrite mise en circulation, aura blasphémé ou parlé irrévérencieusement des saints du Seigneur, ou condamné la foi chrétienne ou l'Église orthodoxe, ou bien critiqué les saintes Écritures ou les saints Sacrements, sera privé de tous ses droits civils et exilé dans la partie la plus reculée de la Sibérie. »

La même peine sera infligée aux personnes qui auraient sciemment vendu ou fait circuler des imprimés ou manuscrits de cette nature.

La section 182 prescrit que « Toute personne convaincue d'avoir tourné en dérision les rites et cérémonies de l'Église orthodoxe, ou manifesté un manque de respect pour la chrétienté en général, sera punie d'un emprisonnement de quatre à huit mois. »

Il serait difficile, je crois, de trouver dans la législation criminelle d'aucun autre État civilisé des pénalités aussi sévères pour des offenses de cette nature. Ce n'est pas en ce cas la protection d'une religion, professée à tort ou à raison par la majorité de la nation, mais simplement la suppression de la liberté de conscience, en employant des moyens analogues à ceux dont se servait l'Inquisition.

Dans la plupart des autres pays une critique désobligeante sur les

« Pouvoirs incorporels célestes dans une église et pendant le service serait considérée simplement comme un délit sans importance et punie d'une légère amende ou d'un emprisonnement de quelques jours. En Russie, au contraire, une remarque irrespectueuse contre les « saints du Seigneur ou leurs images », même faite seulement en présence de trois ou quatre personnes de connaissance dans une maison particulière, est qualifiée crime et punie de « la privation de tous les droits civils et de l'exil pour la vie dans la partie la plus reculée de la Sibérie », c'est-à-dire à la côte de l'océan Arctique, sur le territoire de Yakutsk.

Une législation pénale aussi extraordinaire amène tout naturellement cette question : « Qu'a paru être, dans l'esprit du législateur, la gravité relative des offenses mentionnées dans les quelques sections que nous avons citées, en comparaison de crimes et délits de droit commun, tels qu'agression, vol à main armée ou meurtre? » Un examen des articles contenus dans les titres VIII et X de ce Code étrange nous montre qu'une simple raillerie aux dépens de l'Église orthodoxe constitue un crime aussi haïssable qu'une agression contre un individu terminée par mort d'homme, s'il n'est pas absolument prouvé que l'agression a été faite avec intention de donner la mort. Pour s'en convaincre il suffira de comparer la section 178 avec la section 924. Enfin, la peine infligée pour des remarques blasphématoires proférées publiquement dans une église envers les « Pouvoirs incorporels célestes » ou les « saints du Seigneur et leurs images », est exactement la même que celle qui punit l'assassinat et n'est que de bien peu plus légère que celle qui frappe l'homme reconnu coupable d'avoir délibérément et avec préméditation tué une femme enceinte en ayant pleine connaissance de sa condition. Vous le voyez en comparant la section 176 avec les sections 1452 et 1455.

Notez bien que je n'ai nullement l'intention de chercher à pallier ici les offenses religieuses mentionnées dans les sections du Code russe auxquelles j'ai fait allusion. Je ne veux même pas examiner jusqu'à quel point des offenses de cette nature sont punissables, mais je tiens à bien faire ressortir l'injustice flagrante qu'il y a à punir de semblables délits avec autant de sévérité que le vol de grand chemin et le meurtre.

Les églises et les cathédrales russes sont remplies de soi-disant « images miraculeuses » ou « portraits de madones » ou de « saints du Seigneur ». Je ne suis pas entré seule fois dans la cathédrale de Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg, sans trouver sur le cadre de l'*ikon* (1) de la madone, placée

(1) L'*ikon* est un portrait de madone ou de saint quelconque de l'Église orthodoxe. Il est le plus souvent tellement recouvert d'or que seules la tête et une des mains sont apparentes. Souvent aussi le cadre de l'image est d'or ou d'argent massifs, le tout richement serti en pierres précieuses.

au-dessus de deux ou trois marches à droite de l'*ikonostasis*, un certain nombre de divers menus objets de toilette, tels que foulards, écharpes, mouchoirs, etc., déposés là par leurs propriétaires respectifs dans l'espoir qu'ils acquerraient, par leur contact avec l'*ikon*, quelque propriété miraculeuse. On ne doit donc trouver rien d'extraordinaire à ce qu'un homme intelligent — fût-il même bon chrétien — émette quelques doutes irrévérencieux relativement aux propriétés miraculeuses de ce fétiche doré et orné de bijoux. Il serait au contraire surprenant que ce spectacle ridicule ne lui suggérât pas quelques doutes irrespectueux à l'égard d'une Église qui, non seulement tolère, mais encore encourage de pareilles duperies.

Pourtant les dispositions de la section 177 du Code pénal font exiler pour la vie au fin fond de la Sibérie l'homme de bon sens qui oserait se risquer à formuler ces remarques toutes naturelles. On peut voir dans les églises un certain nombre de pauvres paysans ignorants, prosternés pour embrasser dévotement de petits os rangés soigneusement sur une planchette disposée en échiquier. Ces reliques sont supposées être les phalanges et autres petits ossements de divers « saints du Seigneur ». Les paysans les baisent pieusement et avec ordre en suivant les rangées de droite à gauche et ne se relèvent qu'après avoir donné à chacun le témoignage de leur navrante crédulité.

La plupart des rites et des cérémonies de l'Église grecque-orthodoxe sont on ne peut plus préjudiciables à la santé des gens, notamment cette habitude très répandue d'embrasser les images et les ossements consacrés. En somme, rien n'a plus contribué que cette pratique absurde à répandre des maladies contagieuses parmi les paysans ignorants, et c'est principalement à cette cause qu'il faut encore attribuer les terribles ravages produits par la diphtérie dans plusieurs provinces de la Russie européenne. L'os poreux et gâté d'un « saint du Seigneur » sur lequel des milliers d'individus, hommes, femmes et enfants viennent à tour de rôle déposer leur haleine et leur salive, ne peut manquer de devenir une source de contagion et l'encouragement donné par les prêtres à cette croyance idiote que l'application des lèvres sur un ossement, le plus souvent pourri, peut être agréable à Dieu, me semble immoral et criminel au premier chef.

Les blasphèmes et les remarques irrespectueuses contre les « personnes et les choses saintes » ne constituent pas en outre les seules offenses prévues et punies par le titre II, sous la rubrique : « Crimes contre la Foi. » Tout un chapitre est consacré à l'hérésie et les pénalités les plus cruelles sont réservées aux « crimes » d'abjuration de la foi orthodoxe, d'abandon de la Véritable Église et d'expression d'opinions hérétiques. La section 184, par exemple, nous informe que si un juif ou un mahométan est convaincu

d'avoir, par ruse, persuasion ou tout autre moyen, induit un chrétien orthodoxe à renoncer à la Véritable Église pour devenir un adhérent à la foi israélite ou mahométane, il sera privé de tous ses droits civils et exilé pour la vie avec une condamnation de huit à dix ans de servitude pénale.

La section 187 prononce le bannissement perpétuel en Sibérie contre toute personne ayant persuadé ou tenté de persuader un adhérent de l'Église russo-grecque d'embrasser une religion chrétienne d'une autre dénomination.

La section 188 prescrit que : Toute personne abandonnant l'Église orthodoxe pour embrasser une religion chrétienne d'une autre dénomination sera remise entre les mains des autorités ecclésiastiques pour être exhortée et admonestée; la garde de ses enfants mineurs lui sera retirée pour être confiée au gouvernement et ses biens seront administrés par un curateur jusqu'à abjuration complète de ses erreurs. »

Les parents qui sont contraints par la loi d'élever leurs enfants dans la « vraie foi » et qui, en violation de cette obligation, les feraient baptiser et instruire d'après les rites et dogmes de toute autre religion chrétienne, seront punis d'un emprisonnement de huit à seize mois. Pendant cette période les enfants seront confiés aux soins de leurs parents orthodoxes ou, à défaut, remis entre les mains d'un tuteur nommé par le gouvernement. (Section 190.)

En cas de mariage d'un juif ou d'un mahométan avec une femme de religion orthodoxe, — ou vice-versa, — les enfants issus de ce mariage devront être élevés dans la religion orthodoxe et le moindre obstacle apporté dans l'observance des rites et prescriptions de la dite religion entraînera la dissolution du mariage. Le délinquant sera en outre transporté pour la vie dans la partie la plus reculée de la Sibérie. (Section 186.)

Toute personne convaincue d'avoir aidé à l'extension d'une secte existante ou d'avoir contribué à la création d'une secte nouvelle, hostile ou injurieuse envers la foi orthodoxe, sera punie de la privation de tous ses droits civils et exilé pour la vie soit en Sibérie, soit dans les provinces transcaucasiennes. (Section 196.)

J'ai rencontré un grand nombre de dissidents exilés en vertu de cette section, au Caucase et dans diverses parties de la Sibérie et les fonctionnaires civils et militaires du gouvernement russe sont unanimes à reconnaître que ces chrétiens dissidents constituent la partie la plus honnête, la plus sobre, la plus laborieuse et en même temps la plus intelligente de la population des régions où ils ont été envoyés en bannissement. L'*ispravnick* (principal officier de police) de Verkhni Udinsk, dans la Sibérie orientale, en me causant un jour de trois ou quatre établissements de ces dissidents dans son

okrug (circuit), s'exprimait ainsi : « Si les individus internés sur le territoire placé sous ma surveillance étaient tous des exilés hérétiques, il ne me resterait plus qu'à fermer les pénitenciers, car je n'aurais, pour ainsi dire, plus rien à faire. Ce sont les plus honnêtes gens du district placé sous ma juridiction..... » En présence d'un pareil témoignage, tout commentaire serait superflu et l'on se sent révolté en présence de l'injustice qui a pu faire exiler d'aussi bons citoyens au cœur de la Sibérie orientale, simplement parce qu'ils se refusaient à croire aux images miraculeuses ou aux vertus extraordinaires attribuées à des baisers d'ossements, ou bien encore parce qu'ils croyaient devoir faire le signe de la croix avec seulement deux doigts au lieu de trois !

Je pourrais multiplier à l'infini les exemples démontrant le caractère inique et oppressif de la législation pénale russe dans le domaine des prétendus crimes et délits religieux. A chaque paragraphe reviennent sans cesse les menaces d'emprisonnement, d'exil et de servitude pénale et je défie un lecteur d'Occident de lire ce titre sans être frappé de l'esprit de bigoterie et d'intolérance qui en a inspiré la rédaction depuis la première ligne jusqu'à la dernière. On pourrait à la rigueur s'attendre à trouver des lois pareilles dans un Code pénal du moyen-âge, mais véritablement elles semblent un anachronisme quand on songe que leur ensemble forme un Code pénal, revu, amendé et promulgué dans la capitale d'un État soi-disant chrétien, en l'an de grâce 1885.

Le titre le plus court du Code pénal russe est celui qui est consacré aux « crimes contre l'État », ou, pour parler d'une façon plus exacte, aux « crimes contre le maître souverain de l'empire et son autorité ». Ce titre ne contient que trente-trois sections dont l'exposition ne prend que dix pages sur les sept cents que comporte le volume.

Par contre, ce qui lui manque en extension est amplement compensé par la sévérité des dispositions. Il débute par cette déclaration brève, mais suffisamment explicite : « Tout mauvais dessein ou toute action criminelle contre la vie, le bien-être ou l'honneur de l'empereur et chef de l'Église, toute intention de le renverser du trône ou de frustrer son autorité suprême de sa liberté, toute tentative d'apporter une restriction à ses droits ou de commettre une violence contre Sa Personne Sacrée, seront punis de la perte de tous les droits civils et de la peine de mort. »

Il n'est pas nécessaire, on doit l'observer, qu'un homme ait commis un acte manifeste pour encourir la peine de mort prononcée dans cette section, ni même que cet acte manifeste, au cas où il serait jamais commis, soit

dirigé contre l'existence ou la sécurité du tzar. Si le coupable a simplement conçu un mauvais dessein ou formé une simple intention, non pas d'attaquer « la personne sacrée du tzar », mais seulement d'apporter une restriction à ses droits, ou, si l'on préfère, de limiter son autorité suprême, cela suffit pour qu'il soit passible de la peine capitale.

La section 242 ne laisse aucun doute à cet égard. En voici le texte : « Un mauvais dessein sera considéré comme un crime effectif, non seulement dans le cas où le coupable aurait tenté de mettre son dessein à exécution, mais encore dans le cas où il aurait exprimé verbalement ou par écrit l'intention de le faire. »

Les sections 243 et 244 étendent l'application de la peine capitale à toutes personnes ayant participé à de mauvais desseins ou actes criminels contre la personne sacrée de l'empereur ; à toutes personnes ayant aidé ou facilité de tels desseins ou actes ; à toutes personnes accordant abri ou refuge à ces criminels intentionnels ou effectifs ; à toutes personnes qui, ayant eu connaissance de ces mauvais desseins ou de ces actes, ne les auraient pas immédiatement dénoncés aux autorités, enfin à toutes personnes ayant commis un acte de violence contre un soldat ou une sentinelle veillant à la garde de la personne sacrée du tzar ou à celle des membres de la famille impériale. Toutes les propriétés acquises ou à acquérir par voie d'héritage des personnes convaincues de s'être rendues coupables des crimes prévus et punis par les dispositions des sections mentionnées ci-dessus sont, en outre, confisquées au profit de l'État.

La section 246 prescrit que : « Quiconque se sera servi de mots impudents ou insultants en parlant du tzar, ou aura délibérément abîmé un portrait, une statue, un buste ou toute autre image du souverain exposés sur une place publique, sera condamné pour crime de lèse-majesté à la privation de tous ses droits civils et à l'exil perpétuel avec six ans au moins et huit ans au plus de servitude pénale. »

Je n'ai pas à m'étendre sur la section 249, à laquelle les exilés politiques de Sibérie ont donné le sobriquet de « section omnibus » à cause de l'élasticité de ses dispositions qui permet de l'appliquer indifféremment aux crimes et délits de toute nature, effectifs ou intentionnels, ce qui rend tout commentaire impossible. Il me suffira de noter que la peine de mort y est encore appliquée dans plusieurs cas, toujours avec la même iniquité.

La section 266 condamne à la privation de tous ses droits civils et à l'exil perpétuel avec huit ans au moins et dix ans au plus de servitude pénale toute personne ayant écrit et mis en circulation une circulaire, une proclamation ou un placard imprimé ayant pour but d'exciter le peuple à la révolte ou à l'« insubordination ouverte ».

La liberté de la presse et de la parole est encore plus maltraitée par la section 252. Voici la traduction de son texte : « Toute personne ayant écrit et fait circuler un imprimé ou un document manuscrit, ou ayant délivré un discours public, lesquels, « bien que n'excitant pas directement à une rébellion absolue contre l'Autorité suprême », pourraient cependant être de nature à discuter ou à jeter un doute sur l'inviolabilité de ses droits incontestables, ou encore condamner audacieusement la forme administrative établie par les lois de l'État ou bien encore l'ordre de succession au trône, sera punie de la privation de tous les droits civils et de l'exil perpétuel, avec quatre ans au moins et six ans au plus de servitude pénale. »

Ce n'est pas tout. On trouve plus loin que : « Toute personne trouvée ayant en sa possession un document de cette nature, — sans avoir obtenu, au préalable, l'autorisation des autorités, — sera passible d'un emprisonnement de sept jours à trois mois et soumis à la surveillance de la haute police pour une période de un à trois ans. » Or, il est utile de le faire observer, cette disposition de la loi entraînant la surveillance de la haute police laisse à l'administration la faculté d'indiquer dans quelle place cette surveillance devra être exercée et lui donne le droit d'expédier le délinquant dans quelque village éloigné de la Sibérie, ce qui, en somme, équivaut le plus souvent au bannissement et, dans certains cas, même à la peine de mort.

Pour bien apprécier la sévérité excessive de ces lois ayant pour but de protéger la « personne sacrée, la dignité et l'autorité du tzar », il suffit de les comparer avec les dispositions du titre X dans lequel on ne se préoccupe que de ce qui semble n'être qu'une quantité négligeable dans l'esprit du législateur, c'est-à-dire de la garantie des droits personnels et de l'honneur des simples citoyens. Il résulte de cette comparaison qu'une insulte quelconque faite à un portrait, une statue, un buste ou toute autre effigie du tzar exposés dans un endroit public, constitue un crime beaucoup plus grave que le fait de frapper un citoyen de façon à lui faire perdre la vue, l'ouïe ou la parole, ou bien de lui casser un bras ou une jambe. La comparaison entre la section 246 et la section 1477 en fait foi.

Être organisateur ou membre d'une société ayant pour but de renverser le gouvernement ou d'en changer la forme, — même si cette société n'a pas décidé d'avoir recours à des moyens violents, est considéré comme un crime plus punissable que celui qui consiste à « frapper, maltraiter et torturer une créature humaine jusqu'au point de lui faire perdre ses facultés mentales. » (Comparez pour vous en convaincre la section 250 avec la section 1490.)

Faire un discours ou écrire un livre « discutant ou jetant un doute sur

l'inviolabilité des droits ou privilèges de l'autorité suprême » entraîne un châtement plus sévère que celui qu'encourrait le misérable qui aurait outragé une femme ! (Comparez la section 252 avec la section 1525.)

Le simple recel d'une personne ayant « formé le mauvais dessein » d'attenter à la vie, au bien-être ou à l'honneur du tzar, le seul fait d'avoir donné asile à une personne « ayant l'intention » d'apporter une restriction aux droits et privilèges de l'autorité suprême est estimé crime plus haïssable que le *meurtre prémédité de sa propre mère*. (Comparez la section 243 avec la section 1449.)

Enfin, dans l'idée qui a inspiré les fonctionnaires chargés de la rédaction de ce Code pénal, le citoyen coupable d'avoir mis en circulation une caricature de la personne sacrée du tzar, dans le but de discréditer son caractère personnel ou de critiquer son administration, commet un crime plus répréhensible que le géôlier qui outrage, jusqu'à ce que mort s'en suive, un prisonnier sans défense ou une malheureuse jeune fille de quinze ans ! (Comparez la section 245 avec les sections 1525, 1526 et 1527.)

Il faut reconnaître que si, en dépit de cet arsenal de lois épouvantables, il se trouve quand même, dans la classe intelligente de Russie, quelques individus assez convaincus et assez déterminés pour continuer à former dans le pays des sociétés ayant pour but d'amener un changement de gouvernement et oser mettre « audacieusement » en doute l'inviolabilité des droits revendiqués par l'autorité suprême, il serait difficile de leur contester — à défaut d'autres mérites — le courage de leurs convictions.

Je sais bien que certains défenseurs du gouvernement russe m'objecteront que les cas sont rares où ces lois sont strictement appliquées avec toute leur rigueur, — surtout depuis quelques années, — à tous les condamnés politiques sans distinction. Cette affirmation est très discutable, mais — même en l'admettant pour un instant — il n'en est pas moins vrai que c'est le dernier Code pénal publié — sa promulgation ne remonte qu'à 1885, comme je l'ai dit plus haut — et que cette épée de Damoclès reste toujours suspendue au-dessus de la tête du peuple russe. Le cheveu qui la retient est tout près de se casser à la moindre velléité d'émancipation.

Je ne crois pas devoir insister pour le moment sur les détails des dispositions législatives contenues dans le titre III. Les titres des chapitres : « Crimes contre l'ordre administratif et violation des ordonnances relatives aux devoirs et obligations envers les autorités impériales et locales » en indiquent suffisamment le caractère et je doute que nulle part ailleurs — sous un gouvernement si despotique qu'il ait pu être — on ait jamais pu élaborer des lois supprimant d'une façon aussi catégorique la liberté

individuelle et le droit d'un peuple à prendre la moindre part au gouvernement du pays. Non seulement ces lois rendent absolument impossible toute association ou toute combinaison des citoyens pour s'opposer à l'exercice tyrannique du pouvoir, mais encore elles punissent de l'emprisonnement et de l'exil la simple expression du désir de voir promulguer une loi moins oppressive à cet égard ou de l'opportunité qu'il pourrait y avoir à ce que le gouvernement prît l'initiative de mesures en ce sens.

Comme vous allez le voir, la section 281 ne peut laisser aucun doute à ce sujet : « Toute personne qui se sera rendue coupable d'avoir composé et fait circuler des documents écrits (une lettre-circulaire au besoin) contenant des appréciations NON AUTORISÉES sur les ordonnances ou les actions du gouvernement sera punie d'un emprisonnement de seize mois à deux ans. »

La section 1035 ajoute : « Toute personne convaincue d'avoir imprimé (dans un journal ou dans un livre) des remarques de nature à ébranler la confiance absolue du peuple dans les lois de l'empire, ou dans les ordonnances ou décisions des autorités administratives et judiciaires, ou d'avoir discuté ou apprécié l'exécution obligatoire des dites décisions, ou d'avoir approuvé ou justifié des faits condamnés par ces ordonnances et décisions sera passible d'un emprisonnement de deux à seize mois.

D'autre part nous trouvons la section 320 du titre IV où il nous est dit que : « Les personnes coupables de faire partie d'une société ayant cherché par des moyens quelconques de cacher au gouvernement son existence, sa nature ou son but, ayant tenu secrètes ses réunions, ses délibérations et les relations entre ses membres, seront condamnées de quatre à huit mois de forteresse ou de une à trois semaines de prison, suivant les circonstances. »

Ainsi conçu, cet article laisse à l'autorité la latitude d'arrêter à sa guise toute personne se rendant dans une maison privée quelconque pour un motif quelconque. C'est tout simplement l'espionnage obligatoire à domicile, la police secrète ayant le droit d'y pénétrer quand bon lui semble, sous le moindre prétexte et, au besoin, sans prétexte aucun.

D'après les lois « réformatrices » d'Alexandre III, certaines réunions peuvent être tolérées comme, par exemple, les assemblées des nobles, les réunions des conseils municipaux et les assemblées provinciales, mais toutes les précautions sont bien prises pour y empêcher la discussion des affaires impériales et il y est fortement interdit d'aborder aucune question de nature à « exciter l'esprit public ». D'ailleurs, la section 1038 du titre VIII nous prévient bien que : « Le fait d'imprimer et de publier sans la permission du gouverneur local le compte rendu de toute assemblée de ce genre

« entraînera une amende de trois roubles ou un emprisonnement de trois semaines. Au besoin, les deux peines pourront être appliquées simultanément ».

En présence des innombrables tracasseries de la bureaucratie, la situation des citoyens russes obligés de résider dans leur pays est, on le comprendra sans peine, absolument intolérable et l'on est en droit de s'étonner que le mouvement d'émigration qui a commencé depuis quelques années n'ait pas pris plus d'extension. C'est que le Code pénal a su l'enrayer comme nous l'indique la section 325 ainsi conçue : « Toute personne quittant le territoire et entrant au service d'un gouvernement étranger sans l'autorisation du gouvernement russe sera, pour violation de son serment de fidélité au tzar, privé de tous ses droits civils et expulsé à tout jamais du territoire. En cas de retour, il sera transporté en Sibérie. »

La section 326, traitant du même sujet, ajoute : « Quiconque quittera le territoire russe et ne le réintégrera pas à la première sommation du gouvernement, sera, pour désobéissance, privé de tous ses droits civils et expulsé à jamais du territoire de l'empire, — à moins que, dans une période laissée à la discrétion du tribunal, il ne puisse invoquer le cas de force majeure ou invoquer des circonstances atténuant sa culpabilité. Faute de ce faire il sera déclaré absent et ses biens seront mis sous séquestre. »

La section 327 dit encore : « Toute personne qui résidera à l'étranger sans la permission du gouvernement plus longtemps que la période fixée par la loi d'après son lieu de résidence sera réputée *absente sans nouvelles* et ses biens seront mis sous séquestre. »

Voici enfin le libellé de la section 328 : « Toute personne ayant décidé un sujet de l'empire à émigrer dans un autre pays sera punie de douze à dix-huit mois de prison ou au bannissement perpétuel en Sibérie. »

Ce fut en vertu de la section 326 dont je viens de vous traduire le texte que Tourgueneff, pendant qu'il habitait Paris en 1863, reçut sommation de se rendre à Saint-Pétersbourg pour répondre devant le Sénat de ce qu'il avait « écrit et dit ». On peut voir par ses lettres à son ami P.-V. Annenkoff combien cette obéissance humiliante l'exaspérait; néanmoins il s'y soumit (1).

En somme, le gouvernement russe ne reconnaît pas à ses sujets le droit de se rendre à l'étranger ou d'y résider sans sa permission. Conséquemment si, pour échapper à l'oppression, un citoyen russe vient chercher un refuge dans un pays plus libre, il est expatrié pour toujours et mis hors la loi; de plus, ses biens sont confisqués et, en cas de retour dans sa patrie, c'est l'exil perpétuel en Sibérie qui l'attend.

(1) *Messenger européen* (revue mensuelle), pp. 10-20. (Saint-Pétersbourg, janvier 1877.

On comprendra qu'il faut des motifs graves pour qu'un homme se décide à abandonner à jamais ses parents, ses amis, son foyer, son pays, tout ce qui est généralement le plus cher à l'homme.

Il ne reste donc aux infortunés auxquels l'oppression est devenue intolérable que cette alternative : se soumettre ou combattre, et, s'ils ne sont pas disposés à se soumettre, comme les rigueurs du Code pénal rendent impossible toute action collective paisible contre la tyrannie, ils n'ont plus d'autre ressource que la lutte violente, en agissant soit isolément soit par petits groupes, comme ils le font depuis quelque temps, en attendant d'être traînés enchaînés en Sibérie ou de périr sur un échafaud.

En somme, dans tout Etat l'existence des habitants est réglée par la loi. Tout citoyen est censé la connaître et contraint de la subir. Malheureusement, même chez les peuples qui se piquent d'être les plus avancés, les lois sont toujours en retard sur le progrès. Chaque jour crée des aspirations nouvelles et des besoins nouveaux dont le législateur s'obstine à ne tenir aucun compte et ce n'est qu'en rechignant qu'il consent à abroger une loi surannée qui n'a même plus l'ombre d'excuse que l'on pouvait invoquer au moment de sa promulgation. On voit que la Russie — en retard en cela comme en toute chose sur les autres pays de l'Europe et du nouveau monde — maintient encore un Code pénal qu'on eût considéré comme excessif à l'époque de barbarie.

Pendant son voyage en Europe, — notamment en France où on l'a accueilli avec l'engouement affolé que l'on sait, — Nicolas II s'est borné à passer des revues et à admirer des fêtes, ébaubi comme un enfant auquel on donne un nouveau jouet, mais nous ne l'avons vu nulle part se renseigner sur les questions sociales et économiques. Quel enseignement tirera-t-il de sa tournée dans les pays moins arriérés que la Russie et quelle amélioration en résultera-t-il pour le Nord noir ? Va-t-il à son retour accomplir résolument les réformes radicales indispensables pour la régénération et la prospérité du pays, ou va-t-il, par esprit de routine continuer, les traditions despotiques de ses ancêtres ? L'avenir seul nous l'apprendra.

N. NIKITINE

LA FRESQUE

A MAX ELSKAMP

Le paisible village lui avait plu tout de suite. Avec sa grande route qui le traversait, ses maisonnettes irrégulièrement distancées et précédées de puits bizarres aux margelles usées et arrondies, il lui rappelait le bourg natal, là-bas, à l'ouest-brabançon. Le matin de son arrivée, le curé était venu le prendre avec sa patache à la station distante, pour le transporter, lui et ses bagages, à l'auberge unique de l'endroit. Tandis que le véhicule traversait la campagne environnante, le peintre avait senti son cœur battre avec une soudaine violence. Il avait eu la sensation de commencer une autre vie et ses pensées se pressaient toutes nouvelles dans son cerveau sans aucun ressouvenir de son existence passée. En une demi-heure on eut atteint le bourg ; au loin, les campagnes, d'un vert tendre, resplendissaient sous le soleil printanier ; des toits rouges éparpillaient des perspectives joyeuses et des moulins tournaient lentement, très lentement sur le ciel où couraient de beaux nuages dont le peintre suivait distraitemment les lignes changeantes.

La voiture s'engagea dans un chemin creux sur les talus duquel fleurissaient les premières aubépines. La cavée était remplie du parfum des corolles blanches épanouies, et le cheval semblait marcher sur un sol couvert d'une légère couche de neige rose. Au détour du chemin le village apparut tout à coup : des maisons claires, entourées de jardins plantés de troènes et de sureaux ; au milieu, sur une proéminence, l'ancienne église gothique, à ogives largement ouvertes entre les contreforts de pierres blanches. Au sommet du clocher, un grand coq d'or tournait le bec jalousement vers le soleil.

— Que dites-vous de votre atelier, Monsieur Aurèle Gérold ? fit le vieux saint homme, en indiquant le temple de la main, tandis que, les lèvres plissées par un sourire un peu protecteur, il regardait le peintre qui songeait.

— Je serai là dans un palais... répondit Gérold, après une seconde, dans

un palais du Seigneur! Elle est bien jolie l'église et d'un gothique flamboyant très pur... Très pur, fit une seconde fois l'artiste, lorsque la patache eut dépassé le portique pour s'engager dans la grand'rue. Ces créneaux, ces balustrades aux contours en forme de flammes ondulantes, s'enlaçant et s'entre-croisant, sont d'une coupe extrêmement délicate. Et les meneaux des fenêtres qui se mêlent élégamment, en laissant entre eux des lobes déterminés par des portions d'arc de cercles convexes et concaves! Et aussi les intersections formant des crochets saillants ornés de feuillages!... C'est bien beau! C'est un vrai bijou, mon cher abbé!

Entraîné par le flux de ses propres phrases, il continua, encouragé du regard par le prêtre, attentif aux chaudes périodes de son discours : « Et ce gable allongé, couronné de bouquets, de crochets et de fleurons, qui termine si joliment l'arcade du portail, quelle silhouette légère sur le fond ardoisé de la tour... »

— La fresque que je dois restaurer est-elle belle, a-t-elle de l'allure? termina Aurèle Gérold, au moment où le prêtre, raccourcissant les rênes, arrêtait la voiture devant l'auberge de la *Charrue d'or*.

— Vous jugerez vous même, mon ami. Que pourrais-je vous en dire, profane que je suis en matière de peinture. C'est, que Dieu me pardonne, comme si je vous invitais à dire la messe... A chacun le sien, sans égoïsme...

Lorsqu'il se fut retiré dans sa chambre, Aurèle Gérold se mit à fredonner une chanson joyeuse. Tout en chantant il déboucla ses malles, emplit de ce qu'elles contenaient une armoire que dissimulait un placard élevé. Il rangea le tout avec grand ordre, prenant un plaisir extrême à étaler sur les planches vermoulues ses carnets à dessins, ses boîtes à couleurs, des châssis vierges qu'il avait apportés pour y inscrire des impressions colorées et vibrantes.

— C'est étonnant, s'écria le jeune artiste, en s'arrêtant soudain, les mains pleines de brosses blanches encore, combien je deviens méthodique, moi l'Aurèle insouciant, aussi insouciant de ma propre vie que Catilius Sévérus, cet autre Aurèle, l'était de la vertu de sa femme! Je ne me reconnais plus. Oh! ce délicieux village me réconcilie avec tout et avec moi-même. J'ai fait peau neuve à peine le pied posé sur cette contrée ravissante et enchanteresse. On dirait que le premier rayon de soleil qui est entré dans mes yeux contemplateurs a brûlé en mon âme tout ce qui était moi...

La chambre du peintre était une grande pièce carrée, aux poutres de chêne ornées de clefs bizarrement sculptées. De hautes fenêtres à croisillons laissaient entrer une lumière discrète et amortie, une lumière confidente et

amie qui caressait toutes choses et s'assombrissait le long des lambris anciens. Contre la paroi se dressait le grand lit sculpté; sous le ciel de mousseline claire fleurée de bleu, dont les rideaux s'ouvraient timidement, presque souriants, on apercevait les couvertures et les draps neigeux. C'était comme une couche de jeune fille, et Gérold songeait qu'il allait rêver, la nuit, de choses surnaturellement ingénues et douces.

Le peintre alla à la fenêtre, souleva la guillotine et pencha au dehors sa tête aux cheveux noirs en désordre. La grand'rue était paisible; deux paysans endimanchés s'en allaient là-bas, vers le centre du village; un lourd cheval, sur lequel un valet de ferme balançait ses longues jambes maigres mobiles, traînait une charrue renversée dont le coutre, comme une grosse virgule, brillait dans le soleil; à la porte d'une boutique trois campagnardes s'entretenaient bruyamment, avec force gestes, et un gamin impatient tirait au tablier de l'une d'elles en regardant un merveilleux coq rouge qui becquetait une poule solitaire, dont palpitaient les ailes. Devant l'auberge un palefrenier étrillait un hongre, et une jeune fille, à bonnet de dentelle, souriait, de l'autre côté de la rue, à un joufflu gaillard qui, au sommet d'un chariot, jetait dans la baie d'un grenier de lentes bottes de paille.

L'angelus de midi sonna à l'antique clocher; la rue calme s'emplit de bruit; les ouvriers de la brasserie vinrent s'asseoir sous l'ombre de la grande porte; les enfants du village, en un rang désordonné, surgirent tout à coup au bout de la place, en revenant de l'école. Fillettes et garçons avançaient bras-dessus bras-dessous, se faisant des niches, riant, chantant, s'arrêtant parfois sous les auvents des boutiques, pour regarder les images appendues dans la vitrine, ou pour s'amuser d'un gros chat qui renversait indolemment tout un étalage. Le rang des écoliers s'éclaircissait à mesure qu'il avançait dans la grand'rue. A chaque porte un couple d'enfants roses se détachait du groupe et, après un naïf *Tot straks*, les mioches pénétraient dans la maison paternelle sans détacher leurs mains.

Aurèle Gérold avait suivi, avec une joie intime, ce charmant spectacle. Quand le dernier enfant se fut en allé, il baissa la guillotine et descendit. Une bonne odeur de soupe grasse montait dans l'escalier et caressait les narines du peintre. La grande salle de l'auberge était presque déserte. A droite, près d'une fenêtre dont le cintre projetait sur le sable blanc du parquet un demi-cercle ensoleillé, une table, recouverte d'une nappe à carreaux blancs et rouges, se dressait. Une fille rangeait la vaisselle avec un doux cliquetis de vieille faïence; bientôt elle apporta une énorme soupière fumante qui, sur la table, parut intimider les assiettes à fleurs. Le baes entra, traînant ses sabots bien recurés, et s'avança vers Aurèle Gérold en faisant le geste d'enlever sa casquette de soie.

— Monsieur le peintre, voici votre place ; je vous ai mis à côté de la baesine, pour que vous puissiez parler un peu ensemble de la grande ville, car ma femme, avant que je l'épouse, avait servi longtemps *là-bas*, chez le docteur Bosman, le fils de notre ancien bourgmestre. Vous verrez, vous serez deux bons camarades.

Aurèle Gérold serra gaiement la main de la baesine et s'assit. La simplicité des gens le charmait, l'accueil cordial et simple des parents de l'aubergiste portait le ravissement dans son cœur. Il venait de trouver comme une nouvelle famille et, durant le repas, il lui semblait qu'il avait toujours vécu dans ce village dont il n'avait traversé qu'une rue, le matin ; il se figurait avoir travaillé durant de longues années auprès de ces braves rustres et, l'illusion devenant complète, il prit part, cordialement, aux conversations de ses commençaux.

L'après-midi, lorsque Aurèle Gérold sortit, un bonheur radieux enjolivait son délicat visage, aux grands yeux bruns toujours énigmatiques et pleins d'une amative clarté. Il alla directement au presbytère pour recevoir du vieux curé les dernières instructions concernant la fresque qu'il était chargé de restaurer, fresque très ancienne dont les plafonneurs avaient découvert les premiers vestiges sous de multiples couches de chaux séculaires. Le saint homme ne retint son visiteur que quelques minutes. « Vous commencerez demain, mon jeune ami », lui dit-il, en le reconduisant dans le claustral vestibule orné de cadres religieux ; « en attendant, faites la connaissance des gens du village, de braves gens, allez, et qui vous aimeront bien. Je vous laisse partir, l'inattendu des impressions vous charmera davantage ; et puis vous serez bien seul avec vous-même pour savourer toutes les beautés de notre nature... J'ai, d'ailleurs, un sermon à préparer pour dimanche et j'ai besoin de me recueillir. Monsieur le peintre, la bonne promenade et que Dieu vous garde ! »

Le prêtre lui ouvrit lui-même la porte, serra les deux mains de l'artiste, au moment où celui-ci allait descendre les trois marches de l'escalier de granit, et resta sur le seuil jusqu'à ce qu'Aurèle Gérold eût tourné le coin de la ruelle.

Rêveur, l'artiste déambulait par les rues silencieuses du village ; ses pieds, sur le pavé, sonnaient d'une façon indiscreète, et, derrière les rideaux de toile blanche, sournoisement levés, apparaissaient des visages de vieilles un peu inquiètes de ce bruit non coutumier.

« Que Dieu vous garde ! » avait dit le vieillard doucement, presque confidentiellement... C'était la première fois que Gérold percevait ces mots avec plaisir. Que Dieu vous garde ! A la ville c'était comme si on eût dit : Amusez-vous bien, ou : Ne faites pas de folies ! Mais dans la bouche de ce

vénérable prêtre ces quatre mots étaient solennels, acquéraient une importance capitale. Avec quel bonheur plein les yeux il les avait prononcés ! Combien musicale et mystérieuse cette phrase avait caressé ses oreilles catholiques ! Oh ! le saint homme devait aimer profondément Dieu ; on devinait qu'il en avait fait l'intime et respecté compagnon de ses pensées et de son recueillement, qu'avec lui s'écoulait toute sa vie et qu'à lui allait toute son âme et son cœur ! Et Aurèle Gérold était ému de cette simple et vibrante croyance très pure, lui qui s'était répété, souvent, les mots de Stendhal que « ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas ».

Païen absolu, Gérold défiait toutes choses ; il s'interrompait parfois, dans son travail, pour ouïr le vent ; et dans sa chanson il devinait des voix lentes et saccadées, conter des choses tragiques et exaspérées. Il s'amusait du palpitement des herbes et des murmures assombris des champs de blés, courbant leurs tiges. Dans les moindres objets il devinait des vies et s'intéressait à les définir, à les analyser dans son cerveau. Les mouvements des ruisseaux en cascates étaient pour lui les voix d'ondines minuscules et dans le silence du soir il se plaisait à découvrir comme les pulsations de la terre au repos et prête à s'endormir jusqu'à l'appel ensoleillé de l'aurore.

Lui, le païen invétéré et superbe, il s'émerveillait qu'un homme pût incarner toutes ses croyances en un seul être et n'aimer qu'un seul Dieu, un Dieu unique et irréel, né du fanatisme et de la légende. Vivant d'une vie libre, indépendante, folle, il n'avait jamais sacrifié à Dieu la moindre de ses songeries. Il poussait ses doctrines du panthéisme jusqu'à s'affirmer athée, et sur le mur de son atelier, dans la pleine lumière du soleil qui, le matin, offusquait la tendre ambiance des objets, il avait inscrit ironiquement cette fière et profonde pensée de Pascal : « Doubter de Dieu, c'est y croire. »

Le doute n'était jamais venu l'assaillir dans son travail ni dans ses rêves. Il croyait fermement, suprêmement, ce qu'il *croyait*. Et ces mots touchants que le prêtre avait prononcés tantôt le faisaient plus irréductible encore. Il était heureux d'avoir rencontré un homme qui espérait loyalement, avec force, avec une absolue conviction, en ce que lui considérait comme chimérique, comme illusoire. « Il doit être bien agréable de causer avec ce vieux *chrétien*, se disait le peintre ; son cœur, sans doute, est une mine de choses divines et touchantes... Combien je serai changé, à l'automne, quand je retournerai à la ville. J'aurai une autre âme ! Autant j'aimais le bruit, autant j'aimerai jalousement le silence et la solitude. Adieu, passé stérile et fol, adieu jours d'insouciance, de paresse et de vains plaisirs. Ici, dans ce village, je vais apprendre à travailler et à la ville je n'aurai plus qu'à vouloir. Pour la première fois de ma vie j'aurai quelques milliers de

francs et de l'énergie, au manque desquels j'imputais toujours mon découragement et mon abandon. »

Aurèle Gérold s'était éloigné du village; il se trouvait au pied d'un monticule gazonné où s'élevait un moulin. Il s'assit dans le gazon et contempla la croix mobile des ailes qui, à quelques mètres de lui, paraissaient vouloir battre la terre, en des gestes immenses et lourds. Le peintre resta là longtemps, muet, les yeux pleins de la nature distante; le soleil descendait dans le ciel placide et sans nuages lorsqu'il regagna la grand'route.

— Je ne me suis jamais senti si seul! murmura l'artiste, en frissonnant à la fraîcheur du crépuscule.

A la ville il avait eu de nombreux amis et il en comptait encore. Mais il s'étonnait que jamais leur nom ne venait sur ses lèvres et que rien de leur compagnonnage ne lui rappelait des heures chères et regrettées. Son existence frivole et banale avait éloigné de son cœur toute affection profonde. Une fois il s'était surpris à considérer également tous ses camarades, sans préférer l'un à l'autre. Ce jour-là Gérold s'était traité de sceptique et d'égoïste; dans les derniers temps il avait, à maintes reprises, descendu dans son âme la sonde de sa pensée; combien elle lui avait paru vide son âme! Il avait été ému, triste une semaine entière. Revenu à ses sentiments ordinaires il répondit aux camarades qui le questionnèrent sur ses récentes heures moroses : « Je cherchais une affection. » Et tous se moquèrent de lui et s'amusèrent à le taquiner chaque soir.

A présent, sur le chemin, au milieu de la campagne ambiguë et séduisante, sa solitude le frappait intensément, ses souvenirs semblaient infinis et mornes comme un désert. Pas un être dont le visage favori se profilât devant ses yeux mélancoliques; pas un nom aimé, pas un nom familier; pas une voix douce et caressante dont l'écho se répercutât dans son esprit! Il était bien seul, en effet, le pauvre peintre, sur cette route méandreuse, ce soir; et lui qui ne s'était jamais confié à personne, il se méfiait, il avait peur de lui-même...

A sept heures, le lendemain matin, Aurèle Gérold traversait le parvis de l'église et pénétrait sous le portail. Le temple était plongé dans une intime pénombre; au banc des pauvres une vieille femme et un petit boiteux priaient en égrenant les dizaines de leurs rosaires. La fresque ornait le fond du chœur et deux fenêtres ogivales, surmontant les stalles du pourtour intérieur, l'éclairaient favorablement. Pour faciliter le travail du restaurateur on avait reculé l'autel et élevé devant le mur un échafaudage de bois. Gérold monta sur la plate-forme à l'aide d'une échelle. La fresque, quoique détériorée par l'humidité des murs, était remarquable; elle représentait l'Annonciation, et le peintre, après un mûr examen de la couleur et du des-

sin, fut convaincu que l'œuvre était de Van Orley ou d'un de ses meilleurs élèves. La tonalité était merveilleuse, la ligne sobre et archaïque; les figures, d'un contour un peu gauche, rayonnaient d'une vie posthume et paisible.

Désormais, dès huit heures, Aurèle Gérold, palette au pouce, était au travail. Il prenait à peine le temps, vers midi, d'aller déjeuner à l'auberge de la *Charrue d'or*, et le crépuscule, souvent, le trouvait rêveur et préoccupé au sommet de son échafaudage, devant la figure sévère et couchée de la vierge Marie. Le visage de la madone opérait sur lui avec une impérieuse influence; il le trouvait admirable et il enviait le talent, le génie profond de celui qui l'avait créé et qui était parvenu à lui infuser une vie presque tangible. Cette tête douce, aux yeux tendres et un peu voluptueux, semblait sortir du mur et vouloir parler au peintre, lui confier des choses très anciennes et inconnues. Une après-dîner il avait cru voir palpiter et s'entr'ouvrir les lèvres pâles de la vierge et, subjugué et tremblant, il avait tendu l'oreille pour recueillir des paroles rétrospectives et sublimes. Mais la bouche resta muette et se referma comme à regret.

La Vierge voulait-elle parler au peintre? Elle voulait lui confier des secrets! Elle l'avait élu, peut-être, pour lui annoncer des choses étranges? Une Annonciation nouvelle!

Aurèle Gérold s'était forgé une idée à part de la Vierge et son Évangile à lui ne concordait pas du tout avec les légendes de saint Mathieu et de saint Luc. Il n'admettait pas que la Vierge fût restée *vierge* et n'avait goûté l'idéale jouissance de l'absolu amour. Il voyait l'ange Gabriel sous les dehors d'un sublime gaillard de la tribu de Juda, et il se représentait Marie rêvant de Jésus, du messie, en s'abandonnant à l'étreinte génératrice du mâle, du beau mâle éperdu et pantelant!

Tel était le vrai Évangile et la Vierge de la fresque voulait confirmer, sans doute, la croyance du peintre, lorsque sa lèvre avait remué imperceptiblement.

Aurèle Gérold finit par aimer sincèrement la Vierge de la fresque, il l'aimait presque d'amour. Il la contemplait telle une maîtresse, suivait, sous la draperie du vêtement, la ligne sobre et belle du corps, caressait, parfois, instinctivement, les jolis seins d'ivoire de la figure immobile. Encore un peu il eût voulu l'étreindre.... Un jour, ébloui par la beauté de son sujet, la tentation devint si forte qu'il avança les lèvres pour cueillir sur la bouche de l'immuable et ravissante Marie un éperdu baiser passionné...

En ce moment un pas léger retentit sur les dalles de l'église et l'écho emplit le chœur durant plusieurs secondes. Comme pris en faute, tremblant, très rouge, le peintre se retourna et plongea son regard dans le bas

de la grande nef centrale. Aurèle Gérold tressaillit et devint très pâle ; chancelant, il saisit un des montants de l'échafaudage et appuya sa main contre le mur. Prodiges ! Sa Vierge marchait, s'avavançait vers le jubé, la tête placide et délicieuse éclairée par les vitraux de couleur ! Gérold ne pouvait en croire ses yeux ; cette ressemblance entre une figure de fresque ancienne et une jeune femme vivante tenait du miracle. Elle s'assit près d'une colonne massive et leva le front vers l'ostensoir d'or du tabernacle. Elle ne priait pas et n'avait point de missel ; mais ses prunelles divines étaient pleines d'une si complète innocence et son visage révélait tant de candeur, que Gérold trouva naturel que l'inconnue n'eût rien à demander au Seigneur ni rien à se faire pardonner, puisque son âme était pure comme un cristal et sa conscience blanche comme un flocon de neige à peine sorti du ciel.

Durant une heure Aurèle Gérold contempla la jeune femme dans un ravissement religieux ; il craignait de faire le moindre bruit, de dévoiler sa présence par un geste brutal. Et lorsqu'elle se leva et qu'il la vit se diriger vers le portail, sans avoir fait le signe de la croix, splendide dans son vêtement sombre, il se dressa derrière le rétable et se pencha au-dessus du fronton pour la rappeler eût-on dit et l'implorer de rester encore...

Le soir tombait et enveloppait l'église de mystère. L'ombre s'imposait sous les voûtes ogivales et les statues de pierre s'agrandissaient presque jusqu'aux plafonds. Le bedeau entra par une petite porte latérale du chœur et emplit d'huile la lampe du sanctuaire. Aurèle Gérold descendit de la plateforme et traversa le temple. Sous le porche il se frotta les yeux et la première étoile du ciel se refléta dans ses prunelles mouillées avec un vif éclat.

Le lendemain, dans l'après-dîner, elle revint à la même heure et s'assit à la même place. Gérold interrompit son travail durant tout le temps de sa présence ; sa main devenait gauche et tremblait. Mais lorsque la jeune femme s'en fut allée, il travailla fiévreusement, avec une facilité remarquable. Dès lors, chaque jour, le peintre épiait l'arrivée de celle qu'il aimait, de sa vierge, comme il se disait à lui-même.

La porte de l'église restait ouverte jusqu'à la nuit ; sous le portail Gérold distinguait un coin du village ; dans la lumière de la route de rares paysans passaient. Un attelage profilait sa coupe rustique durant quelques secondes, un valet de charrue s'arrêtait pour faire un signe de la croix et continuait son chemin.

De temps à autre une femme pénétrait dans le temple et Gérold l'entendait marmotter des *Ave* et des *Pater*, d'une voix confuse. D'autres fois un villageois, armé de sa faux, venait dire une prière rapide devant la vierge et la lame du piquet, au-dessus de la tête du campagnard, paraissait une épée suspendue à la voûte par un fil mystérieux.

Le cœur d'Aurèle Gérold palpait d'amour ; Marie, ce doux nom de Marie, il le murmurait sans cesse. Elle qui ressemblait tant à la Vierge ne devait-elle pas aussi s'appeler comme la mère de Jésus ! Et le peintre continuait à s'entretenir avec son sujet, mais sans lui parler. Il lui disait, au fond de sa pensée, tout ce qu'il aurait voulu dire à *l'autre*, à celle qui, soudain, avait séduit tout son être et l'éblouissait de sa magnifique et occulte beauté.

Aurèle Gérold se trouvait au dehors du jubé, contemplant la partie supérieure de la fresque, en bonne voie d'achèvement. Il n'avait pas entendu venir la jeune femme. Quand il se retourna, avant de remonter vers la plate-forme, elle était devant lui, assise ainsi que de coutume, les yeux levés vers le tabernacle. Le peintre ôta gauchement son chapeau de feutre et prononça très ému un lent : Bonjour, Madame !

Cette coiffure qu'il portait toujours en travaillant dans l'église humide, comme s'il se fût trouvé dans son atelier, il n'osait plus s'en couvrir la tête. Mais il la bénissait ; grâce à cette circonstance il avait pu saluer l'inconnue bien-aimée et lui laisser deviner, par l'intonation de sa voix, qu'elle lui était chère et qu'il aurait voulu le lui dire.

A dessein il se tint chaque jour, vers l'heure coutumière de son arrivée, à l'entrée du chœur. Chaque fois il lui dit quelques mots de plus, des mots sans importance mais qui trahissaient toute sa pensée. Il parlait à l'inconnue de la nature, du temps splendide dont Dieu gratifiait les récoltes et, rarement, aussi, il l'entretint de son travail, de « cette Vierge merveilleuse qu'il restaurait et qui lui avait révélé toute la beauté humaine ».

— Toute la beauté divine, voulez-vous dire ? prononça-t-elle, un peu nerveuse.

— Mais, Madame, la beauté humaine n'est-elle pas également divine ?

Il ne lui parla jamais d'amour. Il lui semblait que s'il lui touchait un mot de sa passion il allait glisser tout à coup dans un précipice invisible « mais qu'il appréhendait ». Aurèle Gérold fut heureux de remarquer et de sentir que la jeune femme ne le fuyait pas et qu'elle se plaisait à s'entretenir avec lui et à entendre sa voix avec une sympathie intime. Elle lui fit une sorte de confession, sans parler de sa vie, que Gérold devinait douloureuse et héroïque ; elle aimait d'être seule et c'est pour songer et rêver à des choses reconfortantes qu'elle venait, l'après-dîner, se *réfugier* dans le temple. Elle méprisait profondément la foule qui, disait-elle, indifférente et fanatique, se prosternait aux pieds des saints durant les messes bruyantes et grotesques. Pour la jeune femme on portait son propre culte dans son cœur et la pensée y officiait dans le recueillement. Et c'est pour cela, avoua-t-elle au peintre transporté, qu'elle fuyait le bruit, qu'elle méprisait la religion de tout le monde, qu'elle aimait l'église pour elle seule, quand il ne fallait pas

prier et obéir docilement aux gestes conventionnels d'un vieux prêtre candide.

— Mais vous êtes une païenne, Madame ! ne put s'empêcher de s'écrier le peintre.

— Une païenne si vous le voulez, oui, mais une païenne très religieuse !...

Plus les semaines passaient et moins Aurèle Gérold osait déclarer sa passion à la jeune femme. Elle lui avait appris son nom, elle s'appelait Marie ; et ce fut comme si elle lui eût redit une seconde fois ce nom. L'inconnue trouvait un charme étrange dans le langage de l'artiste ; il lui parlait si doucement, avec un respect si profond, que son cœur battait toujours plus fort en sa présence. Elle devinait tant d'affection, tant de bonté, tant de loyal et fier attachement chez Aurèle Gérold que, insensiblement, elle se mit à songer souvent au peintre, à répéter son nom, à répéter aussi certaines phrases entières, en tâchant d'imiter l'intonation un peu émue qu'il mettait dans sa voix. Et elle devint nerveuse, distraite, préoccupée. Dans sa petite maison rustique, et cachée par de hauts feuillages, où elle habitait depuis le printemps, où elle portait le deuil d'une mère morte récemment et d'un père malheureux qu'elle n'avait jamais connu, elle s'attrista de sa solitude. Les pièces calmes où jadis elle se plaisait, où elle aimait à lire des vers de poètes aimés, lui paraissaient trop grandes, immenses et presque agressives de silence mortel. Les meubles amis qui connaissaient toutes ses confidences se taisaient, ne l'attiraient plus par leurs formes anciennes et subtiles. Elle passait dans la maison comme une étrangère et au lieu du recueillement qu'elle avait cherché pour adoucir sa mélancolie, elle trouvait pour ainsi dire le néant et le mystère. Les travaux de broderie qui l'occupaient chaque soir ne lui procuraient plus aucun plaisir ; au bout de quelques instants elle interrompait sa besogne, laissait choir ses soies sur ses genoux et restait méditative. Le souvenir du peintre lui venait alors à l'esprit et elle distinguait vaguement dans sa pensée les yeux voilés et humides d'Aurèle Gérold fixés attentivement sur elle. Marie se levait, nerveuse, allait à la croisée ouverte et s'appuyait à la balustrade du balcon ; le soir était placide, les grands arbres sombres se reflétaient en une grosse ligne dentelée dans le lac aux bords duquel on devinait les ailes blanches des cygnes endormis. Des chemins d'or sombre se perdaient sous les feuillages et l'on entendait comme des pas amortis et lents dans les lointaines avenues du parc. La jeune femme frissonnait, regardait les nuages qui surgissaient devant la lune, et regagnait la pièce ténébreuse. Elle marchait doucement, avançait parfois les doigts instinctivement, comme pour rencontrer une main affectueuse qui l'aurait guidée à travers le dédale de ses appartements. Son bras retombait le long de son corps et, avec un douloureux soupir, elle se laissait choir sur le velours d'un grand siège où venaient se poser les rayons de la lune.

Lorsqu'elle s'éveillait, le matin, Marie promenait d'une façon inquiète ses yeux dans sa chambre. Elle avait envie d'appeler quelqu'un, un être comme elle, une confidente, une amie, une sœur, un amant... Ses lèvres murmuraient le nom d'Aurèle Gérold et toute sa chair frissonnait, et le sang de ses veines reflueait vers son cœur oppressé. Tout sa vie devenait un désir, un indomptable désir d'aimer, d'être deux, de se donner et de donner son âme. Le peintre l'avait entièrement transformée, elle en était follement éprise. Et cependant elle n'osait le lui dire; elle craignait de n'être pas aimée en retour. Elle devinait, il est vrai, des nuances de tendresse dans la voix du peintre, son regard trahissait une adoration intime, mais l'aimait-il d'amour, sa passion égalait-elle celle de Marie et la chérissait-il pour elle-même et pour toute sa personne? Oh! ce doute, combien il lui devint cruel et impitoyable, combien il l'assaillit au plus profond de sa solitude, activant son lancinant désespoir. Et quelle souffrance que de devoir tout cacher, tout refouler au fond de son cœur, parler de choses anodines et indifférentes à celui à qui sa pensée disait sans cesse des paroles de la plus pure affection!

Chaque jour elle devançait l'heure de la rencontre; au moment de franchir le seuil de la porte du temple elle s'arrêtait pour opprimer les battements de son sein. Ses pieds touchaient à peine les dalles; elle marchait presque impassible et ses yeux ne se levaient vers l'autel qu'au moment d'arriver près du jubé. La voix du peintre résonnait tout à coup, imposant comme un chant d'orgue dans l'église déserte et la chair de la jeune femme s'exaspérait, tumultueuse et enivrée. La main du peintre serrait la sienne et elle retirait vivement ses doigts pour cacher son tremblement et son émoi. Aurèle Gérold la quittait, montait sur la plate-forme et prenait sa palette. Et Marie le regardait travailler, les prunelles levées et illusionnées dans un rêve splendide.

Vers le crépuscule la jeune femme se levait et presque hiératique elle traversait la nef, sans regarder derrière elle ni se soucier, eût-on dit, du peintre qui, émerveillé, regardait comme s'en aller toute sa vie.

Cependant les mois passaient et Aurèle Gérold n'avait rien avoué encore. A présent il eût voulu éterniser sa vie au village, lui qui souhaitait naguère revoir la ville pour travailler enfin à une œuvre dès longtemps conçue dans son rêve. A quoi bon maintenant le travail et la volonté, à quoi bon cet argent qui devait faire sa gloire? Au diable tout cela; sombrés, partis très loin, ses espoirs et son avenir! Il allait de nouveau être bien seul le pauvre artiste dans la grande capitale, parmi les âmes conformes et égoïstes. Il serait plus abandonné encore que le jour de son arrivée au bourg, lorsqu'il revint de la campagne distante sur la route infinie et méandreuse, le soir...

Des fonctionnaires vinrent se rendre compte des travaux effectués par le jeune peintre. Aurèle Gérold fut chaleureusement félicité ; mais ces congratulations lui arrachèrent à peine un léger et indifférent sourire.

— Le sentiment de la Vierge est poignant, fit remarquer un des officiels personnages.

— Oh oui ! poignant, murmura l'artiste sans lever ses yeux vers la fresque, ineffable et cependant cruel...

C'était le dernier jour. L'automne venait de commencer, et dans le cadre du portail on voyait tourbillonner dans le vent les premières feuilles mortes. Elle vint comme d'habitude, vêtue d'une robe de velours dont les reflets semblaient d'or et de rouille. Aurèle Gérold était pâle, presque blanc. Mais dans la pénombre la jeune femme ne remarqua point son visage livide. Pour la première fois, depuis qu'il la connaissait, elle dépassa le jubé et s'assit devant l'autel, sous la lampe rouge du sanctuaire. Il se mit auprès d'elle, sur un coussin, et ses mains nerveuses se refroidissaient au contact des dalles bleues du parquet.

Il faisait presque noir dans l'église ; le temps passait, accélérât la marche des secondes et les deux jeunes gens restaient silencieux...

— Marie, ma Vierge, prononça péniblement Gérold, c'est le dernier jour ; demain je serai parti et je ne vous verrai plus !...

Elle ne répondit rien et baissa son front, comme abattue par une soudaine fatigue.

— Marie, ajouta le peintre avec un déchirement de tout l'être, je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Il l'avait prise dans ses bras, et la serrait en tremblant contre sa chair exaspérée.

Comme rêveuse elle leva sa tête lentement et fixant ses yeux vibrants sur ceux du peintre, elle prononça d'une façon imperceptible : Et mon cœur te redit ces paroles depuis le premier jour de notre rencontre : je t'ai toujours aimé...

Leur étreinte devint plus jalouse et éperdue. La nuit était complètement venue et la lampe du sanctuaire semblait dans les ténèbres du chœur comme une rouge et claire étoile. L'église liliale et printanière sembla s'emplier de toute la vie de l'automne, et une brise légère entrant dans le temple par les grandes croisées apporta sous la voûte tous les parfums grisants de l'arrière-saison.

Un prêtre sortit de la sacristie, traversa comme une ombre la grande nef imposante et alla fermer sans bruit la porte de l'église...

SANDER PIERRON

8-11 octobre 1896.

LA REINE DES MERS⁽¹⁾

(L'ANGLETERRE ANCIENNE ET MODERNE)

VIII

DANS LE MONDE INTÉRIEUR

TYPES DIVERS : ORIGINAUX, SENTIMENTALISTES, THÉOSOPHES
ET MYSTIQUES, SUPERSTITIEUX, TRAGIQUES (*suite*).

A ceux qui, parce qu'il a l'abord anguleux, des manières peu démonstratives et une compréhension dominante des choses pratiques, nieraient du coup au peuple d'outre-Manche toute capacité affective, nous conseillons de lire, s'ils ne les ont jamais lus, les romans et les contes de Dickens. Ils y trouveront, mêlées à cet humour britannique fait de railleuse mélancolie, toutes les impressions joyeuses, douces ou tristes des cœurs aimants. Et c'est la vie anglaise, prise dans son intimité, qu'il a retracée : ses personnages sont vivants, ils sentent et souffrent comme les autres hommes, peut-être un peu moins en surface et beaucoup plus en profondeur.

M. Pickwick, son grand personnage, le type immortel du cockney, est, quoique Anglais et bourgeois, un don Quichotte, sinon aussi imaginaire que celui de Cervantès, du moins naïvement humanitaire comme tout don Quichotte qui se respecte. Et son valet, Sam Weller, Sancho Pança moins la couardise égoïste, est autrement sympathique que le poltron chevauchant derrière le chevalier de la Triste-Figure. Or, M. Pickwick et Sam Weller ne sont pas de pures fictions, mais bien des types réels, fourmillant dans les couches superposées de la société anglaise ; pour les rencontrer, Dickens n'a eu qu'à ouvrir les yeux.

Si, chaque hiver, la Christmas ramène de bruyantes ivresses, elle ramène aussi dans les familles un resserrement des liens naturels. Certes, l'affection sincère n'a pas besoin des anniversaires et des fêtes pour s'exprimer : il faut

(1) Suite. — Voir les nos 123, 125, 127, 128, 131, 136 et 140 de la *Société nouvelle*.

faire la part, très large, des attendrissements gastronomiques et des effusions enseignées par la routine religieuse ou sociale. Mais il n'en est pas moins vrai que, ce jour-là, dans l'intimité du *home*, une communion non plus symbolique, mais réelle se rétablit entre proches qu'ont parfois séparés les soucis, les occupations et les luttes de la vie. Raille qui voudra les mystérieuses affinités de l'estomac et du cœur, la table n'est-elle pas ce qui le plus encore réunit les hommes? Autour de l'oie grasse et du pudding fumant, on oublie pour vingt-quatre heures les tracas quotidiens et la pensée se croise avec celle des absents qui, eux aussi, à la même heure, mordront avec émotion dans leur Christmas-pudding en songeant aux êtres restés sous le toit familial.

Malheureusement la misère, elle, ne fait pas relâche pour commémorer la venue d'un sauveur qu'animaient peut-être les meilleures intentions, mais qui n'a rien sauvé du tout. C'est le moment où l'hiver rage, où la neige, si amusante à voir tourbillonner de derrière les fenêtres d'un logis confortable, aveugle les malheureux, au visage desquels souffle la bise glacée qui balaie les rues sombres et fait tirer la flamme dans les cheminées. A ce moment, cent mille ouvriers sont périodiquement sans travail sur le pavé de Londres.

Mais un des champions du dieu d'amour, père commun de tous les hommes, ne l'a-t-il pas déclaré autrefois : « Il faut qu'il y ait des pauvres sur la terre, afin que les riches puissent faire leur salut par l'aumône ! »

Le sentimentalisme, souvent hypocrite comme tout ce qui s'inspire de cette vertu chrétienne, la charité, et non de cette vertu sociale, la solidarité, trouve suffisamment matière à s'exercer à cette époque rigoureuse de l'année. L'Angleterre, malgré sa constitution oligarchique surannée, est un grand pays plein de vitalité et au développement incomparable, justement parce que les initiatives privées peuvent s'y donner libre jeu. A l'appel de quelques personnes, mues, les unes par l'amour de la réputation, les autres par le zèle religieux, d'autres encore par une philanthropie sincère, les associations charitables ont surgi de terre et entrepris la lutte contre le paupérisme, qu'elles peuvent parfois atténuer mais jamais extirper, parce que le fléau a des racines trop profondes, qu'il faudrait se résoudre à couper.

La plupart des associations religieuses qui ont pris une influence réelle sur la masse sont celles qui, à côté de leurs mômeries, se sont adonnées, avec plus ou moins de profits pour elles, à une œuvre baptisée de *sociale* et admise pour telle par ceux qui trouvent expéditif et commode de juger sur les apparences. C'est ce qui fait la puissance réelle de l'Armée du Salut, malgré le ridicule que ses pratiques religioso-foraines semblent devoir jeter sur elle. Sa théologie est faible, mais elle aide, non sans y trouver son compte, à calmer les crampes d'estomac.

Aussi, la masse anglaise, avant tout préoccupée des besoins matériels, demeure-t-elle beaucoup plus étrangère aux autres sectes qui, n'étant ni tout à fait religieuses ni encore moins scientifiques, cherchent, en général, à expliquer le monde physique et moral par un spiritualisme alambiqué où l'imagination joue un plus grand rôle que le raisonnement.

Parmi les mouvements intellectuels de ce genre, il convient de citer tout d'abord celui de la théosophie, l'un des plus sérieux, qui s'est rallié des personnalités d'une valeur incontestée, comme Annie Besant. Celle-ci, naguère infatigable écrivain et conférencière socialiste, a trouvé, non sans raison, que les données de l'athéisme, irréfutables au point de vue négatif, sont cependant insuffisantes à expliquer le grand mystère qui nous enveloppe; tourmentée de la soif de savoir et comprendre, elle s'est alors lancée dans un panthéisme spiritualiste, emprunté partie au brahmanisme, partie au bouddhisme, renfermant, à côté de rêveries et de systèmes *a priori*, des raisonnements très élevés, une morale humanitaire et une critique très juste de la sécheresse à laquelle quelques docteurs ont réduit le matérialisme. Sa brochure : *Pourquoi je devins théosophe* est à lire; on voit par l'exemple de l'auteur comment l'étroitesse sectaire qui, déjà, fait de la libre pensée officielle non la pensée libre, mais une nouvelle religion ayant ses rites, ses dogmes et ses prêtres, peut ramener vers le spiritualisme des natures imaginatives et indépendantes.

Annie Besant, en tous cas, a choisi un mauvais terme, celui de théosophe, terme en contradiction avec ses idées, puisqu'elle repousse toute croyance au dieu personnel et anthropomorphe des monothéistes. Le surnaturel, le miracle n'existe pas, convient-elle. Du reste, tout en admettant, et il n'est pas besoin d'être théosophe pour cela, la manifestation de nouveaux sens, l'intensification ou la modification de ceux qui existent, la transmission de la pensée, télégraphie intercérébrale dont on ne voit pas les fils, elle différencie absolument la théosophie du spiritisme dont elle se montre assez dédaigneuse. Elle définit ce qu'elle entend par *Mahatmas*, non des êtres surnaturels doués de pouvoirs miraculeux, puisque pour elle, ces deux mots : « surnaturels » et « miraculeux » n'ont pas de sens, mais des hommes qui, ayant étudié un sujet particulier, y sont passés maîtres et réalisent des choses interdites à l'ignorant.

Sur la nature de l'être humain, Annie Besant ne fait à peu près que reproduire les conceptions spiritualistes en les renforçant de mots sanscrits, ce qui n'accroît pas leur valeur scientifique et ne peut guère séduire que les personnes éprises d'occultisme, ésotérisme, exotérisme et autres spéculations de l'esprit, sciences (?) purement subjectives et décorées d'appellations pompeuses.

La théosophie a recruté des adhérents dans l'aristocratie avec lady Caithness, duchesse de Pomar. Cette dame de lettres, qui n'a sans doute pas à son actif les fortes études scientifiques d'Annie Besant, manifeste d'avantage des tendances religiosâtres, unies à une morale certainement plus large que celle des cultes officiels. « Si le brahmanisme est une hiéroristocratie pharisaïque, déclare-t-elle (1), le bouddhisme est une république de pureté. » C'est incontestable, mais il y a beau temps qu'on le sait et, comme explication du grand problème universel, c'est insuffisant. La méthode matérialiste d'observation et d'expérimentation peut sembler prosaïque, avoir ses lacunes et même, avec quelques pontifes de la science, — de cette science en constante évolution, — revêtir parfois des allures intolérantes ou étroites : toujours est-il que, sans prétendre expliquer tout et faire entrer l'infini dans le cerveau fini de l'homme, elle a donné des résultats un peu plus positifs que ceux atteints par la scolastique ou les rêveries mystiques.

Le savant philologue Max Müller se déclare, lui aussi, théosophe, mais non à la façon d'Annie Besant et de lady Caithness. De même que celle-ci, il témoigne certainement de fortes tendances religieuses et, de même que celle-là, il fait preuve aussi d'une grande tolérance. Ses profondes recherches orientales l'ont naturellement amené à une prédilection toute particulière pour la philosophie religieuse — s'il est permis d'accoupler ces deux mots — de l'Inde védique et pour le bouddhisme qui, débarrassé de toutes ses superfétations, contient également une belle conception panthéiste, mais il se garde du merveilleux. « Je dois peut-être expliquer, déclare-t-il « dans la préface de son livre *Theosophy or Psychological religion*, pour-
« quoi au titre de *Psychological religion*, originellement choisi pour ce
« cours final de mes conférences à Gifford, j'ai ajouté celui de *Theosophy*.
« Il me semble que ce vénérable nom, si bien connu parmi les anciens pen-
« seurs chrétiens comme exprimant la plus haute connaissance de Dieu
« dans l'atteinte de l'esprit humain, ait été dernièrement si fort désapproprié
« qu'il était grand temps de le rendre à sa propre fonction. On saura, une
« fois pour toutes, qu'on peut s'appeler théosophe sans être suspecté de
« croire aux esprits frappeurs, tables tournantes ou toutes autres sciences et
« arts occultes. »

C'est fort bien, mais puisque le savant se défie des écarts de l'imagination, qui, cependant, au milieu des plus grandes exagérations, contiennent parfois quelques parcelles de vérité, qu'il soit conséquent avec lui-même : comme il nie le surnaturel de la théosophie, qu'il nie le principe — essen-

(1) *Théosophie universelle*, par lady CAITHNESS, duchesse de Pomar.

tiellement surnaturel — de toute religion et fasse table rase de toutes les théologies pour s'en tenir à l'observation des faits.

Avec ces esprits éclairés, la théosophie, quelles que soient les préventions que son nom puisse inspirer, est toujours un progrès sur les mœuvres protestantes ou catholiques ; dépourvue de rites, du moins jusqu'à présent, même dans sa partie ésotérique, elle est encore une philosophie plutôt qu'une religion. Où elle devient dangereuse, c'est avec la masse de ceux qui suivent un mouvement par simple entraînement, sans l'examiner ni le raisonner. Epouvantés par l'idée du vide, ils ne demandent bientôt qu'à s'arrêter en route et même à se rapprocher insensiblement de leur point de départ, empruntant des formes à ce qu'ils combattaient. C'est ainsi que des mouvements de révolte contre l'oppression religieuse se sont à leur tour transformés en religions. Les vieilles croyances de notre Occident ne tiennent plus debout : sont-elles destinées à une entière disparition ou à un avatar dans lequel elles se fondraient avec les mythes orientaux, comme le firent jadis le judaïsme et le platonisme lorsqu'ils se muèrent en christianisme ? Qui peut le dire ? Aujourd'hui, comme il y a dix-neuf siècles, le vieil esprit religieux, profondément ancré dans les cerveaux, guette toujours les efforts que fait la pensée humaine pour s'affranchir.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à notre époque d'immense transformation, où l'on étouffe dans les vieux cadres, les lenteurs inévitables de la science expérimentale et l'étroitesse de la science officielle rebutent, autant que naguère les absurdités du dogme divin, les esprits assoiffés de larges horizons. C'est ainsi que, tandis qu'Annie Besant, femme incontestablement érudite et de bonne foi, apporte l'appui de son nom aux doctrines théosophiques, le célèbre chimiste William Crookes, l'un des plus grands savants de l'Angleterre, s'est, après dix ans d'observations et d'études, déclaré en faveur du spiritisme.

Rien n'est plus curieux que la lecture des études de William Crookes, dévolues à cette question, l'une des plus délicates, car la fraude y côtoie à chaque pas la science. L'auteur s'y montre dès le début absolument impartial, décidé à analyser la question sans idée préconçue et à y apporter la rigoureuse précision et la méthode expérimentale ; puis il se déclare obligé de reconnaître des faits troublants ; les faits se répètent : William Crookes s'y accoutume et finalement il adopte toute la métaphysique du spiritisme : apparitions, communications d'outre-tombe, photographies d'êtres immatériels, altération ou dédoublement de la personnalité, télépathie, pour aller jusqu'à proclamer le séjour dans sa famille et sous son toit de l'esprit réincarné de Katie King. C'en est fait : le savant s'est créé un état psychique particulier qui lui fait évidemment voir et, de très bonne foi, proclamer l'irréel : il a perdu pied et chevauche dans les nuages.

Ce serait dépasser le cadre de cette étude que de chercher, à notre tour, à dégager des conclusions sur le moderne mouvement intellectuel fait de religiosité, de soif d'inconnu et de curiosité scientifique auquel se rattachent la théosophie et le spiritisme. Il nous a seulement semblé qu'il n'était pas superflu de montrer quelle forme il a pris en Angleterre où l'adhésion de personnalités marquantes lui a acquis des adeptes par centaines de mille. En attendant le grand éveil de la race slave encore dans les balbutiements de l'enfance, — balbutiements parfois prodigieux, à la vérité, — n'est-ce pas, depuis la triste décadence des peuples latins, la race saxonne qui exerce une hégémonie même morale sur l'univers? A ce titre, il y a lieu de se préoccuper de la direction heureuse ou troublante que prend l'esprit humain.

La théosophie est naturellement la croyance d'une minorité assez éclairée pour connaître Bouddha-Gautama, savoir que l'*atma*, le *buddhi* et le *mana*, qui constituent le ternaire supérieur de l'homme, se trouvent intimement unis au *kama-rupa*, au *pana*, au *linga-sharira* et au *rupa* constituant son quaternaire inférieur. Au contraire, à l'exception d'un nombre restreint d'émules de William Crookes, le spiritisme a pour adhérents le nombre immense d'amis du merveilleux auxquels les allures scientifiques importent peu.

Il ne perd jamais ses droits le merveilleux, revêtant seulement des formes différentes selon le terroir et l'habitant. Au Napolitain, ami du faste et des couleurs, il fait entrevoir sur les flots bleus de la Méditerranée les palais enchantés de la fée Morgane; pour le Breton, il peuple de Korrigans et de nains difformes les genêts de sa lande. Londres, avec ses brouillards, la Cornouailles et le littoral gallois avec leurs rochers, l'Irlande avec ses vertes forêts, ont aussi leurs apparitions surnaturelles.

En Irlande, pays essentiellement papiste, et dans les Galles, où sous la couche saxonne et protestante le vieux fonds celto-catholique subsiste encore, des amalgames bizarres se sont faits entre les vieilles et les nouvelles croyances. Druides et saints y opèrent encore des miracles; les animaux eux-mêmes participent au don de divination et, s'ils se cachent prudemment pour exercer leur industrie, les sorciers n'ont point disparu. On n'a peut-être pas oublié le tragique supplice d'une malheureuse paysanne irlandaise qui, il y a moins de deux ans, fut brûlée à petit feu par sa famille et ses voisins comme sorcière! A Holywell, le Lourdes gallois, l'exploitation de la légende de sainte Winifride procure aux révérends pères jésuites d'assez beaux bénéfices.

Curieuse odyssee que celle de cette sainte! Elle naquit en l'année 640, près de l'endroit même où, après une mort temporaire de quelques mo-

ments et une glorieuse résurrection, elle devait être définitivement enterrée. Son père, Thewith, souverain au petit pied, descendait en ligne collatérale du fameux roi Arthur et avait décidé de marier Winifride au prince Caradoc, fils du roi Alen qui régnait sur la partie septentrionale du pays de Galles. Mais Caradoc était païen ; ce fut une raison suffisante pour que la jeune princesse, chrétienne fervente, lui refusât sa main et, sur les conseils de son oncle, saint Beuno, consacra sa vie au mystérieux époux de tant de jeunes vierges.

Caradoc n'entendait pas être ainsi évincé et il poursuivit la cruelle jusque dans l'église où, à ce moment, le saint célébrait le sacrifice de la messe. Quelles que fussent les intentions dans lesquelles il était venu, le mécréant s'oublia jusqu'à faire voler d'un coup d'épée la tête de Winifride assez loin du tronc, crime qui ne demeura pas impuni, car la terre s'entrouvrit et engloutit aussitôt le meurtrier.

Saint Beuno qui, absorbé dans ses exercices professionnels, n'avait pas remarqué ce léger incident, en fut averti par les cris des assistants. Il interrompit, sans trop de hâte cependant, la célébration religieuse, alla ramasser la tête de sa nièce et la remit à sa place ordinaire, c'est-à-dire au-dessus des vertèbres cervicales ; puis, après avoir recouvert le tout, chef et tronc, de son manteau, il retourna tranquillement à l'autel pour y continuer la messe. Un homme sur lequel, comme on voit, les fortes émotions n'avaient pas de prise !

La cérémonie terminée, saint Beuno alla s'agenouiller auprès du cadavre, murmura une oraison et ordonna d'enlever le manteau, ce qu'il eût fort bien pu faire lui-même s'il n'eût craint les mouvements inutiles.

Winifride apparut alors, la tête solidement ressoudée au corps et sans autre trace de sa décollation qu'un mince cercle blanc autour du cou. Et, comme si elle n'eût été qu'endormie, elle se leva bien vivante, tandis que le peuple, criant : « Miracle ! » tombait à genoux.

A l'endroit même où avait chu la tête de la princesse, c'est-à-dire à l'extérieur de l'église, coulait maintenant une source, pure et silencieuse comme devait l'être jusqu'à la fin la vie de la ressuscitée, qui prit définitivement le voile et mourut abbesse, à un âge avancé, en odeur de sainteté. Contrairement à tous les usages reçus, Winifride ne se reposa, une fois dans la tombe : elle multiplia les miracles. Grâce à son intercession, la fontaine qui, désormais, porta son nom, rendit à ceux qui venaient s'y baigner et la santé s'ils étaient malades et la vraie foi s'ils étaient hérétiques. L'un des moindres prodiges ne fut pas la guérison de sir Roger Bodenham qui, après une immersion consciencieuse, ayant vu disparaître une enflure à son pied gauche, devint en même temps catholique et ingambe.

L'exploitation de cette piscine, intelligemment conduite, donne de beaux résultats. Toutefois, comme en Grande-Bretagne les catholiques ne sont pas le nombre, les jésuites de Holywell déclarent aux protestants que la bienheureuse Winifride est une sainte éclectique, qui opère pour eux comme pour les catholiques. Enfin, en particulier, ils concèdent aux libres-penseurs que les eaux de Holywell possèdent par elles-mêmes des propriétés curatives. Cette explication, tout intime, qui est assez apparemment la seule vraie, n'a pas eu raison de la fable chrétienne.

L'Écosse aussi a conservé ses légendes, en général mélancoliques. Que de récits surnaturels se transmettent encore, sinon dans les grandes villes industrielles, du moins aux veillées des highlands! Plus d'une paysanne n'ose appeler que du nom respectueux de *the ladies* (les dames) les fées authentiques qui errent autour des habitations. Le montagnard, si froid et pratique dans la plupart des actes de la vie, s'abandonne pourtant à de bizarres superstitions qu'il respire peut-être dans l'air ambiant. Faut-il imputer cette nature d'esprit au paysage lui-même, à son ciel gris, à ses cimes neigeuses, à ses grands lacs et à la rencontre, sur ce territoire, de l'imaginative race celtique avec les races saxonne et scandinave? C'est possible. Aussi, quoique l'instruction y soit très répandue, cette contrée est-elle une de celles où l'esprit de dogme et la croyance au surnaturel ont le plus d'empire. D'ailleurs, la superstition variant ses formes, se trouve à la portée de toutes les classes sociales : tel qui rit du berger croyant encore aux fées du vieux temps, admet les réincarnations d'esprits et les communications avec un monde intangible au moyen de coups frappés par des guéridons.

Il convient d'ajouter que dans les îles qui, au nord et à l'ouest, avoisinent l'Écosse, la misère est très grande : la disette y entraîne naturellement des maladies stomacales ou intestinales et, par suite, des hallucinations. Les lacs semblent s'entr'ouvrir pour laisser émerger de leurs profondeurs vertes quelque génie des eaux ; plus loin, sur le sommet des montagnes, les vapeurs se rassemblent en des formes fantastiques : c'est, au milieu de ses compagnons d'armes, William Wallace, le héros de l'indépendance nationale, qui, fait prisonnier, fut châtré, pendu et coupé en morceaux par ses ennemis, mais dont l'esprit erre encore aux highlands.

C'est pour les héros de la trempe de Wallace qu'un poète anglais a écrit ces beaux vers :

*They never fall who die
In a great cause. The block may soak their gore;
Their heads may sodden in the sun; their limbs
Be strung to city gates and castle walls,
But still their spirits walk abroad.*

(Ils ne disparaissent jamais ceux qui meurent pour une grande cause. Le billot peut boire leur sang, le soleil éclairer la chute de leurs têtes, leurs membres peuvent être attachés aux portes des cités et aux murs des châteaux, mais encore leurs esprits se promènent au loin.)

A côté de ces types plus ou moins propres aux autres pays, s'en trouve un beaucoup plus particulier à l'Angleterre, pays d'alcoolisme invétéré, où les tares originelles peuvent se transmettre aux générations suivantes : c'est celui du monomane meurtrier qui, poursuivi par une idée fixe, frappe et tue, souvent dans des circonstances atroces, sans intérêt, sans rancune, sans motif.

Whitechapel a été, une année durant, épouvanté des assassinats accompagnés de mutilations commis par le mystérieux et insaisissable Jack l'Éventreur (*Jack the Ripper*). Des cadavres de malheureuses prostituées étaient trouvés dans les ruelles, au coin des allées sombres, horriblement mutilés et par une main qui dénotait un opérateur expert. Les organes de la génération étaient toujours enlevés, comme si le fauve à face humaine qui rôdait autour de ce quartier de misère, cherchant ses victimes, eut été, dans sa folie rouge, hanté d'un éternel sadisme.

Dans ces attentats s'adressant à la dernière classe des déshéritées, aux femmes qui se livraient pour quelque pence, le vol ne pouvait certainement être, comme disent les criminologues, le mobile du crime.

Quel était donc l'énigmatique besoin qui poussait à accomplir sa tâche monstrueuse, toujours identique dans les circonstances et dans la forme, cet éventreur que, sans cesse, on croyait reconnaître à Londres, à Amsterdam, à San-Francisco, en Australie, tantôt sous les traits d'un marin, tantôt sous ceux d'un boucher ou d'un étudiant ?

Perversité, déclare la religion chrétienne, méchanceté consciente de la créature, qui doit être châtiée, châtiée et non pas soignée, comme le désirent les humanitaires, ni même simplement supprimée pour cause de défense sociale comme le veulent d'autres, implacables mais non sans logique. Comme s'il ne fallait pas une lésion cérébrale pour en arriver là ! Comme s'il devait être traité en responsable, cet insaisissable Jack l'Éventreur ! Comme s'il était responsable davantage ce Read, assassin sans motif de la jeune Florence Denis, lequel meurt bravement en adressant au bourreau ces seules paroles : « Boutonnez mon habit ! » L'était-il davantage ce Reginald Saunderson, neveu d'un colonel et député conservateur, qui, après avoir assassiné dans Kensington une fille publique, toujours sans motif apparent, écrivait au chef du poste de police la lettre suivante :

« Cher Monsieur, le meurtre qui a eu lieu, c'est moi qui l'ai commis, « juste à droite de la porte d'un gentleman. Je l'ai attrapée par le cou et

« j'ai essayé de la renverser. J'ai coupé son cou avec un couteau de Sloyd.
« Ce fut un très beau coup de couteau. Quand je l'eus égorgée, il y a quel-
« qu'un qui s'approcha et je m'enfuis pour sauver ma vie, jetant derrière
« mon couteau dans une rue transversale. Je pensais qu'il tomberait sur la
« porte, mais il est resté sur le toit.

« J'ai commis le meurtre à onze heures et demie. Le coup fut donné de
« droite à gauche; ainsi, adieu.

« A l'ouvrage!

« JACK L'EVENTREUR. »

On sent à la lecture de cette terrible lettre qu'il y a là obsession du meurtre et non pose d'assassin.

Qui sait quelles pensées tragiques peuvent éclore dans un cerveau humain sous la double influence de l'alcoolisme et du brouillard? Oui, du brouillard. Lorsqu'un voile impalpable vous sépare de la vie réelle, laissant tout au plus aux choses ambiantes des formes confuses, la vision ne devient-elle pas tout intérieure, ne se peuplant que de figures imaginaires et, alors, selon le tempérament et l'éducation de l'homme, lui transmettent au cerveau des scènes mélancoliques ou tragiques, rarement des rêves d'idylle : ceux-ci, pour s'ébaucher, demandent un autre décor, généralement le grand soleil et les horizons larges ou lumineux. Plus tard, le brouillard se dissipe, mais l'impression subsiste et, en se renouvelant, finit par creuser un sillon fatal dans la substance qui secrète la pensée. L'homme n'est-il pas un réflexe de l'univers?

Le West-End, cette région cependant peu farouche, a eu sa mystérieuse « femme en noir » qui, le soir, accostait les passantes isolées pour leur demander son chemin, les gratifiait pour remerciement d'un ou plusieurs coups de poignard, puis disparaissait comme un fantôme.

Avant la recrudescence de criminalité qui signala ces dernières années, beaucoup purent s'imaginer que la peur du « chat à neuf queues » et du bourreau de Newgate avaient opéré une progression sans cesse décroissante du nombre des attentats. On doit convenir maintenant que les moyens coercitifs sont absolument insuffisants à faire disparaître un mal qui a ses profondes racines à la fois dans le cerveau de l'individu et la constitution même de la société. Sans transformer l'un et l'autre il sera toujours impossible d'arrêter le couteau des déséquilibrés comme la révolte des déshérités.

CHARLES MALATO

(A suivre.)

LE FLEUVE (1)

A A.-FERDINAND HÉROLD

Descendent les grands vaisseaux le Fleuve, vers l'infini...

Passent les lutteurs noirs du flot :
Fourmilières
Monstrueuses comme des villes,
Ils roulent les grands vaisseaux,
Et crachant la suie
Sur leur ventre de fer
Qui bombe de victuailles, gronde de mitrailles,
Ils déchargent la mort, chargés de vie.

Ceux-là, jadis, vers la mer,
Tendaient encor de larges ailes d'oiseaux
Sur leurs rapaces entrailles ;
Et que la pureté du ciel retint le vent de guerre,
Par le calme, il leur fallait taire
L'instinct de proie.
Mais les voici maintenant qui poussent droit
Toujours leur course violente ;
Et toute leur force est dans leur ventre
Où le désir attise une fournaise d'enfer.

Démontés du château d'arrière
Où jadis, par les temps mystiques, une vierge-reine
Gouvernait du cœur l'essor du désir,
Ils soufflent comme des bêtes, les navires,

(1) Poème final des *Sources vers le Fleuve*, à paraître dans le courant de l'hiver.

Ras et nus, et tumulaires.
Des hommes pourtant, juchés aux hunes,
Epellent toujours l'enseignement des étoiles ;
Les noms de l'absolu gravés pourtant en lettres d'or
A la poupe, baptisent les nefes pour de nobles fortunes ;
Des ponts à doubles, à triples étages,
Les haussent des remous pourtant plus près du ciel ;
Mais rien, nul baptême, nulle étoile,
Nul azur plus clair d'une aurore,
Rien ne tempère les ravages
De leur monstrueuse voracité de squales,
Et les esclaves y sont toujours esclaves, et sauvages,
Les yeux, toujours, aussi cruels
De l'implacable commodore.

Conduites par de fanatiques pilotes,
Des foules de peine, de lucre, d'aventure,
De la poupe à la proue hurlent dans les fumées
Qui les aveuglent sur la route où ils flottent
Sans plus voir l'immobile jeunesse de la nature,
Sentir, sentir le parfum des rives, printanier ;
Et les vaisseaux nus passent dans une ceinture
D'huiles boueuses et de graisses spumantes à leurs flancs
Qui traînent un sillage de sang.

A des heures, à des siècles de distance,
Passent les songeurs magnifiques du flot
Qui ne peuvent hisser en fraternelles reconnaissances
Le pavoi des saluts amicaux
Aux vaisseaux nus et noirs.
Passent, magnifiquement seuls,
Comme des cygnes fabuleux les songeurs
Qui baignent en des eaux de miroir
Et glissent au gré des brises et des courants,
Vains, somptueux et lents.

Sous les flatteries des cieus trompeurs,
Les échos des rivages rieurs,
Ce sont navires à coque d'argent

Et à voiles de pourpre de soie
 Bruissant clair au long des flèches dorées des mâts.
 Pendent et tirent les mille fins cordages en des treillis
 Qui arrêtent aux pièges de leurs lacis
 Le musical voyage des migrateurs,
 Et qui surprennent les harmonies du vent,
 Où éparpillées et enveloppantes s'éolisent,
 Sur le front des matelots veilleurs,
 De mélodieuses bruines et brises.
 Les vergues balancent des voix de mousses, des chansons
 Qui planent
 Et qui retombent avec des bris d'ailes sur le pont
 Où l'équipage les ramasse toutes en un cœur
 Qui les relance d'un hosanna d'ivresse par l'horizon,
 Tandis que de perpétuels pavots de flammes
 Allument sur eux un ciel d'apothéose !

Mais, elles non plus, les nefs du rêve triomphateur n'osent
 Voir le but fatal de la route où elles flottent,
 Elles pourtant aussi qui portent,
 Sous l'étincelante musique des gréments,
 Sous la victoire des voiles impériales,
 L'immense charge des âmes mortes
 Qui emplissent de leurs ombres et de gémissements
 La caverne sombre de la cale.
 Par les tombées crépusculaires, en sortent,
 Lugubres, des déments
 Qui vont, honteux les uns des autres, vers la proue,
 Et là, penchés de tout leur désespoir sur le fleuve,
 Ils cherchent de leurs mains de fièvre
 Le visage, la gorge de la vierge de proue,
 Pour qu'à sa forme l'ardent souvenir encor s'émeuve,
 Pour serrer entre leurs doigts encor des seins d'argent,
 Pour renverser peut-être jusqu'à leurs lèvres,
 Des lèvres, d'éternelles silencieuses lèvres...
 Et par la nuit s'en vont à l'arrière d'autres fous :
 L'épaule lourde sous l'étoupe soyeuse des chevelures
 Coupées aux beautés mortes par leur rage d'amants,
 Ils en cordent des filins d'or pour les voilures,
 Et parfois pour s'en nouer leur cou.

Du cœur des mortes ils font des lanternes saignantes
Où leur vie se consume en de troubles lueurs,
Et à la poupe ils les clouent
Sur le gouffre des heures fuyantes...

Mais sans souci des cuirassés ou des galions,
Ou des galères du songe dominateur,
Qui cinglent pour ne voir que pourpres et fumées,
Passent les flotteurs simples du flot,
A la rame, à la voile, à la vapeur qui vont,
Simplement vont,
Conscients et purs, initiés.

Ils connaissent le Fleuve et ses eaux
Et qu'on n'échappe pas à la mer.

Les filets rompus, vides, ou ruisselants de poissons,
La barque ne peut rester prise dans les joncs
Où l'abri l'accueille d'un repos.

Les rameurs la dégagent des invites de la terre,
Qu'ils éloignent, fraternels, d'une cadence régulière
Où s'obstine l'esprit,
Où se berce l'oubli.

Humble et fier,
L'homme de la yole cargue sa voile de neige,
Et la pointe et la gonfle de toute sa petite joie,
En face même de la montagne géante
Eblouissant de ses siècles immuables de neige.

L'homme de la yole suit les caprices de l'onde
Et entre les brisants louvoie,
Humble et fier;
Et il rit de pitié à la montagne géante,
Car il sait que des piétons volontaires
Plantent un haillon de victoire sur la faiblesse du monde
Et croient s'être conquis à jamais
Pour avoir atteint au sommet

La neige, —
 La neige de lumière qu'emporte la yole dans sa voile
 Suivant les jeux de sa blancheur,
 Au gré des vagues passionnées :
 Sérénité,
 Forte, par tous sursauts d'âmes rouges ou pâles,
 Humaines, et toutes du cœur affrontées.

Homme, il n'est point le passant d'orgueil, mais le Vogueur
 Même des choses passagères
 Qui l'assaillent, qui le soulèvent, qui l'enserrent,
 Qui le roulent vers le flottement immense de l'infini,
 L'illimité
 Seul immuable, et du prime flot de vie
 Accepté.

Bâteau de pêche ou yole,
 Ou chaloupe à la petite âme de feu et de vapeur,
 La conscience embarque le Vogueur
 Avec tout le passé grave, et frivole.

Et jouet d'âges à naître et d'astres ignorés,
 Sans peur,
 Il vogue et va,
 Simplement va,
 Et chante :

— Sources de lait, de larmes et de sang,
 De sèves et de rosées coulantes,
 Qui pour me porter loin faites si large le Fleuve,
 Ah, soyez rapides ou soyez lentes,
 Je m'abandonne à vous, confiant.

Je ne veux craindre ni vaincre vos épreuves
 Qui mènent où se perd le voyage,
 Où n'est pas un aboutissement,
 L'étendue suprême qui l'achève...

Et sortez des eaux à mon passage,
 Ondines! que seulement je touche

Les mèches de vos nattes vaseuses,
Et haussez-vous toutes
Du buste, insidieuses,
Vos seins glauques contre le bord pressés,
Que je vous baise sur la bouche
Ingénument, et vous disparaissiez !

Et Sylphes ! tourbillonnez,
Que je vous écoute,
Danse d'étincelles vives, murmures
Dans les flocons vains de la petite âme de vapeur
Où en nuages s'éperdent les feux du cœur !
Songes des anciens refrains mêlés
Aux brumes éparses du futur,
Que simplement je vous écoute,
Sylphes, et vous disparaissiez !

Sources profondes ! au long de votre course, descendent,
Sans qu'un fil se rompe vers un plus vaste avenir,
Les liens dénoués, qui traînent, des légendes ;
Et dans un sillon d'arômes et de couleurs
Qui porte, sans l'assoupir jamais, l'éveil du désir,
Descendent les saisons au long de la fuite des rivages ;
Et les renouveaux suivant le croisement des sillages
Qui descendent, de toutes les hardiesses qui meurent,
S'unir vers un plus large espoir, quand même, de vie,

Descendent tous les vaisseaux le Fleuve, vers l'infini...

ROBERT DE SOUZA

Edouard II

TRAGÉDIE DE CHRISTOPHE MARLOWE

Adaptation de GEORGES EEKHOUD(1)

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE CIVILE

Devant le château de Tynmouth.

(Entrent le ROI ÉDOUARD, la REINE, KENT, LANCASTRE, MORTIMER, le jeune, WARWICK, PEMBROKE, et des SUIVANTS.)

LE ROI. — Le vent est favorable. Où reste-t-il si longtemps ? Je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur sur les flots.

LA REINE. — Voyez, Lancastre, dans quel état d'exaltation se trouve le roi. Sa pensée ne se détache pas de son mignon.

LANCASTRE. — Mylord !

LE ROI. — Eh bien ! Quelles nouvelles. Gaveston est-il arrivé ?

MORTIMER, le jeune. — Toujours ce Gaveston ! Rien que Gaveston. A quoi Votre Grâce veut-elle en venir ? Vous avez à songer à des matières d'une bien autre importance. Le roi de France vient d'envahir la Normandie...

LE ROI. — Une bagatelle ! Nous l'en expulserons quand il nous plaira. Mais dis-moi, Mortimer, quelle devise as-tu adoptée à l'occasion de l'entrée triomphale qui se prépare ?

MORTIMER, le jeune. — Peuh ! Une devise tout intime, Mylord, vaut pas la peine d'en parler.

(1) Suite. — Voir le n° 143 de la *Société nouvelle*.

LE ROI. — Dis-la moi tout de même, je t'en prie.

MORTIMER, le jeune. — Puisque vous le désirez, la voici : Un cèdre majestueux et luxuriant dont les branches factieuses servent de perchoir aux aigles. Mais le long de l'écorce grimpe en se traînant un scorpion qui finit par se jucher sur la plus haute branche de toutes. La devise : *Æque tandem*.

LE ROI. — Et la vôtre, mylord de Lancastre ?

LANCASTRE. — Mylord, la mienne est plus obscure que celle de Mortimer. Pline rapporte l'existence d'un poisson volant que détestent mortellement tous les autres poissons. Poursuivi par leur banc, et sur le point d'être saisi, il s'enlève dans les airs. Mais à peine émerge-t-il des vagues, qu'un oiseau de mer le happe. C'est ce poisson que porte mon écu, avec cette légende : *Undique mors est*.

LE ROI. — Orgueilleux Mortimer, discourtois Lancastre. Est-ce là l'amour que vous portez à votre souverain ? Sont-ce là les fruits que devaient produire les fleurs si radieuses de notre réconciliation ? Comment pouvez-vous vous livrer à des démonstrations d'amitié en paroles, et distiller sournoisement dans vos armoiries la fielleuse rancune de vos âmes ? Comment qualifierez-vous ceci, sinon de libelle à l'adresse de mon frère le comte de Cornouailles !

LA REINE. — Cher époux, ne vous irritez pas ; tous ici vous respectent et vous aiment.

LE ROI. — Ils ne m'aiment pas ceux qui haïssent mon Gaveston. Je suis ce cèdre, sur votre écusson, Mortimer. Ne me secouez pas trop fortement ! Et vous, les aigles, il n'est point d'altitude si vertigineuse dans l'éther où mes faucons ne puissent vous rejoindre pour vous ramener captifs sur le sol. Et ce scorpion criera : *Æque tandem !* à la barbe du plus superbe pair de la Bretagne. Et bien que vous le compariez encore à un poisson volant et le menaciez de mort quoi qu'il fasse, s'il s'avise de descendre, tout comme s'il aspire à monter, ce n'est pas le plus redoutable monstre de l'océan ni la plus féroce harpie des airs qui parviendra à l'avalier, je vous le jure !

MORTIMER, le jeune. — S'il se passionne tellement pour lui en son absence, à quelles extravagances se livrera-t-il lorsque le favori sera présent ?

LANCASTRE. Attendons-nous à tout. Voici déjà Sa Seigneurie.

(Entre GAVESTON.)

LE ROI. — Mon Gaveston ! sois le bienvenu à Tynmouth ! Dans les bras de ton ami ! Ton absence me consumait comme une fièvre maligne. Pendant que la désirable Danaé était enfermée dans la tour d'airain, ses soupi-

rants haletaient encore plus éperdument après elle ; tel fut mon sort durant ton exil. Mais te voilà ! Et ta vue m'est plus balsamique que me fut cruel le supplice de ton départ...

GAVESTON. — Doux seigneur et roi, vos paroles me navrent si délicieusement qu'il me reste à peine la force de vous répondre. L'humble berger exposé aux persécutions et aux tortures du vieil hiver ne voit pas s'avancer avec plus de félicité le jeune printemps radieux et cordial, que je n'exulte à l'apparition de Votre Majesté.

LE ROI. — Aucun de vous ne saluera-t-il mon Gaveston !

LANCASTRE. — Le saluer ! Volontiers. — La bienvenue, Lord chambellan.

MORTIMER, le jeune. — La bienvenue au bon comte de Cornouailles.

WARWICK. — La bienvenue au Lord gouverneur de l'île de Man.

PEMBROKE. — La bienvenue au Secrétaire général !

KENT. — Frère, vous les entendez ?

LE ROI. — Ces comtes et barons me braveront-ils toujours ainsi !

GAVESTON. — Mylord, je ne supporterai pas ces sarcasmes.

LA REINE (*à part.*) — Ah ! pauvre moi ! C'en est fait de mon rêve de félicité, si ceux-ci recommencent leurs querelles.

LE ROI. — Gaveston ! Fais-leur rentrer leurs injures dans la gorge ! Je serai ta caution !

GAVESTON. — O vous, seigneurs balourds et grossiers, qui vous enorgueillissez de votre naissance ; hâtez-vous de quitter cette cour trop délicate pour vos instincts sauvages. Retournez dans vos tanières enfumées et disputez à des rustres à peine plus vulgaires que leurs maîtres, les lourdes viandes, régal des carnassiers. Là-bas vous serez mieux à votre place et dans votre rôle qu'ici où vous vous épuisez en rages impuissantes contre Gaveston, dont les pensées altières dédaignent s'abaisser jusqu'à vous.

LANCASTRE. — Mais tes dédains ne m'empêchent pas de t'atteindre. (*Il tire l'épée et menace de frapper GAVESTON.*)

LE ROI. — Trahison ! Trahison ! Où est le traître ?

PEMBROKE. — Ici ! Ici ! (*Désignant GAVESTON.*)

LE ROI. — De grâce, qui m'aime entraîne Gaveston ; ils me le tueront !

GAVESTON (*l'épée à la main, attaque LANCASTRE.*) — Ta vie pour expier cette infâme trahison !

MORTIMER (*le fer au poing.*) — Ta vie plutôt, vilain, à moins que je ne manque mon but. (*Il blesse GAVESTON.*)

LA REINE. — Ah, trop irascible Mortimer, qu'as-tu fait ?

MORTIMER. — Rien dont je ne suis prêt à répondre. Que ne l'ai-je pas expédié !
(*Exit GAVESTON avec des SUIVANTS.*)

LE ROI. — C'en est trop. Ah tous, tous vous expiez rudement cet attentat régicide. Hors de ma vue! N'approchez plus de la cour!

MORTIMER. — Je ne tolérerai pas qu'on me chasse de la cour pour un Gaveston.

LANCASTRE. — Nous le traînerons par les oreilles jusqu'au billot.

LE ROI. — Gardez bien vos propres têtes; je réponds de la sienne.

WARWICK. — Gardez bien votre propre couronne, si vous le patronnez ainsi.

KENT. — Warwick, ces paroles sont indignes de vos années!

LE ROI. — Tous conspirent donc contre moi! Mais, sur ma vie, je foulerai à mes pieds ces têtes rebelles qui se flattaient de me faire courber la mienne. Viens, Edmond, et gagnons la campagne pour y lever des troupes. La guerre seule abattra l'orgueil de ces barons.

(Exeunt le ROI, la REINE et KENT.)

WARWICK. — Courons nous retrancher dans nos châteaux, à l'abri de la colère royale.

MORTIMER. — Puisse-t-il crever de fureur!

LANCASTRE. — Cousin, ce serait peine perdue que de débattre quoi que ce soit avec lui en ce moment. Il se flatte de nous soumettre par la force des armes. Prenons les devants et unissons-nous pour faire condamner ce Gaveston à mort.

MORTIMER. — Par le ciel, cet abject coquin ne verra pas un jour de plus.

WARWICK. — Je boirai son sang ou je mourrai de soif.

PEMBROKE. — Et Pembroke fait le même serment.

LANCASTRE. — Et Lancastre aussi. Envoyons sur le champ nos hérauts pour défier le roi et engageons le peuple à le déposer.

(Entre un MESSEGER.)

MORTIMER. — Des lettres! D'où cela?

LE MESSEGER. — D'Écosse, Mylord.

(Il tend les lettres à MORTIMER.)

LANCASTRE. — Eh bien, cousin, quelles nouvelles de nos amis?

MORTIMER. — Mon oncle est prisonnier des Écossais.

LANCASTRE. — Nous paierons sa rançon, mon homme. Sois rassuré.

MORTIMER. — Ils portent sa rançon à cinq mille livres. Il a été fait prisonnier en combattant pour le roi. C'est donc à celui-ci de le racheter. Je verrai le roi.

LANCASTRE. — Rien de plus légitime. Je t'accompagne.

WARWICK. — Entre-temps mylord de Pembroke et moi nous nous rendrons à Newcastle pour rassembler des hommes.

MORTIMER. — En route, alors. Nous vous rejoindrons.

LANCASTRE. — Agissez résolûment mais en taisant encore notre projet.

WARWICK. — Reposez-vous sur moi. *(Exit avec PEMBROKE.)*

MORTIMER. — Cousin, s'il refuse de payer la rançon de Mortimer, je ferai éclater à ses oreilles un tonnerre comme jamais roi n'en aura encore entendu.

LANCASTRE. — A merveille. Et je jouerai ma partie dans ce concert. —
Holà, quelqu'un ! *(Entre un GARDE.)*

MORTIMER. — Par exemple, voilà des gardes bien efficaces !

LANCASTRE. — Allons, conduis-nous.

LE GARDE. — Où Vos Seigneuries désirent-elles se rendre ?

MORTIMER. — Où cela, sinon chez le roi ?

LE GARDE. — Sa Majesté veut être seule.

LANCASTRE. — Ne lui en déplaît, nous avons à lui parler.

LE GARDE. — Vous n'entrerez pas, Mylord.

MORTIMER. — C'est ce que nous allons voir.

(Les deux seigneurs bousculent le garde. — La scène change.)

L'Intérieur du château de Tynmouth.

(Entrent le ROI ÉDOUARD et KENT.)

LE ROI. — Alerte ! Qui cause ce tapage ? Qui vive ? Comment ?... Vous !
(Entrent MORTIMER et LANCASTRE. Le ROI veut se retirer.)

MORTIMER. — Non, demeurez, Mylord ; je vous apporte de graves nouvelles : mon oncle a été fait prisonnier par les Écossais.

LE ROI. — Payez sa rançon.

LANCASTRE. — Mais c'est dans vos guerres qu'il a été pris ; c'est donc à vous de payer sa rançon.

MORTIMER. — Et vous vous exécuterez, ou sinon...

KENT. — Quoi, Mortimer ! Des menaces au roi !

LE ROI. — Rassurez-vous... Je vous ferai remettre le sceau royal avec lequel il vous sera permis de faire la collecte à travers tout le royaume.

LANCASTRE. — C'est sans doute votre mignon Gaveston qui vous a instigué.

MORTIMER. — Mylord, la famille des Mortimer n'est pas encore assez dénuée pour consentir à cette humiliation. Apprenez même qu'elle retirerait de la vente de ses domaines de quoi lever une armée capable de vous causer quelque ennui, Sire ! Nous ne mendions jamais et nous ne recourons qu'à ces prières-ci. *(Il porte la main à l'épée.)*

LE ROI. — Quoi, serai-je toujours hanté par ces furieux ?

MORTIMER. — Tout beau. A présent que vous êtes seul, je vous dirai toute ma pensée.

LANCASTRE. — Vous m'entendrez aussi. Puis, Mylord, nous prendrons congé pour toujours.

MORTIMER. — Les triomphes, les masques, les spectacles obscènes, les cadeaux extravagants que vous avez prodigués à Gaveston ont épuisé votre trésor et tari l'affection de votre peuple. Les communes pressurées, murmurent et crient famine.

LANCASTRE. — La révolte gronde. Attendez-vous à être détrôné. Vos garnisons sont honteusement chassées de France et décimées par les armes et la faim ; elles agonisent aux portes de vos forteresses démantelées. Le féroce O'Neil, à la tête de ses bandes de rustres irlandais, se vautre sans être inquiété sur les fertiles contrées de l'Angleterre. Les Ecossais s'avancent en conquérants jusque sous les murs d'York et emportent un riche butin sans rencontrer de résistance.

MORTIMER. — Le Danois farouche terrorise les mers anglaises tandis que tes navires dorment, dégrésés, dans tes ports.

LANCASTRE. — Quel prince étranger t'envoie des ambassades ?

MORTIMER. — Qui t'aime, à part un essaim de flatteurs ?

LANCASTRE. — Ta gracieuse reine, la sœur unique du roi de France, se plaint de ton abandon.

MORTIMER. — Ta cour est déserte ; privée de ceux qui proclament la gloire d'un roi devant l'univers, je veux parler de ces pairs, que tu aurais dû chérir tendrement ; des libelles courent dans les rues contre toi ; des ballades et des complaintes prédisent ta chute...

LANCASTRE. — Les riverains des frontières du nord, au spectacle de leurs maisons incendiées, de leurs femmes et de leurs enfants égorgés, errent comme des spectres en maudissant ton nom et celui de Gaveston.

MORTIMER. — Quand t'es-tu montré sur le champ de la guerre, devant ta bannière déployée ? Une seule fois. Mais tes soldats s'avançaient comme des baladins, parés de justaucorps pimpants au lieu d'armures ; et toi-même, plus doré qu'une châsse, tu chevauchais, souriant à tes semblables, inclinant et balançant le cimier de ton casque constellé de pierreries et auquel des rubans de femmes flottaient comme des enseignes.

LANCASTRE. — Ce qui fournit aux Ecossais railleurs l'occasion de rimer des ballades satiriques pour la plus grande confusion de l'Angleterre.

MORTIMER. — Wigmore, Wigmore se lèvera comme un seul homme pour remettre mon oncle en liberté.

LANCASTRE. — Et si ces braves se font tuer, les éclairs de nos épées attireront de nouvelles légions à notre suite ! Vous reste-t-il du cœur, Sire ?

Il sera temps de le montrer. Quant à nous, vous ne nous reverrez plus devant vous, que sous les plis de nos étendards de guerre!

(*Exeunt LANCASTRE et MORTIMER.*)

LE ROI. — La rage me suffoque. Mon cœur va éclater! Combien de fois n'ai-je pas été harcelé ainsi par ces barons, sans oser me venger, intimidé par leur jactance! Mais les coassements de ces cochets continueront-ils à alarmer le lion? Edouard, déploie tes griffes et que leur sang abreuve ta furie. Ah je me sens devenir cruel et tyrannique! Qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes de ma métamorphose. C'est eux qui l'auront voulu. Ils le regretteront trop tard.

KENT. — Mylord, je prévois que votre amour pour Gaveston causera la ruine du royaume et la vôtre. Comment feras-tu face au soulèvement de tous tes vassaux? Crois-moi, mieux vaudrait éloigner le comte de Cornouailles...

LE ROI. — Es-tu un ennemi de mon Gaveston?

KENT. — Oui, et je me repens même de l'avoir soutenu si longtemps.

LE ROI. — Va-t'en, traître! Ligue-toi avec Mortimer.

KENT. — Certes, plutôt qu'avec Gaveston.

LE ROI. — Retire-toi de mes yeux! Ta présence m'est odieuse.

KENT. — Comment s'étonner du mépris en lequel tu tiens tes meilleurs conseillers, si moi, ton propre frère, je suis rebuté ainsi.

LE ROI. — Va-t'en.

(*Exit KENT.*)

Pauvre Gaveston! Qui n'a plus d'autre ami que moi! Qu'ils fassent ce qu'ils voudront! Nous vivrons à deux ici à Tynmouth, oublieux du reste de la terre et narguant derrière ces murailles l'assaut de tous ces barbares! Ah! la voici, la détestable cause de ces rébellions.

(*Entrent ISABELLE, la NIÈCE DU ROI, deux DAMES, GAVESTON, BALDOCK et SPENSER, le jeune.*)

LA REINE. — Mylord, il paraît que les comtes se sont révoltés.

LE ROI. — Oui, et il me paraît aussi que vous les appuyez.

LA REINE. — Ainsi vous me soupçonnez toujours sans motif.

LA NIÈCE. — Cher oncle, parlez donc plus affectueusement à la reine.

GAVESTON (*à part, au ROI*). — Mylord, il convient de dissimuler vos sentiments. Soyez aimable avec elle.

LE ROI. — Pardonne-moi, chère. Je m'oubliais.

LA REINE. — Et le pardon ne coûte aucun effort à Isabelle.

LE ROI. — Le jeune Mortimer a poussé l'audace jusqu'à me menacer de la guerre civile.

GAVESTON. — Pourquoi ne pas l'enfermer à la Tour?

LE ROI. — Je n'ose. Le peuple l'affectionne.

GAVESTON. — En ce cas, nous nous en débarrasserons secrètement.

LE ROI. — Ah pourquoi Lancastre et lui ne se sont-ils pas portés des santés en vidant des coupes empoisonnées ! Mais ne nous occupons plus d'eux. Dites-moi quels sont ces jeunes gens ?

LA NIÈCE. — Tous deux étaient attachés au service de feu mon père. Plairait-il à votre grâce de les adopter à son tour ?

LE ROI. — Approche, toi. Où es-tu né et quels sont tes titres ?

BALDOCK. — Je me nomme Baldock, j'ai conquis mes titres à Oxford et non dans les joutes chevaleresques...

LE ROI. — Tu ne m'en conviens que mieux, Baldock. Je t'attache à ma personne et me charge désormais de toi.

BALDOCK. — Je remercie humblement Votre Majesté.

LE ROI. — Et l'autre. Le connais-tu, Gaveston ?

GAVESTON. — Oui, Mylord ; il s'appelle Spenser ; il est de bonne maison. Faites-moi le plaisir de le retenir aussi auprès de vous ; jamais vous ne rencontrerez suivant plus dévoué et plus fidèle.

LE ROI. — C'est entendu, Spenser, reste avec moi pour l'amour de lui. D'ici peu j'espère te conférer une dignité plus grande.

SPENSER. — Je ne souhaite pas de plus nobles titres que la faveur de Votre Majesté.

LE ROI. — Cousine, nous célébrerons votre mariage aujourd'hui. — Vois, Gaveston, à quel point je t'aime, pour te marier à notre nièce, l'unique héritière du duc de Gloucester décédé.

GAVESTON. — Voilà encore qui en fera crever beaucoup de jalousie. Mais je m'inquiète aussi peu de leur haine que de leur amour.

LE ROI. — Et ce ne sont point ces mauvaises têtes de barons qui m'imposeront leur loi. Celui qu'il m'a plu de distinguer, je l'élèverai au-dessus de tous. Viens, hâtons-nous de consommer votre hymen ; et réduisons ensuite ces rebelles à l'obéissance.

(*Exeunt.*)

Près du château de Tynmouth.

(*Entrent KENT, LANCASTRE, MORTIMER, le jeune, WARWICK, PEMBROKE et d'autres.*)

KENT. — Mylords, par amour pour notre patrie je viens me joindre à vous, j'abandonne le roi, et je serai le premier à risquer ma vie pour le triomphe de votre cause et le bien du royaume.

LANCASTRE. — Je crains que vous n'avez été envoyé ici pour nous espionner en nous leurrant d'un semblant d'amitié.

WARWICK. — Le roi est votre frère. C'est pourquoi nous sommes en droit de supposer le pire et de douter de votre sympathie pour notre cause.

KENT. — Mon honneur vous est garant de ma sincérité. Si cela ne vous suffit pas, adieu, Mylords.

MORTIMER. — Reste, Edmond. Jamais Plantagenet n'a trahi sa parole. C'est pourquoi nous nous fierons à toi.

PEMBROKE. — Mais pourquoi l'as-tu quitté précisément aujourd'hui ?

KENT. — J'ai confié mes raisons au comte de Lancastre.

LANCASTRE. — Et cela suffit. A présent, Mylords, apprenez que Gaveston est arrivé secrètement ici à Tynmouth où avec le roi il se livre aux pires saturnales. Escaladons les murailles avec une poignée d'hommes et surprenons-les à l'improviste.

MORTIMER. — Je donnerai l'assaut.

WARWICK. — Et je te suivrai.

MORTIMER. — Cette oriflamme déchiquetée, ces glorieux haillons, héritage de nos ancêtres, qui balayèrent les rives maudites de la mer Morte, d'où nous rapportâmes le nom de Mortimer, je la planterai comme le feu du ciel sur les murailles de ce nouveau château de Sodome ! — Tambours, battez l'alarme, arrachons-les à leurs stupres, et proclamons la chute de Gaveston.

LANCASTRE. — Que nul ne touche à la personne du roi, mais n'épargnons ni Gaveston ni ses amis.

(Exeunt)

Dans le château de Tynmouth.

(Entrent le ROI et SPENSER, le jeune.)

LE ROI. — Oh ! dis-moi, Spenser, où est Gaveston ?

SPENSER. — Je crains qu'il soit tué, mon gracieux maître.

LE ROI. — Non, le voici. A présent qu'ils fassent un aussi grand carnage qu'ils voudront !

(Entrent la REINE ISABELLE, la NIÈCE DU ROI, GAVESTON et quelques GENTILSHOMMES.)

Fuyez, fuyez, Mylords ! Les barons sont maîtres de la place. Vite, mettez une chaloupe à la mer et cinglez vers Scarborough. Spenser et moi, nous prendrons la route de terre.

GAVESTON. — Ah ! demeurez, Mylord. Ils n'oseront s'en prendre à vous.

LE ROI. — Non, je ne m'y fierai pas. Gaveston, hâte-toi de fuir !

GAVESTON. — Adieu, Mylord.

LE ROI. — Adieu, Madame.

LA NIÈCE DU ROI. — Adieu, cher oncle, jusqu'à notre prochaine rencontre.

LE ROI. — Adieu, mon aimé Gaveston ; et adieu ma nièce.

LA REINE. — Et pas un mot d'adieu pour ta pauvre Isabelle, ta reine ?

LE ROI. — Oui, oui, pour l'amour de Mortimer, ton amant.

LA REINE. — Le ciel m'est témoin que je n'aimai nul autre que vous !

(Exeunt tous, excepté la REINE.)

Ainsi il s'arrache à mes étreintes ! Pourquoi mes bras ne s'étendent-ils pas jusqu'aux extrémités de cette île. Ils pourraient alors le relancer partout et le ramener sur mon cœur ! Ah si les larmes qui ruissellent de mes yeux avaient la vertu d'amollir son cœur de pierre, pour que, réunis, plus rien ne vînt nous séparer !

(Entrent LANCASTRE, WARWICK, MORTIMER, le jeune et d'autres. — Des fanfares sonnent au dehors.)

LANCASTRE. — Je me demande par où il a pu s'échapper.

MORTIMER. — Qui retrouvons-nous ici ! La reine !

LA REINE. — Oui, Mortimer, la misérable reine, dont les soupirs contenus ont incendié le cœur endolori et dont le corps est voué à un abandon éternel. Ces mains se sont épuisées à vouloir détacher mon époux de Gaveston, du misérable Gaveston ! Vains efforts ! J'ai beau lui parler avec douceur, il se détourne pour sourire à son mignon.

MORTIMER. — Trêve de lamentations... Dites-nous plutôt où est le roi ?

LA REINE. — Pourquoi le roi ? Est-ce à lui que vous vous en prenez ?

LANCASTRE. — Non, Madame ; mais à ce maudit Gaveston ! loin de Lancastre la pensée de faire violence à son souverain. Nous nous bornerons à débarrasser le pays de cette vermine ! Dites-nous où elle se cache, pour que nous l'écrasions...

LA REINE. — Gaveston s'est rendu par eau à Scarborough. Si vous vous hâtez, vous le rattraperez encore. Le roi l'a abandonné et son escorte est faible.

WARWICK. — Ne perdons point de temps, mon bon Lancastre. En route !

MORTIMER. — Comment se fait-il que le roi et lui se soient séparés ?

LA REINE. — Pour que vos forces se divisent aussi et qu'avec les troupes qu'il rassemble en ce moment il puisse vous battre les uns après les autres. Vous voilà prévenus.

MORTIMER. — Justement une hourque flamande est amarrée au pied du château. Rendons-nous à bord et levons prestement l'ancre.

LANCASTRE. — Le même vent qui le pousse vers Scarborough enflera notre voile. Allons à bord. Nous n'en aurons que pour une heure de navigation.

MORTIMER. — Demeurez-vous dans ce château, Madame ?

LA REINE. — Non, Mortimer, je me rendrai auprès de mon seigneur, le roi.

MORTIMER. — Un bon conseil. Embarquez-vous plutôt avec nous pour Scarborough.

LA REINE. — Vous savez combien le roi est soupçonneux. S'il apprend seulement que je vous ai parlé il doutera de ma vertu. Laissez-moi donc, gentil Mortimer.

MORTIMER. — Madame, le temps presse trop pour que j'insiste. Mais vous apprendrez à vous reposer sur moi.

(Exeunt tous, excepté la REINE.)

LA REINE. — Non seulement je me reposerais sur toi, gentil Mortimer, mais je passerais toute ma vie avec toi. En vain j'ai demandé de l'amour à Édouard, il n'a de caresses et de regards que pour ce Gaveston ! Toutefois, je veux lui adresser une suprême prière. S'il me rebute et demeure inflexible, je passerai en France avec mon fils et je raconterai au roi mon frère comment Gaveston m'a volé l'amour de mon époux. Mais j'espère encore en la fin de mes tortures. Un pressentiment m'avertit qu'aujourd'hui même, jour béni, mon spoliateur sera massacré.

Un coin de campagne.

(Entre GAVESTON, fuyant, essoufflé.)

GAVESTON. — Oui dà, mes beaux sires, j'ai pu m'échapper à vos pattes. Je me moque bien de vos imprécations, de vos flèches et de votre poursuite enragée.

Et quoique loin des regards du roi Édouard, Pierre de Gaveston respire encore et il respire dans l'espoir de revoir bientôt son bien-aimé seigneur et maître contre lequel se sont ligués tous ces sauvages.

(Entrent WARWICK, LANCASTRE, PEMBROKE, MORTIMER, le jeune, des SOLDATS, JAMES et d'autres SUIVANTS de PEMBROKE.)

WARWICK. — Sus au traître, soldats ! Haro sur lui ! Désarmez-le.

MORTIMER. — Exécrable perturbateur de la paix de ce pays ; corrupteur de ton roi ; brandon de toutes ces discordes ; vil parasite, rends-toi ! Et si je ne craignais d'entacher mon honneur et ma probité de soldat, je t'aurais déjà passé au fil de mon épée et baigné dans ton sang.

LANCASTRE. — Monstre parmi les hommes ! Toi, qui semblable à la catin grecque arma et entraîna dans des guerres sanglantes tant de vaillants chevaliers, ne te flatte pas de rencontrer un autre sort que le trépas ! Le roi Édouard n'est plus ici pour te couvrir de sa poitrine !

WARWICK. — Lancastre, pourquoi parler à cet esclave? Allez, soldats, emmenez-le; car, par cette épée, nous abattons sa tête! — Gaveston, ta cause est jugée depuis longtemps et nous n'attendions que l'occasion d'exécuter la sentence. C'est tout le pays qui te juge et te condamne. C'est par lui que tu vas périr. Allons, qu'on le pend!

GAVESTON. — Mylord!

WARWICK. — Soldats, une corde et dépêchons. Halte, pourtant! — Le roi t'ayant honoré de sa faveur, par égard pour lui et quoi qu'il ait bien mal placé ses complaisances, nous t'épargnerons la hart et nous nous contenterons de te trancher la tête.

GAVESTON. — Je vous remercie tous, Mylords; mais la corde, le glaive, c'est tout un qui s'appelle la mort... (Entre ARUNDEL.)

LANCASTRE. — Eh bien, mylord d'Arundel?

ARUNDEL. — Mylords, le roi Edouard vous salue tous par ma bouche.

WARWICK. — Arundel, dis-nous ta mission?

ARUNDEL. — Ayant entendu que vous aviez pris Gaveston, le roi vous supplie par ma bouche de lui permettre de voir une dernière fois son favori avant que celui-ci ne soit tué, — car, m'a-t-il prié d'ajouter, il sait bien que vous mettrez le prisonnier à mort. Si vous vous rendez au désir du roi, Sa Majesté tiendra compte de votre complaisance.

WARWICK. — Eh bien, que décidons-nous?

GAVESTON. — O mon royal Edouard! Ton nom suffit pour ranimer Gaveston.

WARWICK. — Non, ceci n'est pas de jeu, Arundel. Nous voudrions obliger le roi de n'importe quelle autre façon, mais il nous pardonnera de ne pas lui avoir donné satisfaction sur ce point. Soldats, faites votre devoir.

GAVESTON. — Quoi, mylord de Warwick, craignez-vous que ce court délai vous frustre de votre vengeance et me rende quelque espoir de salut? Je le sais, Mylords, il vous faut absolument ma vie. Soit, prenez-la, elle est à vous! Mais du moins accordez cette dernière consolation au roi Edouard!

MORTIMER. — Est-ce toi qui nous dira ce qu'il nous faut accorder? — Soldats, au large! — Voici comment nous serons agréables au roi. Arundel, tu lui porteras sa tête. Qu'il l'arrose de larmes car c'est tout ce qu'il recevra encore de son Gaveston, sa tête ou son tronc inanimé.

ARUNDEL. — Mylords, je vous réitère la requête du roi. Il vous jure sur sa couronne de n'avoir qu'un dernier entretien avec lui et de vous le renvoyer ensuite.

WARWICK. — Quand cela, le sais-tu? Non, Arundel, nous sommes convaincus que celui qui compromet à ce point l'intérêt de son royaume et

pousse ses pairs à ces violentes extrémités, s'il était réuni un seul moment à ce Gaveston, violerait les serments les plus sacrés pour ne plus se séparer de lui!

ARUNDEL. — Eh bien, si la parole du roi ne vous suffit pas, moi-même resterai ici en otage jusqu'à son retour.

MORTIMER. — C'est généreux à toi de te porter caution pour ce drôle. Mais précisément, parce que nous estimons ton caractère et que nous te tenons pour un gentilhomme accompli, nous ne pouvons tolérer qu'un honnête homme s'engage pour un voleur.

GAVESTON. — Mortimer, que veux-tu dire? Ah c'est lâche cela.

MORTIMER. — Tais-toi, vil laquais! larron de l'honneur d'un roi! Adresse-toi aux ruffians de ta trempe.

PEMBROKE. — Mylord Mortimer, et vous tous, Mylords, écoutez-moi. Par égard pour le vœu de notre seigneur et puisqu'il souhaite si vivement de voir Gaveston avant sa mort, sur mon honneur j'entreprendrai de conduire le drôle auprès du roi et de vous le ramener, à condition que vous, mylord d'Arundel, m'accompagniez...

WARWICK. — Pembroke, que vas-tu faire? Causer encore une plus grande effusion de sang? Cela valait bien la peine de le capturer, si c'est pour le relâcher aussitôt et lui permettre de se venger de nous.

PEMBROKE. — Mylords, faites-en à votre guise; mais je vous le répète, si vous confiez le prisonnier à Pembroke, je vous jure de le ramener ici.

ARUNDEL. — Mylord de Lancastre, que dites-vous?

LANCASTRE. — Eh bien, je dis de le laisser aller avec Pembroke.

PEMBROKE. — Et vous, lord Mortimer?

MORTIMER. — Votre avis, mylord de Warwick?

WARWICK. — Faites comme vous voudrez. Moi je sais bien comment tout cela finira.

PEMBROKE. — Allons, livrez-moi notre homme.

GAVESTON. — O mon doux souverain, malgré tout il me sera encore donné de te voir avant de mourir!

WARWICK (*à part*). — Heu, heu! Rien n'est moins certain; du moins si ma tactique et mes projets l'emportent.

MORTIMER. — Mylord de Pembroke, nous le remettons donc en vos mains; vous nous en répondez sur votre honneur. Allons, hôte, qu'on détail!

(*Exeunt tous, excepté PEMBROKE, ARUNDEL, GAVESTON, JAMES et autres SUIVANTS de PEMBROKE*)

PEMBROKE. — Mylord, vous viendrez avec moi. Ma maison n'est pas loin d'ici; un peu à l'écart de la route. Mais nos hommes poursuivront

leur chemin. Nous qui avons donné de jolies caméristes à nos femmes, nous ne pouvons déceimment passer ainsi dans leur voisinage sans éprouver la fraîcheur de leurs lèvres...

ARUNDEL. — Voilà qui s'appelle parler d'or, mylord de Pembroke. J'accepte volontiers votre hospitalité.

PEMBROKE. — A la bonne heure. Holà, James; je te confie la garde de Gaveston; sois son geôlier cette nuit. Demain matin nous te relèverons de ta garde. En route!

GAVESTON. — Infortuné Gaveston! Où te conduit ton destin à présent?
(*Exit avec JAMES et les autres GENS de PEMBROKE.*)

UN ÉCUYER. — Mylord, nous serons bientôt arrivés à Cobham.

(*Exeunt.*)

Un autre coin de la campagne.

(*Entrent GAVESTON, habillé de deuil; JAMES et d'autres SUIVANTS de PEMBROKE.*)

GAVESTON. — O traître Warwick, te jouer ainsi de l'honneur d'un ami!

JAMES. — Je crois que c'est à votre vie qu'ils en ont!

GAVESTON. — Quoi! tomber désarmé et chargé d'entraves! Ce jour sera donc le période culminant de ma vie! Que n'es-tu là, foyer de toutes mes bénédictions! Si vous êtes des hommes, faisons diligence pour arriver jusqu'au roi...

(*Entrent WARWICK et des SOLDATS.*)

WARWICK. — Hohé, vous, les hommes de mylord de Pembroke. Inutile de résister. Il me faut ce Gaveston!

JAMES. — Votre Seigneurie fait injure à son propre caractère en trahissant ainsi notre maître, votre noble ami.

WARWICK. — Laisse, James; je sers la cause de mon pays. Allons, saisissez le misérable. Soldats, en avant! Nous expédierons la besogne. — Saluez votre maître de ma part, l'ami, et dites lui que j'ai fait de mon mieux. Il le fallait! — Viens, toi, le moment est venu. C'est ton ombre qui s'entretiendra avec le roi Edouard.

GAVESTON. — O comte félon, ne verrai-je pas le roi?

WARWICK. — Le roi des cieux, peut-être; mais quant au roi d'Angleterre, jamais! Arrive!

(*Exeunt WARWICK et les SOLDATS qui entraînent GAVESTON.*)

JAMES. — Allons, camarades, il ne nous avancerait guère de lutter. Hâtons-nous de rapporter ce qui s'est passé à notre maître.

(*Exeunt.*)

Un site dans le comté d'York.

(*Entrent le ROI EDOUARD, SPENSER, le jeune, BALDOCK, des SEIGNEURS du parti royal et des SOLDATS avec tambours et fifres.*)

LE ROI EDOUARD. — Il me tarde de recevoir une réponse des barons au sujet de mon ami, de mon bien-aimé Gaveston. Ah Spenser, toutes les richesses de mon royaume ne suffiraient à le racheter ! Hélas, il est marqué pour la mort. Je ne connais que trop la férocité du jeune Mortimer ; je sais combien Warwick est dur et Lancastre inexorable !... Quelque chose me dit que je ne reverrai jamais mon aimable Pierre de Gaveston ! Ces barons cruels ne le frapperont que pour mieux atteindre leur roi. Or, sa vie m'est plus chère que la mienne !

SPENSER. — Si j'étais le roi Edouard, souverain d'Angleterre, fils de l'aimable Eléonore d'Espagne, descendant du grand Edouard Longshank, je ne subirais pas ces affronts et ces attentats, j'empêcherais bien ces barons de me braver dans mon propre royaume et jusque dans mon palais ! Mylord, pardonnez-moi ce discours. Mais si vous aviez hérité de la grandeur d'âme de votre père, si vous étiez jaloux de l'honneur de votre nom, vous ne souffririez pas que Votre Majesté fût bafouée ainsi par votre noblesse. Abattez leurs têtes, Sire, et qu'elles prêchent la révolte du haut des créneaux de la Tour sur lesquels vous les planterez. Leur mort serve d'exemple et apprenne à ceux qui seraient tentés de les imiter ce qu'il en coûte de désobéir à leur roi.

LE ROI. — Tu as raison, mon gentil Spenser, nous avons été trop doux et trop clément, et s'ils ne me rendent pas mon Gaveston, je ferai une hécatombe de ces barbares ; ils serviront d'escorte sanglante à mon aimé.

BALDOCK. — A la bonne heure. Cette fière résolution sied à Votre Majesté. Montrez-leur bien que vous n'êtes plus un écolier que l'on menace des verges et de la férule.

(*Entre SPENSER, l'ainé, armé d'une masse d'armes, accompagné de SOLDATS.*)

SPENSER, l'ainé. — Longue vie à mon souverain, le noble Edouard ; triomphant dans la paix, fortuné à la guerre !

LE ROI. — Sois le bienvenu, vieillard ! Accours-tu pour nous servir ? Dis alors à ton prince qui tu es et d'où tu viens ?

SPENSER, le vieux. — Avec une bande d'archers et de piquiers, de porte-haches et de porte-targettes, en tout quatre cents, ayant juré de défendre la cause du roi Edouard, je me rends auprès de Votre Majesté, moi,

Spenser, le père de Hugues Spenser, ici présent, — attaché éternellement à Votre Grâce pour la faveur témoignée à toute notre race, en sa personne.

LE ROI. — Ton père, Spenser?

SPENSER, le jeune. — Oui, mon père, et pour peu que Votre Grâce le désire, prêt à jeter sa vie à vos pieds en échange de toutes les bontés répandues sur son fils.

LE ROI. — Je le répète, sois dix mille fois le bienvenu, vieillard ! Spenser, cette bonté, cet amour pour ton roi attestent la noblesse et la loyauté de ton caractère. Spenser, je te crée comte de Wiltshire. Chaque jour je t'enrichirai de ma faveur royale qui se répandra comme l'éclat du soleil sur ta personne. J'apprends que Lord Bruce a décidé de vendre ses domaines et que les Mortimer les convoitent. Eh bien, pour te donner une autre marque de ma tendresse, mes coffres te sont ouverts, tu y puiseras autant de couronnes qu'il te faudra pour acquérir les possessions de Lord Bruce. As-tu compris, Spenser, ne crains point d'encherir. — Soldats, je vous fais largesse ; soyez triplement les bienvenus !

SPENSER, le jeune. — Mylord, voici la reine !

(*Entrent la REINE ISABELLE, le PRINCE ÉDOUARD et LEVUNE.*)

LE ROI. — Madame, quelles nouvelles ?

LA REINE. — Rien que des nouvelles mortifiantes, Mylord. Levune, que voici, notre ami fidèle et sûr, nous informe que Charles de Valois, le roi de France notre frère, s'est emparé de la Normandie, Votre Majesté ayant tardé à lui rendre hommage. Voici les lettres et voici le messager.

LE ROI. — Sois le bienvenu, Levune. — Rassure-toi, Sib, s'il n'y a pas d'autre cause de différend entre ton frère et moi, nous serons bientôt réconciliés ! — Mais, la pensée de mon Gaveston me cause un bien autre souci ! O cher aimé, ne me sera-t-il plus donné de te voir ? — Madame, nous vous emploierons, vous et votre jeune fils, à régler cette affaire ; vous vous rendrez tous deux en ambassade auprès du roi de France. — Mais toi, mon garçon, veille à te comporter bravement devant le roi et délivre-lui ton message avec toute la majesté possible...

LE PRINCE ÉDOUARD. — Ne confiez pas à ma tendre jeunesse des objets de plus de poids qu'elle ne pourrait supporter et soyez assuré alors, mon seigneur et mon père, que les voûtes immenses du ciel ne reposeraient pas plus fermement sur l'épaule d'Atlas, que sur la mienne la charge commise à ma garde.

LA REINE. — Ah, garçon, cette intelligence inspire à ta mère la crainte que tu ne sois pas marqué pour vivre de longs jours !

LE ROI. — Madame, notre volonté est que vous vous embarquiez promptement avec notre prince. Levune vous suivra de près. Choisissez, pour vous

accompagner, les plus nobles de nos vassaux. Et que la paix vous accompagne là-bas, tandis que la guerre ravage nos foyers.

LA REINE. — O guerres impies où les sujets bravent leur roi ! Dieu puisse-t-il y mettre fin sur-le-champ ! Mylord, je prends congé de vous pour me préparer à cingler vers la France.

(*Exit avec le PRINCE EDOUARD. — Entre ARUNDEL.*)

LE ROI. — Quoi, lord Arundel, tu reviens seul ?

ARUNDEL. — Oui, mon bon seigneur, car Gaveston est mort.

LE ROI. — Ah les traîtres ! Ont-ils bien osé massacrer mon ami ! Dis-moi, Arundel, était-il mort avant ton arrivée ou l'ont-ils tué sous tes yeux ?

ARUNDEL. — Ni l'un ni l'autre, Sire. Quand je me présentai, ses ennemis lui faisaient une ceinture de leurs épées. Je leur délivrai mon message ; je leur demandai Gaveston, je les suppliai plutôt de me le confier en ajoutant que je m'engageais sur l'honneur à le leur ramener après l'avoir conduit auprès de Votre Majesté...

LE ROI. — Tu ne veux pas dire que les rebelles refusèrent ?...

SPENSER, le jeune. — Ah les orgueilleux scélérats !

LE ROI. — Oui, Spenser, autant de traîtres !

ARUNDEL. — D'abord ils se montrèrent inexorables. Le comte de Warwick ne voulait rien entendre ; Mortimer aussi faisait la sourde oreille ; les moins farouches étaient Pembroke et Lancastre. Et lorsque les plus nombreux eurent brutalement refusé même de me garder comme otage, le comte de Pembroke leur parla en ces termes raisonnables : « Mylords, par égard pour le vœu de notre souverain, sur mon honneur j'entreprendrai de conduire Gaveston auprès du roi et de le ramener ensuite jusqu'ici. »

LE ROI. — J'allais donc le revoir...

SPENSER, le jeune. — La trahison s'en sera mêlé, je présume.

ARUNDEL. — Le comte de Warwick le reprit en route. Pembroke avait poussé jusqu'à son château, croyant le prisonnier en sûreté sous la garde de ses hommes. Mais avant le retour de Pembroke, Warwick, qui s'était tenu en embuscade avec une troupe de soldats, s'empara de Gaveston et lui trancha la tête dans un fossé. Puis il retourna auprès des rebelles...

SPENSER, le jeune. — O l'inique attentat ! Quel massacre nous ferons de ces bourreaux !

LE ROI. — O, me faut-il parler... ou bien soupirer et mourir !

SPENSER, le jeune. — Mylord, confiez à nos épées le soin de vous venger de ces barons... Allons, exhortez vos troupes ! Ne permettez pas que des brigands assassinent ainsi vos amis ! Déployez votre étendard, Edouard, et sus aux traîtres ! Nous les brûlerons dans leurs tanières comme des dogues enragés !

LE ROI (*s'agenouillant*). — Par la terre, notre mère commune, par le ciel et les astres qui l'animent, par ma dextre et le glaive de mes aïeux, et par tous les prestiges attachés à ma couronne, je veux immoler à mon Gaveston autant de têtes et de vies que je possède de manoirs, de castels, de cités et de bastilles ! (*Il se relève.*)

Traître Warwick ! Félon Mortimer, je consens à ne plus être roi d'Angleterre si je ne traîne vos voiries mutilées dans des lacs de sang où vous pourrez étancher votre soif, et grenouiller dans la sève humaine ; je veux y perdre mon royaume et mon nom si je ne trempe mon étendard royal dans ces carnages pour que la couleur sanglante en proclame à jamais, devant votre exécration postérité, la vengeance que j'ai tirée de vous, ô les misérables, qui avez assassiné mon Gaveston ! — Et à la place de ce modèle d'honneur et de fidélité, je t'adopte, je t'éliis, Spenser, mon doux Spenser. Et afin de te témoigner notre amour en dépit des temps contraires et des haines rugissantes, nous te créons comte de Gloucester et Lord chambellan !

UN ÉCUYER. — Mylord, c'est un messager des barons qui demande audience à Votre Majesté.

LE ROI. — Qu'il approche. (*Entre un HÉRAUT avec sa cotte d'armes.*)

LE HÉRAUT. — Longue vie au roi Edouard, légitime seigneur de l'Angleterre...

LE ROI. — Tel n'est pas le vœu, je gage, de ceux qui t'envoient ici. Tu viens de la part de ce Mortimer et de ses complices. Jamais n'existent plus insignes bandits. Parle, qui t'amène ?

LE HÉRAUT. — Par ma voix les barons, sous les armes, souhaitent à Votre Majesté une vie longue et prospère. De plus, ils me chargent de signifier à Votre Grâce que si vous désirez mettre fin à ce conflit, sans autre effusion de sang, il vous suffira d'éloigner de votre personne ce Spenser comme une branche empoisonnée qui contamine la vigne royale, cette vigne dont les feuilles d'or couronnent votre front souverain... Bien filialement ils engagent Votre Grâce à chérir la vraie vertu et la véritable noblesse, à rendre votre faveur et votre haute estime à des serviteurs éprouvés, à répudier cet essaim de vils et hypocrites flatteurs. A cette condition, ils sont prêts à consacrer leurs biens et leur existence au service de Votre Majesté !

SPENSER, le jeune. — Ah traîtres ! Combien de temps leur orgueil nous bravera-t-il encore !

LE ROI. — Hors de ma vue ! N'attends pas de réponse de moi, va-t'en ! — Les rebelles qui se flattent d'imposer à leur souverain ses plaisirs, ses amours et ses favoris ! — Demeure. Avant de t'éloigner, tiens, regarde comme je divorce avec Spenser. (*Il embrasse SPENSER.*)

Et à présent, va-t'en dire à tes maîtres que je m'appête à les châtier pour

l'assassinat de Gaveston. Allons, décampe! Avec le fer et le feu, Edouard marche sur tes talons! (Exit le HÉRAUT).

Mais regarde là bas, leur armée grossit à vue d'œil! — Ne leur donnons pas le temps de se compter. Courage, vous autres, mes soldats! Haut les cœurs! Et défendez les droits de votre souverain! Nous allons sur-le-champ les réduire à l'obéissance. En avant!

(Exeunt. — Fanfares d'alarme, allées et venues de partisans respectifs du roi et des barons, escarmouches, puis un combat général. — Enfin la retraite sonne.)

(Rentrent le ROI, les deux SPENSER, BALDOCK et d'autres PARTISANS du roi.)

LE ROI. — Pourquoi sonner la retraite? Sus aux traîtres, Mylords! Donnons-leur la poursuite! Ah! jour de vengeance où je pourrai fouiller les entrailles de nos ennemis d'un glaive plus inexorable que le bec des vautours!

SPENSER, le jeune. — Oui, le droit divin l'emporte sur ces félons. La journée est à nous.

SPENSER, le vieux. — Croyez-m'en, Seigneur, une courte trêve s'impose. Nos hommes, couverts de sueur et de poussière, ont besoin de respirer quelques instants à l'abri des rayons dévorants du soleil. Arrêtons-nous sous ces ombrages.

SPENSER, le jeune. — Alerte, voici les rebelles!

(Entrent MORTIMER, le jeune, LANCASTRE, PEMBROKE, WARWICK et d'autres.)

MORTIMER, le jeune. — Vois donc, Lancastre; n'est-ce pas Edouard, là-bas, entouré de ses mignons.

LANCASTRE. — Qu'il se hâte de jouir de leur compagnie; car la séparation approche...

WARWICK. — Mon épée s'impatiente dans ma main. Saint Georges pour l'Angleterre et les droits des barons!

LE ROI. — Saint Georges pour l'Angleterre et le roi!

(Fanfares. — Exeunt les deux partis.)

Une autre partie du champ de bataille.

(Entrent le ROI et ses SEIGNEURS, suivis des BARONS et de KENT, prisonniers.)

LE ROI. — Ah! ah! mes maîtres, il me semble que l'on baisse piteusement la tête. Mais attendez, je vous la redresserai pour de bon. Ah, l'heure a sonné de tirer une terrible vengeance du meurtre de mon meilleur ami.

Vous saviez pourtant, ah vous le saviez trop, combien mon âme était enchaînée à la sienne! Las, mon noble Pierre de Gaveston, mon doux favori! Ah, misérables assassins, je vous tiens donc en mon pouvoir... C'est vous qui me l'avez tué, hein?

KENT. — Frère, c'est dans ton intérêt et celui de ton royaume qu'ils purgèrent les marches du trône de la présence de ce flatteur!

LE ROI. — Est-ce vous qui venez de parler? Va-t'en. Tu n'es plus mon frère. (Exit KENT.)

Alors, c'est pour l'amour de moi que vous m'avez arraché le cœur, misérables! C'est pour me témoigner ton affection, Warwick, que lorsque Pembroke allait m'amener mon bien-aimé Gaveston, tu te rendis de nouveau maître du prisonnier, par un coup de surprise, et tu le massacras, lui, mon pauvre Pierre, en le frappant au cœur même de ton roi! O divinités de la haine, inspirez-moi! Warwick, puisque tu surpassas tous ces fauves par ta rage homicide, je planterai aussi ta tête plus haut que la leur, sur les créneaux de la Tour!

WARWICK. — Tyran, je me ris de tes menaces et de tes épouvantails! Tu ne peux m'infliger qu'une peine temporelle!

LANCASTRE. — Le pire que nous ayons à craindre de toi, c'est la mort! Or, mieux vaut mille fois mourir que de vivre dans l'infamie sous un roi pareil.

LE ROI. — Mylord de Winchester, à vous d'expédier prestement ces deux orgueilleux rebelles, Warwick et Lancastre! Bas leurs têtes! A l'œuvre, Winchester.

WARWICK. — Adieu, terre dérisoire!

LANCASTRE. — Doux Mortimer, adieu!

MORTIMER, le jeune. — Ingrate Angleterre, qui te laisses ainsi amputer de ta noblesse! Ah, pleure, pleure sur toi!

LE ROI. — Vous autres, conduisez cet audacieux Mortimer à la Tour. Veillez à ce qu'il y soit traité selon ses mérites, en attendant que nous ayons imaginé son supplice. Et quant aux autres, qu'on en finisse promptement! Allez!

MORTIMER, le jeune. — Quoi, Mortimer, sera-t-il dit que des murailles revêches enfermeront ton âme aspirant à monter au ciel? Non, Édouard, toi l'opprobre de l'Angleterre, ne te flatte pas encore de me réduire au néant. L'espoir de Mortimer survit à sa fortune.

(Les BARONS captifs sont emmenés.)

LE ROI. — A moi les hommages des tambours et les vivats des trompettes! En avant, mes amis. Édouard s'est couronné une seconde fois aujourd'hui.

(Exeunt tous, excepté SPENSER, le jeune LEVUNE, et BALDOCK.)

SPENSER, le jeune. — Levune, de la mission de confiance dont je te charge, dépend la tranquillité du royaume d'Edouard. Il s'agit de te rendre en toute hâte en France et de répandre prodigalement l'or parmi les conseillers de Charles le Bel, afin que l'aide du roi soit refusée à Isabelle qui se flatte de repasser la mer avec des troupes françaises et de faire entrer son fils dans la ligne des révoltés.

LEVUNE — En effet, tel fut de tout temps le projet des barons et de l'astucieuse reine.

BALDOCK. — Oui, mais les choses n'ont pas tout à fait tourné à la satisfaction des conspirateurs. Le bourreau est en train de les frustrer de leurs perspectives de puissance! Pas mal de ces téméraires ont déjà baisé le billot!

LEVUNE. — Comptez sur moi, Mylords, pour que l'or anglais corrompe à ce point les courtisans du Valois, que les plaintes de la triste Isabelle demeureront sans écho et que ses pleurs inonderont vainement les rivages de France!

SPENSER, le jeune. — A la bonne heure, Levune! Mais ne tarde point! Et n'oublie point là-bas de proclamer les victoires et la justice du roi Edouard!

A Londres. Près de la Tour.

(*Entre KENT.*)

Les vents favoriseront ma traversée jusqu'en France! O soufflez, brises secourables, jusqu'à ce qu'Edmond ait débarqué pour le bien de l'Angleterre! Nature, consens à servir en ceci la cause de ma patrie! Un frère? Non, un bourreau de ses amis. Aveugle Edouard! Tu m'as donc proscrit de ta présence? Mais je me rendrai en France, j'y consolerais la reine délaissée, je l'aiderai de mes conseils et de mon influence pour reconquérir son époux ou sinon son royaume! O l'indigne monarque qui fait périr ses pairs, les piliers de son trône, pour s'abandonner aux cajoleries de ses flatteurs! Mortimer, je favoriserai ton évasion... O nuit, épaissis tes voiles, prolonge ton règne, pour le salut de Mortimer... (*Entre MORTIMER, le jeune, déguisé.*)

MORTIMER, le jeune. — Holà! Qui vive? Est-ce vous, Mylord?

KENT. — Moi-même, Mortimer. Le narcotique a-t-il opéré si rapidement?

MORTIMER, le jeune. — Comme vous le voyez. Les gardiens sont endormis. J'ai pu franchir toutes les portes sans être inquiété. Mais vous même, ne vous embarquez-vous pas pour la France?

KENT. — Sur-le-champ, Mylord.

(*Exeunt.*)

A Paris.

(*Entrent la REINE ISABELLE et le PRINCE ÉDOUARD.*)

LA REINE. — Ah! mon fils, tous nos amis de France nous font défection. Les seigneurs nous narguent et le roi nous repousse. A quoi nous décider?

LE PRINCE. — A retourner en Angleterre, Madame, et à donner satisfaction au roi, mon père. Et fort de son attachement, je me moque bien de l'amitié de mon oncle, le roi de France! Je me rendrai bientôt maître du cœur de mon père. Edouard tiendra plus à moi qu'à tous les Spensers du monde.

LA REINE. — Ah! mon garçon, tu te trompes, du moins en ce dernier point. Et pour ce qui me concerne, je ne crois plus qu'on puisse encore nous réconcilier, ton père et moi... Non, non, trop de circonstances nous séparent. — Inhumain Valois, malheureuse Isabelle. Si la France te repousse, vers quelle plage dirigeras-tu tes pas?

(*Entre SIRE JEAN DE HAINAUT.*)

SIRE JEAN. — Madame, quelles bonnes nouvelles?

LA REINE. — Ah! bon Sire Jean de Hainaut, jamais nouvelles n'ont été si décourageantes, au contraire; jamais je ne connus détresse si profonde...

SIRE JEAN. — J'ai appris, chère dame, la cruauté du roi. Mais ne vous découragez pas. Les âmes de forte trempe méprisent le désespoir. Votre Grâce consent-elle à m'accompagner en Hainaut, et à y attendre, avec votre fils, des temps plus favorables? — Que vous en semble, Mylord, consentez-vous à suivre vos amis, et à partager leur bonne ou mauvaise fortune?

LE PRINCE. — Si ce projet sourit à la reine, ma mère, il me plaît aussi. Ni le roi d'Angleterre ni la cour de France ne m'arracheront aux côtés de ma mère, jusqu'à ce que je sois assez fort pour rompre une lance, et alors je ferai mordre la poussière au plus orgueilleux de ces Spenser!

SIRE JEAN. — Voilà qui s'appelle parler, Mylord!

LA REINE. — O mon cher petit, que je ressens au plus profond de moi-même le mal que l'on te fait! Mais l'instant d'après, j'exulte à l'idée de la revanche qui nous attend! — Allons, bon Sire Jean, nous sommes prêts à nous rendre où tu voudras, le Hainaut fût-il situé aux extrêmes confins de l'Europe; montre-nous le chemin. Le marquis est un loyal et courtois chevalier. Il nous fera un accueil hospitalier, je présume? — Mais qui vient là?

(*Entrent KENT et MORTIMER, le jeune.*)

KENT. — Madame, puissiez-vous vivre longtemps et plus heureuse que vos amis d'Angleterre!

LA REINE. — Lord Edmond et lord Mortimer, vivants! Soyez les

bienvenus en France! Le bruit de votre trépas avait déjà couru ici, ou du moins on vous disait très près de la mort.

MORTIMER. — C'est cette dernière version qui était la vraie, Madame. Mais Mortimer, réservé pour un meilleur sort, a pu franchir le seuil de la Tour, et il vivra pour lever victorieusement votre étendard, Sire?

LE PRINCE. — Sire, dites-vous! Alors que le roi, mon noble père, vit encore. Non, mylord Mortimer, ce titre n'est pas le mien.

LA REINE. — Et pourquoi pas, mon fils? Plût à Dieu qu'on ne te saluât jamais autrement. — Mylords, vous saurez sans doute que nos efforts ont échoué ici.

MORTIMER. — Monsieur Le Grand, un de vos meilleurs amis, nous a appris toutes les nouvelles à notre arrivée. Nous savons déjà combien les nobles se sont montrés cruels et le roi égoïste. Mais, Madame, ne vous découragez pas. Quoiqu'en Angleterre beaucoup de vos amis aient succombé, tels Warwick, Lancastre et d'autres non moins fidèles, il en reste encore assez qui battraient des mains et lanceraient leurs bonnets en l'air s'ils nous voyaient débarquer en nombre et armés pour nous mesurer de nouveau avec nos ennemis.

KENT. — Surtout si nous nous présentions en pacificateurs, en nous réclamant même du roi contre ses indignes favoris, et en invoquant l'honneur, la paix et la prospérité de l'Angleterre...

MORTIMER. — Mais nous n'arriverons à cette pacification qu'en recourant d'abord à la force. Jamais le roi ne consentira de gaieté de cœur à se séparer de ses familiers.

SIRE JEAN. — Mylords, puisque ce discourtois monarque de France refuse d'accorder l'aide de ses armes à cette reine infortunée, sa propre sœur, rendez-vous avec elle dans le Hainaut. Ne doutez point que nous n'y trouvions avant peu les secours nécessaires en hommes et en argent pour tenter à nouveau la fortune des armes. — Eh bien, jeune prince, que penses-tu de notre projet?

LE PRINCE. — Je crois que le roi Edouard l'emportera sur nous tous.

LA REINE. — Fi, mon fils! C'est mal à toi de décourager des amis si portés pour ta cause.

KENT. — Sire Jean de Hainaut, la sollicitude que vous témoignez à notre malheureuse reine nous rend tous vos humbles et dévoués débiteurs.

LA REINE. — Bien dit, mon aimable frère. — Puisse le Dieu du ciel secondar vos généreux efforts, digne Sire Jean.

MORTIMER. — C'est ce noble seigneur que la providence aura désigné pour être le champion et le libérateur de la reine d'Angleterre et de ses féaux.

SIRE JEAN. — Trêve de louanges! Madame, suivez-moi, et vous aussi,

Mylords ! Puisse la terre de Hainaut accueillir au plus tôt les pairs et la souveraine d'Angleterre. (Exeunt.)

A Londres. Un appartement dans le palais du Roi.

(*Entrent le ROI EDOUARD, ARUNDEL, les deux SPENSER et d'autres.*)

LE ROI. — Ainsi, après d'incessantes menaces d'une guerre exterminatoire, Edouard d'Angleterre triomphe presque sans coup férir, et il pourra désormais régner sans contrôle et pour le bien de ses amis. — Mylord Gloucester, savez-vous la nouvelle ?

SPENSER, le jeune. — Quelle nouvelle, Mylord ?

LE ROI. — Comment, mon féal, tu l'ignores encore ! Il paraît qu'on s'est livré à de sanglantes représailles par tout le royaume. — Mylord d'Arundel, vous avez reçu la liste des suppliciés, n'est-ce pas ?

ARUNDEL. — Je la tiens du gouverneur même de la Tour.

LE ROI. — Montrez ..., de grâce. (*Il prend la liste.*) Qui avons-nous parmi ces patients ? Veux-tu lire, Spenser.

(*Il passe la liste au jeune SPENSER qui donne lecture des noms.*)

Oui-dà ! Aboyaient-ils en assez touchant unisson, il y a un mois à peine ! A présent, sur mon âme, ils n'aboyeront ni ne mordront plus. — Et quelles nouvelles de France ? Je gage, Gloucester, que les seigneurs de France sont si friands des livres anglaises que la pauvre Isabelle en sera pour ses intrigues et ses cajoleries. Reste-t-il encore à prendre une décision urgente ? A propos, Mylord, a-t-on promis une récompense à qui livrera Mortimer ?

SPENSER, le jeune. — C'est fait, Mylord. S'il se cache en Angleterre, il ne tardera pas à être pris.

LE ROI. — S'il se cache en Angleterre, dis-tu ? Spenser, je donnerais ma dextre à couper qu'il n'a pas quitté le territoire anglais. Nos capitaines de port ne l'auraient pas laissé échapper ! (Entre un MESSAGER.)

Holà ! Quelles nouvelles m'apportes-tu ?

LE MESSAGER. — Des lettres et des nouvelles de France, Mylord. — Elles sont adressées par Levune à Mylord de Gloucester. (*Il remet les lettres à SPENSER.*)

LE ROI. — Lis !

SPENSER (*lisant*). — « Mes humbles respects à Votre Honneur... Selon vos instructions j'ai si bien manœuvré auprès du roi et à la cour de France que la reine, découragée et rebutée, est partie pour les Flandres, avec Sire Jean de Hainaut, frère du marquis. Ils sont accompagnés de lord Edmond

et de lord Mortimer ainsi que de plusieurs autres seigneurs anglais. Si j'en crois une rumeur très accréditée, ils ont l'intention de tenter une descente en Angleterre et de livrer bataille au roi Édouard avant qu'il ait eu le temps de se préparer. Voilà toutes les nouvelles importantes.

Le serviteur très humble de Votre Seigneurie, LEVUNE. »

LE ROI. — Ah, les coquins ! Ce Mortimer est donc parvenu à s'échapper ! Et mon frère Edmond qui se ligue avec lui ! Et c'est ce Sire Jean de Hainaut qui conduit l'expédition ? Les bienvenus serez-vous, Madame, avec votre fils ! Par la mort-Dieu, l'Angleterre vous prépare une réception enthousiaste à vous et à toute votre séquelle. Radieux Phœbus, galope dans les champs du ciel et toi, Nuit ténébreuse, presse aussi l'allure de ton char de deuil, afin de hâter l'aurore du jour tant désiré où nous rencontrerons ces traîtres en rase campagne ! Une seule chose m'afflige, c'est de savoir mon petit garçon sous l'influence de cette catin et de ses galants ! Allons, mes amis, en route pour Bristol, où nous nous retrouverons... Et vous, les vents du large, qui protégez leur évasion, déployez le même zèle à les ramener sur ces rivages !

(*Exeunt.*)

Les environs de Harwich.

(*Entrent la REINE ISABELLE, le PRINCE ÉDOUARD, KENT, MORTIMER, le jeune, et SIRE JEAN DE HAINAUT.*)

LA REINE. — Salut à tous, Mylords, amis et compatriotes ! Nous avons laissé nos meilleurs amis en Belgique, pour venir guerroyer contre d'autres amis sur le sol natal ! Dure fatalité que celle qui fait les membres de la même famille et les enfants du même pays s'entr'égorger dans les guerres intestines ! Mais comment nous soustraire à cette extrémité inéluctable ! L'erreur et l'inconduite des rois sont cause de ces désastres ! Et toi, Édouard, tu fus le plus coupable de ces souverains indignes ! C'est ta faiblesse qui livre ton pays à la ruine et fais déborder les paisibles rivières de la patrie du sang de tes propres sujets ! Toi qui devais te montrer leur père...

MORTIMER. — Non, Madame, pareilles jérémiades sont déplacées dans la bouche d'un belligérant. — Mylords, puisque, avec l'assentiment du ciel, nous avons abordé à ces rives, armés pour soutenir les droits de ce prince, avant de poursuivre, faisons lui serment d'obéissance et de fidélité. A lui soit l'hommage de nos cœurs et de nos armes ! Puissions-nous instaurer ce jeune prince sur le trône, rétablir la reine en la possession de ses honneurs et dignités, et purger la cour d'Angleterre de ces parasites qui compromettent l'honneur et la prospérité du royaume. J'ai dit...

SIRE JEAN. — En avant, aux appels allègres des trompettes ! Édouard s'imaginera que nous venons lui faire la cour.

KENT. — Plût à Dieu qu'il n'eût jamais été flatté davantage.

(Exeunt.)

Près de Bristol.

(Entrent le ROI, BALDOCK et SPENSER, le jeune.)

SPENSER. — Fuyez, fuyez, Mylord ! Les forces de la reine débordent les nôtres ! Le nombre de ses amis se multiplie ; les vôtres font défection. Dirigeons notre fuite vers l'Irlande pour y aviser...

LE ROI. — Quoi, suis-je né pour fuir honteusement ! Aide-moi plutôt à remonter à cheval ! Jetons-nous à la tête de ces troupes et mourons au moins dans un lit de gloire !

BALDOCK. — Oh non, Mylord ! Cette noble résolution est inopportune. Fuyons ! Ils nous serrent de près !

(Exeunt.)

(Entre KENT, armé d'une épée et d'une targette.)

KENT. — Il s'est sauvé par ici ; mais je suis arrivé trop tard. Édouard, mon cœur se navre pour toi ! Mortimer, quelle audace est la tienne de poursuivre, l'épée à la main, ton souverain, ton roi légitime ! Mais, oses-tu bien condamner, Mortimer, toi qui plus dénaturé et plus impie encore, pris les armes contre ce roi, ton propre frère ? O fais écrouler des cataractes de vengeance sur ma tête maudite, ô toi, Dieu justicier auquel incombe le châtement de cette rébellion sacrilège ! — Édouard, ce Mortimer en veut à ta vie ! O fuis-le, fuis sans t'arrêter ! Mais, Edmond, modère cette frénésie ! Cache tes sentiments, ou toi aussi tu mourras ! Car Mortimer et Isabelle complotent des meurtres en s'embrassant ; et leurs baisers scellent des arrêts de mort ! Et malgré les feux de l'adultère, le misérable affiche encore un hypocrite amour pour le roi ! Edmond, hâte-toi de fuir ces amants sanguinaires et régicides ! Leur amour couvre la mort et la haine ! Évite Bristol, car Bristol est infidèle au sang de Longshank ! Prends garde aussi qu'on te trouve seul ; tu leur es déjà suspect et le cruel Mortimer a pénétré dans ta pensée !

(Entrent la REINE ISABELLE, le PRINCE ÉDOUARD, MORTIMER et SIRE JEAN DE HAINAUT.)

LA REINE. — Le Maître des rois accorda la victoire à ceux qui combattent pour le bon droit et qui craignent sa colère ! Bénis soit donc le dieu des armées et bénis soyez-vous aussi, Mylords, ses archanges sur la terre ! Et avant de poursuivre, mes nobles seigneurs, je veux créer ici, notre bien-aimé fils, Lord gouverneur de ce royaume ; et puisque les destins ont réduit

son père à la déchéance, décidez à son égard, mes bons seigneurs, ce que votre sagesse estime le plus efficace.

KENT. — Madame, vous ne prendrez pas offense de ma question, mais qu'avez-vous décidé, vous-même, au sujet d'Édouard ?

LE PRINCE. — Dites-moi, cher oncle, de quel Édouard parlez-vous ?

KENT. — De votre père, mon neveu ! Je n'ose plus l'appeler roi.

MORTIMER. — Mylord de Kent, à quoi bon ces débats ? Le sort de votre frère ne dépend ni de la reine ni de nous ; c'est au royaume et au Parlement à disposer de lui. — Ces velléités de repentir chez Edmond ne sont pas à mon goût, Madame, il nous faudra contrôler ses actions et ses discours.

LA REINE. — Mylord, avez-vous fait part de mes intentions au maire de Bristol ?

MORTIMER. — Oui, Madame ; aussi n'est-il pas probable que ceux qui sont parvenus à s'échapper tiennent longtemps la campagne.

LA REINE. — Baldock est avec le Roi ! Un digne chevalier qu'il s'est choisi là, hein, Mylord ?

SIRE JEAN. — Les Spenser, père et fils, l'accompagnent aussi.

MORTIMER. — Ils l'escorteront dans l'autre monde.

(*Entrent RICE AP HOWELL avec SPENSER, le vieux, prisonnier, et des GARDES.*)

RICE. — Dieu sauve la reine Isabelle et son royal fils ! Madame, le maire et les bourgeois de Bristol, en signe d'amour et de loyauté pour la couronne, vous livrent, par mon entremise, ce criminel d'État, Spenser, le père de ce luxurieux Hugh Spenser, le mauvais génie de notre Roi.

LA REINE. — Sois le bienvenu, Rice ap Howell, et merci de ton offrande.

MORTIMER. — Et comptez que nous récompenserons princièrement votre civique sollicitude. Mais où se sont réfugiés le roi et l'autre Spenser ?

RICE. — Le Roi s'est embarqué pour l'Irlande avec Spenser le jeune, qui se dit comte de Gloucester et Baldock, ce clerc insinuant à la langue melliflue.

MORTIMER (*à part*). — Que quelque trombe nous les ramène ou les engloutisse dans l'abîme ! — On les rattrapera là-bas, j'en suis sûr.

LE PRINCE. — Ne verrai-je pas encore mon père ?

KENT. — O malheureux Édouard, expulsé des frontières de son royaume !

SIRE JEAN. — Madame, quelle pensée vous attriste ? Pourquoi demeurer rêveuse ainsi ?

LA REINE. — Je déplore l'infortune de mon époux, mais vous m'êtes témoin que le bien de mon pays m'imposa cette guerre !

MORTIMER. — Madame, cessez de vous mettre à la torture. Votre roi

a lésé notre pays et lui-même. Il nous faudra réparer de notre mieux tout le mal qu'il a fait. En attendant, conduisez ce rebelle au billot! A lui d'ouvrir la marche sanglante. Les autres ne tarderont pas à le suivre!

SPENSER, le vieux. — Rebelle est celui qui combat contre son prince; ce n'est pas ainsi que combattirent ceux qui se firent les champions d'Édouard.

MORTIMER. — Tarare! Au billot! Il radote.

(Exeunt avec SPENSER, le vieux.)

Vous, Rice ap Howell, qui occupez un rang notable et possédez une influence dans cette contrée, vous obligerez Sa Majesté la reine en pourchassant et en expédiant les fuyards de l'armée vaincue. Entre-temps, Madame, nous prendrons des mesures pour que Baldock, Spenser et leurs complices ne survivent pas longtemps à leur déroute.

(Exeunt.)

GEORGES EEKHOUD

(A finir.)

L'ÂME

COMME SOUFFLE, OMBRE ET REFLET (1)

L'humanité qui, en un lointain passé, transforma le cri en parole, avait compris la vie comme étant le souffle qui va et vient des poumons aux narines.

Cet air que nous respirons n'est pas toujours invisible. Par les temps froids il apparaît, jaillissant des narines en vapeur chaude. Les bœufs qui labourent, les chevaux qui halètent, s'en montrent parfois enveloppés. Ce brouillard, c'est leur âme faisant effort, croyait-on jadis, leur âme en tout semblable à la nôtre.

Le mot « esprit » a pour radical *spir*, d'où aspirer, respirer, inspirer, expirer, etc. D'un autre côté, âme et animal, *animus* et *anima*, ont même origine qu'*anemos*, le vent. *Pneuma*, désignation grecque du souffle. « Théopneustique », inspiration divine des saintes Écritures. « Theopneustes », nos prophètes et nos évangélistes. « Pneumatique », tout ce qui a rapport à l'esprit en tant que haute raison, contre-partie de « psychique », ce qui dépend de l'âme ou de la « Psyché », ce dernier vocable étant dérivé de l'onomatopée *ps* : siffler, souffler. Souffle, aurore et vent, ces mots furent primitivement synonymes ; nous les emploierons conjointement avec ceux d'ombre et de vie. Tous signifiaient jadis l'air en mouvement. Nos mots de « fumée » et de « parfum » sont issus d'un radical grec qui désigne un souffle violent, la colère et la passion, subséquentement le cœur.

Le souffle passait pour la chose la plus légère qui fût. L'âme se confondait avec l'haleine. Les esprits gais et amènes soufflaient en zéphirs, leur colère explosait en ouragans et rafales, soit qu'éclatât la fureur d'un seul

(1) Conférences à l'École des Hautes-Études à Bruxelles sur l'Évolution des religions.

revenant, soit celle d'une armée entière. Telle la matérialité du vent, telle celle de l'âme.

Maint missionnaire voulut démontrer à des sauvages l'immatérialité des esprits, ainsi que les chrétiens la comprennent ou croient la comprendre. Le révérend expliquait comment l'esprit va et vient, sent et agit, mais ne possède aucune molécule solide, comment il meut l'organisme, sans peser dessus d'aucune façon. Les moricauds y objectaient. Mais le blanc n'en voulait démordre, le blanc prenait sa grande mine des dimanches, chapeau noir et redingote noire, affirmait avec une componction solennelle qu'une entité dépourvue de substance, une non-matière, un rien qui serait quelque chose, causait les sensations et les mouvements du corps... Les bons nègres n'y tinrent plus, ils éclatèrent en un rire inextinguible, ils s'esclaffaient : aucun loustic n'égalait Massa, Massa dégottait tout le monde dans l'art difficile du pince-sans-rire.

Les primitifs, et ceux de nos campagnards que l'école n'a pas triturés, — attribuent donc aux esprits une substance réelle, tangible et palpable. L'esprit, pensent-ils, est du vent, c'est-à-dire de l'air en mouvement. Notion simple, honnête, de grossière naïveté, mais échappant à des objections qui embarrassent telle doctrine, si raffinée qu'elle en est devenue incompréhensible.

Comme l'air était l'âme. Ainsi que l'âme va et vient dans le corps, ainsi le vent en son antre.

Eole, raconte l'*Odyssée*, habitait en une des îles Lipari un palais qu'embaumaient des souffles agréables et qu'entouraient des murailles d'airain. Au héros Ulysse qui l'alla visiter, il fit présent d'une outre dans laquelle il avait enfermé les vents qui eussent pu lui être défavorables... Il n'est population de pêcheurs qui ne raconte semblable légende.

Tel sanctuaire du moyen-âge exhibait une sainte ampoule. Vide semblait la fiole, vide était-elle, en effet, pour le fidèle sans foi, mais bien savaient prêtres et dévôts que cette bouteille soigneusement bouchée contenait un cri, un han de saint Joseph. Ecoutez bien :

Le patron des charpentiers était à son établi, il rabotait du cyprès, bois très dur et à nœuds. Le pauvre saint Joseph suait et soufflait, soufflait et suait ; à chaque coup de rabot poussait un « han » qui ressemblait à un gémissement. Invisible, un ange le regardait faire, s'édifiait à le voir si courageux à l'ouvrage. Il pensa que les générations futures auraient plaisir à voir comment on travaillait dans la sainte Famille. Il eut une idée, comme les anges seuls peuvent en avoir. Avisant un flacon vide, qui avait

contenu de la colle forte, il guetta le moment. Ahanait le varlopeur, ahanait toujours, il lançait encore un han ! quand notre ange avança vivement la bouteille jusqu'au ras des lèvres, y reçut le han ! boucha vivement. Le han était dans le verre, y resta bel et bien. L'ange en fit présent aux saintes sœurs de Béthanie. Passant de main en main jusqu'à la pieuse impératrice Hélène, la relique fut portée en Occident, où elle édifia les bonnes âmes, jusqu'à ce qu'un de ces fidèles auxquels on ne peut rien refuser — roi, noble dame ou riche baron — requit la bienheureuse fiole afin d'invigorer un sien enfant, chétif et maladif, avec l'haleine du grand saint Joseph. Fut ouverte la fiole : le han fut entendu, le han disparut, le han court le monde.

* * *

Ainsi, disaient les premiers métaphysiciens, l'âme a la densité de l'air, s'y meut comme poisson dans l'eau. Physique, purement physique, elle jouit des propriétés inhérentes à la matière.

Encore aujourd'hui, les philosophes taoïstes parlent de l'âme comme d'une matière épurée. Qu'on l'affine tant qu'on voudra, qu'on la quintessencie, pourvu qu'on sauvegarde sa matérialité. Qu'on dise que les esprits, parvenus à la félicité, acquerront une substance solaire ou astrale, — à l'instar des Ameshaspentas mazdéens, lesquels étaient des rayons de lumière, — qu'on raréfie cette substance jusqu'à l'identifier à l'éther, les Midès et Chamanes n'y verront aucun inconvénient, pourvu qu'on leur garantisse que cette substance sera substantielle autant que celle des astres.

Entrant dans cette voie, certains occultistes contemporains forment leur « périsprit » de matière raréfiée en son quatrième état. Là encore de pauvres sorciers prévoyaient ce que nos salons ont trouvé de plus moderne.

Cependant elle était encore bien loin de la matière radiante, la secte du Nénuphar, ou Pěi Lien Kliào, que le gouvernement et la bourgeoisie des Chinois ont naguère exterminée. Ces nénupharistes prétendaient que l'âme adulte pèse seize onces bien comptées. A la mort de l'individu, l'âme se rendrait auprès de Lâo Mou, la Génitrice universelle, qui récupérerait quatre onces pour les employer à ses créations, six autres onces seraient prélevées par divers génies, deux autres iraient au bienfaiteur Bouddha qui leur communiquerait son éternelle félicité. Et l'individu, où qu'il aille, resterait avec les quatre dernières onces, son inaltérable propriété. Quatre onces, soit cent-vingt grammes, pour une âme seule, c'est encore beaucoup !

On ne nous dit pas que du Rhin à la Vistule personne ait pensé à peser aucun revenant. Là-bas ce poids doit être très appréciable, puisque la mère morte qui revient pour allaiter son enfant, laisse un creux dans le lit.

* * *

Oyez maintenant comment on se débarrasse des âmes gênantes ès-pays de Hesse :

C'était une meunière experte en faux poids et fausses mesures. La mauvaise vint à mourir. En terre on la mit. Elle hantait son ancien moulin, et personne n'y voulait rester plus, tant elle incommodait les gens. Lors, on manda le berger de Stettbach, un avisé parmi les avisés, lequel dressa un piège, où il attrapa l'âme hargneuse et tracassière. Et sans autre cérémonie, il vous la ficela dans un sac et l'enfouit en vasière profonde.

Ainsi, l'âme de la meunière ne pouvait traverser les mailles d'une toile grossière. Chez les Madécasses la substance animique n'est guère plus subtile. Quand il lui arrive de faire l'école buissonnière, on met sur sa piste un sorcier qui la guette, et quand il la voit, se posant sur feuille ou fleur, il lui jette son bonnet dessus, la cueille avec délicatesse, la ramène au logis qu'elle n'aurait pas dû quitter.

De l'âme japonaise on peut entendre les ailes palpiter et, dans l'obscurité, percevoir un globe de feu verdâtre traçant une ligne serpentine. En jetant dessus drap ou serviette, on n'arrive pas à la capter toute, mais le tissu ne sera pas sans en garder l'odeur.

Au toucher, les ombres donnent des sensations assez diverses. D'innombrables exemples la montrent échappant aux bras qui voudraient la saisir. Ovide la comparait à serpents ou anguilles :

Lubrica prementes effugit umbra manus.

En pays germaniques on compara leur contact à celui d'une ouate fraîche. Les Angekoks du Groenland disent que la main s'enfonce dans leur matière, comme en éponge mouillée, eau visqueuse ou glace fondante. Mais les âmes que pratiquent les sectateurs du Vaudou, nombreux en l'île de Haïti, ont, tout au contraire, le contact sec et picotant ; il détermine des décharges électriques, tantôt légères, tantôt foudroyantes, mais toujours désagréables. Comme des anguilles gymnètes.

On sait la haute élasticité de la vapeur, substance dont les esprits sont formés. On enseigne à l'école que, sous forme gazeuse, l'eau prend un volume dix-sept cents fois plus considérable que sous forme liquide.

L'âme a la forme instable des vapeurs et brouillards dont elle est composée. On la voit comme on la sent : sympathique ou répugnante et difforme. Ses contours reproduisent ceux du corps, soit en plus grand, soit en plus petit. Alors qu'elle séjourne dans la poitrine, elle n'a que la hauteur du pouce, d'après le Maha Bharata. Telle aussi la taille que lui attribuent

les missels et les enluminures du moyen âge. Des peintures murales décrites par Philostrate montraient des poupées voltigeant autour d'un char : c'étaient les âmes des rivaux de Pélopes, prétendants à la main d'Hippodamie, malheureux jeunes gens qu'il avait égorgés. Sur plusieurs vases peints représentant le corps d'Hector traîné par Achille, Patrocle est figuré par une figurine armée, laquelle papillonne autour du monument.

Mais les esprits s'allongent quand on les regarde avec les yeux de la peur ; la frayeur leur donne une taille démesurée. Qu'on cesse de les craindre, leur taille diminue, prend des proportions très maniables ; elle se ratatine et se recroqueville si on la néglige. Au début leur stature égalait la hauteur d'une montagne, mais le magicien arrive à l'enfermer dans le chaton d'une bague.

« Tantôt se font grands, les démons Babuces, tantôt se font petits, tantôt se haussent jusqu'au ciel, tantôt s'humilient en terre », témoigne une autorité compétente, Jean Cassien, dit l'Hermite, lequel avait été amplement renseigné par les Pères du désert.

De leur fantôme Torngarsouk, les Inoïts racontent qu'à volonté il se fait prodigieusement grand ou réduit ; s'il se loge dans la fourrure d'un sorcier, il a la longueur du petit doigt.

Un Bas-Breton racontait ainsi l'apparition de Guillarmic, le « Gars aux Galoches » :

« Dédaigneux et hautain, il marchait à pas lents. Il grandissait à mesure qu'on le regardait ; il grandissait, mais on se sentait diminué d'autant. »

Un philosophe chinois a trouvé une admirable formule, laquelle satisfait à la fois les partisans les mieux convaincus de la doctrine et ses adversaires les plus déclarés :

« Shen ou Esprit, ainsi nomme-t-on la chose dont la transformation ne dépend ni des jours ni des saisons. Laquelle chose à son gré s'élève jusque dans les nuages, ou s'enfonce et s'enfouit dans le sol, emplit le monde, mue en asticot ou en ciron. Selon la foi elle grandit ou diminue. »

Tout en affirmant que la matière est œuvre de l'esprit, nos théologiens la disent ignoble et funeste. Ils enchérissent sur sa lourdeur et sa grossièreté, afin d'exalter son auteur. Anathématisant, mais pillant les gnostiques qui avaient hiérarchisé l'univers selon le principe de la dématérialisation croissante, ils spiritualisèrent l'âme tant et plus. Avec Descartes, le dernier philosophe du moyen âge, mais aussi le premier du monde moderne, ils raréfièrent et subtilisèrent l'âme à tel point qu'il fût impossible de comprendre comment elle adhère à un corps avec lequel elle n'a rien de commun.

Pour la rendre capable de percevoir plaisir et peine, d'aucuns imaginèrent une substance mixte entre l'esprit et la matière. C'était expliquer l'impossible par l'impossible. L'index de Rome, souverain juge de la pensée humaine, condamna ce curieux système ; il ne put faire davantage pour nous éclairer.

Le législateur du christianisme, dont saint Paul fut le premier et grand docteur, saint Augustin, ne s'éloigna pas de la doctrine généralement acceptée jusqu'à lui. Il s'exprime avec prudence : « La matérialité des démons n'a rien de grossier, mais elle fut épaissie par le péché, alourdie par le crime. » La pureté morale se mesurant à la légèreté spécifique, les opérations du grand juge seront fort simplifiées au dernier jour. Les âmes passeront sur une bascule qui déposera les unes au paradis, et jettera les autres aux enfers. Système renouvelé de Thot, dans l'Amenti égyptien.

La *Somme* de saint Thomas d'Aquin enseigne que « les anges sont incorporels, comparativement aux hommes, mais corporels relativement à Dieu. Un ange se meut dans l'espace par contact avec les endroits successivement touchés. Sa rapidité se mesure, non point à la longueur de la route, mais à sa propre volonté. Ses mouvements sont une intensité d'éclat, lequel est droit, oblique ou circulaire. Par rapport à Dieu, les anges sont matériels ; ils sont immatériels par rapport à l'homme ; ils changent de nature selon qu'on les regarde d'en haut ou d'en bas. — Ces subtilités ne sont pas de notre fait. On explique aux catéchumènes que les anges voyagent avec une admirable vitesse, car ils n'ont à compter ni avec le temps, ni avec l'espace. Elle sortait de son catéchisme, la naïve enfant qu'on envoyait à la cave et au grenier. Il lui échappa de dire qu'on ne pouvait être en deux endroits à la fois. Mais craignant de s'être trop avancée, elle corrigea ce que la proposition pouvait avoir de trop absolu : « A moins d'être un ange, ou un petit oiseau. »

Encore faudrait-il savoir ce que parler veut dire. — « Le temps n'a rien à voir dans les mouvements des anges et des esprits ? »

— Fort bien. Mais alors les anges et les esprits, ne vont ni vite, ni lentement.

— Leurs mouvements sont indépendants de l'espace ?

— Soit encore. Mais s'il n'y a pas d'espace, où sont les esprits, où vont les anges ?

L'espace, alors, n'est plus le lieu de la matière puisque les mouvements ne sont plus qu'intensité de pensée. — Comme dit la chanson morvandote : « Si tu le veux, Zânette, ze le veux ! »

Quant aux esprits qui seraient plus ou moins matériels, quant à la matière qui serait plus ou moins spirituelle, nos autorités scientifiques en prennent

à leur aise. Elles refusent de s'occuper tant de l'esprit, que des esprits, n'étudient que « la matière qui a pour essence l'étendue, et pour loi la géométrie ».

Parce que la fixité de l'étendue nous fut enseignée sur les bancs de l'école, on se figure aujourd'hui avec une certaine naïveté, que cette loi, le monde l'avait toujours possédée. En fait, elle est due à Descartes, qui eut la sagesse de ne l'énoncer qu'en Hollande, à distance respectueuse de la Sorbonne et des galères du roi. Encore s'en fallût-il de peu que son livre ne fût incinéré par la main du bourreau. Pour en avoir dit beaucoup moins, Vanini et Giordano venaient d'être brûlés vifs. L'auteur de la *Méthode* fut accusé d'athéisme par les bien-pensants, lesquels pulvérisèrent sa doctrine par le raisonnement d'une triomphante orthodoxie : « L'étendue n'est pas l'attribut de la matière, puisque le corps spirituel de Christ est contenu en une mince hostie, laquelle est grande comme l'univers, plus grande que l'univers. »

Même doctrine dans les contes arabes, racontant comment un djinn que le roi Salomon avait enfermé dans une fiole prit, dès qu'on eût ôté le bouchon, des proportions énormes, effrayantes. Même doctrine chez le philosophe chinois ci-dessus, qui disait que le Shen, selon la foi du croyant emplit le monde, ou n'est plus qu'un imperceptible moucheron.

.

Non moins répandue que la notion de l'âme-souffle fut celle de l'âme-ombre. L'ombre que l'homme projette quand il est éclairé par une vive lumière passa pour la forme du moi, pour la manifestation de son double. De bonne heure on les identifia. Encore aujourd'hui, nous ne nous imaginons les morts que sous forme d'ombres. Si la croyance en l'ombre a décliné, c'est parce que la foi en l'immortalité a diminué dans la même proportion.

Le civilisé n'attribue d'âme qu'aux individus de l'espèce humaine — et encore ! Quelques poètes et des sentimentalistes plaident aussi en faveur de chiens et de chats favoris, pour les alouettes aussi et les rossignols. Plus modestes ou plus généreux, les sauvages concèdent une âme à tout ce qui fait ombre, aux végétaux comme aux minéraux, à tous les produits de la nature, voire aux objets de fabrication humaine. Quand ils brisent un chaudron ou lacèrent une pièce d'étoffe, ils croient que la substantialité du tissu, que les potentialités du chaudron se rendent aussitôt chez les morts. Même les civilisés de l'extrême Orient brûlent moult papiers figurant des maisons, des meubles, des pièces d'or et d'argent ; font ainsi munificences magnifiques et présents superbes à leurs amis de l'autre monde.

Té Kamanda, le héros des Maoris, épris d'une fée à peau blanche et chevelure blonde, lui fit présent d'un collier et aussi de pendants d'oreille qu'elle accepta, et regarda longuement. Elle n'en emporta que l'ombre.

L'ombre est proverbiallement mobile et fugace. D'autant plus désire-t-on la fixer et la retenir. L'on y réussit pour les divinités bienfaisantes ; car le désir passionné a toujours opéré des miracles. La terre indoue montre plus d'un roc sur lequel le grand Bouddha laissa son Ombre. Au temps que nos rois mérovingiens faisaient le bonheur de leurs peuples, Hiouen Tsang, homme de conviction robuste, partit du fond de la Chine, accomplit un long et dangereux pèlerinage, pour avoir le bonheur de contempler cette relique. Elle émettait une lueur rougeâtre, était entourée de luminosité, provenant des Bodhisatvas et des Çramanas qui font cortège au Bienheureux. Autrefois, ajoutait-il, « l'apparition n'était pas moins brillante que celle de Bouddha lui-même, mais depuis plusieurs générations, les formes n'apparaissent plus qu'indistinctes et les ressemblances sont devenues douteuses... » La foi ne les éclairait plus comme par le passé.

Et l'Occident, lui aussi, voulut avoir son Ombre divine.

Passait Jésus portant sa croix ; il ployait sous la fatigue et l'angoisse. Des femmes le regardaient. Véronique vit le front pâle et les lèvres frémissantes, vit les épines dans les cheveux blonds, vit la sueur sanglante, vit les larmes qui sillonnaient les joues, vit Jésus tomber... Véronique arrache son voile, essuie la face douloureuse. Les valets ramassent l'homme, lui rechargent le gibet, le poussent par les épaules. Le chemin tourna. Cela n'avait duré qu'un moment. Mais toujours Véronique garda la vision gravée en son cœur. Mais quoi ! la vision, la vision seulement ? Le vrai sang, le vrai souffle avaient, certes, pénétré le voile qu'imprégnèrent la sueur et les larmes. L'âme du supplicé s'infusa dans l'âme compatissante, la transforma en son image et fit de Véronique elle-même l'icône véritable de notre Sauveur.

Et les fidèles de la chrétienté vont encore en pèlerinage adorer la mantille que Véronique avait jetée sur la sainte face.

Peu experts en catoptrique, les anciens et les sauvages prenaient l'ombre et le reflet pour deux images de l'individu, l'une obscure et l'autre lumineuse, pour ses deux génies et conseillers. L'une et l'autre se plaisaient au soleil, sortaient de leur cachette pour se pénétrer de chaleur et de clarté. Mais le reflet rendait la lumière qu'il avait reçue, se mirait en eau tran-

quille, aux surfaces polies du verre et des métaux nobles, tels qu'or, argent, acier ou bronze. A noter que les Hellènes employaient un même mot, *phôs*, pour désigner une lumière et un individu.

Quand on se baignait en lac ensoleillé, on avait la satisfaction de contempler sa double image, l'une en sombre, l'autre en clair. Comment ne pas s'attribuer double nature, inclinant au bien l'une, et l'autre au mal, l'une à la raison, l'autre à la folie, alors qu'à la fois on se voyait en lumière et obscurité?

Mais l'ombre ne montre que la silhouette de l'individu, une forme à toutes les heures changeant, tandis que le reflet donne l'image vivante. Image inverse, toutefois, image d'une absolue fidélité, mais avec on ne sait quoi de changé. Des personnes très sensibles, plus nombreuses qu'on ne suppose, — même de jolies personnes, — éprouvent une sensation désagréable, un malaise réel à se voir dans une glace, ne s'y regardent pas volontiers.

A part ces exceptions idiosyncrasiques, les miroirs, indépendamment de leur office comme « Conseiller des Grâces », ainsi qu'on disait à nos grand-mères, sont le premier luxe d'une demeure qu'ils élargissent à peu de frais, font plus vaste et aérée, qu'ils égaiant de leur lumière; ils y apportent de l'idéal, le doublent d'un monde qui est à la fois ce qu'il y a de plus réel et de plus fantastique.

C'était des enfants qui pour le quart d'heure se montraient vilains et désagréable : Lili boudait et pleurnichait, Toto grimaçait la colère... La maman les prend, les porte devant la glace, les met en face de leur propre image : « Vrai, Lili, tu fais comme ça. — Toto, regarde donc le vilain Toto ! »

Les Japonais font du miroir l'emblème du soleil, de l'intelligence divine et de la conscience pure.

D'un professeur très apprécié de la génération nouvelle on raconte qu'il menait, comme étudiant novice, une vie absurde et dissipée. Au boulevard Saint-Michel, de Paris, à l'estaminet de la *Source*, une nuit il descendait l'escalier, la tête fumante d'alcool. Il se tenait encore debout, pouvait mettre les noms sur les figures ; à preuve que, se rencontrant nez à nez avec un gars déchevelé, débraillé, dépoitraillé, l'œil hagard, la démarche titubante, il le reconnut, et l'apostrophant par son propre nom : « Ah, le sale museau ! C'est donc ça le chéri à sa maman ! Ça, c'est le fils à son père, qui, là-bas, s'épuise à la peine, pour que ce malheureux-là se vautre dans le vice et l'ignominie ! Va, jeune imbécile, va, soulard ignoble ! Titube jus-qu'en ton bouge, cuve ton schnick ! Mais à partir de demain, tu ne boiras plus que de l'eau ! »

On ne s'étonnera pas d'apprendre que les miroirs sont instruments

magiques au premier chef ; en mainte cérémonie tenus pour indispensables. C'est en guise de miroir que les sorcières de nos faubourgs emploient le marc de café pour leurs évocations.

Questionné par les filles curieuses, le miroir met de la complaisance à montrer le mari futur, et plus facilement encore l'amant perdu. Mais quoi qu'en pensent des esprits frivoles, il tend au tragique ; il n'a pas souvent l'humeur gaie ; en somme, c'est un prophète de malheur.

A la minuit de la Saint-Sylvestre, il fait surgir les amis perdus, ou dira si on en perdra dans l'année nouvelle ; mais il faut les appeler à voix haute et distincte, avec solennité, en tenant une lumière en la main gauche, une lumière en la main droite.

Les âmes du maître et de la maîtresse de maison logent d'habitude dans le grand miroir, l'imprègnent de leurs effluves ; et quand il lui arrive accident, les patrons sont menacés dans leur vie ou leur fortune. Quand il y a mort dans la famille, l'âme se coule aussitôt dans la glace, d'où elle observe ceux qui vont et viennent ; mais son regard est devenu funeste et venimeux. La chose n'est point ignorée dans les familles qui ont de la tradition ; et, dès que l'agonisant a rendu le dernier soupir, on voile les glaces avec des draps blancs.

Pour les opérations de la magie noire, on aime des miroirs en les faisant regarder par des cadavres. Le charme le plus puissant est alors celui qu'on obtient en violant une sépulture, et en faisant le mort projeter dans la glace sa figure hideuse et noire, son âme bouleversée de fureur.

La foi, la passion avaient gravé l'ombre de Bouddha et celle de Jésus, ici en l'étoffe d'un tissu, là dans la substance d'un roc. Mais ce sera la gloire de notre siècle d'avoir par la photographie immobilisé l'ombre inconstante, fixé les apparitions lumineuses qui apparaissaient sur notre rétine, un instant seulement, une fraction minime de seconde. Que de désirs et de rêveries avant d'y arriver, que de tentatives, depuis l'amoureux qui voyant sur la muraille se profiler les suaves contours de sa belle, saisit un charbon et fixa l'adorable apparition !

Les sauvages s'imaginent que Face-Pâle obtient par de diaboliques manigances les portraits dont il se montre si convoiteux : l'âme du modèle serait captée sur le papier, engluée sur la plaque de verre. Et le sorcier d'outremer l'emportera. Qu'en fera-t-il ? Ah oui, qu'en fera-t-il ? Sur la plaque de malheur il subtilise les monts, les rivières, les forêts, les chemins. Cet étranger, fils du démon, s'empare ainsi du pays ; avec cette image il extrait

la force et la vertu de la terre. Avec ses glaces, le redoutable magicien emporte les figures des chefs et des chéfesses, des plus vaillants, des plus belles et des plus jolies; ensuite il mouillera ces images, les lavera dans on ne sait quel acide... et personne n'aura plus la force de résister, il emmène les âmes captives et prisonnières.

Le Dr Léger dessinait une église en Moldo-Valachie. On le regardait travailler :

— Père, dit un petit bonhomme, que fait l'étranger ?

— Il prend le dessin de notre église.

— Pourquoi donc ?

— Pour l'emporter dans son pays.

— Et vous laissez faire ?

— Pourquoi non !

— Mais vous savez bien que s'il emporte l'ombre de notre sainte église, l'église bientôt s'écroulera !

Y faudrait-il plus longues explications ? Parmi nos jeunes gens, est-il plus sérieuse marque d'amour que l'échange des portraits entre amants ? On donne son image, parce qu'on donne son âme et son cœur et que l'on veut encore donner sa personne et sa vie.

Cette ombre, logée dans la poitrine, domiciliée entre le cœur et les poumons, cette âme, tantôt sombre, tantôt lumineuse, ce Double, comme l'appelaient les Égyptiens et tant d'autres peuples, est la contrepartie exacte de l'individu, avec lequel il est, à chaque instant, confondu. Le vocable aztèque d'*Ehecatl* signifie à la fois le vent, l'ombre et l'âme. Cet exemple suffira pour cent autres.

L'ombre ou conscience participe aux pensées et actions de son autre moi, lequel parfois lui confie des besognes qu'il n'aurait pas le temps ou les moyens d'accomplir. Quand le patron est plongé en l'inconscience du sommeil, l'ombre souvent part en excursion plus ou moins lointaine, court aux informations. Les phénomènes de la télépathie, dont le nom est aujourd'hui fréquemment prononcé, ont souvent une analogie frappante avec les exploits du Double.

* * *

— « Que jamais ne décroisse l'ombre de Ta Majesté ! » formule de salutation qui flatte les oreilles du Chah de Perse. — « Que votre ombre grandisse ! » Nul souhait n'est plus aimable à la cour de Téhéran.

Chez les Malais, qui marcherait sur l'ombre du sultan serait immédiatement mis à mort ; ce crime de lèse-majesté eût-il été perpétré par hasard ou

ignorance. L'on ne saurait dire combien les puissants ont la sensibilité délicate; rien que le passage d'une ombre exacerberait le cor qu'ils ont au pied.

Au temple de la grande Dourga de minutieuses précautions sont prises pour que l'ombre de la terrible divinité ne soit projetée que sur la muraille du fond. Marcher sur l'image divine serait pour le prêtre maladroit ou pour le fidèle inattentif une impiété digne du dernier supplice.

Au dire des Brahmanes, la colère divine et la loi civile ont à châtier l'imprudent ou l'impie qui aurait foulé les ombres augustes que projettent la statue d'une divinité, les colonnes dressées en l'honneur du soleil, de la lune et autres luminaires célestes, ou qui aurait marché sur l'ombre qu'émet la personne d'un roi ou du prêtre.

Impardonnable crime si le jeune homme heurtait l'ombre du Gourou, de l'homme saint qui l'initie aux choses divines.

Enfin, qui a marché dans l'ombre d'une femme mariée est coupable d'adultère...

Mais combien grande est la malice des gens! D'aucuns, parfaitement au courant de l'interdiction, s'enhardissent... à marcher dans l'ombre convoitée? — Oh non! certes non, ce serait là des manières brutales, une criminelle insulte... Mais derrière la personne s'avance, comme par hasard, l'ombre d'une tête, elle se rapproche des pieds, les affleure presque... La belle, comprends-tu?

Et dans l'Inde, toujours — il y a des malheureux tellement souillés par leur péché de naissance, qu'ils salissent jusqu'aux objets que rencontre leur Double. Ainsi de l'être abject qui s'appelle le Tchandala, l'ombre qui passe souille l'eau des cruches et des fontaines et pour purifier cette eau, il faudra l'exposer soit aux rayons du soleil ou de la lune, soit au souffle du vent. Mais si l'ombre abominable vient à s'étaler sur un vase en bois, il n'y a qu'à brûler l'objet.

Un Bassouto de l'Afrique australe longe la rivière. Qu'il prenne garde à son ombre! Car si un crocodile la happait, il courrait grand risque de tomber à l'eau et d'être dévoré par le monstre. Les Algonquins de l'Amérique du Nord, les Indiens de l'Amérique centrale, les Abipons de l'Amérique du Sud ont ou avaient semblables idées en tête.

Chez les Hollandais, il est conté par les Harlémois que le maître sonneur de Saint-Bavon fut surpris au cabaret par sa ménagère, terrible femme, qui n'entendait point que son mari gaspillât le cher argent avec les bons camarades et mauvais sujets. Un soir, Pieter s'était émancipé. Mais comme une furie elle se précipita à travers les buveurs..., le coupable décampa par la fenêtre, décampa si vite, que son ombre, glacée par l'épou-

vante, n'eut moyen de le suivre; elle resta empreinte sur la muraille, assez longtemps pour être dévisagée par les autres buveurs, par le cabaretier, la cabaretière et les servantes qui en donnèrent témoignage certifié par bourgmestre, échevins et notables.

Ces idées entrèrent dans les mœurs, même judiciaires. L'Allemagne du Saint-Empire admettait que si noble ou notable commettait flagrante injustice sur la personne d'un vilain, le dit vilain aurait droit à s'en prendre à l'ombre — rien qu'à l'ombre — de l'offenseur. Ainsi le bourgeois qui, sans raison, eût roué de coups jongleur ou paillasse, pouvait être requis de se présenter devant la Maison-Commune par un jour de soleil. Et avait droit le mauvais paillard à gifler le bon bourgeois, si fort qu'il lui plairait, frappant, non sur la joue, mais sur l'ombre en la muraille. Car, merci Dieu et Notre-Dame, dans l'illustre et louable cité de Nuremberg, il y avait justice pour tous, nobles, bourgeois, artisans, manants et ribauds, tous tant qu'ils fussent.

La question des châtimens et expiations avait été traitée par les théologiens, avant de l'être par les jurisconsultes. Une secte plus ou moins gnostique s'était avisée de prétendre que le Rédempteur avait été l'ombre de Dieu apparaissant parmi les hommes. Les Docètes enseignaient qu'en Jésus-Christ la divinité était unie à l'humanité aussi intimement que l'âme au corps. Mais comme il leur répugnait de croire que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, eût éprouvé les besoins matériels et grossièrement physiques de l'espèce, ils prétendaient que le corps, sous l'apparence duquel se montrait le Christ, était déjà le corps glorieux qu'on lui reconnaît après la résurrection, et que le fidèle s'assimile dans l'Eucharistie. Ce fut, disaient-ils, une ombre qui mangeait et buvait aux noces de Cana, une ombre qui fut fouettée de verges et crucifiée. L'Ombre souffrit, car les ombres souffrent, mais intacte resta l'essence divine.

Il plut aux pouvoirs régnans de flétrir les Docètes et de les transformer en hérétiques. On leur reprocha de ne pas entrer suffisamment dans la doctrine : *Credo quia absurdum*.

En effet, pourquoi les demi-mesures ?

Ce Double, les Mazdéens l'appelaient le Férouer ou le Fravashi. Les Grecs le disaient Is ou Menos, — ainsi, la force des Atrides, la force sacrée d'Alkinoos. — Les Romains le nommaient Génie : génie de Brutus, génie de Virgile, génie de Rome. Faillible était l'empereur, infallible était

son Génie. De même dans le pape faut-il distinguer entre l'homme et le souverain pontife.

Dans sa *Nécromancie*, Lucien introduit le philosophe Ménippe, retour des enfers. Le cynique raconte à son ami Philonide comment la justice s'exerce au tribunal de Minos, d'Eaque et de Rhadamante :

« Tu connais les ombres que le soleil produit avec nos corps. Quand nous sommes morts, elles sont nos accusatrices, les témoins qui déposent contre nous, et révèlent les crimes de notre vie; témoins irréfragables, puisque ces ombres nous suivent partout, et ne s'éloignent jamais de nos corps. »

A ce même tribunal, Ménippe vit le tyran Denys, être convaincu d'impités et de forfaits par le témoignage de sa propre ombre.

Déjà Platon avait dit quelque chose de semblable dans le *Gorgias*.

Les Siciliens ont conservé l'idée; ils racontent de Ferdinand IV, un de leurs Bourbons, que son ombre, révoltée des scélératesses qu'il avait perpétrées, avait fini par se cabrer, se refusait à le suivre.

Les nègres du Bénin ont une ombre, dite le *Pasador* ou « le guide », qui les accompagne dans l'autre monde, et dira tout le bien, tout le mal qu'ils ont faits ici bas.

Cette Conscience, notre inséparable compagne, est dite un dieu par des lamas tibétains. Et Piedrahita raille les Lachès et Muyscas de la Colombie, « pour ce qu'ils adoraient leur ombre propre, ayant ainsi leur dieu toujours à proximité ». Le *Vichnou Pourana* recommande au Sage de prendre garde à ne jamais uriner sur sa propre ombre. La recommandation a fort égayé tels de nos Occidentaux qui devinaient peu la vraie signification du précepte. A ne pas honorer sa propre âme, à ne pas la tenir pour haute et sainte, on la dégrade et on l'avilit, on la rend malheureuse et méchante. Car la haute moralité ne va pas sans le respect de soi-même. Comme il faut au fer une trace d'azote pour en faire le meilleur des aciers, ainsi faut-il à la vertu quelque orgueil. Et voilà pourquoi la vertu chrétienne, cette vertu faite d'humilité, presque d'abjection, la vertu selon *l'Imitation* de Jésus-Christ, ne nous semble pas le véritable idéal qu'il faille proposer à l'homme.

Maintenant nous comprenons le sens des légendes du Diable acheteur d'ombres. Pour avoir vendu son ombre, Lodder ou Ludder devint un grand veneur aux chasses aériennes des Flandres et de Brabant. Et ce pauvre Péter Schlemihl, raconté par Chamisso! Péter Schlemihl, dont Satanus emporte l'ombre, la roulant comme un tapis...

Schlemihl rencontre son Ombre. L'un et l'autre voulaient rentrer au logis :

— Qui es-tu, toi ?

— Je suis Schlemihl. Et toi, qui es-tu ?

— Je suis Péter Schlemihl. Je suis le vrai Schlemihl.

— Le vrai Schlemihl ? C'est ce que nous allons voir. Dis ton histoire, dis !

Et le premier Schlemihl de raconter combien il est bon, aimable, vaillant et généreux...

— Moi, fait l'autre, je suis sot, méchant et lâche. Il narre aussi son histoire que l'autre Schlemihl écoute avec stupeur, sachant moins que jamais qui des deux Schlemihl était le vrai Schlemihl...

C'était la rencontre du Schlemihl lumineux, avec le Schlemihl obscur, le dialogue de l'âme-reflet, avec l'âme-ombre.

ELIE RECLUS



WALT WHITMAN

WALT WHITMAN ⁽¹⁾

Au mois d'avril dernier, il y avait quatre ans que les journaux avaient annoncé brièvement la mort du poète américain Walt Whitman. Ça et là parut un article, qui ne parvint cependant qu'à susciter tout au plus un intérêt fort superficiel pour le défunt. Car enfin, qui était Walt Whitman? L'article que Freiligrath lui consacra il y a bien des années est oublié pour ainsi dire complètement, et le couple de poésies démocratiques, que Freiligrath a traduites de lui, ne sont pas capables d'attirer fortement l'attention sur l'auteur. En Allemagne, hormis Freiligrath, personne ne s'est pour ainsi dire occupé de Whitman. Ce n'est qu'en notre génération actuelle, ce n'est qu'aujourd'hui, au temps de Friedrich Nietzsche et du socialisme, que l'on commence à lui prêter de plus en plus l'attention qui lui revient, et le petit volume bleu, la traduction de quelques extraits de l'œuvre intellectuelle et vitale du poète, les *Grashælme* (2), édités chez Schabelitz à Zurich par Carl Knortz et T.-W. Rolleston, passe par les mains de la nouvelle et jeune génération, qui lit avec ferveur les rapsodies confuses et splendides du poète. L'idéal de l'Homme supérieur de Nietzsche et celui de l'Homme futur du socialisme, de cet homme qui s'est défait de la dernière barbarie du moyen-âge, commencent à être compris par la jeunesse et éveillent chez elle de l'intérêt pour le poète des *Grashælme* et pour son évangile d'une vie renouvelée.

Désormais la Nature et l'Homme ne
seront plus séparés et isolés,
Le véritable fils de Dieu les confondra
complètement;
Je chante devant tes portes larges ouvertes,
Année du but atteint!

Comment pourrait-on ne pas être charmé par ces vers splendides, si simples et si profonds, qui de la force de leur fraîcheur précieuse nous

(1) Paru dans *Neuland*, Berlin, I. Jahrgang, Heft I, Oktober 1896.

(2) Brins d'herbe.

encouragent d'une façon si intimement bienfaisante en la décadence lasse de cette fin de siècle avec tous ses découragements, ses compromis, ses artifices et ses raffinements! Simplicité, profondeur et force, voilà Whitman. Simple, parfois jusqu'à la prose plate et sobre des Américains, profond jusqu'au mysticisme le plus inextricable, énergique jusqu'à la rudesse barbare, jusqu'à la brutalité des cowboys. Mais enfin, tel est Whitman.

Je ne suis point un gracieux *Dolce affetuoso*,
Je suis arrivé barbu, bruni par le soleil.
à poitrail rude et tout revêché;
Que l'on lutte avec moi, lorsque je passe,
pour les véritables prix de l'univers!

Par ces fières paroles, il s'est complètement caractérisé. Mais les messieurs qui lui consacraient des articles, il y a quelques années, négligeaient de lire de tels passages, qui sont pourtant les axes inébranlables autour desquels se forment ses poésies. On l'avait lu un peu au petit bonheur, ensuite on radotait un peu d'optimisme, d'un grand et bon enfant, on faisait quelques critiques maussades, faiblement mélangées d'esthétique, de façon qu'il en sortait en fin de compte une espèce de brave homme, auquel on accordait une certaine bienveillance complaisante.

Mais celui qui a réellement assez de courage pour lire ses dithyrambes barbares se fait de lui une idée combien différente! Combien belle est la récompense de sa peine!

* * *

Whitman a vécu vraiment la vie d'un Américain. Il naquit en 1819 à Long-Island, où sa famille, dont les ancêtres étaient des immigrants hollandais, possédait une ferme. Il passa sa jeunesse à la campagne et fut plus tard successivement imprimeur, professeur, menuisier, entrepreneur de bâtiments, soldat, employé au ministère, constamment sujet à de multiples variations de la fortune, jusqu'à ce qu'enfin il s'adonna complètement à ses penchants poétiques. Il était parvenu plus tard à s'installer modestement à Candem, près de Philadelphie, et c'est là qu'il conçut ses plus belles, ses plus mûres poésies. C'était un homme majestueux, solidement bâti, au clair regard, au front très haut, à la barbe blanche et pleine; il vécut là en parfaite fraîcheur corporelle et intellectuelle, troublé seulement dans les dernières années de sa vie.

Allant constamment de ville en ville, de pays en pays, d'une position sociale à une autre, se trouvant parfois au milieu de l'animation bigarrée de la grande ville américaine, puis en la grande et libre nature de son pays natal, toujours mêlé aux luttes et au tumulte de l'existence variable, il a

créé des poésies lyriques, dont l'esprit s'éloigne autant du monde médiéval que celui-ci s'éloigne du monde antique, et qui jaillit de lui de la façon tout aussi naturelle dont l'un de ces mondes procéda de l'autre.

* * *

Il a deux thèmes principaux : la religion et la démocratie. En eux se fonde toute la puissance de ses chants.

La religion. Mais que l'on ne songe pas à des dogmes quelconques. Pour lui, la religion est ce puissant sentiment universel, qui embrasse tout avec amour et ferveur, ce sentiment vital fortement excité, l'intime conscience de l'unité de l'être avec tout. Il ne prie pas, il ne vénère pas, il ne se courbe et ne se plie pas devant les lois éternelles ; il se désintéresse de toute cérémonie : son culte est la folle envie de venir en contact avec les atmosphères, de s'adonner à la vie en jubilant. La religion est cette sensation intense qui le fait s'arrêter en admirant la course des étoiles et la splendeur du corps humain, de sorte qu'en un chant : « Je chante le corps, le corps électrique » il énumère toutes les parties du corps humain durant des pages entières, dans un bégaiement ravi. C'est la religion qui lui fait aimer très tendrement les fleurs et les herbes, qui le fait rester en extase devant l'infini de la nature invisible, qui lui montre la trajectoire de la terre et des systèmes solaires en une vision formidable.

Son sentiment religieux ne le conduit pas en un au-delà de rêve ; avec le calme parfait d'un homme sain et doué d'un forte vitalité, il a confiance dans les lois éternellement fixes, n'implore pas, ne se plaint pas, mais se meut dans le présent ; l'idéal de sa morale est l'égoïsme libre et fort, qui s'honore, s'aime et se désire dans les autres, sans distinction de rang ni de condition. Pour lui, le monde est une unité. L'âme et le corps sont une seule et même chose. Tout vit en moi, en toi, en nous tous, est contenu et renfermé en nous : hommes, étoiles, temps, animaux, plantes et pierres. Tout est nous et nous sommes tout. Que signifie commencement et fin, naissance et mort ? Tout est mouvement éternel. Combien des vers tels que ceux-ci nous rendent courageux :

Dans les profonds abîmes, je contemple le chaos
monstrueux ; je sais que je fus aussi là ;
Sans être vu, constamment j'attendais et je
dormais dans les atmosphères engourdissantes.
Je prenais du temps, et les carbures fétides
ne faisaient point de mal.

.....
Pour me faire place, les étoiles s'écartaient
de leur course ;

Elles dégageaient des forces pour préparer
ce qui me porterait.

.
Mon germe ne fui jamais mort, rien ne put
l'anéantir.

Pour lui la nébuleuse se concentra en une
sphère solide,

Les couches s'entassaient lentement l'une sur l'autre
pour lui servir de lit de repos,

Des plantes colossales le nourrissaient,

De gigantesques sauriens le portaient dans
leurs gueules et le déposaient prudemment.

.
Me voici maintenant, debout, avec mon
âme vigoureuse !

Voilà la dignité inouïe de l'homme. Voilà le libre individu !

L'individu ! Il passe par le monde avec son clair regard vaillant, s'adresse à tous *en masse* et se réjouit de toutes les existences innombrables. Il aime la grande totalité des êtres, la grande communauté universelle, qu'il voit s'émanciper de plus en plus des fantômes anciens et passés ; il aime tous les humains, qui pour lui sont égaux en leur dignité réelle et impérissable d'hommes libres, et que ne divisent plus ni rangs, ni castes, ni lois, ni dogmes.

De l'un des thèmes découle ici l'autre : celui de la démocratie. Celui qui se sent avec tout en une communion telle qu'il perçoit tout comme partie intégrante de sa personnalité ; celui qui, en raison de cette richesse-là, ressent une estime et un amour de soi-même illimités, celui-là chante bien un « moi », une « personnalité simple et isolée », mais prononce en même temps la « parole démocratique », la « parole en masse », qui acquiert par cela même un sens intime et profond. C'est une dualité composée du moi et de tous les autres réunis autour du moi en une masse compacte, le moi étant égal à tous cependant, et le produit de ces deux éléments étant à son tour uni avec eux en une communauté indissoluble. C'est le moi comme individu et démos à la fois, comme aristocrate et compagnon.

Voilà, en une esquisse brève et concise, le contenu des chants de Whitman.

Et sa langue !

A mesure que nous nous abîmons dans sa lecture, sans nous préoccuper de toutes sortes de rudesses prosaïques, de ce qui paraît obscur et diffus, nous sommes empoignés par cette puissance qui émane des anciens chants barbares. C'est la force et l'énergie des psalmistes et des prophètes hébreux.

Et tout est pourtant si neuf et si simple! Point d'artifice. Cette langue est aussi terrestre que possible; avec une impassibilité vraiment américaine, elle constate souvent ce qui est. Mais néanmoins elle a son pathos, envahissant et entraînant lorsqu'il est déchaîné. C'est un rythme continu, une mélodie infinie. Elle est pareille à l'ouragan qui a son rythme grandissant, diminuant et remontant encore, pareille au flux et au reflux, aux vagues de la mer, à l'air haletant sous la chaleur du soleil, au mouvement de la nature génératrice. La force et la chaleur du sang vivant, dont les pulsations se répandent librement dans le corps entier; une énergie inouïe, une intuition originelle du sentiment, qui pénètre tout sans compter les distances : tout cela donne à ces chants leur force et leur passion, sert à les affranchir de tout ce qu'on nomme généralement art ou artifice, ou bien leur donne la puissance et la hardiesse de la nature agitée. Ce sont tantôt, en courtes phrases, des mots retenus, persuasifs et doux, où vit le jeu des ombres et des lumières d'une nuit de lune; c'est le clapotement mystérieux et tout bas d'immenses fleuves étincelants, c'est le bruissement des buissons, le jeu des nuages et la paix qui rayonne des étoiles; puis c'est un échange d'interjections, de phrases concises et de périodes en épanchements larges, avec çà et là des mots heurtés, semblables aux rafales, aux coups et aux secousses du vent, et puis à son souffle long et puissant, quand il passe avec fureur au-dessus des prairies qui s'étendent jusqu'aux horizons; puis encore, cette langue est mobile, inquiète, pressée, coulant à flots, semblable au va-et-vient continu dans les rues, aux places publiques d'une grande ville, aux quais, aux ponts et aux bateaux. Ce sont des accumulations de mots, des répétitions qui jamais ne peuvent assez se faire; c'est la naïveté d'un enfant, qui perçoit un nouvel objet et le désigne dix et vingt fois de suite sans se lasser, toujours avec la même joie causée par la même activité de ses cordes vocales et par les propriétés de l'objet qu'il désigne. C'est une copieuse abondance d'impressions, de sensations et d'idées entassées, à demi-conscientes seulement, impossibles à exprimer en une suite continue et distincte, tellement elles se pressent, s'agitent, s'embarrassent les unes les autres, et il en résulte la confusion et le mysticisme à côté de la clarté la plus limpide et la plus simple. Et par tout cela on se sent attiré et repoussé, de la même façon que la nature vous attire et vous repousse, se donne et se refuse, se montre transparente et mystique dans le rythme éternel de ses phénomènes, rythme monotone et cependant infiniment multiple.

Et ainsi se fait-il que ces chants ne sont ni plus ni moins que de puissants dithyrambes, les préludes d'un monde nouveau qui s'approche; ils apportent mille thèmes pour les hommes, les poètes et les orateurs qui viendront...

JOHANNES SCHLAF

LA CONSTITUTION DU MONDE

OU

l'Ordre cosmique⁽¹⁾.

IX. — LA COMMUNICATION DU MOUVEMENT ET LA LOI D'INERTIE

Cédant à toute rupture d'équilibre des pressions qui les sollicitent, tous les atomes se meuvent automatiquement dans le sens de la moindre résistance. Poussant eux-mêmes tous leurs voisins, ils déplacent ceux qui les repoussent le moins en se déplaçant eux-mêmes.

Entre des atomes de même rayon virtuel, en mutuel contact, sous la pression moyenne du cosmos, la communication du mouvement ou du changement de mouvement s'opère en un temps qui varie en raison inverse de leur rayon.

Elle est d'autant plus rapide que leur pression mutuelle est plus grande. Elle est ralentie par leur dilatation thermique.

Entre atomes de rayons différents elle exige un temps qui varie en raison directe du rapport de leurs rayons virtuels.

Le ralentissement de la communication du mouvement entre les atomes hétérogènes vient du fait que, lorsque leurs sphères virtuelles cessent d'être tangentes et que les polyèdres qu'ils réalisent, au lieu de leur être circonscrits, leur sont inscrits, l'équilibre des tensions au centre de leurs plans de contact devenant impossible, leur force motrice réciproque a pour mesure la tension de chacun d'eux au centre de ce plan.

Elle est ainsi directement proportionnelle au volume du ménisque enlevé à chacun d'eux par leur mutuel plan sécant, et qui varie en raison inverse de leur rayon (2).

(1) Suite. Voir le n° 143 de la *Société nouvelle*.

(2) Plus exactement, le volume de ce ménisque varie comme sa hauteur, c'est-à-dire

Les atomes pesants repoussent donc l'éther plus énergiquement qu'ils n'en sont repoussés. Ils en écartent ainsi les atomes pour s'ouvrir un chemin entre eux, dans la mesure inverse du rapport de leur rayon virtuel au rayon virtuel des atomes éthérés pris pour unité fondamentale.

Pour se mettre en mouvement dans un milieu plein d'éther impondérable les agrégations d'atomes pesants, qui constituent les corps matériels, doivent déplacer un volume d'éther égal à leur propre volume.

Ce déplacement d'éther par les atomes pesants est d'autant plus rapide que les rayons de ceux-ci sont plus petits sous les mêmes pressions.

Par conséquent, les corps pesants meuvent et déplacent l'éther plus aisément que l'éther ne déplace les corps pesants.

La résistance que les atomes pesants opposent au mouvement ou au changement de mouvement que l'éther tend à leur communiquer constitue leur inertie ou leur masse, inversement proportionnelle à leur rayon.

Par la même raison, les petits atomes pesants résistent au mouvement des grands dans le rapport inverse de leurs rayons et direct de leur masse (1).

comme la différence du rayon de la sphère virtuelle de l'atome au demi-diamètre du dodécaèdre inscrit.

Entre des atomes de même rayon cette hauteur a toujours pour mesure $r - r \cos 45$.

Entre des atomes de rayons différents, cette hauteur varie un peu plus vite que le rapport de leurs rayons, quand ils sont mutuellement sécants, et un peu moins vite quand ils sont tangents.

(1) Un atome d'hydrogène de rayon $\frac{1}{2}$ et de masse 2, donne moins de mouvement à un atome d'oxygène de rayon $\frac{1}{4}$ et de masse 4, que celui-ci n'en donne à celui-là.

Supposons un atome d'oxygène de masse 4, ayant une vitesse = 5 qui rencontre un atome d'hydrogène de masse 2, leur mouvement commun sera $\frac{4 \times 5}{6} = 3.33$.

Si, réciproquement, un atome d'hydrogène de masse 2 et de rayon $\frac{1}{2}$ se meut avec une vitesse = 5 et rencontre un atome d'oxygène de masse 4 et de rayon $\frac{1}{4}$, la vitesse commune des deux atomes sera $\frac{2 \times 5}{6} = 1.66$.

Un atome d'éther en mouvement, qui rencontre un atome pesant, s'arrête à son contact sans lui donner de mouvement, étant lui-même sans inertie. Au contraire, l'atome pesant en mouvement, qui rencontre un atome d'éther immobile, l'entraîne dans son mouvement sans rien perdre de sa vitesse. Un courant d'atomes éthérés, déterminé par une différence de pression, peut écarter les uns des autres, en les comprimant, les atomes pesants entre lesquels il passe, mais sans leur donner de vitesse. S'ils acquièrent une vitesse de déplacement, c'est, par une conséquence médiate, en vertu des énergies thermiques développées en eux-mêmes par suite de leur compression. Mais le déplacement d'un certain volume d'éther, en créant une dépression locale, peut déterminer le mouvement de masses pesantes, aspirées et comme attirées par le vide relatif qui s'est produit et où elles se précipitent en vertu de leurs propres forces expansives qui les sollicitent dans le sens de la moindre résistance.

De cette résistance des atomes pesants, dont les rayons sont toujours une fraction définie du rayon des atomes éthérés, résulte dans les corps matériels qu'ils constituent une accumulation de la force motrice, ayant pour effet l'accélération progressive de leur vitesse, proportionnelle au temps pendant lequel cette force agit sur eux.

Quand la force a cessé d'agir, si le corps pesant en mouvement continue à se mouvoir avec une vitesse et dans une direction constantes, c'est que pour détruire progressivement son mouvement, il faut une accumulation de force motrice égale à celle qui le lui a communiqué.

Une fois que le corps pesant, mis en mouvement, a déplacé son volume d'éther dans un temps donné qui dépend de sa vitesse, ce volume d'éther déplacé, se mouvant lui-même dans le sens de la moindre résistance, chasse devant lui, de proche en proche, un volume d'éther égal, qui, dans le même temps, revient derrière le corps mobile combler le vide relatif ouvert dans le lieu que ce corps vient de quitter. Ce volume d'éther déplacé avec une vitesse égale à celle que possède le mobile, lui restitue ainsi constamment en arrière la force qu'il dépense en avant pour le mouvoir.

Si dans les milieux gazeux la loi d'inertie se vérifie encore, et si les corps pesants en mouvement y continuent leurs mouvements en vitesse comme en direction, c'est que les gaz sont en majeure partie constitués par des atomes d'éther unis à leurs atomes pesants spécifiques. C'est l'inertie de ces derniers qui fait obstacle au mobile et tend à ralentir son mouvement dont il leur communique une part proportionnelle à leur masse et à la vitesse qu'il leur imprime.

Quant à la part de ce mouvement qu'il communique à l'éther constituant l'atmosphère des molécules gazeuses, elle est intégralement restituée au mobile dont elle tend ainsi à entretenir la vitesse.

Par ce sillage de l'éther d'avant en arrière du mobile, s'explique cette mystérieuse loi de l'inertie, constatée comme fait universel, sans qu'elle ait jamais reçu d'explication théorique.

Comme l'a remarqué, avec raison, Auguste Comte, si on conçoit très bien qu'un corps reste en repos, quand aucune force ne le sollicite à se mouvoir, et qu'il se meuve dès qu'un groupe de forces agit sur lui dans une direction résultante donnée ; on ne conçoit nullement, *a priori*, pourquoi ce corps continue de se mouvoir quand la force a cessé d'agir sur lui, comment à travers le vide il continue son mouvement avec la même vitesse et dans la même direction, comment, surtout, pour modifier son mouvement en direction, il faut l'obstacle d'une masse matérielle immobile ou en mouvement et que pour l'arrêter il faut une force égale à celle qui lui a communiqué sa vitesse.

La loi d'inertie ne peut donc se concevoir que par la réaction sur les corps

mobiles d'un milieu, absolument plein, dans lequel ils se meuvent, et au sein duquel ils restent constamment équilibrés entre une action égale à sa réaction.

Si une roue pesante, solide, mise en mouvement, continue de se mouvoir en vertu de son inertie, tant que le frottement sur son axe ou contre le milieu ambiant n'a pas détruit son mouvement, c'est qu'en vertu de la cohésion de ses molécules solidement enchaînées dans leurs juxtapositions, la matière de cette roue constitue un milieu plein comme l'éther. Chaque rangée de molécules en mouvement poussant la rangée de molécules qu'elle précède, la poussée de celles-ci se transmet à la suivante, qui la transmet aux autres. En sorte que la pression exercée en avant par chacune d'elles, ainsi transmise par l'intermédiaire de toutes les autres dans le sens de la moindre résistance, lui est instantanément et intégralement rendue en arrière, où son déplacement spatial a ouvert un vide, instantanément comblé par celle qui la suit.

On conçoit donc qu'aucune d'elles ne puisse s'arrêter et que leur vitesse ne puisse diminuer que par l'effet de forces retardatrices agissant extérieurement au système, par frottements contre ses plans superficiels.

Si par suite d'un accroissement considérable et rapide de sa vitesse, on voit une telle roue se briser, en dépit de sa cohésion, sous l'action de la force centrifuge exagérée, c'est que la poussée de chaque rangée de molécules en mouvement, s'exerçant dans le sens de ce mouvement, s'applique toujours obliquement sur les molécules qui les suivent, et d'autant plus que le rayon de leur rotation est plus petit. Chaque molécule est ainsi poussée par celles qui la précèdent, à élargir son cercle de rotation. Si la poussée augmente rapidement et par à-coups, la cohésion de la roue peut être rompue par les poussées obliques de ses molécules, qui tendent à se dissocier en s'écartant sur des circonférences que chacune d'elles tend à grandir d'une façon constante.

Au contraire, dans le mouvement en ligne droite, rien ne tend à la rupture de la cohésion des corps dont toutes les molécules se meuvent d'une même vitesse, à la suite les unes des autres, se poussant également et constamment les unes les autres, sous l'action constante de l'éther ambiant qui entretient leur mouvement.

Dans le vide absolu, au contraire, il est impossible de concevoir l'équilibre d'un corps, soit en repos, soit en mouvement. On n'y peut concevoir davantage cette force de résistance qui s'appelle la masse, mais qui n'est en réalité que l'inertie sous un autre nom. C'est pourquoi la masse et l'inertie ne sont pas seulement proportionnelles, mais égales en quantité. Si la pesanteur des corps est proportionnelle à leur masse, c'est qu'elle est proportionnelle à leur inertie.

X. — LE MOUVEMENT DE L'ÉTHER

Quant à l'éther lui-même, il n'a ni masse ni énergie. Celle qu'on lui suppose vient uniquement de celle des corps pesants qu'il doit mouvoir ou écarter pour se mouvoir lui-même, soit à travers leurs réseaux intermoléculaires, soit entre les surfaces de contact des divers agrégats pondérables qu'il enveloppe d'une couche plus ou moins condensée.

Quand il est sollicité au mouvement par la rupture soudaine de l'équilibre statique de ses pressions sur un point de ces canaux où il circule sans cesse, le rétablissement de cet équilibre se manifeste sous la forme de courants instantanés ou de décharges statiques, et si la rupture de son équilibre se reproduit avec continuité, son déplacement se produit comme courant continu.

Dans l'un et l'autre cas les courants étherés, dits électriques, se manifestent par leur action sensible sur les corps pesants, sous la forme de phénomènes thermiques, lumineux, chimiques ou mécaniques.

Mais dans un milieu étheré indéfini, comme l'espace interstellaire, ou même dans le vide matériel que nous pouvons réaliser, les déplacements de l'éther, se produisant librement, sans obstacle, sans mettre en mouvement aucune masse pondérable et sans rien changer à l'équilibre statique ou dynamique des corps pesants voisins, restent, en général, insensibles pour nous.

L'éther est absolument sans cohésion, tous ses atomes restent libres d'obéir individuellement chacun aux pressions qui le sollicitent.

Si dans leurs déplacements ils se poussent les uns les autres et aspirent derrière eux, par dépression, ceux qui les suivent, c'est aussi longtemps qu'il reste quelque part une rupture d'équilibre à rétablir.

Latéralement ils repoussent et écartent tous ceux entre lesquels ils passent en déformant leurs polyèdres par des plans instantanés de glissement et en se déformant eux-mêmes, en vertu de leur plasticité.

Quand l'éther est en mouvement dans un conducteur ou même dans un milieu étheré continu, les polyèdres de ses atomes, au lieu d'être inscrits dans des sphères, peuvent l'être dans des ellipsoïdes.

Le grand axe de ces ellipsoïdes est parallèle à la direction du mouvement, quand celle-ci est déterminée par aspiration vers une dépression locale négative à combler ; il est perpendiculaire à cette direction, quand le mouvement est déterminé par un excès de pression ou un état local positif.

Dès que la résultante motrice qui a mis en mouvement une certaine quantité d'éther cesse d'agir, ou est annulée par une force contraire, chacun de ses atomes s'arrête instantanément.

L'éther n'a pas de vitesse acquise, survivant à la force motrice qui la lui a communiquée.

Il se meut quand son équilibre statique est détruit ; dès qu'il est rétabli, il s'arrête.

L'éther n'accumule pas la force motrice que lui transmettent les atomes pesants, parce qu'il ne lui résiste pas. Il n'emmagasine pas le mouvement, comme les corps pesants. Il ne peut donc être sujet à aucune accélération de vitesse, proportionnelle au temps. Des forces constantes lui donnent des vitesses qui leur restent proportionnelles, sans accroissement tant qu'elles restent égales et tant qu'elles continuent d'agir sur lui par contact immédiat, soit positivement, soit négativement.

L'éther se meut quand il est poussé dans un sens plus que dans l'autre. On peut aussi bien dire qu'il est aspiré dans le sens où il est le moins repoussé. Il se meut, tant que cette différence des pulsions se maintient : il s'arrête quand elle devient nulle. Son mouvement ne se perpétue ni en direction, ni en vitesse. C'est parce qu'il est absolument passif sous les résultantes des pressions extérieures qui le sollicitent et qu'il ne leur résiste pas, qu'il ne peut être dit inerte, car l'inertie des corps pesants est encore une force.

En revanche, le rétablissement de son équilibre est, à toute distance, instantané, si des corps doués d'inertie ne lui font pas obstacle.

En ce cas, la vitesse de rétablissement de son équilibre est inversement proportionnelle aux résistances qu'il doit vaincre.

Il en est ainsi quand les canaux de son écoulement entre les corps pesants sont trop étroits, ou coupés d'étranglements et d'écluses.

Le rôle de nos conducteurs métalliques est d'ouvrir devant lui des chemins faciles et réguliers, à travers leurs réseaux intermoléculaires et surtout le long de leurs surfaces.

Si la résistance, que les fils métalliques opposent à son écoulement, est en raison inverse de leur section, c'est que pour passer il ne lui faut que de l'espace.

Plus le conduit qui lui est ouvert est large, moins ses atomes sont déformés dans leur passage et plus sa vitesse d'écoulement peut être rapide.

Ce qui détermine la vitesse de son mouvement, c'est la différence des tensions aux deux extrémités des conducteurs.

Le vide relatif, ou dépression locale produite en Amérique, fût-elle d'un seul volume atomique, est aussitôt comblé par le déplacement d'un seul diamètre éthéré sur toute la série des atomes situés sur la ligne, en vertu du déplacement d'un seul atome à son point de départ en Europe.

Le déplacement d'une série d'éthéroïdes, en contact mutuel et en équilibre statique dans leurs conducteurs, c'est, à toute distance, celui d'un corps rigide, comme serait une verge de fer. Seulement cette verge, malgré sa cohérence, est absolument souple. Elle se prête à toutes les inflexions

que lui imposent les pressions latérales. Le mouvement d'un bout se communique instantanément à l'autre bout, comme celui d'un bâton.

C'est ainsi qu'à chaque oscillation d'une plaque téléphonique, toute la série linéaire des atomes, situés sur la ligne, oscillent d'une même quantité, dans le même temps, s'il n'y a aucune solution de continuité dans le conducteur, ni aucune perte d'atomes sur toute la ligne.

Car si un courant parti de France et appelé à New-York par une dépression locale, trouve en chemin une route plus courte ou plus large vers une dépression de même valeur produite en Angleterre, ou aux Açores, c'est cette route que le courant suivra de préférence, parce qu'elle sera celle de la moindre résistance.

Dans ce transfert qui peut n'être que de quelques diamètres atomiques, sur plusieurs centaines de kilomètres, et qui n'est pas plus un courant que le remplissage alternatif des écluses d'un canal n'est le courant d'une rivière, le travail moteur est presque nul, sauf celui qui est employé à déséquilibrer les pressions aux deux extrémités du conducteur, et à vaincre la résistance des corps pesants sur la route, c'est-à-dire l'élasticité des conducteurs eux-mêmes et les pressions latérales qu'ils exercent sur les atomes éthérés en mouvement.

En pareil cas, de grands effets peuvent donc être produits par de très petits déplacements d'éther, et l'intensité de ces effets diminue plus lentement qu'en raison simple de la distance.

Il en est autrement des courants à haute tension circulant dans de gros conducteurs et destinés à produire de la lumière ou du travail moteur. Encore, dans les courants d'induction alternatifs, et polyphasés, la rapidité des alternances peut compenser la petite quantité d'éther transportée.

Mais il en est autrement, surtout dans les décharges statiques où de grandes quantités d'éther sont accumulées sur les conducteurs chargés positivement. Entre ceux-ci et les corps chargés négativement, c'est-à-dire seulement moins chargés, étant enveloppés d'une couche d'éther à une moindre tension, la décharge est rapide et d'une grande puissance, l'équilibre statique des pressions se rétablissant instantanément, quelle que soit la différence de charge. C'est pourquoi les effets de la décharge statique ne sont, en aucune façon, comparables aux oscillations vibratoires des courants d'induction alternatifs, et que ceux-ci n'amènent le plus souvent qu'une syncope, ou mort apparente, chez les animaux qui en sont traversés, tandis que le moindre coup de foudre les tue subitement par une désorganisation complète de leurs tissus.

Dans les décharges statiques, telles que les coups de foudre, un grand volume d'éther est mis simultanément en mouvement. Quand elles se

produisent entre les nuages, sous forme d'éclairs, l'étincelle est, non seulement très longue, mais d'une grande puissance. Le trait de feu paraît très large. Il ne ressemble en rien aux fines aigrettes ramifiées qui se produisent dans nos machines. Dès que la résistance de l'air, assez mauvais conducteur, est vaincue, ses molécules ouvrent un large passage au flux éthéré. Et quand le coup de foudre se produit à travers un corps meilleur conducteur, tel qu'un arbre, celui-ci en est, en quelque sorte, enveloppé et pénétré dans ses fibrilles calcinées sur son passage.

Les décharges statiques, ou coups de foudre, ont cela de commun avec les courants d'induction alternatifs, que les uns et les autres agissent par influence, sur les atmosphères éthérées des corps voisins et modifient leur équilibre à distance, de façon à leur imprimer des mouvements d'apparentes attractions ou répulsions, qui sont le produit de pulsions ou d'aspirations réelles, transmises, de contact en contact, par l'intermédiaire du milieu ambiant.

Du moment que dans un milieu plein il y a déplacement d'un corps étendu, ce déplacement ne peut se produire sans changer en quelque chose l'équilibre de toutes ses parties. Si ce milieu est rempli d'éléments étendus, compressibles et expansibles, plastiques mais élastiques, qui, susceptibles de prendre momentanément toutes les formes, réagissent néanmoins instantanément pour reprendre leur forme symétrique, il est évident que tout mouvement de l'un d'entre eux agit pour mouvoir, déformer, comprimer ou dilater les autres. Tout déplacement en un sens direct d'une série d'éthéroïdes, tendra donc à produire dans le milieu ambiant un déplacement égal d'autres éthéroïdes dans un sens rétrograde. Ce déplacement rétrograde, à son tour, produira, par influence, d'autres mouvements de sens direct, et ainsi à l'infini.

Mais l'ébranlement primitif, ayant pour forme ou symbole une droite, les déplacements induits de divers sens, et à diverses distances, autour de cette droite, auront pour forme ou symbole l'aire du cylindre dont elle est l'axe. Ceux-ci exerceront leur influence sur l'aire d'un cylindre de plus grand rayon, et ainsi indéfiniment. En sorte que l'énergie motrice déployée dans le déplacement inducteur primitif se trouvera affaiblie dans les courants induits successifs en raison inverse du carré de la distance à la droite qui forme l'axe du cylindre dont ils représentent les aires, ou enveloppes successives.

Quand le phénomène a lieu dans un milieu éthéré continu, et homogène, c'est-à-dire dans ce que nous appelons le vide, le rétablissement d'équilibre entre les courants inducteurs induits se faisant librement entre les diverses enveloppes du cylindre, le phénomène cesse d'être sensible. L'étin-

celle ne passe pas, ou du moins ne paraît pas se produire. Mais quand le courant initial ou inducteur se produit dans un conducteur qui lui ouvre un passage plus facile, les courants successifs d'induction, s'ils se produisent dans le milieu ambiant, y restent inaperçus en s'annulant les uns les autres et ne deviennent manifestes que dans les autres conducteurs placés à des distances variables, autour du courant initial.

En somme, les déplacements des masses éthérées ont une grande analogie avec ceux des masses liquides, dans des vases communicants. La tendance du liquide qui remplit un de ces vases à passer dans les vases voisins ne dépend nullement de sa quantité absolue, mais seulement de l'élévation relative de son niveau au-dessus du niveau du liquide dans les autres. De même, la tension de l'éther à la surface d'un corps ne dépend pas de sa quantité absolue, mais de sa tension, relativement à la tension de l'éther à la surface des corps voisins.

L'analogie est encore plus étroite avec les mouvements déterminés dans la masse atmosphérique par la différence de ses pressions locales. Si le vent souffle en tempête, au lieu d'être une simple brise en certain lieu, c'est qu'aux deux extrémités d'une droite passant par ce lieu, la différence des pressions aériennes est considérable au lieu d'être faible. La force du vent sera donc la même, qu'elle soit déterminée par une variation de hauteur barométrique de 77 à 76 centimètres, ou de 75 à 74 centimètres; mais si elle est l'effet d'une différence de 77 à 74, ou de 3 centimètres au lieu de 1, la force du vent croîtra comme le cube des différences ou de 1 à 27.

Des rapport numériques analogues s'observent dans le rétablissement d'équilibre de l'éther, et tous sont loin d'être exactement déterminés.

Il résulte des expériences de M. Hertz que, dans le milieu aérien, la décharge éthérée produit des ondulations, ou vagues résultantes, très analogues aux ondes sonores, et qui sont certainement des effets complexes résultant de décharges d'induction très petites et très nombreuses entre les molécules de l'air.

On peut formuler cette loi générale : pour qu'un mouvement se produise dans l'éther, il faut qu'une rupture de l'équilibre de ses pressions se soit produite, tout d'abord, soit sous la forme positive d'un accroissement de ces pressions, sur un point donné, soit sous la forme négative d'une dépression relative, également locale sur un autre point.

Très généralement c'est cette dépression qui se produit d'abord; un vide relatif paraissant plus facile à réaliser que l'accroissement d'une pression déjà énorme et supérieure, en moyenne, à toutes celles que nous pouvons produire par les moyens dont nous disposons.

Naturellement, tout état négatif ou dépression, sur un point, engendre,

par différence, un état de pression positive sur un autre point, et réciproquement.

Du reste, qu'une augmentation ou une diminution locale de pression se produise, c'est vers le point où la différence de pression est maximum que se manifestera le courant, à égalité de distance et égalité dans les conditions de conductibilité.

En tous cas, cette rupture d'équilibre dans les pressions de l'éther ne peut provenir de l'éther lui-même, homogène et incoercible dans sa masse continue, et qui, par lui-même, rétablit toujours instantanément cet équilibre, quand il est détruit.

La cause de cette rupture d'équilibre statique doit donc résider dans les déplacements des corps pesants résultant, soit de leurs changements d'état moléculaire, soit, enfin, de leur mouvement balistique dans l'espace. Ses causes peuvent donc être d'ordre thermique, chimique ou mécanique.

Soit la rupture, soit le rétablissement de l'équilibre éthéré paraissent n'exercer une action sensible sur les corps pesants que sous la condition que le courant ou la décharge soient en quelque sorte localisés par des corps isolants, ou canalisés par des corps conducteurs, à travers un milieu non conducteur qui s'oppose à leur passage.

CLÉMENCE ROYER

(A suivre.)

Chronique de la Littérature et des Arts.

Spicilege, par M. MARCEL SCHWOB. — *Aglavaine et Sélysette*, par M. MAURICE MAETERLINCK. — *Poèmes* (nouvelle série), par M. ÉMILE VERHAEREN. (Publications du *Mercur* de France.)

Le directeur de cette revue a bien voulu me confier d'y écrire dorénavant sur les livres et les tableaux. La tâche du critique est ingrate. On ne lui sait pas toujours gré de louanges qui pourraient devenir une obligation pesante. Et quand il porte un jugement défavorable, on imagine mille raisons excellentes de le récuser. S'il fait métier d'écrire lui-même, les auteurs lui jettent — et comment ! — ses propres œuvres à la face. S'il est peintre, les camarades d'atelier révèlent ses débuts difficiles et se joignent aux confrères mûrs ou plus jeunes pour nier sa compétence. J'ai publié deux livres. Un autre s'imprime en ce moment. La prudence me conseillerait au moins d'attendre la naissance « publique » de celui-ci, pour commencer la série de ces articles. Je passe outre.

Il est de bon ton qu'une présentation informe l'un de l'autre deux inconnus qui doivent passer ensemble quelques heures de la vie. Vous êtes le public. Je suis un écrivain qui a la mission délicate d'expliquer des œuvres, et peut-être des hommes, si celles-ci l'y sollicitent. De rares amis le savent, — un seul surtout, — j'ai la fortune de compter peu de camarades dans le monde des lettres. J'y ai de nombreuses connaissances. Nos relations ne s'étendent pas au delà des poignées de mains que nous échangeons. Dans quelques salons où nous nous sommes rencontrés, j'ai plus souvent écouté que parlé. Parfois même, ma pensée était loin, malgré bien de la grâce et de l'esprit que l'on dépensait sans retenir mon attention. J'oublierai donc aisément la rancune que je serais en droit de garder au Monsieur-qui-parle-tout-le-temps.

Plusieurs connaissent ce que j'ai écrit. Ils n'ont pas exprimé leur opinion devant moi. J'ai lu beaucoup de leurs livres et je n'en ai parlé qu'à bon escient : je n'ai jamais failli de reconnaître ce que j'admirais en toute cons-

cience, mais j'ai cru pouvoir m'abstenir d'aucune explication quand une œuvre m'a paru moins bonne. Il me faut maintenant raisonner, que l'émotion d'un artiste soit communicative ou qu'une œuvre n'exerce pas le charme d'éveiller en moi une forme de la beauté. J'aurai à porter un jugement sur les travaux de mes aînés et sur les efforts de ceux qui débutent. Les uns obligent de les comparer surtout à eux-mêmes. Dans ce que produisent les autres, le critique droit ne saurait craindre de prêter trop d'attention aux témoignages qu'il rencontre d'une perfection probable, et d'accorder un trop long crédit à l'auteur.

On ne peut pas faire abstraction de soi-même pour évaluer le degré de beauté d'une œuvre. Le goût est la plus variable des mesures. Renan a dit de Victor Hugo : « Il n'avait pas le temps d'avoir du goût, et cela, d'ailleurs, lui eût peu servi. » Un homme qui a tant vécu et pour tant écrire, cela demeure inexplicable ! L'instinct tantôt suivi et refréné parfois, voilà ce qu'est le goût particulier. La fréquentation de la beauté le transforme. Il s'affine et permet de la discerner où qu'elle soit. Et le goût, c'est une telle habitude du beau, qu'on s'écarte sans le secours lent de la logique, des exemples du laid et de tout ce qui n'est pas harmonieux. Bien qu'on puisse, après l'éducation par la bibliothèque et par le musée, prétendre au goût, on ne se défend jamais complètement d'aimer moins ou davantage, selon de très mystérieuses dilections. De petites causes pareilles éloignent toujours les hommes de la perfection.

Il a paru longtemps qu'il suffisait au critique de n'être pas ignorant et de montrer du goût. Diderot et Sainte-Beuve ont été critiqués de cette manière. Barbey d'Aurevilly y ajouta l'insolence d'un grand seigneur turbulent, à qui manqua l'occasion de mourir encore une fois devant Jérusalem, après avoir employé son énergie à des massacres. Théophile Gautier gratifia généreusement ses amis de billets de faveur pour l'immortalité. Taine découvrit une méthode que d'autres appliquent fort mal, au détriment de la gloire du maître et de son système.

Aujourd'hui, parmi les jeunes hommes qui s'adonnent aux lettres, on parle avec animation de la science d'écrire. On est très affirmatif, quand il s'agit du vers libre. On proclame sa « science ». On la dit très compliquée, mais on avoue que les lois n'en sont pas encore formulées ! Il y a cependant un livre fort ingénieux de M. Albert Mockel.

On aura beau décomposer « scientifiquement » le vers, la « science » ne fournira pas d'arguments magiques pour démontrer qu'un beau vers est mauvais ou qu'un autre possède une admirable anatomie, malgré sa platitude. C'est vouloir compliquer, en haine de la simplicité, le plaisir du lecteur et la besogne du critique. La vraie grandeur est simple. Mais quelle

force faut-il pour y atteindre et de quelle conviction celle-ci doit-elle être nourrie!

* * *

Il est curieux que j'aie, pour débiter, à étudier un livre de critique et d'essais. M. Marcel Schwob a réuni certains de ceux qu'il publia dans des journaux et des revues, sous un titre gracieux et nouveau : *Spicilège*.

C'était plus qu'un agrément, de trouver les écrits de ce vrai lettré parmi les éléments grossiers de la gazette. Il y avait une saveur fine à goûter sa phrase nette, après la lecture d'une information donnée avec négligence ou d'une *interview* hâtivement rédigée. La rumeur des rues qui emplit le journal faisait paraître plus raffinés encore les travaux de cet écrivain épris par dessus tout de singulier.

M. Marcel Schwob n'aime pas que le rare. Sa délicatesse le porte au delà. Il emploie une patience de bénédictin à découvrir ce qui est exceptionnel. S'il constate de l'Unique, la mesure de sa joie est dépassée. L'Unique est la moins impossible des rencontres, puisque, à défaut des livres, les hommes, les animaux, les plantes et les choses offrent le spectacle d'une infinie variété : M. Marcel Schwob doit trouver que la vie est bonne ! Et je m'en réjouis pour lui ! Le penchant qui spécialise sa curiosité et l'applique avec minutie aux détails plutôt qu'à l'ensemble d'une forme ou d'un système d'idées, est cependant la raison qu'il y a d'aimer tous les épis du *Spicilège*. Quand l'auteur s'est abandonné sans retenue à sa tendance habituelle, des petits exemples amassés et réunis avec un ménagement parfait des contrastes, il tire des parcelles de vérité. Elles se présentent dans un ordre qui a l'apparence de la logique et conduisent par surprise le lecteur à accepter le paradoxe que M. Marcel Schwob formule le plus souvent après s'être diverti à placer l'une devant l'autre les « petites » exceptions de son choix. Cette manière est une forme de l'ironie. Elle est personnelle à l'essayiste de la *Différence et la Ressemblance*, de la *Perversité*, et notamment de l'*Art de la biographie*.

Ce chapitre, si heureusement animé par le nombre des traits recueillis pour en fortifier la signification, expose une méthode nouvelle de fixer le souvenir des hommes, pour l'amusement au lieu de l'édification de leurs descendants. M. Marcel Schwob en a fait l'application dans un portrait de François Villon et pour composer celui de l'admirable Robert-Louis Stevenson. Ceux qui ont lu *Treasure Island*, *Dr Jekyll and Mr. Hyde*, *The New Arabian Nights* et les autres récits merveilleux du conteur anglais, seront surpris des motifs que donne M. Marcel Schwob de son admiration. Si John Silver l'a frappé, c'est moins pour le caractère violent

de ce personnage que pour la surface de son visage : *a face as big as a ham*. Il en est ainsi des autres. M. Marcel Schwob insiste avec une évidente coquetterie sur la plus négligeable de leurs aventures et leur singularité la moins caractéristique, pour les mettre en relief. Ah, que de subtilité ! La critique en *pointillé* est découverte.

Appliquez-la, s'il vous plaît, à l'*Homme qui rit*. Parmi tant de pittoresque, de réel et d'étrange, vous ne retiendrez qu'un incident : Ursus attend Gwynplaine devant la geôle de Southwark ; l'heure sonne : « Tiens, pensa-t-il, serait-ce déjà minuit ? Machinalement il se mit à compter. Trois, quatre, cinq, etc... Douze. Il s'arrêta. Oui, c'est minuit. La cloche sonna un treizième coup. Ursus tressaillit. Treize!... » Et dans la plus sublime description qui soit de l'océan furieux, vous choisirez cette phrase : « Qu'en quelques minutes, à la place d'un aigle il y ait un cul-de-jatte, cela ne se voit qu'à la mer. » Voilà Victor Hugo bien mal représenté ! Et l'usage d'un procédé qui amuse lorsque M. Marcel Schwob l'essaie, réduit à peu de chose un livre entièrement admirable. Cuvier demeure célèbre pour avoir reconstitué le mammoth. On conte qu'il n'eut pas d'indication plus précise qu'une dent retrouvée. Montrez le mammoth du naturaliste au critique *pointilliste* : il ne verra que la dent !

Le *Rire* contient peut-être les meilleures pages du *Spicilège*. M. Marcel Schwob y montre mieux qu'ailleurs l'ingéniosité de son esprit et l'industrie qu'il emploie à rendre singulières des constatations simples comme celle-ci : « On ne peut rire que des individus. Les idées générales n'affectent pas la glotte. » M. Marcel Schwob prise également l'exactitude.

Mais écoutez la légende qui ferme cet excellent essai. Elle est à la louange de M. Georges Courteline : « C'était une charmante petite divinité, fine et bonne, qui vivait dans Montmartre. Elle avait tant de grâce que les gros mots, cherchant un sanctuaire indestructible, le trouvèrent dans son œuvre. » Cela est très parfait. Les trois épithètes : charmante, petite et bonne évoquent le visage gras, indulgent et fin de Renan. Et l'autre phrase rappelle l'esprit de M. Anatole France. Cela veut dire que M. Marcel Schwob s'entend le mieux du monde à faire parler également les morts et les vivants. Il serait trop modeste de sa part qu'il voulût échapper au compliment que je lui en fais, tant j'ai pris de plaisir à lire *Spicilège*.

M. Maurice Maeterlinck offre l'exemple d'une très belle vie littéraire. Peu d'écrivains en sont capables. Depuis la publication de *Serres chaudes* quel chemin parcouru ! Le succès des premiers drames de M. Mae-

terlinck ne l'a pas écarté de la ligne droite qu'il semble, dès la *Princesse Maleine*, s'être promis de suivre. On prétend que l'auteur s'est beaucoup répété. C'est le contraire exactement qu'il faut dire. Cet écrivain aime certains mots plus que d'autres. Il recherche les accidents susceptibles de les ramener dans sa phrase. Et, de même, s'il se plaît davantage à quelques idées, il les développe avec une variété qui leur donne une vie et un aspect nouveaux. On peut s'en convaincre sans aller plus avant que la liste des ouvrages de cet auteur. On l'a vu momentanément abandonner la composition des drames où il excelle pour traduire un vieil auteur anglais et fixer dans une langue sobre et ferme les écrits de Ruysbroeck et ceux de Novalis. Ces exercices ayant assoupli sa pensée et fortifié sa personnalité, M. Maeterlinck a écrit pour des marionnettes les trois petits drames que tout le monde sait. Soit qu'on ne les ait point lus comme il souhaitait qu'ils le fussent ; soit qu'il ait tout simplement cédé à l'attrait d'écrire directement ce qu'il pensait sans le confier à des personnages dont les gestes eussent troublé le cours de sa méditation. M. Maurice Maeterlinck a publié le *Trésor des Humbles*. C'est un livre précieux pour sa haute spiritualité. Les idées y vivent toutes nues sans autre décor que l'harmonie d'un style austère. Elles ont leurs passions qui les animent, les choquent et, des contacts, font naître de nouvelles idées. Dans ce livre, l'auteur n'avait pas dit toute sa pensée, puisque ces mêmes idées, développées dans un sens analogue, sont la substance et l'ornement à la fois d'*Aglavaine et Sélysette*. On ne peut que le louer de sa persévérance. Son esprit suit une progression heureuse. On en doit remarquer le développement dans ses œuvres.

Dès les premières, on a pu reconnaître le système de M. Maeterlinck. C'est de rapporter tout à l'âme. L'excellence de cette méthode est si éclatante qu'elle n'a pas besoin d'être prouvée. Les perceptions supérieures ennoblissent l'homme. Elles le préparent à accepter la mort sans révolte inutile et humiliante. Telle est leur action et voici l'effet qu'elles déterminent. La condition de celui qui songerait constamment à son âme et n'oublierait jamais la mort prochaine, serait assurément belle. C'est la vie des héros de M. Maeterlinck. Délivrés aujourd'hui de l'appareil romantique qui tantôt leur prêta le faux éclat de couleurs artificielles et tantôt les enveloppa d'une ombre nuisible, ils vivent devant nous avec des gestes simples et lents.

L'incident que l'auteur a retenu de leur vie pour que le lecteur y assiste n'est pas plus important qu'un autre. On en pourrait imaginer beaucoup de plus mouvementés et qui intéresseraient davantage par leur aspect extérieur. Une imagination pauvre trouverait sans effort des combinaisons plus ingénieuses. Mais il ne faut pas l'oublier, ici la mise en scène n'est qu'un

prétexte. M. Maeterlinck n'a prévu de péripétie que celle qui lui permettrait de montrer dans une lumière absolue les trois âmes palpitantes d'Aglavaine, de Méléandre et de la petite Sélysette. Je crois qu'il faut juger de la sorte ce nouveau drame. Ce n'est point une pièce de théâtre. Mieux que cela, c'est, dans un livre, de beaux discours qui diffèrent peu, par leur forme, des dialogues de Platon. On y rencontre des sentences à côté de jolies trouvailles de poète qui ne passeraient point la rampe de la scène. Il y a des mots qui se répètent, mais avec une atténuation de sens, et certaines phrases courtes reviennent avec une charmante insistance qui perdrait bien de sa grâce par l'intermédiaire d'un comédien et même d'une actrice très séduisante. La scène a sa logique spéciale. Puisqu'on est convié autant à voir qu'à entendre, il faut que l'auteur se dépense deux fois pour retenir une attention toujours prête à s'échapper. Les héros qu'il figure doivent nous montrer les dehors des passions qui les agitent autant que leur conscience doit être toute entière dans ce qu'ils prononcent. Voilà Shakespeare ! et voilà Racine, quoi qu'on dise !

Aglavaine est la personnification de la beauté où l'on atteint par la douleur. C'est une idée très ancienne et très belle. Le christianisme l'a rajeunie et portée au plus haut degré par la figure de Marie. Et l'histoire en montre d'admirables exemples, quand la légende intervient. Méléandre pourrait représenter l'effort d'une âme vers cette compréhension de la beauté. Sélysette serait simplement une amante passionnée qui contient dans sa force d'aimer même, une parcelle de cette beauté totale. Désespérant d'y jamais atteindre ou se croyant très misérable de ne la point comprendre comme d'autres le paraissent, elle cherche dans une mort qui est naïve et sublime tout ensemble, le bon repos. « Quand je regarde Sélysette, je me demande à chaque instant si tout ce qu'elle fait à tâtons dans son âme d'enfant, n'est pas plus grand et mille et mille fois plus pur que tout ce que j'aurais pu faire... Elle n'a qu'à se baisser pour trouver des trésors inouïs dans son cœur, et elle vient les offrir en tremblant, comme une petite aveugle qui ne sait pas que ses deux mains sont pleines de bijoux et de perles... » Ainsi parle Aglavaine.

L'aïeule Méligrane, paralytique et douloureuse, et la petite Yssaline, insouciant et joueuse, sont des figures nettes qui, à travers ce drame d'idées, sont un retour constant à la vie réelle ou moins réelle, et leurs aspects en forment presque la synthèse. Méligrane prononce des paroles bien belles : « ... Tu sauras un jour que les femmes ne se lassent jamais d'être mères, et qu'elles berceraient la mort même, si elle venait dormir sur leurs genoux. » Et Sélysette mourante a des mots inoubliables : « J'ai peur par moments de m'en aller avec tout le bonheur... »

Je n'ose pas raconter *Aglavaine et Sélysette*. L'histoire en tiendrait dans une ligne, et je ne vous apprendrais rien des choses qu'a voulu décrire l'auteur. Il faut lire ce beau livre, et le relire. Mais si — de la bibliothèque où il a sa place près de Platon, des *Essais* d'Emerson... et des drames philosophiques de M. Ernest Renan — ce drame était transporté quelque soir au théâtre, n'y allez pas.

M. Emile Verhaeren vient de publier une nouvelle série de ses poèmes. Elle comprend : *Les Soirs*, *les Débâcles* et *les Flambeaux noirs*, qui ont paru pour la première fois en 1887, 1888 et 1890. Je n'ai donc point à examiner spécialement ce livre. Mais si je parle, en général, du talent de M. Verhaeren, je puiserai dans ce recueil les exemples qui me paraîtront nécessaires.

M. Emile Verhaeren a beaucoup d'admirateurs. Ils ont les meilleures raisons d'aimer ses écrits. Aucun de ceux-ci n'est indifférent, mais il n'y en a pas, davantage, qui n'ait son défaut saillant. Je vais m'efforcer de mettre en relief, avec les grandes qualités de ce poète, les erreurs qui lui sont personnelles. On ne saurait dire que la moitié de son opinion et tenir l'autre secrète. Être franc envers quelqu'un, c'est lui rendre hommage. Je choisis cette manière de montrer l'estime où je tiens un labeur pareil à celui de M. Emile Verhaeren. Nos aînés l'ont (tardivement peut-être) signalé à notre respect comme un « maître ». Cela, et le rang qu'il convient de le voir occuper, m'obligent à lui apporter ce témoignage loyal.

L'exercice de la critique est inséparable de certaines manies. L'une d'elles est d'appeler le poète qu'on loue un peintre merveilleux. Je trouve la formule défectueuse, et pourtant, bien que tout le ridicule m'en apparaisse, j'avancerai volontiers : M. Emile Verhaeren écrit comme on sculpte. Et, pour ses qualités, je le comparerai volontiers à ce très grand artiste qu'est M. Constantin Meunier.

La caractéristique du talent de M. Verhaeren est la force. Il vise à la puissance. Pour en donner le sentiment, il exagère ses moyens, qui sont extraordinaires, et tombe dans l'excès. Son œuvre en reste toute déformée. Le mot le plus « solide » de notre langue, j'entends celui que le nombre des syllabes rend imposant ; qui, à défaut de plus belle sonorité, fait le bruit monotone du marteau sur l'enclume, et dont le son se prolonge longtemps, assourdi, dans un suffixe invariable ; qui est à lui seul le plus épouvantable des cauchemars, — ce mot-là, c'est l'adverbe de manière, — *incontestablement* ! Et le mot que M. Verhaeren prodigue sans compter, c'est l'adverbe de manière ! Il appelle quelques poèmes : *Insatiatement*,

Infiniment, Eperdument, Pieusement, — et je ne crois pas qu'il en ait jamais composé un seul sans le lester d'au moins un pesant adverbe.

Quelquefois, c'est une recherche. Les mots « abominables » répétés, frappent de la lourde syllabe qui les termine, des vers composés de mots brefs, et c'est d'un heureux effet :

La terre immensément s'efface au fond des brumes
Et lentement aussi les frênes lumineux
D'automne et lentement et longuement les nœuds
Des ruisselets dans l'herbe et leurs bulles d'écume.

Cette erreur provient de la méthode même qui subjugué ce poète. Je le crois très laborieux, opiniâtre, tenace. Il a eu la volonté de voir « énorme ». Et sa nature a pu se modifier si totalement qu'il ressent avec outrance, et n'écrive que dans un paroxysme constant. Cette excitation produit le sublime et le pire qui se contrarient à chaque page de son œuvre. Ses visions doivent l'effrayer quelquefois par leurs dimensions gigantesques. Il est pris alors du souci d'en préciser le détail, pour qu'on y croie avec la même foi qui l'anime, et il ne refuse pas l'aide des mots techniques les moins harmonieux. « Quadrangulaire, myriadaire, primordial, géométrique », je trouve ces *monstres* réunis dans une seule pièce qui a pour refrain ce vers extravagant :

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

On pourrait objecter : Ce poème, *Les Nombres*, doit suggérer l'effroi de l'infini mathématique ! Un savant sourirait et l'artiste se sent plein d'indifférence. J'en viens à discuter le choix du sujet. En vérité, il y en a d'impropres. Ce poème est typique. Il encouragerait à composer une ode *Sur la capillarité des vaisseaux chylifères* ! Mais je n'entends point railler...

M. Emile Verhaeren a écrit sans bonheur par amour de la précision :

Calamistré de pins, embroussaillé de lierres...

au commencement d'une pièce, qui serait bien admirable, sauf cette tache. Ah, que d'exemples pareils ! Ils apparaissent, ici, ils retiennent l'attention d'autant plus qu'il y a recherche de la part de l'écrivain. La préciosité n'est pas excusable, à moins d'être jolie.

Cela, et quelques vêtiles (des locutions comme : *par à travers, par au-delà*, etc. des néologismes inutiles et sans beauté comme : *octobral, novembral*, etc., etc.), m'irritent contre une œuvre qui provoque aussi souvent mon enthousiasme que celle de M. Verhaeren. Mon admiration est constamment refrénée dans son élan. Elle devient intermittente jusqu'aux saccades et le ressort s'en brise à la fin.

Et, pourtant, que de fortes images, que de hautes pensées, quels cris humains, quelles houles magnifiques, combien de strophes harmonieuses, barbares et déchirantes où grondent les déchaînements épouvantables de l'océan, de la tempête, de l'univers qu'est une âme sensible, quelles visions agitées par le souffle tumultueux de la vie, — légitiment l'admiration et provoquent l'enthousiasme!

La mer choque ses blocs de flots contre les rocs
Et les granits du quai, la mer démente,
Tonnante et gémissante, en la tourmente
De ses houles montantes.

Vers quelles démences et quels effrois
Et quels écueils, cabrés en palefrois,
Vers quel cassement d'or
De proue et de sabord
Dites, vers quels mirages ou vers quels rires
Bondit le mors aux dents de mon navire?

Tandis qu'hélas! celle qui fut ma raison,
La main tendant ses pâles lampadaires,
Le regarde cingler, à l'horizon,
Du haut de vieux débarcadères.

Quelle émotion contenue, quelle effroyable lutte, quelles douleurs, quels regrets dévorants on pressent sous la résignation contrainte de ce poème :

Je rêve une existence en un cloître de fer,
Brûlée au jeûne, et sèche et râpée aux cilices,
Où l'on abolirait, en de muets supplices,
Par seule ardeur de l'âme enfin, toute la chair.

Oh! la constante rage à s'écraser, la hargne
A se tant torturer, à se tant amoindrir,
Que tout l'être n'est plus vivant que pour souffrir
Et se fait en son mal sa joie et son épargne.

L'âpreté du dernier vers est unique. On n'a peut-être jamais fait un aussi judicieux emploi de ce mot : épargne. Il ressort ici, dur, revêché, avec les aspérités déchiquetées d'une râpe et comme hérissé de mille griffes crochues qui feraient toutes le geste de prendre. L'originalité du talent de M. Emile Verhaeren est de créer toute une strophe, parfois un poème entier, pour qu'un de ces mots abstraits que les poètes oublient volontairement, y apparaisse dans son sens absolu, indiscutable, et avec tant de violence qu'il évoque, chez le lecteur, des figures inattendues. Elles se projettent après sur la strophe ou le poème qui en étaient dépourvus. Ce moyen double la force de l'expression et ajoute à la netteté de l'idée. On conçoit l'excellent parti que peut tirer de ce procédé M. Emile Verhaeren qui est un descriptif et un penseur.

CHARLES-HENRY HIRSCH

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Larmes en fleurs, par MAURICE DES OMBIAUX. (Édition du *Coq rouge*.)

Une jeune fille resta orpheline très jeune et conserva de sa mère un extraordinaire souvenir : chaque fois que la morte lui apparut, ce fut au milieu de fleurs élançées et délicates, à la corolle blanche et délicieusement cambrée, qu'elle soignait de ses fines mains, et vers lesquelles elle penchait le sourire de son doux visage disparu. Chaque fois que le regret de l'amour maternel gonfla le cœur de l'enfant elle sentit aussitôt un parfum subtil l'envelopper et imprégner jusqu'aux larmes qui se mettaient à couler de ses yeux. Si bien qu'une précieuse confusion s'établit dans son esprit et que la blessure même devint un baume. La récurrence communiqua au parfum une enivrante âcreté et le parfum pénétra le souvenir de son dictame.

Aux heures marquantes de son existence, où elle évoqua sa mère, — sous son voile de communicante, dans les longues songeries au milieu desquelles s'apprêtait à éclore son âme et qui sont les brouillards du printemps, quand elle frémit pour la première fois d'amour, — ressuscita cette atmosphère odorante du passé.

Mais l'adolescente eut beau visiter tous les jardins, questionner les plus savants horticulteurs, elle ne retrouva jamais cette fleur qui lui aurait rendu, pensait-elle, une parcelle du précieux sourire éteint.

Un jour que ses pieuses mains palpaient avec émotion des reliques — dentelles jaunies et velours fané dont la mère avait paré sa jeune beauté — elle trouva au fond du coffret un petit bulbe desséché. Elle le confia curieusement à une terre chaude et féconde ; une faible verdure poussa la tête au soleil, une fine tige s'éleva, et jugez de la surprise de la jeune fille quand elle vit s'épanouir la fleur de son souvenir et que s'exhala du calice l'ilial le parfum de la morte ! Il lui parut alors revoir sa mère jeune et douce, une joie délirante s'empara de son âme, elle parla à la fleurette, elle n'était plus orpheline, elle était la fille des fleurs toujours vivantes quoique perdant tôt leurs pétales, la fille du soleil, la fille des bois, des rochers, de la nature entière, la fille de l'éternellement grand et de l'éternellement beau ; elle sentit son cœur se fondre en toutes choses.

Mais une telle joie est trop vaste pour un seul cœur et trop intime pour être divulguée à l'univers. Voilà pourquoi la jeune fille, dont les larmes fleurirent, ne voulut point crier son bonheur ou sa peine et rassembla quelques rares amis pour que seuls ils en fussent témoins.

Et tous s'extasièrent et furent touchés à la grâce et au parfum de la fleur-rette.

Au fait, pourquoi je vous conte cette histoire... C'est que je l'ai rêvée longuement après avoir refermé le charmant volume que M. Maurice Des Ombiaux vient de nous donner sous ce titre : *Larmes en fleurs*, et qu'il est plus facile de faire sentir le sens d'une telle œuvre en disant une légende parallèle qu'en rassemblant en quelques lignes des bribes d'une chose qui ne se résume point et qu'on ne parviendrait, dès lors, qu'à déflorer. Aussi bien, comment vous ferais-je saisir la transformation de cette douleur en une fleur bellement épanouie, de ce ciel moutonné, puis noir, en une éblouissante vision d'aurore, de cette mort enfin en une source jaillissante de vie ?

La sœur dont parle M. Des Ombiaux plane sur les faits plutôt qu'elle n'y prend part ; elle devient un être immatériel, une espèce de génie influençant une vie dont le récit reste absolument subjectif. Semblable au parfum maternel de tantôt, elle s'est manifestée à son frère lors de toutes les minutes intenses, à son éveil à la vie et à sa compréhension douloureuse des réalités ; lorsque le raisonnement de l'adolescent donna le premier coup de pioche dans l'édifice des croyances acceptées durant l'enfance ; quand il sentit sa poitrine s'emplier d'aspirations à la liberté et son cœur éclater comme une efflorescence de pure poésie.

L'exaltation est ici dans les idées, non dans les mots et il faut en savoir gré au goût de l'écrivain qui a compris combien l'intimité et la santé du sujet s'accommoderaient d'un ton naturel et simple. Le petit livre est délicieux à lire de toutes façons. Il ne fait que confirmer M. Des Ombiaux en sa qualité de conteur wallon, aimant à broser de grands paysages lumineux, à évoquer les fées, à attacher dans les bosquets des grelots aux bonnets des nutons, à perdre de fines pages de psychologie dans une légère brume qui a l'air de s'être levée au bord du Rhin, et surtout à conserver à sa prose une belle allure, harmonieuse, pleine de clarté et excellemment française. Voici la finale de *Larmes en fleurs* (Au cimetière où il va laisser la petite morte, l'auteur sent partout la vie bruire avec force autour de lui, et le *De Profundis* s'est mué en *Hosannah*) :

« Dans cette exubérance de vie, le clocher de l'église romane d'un village proche, au haut de sa colline, et le vieux beffroi de la ville, qui se regardaient, paraissaient mélancoliques et si esseulés ! Car, malgré toute la gloire et la foi qu'ils évoquaient, les siècles de fer et d'amour, n'étaient-ils

pas des souvenirs d'entreprises avortées, de croyances déçues, quoique grandes, nobles et belles? N'étaient-ils pas la pensée caduque, égarée en nos temps, d'âges morts, le mémorial qu'en avaient dressé des générations antérieures, la croyant impérissable.

« Maintenant, ils évoquaient le sépulcre plus que ce cimetière où je me trouvais, car les croix, dont il était peuplé, étaient du moins envahies par les herbes hautes, et les plantes grimpanes, et les roses et les fleurs de toutes sortes lui donnaient un air de fête.

« Ils étaient ridés et décrépits, tandis que les collines verdoyantes, la rivière aux eaux argentées, le ciel d'un azur immaculé, déployaient une jeunesse immuable, la même fraîcheur qu'au jour de la création.

« Le même printemps leur versait la même sève, faisait couler sur eux la vivifiante source de Jouvence.

« Devant leur puissance calme, leur majesté, leur force, une paix ineffable descendait dans mon cœur. Je sentais que s'accomplissait déjà la promesse que m'avait faite ma petite sœur aimée, quand, sortant d'un nuage éclairé par la lune, elle était venue me faire d'inoubliables adieux.

« A travers les magnificences qui se révélaient à moi, se faisait entendre l'harmonie des choses en leur variété et leurs métamorphoses, l'âme de notre mère la terre dont rien ne peut troubler la sérénité ineffable et hors de qui rien n'existe.

« L'alouette élevait dans l'air limpide son clair tire-lire, la fauvette gazouillait perchée sur un rameau, les moineaux pépiaient dans les buissons, et quand tombèrent ces paroles de consolation suprême : *Ego sum resurrectio et vita*, — je suis la résurrection et la vie, — ce n'était pas l'église qui les proférait par la bouche du prêtre en surplis blanc, c'étaient les arbres, les collines d'émeraude, les fleurs, les oiseaux qui me les adressaient pour notre mère la terre en une mélodie d'une douceur et d'une force infinies. »

Nous avons là devant nous plusieurs livres que, depuis assez longtemps, nous nous promettons avec plaisir d'analyser ; mais la meule à laquelle nous sommes attachés et qui ne nous laisse pas même le répit accordé aux pitoyables hères du *Moulin-Horloge*, en même temps que notre pain quotidien moud nos meilleurs vœux. Les auteurs nous en voudraient de signaler hâtivement des œuvres qui, pour la plupart, méritent mieux qu'une brève mention. Nous parlons de : *Les Oiseaux dans la cage*, par André Ruyters ; *Mai* et *Opôra*, par Arthur Toisoul ; *Les Enfants*, par Paul Arden etc. Ce sera pour nos premiers loisirs.

HUBERT STIERNET

REVUE DES REVUES

REVUES FRANÇAISES

Un cas de criminalité remarquablement précoce, par les D^{rs} FALLOT et ROBIOLIS.
(*Archives d'Anthropologie criminelle*, juillet 1896.)

Il s'agit d'une enfant de deux ans et demi qui, réprimandée par sa sœur aînée, prit un couteau et l'en frappa violemment, la blessant assez gravement. La fillette est née à Marseille, de parents italiens, et fut élevée au sein en Italie. L'observation est fort bien faite, très détaillée; nous y renvoyons le lecteur, nous bornant à dire que la caractéristique de ce bébé est un caractère violent, des emportements fréquents; *elle ne pleure jamais*. Elle est entêtée et a l'aspect sombre, triste. Une criminalité si précoce est assez rare pour que nous signalions le fait.

Quatrième Congrès international d'Anthropologie criminelle. (Loc. cit., septembre 1896.)

Le numéro entier des *Archives* est consacré au congrès qui se tint à Genève et qui fut remarquable à plusieurs égards. M. Etienne Martin donne un coup d'œil général sur le congrès; puis il y a les comptes rendus des séances et après le discours de clôture de M. Ladame sont les rapports présentés au congrès par divers membres. Maints de ces rapports sont des plus intéressants, mais malgré notre vif désir, il est impossible d'exposer et de critiquer ici, en cette simple revue des revues, les études de Ferri sur « Tempérament et criminalité », de Van Hamel sur « l'Anarchisme et le combat contre l'Anarchisme au point de vue de l'anthropologie criminelle », de G. Tarde sur la « Criminalité professionnelle », de Lacasagne sur les « Vols à l'étalage et dans les grands magasins », de Naecke sur la « Psychiâtrie criminelle », de Drill sur la « Responsabilité pénale », etc. Il faut lire ces rapports et aussi les discussions auxquelles ils donnèrent lieu. Nous ne pûmes assister à ce congrès et nous le regrettons, d'autant plus que notre étude sur la *Psychologie de l'anarchiste socialiste* servit de base au rapport de M. Van Hamel et que

M. Ferri s'en occupa quelque peu. La grosse, très grosse question de la responsabilité fut soulevée et discutée, pas assez à fond, cependant. Contrairement à M. Ladame et à M. Lejeune nous pensons que la question du libre arbitre et de la responsabilité doit être traitée par les anthropologues criminalistes. Elle leur appartient plus qu'aux métaphysiciens; nous sommes sur ce sujet pleinement d'accord avec Ferri, Dallemagne, Drill. Et il est à souhaiter qu'au congrès de 1901 cette question soit à l'ordre du jour.

La Population et les Subsistances, par YVES GUYOT. Discussion. — *Limitation volontaire de la population*, par ROBIN. Discussion. (*Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, fascic. 2 et 3, 1896.)

M. Yves Guyot examine si est vraie la loi de Malthus relative à l'accroissement géométrique de la population et à l'accroissement arithmétique des subsistances. Se basant sur l'exemple de la Grande-Bretagne, exemple de Malthus même, il montre que les faits ont démontré l'erreur des vues de Malthus. Les subsistances se sont accrues bien plus que la population. L'auteur arrive à cette conclusion qu'en France le paysan, le bourgeois font du malthusianisme sans le savoir. La population n'augmente pas parce que bourgeois et paysan restreignent leur descendance, par souci de sa sécurité et celle des siens. Les lois ne peuvent pas encourager la population; dégrèvement d'impôts, primes quelconques ne peuvent modifier les conditions de la natalité! Ce qu'il faut, c'est un changement d'idéal moral. Au désir de se soustraire à la concurrence, d'être protégé, de vivre de ses rentes, il faut que se substitue le désir de lutter, de se développer par des efforts continus.

M. Robin critiqua cette conception de M. Guyot : le but de la science est le bonheur de tous et ceux-là seuls sont sages et bons qui font tout pour se l'assurer à eux-mêmes, à leurs descendants, aux humains des générations présentes et futures. La science doit donc guider les humains dans la production des enfants qui ne doivent pas être produits au hasard.

L'intervention de M. Paul Robin motiva celle de M. Dumont, qui fut quelque peu dur et même impoli pour l'apôtre français du néo-malthusianisme. La propagande néo-malthusienne est antipatriotique. Nous nous demandons ce que le patriotisme venait faire en l'occurrence; M. Dumont eût pu s'abstenir de le faire intervenir, car c'est là chose rien moins que scientifique.

A la séance suivante, M. Robin revint à la charge pour préciser ses critiques à M. Y. Guyot. Il maintint la vérité mathématique de la loi de Malthus relative à la population. C'est une loi tendentielle qui ne parvient

point à la réalisation à cause des éléments répressifs qui se rencontrent sans cesse. Quant à celle relative aux subsistances, elle est infirmée par les faits. Connaissant la loi de Malthus, c'est un devoir de répandre dans les masses la connaissance des moyens pour se préserver de sa réalisation. M. G. de Mortillet vint dire que la base de discussion était sans existence car on a supposé la dégénérescence de la population, ce qui n'est pas. En l'admettant même, le moyen proposé, qui est : persuader aux familles de régler leur progéniture sur les moyens dont elles peuvent disposer pour l'éducation et le développement des enfants, donnerait un effet opposé à celui cherché, car les enfants d'adulte sont plus vigoureux que ceux qui arrivent tardivement. Pour M. Zaborowski, à la dépopulation il ne peut y avoir de remède que dans une transformation sociale; mais le remède de M. Robin n'améliorera nullement la situation, tout en diminuant un peu les naissances des meilleurs. M. Manouvrier partage cette même manière de voir et estime que le remède ne remédierait à rien, allant à l'encontre de ce que M. Robin se propose. Toute cette discussion est à lire, car un bref résumé enlève les arguments énoncés.

Les Populations de la Polynésie française en 1891, étude ethnique
par le Dr H. Gros. (*Loc. cit.*)

Etude fort intéressante et complète des populations des îles de la Société (Tahiti, etc.), les Gambier, les Pomotou. Les métis sont nombreux et la race blanche a une tendance à prédominer dans le métissage. Les Tahitiens ont oublié le passé de leur race; ils ont subi puissamment l'influence du protestantisme. Ils ont des lois créées par des pasteurs protestants anglais il y a une cinquantaine d'années. La Bible est la base de ces lois. M. Gros étudie longuement l'anthropologie des Tahitiens, puis leur état social. Il discute avec soin la fameuse question de dépopulation polynésienne et conclut à un excédent de la natalité sur la mortalité, actuellement. Un examen attentif de la pathologie termine cette étude remarquable. L'auteur conclut : Depuis qu'il a été mis en contact avec la race blanche, le Polynésien a fait tous ses efforts non pour s'assimiler avec elle mais pour se perfectionner. Les Polynésiens sont éminemment perfectibles. C'est avec l'instituteur, dans la plus large acception du mot, qu'on peut désormais faire de la bonne colonisation dans la Polynésie française.

Précurseur de l'homme et Pithécantrope, par G. DE MORTILLET. (*Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris*, 15 octobre 1896).

M. de Mortillet relie les découvertes de l'abbé Bourgeois à celles du Dr Dubois, à Java. Il rappelle que les silex tertiaires de Thenay, ceux décou-

verts à Otta (Portugal) par C. Ribeiro, lui avaient fait déterminer l'existence non d'un homme tertiaire, mais d'un précurseur de l'homme, un anthropopithèque qu'il appela plus tard homosimien. Comme les silex taillés, découverts par Bourgeois et Ribeiro, sont de dates très différentes tout en étant de l'époque tertiaire, il en a conclu l'existence de deux espèces sinon deux genres; il leur a donné le nom d'*Homosimius Bourgeoisii* et d'*Homosimius Ribeiroi*. Ce n'est pas en Europe, probablement, qu'a apparu l'homme ni même son précurseur immédiat. Il est probable que c'est en Asie, sinon à Java. Nos lecteurs connaissent les découvertes du Dr Eugène Dubois et l'existence du *Pithecanthropus erectus* à l'époque pliocène. Cet animal est l'intermédiaire reliant l'homme le plus inférieur connu (Néanderthal) aux gibbons. « L'homme, produit de lentes transformations et d'innombrables modifications successives remontant à l'origine des êtres, est un mammifère qui occupe le sommet de l'échelle animale. Son précurseur le plus immédiat connu est le *Pithecanthropus erectus* de Java qui a de grandes affinités avec les gibbons anthropoïdes du sud-est de l'Asie. L'homme est donc très probablement originaire de ces régions. »

Lucidité, expériences du Dr Ferroul, par M. A. GOUPIE. (Annales des sciences psychiques, août 1896.)

Il s'agit de cas analogues à ceux que nous avons relatés brièvement dans une de nos précédentes revues. Anna B. étant en l'état de somnambulisme vit et raconta ce qui se passait à distance, dans un local clos. Une lettre perdue fut lue par Anna B. en une lucidité rétrospective. Il y a aussi lecture d'un papier sous enveloppe cachetée.

Cas extraordinaire de clairvoyance, par L. DERVIEUX. (Loc. cit.)

Il s'agit de la découverte d'un vol domestique; la clairvoyante, M^{me} E., usa du marc de café pour révéler l'avenir; elle précisa les circonstances du vol, donnant des détails intimes ignorés des consultants (une institutrice et un ami) et reconnus exacts en interrogeant M^{me} A., la maîtresse de maison. M^{me} E. ne voulut pas donner le nom du voleur, « à cause de la loi française », dit-elle. Elle se borna à indiquer que le voleur subirait la peine capitale deux ans plus tard. Cela, en effet, eut lieu, car le voleur était valet de chambre et s'appelait Marchandon: il avoua le vol.

Machine à écrire écrivant sans opérateur visible, par QUÆSTOR VITÆ. (Loc. cit.)

Relation d'expériences faites en Nord-Amérique, dans l'obscurité, avec un medium-femme. Une machine à écrire fonctionne seule et écrit des mes-

sages. La relation n'est pas telle que l'idée de supercherie ne vienne à la pensée.

Hallucinations télépathiques, par le Dr LUCIEN MORISSE. (*Loc. cit.*, n° d'octobre.)

Relation de deux cas personnels d'hallucinations de l'ouïe. Dans le premier, l'hallucination fut éprouvée par le docteur et sa mère. Il semble qu'il y a là hallucination simple et non télépathique, comme l'écrit l'auteur.

Formation d'un Double attestée par plusieurs témoins, compte rendu analytique, par MARCEL MANGIN. (*Loc. cit.*)

Relation minutieuse, précise, d'un fait stupéfiant. Une dame malade, couchée et ne pouvant sortir, fut vue par de nombreuses personnes, à une église, dans un faubourg loin de sa demeure, alors que, chez elle, les siens l'avaient vue couchée et incapable de marcher. Le tout se passa dans un délai de deux heures et demie. Il fallait que cette dame, pour réaliser en personne ce phénomène, prît un train et ne perdît pas une minute.

Il ne semble pas douteux devant les témoignages que le fait ne se soit passé, c'est-à-dire que cette dame n'ait été à l'office; mais deux hypothèses sont en présence : ou un dédoublement de l'être, ou un état de somnambulisme. Si dédoublement, c'était un cas de matérialisation à la Katie King et ce serait la première fois qu'on vit semblable chose, durant aussi longtemps, en pleine lumière du jour. Si c'est un état de somnambulisme, il faut qu'il y ait eu rapidité extraordinaire de la somnambule ou que les témoins se trompent d'heures. En tout cas, la relation est extrêmement curieuse à lire.

Les premières courses de Duguay-Trouin, par le Dr A. CORRE. (*Revue de Bretagne de Vendée et d'Anjou*, août 1896.)

Le Dr A. Corre, dont la collaboration à cette revue est trop rare, dépouille les archives de Brest et des liasses intéressantes furent trouvées par lui relativement aux corsaires et notamment à Duguay-Trouin. Dans cet article, c'est une partie de ces découvertes qu'il nous livre et elles présentent un grand intérêt pour l'historien et surtout pour le sociologue et le psychologue. Duguay-Trouin a altéré la vérité en certains passages de ses mémoires; nous signalons l'étude de Corre qu'on lira mais qu'on résumerait difficilement.

Ressouvenirs de la Fronde, par le prince DE VALORI. (*Nouvelle revue*, 15 août 1896.)

Article d'histoire sans intérêt et qui semble n'être matière qu'à complimenter M^{me} la vicomtesse de Janzé.

La Tristesse et son traitement, par MAURICE DE FLEURY. (*Loc. cit.*)

Étude intéressante pour le grand public. La tristesse, même quand elle nous vient d'une peine morale, n'est que la conscience de l'accablement corporel, de l'atonie de nos organes : c'est la compagne inséparable du sentiment d'épuisement, de la misère physiologique. La joie est le premier degré de l'exaltation, de l'excitation nerveuse. C'est en nous-même qu'il faut chercher la cause de la joie ou de la tristesse, suivant l'état de notre activité vitale. Il faut donc, pour guérir la tristesse, s'exciter, mais non avec l'alcool, opium, tabac, etc. Il suffit de stimuler mécaniquement nos nerfs sensitifs : air vif au poumon, régime à l'estomac, frictions à la peau, massage aux muscles, beaux spectacles aux yeux, etc. Tout l'être vivra énergiquement, car tous les organes fonctionneront et alors l'être mental se verra puissant, apte à briser tous les obstacles. Un individu dont l'activité vitale est bonne, qui a une régulière circulation sanguine, qui digère bien, etc., est un individu qui n'éprouve que de rares et passagères tristesses.

Un pamphlétaire oublié, Claude Tillier par G. ART. (*Revue Bleue*, 26 septembre 1896.)

Étude sur Claude Tillier, l'auteur de *Mon oncle Benjamin*, pamphlétaire sous Louis-Philippe et oublié des contemporains, bien qu'il méritât d'être lu. M. Art estime qu'il a réellement peu vieilli et il a raison car dans le supplément littéraire de la *Révolte* nous pûmes en lire des extraits qui prouvent la justesse de cette opinion.

Tillier serait, selon M. Art, un pamphlétaire intermédiaire entre Paul-Louis Courier et Vallès.

La Nolonté, par A. MAGENDIE. (*Loc. cit.*, 3 octobre.)

M. Magendie appelle nolonté l'incapacité de vouloir. Il constate que cette incapacité croît et il voudrait qu'on réagît contre cette croissance, en étudiant le caractère d'une façon rationnelle et non en le laissant se former seul. L'auteur considère la crainte comme un procédé éducatif puissant et donnant de bons résultats. Nous ne pensons pas ainsi et M. Magendie n'a point apporté d'argument valable pour sa thèse. Quoi qu'il en soit, cet article est intéressant.

Les Professionnels du patriotisme, par LAMBDA. (*Le Sillon*, septembre 1896.)

M. Lambda nous fait l'honneur de discuter notre brochure *Patrie et internationalisme*. Son article est de la pure phraséologie redondante, grandiloquente, mais rien de sérieux et qui puisse quoi que ce soit démontrer.

Dans le *Magazine international* une série de nouvelles à lire et dues à Olive Schreiner, Jacobsen, etc.

Lettres de Malaisie, par PAUL ADAM. (*Revue blanche*, 1^{er} et 15 novembre.)

Fantaisie charmante dans laquelle Adam a laissé cours à son imagination pour conter une société communiste libertaire qu'il suppose établie en Malaisie par des disciples de Fourier, Cabet, Saint-Simon. Quelle délicieuse société et comme notre société capitaliste lui est inférieure! Bien que tout soit œuvre d'imagination. Adam a basé ses créations sur l'industrie et la science actuelles; aussi tout revêt une apparence de possibilité, de praticabilité.

Le Problème fiscal, par L. WALRAS. (*Revue socialiste*, octobre.)

L'auteur retrace d'abord l'évolution de l'école économiste officielle qui, après avoir préconisé l'impôt personnel et unique, proportionnel, en est revenu, par crainte de l'impôt progressif, à l'impôt réel et multiple, purement empirique. Critiquant ensuite le fait de l'impôt, en tant que fait normal qui prétendrait se substituer définitivement à la propriété collective de la terre, il le trouve non seulement arbitraire et mal défini et limité, mais contraire à la justice distributive, comme troublant le rapport exact des positions avec les efforts et les mérites. Il trouve, en outre, l'impôt personnel, proportionnel ou progressif contraire à l'ordre et à la liberté, comme amenant l'intrusion de l'État dans les affaires de l'individu. Et il estime aussi qu'il n'offre qu'une base financière instable et peu solide.

Le Monopole et l'Impôt progressif, par PAUL LOUIS. (*Loc. cit.*)

L'auteur propose une attitude au parti socialiste dans les discussions fiscales qui vont se rouvrir. Le monopole de l'alcool et l'impôt personnel et progressif ne répondent nullement, selon lui, aux conceptions définitives du socialisme. Ils ne sauraient passer pour des panacées, mais ils réaliseront la plus grande somme de justice fiscale qu'on puisse obtenir en régime individualiste.

Le monopole de la production (système Vaillant), ou à défaut de la rectification alcoolique (système Alglave), produira d'excellents résultats hygiéniques, et les centaines de millions qu'on attend de cette innovation permettront d'abolir les impôts indirects les plus iniques. M. Paul Louis met les représentants de la démocratie ouvrière et rurale en garde contre la manœuvre déjà ébauchée par les modérés, en vue de duper le paysan et d'écarter la contribution sur le capital et le revenu. *Supprimer le principal*

de l'impôt foncier à l'aide des recettes du monopole, c'est forcément maintenir des taxes indirectes abusives, c'est accorder à la terre un allègement illusoire qui ne profitera, du reste, qu'à la grande propriété. Les cultivateurs ne se laisseront pas abuser. Seul l'impôt personnel et progressif, avec les exemptions qu'il comporte à la base et la transformation générale qu'il entraîne, introduira l'équité dans notre système fiscal. M. Paul Louis termine en invitant tous les démocrates à unir leurs efforts pour arracher enfin une refonte sérieuse du mécanisme financier.

A. HAMON

Bulletin bibliographique.

SPERK. *Œuvres médicales complètes*, traduites par les D^{rs} OELSNITZ et DE KERVILLY, avec une préface du D^r LANCEREAUX. Paris, Doin, 1896, 2 vol.

Il s'agit de médecine et d'une médecine très spéciale. Le préfacer et les traducteurs, autorités compétentes, nous affirment que ceux qui s'occupent de lèpres et maladies cutanées, de scorbut et dysenteries, trouveront dans cet ouvrage d'intéressantes discussions et de précieux renseignements.

Fort ignorant nous-même de toutes ces belles choses, ces promesses ne nous eussent pas séduit. Mais la plupart des observations dont s'agit ont été recueillies dans la région de l'Amour, et en général dans la Sibérie orientale, où l'auteur séjourna pendant une dizaine d'années. Les bubonneux qu'il décrit sont des Kamtschadales; des Toungouses lui montraient leurs cancers et leurs ulcères. L'observateur était un ethnologue, que la nature avait doué du don de l'observation et du don de la sympathie. Sperk était un homme auquel rien d'humain n'était étranger. Tandis qu'il discute les éruptions sur la peau d'un Ghiliak, le Ghiliak qu'il connaît sur toutes les coutures, surgit devant nous, avec un contour si net et un relief si précis qu'on se figure avoir toujours connu le bonhomme et son misérable état social.

C'est pour ce motif que la présente publication est signalée aux lecteurs cosmopolites de la *Société nouvelle*.

Sperk est mort récemment, usé avant le temps. A Saint-Pétersbourg il avait abandonné une clientèle lucrative pour se vouer aux travaux scientifiques. Son portrait montre une figure aimable et sympathique, respire une vive intelligence et une bonté charmante.

Bien qu'il traite de sujets très spéciaux, l'ouvrage est d'une lecture agréable et facile, semble avoir été écrit directement en français.

MICHEL TRIGANT

REVUE DES LIVRES

La Morale sociale, par BENOIT MALON. Volume in-18 de xvi-xxiii-378 pages, avec portrait de l'auteur; fr. 3-50. Giard et Brière, éditeurs.

Ceci est une nouvelle édition de la *Morale Sociale* que Malon écrivit il y a déjà longtemps. Cette réédition est précédée d'une préface biographique par Léon Cladel et d'une introduction par Jaurès. Dans ce livre, deux parties : la première consacrée à la genèse de la morale; la seconde aux morales religieuses, philosophiques, matérialistes, panthéistes, diverses. Cette deuxième partie comprend le volume presque en entier.

Comme toutes les œuvres de Malon, la *Morale Sociale* est une compilation intéressante, instructive mais sans originalité. Elle est écrite en un style simple, didactique qui parfois s'élève à l'éloquence, un peu redondante et grandiloquente. Malon donne un exposé clair, historique et critique de l'évolution des idées morales à travers les religions et les philosophies. Malon, chantre de l'altruisme, le recherche dans toutes les manifestations de la morale et sa fin de propagandiste apparaît nette, au détriment de sa valeur scientifique. L'auteur conclut à la morale socialiste, protagoniste de la solidarité humaine, satisfaisante à toutes les généreuses aspirations vers le mieux être et le bonheur. La *Morale sociale* est un manuel, excellent pour la jeunesse des écoles, pour le grand public, mais ce n'est pas un livre à l'usage des penseurs, des philosophes; sa lecture ne leur apprendrait rien qu'ils ne sussent déjà.

Le Bien et le Mal, par E. DE ROBERTY. Volume in-18 de xxiv-239 pages; fr. 2-50. Félix Alcan, éditeur. Paris, 1896.

A ce nouveau livre du philosophe De Roberty on ne peut pas faire la même critique qu'à la *Morale sociale* de Malon. Rien n'est en effet plus original que l'œuvre de De Roberty. *Le Bien et le Mal* est un essai sur la morale considérée comme sociologie première; c'est le résumé, le squelette d'un cours de douze leçons que l'auteur fit à l'Université Nouvelle de Bruxelles, au cours de la dernière année scolaire. Ce volume, nous dit M. De Roberty dans sa préface, est le premier de quatre ou cinq qui seront compris sous le titre commun : L'Éthique, et qui serviront réellement de prolégomènes à une éthique en voie de formation. L'auteur définit le Bien : tout ce qui sert la vie, tout ce qui tend à transformer les modes inférieurs de l'existence universelle en modes supérieurs; le Mal : tout ce qui, directement ou indirectement, fait refluer ou rétrograder la vie vers ses aspects ou ses modalités plus simples. On le voit, cette définition large, en opposition aux conceptions théologiques et métaphysiques, décèle une originalité fort grande dans la manière dont le professeur de l'Université Nouvelle traite la question. On en a une nouvelle preuve dans ces lignes : « Une transformation certaine des méthodes du savoir moral se poursuit sous nos yeux... Sous peine de banqueroute immédiate, éclatante, la morale appliquée ou pratique devra s'adresser à la sociologie abstraite, fortement appuyée sur sa base biologique pour lui demander d'infuser un sang nouveau aux enseignements caducs, aux règles agonisantes des morales religieuses et

métaphysique. Et ici encore, on finira par se persuader qu'entre les principes supérieurs de la morale et les vérités premières de la sociologie, il existe un parallélisme constant, intime, nécessaire. »

Le *Bien et le Mal* a douze chapitres dont les titres suivent : l'axiologie universelle et l'axiologie sociale; l'éthique considérée comme sociologie première; l'être et le devenir moral; la religion et la morale; défense de la théologie; plaidoyer en faveur de la métaphysique; critique des théories morales contemporaines; la faillite réelle de la science; le bilan de la morale indépendante; illogismes et germes de ruine; l'identité essentielle du bien et du mal; de l'empirisme à la science pure. Malheureusement, poussé par son sujet même, M. De Roberty use d'une terminologie rare, spéciale, technique et par suite d'une compréhension difficile, impossible même au commun public. Ce livre s'adresse donc aux philosophes, aux penseurs qui s'adonnent à ces études abstraites et c'est un regret pour nous de le voir si ardu, si loin de la masse par son vocabulaire, regret d'autant plus grand que les idées défendues par l'auteur nous semblent justes et nous plaisent fort.

La Banqueroute de l'Amour, par EDMOND DESCHAUMES. Volume in-18 de xxviii-282 pages; fr. 3-50. P.-V. Stock, éditeur. Paris, 1896.

Les questions d'amour homosexuel et hétérosexuel sont à l'ordre du jour. Nous parlâmes ici même du livre du Dr Lauptz, *Perversions et Perversités sexuelles* (Carré, éditeur). Nous signalâmes celui de M. Raffalovich, *Uranisme et Unisexualité* (Storck, éditeur). Notre collaborateur E. Carpenter a plusieurs fois traité cette question dans cette revue et bien d'autres encore. M. Deschaumes s'en est occupé plus en chroniqueur au jour le jour qu'en penseur. Grand adversaire de l'homosexualité, il la flagelle en une préface très belle de forme mais trop empreinte de parti pris. *La Banqueroute de l'Amour* est un recueil, croyons-nous, de chroniques parues en des gazettes; en tous cas cela en a tout l'allure. Le style est de verve railleuse, parfois plein d'émotion, mais la logique de l'auteur n'est pas sans faille, son observation point sans erreur. Quelque peu paradoxal et sophiste, M. Deschaumes est grisé par la forme et oublie le fond. Sa « folie de l'égalité » qui termine ce livre en est une preuve flagrante. L'auteur a divisé son sujet en quatre sections: Comment nous faisons l'amour, le Mariage moderne, la Dépopulation, la Condition des femmes. Au sujet de la dépopulation, M. Deschaumes est plus superficiel que profond et il voit un remède là où il n'y aurait qu'un léger palliatif: la réforme des finances. La même critique s'applique à presque tous les sujets effleurés par M. Deschaumes. Il sacrifie trop à l'esprit, à la saillie spirituelle et cela lui fait négliger de creuser les sujets. Le livre se lit avec plaisir mais le fruit qu'on en retire est mince.

La Grande Famille, roman militaire par JEAN GRAVE. Volume in-18 de 336 pages; fr. 3-50. P.-V. Stock, éditeur. Paris 1896.

La série des romans antimilitaires vient de s'accroître. Après *Au Port d'armes* de Fèvre, le *Cavalier Miserey* d'Abel Hermant, *Sous-off* de Descaves, *Biribi* de Darien, *Elève Martyr* de Luguët, *Sous-off cassé* de Gachot, j'en passe, Grave vient de nous donner la *Grande Famille*, qui primitivement s'appelait *Sous l'uniforme*. Est-ce un roman? Oui et non. Oui, puisque l'auteur imagine les noms, crée un dénouement. Non, car Grave a conté des choses vues, vécues. Il a pris les faits journaliers du régiment et il les a narrés simplement. Cette simplicité n'est pas sans grandeur, sans émotion. On s'intéresse vivement au héros, à tous les incidents de la vie militaire qui le font souffrir; on s'y intéresse non point grâce au charme du style, mais parce que c'est la vie. Presque tous les événements de la *Grande Famille* se passent à Brest ou à Pontenezan, car il s'agit de l'infanterie de marine. Grave n'est pas un adorneur de phrases; il n'est pas non plus un puriste. La forme lui indiffère et son livre se ressent de cette indifférence. Mais la puissance du sujet, de cette tranche de vie sobrement exposée fait oublier les faiblesses du style. On

n'y songe point, on lit et on médite et on aime moins ce métier qui asservit les hommes et affaiblit les virilités.

Les Mystères de Constantinople, par PAUL DE RÉGLA. Volume in-18 de vii-300 pages; fr. 3-50. P.-V. Stock, éditeur. Paris, 1897.

M. Paul de Réglà a vécu à Constantinople; il connaît le milieu turco-levantin; c'est donc avec grand intérêt qu'une étude de lui sur ce sujet est accueillie par la critique et le public. Déjà, il nous donna la *Turquie officielle* et les *Bas-Fonds de Constantinople* qui étaient livre d'histoire; aujourd'hui il lance dans le public un ouvrage qui semble un roman et serait, à l'en croire, encore un livre d'histoire. Dans les *Mystères de Constantinople*, M. Paul de Réglà nous initie à la lutte mystérieuse et occulte qui, latente ou publique, a toujours existé entre les partisans du sultan régnant et ceux de son frère le sultan Mourad V, qui serait parfaitement lucide. La forme est certainement attrayante et le gros mélodrame des événements est fait pour attirer une masse de lecteurs et surtout de lectrices. Mais nous doutons qu'il s'agisse d'histoire vraie et craignons que la riche imagination de M. P. de Réglà ne se soit donné un libre cours, l'Orient servant seulement de cadre, de décor.

Les Massacres d'Arménie, avec une préface de G. CLÉMENCEAU. Volume in-18 de 258 pages. Le *Mercur de France*, éditeur. Paris, 1896.

Ce volume est un martyrologe; il y a deux cent vingt pages qui ne sont que des lettres contant des massacres. Et ces lettres émanent de blessés, de persécutés parents des tués, des massacrés. L'intensité de la douleur qui s'épand de ces lettres saisit le lecteur qui, avidement, suit page à page l'énumération de ces crimes toujours semblables. Il n'y a point de commentaires et la force de ce plaidoyer pour l'Arménie n'en est que plus grande. Clémenceau a donné une préface, écrite avec la vigueur qu'on lui connaît; nous regrettons que soit par ignorance, soit par manque d'audace, il n'ait pas dit que le grand artisan de ces massacres c'est la Russie. Si la France n'est pas intervenue c'est pour ne pas déplaire au tzar; si l'Angleterre regarde sans broncher c'est à cause du tzar. Et l'empereur de toutes les Russies ne veut pas intervenir, ne veut pas qu'on intervienne parce que le peuple arménien le gêne, parce que ce peuple est nombreux, intelligent, avec une élite très civilisée et que, dans un avenir certain, ce peuple libre formera un État qui empêcherait l'extension de la Russie vers l'ouest de l'Asie. Il importe donc qu'on laisse exterminer les Arméniens et on les laisse massacrer. Ce livre d'histoire a sa place marquée dans la bibliothèque des sociologues, des historiens et de tous ceux qui aiment à connaître par eux-mêmes les questions d'actualité.

Les Massacres d'Arménie, réponse du sultan à M. Clémenceau, traduit par URBAIN GOHIER. Brochure in-18 de 41 pages; fr. 0-60. Chamuel, éditeur. Paris, 1896.

M. Urbain Gohier, dont nos lecteurs connaissent *Sur la Guerre*, car nous aimons à penser qu'ils ont lu cette belle brochure, a pris prétexte de la préface de M. Clémenceau pour supposer une réponse du sultan au même écrivain. Cette réponse est une des belles diatribes que nous lûmes contre notre actuelle civilisation. Je conseille aux admirateurs des conquêtes coloniales de lire cet opuscule; ils trouveront d'admirables extraits de lettres de soldats ou de sous-officiers qui content naïvement la sauvagerie de leur conquête, preuve nouvelle de la justesse de la thèse soutenue par nous dans notre *Psychologie du militaire professionnel*. Tous les crimes de notre société capitaliste que le sultan énumère par la plume de M. U. Gohier sont absolument exacts. Ils sont la flétrissure de notre forme sociale et doivent peu à peu disparaître, nécessairement. Mais tous ces crimes réels n'empêchent point qu'en Arménie ne se passent d'autres crimes, qu'il eût été bon d'empêcher. Donc, comme critique de l'opinion de M. Clémenceau, la brochure de M. Gohier ne vaut rien; mais, comme critique de la société capitaliste, elle est splendide et d'usage excellent

pour la propagande. Il est à noter que M. U. Gohier est rédacteur au *Soleil* et chroniqueur au *Figaro* et il écrit un opuscule que signerait fort bien un socialiste de quelconque école, un révolutionnaire acharné.

Almanach de la Question sociale illustré pour 1897, sous la direction de P. ARGYRIADÈS. Volume in-8° de 272 pages; fr. 1-50. Administration de la *Question sociale*, éditeur, Paris, 1897.

Nous avons là sous les yeux toute la série des *Almanachs de la Question sociale* depuis 1891 et nous remarquons que chaque année est mieux que celle qui la précède. Nous ne savons si M. P. Argyriadès continuera ainsi de longues années encore, mais nous devons dire que le volume de 1897 est vraiment très intéressant et très attrayant. Son prix modique met ce livre à la portée de tous et ce n'est pas là le moindre de ses qualités.

Il y a soixante-sept portraits et dessins sans compter les quatre-vingt-deux gravures qui terminent sous le titre : La Comédie politique en 1896. Les dessins ou les portraits sont dus à Valère Bernard, Walter Crane, Walter, Couturier, Gausson, Luce, Steinlen, Vallotton, etc. Quant au texte, tous les écrivains les plus connus du socialisme y ont participé. Là l'union socialiste est faite, car F. Pelloutier figure à côté de Jaurès, Millerand à côté de Reclus, Allemane près de Jules Guesde et Guérard près de Lafargue; citons encore Cipriani et Bebel, Hamon et R. Chauvin, Keir Hardie, Tom Mann, R. Ghil, De La Salle, C. Hugues, Mahalhaes Lima, A. Retté, P. Robin, Zo d'Axa, Vandervelde, etc., etc. Vaillant a écrit sur le congrès de Londres un article plein de sens, dont nous n'agréons pas tous les points, mais que les dissidents auront profit à méditer. L'*Almanach de la Question sociale* est une véritable encyclopédie où le lecteur peut puiser à loisir : Chroniques, nouvelles, documents de toutes sortes, études critiques y abondent. C'est un livre que tout socialiste, je dirai même tout sociologue doit avoir. Le texte est le plus souvent compact, de sorte que la quantité de matière est énorme; le papier est beau, les dessins et portraits sont fort bien venus.

A. HAMON

LE MOIS

UNE BONNE NOUVELLE. — Bientôt l'île de Cuba sera libre de l'oppression de l'Espagne. Dans une série de combats vraiment épiques, les Espagnols furent battus par les Cubains, commandés par ce grand homme qui s'appelle Maceo, et ces derniers vont enfin, après l'élection du nouveau président des Etats-Unis, trouver un appui dans la grande république américaine. C'est par centaines de mille que les jeunes gens de l'Espagne ont trouvé la mort à Cuba et par les balles des insurgés et aussi par le terrible vomito-negro.

Aussi des centaines de jeunes gens d'Espagne sont partis de leur pays pour aller en Amérique et éviter ainsi de se battre pour une cause injuste.

Il en est de même des îles Philippines où les Espagnols sont écrasés par les habitants des îles, tandis qu'à Madagascar l'on tue et assassine les habitants de l'île qui un jour ou l'autre également échappera à la France.

La conquête de Madagascar a démontré une fois de plus l'absolue nullité de ceux que l'on charge de commander des armées françaises. On envoie là-bas des bourreaux de chefs qui soutiennent des voleurs et les pauvres soldats sont décimés par la maladie et les balles de ceux qui se défendent et ont raison de tuer. La colonisation n'est autre chose qu'un crime, un vol.

Pourquoi ne pas laisser les peuples se gouverner eux-mêmes? C'est la rapacité des bandits d'argent qui veulent piller les peuples soumis qui en est la cause.

Tous les pays de l'Europe sont criminels au même degré. Pourquoi ne pas laisser le Congo se gouverner lui-même en essayant d'y développer l'intelligence et l'instruction? Non, les bourgeois y ont vu une terre à piller et des hommes à asservir.

Vraiment, notre civilisation est une belle chose. Pourris, tombant en morceaux, nous allons à notre tour pourrir, alcooliser et syphilitiser des races pures et nobles qui veulent rester éloignées de notre fumier.

Pendant l'année 1896 encore on a vu commettre le crime humanitaire le plus odieux dont on ait le souvenir. C'est l'assassinat par les Turcs — au sourire de l'Europe qui se dit civilisée — de plus de deux cent mille Arméniens, race superbe d'un développement artistique et intellectuel vraiment remarquable.

Mais nous avons bon espoir ! Bientôt cette odieuse bourgeoisie qui ne rêve que le vol, — oh ! que très légitimement ! très protégé par la loi, — disparaîtra dans une hécatombe qui laissera loin derrière elle toutes les guerres et révolutions passées.

UN MUSÉE REMBRANDT. — Le rédacteur en chef du journal hebdomadaire le plus répandu des Pays-Bas, l'*Amsterdammer Weekblad*, vient d'émettre dans ce journal une idée qui trouve auprès des artistes hollandais un chaleureux accueil.

Il est superflu de vous rappeler l'éclairage et l'emplacement défectueux du Musée de l'Etat à Amsterdam, spécialement en ce qui concerne les Rembrandt.

La presse internationale a unanimement démontré ces défauts, dès l'ouverture de ce Musée important, qui pêche par la non-réussite de son but même : la salle bâtie en l'honneur du plus grand peintre de la Hollande, vers laquelle converge le bâtiment tout entier.

La plupart des tableaux de Rembrandt qui se trouvent dans ce Musée appartiennent à la commune d'Amsterdam, de sorte que cette ville a éventuellement le droit de les réclamer et de les placer où bon lui semble.

Maintenant, — devant l'opinion motivée et unanime de tous les artistes et spécialistes à l'égard de l'éclairage défectueux et insuffisant de ces œuvres uniques, le rédacteur de l'*Amsterdammer Weekblad* émet l'idée excellente de fonder un Musée spécial où se trouveraient réunies la majeure part des œuvres de Rembrandt, qui sont en Hollande, sinon toutes ces œuvres.

Et je viens, Messieurs, vous prier très instamment de me communiquer votre opinion sur ce projet qui consiste en ceci :

I. Fonder un musée Rembrandt, consacré exclusivement à Rembrandt, et qui porterait autant que possible extérieurement et intérieurement le style de son siècle.

II. Ce musée, ne pas le bâtir, selon l'usage et le style courant, — lumière froide, salles d'honneur et autres, — mais plutôt comme une maison — chambres de grandeur moyenne, dans le goût de l'époque où vécut et peignit Rembrandt, éclairage autant que possible identique à celui dans lequel il exécuta ses œuvres, afin que celles-ci apparaissent telles qu'elles furent dans l'atelier du peintre. (M. le Dr Bode a récemment préconisé cette idée à propos des tableaux hollandais en général, tous « de chevalet » et d'un caractère tout intime.

III. Tâcher de réunir dans ce Musée tous les tableaux du maître que possède encore la Hollande : la *Ronde de nuit*, les *Syndics*, les *Leçons d'anatomie*, les quatre tableaux de la collection Six, les cinq du Dr Bredius, ceux de la collection Steengracht, de la famille van Weede van Dijkveld et du Jhr. Harinxma thoe Sloten.

IV. Joindre à ces œuvres célèbres dans le monde entier tout ce que l'on pourrait réunir en fait de dessins et d'eaux-fortes de Rembrandt, et, en plus, donner un aperçu complet de l'œuvre du maître, depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, au moyen des admirables reproductions mécaniques que l'on peut actuellement obtenir partout.

Dans ce même Musée, créer une bibliothèque qui contiendrait tout ce qui a été publié sur Rembrandt dans tous les pays du monde : le tribut d'hommages de deux siècles.

Faire ainsi un monument unique, d'un intérêt inappréciable, en l'honneur de l'artiste, qui, sans conteste, est un des plus rares et des plus subtils génies qui furent jamais.

M'écrire votre opinion à l'égard de cette tentative, ce sera aider à sa réalisation en contribuant à établir qu'elle trouve dans tous les pays civilisés, chez ceux qui sont à même de l'apprécier, une approbation que je suis convaincu de trouver à l'étranger aussi enthousiaste qu'en Hollande.

PHILIP ZILCKEN,

Héliène-Villa, Bequidenhout, La Haye (Hollande).

TABLES DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME II, 12^e ANNÉE

TABLE MÉTHODIQUE

N^o CXXXIX. — JUILLET

	Pages.
L'Industrie au Village. — Pierre Kropotkine.	5
Ballanche (suite et fin). — Gustave Kahn	23
Un revirement dans les Idées morales. — F. Domela-Nieuwenhuis.	39
Prédication d'Art. — Henry van de Velde	54
Derrière les Grilles. — N. Nikitine.	64
Projet pour une entente et pour l'action commune de Socialistes révolutionnaires et de Communistes anarchistes. — Chrétien Cornéliussen.	73
La Pléiade shakespearienne (suite). III. <i>John Ford</i> . — G. Eekhoud.	99
Leçons sur l'Histoire des Systèmes économiques et socialistes (suite). <i>Pierre Leroux</i> . — Hector Denis.	112
L'Amour de la patrie. — Ernest Nys	123
Lettre ouverte au comte Léon Tolstoï, au sujet de la Question arménienne. — Chavarche Antéorte.	126
Revue des revues. <i>Revues et livres d'Allemagne</i> . — Albert Métin.	130
<i>Revues françaises</i> . — A. Hamon	133
Revue des livres. — A. Hamon	136
Le mois. <i>L'Idée nationaliste chez les Juifs</i> . — <i>Une Lettre inédite de Georges Sand</i> . — <i>La Misère en Italie</i> . — <i>Un crime de lèse-art</i> . — <i>Le Banquet E. de Castro à Paris</i>	141

N^o CXL. — AOUT

La Communauté agricole et l'Origine du manoir. — M. Kovalevsky.	145
Le Dieu sémite et le Dieu aryen. <i>Jéhovah et Prométhée</i> (suite). — Jules Baissac	165
La Chanson de Néos (suite). — Robert Scheffer.	186
Etude sur l'Hypnotisme (suite et fin). — Agathon De Potter.	189
Leçons sur l'Histoire des Systèmes économiques et socialistes (suite). <i>Pierre Leroux</i> . — Hector Denis.	201
La Reine des Mers. (<i>L'Angleterre ancienne et moderne</i>) (suite). — Charles Malato	212
Lettres de Tourgueneff à Herzen. Traduit du russe par Marie Stromberg. — Iv. Tourgueneff	220
Le Conte de l'Or et du Silence. — Gustave Kahn	233
La Profanation du Sabbat. — I. Zangwill	249
La Guyane russe : Sakhaline. <i>Un révolutionnaire autodidacte</i> . — N. Nikitine.	254
Chronique littéraire. <i>Berthille d'Haegheleere</i> ; <i>Sans horizon</i> ; <i>Vie</i> ; <i>L'Homme jeune</i> ; <i>Les Amours errantes</i> ; <i>Cycle patibulaire</i> . — Hubert Stiernet	271

	Pages.
Revue des livres. — A. Hamon	282
Le mois. <i>Marx ignoré par Jules Guesde. — Congrès international socialiste de Londres. — Le Minotaure bourgeois. — La Littérature tchèque moderne</i>	291

N° CXXI. — SEPTEMBRE

L'Amour homogénique et sa place dans une Société libre. — Edward Carpenter	297
Contributions à la biographie de Michel Bakounine. <i>Fragment d'une autobiographie.</i> — Michel Bakounine	309
Lettres de Tourgueneff à Herzen. Traduit du russe par Marie Stromberg (suite). — Iv. Tourgueneff	325
L'Internationale des Poètes. — Léon Bazalgette.	335
Le Dieu sémite et le Dieu aryen. <i>Jéhovah et Prométhée</i> (suite et fin). — Jules Baissac	354
L'Évolution de la marine marchande. — Charles Brunellière.	371
Le Conte de l'Or et du Silence (suite). — Gustave Kahn	387
Impressions de Bayreuth. — Henry Maubel.	406
Chronique de la Littérature et des Arts. <i>Le Militarisme et l'Idée de patrie. Révolution et améliorations. Le Pain gratuit; Les Nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains; Le Trésor des humbles.</i> — Georges Lecomte	414
Revue des revues. <i>Revue anglaises.</i> — Laurence Jerrold.	424
Revue des livres. — A. Hamon	427
Le mois. <i>La Misère des agriculteurs en Espagne. — Le Développement des nouvelles industries au Japon. — Le Congrès socialiste de Londres. — Le Mouvement littéraire arménien</i>	430

N° CXXII. — OCTOBRE

L'Amour homogénique et sa place dans une Société libre (suite et fin). — Edward Carpenter	433
Remarques sur <i>Hamlet et Faust.</i> — Charles-Henry Hirsch	448
La Vie privée des tzars et leur fin anormale. — N. Nikitine	460
Le Sublime Escarpe. — Georges Eekhoud.	480
Lettres de Tourgueneff à Herzen. Traduit du russe par Marie Stromberg (suite). — Iv. Tourgueneff	500
Ballades. — Paul Fort.	512
Leçons sur l'Histoire des Systèmes économiques et socialistes (suite). <i>Pierre Leroux.</i> — Hector Denis.	523
Le Conte de l'Or et du Silence (suite). — Gustave Kahn	534
Chronique de la Littérature et des Arts. <i>L'Œuvre des Goncourt et quelques opinions académiques.</i> — Georges Lecomte	556
Revue des revues. <i>Revue allemandes.</i> — Léon Remy	566
<i>Revue anglaises.</i> — Laurence Jerrold	568
Revue des livres. — A. Hamon	572

	Pages.
Le mois. <i>Le dernier livre de Verlaine</i> : Les Invectives. — <i>Les Mères espagnoles et Cuba</i> . — <i>Continuation du meurtre des Arméniens en Turquie</i> . — <i>Grève à Saint-Pétersbourg</i> . — <i>Pri-sonniers politiques en Sibérie</i>	575

N° CXLIII. — NOVEMBRE

Le Principe de l'Etat. (<i>Manuscrit inédit</i>). — Michel Bakounine	577
Francis Vielé-Griffin. — Edmond Pilon	596
Edouard II, <i>tragédie</i> . (Adaptation de Georges Eekhoud.) — Christophe Marlowe	619
Histoire sociale de l'Eglise. Deuxième partie. <i>Le Christianisme et les Barbares</i> (suite). — Victor Arnould.	641
L'Internationale des Poètes (suite et fin). — Léon Bazalgette	654
La Constitution du monde ou l'Ordre cosmique. — Clémence Royer.	665
Le Conte de l'Or et du Silence (suite). — Gustave Kahn	679
Finis Galliaë ! — John Freeman	701
Chronique de la littérature et des Arts. <i>Invectives</i> ; <i>Chair</i> ; <i>Le Cycle patibulaire</i> ; <i>Aphrodite</i> ; <i>Le Magasin d'auréoles</i> , etc. — Georges Lecomte.	705
Bulletin bibliographique. <i>Lyra Celtica</i> . — Michel Trigant	717
Revue des revues. <i>Revue anglaises</i> . — Laurence Jerrold	719
<i>Revue allemandes</i> . — M.	722
Le mois. <i>La Mort de William Morris</i> . — <i>Collège libre des sciences</i>	726

N° CXLIV. — DÉCEMBRE

Histoire sociale de l'Eglise. Deuxième partie. <i>Le Christianisme et les Barbares</i> (suite). — Victor Arnould	729
Vers. <i>L'Ivresse</i> . — Emile Verhaeren	741
Notes sur le Code pénal russe. — N. Nikitine	744
La Fresque. — Sander Pierron	758
La Reine des Mers. (<i>L'Angleterre ancienne et moderne</i>) (suite). — Charles Malato	770
Le Fleuve. — Robert de Souza	780
Edouard II, <i>tragédie</i> . (Adaptation de Georges Eekhoud) (suite). — Christophe Marlowe	786
L'Ame comme souffle, ombre et reflet. — Elie Reclus	814
Walt Whitman. — Johannes Schlaf	831
La Constitution du monde ou l'Ordre cosmique (suite). — Clémence Royer	836
Chronique de la littérature et des Arts. <i>Spicilège</i> : <i>Aglavaine et Sélysette</i> ; <i>Poèmes</i> . — Charles-Henry Hirsch	846
Chronique littéraire. <i>Larmes en fleurs</i> . — Hubert Stiernet	855
Revue des revues. <i>Revue françaises</i> . — A. Hamon	858
Bulletin bibliographique. <i>Œuvres médicales</i> . — Michel Trigant	865
Revue des livres. — A. Hamon	866
Le mois. <i>Une bonne nouvelle</i> . — <i>Le Musée Rembrandt</i>	869
Tables des matières.	871

TABLE ALPHABÉTIQUE

	Pages
ANTÉORTE (CHAVARCHE).	
Lettre ouverte au comte Léon Tolstoï, au sujet de la question arménienne	126
ARNOULD (VICTOR).	
Histoire sociale de l'Église. Deuxième partie. <i>Le Christianisme et les Barbares</i> (suite)	641, 729
BAISSAC (JULES).	
Le Dieu sémite et le Dieu aryen (suite)	165, 354
BAKOUNINE (MICHEL).	
Contributions à la biographie de Michel Bakounine. <i>Fragment d'une autobiographie</i>	309
Le Principe de l'Etat (manuscrit inédit).	577
BAZALGETTE (LÉON).	
L'Internationale des poètes.	335, 654
BRUNELLIÈRE (CHARLES).	
L'Évolution de la marine marchande	371
CARPENTER (EDWARD).	
L'Amour homogénique et sa place dans une société libre	297, 433
CORNÉLISSSEN (CHRÉTIEN).	
Projet pour une entente et pour l'action commune de socialistes révolutionnaires et communistes-anarchistes	73
DENIS (HECTOR).	
Leçons sur l'Histoire des systèmes économiques et socialistes (suite). <i>Pierre Leroux</i>	112, 201, 523
DE POTTER (AGATHON).	
Étude sur l'hypnotisme (suite et fin)	189
DE SOUZA (ROBERT).	
Le Fleuve	780
DOMELA-NIEUWENHUIS (F.).	
Un revirement dans les idées morales	39
EEKHOUD (GEORGES).	
La Pléiade shakespearienne (suite) III. <i>John Ford</i>	99
Le Sublime Escarpe	480
Edouard II, tragédie de Christophe Marlowe. <i>Adaptation</i>	619, 786
FORT (PAUL).	
Ballades.	312
FREEMAN (JOHN).	
Finis Galliae!	701

	Pages.
HAMON (A.).	
Revue des revues françaises	133, 856
Revue des livres	136, 282, 427, 866
HIRSCH (CHARLES-HENRY).	
Remarques sur <i>Hamlet</i> et <i>Faust</i>	448
Chronique de la littérature et des arts : <i>Spicilège; Aglavaine et Séllysette; Poèmes</i>	846
JERROLD (LAURENCE).	
Revue des revues anglaises	424, 568, 719
KAHN (GUSTAVE).	
Ballanche (suite et fin)	23
Le Conte de l'Or et du Silence	233, 387, 534, 679
KOVALEVSKY (M.).	
La Communauté agricole et l'Origine du manoir	145
KROPOTKINE (PIERRE).	
L'Industrie au village	5
LECOMTE (GEORGES).	
Chronique de la littérature et des arts :	
<i>Le Militarisme et l'idée de patrie; Révolution et améliorations; Le Pain gratuit; Les Nuits, les Ennuis et les Ames de nos plus notoires contemporains; Le Trésor des humbles</i>	414
<i>L'Œuvre des Goncourt et quelques opinions académiques. Injectives; Chair; Cycle patibulaire; Aphrodite; Le Magasin d'auréoles, etc.</i>	556 705
MALATO (CHARLES).	
La Reine des Mers. (<i>L'Angleterre ancienne et moderne</i>) (suite).	212, 770
MARLOWE (CHRISTOPHE).	
Edouard II, <i>tragédie</i> . (Adaptation de Georges Eekhoud.)	619, 786
MAUBEL (HENRY).	
Impressions de Bayreuth	406
MÉTIN (ALBERT).	
Revue des revues et livres allemands	130, 722
NIKITINE (N).	
Derrière les grilles	64
La Guyane russe : Sakhaline. <i>Un Révolutionnaire autodidacte</i>	254
La Vie privée des tzars et leur fin anormale	460
Notes sur le Code pénal russe.	744
NYS (ERNEST).	
L'Amour de la patrie.	123
PIERRON (SANDER).	
La Fresque.	758

	Pages.
PILON (EDMOND).	
Francis Vielé-Griffin	596
RECLUS (ÉLIE)	
L'Ame comme souffle, ombre et reflet	814
REMY (LÉON).	
Revue des revues allemandes	566
ROYER (CLÉMENCE).	
La Constitution du monde ou l'Ordre cosmique	665, 836
SCHEFFER (ROBERT).	
La Chanson de Neos (suite)	186
SCHLAF (JOHANNES).	
Walt Whitman	829
STIERNET (HUBERT).	
Chronique littéraire : <i>Berthille d'Haegleere</i> ; <i>Sans horizon</i> ; <i>Vie</i> ; <i>L'Homme jeune</i> ; <i>Les Amours errantes</i> ; <i>Cycle patibu-</i> <i>laire</i>	271
<i>Larmes en fleurs</i>	855
TOURGUENEFF (IVAN).	
Lettres à Herzen (traduit du russe par Marie Stromberg) 220, 325, 500	
TRIGANT (MICHEL).	
Bulletin bibliographique : <i>Lyra celtica</i>	717
<i>Œuvres médicales</i>	863
VAN DE VELDE (HENRY).	
Prédication d'art	54
VERHAEREN (EMILE).	
Vers. <i>L'Ivresse</i>	741
ZANGWILL (I.).	
La Profanation du sabbat	249
<p>Le Mois. — <i>L'Idée nationaliste chez les juifs</i>, 141. — <i>Une lettre inédite de Georges Sand</i>, 142. — <i>La Misère en Italie</i>, 143. — <i>Un crime de lèse-art</i>, 143. — <i>Le Banquet E. de Castro à Paris</i>, 144. — <i>Marx ignoré par Jules Guesde</i>, 291. — <i>Congrès international socialiste de Londres</i>, 293. — <i>Le Minotaure bourgeois</i>, 294. — <i>La Littérature tchèque moderne</i>, 295. — <i>La Misère des agriculteurs en Espagne</i>, 430. — <i>Le Développement des nouvelles industries au Japon</i>, 430. — <i>Le Congrès socialiste de Londres</i>, 431. — <i>Le Mouvement littéraire arménien</i>, 431. — <i>Le dernier livre de Verlaine</i>, Les <i>Invectives</i>, 575. — <i>Les Mères espagnoles et Cuba</i>, 575. — <i>Continuation du meurtre des Arméniens en Turquie</i>, 575. — <i>Grève à Saint-Pétersbourg</i>, 575. — <i>Prisonniers politiques en Sibérie</i>, 575. — <i>La Mort de William Morris</i>, 726. — <i>Collège libre des sciences</i>, 728. — <i>Une bonne nouvelle</i>. — <i>Le Musée Rembrandt</i>.</p>	